DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.



TOME QUATRIÈME.



PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR.

MDCCCXXI.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE MÉDICALE.

E

EBEL (Henri-Christophe), médecin de Gœttingue, né dans cette ville en 1652, le 11 octobre, fit ses études à Iéna, parcourut ensuite une partie de l'Europe méridionale, et, à son retour, devint médecin du duc de Zelle. Il mourut à Hanovre le 25 mai 1727. On ne connaît de lui que quelques opuscules académiques, roulant sur divers objets de physique ou de mathématiques, et plusieurs Mémoires insérés dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature.

Ebel (*Cyriax-Henri*), médecin de Gœttingue, a rédigé, de concert avec Frédéric-Chrétien Neubaur, la première partie de la *Zeit-und Geschichtebeschreibung der Stadt Goettingen* (Hanovre et Gœttingue; 1734-1738, in-4°.), dont la seconde l'a été par Gudenius, et la troisième par Heumann.

Ebel (*Gaspard*) a écrit :

De generatione et corruptione hominis. Marbourg, 1646, in-4°.

Ebel (*Jean-Godefroi*), docteur en médecine, né à Francfort-sur-le-Mein, et naturalisé Suisse depuis 1801, époque à laquelle il a obtenu le droit de bourgeoisie, a publié :

Anleitung, auf die nuetzlichste und genussvollste Art in der Schweitz zu reisen. Zurich, 1793, in-8°. - *Ibid.* 1804-1805, 4 vol. in-8°. - Trad. en français par l'auteur, Zurich, 1805, 4 vol. in-8°.

Schilderung des Gebirgsvolks von Kanton Appenzel. Leipzick, tom. I, 1798; II, III, 1802, in-8°.

Ueber den Bau der Erde in dem Alpen-Gebirge. Zurich, 2 vol. in-8°.

Ebel (*Jean-Guillaume*) a publié :

Dissertatio de ægro pleuritide laborante. Giessen, 1684, in-4°.

Ebel (*Samuel-Gerlach*) est auteur d'une

Dissertatio de ileo. Utrecht, 1630, in-4°. (J.)

EBELING (Jean), de Hambourg, devint premier médecin pensionné de cette ville. Il occupait en même temps la place de vicaire de l'église cathédrale, et, en 1652, il parvint à la dignité de doyen du Collége des vicaires, qu'il résigna au bout de cinq ans. Moller place sa mort en 1658, le 8 juillet. On ne connaît de lui que deux opuscules insignifians, et dont, pour ce motif, nous ne rapporterons pas les titres. (o.)

EBELING (Jean-Thierri-Philippe-Chrétien), fils d'un prédicateur évangélique, qui devint surintendant à Lunebourg, naquit dans cette dernière ville en 1753, et mourut, le 12 janvier 1795, à Parchim, ville du Mecklembourg, dont il était médecin pensionné. Quoiqu'il ait publié beaucoup d'ouvrages, soit en y mettant son nom, soit sous le voile de l'anonyme, nous n'en donnerons point les titres ici, parce que tous sont des traductions. C'est ainsi qu'il a fait passer dans sa langue maternelle le Voyage en Guinée de Sonnerat (Léipzick, 1777, in-4°.), le Voyage en Ecosse de Thomas Pennant (Léipzick, 1779, in-8°.), l'Etat du monde à la naissance du Christ, par Guillaume Roberston (Hambourg, 1779, in-8°.), la Matière médicale de Cullen (Léipzick, 1781, in-8°.), la Nouvelle méthode de guérir les maladies vénériennes de Pierre Clerk (Léipzick, 1781, in-8°.), l'Art des accouchemens d'Alexandre Hamilton (Léipzick, 1782, in-8°.), la Statistique de l'Ecosse de Jean Sinclair (Léipzick, 1794-1796, 2 vol. in-8°.), les Voyages de Maurice-Auguste de Beniowsky (Hambourg, 1791, in-8°.). Il a donné cette dernière traduction de concert avec son frère J.-D.-P.-C. Ebeling. On lui doit aussi la seconde partie de la Nouvelle Collection des Voyages en allemand (Hambourg, 1784 et 1785, in-8°.), quelques Notices biographiques dans les *Mecklenburgische gemeinnuetzige Blaettern* de Wehnert, et beaucoup d'articles de critique dans la Nouvelle Gazette de Hambourg. Sa thèse est intitulée :

Dissertatio de quassiâ et lichene Islandico. Glascow, 1779, in-8°. (J.)

EBENUS (Jean-Louis), fils du premier médecin de l'électeur palatin, vint au monde en 1576, à Neubourg, ville située sur le Danube. Après avoir terminé ses humanités à Tubingue, et s'y être fait recevoir maître ès-arts en 1598, il se rendit à Bâle, où le bonnet doctoral lui fut conféré en 1601. De là il passa quatre ans à la cour de son souverain, et vint s'établir à Ulm, où il se fit agréger au Collége des médecins. Au bout de trois ans, il accepta la place de médecin pensionné à Memmingen, et termina sa carrière dans cette ville en 1657. Il n'a laissé que sa thèse :



Dissertatio de hydrope. Bâle, 1601, in-4°.
Réimprimée dans le recueil de Gcnathius (Bâle, 1620, in-4°.). (J.)

EBERHARD (Jean-Pierre), né dans la ville d'Altona, le 2 décembre 1727, fut élevé sous les yeux et par les soins de son père, jusqu'à l'âge de quatorze ans, époque où ce dernier jugea convenable de l'envoyer à l'Université de Giessen, pour y faire ses humanités. L'année suivante, il se rendit à Gœttingue, d'où il passa, en 1744, à Helmstaedt. Ce fut dans cette dernière école qu'il résolut d'embrasser la carrière médicale, et qu'il suivit les leçons d'Heister. Le doctorat lui fut accordé en 1747, à Halle, sous la présidence du célèbre Buechner. Au bout de quatre ans, une chaire étant devenue vacante par le départ de Krueger, qui se rendait à Helmstaedt, on le nomma professeur extraordinaire de médecine et de philosophie. Il devint professeur ordinaire en 1756, professeur de mathématiques en 1766, et professeur de physique en 1769. Sa mort arriva le 17 décembre 1779. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages.

Hebdomas Johannea, sive explicatio septem locorum primæ Johannis epistolæ. Gœttingue, 1743, in-4°.

Dissertatio de reductione et computo figurarum rectilinearum et circulorum. Helmstaedt, 1746, in-4°.

Dissertatio de sanguificatione. Halle, 1749, in-4°.

Versuch einer naehern Erklaerung von der Natur der Farben, zur Erlaeuterung der Farbentheorie des Newtons. Halle, 1749, in-8°. - *Ibid.* 1762, in-8°.

Eberhard fait dépendre les couleurs de la différence de vitesse des particules de la lumière.

Gedanken von der Wirkung der Arzneymittel im menschlichen Kœrper ueberhaupt. Halle, 1750, in-8°.

L'auteur cherche à expliquer l'action des médicamens par les lois de la physique. Il traite d'abord de celle qu'ils exercent en vertu de leur pesanteur spécifique, puis il s'occupe du principe combustible, qu'il prétend agir par répulsion ou par tremblement, et enfin il passe à l'action de l'acide général, qui exerce, suivant lui, une forte attraction. A ces considérations, qui sont à peu près inintelligibles, en succèdent d'autres sur les effets des médicamens, qui produisent nécessairement des mouvemens qu'on ne peut point expliquer par les principes de la mécanique.

Gedanken vom Feuer, und denen damit verwandten Kœrpern, dem Licht und der electrischen Materie. Halle, 1750, in-8°.

Eberhard distingue trois choses dans la théorie du feu : le feu élémentaire, répandu dans la nature, et dont les molécules tendent sans cesse à s'écarter; le combustible, composé de particules du feu élémentaire, et dont la nature varie suivant le nombre de ces dernières; enfin la lumière, qui diffère du feu, n'a pas de parties liées ensemble, et ne possède pas la force répulsive. Il y a bien loin de cette absurde théorie aux idées lumineuses que la chimie moderne a proclamées. L'auteur regarde l'électricité comme une sorte de corps combustible, qui ne renferme que très-peu de particules du feu élémentaire!

Abhandlung von dem Ursprung der Perlen, worinnen deren Zeugung, Wachsthum, und Beschaffenheit erklaeret, und eine Nachricht von verschiedenen Perlenfischereyen gegeben wird. Halle, 1750, in-8°.

Eberhard, toujours malheureux dans ses explications, regarde les perles comme des œufs non encore parvenus à maturité, qui se sont détachés de la moule. Cet ouvrage est cependant curieux, agréable à lire et utile. On y trouve des détails intéressans sur les différentes pêcheries de perles, la différence de ces pierres, les usages auxquels elles servent, la manière de les travailler et leur valeur. Tous ces détails sont animés par des récits agréables, et ornés d'une érudition bien choisie.

Dissertationes duæ de mutationibus fluidorum à qualitatibus vasorum in corpore humano dependentibus. Erford et Léipzick, 1751, in-4°.

Dissertatio de legibus physices cautè in medicinâ applicandis. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio sensationum theoriam physicam geometricè demonstratam exhibens. Halle, 1752, in-4°.

Betrachtungen ueber einige Materie aus der Naturlehre : nebst einem Anhange von einer besondern Entstehungsart des Schalles. Halle, 1752, in-4°.

Erste Gruende der Naturlehre. Halle, 1753, in-8°. - *Ibid.* 1759, in-8°. *Ibid.* 1767, in-8°. - *Ibid.* 1774, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°.

Conceptus physiologiæ et diæteticæ tabulis expressus. Halle, 1753, in-8°.

Methodus conscribendi formulas medicas, tabulis expressa. Halle, 1754, in-8°.

Sammlung derer ausgemachten Wahrheiten in der Naturlehre. Halle, 1753, in-8°.

Dissertatio de visu. Halle, 1755, in-4°.

Beytraege zur Mathesi applicata, haupsaechltich zum Muehlenbau und Bergwerksmaschinen, zur Optik und zur Gnomonik. Halle, 1756, in-8°. - *Ibid.* 1773, in-8°. - *Ibid.* 1786, in-8°.

Dissertatio de motu cordis auctó, ab auctâ vasorum resistentiâ. Halle, 1758, in-4°.

Contre les opinions de Sauvages.

Conspectus medicinæ theoreticæ, in tabulas redactus. Halle, *Pars I*, 1757; *Pars II*, 1761, in-8°.

Vermischte Abhandlungen aus der Naturlehre, Arzneygelahrheit und Moral. Halle, tome I, 1759; II, 1677; III, 1779, in-8°.

Dissertatio de necessario usu vesicatoriorum in febre castrensi. Halle, 1761, in-4°.

Dissertatio de ortu febris quartanæ è podagrâ retropulsâ. Halle, 1761, in-4°.

Dissertatio de actione narcoticorum in fluidum nerveum. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de doloribus partum promoventibus. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de æquilibrio virium in corpore humano. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de aëris actione in chylum. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de morte subitaneâ absque ullo manifestæ læsionis in corpore signo. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de caussis auctæ sensibilitatis generatim. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de caussâ caloris in corpore humano. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de pulsu, ut signo fallaci. Halle, 1766, in-4°.

Vorschlaege zur Verbesserung der Kriegsbaukunst. Halle, 1766, in-8°.

Dissertatio : submersorum vita restituenda. Halle, 1767, in-4°.

Versuch eines neuen Entwurf der Thiergeschichte ; nebst einem Anhange von einigen seltenen und noch wenig beschriebenen Thiere. Halle, 1768, in-8°.

Gedanken von dem Nutzen der Mathematik und ihrem Einflusse in den Stuat. Halle, 1769, in-8°.

Vorschlaege zur bequemen und sichern Anlegung der Pulvermagazine. Halle, 1770, in-8°.

Dissertatio de nucis vomicæ et corticis hippocastani virtute medicâ. Halle, 1770, in-8°.

Abhandlungen von physikalischen Aberglauben und der Magie. Halle, 1778, in-8°.

On doit encore à Eberhard une traduction allemande de la Physiologie de Boerhaave (Halle, 1754, in-8°.), ainsi que plusieurs articles dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, et dans la Gazette littéraire de Halle. Il a publié, revu et augmenté l'*Onomatologia medica completa, oder medicinisches Lexicon* (Ulm, Francfort et Léipzick, 1772, in-8°.). (A.-J.-L. J.)

EBERHARD (Jean), professeur de médecine à Gripswald, naquit dans cette ville en 1578. Après y avoir commencé ses études, il alla les terminer à Rostoch et à Bâle, parcourut ensuite l'Allemagne et l'Italie, et revint enfin prendre le doctorat à Bâle en 1611. Il pratiqua ensuite pendant quelques années à Schwérin et à Wismar, devint, en 1616, médecin pensionné de sa ville natale, obtint une chaire de médecine l'année suivante, et mourut le 13 octobre 1630. Voici quels sont les titres de ses écrits :

Dissertatio de phrenitide. Rostock, 1607, in-4°.
Dissertatio de anginâ. Rostock, 1608, in-4°.
Dissertatio de anginâ. Bâle, 1611, in-4°.
Insérée aussi dans la collection de Jean-Jacques Genathius. (J.)

EBERMAIER (Henri-Christophe), né à Goslar, en 1735, et mort, le 4 août 1803, à Melle, près d'Osnabruck, où il exerçait la profession de pharmacien, s'est fait connaître par une traduction allemande, augmentée de notes, des Elémens de pharmacie d'André-Jean Retzius (Lemgo, 1777, in-8°.). (z.)

EBERMAIER (Jean-Erdwin-Christophe), fils du précédent, naquit à Melle en 1767, et vint, en 1797, pratiquer l'art de guérir à Osnabruck, après avoir passé quelques années dans une pharmacie de Brunswick, et pris ses grades à l'Université de Gœttingue. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue surtout les suivans:

Herbarium vivum plantarum officinalium cum descriptionibus et animadversionibus. Fasc. I.-XIV. Brunswick, 1790-1792, in-4°.

Vergleichende Beschreibung derjenigen Pflanzen, welche in den Apotheken leicht mit einander verwechselt werden, nebst ihren unterscheidenden Kennzeichen, und einer Einleitung ueber diesen Gegenstand. Brunswick, 1794, in-4°.

Commentatio de lucis in corpus humanum præter visum efficaciâ. Gœttingue, 1797, in-4°.

Dissertatio de nimiâ pelvis muliebris amplitudine, ejusque in graviditatem et partum influxu. Gœttingue, 1797, in-8°.

Physikalisch-chemische Geschichte des Lichts und dessen Einfluss auf dem menschlichen Kœrper. Osnabruck, 1799, in-8°.

Allgemeine Encyclopaedie fuer praktische Aerzte und Wundaerzte. Léipzick, 1802-1807, 8 vol. in-8°.

Publié de concert avec G.-G.-C. Consbruch.

Taschenbuch der Geburtshuelfe fuer angehende Geburtshelfer. Léipzick, 1805-1807, 2 vol. in-8°.

Pharmaceutische Receptirkunst, oder Anleitung fuer Apotheker, die von den Aerzten vorgeschriebenen Arzneyformeln kunstmaessig zu bereiten. Léipzick, 1804, in-8°.

Tabellarische Uebersicht der Kennzeichen der Aechtheit und Guete so wie der Verwechselungen und Verfaelschungen saemmtlicher einfachen und zusammengesetzten Arzneymittel. Léipzick, 1804, in-fol.

Museum fuer Aerzte und Wundaerzte : eine Sammlung vermischter Aufsaetze fuer die gesammte Arzneywissenschaft aus den Schriften der Reisebeschreiber und andern nicht medicinischen Werken. Léipzick, 1805, in-8°.

Pharmaceutische Bibliothek fuer Aerzte und Apotheker. Lemgo, tome I, 1805-1807; tome II, 1808-1810, in-8°. (Z.)

ECHT (Jean), médecin des Pays-Bas, naquit vers l'an 1515. Il fit ses premières études à Wittemberg, et passa de là en Italie, attiré, par la haute réputation des grands maîtres qui y professaient. Après avoir été promu au doctorat, il vint s'établir à Cologne, où il mourut vers l'an 1554. Passionné pour la botanique, Echt établit à ses frais un jardin de plantes médicinales. Il présentait une idiosyncrasie singulière : l'odeur de la rose lui était insupportable, et le provoquait sur le champ à éternuer. Il travailla, de concert avec Faber et Dessen de Cronenbourg, à la rédaction de la Pharmacopée de Cologne. On a en outre de lui un petit ouvrage intitulé :

De scorbuto, vel scorbuticâ passione epitome, à la suite du traité de Sennert sur la même matière (Wittemberg, 1624, in-8°.). (O.)

ÉCLUSE (Charles de l'), plus connu sous son nom latinisé de *Clusius*, s'est rendu célèbre comme médecin, et surtout comme botaniste. Né le 18 février 1526, à Arras, il fit ses premières études à Gand. Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, il se rendit à Louvain, afin d'y étudier le droit, suivant le désir de son père. Au bout de deux ans, la passion de voyager lui fit quitter cette ville, et le conduisit en Allemagne. Il s'arrêta d'abord à Marbourg, où il se proposait de continuer ses cours de jurisprudence; mais les conseils d'un ami l'ayant dégoûté d'une carrière pour laquelle il se sentait déjà fort peu d'inclination, il renonça tout à fait au droit, et se livra sans relâche à la philosophie, ou plutôt à la scolastique. Hyperius, avec lequel il avait eu l'occasion de se lier, lui inspira le désir d'aller entendre Mélanchthon à Wittemberg, où il se transporta effec-

tivement en 1549. L'année suivante, il vint à Strasbourg, d'où il passa presqu'aussitôt à Montpellier. S'étant arrêté pendant trois ans dans cette dernière ville, il y apprit l'art de guérir et la botanique sous Rondelet, et obtint le grade de licencié en médecine. La guerre éclatée entre la France et l'Espagne le détermina enfin à se retirer dans sa patrie : il y resta jusqu'en 1560. A cette époque il revint à Paris, d'où il fut encore chassé, deux ans après, par la guerre civile, qui le mit dans la nécessité de se rendre à Louvain. Après un séjour d'une année dans cette ville, il retourna, en 1564, en Allemagne; mais il ne s'y arrêta que quelques mois, et reprit bientôt avec Fuggers la route des Pays-Bas, d'où il s'embarqua pour l'Espagne, qu'il parcourut en grande partie, aussi bien que le Portugal. L'année suivante il revint dans son pays, où il demeura tranquille jusqu'en 1571, époque à laquelle il fit un nouveau voyage à Paris, et passa en Angleterre. Au retour de cette dernière contrée, il vécut encore paisiblement à Arras jusqu'en 1573; alors il accepta de l'empereur Maximilien II la place de directeur du jardin de botanique de Vienne, qu'il conserva jusqu'en 1587. Las enfin des intrigues de la cour, il quitta l'Autriche, et se retira à Francfort-sur-le-Mein. Il y vécut dans une retraite presqu'absolue pendant six années, au bout desquelles l'Université de Leyde lui confia une chaire de botanique, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 4 avril 1609. Ses connaissances étendues dans les langues et la littérature, ainsi que dans les sciences, l'ont fait placer, par Heinsius, avec Scaliger, au nombre des hommes les plus savans de son siècle. Il fut véritablement martyr de la botanique, qu'il aimait avec passion, car plusieurs fractures aux bras et aux jambes, une luxation du pied, une hernie et des incommodités continuelles, le contraignirent d'assez bonne heure à faire usage de béquilles pour marcher. Ses ouvrages sont :

Histoire des plantes, en laquelle est contenue la description entière des herbes, leurs espèces, formes, noms, tempéramens, vertus et opérations. Anvers, 1557, in-fol.

C'est la traduction d'un ouvrage de Rembert Dodoens. On trouve à la suite un opuscule de l'Ecluse, intitulé : *Recueil d'aucunes gommes et liqueurs, de quelques bois, fruits, et racines aromatiques.*

Antidotarium Florentinum, sive de exactâ componendorum medicamentorum ratione libri tres, ex Græcorum, Arabum, et recentiorum medicorum scriptis à medicis Florentinis collecti. Anvers, 1561, in-8°.

Traduction de l'italien.

Les vies de Hannibal et de Scipion l'Africain, avec les Vies des hommes illustres de Plutarque, traduites par Amyot. Paris, 1565, in-fol.

Traduites du latin de Donat Acciaioli.

Aromatum et simplicium aliquot medicamentorum apud Indos nascentium historia. Anvers, 1567, in-8°. - *Ibid.* 1574, in-8°. - *Ibid.* 1579, in-8°. - *Ibid.* 1593, in-8°.

Traduction de l'ouvrage portugais de Garcias ab Horto. L'Ecluse y a joint des annotations et des figures en bois.

Simplicium medicamentorum ex novo orbe delatorum, quorum in medicinâ usus est, historia. Anvers, 1574, in-8°. - *Ibid.* 1579, in-8°. - *Liber tertius*, Anvers, 1582, in-8°.

Traduction de l'ouvrage espagnol de Nicolas Monardes.

Aromatum et medicamentorum in orientali Indiâ nascentium liber. Anvers, 1574, in-8°. - *Ibid.* 1582, in-8°. - *Ibid.* 1593, in-8°.

Traduction de l'ouvrage espagnol de Christophe Acosta. Dans l'édition de 1593, on trouve aussi les deux traductions précédentes.

Rariorum aliquot stirpium per Hispaniam observatarum, historia, libris duobus expressa. Anvers, 1576, in-8°.

Cet ouvrage est orné de deux cent vingt-neuf figures, dont quelques-unes ont été empruntées à Dodoens.

Aliquot notæ in Garciæ aromatum historiam. Descriptiones nonnullarum stirpium, et aliarum exoticarum rerum, quæ à generoso viro Francisco Drake, equite anglo, et his observatæ sunt, qui eum in longâ illâ navigatione, quâ proximis annis universum orbem circumivit, comitati sunt, et quorumdam peregrinorum fructuum, quos Londini ab amicis accepit. Anvers, 1582, in-8°.

Libri tres, magnæ medicinæ secreta et varia experimenta continentes. Leyde, 1601, in-8°.

Traduction d'un ouvrage espagnol de Monardes.

Rariorum aliquot stirpium et plantarum per Pannoniam, Austriam et vicinas quasdam provincias observatarum, historia, quatuor libris expressa. Anvers, 1583, in-8°.

Les planches de cet ouvrage sont au nombre de trois cent cinquante-huit, et inférieures à celles de la Flore d'Espagne.

Plurimarum singularium et memorabilium rerum in Græciâ, Asiâ, Ægypto, Judæâ, Arabiâ, aliisque exteris provinciis ab ipso conspectarum, observationes, tribus libris expressæ. Anvers, 1589, in 8°. - *Ibid.* 1605, in-fol.

Traduction d'un ouvrage français de Pierre Belon.

Rariorum plantarum historia. Anvers, 1601, in-fol.

Nouvelle édition des Plantes rares d'Espagne et d'Antriche. L'Ecluse y a joint la description de quelques végétaux oubliés dans ses deux premiers ouvrages, un nouveau travail sur les champignons, et quelques autres additions qui contribuent à lui donner du prix. Jusqu'alors il n'avait point encore paru d'ouvrage qui contînt autant et d'aussi bonnes figures de plantes. Les végétaux décrits avaient été recueillis par l'auteur lui-même ou par Thamus Penney, Lobel, Jacques Plateau, Jean Dortmann et Bernard Paludanus, ses amis.

Exoticorum libri decem, quibus animalium, plantarum, aromatum, aliorumque peregrinorum fructuum historiæ describuntur. Anvers, 1601, in-fol. - Leyde, 1605, in-fol.

Les quatre derniers livres contiennent les traductions de Garcias ab Horto, de Christophe Acosta et de Monardes. Il n'y a que les six premiers qui soient nouveaux.

Curæ posteriores, seu plurimarum non antè cognitarum, aut descriptarum stirpium, peregrinorumque aliquot animalium novæ descriptiones. Anvers, 1611, in-fol. - Leyde, 1611, in-4°.

On trouve à la suite une Notice biographique sur l'Ecluse, par Vorstius.

Galliæ Belgicæ chorographica descriptio. Leyde, 1619, in-8°.

Tabula chorographica Galliae Narbonensis;

insérée dans le *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius. (A.-J.-L. J.)

ECKER (Jean-Alexandre), né, le 26 février 1766, à Trinitz

en Bohême, fut pendant quelque temps chirurgien dans les troupes autrichiennes, devint, en 1797, professeur de chirurgie à l'Université de Fribourg en Brisgaw, et obtint, en 1807, le titre de conseiller du grand-duc de Bade. Il a publié les ouvrages suivans :

Gekrœnte Preisfrage, welche Ursachen kœnnen eine geringe, durch scharfe oder stumpfe Werkzeuge verursachte Wunden gefaehrlich oder toedtlich machen? Vienne, 1794, in-4°.

Beschreibung und Gebrauch einer neuen Weltcharte in zwey Hemisphaeren, welche auf den Horizont von Wien entworfen, und mit den neuesten Entdeckungen vermehrt worden. Vienne, 1794, in-8°.

Il a traduit du latin en allemand le Génie d'Hippocrate par Burnet (Vienne, 1791, in-8°.), et du français la Nosographie philosophique de Pinel (Tubingue, 1799, 2 vol. in-8°.). On ne confondra pas cette dernière traduction avec une autre, également allemande, du même ouvrage, qui a été publiée à Copenhague (1799-1800), in-8°. (o.)

ECKHOLD (Jacques), médecin d'Ulm, florissait dans cette ville pendant la première moitié du dix-septième siècle. Outre une Lettre sur les convulsions, et une autre sur les concrétions calculeuses du corps humain, qui ont été insérées dans le Recueil d'observations médicinales de Grégoire Horst, on lui doit un opuscule intitulé :

Beschreibung des Sauerbrunnens zu Ueberkingen. Ulm, 1651, in-4°. (z.)

ECKLIN (Daniel), né à Arau, embrassa l'état de pharmacien ; mais, tourmenté du désir de voyager, il se rendit à Venise en 1552, et passa l'année suivante en Palestine. A son retour de l'Orient, il séjourna pendant quelques années en Italie, et finit par revenir, en 1556, à Arau, où il ouvrit une officine, et mourut fort jeune. Il a écrit une relation de son voyage, qui ne contient rien de bien intéressant, et qu'on trouve dans la première partie du *Reisebuch des heiligen Landes.* (z.)

ECKNER (Charles-Christophe), né en 1743, et mort le 13 mai 1807, à Rudolstadt, était médecin pensionné de cette ville et du prince de Schwarzbourg. Il a inséré, dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, l'observation d'une mélancolie produite par la rétrocession d'une dartre à la face. On a aussi de lui l'ouvrage suivant :

Beytrag zur Geschichte epidemischer Gallenfieber, nebst beygefuegter Beschreibung eines medicinisch-gerichtlichen Falles, worein gefaehrliches gallicht-schleimichtes Fieber nach erlittener Gewaltthaetigkeit entstanden war. Léipzick, 1790, in-8°. (o.)

EDWARDS (Frédéric), docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre de la Société philomatique, etc., mé-

decin à Paris, est né à la Jamaïque, en 1777. Sa famille vint en France durant la révolution, et elle habita pendant plusieurs années Bruges, où Frédéric Edwards se livra à l'enseignement des langues anciennes et des sciences naturelles. Il vint ensuite à Paris, où il continua de cultiver les sciences naturelles, et commença à étudier la médecine. L'anatomie et la physiologie pathologiques furent pendant long-temps le sujet de ses travaux. Lié d'amitié avec un médecin de l'École de Paris mort dans la campagne de Russie, ils s'occupèrent ensemble de la structure de la peau et des causes de sa coloration. M. Gaultier fit connaître, dans sa Dissertation et dans un petit Mémoire, les résultats de ses premières recherches, mais la Société de médecine de Besançon ayant proposé pour sujet de prix : *l'anatomie, la physiologie et la pathologie de la peau*, MM. Edwards et Gaultier envoyèrent, en 1811, un Mémoire pour répondre à la question proposée, et ce Mémoire fut couronné. Si nous devons juger de ce travail d'après les Mémoires publiés par M. Gaultier, il faut regretter que les auteurs ne l'aient point rendu public.

En 1813, M. Edwards a lu, à l'Institut, un Mémoire sur l'anatomie de l'œil: il décrit avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, la membrane de l'humeur aqueuse; il la considère comme tapissant toute la chambre antérieure de l'œil, c'est-à-dire la face postérieure de la cornée transparente et la face antérieure de l'iris. Dans ce même Mémoire, M. Edwards traite aussi de la structure de l'iris. Il prétend que cette membrane est composée de quatre feuillets : 1°. un antérieur appartenant à la membrane de l'humeur aqueuse; 2°. deux postérieurs provenant de la choroïde; 3°. enfin un tissu propre.

En 1815, M. Edwards prit, dans la Faculté de médecine de Paris, le grade de docteur; il fit sa Dissertation sur l'inflammation de l'iris et sur la cataracte noire. A cette époque, l'iritis était peu connu des médecins français, et aucun ouvrage n'avait été, sur cette matière, composé dans notre langue.

Le même auteur a fait, en commun avec M. Chevillot, des recherches chimiques sur le caméléon minéral. Les résultats de leurs expériences ont été communiqués à l'Académie royale des sciences, qui en a ordonné l'impression parmi les Mémoires des savans étrangers. On trouve ces Mémoires dans les Annales de chimie et de physique.

A la même époque, M. Edwards s'occupait de recherches sérieuses et importantes sur les batraciens. Dans un premier Mémoire, présenté à l'Académie royale des sciences, l'auteur parle de l'asphyxie des batraciens dans l'eau, l'air, les corps solides et le vide. Un second Mémoire est consacré à faire connaître l'influence de la température et des saisons sur ces rep-

tiles. Enfin, dans un troisième Mémoire, M. Edwards traite de l'action de l'air, dissous dans l'eau, sur les fonctions et la vie des batraciens. L'Académie a ordonné l'impression de ces trois Mémoires parmi ceux des savans étrangers. Ils ont été publiés dans les Annales de chimie et de physique.

En 1819, M. Edwards a offert, à l'Académie des sciences, quatre Mémoires qui font suite aux précédens; ils ont pour titres : *De l'influence des agens physiques sur les animaux vertébrés*. Cet ouvrage a partagé, avec celui de M. Serres sur l'ostéogénie, le prix de physiologie expérimentale, nouvellement fondé par l'Académie des sciences. L'année suivante (1820), la même compagnie savante a décerné le même prix aux travaux de M. Edwards *sur la respiration des animaux à sang chaud, et sur l'influence des saisons sur l'économie animale*, et à ceux de M. Dutrochet *sur la structure des plantes*.

Depuis l'année 1819, M. Edwards n'a publié aucun de ses Mémoires; il s'occupe maintenant de la composition d'un grand ouvrage qui aura pour titre : *De l'influence des agens physiques sur la vie*, et dans lequel entreront, comme base, les différens Mémoires que nous venons de faire connaître.

Cette esquisse rapide suffit pour indiquer les droits de M. Edwards à l'estime des savans, et nous ne craignons pas de dire qu'il est du petit nombre des physiologistes modernes dont les travaux sont fondés sur l'expérimentation, et dirigés par un esprit sage, circonspect, sévère, et, de plus, éclairé. La vérité ayant toujours été respectée par cet expérimentateur habile et judicieux, le temps ne fera que confirmer ses jugemens; enfin, le bon goût, présidant à la rédaction de ses ouvrages, on ne croira jamais qu'ils ont été écrits par une personne dont la langue française n'est pas l'idiome maternel. (o.)

EDWARDS (Georges), célèbre naturaliste anglais, naquit le 3 avril 1694, dans un petit village du comté d'Essex, appelé Stradford. Après l'avoir confié pendant quelque temps aux soins d'un ecclésiastique, ses parens, qui le destinaient au commerce, l'envoyèrent à Londres, pour y faire son apprentissage chez un marchand de la cité; mais, quelque temps après qu'il fut installé dans cette ville, le docteur Nicholas, médecin habile, et parent de son maître, étant venu à mourir, on déposa dans sa chambre les livres qui avaient appartenu au défunt. Cette circonstance décida de son avenir, en lui inspirant la passion de l'étude, à laquelle il consacra depuis lors tous les momens dont il put disposer. Après avoir terminé son apprentissage, il prit la résolution de parcourir les pays étrangers, pour se former le goût, et accroître la masse de ses connaissances. En conséquence il partit, en 1716, pour la Hollande, passa, deux ans après, en Norwège, et parcourut la France en 1719. Comme

il voyageait modestement à pied, couvert d'habits qui n'annonçaient pas l'opulence, il fut sur le point d'être envoyé en Amérique, sur les bords du Mississipi, en exécution d'un édit qui ordonnait de transporter tous les vagabonds du royaume dans ces contrées lointaines, à l'effet de les repeupler. Après avoir échappé, non sans peine, à ce danger, il retourna en Angleterre, et s'y livra principalement à l'étude de l'histoire naturelle, s'attachant de préférence à dessiner et à peindre toutes sortes d'animaux, talent dans lequel il trouva des ressources pour subsister. Les oiseaux attirèrent d'abord son attention, et les amateurs de l'histoire naturelle et des beaux-arts l'encouragèrent en le payant généreusement. Sloane, président du Collége des médecins, lui fit aussi obtenir, en 1733, la place de bibliothécaire de cette compagnie. Son Histoire des oiseaux eut un succès qui surpassa de beaucoup son attente, et lui valut, en 1750, la médaille d'or fondée par Copley, que la Société royale de Londres décerne chaque année à l'auteur de la découverte ou de l'ouvrage le plus utile. Six ans après, cette Société l'admit dans son sein, honneur qui ne tarda pas à lui être conféré également par plusieurs autres compagnies savantes de l'Europe. Il était septuagénaire à l'époque où ses Glanures furent terminées. Voulant jouir désormais du repos, il se retira à Plaiston, y vécut encore dix ans, et y termina sa carrière le 23 juillet 1773, après avoir souffert avec résignation, pendant ses dernières années, les douleurs causées par un calcul vésical et par un ulcère qui le privait de l'usage d'un de ses yeux. Outre la seconde édition de l'Histoire naturelle de la Caroline par Catesby, des Essais tirés principalement des préfaces ou des introductions de ses ouvrages, et publiés en 1770, enfin quelques Mémoires insérés dans les Transactions philosophiques, on a d'Edwards les deux grands traités suivans :

A natural history of birds, most of which have not been figur'd or describ'd and others very little known from obscure or too brief descriptions without figures, or from figures very ill design'd. Londres, tome I, 1743; II, 1747; III, 1750; IV, 1751, in-4°. - Trad. en allemand, avec l'ouvrage de Catesby, par Jean-Michel Seligmann, Nuremberg, tome I, 1749; II, 1751; III, 1753; IV, 1755; V, 1759; VI, 1764; VII, 1770; VIII, 1771; IX, 1771, in-fol.

Cet ouvrage ne parut d'abord qu'en anglais ; de 1745 à 1751 on y joignit une version française avec un titre particulier, et, à l'apparition du quatrième volume, on ajouta un nouveau titre portant le millésime de 1751. De là vient qu'on en trouve dans le commerce des exemplaires portant les dates de 1743, de 1745 et de 1751, ce qu'il importe de savoir, pour ne pas supposer l'existence de plusieurs éditions successives. Au reste, les planches sont bien meilleures dans les anciens exemplaires que dans les nouveaux. On en compte, dans le premier volume, cinquante-deux, représentant soixante-deux oiseaux, deux quadrupèdes et quelques in-

sectes; dans le second, cinquante-trois, qui représentent cinquante-neuf oiseaux, deux quadrupèdes et quelques insectes; dans le troisième, cinquante-deux, représentant cinquante-neuf oiseaux et quelques insectes; enfin, dans le quatrième, cinquante-trois, dont quarante représentent des oiseaux, et dont les autres sont consacrées à des quadrupèdes, et des sauriens. Leur nombre total s'élève par conséquent à deux cent dix, sans compter le titre, et une planche en noir placée à la fin de la première partie. Elles sont enluminées avec beaucoup d'expression et de vérité. On regrette que le texte, qui contient deux cent quarante-huit pages, ne soit pas aussi fidèle. On peut d'ailleurs reprocher à ces figures, comme à ce texte, trop peu d'exactitude dans les détails minutieux et caractéristiques qu'offrent les becs, les pattes et autres parties. Mais, malgré ces défauts, l'ouvrage d'Edwards n'en est pas moins indispensable au naturaliste, qui y trouve des figures qu'on chercherait vainement ailleurs. En 1748, Jean-Baptiste Seligmann, artiste habile de Nuremberg, entreprit de copier les oiseaux figurés dans les ouvrages d'Edwards et de Catesby, et de les publier avec un texte français et allemand. Les neuf volumes de cette belle collection contiennent quatre cent soixante et douze planches coloriées. Pour y établir de l'uniformité l'artiste a joint aux figures d'Edwards des figures de plantes qu'il a puisées dans la collection de Trew. Sur quelques planches on trouve des insectes, des poissons, des reptiles et des quadrupèdes. La traduction française, qui accompagne le texte allemand, est de Georges-Léonard Huth, docteur en médecine.

Gleanings of natural history, ou *Glanures de l'histoire naturelle, consistant en figures de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes et de plantes.* Londres, tome I, 1758; II, 1760; III, 1764, in-4°.

Le texte de cet ouvrage est anglais et français. Il fait suite au précédent, et contient cent cinquante-deux planches, ce qui porte le nombre total de celles de la collection entière à plus de six cents. Au reste, cette collection, qui coûtait un prix considérable, a singulièrement diminué de valeur depuis les progrès que les modernes ont fait faire à la gravure, et surtout depuis l'invention de la gravure en couleur.

Edwards (*Jean*) a publié un ouvrage de botanique intitulé:

British herbal, containing 100 plates of the most beautiful and scarce flowers, which blow in the open air of Great Britain. Londres, 1770, in-fol.

Les planches sont coloriées. L'ouvrage contient les caractères botaniques des plantes, et une courte notice sur leur culture.

Edwards (*Sydenham*), autre écrivain anglais, a mis au jour:

Cynographia britannica, consisting of colouring engravings of the various breeds of dogs existing in Great-Britain, with observations on their properties and uses. Londres, 1800-1804, in-4°.

Cet ouvrage a paru par cahiers.

Plates representing about rare and curious ornamental plants. Londres, 1809, in-4°.

Collection de soixante et une planches représentant près de cent cinquante végétaux. Il y a des exemplaires coloriés, et d'autres en noir.

(A.-L.-L. J.)

EGGS (Frédéric), issu d'une ancienne famille, naquit à Rheinfelden en 1572. Dès qu'il eut fait ses humanités, qu'il termina d'une manière honorable à Fribourg, il se rendit à Ingolstadt pour y étudier la philosophie, et le titre de maître ès-arts lui fut conféré dans cette ville en 1589. Se sentant alors beaucoup de goût pour la médecine et la chimie, il vint à

Louvain, et ne tarda pas à s'y lier avec le célèbre Van Helmont, alors étudiant comme lui, et avec lequel il entretint depuis cette époque une correspondance suivie. Des Pays-Bas, il passa en Italie, et se fit recevoir docteur en médecine à Padoue. Peu de temps après, ayant appris la mort de son père, il fut obligé de revenir à Rheinfelden, pour mettre ordre à ses affaires; mais bientôt il se rendit à Bâle, où il pratiqua pendant plusieurs années. L'archiduc Léopold, gouverneur d'Inspruck, l'ayant appelé auprès de lui en 1618, Eggs se rendit à cette invitation. Il resta au service du prince jusqu'à l'époque de sa mort, qui eut lieu le 22 mai 1638, à Graetz, capitale de la Styrie. Il n'a rien écrit de remarquable. (z.)

EGLINGER (Christophe), fils du suivant, et professeur de rhétorique à Bâle depuis 1714, naquit dans cette ville le 30 décembre 1686, et y mourut le 27 mars 1733. Il fut reçu docteur en médecine en 1717, et publia les trois opuscules suivans :

Specimen medicum de spiritibus animalibus et eorum usu. Bâle, 1707, in-4°.
Dissertatio de sensuum externorum infallibilitate et de ideis. Bâle, 1712, in-4°.
Dissertatio continens descriptionem polygoni folii. Bâle, 1721, in-4°. (z.)

EGLINGER (Nicolas), né à Bâle en 1645, le 29 mai, fit ses études dans cette ville, y prit le titre de docteur en médecine en 1660, devint professeur de physique en 1675, d'anatomie et de botanique en 1685, de médecine théorique en 1687, et de médecine pratique en 1703. Il mourut le 1er août 1711, laissant :

Dissertatio in universam physiologiam. Bâle, 1660, in-4°.
Dissertatio de peste. Bâle, 1660, in-4°.
Dissertatio de anginâ. Bâle, 1661, in-4°.
Dissertatio de meteoris. Bâle, 1675, in-4°. (z.)

EGLINGER (Samuel), autre médecin de Bâle, vint au monde dans cette ville le 30 avril 1638. Il était fils d'un pharmacien. Ayant obtenu le grade de maître ès-arts en 1655, il prit celui de docteur en médecine six ans après. Au retour d'un voyage en France et en Italie, on le nomma, en 1665, professeur de mathématiques; mais il ne jouit pas long-temps de cette place, car la mort l'enleva le 27 décembre 1673. On a de lui :

Dissertatio de humoribus. Bâle, 1660, in-4°.
Dissertatio de nephritide. Bâle, 1660, in-4°.
Eudoxa et paradoxa ex variis matheseos partibus. Bâle, 1664, in-4°.
Dissertatio de lienteriâ et colicis affectibus. Bâle, 1667, in-4°. (z.)

EHLEN (Jean-Pierre), professeur de médecine à l'Université de Wurzbourg, conseiller et médecin du prince-évêque,

et médecin de l'un des hôpitaux de cette grande ville, y a terminé sa carrière le 22 août 1785. Il était né, le 29 juillet 1715, à Zeltingen sur la Moselle. On a de lui plusieurs opuscules parmi lesquels nous citerons les suivans :

Dissertatio de febribus : idea febrium, unâ cum subjunctis ex universâ medicinâ corollariis. Wurzbourg, 1759, in-4°.
Dissertatio de malignitate morborum. Wurzbourg, 1760, in-4°.
Dissertatio de fontibus medicatis in principatu Wirceburgensi propè Kissingen et Bocklet. Wurzbourg, 1773, in-4°.
Vorschlag zu gruendlicher Untersuchung der Gassnerischen Begebenheiten zu Elwangen. Wurzbourg, 1774, in-8°.
Anonyme.
Dissertatio de crisi. Wurzbourg, 1780, in-4°. (o.)

EHRHART (BALTHAZAR), médecin de Memmingen, où il mourut vers 1756, s'est particulièrement occupé de l'étude des plantes, ainsi que des moyens d'en répandre l'étude et de la rendre plus facile. Tous ses ouvrages, qui sont assez nombreux, annoncent un homme moins jaloux de briller que d'être utile.

De belemnitis Suecicis dissertatio, quâ imprimis in obscuri hactenùs fossilis naturâ inquiritur; dein et haud paucæ observationes universum marino-terrestrium censum itemque lithographiæ modernæ historiam spectantes exhibentur. Leyde, 1724, in-4°. - Vienne, 1727, in-4°.
Mantissa botanologiæ juvenilis. Ulm, 1732, in-8°.
Instruction sur la manière de dessécher les plantes, et de faire un herbier.
Herbarium vivum recens collectum, in quâ centuriæ V plantarum officinalium, tum ex nonnullarum sacris litteris, auctoribus classicis et usu œconomico celebratarum, magnâ diligentiâ exsiccatarum et methodo, hactenùs probatâ, durabilium redditnrum, in naturâ, quod vocant, repræsentantur. Ulm, 1732, in-8°. - *Continuatio.* Memmingen, 1745, in-fol.
Continuatio syllabi plantarum quarum specimina sicca botanophilis offeruntur. Memmingen, 1746, in-fol.
Zugabe zu Lonicer's Kraeuterbuch. Ulm, 1737, in-fol.
Physikalische Nachricht von einer neuen gegruendeten Meynung, welche den Ursprung derer aus der Erde kommenden versteinerten Sachen betrifft, wie solche in L. More Buche enthalten. Memmingen, 1745, in-4°.
Unterricht von einer zu verfassenden Historie der nuetzlichsten Kraeuter, Pflanzen und Baeume, vor die heranwachsende Schuljugend, auch zum Dienst der Haushaltungsfreunde. Halle, 1752, in-4°.
OEkonomische Pflanzenhistorie; nebst dem Kern der Landwirthschaft-Garten-und Arzneykunst. Ulm et Memmingen, Partie I, 1753, in-8°. - *Ibid.* 1759; II, 1753; III, 1754; IV, 1756; V, 1757; VI, 1758; VII, 1759; VIII, 1760; IX, 1761; X et XI, 1761; XII, 1762, in-8°.
Les dernières parties, depuis la sixième, ont été publiées par le docteur Koelderer, de Memmingen. Les plantes sont classées suivant l'ordre des mois de leur apparition et leur lieu de naissance. Cet ouvrage n'est qu'une compilation, mais comme il est fort bien écrit et rédigé d'une manière agréable, on le lit avec plaisir.
Ehrhart a donné le catalogue des plantes qu'il avait rencontrées dans le Tyrol, dans les Transactions de la Société royale de Londres. Il se chargea aussi d'une édition nouvelle de l'*Hortus sanitatis*, auquel il fit de

nombreuses additions, quoiqu'il soit encore resté fort en arrière de l'état où était alors la science.

Ehrhart (*Jodoc*), né à Memmingen le 2 juin 1740, y devint médecin ordinaire. Il a publié :

Sammlung von Beobachtungen und Geburtshuelfe. Francfort et Léipzick, 1773, in-8°.

Ehrhart (*Project-Joseph*), né à Redesheim, dans la haute Alsace, le 24 janvier 1738, a mis au jour les opuscules suivans :

Dissertatio de cicutâ. Strasbourg, 1763, in-4°.

Th. Burnet Hippocratis contractus. Strasbourg, 1765, in-8°.

Ehrhart (*Théophile*), fils de Jodoc Ehrhart, né à Memmingen le 30 juillet 1764, y est devenu médecin pensionné et accoucheur. On a de lui :

Dissertatio de asphyxiâ neophytorum. Erlangue, 1785, in-4°. - Memmingen, 1789, in-8°.

Darstellung der Gruende fuer und gegen die Blatternimpfung fuer Leser aus allen Staenden. Memmingen, 1789, in-8°.

Ehrhart (*Théophile*), frère du précédent, né en 1763, et nommé, en 1805, médecin de la ville de Memmingen, est auteur de plusieurs ouvrages :

Geschichte der Kuhpockenimpfung. Memmingen, 1801, in-8°.

Resultate derselben. Memmingen, 1801, in-8°.

Sammlung von Beobachtungen und Aufsaetze ueber Gegenstaende aus der Arzneykunde, Wundarzneykunst und Entbindungslehre. Nuremberg, 1803, in-8°.

Magazin fuer die technische Heilkunde, œffentliche Arzneywissenschaft und medicinischen Gesetzgebung. Ulm, 1805, in-8°. (z.)

EHRHART (Frédéric), fils d'un curé d'Holderbank, village du canton de Berne, naquit le 4 novembre 1742. Un goût décidé l'entraîna dès sa plus tendre jeunesse vers l'histoire naturelle; mais la mort de son père, qui ne lui laissait point de fortune, l'obligea d'embrasser la profession de pharmacien. Il en apprit les premiers principes à Nuremberg, et servit ensuite dans diverses pharmacies à Erlangue, Hanovre, Stockholm et Upsal. Dans cette dernière ville, il suivit avec ardeur les cours de Linné. Après avoir parcouru une partie de la Suède et du Danemarck, il vint se fixer à Brunswick, et y resta livré tout entier à l'étude des plantes, jusqu'en 1780, époque où l'électeur de Hanovre le nomma botaniste du jardin d'Herrenhausen, et sept ans après botaniste du roi d'Angleterre. La mort termina sa carrière le 26 juin 1795. Il vécut pauvre et retiré, mais Thunberg ne voulant pas que son nom tombât dans l'oubli, l'imposa à un genre (*Ehrharta*) de plantes de la famille des graminées. Tous ses ouvrages annoncent un botaniste habile, un observateur laborieux, mais ils n'ont point contribué d'une manière remarquable aux progrès de la science.

Phytophylacium Ehrhartianum. Hanovre, 1780, in-fol.

Calamariæ, Gramina et Tripetaloïdeæ. Decades X. Hanovre, 1785-1787, in-fol.

Plantæ cryptogamicæ Linnæi. Decades X. Hanovre, 1787, in-fol.

Arbores, frutices et suffrutices Linnæi, quos in usum dendrophilorum collegit et exsiccavit. Decades VI. Hanovre, 1787, in-fol.

Herbæ Lenneanæ, quas in locis earum natalibus collegit. Décades VI. Hanovre, 1787, in-fol.

Verzeichniss der Baeume und Straeuche, welche sich auf der kœniglichen Plantage zu Herrenhausen bey Hannover befinden. Hanovre, 1787, in-fol.

Verzeichniss der Glas-und Treibhauspflanzen, welche sich auf dem koeniglichen Berggarten zu Herrenhausen bey Hannover befinden. Hanovre, 1787, in-8°.

Beytraege zur Naturkunde und den damit verwandten Wissenschaften, besonders der Botanik, Chemie, Haus-und Landwirthschaft, Arzneygelahrtheit und Apothekerkunst. Hanovre et Osnabruck, 1787-1792, 7 vol. in-8°.

Ehrhart a publié l'ouvrage de Linné intitulé :

Supplementum plantarum systematis vegetabilium. Brunswick, 1782, in-8°.

On trouve un nombre assez considérable de mémoires de sa façon dans le *Hannoverischer Magazin*, dans le *Neues Magazin fuer Aerzte* de Baldinger, dans les *Ephemeriden der Menschheit*, dans le *Gartenkalender* d'Hirschfeld, dans l'*Archiv der medicinischen Polizey* de Scherf, et dans le *Magazin fuer Apotheker* d'Elwert. (1.)

EHRLICH (Jean-Auguste), chirurgien d'un des hôpitaux de Léipzick, né à Witthen, près de Bautzen, dans la Lusace, le 22 juillet 1760, a publié, sur l'état de la chirurgie en Angleterre, un ouvrage dans lequel on trouve des détails curieux sur la pratique des opérateurs de cette contrée, et la relation de divers cas chirurgicaux intéressans par leur rareté ou leurs complications. Ce livre a pour titre :

Chirurgische auf Reise und vorzueglich in den Hospitaelern zu London gemachte Beobachtungen, nebst Angabe verbesserter Operationsarten und Abbildung neuer Instrumenten. Léipzick, tome I, 1795; tome II, 1815, in-8°. (o.)

EHRMANN (Jean-Chrétien), médecin de Strasbourg, était né dans cette ville en 1710; il y mourut le 16 août 1797, après avoir rempli successivement les places de professeur à l'Université, de médecin pensionné, et de doyen du Collége des médecins. Il est auteur des ouvrages suivans :

Dissertatio de fœniculo. Strasbourg, 1732, in-4°.

Dissertatio inauguralis de cumino. Strasbourg, 1733, in-4°.

Marci Mappi historia plantarum Alsaticarum. Strasbourg et Amsterdam, 1742, in-4°.

Pharmacopaeia Argentoratensis, incl. Magistratus jussu revisa et ad usum hodiernum accomodata, à collegio medico. Strasbourg, 1757, in-fol.

Dissertatio de hydrargyri præparatorum internorum in sanguinem effectibus. Strasbourg, 1762, in-4°.

Ehrmann (*Jean-Chrétien*), fils du précédent, médecin à Francfort-sur-le-Mein, et né à Strasbourg en 1740, a publié :

Dissertatio de colchico autumnali. Bâle, 1772, in-4°.

Praktische Versuche in der Darmgicht der Pferde. Strasbourg, 1778, in-8°.

Praktische Versuche in der Maulsperre oder Hirschkrankheit der Pferde. Francfort-sur-le-Mein, 1779, in-8°.

Praktische Versuche im Dampf der Pferde. Francfort-sur-le-Mein, 1780, in-8°.

Beytraege zur Aufklaerung des Trippers. Francfort-sur-le-Mein, 1780, in-8°.

Versuch einer Geschichte verschiedener Kenntnisse aus der Naturlehre und Physik. Vienne, 1783, in-8°.

Psychologische Fragmente zur Makrobiotik oder der Kunst sein Leben zu verlaengern. Francfort-sur-le-Mein, 1798, in-8°.

Ueber den Kuhpockenschwindel. Francfort-sur-le-Mein, 1801, in-8°.

Rhapsodieen in Bezug auf technische Heilkunde, Chirurgie und gerichtliche Arzneywissenschaft. Francfort-sur-le-Mein, 1805, in-8°. Publié de concert avec J.-V. Mueller.

Untersuchung der Frage: ob der Tripper eine Krankheit eigener Art, oder ein venerischer Zufall sey? Francfort-sur-le-Mein, 1805, in-8°.

EHRMANN (*Jean-Frédéric*), frère du précédent, né à Strasbourg en 1739, y obtint, en 1782, une chaire de clinique, à laquelle il renonça l'année suivante.

Dissertatio de hydrargyri præparatorum internorum in sanguinem effectibus. Strasbourg, 1761, in-4°.

Dissertatio de morbo catarrhali benigno apud nos epidemico. Strasbourg, 1762, in-4°.

Il a traduit du latin en allemand les Elémens de médecine de François Home (Nuremberg, 1772, in-8°. - *Ibid.* 1778, in-8°.). (z.)

EICHELBERG (Christophe-Albert), directeur du gymnase de Wesel, fut fait maître en philosophie dans cette ville, et y obtint aussi le grade de docteur en médecine, en 1744. Né, le 9 août 1713, à Unna, dans le comté de la Marche, il est mort à Wesel, le 14 mars 1786. On connaît sous son nom les ouvrages suivans :

Oratio inauguralis de cumathiâ ad enopsiam comparatâ, sive de habitu animi ad litteras apti nati, adacto ad significantissimam similitudinem perfectionis oculorum et visûs. Wésel, 1744, in-4°.

Ars et cognitio intelligentiæ humanæ, informata ad rationem incomparabilis perspicuitatis ex sacratâ similitudine rei œptica proficiscentis. Wesel, 1753, in-8°.

Der Handsteck, ein Sonnenuhr, und zugleich ein Werkzeug, Hœhen zu messen. Wesel, 1768, in-12.

De causis phœnomenorum, quæ observantur in progressione morborum epidemicorum lentè progredientium, præsertim pestilentiæ hominum et luis bovillæ, atque indè nascente notabili aliquo genere novorum prophylacticorum. Nimègue, 1776, in-8°. (J.)

EICHELBERG (Jean-Gaspard-Albert), fils du précédent, né à Wesel, le 15 octobre 1749, fut d'abord recteur du gymnase de cette ville, et en devint le directeur en 1785. Il est mort le 15 août 1819, laissant :

Dissertatio de causis rapidæ celeritatis actionis spirituum animalium in musculos. Utrecht, 1774, in-4°.

Oratio quâ quæritur an et quantùm acriùs nostrorum temporum philosophiæ studium ad felicitatem vitæ humanæ contulerit aut adhuc conferat. Wesel, 1787, in-4°. (J.)

EICHSTAEDT (LAURENT), appelé en latin *Eichstadius*, vint au monde à Stettin, dans la Poméranie, en 1596. Ses ancêtres avaient fait partie de la première noblesse de cette province. Il étudia la médecine à Wittemberg, sous le célèbre Sennert, fut créé docteur en 1621, et devint, en 1624, médecin pensionné de sa ville natale. Après avoir rempli les fonctions de cette place pendant vingt ans, il en accepta une semblable, avec le titre de professeur de mathématiques et de médecine, à Dantzick, où il mourut le 8 juin 1660. Ses ouvrages sont assez nombreux, mais aucun ne contient rien de remarquable.

De theriacâ et mithridato. Stettin, 1624, in-4°.
De confectione alchermes dissertatio et exercitatio medica. Stettin, 1634, in-4°. — *Ibid.* 1635, in-4°.
De diebus criticis libellus. Stettin, 1639, in-4°, avec ses Ephémérides.
De causis utilitatis medicinæ et matheseos. Dantzick, 1647, in-4°.
Collegium anatomicum, sive, Quæstiones de naturâ corporis humani. Dantzick, 1649, in-8°.
De camphorâ, an Hippocratis et aliis priscis nota fuerit, et quid de ejus ortu et naturâ recentiores medici prodiderint. Dantzick, 1650, in-4°. (J.)

EICKEN (GÉRARD-GUILLAUME DE), conseiller du duc de Deux-Ponts à Mannheim, depuis 1796, a mis au jour divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans :

Dissertatio de noxis ex prematurâ pubertate oriundis in physicâ educatione maximopere attendendis. Iéna, 1789, in-8°.
Neues Medicinischer Archiv fuer Leser aus allen Staenden. Mannheim, 1er cahier, 1793; 2e. cahier, 1794, in-8°.
Grundlinien zur Kenntniss der wichtigsten Krankheiten des Menschen, oder Handbuch der medicinischen Pathologie fuer Aerzte und Wundaerzte. Mannheim, 1794, in-8°.
Gedaechtnissblaetter : enthaltend Nachrichten von dem Leben und Charakter verdienter Aerzte und Naturforscher. Mannheim, 1796, in-8°.
Bemerkungen ueber die Brownsche Arzneylehre ueberhaupt und die Frankisch-Weikardische Vertheidigung insbesondere. Offenbach, 1796, in-8°. (O.)

EIMBKE (GEORGES), né, le 17 décembre 1771, à Hambourg, fit ses études à Kiel, prit le grade de maître ès-arts en 1793, fut reçu docteur en médecine l'année suivante, et devint ensuite inspecteur général des salines du royaume de Danemarck à Travensalze. On a de lui :

Versuch einer systematischen Nomenklatur fuer die phlogistische und antiphlogistische Chemie. Halle, 1793, in-8°.
Specimen inaugurale, sistens analysin chemicam fontium muriaticorum Oldesloënsium. Kiel, 1794, in-8°. (O.)

EISEN (CHARLES-CHRISTOPHE), de Nuremberg, où il naquit le 26 mai 1650, étudia la médecine successivement dans les Universités d'Iéna, de Strasbourg et de Bâle. Ce fut dans cette dernière qu'il obtint le doctorat. En 1673, le Collége des mé-

decins de sa ville natale l'adopta, et, en 1680, il obtint le titre de médecin ordinaire à Culmbach. Une phthisie pulmonaire mit fin à ses jours le 3 février 1690. On lui attribue plusieurs opuscules, parmi lesquels nous citerons seulement les deux suivans :

Dissertatio de comate somnolento. Bâle, 1673, in-4°.
Tutissimum piorum refugium in emblemate quôdam versibus latinis et germanicis expositum, pro felici novi anni auspicio parentibus suis oblatum. Nuremberg, 1675, in-4°. (Z.)

EISEN DE SCHWARZENBERG (Jean-Georges) naquit, le 19 janvier 1717, à Bolsingen, dans la Franconie, où son père prêchait l'Evangile. Lui-même embrassa la même carrière. Ayant terminé ses études à Iéna, il accepta, en 1741, une place d'instituteur chez un riche habitant de la Livonie, et quatre ans après, il obtint la place de pasteur à Torma et Pohosu, dans cette province. Comme on lui contestait ses émolumens, ce qui l'engagea dans de longs procès, il mit à profit, pour vivre, les connaissances qu'il avait acquises en médecine et en chimie, et se tira pendant quelque temps d'affaire en débitant, sous le nom de *tinctura dulcis*, un arcane auquel il attribuait de grandes propriétés. Dans le même temps, il cultiva plusieurs branches de l'économie politique et domestique. C'est ainsi qu'il s'attacha principalement à faire ressortir les inconvéniens de la féodalité et du servage des peuples. Ses écrits à ce sujet fixèrent l'attention du czar Pierre III, qui le fit venir à Pétersbourg, afin de lui faire développer plus amplement sa manière de voir. L'empereur étant venu à mourir sur ces entrefaites, Eisen fut bientôt oublié; mais il n'en continua pas moins de poursuivre son plan général pour l'abolition de l'esclavage dans la Livonie, et sa persévérance fut enfin couronnée de succès en 1767. Deux ans plus tard, il fit connaître l'inoculation dans cette province, et publia une instruction dont le but était d'en mettre les avantages à la portée de l'intelligence du peuple. Quelque temps après, le gouvernement le fit encore venir à Pétersbourg pour y surveiller cette opération dans l'Hospice des Orphelins. Cependant, dès l'année 1771, il avait commencé ses recherches sur l'art de faire sécher les plantes potagères de manière à en conserver la couleur, la saveur et toutes les propriétés. Cette découverte, dont on exagéra singulièrement les résultats probables, fit beaucoup de bruit en Europe. Eisen s'occupa aussi de perfectionner l'art de faire des herbiers, et tenta d'appliquer les baies de genièvre à la curation des maladies vénériennes. Ces diverses occupations lui prenaient tant de temps, qu'il fut obligé, en 1775, de renoncer à sa place de prédicateur. Cependant il en accepta une autre, dès l'année suivante, à Terespol,

dans la Lithuanie, où il mourut le 15 février 1779. Gadebusch lui attribue les ouvrages suivans :

Die Kunst alle Kuechenkraeuter und Wurzeln zu trocknen und in Kartuse zu packen. Ober-Palen, 1772, in-4°.
Die Blatterimpfungskunst erleichtert und den Muettern selbst uebertragen. Riga, 1774, 2 cahiers in-8°.
Der Philanthrop. 1777.
Journal qui ne fut pas continué.
Das Christenthum nach der gesunden Vernunft und der Bibel. Riga, 1777, in-8°.
Thaetiges Christenthum in Betrachtungen fuer jedermann. Riga, 1777, in-8°.
Il a inséré d'autres articles sur l'esclavage des paysans livoniens et sur l'inoculation, dans le *Sammlung Russischer Geschichte* de Mueller, dans le Correspondant de Hambourg, et dans la Gazette de Saint-Pétersbourg. (1.)

EISENMANN (Georges-Henri), premier professeur ordinaire à Strasbourg, et chanoine de Saint-Thomas, naquit dans cette ville le 18 novembre 1693. Les rapides progrès qu'il fit dans les études collégiales, lui présagèrent des succès brillans pour l'avenir. Lorsque ses humanités furent terminées, il résolut d'embrasser la profession de médecin. En conséquence, il suivit assidûment les cours de la Faculté, et obtint la licence, après avoir soutenu deux thèses avec éclat. Mais, avant de se présenter pour le doctorat, il voulut visiter les Universités étrangères les plus célèbres. Il parcourut donc la France, l'Allemagne et la Hollande. De retour à Strasbourg en 1719, il y fut promu au doctorat. En 1733, l'Université lui confia la chaire de physique, qu'il échangea, l'année suivante, pour celle d'anatomie et de chirurgie, à laquelle il renonça également en 1756, pour passer à celle de pathologie interne. Il mourut le 16 septembre 1768, laissant un ouvrage qui n'a point contribué à l'avancement de l'anatomie, parce que l'auteur se borna toujours à suivre pas à pas Winslow, dont le manuel servait de texte et de canevas à ses leçons.

Tabulæ anatomicæ quatuor uteri duplici observationem rariorem sistentes. Strasbourg, 1752, in-fol. - Trad. en français, Strasbourg, 1752, in-fol.
Quæstiones medicæ varii argumenti. Strasbourg, 1742, in-4°.
De glandula thyroideâ. Strasbourg, 1742, in-4°. (1.)

EISENMENGER (Samuel), qui se faisait appeler *Siderocrates*, était de Bretten, dans la Souabe, où il vint au monde le 28 septembre 1534. Il fit ses premières études à Wittemberg, sous Melanchthon, et s'adonna ensuite à la médecine. En 1556, l'Université de Tubingue lui confia une chaire de mathématiques, et huit ans après lui conféra le titre de docteur en médecine, qu'il avait tardé jusqu'alors à prendre. Quelques années

ensuite, il devint médecin du margrave de Bade, de l'électeur de Cologne, et des évêques de Strasbourg et de Spire. Il mourut à Bruxelles le 28 février 1585. C'était un grand partisan des principes de l'école iatromathématique et des rêveries de l'alchimie. On lui a reproché aussi d'avoir donné dans les erreurs de Schwenckfeld, et il eut même à ce sujet une dispute assez vive avec Jacques Andreæ. On ne connaît de lui qu'une

Oratio de methodo ἰατρομαθηματικῶν συλλαξεῶν. Nuremberg, 1563, in-8°. - Strasbourg, 1563, in-8°. (J.)

EISENSCHMID (JEAN-GASPARD), fils d'un potier d'étain de Strasbourg, naquit le 15 septembre 1656. Son père, qui exerçait plusieurs charges municipales, et qui jouissait d'une certaine considération, n'épargna rien pour lui donner une bonne éducation, et développer en lui le goût des sciences. Le jeune Eisenschmid répondit à tant de soins, et termina rapidement ce qu'on appelait alors les humanités, après quoi il suivit les cours de l'Université, et s'adonna surtout aux mathématiques, vers lesquelles il se sentait entraîné par un goût particulier. Cependant il ne négligea point non plus la philosophie, dont la maîtrise lui fut accordée en 1676, ni la médecine, dont il se proposait de faire un jour sa profession. En 1681, il soutint sa thèse de réception, et immédiatement après, il se rendit à Paris, où il se lia d'amitié avec plusieurs savans, entr'autres avec Tournefort et Duverney. De Paris, il passa en Italie, puis dans l'Allemagne, et revint à Strasbourg en 1684, époque où les honneurs du doctorat lui furent conférés. Une chute très-grave qu'il fit deux ans après, le priva de l'usage de ses jambes, et le mit ainsi dans l'impossibilité de se livrer à la pratique. Toutes ses facultés se concentrèrent alors sur les mathématiques, qu'il aimait passionnément, et qu'il cultiva avec assez de succès pour mériter, non-seulement l'amitié de Lahire, de Roland et de Cassini, mais encore le titre d'associé de l'Académie des sciences de Paris, qui lui fut donné en 1699. Il termina sa carrière le 4 septembre 1712. Outre plusieurs Mémoires sur différens objets de médecine, d'astromonie et de mathématiques qui sont insérés, tant dans le Journal de Trevoux, que dans la Collection de l'Académie des sciences, et dans quelques autres recueils périodiques, il a publié :

Περι χοιραδων de scrofulis. Strasbourg, 1681, in-4°.

Diatribe de figurâ telluris elliptico-sphaeroideâ. Strasbourg, 1691, in-4°. Cet ouvrage donna lieu à la dispute sur le prétendu alongement de la terre vers les pôles.

Introductio nova ad tabulas manuales logarithmicas J. Kepleri et J. Bartschii. Strasbourg, 1700, in-8°.

De ponderibus et mensuris veterum Romanorum, Græcorum, Hebræorum, nec non de valore pecuniæ veteris. Strasbourg, 1708, in-8°. - *Ibid.* 1737, in-8°. (J.)

ELBERFELD (Henri), né à Brême le 5 juin 1641, prit le titre de docteur à Helmstaedt en 1674, et revint ensuite dans sa patrie, où il mourut le 19 avril 1680. Il n'a écrit qu'un thèse intitulée :

Dissertatio de spiritibus ex vegetabilibus per fermentationem paratis. Helmstaedt, 1674, in-4°. (z.)

ELICHMANN (Jean), né dans la Silésie, embrassa la carrière médicale, et vint pratiquer son art à Leyde, où il mourut en 1639. C'était un homme fort érudit, qui s'était surtout adonné à l'étude des langues, et qui en savait seize, à ce que disent les biographes. Saumaise assure que personne en Europe n'avait des connaissances aussi profondes et aussi solides dans l'idiôme des Persans. Il fut l'un des partisans de l'hypothèse déjà émise par Juste Lipse, et qui n'est pas dénuée de tout fondement, hypothèse suivant laquelle les langues allemande et persanne auraient une même origine. On ignore sur quelle autorité la Grammaire persanne publiée par Louis de Dieu, lui a été attribuée; mais, outre une traduction latine et arabe de la Table de Cébès, avec l'original grec, qui a paru en 1640 avec une longue préface de Saumaise, il a fait imprimer, à Iéna, en 1637, une Lettre fort curieuse, en arabe, sur l'utilité de cette langue pour ceux qui cultivent l'art de guérir, et publié aussi une

Dissertatio de fatali vitæ termino, secundùm mentem Orientalium. Leyde, 1639, in-4°. (z.)

ELIE DE LA POTERIE (Jean-Antoine), premier médecin de la marine française à Brest, mourut dans cette ville le 23 mai 1794. Il était né vers 1732, et frère d'Elie de Beaumont, qui s'immortalisa par son mémoire en faveur de la famille Calas. Son goût naturel l'éloignait du barreau, et l'entraînait vers la profession de médecin, aussi se livra-t-il de très-bonne heure à l'étude des sciences naturelles, qu'il ne cessa depuis de cultiver avec beaucoup d'ardeur. Les devoirs de sa place et ceux de sa pratique ne lui permirent pas de mettre en ordre toutes les notes et observations qu'il avait recueillies ; aussi ne connaît-on de lui que divers Mémoires insérés parmi ceux de la Faculté de médecine et de la Société royale, dont il était membre. L'un des plus remarquables, publié en 1784, a pour titre : *Examen de la doctrine d'Hippocrate sur la nature des êtres animés, sur les principes du mouvement et de la vie, et sur les périodes de la vie humaine, pour servir à l'histoire du magnétisme animal.* Elie de la Poterie a montré beaucoup de talent dans cet opuscule, qui est fort bien écrit, et qui mérita les suffrages de Buffon. Lorsqu'il appréciait les jongleries de Mesmer à leur juste valeur, il était loin de s'imaginer qu'un temps

viendrait où l'empire de la mode et l'esprit de vertige leur donneraient un si grand développement, une telle extension, que plusieurs gouvernemens seraient obligés de prendre des mesures sévères pour en arrêter la funeste influence sur la morale publique. En 1790, Elie mit aussi au jour des recherches sur l'état de la médecine dans le département de la marine, et l'année suivante, il fit imprimer ses observations sur l'état de la pharmacie. Ces deux Mémoires sont remplis de vues neuves et d'aperçus piquans. (o.)

ELLAIN (Nicolas), médecin de Paris, vint au monde en 1534. Avant de se livrer à l'art de guérir, il avait embrassé la carrière du barreau, et s'était même fait recevoir avocat au parlement. On ignore quels furent les motifs pour lesquels il renonça à la jurisprudence; mais l'ayant quittée au bout de quelques années, il étudia la médecine avec beaucoup de zèle, et ne tarda point à obtenir la réputation d'un praticien habile. Ayant été nommé doyen de la Faculté en 1597, il fut continué les deux années suivantes dans cette dignité. Sa mort eut lieu en 1621. On n'a de lui, sur son art, qu'un ouvrage très-médiocre intitulé :

Advis sur la peste. Paris, 1606, in-8°.
Réimprimé avec les *Divers remèdes et préservatifs contre la peste* d'Antoine Mizauld (Paris, 1623, in-12).
Ellain, qui aimait beaucoup la littérature, a cultivé la poésie avec quelque succès, et publié diverses pièces de vers.
Sonnets. Paris, 1561, in-8°.
Sa versification a du naturel et de la facilité, au jugement de l'abbé Goujet.
Discours panégyrique à Pierre de Gondy, évêque de Paris, sur son entrée dans cette ville. Paris, 1570, in-4°.
Ad cardinalem Rettensem nuper pileô cardinalitiô donatum, carmen. Paris, 1618, in-4°. (o.)

ELLEBODE (Nicaise Van), appelé en latin *Ellebodius*, était flamand. Il naquit à Cassel au commencement du seizième siècle, et alla faire ses études à l'Université de Padoue, où il obtint successivement le titre de maître ès-arts et celui de docteur en médecine. La littérature occupa presque tous les instans de sa vie, et ne lui en laissa que fort peu qu'il pût consacrer à l'art de guérir et à la profession de médecin. L'habileté qu'il acquit dans la langue grecque, fut la source de sa fortune et de sa réputation. Après avoir entretenu des relations à la fois agréables et avantageuses avec Paul Manuce et Pinelli, il se concilia les bonnes grâces du vice-roi de Hongrie, évêque d'Agria, qui lui fit obtenir un canonicat dans la cathédrale de cette ville. La mort ne lui permit pas de jouir des bienfaits de son protecteur au-delà de quelques années; il mourut à Presbourg le 14 juin 1577. On trouve quelques Lettres de lui dans les

Epistolæ illustrium Belgarum de Bertius, et plusieurs pièces de vers dans les *Deliciæ poetarum Belgarum* de Gruter. Mais son ouvrage le plus important est une traduction latine, supérieure à celle de Valla, qu'il donna du traité de Nemesius sur la nature de l'homme. Cette traduction fut imprimée avec le texte grec, qui paraissait alors pour la première fois, à Anvers, 1565, in-8°. Elle a reparu depuis dans le tome huitième de la *Bibliotheca patrum*. (o.)

ELLENBERGER (Henri), fils d'un médecin de Homberg, vint au monde vers 1570. Quatre ans après un voyage qu'il fit en Angleterre, il obtint, en 1601, la place de professeur extraordinaire de médecine à Marbourg; mais il abandonna cette chaire en 1607, et fut nommé, deux ans après, médecin du duc de Mecklembourg, à Halle, où il mourut en 1624. On connaît de lui plusieurs opuscules académiques:

Dissertatio de purgantium medicamentorum et purgandorum humorum naturâ. Marbourg, 1600, in-4°.
Dissertatio de adipe. Marbourg, 1602, in-4°.
Dissertatio de calculo. Marbourg, 1603, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Marbourg, 1604, in-4°.
Dissertatio de periaptis et amuletis. Marbourg, 1607, in-4°.
Kurze Beschreibung der Sauerbrunnen zu Wildungen. Marbourg, 1619, in-8°. (J.)

ELLER (Jean-Théodore) naquit en 1689, à Plesken dans la principauté d'Anhalt-Bernburg. C'était un praticien célèbre, qui fut nommé, en 1735, premier médecin de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Il conserva ce titre sous Frédéric-le-Grand, qui y joignit, vingt ans après, celui de conseiller privé et de directeur du célèbre Collége médico-chirurgical de Berlin. L'Académie des sciences de cette ville le comptait parmi ses membres, et il fut même l'un des plus laborieux. Il mourut le 13 septembre 1760, laissant:

Gazophylacium seu catalogus rerum mineralium et metallicarum. Bernbourg, 1723, in-8°.
Medicinisch-und chirurgische Anmerkungen und verrichtete Operationen in dem Lazareth zur Charite in Berlin. Berlin, 1740, in-8°.
Physiologia et Pathologia medica, seu philosophia corporis humani sani et morbosi. Schneeberg, 1748, 2 vol. in-8°. - Altenbourg, 1770, in-8°.
Malgré son titre latin, cet ouvrage est écrit en allemand. Il a été publié par Jean-Chrétien Zimmermann. On y trouve les leçons qu'Eller fit depuis 1726 jusqu'en 1734 aux chirurgiens militaires de Prusse, dans le Collége médico-chirurgical de Berlin, mais qu'il ne voulut jamais avouer parce qu'il les trouvait trop mutilées.
Observationes de cognoscendis et curandis morbis, præsertim acutis. Kœnigsberg et Leipzick, 1762, in-8°. - Amsterdam, ou plutôt Genève, 1766, in-8°. - Trad. en français par Jacques-Agathange Le Roy, Paris, 1774, in-12.
Eller a fourni de nombreux Mémoires au Recueil de l'Académie des

sciences de Berlin. Plusieurs méritent d'être cités, tels que ceux sur la fertilité de la terre en général; sur la nature et les propriétés de l'eau commune, considérée comme un dissolvant; sur les phénomènes qui se passent lorsqu'on dissout toutes sortes de sels dans l'eau commune séparément; sur le cas singulier d'un jeune garçon de douze ans, à qui l'aile d'un moulin à vent avait enfoncé le crâne, et qui cependant fut guéri entièrement sans le moindre dérangement des facultés de l'ame; sur l'usage prétendu dangereux de la vaisselle de cuivre dans nos cuisines; sur la formation des pierres ou concrétions graveleuses dans le corps humain; sur la force de l'imagination des femmes enceintes; sur le fœtus, etc. Charles-Abraham Gerhard rassembla tous ces mémoires, les mit en allemand, et les publia sous le titre suivant:

Physikalisch-chymisch-medicinische Abhandlungen, aus den Gedenkschriften der kœniglichen Academie der Wissenschaften herausgezogen und uebersetzt. Berlin, 1764, in-8°.

Après la mort d'Eller, parut un autre ouvrage de lui, intitulé:

Ausuebende Arzneywissenschaft, oder praktische Anweisung zu der gruendlichen Erkenntniss und Cur aller innerlichen Krankheiten des menschlichen Koerpers. Berlin et Stralsund, 1767, in-8°. (J.)

ELLINGER (André), était d'Orlemunde, dans la Thuringe. Il vint au monde en 1526, et acquit une certaine réputation par le succès avec lequel il fit marcher de front la culture des belles-lettres et celle des sciences exactes. Après avoir terminé ses humanités à Wittemberg, et pris le titre de maître ès-arts en 1549, il embrassa l'étude de la médecine. L'Université de Léipzick lui accorda, en 1554, une chaire qu'il remplit avec distinction pendant quinze ans. Ce laps de temps écoulé, il céda aux sollicitations de l'électeur de Saxe, et vint remplir la première chaire de la Faculté de médecine d'Iéna. En 1578, la peste ayant obligé de transporter l'Université à Saalfeld, il accompagna ce corps savant, avec lequel il revint à Iéna après l'extinction de l'épidémie. Sa mort eut lieu le 12 mars 1582. Les ouvrages qu'il a laissés témoignent bien moins de l'étendue de ses connaissances, que de son talent pour la versification latine:

Hippocratis aphorismorum, id est selectarum maximèque rararum sententiarum paraphrasis poetica. Francfort, 1579, in-8°.

Peu de temps après, Ellinger publia aussi la traduction des *Pronostics*. Il a de plus mis en vers les Evangiles des dimanches, et rectifié la prosodie des Hymnes ecclésiastiques. On trouve aussi de lui quelques consultations peu intéressantes dans le recueil de Jean Wittich (Léipsick, 1604, in-4°.). (Z.)

ELLIS (Jean), négociant anglais, qui florissait vers le milieu du siècle dernier, a rendu son nom célèbre en histoire naturelle par ses importantes recherches sur diverses espèces de productions marines, entr'autres sur les corallines, auxquelles on accordait alors place parmi les végétaux. Les observations de Peyssonel étant venu apprendre aux naturalistes que les coraux n'étaient autre chose que des polypiers, Ellis résolut de

vérifier cette grande découverte. En conséquence, il parcourut l'île de Sheppey, située à l'embouchure de la Tamise, et les côtes de Chester. Le résultat de ses observations fut consigné dans plusieurs Mémoires qu'il lut devant la Société royale de Londres, et dont cette compagnie savante le récompensa en l'admettant dans son sein. On lui doit d'avoir contribué à faire adopter la nouvelle limite établie depuis lors entre les animaux et les végétaux. Il s'est beaucoup occupé aussi des moyens de conserver pendant long-temps la faculté germinative des graines, et de les rendre ainsi susceptibles d'être transportées à de grandes distances. Linné, avec qui il entretenait une correspondance suivie, et à qui il faisait part de toutes ses découvertes, a voulu perpétuer son nom en le consacrant à un genre de plantes (*Ellisia*) de la famille des borraginées. Cet homme recommandable mourut à Londres le 5 octobre 1776. On trouve la plupart de ses écrits disséminés dans les Transactions philosophiques; mais ils ont aussi été réunis en plusieurs corps d'ouvrages, sous les titres suivans:

Essai toward a natural history of corallines and other natural productions of the like kind commonly found on the coast of Great-Britain and Ireland. Londres, 1755, in-4°. - Trad. en français par Allamand, La Haye, 1756, in-4°. - en allemand par J.-G. Kruenitz, Nuremberg, 1767, in-4°.

Il y a trente-neuf planches très-bien gravées dans l'original, quarante dans la traduction française, et quarante-sept dans l'allemande: cette dernière renferme des additions par Schlosser et autres.

The natural history of many curious and uncommon zoophytes, collected from various parts of the globe. Londres, 1786, in-4°.

Cet ouvrage, orné de soixante-trois planches, a paru par les soins de Banks et de Solander.

De dionæâ muscipulâ plantâ irritabili nuper detectâ epistola ad Car. a Linne. Londres, 1769, in-4°. - Trad. en allemand, Erlangue, 1771, in-4°.

Directions for bringing over seeds and plants from distant countries in a state of vegetation. Londres, 1770, in-4°.

An historical account of coffee, with botanical description of the tree. Londres, 1774, in-4°. (O.)

ELOY (Nicolas-François-Joseph), médecin pensionnaire de Mons, sa patrie, naquit en cette ville le 20 septembre 1714, et y mourut le 10 mars 1788. Il avait été pendant quelque temps médecin ordinaire du prince Charles de Lorraine et de Bar. On lui doit plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable et le plus connu est sa Biographie médicale. Eloy puisa la majeure partie des matériaux de ce travail dans Mathiæ, et dans les historiens tant de la médecine que des diverses Universités flamandes et hollandaises. Ce livre est rempli d'erreurs, et surtout fort incomplet, tant sous le rapport des médecins eux-mêmes, que sous celui de la bibliographie; mais, malgré tous

ses défauts, il mériterait encore la préférence sur celui de Carrère, quand bien même ce dernier serait terminé. Eloy paraît avoir aussi puisé dans Kestner, et même l'avoir quelquefois copié textuellement.

Réflexions sur l'usage du thé. Mons, 1750, in-12.
Dictionaire historique de la médecine. Liège, 1755, 2 vol. in-8°. - Mons, 1778, 4 vol. in-8°. - Trad. en italien, avec de nombreuses additions, 7 vol. in-8°.
Cours élémentaire des accouchemens. Mons, 1775, in-12.
Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dysenterie. Mons, 1780, in-8°.
Question médico-politique : si l'usage du café est avantageux à la santé, et s'il peut se concilier avec le bien de l'état dans les provinces Belgiques. Mons, 1781, in-8°. (z.)

ELPIDIUS (Rusticus) vivait au sixième siècle de notre ère. Les Bénédictins de Saint-Maur prétendent qu'il était français, parce que quelques anciens auteurs lui donnent le titre de diacre de l'église de Lyon; mais le père Sismondo pense, d'après une lettre de saint Ennodius, qu'il était de Milan, conjecture adoptée par Tiraboschi, et avant lui, par Argelati, qui a mis Elpidius au nombre des écrivains milanais.

Quoi qu'il en soit, Elpidius cultiva la médecine avec beaucoup de succès, comme le prouvent les lettres de saint Ennodius. Il acquit même tant de réputation, qu'au rapport de Procope, Théodoric, roi des Ostrogoths, le fit venir à sa cour, le traita avec beaucoup de distinction, et lui accorda même la charge de questeur. A la vérité, Fabricius prétend qu'on doit distinguer Elpidius questeur, d'Elpidius diacre et médecin, et que ce sont deux personnages différens, mais il ne donne aucune raison à l'appui de son sentiment.

Nous ne pouvons juger jusqu'à quel point les connaissances médicales d'Elpidius étaient étendues, car il ne nous reste, sous son nom, que deux opuscules en vers, dont l'un est un recueil des passages de l'Ecriture-Sainte que les saints Pères ont reconnu s'appliquer à Jésus-Christ, et l'autre un poëme sur les bienfaits du Sauveur. Tous deux ont été imprimés dans le *Poetarum ecclesiasticorum thesaurus* de Georges Fabricius, dans la *Bibliotheca Patrum*, et dans le *Carminum specimen* d'André Rivinus.

Les événemens de la vie d'Elpidius sont peu connus; nous savons seulement que les devoirs de la dignité qu'il occupait à la cour de Théodoric, l'obligèrent de venir demeurer à Arles, où il se lia d'amitié avec saint Césaire. Sur la fin de ses jours, il vint s'établir à Spolète, où il mourut vers 533. Théodoric lui avait accordé une somme pour réparer les édifices de cette ville, endommagés pendant les guerres. (o.)

ELSE (Joseph), chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas à Londres, jouissait d'une assez grande réputation, et mérita même d'être admis dans le sein de l'Académie de chirurgie de Paris. Il est mort le 10 mars 1780. On a de lui, outre plusieurs Mémoires insérés dans les Transactions philosophiques et les Actes de la Société de médecine de Londres, un traité de l'hydrocèle, dans lequel il préconise la méthode par les caustiques, et qui a pour titre.

An essay on the cure of hydrocele of the tunica vaginalis testis. Londres, 1770, in-8°. - Trad. en hollandais, Amsterdam, 1772, in-8°.

Ses ouvrages ont été réimprimés après sa mort par Georges Vaux (Londres, 1782, 1 vol. in-8°.). (z.)

ELSHOLZ (Jean-Sigismond), qui cultiva simultanément la médecine, la botanique et la chimie, naquit à Francfort-sur-l'Oder en 1623. Il termina, dans les Universités de Wittemberg et de Kœnigsberg, les études générales qu'il avait commencées dans sa patrie, parcourut ensuite la Hollande, la France et l'Italie, et obtint les honneurs du doctorat à Padoue en 1653. A son retour en Allemagne, il acquit tant de réputation par son habileté dans l'exercice de l'art de guérir, qu'en 1656, l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, l'attacha à sa cour en qualité de médecin et de botaniste. Cet emploi l'obligea d'aller fixer sa demeure à Berlin, où il devint directeur d'un jardin de botanique fondé nouvellement par le prince, et mourut le 28 février 1688. Willdenow lui a consacré un genre de plantes (*Elsholzia*) de la famille des labiées. Ses ouvrages ont pour titres :

Anthropometria, sive, de mutuâ membrorum corporis humani proportione et nervorum harmoniâ, libellus. Accessit doctrina nervorum. Padoue, 1654, in-4°. - Francfort-sur-l'Oder, 1663, in-8°.

Clysmatica nova, sive, ratio quâ in venam sectam medicamenta immitti possunt. Additâ etiam omnibus sæculis inauditâ sanguinis transfusione. Berlin, 1661, in-8°. - *Ibid.* 1667, in-8°. - Francfort, 1668, in-4°. -Trad en allemand, Berlin, 1665, in-8°.

Flora Marchica, sive catalogus plantarum quæ partìm in hortis electoralibus Marchiæ Brandeburgicæ, Berolinensi, Aurangiburgico et Postdamensi incolantur, partìm suâ sponte proveniunt. Berlin, 1663, in-8°.

Cette flore est fort incomplète, et l'auteur n'a pas même profité des travaux de son prédécesseur Mentzell. Les remarques qui lui appartiennent en propre, sont peu nombreuses, et, parmi les plantes qui croissent spontanément dans la Marche de Brandebourg, il en indique plusieurs qui ne s'y rencontrent pas.

Neu angelegter Gartenbau, oder Unterricht von der Gaertnerey, auf das Clima der Mark Brandenburg gerichtet, in sechs Buecher verfasst. Berlin, 1666, in-4°. - *Ibid.* 1672, in-4°. - *Ibid.* 1684, in-4°. - Leipzick, 1715, in-fol.

C'est la plus estimée des productions d'Elsholz. Le livre sixième est consacré aux plantes médicinales qu'on cultivait ou qui croissent naturellement dans la Marche de Brandebourg.

De phosphoris observationes. Berlin, 1671, in-fol.

Distillatoria curiosa, sive ratio ducendi liquores coloratos per alembicum, hactenùs si non ignota, certè minus observata atque cognita. Accedunt Utis Udenii et Guerneri Rolfincii non entia chymica. Berlin, 1674, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1683, in-12. - en anglais, Londres, 1688, in-8°.

Diaeteticon, oder neues Tischbuch, oder von Erhaltung der Gesundheit durch eine ordentliche Diaet. Berlin, 1682, in-4°. - Leipzick, 1715, in-fol.

Cet ouvrage est divisé en six livres qui traitent le premier des végétaux, les trois suivans des animaux, le cinquième des assaisonnemens, et le sixième des boissons. Un appendice est consacré aux principes de l'art de la cuisine.

Elsholz était membre de l'Académie des Curieux de la nature, dans la collection des Actes de laquelle il a inséré plusieurs Mémoires, entr'autres sur le moxa des Chinois et l'anis étoilé. Il a publié, dans la quatrième Collection de Hook, divers moyens pour perfectionner les vins, et enseigné la manière de préparer les essences des végétaux. (J.)

ELSNER (Christophe-Frédéric), né à Kœnigsberg en 1749, après avoir fait ses études dans l'Université de cette ville, devint professeur ordinaire de médecine en 1785, et mourut le 19 avril 1850. Il avait été pendant quelques années médecin pensionné à Bartenstein dans la Prusse orientale. On a de lui :

Dissertatio de magnesiâ Edinburgensi. Kœnigsberg, 1773, in-4°.

Dissertatio analecta de methodis determinandi medicamentorum virtutes. Kœnigsberg, 1774, in-4°.

Dissertatio disquisitionem exhibens : num sulphur internè adhibitum jure medicamentum habeatur. Kœnigsberg, 1774, in-4°.

Abhandlung ueber die Brustbraeune. Kœnigsberg, 1778, in-8°.

Beytraege zur Fieberlehre. Kœnigsberg, 1782, in-8°.-*Ibid.* 1789, in-8°.

Medicinisch-gerichtliche Bibliothek. Kœnigsberg, 1784-1786, 2 vol. in-8°.

De dysenteriæ differentiis commentarius. Kœnigsberg, 1786, in-4°.

Spicilegium ad anginam maxillarem. Kœnigsberg, 1786, in-4°.

Ein Paar Worte ueber die Pocken und ueber die Inokulation derselben, gelegentlich niedergeschrieben. Kœnigsberg, 1787, in-8°.

Colli curvi atque inclinati historia, quæ sit testulæ meæ suffragium de magnetismo animali. Kœnigsberg, 1787, in-8°.

Programmata duo de lichene Islandico. Kœnigsberg, 1791, in-4°.

Dissertatio de pneumoniâ putridâ. Kœnigsberg, 1791, in-4°.

Programma animadversionum de morbis exanthematicis. Kœnigsberg, 1793, in-8°.

Ueber die Verhaeltniss zwischen dem Arzt, dem Kranken und dessen Angehoerigen. Kœnigsberg, 1794, in-8°.

Opuscula academica. Kœnigsberg, 1800, in-8°.

Bericht ueber den Gesundheitszustand der kœniglichen Provinz Ost-Preussen und Litthauen im Jahre 1801. Kœnigsberg, 1802, in-8°.

Oratio de novæ pestis americanæ ortu. Kœnigsberg, 1804, in-8°.

(z.)

ELSNER (Joachim), savant médecin de Breslau, fit ses études en Italie, et se fixa ensuite dans sa ville natale, où il mourut le 3 mai 1676. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, dans les Actes de laquelle on trouve quelques Mémoires de sa façon. C'est lui qui a démontré le premier

que le blanc de baleine existe dans la tête du cachalou. Witte, dans son *Diarium*, lui attribue quelques opuscules, intitulés : *De veronicæ usu in calculo ; De restitutione humorum oculi ; De liene, veneris sede ; De scrofulorum remedio ; De mirâ secundinæ humanæ texturâ*, dont il n'indique point la date.

(z.)

ELWERT (Emmanuel-Théophile), médecin de Canstadt dans le royaume de Wurtemberg, naquit dans cette ville, le 7 mars 1759. On a de lui :

Dissertatio de vitâ rationé hominis naturæ convenientissimâ generalia quædam exhibens. Stuttgard, 1779, in-4°.

Binæ observationes anatomico-medico-practicæ. Tubingue, 1780, in-4°.

Beantwortung des in fuenften Stueck des Teutschen Museums 1781 befindlichen Aufsatzes ueber die Militaerakademie in Stuttgardt. Tubingue, 1781, in-4°.

Einige Faelle aus der gerichtlichen Arzneykunde. Tubingue, 1792, in-8°.

Die Unzulaessigkeit aerztlicher Entscheidungen ueber vorhandenes maennliches Vermœgen. Tubingue, 1808, in-8°. (z.)

ELWERT (Jean-Gaspard-Philippe) de Spire, vint au monde le 5 novembre 1760. En 1787, il fut nommé médecin de la ville de Bokenem, près d'Hildesheim. Trois ans après, il fixa son séjour à Hildesheim. Ses ouvrages sont :

Magazin fuer Apotheker, Materialisten und Chemisten, Nuremberg, 1785-1787, in-8°.

Fasciculus plantarum è florâ Marggravianâ Barathini. Erlangue, 1786, in-8°.

Repertorium fuer Chemie, Pharmacie und Arzneymittelkunde. Hildesheim, 1790, in-8°.

Nachrichten von dem Leben und den Schriften jetztlebender Teutschen Aerzte, Wundaerzte, Thieraerzte, Apotheker und Naturforscher. Hildesheim, 1799, in-8°. (z.)

EMILIANO (Jean), médecin de Ferrare, vivait au seizième siècle. On ne possède aucun détail sur sa vie. Il n'est d'ailleurs connu que par un ouvrage d'histoire naturelle, intitulé : *Naturalis de ruminantibus historia* (Venise, 1584, in-4°.), dans lequel on trouve, au lieu de faits, des hypothèses, des subtilités galéniques, en un mot tous les résultats d'une imagination déreglée. (o.)

EMMEREZ (Paul), de Saint-Quentin, mérita, par son habileté, d'être promu à la dignité de la communauté des chirurgiens de Paris, et mourut le 7 septembre 1690. Ses talens comme opérateur lui valurent une grande réputation, et il passa même, de son vivant, pour un des premiers chirurgiens de France. On peut toutefois lui reprocher de s'être laissé séduire par les succès apparens qu'eut d'abord la transfusion du sang, et de s'être montré partisan zélé de cette meurtrière opération, qu'on croyait à jamais plongée dans l'oubli le plus pro-

fond et le plus mérité, lorsque les Anglais se sont avisés, il y a quelques années, de la remettre en honneur, et n'ont pas craint de la pratiquer de nouveau. Nous n'avons rien d'Emmerez, non plus que d'Antoine-François, son fils, mort le 27 décembre 1701, qui fut aussi prévôt de la communauté de Saint-Côme. On connaît encore deux autres Emmerez, tous deux médecins de la Faculté de Paris, et nés dans cette ville. Louis-Simon reçut le bonnet de docteur en 1720. Gui-Erasme, élu doyen cette même année, et continué la suivante, obtint le doctorat après avoir soutenu deux thèses intitulées :

Ergò ab animi pathematis sanitas deterior. Paris, 1681, in-4°.
Ergò diuretica hydropis præcipua remedia. Paris, 1681, in-4°.

(o.)

EMMERICH (Georges), médecin de Kœnigsberg, en Prusse, naquit dans cette ville en 1672, le 5 mai. Étant allé faire ses études à Leyde, il y prit le titre de docteur, en 1692. L'année suivante, il obtint une place de professeur extraordinaire dans sa patrie, et, en 1710, il fut nommé professeur ordinaire. Elu, peu de temps après, bourguemestre à Lœbenicht, il fut décoré de la même magistrature à Kœnigsberg, en 1724, et mourut le 10 mai 1727, laissant seulement quelques dissertations, dont Arnold et Haller donnent la liste suivante :

Positiones physico-medicæ. Leyde, 1692, in-4°.
Dissertatio de phlebotomiâ, an causam morbi tollat. Kœnigsberg, 1693, in-4°.
Dissertatio de ratione et experientiâ medicâ. Kœnigsberg, 1693, in-4°.
Thesium medicarum pentas et totidem paradoxa. Kœnigsberg, 1698, in-4°.
Theœlogia ejusque infusum, seu de usu potûs theæ. Kœnigsberg, 1698, in-4°.
Dissertatio de morbo marino, navigantibus primâ imprimis vice familiari. Kœnigsberg, 1700, in-4°.
Dissertatio de frigore correptis. Kœnigsberg, 1701, in-4°.
Dissertatio de duumviratu Helmontiano, ventriculo nimirùm et splene. Kœnigsberg, 1702, in-4°.
Concionatorum diæta, seu sanitatis conservatio. Kœnigsberg, 1707, in-4°.
Dissertatio de febre virginum amatoriâ. Kœnigsberg, 1708, in-4°.
Dissertatio de conjugio Astreæ cum Apolline. I. *De inspectione cadaverum.* Kœnigsberg, 1710. II. *De vulnere lethali in genere.* 1711. III. *De vulneribus lethalibus in specie.* 1715, in-4°. (J.)

EMPEDOCLE, l'un des plus célèbres philosophes de la Grèce, était d'Agrigente, en Sicile, et appartenait à l'une des principales familles de cette ville. Sa vie entière est couverte d'une obscurité et d'une sorte de voile mystérieux, dont nous ne saurions la débarrasser aujourd'hui, faute de documens. Quoiqu'appartenant, sans contredit, à l'École pythagoricienne, il ne put recevoir les leçons de Pythagore lui-même, qui était mort long-temps avant lui ; mais il fut vraisemblablement instruit par

l'un des disciples de ce grand philosophe, dont, au reste, il ne suivit pas servilement les traces, car il s'éloigna beaucoup de ses idées fondamentales et de son véritable système. Comme la plupart de ses contemporains, il avait joint l'étude de la nature et de la médecine à celle de la philosophie, et les connaissances variées qu'il acquit furent souvent très-précieuses pour les peuples au milieu desquels il vivait. Non content de refuser la puissance absolue et arbitraire dont ses compatriotes voulaient le revêtir, il entreprit de les régénérer jusqu'à un certain point, en réformant les mœurs publiques, renversant l'aristocratie, et faisant adopter le gouvernement populaire. Il rendit un service plus important encore, peut-être, à la ville d'Agrigente, en la délivrant des épidémies cruelles qu'y causait le soufle impétueux et empoisonné du sirocco. Les auteurs ne sont point d'accord sur les moyens qu'il employa pour arriver à ce but; mais, suivant l'opinion la plus vraisemblable, qui est celle de Sprengel, il fit boucher, entre deux montagnes, un passage par lequel ce vent soufflait avec le plus de furie. On rapporte aussi qu'il rendit la vie à une femme tombée dans un état complet d'asphyxie, et que les médecins avaient abandonnée, la croyant morte. Cette action, qui put passer pour extraordinaire dans des temps peu éclairés, le fit regarder comme un homme supérieur aux autres, idée qu'il n'eut garde de combattre, et qu'il chercha bien plutôt à accréditer, en ne se montrant jamais qu'au milieu d'un grand cortége d'esclaves, le maintien grave et sérieux, vêtu de pourpre, avec une ceinture d'or, les cheveux flottans, et la tête ornée d'une couronne. L'époque de sa mort n'est point connue. Suivant l'opinion la plus généralement admise, il se serait précipité, par orgueil, dans l'Etua, ou du moins serait tombé, par accident, dans le cratère du volcan; mais cette version ne semblait pas exacte, même aux écrivains de la Grèce. Il paraît vraisemblable, au contraire, qu'Empédocle vivait encore à l'époque de la prise d'Agrigente par les Carthaginois, quatre cent trois ans avant l'ère vulgaire; car Diogène de Laerce, d'après Timée l'historien, dit que lorsqu'on reconstruisit cette ville, les descendans des ennemis d'Empédocle s'opposèrent à son retour, de sorte qu'il alla se fixer dans le Péloponnèse, où il mourut, sans qu'on sache ni à quelle époque ni comment.

Les anciens avaient une haute estime pour Empédocle, si nous en jugeons par le magnifique éloge qu'en fait Lucrèce. Ce philosophe avait composé plusieurs ouvrages; le plus célèbre renfermait trois livres en vers hexamètres, sur la nature, dont les anciens nous ont conservé un grand nombre de fragmens, qu'Henri Etienne a rassemblés en partie. Suivant

Diogène de Laerce, il avait composé aussi un Traité de médecine, et un autre livre sur les purifications religieuses. Fabricius lui attribue les vers dorés que nous avons sous le nom de Pythagore. Les fragmens qui nous restent de ses écrits ont été réunis avec beaucoup de soin par M. Frédéric-Guillaume Sturz (*Empedoclis Agrigentini, de vitâ et philosophiâ ejus expositio, et carminum reliquiorum collectio*. Léipzick, 1805, 2 vol. in-8°.).

Empédocle apporta une modification importante à la doctrine des pythagoriciens, en substituant aux dix oppositions, ou entités, qu'ils admettaient, quatre élémens représentés par la terre, l'eau, le feu et l'air. C'est lui, en effet, qui fut le fondateur de cette doctrine, sur laquelle, par la suite, on en a établi tant d'autres, soit en médecine, soit en philosophie, et dont le renversement irrévocable fut l'un des plus heureux résultats de la chimie pneumatique. Ces élémens de tous les corps étaient sollicités, suivant Empédocle, par deux causes agissantes, qu'il désignait sous les noms symboliques d'amitié et d'inimitié. Le savant Fréret est parti de là pour soutenir qu'il avait déjà trouvé les bases du système de Newton sur la pesanteur universelle, assertion plus que hasardée, et contre laquelle Dutens s'est élevé avec beaucoup de raison. Les deux forces fondamentales président aux phénomènes de l'univers; l'une tire tout du chaos, et l'autre y fait tout rentrer, de sorte que naître et périr ne consistent qu'en des changemens de forme, que les élémens sont éternels, qu'ils n'ont point commencé, qu'ils ne finirout point, qu'ils sont continuellement réunis et rassemblés par l'active unité. Dans cette combinaison, au reste, il ne s'opère ni transmutation, ni décomposition, mais simplement un mélange, parce que les élémens ne sont pas moins immuables qu'impérissables. Ainsi, en réfléchissant avec attention sur la doctrine d'Empédocle, on voit qu'elle ne diffère de l'atomisme des philosophes antérieurs de la Grèce, qu'en ce qu'elle réunit toutes les hypothèses de ces derniers, et accorde une part égale, dans la production de l'univers, à chacun des quatre élémens, qui en avait auparavant été considéré seul comme la cause efficiente. Suivant cette hypothèse, comme l'univers résulta un jour de l'attraction des élémens, de même aussi un jour il rentrera dans le chaos par suite de leur désunion, de leur répulsion, et reparaîtra de nouveau, après un laps incalculable de temps, sans qu'il y ait jamais d'interruption entre ces alternatives de création et de destruction. On serait surpris de l'analogie frappante qui existe entre ces principes et certains dogmes du bouddhisme, du djaïnisme, mais surtout du brâhmanisme, si l'on ne savait que Pythagore pénètra jusque dans l'Inde, et qu'il rapporta, de cet antique

berceau de la civilisation, la plupart des idées sur lesquelles il établit ensuite l'édifice de la philosophie.

Conséquent à ses principes, Empédocle n'attribuait la production des êtres organisés qu'à des causes accidentelles. Suivant lui ces êtres ne sont pas régis par des lois nécessaires, nul être intelligent n'a présidé à leur construction, et le hasard seul les a produits. A ses yeux, il suffisait que les quatre élémens se rencontrassent, pour concevoir la formation de tous les corps; aussi se montra-t-il partisan des générations spontanées, en disant que les animaux peuvent naître du limon de la terre, lorsqu'il a été échauffé jusqu'à un certain point. On sait avec quelle sainte fureur cette proposition a été combattue par les sectateurs fanatiques des idées que le temps seul a consacrées à défaut de l'expérience et du raisonnement; mais on n'ignore point non plus avec quel talent M. Lamarck l'a présentée, avec quel succès MM. Seckendorf et Kruger l'ont soutenue, avec quel art admirable MM. Tauscher et Ballenstedt ont su la concilier avec les dogmes religieux. Empédocle attribuait les ouvertures extérieures du nez à un courant d'air qui s'était établi de l'intérieur à l'extérieur. Les partisans déguisés des causes finales, dont on pourrait compter un si grand nombre aujourd'hui, affecteront de tourner cette idée en ridicule; qu'ils nous donnent donc une explication satisfaisante de la formation, non pas seulement du système vasculaire, mais même de ce tissu cellulaire, aréolaire, qui sert de trame aux corps organisés. Sur ce point encore, nous les renverrons aux belles considérations de M. Lamarck, qui a jeté tant de jour, et considéré de si haut, avec tant d'indépendance et de sagacité, les faits les plus importans de la physiologie générale.

Empédocle avait reconnu, entre les plantes et les animaux, un rapport, qui lui suggéra l'idée de comparer les graines et la fructification des premières aux œufs et à la gestation des seconds. La différence principale qu'il établissait entre ces deux classes de corps, consistait en ce que les organes de la génération, au lieu d'être distincts et séparés, comme chez les animaux, sont au contraire réunis sur le même individu, dans les plantes. Il aurait évidemment été beaucoup plus loin, si ses connaissances en histoire naturelle avaient été plus étendues.

Ce philosophe s'occupa beaucoup des phénomènes de la génération, objet constant des recherches des physiciens du temps où il vivait. Il faisait dépendre l'embryon du mélange des deux liqueurs prolifiques, sa forme, soit de la prédominance de l'une ou l'autre semence, soit de la force d'imagination de la mère, et son sexe du degré de chaleur de la matrice. Il attribuait les monstres au défaut de semence, à la dispersion ou à la fausse direction de cette liqueur, et les jumeaux à sa trop grande

quantité et à sa dispersion. Ce fut lui qui, le premier, donna le nom d'amnios à la membrane qui renferme le fœtus et ses eaux.

On trouvera de plus amples détails sur Empédocle et ses doctrines philosophiques dans la savante dissertation de Bonamy, qui fait partie des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans celle de Fréret, dans l'Histoire de la médecine de Sprengel, et, enfin, dans la précieuse compilation de M. Sturz. (A.-J.-L. JOURDAN)

ENDTER (Chrétien-Ernest), médecin allemand, pratiquait son art à Altona, vers le milieu du siècle dernier. Quoique nous n'ayons pu trouver aucun renseignement sur sa personne, nous avons cru devoir le citer ici, à cause des nombreux ouvrages qu'il a publiés, et dont voici les titres :

Ausfuehrlicher Bericht von den schmerzlichen Glieder-Krankheiten, Podagra, Chiragra, malo ischiatico, etc. Francfort-sur-le-Mein, 1741, in-8°.

Sammlung von verborgenen et offenen Krebs, noli me tangere, Wolf, Fisteln, wie man dergleichen heilen koenne. Hambourg, 1745, in-8°.

Kurzer Begriff der innerlichen und aeusserlichen wahren Heilkunst. Hambourg, 1745, in-8°.

Hellscheinende Brille vor Diejenigen, welche solche bey gesunden und kranken Tage nœthig haben. Hambourg, 1756, in-8°.

Die laengstgewuenschte Cur des so fuerchterlichen und von vielen vor unheilbar geachteten Scharbocks, durch wenige, doch gewisse, sichere und gar nicht kostbare Mittel. Hambourg, 1764, in-8°.

Das hundertjaehrige Alter, welches etliche Maenner und Frauen, die noch am Leben sind, glueckich zurueckgelegt haben. Hambourg, 1764, in-8°.

Abgenœthigte Antwort an die neuen in Berlin sich befindenden Herren Schriftsteller, welche in ihrer allgemeinen Deutschen Bibliothek, mich an meiner Ehre gekraenket. Altona, 1767, in-8°.

Die hohe Wuerde wahrer Aerzte. Hambourg, 1768, in-8°.

Nachklang in die Arzneyschule wegen giftiger Mittel. Hambourg, 1770, in-8°. (Z.)

ENGEL (Charles-Chrétien), frère de Jean-Jacques Engel, qui fut pendant long-temps directeur du théâtre de Berlin, naquit à Parchim le 12 août 1752, et mourut le 4 janvier 1801. Il étudia la médecine et prit ses degrés à Halle, mais il cultiva dans le même temps les belles-lettres, et donna, comme son frère, plusieurs pièces au théâtre de la capitale des états prussiens. Nous passons sous silence les titres de ses poésies et de ses comédies, pour ne citer que ceux des opuscules relatifs à l'art de guérir.

Dissertatio de explicandis generalioribus vesicantium effectibus, earumque speciali in inflammationibus usu. Halle, 1774, in-4°.

Specimina medica. Berlin, 1781, in-4°. (Z.)

ENGELKEN (Frédéric), de Rockwinkel, où il vint au monde le 22 décembre 1777, fut envoyé par ses parens, en 1777, à l'Université de Goettingue, et y resta deux ans. Après

en avoir passé deux autres à Iéna, il revint à Gœttingue, et s'y fit recevoir docteur en médecine. Il exerce en ce moment l'art de guérir à Brême, où il s'est fixé depuis 1800. On n'a de lui que sa thèse de réception :

Dissertatio de rheumatismo febrili. Gœttingue, 1790, in-4°. (J.)

ENGELKEN (Germain), frère aîné du précédent, et, comme lui, médecin à Brême, est né le 13 février 1771. Il a fait ses études à Goettingue, et obtenu le doctorat à Rinteln, après avoir soutenu la thèse suivante :

Dissertatio de indole et naturâ dysenteriæ. Rinteln, 1793, in-4°. (J.)

ENT (Georges), savant médecin et habile anatomiste anglais, était fils d'un négociant de la Belgique, qui avait été obligé de fuir sa patrie, et de chercher, en Angleterre, un refuge contre l'odieuse et sanguinaire tyrannie du duc d'Albe. Il vint au monde à Sandwich, en 1603, et fit ses humanités à Cambridge. Après les avoir terminées, il embrassa la carrière médicale, et prit le bonnet de docteur à Padoue. A son retour en Angleterre, il fut adopté par le Collége d'Oxford, et alla ensuite s'établir à Londres, où, pendant quinze ans, il se distingua par l'assiduité avec laquelle il concourut à la rédaction des Mémoire de la Société royale, dont il fut l'un des premiers membres, et obtint six fois la présidence. Zélé partisan d'Harvey, il défendit la circulation du sang avec beaucoup d'art et de constance, mais sans savoir éviter néanmoins lui-même les erreurs et les paradoxes. C'est ainsi, par exemple, qu'il admettait une chaleur innée dans le cœur, et qu'il regardait la fermentation du sang, dans cet organe, comme la cause de ses mouvemens. Après la restauration, Charles II eut la curiosité d'assister à ses cours, et en fut tellement satisfait, qu'il lui conféra le titre de chevalier. Ent mourut le 13 octobre 1689, laissant les ouvrages suivans :

Apologia pro circulatione sanguinis, quâ respondetur Æmilio Parisano. Londres, 1641, in-8°. - *Ibid.* 1685, in-8°.

Antidiatriba in Malachiam Thruston de respirationis usu primario. Londres, 1679, in-8°. - *Ibid.* 1682, in-8°.

Ent conclut, contre Thruston, que le diaphragme est immobile dans l'acte de la respiration. Thruston a fait réimprimer cet opuscule avec sa *Diatriba* (Londres, 1680, in-8°. - Leyde, 1681, in-8°.).

On trouve encore quelques travaux d'Ent dans les *Exercitationes* de Charleton (Londres, 1677, in-8°.). Ils sont relatifs à divers points d'anatomie comparée. En 1691, cet écrivain publia, dans les Transactions philosophiques, un Mémoire sur les différences que le poids de la tortue de terre présente suivant les saisons. Ses diverses productions ont été réunies sous le titre suivant :

Opera omnia medico-physica, observationibus, ratiociniisque ex solidiori et experimentali philosophiâ petitis, nunc primum junctim edita. Leyde, 1687, in-8°. (A.-J.-L. J.)

ENYEDI (Samuel), né dans la Transylvanie, et issu d'une famille protestante, fit ses études en Hollande, où il prit le grade de docteur en médecine. A son retour dans les états de la monarchie autrichienne, il fut créé recteur du gymnase de Waradein. Après la destruction de cette ville, il passa, revêtu du même titre, à Enyed. Enfin, il devint prédicateur évangélique à Alwintz. On ne connaît ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort. On a de lui :

Dissertatio de visione Dei per essentiam. Utrecht, 1651, in-4°.
Medicatio duorum ægrorum anevrysmate et gangrænâ laborantum. Utrecht, 1651, in-4°.
Dissertatio de verâ sancti spiritûs divinitate. Franequer, 1652, in-4°.
Dissertatio de ictero. Utrecht, 1653, in-4°. (o.)

ENZENSPERGER (Martin), de Gurs, dans la Basse-Bavière, prit le grade de docteur en médecine à Ingolstadt, où il avait fait ses études. Etant venu à Paris pour y perfectionner ses connaissances médicales, il y mourut en 1767, à l'âge de vingt-neuf ans. On ne connaît de lui que sa thèse de réception, qui a pour titre :

Dissertatio medico-chemica de morte. Ingoldstadt, 1766, in-4°. (o.)

ÉPÉE (Charles-Michel de l'), né à Versailles, le 25 novembre 1712, annonça de bonne heure l'intention de se vouer à l'état ecclésiastique, malgré le vœu de ses parens; mais lorsqu'il fut sur le point de recevoir la tonsure, on lui demanda de signer une formule de foi contraire à ses principes; il refusa, et tourna ses vues du côté du barreau. L'évêque de Troies lui ayant offert un canonicat dans son diocèse, il abandonna sans peine cette carrière, qui ne pouvait que lui déplaire, et dès qu'il fut entré dans les ordres de l'église, il prêcha l'Evangile avec zèle et ferveur, jusqu'au moment où il fut frappé d'interdiction pour avoir partagé les opinions des jansénistes. Une circonstance fortuite fit d'un prêtre obscur un bienfaiteur de l'humanité, dont le nom est pour jamais entouré d'une gloire bien supérieure à celle que peuvent procurer les succès militaires ou la naissance.

La vue de deux jeunes filles sourdes et muettes lui inspira le désir de les mettre en état de connaître la religion, et dès-lors il consacra tous les momens de sa vie et sa petite fortune à l'enseignement et au soulagement des sourds et muets indigens. Non-seulement il leur apprit à parler, ce que d'autres avaient fait avant lui, mais il trouva dans les signes dont les sourds-muets font usage, les élémens d'un *langage* de gestes que l'abbé Sicard a depuis porté au plus haut degré de perfectionnement. Ces deux hommes ont donc fait pour les sourds-muets

ce que le genre humain fit pour lui-même, en perfectionnant successivement le *langage* de paroles. On doit associer à leur gloire le docteur Itard, qui a trouvé le moyen de ressusciter en quelque sorte, ou plutôt de créer, pour ainsi dire, le sens de l'ouïe chez ces infortunés.

En 1780, l'ambassadeur de l'impératrice de Russie offrit de riches présens à l'abbé de l'Épée, au nom de cette princesse. « Je ne reçois jamais d'or, dit-il, mais dites à sa majesté que si mes travaux lui ont paru dignes de quelque estime, je ne lui demande, pour toute faveur, que de m'envoyer un sourd-muet de naissance que j'instruirai. » Il y a loin d'un homme de cette trempe à ces curés, à ces princes même, qui font retentir les journaux de leurs cures *miraculeuses*.

Un jeune sourd-muet trouvé dans les rues de Paris ayant été amené à l'abbé de l'Epée, celui-ci l'accueillit comme un don de la providence, et ne négligea rien pour lui donner l'instruction la plus étendue. Divers indices lui faisaient soupçonner que cet enfant appartenait à une famille riche et impitoyable; il parcourt la France avec son élève, qui, arrivé à Toulouse, jette un cri en voyant l'hôtel du comte de Solar, dont l'unique héritier, sourd-muet, était mort, dit-on, à Paris. Un procès, qui a été mis au nombre des causes célèbres, s'instruit, l'élève de l'abbé de l'Epée le gagne; mais l'exécution du jugement est suspendue, il ne conserve que le droit de porter le nom de comte de Solar, et à la mort de son maître, et du duc de Penthièvre, son protecteur, il s'en voit dépouillé par un troisième arrêt. Cet infortuné, digne d'un meilleur sort, voulut mourir en servant son pays. « La vue de l'ennemi, disait-il, sera pour moi le signal de la charge, et je ne veux pas connaître celui de la retraite. » Il fut tué dans une charge de cavalerie.

L'abbé de l'Epée fut accusé d'avoir été, sinon l'auteur, au moins le complice d'une basse manœuvre; mais sa vie toute entière répond à une pareille inculpation. S'il montra dans cette affaire une tenacité peu commune, on doit croire qu'elle lui était inspirée par la conviction. Un cœur tel que le sien était facile à émouvoir, et s'il se trompa, ce ne fut sans doute que par excès de zèle et par suite d'un concours singulier de circonstances. Qu'on n'oublie pas qu'il prodiguait tout ce qu'il possédait à ses enfans d'adoption, et que, dans l'hiver si rigoureux de 1788, il eut beaucoup de peine à se décider à acheter du bois, de peur de diminuer l'argent qu'il destinait à leur entretien.

Après dix ans de travaux, il se vit obligé de solliciter du gouvernement une dotation; les ministres lui firent des promesses, et Louis XVI lui donna une somme annuelle sur sa cassette. Quels étaient donc ces ministres qui, à une époque où

l'on bâtissait, à si grands frais, une église sous l'invocation de Ste-Geneviève, ne purent trouver de l'argent pour soutenir un établissement qui n'avait d'autre tort que de ne pas remonter jusqu'au temps des croisades?.... Cet établissement, qui a été rendu national depuis la révolution, a servi de modèle pour tous ceux que les gouvernemens étrangers ont créés sur le plan proposé par l'abbé de l'Epée.

Nous avons cru devoir payer, dans cet ouvrage, un tribut à la mémoire du créateur de l'ait d'instruire les sourds-muets, que l'on peut considérer comme une branche de l'art de guérir ou plutôt de remédier aux infirmités humaines; il n'entre point dans notre plan de faire connaître les procédés que l'abbé de l'Epée employa; ces procédés sont consignés dans les écrits de ce philantrope, qui mourut, à Paris, le 23 décembre 1789. La France perdit en lui un de ses plus illustres enfans.

M. Bébian a prononcé l'éloge de l'abbé de l'Epée, en 1819, devant la Société royale de l'Académie des sciences.

On a de cet homme recommandable :

Relation de la maladie et de la guérison miraculeuse opérée sur Marie-Anne Pigalle. Paris, 1757, in-12.

Institution des sourds et muets, ou Recueil des exercices soutenus par les sourds et muets pendant les années 1771, 1772, 1773 et 1774, avec les lettres qui ont accompagné les programmes de chacun de ces exercices. Paris, 1774, in-12.

Institution des sourds et muets par la voix des signes méthodiques. Paris, 1776, in-12.

La véritable manière d'instruire les sourds et muets, confirmée par une longue expérience, Paris, 1784, in-12.

Ce n'est qu'une nouvelle édition corrigée de l'ouvrage précédent.

(F.-G. BOISSEAU)

EPICHARME, philosophe et poëte assez célèbre, était de Mégare, ville de Sicile, suivant les uns; d'autres prétendent qu'il naquit à Samos ou à Cos, et que ses parens l'amenèrent en Sicile, à l'âge seulement de trois ans. Diogène de Laerce nous apprend qu'un certain Alcime avait composé quatre livres pour démontrer jusqu'à quel point Platon puisa libéralement dans les ouvrages d'Epicharme. Ce dernier en avait consacré à la médecine plusieurs dont il ne nous reste pas le moindre fragment. Il cultiva également la poésie, et composa des comédies. Au dire d'Horace, ce fut lui principalement que Plaute prit pour modèle. Pline lui attribue l'invention de deux lettres grecques, le θ et le χ, et assure qu'il avait pris pour devise une maxime d'après laquelle on peut juger de la justesse et de la direction de ses pensées : *Nervos et artus sapientiæ esse, non temerè credere.* (O.)

EPINE (GUILLAUME-JOSEPH DE L'), né à Paris, prit le bonnet de docteur en 1724, fut élu doyen en 1744, et se montra un

des adversaires les plus décidés de l'inoculation. Il a publié, contre cette opération, dont on avait exagéré les avantages et atténué les graves inconvéniens :

Rapport sur le fait de l'inoculation. Paris, 1765, in-4°.
Supplément au Rapport de l'inoculation. Paris, 1767, in-4°.
Lettre à M. Baron sur une thèse intitulée : An à functionum integritate mentis sanitas? Aff. Paris, 1733, in-4°. ; *Præs.* A.-P. Mattot. (F.-G. B.)

ERASISTRATE, l'un des plus illustres médecins grecs, naquit à Julis, dans l'île de Ceos. Sa mère était fille d'Aristote, si nous en croyons le témoignage de Pline, dont l'opinion à cet égard n'est point celle de Snidas, qui lui donne pour mère Crétoxène, sœur du médecin Médius. Chrysippe, Métrodore et Théophraste furent ses maîtres. Après avoir goûté les leçons de ces hommes célèbres, il vécut pendant quelque temps à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, dont il se concilia les bonnes grâces et la faveur par un trait de sagacité qui prouve moins l'étendue de son savoir en médecine, que sa profonde connaissance du cœur humain, et sur lequel plusieurs peintres habiles ont exercé à l'envi leurs pinceaux. Antiochus, fils de Séleucus, éperdûment amoureux de sa belle-mère Stratonice, et ne voulant révéler cette funeste passion à personne, perdit la santé, et finit par tomber dans un état de langueur d'autant plus alarmant, que personne n'en pouvait découvrir la cause. Érasistrate, appelé auprès du prince, crut apercevoir, dans son air abattu, la pâleur de son teint, la faiblesse de sa voix, et les larmes qu'il versait sans motif, les symptômes d'un amour concentré, et ses doutes se changèrent en certitude lorsqu'il vit Antiochus, toutes les fois que Stratonice entrait chez lui, éprouver un trouble extraordinaire, que l'approche d'aucune autre femme n'excitait. Usant alors d'un stratagème ingénieux pour révéler ce mystère au roi, il lui représenta l'abandon de sa femme comme le seul moyen de guérir le prince d'une maladie qui le conduirait infailliblement au tombeau. Séleucus, cédant sans effort, donna Stratonice en mariage à Antiochus, quoiqu'il en eût déjà un enfant, et le déclara roi des provinces de la haute Asie. Érasistrate paraît avoir renoncé sur la fin de sa carrière à l'exercice de la médecine. Il passa ses derniers jours à Alexandrie, dégagé de toutes entraves, et dans le sein d'une heureuse indépendance, afin de pouvoir se consacrer entièrement aux spéculations théoriques et à l'étude de la structure du corps humain. Duchastel raconte, on ignore sur quelle autorité, qu'étant déjà fort avancé en âge, et fatigué des douleurs que lui faisait éprouver un ulcère incurable, il prit de la ciguë pour s'empoisonner. Son corps fut inhumé sur le mont Mycale, vis-à-vis de Samos, ce qui explique l'erreur dans laquelle sont tombés plusieurs écrivains, l'empereur Julien entre

autres, en lui donnant le surnom de *Samien*. Ses profondes connaissances et sa probité à toute épreuve lui procurèrent beaucoup d'amis, et attirèrent une foule de disciples sur ses pas. On le regardait également comme le plus habile anatomiste et comme le plus grand théoricien de son temps. Nous devons regretter qu'aucun de ses ouvrages ne soit parvenu jusqu'à nous : il en avait composé sur l'anatomie, l'hygiène, les fièvres, les plaies, les causes des maladies, leur traitement, les médicamens et les poisons. Dans ce dénuement absolu de données positives, nous sommes obligés, pour le juger, de nous contenter des fragmens épars dans d'autres auteurs, notamment de ceux que Galien et Cœlius Aurelianus ont conservés.

Le premier, Erasistrate jouit de l'avantage inestimable de disséquer des cadavres humains, ce qui le mit à portée de recueillir une foule d'observations précieuses, et de faire plusieurs découvertes importantes. Comme Hérophile, il a été accusé d'avoir porté le scalpel sur le corps de criminels vivans ; mais aucune preuve positive ne vient à l'appui de cette odieuse inculpation, dans laquelle nous pensons qu'on ne doit voir qu'un effet de la haine des empiriques pour les dogmatistes, ou même qu'une de ces calomnies atroces dont le fanatisme est si prodigue envers ceux qui osent ouvrir de nouvelles sources d'instruction aux hommes. L'inspection de la nature rectifia une erreur qu'il avait professée pendant long-temps, et lui apprit que les nerfs ne naissent pas de la dure-mère, qu'ils diffèrent en tout des ligamens et des tendons, et qu'ils tirent leur origine de la substance même du cerveau. Il s'attacha aussi à décrire l'organe cérébral, en étudia les circonvolutions et anfractuosités avec soin, et signala plusieurs différences qu'il présente chez l'homme et chez les animaux. Mais ce qui démontre jusqu'à l'évidence qu'il ne disséqua jamais d'hommes vivans, c'est qu'il croyait les artères vides de sang, et remplies d'un air subtil, d'une espèce d'esprit ; cependant il avait entrevu les vaisseaux chylifères, aussi bien qu'Hérophile, seulement il croyait qu'on n'y trouve le fluide lactescent qu'à certaines époques, après lesquelles l'air en prend la place.

Sa physiologie ne présentait rien de bien remarquable, et ne reposait que sur des hypothèses gratuites, car il faisait dépendre presque tous les phénomènes vitaux de l'influence médiate ou immédiate d'un fluide extrêmement subtil, véritable *pabulum vitæ*. Cependant on lui doit la réfutation d'une erreur accréditée par Platon, celle que les boissons s'introduisent dans le poumon le long de la trachée-artère.

La pathologie lui est redevable de plusieurs théories qui ont eu beaucoup de vogue dans la suite, et jusque dans les temps modernes. C'est ainsi, par exemple, que, proscrivant le sys-

tème des altérations humorales imaginé par Praxagoras et Hérophile, il attribua toutes les maladies à la déviation des humeurs et du fluide subtil, théorie que Boerhaave remit depuis en honneur, et à laquelle l'imposante autorité de ce grand médecin procura de si nombreux partisans. Suivant lui, la fièvre et l'inflammation se déclarent toutes les fois que le sang, s'insinuant dans les artères, imprime un mouvement irrégulier au fluide éthéré qu'elles contiennent; mais si la déviation ou l'erreur de lieu se borne aux petits vaisseaux, il ne survient qu'une inflammation, tandis que si le trouble et le désordre se propagent jusqu'au cœur, on voit s'allumer la fièvre. Ces idées méritent d'être signalées, à cause des rapports qu'elles ont avec celles auxquelles la doctrine de l'irritation a conduits nos modernes physiologistes, dans leur lutte victorieuse contre les partisans aveugles des fièvres essentielles et des autres abstractions pathologiques. Elles avaient naturellement amené Erasistrate à rapprocher la fièvre de l'iuflammation, et à admettre une grande analogie entr'elles.

La pratique de ce médecin ne ressemblait point à celle de ses prédécesseurs, et ses opinions théoriques contribuèrent à l'égarer plutôt qu'à le mettre dans la bonne voie. Disciple fidèle de Chrysippe, il condamnait la saignée dans l'inflammation, parce que, disait-il, quand le sang a pénétré dans les artères, et dérangé la marche du fluide subtil, on ne saurait remédier aux accidens qu'il occasione, en l'évacuant, mais il faut, au contraire, détruire la cause de cette déviation, en soumettant le malade à une diète sévère, et surtout en liant les veines, afin de retenir le sang qu'elles renferment. Il se pourrait toutefois que Galien n'ait pas retracé bien fidèlement les principes d'Erasistrate, car Cœlius Aurelianus assure qu'il saignait quelquefois, et que ce furent ses disciples qui rejetèrent tout à fait cette opération. Nous sommes donc portés à croire qu'il ne voulait que limiter l'emploi d'un agent thérapeutique dont on faisait abus, et qu'on tomba bientôt dans l'extrême opposé, ce qui arrivera toujours tant que la médecine pratique ne sera pas inébranlablement fondée sur une doctrine physiologique positive et bien constatée.

N'oublions pas de dire qu'Erasistrate alla plus loin encore que Chrysippe, et renonça totalement à l'usage des purgatifs qui, assurait-il, altèrent les humeurs et provoquent des fièvres putrides, nouveau rapport entre ses idées et celles qu'une étude approfondie des lois de la vie a solidement établies depuis peu. C'était dans l'hygiène qu'il puisait ses principaux moyens de traitement, car il était l'ennemi déclaré de la polypharmacie et de l'empirisme; la décoction d'orge, les ventouses et l'huile étaient, suivant lui, infiniment plus utiles que tous les remèdes

composés. Il savait d'ailleurs que les mêmes agens ne produisent pas les mêmes effets sur tous les individus, de sorte qu'il était, sous ce point de vue, infiniment plus avancé que les médecins qui, admettant une vertu absolue dans tous les remèdes, eurent la bizarre idée de la soumettre au calcul, et d'en déterminer rigoureusement la quantité respective.

Erasistrate fut le fondateur d'une école qui fleurit principalement à Smyrne, et qui jouit d'une grande célébrité jusqu'au temps de Galien, c'est-à-dire pendant plus de quatre siècles.

(A.-J.-L. JOURDAN)

ERASTE (Thomas), de Baden, en Suisse, et non, comme le disent plusieurs biographes, d'Auggenen, village du Brisgau situé à peu de distance de Badenweiler, naquit le 7 septembre 1524, et vint, en 1542, faire ses études à Bâle. Il se consacra d'abord à la théologie; mais l'exiguité de ses ressources pécuniaires ne lui permettait pas de choisir librement la carrière qu'il devait embrasser, et il était même sur le point de se voir contraint d'abandonner les lettres, quand un généreux protecteur qu'il rencontra lui fournit tous les secours nécessaires pour entreprendre le voyage d'Italie. Eraste se rendit donc à Bologne, puis à Padoue; après la philosophie, il y étudia la médecine, et, au bout de neuf années, obtint, à Bologne, les honneurs du doctorat dans ces deux Facultés. Ce fut alors que, pour se conformer à l'usage, il abandonna son véritable nom, *Lueber* ou *Liebler*, pour prendre celui d'*Eraste*. A son retour en Allemagne, il devint médecin des princes de Henneberg; mais peu de temps après, l'Université d'Heildelberg lui accorda une chaire, qui ne tarda pas à être suivie du titre de médecin et conseiller de l'électeur palatin. Il se retira en 1580 à Bâle, où il fut nommé professeur de morale en 1683 : la mort termina sa carrière cette même année, le 31 décembre.

Eraste s'est principalement rendu célèbre par les attaques qu'il dirigea contre les innovations de Paracelse. Il combattit avec force les rêveries de l'astrologie judiciaire, et cependant il eut la faiblesse de soutenir l'existence des sorciers et la réalité des possessions. Ses controverses théologiques eurent moins de succès que ses discussions médicales. On l'accusa d'abord d'arianisme, à cause de ses liaisons avec André Dudith, évêque des cinq Eglises; mais il repoussa cette inculpation avec force, et parvint à s'en laver. Il eut ensuite une controverse calme et paisible avec Théodore Beza, relativement aux excommunications; mais il n'en laissa rien transpirer de son vivant, dans la crainte de se brouiller avec son ami, ou de troubler la paix de l'Eglise palatine. Ce fut Castelvetro, époux de sa veuve, qui imprima ses papiers, condamnés sans doute par lui à un éternel oubli, renouvela ainsi la guerre, et détermina Beza à composer

son traité *De excommunicatione atque presbyterio.* Eraste a beaucoup écrit; nous ne citerons ici que ses principaux écrits, les autres étant perdus ou peu connus.

Epistola de discrimine logicæ, dialecticæ et scientiæ demonstrativæ, et ratio formandorum syllogismorum. Bâle, 1565, in-8°.

Declaratio libri Jac. Scheggii de unâ personâ et duabus naturis Christi. Genève, 1566, in-8°.

Defensio libelli Hier. Savonarolæ de astrologiâ divinatoriâ contrà Stuthmionem. Genève, 1569, in-8°.

Disputationes quatuor contrà Paracelsum, quibus tamen chymiam non omninò damnavit, sed ubi illa utilis, laudibus extulit. Bâle, 1572, in-4°.

La première partie, intitulée *De remediis superstitiosis et magicis curationibus*, parut sans date; les trois autres portent le millésime de 1572. Elles ont pour titre : la seconde, *In quâ philosophiæ Paracelsicæ principia et elementa exponuntur;* la troisième, *In quâ dilucida et vera medicinæ assertio, et falsæ seu Paracelsicæ confutatio continetur; acc. tractatus de caussâ continente;* la quatrième, enfin, *In quâ epilepsiæ, elephantiasis s. lepræ, hydropis, podagræ, et colici doloris vera curandi ratio demonstratur, et Paracelsica solidissimè confutatur.* Eraste s'est borné à attaquer la doctrine de Paracelse avec les armes de la scolastique du temps, et en signalant les innombrables contradictions qu'on remarque, tant dans les écrits de ce novateur que dans ceux de ses disciples.

Expositio quæstionis utrum ex metallis ignobilibus aurum verum et naturale arte constari possit? Bâle, 1572, in-4°.

Démonstration bien raisonnée de l'extravagance des alchimistes.

Epistola de naturâ et materiâ lapidis sabulosi, qui in Palatinatio ad Rhenum reperitur. Bâle, 1572, in-4°.

Πολεμος, *seu belli detestatio, col.* 8. *disp. de occultis pharmacorum facultatibus, et de medicamentorum purgantium facultate.* Bâle, 1574, in-4°.

Judicium de indicatione cometarum. Bâle, 1578, in-8°. - *Ibid.* 1580, in-8°.

Dissertatio de lamiis et strigibus. Bâle, 1578, in-8°. - Amberg, 1606, in-8°.

Ce livre est évidemment dirigé contre Wyer, quoiqu'Eraste ne le nomme pas. L'auteur cherche à prouver l'existence des sorciers par les traditions mythologiques des Juifs Il assure que les autorités chrétiennes se rendraient coupables d'un grand crime si elles ne purgeaient pas la terre de tels monstres. A peine deux siècles et demi sont-ils écoulés depuis que cette épouvantable et sanguinaire doctrine prévalait dans toute l'Europe.

Dissertatio de auro potabili. Bâle, 1578, in-8°. - *Ibid.* 1584, in-8°.

Epistola de astrologiâ divinatrice. Bâle, 1580, in-8°.

Anatome 5 *librorum comitis Montani de morbis.* Bâle, 1581, in-4°.

Responsio ad Archangeli Mercenarii disputationem de putredine. Bâle, 1583, in-4°.

Dissertatio de animæ facultatibus. Bâle, 1583, in-4°.

An excommunicatio sit jure divino? Pesclavii, 1589, in-4°.

Opuscula medica varia. Francfort, 1590, in-fol.

Dissertationes et epistolæ medicinales. Zurich, 1595, in-4°.

Dissertatio de putredine. Leipzick, 1599, in-4°.

Examen de simplicibus, quæ ad compositionem theriacæ Andromachi requiruntur. Leyde, 1607, in-8°. (J.)

ERDMANN (Charles-Godefroi), né à Wittemberg le 31 mars 1774, a fait ses études médicales dans cette ville, et, après

sa réception au doctorat, est allé s'établir à Dresde; il a publié les ouvrages suivans :

Dissertatio de nexu theoriam et praxin medicam intercedente. Wittemberg, 1798, in-4°.

Merkwuerdige Gewaechse der obersaechsischen Flora, nebst Bemerkungen ueber ihren Nutzen in der OEkonomie, Technologie und Arzneykunde. Dresde, 1800-1801, in-fol.

Aufsaetze und Beobachtungen aus allen Theilen der Arzneywissenschaft und zum Theil auch aus der Naturkunde. Dresde, 1802, in-8°.

Tabellarische Uebersicht der theoretischen und praktischen Botanik nach ihrem ganzen Umfange. Dresde, 1802, in-4°.

Gemaehlde aus dem Plauenschen Grunde bey Dresden in Unterhaltungen mit einem Nordlaender. Dresde, 1807, in-8°.

ERDMANN (*Jean-Frédéric*) a publié :

Utrum aqua per electricitatem columnæ à cel. Volta inventæ in elementa sua dissolvatur, dissertatio physico-chemica. Wittemberg, 1802, in-4°. (z.)

ERHARD (JEAN-BENJAMIN), né à Nuremberg en 1766, est venu se fixer à Berlin, après avoir exercé pendant quelque temps, dans sa ville natale, la médecine, dont le doctorat lui avait été conféré à Altdorf. On a de lui :

Dissertatio : idea organi medici. Altdorf, 1792, in-8°.

Ueber das Recht des Volks zu einer Revolution. Iéna, 1795, in-8°.

An Herrn Friedrich Nicolai. ....., 1798, in-8°.

Theorie der Gesetze, die sich auf das kœrperliche Wohlseyn der Buerger beziehen, und der Benutzung der Heilkunde zum Dienst der Gesetzgebung. Tubingue, 1800, in-8°.

Ueber die Einrichtung und den Zweck der hœhern Lehranstalten. Berlin, 1802, in-8°. (z.)

ERKER (LAZARE), inspecteur général des mines de Hongrie, de Transylvanie et du Tyrol, remplit cette place sous trois empereurs successivement, au seizième siècle. Les détails de sa vie ne nous sont pas connus, mais il a écrit un traité de minéralogie, fort estimé de son temps, dans lequel, laissant de côté tout ce qui touche à la théorie et aux hypothèses, il s'est contenté de décrire avec exactitude et fidélité les objets qu'il avait vus de ses propres yeux. Cet ouvrage a pour titre :

Aula subterranea, oder Beschreibung aller fuernehmsten mineralischen Ertz-und Bergwercksarten, wie dieselbigen, und eine jede insonderheit, der Natur und Eigenschafft nach auf alle Metallen probirt, und im kleinen Feuer sollen versucht werden, mit Erklaerung etlicher fuernehmen nuetzlichen Schmeltz - Wercken im grossen Feuer, auch Scheidung Gold, Silber und andere Metalle, samt einem Bericht des Kupffer-Seigerns, Messing-Brennens, und Salpeter-Siedens, auch aller salzigen minerischen Proben und was denen allen anhaegig, in fuenf Buecher verfasst, dergleichen zuvor niemals in Druck kommen. Prague, 1574, in-fol. - Francfort-sur-le-Mein, 1598, in-fol. - *Ibid.* 1629, in-fol. - *Ibid.* 1703, in-fol. - *Ibid.* 1684, in-4°. - Trad. en anglais, Londres, 1683, in-fol. (z.)

ERMEL (Jean-Frédéric), né à Grimma, le 21 juin 1696, étudia d'abord la théologie à Léipzick, mais ne se sentant aucun goût pour l'état ecclésiastique, il y renonça, et résolut d'embrasser la profession de médecin. Ayant été reçu docteur à Erford, en 1719, sous la présidence de Fischer, il fit, trois ans après, de concert avec le baron de Beer, un voyage en Russie, et poussa jusqu'aux frontières de la Perse. A son retour, eu 1742, il se rendit à Dresde, où il se livra tout entier à la pratique de son art, obtint, en 1740, le titre de médecin de la cour, et mourut le 15 janvier 1764. On a de lui :

Dissertatio de osculo, vim philtri exserente. Erford, 1719, in 4°.
Physiologische und anatomische Tafeln, welche einem jungen Anfaenger der Arzneykunst den Grund und Endzweck zeigen, mit besondern Fleisse zusammengelesen. Dresde, 1727, in-4°. (J.)

ERMENGAUD, plus connu sous le nom latin d'*Armegandus Blasius*, naquit à Montpellier, et mourut en 1314. Il fut médecin de Philippe-le-Bel, roi de France. Gariel dit qu'il devinait, à la seule inspection du visage, la nature, les périodes et les paroxismes des maladies. Ou l'éloge est d'une exagération ridicule, ou il atteste le charlatanisme d'Ermengaud. Ce médecin, qui était versé dans la langue arabe, a fait une traduction des Cantiques d'Avicenne, avec les Commentaires d'Averrhoës, qui, après avoir été revue et corrigée par André Alpago, fut insérée dans le dixième volume de l'édition des OEuvres d'Averrhoës, publiée en 1555, à Venise. Schenck lui attribue aussi une traduction d'un traité de l'asthme par Moïse Maimonides, qni n'a point été imprimée. (O.)

ERNDTEL (Chrétien-Henri), dont on trouve quelquefois le nom écrit *Erndl*, par élision, naquit à Dresde, on ignore en quelle année. Après avoir terminé ses études médicales à l'Université de Léipzick, entraîné par l'amour des sciences, il entreprit, en 1706 et 1707, un voyage en Hollande et en Angleterre. Au bout de trois années, en 1710, Frédéric-Auguste, roi de Pologne, l'éleva au rang de son premier médecin. Erndtel profita de son long séjour à Varsovie pour faire connaître au monde savant un pays encore tout neuf du côté des productions naturelles. Il termina sa carrière à Dresde le 17 mars 1734. Ses ouvrages témoignent assez qu'il n'avait que des connaissances snperficielles dans tous les genres qu'il a cultivés.

De usu historiæ naturalis exotico-geographicæ in medicinâ. Léipzick, 1700, in-4°.
Relatio ad amicum de itinere suo anglicano et batavo. Léipzick, 1710, in-8°. – Amsterdam, 1711, in-8°.
De florâ Japanicâ, codice Bibliothecæ regiæ Berolinensis rarissimo. Dresde, 1716, in-4°.
Erndtel décrit plusieurs plantes du Japon, rapportées par Cleyer, et quelques-unes du Brésil, recueillies par le prince Maurice de Nassau.

Plantarum circa Sedlicenses thermas elenchus. Nuremberg, 1723, in-8°.

Warsavia physica illustrata, sivè de aere, aquis, locis et incolis Warsaviæ eorumdemque moribus et morbis tractatus, cui annexus est viridarium Warsaviense, sive catalogus plantarum circà Warsaviam crescentium. Dresde, 1730, in-4°.

Cet ouvrage, qui a fait la réputation d'Erndtel, est médiocre sous tous les rapports. Quant à la botanique cependant, nous devons avouer qu'il a été, jusqu'à Gilibert, le seul livre dans lequel on pût trouver quelques notions positives sur la flore des environs de Varsovie.

Erndtel a publié en 1733, dans le troisième volume des Actes de l'Académie des Curieux de la nature, un Catalogue des plantes qui croissent près de Tœplitz. (o.)

ERNSTING (Arthur-Conrad), né à Sachsenhagen, dans le comté de Schaumbourg, en 1709, étudia la médecine à Helmstaedt, où il reçut le bonnet doctoral des mains de Pierre Gerike en 1737, pratiqua pendant quelque temps à Brunswick, et revint ensuite dans sa patrie, où il avait été nommé médecin pensionné des bailliages de Sachsenhagen et de Stadthagen. Il mourut le 11 septembre 1768, après avoir publié quelques ouvrages dans lesquels il s'est principalement attaché à développer les principes de la médecine, et à en faire des applications à l'art de guérir.

Dissertatio de materiâ perlatâ. Helmstaedt, 1737, in-4°.

Der vor kurzer Zeit entsprungene Bordfelder Gesundbrunnen. Brunswick, 1737, in-4°.

Phellandrologia physico-medica, seu exercitatio physico-medica de medicamento novo, vulgò Peer-Sant dicto, et multis in morbis tam hominum quam animalium celebrato, experimentis et observationibus illustrato. Brunswick, 1739, in-4°.

Analyse chimique de la ciguë aquatique, avec des expériences sur les propriétés qu'on lui attribuait contre les ulcères, et qu'Ernsting ne trouva pas confirmées.

Nucleus totius medicinæ quinque partitæ, oder vollkommener Apotheker-Schatz. Helmstaedt, 1741, in-4°. - Lemgo, 1770-1771, 2 vol. in-4°.

Prima principia botanica, in quibus omnia ad hanc scientiam spectantia in usum discentium traduntur, ordine alphabetico. Wolfenbuttel, 1748, in 8°.

Vocabulaire par ordre alphabétique des termes techniques de la botanique, avec l'indication des systèmes de classification publiés depuis celui de Conrad Gesner, et une bibliothèque botanique, qui n'est pas trop complète. Ernsting a imaginé lui-même un système qui se rapproche beaucoup de celui de Boerhaave.

Historische und physikalische Beschreibung der Geschlechter der Pflanzen; welcher das Linnæus systematisches Verzeichniss von den Geschlechtern der Pflanzen beygefuegt worden. Lemgo, 1761-1762, 2 vol. in-4°.

Recueil de tout ce qu'on avait dit sur les sexes des plantes. On trouve peu d'idées propres à l'auteur dans cette compilation aussi diffuse que prolixe.

Ernsting a aussi donné l'Histoire des eaux minérales de Rodenberg, ainsi que la Description du lac de Stenbuder, dans les *Rintelische Anzeige.* (J.)

EROS, était de Salerne, ainsi qu'on peut en juger d'après plusieurs passages d'un traité sur les maladies des femmes qui lui est attribué, et vivait au douzième siècle. On le trouve quelquefois désigné sous le nom de *Trotula*. Le livre qui porte son nom est écrit en style barbare, et tout ce qu'il renferme de bon a été pris dans Ali-Abbas, comme l'a très-bien prouvé le savant Gruner. On l'a inséré dans la collection des médecins de l'antiquité publiée par les Aldes, et dans le recueil *Gynæciorum* de Spachius. (z.)

EROTIEN, médecin grec, vivait sous le règne de l'empereur Néron, au premier siècle de l'ère vulgaire. Sa vie nous est inconnue. Nous avons de lui un vocabulaire des mots employés par Hippocrate, qu'il avait dédié à Andromaque, archiâtre de Néron, et qui fut imprimé pour la première fois à Paris (1564, in-8°.), en tête du Dictionaire de médecine d'Henri Etienne. Ce Vocabulaire parut ensuite à Venise (1566, in-4°.), enrichi des notes de Barthélemy Eustachi. On le trouve aussi annexé aux éditions d'Hippocrate mises au jour par les soins de Mercuriali et de Chartier. Mais la meilleure édition est celle que nous devons à Jean-Georges-Frédéric Franz (*Erotiani Galeni et Herodoti glossæ in Hippocratem, gr. lat.* Léipzick, 1777, in-8°.). Cette édition renferme non-seulement les corrections d'Henri Etienne, d'Eustachi et d'Heringa, mais encore des notes de Franz, le dictionaire d'Hérodote le médecin, l'ἐξήγησις de Galien, et un grand nombre de variantes que l'éditeur avait puisées dans un manuscrit inédit de Jean-Philippe Dorville.

Erotien est la plupart du temps tellement concis, et quelquefois même si ambigu, dans ses interprétations des termes difficiles ou obscurs qu'on rencontre dans les œuvres d'Hippocrate, que fort souvent il plonge le lecteur dans un plus grand embarras encore, en lui laissant une énigme de plus à deviner. On voit, d'après cela, que son travail est bien éloigné d'avoir le mérite et de présenter les avantages de l'excellent Dictionaire interprétatif de Foës. (o.)

ERXLEBEN (Dorothée-Chrétienne), dont le nom de famille était *Leporin*, vint au monde à Quedlinbourg, le 13 novembre 1715, où son père, Chrétien-Polycarpe Leporin, connu par quelques ouvrages, exerçait la profession de médecin. Pendant son enfance, qu'une constitution faible et délicate rendit orageuse, elle suivit avec assiduité les leçons qu'on donnait à son frère, et apprit les élémens de la langue latine avec beaucoup de facilité. Son père, surpris des dispositions étonnantes qu'elle montrait, et de son goût décidé pour les études les plus abstraites, résolut de lui faire apprendre la médecine. Elle y fit de rapides progrès, et le roi de Prusse, à qui l'on parla d'elle comme d'une femme extraordinaire, la recommanda, en 1741,

à l'Université de Halle, pour qu'elle y fût soumises aux épreuves du doctorat, lorsqu'elle s'y présenterait. Cependant Dorothée ne profita pas sur-le-champ de cette faveur; son mariage avec Jean-Chrétien Erxleben, ministre de l'évangile, qui eut lieu, l'année suivante, la détourna de ses premiers projets; peut-être même les embarras et les soins du ménage les lui auraient-ils fait abandonner tout à fait, si la nécessité de repousser des insultes publiques qu'elle eut à essuyer, ne l'avait pas enfin décidée à faire usage du rescript du roi. Elle se rendit donc, en 1754, à Halle, et le 12 juin de cette même année, le grade de docteur en médecine lui fut conféré solennellement sous le décanat de Jean Junker, exception jusqu'alors inouïe en Allemagne, et dont on n'avait eu d'exemples qu'en Italie. Libre alors d'exercer à son gré l'art de guérir, elle y consacra tous les momens dont ses devoirs d'épouse et de mère lui permirent de disposer. Elle devint veuve en 1759, et survécut peu à une perte qui l'affligea profondément; un cancer au sein termina douloureusement sa carrière le 13 juin 1762. Deux de ses fils lui ont survecu, l'un dont il sera question dans l'article suivant, l'autre, Jean-Henri Erxleben, qui devint professeur de jurisprudence à Marbourg, et conseillé privé de justice du prince de Hesse-Cassel. Elle a écrit quelques ouvrages, dont voici les titres :

Gruendliche Untersuchungen der Ursachen, die das weibliche Geschlecht vom Studieren abhalten. Berlin, 1742, in-8°. - Francfort et Léipsick, 1749, in-8°.

Dissertatio inauguralis quod nimis cito ac jucundè curare sœpius fiat caussa minus tutæ curationis. Halle, 1754, in-4°. - Trad. en allemand par l'auteur même, Halle, 1755, in-8°. (J)

ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), fils de la précédente, et l'un des naturalistes les plus recommandables de l'Allemagne, naquit à Quedlinbourg le 22 juin 1744. Dès qu'il eut atteint l'âge de dix-neuf ans, ses parens l'envoyèrent à l'Université de Gœttingue pour qu'il y étudiât la médecine, et, au bout de quatre années, en 1767, il y fut décoré du titre de docteur. Dès ce moment, il se mit à faire des cours d'histoire naturelle et de médecine vétérinaire. Le gouvernement hanovrien lui ayant néanmoins accordé peu de temps après des secours pécuniaires, il entreprit un voyage en France, en Hollande, en Danemarck et en Allemagne, pour visiter toutes les villes où l'hippiatrique était cultivée avec le plus de succès et d'éclat. De retour à Gœttingue, il y fut nommé professeur extraordinaire de philosophie en 1771, et professeur ordinaire en 1775. L'année précédente, l'Académie des sciences de cette ville l'avait admis dans son sein. Une affection au foie termina prématurément sa vie le 18 août 1777, et l'arrêta dans le cours

d'une carrière qu'il aurait probablement parcourue avec beaucoup de distinction. Quoiqu'il n'ait vécu que trente-trois ans, il a cependant composé un grand nombre d'ouvrages utiles, et plusieurs qui, après avoir été considérés comme classiques à l'époque de leur publication, sont encore recherchés aujourd'hui par les naturalistes et les hippiatres, comme des modèles de précision et d'exactitude. Son but principal fut de rendre l'étude de l'histoire naturelle plus facile, et de réunir, sous le plus petit volume possible, tout ce qu'il importe de savoir, lorsqu'on n'a qu'un temps fort court à consacrer à cette science, et qu'on veut toutefois en acquérir une notion générale, mais exacte. Au lieu de se borner à donner un simple catalogue des êtres naturels, il a joint l'étude des mathématiques et de la chimie à celle de leurs formes, persuadé que les phénomènes qu'ils présentent dépendent non-seulement de ces dernières, mais encore de leur volume, de leur mouvement et du mélange de leurs parties constituantes. Il y a loin de cette marche éminemment philosophique, aux idées maigres et rétrécies qui guident la plupart des naturalistes de nos jours.

Dissertatio sistens dijudicationem animalium mammalium. Gœttingue, 1767, in-4°.

Anfangsgruende der Naturgeschichte Gœttingue, 1768, in-8°. - *Ibid.* 1775, in-8°. - *Ibid.* 1782, in-8°. - *Ibid.* 1791, in-8°.

Les deux dernières éditions ont été revues et augmentées par Jean-Frédéric Gmelin.

Betrachtungen ueber die Ursachen der Unvollstaendigkeit der Mineralsysteme; nebst einer Anzeige seiner Vorlesungen. Gœttingue, 1768, in-4°.

Betrachtungen ueber das Studium der Vieharzneykunst; nebst einer Anzeige seiner Vorlesungen. Gœttingue, 1769, in-4°.

Einleitung in die Vieharzneykunst. Gœttingue, 1769, in-8°. - Trad. en hollandais, La Haye, 1770, in-8°.

Praktischer Unterricht in der Vieharzneykunst. Gœttingue, 1771, in-8°.

Programma de dubiis, à Bergio contra insitionem luis bovillæ nuper propositis. Gœttingue, 1771, in-4°.

Anfangsgruende der Naturlehre. Gœttingue, 1772, in-8°. - *Ibid.* 1777, in-8°. - *Ibid.* 1785, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°. - *Ibid.* 1791, in-8°. - *Ibid.* 1794, in-8°. - Trad en danois par C. Olafsen, Copenhague, 1790, in-8°.

Les quatre dernières éditions ont été publiées par le savant Georges-Christophe Lichtenberg, qui les a toutes enrichies d'additions importantes.

Betrachtungen ueber den Unterricht in der Naturgeschichte auf Akademie; nebst einer Anzeige seiner Vorlesungen. Gœttingue, 1773, in-4°.

Physikalische Bibliothek. Gœttingue, 1774-1779, 4 vol. in-8°.

Journal qui a paru tous les trois mois pendant quatre ans.

Anfangsgruende der Chimie. Gœttingue, 1775, in-8°. - *Ibid.* 1784, in-8°. - *Ibid.* 1790, in-8°.

La seconde édition a été enrichie de notes par Jean-Chrétien Wiegleb.

Physikalisch-chemische Abhandlungen. Léipzick, 1777, in-8°.

Systema regni animalis per classes, ordines, genera, species, varietates, cum synonymiâ et historiâ animalium. Classis I. Léipzick, 1777, in-8°.

Pendant long-temps, et même jusqu'à ces dernières années, on n'eut point, sur les mammifères, de traité supérieur à celui d'Erxleben, qu'on peut encore considérer comme classique.

Erxleben a traduit en allemand la Lumière de la nature d'Edouard Search (Gœttingue, 1771-1772, 2 vol. in-8°.), l'Instruction sur l'art vétérinaire de Vitet (Lemgo, tome I, 1773; tome II, 1776, in-8°. Le tome III l'a été par Guillaume-Jean-Conrad Hennemann, 1786, in-8°.), et l'Histoire naturelle des animaux remarquables de Pierre-Simon Pallas (Berlin et Stralsund, 1774, in-4°. C'est la quatrième livraison seulement, car les trois premières avaient été traduites par Baldinger, et l'auteur a traduit lui-même la cinquième, ainsi que les suivantes). Erxleben a travaillé aussi à plusieurs journaux allemands. (J.)

ESCHENBACH (Chrétien-Ehrenfried), de Rostock, vint au monde en 1712, le 12 août. Il était fils d'un marchand qui avait passé quelques années de sa jeunesse chez un apothicaire de Naumbourg, et conservé une sorte de prédilection pour son premier état; c'est pourquoi il consacra son fils à cette même profession. Le jeune Eschenbach, après avoir terminé ses cours de latinité, fut envoyé, en 1727, à Leipzick, où il demeura cinq années dans une pharmacie très-renommée. Ce laps de temps écoulé, il revint dans sa patrie, en passant par Hambourg. Mais l'art pharmaceutique exigeant de sa part une assiduité et une attention soutenues pour des détails purement mécaniques, qui n'entraient point dans ses goûts, il fit de la médecine l'objet principal de ses études. Au bout de trois années, en 1736, il partit pour la Russie, qu'habitait un de ses proches parens, et ce fut pendant son séjour dans la capitale de cet empire, que l'Académie de Rostock lui adressa un diplome de docteur. Ne voyant aucun moyen de réussir à Saint-Pétersbourg, il passa, en 1736, à Dorpat en Livonie, où il pratiqua pendant dix-huit mois, au bout desquels il revint dans sa ville natale. Depuis trois ans déjà il y vivait tranquille et retiré, lorsqu'en 1740, le désir lui prit de visiter la Hollande et la France, attiré surtout par l'éclat dont la chirurgie brillait dans cette dernière contrée. En 1742, il était de retour à Rostock, où il continua l'exercice de sa profesion, et obtint la chaire de mathématiques en 1756. Dix ans après, il fut nommé à celle de médecine, avec le titre de médecin pensionné; il mourut le 25 mai 1788. On lui doit un grand nombre d'opuscules académiques et de livres élémentaires.

Dissertatio gratulatoria de morborum in morbis pluralitate. Rostock, 1744, in-4°.

Anfangsgruende der Chirurgie. Rostock, 1745, in-8°.

Medicina legalis, brevissimis conprehensa thesibus, in usum auditorii conscripta. Rostock, 1746, in-8°. - *Ibid*. 1778, in-8°.

Dissertatio de suppuratione et remediis suppuratoriis; inséré dans le tome II du Recueil de l'Académie de chirurgie, qui lui avait décerné l'accessit en 1747.

Commentatio vulnerum ut plurimum lethalium dictorum nullitatem demonstrans. Rostock, 1748, in-8°.

Anatomische Beschreibung des menschlichen Koerpers. Rostock, 1750, in-8°.

Gegrundeter Bericht von dem Erfolg der Operationen des Englischen Oculisten Ritters Taylor, in verschiedenen Staedten Teutschlands, besonders in Rostock. Rostock, 1751, in-8°.

Observata quædam anatomico-chirurgico-medica rariora. Rostock, 1753, in-4°. - *Ibid*. 1769, in-8°. - *Continuatio. Ibid*. 1769, in-8°.

Chirurgie. Rostock, 1754, in-8°.

Novæ pathologiæ delineatio. Rostock, 1755, in-8°.

Commentatio de algebræ primordiis. Rostock, 1756, in-4°.

Mathematik. Erster Theil. Die Arithmetik. Rostock, 1761, in-8°.

Commentatio quæstionis est-ne matheseas usus adeo universalis? Rostock, 1761, in-4°.

Programma de verbis Psalm. 12, 10, *medicè consideratis*. Rostock, 1762, in-4°.

Programma de verbis Jes. 53, 10. *medicè consideratis*. Rostock, 1763, in-4°.

Programma de verbis Ebr. 13, 10. *medicè consideratis*. Rostock, 1763, in-4°.

Grundlage zum Unterricht einer Hebamme. Rostock, 1765, in-8°. - *Ibid*. 1767, in-8°.

Programma de morbis hæreditariis. Rostock, 1765, in-4°.

Programma de sudore Christi sanguineo. Rostock, 1766, in-4°.

Programma de apparentibus mortuis. Rostock, 1766, in-4°.

Programma I et II de morbis supranaturalibus. Rostock, 1767, in-4°.

Programma de dignitate hominis. Rostock, 1768, in-4°.

Programma de communicatione idearum. Rostock, 1769, in-4°.

Programma de piscinâ Bethesdâ. Rostock, 1769, in-4°.

Programma de gemellorum partu Genes. 38, 27-30. Rostock, 1771, in-4°.

Bedenken von der Schaedlichkeit des Mutterkorns, und von den Mitteln zur Rettung der Ertrunkenen. Rostock, 1771, in-8°.

Programma de dolore cum morbo. Rostock, 1772, in-4°.

Programma de inflammatione lymphaticâ atque serosâ. Rostock, 1772, in-4°.

Programma de vulnere tracheæ lethali. Rostock, 1774, in-4°.

Programma de infanticidio. Rostock, 1774, in-4°.

Programma de affluxu sanguinis et aquæ è latere Christi perfosso, miraculi defectu non laborante. Rostock, 1775, in-4°.

Programma de leprâ Judaeorum. Rostock, 1774, in-4°.

Programma de obsessis, tempori salvatoris obvenientibus. Rostock, 1778, in-4°.

Programma de scorbuto, in Megapoli atque Rostochii non endemio. Rostock, 1778, in-4°.

Scripta medico-biblica. Rostock, 1779, in-4°.

Recueil des dissertations médico-théologiques dont nous avons indiqué les titres plus haut, et qui font peu d'honneur à Eschenbach, car elles témoignent de sa crédulité puérile.

Programma de dysenteriâ, contagio vacuâ. Rostock, 1781, in-4°.

Eschenbach a inséré un très-grand nombre d'articles de circonstance dans les *Gemeinnuetzige Aufsaetze* de Rostock, et rédigé aussi la *Gelehrte Zeitung* de cette même ville. (J.)

ESCHENBACH (Chrétien-Gotthold), né à Leipzick, le 24 novembre 1753, reçu docteur dans cette Université en 1783,

et nommé professeur ordinaire de chimie en 1785, a publié un grand nombre d'ouvrages :

Commentatio de glandularum mesaraicarum in chylum uctione. Léipzick, 1777, in-4°.

Commentatio de spermate ad sanguinem non revertente. Léipzick, 1777, in-4°.

Dissertatio de extractis vegetabilium Garayanis. Léipzick, 1779, in-4°.

Dissertatio de liquoribus salinis officinarum eorumque medicis virtutibus. Léipzick, 1783, in-4°.

Answahl der besten Aufsaetze nud Beobachtungen fuer Wundaerzte. Léipzick, 1783, 2 cahiers in-8°.

Extrait anonyme des gazettes italiennes.

Observationes de quibusdam auri calcibus et salibus mercurialibus. Léipzick, 1785, in-4°.

Vermischte medicinische und chirurgische Bemerkungen ueber verschiedene Krankheiten der Brust und des Unterleibs. Léipzick, 1784-1785-1786, 3 cahiers in-8°.

Londner Apothekerbuch, nach der neuesten Originalaufgabe uebersetzt, und mit einigen Zusaetzen und Anmerkungen herausgegeben. Léipzick, 1789, in-8°.

Beschreibung neu erfundener hœchst wichtigster Maschinen fuer die Landwirthschaft und den Ackerbau, vom Buerger Person, Mitglied des Lyceums der Kuenste. Léipzick, 1802, in-8°. - *Fortsetzung und Beschluss, Ibid.* 1803, in-4°.

Kunstmagazin der Mechanik und technischen Chemie, oder Sammlung von Abbildungen und Beschreibungen erprobter Maschinen, zur vervollkommnung des Ackerbaues, der Manufakturen und Fabriken. Léipzick, 1802-1804, in-4°.

Il est auteur d'un grand nombre de traductions, parmi lesquelles nous citerons seulement celle de la Théorie de la terre par Jean-Claude Delametherie (Léipzick, 1797-1798, 3 vol. in-8°., avec un appendice de Jean-Reinhold Forster), et celle des Tableaux de chimie de Fourcroy (Léipzick, 1801, in-fol.).

ESCHENBACH (*Jean-Frédéric*), né à Léipzick le 2 juillet 1757, reçu bachelier en 1776, a publié :

Dissertatio quâ fides Livii defenditur adversus Joecheri aliorumque objectiones. Léipzick, 1773, in-4°.

Defensio anatomiæ Ægyptiacæ ante Ptolemæorum tempora. Léipzick, 1776, in-4°.

De usu nectariorum in plantis. Léipzick, 1776, in-4°.

De physiologiâ seminum. Léipzick, 1777, in-4°.

ESCHENBACH (*Michel-Chrétien-Just*), né à Léipzick le 5 décembre 1748, pratiqua pendant quelque temps l'art de guérir dans cette ville, devint, en 1783, médecin de celle de Schwarzenberg dans les montagnes métalliques de la Saxe, et mourut le 31 mars 1807, laissant :

Epistola de Celso non medico. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de nimio linguæ patriæ culto, incremento disciplinarum nocivo. Léipzick, 1776, in-4°. (Z.)

ESCULAPE. Quoique ce personnage fameux, placé au rang des dieux par les anciens, ait toujours joué un rôle dans les annales de la médecine, et qu'on l'ait considéré dans tous les temps comme la première des divinités médicales, tant de fables enveloppent son histoire, sa naissance, sa vie et sa mort

sont décorées de tant de merveilleux, qu'on a élevé des doutes sur la réalité de son existence.

Suivant Pausanias, qui nous a transmis plusieurs traditions populaires au sujet d'Esculape, Phlegyas, roi de Thessalie, avait une fille, nommée Coronis, qu'Apollon rendit mère. Ce prince ayant fait une invasion dans le Péloponèse, dont il ravagea et pilla une partie, emmena sa fille avec lui dans son expédition. Coronis, qui avait su cacher sa grossesse, accoucha secrètement, et exposa son fils sur le mont Titthéion, appelé alors Myrtion. L'enfant fut alaité par une chèvre, et gardé par le chien d'un berger. Aresthanas, c'était le nom de ce berger, voyant qu'il lui manquait son chien et une chèvre, se mit à les chercher, et les trouva auprès du jeune Esculape, dont le corps était entouré d'une auréole éclatante. Une autre tradition, citée par le même écrivain, portait que Coronis, étant enceinte d'Esculape, s'abandonna aux caresses d'Ischys, et que Diane la tua en punition de son infidélité, mais qu'au moment où son corps, déjà placé sur le bûcher, allait être livré aux flammes, Mercure en retira l'enfant. Quelques-uns enfin veulent, continue toujours le même auteur, qu'Esculape soit fils d'Arsinoë, l'une des filles de Leucippe, et qu'ainsi la Messénie soit sa patrie. Pausanias n'adopte pas cette dernière version, et il pense qu'Hésiode lui-même, ou un autre en son nom, l'imagina pour complaire aux Messéniens. Nous n'en trouvons cependant aucune trace dans les œuvres du poëte d'Ascra, telles qu'elles nous sont parvenues. Mais, d'un autre côté, le poëte Asclépiade et Socrate d'Argos assurent qu'Esculape était fils d'Arsinoë. Pour trancher la difficulté, Aristide suppose qu'Arsinoë portait le nom de Coronis dans sa jeunesse.

La même incertitude règne touchant la patrie d'Esculape. Pindare le fait naître à Lacereia, en Thessalie, sur les bords du lac Boibias, et non loin des sources de l'Amyrus. C'était là la plaine de Dotium, où l'hymne homérique fait aussi naître Esculape. Porphyre et Strabon assurent qu'il était de Tricca, ville peu éloignée de cette plaine.

La plupart des anciens écrivains attribuent sa mort à l'abus qu'il fit de ses talens pour rappeler des morts à la vie. Diodore de Sicile, Sextus Empiricus, Pline, Pausanias, et plusieurs autres disent que Jupiter lança la foudre sur lui pour le punir de cette audace; mais tous varient quant aux circonstances qu'ils rapportent, et au nom des morts qu'Esculape ressuscita. Euripide prétend qu'Apollon, furieux de la mort de son fils, s'en vengea en tuant les cyclopes qui forgeaient les foudres de Jupiter, et que le maître de l'Olympe, pour le punir, l'envoya en esclavage chez Admète. Il est peu important d'éclaircir ces savantes obscurités, cependant Héraclite l'a essayé,

et il a expliqué la mort d'Esculape d'une manière au moins naturelle, en disant qu'il périt d'une violente inflammation, laquelle, suivant Suidas, avait son siége dans la poitrine. Il ne répugne pas d'admettre cette conjecture, tandis qu'on ne peut savoir aucun gré à Goulin d'avoir perdu un temps, qu'il aurait pu mieux employer, à établir approximativement qu'Esculape naquit vers l'an 1321, et mourut vers l'an 1243, avant l'ère vulgaire.

La femme d'Esculape s'appelait Epione, suivant les uns, et Lampétie, suivant les autres. Il eut plusieurs filles, et deux fils, Machaon et Podalire, qui tous deux figurent honorablement dans l'histoire de la médecine.

Esculape est compté parmi les disciples du centaure Chiron, qui s'appliqua surtout à le rendre habile dans le traitement des maladies externes. Son talent dut, en effet, se borner à savoir panser et guérir les plaies. Il employait des plantes pour arrêter les hémorragies et apaiser les douleurs, encore même le nombre en devait être peu considérable, et le plus souvent il avait recours à des prières, à des invocations aux dieux, à des paroles mystiques, en un mot à des charmes. Il fallait avoir bien peu réfléchi sur la condition des hommes au siècle qui le vit naître, et sur le petit nombre de leurs maladies, résultat naturel de la simplicité de leur genre de vie, pour lui accorder, comme l'a fait Hyginus, l'honneur d'avoir inventé la médecine clinique, c'est-à-dire l'art d'observer au lit du malade.

Après sa mort, Esculape, comme tous ceux qui s'étaient distingués, dans des temps reculés, par des talens éminens ou des actions héroïques, fut mis au rang des dieux. Les platoniciens modernes avaient placé sa résidence dans le soleil. Ses principaux et ses plus anciens temples, chez les Grecs, étaient ceux de Titane, de Tricca, de Tithorée, d'Epidaure, de Cos, de Mégalopolis, de Cyllène et de Pergame. Le plus renommé fut d'abord celui d'Epidaure, qui, à ce qu'il paraît, fut ensuite éclipsé par celui de Cos. Le dieu y était représenté debout ou assis sur un trône, tenant d'une main un bâton, et saisissant de l'autre la tête d'un serpent : un chien était étendu à ses pieds. Ailleurs, par exemple à Coriuthe, à Mégalopolis et à Ladon, on l'avait représenté sous la forme d'un enfant ayant un sceptre dans une main et une pomme de pin dans l'autre. Presque partout, néanmoins, on lui donnait la figure d'un vieillard à longue barbe. Sur d'anciens monumens, on le voit portant une main à sa barbe, et se soutenant de l'autre sur un bâton noueux entouré d'un serpent. Souvent il portait une couronne de laurier, et on plaçait à ses pieds, d'un côté, un coq, de l'autre, un tête de bélier. D'autres fois il avait tout le corps entouré

d'un énorme serpent. Son manteau était rejeté en arrière, de manière à laisser voir la poitrine.

Nous sortirions de notre sujet en décrivant la conduite des prêtres chargés de desservir ces temples envers les malades ou les personnes qui réclamaient l'assistance du dieu. Terminons en rappelant qu'Esculape fut aussi adoré par les Romains, qui, le considérant comme l'inventeur et le protecteur de l'art de guérir, lui érigèrent un temple dans l'île du Tibre. (o.)

ESLON (Charles d'), docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, et premier médecin ordinaire de Monsieur, comte d'Artois, fut un des plus zélés partisans du magnétisme animal. S'étant lié avec Mesmer, en 1778, il était devenu son premier disciple, mais bientôt poussé par la soif du gain, il profita d'un voyage que Mesmer fit à Spa, et s'empara pour son propre compte de la foule des crédules. Il écrivit même, dans le Journal de Paris, du 10 janvier 1784, contre celui dont il avait pris les leçons. D'Eslon ne fit faire aucun progrès au magnétisme animal. Il mourut le 21 août 1786. Il a publié:

Observations sur le magnétisme animal. Londres (Paris), 1780, in-12.
Lettre à M. Philip. La Haye, 1782, in-8°.
On lui attribue des *Observations sur les deux rapports des commissaires nommés par le roi pour l'examen du magnétisme animal.* Philadelphie (Paris), in-4°. (DESCURET)

ESPARRON (Pierre-Jean-Baptiste), docteur en médecine de la Faculté de Paris, naquit à Lyon le 29 mars 1776. Victime des dissensions politiques au milieu desquelles il passa sa première jeunesse, il trouva un asyle à l'Ecole vétérinaire de Lyon; ses succès dans l'étude de l'anatomie lui suscitèrent le désir de se livrer tout entier à celle de la médecine. Il suivit pendant quelques années les hôpitaux de Lyon sous la direction de Petit (Marc-Antoine) et de M. Cartier; mais cédant au besoin d'étendre et de perfectionner ses connaissances, il vint à l'Ecole de médecine de Paris, qui le compta bientôt parmi ses élèves les plus distingués. Sa thèse inaugurale sur les âges fut très-honorablement accueillie; malheureusement pour la science elle fut son unique essai. Esparron exerça la médecine à Paris; il fut successivement nommé médecin des dispensaires et de la Société maternelle. Présenté, en 1816, par le conseil général des hospices pour remplir la place de médecin de l'hôpital des enfans, il y fut appelé sur une nouvelle présentation en 1818; mais la mort ne lui permit pas de jouir des avantages de cette place qu'il avait justement acquise, car elle le frappa le 26 avril de la même année. Quinze années d'une pratique aussi sage qu'éclairée, ses momens les plus précieux consacrés à la bienfaisance, la générosité et la noblesse de son caractère, la

finesse et la profondeur de son esprit lui avaient attiré l'estime générale. (LACHAISE et LONDE)

ESQUIROL (JEAN-ETIENNE-DOMINIQUE), né, le 4 janvier 1772, à Toulouse, après avoir commencé ses classes au Collége de l'*Esquille* de cette ville, vint les terminer à Paris, aux *Philosophes* de Saint-Sulpice, parmi lesquels il se distingua dans les mathématiques. En 1794, il était élève dans les hôpitaux militaires de Narbonne; il eut le bonheur d'arracher, au tribunal révolutionnaire, par un plaidoyer plein de chaleur, un officier accusé d'avoir abandonné les drapeaux de la république. En 1805, il se fit recevoir docteur en médecine à la Faculté de Paris. En 1808, il visita tous les hôpitaux d'aliénés de la France. Il fut nommé, en 1811, médecin de la Salpêtrière pour les aliénées, et en 1814, membre de la Légion-d'Honneur: dans cette même année, il fit un second voyage pour visiter les hôpitaux d'aliénés. En 1817, il a, le premier, en Europe, commencé un cours clinique des maladies dites mentales, cours qu'il continue chaque année. En 1818, il signala, avec beaucoup de force et une bien louable philantropie, les abus qu'il avait observés, ce qui détermina le gouvernement à nommer une commission pour l'amélioration de ces hôpitaux, et à le mettre au nombre des membres qui la composèrent. Bientôt après, il fit un troisième voyage, et dans plusieurs hôpitaux il eut la satisfaction de trouver des améliorations exécutées d'après ses vues. Une asile pour les aliénés s'élève à Rouen d'après son plan, et sur l'emplacement qu'il a choisi avec l'autorisation du préfet. Enfin, il a été nommé membre de l'Académie royale de médecine.

M. Esquirol a fait preuve d'une philantropie non moins éclairée que celle de Howard, en appelant la sollicitude des gouvernemens sur le sort des aliénés; puisse son zèle n'être pas sans fruit! espérons que le ministère ne se bornera pas à une réforme *sur le papier*. Depuis vingt ans, ce médecin a formé un établissement extrêmement remarquable pour le traitement de la folie; les malades y abondent non-seulement de toutes les parties de l'Europe, mais encore du nouveau continent; on y voit, avec nne vive satisfaction, et en même temps avec un sentiment difficile à rendre, que les aliénés y jouissent de plus de liberté et de plus d'agrémens qu'un gouvernement voisin n'en accorde aux grands hommes qui se confient à sa générosité.

Les écrits de M. Esquirol sont peu nombreux.

Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale. Paris, 1805, in-4°.

Cette dissertation a été traduite en allemand.

Des établissemens des aliénés en France et des moyens d'ameliorer le

sort de ces infortunés, *mémoire présenté au ministre de l'intérieur en* 1818. Paris, 1819, in-8°.

Cet opuscule remarquable est en quelque sorte le prospectus d'un ouvrage important sur la folie et sur les hôpitaux d'aliénés que M. Esquirol se propose de publier. Cet ouvrage aura pour but de prouver que ces établissemens doivent être remplacés par un certain nombre d'asiles spéciaux.

Mémoire sur la folie à la suite des couches, dans l'*Annuaire médico-chirurgical des hôpitaux*.

M. Esquirol a rédigé une partie de la *Médecine clinique* de M. Pinel, plusieurs articles dans le Journal de MM. Corvisart, Leroux et Boyer, dans celui de M. Sédillot, et dans le Dictionnaire des sciences médicales, ceux qui ont rapport à la folie: nous citerons entr'autre l'article *démonomanie*, dans lequel M. Esquirol se montre dégagé de tous les préjugés qui souvent souillent la raison. (s.)

ESSICH (Jean-Godefroi), médecin d'Augsbourg, né dans cette ville le 24 septembre 1744, est auteur de plusieurs ouvrages, dont voici les titres:

Medicinisch-pharmaceutischer Handbuch fuer junge Anfaenger der Arzneykunst und Chirurgie, von den besten und sichersten Arzneymitteln, welche in dem dreyfachen Reiche der Natur anzutreffen. Augsbourg, 1778, in-8°.

Medicinisch-therapeutisches Handbuch, oder gruendliche Anleitung zur Praxi clinica; dadurch ein angehender Arzt oder Wundarzt in den Stand gesetzt wird, die unbetrueglichen Kennzeichen, Ursachen und vernuenftige Heilungsart einer jeden Krankheit auf eine gruendliche Art einzusehen und zu erlernen. Augsbourg, 1778, in-8°.

Bildung eines Wundarztes nach dem Muster der besten und neuesten chirurgischen Schriftstellern. Augsbourg, 1779, 2 vol. in-8°.

Praktischer Unterricht fuer Stadt-und Landhebammen. Augsbourg, 1780, in-8°.

Diaetetisch-medicinische Anleitung zur Praeservation und Kur der auf dem Lande am meisten vorfallenden Krankheiten. Augsbourg, 1781, in-8°.

Welche Arzneymittel sind die besten? Was fuer Bestandtheile besitzen sie, und auf was fuer eine Art wirken sie in dem menschlichen Kœrper? Augsbourg, 1783, in-8°.

Medicinisch-chirurgischer Katechismus zum Nutzen derjenigen welche sich der Arzneywissenschaft und Wundarzneykunst widmen wollen. Augsbourg, 1683, in-8°.

Kleines medicinisches Taschenbuch fuers ledige schoene Geschlecht. Augsbourg, 1784, in-8°.

Auswahl der besten aus auserlesensten diaetetischen Mittel zur Vorbauung oder Kur der Krankheiten. Augsbourg, 1784, in-8°.

Vernuenftige Anweisung zu einem langen und gesunden Leben. Augsbourg, 1784, in-8°.

Abhandlung von der gehœrigen physischen Erziehung der Kinder von ihrer Geburt an bis in ihr 16tes Lebensalter. Augsbourg, 1784, in-8°.

Kleines medicinisches Kochbuch fuer Frauenzimmer. Augsbourg, 1785, in-8°.

Dispensatorium chirurgicum, oder auserlesene Sammlung der neuesten und besten Heilmittel, welche zur aechten Kur aeusserlicher Gebrechen erfordert werden. Augsbourg, 1785, in-8°.

Lehre von den Verrichtungen des beseelten Kœrpers. Augsbourg, 1786, in-8°.

Chemisches Handbuch fuer junge angehende Aerzte, Apotheker und andere Liebhaber der Chemie. Augsbourg, 1786, in-8°.

Medicinisches Lexikon fuer Aerzte, Wundaerzte und andere Liebhaber der Naturgeschichte. Angsbonrg, 1787, 2 vol. in-8°.

Lesebuch fuer angehende and zukuenftige Mutter. Augsbourg, 1787, in-8°.

Praktische Anleitung zur gruendlichen Kur aller nur mœglichen Gattungen venerischer Krankheiten. Augsbourg, 1787, in-8°.

Medicinisches Taschenbuch fuer Teutschlands Toechter. Angsbourg, 1787, in-8°. – *Ibid.* 1788, in-8°.

Kurzer Unterricht fuer die Landwundaerzte. Augsbourg, 1787, in-8°.

Bewaehrte Rettungsmittel fuer Selbstmœrder und andere Gattungen schnell verunglueckter Personen. Angsbourg, 1788, in-8°.

Von den chirurgischen Krankheiten, und den dubey erforderlichen Operationen. Angsbonrg, 1788, in-8°.

Unterricht fuer Muetter und Kindswaerterinnen, Kinder in gesunden und kranken Tagen gehoerig zu behandeln. Augsbonrg, 1788, in-8°.

Abhandlung von Krankheiten des weiblichen Geschlechts. Augsbourg, 1789, in-8°.

Zwo Abhandlungen ueber Gebrechen der Fuesse. Augsbourg, 1789, in-8°.

Gesundheitswœrterbuch fuer das Landvolk und den gemeinen Munn. Augsbourg, 1789, in-8°.

Naturgeschichte fuer Juenglinge, welche sich den Wissenschaften weihen, wie auch fuer andere Liebhaber dieser Geschichte, in alphabetischer Ordnung. Augsbonrg, 1790, in-8°.

Vorbereitungslehre zum Krankenbette fuer angehende Aerzte und Wundaerzte. Augsbourg, 1791, in-8°.

Der Landarzt, oder Archiv fuer das Landvolk bey allen mœglichen Ereignissen, welche sowohl das kœrperliche als auch das landwirthschaftliche Wohl und Wehe des Bauernstandes betreffen, sich selbst rathen und helfen zu kœnnen. Augsbourg, 1794, in-8°.

Essich a donné une nouvelle édition de l'ouvrage de Valentin Kraeutermann, intitulé : *Lehre von den untrueglichen Kennzeichen des Urins, des Pulses, der Temperamenten und des Blutes* (Augsbourg, 1788, in-8°.), et de celui du même auteur qui a pour titre : *Lehre von den Kinderkrankheiten* (Augsbourg, 1793, in-8°.). Il a traduit en allemand l'Uromancie de Davach de la Rivière (Augsbonrg, 1777, in-8°.), le Traité des maladies les plus ordinaires à rencontrer d'Adrien Helvétius (Augsbourg, 1778, in-8°.), l'Avis au peuple de Tissot (Augsbourg, 1787, in-8°.), le Traité de médecine pratique de Stoll (Augsbourg, 1788, in-8°.), le Manuel de matière médicale chirurgicale du même (Augsbourg, 1789, in-8°.), et le Traité des maladies vénériennes de Ziegenhagen (Augsbourg, 1788, in-8°.). (z.)

ESTÈVE (Louis), docteur de la Faculté de médecine, et membre de la Société royale des sciences de Montpellier, sa patrie, parut avec distinction vers le milieu du siècle dernier. Il se fit surtout beaucoup d'honneur dans nn cours public pour une chaire vacante par la mort de Sérane, dont Bordeu conservera le nom par la peinture si originale qu'il a faite des discussions médicales du père et du fils. Estève avait l'esprit enjoué et fort caustique. On se rappelle, à Montpellier, que Bar-

thez, qui en redoutait lui-même les traits, adressa un jour au ciel cette prière : « Délivrez-moi de la langue d'Estève, de la logique de B.... et de la pratique de G.... » Cette boutade de l'illustre chancelier, qui enveloppait encore deux professeurs, ses collègues, fit d'autant plus fortune qu'elle parut d'une grande justesse.

Estève a publié les ouvrages suivans :

Traité de l'ouie auquel on a joint une observation qui peut servir à éclaircir l'action du poumon du fœtus. Avignon, 1751, in-12.

Quæstiones chymico-medicæ duodecim pro Regiâ Cathedrâ vacante per obitum R.-D. Caroli Serane. Montpellier, 1759, in-4°.

La vie et les principes de M. Fizes pour servir à l'histoire de la médecine de Montpellier. Montpellier, 1765, in-8°.

On attribue encore à Estève nne brochure de quelques pages intitulée : *Lettre d'un Suisse aux étudians en médecine de Peironellim.* (Montpellier) Glaris, 1775, in-12.

C'est une injuste satire des talens de B.... et une peinture hideuse de ses mœurs. Cette turpitude, qui occupa beaucoup la malicieuse oisiveté de la province, fut dénoncée à l'autorité. Un jeune médecin, nommé Durand, qui croyait avoir reçu une injure de B...., fut convaincu d'avoir fait imprimer à Avignon et distribuer clandestinement à Montpellier, le scandaleux pamphlet. Pour se soustraire aux poursuites, il se réfugia en Espagne, où il passa le reste de sa vie justement considéré comme un médecin habile et un homme de bien. Durand, qui nous a conté, en 1806, tous les détails de cette peccadille de sa jeunesse, avait depuis long-temps fait la paix avec son ancien professeur, et lui envoyait, de Madrid à Narbonne, à Montpellier ou à Paris, les ouvrages scientifiques qui paraissaient dans la péninsule. (R. DESGENETTES)

ESTÈVE (Pierre-Jacques), né à Morella dans le royaume de Valence, brilla à Valence, dans le milieu du seizième siècle, comme savant professeur en médecine et habile praticien. Quelques détracteurs contemporains voulurent lui contester la paternité des travaux estimés qui ont été publiés sous son nom; mais ils ne purent appuyer d'aucunes preuves plausibles leurs insinuations et leurs assertions malveillantes.

Estève a laissé un travail fort étendu qui a pour titre :

In Hippocratis librum secundum Ἐπιδημίων, *seu popularium morborum commentarium.* Valence, 1551, in-fol. - *Ibid.* 1582, in-fol.

Nicandri Colophonii theriaca, heroïcum carmen cum scholiis. Valence, 1551. (R. DESGENETTES)

ESTH (Lubert), d'une ancienne famille de la Gueldre, vint au monde en 1569 à Strasbourg, où il fit ses humanités. De là il se rendit à Bâle, pour étudier la médecine. Après avoir obtenu le doctorat, il vint s'établir à Creuznach, petite ville du Palatinat. Sa pratique heureuse lui procura une certaine renommée, qui détermina les curateurs de l'Université d'Heidelberg à lui offrir une chaire de médecine. La mort, qui termina sa carrière en 1606, ne lui permit pas de remplir cette

place pendant plus de huit années. On connaît, sous son nom, un ouvrage ayant pour titre :

Dilucida, brevis et methodica formularum tractatio. Hanau, 1604, in-8°. (o.)

ETIENNE (Charles), né vers 1503, frère de François et de Robert Etienne, célèbres imprimeurs du seizième siècle, fut docteur en médecine de la Faculté de Paris. Pendant que le pouvoir tyrannisait les consciences de ses frères, très-attachés à la réforme, il exerçait la médecine avec distinction dans Paris. Sa famille éprouva plus que toute autre, dit Portal, combien il est *dur* d'avoir une religion différente de celle du prince qui nous gouverne. Son frère Robert ayant pris la fuite, poursuivi, dit Eloi, *par la justice*, il dirigea son imprimerie avec beaucoup de zèle sans cesser d'exercer l'art de guérir, si l'on s'en rapporte à Buchanan, qui en parle avec éloge dans son élégie sur la goutte. Poursuivi lui-même à son tour pour ses opinions religieuses, Charles Etienne périt dans un cachot en 1564, âgé d'environ soixante ans. On doit plusieurs découvertes anatomiques à cette malheureuse victime de l'intolérance. Il a le premier affirmé qu'il existe un canal au centre de la moelle épinière; la première bonne description de la cloison du scrotum, découverte par Massa, lui appartient. Il a entrevu la capsule de Glisson, et non, comme on l'a prétendu, le ligament suspensoire du foie. Zélé partisan de Galien, mais non pas imitateur servile, il reconnut que l'œsophage et la trachée-artère avaient des orifices différens. Outre des écrits sur l'histoire de Lorraine, de Flandre et des ducs de Milan, on a de lui :

De latinis et græcis nominibus arborum, fructuum, herbarum, piscium et avium. Paris, 1536, in-8°. - *Ibid.* 1545, in-8°. - *Ibid.* 1547, in-8°. - *Ibid.* 1554, in-8°. - Lyon, 1548, in-18. - Poitiers, 1552, in-4°.

De re hortensi libellus selectus. Paris, 1536, in-8°. - *Ibid.* 1539, in-8°. - *Ibid.* 1545, in-8°. - Lyon, 1536, in-8°. - *Ibid.* 1563, in-8°. - Troyes, 1542, in-8°. - Hambourg, 1686, in-8°.

Seminarium sive plantarium earum arborum quæ post hortos conseri solent. Paris, 1536, in-8°. - *Ibid.* 1548, in-8°. - Lyon, 1537, in-8°.

Vinetum in quo varia vitium, uvarum, vinorum antiqua latina, vulgariaque nomina item ea quæ ad vitium consitionem ac culturam ab antiquis rei rusticæ scriptoribus expressa sunt ac benè recepta vocabula, nostræ consuetudini præsertim commoda brevi narratione continentur. Paris, 1537, in-8°.

Arbustum, fonticulum, spinetum. Paris, 1538, in-8°. - *Ibid.* 1542, in-8°.

Sylva, frutetum, collis. Paris, 1538, in-8°. - *Ibid.* 1543, in-8°.

Pratum, Lacus, arundinetum. Paris, 1543, in-8°.

Tous ces ouvrages ont été réunis sous le titre de :

Prædium rusticum, in quo cujusque soli, vel culti, vel inculti, plantarum vocabula ac descriptiones, earum conserendarum atque excolendarum instrumenta suo ordine describuntur. Paris, 1554, in-8°. - *Ibid.* 1629, in-8°. - *Ibid.* 1570, in-4°. - Venise, 1581, in-4°.

Cet ouvrage, traduit par Jean Liebaut, gendre de Charles Etienne sous le titre de *Maison rustique*, est devenu populaire en France.

De dissectione partium corporis humani libri tres, unà cum figuris et incisionum declarationibus à Stephano Riverio, chirurgo, compositis. Paris, 1545, in-fol.-Trad. en français, Paris, 1546, in-fol.

L'auteur y parle le premier de l'injection des vaisseaux à l'aide d'une seringue chargée d'air.

De nutrimentis libri tres. Paris, 1550, in-8°.

Etienne (*Henri*), neveu de Charles Etienne, fut non moins célèbre que Robert son père dans l'imprimerie; on lui doit la collection connue sous le titre de *Medicæ artis principia post Hippocratem et Galenum* (Paris, 1567, 2 vol. in-fol.), et le *Dictionarium medicum, vel expositiones vocum medicinalium; ad verbum excerptæ ex Hippocrate, Aretæo, Galeno, Oribasio, Rufo Ephesio, Ætio, Alexandro Tralliano, Paulo Æginæto, Actuario, Cornelio, græcè cum latinâ interpretatione.* Paris, 1564, in-8°. (F.-G. BOISSEAU)

ETLINGER (Jean-Léonhard), né à Furth, bourg voisin de Nuremberg, le 21 mars 1714, fit ses humanités dans cette dernière ville, alla les terminer à Iéna, et vint enfin étudier la médecine à Altdorf, où il obtint les honneurs du doctorat en 1736. Ayant consacré deux ans à parcourir la Hollande et l'Allemagne, il fut, à son retour, nommé, en 1739, médecin de la ville de Hof, et, en 1741, de celle de Culmbach, où il mourut le 12 octobre 1765, laissant :

Dissertatio de corporis humani nutritione. Altdorf, 1736, in-4°.

Bericht von dem Gehalt, Wirkung und Nutzen des Langenauer Sauerbrunnens. Culmbach, 1756, in-8°.

On trouve de lui un assez grand nombre d'Observations, dont quelques-unes intéressantes, dans le *Commercium litterarium* de Nuremberg. (I.)

ETTMULLER (Michel), célèbre médecin allemand, était de Léipzick, et naquit le 26 mai 1644. Après avoir terminé ce qu'on appelait alors philosophie, tant dans sa ville natale qu'à Wittemberg, il revint à Léipzick, dans l'intention d'y consacrer désormais ses études à la médecine. Il obtint le titre de bachelier en 1663, et celui de licencié en 1666; mais, voulant acquérir des connaissances plus étendues encore que celles qu'il possédait déjà, il imita l'exemple de la plupart de ses compatriotes, et, avant de se soumettre aux épreuves du doctorat, il parcourut les contrées les plus célèbres de l'Europe. Ce fut par l'Italie qu'il commença sa course, et il visita toutes les villes remarquables de ce beau pays, depuis Turin jusqu'à Naples. Ensuite il traversa les Alpes, vint à Paris, passa au bout de sept mois en Angleterre, puis se rendit dans la Hollande. Il avait l'intention de s'arrêter pendant un hiver entier à Leyde, afin de suivre les leçons des habiles professeurs de cette célèbre Université, mais les ordres de ses parens le rappelèrent à Léipzick avant l'époque qu'il avait fixée pour son retour, et le surlendemain de son arrivée, le 20 août 1668, il

fut admis aux honneurs du doctorat. Deux années ensuite, malgré sa jeunesse, l'Académie impériale des Curieux de la nature le reçut parmi ses membres, et, en 1676, il fut adopté par la Faculté de médecine. En 1681, l'Université lui offrit la place de professeur de botanique, qu'il accepta, et qui ne tarda pas à être suivie d'une chaire extraordinaire de chirurgie. Une mort prématurée, probablement la suite d'une opération chimique qui ne fut pas conduite avec assez de soin, l'arrêta au milieu de la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui. En lisant ses ouvrages, on a peine à concevoir l'immense réputation dont il a joui, et l'accueil favorable que ses plus minces productions recevaient du public. On y rencontre sans doute parfois des faits intéressans, des observations qui ne sont pas sans prix, des inductions trop négligées par ses contemporains, ou par lui-même, enfin des idées lumineuses qu'on a données depuis pour nouvelles; mais quand on les lit avec attention, on voit que leur principal mérite consiste dans le talent d'écrire qu'Ettmuller possédait à un haut degré, et dans la facilité de son élocution. Ses argumens sont, en général, plutôt captieux que solides, et ses explications théoriques sont partout détestables. Ce jugement ne paraîtra pas trop sévère quand nous aurons ajouté qu'il fut l'un des plus chauds partisans de la chémiatrie, et qu'il porta également les doctrines chimiques de son temps dans la physiologie, la nosologie et la thérapeutique. On trouve sa vie en tête de l'édition de ses OEuvres qu'a publiée son fils : on peut aussi consulter à cet égard le Programme de Joachim Feller (Léipzick, 1673, in-fol.), et celui de Henri Rapolt (Léipzick, 1675, in-4°.). Ses ouvrages, ou plutôt ses opuscules, car il n'a laissé aucun traité de longue haleine, portent les titres suivans :

Dissertatio de singularibus. Léipzick, 1663, in-4°.

Ettmuller soutint cette thèse sous la présidence de Welsch, à qui Haller pense qu'on doit l'attribuer. Cependant il la reproduisit vingt ans après, et la fit défendre par son fils. Il y examine les médicamens réputés spécifiques, et ceux que tel ou tel médecin affectionne de préférence. Ses préceptes à cet égard sont fort judicieux, et il s'attache à démontrer que les spécifiques sont en opposition avec les principes de la médecine rationnelle. Beaucoup de nos médecins actuels feraient bien de lire cette dissertation, qui pourrait leur apprendre à douter de l'infaillibilité d'axiomes qu'ils respectent à l'égal des oracles, c'est-à-dire sur lesquels ils n'osent même pas réfléchir, dans la crainte de commettre un sacrilège. Ettmuller s'élève aussi avec force contre les arcanes, et voue au mépris public les hommes qui se respectent assez peu pour débiter des remèdes secrets.

Dissertatio : coralliorum tincturæ examen. Léipzick, 1665, in-4°.

Cette dissertation fut soutenue sous la présidence de Martin-Frédéric Friese. Elle n'offre aucun intérêt.

Dissertatio de morsu viperæ. Léipzick, 1666, in-4°.

Dissertatio de iliacâ passione. Léipzick, 1667, in-4°.

Dissertatio de rachitide Anglorum. Léipzick, 1668, in-4°.

Dissertatio de chirurgiâ infusoriâ. Léipzick, 1668, in-4°.

Récit de quelques expériences sur l'injection de divers fluides dans les veines d'animaux vivans.

Dissertatio de abortu. Léipzick, 1669, in-4°.

Medicina Hippocratico-chimica. Léipzick, 1670, in-4°. - Leyde, 1671, in-12. - Léipzick, 1673, in-4°. - *Ibid.* 1679, in-4°. - *Ibid.* 1684, in-4°.

Il est curieux de voir jusqu'à quel point Ettmuller dénature des opinions d'Hippocrate, pour les mettre en rapport avec les frivoles hypothèses des chémiatres de son siècle.

Dissertatio de dolore hypochondriaco, vulgò, sed falsò, putato splenitico. Léipzick, 167., in-4°.

Dans cette dissertation, qui paraît avoir été rédigée par le répondant, Emmanuel Blum, le siége de l'hypochondrie est placé, non plus dans la rate, comme on le faisait, mais dans le canal intestinal, et principalement dans le colon.

Valetudinarium infantile. Léipzick, 1675, in-4°.

Ettmuller décrit et figure le ver intestinal désigné sous le nom de crinon. On n'a pas de peine à reconnaître qu'il s'est trompé, et que ses prétendus crinons n'ont rien d'un animal.

Dissertatio de cerebro orcæ vulgare supposititium spermatis ceti larvâ develatum. Léipzick, 1671, in-4°.

L'auteur de cette thèse, qui est le répondant Adam-Sigismond Scholz, prodigue les éloges les moins mesurés aux propriétés médicinales du blanc de baleine; il s'en faut de beaucoup que le temps ait confirmé son jugement.

Dissertatio de medicis balneis artificialibus. Léipzick, 1672, in-4°.

Dissertatio de malo hypochondriaco. Léipzick, 1676, in-4°. - *Ibid.* 1684, in-4°.

Cette thèse remarquable est du candidat, Jean-Christophe Tropaneg. Le siége de l'hypocondrie y est placé dans l'estomac.

Dissertatio de epilepsiâ. Léipzick, 1676, in-4°.

Godefroi Weinlig, répondant, est l'auteur de cette dissertation.

Dissertatio de respirationis negotio, exulanti vacui fugâ ex genuinis causis pleniùs eruto. Léipzick, 1676, in-4°.

Parva magnorum morborum initia. Léipzick, 1676, in-4°.

Cet opuscule a pour auteur le candidat Maximilien Preuss. Il mérite d'être lu.

Dissertatio de temulentiâ. Léipzick, 1678, in-4°.

Rédigé par Jean-Frédéric Ittig, répondant.

Vis opii diaphoretica. Léipzick, 1679, in-4°. - Iéna, 1682, in-4°. - *Ibid.* 1696, in-4°. - Venise, 1727, in-4°.

Une des meilleures productions d'Ettmuller, qui y démontre que l'opium accélère la circulation, et augmente la perspiration cutanée.

Dissertatio de præcipitantium vero usu feroque abusu. Léipzick, 1681, in-4°.

Ettmuller se livre à tous les écarts de la doctrine chimique dans cette thèse qui fut soutenue par Jean-Guillaume Pauli, depuis professeur à Léipzick. Comme l'acidité des premières voies était, suivant lui, la cause la plus ordinaire des maladies, il recommande avec instance d'administrer les absorbans. Cependant il avoue que les substances qu'on décore de ce nom nuisent à l'estomac.

Dissertatio de corpulentiâ nimiâ. Léipzick, 1681, in-4°.

Idea præscribendarum formularum. Léipzick, 1682, in-4°.

Oratio ad inaugurationem cathedræ botanicæ. Léipzick, 1682, in-4°.

Telles sont les seules productions qu'Ettmuller ait publiées lui-même. Après sa mort il a paru ou de nouveaux traités de sa façon, ou des collections diverses de ceux qu'il avait mis au jour isolés.

Chymia rationalis ac experimentalis curiosa, secundum principia recentiorum adornata, variisque ac propriis experimentis, tàm chymicis, quàm practicis, ut et medicamentis nobilioribus referta, comite semper ratione. Leyde, 1684, in-4°. – *Ibid.* 1689, in-4°.

Pnblié par Jean-Christophe Aussfeld, médecin de Hambourg. Michel-Ernest Ettmuller pense que c'est le précis des leçons dictées par son père.

Medicus theoriâ et praxi instructus, hoc est fundamenta medicinæ veræ, privatim tradita, luci publicæ nunc primùm donata. Francfort, Leipzick et Dresde, 1685, in-4°. – Lyon, 1685, in-4°. – Francfort, 1696, in-fol. – *Ibid.* 1708, in-fol.

Ettmuller s'étend avec complaisance sur la théorie des fermens et de l'acide morbifique. Au reste cet ouvrage passe pour supposé, et il a été omis, aussi bien que le précédent, dans quelques-unes des collections de ses œuvres, que nous allons maintenant indiquer.

Opera omnia theoretico-practica, morborum omnium dilucida descriptio et curatio perselectissima. Acc. chirurgia medica, methodus consultatoria, tum tractatus aliqui particulares. Londres, 1683, in-4°. – Lyon, 1685, in-4°. – Leyde, 1685, in-4°. – Lyon, 1686, in-4°. – *Ibid.* 1690, in-fol.

L'édition de 1690 a été publiée par Pierre Chauvin.

Opera pharmaceutico-chymica, scilicet: Schrœderus dilucidatus, seu commentarius in Jo. Schrœderi Pharmacopœam medico-chemicam; commentarius in Dan. Ludovici dissertationem de pharmaciâ moderno sæculo applicandâ; pyrotechnia rationalis, seu collegium chymicum experimentale. Quibus pro Appendice annexæ sunt ejusdem dissertationes selectæ academicæ multùm hactenùs expetitæ. Cum præfationibus et indicibus rerum et verborum copiosissimis. Lyon, 1686, in-4°.

Opera omnia: Institutiones medicæ; adnotationes practicæ ad Institutiones medicas ex prælectionibus anni 1670; *collegium practicum de morbis humani corporis; chirurgia medica; collegium consultatorium; Schrœderus dilucidatus; commentarius in Schrœderum et Morellum, inque eorum methodum præscribendi formulas et præparationem medicamentorum compositorum; commentarius in D. Ludovici pharmaciam moderno sæculo accomodatam; pyrotechnia rationalis.* Francfort, 1688, in-fol.

Par les soins de Georges Frank de Frankenau.

Opera medica theoretico-practica. Francfort, 1676, 2 vol. in-fol.

Publié par Jean-Gaspard Westphal. Cette édition est fort inférieure à la précédente. Elle est remplie de répétitions, et surchargée de commentaires de l'éditeur qui obscurcissent le texte, au lieu de l'éclaircir.

Opera omnia in compendium redacta. Londres, 1701, in-8°. – Amsterdam, 1702, in-8°. – Lyon ou Bâle, 1705, in-8°.

Cette édition est moins complète que celle de Frank.

Opera medica theoretico-practica. Francfort, 1708, 3 vol. in-fol.

Par les soins de Michel-Ernest Ettmuller. C'est l'édition la meilleure et la plus recherchée. Celle qu'a donnée Nicolas Cirillo (Naples, 1728, in-fol. -Venise, 1734, in-fol.) n'est pas plus estimée que celle de Westphal. Manget en a publié encore une autre (Genève, 1736, 4 vol. in-fol.).

Il n'existe, dans aucune langue, de traduction des Œuvres complètes d'Ettmuller, mais seulement de quelques-uns de ses traités; nous n'indiquerons ici que les versions françaises.

Nouvelle chirurgie médicale, avec une dissertation sur l'infusion des liqueurs dans les vaisseaux. Lyon, 1691, in-12.

Nouveaux instituts de médecine. Lyon, 1693, in-8°.

Pratique spéciale de médecine sur les maladies propres des hommes, des femmes et des enfans, avec des discours sur l'épilepsie, l'ivresse, le mal hypochondriaque, la douleur hypochondriaque, la corpulence, et la morsure de la vipère. Lyon, 1698, in-8°.

Traité du bon choix des médicamens de Daniel-Ludovic commenté. Lyon, 1710, 2 vol. in-8°. (J.)

ETTMULLER (Michel-Ernest), fils du précédent, vint au monde, le 26 août 1673, à Léipzick. Après avoir fait de bonnes études à Zittau et à Altenbourg, il se rendit, en 1692, à l'Université de Wittemberg, pour y terminer son cours de philosophie. Au bout de deux ans, il revint à Léipzick, prit le titre de maître ès-arts, et se consacra ensuite à l'art dans lequel son père lui présentait un si beau modèle à imiter. Bohn, Lange, Pauli et Ortlob enseignaient alors; il suivit pendant trois ans les leçons de ces maîtres célèbres, puis il entreprit un voyage en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, au retour duquel il reçut les honneurs du doctorat. Bientôt il profita de l'illustration que son père avait donnée au nom d'Ettmuller, et recueillit des témoignages publics d'estime et de confiance. Il fut nommé, en 1702, professeur extraordinaire de médecine, et membre de l'Académie des Curieux de la nature; en 1706, professeur extraordinaire de chirurgie et d'anatomie, et médecin du lazaret; en 1710, assesseur de la Faculté de Léipzick; en 1719, professeur ordinaire de physiologie; en 1724, professeur de pathologie, et en 1730, directeur de l'Académie des Curieux de la nature. La mort termina sa carrière en 1732, le 25 septembre. Malgré l'étendue de ses connaissances et de ses talens, il n'a pas laissé un seul ouvrage considérable; il s'est contenté de recueillir avec soin les œuvres de son père, et d'insérer des Mémoires dans diverses collections littéraires. Ses autres productions ne consistent qu'en un assez grand nombre de dissertations académiques, dont nous allons faire connaître les titres:

Dissertatio de tactu sensuum externorum moderatore. Léipzick, 1695, in-4°.

Epistola anatomica ad Ruyschium de ovario mulierum à Martino Nabotho invento. Léipzick, 1699, in-4°.

Dissertatio de variolis. Léipzick, 1700, in-4°.

Dissertatio de corpore humano sympathetico. Léipzick, 1701, in-4°.

Dissertatio de irâ. Léipzick, 1701, in-4°.

Programma de lectione auctorum in medicinâ. Léipzick, 1702, in-4°.

Dissertatio de vigiliis involuntariis. Léipzick, 1705, in-4°.

Dissertatio de monstro hungarico. Léipzick, 1707, in-4°.

Programma de medico mendace. Léipzick, 1709, in-4°.

Dissertatio de asthmate. Léipzick, 1710, in-4°.

Dissertatio de tormentis et pœnis sustinendis. Léipzick, 1711, in-4°.

Dissertatio de effectibus musicæ in homine. Léipzick, 1714, in-4°.

Dissertatio de circulatione sanguinis in fœtu. Léipzick, 1715, in-4°.

Dissertatio de crisi et tumoribus criticis. Léipzick, 1717, in-4°.

Dissertatio de vitiis circà somnum vigiliasque. Léipzick, 1720, in-4°.

Dissertatio de diligentiâ Hippocratis continuandâ. Léipzick, 1720, in-4°.

Dissertatio de naturâ medicâ. Léipzick, 1721, in-4°.

Programma de ventriculi situ mutato. Léipzick, 1721, in-4°.

Dissertatio de cerebri membranis. Léipzick, 1721, in-4°.
Dissertatio de divinationibus medicis. Léipzick, 1723, in-4°.
Dissertatio de spasmo vesicæ et aliis vesicæ morbis. Léipzick, 1725, in-4°.
Dissertatio de scroti tumore dubiæ indolis. Léipzick, 1723, in-4°.
Dissertatio de radice ireos nostratis. Léipzick, 1725, in-4°.
Dissertatio de curando hydrope medicamentis specificis. Léipzick, 1725, in-4°.
Dissertatio de secundinarum exclusione. Léipzick, 1726, in-4°.
Dissertatio de venenati propinati dubiis indiciis. Léipzick, 1727, in-4°.
Dissertatio de origine animæ. Léipzick, 1728, in-4°.
Dissertatio de animæ generatione. Léipzick, 1728, in-4°.
Programma de veneno. Léipzick, 1729, in-4°.
Dissertatio de vulneribus diaphragmatis. Léipzick, 1730, in-4°.
Programma de vulnere ventriculi. Léipzick, 1730, in-4°.
Dissertatio de ægro prægrandi pedum inflammatione laborante. Léipzick, 1730, in-4°.
Programma de vesiculis vegentibus de recto erumpentibus. Léipzick, 1731, in-4°.

Ettmuller (*Chrétien-Frédéric-Benoît*), médecin à Iueterback, et né près de Zittau, à Alt-Gersdorf, le 5 octobre 1773, a publié :
Medicinisch-chirurgische Abhandlung ueber die Krankheiten der Zaehne, des Zahnfleisches, und ueber das schwere Zahnen der Kinder. Léipzick, 1798, in-8°.
Sammlung der besten und aus Erfahrung bestaetigten Recepte, zum Gebrauch fuer angehende praktische Aerzte und Wundaerzte. Léipzick, 1798, in-8°.
Abhandlung ueber die Krankheiten der Augen und der Augenlieder, nebst den dabey vorkommenden Operationen. Léipzick, 1799, in-8°.
Von den Mitteln, die Gesundheit der Augen zu erhalten, den Krankheiten vorzubeugen, und solche vernuenftig zu behandeln. Luebben, 1800, in-fol. - Luebben et Dresde, 1802, in-fol.
Miscellaneen medicinisch-diaetetischen Inhalts; ein Lehr-und Lesebuch fuer Aerzte und Nichtaerzte. Léipzick, 1801, in-8°.
Von den Krankheiten des Ohrs. Luebben, 1802, in-fol. (J.)

EUDÈME. Plusieurs médecins ont porté ce nom. Le plus célèbre, dont parle Galien, fut contemporain d'Erasistrate et d'Hérophile, qu'il assista dans leurs travaux. Il contribua puissamment aux progrès de l'anatomie, quoique ses découvertes n'aient pas été aussi nombreuses que celles des deux fondateurs de la science qui s'exerce sur la structure du corps humain. Il avait observé le pancréas, reconnu qu'il n'y a que deux phalanges dans le pouce et le gros orteil, et décrit les apophyses styloïdes de l'os temporal, qu'il comparait aux ergots d'un coq. Galien assure qu'il avait écrit avec beaucoup de profondeur sur les fonctions de l'encéphale et des nerfs.

L'histoire a conservé le souvenir d'un autre médecin du nom d'Eudème, mais pour le flétrir à jamais. Ce médecin, qui était attaché à Livie, femme de Drusus, entra dans le complot que cette princesse adultère trama, de concert avec l'odieux Séjan, contre la vie de son époux, qui mourut bientôt empoisonné par l'eunuque Lygdus. Huit ans après, l'an 31 de notre ère, le

crime fut découvert, et Eudème périt dans les tourmens, avec ses complices. Il appartenait à la secte de Thémison. Le Clerc s'est trompé grossièrement, comme l'a démontré Goulin, en le donnant pour amant de Livie, d'après un passage de Tacite qu'il avait mal interprété. (o.)

EUDOXE, de Cnide, fils d'Eschine et ami de Platon, mourut dans la cent septième Olympiade. Ayant fait un voyage en Egypte, il fut initié aux mystères par les prêtres de cette contrée, si célèbre et si peu connue. A son retour dans la Grèce, il introduisit dans la médecine les idées de Pythagore avec celles des Egyptiens, et construisit de cette manière un système que son disciple, Chrysippe, également de Cnide, développa plus amplement. Du reste aucune de ses opinions particulières n'est venue jusqu'à nous. Ce fut même moins comme médecin qu'à titre d'astronome qu'il acquit une certaine réputation; ne pouvant le considérer ici sous ce point de vue, nous renvoyons le lecteur aux histoires des mathématiques, par Montucla et Kaestner, ainsi qu'à l'intéressante dissertation de Jean-André Schmidt. (o.)

EUGALENUS (Severin), médecin de Doccum, dans la Frise, n'est guère connu que comme auteur de l'ouvrage suivant, qui méritait peu la vogue dont il a joui trop long-temps :

De scorbuto morbo liber cum observationibus quibusdam, brevique et succinctâ cujusque curationis indicatione. Léipzick, 1604, in-4°. - Iéna, 1624, in-8°. - La Haye, 1658, in-8°. - Léipzick, 1662, in-8°. - Amsterdam, 1720, in-8°.

J'ai lu cet ouvrage, que Lind a réduit à sa juste valeur, et je n'y ai trouvé que deux idées qui méritent d'être remarquées. L'auteur admet des ulcères non vénériens de la verge, et il indique vaguement l'estomac et ses dépendances comme le siége de la cause prochaine des symptômes scorbutiques. (F.-G. BOISSEAU)

EULER (Charles), second fils de l'illustre Léonard Euler, l'un des plus grands géomètres et des plus féconds écrivains du siècle dernier, vint au monde, en 1740, à Saint-Pétersbourg. Il était à peine âgé d'un an, lorsque ses parens vinrent fixer leur résidence à Berlin. Son penchant l'entraîna davantage vers l'histoire naturelle et la médecine, que vers la science du calcul. Cependant, il appartenait à une famille qui a trop contribué aux progrès de cette science, pour la négliger lui-même entièrement. Aussi la cultiva-t-il avec assez de succès pour se mettre en état d'examiner, en 1760, la question de savoir si le mouvement moyen des planètes conserve toujours la même vitesse, ou si, par la succession des temps, il ne subit pas quelque changement, et pour remporter le prix que l'Académie des sciences de Paris avait proposé sur cette question. On pense, il est vrai, que tout l'honneur de ce travail, dans lequel on re-

connaît un esprit familiarisé avec les difficultés de l'analyse et les phénomènes célestes, ne lui appartient pas, et que son père y eut beaucoup de part. Quoi qu'il en soit, Euler, voulant accroître ses connaissances en histoire naturelle, entreprit, en 1756, un voyage dans plusieurs contrées de l'Allemagne, et en 1760, il en fit un second en Belgique. Après ces deux excursions, il termina ses études médicales à Halle, y prit le bonnet doctoral, et revint dans le sein de sa famille en 1762. L'année suivante, on lui accorda la place de médecin principal de la colonie française à Berlin. Etant parti avec son père, en 1766, pour la Russie, il fut, aussitôt après son arrivée, nommé médecin de la cour, et membre de l'Académie des sciences. Dans la suite, il devint conseiller des colléges suprêmes de Russie. (z.)

EUPHORBE, frère d'Antoine Musa, qui vivait à la cour d'Auguste, fut médecin de Juba II, roi de Numidie. Pline rapporte que ce prince, qui cultivait l'art de guérir par goût, donna le nom de son médecin à une plante nouvellement découverte, et qu'on croyait douée de grandes propriétés. Saumaise s'éleva contre cette assertion, parce qu'il est déjà parlé de l'euphorbe dans un écrit antérieur au siècle d'Auguste, dans une épigramme où Méléagre compare les poëmes d'Archiloque aux épines de l'euphorbe. Quoi qu'il en soit, on attribue au médecin Euphorbe un traité qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. (o.)

EURYPHON est cité par Galien parmi les plus célèbres médecins de Cnide. On lui attribue les sentences Cnidiennes, d'où l'on doit conclure qu'il était contemporain d'Hippocrate, mais plus âgé que lui. Platon le comique, qui vivait de son temps, témoigne, d'après Galien, qu'il avait recours à l'application du cautère actuel dans le traitement de l'empyème. (o.)

EUSTACHI (Barthelemi), né à San Severino dans la Marche d'Ancône, étudia la médecine à Rome, et y professa avec un grand éclat l'anatomie; il mourut dans ce qu'on appelait alors la capitale du monde chrétien, en 1574. Eustachi fut un des hommes qui firent le plus pour les progrès de l'anatomie. La postérité sait à peine qu'il fut médecin du pape, mais elle n'a pas oublié les découvertes qui l'ont immortalisé. Non content de se livrer assidûment aux plus pénibles dissections, il voulut que les beaux arts retraçassent des détails qui échappent à la mémoire, et qu'à cette époque on revoyait à peine deux fois dans la vie. Par une fatalité des plus extraordinaires, des planches de cuivre sur lesquelles il avait fait graver, en 1552, une grande partie de l'anatomie de l'homme, dans l'intention de réfuter les opinions de Vésale, furent perdues pendant cent cinquante ans, et le public n'en jouit qu'en 1712.

Un ouvrage d'Eustachi intitulé : *De controversiis anatomicorum* n'a point été retrouvé. On l'accuse, avec raison, d'avoir professé une admiration aveugle pour l'autorité de Galien, qu'il préfera souvent à celle de la nature. Néanmoins ses travaux font époque dans l'histoire de l'anatomie de l'homme et de l'anatomie comparée.

Eustachi a découvert l'osselet de l'oreille nommé *étrier*, vers l'époque où Ingrassia le découvrait aussi à Naples; il reconnut que souvent les sinus sphénoïdaux n'existent point dans l'enfance; il figura, avec la plus admirable exactitude, les muscles de la tête et du cou; on lui doit la première figure des valvules des veines coronaires, du canal veineux, de la crosse de l'aorte, des vésicules séminales, du muscle constricteur du vagin, de la matrice; il décrivit, le premier, les capsules surrénales, la substance corticale et la substance tubulaire des reins, et démontra, en injectant l'artère rénale, que l'urine est fournie par le sang artériel; il a fait connaître les filets nerveux qui se distribuent à la substance des reins et prouvé que les uretères n'ont point de valvules. On lui doit encore la découverte, après Galien, de la naissance des nerfs optiques, celle de la sixième paire de nerfs encéphaliques, de l'anastomose de la corde du tympan avec la troisième branche de la cinquième paire, de l'isolement du nerf facial; c'est lui qui, le premier, fit dériver l'origine des nerfs cérebraux et des nerfs cervicaux, et l'anastomose de ceux-ci avec le grand sympathique. M. Itard a prouvé qu'il ne découvrit point le canal qui, de la caisse du tympan, va s'ouvrir dans la bouche; mais on ne peut lui refuser de l'avoir décrit avec soin. Il ne négligea pas de faire des remarques intéressantes d'anatomie pathologique; plusieurs de ses observations relatives à cette branche importante de l'anatomie, sont encore fréquemment citées aujourd'hui. Enfin, ses travaux sur la structure et le développement de divers organes montrent quelle persévérance il mit à perfectionner l'anatomie. Pour apprécier avec justice le mérite des recherches des anatomistes célèbres du seizième siècle, il faut se les représenter luttant contre le fanatisme et contre l'autorité despotique de Galien; ils furent en cela bien moins heureux que certains anatomistes de nos jours, qui marchent d'un pas assuré et sans contradiction à la postérité, fiers de la découverte d'un bord ou d'un angle imperceptible.

Les seuls ouvrages qu'Eustachi ait laissés, sont :

Opuscula anatomica. Venise, 1563, in-4°. - *Ibid.* 1564, in-4°. - *Ibid.* 1574, in-4°. - *Ibid.* 1653, in-4°. - Leyde, 1707. - Delft, 1726.

Tabulæ anatomicæ, ed. J.-M. Lancisio. Rome, 1714, in-fol. - Genève, 1717, in-fol. - Amsterdam, 1722, in-fol. - Rome, 1728, in-fol. - *Ibid.* 1740, in-fol. - Leyde, 1744, in-fol.

Cette dernière édition, faite sous les yeux du célèbre Albinus, est la meilleure. (F.-G. BOISSEAU)

EUTYCHIUS, de Fostat, en Egypte, vint au monde le 8 septembre 876. Les Arabes lui donnent le nom de *Saïd ben Batric*. En 933, il fut élevé à la dignité de patriarche-melchite d'Alexandrie, et il mourut dans cette ville, au bout de sept années, pendant toute la durée desquelles il vécut en désunion ouverte avec le peuple, ce qui fut cause qu'il eut de grands désagrémens à supporter. Ce prélat, dont Osaïbah a écrit la vie dans sa *Biographie des médecins*, cultiva la médecine, et la pratiqua avec beaucoup de succès. Il avait même composé sur cette matière divers ouvrages, dont on trouve les titres dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot. Mais, quelque mérite qu'il ait pu avoir sous ce rapport, son nom serait depuis longtemps enseveli dans l'oubli, sans son grand ouvrage sur l'histoire universelle, qu'on estime beaucoup chez nous, et plus encore dans l'Orient. Cette histoire, écrite en Arabe, commence aux premiers temps du monde, et se termine à l'an 937 de l'ère vulgaire, ou 326 de l'hégyre. Pococke en a donné une version latine (Londres, 1658, 2 vol. in-4°.). (Z.)

EVERAERTS (ANTOINE), de Middelbourg, en Zélande, devint conseiller et médecin de sa ville natale, où il cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et surtout l'anatomie, avec un grand zèle et beaucoup de succès. Une angine le fit périr en 1679, le 28 avril, à Anvers, où il venait de se rendre pour assister à une vente de tableaux, dont il était grand amateur. Il ne nous reste de lui qu'un petit nombre d'ouvrages, tous peu volumineux.

Novus et genuinus hominis, brutique animalis exortus. Middelbourg, 1661, in-12.

Réimprimé, avec la *Microcosmographia* de Stockhamer, sons le titre suivant :

Cosmopolitæ historia naturalis, seu nova ac genuina animalium generatio, necnon accuratissima corporis humani delineatio anatomica. Leyde, 1688, in-12.

Everaerts, dans cet ouvrage, rapporte quelques expériences qu'il avait faites sur des lapins, dans la vue de dissiper une partie des ténèbres qui enveloppent le mystère de la génération.

Lux è tenebris affusa ex viscerum monstrosi partûs enucleatione. Middelbourg, 1661, in-12.

Antiqui morbi recrudescentis per suctricem inducti cùm gallico vel indico collatio, atque utriusque origo, indoles, ac perfecta præcipuè, tuta et jucunda curatio. Middelbourg, 1661, in-12.

Everaerts se prononce en faveur de l'opinion suivant laquelle les maux vénériens ne datent pas seulement de la découverte du Nouveau Monde. (O.)

EVERAERTS (GILLES), médecin de Berg-Op-Zoom, exerça sa profession à Anvers, au seizième siècle. On n'en sait pas da-

vantage sur ce qui le concerne, mais on possède sous son nom une petite monographie assez curieuse du tabac, dont voici le titre :

De herbâ panaceâ, quam alii tabacum, alii petum aut nicotianam vocant, brevis commentariolus, quô admirandæ ac prorsùs divinæ hujus peruanæ stirpis facultates et usus explicantur. Anvers, 1583, in-16.

A cet opuscule est jointe une autre monographie : *Compendiosa narratio de usu et praxi radicis mechoacan.* Il en a paru une seconde édition à Anvers (1587, in-16), et une troisième à Utrecht (1644, in-16). La seconde est accompagnée de diverses autres pièces de Gérard van Berghen sur la manière de se garantir de la peste, de Galien sur la thériaque et les antidotes, et de Giovanni sur les bezoards. Dans la troisième, au lieu de ces opuscules, on trouve la *Tabacologie* de Neander, les Lettres sur le tabac de Van der Meer, Raphelen et Falkenburg, enfin le Traité sur l'abus du tabac attribué à Jacques 1er, roi d'Angleterre.

Everaerts (*Martin*), médecin de Bruges, est auteur d'Éphémérides météorologiques, rédigées en latin, qui ont paru depuis 1582 jusqu'en 1615. Publiées d'abord à Anvers, elles furent continuées ensuite à Heidelberg. (o.)

EVERS (Auguste-Frédéric-Christophe), né à Schwerin en 1760, pratiqua la médecine et l'art des accouchemens dans cette ville. Il y devint médecin de la cour en 1795, et trois ans après il mourut, le 31 août. On a de lui un mince opuscule, intitulé :

Kurze Geschichte eines Kindes mit zwey Koepfen. Schwerin, 1793, in-8°.

Evers (*Auguste-Henri*), père du précédent, né à Buetzow en 1725, n'a rien fait imprimer, si ce n'est sa thèse de réception.

De camphoræ usu externo in chirurgiâ maximè præstabili. Buetzow, 1765, in-4°. (J.)

EVERS (Otton-Just), chirurgien allemand, vint au monde, le 28 août 1728, à Iber, non loin d'Eimbeck. Elevé par les soins de son père, qui était maître d'école, il choisit pour profession la chirurgie, et parvint, par sa persévérance, à vaincre l'espèce d'éloignement que ses parens montraient à la lui voir embrasser. Il se rendit donc en 1750 à Berlin, où pendant trois ans il étudia cet art sous Husel, Gleditsch, Henkel et Loeseke. Après l'avoir exercé pendant quatre années dans les hôpitaux, il devint, en 1759, chirurgien-major d'un régiment hanovrien, avec lequel il fit la guerre de sept ans. A la paix, il obtint la permission de se rendre à Paris, et, en 1788, il fut admis parmi les membres de l'Académie des Curieux de la nature. Il termina sa carrière, le 17 janvier 1800, à Luchow, avec le titre de médecin de la cour. Peut-être fut-il un praticien habile, mais certainement il fut mauvais écrivain et mauvais théoricien, car tous ses écrits sont à peu près au-dessous du médiocre.

Neue vollstaendige Bemerkungen und Erfahrungen zur Bereicherung der Wundarzneykunst und Arzneygelahrheit. Gœttingue, 1787, in-8°.

Praktische Anleitung, wie der heilende Wurdarzt bey einer gerichtlich angeklagten Kur an kriminell verwundeten Personen sich zu verhalten habe. Stendal, 1791, in-8°.

Ueber die Infarctus. Stendal, 1794, in-8°.

Evers a presqu'inondé les journaux de médecine allemands de ses Mémoires et Observations, dont la plupart sont presqu'entièrement dénués d'intérêt. Il s'est surtout occupé beaucoup des luxations, des fractures, et de l'emploi de la belladone. Son Mémoire sur la teigne a été traduit dans le Journal de Desault. Evers s'y élève avec force contre l'usage de la calotte. (J.)

EWALD (BENJAMIN), né à Dantzick, le 28 octobre 1674, étudia la médecine à Kœnigsberg, à Erford et à Halle. En 1697, il reçut le grade de docteur sous la présidence de l'illustre Stahl. En 1701, il revint dans la capitale de la Prusse orientale, et y exerça l'art de guérir pendant quatre années, au bout desquelles on lui conféra une chaire extraordinaire. La Faculté de médecine l'accueillit dans son sein en 1707, et onze ans après il fut nommé professeur ordinaire; mais il n'occupa cette nouvelle place que durant quelques mois, la mort ayant prématurément mis fin à sa carrière le 24 octobre 1719. Parmi ses écrits, qui ne consistent tous que dans de minces opuscules académiques, et dont on peut lire les titres dans l'Histoire de l'Université de Kœnigsberg par Arnold, nous citerons les suivans :

Dissertatio de impotentiâ virili. Halle, 1697, in-4°.

Dissertatio de sanitate hominis morbosâ. Kœnigsberg, 1701, in-4°.

De medico practico dubitante an subtilitates curiosæ in praxi usum habeant. Kœnigsberg, 1701, in-4°.

Le but d'Ewald est de prouver que la médecine pratique ne tire pas une grande utilité des détails minutieux de la fine anatomie. Tous les jours on entend répéter cette assertion, qui est presque devenue un article de foi, une maxime fondamentale. Cependant la médecine pratique ne sera établie sur des bases solides que quand nous connaîtrons bien les lois de la vie; la vie aura d'autant moins de mystères pour nous que nous connaîtrons mieux les organes chargés d'en accomplir les opérations, et la fine anatomie peut seule nous conduire à cette connaissance. Ne fît-elle même que rectifier nos idées sur certains points, et nous déshabituer de croire à l'infaillibilité des assertions dont nous avons été imbus dans notre jeunesse, nous ne devrions pas encore la négliger. Les controverses touchant les fonctions des veines et des lymphatiques, et les recherches sur l'organisation de la membrane muqueuse gastro-intestinale, n'ont-elles pas conduit à une nouvelle théorie de l'absorption, qui doit bouleverser complétement tout l'échafaudage de la physiologie, sur laquelle seule on est convenu aujourd'hui d'appuyer la médecine pratique?

Dissertatio de pulvere sympathetico. Kœnigsberg, 1702, in-4°.

Dissertatio de formicarum usu in medicinâ. Kœnigsberg, 1702, in-4°.

Dissertatio de auro fulminante. Kœnigsberg, 1704, in-4°.

Dissertatio de obstetrice inculpatâ. Kœnigsberg, 1707, in-4°.

Dissertatio de eunuchis et spadonibus Kœnigsberg, 1707, in-4°.

Dissertatio de morbo Ezechiæ per ficum curato. Kœnigsberg, 1708, in-4°.

Dissertatio de sanitate per mel et oleum conservandâ. Kœnigsberg, 1711, in-4°.

Dissertatio de somno. Kœnigsberg, 1711, in-4°.
Dissertatio : an fœtûs humanus vivus vel mortuus natus sit. Kœnigsberg, 1716, in-4°.
Problematum medicorum specimina publica. Kœnigsberg, 1717-1724, in-4°.
Dissertatio de uroscopiæ usu et abusu. Kœnigsberg, 1718, in-4°.

(J.)

EWICH (Jean de), né à Clèves en 1525, prit successivement les titres de bachelier en droit, de maître ès-arts et de docteur en médecine. Ce fut en Italie qu'il obtint ce dernier en 1559. Chassé de cette contrée pour cause de religion, il se rendit à Brême en 1560, et y pratiqua pendant quelque temps l'art de guérir. Nommé, au bout de deux années, médecin pensionné de la ville, il obtint, en 1584, la place de premier professeur dans le gymnase, à l'institution duquel il avait puissamment contribué. C'était, à ce qu'il paraît, un médecin éclairé, car il condamnait l'épreuve de l'eau, à laquelle on soumettait de son temps les sorciers, et il eut même à soutenir une discussion très-vive à cet égard avec Guillaume-Adolphe Scribonius. Sa mort eut lieu le 7 février 1588. Il a laissé plusieurs écrits :

De officio fidelis et prudentis magistratûs tempore pestilentiæ Rempublicam à contagio præservandi liberandique, libri duo. Brême, 1556, in-8°. - Rostock, 1582, in-8°.
Von der Kindertaufe. Brême, 1563, in-4°.
Hippocratis de naturâ humanâ, libellus genuinus et elegans, novo Gymnasio Bremensi propositus; cum brevi εισαγωγη, ejusdem et Hippocratis vitæ επιτομη. Brême, 1584, in-4°.
Pestilenzordnung. Muehlhausen, 1584, in-8°.
Traduction allemande de son premier ouvrage, par Just Moller.
Die Pestilenz, ob sie eine anfaellige Seuche sey, und wie fern ein Christenmensch weichen mœge; zwo Fragen. Bâle, 1582, in-8°.
De sagarum naturâ, arte, viribus et factis. Francfort, 1590, in-8°.

(J.)

EYEREL (Joseph), médecin praticien à Vienne, né entre 1740 et 1750, à Kaisersheim, dans la Souabe, a mis au jour un nombre considérable d'ouvrages, qui attestent sa prodigieuse activité.

Annalen der OEsterreichischen Litteratur. Vienne, 1781, in-8°.
Observationes medicæ varii argumenti. Præmittitur methodus examinandi ægros. Sylloge I-VI. Vienne et Léipzick, 1786, in-8°.
Commentaria in Maximiliani Stoll aphorismos. Vienne, tome I, 1788; II, 1789; III, 1790; IV, 1791; V, 1792; VI, 1793, in-8°.
Dissertationes medicæ in universitate Vindobonensi habitæ et ex Maximiliani Stollii prælectionibus potissimùm conscriptæ. Vienne, tomes I, II, 1788; III, 1790; IV, 1792, in-8°.
Kommentar ueber Stoll's Fieberlehre. Vienne, 1790, 2 vol. in-8°.
Medicinische Chronik. Vienne, tome I, 1793; II, III, 1794; IV, 1794-1795, in-8°.
Praktische Beytraege zur Geschichte der Kinderpocken und Kuhpocken. Vienne, 1800, in-8°.

Darstellung der neusten Theorie und Erfahrungen ueber die Natur und Heilart der syphilitischen Krankheiten. Vienne, 1802, in-8°.

Il a publié les *Prælectiones in diversos morbos chronicos* de Stoll (Vienne, tome I, 1788; II, 1789, in-8°.), les parties IV - VII de la *Ratio medendi* du même (Vienne, parties IV, V, 1789; VI, VII, 1790, in-8°.), les *Opuscula quædam inedita* de De Haen (Vienne, 1795, 2 vol. in-8°.), la *Sammlung medicinischer und chirurgischer Wahrnehmungen* de Richard de Hautesierk (Lubeck, 1779, in-8°.), et les *Commentaria in A. C. Celsum de sanitate tuendâ* de Jodoc Lomm (Vienne, 1794, in-8°.).

Il a traduit en allemand : du français les Mémoires de chirurgie par Trécourt (Léipzick, 1777, in-8°.), et le plan pour l'amélioration de l'enseignement médical par Tissot (Vienne, 1785, in-8°.); du latin, les Aphorismes de Stoll (Vienne, 1787, in-8°.), les Leçons sur quelques maladies chroniques du même (Vienne, 1788-1791, 2 vol. in-8°.), les Élémens de physiologie de Blumenbach (Vienne, 1789, in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°.), les Ephémérides médicales de Samuel Benkoe (Vienne, 1794 - 1795, 2 vol. in-8°.), les Opuscules de Jean-Pierre Frank (Vienne, 1797, in-8°.), les Opuscules de médecine pratique de Reil (Vienne, tome I, 1799; II, 1800, in-8°.), et le Traité des maladies nerveuses de Patersen Michell (Vienne, 1798, in-8°.); enfin de l'italien, la Relation du voyage du navire Joseph et Thérèse en Asie et en Afrique par Nicolas Fontana (Dessau et Léipzick, 1782, in-8°.), l'Analyse des eaux minérales de Pise par G. Santi (Vienne, 1794, in-8°.), les Observations de Benigne Canella sur la phthisie pulmonaire (Vienne, 1795, in-8°.), le Traité des maladies vénériennes de L.-J.-B. Monteggia (Vienne, 1798, in-8°.), et l'Anatripsologie de Brera (Vienne, 1800, in-8°.). Il a aussi traduit de l'allemand en latin le Traité de Xavier Wulffen sur le plomb spathique de la Carinthie (Vienne, 1791, in-4°.). (J.)

EYMANN (Frédéric-Georges), né à Brême, fut reçu en 1785 dans le Collége des médecins de cette ville, et partit cinq ans après pour les Indes orientales, où il resta quatre années. A son retour, il se fit recevoir docteur à Halle, puis se rembarqua pour les Indes, et mourut le 27 juin 1804. Sa thèse, seul écrit qu'il ait laissé, a pour titre :

Dissertatio de typho icterode Indiarum occidentalium. Halle, 1799, in-4°. (J.)

EYRICH (Chrétien-Christophe-Jacques), médecin de Nuremberg, né dans cette ville le 21 décembre 1747, est un des auteurs de la version allemande des œuvres de Sydenham ; il a traduit les deux traités sur la goutte et sur l'hydropisie. En outre il a publié :

Dissertatio de superfetatione. Altdorf, 1711, in-4°.
Medicinischer Almanach fuer das Land - Volk aufs Jahr 1782. Nuremberg, 1782, in-8°. - *Aufs Jahr* 1783, *Ibid.* 1783, in-8°. (J.)

EYRINI D'EYRINIS (M.-E.), médecin du dix-septième siècle, naquit en Russie, et professa la langue grecque dans le comté de Neuchâtel, où il était venu s'établir. En 1710, il découvrit, dans la partie de cette principauté que l'on connaît sous le nom de *Val de Travers*, une mine d'asphalte qui lui

fournit le sujet de plusieurs brochures, dont nous allons rapporter les titres, quoiqu'elles n'aient rien de médical, et sur laquelle il céda ses droits, en 1720, à un Français nommé La Sablonière, qu'un arrêt du conseil-d'état autorisa à introduire ce bitume en France, pour l'employer aux usages qu'il paraîtrait propre à remplir.

Dissertation sur l'asphalte ou ciment naturel, avec la manière de l'employer, et l'utilité des huiles qu'on en retire. Paris, 1721, in-12.
Description des lois des mines. Besançon, 1721, in-12.
Elle est écrite en français et en latin.
Avis sur l'usage des asphaltes. (sans date), in-12.
Réponse à un extrait du Journal des savans, page 110, hébraïque, grecque, latine et française, Asphastasphalia prima, seu invertibilis bituminis veritas ac securitas, cum aliis asphastasphaliis et alytisteriâ, ou véritable histoire de la découverte de la mine d'asphalte. (sans date), 1722, in-12.
Sous ce titre bizarre, Eyrini répond à une critique qui avait été faite de sa précédente brochure, dans le Journal des savans, avril 1722.

(o.)

EYSEL (André), frère cadet du suivant, et comme lui d'Erford, s'adonna comme lui aussi à l'art de guérir, et prit ses degrés en 1693. Il a laissé quelques opuscules académiques dont le titre est à peu près tout ce qu'on connaît aujourd'hui :

Dissertatio de febre infantûm putridâ, et putredinali vermium seminario ortâ. Erford, 1693, in-4°.
Dissertatio de chylo secundùm et præter naturam. Erford, 1694, in-4°.
Dissertatio de passione colicâ. Erford, 1716, in-4°. (I.)

EYSEL (Jean-Philippe), né à Erford, le 27 août 1652, était fils d'un artisan, qui le destina d'abord à l'état ecclésiastique, et lui fit en conséquence fréquenter le gymnase de la ville; mais le jeune Eysel ayant été envoyé plus tard à Iéna, il prit la résolution d'embrasser la carrière de la médecine, et se livra sans relâche à toutes les études que sa nouvelle détermination lui imposait. Il les continua même lors de son retour à Erford, où le bonnet de docteur lui fut accordé en 1680, après qu'il eut soutenu une thèse *De fame caninâ*, sous la présidence de Leichner. Muni de ce titre, il tourna ses pas vers la Westphalie, et remplit la place de médecin pensionné de Bockem, jusqu'en 1684, époque où une maladie épidémique qui ravageait cette ville étant venue à cesser, il crut devoir se fixer à Erford. Trois ans après, l'Université le nomma professeur extraordinaire de médecine, chaire qu'il quitta en 1693, pour remplir celle de professeur ordinaire, que la mort de Henri-Christophe Alberti laissait vacante. L'année suivante, il permuta avec Vesti, et remplit la chaire d'anatomie et de chirurgie, à laquelle ne tarda point à être annexée aussi celle de botanique. En 1713, jaloux de devenir membre de l'Académie

des Curieux de la nature, il se fit recevoir maître ès-arts, et deux ans après le président de cette société célèbre l'accueillit sous le nom de Philoxène. Il mourut le 30 juin 1717. Ses écrits sont assez nombreux, mais donnent une faible idée de son savoir; les plus étendus, rédigés sous la forme banale de catéchisme, ne contiennent absolument aucune idée neuve; les autres ne sont que des dissertations académiques, dont plusieurs toutefois, celles principalement qui concernent la botanique, offrent quelque intérêt.

Dissertatio de hæmorrhagia narium. Erford, 1687, in-4°.
Dissertatio de paracentesi. Erford, 1693, in-4°.
Dissertatio de glandularum naturâ et usu. Erford, 1694, in-4°.
Dissertatio de chocolatæ usu et abusu. Erford, 1694, in-4°.
Dissertatio de affectu maniaco. Erford, 1695, in-4°.
Dissertatio de chirurgiâ, von Zipperle an Haenden. Erford, 1695, in-4°.
Dissertatio de visionis statu naturali et præternaturali. Erford, 1696, in-4°.
Dissertatio: historia de rupturâ lienis. Erford, 1696, in-4°.
Dissertatio de morbillis. Erford, 1697, in-4°.
Dissertatio de herniis. Erford, 1697, in-4°.
Dissertatio de pleuritide. Erford, 1697, in-4°.
Dissertatio de cachexiâ scorbuticâ. Erford, 1697, in-4°.
Dissertatio de sterilitate mulierum. Erford, 1697, in-4°.
Dissertatio de spiritu insito. Erford, 1697, in-4°.
Dissertatio de passione iliacâ. Erford, 1698, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ. Erford, 1698, in-4°.
Compendium de formulis medicis præscribendis, secundum methodum Gasparis Crameri concinnatum. Erford, 1698, in-8°. - *Ibid.* 1710, in-4°.
Dissertatio de tussi. Erford, 1699, in-4°.
Dissertatio de pleuritide verâ. Erford, 1699, in-4°.
Compendium physiologicum, modernorum dogmatibus accomodatum, per quæstiones et responsiones distinctum, corporis humani fabricam, quoad omnes partes concinnè describens. Erford, 1699, in-8°. - *Ibid.* 1710, in-8°.
Compendium pathologicum, modernorum dogmatibus accomodatum, per quæstiones et responsiones distinctum, corporis humani statum præternaturalem, nempè morbos, causas et symptomata concinnè describens. Erford, 1699, in-8°. - *Ibid* 1712, in-8°.
Dissertatio de ægro hæmoptyseos malignæ. Erford, 1700, in-4°.
Dissertatio de febri petechiali. Erford, 1700, in-4°.
Compendium semiologicum, modernorum dogmatibus accomodatum, per quæstiones et responsiones distinctum, corporis humani sanitatis morborum et symptomatum signa exhibens. Erford, 1701, in-4°.
Dissertatio de guttâ serenâ. Erford, 1701, in-4°.
Dissertatio de tributo lunari in virgine retento. Erford, 1701, in-4°.
Dissertatio de nomis. Erford, 1701, in-4°.
Dissertatio de rarissimo affectu, glossagrâ, das Zungen-Zipperlein. Erford, 1701, in-4°.
Dissertatio de ebrietate assiduâ hydropis causâ. Erford, 1701, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoidibus secundum et præter naturam. Erford, 1702, in-4°.
Dissertatio de medico naturæ ministro. Erford, 1702, in-4°.
Dissertatio de febri purpuratâ. Erford, 1702, in-4°.

Dissertatio; reginæ microcosmicæ archiater. Erford, 1702, in-4°.
Dissertatio de cephalagrâ periodicâ. Erford, 1703, in-4°.
Dissertatio scrutiniam apostematis ventriculi. Erford, 1703, in-4°.
Dissertatio de febri scorbutico-exanthematicâ. Erford, 1704, in-4°.
Dissertatio de pulmonum ulcere. Erford, 1704, in-4°.
Dissertatio de comate somnolento observato et curato. Erford, 1704, in-4°.
Dissertatio de prudentiâ medici in indagandis morborum causis. Erford, 1704, in-4°.
Dissertatio de stupore. Erford, 1704, in-4°.
Dissertatio de febri tertianâ intermittente. Erford, 1704, in-4°.
Dissertatio de vermibus. Erford, 1704, in-4°.
Dissertatio de caduco pulmonum. Erford, 1705, in-4°.
Dissertatio de hydrophobiâ. Erford, 1705, in-4°.
Dissertatio de phagedænâ. Erford, 1706, in-4°.
Dissertatio de morbo regio. Erford, 1707, in-4°.
Dissertatio de somno excedente. Erford, 1707, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoïdibus, von der gueldnen Ader. Erford, 1707, in-4°.
Dissertatio de scorbuto. Erford, 1708, in-4°.
Dissertatio de intestinorum physiologiâ et pathologiâ. Erford, 1708, in-4°.
Dissertatio de incubo. Erford, 1708, in-4°.
Dissertatio de uvulæ præcipuis morbis. Erford, 1708, in-4°.
Dissertatio de convulsione tonicâ. Erford, 1708, in-4°.
Dissertatio de conceptione humanâ. Erford, 1709, in-4°.
Dissertatio de pleuritide. Erford, 1709, in-4°.
Dissertatio de pilâ coryzali in uteri vaginâ. Erford, 1709, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ epidemicè nunc grassante. Erford, 1709, in-4°.
Dissertatio de suppressione mensium. Erford, 1709, in-4°.
Dissertatio de arthritide vagâ. Erford, 1710, in-4°.
Dissertatio de paraphrenitide. Erford, 1710, in-4°.
Dissertatio de phlyctaenis. Erford, 1710, in-4°.
Dissertatio de morbis renum. Erford, 1710, in-4°.
Dissertatio de ophthalmiâ. Erford, 1710, in-4°.
Compendium practicum, modernorum praxi clinicæ accomodatum, morborum et symptomatum corporis humani curationem succinctè complectens. Erford, 1710, in-8°.
Dissertatio de uromantiâ medicis in certis Silesiæ locis summè necessariâ. Erford, 1711, in-4°.
Dissertatio de antimonio et nonnullis ex hoc præparatis medicamentis. Erford, 1711, in-4°.
Dissertatio de satyriasi. Erford, 1711, in-4°.
Dissertatio de herniæ intestinalis legitimâ curâ. Erford, 1711, in-4°.
Dissertatio de hæmoptysi. Erford, 1711, in-4°.
Dissertatio de comedonibus, von denen Mit-Essern. Erford, 1711, in-4°.
Dissertatio de morbis, ob quos rei ad torturam fiunt inhabiles. Erford, 1711, in-4°.
Dissertatio de curatione variolarum epidemicè grassantium. Erford, 1712, in-4°.
Dissertatio de agallocho, Paradiess-Holtz. Erford, 1712, in-4°.
Dissertatio de sudoriferis. Erford, 1712, in-4°.
Dissertatio de venæsectione infelici. Erford, 1712, in-4°.
Dissertatio de pseudo-medicis. Erford, 1712, in-4°.
Dissertatio de apoplexiæ præservatione et curatione. Erford, 1712, in-4°.

Dissertatio de abscessu pulmonum. Erford, 1713, in-4°.
Dissertatio de sterilitate sexûs sequioris. Erford, 1713, in-4°.
Dissertatio de ludo microcosmico. Erford, 1713, in-4°.
Dissertatio de ægroto dysenterico. Erford, 1713, in-4°.
Dissertatio de scorbuto. Erford, 1713, in-4°.
Dissertatio de tabe ex exulceratione pulmonum proveniente. Erford, 1713, in-4°.
Dissertatio de inflatione ventriculi. Erford, 1713, in-4°.
Dissertatio de febri quartanâ. Erford, 1714, in-4°.
Dissertatio de præparatione medicamentorum. Erford, 1714, in-4°.
Dissertatio de filio antè patrem. Erford, 1714, in-4°.
Dissertatio de bellicographiâ. Erford, 1714, in-4°.
Dissertatio de Bono Henrico, oder guten Heinrich. Erford, 1714, in-4°.
Dissertatio de febri catarrhale. Erford, 1714, in-4°.
Dissertatio de fugâ dæmonum. Erford, 1714, in 4°.
Compendium chirurgicum, modernorum dogmatibus accomodatum, per quæstiones et responsiones distinctum, in quô morborum ad chirurgium spectantium sanationes, multis observationibus et medicamentis longo usu et sedulitate probatis, proponuntur, atque permultæ cncheirises in operationibus chirurgicis perquam nccessariæ demonstrantur. Erford, 1714, in-4°.
Appendix operationum chirurgicarum nonnullarum, quæ in Compendio chirurgico ob penuriam temporis omissæ. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de tussi epidemicâ malignâ. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de purpurâ. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de furore uterino, oder Tobsucht der Weiber. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de rore solis, vulgò Sonnen-Thau. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de principio motûs et sensûs in corpore animali. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de causis affectuum in curationibus præter spem et opinionem medici culpâ evenientium. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de ardore ventriculi. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de medicamentis bechicis. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de gonorrheâ. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de gonorrheâ benignâ. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de grandinibus pulmonum. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de scirrho mesenterii inveterato atrophiæ incurabilis causâ. Erford, 1715, in-4°.
Disscrtatio de melancholiâ hypochondriacâ. Erford, 1715, in-4°.
Dissertatio de febre castrensi. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de vulnere ventriculi duplicato non lethali. 1716, in-4°.
Dissertatio de gangrænâ et sphacelo, von heissen und kalten Brand. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de generatione. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de betonicâ, braun Betonien-Kraut. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de mollâ aquosâ. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de febre syncopali. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de scandalis medicorum. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de sternutatione præternaturali. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de obstructionibus plurimorum morborum causâ. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de artritide vagâ. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de gonorrhœâ virulentâ. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de trifolio fibrino, Fieberklee. Erford, 1716, in-8°.
Dissertatio de admirandâ salivæ humanæ in sanitatis conservatione et morborum curatione. Erford, 1716, in-4°.

Dissertatio de appropriatis et specificis. Erford, 1716, in-4°.
Dissertatio de veronicâ, Ehrenpreiss. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de convulsione et spasmo. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de morbis habitualibus, horumque causis. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de eo quod medicamenta simplicia compositis sint præferenda. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de curandâ hydropicorum ischuriâ. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de nauseâ, primario atque perenni morborum comite. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de vomitu nephretico. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de calculo renum et vesicæ. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de medicamentis ex malo Cydoniano præparatis. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de variolis. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de casu herniæ scrotalis, gangrænâ et passione iliacâ comitibus. Erford, 1717, in-4°.

Les six manuels d'Eysel ont été réimprimés ensemble, avec l'Appendice, sous le titre suivant:
Opera medica et chirurgica, sive Compendium physiologicum, pathologicum, semiologicum, practicum, de formulis medicis præscribendis, chirurgicum, et Appendix operationum chirurgicarum; cum præfationibus et indicibus necessariis. Francfort et Léipzick, 1718, in-8°.

On doit encore à Eysel une édition, précédée d'une préface de sa façon, du *Lexicon medicum græco-latino-germanicum* d'Etienne Blancard (Léipzick et Erford, 1696, in-8°.). (A.-J.-L. JOURDAN)

EYSOLD (AUGUSTE-GEORGES), né à Dœbra, le 7 janvier 1765, mourut le 12 mars 1790, à Léipzick, avant d'avoir pu terminer le cours de ses études médicales. Il n'était encore que bachelier en médecine lorsqu'il publia sa traduction allemande du Traité de l'opération césarienne par Lauverjat (Léipzick, 1790, in-8°.), à laquelle il a joint quelques annotations sans importance. (Z.)

EYSSON (HENRI), habile anatomiste et médecin hollandais, était de Groningue, et florissait vers le milieu du dix-septième siècle, car il reçut le titre de docteur en 1658, dans l'Université de sa ville natale. Il était lié d'amitié avec Deusing et Hoboken. On ne connaît point les événemens de sa vie; nous savons seulement que les curateurs de l'Université de Groningue, justes appréciateurs de son mérite et de ses talens, firent, à sa sollicitation, construire un nouveau théâtre anatomique, qu'il dirigea jusqu'à la fin de ses jours avec un zèle infatigable. Ses ouvrages sont:

De officio omenti. Groningue, 1658, in-4°.
Tractatus anatomicus et medicus de ossibus infantis cognoscendis, conservandis et curandis. Groningue, 1659, in-12.

Eysson n'avait à sa disposition qu'une portion d'un seul squelette de fœtus à terme, et cependant il a décrit les os de l'enfant avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. Il a joint à son travail la monographie de Coiter, à qui l'on doit les premières bonnes figures des os du fœtus.

Observationes rariores in nupero subjecto anatomico. Groningue, 1660, in-4°.

Collegium anatomicum, sive omnium humani corporis partium historia, examinibus triginta brevissimè comprehensa. Groningue, 1662, in-12.

De fœtu lapide facto, in quâ ejusdem in utero generatio, in abdomen irruptio, ultra vigenti annos retentio, atque lapidescentia, aliaque hùc spectantia, per circumstancias et causas explicantur et confirmantur. Groningue, 1661, in-8°.

Syntagma medicum minus. Groningue, 1672, in-12. (o.)

EYSSON (Rodolphe), médecin de Groningue, et parent du précédent, vivait comme lui au dix-septième siècle; il mourut en 1706; Adam Menisiner a prononcé son oraison funèbre (Groningue, 1706, in-4°.). On a de lui :

Sylvæ Virglianæ prodromus, sive specimina philologico-botanica, de arboribus glandiferis propriè dictis. Groningue, 1695, in-12.

Dissertatio de fago. Groningue, 1700, in-12.

Dissertatio de functionibus microcosmi. Groningue, 1704, in-4°. (o.)

EZLER (Auguste) était de Wittemberg, suivant Reimmann. Il vivait au commencement du dix-septième siècle. Nourri dans les principes de l'école iatromathématique, ce médecin, peu remarquable d'ailleurs, a laissé quelques ouvrages intitulés :

Brevis tractatus fundamentum medicinæ æternum explanans, et ad quintuplicis entis morbifici cognitionem viam sternens. Halle, 1613, in-8°.

Introductorium iatro-mathematicum. Halle, 1622, in-8°.

Isagoge physico-magico-medica, in quâ signaturæ vegetabilium et animalium depinguntur. Strasbourg, 1631, in-8°. (z.)

F

FABBRA (Louis della), fils de François della Fabbra, chirurgien de Ferrare, naquit en cette ville, le 25 novembre 1655, et y mourut, le 5 mai 1723, laissant un fils, Gilles, qui devint, comme lui, professeur de médecine à l'Université. S'étant livré avec beaucoup d'ardeur à l'étude de l'art de guérir, sous la direction de Jérôme Nigrisoli, il reçut, en 1678, le bonnet doctoral des mains de cet habile professeur. Le marquis de Bentivoglio l'attira, peu de temps après sa promotion, dans sa résidence, où il pratiqua pendant six années. Au bout de ce laps de temps, une chaire étant devenue vacante à Ferrare, l'Université l'offrit à Fabbra, quoiqu'il eût à peine atteint sa trentième année. Le jeune professeur la remplit avec

éclat, et devint, avec le temps, premier professeur, titre auquel il renonça en 1721, pour prendre celui de vétéran. Quoiqu'il ait eu une grande réputation parmi ses contemporains, et qu'il ait hérité, en partie au moins, de celle dont jouissait son maître Nigrisoli, les écrits qu'il nous a laissés prouvent que la célébrité n'est pas toujours la récompense du mérite. On y remarque cependant quelques assertions dignes d'être arrachées à l'oubli, celle entr'autres que l'eau pure produirait, dans une foule de cas, des effets tout aussi prononcés que ceux qu'on se plaît généralement à accorder à certaines eaux minérales fort accréditées. Mais, quoiqu'il ait émis, à cet égard, des idées que nos médecins physiologistes ne désavoueraient pas aujourd'hui, ses ouvrages ne lui assignent qu'une place obscure parmi les écrivains. Ce sont de simples dissertations académiques, dont une foule de fautes typographiques font encore mieux ressortir la diction barbare, et qui ont été réunies sous le titre suivant :

Dissertationes physico-medicæ. Ferrare, 1712, in-4°.
FABBRA (*Ange della*), aussi de Ferrare, et partisan des doctrines de Bellini, a publié :
Lettera interno alle febri in generale. Ferrare, 1752, in-8°. (I.)

FABBRONI (ADAM), frère du suivant, est auteur d'un ouvrage sur l'art de faire le vin, couronné par l'Académie de Florence, 1787, in-8°.-Traduit en allemand par Hahnemann, 1790, in-8°. - en français par F. Baud. Paris, 1801, in-8°. (B. et L.)

FABBRONI (le baron JEAN), directeur des mines et monnaies de la Toscane, membre de la Légion-d'Honneur, correspondant de l'Institut de France (académie des sciences), autrefois attaché au cabinet d'histoire naturelle de Florence, fit partie, en 1798, de la commission chargée de déterminer le nouveau système des poids et mesures. Conseiller-d'état et directeur-général des ponts-et-chaussées des départemens au-delà des Alpes, sous le gouvernement impérial, M. Fabbroni fut ensuite nommé membre du corps législatif par le département de l'Arno. Malgré les emplois importans que ce savant était appelé à remplir, il n'a pas laissé pour cela de cultiver les sciences avec un zèle infatigable. Il est l'auteur de nombreux ouvrages estimés sur l'agriculture, l'économie rurale et la chimie appliquée aux arts :

Del bombice e del bisso degli antichi. Pérouse, 1782, in-8°. fig.
Instruzioni elementari d'agricoltura. Venise, 1787, in-12.
Cet ouvrage a été traduit en français par M. Vallée.

Guida agli agricoltori d'Italia. Turin, 1791, in-12, avec des notes du docteur J.-A. Giobert.

Di una singularissima specie di mattoni. Venise, 1791.

Dissertazione sopra la maniera di perfezzionare i vini dello stato pontificale. Rome, 1793, in-8°.

Synopsis plantarum horti botanici musei regii Florentini. Florence, 1797, in-4°.

Antichita, vantaggi e methodo della pittura encausta. Venise, 1800, in-8°.

Gli ozj della villeggiatura, o dicussione libera di alcuni argomenti popolari. Villa, 1800, in-8°.

Della economia agraria dei Chinesi. Venise, 1802, in-8°.

La bibliotheca. Modène, 1803, in-fol. de 25 pages, inséré dans les Mémoires de la Société italienne, tome II, page 92.

Il y en a un extrait dans le Magasin encyclopédique, août 1805.

Derivazione e cultura degli antichi abitatori d'Italia. Florence, 1803, in-8°.

Dei provvedimenti annonari. Florence, 1804, in-8°.

Della gravità specifica degli ori e degli argenti. Modène, 1806, in-4°.

Lo statero filippico, ovvere rilievi sulla bontà o'l titolo dell' oro nativo.

Del bronzo ed altre leghe conosciute in antico. Livourne, 1810.

Outre ces divers ouvrages, M. Fabbroni est auteur de plusieurs Mémoires insérés dans les *Memorie della Societa agraria* de Florence, et dans le Journal de physique (pour l'an VII). (B. et L.)

FABER (Albert-Otton), qui vivait vers le milieu du dix-septième siècle, exerça la médecine d'abord à Lubeck, puis à Hambourg. Il passa ensuite à la cour du prince de Sulzbach, qui le nomma médecin de sa personne et de ses troupes. Plus tard il remplit les mêmes fonctions auprès du roi d'Angleterre Charles II. Il est mort en 1686. On ne connaît de lui que deux opuscules fort insiguifians :

Paradoxa de morbo gallico. Altona, 1660, in-4°. - Londres, 1662, in-12.

Practica recensitio de auro potabili medicinali, ejusque virtute. Amsterdam, 1672, in-8°. - Francfort, 1678, in-4°.

Ce dernier opuscule, dédié à Charles II, est une traduction de l'anglais. (Z.)

FABER (Georges), médecin allemand, étudia son art à Padoue. Il fut élève de Casserio et de Fabrice de Hilden, et sut se concilier l'amitié de ce dernier, dans les œuvres duquel on trouve plusieurs observations rédigées par lui. Il avait aussi écrit, sur divers points de la science médicale, des Lettres auxquelles Jean Hornung a donné place dans son recueil (Nuremberg, 1625, in-4°.). (Z.)

FABER (Hubert), médecin des Pays-Bas, né en 1515, fit ses études successivement dans plusieurs Universités de l'Europe. Après avoir enseigné pendant quelque temps la médecine à Paris, il alla professer cet art à Cologne, où, de concert avec

ses collègues, il travailla à la rédaction du *Dispensatorium coloniense.* (z.)

FABER (Jean), médecin de Nuremberg, naquit dans cette ville en 1566, et alla faire ses études à Bâle. A son retour dans sa patrie, en 1597, il fut aggrégé au Collége des médecins. Will place sa mort le 7 février 1619. Sa thèse de réception roulait sur la céphalalgie. On lui attribue une *Epistola de calculis in corporis humani partibus inventis*, insérée dans les *Observationes medicinales singulares* de Grégoire Horst (Ulm, 1628, in-4°.). Quelques biographes lui attribuent aussi une :

Oratio funebris de Andro Planero. Tubingue, 1607, in-4°.
Will doute qu'elle soit de lui, parce qu'il n'est pas à présumer que Faber ait pu être chargé de rendre cet hommage à la mémoire de Planer, mort à Tubingue en 1607. (z.)

FABER (Jean), médecin de Bamberg, vivait au dix septième siècle. Il s'était beaucoup adonné à la botanique et à l'anatomie. Ayant été appelé à Rome, pour y enseigner la médecine, il devint dans la suite botaniste d'Urbain VIII. L'Académie des lycées le reçut parmi ses membres. On le cite comme ayant écrit un des premiers contre l'hypothèse de la production de certains êtres par la corruption. Ses ouvrages dénotent un savoir profond et beaucoup d'érudition.

Commentarius in imagines illustrium virorum Fulvii Ursini. Anvers, 1606, in-4°.
Disputatio de nardo et epithymo adversùs Josephum Scaligerum. Rome, 1607, in-4°. - Mayence, 1607, in-4°.
Annotationes in Francisci Hernandez thesaurum rerum medicarum Novæ Hispaniæ. Rome, tome I, 1648; II, 1651, in-fol.
De animalibus indicis apud Mexicum. Rome, 1628, in-fol. (z.)

FABER (Jean-Mathieu), né à Augsbourg, mérita par ses talens la place de premier médecin du duc de Wurtemberg. Il fut aussi médecin pensionné de la ville d'Heilbronn. L'Académie impériale des Curieux de la nature l'admit dans son sein, sous le nom de Platon. Il mourut le 21 septembre 1702. On a de lui :

Beschreibung des Wild-oder Heilbrunnen zu Rogheim. Francfort, 1669, in-4°.
Strychnomania explicans strychniomaniaci antiquorum, vel solani furiosi recentiorum historiæ monumentum, indolis nocumentum, antidoti documentum. Quam occasione stragis quà crebritate, quà celeritate, quà gravitate, mirabiliter noxiferæ ac miserabiliter neciferæ in Ducali Wurtembergicâ sede, quæ est Neostadii ad Cocharum, obortæ 1677, pridiè kal. sept. memoriæ cautelæ medelæ publico dedicata. Vienne, 1677, in-4°. - *Ibid.* 1683, in-4°.
Cas d'empoisonnement par la belladonne.
Pilæ marinæ anatome botanologica. Nuremberg, 1692, in-4°. (z.)

FABER (Théophile-Benjamin), professeur de médecine à l'Université de Tubingue, était né en 1731 à Neustadt sur la Linde, dans la principauté de Wurtemberg, où son père était médecin du prince. Après avoir fait ses études à Tubingue et à Strasbourg, il prit le grade de docteur dans l'Université de la première de ces deux villes, et y devint, deux ans après, professeur extraordinaire. Mais il ne jouit de sa place que pendant cinq années, étant mort le 25 avril 1760. On a de lui:

Dissertatio quâ novum febrium acutarum specificum anglicanum proponitur. Tubingue, 1755, in-4°.

Ulterior expositio novæ methodi Kæmpfianæ curandi morbos chronicos inveteratos, præcipuè malum hypochondriacum. Tubingue, 1756, in-4°.

Faber (*Antoine*), écrivain du seizième siècle, a laissé l'ouvrage suivant:

Commentationes in Plinii præfationem historiæ naturalis. Rome, 1510, in-4°.

Faber (*Claude*) est auteur de plusieurs ouvrages:

De peste curandâ liber. Paris, 1568, in-8°.

Paraphrasis in Claudii Galeni librum, cui titulus : Prognostica de decubitu infirmorum, ex mathematicâ scientiâ. Lyon, 1550, in-8°.

Faber (*Daniel*) a laissé:

De bellide minori. Heidelberg, 1721, in-4°.

Faber (*Jean-François-Nicolas*), de Brundrut, fit ses études à Bâle, où il publia l'opuscule intitulé:

Dissertatio de thee Helvetico, vom Schweitzerthee. Bâle, 1715, in-4°. — Leyde, 1733, in-8°.

Faber (*Jean-Laurent*) a publié une

Pyretologia, seu de febribus in genere. Iéna, 1666, in-4°.

Thèse soutenue sous la présidence de G. Rolfink.

Faber (*Martin*), auteur d'une

Dissertatio de asthmate. Giessen, 1667, in-4°.

Faber (*Théophile-Frédéric*) a soutenu, sous la présidence d'Elie Camerarius, une assez bonne thèse, ayant pour titre:

Theses miscellaneæ medico-chirurgicæ. Tubingue, 1724, in-4°. (z.)

FABIUS (Guillaume), natif d'un village du Brabant, appelé Hilvaren-Beeck, s'appelait de son véritable nom, en langue flamande, *Boonaerts*. Après avoir passé quelques années à Anvers, où il enseigna les humanités, il vint à Louvain pour y étudier la médecine, et fut admis à la licence dans cette Faculté. Ce n'est cependant pas comme médecin qu'il a brillé, car il n'a obtenu quelque célébrité parmi ses compatriotes que par son habileté dans la langue grecque, qu'il enseignait avec éclat au collége Buslidien de Louvain. Une troupe d'étudians l'assaillit un soir, au moment où il entrait chez lui, et lui porta plusieurs coups, dont il mourut le 28 mai 1590. Il n'a laissé qu'une grammaire grecque :

Epitome syntaxeos linguæ græcæ. Anvers, 1584, in-8°. (o.)

FABRE (Pierre), professeur de pathologie externe, ancien prévôt du Collége de St.-Côme, conseiller du comité de l'Académie royale de chirurgie, naquit à Tarascon en 1716, et fut

reçu dans la Société académique des chirurgiens de Paris le 30 octobre 1751. En 1744, il concourut pour un prix que l'Académie royale de chirurgie proposa sur la nature, le mode d'action et l'emploi chirurgical des remèdes anodins, et quoique la palme fût adjugée à J.-L. Petit, l'Académie fit un rapport avantageux sur le mémoire que Fabre proposa à ce sujet. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables, et dont quelques-uns justifient la réputation dont il a joui :

Traité des maladies vénériennes. Paris, 1758, in-12. - *Ibid.* 1765, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1773, in-8°.
Cet ouvrage contient des observations recueillies avec soin et exposées avec clarté ; il peut encore soutenir, avec quelqu'avantage, le parallèle avec les ouvrages le plus récemment écrits sur cette matière.
Essais sur divers points de physiologie, de pathologie et de thérapeutique. Paris, 1770, in-8°.
On y trouve des vues intéressantes, et qui pourraient encore offrir aujourd'hui le mérite de la nouveauté. Fabre fonde sur l'irritabilité les lois d'une doctrine nouvelle, et cherche à expliquer, au moyen de cette propriété des tissus vivans, les principales fonctions de l'économie animale et la manière d'agir des médicamens.
Recherches sur la nature de l'homme considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie. Paris, 1776, in-8°.
Essais sur les facultés de l'ame considérées dans leurs rapports avec la sensibilité et l'irritabilité de nos organes. Paris, 1785, in-12.
Recherches des vrais principes de l'art de guérir. Paris, 1790, in-8°.
Enfin, Fabre a inséré, dans le recueil des travaux de l'Académie royale de chirurgie, un Mémoire dans lequel il prouve qu'il ne se fait point de régénération des chairs dans les plaies et les ulcères avec perte de substance. (LACHAISE et LONDE)

FABRE (PIERRE-JEAN), médecin de la Faculté de Montpellier, s'acquit une réputation très-étendue à Castelnaudary, où il exerçait sa profession, et où il était né, comme lui-même a pris le soin de nous l'apprendre. Il vivait encore en 1650, puisqu'en cette année, Auguste Hauptmann lui adressa une lettre *De vivâ mortis imagine*, imprimée à Francfort. Il puisa les élémens de sa célébrité dans l'emphase avec laquelle il vanta l'efficacité des remèdes chimiques et des préparations hermétiques, n'oubliant jamais d'ailleurs de se prodiguer les louanges les plus pompeuses. Ses ouvrages, assez nombreux, ont été fort en vogue, quoiqu'ils ne soient que ridicules : on les réimprima plusieurs fois, et on les traduisit en diverses langues, ce qui fait peu d'honneur aux lumières et à la sagacité de ses contemporains.

Palladium spagyricum. Toulouse, 1624, in-8°. - Strasbourg, 1632, in-8°.
Chirurgia spagyrica in quâ de morbis cutaneis omnibus methodicè agitur, et curatio eorum cita, tuta et jucunda tractatur. Toulouse, 1626, in-8°. - Strasbourg, 1632, in-8°.

Insignes curationes variorum morborum, quos medicamentis chymicis jucundissimâ methodo curavit. Toulouse, 1627, in-8°. - Strasbourg, 1632, in-8°.

Myrothecium spagyricum, seu Pharmacopœa chymica, occultis naturæ arcanis ex hermeticorum medicorum scriniis de promptis abundè illustrata. Toulouse, 1628, in-8°. - Léipzick, 1632, in-8°. - Toulouse, 1646, in-8°.

Traité de la peste selon la doctrine des médecins spagyriques. Toulouse, 1629, in-8°. - Castres, 1653, in-8°.

Thesaurus utriusque medicinæ. Toulouse, 1632, in-8°.

Alchymista Christianus. Toulouse, 1632, in-8°.

Hercules pio-chymicus in quô penitissimè tùm moralis philosophiæ, tum chymicæ artis arcana, laboribus herculeis, apud antiquos tanquàm velamine obscuro obruta deteguntur. Toulouse, 1634, in-8°.

L'abrégé des secrets chymiques, où l'on voit la nature des animaux, végétaux et minéraux entièrement découverte, avec les vertus et propriétés des principes qui composent et concernent leur estre, et un traité de la médecine générale. Paris, 1636, in-8°.

Hydrographum spagyricum, in quô de mirâ fontium essentiâ, origine et virtute tractatur. Toulouse, 1639, in-8°. - *Ibid.* 1646, in-4°.

Repugnaculum alchimiæ, adversùs misochymicos quosdam philosophos umbratiles. Toulouse, 1645, in-8°.

In Currum triumphalem antimonii Fr. Basilii Valentini Annotationes, ut et in duodecim alios libellos chymicos. Toulouse, 1646, in-4°.

De auro potabili medicinali. Francfort, 1678, in-4°.

Manuscriptum ad sereniss. Holsat. Ducem Fredericum olim transmissum, res alchymicorum obscuras extraordinariâ perspicuitate explanens è museo Gabr. Clauderi. Nuremberg, 1690, in-4°. - Trad. en allemand par Conrad Horlacher, Nuremberg, 1705, in-8°.

Panchymicum seu anatomia totius universi. Toulouse, 1655, in-4°.

Sapientia universalis, seu anatomia hominis et metallorum. Toulouse, 1654, in-4°.

La plupart de ces écrits ont été réunis et publiés collectivement sous le titre de :

Opera medico-chymica. Francfort, 1652, 2 vol. in-4°. - *Ibid.* 1656, in-4°. - Trad. en allemand, Hambourg, 1713, in-8°.; *Ibid.* 1730, in-8°.

(J.)

FABRI (Honoré), quoiqu'étranger à la profession médicale, mérite d'occuper une place dans ce Dictionaire. Il naquit en 1606 ou 1607, dans le Bugey, et entra en 1626 dans la compagnie de Jésus. Après avoir enseigné pendant plusieurs années la scolastique dans le collége de la Trinité, à Lyon, il alla remplir les fonctions de grand pénitencier à Rome, où il mourut le 9 mars 1688. On ne peut disconvenir que la nature ne lui eût accordé de grandes dispositions, et surtout une ardeur extraordinaire pour le travail; mais d'indiscrets louangeurs étouffèrent le germe de ses talens, en lui inspirant une vanité qui ne lui permit plus de mesurer l'étendue de ses forces. S'étant occupé de tout un peu, et entendant répéter autour de lui qu'il était une véritable encyclopédie vivante, il se persuada bientôt que sa science était universelle, quoiqu'il n'eût rien approfondi, quoiqu'il se fût même contenté d'effleurer les branches des connaissances humaines dans lesquelles sa posi-

tion aurait surtout exigé qu'il fût profondément versé. Le trait le plus saillant de son caractère littéraire, c'est qu'il se montra toujours prêt à combattre ou à défendre les doctrines nouvelles, non-seulement dans la théologie, ce qui eût été peut-être excusable, mais encore dans les lettres, et même jusque dans les sciences. Peu lui importait quel fût le sujet, pourvu que le monde en parlât, car il ne laissa jamais échapper l'occasion de faire quelque bruit, à tel point qu'on l'avait surnommé l'avocat des causes perdues. Sa plume féconde enfanta un grand nombre d'écrits, mais aucun n'a contribué aux progrès du savoir humain, et la plupart sont tombés dans l'oubli, avec les circonstances qui les avaient fait naître. Nous ne citerons ici que ceux qui ont quelque trait à la science médicale. Cependant il nous paraît curieux de rapporter la décision que Fabri, en qualité de grand pénitencier de Rome, donna concernant le système de Copernic; cette déclaration est trop remarquable pour qu'on ne la conserve pas; elle porte en substance que l'église est autorisée à maintenir sa décision tant qu'on n'aura point une démonstration du mouvement de la terre, mais que quand on en aura trouvé une, elle ne fera aucune difficulté de déclarer qu'on peut entendre dans un sens figuré les passages de l'Ecriture qui sont contraires au mouvement de la terre. Certes, les théologiens n'ont pas toujours été aussi accommodans.

Pulvis peruviana febrifugus vindicatus. Rome, 1655, in-8°.
Cette apologie du quinquina fut publiée sous le faux nom d'Antimus Konygius.

Tractatus duo quorum primus de plantis et de generatione animalium, posterior de homine. Paris, 1666, in-4°. - Nuremberg, 1677, in-4°.
Fabri eut l'audace de s'approprier la découverte de la circulation du sang, et son confrère, le P. Regnault, charmé d'ajouter un nouveau titre à l'illustration de sa compagnie, n'hésita pas à la lui adjuger. L'auteur de l'*Origine ancienne de la physique nouvelle* se fonde sur ce que Fabri aurait enseigné la circulation du sang en 1638; mais Harvey est antérieur de dix ans. Fabri, qui dédaignait les dissections (*nec enim philosophi muneris est*, disait-il, *sed chirurgici*), aurait-il pu arriver à cette brillante découverte? D'ailleurs l'écrit dont nous parlons n'est qu'un tissu de plagiats: on y reconnaît à chaque page le compilateur superficiel, crédule et présomptueux. Les mêmes réflexions s'appliquent au traité suivant:

Synopsis optica. Lyon, 1667, in-4°.
Tout ce que Fabri dit sur l'organe de la vue est copié des écrivains les moins recommandables. (J.)

FABRI (Théophile-Leberecht), frère du célèbre géographe Jean-Ernest-Ehregott Fabri, naquit à Bernstadt, le 21 mars 1758. Après s'être fait recevoir à Halle, il vint exercer la médecine à Namslau, dans la Silésie. Sa thèse porte pour titre:

Dissertatio de catalepsi. Halle, 1780, in-4°.

Les Allemands lui doivent une traduction en leur langue de la *Ratio medendi* de Stoll (Breslau, tome I, 1783; II, 1784; III, 1785-1790; IV, 1791; V, 1794; VI, 1795, in-8°. - *Ibid.* 1787-1792, in-8°. - *Ibid.* 1798, in-8°.).

Il est auteur de quelques poésies, dont il a paru un recueil à Breslau (1780, in-8°.). (J.)

FABRICE (Guillaume), surnommé *Hildanus*, parce qu'il était d'un village, près de Cologne, appelé Hilden, où il naquit le 25 juin 1560, fit ses premières études à Cologne, et alla ensuite à Lausanne, en 1586, décidé à y suivre les leçons et la pratique de Jean Griffon, chirurgien fort habile. Guidé par les dispositions naturelles les plus heureuses, il fit de rapides progrès, et ne tarda pas à pouvoir se passer de guide. Un voyage en Allemagne et en France acheva de le perfectionner dans un art où il est impossible de briller sans une longue pratique, sans avoir beaucoup vu et opéré. A son retour, il exerça pendant quelque temps à Lausanne, puis il alla se fixer à Paierne, et y resta neuf années. La ville de Berne lui accorda, en 1614, les deux titres de citoyen et de médecin pensionné, et le roi de France, Louis XIII, le nomma médecin de ses ambassadeurs en Suisse. Fabrice remplit aussi le même office auprès du marquis de Bade. La goutte le tourmenta beaucoup sur la fin de ses jours; pendant plusieurs années, il sut résister, et parvint à calmer les violens accès de cette cruelle maladie par le repos et la tempérance; mais enfin l'irritation se fixa sur sa poitrine, et il fut pris d'un asthme convulsif auquel il succomba le 17 février 1634.

Fabrice de Hilden possédait réellement le génie de la chirurgie : aussi est-ce à cet art qu'il doit ses plus beaux titres de gloire. Ce n'est point se hasarder que de l'en regarder comme le créateur, ou au moins comme le restaurateur en Allemagne, car il a fait pour ses compatriotes ce que Paré avait accompli déjà chez nous avec tant de succès et de gloire, seulement il n'a montré ni la même réserve ni le même discernement que notre illustre chirurgien, soit dans ses réformes, soit dans ses inventions. On peut surtout lui reprocher d'avoir trop aimé les instrumens et les machines : la chirurgie et la médecine sont absolument dans le même cas, et l'une des preuves les plus palpables de l'impéritie de celui qui les exerce, se tire de la multiplicité des agens qu'il emploie. Pour donner une idée, même superficielle, de tous les objets intéressans que renferment ses nombreux ouvrages, il faudrait entrer dans des détails qui nous conduiraient beaucoup trop loin; nous nous contenterons donc de signaler ses recherches philanthropiques sur l'odieux supplice de la torture, et ses réflexions sur les inconvéniens des corps et des maillots, sur le traitement des plaies de tête, sur

celui des plaies d'armes à feu, sur le pansement des fractures, et sur les soins que réclament les hernies. L'ouverture des cadavres était à ses yeux le meilleur moyen pour arriver à la connaissance de la cause et des effets des maladies; mais aussi comptait-il l'anatomie parmi les connaissances indispensables au vrai médecin, bien différent en cela de ces *praticiens*, dont le nombre heureusement diminue tous les jours, qui pensent qu'avec du *tact*, c'est-à-dire de la routine, de l'empirisme aveugle, et une connaissance superficielle des principaux organes, on peut être un grand médecin, puisqu'Hippocrate ne savait pas un mot d'anatomie.

Nous ne citerons que quelques-uns des ouvrages de Fabrice de Hilden :

De gangrœnâ et sphacelo, das ist vom heissen und kalten Brand, oder wie es etliche nennen S. Antonii und Martialis Feuer, desselben Unterschied, Ursache und Heilung, kurze Anzeigung aus Hippocrate, Galeno, und andern fuernehmen Authoren zusammengetragen. Cologne, 1593, in-8°. - Bâle, 1603, in-8°. - *Ibid.* 1615, in-8°. - Trad. en latin, Bâle, 1598, in-8°.; *Ibid.* 1600, in-8°.; Oppenheim, 1617, in-4°.; Francfort, 1611, in-8°., avec la *Practicâ medica* de Denys Fontanon, Lyon, 1558, in-16. - Trad. en français, Paris, 1597, in-8°.; Genève, 1669, in-4°.

Fabrice amputait dans le vif, et recommandait de s'abstenir de narcotiques pendant toute la durée de l'inflammation.

De ambustionibus, quæ oleo et aquâ fervidis, ferro candente, pulvere tormentario, fulmine et quâvis aliâ materiâ ignita sunt. Bâle, 1607, in-4°. - Oppenheim, 1614, in-8°. - Trad. en allemand, Bâle, 1607, in-8°.

De vulnere quodam gravissimo et periculoso ictu sclopeti inflicto observatio et curatio singularis. Oppenheim, 1614, in-8°.

Tractat von der rothen Ruhr. Bâle, 1616, in-8°.

Il existe des traductions latine et française de ce traité sur la dysenterie. Haller pense même que Fabrice le publia en français, tandis qu'il exerçait la médecine à Paierne.

Reiskastenverzeichniss der Arzneyen und Instrumenten, mit welchen ein Wundarzt im Feldlager soll versehen seyn. Bâle, 1615, in-8°. - *Ibid.* 1633, in-8°. - *Ibid.* 1686, in-8°. - Trad. en latin, Genève, 1633, in-8°. - Bâle, 1634, in-8°.

Von geschlossenen Wunden und derselben gruendlichen Curen und Heilung. Bâle, 1615, in-8°.

On trouve à la suite un traité de l'hydarthre.

Epistolarum centuria. Oppenheim, 1619, in-4°.

Gruendlicher Bericht von den Blasenstein. Bâle, 1626, in-8°. - Trad. en latin par Henri Schobinger, Bâle, 1628, in-4°. - en anglais, Londres, 1642, in-8°.

Fabrice se plaint de ce que les chirurgiens de son temps abandonnaient la cystidotomie anx charlatans. Il adopte le grand appareil, c'est-à-dire la méthode de Jean de' Romani.

Kurze Beschreibung der Fuertreflichkeit, Nutz und Nothwendigkeit der Anatomey. Berne, 1624, in-8°.

Production remarquable, dans laquelle Fabrice rapporte un grand nombre de cas où l'ignorance des chirurgiens en anatomie a causé une terminaison funeste. L'ouvrage d'ailleurs roule principalement sur les os. Fabrice a décrit le larynx inférieur de l'oie, et indiqué plusieurs autres

particularités qui sont du ressort de l'anatomie comparée. Il a décrit et figuré les veines du bras.

Obervationum et curationum chirurgicarum centuria I. Bâle, 1606, in-8°. - *Cent. II*, Genève, 1611, in-8°. - *Cent. III*, Oppenheim, 1615. - *Cent. IV, Ibid.* 1619. - *Cent. V*, Francfort, 1627, in-4°.

Nous ignorons si la sixième parut à part, mais elle fut imprimée avec les autres à Lyon, 1641, 2 volumes in-4°.

Les œuvres réunies de Fabrice de Hilden ont été publiées par Jean Beyer, sous le titre suivant :

Opera omnia. Francfort, 1646, in-fol. - *Ibid.* 1682, in-fol. - Trad. en allemand, Francfort, 1652, in-fol.; Hanau, 1652, in-fol. - en français par Théophile Bonet, Genève, 1669, in-4°. (o.)

FABRICIUS (Ernest-Frédéric), médecin du dix-septième siècle, exerça sa profession, d'abord à Vienne, puis à Hambourg, où il se rendit vers 1626. On ne le connaît que par un ouvrage fort insignifiant sur le frontispice duquel son nom se trouve inscrit.

Medicinæ utriusque galenicæ et hermeticæ anatome philosophica, brevem, succinctam, et perspicuam absolutæ artis medicæ oculis subjiciens sciagraphiam. Francfort, 1633, in-fol. (z.)

FABRICIUS (François), de Ruremonde, né vers 1510, et mort en 1572, exerça pendant long-temps la médecine à Aix-la-Chapelle. Il cultivait avec beaucoup de succès les langues latine et grecque. On lui doit une traduction en vers latins de la tragédie grecque intitulée : *La Passion du Christ*, que plusieurs bibliographes attribuent à Saint-Grégoire de Naziance, quoiqu'elle ne soit pas de lui, et que d'autres pensent avoir été composée par Apollinaire de Laodicée. Cette traduction fut imprimée à Anvers (1550, in-8°.). On a encore de Fabricius, outre des Consultations sur la goutte, insérées dans le Recueil de consultations sur les moyens de prévenir et de guérir la goutte (Francfort, 1592, in-8°.), un ouvrage intitulé :

Thermæ Aquenses, sive de balneorum naturalium, præcipuè eorum quæ sunt Aquisgrani et Porceti, naturâ et facultatibus. Aix-la-Chapelle, 1546, in-4°. - *Ibid.* 1564, in-12. (z.)

FABRICIUS (Henri), de Bergzabern, dans le duché de Deux-Ponts, vint au monde en 1547, et fit ses études, tant à Hornbach qu'à Wittemberg et Strasbourg. En 1572, il entreprit le voyage d'Italie, et, à son retour, prit à Bâle, en 1574, le double titre de docteur en chirurgie et en médecine. Il obtint, en 1577, une chaire de philosophie au gymnase d'Hornbach, où il mourut en 1612, le 28 mars. C'était un assez bon poète, et un médecin fort heureux dans sa pratique. Nous n'avons de lui rien de bien remarquable ; ce qui paraît le plus digne d'être cité ici, c'est sa Vie du célèbre botaniste Jérôme Bock, ou Tragus. (z.)

FABRICIUS (Jacques), de Rostock, naquit en cette ville, le 28 août 1577. A l'étude de la médecine, il joignit celle des mathématiques, dans lesquelles il eut pour maître le célèbre Tycho-Brahé. Ayant parcouru la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne, il vint prendre le titre de docteur à Iéna. Son habileté et ses talens lui procurèrent ensuite une pratique fort étendue. Après avoir rempli la place de médecin du duc de Mecklembourg, il devint professeur de médecine et de mathématiques à Rostock, et fut enfin nommé premier médecin de Chrétien IV et de Frédéric III, rois de Danemarck. Il mourut le 14 août 1652. Ses productions littéraires sont peu nombreuses.

Periculum medicum, seu, juvenilium fœturæ priores. Halle, 1600, in-8°.
Uroscopia, seu, de urinis tractatus. Rostock, 1605, in-4°.
De cephalalgiâ autumnali. Rostock, 1607, in-4°.
Institutio medici practicam ingredientis. Rostock, 1619, in-4°.
Oratio renunciationi novi med'cinæ doctoris præmissa, de causis cruentantis cadaveris præsente homicidâ. Rostock, 1620, in-4°.
Dissertatio de nov: antiquo capitis morbo ac dolore, cum aliis disquisitionibus medicis de difficilioribus nonnullis materiis practicis. Rostock, 1640, in-4°. (z.)

FABRICIUS (Jean-Chrétien), l'un des plus célèbres entomologistes connus, naquit, le 7 janvier 1748, à Tundern, dans le duché de Sleswick. Dès que ses premières études furent terminées, il se rendit à Upsal, et y suivit assiduement les leçons de Linné, dont il sut s'approprier la méthode admirable et jusqu'aux formes du style. Sa passion pour l'histoire naturelle ne lui fit cependant pas négliger la carrière médicale, que l'intérêt de sa fortune l'avait forcé à embrasser: il prit le titre de docteur à l'âge de vingt-cinq ans; mais ayant obtenu peu de temps après une chaire d'économie politique à Copenhague, puis, en 1775, une autre d'histoire naturelle et d'économie politique à l'Université de Kiel, il fut libre de se livrer à ses études favorites, et de consacrer tous ses momens à l'observation des insectes. Personne jusqu'à lui n'avait songé à ranger ces animaux d'après une méthode uniforme et des principes rigoureux. Fabricius conçut cette idée neuve et hardie, et la mit à exécution avec beaucoup d'habileté. Tous les entomologistes connaissent la classification qu'il a établie sur la forme et la disposition des mâchoires, et dont lui-même ne se dissimulait pas les immenses difficultés. Elle est jugée maintenant que, par la mort de son auteur, elle appartient au domaine de l'histoire. La nature de ce Dictionaire ne nous permet pas d'insister sur ses avantages et sur ses inconvéniens : Fabricius devait y trouver place, parce qu'il porta le titre de médecin; mais comme il n'exerça jamais la médecine, et qu'il se contenta de tenir, tant qu'il vécut, le sceptre de la branche intéressante de

l'histoire naturelle dont il s'était établi en quelque sorte le législateur, nous sommes obligés de glisser très-rapidement sur son histoire. M. Latreille a jugé ses travaux d'une manière sévère, mais sans partialité, et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux écrits du successeur de l'illustre entomologiste danois. Fabricius est mort en 1807, consumé par le chagrin que lui causaient les désastres du Danemarck. Il aimait beaucoup la France, qu'il habita pendant long-temps et à plusieurs reprises différentes. Ses nombreux ouvrages sont :

Anfangsgruende der œkonomischen Wissenschaften zum Gebrauch akademischer Vorlesungen. Flensbourg, 1773, in-8°. - Copenhague, 1783, in-8°.

Systema entomologiæ ; sistens insectorum classes, ordines, genera, species, adjectis synonymis, locis, descriptionibus, observationibus. Flensbourg, 1775, in-8°.

Outre l'exposition des caractères essentiels pour distinguer les genres du nouveau système qu'il voulait établir, Fabricius a donné, dans cet ouvrage, toutes les espèces que l'on connaissait alors.

Genera insectorum, eorumque characteres naturales, secundum numerum, figuram, situm et proportionem omnium partium oris ; adjecta mantissa specierum nuper detectarum. Kiel (1777), in-8°.- Kiel, 1790, in-8°.

C'est l'exposition détaillée des classes et des genres des insectes.

Philosophia entomologica, sistens scientiæ fundamenta, adjectis definitionibus, exemplis, observationibus, adumbrationibus. Hambourg et Kiel, 1778, in-8°.

Cet ouvrage, composé d'après le modèle de la philosophie botanique de Linné, est encore aujourd'hui le meilleur en son genre.

Reise nach Norwegen, mit Bemerkungen aus der Naturhistorie und OEkonomie. Hambourg, 1779, in-8°.-Trad. en français par Millin et Winckler, Paris, 1803, in-8°.

Von der Volksvermehrung, insonderheit in Daenemark. Hambourg et Kiel, 1781, in-8°.

Species insectorum, exhibentes eorum differentias specificas, synonyma auctorum, loca natalia, metamorphosin, adjectis observationibus, descriptionibus. Hambonrg, 1781, 2 vol. in-8°.

Betrachtungen ueber die allgemeine Einrichtungen in der Natur. Hambourg, 1781, in-8°.

Sander's œkonomische Naturgeschichte fuer den teutschen Landmann und die Iugend in den mittlern Schulen, fortgesetzt. 4e volume. Léipzick, 1784, in-8°.

Kultur der Gewaechse zum Gebrauch des Landmanns. Léipzick, 1784, in-8°.

Briefe ueber London, vermischten Inhalts. Dessau, 1784, in-8°.

Von der Erziehung, besonders in Daenemark. Dessan, 1784, in-8°.

Hvori bestaaer borgerdyd besvaret. Copenhague, 1786, in-8°.

Policeyschriften. Kiel, 1re partie, 1786 ; 2e partie, 1790, in-8°.

Fabricius a réuni sous ce titre tout ce qu'il avait publié séparément jusqu'alors snr l'économie politique.

Mantissa insectorum, sistens eorum species nuper detectas, adjectis characteribus genericis, differentiis specificis, emendationibus. Copenhague, 1787, 2 vol. in-8°.

Supplément à l'ouvrage intitulé : *Species insectorum.* Il est presqu'aussi volumineux que cet cuvrage lui-même.

Entomologia systematica emendata et aucta, secundum classes, or-

dines, genera, species; adjectis synonymis, locis, observationibus, descriptionibus. Copenhague, tome I, 1792; II, 1793; III, 1793-1794; IV, 1794, in-8°.

Le premier et le quatrième volumes sont divisés chacun en deux parties. L'auteur a refondu tous les *species* précédens dans ce grand ouvrage. Il y a fait à sa méthode quelques changemens dont le plus important consiste à avoir divisé son ancienne classe des synistrates en trois nouvelles, celles des piézates, des odonates et des mitosates.

Ueber Akademien, insonderheit in Daenemark. Copenhague, 1796, in-8°.

Fabricius a donné une esquisse de sa propre vie dans ce petit ouvrage.

Index alphabeticus in Entomologiam systematicam. Copenhague, 1796, in-8°.

Supplementum Entomologiæ systematicæ. Copenhague, 1797, in-8°.

Fabricius, en faisant disparaître de son système la classe des crustacés ou agonates, la subdivisa en trois, auxquelles il donna les noms de polygonates, de kleistagnates et d'exochnates.

Systema eleutheratorum. Kiel, 1801, 2 vol. in-8°.

Systema rhyngotorum secundum ordines, genera, species; adjectis synonymis, locis, observationibus, descriptionibus. Brunswick, 1803, in-8°.

Index alphabeticus in J.-C. Fabricii systema rhyngotorum, genera et species continens. Brunswick, 1803, in-4°.

Resultate naturhistorischer Vorlesungen. Kiel, 1804, in-4°.

Systema antliatorum. Brunswick, 1805, in-8°.

Fabricius a encore inséré dans les recueils de diverses Sociétés savantes de France et d'Allemagne, un assez grand nombre de Mémoires, tous plus ou moins intéressans, mais sur lesquels il serait trop long d'insister ici. (J.)

FABRICIUS (Jean-Georges), célèbre médecin allemand, né à Nuremberg, le 23 septembre 1593, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions. Une chute grave, qu'il fit en 1602, et dans laquelle il se luxa la cuisse gauche, le rendit boiteux pour le restant de ses jours. Cette difformité redoubla son zèle et son ardeur pour l'étude. En 1610, il fut envoyé par ses parens à l'Université d'Altdorf, et y obtint, au bout de trois ans, les honneurs du baccalauréat. En 1616, il devint maître ès-arts. L'année suivante, il se rendit à Wittemberg, et il fut le commensal de Sennert, puis dirigea ses pas vers Iéna, où il se fit aggréger, en 1619, à la Faculté de philosophie. Cette même année, il revint à Nuremberg, et de là partit pour Bâle, où il prit le titre de docteur en 1620, et entra solennellement dans le sein de la Faculté de médecine. Malgré ces honneurs extraordinaires, il ne put se résoudre à rester en Suisse, revint dans sa patrie, et y occupa successivement les différentes charges du Collége des médecins. L'électeur palatin et le comte de Hohenlohe lui décernèrent le titre de premier médecin. L'empereur Léopold le créa aussi comte palatin, en 1659. Il mourut le 18 novembre 1668. L'étendue de sa pratique ne lui permit pas d'écrire beaucoup. On ne connaît de lui que des opuscules insignifians :

Dissertatio de phrenitide. Bâle, 1620, in-4°.

Incerti auctoris præcognitorum historicorum epitome, primùm antè 20 annos publici juris facta. Halle, 1650, in-12.
Der Boschen von Duenkelspuehl. Nuremberg, 1657, in-fol.
Χαῖρε Potentiss. et Invinctiss. Principi ac Dn. Dn. Leopoldo, Rom. Imperatori, cùm ejus majestas urbem Norimbergam ingrederetur, quadruplici voto acclamatum. Nuremberg, 1658, in-4°. (O.)

FABRICIUS (Jérôme), médecin d'Augsbourg, né le 19 janvier 1567, fut conduit, par son goût pour la médecine, à Padoue, où il devint, en 1594, procureur de la nation allemande. De là il se rendit à Bologne, puis à Bâle. Ce fut dans cette ville qu'on lui conféra le doctorat, en 1595. De retour dans sa patrie, il fut successivement médecin des villes de Windsheim et de Neustadt, en Franconie, puis de Chrétien, marquis de Brandebourg. Ce prince, voulant lui témoigner publiquement son estime, lui accorda le privilége d'établir une pharmacie. Fabricius ouvrit en effet son officine en 1628, mais la guerre ne le laissa pas jouir long-temps des fruits de son travail; il fut obligé, en 1631, de revenir à Windsheim, où il mourut le 27 juillet de l'année suivante. Il ne reste rien de lui. (O.)

FABRICIUS (Philippe-Conrad), naquit, le 2 octobre 1714, à Buzbach, dans la Hesse, de Jacques Fabricius, médecin pensionné de cette petite ville. Dès qu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, son père l'envoya à l'Université de Giessen, où il commença ses études médicales. Au bout d'un an, il revint dans sa patrie, et, en 1733, il se rendit à Strasbourg, afin de se perfectionner surtout dans la connaissance de l'anatomie. Après avoir passé deux ans dans cette école, alors célèbre, il suivit avec assiduité la pratique de son père. En 1737, il retourna une seconde fois à Strasbourg pour y prendre la licence, et l'année suivante il devint médecin-adjoint de Buzbach. L'université de Helmstaedt lui confia une chaire d'anatomie, de physiologie et de pharmacie en 1748; au bout de deux années, il fut nommé conseiller du duc de Brunswick, et président de la Société de médecine de Helmstaedt. La mort termina sa carrière le 19 juillet 1774. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages, dont voici les titres :

Dissertatio de ægro epilepsiâ saltatoriâ laborante, Giessen, 1737, in-4°.
Idea anatomicæ practicæ, exhibens modum cadavera humana ritè secandi. Wetzlar, 1741, in-8°. - Halle, 1774, in-8°. - Trad. en allemand par Charles-François Schroeder, Copenhague, 1776, in-8°.
Primitiæ floræ Butisbacensis, sive sex Decades plantarum rariorum inter alias Butisbacum spontè nascentium, cum observationibus, methodos plantarum Tournefortianam, Rivianam, Raianam, Knautianam et Linnæanam potissimùm concernentibus, recensitæ et celeberrimo nomine viri exper. Jo. Casim. Hertii inscriptæ. Wetzlar, 1743, in-8°.

On trouve dans cet ouvrage l'indication des plantes qui croissent spontanément autour de Giessen, et que Dillen a omises dans sa flore de cette

dernière ville. L'auteur a placé en tête une courte notice sur les hommes remarquables de la république des lettres, qui sont nés à Buzbach.

Sciagraphia historiæ physico-medicæ Butisbaci ejusque viciniæ, cum sylloge observationum anatomico-chirurgico-medicarum minus vulgarium. Wetzlar, 1746, in-8°.

Oratio de autopsiæ in medicinâ utilitate et præstantiâ. Helmstaedt, 1748, in-4°.

Programma quò facilitatem insignem extractionis fœtûs vivi et incolumis in parturientibus procidentiâ uteri sine inversione laborantibus tempestivè tentatæ notabili quodam casu clinico-practico et argumentis anatomicis declarat. Helmstaedt, 1748, in-4°.

Commentatio historico-physico-medica de animalibus quadrupedibus, avibus, amphibiis, piscibus et insectis Wetteraviæ indigenis. Helmstaedt, 1749, in-8°.

Programma invitatoria ad sectionem anatomicam cadaveris sexûs fœminei. Helmstaedt, 1749, in-8°.

Singularia quædam in tribus cadaveribus infantilibus nuper adnotata. Helmstaedt, 1749, in-4°.

Programma quò morbum et curationem juvenis prægrandi musculorum abdominis inflammatione et periculosâ puris in cavum illius effusione laborantis paracentesi in integrum restituti, anatomicè et medicè considerat. Helmstaedt, 1749, in-4°.

Prolusio academica, quâ disquiritur, utrùm secundum opinionem vulgarem assidua tractatio studii medici et anatomici cumprimis, plus tædii et molestiarum, quam amœnitatis conjunctum habeat, ac an in illâ cultores suos ad præmaturam mortem disponat? Helmstaedt, 1749, in-4°.

Oratio de insignibus incrementis et culturâ quæ scientia medica fundationi academiarum accepta refert, quam Acad. Jul. Carol. suum natalem 1748 idib. oct. celebraret. Helmstaedt, 1749, in-4°.

Dissertatio de præcipuis cautionibus in sectionibus et perquisitionibus cadaverum pro usu fori observandis. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Dissertatio de cognitionis anastomoseos vasorum insigni usu. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Dissertatio quò sectionem et demonstrationem publicam cadaveris hominis adulti sexûs virilis decollati indicat. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Programma quò observationes nonnullas anatomicas in tribus præcedentibus cadaveribus adultis factas succinctè recenset, et sectionem anatomicam indicit. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Dissertatio observationes quosdam circà constitutionem epidemicam anni 1750 adnotatas sistens. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Dissertatio de paralysi brachii unius et pedis alterius lateris dysentericis familiari. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Dissertatio de lethalitate vulnerum ventriculi, secundum principia anatomica et medica expensa. Helmstaedt, 1751, in-4°.

Insérée aussi dans la *Collectio opusc. select. ad med. for.* de J.-C.-F. Schlegel, tome II, n°. 12.

Dissertatio de noxis ex cibis oriundis effectibus. Helmstaedt, 1751, in-4°.

Oratio de præcipuis Germanorum in rem herbariam meritis. Helmstaedt, 1751, in-4°.

Prolusio anatomica. Dubia quædam circà novum systema evolutionis vasorum cutaneorum naturalis in morbo variolarum contingentis exponens. Helmstaedt, 1751, in-4°.

Prolusio anatomica, sistens nonnullas observationes anatomicas. Helmstaedt, 1751, in-4°.

Oratio de officiis prorectoris academici, salutis publicæ academicæ

custodis, cum functione medici insigni analogiâ et convenientiâ. Helmstaedt, 1751, in-4°.

Programma quô caussæ infrequentiæ vulnerum lethalium præ minus lethiferis ex fabricâ corporis humani anatomicâ et situ partium eruuntur. Helmstaedt, 1753, in-4°.

Inséré aussi dans la collection de Sehlegel, tome IV, n°. 23.

Programma quô observationes nonnullas anatomicas nuperis sectionibus collectas recensere pergit. Helmstaedt, 1754, in-4°.

Sammlung einiger medicinischen Responsorum und Sectionsberichte. Helmstaedt, 1754-1760, in-8°. - Halle et Helmstaedt, 1772, in-8°.

Dissertatio de hujus sæculi emendationibus studii medici practici. Helmstaedt, 1755, in-4°.

Dissertatio de suppressæ transpirationis caussis morbisque præcipuis ex eâdem ortis. Helmstaedt, 1756, in-4°.

De fonte martiali medicato Helmstadiensi commentatio. Helmstaedt, 1756, in-4°.

Dissertatio de ichthyocollâ. Helmstaedt, 1756, in-4°.

Dissertatio de sale alcali fixo minerali. Helmstaedt, 1756, in-4°.

Dissertatio de distinguendo certo à probabili in medicinâ. Helmstaedt, 1756, in-4°.

Dissertatio sistens genuinam calculi renalis genesin. Helmstaedt, 1757, in-4°.

Programma responsionem ad dubia contrà analysin fontium martialium sistens. Helmstaedt, 1757, in-4°.

Enumeratio methodico plantarum horti medici Helmstadiensis. Helmstaedt, 1759, in-8°. - *Ibid.* 1763, in-8°. - *Ibid.* 1776, in-8°.

Programma quô syllogen observationum anatomicarum ab anno 1754 - 1759 in theatro anatomica Helmstadiensi factarum communicat. Helmstaedt, 1759, in-4°.

Dissertatio de sulphuris antimonii aurati eximio usu in arthritide nonnullis casibus illustrato. Helmstaedt, 1759, in-4°.

Dissertatio de oleis distillatis æthereis. Helmstaedt, 1759, in-4°.

Observationes in puellâ variolis defunctâ. Helmstaedt, 1760, in-4°.

Dissertatio de nephritide. Helmstaedt, 1760, in-4°.

Dissertatio de motibus convulsivis. Helmstaedt, 1763, in-4°.

Animadversiones varii argumenti ex scriptis ejus minoribus collegit notisque adjectis edidit G.-R. Lichtenstein. Helmstaedt, 1783, in-4°.

(J.)

FABRICIUS (Septime-André), frère de Wolfgang-Ambroise, naquit à Nuremberg, le 4 décembre 1641. Il se consacra, comme son frère et son père, à la médecine, et fit ses études à Bâle. Le doctorat lui fut accordé dans l'Université de cette ville. Aussitôt après il entreprit un voyage en Italie, et, à son retour dans sa patrie, il fut admis, en 1659, dans le Collége des médecins. Depuis lors il partagea son temps entre la pratique et l'étude, et mourut le 10 décembre 1705, ne laissant que trois opuscules, qu'il avait composés dans sa jeunesse :

Disquisitio medica de catulis hydrophoborum, quam in almâ universitate Patavinâ exercitii gratiâ conscripsit ac edidit. Padoue, 1665, in-4°.

Μελέτημα ἰατρικὸν, *de medicinâ universali, quod cum epimetro, synomilis suis, in itinere neapolibano ad demulcendas viarum molestias recensuit et evulgavit.* Venise, 1666, in-4°.

Discursus medicus de termino vitæ humanæ, quem in antiquissimo Romanorum gymnasio inter familiares instituit et ad instantiam publici juris fecit. Rome, 1666, in-4°. (z.)

FABRICIUS (VINCENT), de Hambourg, où il naquit le 25 septembre 1612, alla faire ses études à Leyde, et prit, en 1634, le titre de docteur en médecine dans cette Université. Il s'adonna ensuite au droit, science dans laquelle il fit des progrès remarquables. L'évêque de Lubeck l'honora du titre de conseiller, en 1644; mais il n'occupa pas ce poste pendant longtemps, et vint la même année s'établir à Dantzick avec sa famille. Cette ville le nomma sur-le-champ syndic, et deux ans après bourguemestre. Ses talens oratoires et sa profonde connaissance des intérêts de la république, lui méritèrent treize fois l'honneur d'être député par le sénat à la diète de Pologne. Il mourut dans le cours d'une de ces assemblées, le 11 septembre 1667, à Varsovie. La médecine ne fut pour lui qu'une occupation secondaire : il n'a guère écrit sur ce sujet qu'une observation insérée dans les actes de l'Académie des Curieux de la nature, et sa thèse de réception, dont voici le titre :

Positiones medicæ miscellaneæ. Leyde, 1634, in-4°.

Ses autres productions consistent principalement en poésies latines, dont il a paru trois éditions : la première à Leyde en 1632, in-12; la seconde dans cette même ville en 1638, in-12; la troisième, enfin, à Léipzick en 1685, in-8°. Cette dernière est due à son fils Frédéric Fabricius, premier pasteur d'une des églises de Stettin, connu par quelques écrits théologiques, et par son savoir dans les langues orientales. On a encore de Vincent Fabricius une assez longue pièce de vers en tête des *Epistolæ latinæ* de Boschorn. (J.)

FABRICIUS (WOLFGANG-AMBROISE), fils de Jean-Georges Fabricius, se livra comme son père à la médecine, mais parcourut une carrière moins brillante, parce que la mort vint interrompre le cours de ses succès. Il avait consacré plusieurs années aux études, tant à Strasbourg qu'à Tubingue, Ingolstadt et Padoue, il avait parcouru la France et l'Italie, lorsqu'une mort prématurée l'emporta le 13 janvier 1653. Charles Spon a décrit en latin la maladie à laquelle il succomba, et son père fit imprimer, en son honneur, une espèce d'éloge funèbre (Nuremberg, 1653, in-4°.). Nous n'avons de lui que deux opuscules remplis d'érudition, et fort rares aujourd'hui, qui tous deux ont été publiés par son père.

De lucernis veterum. Nuremberg, 1653, in-4°.

Αποριμα βοτανικον de signaturis plantarum. Nuremberg, 1653, in-4°. (J.)

FABRIZIO (JÉRÔME), l'un des médecins les plus célèbres qu'ait produit l'Italie, naquit en 1537, à Aquapendente, ville dans l'état de l'église, au territoire d'Orviette; il est générale-

ment connu sous le nom de *Fabrice d'Aquapendente*. Ses parens, malgré leur peu de fortune, le firent élever à l'Université de Padoue, où il apprit les langues grecque et latine. Après avoir terminé sa philosophie, Fabrizio embrassa la médecine, qu'il étudia sous Fallopio, dont il sut s'attirer la bienveillance par son assiduité à suivre les leçons de cet anatomiste célèbre, et par son goût pour l'anatomie et la chirurgie. Il ne tarda pas à faire des progrès rapides avec un tel maître; car celui-ci, non content de le diriger lui-même dans ses travaux anatomiques, et dans le manuel des opérations sur le cadavre, lui fournissait encore toutes les occasions possibles d'observer les maladies. Lorsque Fabrizio se présenta à la Faculté de Padoue pour obtenir le grade de docteur en médecine, la manière brillante avec laquelle il subit ses examens, fut pour Fallopio un dédommagement bien flatteur des soins qu'il avait pris pour le former; aussi ne lui en devint-il que plus attaché, et quand les circonstances particulières le forçaient de s'absenter, c'était sur lui qu'il se reposait du soin de faire ses leçons. La république de Venise connaissant tout le mérite de Fabrizio, et satisfaite des services qu'il avait déjà rendus, le désigna, en 1565, pour succéder à Fallopio, qui venait de mourir; mais ce ne fut qu'en 1584 qu'il en remplit définitivement les fonctions. Fabrizio, jaloux de contribuer aux progrès de l'anatomie, désirait tellement d'en étendre la connaissance, qu'il fit construire à ses frais un amphithéâtre à Padoue. En 1593, le sénat de Venise en fit construire un autre beaucoup plus spacieux et mieux bâti, au frontispice duquel on plaça une inscription rappelant le nom de Fabrizio. Les cours consacrés à l'anatomie et à la pratique des opérations chirurgicales, étaient suivis par un grand nombre d'élèves, qu'attirait sa haute réputation. La république de Venise montra le prix qu'elle attachait à ses grands talens, en lui allouant un revenu de cent écus d'or, et lui conféra le titre de chevalier de Saint-Marc. Comblé d'honneurs, après cinquante années d'une vie entièrement employée à des travaux utiles, Fabrizio mourut âgé de quatre-vingt deux ans, regretté des nombreux amis que lui avaient gagnés les excellentes qualités dont il était doué. Il se concilia l'estime générale par son désintéressement. Il refusait constamment d'être payé de ses honoraires; la reconnaissance de ses malades se manifesta par de nombreux présens, dont il orna un cabinet, sur la porte duquel il avait placé cette inscription : *Lucri neglecti lucrum*.

Comme anatomiste, Fabrizio se montra le digne successeur de Fallopio; il suivit l'exemple de son illustre maître dans l'emploi qu'il fit de l'anatomie comparée, pour expliquer les fonctions du corps humain. C'est à lui qu'il faut rapporter

l'honneur d'avoir découvert les valvulves dans les veines, quoique trente ans auparavant Etienne, Cannani et de le Boë en eussent parlé; mais l'existence de ces parties fut contestée par les anatomistes du temps, et surtout par Vésale, Eustachi et Fallopio. Sans les recherches de Fabrizio sur les valvules, peut-être Harvey, dont il fut le maître, n'aurait-il point confirmé la découverte de la circulation, soupçonnée par Césalpin et Servet. Fabrizio a décrit l'épiploon mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors; il a aussi reconnu les vaisseaux omphalo-mésentériques chez le chien et le chat, et très-bien distingué les différences que présente l'appendice cœcal chez l'homme et les animaux. Avant lui on n'avait point parlé de la tunique musculaire de la vessie, il soupçonna qu'elle pouvait servir à l'expulsion de l'urine. Il est encore beaucoup d'autres particularités anatomiques dont la découverte lui appartient, mais qui sont trop peu remarquables pour qu'il en soit fait mention ici. C'est principalement à la chirurgie, qu'il a enrichie d'un grand nombre de procédés nouveaux, que Fabrizio doit la grande réputation qu'il a conservée jusqu'à nos jours; il veut qu'avant d'opérer l'ankylo blépharon, on garnisse la pointe du bistouri d'une petite boule de cire; dans la blépharoptose et l'ectropion, un emplâtre agglutinatif, au moyen duquel on élève ou on abaisse la paupière, lui paraît préférable à l'excision. Ce praticien est le premier qui se soit élevé contre la mauvaise habitude qu'avaient les sages-femmes de déchirer le filet de la langue, chez les enfans nouveau-nés, avec un de leurs ongles, qu'elles conservaient long et pointu dans cette intention; il fixa l'attention des chirurgiens sur l'inutilité de la section de ce frein de la langue, dans le plus grand nombre des cas. Le premier il rejeta le procédé de Paul d'Egine pour diminuer le volume des mamelles chez l'homme, et prescrivit d'appliquer seulement une éponge trempée dans de l'eau minérale ou de l'eau de chaux. Fabrizio fut un des plus zélés partisans de l'opération de l'empyème; l'endroit le plus favorable pour faire l'incision, lui paraissait être l'intervalle qui sépare la cinquième et la sixième côtes, en comptant de haut en bas, et à quatre ou cinq travers de doigts à peu près sur le côté du sternum; de plus, il conseillait encore de se servir d'une ficelle tendue obliquement du milieu de la poitrine à l'épine, et de plonger l'instrument là où se termine le premier tiers; il ne voulait pas qu'on laissât écouler tout le pus dès la première fois. Il est encore le premier qui ait fait mention de l'hydro-sarcocèle, pour lequel il pratiquait, à la partie supérieure du scrotum, une petite ouverture au moyen de laquelle il introduisait des tentes enduites d'onguens digestifs, qu'il pensait être propres à consumer le testicule.

Par ses travaux en chirurgie, Fabrizio mérite d'être placé à

la tête des chirurgiens de son temps; c'est l'opinion qu'en avait Boerhaave, lorsqu'il disait de lui : *Superavit enim omnes et nemo illi hanc disputat gloriam.* Ses ouvrages sur cette branche de l'art de guérir seront consultés avec fruit; outre plusieurs faits intéressans, ils renferment d'excellens préceptes pratiques. Ses ouvrages occupent une des premières places dans l'histoire de l'anatomie; il y décrit d'abord la structure des organes, puis il donne des détails sur leurs usages. En général, ses productions sont remarquables par la méthode qui y règne.

Pentateuchus chirurgicus. Francfort, 1592, in-8°.
La publication de cet ouvrage est dû aux soins de Jean-Hartmann Boyer. C'est la seconde partie de celui que Fabrizio publia plus tard. Il y traite des tumeurs, des plaies, des ulcères, des fractures et des luxations.
De formato fœtû. Padoue, 1600, in-fol. - *Ibid.* 1603, in-fol. - Venise, 1620, in-fol.
De visione, voce et auditu. Venise, 1600, in-fol. - Padoue, 1603, in-fol. - Francfort, 1605 - 1614, in-fol.
Tractatus de oculo, visûs organo. Padoue, 1601, in-fol. - Francfort, 1605 - 1613, in-fol.
Les recherches de Fabrizio, sur les organes des sens, doivent être consultées avec soin par les anatomistes qui se livrent à l'étude de leur structure.
De venarum ostiolis. Padoue, 1603 - 1605, in-fol.
Les travaux de Fabrizio, sur les valvules, sont exposés dans cet ouvrage qui, par conséquent, est un des plus remarquables de tous ceux qui ont été publiés sur l'anatomie.
De brutorum loquelâ. Padoue, 1603, in-fol.
L'auteur attribue un langage à chaque espèce d'animal, et le compare avec celui de l'homme.
De locutione et ejus instrumentis. Padoue, 1603, in-fol. - Venise, 1603, in-4°.
On rapporte que l'auteur vit, en un seul jour de l'année 1588, tous les Allemands abandonner son école, parce qu'en expliquant le mécanisme des muscles de la langue, il avait tourné en ridicule leur manière de prononcer.
De musculi artificio et ossium articulationibus. Vicence, 1614, in-4°.
Cet ouvrage renferme des considérations bonnes pour le temps sur la mécanique animale, sujet trop négligé, que Barthez a traité avec un talent supérieur.
De respiratione et ejus instrumentis libri duo. Padoue, 1615, in-4°.
Opera chirurgica in duos partes divisa. Padoue, 1617, in-fol - *Ibid.* 1647, in-fol. - *Ibid.* 1666, in-fol. avec fig. - Venise, 1619, in-fol. - Francfort, 1620, in-fol. - Leyde, 1722, in-fol. - Lyon, 1628, in-4°. - Trad. en hollandais, 1647 - 1666, in-fol. - en français, Lyon, 1649, 1670, 1729, in-8°.; Rouen, 1658, in-8°. - en italien, Padoue, 1671; *Ibid.* 1684; *Ibid* 1711. - en allemand, Nuremberg, 1672, in-4°.; *Ibid* 1716, in fol.
Dans cet ouvrage se trouve compris le *Pentateuchus chirurgicus.* En suivant de la tête aux pieds, l'auteur traite de toutes les maladies qui réclament les secours de la chirurgie. Le grand nombre d'éditions, et la traduction de cet ouvrage dans les principales langues de l'Europe, prouvent qu'il a été pendant long-temps mis au rang des livres classiques, et même aujourd'hui on peut le lire avec avantage; c'est le plus important de tous les ouvrages de Fabrizio.
De motu locali animalium secundum totum. Padoue, 1618, in-4°.

Dans cet ouvrage l'auteur cherche à expliquer le mécanisme de la marche de l'homme et des animaux, ainsi que du vol des oiseaux.

De gulá, ventriculo, intestinis tractatus. Padoue, 1618, in-4°.

De totius animalis integumentis opusculum. Padoue, 1618, in-4°. - Milan, 1672, in-4°.

De gressu. Padoue, 1618, in-4°.

De formatione ovi et pulli. Padoue, 1621, in-fol.

Fabrizio a consacré quelques erreurs relativement à la génération; entre autres, il prétendit que l'enveloppe calcaire de l'œuf ne se développe qu'à l'époque de la ponte.

Opera anatomica. Padoue, 1625, in-fol. - Francfort, 1623, in-fol.

C'est la réunion des traités *De formato fœtû; De formatione ovi et pulli; De locutione*, et *De brutorum loquelá.*

Medicina practica. Paris, 1634, in-4°.

Bourdelot en est l'éditeur, mais Thomas Bartholin assure que cet ouvrage est apocryphe.

Opera omnia physiologica et anatomica. Leipzick, 1687, in-fol.

Avec une préface de Bohn.

Opera omnia anatomica et physiologica, cum præfatione Bern.-Sieg. Albini. Leyde, 1723, in-fol. avec fig. - *Ibid.* 1737, in-fol. avec fig.

(BOISSEAU et LEFÈVRE)

FAEHTZ (PHILIPPE), professeur d'anatomie et de chirurgie au lycée de Linz en Autriche, né à Vienne le 11 mai 1724, et mort en 1787, a publié un manuel fort insignifiant d'anatomie sous le titre de

Kurzes anatomisches Fragbuechlein, von den Theilen des meuschlichen Koerpers, welche denen angehenden Wunduerzten vor allen zu wissen nothwendig sind. Linz, 1777, in-8°. (J.)

FAGET (JEAN), de Castelnau en Armagnac, naquit au commencement du siècle dernier, dans une famille qui exerçait la chirurgie depuis deux cents ans, et mourut à Paris le 7 novembre 1762. Il vint dans la capitale à l'âge de dix-neuf ans, fit ses cours particuliers chez Duverney, entra chez le célèbre Petit, et fut admis dans la Compagnie de St.-Côme en 1729. Reçu, deux ans plus tard, au nombre des conseillers de la Société académique des chirurgiens de Paris, il fit part à cette Société de ses observations sur les abcès au fondement, et s'efforça de prouver la nécessité de fendre l'intestin rectum, pour peu que le pus de l'abcès l'avoisine. Le talent de Faget et l'aménité de son caractère lui méritèrent la confiance de la duchesse douairière de Bourbon, qui le nomma son chirurgien, et à laquelle il fit l'opération d'un *dépôt de lait*. En reconnaissance de ses services, la duchesse lui laissa une pension en mourant. En 1743, il fut nommé substitut de Foubert à l'hôpital de la Charité, dont il devint chirurgien en chef en 1748. En 1753, il fut nommé correspondant de la Société royale de Londres, à laquelle il avait envoyé des remarques sur l'emploi avantageux qu'on pouvait faire de l'agaric de chêne, pour arrêter le sang

après les amputations. Enfin, le roi le nomma vice-directeur de l'Académie de chirurgie, l'année même qu'il mourut.

Faget n'a laissé aucun ouvrage. On a seulement de lui deux Mémoires insérés parmi ceux de l'Académie royale de chirurgie, le premier sur les abcès qui arrivent au fondement, le second sur une tumeur cancéreuse à la mamelle.

(LACHAISE et LONDE)

FAGON (GUY-CRESCENT), premier médecin de Louis XIV, naquit à Paris, au Jardin royal des plantes, le 11 mai 1638, de Fagon (Henri), médecin, et de Louise de la Brosse, nièce de Guy de la Brosse, médecin ordinaire de Louis XIII, intendant et fondateur du Jardin des plantes.

Fagon perdit son père fort jeune. Son grand-oncle maternel se chargea de son éducation, et fortifia, par son exemple et ses conseils, ce goût pour la botanique et la médecine, que lui avait inspiré, dès l'âge le plus tendre, le lieu même de sa naissance. Il fit ses études avec beaucoup de succès au Collége de Ste.-Barbe, et s'étant livré entièrement à celle de la médecine, il fut bachelier en 1662, et reçu docteur le 9 décembre 1664. Promu la même année à la chaire de professeur de botanique, il s'empressa de justifier le choix qu'on avait fait de lui, et de réaliser, par des preuves éclatantes, les espérances qu'avait fait naître son goût décidé pour cette science. Il entreprit, à ses frais, quoiqu'il ne possédât qu'une fortune médiocre, un voyage en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes et les Pyrénées, et en rapporta une collection abondante de plantes, que Vallot, son protecteur, réunit à celles qu'il faisait venir de tous côtés, et dont, en 1665, il publia le catalogue sous le nom d'*Hortus regius*. Fagon put revendiquer la principale part de la rédaction de cet ouvrage, qu'il avait fait précéder d'un poème intitulé : *Carmen gratulatorium illustrissimo horti regii restauratori D. D. Antonio Vallot, archiatrorum principi, editum*. Paris, 1666. La réputation de Fagon, comme démonstrateur habile, médecin érudit et praticien consommé, le fit appeler à la cour. Louis XIV, après l'avoir successivement attaché à la dauphine et à la reine, le nomma son premier médecin le 16 novembre 1693. Loin de s'enorgueillir d'un titre aussi honorable, Fagon sembla n'en être que plus modeste; il n'usa des faveurs de la cour que pour les faire rejaillir en entier sur la Faculté de médecine de Paris; car voulant soutenir ses privilèges et opposer une barrière au charlatanisme, il obtint, en 1694, la suppression de la chambre des médecins provinciaux et la cessation de tous les arrêts du grand conseil rendus en sa faveur.

Les progrès de la botanique et l'embellissement du Jardin des plantes furent les choses que Fagon eut le plus constamment

en vue; ne pouvant remplir lui-même les fonctions de démonstrateur de botanique, il appela Tournefort à Paris, et le nomma à cette chaire. Enfin, il inspira au roi le dessein de faire voyager, pour les progrès de l'histoire naturelle, des hommes recommandables par leurs talens, et obtint la construction d'un monument où chacun d'eux pût déposer les fruits de ses courses lointaines.

En 1699, l'Académie des sciences admit Fagon au nombre de ses honoraires. Ses travaux continuels affaiblirent sa santé, et il fut attaqué de la pierre, dont il supporta l'opération avec un courage héroïque. A la mort de Louis XIV, il se retira au Jardin des plantes, dont il avait conservé la surintendance, et y mourut, le 11 mars 1718, âgé de quatre-vingts ans.

Fagon a laissé peu d'ouvrages : le plus important est une Dissertation qu'il publia, en 1697, sur les effets et l'emploi méthodique du quinquina. En 1680, il avait fait imprimer une Lettre, adressée à M. l'abbé Bourdelot, premier médecin de la reine de Suède, sur la maladie et la mort de M. le duc de la Rochefoucault. On trouve dans la vie de Bayle, insérée à la tête de son Dictionnaire, faite en 1622, une Consultation écrite par Fagon, le 29 décembre 1706, pour la maladie de ce célèbre médecin. Enfin, Fagon a fait insérer plusieurs Observations parmi les Mémoires de l'Académie royale des sciences, une, entr'autres, *sur le blé cornu en ergot et sur l'espèce de gangrène qu'il procure à ceux qui en mangent la farine.*

On attribue encore à Fagon plusieurs thèses auxquelles il présida. Fontenelle a fait son éloge. (LACHAISE et LONDE)

FAHNER (JEAN-CHRISTOPHE), né à Buttstadt, dans le duché de Weimar, le 8 novembre 1758, fit ses études médicales à Iéna, où il prit le bonnet doctoral en 1780. Après avoir été pendant deux ans médecin pensionné de sa ville natale, il accepta, en 1782, la même place que lui offrait la ville de Frankenhausen. Trois années ensuite, il se rendit à Nordheim, et fut nommé médecin de l'hôpital des Orphelins à Morungen. Enfin il exerça l'art de guérir à Ilfeld, où il mourut le 7 janvier 1802. Les ouvrages qu'il a fait paraître ont pour titres :

Epistola de dissensione medicorum quoad malignitatis notionem. Iéna, 1779, in-8°.

Dissertatio de caussis et signis malignitatis. Iéna, 1780, in-4°.

Magazin fuer die gesammte populaire Arzneykunde, besonders fuer die sogenannten Hausmitteln. Tome I, Frankenhausen, 1785; tome II, Erford, 1786, in-8°.

Vollstaendiges System der gerichtlichen Arzneykunde. Stendal, tome I, 1795; II, 1797; III, 1800, in-8°.

Beytraege zur praktischen und gerichtlichen Arzneykunde. Stendal, 1799, in-8°.

On lui doit un extrait libre, en langue allemande, du Système de po-

lice médicale de J.-P. Frank (Berlin, 1792, in-8°.). Il a traduit de l'anglais le Traité de Caleb Dikenson sur la nature et les causes de la fièvre (Gœttingue, 1787, in-8°.), et publié une nouvelle édition allemande de celui de Lancisi sur les différentes espèces de mort subite (Leipzick, tome I, 1789; II, 1791, in-8°.). L'*Archiv fuer die Geburtshuelfe* de J.-C. Stark, et le *Journal der practischen Heilkunde* d'Hufeland, contiennent quelques articles de sa façon. (J.)

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), né à Dantzick, vivait vers la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. N'ayant pas réussi dans la carrière du commerce que ses parens lui avaient fait embrasser, il profita des connaissances en physique que lui avait fait acquérir son goût décidé pour l'étude des sciences, exécuta d'abord divers instrumens avec d'utiles rectifications, et vécut pendant quelque temps du débit des thermomètres qu'il fabriquait lui-même. Sur la fin de ses jours, il s'établit en Hollande, où il mourut en 1740, dans un âge peu avancé. La physique lui doit plus d'une observation importante. Le premier, il réussit à faire des thermomètres qui s'accordassent parfaitement les uns avec les autres; les premiers qu'il fabriqua étaient à l'esprit de vin. En 1714, il en fit passer, à Wolf, deux petits qui, au lieu de boules, portaient des cylindres. La concordance parfaite de ces deux instrumens surprit le célèbre Wolf, qui crut devoir l'attribuer à la nature de l'alcool employé. Dix ans après, environ en 1724, il publia lui-même son procédé, que nous ne décrirons pas ici, et dont il nous suffira de dire qu'on trouve l'indication précise et tous les détails dans les Transactions philosophiques (n°. 382, page 78). En lisant ce mémoire, on acquiert la conviction que Fahrenheit a dû arriver, en 1714 ou 1715, à l'heureuse idée de substituer le mercure à l'esprit de vin pour la confection de ses thermomètres. Un autre Mémoire de lui, imprimé dans le même recueil (n°. 385, page 179), confirme l'important résultat entrevu déjà par Papin et Huygens, celui que le degré de pression atmosphérique influe d'une manière sensible sur celui auquel l'eau entre en ébullition. On lui doit aussi l'importante découverte, faite en 1724, de la propriété dont l'eau jouit de supporter un degré de froid supérieur à celui de la congélation, sans se solidifier, tandis qu'il s'y forme des cristaux à l'instant où on l'agite du moindre ébranlement. Tels sont ses principaux titres à l'illustration; beaucoup d'hommes en ont eu moins, et cependant ont laissé un nom plus célèbre, sinon plus connu, car celui de Fahrenheit se trouve dans toutes les bouches chez quelques peuples de l'Europe, les Anglais entre autres, qui ne calculent les degrés de la température que d'après son échelle thermométrique. (J.)

FAILLE (Clément de la), naturaliste du siècle dernier, était né à la Rochelle. Il s'adonna d'abord à la jurisprudence,

et se fit même recevoir avocat au parlement de Toulouse. Plus tard il obtint la place de contrôleur des guerres, et mit à profit tous les momens dont elle lui permettait de disposer, pour satisfaire la passion qui l'entraînait vers les sciences naturelles et leur application au perfectionnement de l'agriculture. Membre de plusieurs Académies nationales et étrangères, il avait été élu sécrétaire perpétuel de la Société d'agriculture de sa ville natale. On place vers l'année 1770 la mort de ce savant modeste, que la modicité de sa fortune empêcha de publier divers ouvrages dont il se proposait d'enrichir la littérature de l'histoire naturelle. Nous ne connaissons de lui que deux opuscules:

Mémoires sur les moyens de multiplier aisément les fumiers dans le pays d'Aunis. La Rochelle, 1762, in-12.

Ce mémoire a été réimprimé dans le cahier de décembre du *Journal économique* de la même année.

Essai sur l'histoire naturelle de la taupe, et sur les différens moyens qu'on peut employer pour la détruire. La Rochelle, 1768, in-12. - *Ibid.* 1769, in-8°. -Trad. en allemand, Francfort, 1778, in-8°.

On peut lire, dans le Mercure de France (octobre, 1754) et dans les Mélanges d'histoire naturelle d'Alleon Dulac, l'extrait d'un mémoire qu'il avait composé sur les pierres figurées du pays d'Aunis, mais qui n'a pas été imprimé. Les mêmes recueils renferment l'extrait de sa dissertation sur les différentes espèces d'huiles de La Rochelle. Enfin les Mémoires de l'Académie de La Rochelle contiennent (tome III) une Dissertation de sa façon sur la pholade ou dail. (J.)

FALCO (Jacques de), né dans le royaume d'Aragon, professeur de la Faculté de médecine de Montpellier, a donné une traduction espagnole de l'ouvrage de Guy de Chauliac sur la chirurgie, à laquelle il a ajouté des notes. (B. et L.)

FALCONET (André), fils de Charles, vint au monde le 12 novembre 1612. Ce fut chez les Jésuites de Roanne, sa ville natale, qu'il fit ses premières études. Après les avoir terminées, il se rendit à Montpellier, où le bonnet doctoral lui fut conféré en 1634. Deux ans après sa promotion, il vint s'établir à Lyon, où il passa le restant de ses jours. Ce ne fut toutefois qu'en 1641 qu'il sollicita et obtint d'être agrégé au Collége des médecins de cette ville. La même année, il alla prendre le titre de docteur en droit à Valence. En 1656, le roi lui accorda la place de médecin consultant, et, en 1663, la fille de Henri IV, Christine, qui l'avait fait appeler à Turin pour la guérir d'une maladie grave, le nomma son premier médecin. Son séjour dans le Piémont fut utile à cette contrée; car ses représentations déterminèrent Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, à faire réparer l'établissement des eaux minérales d'Aix, qui était abandonné depuis long-temps et presqu'entièrement ruiné. La ville de Lyon l'honora, en 1667, de la charge d'échevin, qu'il exerça pendant deux années avec honneur. Sa mort date de

1691. Il était lié avec Charles Spon et Guy Patin; c'est à lui que sont adressées la plupart des lettres de ce dernier. On a sous son nom un ouvrage intitulé :

Moyens préservatifs et méthode assurée pour la parfaite guérison du scorbut. Lyon, 1642, in-8°. - *Ibid.* 1684, in-8°. (o.)

FALCONET (Camille), fils de Noël, était de Lyon; il naquit le 1er mars 1671, et non pas le 29, comme le disent plusieurs biographes, dont l'erreur provient de ce que ce fut seulement ce jour là qu'il reçut le baptême. Lorsque son père vint à Paris prendre possession de la place que le grand écuyer lui avait procurée à la cour, il fut confié à son grand-père André, qui se chargea de surveiller son éducation première. Mais dès qu'il eut atteint l'âge requis pour entrer au collége, ses parens le firent venir à Paris, d'où, après avoir terminé sa rhétorique, il se rendit à Lyon, pour y faire sa philosophie, puis à Montpellier, pour y étudier la médecine. Chirac fut son maître et Chicoyneau son condisciple dans cette célèbre école. Pour abréger les formalités, il alla prendre le bonnet doctoral à Avignon, et revint s'établir à Lyon, où il fut aussitôt admis dans le Collége des médecins. Tout entier depuis lors à sa profession et aux études, il ne tarda pas à attirer tous les savans et les étrangers dans sa maison, qu'on regarde à juste titre comme le berceau de l'Académie de Lyon, circonstance d'après laquelle on peut aisément juger que l'art de guérir n'était pas le seul objet de ses recherches et de ses méditations. En effet il s'appliquait également à l'histoire, aux mathématiques et aux belles-lettres. Cependant, pressé par son père de venir à Paris, il céda enfin à des instances réitérées en 1707, et obtint la survivance de la place de médecin des écuries du roi. Cette prespective, l'amitié de Malebranche, et plus encore la place de médecin de la chancellerie, qui lui fut accordée après la mort de Tournefort, le décidèrent à se fixer tout à fait dans la capitale. Aussi se présenta-t-il, en 1709, devant la Faculté, pour s'y faire recevoir; l'année suivante il prit le bonnet doctoral, après avoir terminé tous ses actes. Ses connaissances étendues et variées dans la littérature, le portèrent, en 1716, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans les Mémoires de laquelle il fit insérer depuis plusieurs Mémoires intéressans et curieux, parmi lesquels on distingue la Dissertation sur les Assassins, peuple de l'Asie, les Observations sur les premiers traducteurs français, et une Dissertation sur ce que les anciens ont pensé de l'aimant. Ces divers travaux l'éloignèrent de la Faculté, dans le sein de laquelle il ne reparut qu'après une longue obsence, en 1730. Outre les trois mémoires qui viennent d'être cités, on distingue encore celui qui traite des principes de l'étymologie par rapport à la

langue française, un Discours sur la pierre de la mère des dieux, considérée sous le point de vue de l'histoire naturelle, et une Notice sur Jacques de Dondis, à l'occasion de laquelle il s'occupe des anciennes horloges. Sa mort eut lieu le 8 février 1762. Sa carrière fut longue et sa vie fort active ; on en pourra juger en parcourant le Mémoire sur sa vie et ses ouvrages, placé en tête du catalogue de ses livres. Pendant soixante et dix ans il s'occupa sans cesse d'accroître sa bibliothèque, riche collection de livres en tous genres, dont le précieux catalogue fut publié en 1763 (Paris, 2 vol. in-8°.). Elle s'élevait à cinquante mille volumes; Falconet légua à la Bibliothèque royale tous ceux qui ne s'y trouvaient pas, et dont le nombre s'est élevé à onze mille. Parmi les thèses qu'il a soutenues lui-même, ou qui l'ont été sous sa présidence, nous citerons les suivantes :

An totum generationis opus solis mechanices legibus absolvatur? Paris, 1709, in-4°.
Utrum ex mineralibus et metallicis, chronicorum morborum certior cura. Paris, 1709, in-4°.
An aer qui temperatissimus omnibus videtur ; perindè omnibus salubris? Paris, 1709, in-4°.
Non ergò fetui sanguis maternus alimento. Paris, 1711, in-4°.
Contre Méry. Falconet nie que le fœtus perde son sang, lorsque la mère perd le sien.
Ergò educendo calculo cœteris anteferendus apparatus lateralis. Paris, 1730, in-4°. - *Ibid.* 1744, in-4°.
Non ergò potus theœ ad sanorum diœtam pertinet. Paris, 1739, in-4°.
Ergò legitimæ vulnerum suppurationi promovendæ cortex peruvianus. Paris, 1752, in-4°. (o.)

FALCONET (Charles), mort au mois de février 1641, ne mérite d'être cité ici que parce qu'il fut la tige d'une famille dont plusieurs membres sont devenus célèbres dans les fastes de la médecine. Lui-même était de Rouane, dans le Bas-Forez : il quitta cette ville en 1614, pour se rendre auprès de la reine Marguerite de Valois, qui l'avait choisi pour son médecin, mais il y retourna l'année suivante, après la mort de cette princesse. (o.)

FALCONET (Noel), fils d'André, naquit à Lyon en 1644, le 16 novembre. A peine eut-il terminé ses humanités, que son père l'envoya, en 1658, à Paris, où il fut confié aux soins du célèbre Guy Patin, qui surveilla ses études avec une affection toute particulière. En 1660, il soutint sa thèse de philosophie, et après avoir consacré deux ans à suivre les cours de la Faculté de médecine, il se rendit à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1663. Alors il alla se fixer à Lyon auprès de son père, qui le fit agréger au Collége des médecins en 1666. Douze ans après, en 1678, le comte d'Armagnac, grand écuyer de la couronne, lui procura la place de médecin des écuries du roi, ce qui le

mit dans la nécessité de venir s'établir à Paris, où il ne tarda pas à obtenir encore le titre de médecin consultant. Il mourut dans cette ville le 14 mai 1734, laissant:

La méthode de M. de Lucques sur la maladie de madame Dagné, femme de l'intendant de Lyon, réfutée. Lyon, 1675, in-4°.
Diatribe contre un de ses confrères : il y a joint des remarques sur l'or potable.
Système des fièvres et des crises, selon la doctrine d'Hippocrate; des fébrifuges, des vapeurs, de la petite vérole, de l'éducation des enfans, de l'abus de la bouillie. Paris, 1723, in-8°.
C'est l'œuvre d'un admirateur enthousiaste d'Hippocrate. (o.)

FALGUEROLLES (Jean-Pierre), né à Brême le 17 février 1763, étudia la médecine à Iéna et à Erlangue, prit le titre de docteur dans cette dernière Université, en 1785, revint ensuite dans sa patrie, où il exerça pendant plusieurs années l'art de guérir, et partit, en 1803, pour l'Amérique, d'où il passa aux Indes orientales. Il est mort en 1804 à Batavia. On a de lui :

Dissertatio de extremitatum analogiá. Erlangue, 1785, in-4°.
Kurze Nachricht ueber die kuenstlichen Baeder, welche im Sommer 1800 zu Lilienthal angelegt worden sind. Brême, 1800, in-8°.
Publié de concert avec Jean Heinecken. (J.)

FALK (Jean-Pierre), né en 1727, dans la province de Westrogothie en Suède, se fit remarquer de très-bonne heure par son zèle ardent pour les sciences naturelles, et par une profonde hypocondrie qui devait lui devenir funeste. Il fit ses études à Upsal. Linné conçut une si haute opinion de ses talens et de ses qualités personnelles, qu'il lui confia l'éducation de son fils. L'illustre naturaliste voulant l'arracher, par une distraction agréable et utile, à la mélancolie qui le dévorait, le chargea aussi d'aller à la recherche des plantes et des zoophytes de l'île de Gotland. Falk remplit cette mission avec zèle, et suivit ensuite Forskaal à Copenhague, où il éprouva le chagrin de ne point être désigné pour l'accompagner en Arabie. De retour à Upsal, il y prit le grade de docteur en 1762, après avoir soutenu une thèse intitulée : *Planta alstrœmeria*, qui fut insérée ensuite dans l'excellent et précieux recueil des *Amœnitates academicæ*. Quelque temps après il fut chargé de mettre en ordre et de diriger le cabinet d'histoire naturelle d'un riche habitant de Saint-Pétersbourg. Une place de professeur au jardin de pharmacie de cette capitale ne tarda pas à lui être accordée, et, en 1768, lorsque l'Académie créa une société de voyageurs distinés à enrichir le domaine de la géographie et de l'histoire naturelle, un des premiers rangs lui fut assigné dans cette compagnie. Mais inutilement s'épuisa-t-il en efforts pour remplir les vues du gouvernement russe, les progrès toujours croissans

de l'hypocondrie ne lui permirent pas de continuer sa course scientifique. Il revint à Casan, au mois de novembre 1773, et passa plusieurs mois en proie aux souffrances cruelles dont cette affreuse maladie l'accablait. Las enfin d'une vie qui n'était pour lui qu'un tissu de douleurs, il se brûla la cervelle le 30 mars 1774, après avoir essayé de se couper le cou avec un rasoir. Ses peines morales et physiques ne lui permirent pas de mettre en ordre les notes et observations nombreuses qu'il avaient recueillies. Ce soin fut confié, par l'Académie de Saint-Pétersbourg, au professeur Laxmann, qui publia ses manuscrits, en langue allemande, sous le titre de Mémoires pour servir à la connaissance topographique de l'empire russe (St.-Pétersbourg, 1784-1786, 3 vol. in-4°.). Cet important ouvrage contient la description du fleuve Ural, du pays des Kirgises, de la Bucharie et de quelques autres contrées, avec l'histoire des minéraux, plantes et animaux qu'on y rencontre, et celle des peuples qui les habitent. Le nom de Falk a été consacré, par Thunberg, à un genre de plantes (*Falkia*) de la famille des borraginées. (z.)

FALLOPIO (Gabriel), appelé par les Français *Fallope*, l'un des anatomistes les plus célèbres du seizième siècle, naquit à Modène en 1523. Malgré la haute réputation dont il a joui, et l'éclat dont son nom brille encore aujourd'hui, on connaît mal les détails de sa vie, et les opinions des biographes sont partagées à l'égard des événemens qui se rapportent aux premières années de sa carrière. Ce qui paraît certain au moins, c'est qu'il fit ses études médicales en partie à Ferrare, sous Brasavola, et en partie à Padoue, où il fut le disciple du grand Vésale. Pendant quelque temps, il posséda un canonicat à la cathédrale de Modène; mais l'état ecclésiastique ne s'accordant pas avec son goût décidé pour les dissections, il renonça bientôt à ce bénéfice, afin de pouvoir se livrer en toute liberté à l'anatomie. Il enseigna cette science durant quelques mois à Padoue, et pendant trois années à Pise, qu'il quitta en 1551, laissant sa chaire à Antoine Punzanelli, pour aller remplir à Padoue celle de chirurgie et d'anatomie, à laquelle était jointes la démonstration des plantes médicinales et la direction du jardin de botanique. On juge, d'après divers passages de ses écrits, qu'il fit des voyages en Italie, en France et en Grèce. Une mort prématurée l'enleva le 9 octobre 1562. Quoiqu'il paraisse n'avoir cultivé la botanique qu'autant qu'elle peut être utile à la matière médicale, Loureiro n'en a pas moins cru devoir consacrer son nom à un genre de plantes (*Fallopia*) de la polyandrie monogynie, qu'il ne faut pas confondre avec celui qu'Adanson a établi sous la même dénomination, pour y placer une espèce de polygo-

num, et que Gaertner, imité par tous ses successeurs, a depuis appelé *brunnichia*.

Fallopio fait époque dans l'histoire de l'anatomie : l'ostéologie surtout lui est redevable d'une multitude d'observations parfaitement justes, entre lesquelles nous citerons seulement celles qui ont rapport aux épiphyses, au périoste, et aux os de la tête en particulier. Fallopio avait reconnu que les sinus sphénoïdaux n'existent point chez le fœtus, découverte que d'autres se sont ensuite appropriée. Sa description de l'oreille interne est supérieure à toutes celles qu'avaient données ses prédécesseurs; le premier, il a fait connaître l'aqueduc, aujourd'hui désigné sous son nom, par lequel passe la portion dure de la septième paire, et démontré que l'apophyse mastoïde ne s'aperçoit pas chez les enfans, mais croît seulement par les progrès de l'âge. En général on est frappé de la clarté et de l'ordre qui règnent dans ses ouvrages : il décrit minutieusement toutes les parties du corps, en examine jusqu'aux moindres dimensions, en indique la structure, et propose des conjectures touchant leurs usages, sans trop insister sur ses explications. Personne n'ignore qu'il a légué son nom au ligament qui, de l'épine antérieure de l'os coxal, se porte à la symphyse pubienne, et que les trompes utérines le portent également, parce qu'il les a décrites de la manière la plus lumineuse, tandis qu'on n'en avait eu jusqu'alors qu'une notion très-confuse. Il fut aussi bon chirurgien que grand anatomiste. Observateur judicieux, il sut allier la modestie, qui double l'éclat du mérite, à cette noblesse de caractère qui empêche de sacrifier les intérêts de la vérité aux calculs intéressés de l'ambition. Pénétré de vénération pour son maître Vésale, il ne la poussa pas jusqu'à respecter les erreurs de ce grand homme; mais il les releva sans aigreur, persuadé, comme il le dit lui-même, que nulle considération ne peut justifier celui qui, sourd à sa conscience, courbe servilement la tête sous le joug de l'autorité. Ses ouvrages sont :

Observationes anatomicæ. Venise, 1561, in-8°. - *Ibid*. 1562, in-8°. - Paris, 1562, in-8°. - Cologne, 1582, in-8°. - Venise, 1571, in-8°. - Helmstaedt, 1588, in-8°.

Réimprimées avec les Œuvres de Vésale (Leyde, 1726). C'est à Jean Siegfried que nous devons la dernière édition, celle d'Helmstaedt. 1548 in-8

De decoratione. Padoue, 1566, in-4°.

Commentarius in Hippocratem de vulneribus capitis. Venise, 1566, in-4°.

Expositiones in Galeni librum de ossibus, cui additæ à F. Michino figuræ venarum. Venise, 1570, in-8°.

De corporis humani anatome compendium. Venise, 1571, in-8°. - Padoue, 1585, in-8°.

Production indigne de Fallopio. Ce livre ne peut être l'œuvre que d'un

ignorant disciple du grand anatomiste. Il n'y est parlé que des muscles et des viscères.

Lectiones de particulis similaribus humani corporis. Nuremberg, 1575, in-fol.

Publié par Volcher Coiter.

De parte medicinæ quæ chirurgiá nuncupatur, necnon in librum Hippocratis de vulneribus capitis dilucidissima interpretatio. Venise, 1571, in-4°. - *Ibid.* 1604, in-8°. - Trad. en italien par Jean-Pierre Maffei, Venise, 1637, in-4°.

Libelli duo, alter de ulceribus, alter de tumoribus præter naturam. Venise, 1563, in-4°. - Padoue, 1577, in-4°. - Erford, 1577, in-4°.

Opuscula. Venise, 1566, in 4°.

Publié par Pierre-Ange Agathus.

De morbo Gallico tractatus. Venise, 1564, in-4°. - *Ibid.* 1566, in-8°. - *Ibid.* 1574, in-8°.

Fallopio assigne le premier rang au gaïac dans le traitement des maladies vénériennes, et lui donne la préférence sur le mercure.

De medicatis aquis libri septem, de metallis et fossilibus libri duo. Venise, 1564, in-4°.

Publié par les soins d'André Marcolini.

De simplicibus medicamentis purgantibus tractatus. Padoue, 1565, in-4°. - Venise, 1566, in-4°.

Publié par le même.

De compositione medicamentorum. Venise, 1570, in-4°.

Les œuvres de Fallopio ont été réunies sous le titre suivant.

Opera genuina omnia, tàm practica quàm theorica, in tres tomos distributa. Venise. 1584, 3 vol. in-fol. - Francfort, 1600, in-fol. - Venise, 1606, in-fol. - Francfort, 1606, in-fol.

On attribue encore à ce grand homme un fatras, sans doute apocryphe, qui a pour titre :

Secreti diversi e miracolosi. Venise, 1563, in-8°. - *Ibid.* 1569, in-8°. - *Ibid.* 1578, in-8°. - *Ibid.* 1582, in-8°. - *Ibid.* 1602, in-8°. - *Ibid.* 1650, in-8°. - Trad. en allemand, Augsbourg, 1571, in-8°.; Francfort, 1616, in-8°.; Hambourg, 1651, in-8°. (o.)

FANTONI (Jean), anatomiste et médecin célèbre de Turin, vint au monde en 1675. Dès qu'il fut admis au doctorat, il parcourut l'Allemagne, la Hollande et la France, afin de se perfectionner par la fréquentation des Universités les plus célèbres de l'Europe. Pendant son séjour à Paris, il s'attacha principalement à Duverney et à Méry, dont on reconnaît, dans ses ouvrages, qu'il mit souvent ensuite les observations et les découvertes à profit. De retour en Piémont, il obtint une chaire qu'il remplit avec honneur jusqu'à sa mort qui date du 15 juin 1758. Il avait une élocution facile et brillante; ses écrits se font remarquer par la latinité élégante et pure qu'on y remarque. Les principaux ont pour titres :

Brevis manuductio ad historiam anatomicam. Turin, 1699, in-4°.

Dissertationes anatomicæ XI. Turin, 1701, in-8°.

Anatomia corporis humani ad usum theatri medici accomodata. Turin, 1711, in-4°.

Fantoni ne traite que des organes de la poitrine et du bas-ventre.

Dissertationes anatomicæ septem priores renovatæ. Turin, 1746, in-8°.

Opuscula medica et physiologica. Genève, 1738, in-4°.

Commentarius de quibusdam aquis medicatis, et historica descriptio de febribus continuis. Turin, 1747, in-8°.

Dissertatio continuata de antiquitate et progressu febrium miliarium. Turin, 1747, in-8°. - *Ibid.* 1763, in-8°.

Novum specimen observationum de ortu febris miliaris. Nice, 1762, in-8°. (o.)

FANTONI (Jean-Baptiste), médecin et conseiller du roi de Sardaigne, Victor Amédée II, fut premier professeur de médecine théorique, et bibliothécaire à l'Université de Turin. Il mourut en 1692, âgé d'environ quarante ans, au camp devant Chorges près d'Embrun, qu'assiégait alors le duc de Savoie. On vanta beaucoup l'étendue de ses connaissances, et le succès de sa pratique; nous aurions peine à juger de l'une et de l'autre par ce qui nous reste de lui; en effet, il n'a laissé que des manuscrits, parmi lesquels son fils a publié, après l'avoir revu, le suivant, qui contient trente-sept observations sur divers sujets de médecine et d'anatomie.

Observationes anatomico-medicæ selectiores. Turin, 1699, in-12. - Venise, 1713, in-4°. - Genève, 1738, in-4°.

La première édition ne contient que trente et une observations. Les scholies ajoutées par le fils ne renferment que des raisonnemens mécaniques. La troisième édition contient en outre les opuscules de Jean Fantoni. (o.)

FARRAGUTH, médecin juif, qu'Astruc croit avoir été napolitain et disciple de l'Ecole de Salerne, est regardé à tort par quelques biographes comme appartenant à la Faculté de Montpellier, et comme ayant été attaché à Charlemagne, en qualité de médecin. Tout ce qu'on sait sur son compte, c'est qu'il traduisit de l'arabe en latin l'ouvrage de Buhahyliha Bengesla. Cette traduction fut publiée seulement en 1532. Elle est dédiée à un roi Charles. L'éditeur ayant jugé à propos de mettre *Carolo regi ejus nominis primo*, on en a conclu qu'il s'agissait de Charlemagne; mais ce prince mourut en 814, tandis que Bengesla a dû vivre vers le milieu du onzième siècle. Astruc semble donc se rapprocher, ou du moins ne pas s'éloigner de la vérité, en disant que le Charles dont il est question dans la dédicace du livre de Farraguth, est Charles de France, frère de saint Louis, roi de Naples et de Sicile, qui monta sur le trône en 1266, et mourut en 1285. (z.)

FASCH (Augustin-Henri), né, le 19 février 1639, à Arnstadt, dans la Thuringe, vint étudier la médecine à Iéna, après avoir terminé ses humanités dans sa patrie. Rolfink fut le professeur aux leçons duquel il s'attacha de préférence. Ce fut sous la présidence de ce maître célèbre qu'il obtint le doctorat en 1667. Quatre ans après, on lui confia la chaire de botanique, que suivit bientôt celle de chirurgie et d'anatomie. Les tra-

vaux de l'enseignement, une pratique fort étendue, et l'emploi de médecin auprès de l'électeur de Saxe l'empêchèrent, jusqu'à sa mort, arrivée le 22 janvier 1690, de se livrer à la composition d'aucun ouvrage. Nous n'avons qu'un grand nombre d'opuscules académiques rédigés par lui, ou du moins soutenus sous sa présidence.

Ordo et methodus cognoscendi et curandi causam. Iéna, 1664, in-4°.
Dissertatio de chylificatione læsâ. Iéna, 1667, in-4°.
Dissertatio de guttâ rosaceâ. Iéna, 1669, in-4°.
Dissertatio de morbo dominorum et domino morborum. Iéna, 1670, in-4°.
Ordo et methodus considerandi parturientes. Iéna, 1671, in-4°.
Dissertatio de vesicatoriis. Iéna, 1673, in-4°.
Dissertatio mulier melancholiâ hypochondriacâ laborans. Iéna, 1674, in-4°.
Dissertatio anatome quod sit columna praxeos. Iéna, 1674, in-4°.
Dissertatio de purpurâ puerperarum. Iéna, 1674, in-4°.
Dissertatio in quâ commendat anatomen utriusque sexûs. Iéna, 1674, in-4°.
Dissertatio de cholerâ humidâ. Iéna, 1675, in-4°.
Consultatio medico-practica proponens ægrotum arthritico-nephreticum. Iéna, 1675, in-4°.
Dissertatio de respirationis læsionibus hypochondriaco-scorbuticis. Iéna, 1677, in-4°.
Dissertatio de medicinâ prostheticâ. Iéna, 1677, in-4°.
Dissertatio : historia et curatio calculorum humanorum. Iéna, 1676, in-4°.
Dissertatio de myrrhâ. Iéna, 1677, in-4°.
Dissertatio de castoreo. Iéna, 1677, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Iéna, 1678, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ epidemicâ. Iéna, 1678, in 4°.
Dissertatio de ægrâ hecticâ laborante. Iéna, 1678, in-4°.
Dissertatio de phthisi. Iéna, 1679, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ. Iéna, 1679, in-4°.
Dissertatio de suffocatione uterinâ. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de ovario mulierum. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de αυτοχειρια. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de peste. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de anthraci pestilente. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de diarrhœâ. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de circulatione lymphæ et catarrhis. Iéna, 1682, in-4°.
Dissertatio de rachitide. Iéna, 1682, in-4°.
Dissertatio de morbo hungarico. Iéna, 1682, in-4°.
Dissertatio de doloribus post partum. Iéna, 1683, in-4°.
Dissertatio de œdemate. Iéna, 1683, in-4°.
Dissertatio de arthritide vagâ scorbuticâ. Iéna, 1683, in-4°.
Παρατιδες physiologicè et pathologicè consideratæ. Iéna, 1683, in-4°.
Dissertatio de molâ. Iéna, 1684, in-4°.
Dissertatio de sterilitate. Iéna, 1684, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Iéna, 1684, in-4°.
Dissertatio de febre quartanâ intermittente. Iéna, 1685, in-4°.
Dissertatio de peste. Iéna, 1685, in-4°.
Dissertatio de prædictione mortis. Iéna, 1686, in-4°.
Dissertatio de amore insano. Iéna, 1686, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ. Iéna, 1686, in-4°.

Ventriculi, scilicet naturæ coqui, cura circà sustentanda humani corporis organa et viscera. Iéna, 1687, in-4°.
Dissertatio de ανορεξια, sive fame abolitâ. Iéna, 1687, in-4°.
Dissertatio de suffocatione hystericâ. Iéna, 1688, in-4°.
Dissertatio de febre hecticâ. Iéna, 1688, in-4°.
Dissertatio de cancro occulto. Iéna, 1688, in-4°.
Dissertatio de febre amatoriâ. Iéna, 1689, in-4°.
Dissertatio de morbillis. Iéna, 1689, in-4°.
Dissertatio de bile vitæ balsamo. Iéna, 1689, in-4°. (J.)

FASELIUS (Jean-Frédéric), de Berka, dans le duché de Weimar, vint au monde le 24 juin 1721, et fit ses études médicales à l'Université d'Iéna. Après avoir obtenu le bonnet doctoral en 1751, sous la présidence du célèbre Kaltschmidt, dont il fut l'un des élèves les plus distingués, il joignit la pratique de l'art de guérir à l'étude assidue des doctrines théoriques, et acquit assez de considération pour mériter, en 1758, d'être promu à la place de professeur extraordinaire. Trois ans après, il devint professeur ordinaire. La mort mit fin à sa carrière le 16 février 1767. Contre l'usage de ses compatriotes, il n'écrivit qu'un assez petit nombre d'opuscules :

Dissertatio de pulmonibus organis humores ad futuras secretiones præparantibus, nec non sanguificationis atque nutritionis primariis. Iéna, 1752, in-4°.
Dissertatio : num fœtûs in utero materno transpiret? Iéna, 1755, in-4°.
Dissertatio de obstructione sanguinis menstrui. Iéna, 1757, in-4°.
Dissertatio de morbis arteriarum, cum suis causis, effectibus, atque signis tam diagnosticis quam prognosticis. Iéna, 1757, in-4°.
Cette dissertation remarquable, et trop peu connue chez nous, a pour auteur Jérémie-Daniel Brebiz, le candidat.
Programma de usu clysterum in febrium exanthematicarum curatione. Iéna, 1758, in-4°.
Programmata I-VIII de uracho. Iéna, 1762, in-4°.
Dissertatio de arteriis non sanguiferis. Iéna, 1763, in-4°.
Dissertatio de saponibus quibusdam mineralibus. Iéna, 1763, in-4°.
Programma de vasis corporis animalis æreis. Iéna, 1764, in-4°.
Dissertatio de medicamentibus refrigerantibus. Iéna, 1764, in-4°.
Dissertatio de fluvio aquarum spuriarum in gravidis. Iéna, 1765, in-4°.
Dissertatio de morbis ex impeditâ absorptione. Iéna, 1765, in-4°.
Dissertatio de singulari topicorum temporibus applicandorum præstantiâ. Iéna, 1765, in-4°.
Dissertatio de caussis sternutationis, ejusque effectibus. Iéna, 1765, in-4°.
Programmata III de medicamentis cardiacis. Iéna, 1765, in-4°.
Programma de hydrope uteri. Iéna, 1766, in-4°.
Elementa medicinæ forensis accomodata. Iéna, 1767, in-4°. – Trad. en allemand par Chrétien-Godefroy Lange, Léipzick, 1768, in-8°.; Wurzbourg, 1770, in-8°.
Cet ouvrage posthume a été mis au jour par Chrétien Rickmann.
Faselius a publié en outre les *Institutiones medicinæ legalis vel forensis* de Teichmeyer (Iéna, 1764, in-8°.). (J.)

FAUCHARD (Pierre), chirurgien-dentiste à Paris, élève d'Alexandre Poteler, et chirurgien major des vaisseaux du roi,

exerça son art pendant plus de quarante ans avec une grande célébrité; il mourut à Paris le 22 mars 1761. L'ouvrage qu'il a laissé, sur les maladies des dents, porte pour titre :

Le chirurgien dentiste, ou Traité des dents. Paris, 1728, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1746, 2 vol. in-12. - Trad. en allemand, Berlin, 1733, 1 vol. in-8°.

C'est une preuve incontestable de son habileté et même de ses connaissances profondes dans cette branche de la chirurgie qui, malheureusement, semble être le partage exclusif d'une foule d'hommes étrangers aux premiers élémens de l'art de guérir, et que guide la plus aveugle routine. Ce travail a été regardé, jusque dans ces derniers temps, et avec raison, comme le meilleur ouvrage que nous possédions sur cette matière. Fauchard y traite de la carie qui attaque la substance intérieure des dents, sans altérer leur émail, et décrit, avec exactitude, plusieurs pièces artificielles qu'il a inventées pour remplacer une partie des dents, ou pour remédier à leur perte totale. Il a joint à son ouvrage quarante-deux planches dans lesquelles il a fait dépeindre les nombreux instrumens de sa propre invention, dont il se servait le plus fréquemment. L'une de ces planches est réservée à la description de cinq sortes d'obturateurs du palais, qu'il employait avec un grand succès. Fauchard excellait surtout dans l'art d'adapter une ou plusieurs dents artificielles. Avant lui on ne plombait presque point les dents; mais il s'est servi de ce secours avec le plus grand avantage. (LACHAISE et LONDE)

FAUCON (Jean), appelé en latin *Falco*, était de Sarinena, bourg du royaume d'Arragon. Il vint étudier la médecine à Montpellier, y reçut le doctorat, fut nommé professeur en 1502, parvint au décanat en 1529, et mourut en 1532. Ses ouvrages se réduisent à des commentaires lourds et prolixes, qui sont la plupart du temps plus obscurs que le texte auquel ils servent de glose.

Additiones ad practicam Antonii Guainerii. Pavie, 1518, in-4°. - Lyon, 1525, in-4°.

Notabilia suprà Guidonem. Lyon, 1559, in-4°.

Cet ouvrage, posthume, est écrit moitié en latin et moitié en français. Il en a paru une édition, toute française, à Lyon (1649, in-8°.). (z.)

FAUDACQ (Charles-François) naquit à Namur, vers la fin du dix-septième siècle, étudia la chirurgie à Paris sous J.-L. Petit et Morand, et retourna l'exercer dans sa patrie. Ses ouvrages attestent qu'il avait de l'expérience; mais les raisonnemens auxquels il se livre dénotent en lui un homme plus habile dans la partie théorique que dans la pratique de son art; ils ont paru sous les titres suivans :

Réflexions sur les plaies, ou Méthode de procéder à leur curation. Namur, 1735, in-8°.

Traité sur les plaies d'armes à feu, avec des remarques et des observations. Namur, 1746, in-8°.

C'est surtout dans le premier de ces ouvrages que Faudacq sacrifie trop aux explications. Le second est écrit avec plus de concision, mais on pressent qu'il doit être aujourd'hui d'un bien faible intérêt, quand on

réfléchit de quel éclat les travaux de quelques-uns de nos contemporains ont fait briller les diverses parties de la chirurgie militaire.

(LACHAISE et LONDE)

FAUKEN (JEAN-PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER), de Vienne, où il naquit le 9 mars 1740, et mourut le 19 juin 1794, fut médecin des l'hôpitaux et de l'hospice des enfans trouvés de cette grande capitale. On lui doit quelques opuscules peu connus et peu remarquables :

Dissertatio de solutione reguli et vitri antimonii in diversis vinis hic loci cognitis. Vienne, 1767, in-8°.

Das in Wien im J. 1771 und 1772 sehr viele Menschen anfallende Faeulungsfieber; sammt einem Anhange einer boesartigen Krankheit, welche im Jahr 1770 unter den Kindbetterinnen im Spital zu S. Mark gewuetet hat. Vienne, 1772, in-8°.

Anmerkungen ueber die Lebensart der Einwohner in grossen Staedten. Vienne, 1779, in-8°.

Entwurf zu einem allgemeinen Krankenhause. Vienne, 1784, in-8°.

Entwurf zu einer Einrichtung der Heilkunde. Gœttingue, 1794, in-8°. - Trad. en latin (*Diagramma de studio medico*), Gœttingue, 1794, in-8°.

(J.)

FAULHABER (ALBERT-FRÉDÉRIC), né à Ulm le 2 mai 1741, étudia la médecine à Tubingue, Strasbourg et Paris, prit le grade de docteur à Tubingue en 1765, sous la présidence de Gmelin, obtint ensuite la place de médecin pensionné dans sa ville natale, et mourut le 26 juin 1773. On ne connaît de lui que sa thèse intitulée :

Dissertatio sistens theoriam solutionis chemicæ. Tubingue, 1765, in-4°.

Il a traduit du latin en allemand, avec quelques notes, un Traité de Jean-Frédéric Clossius sur une nouvelle manière de traiter la petite vérole (Ulm, 1769, in-8°.). (J.)

FAULISIO (JOSEPH), ou *Faulisius*, docteur en médecine de l'Université de Palerme, né le 19 mars 1630, et mort le 6 décembre 1669, a écrit une

Discussio medica de viribus jalapæ, quod non sit venenosa, neque hepati neque cordi aut ventriculo inimica, neque nimis laxativa. Palerme, 1658, in-8°. (Z.)

FAUST (BERNARD-CHRISTOPHE), fils d'Othon-Christophe Faust, médecin de Rotenbourg, naquit dans cette ville le 23 mai 1755. Un de ses oncles, Jacques-Guillaume, mort en 1741, le 24 juillet, suivait la même carrière, et a laissé une thèse intitulée : *Dissertatio de affectu varioloso* (Rinteln, 1698, in-4°.). Bernard-Christophe, ayant terminé ses humanités à Cassel, fut envoyé à Gœttingue pour y étudier la médecine, et alla prendre le bonnet doctoral à Rinteln, en 1777. Immédiatement après, il revint dans sa ville natale, et s'y livra de

suite à l'exerce de sa profession; mais, en 1785, il alla fixer sa demeure à Altmorschen, gros village situé à peu de distance de Spangenberg, et, trois ans après, il devint médecin de la comtesse de Schaumbourg, à Bueckebourg. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons les suivans :

Dissertatio descriptionem anatomicam duorum vitulorum bicipitum et conjecturas de causis monstrorum, exhibens. Rinteln, 1777, in-4°. - Trad. en allemand, avec des additions, par l'auteur lui-même, Gotha, 1780, in-8°.

Soutenue sous la présidence de Louis-Philippe Schrœder.

Untersuchung des Werths der Trennung der Schoosbeine bey schweren Geburten. Gotha, 1780, in-8°.

Gedanken ueber Hebammen und Hebammenanstalten auf dem Lande, nebst einer vielleicht wichtigen Abhandlung von der Toedlichkeit der Fussgeburten und ihrer Verminderung Francfort, 1784, in-8°.

Wie der Geschlechtstrieb der Menschen in Ordnung zu bringen, und wie die Menschen besser und gluecklich zu machen. Brunswick, 1791, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1792, in-12.

Cet ouvrage a fait sensation dans le temps. L'auteur soutient que les culottes gênent et empêchent le développement des organes de la génération; il prétend que ces organes, tenus dans une sorte de bain de vapeurs, éprouvent ainsi une irritation continuelle. On peut réfuter sans beaucoup de peine ces deux assertions; mais une troisième mérite l'assentiment général, c'est celles que les culottes, telles au moins que nos pères les portaient, sans bretelles, sont une source féconde de hernies, par la compression qu'elles exercent sur toute la circonférence de l'abdomen. L'opuscule du docteur Faust lui attira des sarcasmes piquans, et Frédéric Schulz, entre autres, plaisanta l'auteur, en lui disant qu'il voudrait faire de la génération actuelle un peuple de sans-culottes. D'un autre côté, André Meyer en publia en français une analyse succincte (*hommage fait à l'assemblée nationale de quelques idées sur un vêtement uniforme et raisonné, à l'usage des enfans, par M. Faust.* Strasbourg, an III (1792), in-4°.), en tê e de laquelle l'auteur lui-même plaça une dédicace ainsi conçue :

Bernard-Christophe Faust, à l'assemblée nationale, sur un vêtement libre à l'usage des enfans, ou Réclamation solennelle des droits des enfans. Strasbourg, 1792, in-8°.

Plusieurs philanthropes, chez nous, par exemple MM. Clairian et Chaussier, ont proposé de sages réformes relativement aux culottes. Mais que peut la raison, aidée même des agrémens du style, contre l'empire de la mode, ce tyran des mœurs, ce législateur des petits esprits, ce dieu de la plupart des hommes?

Entwurf zu einem Gesundheitskatechismus. Bueckebourg, 1792, in-8°. *Ibid.* 1793, in-8°. - *Ibid.* 1794, in-8°. - Trad. en danois, Copenhague, 1794, in-8°.

Gesundheitskatechismus, zum Gebrauch in den Schulen und beym haeuslichen Unterricht. Bueckebourg et Leipzick, 1794, in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°. - *Ibid.* 1796, in-8°. - Leipzick, 1797, in-8°. - *Ibid.* 1798, in-8°. - *Ibid.* 1800, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°. - Trad. en anglais par H. Basse, Londres. 1794, in-12. - en bohêmien par F.-J. Tomsy, Prague, 1794, in-8°. - en danois par Jean-Clément Tode, Copenhague, 1794, in-4°.

Ce livre a eu trois éditions en 1794.

Die Perioden des menschlichen Lebens. Berlin, 1794, in-8°.

Versuch ueber die Pflicht der Menschen, jeden Blatterkranken von der

Gemeinschaft der Gesunden abzusondern, und dadurch zugleich in Staedten und Laendern und in Europa die Ausrottung der Blatterpest zu bewirken. Bueckebourg et Léipzick, 1794, in-8°.

Gesundheitskatechismus fuer Eltern und Lehrer, in zusammenhaengende Rede gebracht, und in Fragen zerlegt; nebst einem Anhange ueber den Bau des menschlichen Leibes. Hanovre, 1794, in-8°.

Gesundheitsregeln fuer junge Leute, nebst der Geschichte der Blatternpest und einer Anweisung, wie man durchs Wasser verunglueckte, scheintodte, erfrorne Menschen behandeln und nicht zu fruehzeitig begraben soll. Nuremberg, 1795, in-8°.

Ueber die Rindviehpest, die einzig und allein durch Ansteckung entsteht, und ueber die Verhuetung und Ausrottung derselben. Léipzick, 1797, in-8°.

Noth-und Huelfstafel zu Verhuetung der Rindviehpest oder Viehseuche. Bueckebourg, 1797, in-fol.

An den Congress zu Rastadt ueber die Ausrottung der Blattern. Bueckebourg, 1798, in-fol. – *Ibid.* 1800, in-fol.

An den Hrrn D. Eduard Jenner ueber einige Versuche zur weitern Kuhpockenmaterie. Hanovre, 1802, in-8°.

Oeffentliche Anstalten, die Blattern durch Einimpfung der Kuhpocken auszurotten. Bueckebourg, 1804, in-8°.

Zuruf an die Menschen, die Blattern durch Einimpfung der Kuhpocken auszurotten. Léipzick, 1805, in-8°. (A.-J.-L. J.)

FAVELET (Jean-François) naquit au fort de Perle, près d'Anvers, le 18 avril 1674, de Jean Favelet, enseigne au service du roi d'Espagne. Il acheva ses humanités à Malines, chez les Pères de l'Oratoire, et vint ensuite à Louvain, où il prit des leçons de philosophie au Collége du Porc. Ce fut dans la même ville qu'il fit ses cours de médecine, sous les docteurs Peeters, Somers et Verheyen, qui le distinguèrent de ses condisciples en le nommant, en 1697, aux charges de fisc et de doyen. Il se rendit à Malines, où il s'appliqua à la pratique dans l'hôpital militaire, et ne revint à Louvain qu'en 1701, pour y prendre le grade de licencié, qu'il obtint le 5 septembre de la même année. En 1705, il remplaça Guillaume Van Limborch à la chaire de botanique, et obtint, la même année, la direction de l'hôpital de la même ville. Promu, cinq ans plus tard, à la chaire d'anatomie, vacante par la mort du célèbre Verheyen, il fut choisi, le 26 février 1718, pour remplacer Henri Somers dans l'une des deux premières chaires de médecine. En 1725, il fut nommé médecin conseiller de l'archiduchesse Marie-Elisabeth, qui venait gouverner les Pays-Bas autrichiens au nom de l'empereur Charles VI son frère. En 1729, il fut associé à l'Académie royale des sciences, et mourut, le 30 juin 1743, dans sa soixante-dixième année. On a de Favelet les ouvrages suivans:

Prodromus apologiæ fermentationis in animantibus, instructus aliquot animadversionibus in librum de digestione nuper editum per clarissimum virum D. Hecquetium. Louvain, 1721, 1 vol. in-12.

Il combat la trituration proposée comme moyen propre à expliquer les changemens que subit la masse alimentaire introduite dans l'estomac, et cherche à prouver qu'ils sont dus à la fermentation.

Novarum quæ in medicinâ à paucis annis repullularunt, hypotheseon Lydius lapis. Aix-la-Chapelle, 1735, in-12.

Il a joint à ce dernier ouvrage plusieurs écrits polémiques adressés à M. de Villers, son collègue, et autrefois son disciple.

Il a encore fait imprimer le discours de remercîment qu'il adressa à l'Académie royale des sciences, à l'occasion de son admission comme membre associé : *Gratiarum actio panegyrica instituta per J.-F. Favelet, primâ, quâ illustrissimæ ac regiæ Parisiensium Academiæ Comitiis intererat, vice 9 nimirum mensis Augusti* 1730. Paris, 1730, in-4°.

On reproche à Favelet le peu de ménagement qu'il a gardé, dans cet écrit, à l'égard de plusieurs médecins d'un mérite connu, mais dont il ne partageait pas les opinions. (LONDE et LACHAISE)

FAVOLI (HUGUES), fils d'un capitaine pisan, qui s'était marié dans la Zélande, naquit à Middelbourg, le 12 août 1523. Dès qu'il eut terminé ses humanités, il fut envoyé à Padoue, pour s'y livrer à l'étude de la philosophie et de la médecine. Le désir de voyager le détermina, en 1545, à quitter cette ville: il se rendit à Rome, et bientôt après à Venise, où s'étant lié avec le secrétaire de l'ambassade que Charles-Quint envoyait auprès de l'empereur des Turcs, il obtint d'accompagner son ami, et partit avec lui pour Constantinople. Son séjour dans la capitale de l'empire Ottoman ne fut toutefois pas de longue durée, et il revint à Venise, après avoir visité quelques îles de l'Archipel. Peu de temps après il quitta définitivement l'Italie, et alla se fixer dans les Pays-Bas, où il mourut, le 10 août 1585, à Anvers, revêtu depuis vingt-deux ans du titre de médecin pensionné de la ville. La pratique de l'art de guérir ne l'empêcha pas de cultiver la poésie avec quelques succès. On n'a même de lui que des ouvrages en vers latins, dont la facture n'est généralement pas mauvaise. Ces ouvrages sont intitulés :

Hodæporici Bysantini libri tres. Louvain, 1563, in-8°.

C'est la relation de son voyage à Constantinople. Elle a été réimprimée, avec quelques retranchemens, dans le Recueil de voyages, en vers latins, publié à Bâle (1580, in-8°.) par Nicolas Rensner.

Acrostica duo. Anvers, 1570, in-8°.

Enchyridion orbis terrarum, carmine illustratum. Anvers, 1585, in-4°. (O.)

FAYE (GEORGES DE LA), membre de l'Académie de chirurgie, mort à Paris, sa patrie, le 17 août 1781, s'est acquis une réputation brillante par les ouvrages qu'il a publiés, et par l'habileté avec laquelle il a pratiqué les opérations chirurgicales. Outre divers mémoires fort intéressans sur le bec-de-lièvre, l'amputation du bras dans l'article, l'amputation à lambeau suivant la méthode de Verduin et Sabourin, les moyens de faciliter le transport des personnes qui ont la jambe ou la cuisse fracturée, et l'opération de la cataracte, qui tous font partie du précieux recueil de l'Académie de chirurgie, outre aussi deux observations sur les palpitations de cœur, et sur quelques

muscles surnuméraires rencontrés dans le cadavre d'un homme, qui ont été imprimés parmi les Mémoires de l'Académie des sciences, ce chirurgien recommandable a publié les ouvrages suivans :

Cours d'opérations de chirurgie, par Dionis, revu et augmenté. Paris, 1736, in-8°. - *Ibid.* 1740, in-8°. - *Ibid.* 1751, in-8°. - *Ibid.* 1757, in-8°. - *Ibid.* 1765, in-8°.

Les additions de La Faye avaient mis le travail de Dionis au courant de la science, pour l'époque.

Principes de chirurgie. Paris, 1739, in-12. - *Ibid.* 1744, in-12. - *Ibid.* 1747, in-12. - *Ibid.* 1757, in-12. - *Ibid.* 1761, in-12. - Berlin, 1758, in-12. - Paris, 1811, in-8°. - Trad. en allemand par Suberling, Strasbourg, 1751, in-8°. ; *Ibid.* 1763, in-8°. - en italien, Venise, 1751, in-8°. - en espagnol par Jean-Galistes y Xiorro, Madrid, 1761, in-8°. - en suédois, Stockholm, 1763, in-8°. (o.)

FEDELISSIMI (Jean-Baptiste), médecin des seizième et dix-septième siècles, était de Pistoja, où son père Gérard exerçait la médecine. Lui-même s'adonna aussi à l'art de guérir, et cultiva les muses avec succès. Zaccaria lui attribue plusieurs ouvrages :

Il giardino morale, in rime e versi lirici Toscani. Florence, 1594.

Carmina de Laudibus Nic. Fortiguerræ, Pistor. Cardinalis. Florence, 1598, in 4°.

Panegyricum in Henrici IV et Mariæ Medices nuptias. Florence, 1600.

Della vita e morte di S. Caterina martire, poemetto epico in verso sciolto. Florence, 1614.

Centuria d'osservazioni thaumafisiche. Bologne, 1619.

Lexicon herbarum. Pistoja, 1636.

Preparazione da farsi al tempo della primavera per schifare le febre pestilenziale maligne. Pistoja, 1636.

Opuscula nonnulla de febri ;

dans les *Opuscula clarorum medicorum.* Pistoja, 1627.

Fedelissimi (*Regnier*), frère du précédent, et médecin comme lui, a publié :

Enchiridion pharmaceuticum medicamentorum omnium quæ in antidotario florentino continentur. Bologne, 1617, in-12. (o.)

FEHR (Jean-Michel), médecin allemand, de Kitzingen, dans la Franconie, vint au monde le 9 mai 1601. Il fit ses humanités au Collége de Schweinfurt, et passa ensuite à l'Université de Léipzick, pour y étudier la médecine. La guerre qui éclata en 1634, et qui suspendit les exercices académiques à Wittemberg, l'empêcha d'accomplir le projet qu'il avait formé de passer quelque temps en cette ville afin d'entendre les leçons de Sennert, qui y attiraient un grand concours d'élèves. Privé même de tous moyens de subvenir à ses besoins les plus pressans, il s'estima heureux de pouvoir entrer au service d'une famille saxonne, en qualité de précepteur. Au bout de deux ans, Sulzberger, premier médecin de la cour, lui fit obtenir la place

de directeur du laboratoire de chimie de Dresde, et le chargea en outre de soigner les malades auxquels ses nombreuses occupations ne lui permettaient pas de rendre lui-même visite. Fehr sut profiter habilement de l'occasion pour se perfectionner dans la pratique, et rassembler quelqu'argent. En 1639, il se rendit à Altdorf, d'où, après un court séjour, il partit pour l'Italie, où il fut reçu docteur à Padoue en 1641, sous la présidence du célèbre Vesling. De retour en Allemagne, il s'établit à Schweinfurt, devint membre de l'Academie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Argonauta*, et fut appelé, en 1665, à la dignité de président de cette compagnie. En 1686, l'empereur Léopold le nomma son médecin. Il mourut, le 15 novembre 1688, des suites d'une apoplexie, laissant :

Anchora sacra, seu de scorzonerá. Breslau, 1664, in-8°. – Iéna, 1666, in-8°.

Recueil de presque toutes les formules dans lesquelles entre la scorzonère. Fehr donne cependant aussi beaucoup de détails relatifs à la médecine pratique : c'est ainsi qu'il insiste particulièrement sur la nature et le traitement des maladies contagieuses.

Hiera picra, seu de absinthio analecta. Léipzick, 1667, in-8°.

Le même ordre et la même méthode règnent dans ce livre.

Fehr a inséré dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature un assez grand nombre d'observations, dont aucune n'offre d'intérêt réel, et dont plusieurs témoignent une grande crédulité de sa part. Sa correspondance avec Welsch a été imprimée sous le titre suivant :

Epistolæ mutuæ Argonautæ ad Nestorem. Vienne, 1677, in-4°.

Fehr (*Jean-Laurent*), fils du précédent, né à Schweinfurt, et mort dans cette ville le 22 septembre 1706, embrassa la profession de son père, et fut admis, sous le nom d'*Argonauta II*, parmi les membres de l'Académie des Curieux de la nature, dans les Mémoires de laquelle il a inséré une multitude d'observations.

Fehr (*Jean-Henri*), a publié :

Dissertatio de calculo vesicæ ejusque per sectionem auferendi methodo. Bâle, 1716, in-4°.

L'auteur se prononce en faveur du procédé de Rau, dont il donne la description. (J.)

FELDMANN (Bernard), naturaliste assez distingué, vint au monde, le 11 novembre 1701, à Cœln sur la Sprée. Envoyé de bonne heure à Berlin, il y fit ses études sous les savans professeurs Neumann, Pott, Eller, Buddeus, Ludolf et Senf. En 1726, il se rendit à Halle, où il séjourna quatre ans, au bout desquels il revint à Berlin. Après avoir terminé son cours d'anatomie, qui l'avait rappelé dans cette dernière ville, il partit pour la Hollande, où il se lia d'amitié avec le célèbre Séba et l'habile chirurgien Vilhoorn. D'Amsterdam il porta ses pas à Leyde, pour entendre les leçons de Boerhaave et de Gaubius. Ce fut dans cette Université qu'il obtint le grade de docteur, après avoir soutenu une thèse intitulée : *De comparatione plantarum et animalium.* Le choix du sujet de cet opuscule obligé

indiquait assez sa prédilection pour l'histoire naturelle, à laquelle, en effet, il consacra depuis tous les instans dont il put disposer. A son retour en Allemagne, il obtint du Collége de Berlin la licence d'exercer l'art de guérir, et bientôt après fut nommé médecin pensionné et sénateur de Neu-Ruppin, place en possession de laquelle il entra seulement en 1733. Cinq ans après, on le nomma médecin de tout le cercle de Ruppin. Sa réputation s'étendit peu à peu, et devint si considérable, qu'en 1740 le grand Frédéric voulut l'attacher à ses armées en qualité de médecin militaire; mais Feldmann refusa cette place, pour laquelle il aurait été forcé de renoncer à une nombreuse et brillante clientèle. Il se délassait des fatigues d'une pratique étendue en se livrant à des méditations sur les produits de la nature, notamment sur ceux qu'on rencontre dans les pays qu'il habitait. La Société d'histoire naturelle de Berlin récompensa son zèle en 1773, par le titre de membre honoraire. La mort mit fin à ses jours en 1777, au mois de janvier. Aucun ouvrage *ex professo* n'est sorti de sa plume; mais on lit de lui plusieurs Observations dans les années 1734 et 1743 du *Commercium litterarium Norimbergense*, dans les second et troisième volumes du *Berliner Magazin*, et dans quelques autres recueils; toutes sont peu intéressantes. (J.)

FELICIANUS (Jean-Bernardin), de Venise, ou de Crémone, car ces deux villes lui sont également assignées pour patrie, a été rangé dans le nombre des médecins par quelques biographes, qui auront sans doute été conduits à cette idée par la nature de ses travaux les plus importans, car aucun document positif n'autorise à penser qu'il ait suivi la carrière médicale. Ce littérateur brilla dans toute l'Italie, au seizième siècle, par la manière distinguée et le zèle avec lequel il dirigeait une école d'éloquence, dans laquelle, suivant les principes d'Isocrate, il formait ses élèves à parler en public sur les objets les plus importans de la politique et de l'administration. D'après Arisi, il professa les belles-lettres avec éclat à Pavie. Son véritable nom était *Regazola*. Comme il était très-versé dans la langue grecque, il traduisit de cet idiome en latin un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons le livre sixième de la chirurgie de Paul d'Egine, plusieurs traités de Galien, et le traité de Porphyre sur l'abstinence des alimens tirés du règne animal. Ses autres travaux n'ont point de rapport avec les sciences médicales : c'est pourquoi nous les passons sous silence. (O.)

FÉLIX (Charles-François), fils aîné de François Félix de Tassy, premier chirurgien de Louis xiv, naquit à Paris, dans le milieu du dix-septième siècle. Son père se chargea lui-même de son éducation médicale, et guida les premiers pas qu'il fit

dans la carrière de la chirurgie. Félix se montra digne de son maître par l'étendue de ses connaissances, la réputation brillante qu'il acquit, et les postes éminens qu'il occupa : il fut prévôt de la communauté de St.-Côme, et succéda à son père dans la charge de premier chirurgien du roi. Si les faveurs de la cour, si l'estime des courtisans étaient constamment inséparables du vrai mérite, on n'aurait point à douter aujourd'hui que Félix ait dû sa place à ses talens ; mais l'hommage des contemporains est un titre insuffisant pour justifier, aux yeux de la postérité, la célébrité dont cet homme a joui de son vivant, et c'est pourtant le seul que Félix puisse offrir. Néanmoins on ne peut dissimuler qu'il montra une graude habileté à l'occasion d'une fistule à l'anus dont Louis XIV fut atteint ; on avait appelé les chirurgiens les plus célèbres, et aucun ne connaissait et ne pouvait pratiquer l'opération applicable à cette maladie, quoique Celse et Paul d'Égine, après lui, en eussent fait mention, et que Jean Ardern, chirurgien anglais du quatorzième siècle, la traitât déjà par l'incision et la ligature. On fit des essais, et Félix, qui s'était exercé pendant deux mois, entreprit enfin d'opérer le roi ; il le fit avec un plein succès, le 21 novembre 1687. Ce chirurgien mourut le 25 mai 1703, âgé d'environ cinquante ans. (LACHAISE ET LONDE)

FELLER (CHRÉTIEN GOTTHOLD), médecin de Budissin, naquit à Loebau, le 1er mai 1755, et mourut le 14 septembre 1788. Il avait étudié pendant quelque temps la théologie, avant de se livrer à l'art de guérir. Ses ouvrages sont intitulés :

Dissertatio de utero canino. Léipzick, 1780, in-4°.
Dissertatio de enematibus sive novo instrumento, quô nicotianæ fumus applicari possit. Léipzick, 1781, in-4°.
Dissertatio de methodis, quibus Casaamata et Simon cataractæ operationem celebrarunt. Léipzick, 1782, in-4°.
Vasorum lacteorum atque lymphaticorum anatomico-physiologica descriptio. Léipzick, 1784, in-4°.
Dissertatio de therapiâ per electrum. Léipzick, 1785, in-4°. (Z.)

FEND (MELCHIOR), appelé en latin *Fendius*, naquit à Nordlingen en 1486, et mourut, le 8 novembre 1564, à Wittemberg, où il remplissait une chaire de médecine et de philosophie à l'Université. Il avait fait ses études à Léipzick sous Pistorius, et pris le bonnet de docteur en 1543. Avant d'être appelé à Wittemberg, où il professa pendant près de quarante ans, il avait occupé la place de recteur de collége à Torgau et à Plauen. On ne connaît de lui qu'un discours *De dignitate et utilitate artis medicæ*, un second *De appellationibus panum*, et quelques autres opuscules insignifians, qui se trouvent dans le quatrième volume des *Declamationes* de Mélanchthon (Wittemberg, 1548, in-8°.). (Z.)

FERBER (JEAN-JACQUES), un des plus célèbres minéralogiste du siècle dernier, vint au monde à Carlscrona, en Suède, le 9 septembre 1743. Son père, Jean-Henri, assesseur du Collége de médecine, le destina de bonne heure à la médecine, et donna les plus grands soins à son éducation. Les travaux chimiques de l'habile minéralogiste Antoine Swaab, auxquels il assista dans sa jeunesse, éveillèrent en lui le goût de l'histoire naturelle. Ce goût devint une véritable passion lorsqu'envoyé à Upsal en 1760, il y eut entendu les leçons de Wallerius, de Kronstedt et de Linné. Dans cette ville il se logea chez l'astronome Mallet, sous la direction duquel il étudia les mathématiques et l'astronomie. En peu de temps il se lia d'une étroite amitié avec Bergmann, dont le nom devait devenir un jour si célèbre, et dont il publia par la suite la *Sciagraphia regni mineralis*. Après trois ans de séjour à Upsal, il quitta cette grande école en 1763, se rendit à Stockholm, où il fut attaché au Collége des mines, visita les diverses provinces de la Suède qui renferment des mines, et revint enfin à Carlscrona, pour y travailler à un *Diarium floræ carolicoronensis*, que l'Académie de Stockholm accueillit d'une manière très-flatteuse pour lui. Ce fut en 1765 qu'il commença ses voyages. Il fit un assez long séjour à Berlin, pour y étudier la chimie sous Pott et Markgraf, et s'arrêta ensuite pendant quelque temps aussi à Leipzick. Delà il parcourut les mines de l'Italie, du Harz, du Palatinat, de la Bavière, du pays de Nassau, de l'Autriche, de la Bohême et de la Hongrie; puis il passa en France, en Hollande et en Angleterre, où il examina dans le plus grand détails les importantes mines des comtés de Derby et de Cornouailles. Cette tournée achevée, il revint en Suède. En 1774, le duc de Courlande l'appela comme professeur d'histoire naturelle et de physique dans l'école qu'il venait d'instituer à Mietau. En 1781, sur la demande du roi de Pologne, il fit un voyage minéralogique dans cette contrée. Deux ans après Catherine lui offrit, à Saint-Pétersbourg, une chaire d'histoire naturelle, qu'il accepta. L'intention de l'impératrice était de lui confier la direction des mines de la Sibérie, mais il refusa cette place éminente, à cause du froid, qui nuisait à sa santé. Quelques mécontentemens, dont la cause est peu connue, lui firent quitter la Russie, en 1786, pour passer au service de la Prusse. En 1788, il entreprit un nouveau voyage dans le pays d'Anspach, le duché de Deux-Ponts, la Suisse et la France. L'année suivante, les magistrats de Berne l'ayant prié de revenir en Suisse pour améliorer les mines du canton, il se rendit à cette invitation. Une attaque d'apoplexie le surprit au milieu d'une excursion dans les montagnes; on le transporta aussitôt à Berne, où il mourut le 17 avril 1790. Il fut enterré à côté de Haller.

Ferber a rendu de grands services à la minéralogie : ses observations ont le mérite si rare et si précieux de l'exactitude; il ne fut pas toujours heureux dans ses hypothèses, dont quelques-unes ont été critiquées vivement; mais lui-même ménageait peu ses adversaires, et il soutenait ses conjectures géologiques avec beaucoup d'opiniâtreté. Ses ouvrages, qui ont surtout contribué aux progrès de la géographie physique du globe, portent les titres suivans :

Dissertatio de prolepsi plantarum. Upsal, 1763, in-4°.
Ferber a soutenu cette thèse sous la présidence de Linné.

Briefe aus Welschland ueber naturliche Merkwuerdigkeiten dieses Landes, an den Herausgeber derselben, Ignaz Edler von Born. Prague, 1773, in-8°. - Trad. en français, par le baron de Dietrich, Strasbourg, 1776, in-8°. - en anglais, par R.-E. Raspe, Londres, 1776, in-8°.

La traduction française de Dietrich, maire de Strasbourg, guillotiné à Paris vers la fin de l'année 1793, est de beaucoup supérieure à l'original. Le traducteur, qui était en Italie, à l'époque de son travail, a complété et rectifié en beaucoup d'endroits celui de Ferber. La traduction anglaise est estimée aussi : Raspe l'a enrichie de notes et d'une notice sur l'état présent et les progrès futurs de la minéralogie. Ces lettres, publiées par De Born, ont excité l'intérêt général, et les Italiens eux-mêmes avouent que Ferber leur a appris à bien connaître les trésors de la nature dans le pays qu'ils habitent.

Beytraege zu der Mineralgeschichte von Boehmen. Berlin, 1774, in-8°. -Trad. en anglais, par Raspe, à la suite de la traduction des Lettres minéralogiques d'Ignace de Born, Londres, 1777, in-8°.

Après avoir indiqué la situation des mines dans les différens cercles et les diverses montagnes de la Bohême, Ferber décrit chacune d'elles en particulier. La troisième partie du livre n'est pas de lui, mais de Peithner.

Beschreibung des Quecksilberbergwerks zu Idria in Mittel-Crayn. Berlin, 1774, in-8°.

On connaissait peu et fort inexactement les importantes mines de mercure d'Idria, lorsque Ferber publia cet ouvrage.

Versuch einer Oryktographie von Derbyshire in England. Mietau, 1776, in-8°.-Trad. en français, dans la traduction du Voyage à la côte septentrionale du comté d'Antrim, par Hamilton, (Paris, 1790, in-8°.).

Bergmaennische Nachrichten von den merkwuerdigsten mineralischen der Herzogl. Zweybrueckischen, Churpfaelzischen, Wild-und Rheingraeflichen, und Nassauischen Laender. Berlin, 1776, in-8°.

Neue Beytraege zur Mineralgeschichte. 1778, in-8°.

Physikalisch-metallurgische Abhandlungen ueber die Gebuerge in Ungarn; nebst einer Beschreibung des Steyrischen Eisenschmelzens und Stahlmachens. Berlin, 1780, in-8°.

Travail de la plus haute importance pour le métallurgiste et le minéralogiste.

Nachrichten von Anquiken der gold-und silberhaltigen Erze, Kupfersteine, und Speise in Ungarn und Boehmen, nach eigenen Bemerkungen daselbst im Jahr 1786 entworfen. Berlin, 1787, in-8°.

Ist es vortheilhafter, die silberhaltigen Erze und Schmelzhuettenprodukte anzuquicken, als sie zu schmelzen? Beantwortet von einigen Berg-und Schmelzwesensverstaendigen. Léipzick et Vienne, 1787, in-8°.

Untersuchung der Hypothese von der Verwandlung der mineralischen Kœrper in einander. Berlin, 1788, in-8°.

Ce mémoire a été inséré, en 1787, dans le tome I des *Nova Acta*

de l'Académie de Pétersbourg. Ferber y combat l'hypothèse de la transmutation des métaux par des expériences.

Drey Briefe mineralogischen Inhalts, an Freyherrn von Racknitz. Berlin, 1789, in-8°.

Mineralogische und metallurgische Bemerkungen in Neufchatel, Franche-Comté und Bourgogne, im Jahr 1788 angestellt. Berlin, 1789, in-8°.

Nachrichten und Bescheibungen einiger chemischen Fabriken, nebst J.-Chr. Fabricius mineralogischen und technologischen Bemerkungen auf einer Reise durch verschiedene Laender in England und Schottland. Halberstadt, 1793, in-8°.

On trouve un extrait de cet ouvrage dans le n°. 123 du Bulletin de la Société d'encouragement. Le travail de Ferber avait déjà paru autrefois dans l'ouvrage qu'il publia en 1778, et dont le premier volume seulement a été imprimé.

Ferber a publié les *Zusaetze zu seinem Versuch einer Naturgeschichte von Livland* de J.-F. Fischer (Riga, 1784, in-8°.), avec quelques annotations relatives à la géographie physique de la Courlande.

On trouve de lui des observations sur la Solfatare, en italien, dans les *Notizie sopra le aeque acidule medicinale, scoperte nei monti di Arzignoro* (Padoue, 1774, in-8°.), et en allemand dans le *Berliner Sammlung.* Il a donné le catalogue des principales mines de la Bavière et du haut Palatinat dans le *Naturforscher.* Il a aussi décrit les gisemens du lapis lazuli dans les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin, et développé, dans le même recueil, les difficultés que présente la classification des terres et des pierres. Enfin, on lui doit une Notice sur le séjour de Cagliostro à Mietau, dans le *Berliner Monatsschrift*, un Mémoire sur les salines du gouvernement d'Aelen, dans les *Jahrbuecher der Berg-und Huttenkunde* du baron de Moll, et plusieurs Mémoires insérés dans les *Nova acta* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

(A.-J.-L. JOURDAN)

FERDINANDI (EPIPHANE) naquit à Misagna, dans la terre d'Otrante, le 2 octobre 1569. Il cultiva de bonne heure les langues grecque et latine, dans lesquelles il fit même des vers estimés. Étant allé à Naples en 1583, pour apprendre la philosophie et la médecine, il obtint les honneurs du doctorat en 1594. L'année suivante il revint à Misagna, où il exerça honorablement sa profession, jusqu'à sa mort arrivée le 6 décembre 1638. Il avait refusé d'être professeur à Parme et à Padoue. Un stoïcisme, qui fait peu l'éloge de son cœur, le préserva toute sa vie des passions et des grandes émotions : l'annonce de la mort inopinée de son fils ne lui causa aucun trouble, et il sut se consoler presqu'aussitôt de la perte de sa femme, quoiqu'il l'aimât, dit-on, tendrement. Ses ouvrages sont :

Theoremata medica et philosophica, mirâ doctrinæ varietate, novoque scribendi ordine donata, et in tres libros digesta. Venise, 1611, in-fol.

De vitâ prorogandâ, juventute conservandâ, et senectute retardandâ. Naples, 1612, in-4°.

Centum historiæ, seu observationes et casus medici, omnes ferè medicinæ partes, cunctosque corporis humani morbos continentes. Venise, 1612, in-fol.

Malgré les éloges prodigués à ce livre par Baglivi, ce n'est qu'un fatras de faits douteux ou inexacts, et d'observations incomplètes, noyées dans un déluge de commentaires surannés.

Aureus de peste libellus, variâ, curiosâ et utili doctrinâ refertus, atque in hoc tempore unicuique apprimè necessarius. Naples, 1631, in-4°. (o.)

FERMIN (Philippe), né à Maestricht, devint membre du conseil municipal de cette ville à son retour de Surinam, où il s'était rendu en 1754, et qu'il quitta au bout d'un séjour de dix années à peu près. Il s'est fait connaître avantageusement par une histoire de cette colonie, qui est écrite purement, avec force et concision. Docile à la critique, il refondit jusqu'à trois fois son travail, ce qui donna naissance à trois ouvrages, publiés l'un après l'autre sous les titres suivans :

Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam. Amsterdam, 1765, in-8°.

Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam. Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°. - Trad. en allemand par F.-H.-G. Martini, Berlin, 1775, in-8°.

Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam, et des causes de sa décadence. Maestricht, 1778, in-8°. -Trad. en allemand par F.-G. Canzler, Gœttingue, 1788, in-8°.

On peut se dispenser de lire le premier de ces ouvrages, puisque le second n'en diffère que par d'importantes additions, qui le rendent un des meilleurs livres qu'on ait publiés jusqu'à ce jour sur les colonies; mais il faut joindre à celui-ci le troisième, qui lui sert de supplément et le rectifie en plusieurs endroits. Nous avons encore de Fermin :

Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, avec une dissertation sur le fameux crapaud, nommé pipa. Maestricht, 1764, in-8°. - Amsterdam, 1765, in-8°.

La dissertation sur le pipa a été traduite à part en allemand par J.-A.-E. Gœtze (Brunswick, 1776, in-8°.). (J.)

FERNEHAM (Nicolas de), anglais, dont on ignore le lieu de naissance, fit ses premières études à Oxford. Se sentant beaucoup de goût pour la botanique, il alla étudier cette science à Paris, puis à Bologne. Après une longue absence, il revint dans sa patrie, où le roi Henri III ne tarda pas à l'attacher à sa personne. Vers la fin de sa carrière, il négligea tout à fait la médecine, pour ne s'occuper que de la théologie, et devint évêque de Durham : il avait refusé auparavant le siége de Chester. Ce fut à Durham qu'il mourut en 1241, laissant quelques écrits qui n'ont point été imprimés. (Z.)

FERNEL (Jean), le plus célèbre des médecins français au seizième siècle, naquit à Clermont, près Beauvais, suivant Guillaume Plancy; à Montdidier, selon le père Daire; en 1497, suivant Goulin; en 1485 ou même en 1506, selon Guy Patin et autres. Après avoir commencé ses études dans le lieu de sa naissance, Fernel vint à Paris les terminer, sous les professeurs du Collége de Sainte-Barbe. Passionné pour l'étude, il partageait le travail de chaque jour entre les mathématiques, la philosophie et les classiques; ses auteurs de prédilection étaient

Aristote, Platon et surtout Cicéron. Rebuté par la barbarie de l'enseignement philosophique de son temps, il eut le courage de remonter aux sources; souvent même il osa substituer son opinion à celle des anciens. Excédé de veilles, il finit par tomber malade, et fut obligé d'aller à la campagne pour se guérir d'une fièvre quarte qui contribua, dit-on, à lui faire embrasser la profession de médecin. Depuis long-temps son père le rappelait près de lui, et refusait de subvenir à ses besoins; il n'en resta pas moins à Paris, où il enseignait la philosophie au Collége de Sainte-Barbe, en même temps qu'il étudiait la médecine. Reçu bachelier en 1528 et docteur en 1530, il abandonna décidément la culture des mathématiques et de l'astrologie, à laquelle il avait jusque-là consacré non-seulement tout son temps, mais encore sa fortune, pour faire fabriquer de nombreux instrumens par des ouvriers logés et nourris chez lui. Dès-lors, l'étude et l'enseignement de la médecine et la pratique de l'art de guérir l'occupèrent tout entier; en 1536, il professait au Collége de Cornouailles.

Fernel fut du petit nombre des médecins qui savent unir la pratique aux travaux du cabinet; mais il préferait ces derniers, et l'on doit peu s'en étonner; tel doit être le sentiment de tout médecin, qui dédaigne d'être le valet de ses malades, quelque soit d'ailleurs son désir d'exercer un art utile à l'humanité. Heureux celui qui peut, dans les hôpitaux, pratiquer avec cette indépendance qu'un homme probe et instruit ne saurait guère conserver, chez les particuliers, qu'aux dépens de sa réputation, et par le sacrifice de ses espérances de fortune. Appelé près de Diane de Poitiers, Fernel lui rendit la santé, et refusa la place de premier médecin du prince, amant de cette femme célèbre; pour se soustraire à la reconnaissance de ce prince, qui voulait se l'attacher, il feignit une pleurésie, et revint dans le sein de sa famille reprendre ses travaux chéris. Henri II, lors de son avénement au trône, lui offrit de nouveau de venir occuper près de lui la place qu'il avait déjà refusée; il la refusa encore une fois, et couvrant sa répugnance d'un noble prétexte, il déclara ne pas vouloir l'occuper au détriment de Louis de Bourges qui avait été premier médecin de François 1[er]; mais Louis de Bourges étant mort en 1556, il ne lui fut plus possible de refuser cette place qui, malheureusement, abrégea le cours de sa vie. Obligé de suivre Henri II au siège de Calais, en 1557, pendant un hiver rigoureux, il revint avec lui à Fontainebleau, emmenant sa femme qui y mourut au bout de quelques semaines par suite du chagrin qu'elle éprouva en quittant sa famille. Profondément affligé d'avoir perdu la compagne qu'il avait choisie pour l'aider à supporter la vie, il mourut lui-même un mois après, le 26 avril 1558, et fut enterré avec elle dans

l'église de St.-Jacques-de-la-Boucherie. Un passage de la notice biographique que G. Plancy, son neveu, nous a laissée sur lui, porte à croire qu'il avait alors environ soixante-deux ans, et par conséquent que Guy Patin s'est trompé en affirmant qu'il mourut à l'âge de cinquante-deux ans; cependant il est difficile de rien décider à cet égard, car Plancy lui-même prétend que son oncle mourut dans sa soixante-douzième année. Cette incertitude sur l'âge de Fernel à l'époque de sa mort, est précisément ce qui fait qu'on ne sait pas exactement dans quelle année il naquit.

Fernel était d'un caractère mélancolique, peu communicatif, défiant, mais plein de bonté et de libéralité envers ses proches. Son visage, habituellement sévère et même triste, devenait riant et agréable lorsqu'il s'approchait d'un malade; il l'interrogeait avec douceur et avec beaucoup de soin, afin de ne rien laisser échapper de tout ce qui pouvait éclairer le diagnostic; jamais il ne porta la terreur et le désespoir dans l'ame de ses malades lorsqu'il prévoyait que ses soins pourraient être inutiles; il fut donc plus jaloux de servir l'humanité que d'augmenter sa réputation par des pronostics funèbres durement prononcés devant les malheureux qui attendent du médecin des consolations quand il ne peut plus rien pour leur guérison. Pour donner une idée de l'étendue de la renommée de Fernel, il suffit de dire qu'il recevait annuellement de 10 à 12,000 livres par an, si l'on en croit Plancy. La prospérité lui attira des ennemis; un médecin de Paris, nommé Flesseles, l'accusa d'aimer l'argent, de ne point user de la saignée dans les cas où elle était indiquée, et poussa l'audace jusqu'à le taxer d'ignorance. Fernel, il faut l'avouer, imita les médecins de son temps; chaque matin il donnait des conseils d'après l'inspection des urines de malades qu'il ne voyait pas. Mais son amour pour l'étude doit lui faire pardonner ce travers; il travaillait dix-neuf heures par jour, et prenait à peine le temps de manger; lorsqu'on lui représentait que les veilles abrégeraient sa vie, il répondait : *Longa quiescendi tempora fata dabunt.*

Bordeu a beaucoup loué Fernel, il le plaçait à côté de Celse, de Thémison, d'Avicenne, presque de niveau avec Galien, et un peu plus bas qu'Asclépiade et Hippocrate. « Fernel parut, dit-il, comme l'éclair qui perce les nuages les plus épais; jamais auteur si élégant n'orna nos chaires; jamais génie si aisé et si agréable ne traita notre médecine. J'accorde à la Faculté de médecine de Montpellier qu'elle peut opposer ses Rondelet, ses Ranchin, ses Dulaurens, et surtout ses Joubert, à nos Duret, à nos Houllier, à nos Baillou; mais elle doit en convenir, elle n'a personne à mettre en parallèle avec Fernel. » Tout en rendant justice à cet homme célèbre, Bordeu avoue qu'il ne

fut point « un génie créateur, inventeur, destiné à réformer l'art; il l'embellit, dit-il, de l'ouvrage le mieux fait qui ait paru. Il fut un peu trop enfoncé dans l'école, il en éclaira les dogmes jusqu'à lui obscurs, traînans, mêlés de toutes les inutilités et de toutes les fadeurs de la dialectique. Il joua un rôle tout opposé à celui du fameux Cœlius Aurélianus; celui-ci écrivit d'une manière barbare, mais il copia d'excellens modèles: Fernel s'attacha au char pesant des Arabes et des sectateurs corrompus de Galien, mais il fit un corps élégant de leur doctrine fastidieuse. » Je regrette de ne pouvoir citer ici tout ce que Bordeu dit de Fernel, on aime à connaître l'opinion d'un grand homme sur un homme célèbre qui peut-être eût été son émule s'ils eussent vécu à la même époque.

Fernel a été blâmé par Duret et Bordeu de ne pas s'être borné à l'étude des écrits d'Hippocrate, mais il serait injuste de ne voir en lui qu'un commentateur des Arabes; s'il a mérité jusqu'à un certain point l'épigramme de Duret qui disait de lui : *Fœces arabum melle latinitatis condidit*, il ne fut point imitateur servile. Une courte citation donnera une idée de la trempe de son esprit : *Quæ vera ac solida, ac optimis quibusque, tum græcis, tum latinis, tum arabibus, firmissimis argumentis probata, ad medendi usum conducere observaveram, excerpsi, et in unum contuli; quid de quaque re controversa sentiendum putarem, libere pronuntiavi.* Fernel rectifia plusieurs erreurs anatomiques du médecin de Pergame; il soutint, contre Aristote, que le cerveau est le siége de l'ame, et que l'origine des nerfs se trouve dans ce viscère. Quelquefois paradoxal, il admit, avec Hippocrate, que la femme a comme l'homme une liqueur prolifique, opinion qu'on a renouvelée de nos jours; mais il fit une importante distinction à laquelle on pourrait renvoyer plus d'un de nos contemporains, lorsqu'il distingua la cause morbifique éloignée, qui réside dans les humeurs, de la maladie qui a pour siége les solides, et des symptômes qui n'ont lieu que dans les fonctions. Si cette division n'est pas des plus exactes, au moins est-elle infiniment supérieure aux idées décousues de plusieurs de nos confrères sur la nature et le siége des maladies. Fernel commence sa physiologie par faire l'éloge de l'analyse, ce qui, pour le dire en passant, pourrait servir à démontrer que l'analyse en médecine remonte au-delà du dix-neuvième siècle. Trois qualités placent, suivant lui, l'homme au-dessus de tous les animaux, la faculté de se tenir droit et de regarder le ciel, l'ampleur de son cerveau, et la conformation de sa main. Il dit de l'ame : *solis functionibus operibusque cernere mens possit*, ce qui répond en peu de mots à certains pseudo-platoniciens de nos jours.

La physiologie de Fernel est d'ailleurs conforme à celle de Galien, mais il serait difficile de donner une idée exacte de l'extrême régularité de son plan, de la méthode parfaite qu'il suit, de l'admirable clarté et de l'élégance de son style, qui est partout remarquable par une grande pureté et un choix peu commun d'expressions. Parmi les ouvrages modernes, il en est beaucoup qui l'emportent sur ceux de Fernel, sous le rapport de la doctrine, en raison des progrès que la science a faits depuis le temps où il écrivait; mais aucun ne peut lui être comparé sous le point de vue littéraire. Les mêmes qualités distinguent sa pathologie, dans laquelle il traite des maladies en général et de leurs causes, des symptômes, du pouls et des urines. Après avoir développé les idées de Galien sur la thérapeutique, il traite des fièvres, puis de la méthode générale contre ces maladies; ensuite il expose les causes, les signes et le pronostic des maladies des parties situées au-dessus et au-dessous du diaphragme; après avoir parlé de l'arthrite, de la lèpre et des maladies vénériennes, il termine par l'histoire des maladies externes. Combattre la pléthore ou la cacochymie, rafraîchir pendant tout le cours de la maladie, et nourrir avec précaution, telles sont les indications curatives que les fièvres présentent suivant lui. On est frappé d'étonnement quand on voit avec quel soin il rapporte chaque maladie, les fièvres exceptées, à l'organe qui lui paraît en être le siége. Parmi les cas intéressans qu'il dit avoir observés, on remarque celui de trois ulcères du cœur, dont nos anatomistes modernes n'ont point parlé.

Fernel attribua, un des premiers, les maux vénériens à une *qualité vénéneuse* des humeurs qui, suivant lui, se propageait non-seulement par le coït, par l'allaitement, par le contact des doigts avec les parties génitales, et par la génération, mais encore par la sueur et par la salive. Il rejetait le mercure comme inutile et inefficace, et lui préférait le gaïac. Les détails dans lesquels il est entré, relativement à ces deux médicamens, méritent d'autant plus d'attention qu'en général il a fort peu insisté sur les agens thérapeutiques appropriés à chaque maladie. Bordeu dit qu'au moment où il mourut, il méditait un ouvrage sur l'usage et l'administration de tous les remèdes domestiques, empiriques et autres. « Ses autres ouvrages, dit le célèbre médecin béarnais, auraient eu besoin d'être renforcés de ce dernier; on les a trouvés trop laconiques et un peu maigres pour la pratique; le reproche est assez fondé; quel malheur qu'un homme qui paraît avoir été propre à marier le dogme à l'empirisme, n'ait pas eu le temps de remplir cet important objet! » Si nous réfléchissons à l'état de la médecine pratique, à la po-

lypharmacie qui souillait l'exercice de l'art de guérir, au temps de Fernel, on regrettera moins qu'il se soit peu occupé de la partie pratique de la médecine dont, peut-être, il entrevit les imperfections sans pouvoir y remédier. Nul doute que si les attaques fougueuses de Paracelse n'étaient venues renverser ou du moins ébranler le galénisme, et si la démonstration de la circulation du sang par Harvey n'avait donné une nouvelle direction à la théorie, les écrits de Fernel n'eussent exercé plus d'influence en donnant l'exemple d'un langage purgé de toute obscurité, et qui, par conséquent, mettait sur la voie de distinguer le vrai d'avec le faux.

Les ouvrages de Fernel sont :

Monalosphærium, sive astrolabii genus; generalis horarii structura et usus. Paris, 1526, in-fol.

De proportionibus lib. II. Paris, 1528, in-fol.

Cosmotheoria libros duos complexa. Paris, 1528, in-fol.

Fernel raconte dans cet ouvrage comment il essaya de mesurer un degré du méridien; selon Montucla, il est le premier, parmi les modernes, qui ait tenté de mesurer de nouveau la grandeur de la terre.

De naturali parte medicinæ libri septem. Paris, 1542, in-fol. édition fort rare. - *Ibid.* 1545, in-8°. - Venise, 1545, in-8°. - Lyon, 1551, in-16.

De vacuandi ratione liber. Paris, 1545, in-8°. - Lyon, 1548, in-16. - *Ibid.* 1549, in-16. - Venise, 1549, in-8°. - Hanau, 1603, in-8°. - Francfort, 1612, in-12.

Il blâme l'abus de la saignée.

De abditis rerum causis libri duo. Paris, 1548, in-fol. - Venise, 1550, in-fol. - Paris, 1551, in-fol. - *Ibid.* 1552, in-fol. - *Ibid.* 1560, in-8°. - Francfort, 1581, in-8°. - *Ibid.* 1592, in-8°. - Lyon, 1602, in-fol. - Genève, 1627, in-8°. - Leyde, 1645, in-8°.

Cet ouvrage dialogué est actuellement un des moins intéressans de tous ceux de Fernel; il a été réimprimé près de trente fois.

Medicina. Paris, 1554, in-fol. - Lyon, 1564, in-8°. - Venise, 1564, in-4°. - Paris, 1567, in-fol. - *Ibid.* 1578, in-fol. - Bâle, 1579, in-8°. - Francfort, 1581, in-8°. - Lyon, 1601, in-fol. - Hanau, 1610, in-fol. - Genève, 1619, in-4°. - *Ibid.* 1627, in-8°. - *Ibid.* 1638, in-4°. - *Ibid.* 1643, in-8°. - Utrecht, 1656, in-4°.

Imprimé plus de dix fois avec le traité *De abditis causis* : une belle édition est celle de G. Plancy (Paris, 1567, in-fol.).

Therapeutices universalis seu medendi rationis lib. VII. Paris, 1554, in-8°. - Lyon, 1564, in-8°. - *Ibid.* 1571, in-8°. - *Ibid.* 1574, in-16. - Francfort, 1575, in-8°. - *Ibid.* 1581, in-8°. - *Ibid.* 1592, in-fol. - Lyon, 1602, in-fol. - Genève, 1627, in-8°. - *Ibid.* 1643, in-8°. - Leyde, 1644, in-8°. - Trad. en français par Duteil, Paris, 1655, in-8°.

Febrium curandarum methodus generalis. Paris, 1554, in-fol. - Venise, 1555, in-8°. - *Ibid.* 1564, in-4°. - Paris, 1567, in-fol. - *Ibid.* 1602. - Publié par Jean Lamy, Francfort, 1577, in-8°. - *Ibid.* 1581, in-8°. - *Ibid.* 1592, in-fol. - *Ibid.* 1593, in-8°. - *Ibid.* 1603, in-4°. - *Ibid.* 1607, in-8°. - Lyon, 1597. - Trad. en français par C. de St.-Germain, Paris, 1655, in-8°.

Consiliorum medicinalium liber. Paris, 1582, in-8°. - *Ibid.* 1585, in-8°. - Francfort, 1584, in-8°. - Turin, 1589, in-8°. - Francfort, 1593, in-8°. publié par Guillaume Capelle. - Hanau, 1607, in-4°. - Genève, 1627, in-8°. - *Ibid.* 1643, in-8°. - Leyde, 1645, in-8°.

De luis venereæ curatione perfectissimâ liber. Anvers, 1579, in-8°. - Padoue, 1580, in-8°. - Francfort, 1581, in-8°. - Trad. en français par Michel Lelong de Provins, Paris, 1633, in-12.

Pathologia. Francfort, 1592, in-fol. - Trad. en français par Ch. de St.-Germain, Paris, 1655, in-8°.

Pharmacia. Hanau, 1605, in-12.

Emissi sanguinis observatio. Francfort, 1631, in-12.

De morbis universalibus et particularibus libri IV posteriores pathologiæ. Genève, 1627, in-8°. - *Ibid.* 1638, in-12. - Amsterdam, 1664, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1660, in-8°.

La partie chirurgicale des ouvrages de Fernel a été traduite en français par Simon de Provanchières (Paris, 1579, in-12, imprimé à Sens).

(F.-G. BOISSEAU)

FERRAND (JACQUES), docteur en médecine, natif d'Agen, florissait au commencement du dix-septième siècle. Il a publié un ouvrage intitulé : *Traité de l'amour ou mélancholie érotique*, qui fut imprimé à Paris en 1623, 1 vol. in-8°. Il y considère l'amour, moins comme une exaltation des facultés affectives, que comme le résultat du mécanisme des organes vicieusement constitués, ou dans un état réel d'altération. Il a encore écrit des Lettres apologétiques qui ont été imprimées à Paris en 1 vol. in-12. (LACHAISE et LONDE)

FERRARA (ANTOINE), médecin de Messine, qui florissait vers le milieu du dix-septième siècle, remplit avec honneur les deux charges de doyen du collége et de proto-médecin de la Sicile. Il n'a pas écrit sur l'art de guérir, mais, grand amateur des belles-lettres, il a laissé des vers estimés. (Z.)

FERRARA (GABRIEL), chirurgien du seizième siècle, exerçait sa profession à Milan. Son véritable prénom était Camillo, mais étant entré dans un couvent, il le changea contre celui de Gabriel, qu'il retint ensuite pendant toute sa vie. On a de lui un ouvrage intitulé :

Nuova selva di cirurgia. Venise, 1596, in-8°. - *Ibid.* 1627, in-8°. - Trad. en latin par Pierre Uffenbach, Francfort, 1625, in-8°.; *Ibid.* 1629, in-8°.; *Ibib.* 1644, in-8°. (Z.)

FERRARI (GEORGES), appelé aussi *de Ferrariis*, vivait au commencement du seizième siècle. Lui-même a pris le soin de nous apprendre qu'il était né à Varolengo, dans le Mont-Ferrat. Il augmenta la *Clavis sanationis* de Simon Januensis, des citations de Pline indiquées à la marge, et publia cette nouvelle édition à Venise (1514, in-fol.). (Z.)

FERRARI (JACQUES), médecin pensionné de la ville de Mantoue, florissait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Profitant d'un manuscrit laissé par Flaminius Evolus, il le publia sous le titre suivant, après y avoir fait de nombreuses additions :

Idea theriacæ et Mithridatii. Mantoue, 1602, in-4°. - Venise, 1606, in-4°. (z.)

FERRARI (Jean-Baptiste), appelé en latin *Ferrarius*, était de Sienne, et vivait au dix-septième siècle. Il mourut dans sa patrie le 1er février 1655. Entré en 1602, à l'âge de vingt-deux ans, dans la compagnie des Jésuites, il enseigna les belles-lettres, durant quatre ans, puis la langue hébraïque, dans le collége de son ordre à Rome. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous ne citerons que les trois suivans, parce que les autres sont étrangers à l'objet de ce Dictionaire.

Flora, seu de florum culturâ, libri quatuor. Rome, 1633, in-4°. - Amsterdam, 1646, in-4°. - *Ibid.* 1664, in-4°. - Trad. en italien par Louis Aureli, Rome, 1638, in-4°.
Livre rempli de fables, et écrit dans un style boursoufflé.
Hesperides, sive de malorum aureorum culturâ et usu libri quatuor. Rome, 1646, in-fol.
Ce traité est orné de cent une planches.
Laudatio Marsilii Cagnati, medici, in ejus funere habita. Rome, 1612, in-4°. (z.)

FERRARI (Jean-Mathieu), né dans un château du Milanais, appelé *de Grado*, prit de là le surnom de *de Gradibus*, sous lequel on le trouve communément désigné, parce qu'il le mit lui-même à la place de son propre nom. Corte l'appelle aussi *de Ferrariis.* Promu, en 1430, au grade de docteur, à Milan, il exerça ensuite l'art de guérir dans cette capitale, et acquit bientôt une telle réputation que l'Université de Pavie lui confia la première chaire de médecine, qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée au mois de décembre 1472. Ses ouvrages ne sont que de longs et fastidieux commentaires sur Rhazès et Avicenne, qu'il admirait.

Practicæ pars prima et secunda, vel commentarius textualis cum ampliationibus et additionibus materiarum in nonum Rhazis ad Almansorem. Pavie, 1471, in-fol. - *Ibid.* 1497, in-fol. - Venise, 1520, in-fol. - Lyon, 1527, in-4°. - Venise, 1560, in-fol.
Expositiones super vigesimam secundam fen Canonis Avicennæ. Milan, 1494, in-fol.
Consiliorum secundum vias Avicennæ ordinatorum utile repertorium. Pavie, 1501, in-fol. - Venise, 1514, in-fol. - Lyon, 1535, in-fol.
Ferrari (*Omnebonus*) a laissé plusieurs ouvrages.
De regulis medicinæ libri tres ex Hippocrate, Galeno et Avicennâ summâ cum diligentiâ collecti. Brescia, 1566, in-8°. - Venise, 1573, in-8°. - *Ibid.* 1598, in-8°. - Léipzick, 1601, in-8°.
De arte medicâ infantium libri quatuor. Brescia, 1577, in-4°. - *Ibid.* 1598, in-8°. - Léipzick, 1601, in-8°.
De arte medicâ infantium, aphorismorum particulæ tres. Brescia, 1577, in-4°. - Léipzick, 1601, in-8°. - Wittemberg, 1604, in-8°.
De sanitate et morbis. Brescia, 1598, in-4°. (z.)

FERRARIO (Octavien), d'une famille noble de Milan,

vint au monde, le 23 septembre 1518, dans cette ville, où il mourut en 1589. Lorsqu'il eut terminé ses humanités et ses études médicales, qu'il fit dans les plus célèbres Ecoles de l'Italie, on lui confia une chaire de morale et de politique dans le Collége établi à Milan d'après ses conseils. Il continua ses leçons pendant dix-huit années, à l'expiration desquelles il se rendit à Padoue pour y expliquer la philosophie naturelle d'Aristote. Après quatre ans de séjour dans cette université, il revint terminer sa carrière à Milan. Ses ouvrages sont peu nombreux, et presque tous relatifs aux antiquités : aucun n'a rapport à la médecine. (z.)

FERRARO (Jean-Baptiste), écuyer de Philippe II, roi d'Espagne, qui naquit à Naples, et qui vivait au seizième siècle, mérite d'être cité ici, à cause de l'ouvrage suivant, que Cinelli lui attribue.

Due anatomie, una delli membri e viscere, l'altra dell' ossa de' cavalli. Bologne, 1673, in-12.

Ferraro avait composé, sur l'art d'améliorer les différentes races de chevaux, d'élever ces animaux, et de guérir les maladies auxquelles ils sont sujets, un traité qu'on trouve en tête du livre intitulé : *Il cavallo frenato* (Naples, 1602, in-fol. -Venise, 1620, in-fol. -*Ibid.* 1653, in-fol.), dont l'auteur est son fils, Pierre-Antoine Ferraro, écuyer, comme lui, du roi d'Espagne. (z.)

FERREIN (Antoine), docteur en médecine des Facultés de Montpellier et de Paris, ancien médecin des armées du roi, lecteur et professeur de médecine au Collége de France, professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin des plantes, membre de l'Académie royale des sciences de Paris, etc., naquit à Frespech en Agénois, le 25 octobre 1693, d'une famille ancienne de cette province. Après avoir fait ses études sous les Jésuites du Collége d'Agen, il se rendit à Cahors, où, incertain sur l'état qu'il devait embrasser, il s'appliqua, avec le même zèle, à l'étude de la théologie, de la jurisprudence et de l'art de guérir ; mais ne tardant pas à se sentir plus disposé à exercer son jugement que son imagination, il se détermina à embrasser la médecine, et se rendit, en 1715, à Montpellier, où il fut reçu bachelier l'année suivante. Immédiatement après, il partit pour Marseille, fit dans cette ville des cours d'anatomie et de médecine opératoire, revint à Montpellier en 1728, y reçut, le 27 septembre de la même année, le bonnet de docteur des mains de Chicoyneau, alors chancelier de l'Université ; quelque temps après, il fut chargé de remplir la chaire vacante par l'absence d'Astruc. Astruc et Antoine Deidier ayant donné leur démission en 1731 et 1732, Ferrein se mit sur les rangs pour disputer leurs chaires, et éclipsa tellement ses rivaux, que

la Faculté le nomma, d'une voix unanime, le premier des trois sujets à présenter au roi. Mais que de tribulations n'a pas à souffrir l'homme qui n'a d'autre protecteur que son propre mérite! Ferrein en acquit la triste conviction, car les deux chaires furent accordées, par le roi, à Fizès et à Marcot. Justement irrité d'une telle injustice, et dédaignant tous les offres que la cour lui fit faire à titre de dédommagement, Ferrein quitta aussitôt Montpellier, et vint à Paris, où il se livra avec le plus grand succès à l'enseignement de l'anatomie. En 1733, il se rendit en Italie en qualité de médecin en chef des hôpitaux militaires, et à son retour, en 1735, il fut chargé, par le gouvernement, d'aller reconnaître et de traiter la suette, qui faisait de grand ravages dans le Vexin français. Se décidant alors à rester à Paris, il s'y fit recevoir docteur le 25 octobre 1738. En 1741, il fut admis à l'Académie des sciences en qualité d'adjoint, et l'année suivante, il fut appelé à remplacer, au Collége de France, Nicolas Andry qui venait de mourir. La même année, la Faculté le nomma à la chaire de chirurgie, et quatre ans plus tard à celle de pharmacie. Enfin, en 1758, il fut choisi pour remplacer le célèbre Winslow, que son grand âge forçait de se démettre de sa place de professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin des plantes. Ferrein mourut à la suite d'une attaque d'apoplexie, le 28 février 1769, âgé de soixante-seize ans. Il forma d'illustres élèves, professa la médecine et l'exerça pendant fort long-temps avec le plus grand éclat, et passe avec raison pour l'un des plus grands anatomistes du siècle dernier.

Les premiers ouvrages de Ferrein furent les thèses qu'il publia à l'occasion du concours qui fut ouvert à Montpellier pour les chaires d'Astruc et de Deidier : *Questiones medicæ duodecim propositæ in aulâ episcopali cathedrâ vacante per abdicationem Joannis Astruc*, etc. Montpellier, 1732.

En 1751, Dienert, disciple de Ferrein, publia un ouvrage intitulé : *Introduction à la matière médicale, en forme de thérapeutique*. Ferrein revendiqua, avec raison, cet ouvrage qui n'était qu'un abrégé de son cours de matière médicale.

En 1769 parut le *Cours de médecine pratique rédigé d'après les principes de M. Ferrein, par Arnauld de Nobleville, docteur en médecine*. Paris, 1769, 3 vol. in-12.

En 1771, M. Gauthier, docteur régent de la Faculté de Paris, publia aussi le premier volume d'un ouvrage rédigé d'après les leçons de Ferrein, ayant pour titre : *Elémens de chirurgie pratique*.

Ferrein est auteur d'une thèse soutenue à la Faculté de Paris le 13 novembre 1738, et insérée dans la collection de Haller, sous le titre suivant : *An actio mechanica pulmonum in fluida*

tempore expirationis? Il a en outre enrichi l'Histoire de l'Académie des sciences d'un grand nombre de mémoires, dont voici les textes :

Sur la structure du foie et de ses vaisseaux, 1733.
Observations sur de nouvelles artères et veines lymphatiques, 1741.
De la formation de la voix de l'homme, 1741.
Ce Mémoire est un des plus importans. Ferrein y soutient que l'organe de la voix est un instrument à cordes, et que les différens tons sont déterminés par les différentes vibrations que l'air, sortant des poumons, imprime aux fibres tendineuses des bords de la glotte, auxquelles il a donné le nom de cordes vocales ou rubans de la glotte.
Sur les mouvemens de la mâchoire inférieure, 1744.
Sur le mouvement des deux mâchoires, 1744.
Sur la structure des viscères nommés glanduleux, et particulièrement sur celle des reins et du foie, 1746.
Sur l'inflammation des viscères du bas-ventre, 1766.
Sur le véritable sexe de ceux qu'on appelle hermaphrodites, 1767.
(LONDE et LACHAISE)

FERREIRA (ANTOINE), de Lisbonne, était chirurgien de la chambre de Jean IV, roi de Portugal. Il accompagna, en Angleterre, la fille de ce monarque, Catherine, fiancée du roi Charles II, et revint aussitôt après dans sa patrie, où il mourut en 1677. On a de lui :

Luz verdadera e recupelada, examen de toda a cirurgia. Lisbonne, 1670, in-fol.
FERREIRA (*Joseph*), autre médecin de Lisbonne, a laissé une *Chirurgia medico-pharmaceutica deducida de la doctrina stahliana, acomodada no curativo deste paiz.* Lisbonne, 1740, in-4°. (Z.)

FERRER DE ESPARZA (THOMAS), prit le grade de docteur en médecine à Albarazin, en Arragon; il a laissé :

Tratado de la facultad medicamentosa que se halla en la agua de los banos de Teruel en el reyno de Aragon. Saragosse, 1634, in-8°.
(B. et L.)

FERRET (LAURENT), de Paris, reçu docteur en 1738, et nommé professeur de chirurgie en 1743, exerça pendant longtemps l'art de guérir avec beaucoup de succès, et se retira sur la fin de ses jours à Cambray, où il venait d'obtenir un canonicat dans la métropole. Il a laissé quelques opuscules, intitulés :

An senium à fibrarum rigiditate? Paris, 1739, in-4°.
An dolor à solutâ unitate, morbus? Paris, 1741, in-4°.
An in acutis diæta è solis vegetantibus? Paris, 1749, in-4°.
An clivi Meudonici situs, ut amœnus, sic salubris? Paris, 1751, in-4°.
-Trad. en français, Paris, 1751, in-4°.
Oratio super restitutâ Serenissimi Delphini valetudine. Paris, 1752, in-4°.
An chirurgia recens instrumentalis antiquâ profectur? Paris, 1764, in-4°.
(O.)

FERRI (Alphonse), plus connu sous son nom latinisé de *Ferrus* ou *Ferrius*, naquit à Faenza, suivant quelques auteurs, et à Naples, selon le plus grand nombre des biographes. Lui-même nous apprend qu'il enseigna d'abord la chirurgie à Naples, et qu'il fut ensuite appelé pour remplir le même office à Rome, où le pape, Paul III, le choisit pour premier chirurgien. Il mourut octogénaire vers l'an 1595, après avoir joui d'une réputation extraordinaire. Ses ouvrages, qui ont le mérite de n'être pas de pures compilations, renferment quelques idées neuves, et plusieurs améliorations utiles, au milieu d'hypothèses inadmissibles et de principes fort souvent erronés.

De ligni sancti multiplici medicinâ et vini exhibitione libri quatuor. Rome, 1527, in-4°. - Bâle, 1538, in-8°. - Paris, 1542, in-8°. - Lyon, 1547, in-12. - Trad. en français par Nicolas Michel, Poitiers, 1546, in-16; *Ibid.* 1550, in-8°.

Ferri se perd en éloges des propriétés médicinales du gaïac, qu'il érige en une sorte de panacée propre à guérir, non-seulement les maladies vénériennes, mais encore une foule d'autres affections très-dissemblables. Cette dissertation a été insérée dans le recueil de Luisini.

De sclopetorum sive archibusorum vulneribus libri tres : corollarium de sclopeti ac similium tormentorum pulvere ; de carunculâ, sive callo quæ cervici vesicæ innascitur opusculum. Rome, 1552, in-4°. - Lyon, 1553, in-4°.

Ce traité a le défaut de la plupart des premiers ouvrages qui ont paru sur les plaies d'armes à feu, auxquelles Ferri suppose une qualité vénéneuse, ce qui le conduit à conseiller un très-mauvais mode de traitement. Un tire-balle de son invention, appelé, d'après son nom de baptême, *alphonsin*, n'a jamais été fort usité, et est depuis long-temps abandonné tout à fait. (z.)

FERRIER (Auger), né en 1513, aux environs de Toulouse, était fils d'un chirurgien, qui donna beaucoup de soin à son éducation. Etant allé faire ses études médicales à Montpellier, il y reçut le bonnet doctoral en 1540, sous Jean Schyron. Immédiatement après, il se rendit à Paris, où le garde-des-sceaux, auprès duquel il avait eu l'art de s'introduire, le présenta à la reine Catherine de Médicis, qui le nomma son médecin ordinaire. Ferrier accompagna dans la suite le garde-des-sceaux à Rome, et, à son retour de cette capitale du monde chrétien, s'établit à Toulouse, où il pratiqua l'art de guérir jusqu'à la fin de sa carrière, arrivée en 1588. Il dut à sa prétendue habileté dans l'astrologie judiciaire, sorte de jonglerie alors fort à la mode, la faveur et les bonnes grâces des personnages éminens qui le conduisirent à la fortune. Aucun de ses ouvrages n'est lu aujourd'hui, et aucun ne mérite d'être consulté.

De diebus secretoriis secundùm Pythagoricam doctrinam et astronomicam observationem. Lyon, 1541, in-16. - *Ibid.* 1549, in-16.

Liber de somniis. Hippocratis de insomniis liber. Galeni liber de insomniis. Synesii liber de somniis. Lyon, 1549, in-16.

De pudendagrâ, lue hispanicâ, libri duo. Toulouse, 1553, in-12. – Anvers, 1564, in-8°. – Paris, 1577, in-16.

Jules-César Scaliger, grand ami de l'auteur, parle de Ferrier en ces termes : *Eum, accuratissimis lectissimisque suis de morbo Gallico commentariis, non solum præterita judicia complevisse omnia, sed animos quoque præsentes explevisse omnes, spemque aliis in futurum scribendi ademisse omnem*. Malgré ce pompeux éloge, l'ouvrage dont il s'agit est plus qu'insignifiant, tant l'amitié peut aveugler les plus habiles critiques !

De radice chinâ liber, quô probatur diversam esse ab apio. Toulouse, 1554, in-8°.

Vera methodus medendi, duobus libris comprehensa. Castigationes practicæ medicinæ. Toulouse, 1557, in-8°. – Lyon, 1574, in-8°. – *Ibid.* 1602, in-8°.

Avertissement à Jean Bodin sur le quatrième livre de sa République. Toulouse, 1580, in-8°.

Critique amère et virulente du traité de la République publié par Jean Bodin, d'Angers. (J.)

FEUERLEIN (Georges-Christophe), était de Nuremberg. Né le 15 juillet 1694, il se proposa d'abord de parcourir la carrière ecclésiastique, comme avait fait son père ; en conséquence, il alla étudier la théologie à Iéna, puis à Altdorf. Mais la mort de son père lui ayant laissé la faculté de se livrer sans contrainte à ses goûts, il quitta la théologie pour la médecine, et vint étudier les diverses branches de l'art de guérir à Halle, où il se montra l'un des plus zélés disciples du grand Hofmann. Après avoir pris ses grades en 1722, il vint exercer sa profession à Nordlingen ; mais dès l'année suivante, il quitta cette ville pour se rendre à celle de Feuchtwanger, dans le pays d'Anspach, qui l'avait appelé en qualité de médecin pensionné. Il fut aussi nommé, en 1730, médecin d'Heilsbronn. Le margrave l'appela dans la suite à Anspach même, où il devint successivement membre du Collége des médecins, médecin de la cour et de la garnison, enfin conseiller aulique. Il mourut le 25 mai 1756, après avoir publié :

Dissertatio de abusione abstractionis metaphysicæ in doctrinâ morum. Altdorf, 1717, in-4°.

Dissertatio de amore dei puro et perfecto. Altdorf, 1717, in-4°.

Dissertatio de situ erecto in morbis periculosis valdè noxio. Halle, 1722, in-4°.

Heilsbronnisches Zeugniss der gœttlichen Guete und Vorsorge bey dem uralten, nun aber neu entdeckten, mitten in dem Kloster Heilsbronn befindlichen Heilbronnen, dessen Curen, Gehalt, Krafft, und Wirkung, Gebrauch und Misbrauch. Nuremberg, 1730, in-4°.

Feuerlein a inséré des observations sur les effets des eaux d'Heilsbronn, et sur l'emploi du calomélas contre les douleurs articulaires et les perforations du palais, dans le *Commercium litterarium* de Nuremberg. (J.)

FEUILLÉE (Louis), célèbre voyageur, botaniste et astronome, naquit en 1660, dans la Provence, à Mane, près de Forcalquier. Ce fut à Marseille qu'il fit ses études, et qu'après

les avoir achevées, il entra dans l'ordre des Minimes. Les dispositions qu'il avait montrées de très-bonne heure pour les sciences de calcul, et en particulier pour l'astronomie, furent encore développées par le temps que les devoirs de son état lui permettaient de consacrer à ses occupations favorites. Jaloux enfin de mettre en pratique les connaissances qu'il avait acquises, curieux surtout de les appliquer au perfectionnement de l'hydrographie et de la géographie, il profita de la bienveillance de ses supérieurs et des relations que ses travaux lui avaient procurées avec l'Académie des sciences, pour solliciter et obtenir l'ordre d'aller dans le Levant, à l'effet d'y déterminer la position de plusieurs villes et ports de mer. Ce fut en 1609 qu'il commença ce voyage, de concert avec Jacques Cassini. Enhardi par le succès, il résolut d'aller faire des observations du même genre dans l'Amérique du sud. En conséquence, il partit de Marseille le 5 février 1703, et débarqua à la Martinique après une traversée heureuse d'un peu plus de deux mois. Une maladie grave le retint près de dix-huit mois dans cette île, et faillit lui coûter la vie. Lorsqu'enfin il eut recouvré la santé, il partit sur un bâtiment monté par des flibustiers, résolu d'accompagner ces intrépides et audacieux marins à la côte de Caracas, où ils se rendaient. Dans ce voyage il aborda à Porto-Cabello, Ste.-Marthe, Porto-Bello et Carthagène, faisant partout des observations astronomiques, sans oublier de s'informer des mœurs des habitans, et de recueillir toutes les plantes qui lui paraissaient dignes de fixer l'attention. Il revint ensuite à la Martinique, et, après avoir visité quelques-unes des îles situées à l'ouest et au nord, il partit pour la France, où il arriva en 1706. Le gouvernement lui témoigna, de la manière la plus flatteuse, la satisfaction que lui faisait éprouver le zèle qu'il avait déployé dans cette longue et périlleuse navigation. L'ardeur de Feuillée ne fit que redoubler, et il conçut le dessein de déterminer la position des côtes du Pérou et du Chili, nouveau voyage pour lequel il partit de Marseille en 1707, avec le titre de mathématicien du roi. Les vents contraires l'obligèrent de relâcher dans plusieurs ports de la Méditerranée, et il n'arriva que huit mois après à Buenos-Ayres. De là il se porta très-loin dans le sud du cap de Horn, où il eut beaucoup à souffrir de la rigueur de la saison : enfin il débarqua à la Conception, et visita les ports les plus remarquables jusqu'à Callao. Après avoir levé le plan de tous les lieux qu'il avait parcourus, il quitta la Chili en 1711, fit route au sud, jusqu'au-delà du cinquante-neuvième degré, et mit enfin à la voile pour la France; il débarqua, le 27 août, à Brest. Louis XIV, pour récompense, lui accorda une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Ce fut dans cette ville que Feuillée

mourut en 1732, consumé de fatigues, et sans avoir cessé un seul instant de recueillir des observations astronomiques, qu'il envoyait à l'Académie des sciences, dont il était correspondant. Linné, en récompense des services dont la botanique lui est redevable, a donné son nom à un genre de plantes (*Fevillea*) de la famille des cucurbitacées. Ses ouvrages sont :

Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales de 1707 à 1712. Paris, 1714, 2 vol. in-4°.

Suite du Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, et dans un autre voyage à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique. Paris, 1725, in-4°.

On trouve à la suite de ce dernier ouvrage:

Histoire des plantes médicinales qui sont le plus d'usage aux royaumes du Pérou et du Chili, composée sur les lieux, par l'ordre du roi, en 1709, 1710 et 1711.

Toute la partie botanique des ouvrages de Feuillée a été traduite en allemand par G.-L. Huth (Nuremberg, 1756-1757, 2 vol. in-4°.).

Cette relation, quoiqu'écrite d'une manière peu agréable, est cependant fort intéressante, et peut être citée comme modèle aux voyageurs. Feuillée fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus au progrès de l'astronomie, de la géographie et des diverses branches de l'histoire naturelle. Passioné pour les découvertes, il semblait avoir été destiné par la nature à parcourir la carrière des voyages; ni les peines, ni les fatigues, ni les dangers ne pouvaient l'arrêter dès qu'il apercevait la moindre lueur de faire quelqu'observation nouvelle et utile. L'ouvrage est orné d'un grand nombre de planches et de cartes. Les figures sont dessinées avec délicatesse et exactitude. Parmi les plantes nouvelles que Feuillée a fait connaître, on distingue le *datura arborea*, l'*alstroemeria ligtu*, l'*oxalis rosea*, le *psoralea glandulosa* et le *madia sativa*. Il expose les vertus médicinales de chaque végétal, d'après l'usage qu'on en fait dans les cantons où il croît. (J.)

FEYNES (François), natif de Béziers, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, en 1556, des mains de Jean Schyron, chancelier de la Faculté. En 1557 ou 1558, il fut nommé à la chaire que ce dernire laissa vacante par sa mort, et il la remplit avec distinction jusqu'en 1573, qu'il mourut lui-même. Feynes a composé une espèce de cours de médecine qui est demeuré long-temps manuscrit. Réné Moreau, docteur de la Faculté de Paris, l'a tiré de sa bibliothèque pour le faire imprimer sous le titre de:

Medicina practica in quatuor libros digesta. Lyon, 1650, in-4°.

(LACHAISE et LONDE)

FIBIG (Jean), médecin allemand, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Mayence, mort en cette ville le 21 octobre 1792, a laissé plusieurs ouvrages dont aucun n'a trait aux sciences médicales, et qui tous roulent sur divers points de l'histoire de la nature.

Programma ueber das Studium der Naturgeschichte. Mayence, 1787, in-8°.

Handbuch der Mineralogie. Mayence et Francfort-sur-le-Mein, 1787, in-8°.

Bibliothek der gesammten Naturgeschichte. Francfort-sur-le-Mein, tome I, 1789-1790; II, 1790-1791, in-8°.

Publié en commun avec Nau.

Beschreibung einer auf Befehl der Regierung nach Norden gemachten Reises, enthaltend Abhandlungen ueber mehrere Gegenstaende der Mineralogie. Francfort-sur-le-Mein, 1790, in-8°.

Traduction du français.

Ortbeschreibung von Moskau. Francfort-sur-le-Mein, 1790, in-8°.

Section de l'ouvrage précédent, qui fut aussi publiée à part.

Einleitung in die Naturgeschichte des Pflanzenreichs nach den neuesten Entdeckungen. Mayence, 1791, in-8°.

Fibig a inséré deux Mémoires entomologiques dans les tomes V et VI des Actes de la Société d'histoire naturelle de Berlin. (1.)

FICHET DE FLECHY (Philippe), médecin français, servit sous Louis XV, dans les armées françaises employées en Allemagne. On ignore le lieu et l'époque de sa naissance et de sa mort. Nous savons seulement qu'en quittant le service de France, il s'attacha à l'électeur palatin, dans les états duquel il devint inspecteur général des hôpitaux. On ne connaît de lui qu'un ouvrage dicté par l'empirisme le moins raisonné, mais dans lequel se trouvent des observations, au nombre de cent trente-cinq, dont plusieurs présentent quelqu'intérêt.

Observations sur différens cas singuliers relatifs à la médecine pratique, à la chirurgie, aux accouchemens et aux maladies vénériennes. Paris, 1745, in-12. - *Ibid.* 1761, in-12. - *Ibid.* 1765, in-12. (o.)

FICHTEL (Jean-Ehrenreich de), né à Presbourg, en Hongrie, le 29 septembre 1732, étudia la jurisprudence, après avoir terminé ses humanités. Dès l'âge de dix-sept ans il s'adonna à la pratique sous la direction de plusieurs jurisconsultes habiles, et continua d'en agir ainsi pendant huit années. Il était déjà reçu avocat, lorsque l'occasion se présenta de faire un voyage en Transylvanie. Comme le droit hongrois n'avait pas beaucoup d'attraits pour lui, il saisit cette occasion avec empressement, et obtint, en 1759, la place de notaire dans le directoire de l'intendance de la nation saxonne à Hermannstadt. Mais le directoire, qui excitait des plaintes continuelles de la part des Saxons, ayant été supprimé en 1762, Fichtel, dépourvu de toutes ressources, fut obligé d'aller tenter la fortune à Vienne. Après y avoir été employé à la chambre des comptes, mais sans caractère particulier, jusqu'en 1768, il fut envoyé en Transylvanie, avec le titre de chef de bureau de la trésorerie. Sa place l'obligea de surveiller attentivement les mines de sel gemme, source principale des revenus de la province, dont il augmenta beaucoup le produit par son zèle et de son activité. Ce fut alors

qu'il conçut le louable dessein d'étudier à fond le pays qu'il considérait comme une seconde patrie, afin de pouvoir lui être plus utile. Il s'occupa d'abord de l'histoire de la Transylvanie, mais rebuté par des obstacles presqu'insurmontables, il renonça, au bout de deux ans, à ce travail ingrat, repris depuis, avec beaucoup de succès, par le savant Louis-Albert Gebhardi, et s'occupa exclusivement des productions du règne minéral, sur lesquelles l'ouvrage recemment publié par Fridwalsky, venait de fixer son attention. Il parcourut presque toutes les contrées de la province, gravit la plupart des montagnes, et rassembla un cabinet, qui, vingt-sept ans après, passait pour le plus riche de toute l'Autriche. Jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1795, il ne cessa de consacrer tous ses momens à l'étude de la minéralogie de la Transylvanie, dont personne ne s'était encore occupé, et qu'il a fait connaître jusque dans ses plus petits détails. Ses ouvrages sont :

Beytrag zur Mineralgeschichte von Siebenbuaergen. Nuremberg, 1780, 2 vol. in-4°.

Cet ouvrage est orné de dix planches et d'une carte de la Transylvanie. Fichtel y decrit les pétrifications et les mines de sel de la province.

Mineralogische Bemerkungen von den Karpathen. Vienne, 1791, in-8°.

Mineralogische Aufsaetze. Vienne, 1794, in-8°.

Fichtel a publié, dans le onzième volume des Actes de la Société d'histoire naturelle de Berlin, la description d'un volcan éteint qui venait d'être découvert en Hongrie. (A.-J.-L. J.)

FICK (Jean-Jacques), né à Iéna, le 28 novembre 1662, fit ses humanités dans cette ville, où il reçut le titre de maître ès-arts en 1683. Delà il se rendit à Leipzick, puis à Helmstaedt, et enfin il vint prendre le bonnet de docteur en médecine dans sa patrie en 1689. Il y pratiqua et y fit des cours particuliers pendant à peu près deux ans. Le comte de Mansfeld l'appela, en 1691, auprès de lui à Artern, et, en 1696, il devint médecin du duc de Weimar. Quatre ans après, il quitta cet emploi pour venir reprendre ses cours particuliers à Iéna. En 1715, les curateurs de cette Université lui confièrent une chaire extraordinaire de médecine, qu'il échangea, en 1718, contre celle d'anatomie, de chirurgie et de botanique, devenue vacante par la mort de Wedel : delà il passa, en 1721, à celle de médecine théorique, qu'une attaque d'hémiplégie l'obligea de résigner en 1726. Il mourut le 23 août 1730, laissant :

Dissertatio de abortu epidemico. Iéna, 1697, in-4°.

Dissertatio de genuino purgantium usu in dysenteriâ. Iéna, 1709, in-4°.

Chymicorum in Pharmacopœâ Bateanâ et Londinensi explicatio. Francfort-sur-le-Mein, 1711, in-12.

Dissertatio de sacchato lactis et magnesiâ albâ. Iéna, 1713, in-4°.

Dissertatio de salivatione spontaneâ, præcipuè variolarum. Iéna, 1713, in-4°.

Manuductio ad formularum compositionem Tab. XXIII cum scholiis notarum schemate atque exemplis absoluta. Iéna, 1713, in-4°.

Dissertatio de salium naturâ, genesi et usu. Iéna, 1715, in-4°.
Dissertatio de balneis aquæ dulcis frigidis. Iéna, 1717, in-4°.
Dissertatio de iræ efficaciâ et remediis. Iéna, 1718, in-4°.
Dissertatio de salubri frigidô potu. Iéna, 1718, in-4°.
Dissertatio de clysteribus nutritiis et frigidis. Iéna, 1718, in-4°.
Dissertatio de frigoris noxâ in corpore humano. Iéna, 1720, in-4°.
Dissertatio de generali futuræ eriseos aut jam factæ signo. Iéna, 1723, in-4°.
Dissertatio de marasmo seu marcore. Iéna, 1724, in-4°.
Dissertatio de linguâ morborum præsagâ. Iéna, 1725, in-4°.
Dissertatio de balbis. Iéna, 1725, in-4°.
Dissertatio de rore marino. Iéna, 1725, in-4°.
Dissertatio de calce vivâ. Iéna, 1726, in-4°.
Dissertatio de febre vesiculari ab obstructione lochiorum. Iéna, 1726, in-4°.
Dissertatio de aceto. Iéna, 1726, in-4°.
Aphorismi Hippocratis notis illustrati. Iéna, 1729, in-8°.
On doit à Fick une édition du *Quadripartitum botanicum* de Simon Pauli (Francfort sur-le-Mein, 1708, in-4°.), et une traduction allemande des Tables anatomiques de Jules Casserio (Francfort-sur-le-Mein, 1707, in-4°.). (J.)

FIDELIS (Fortuné), dont le véritable nom était probablement *Fedele*, vint au monde en Sicile, à Saint-Philippe-d'Agirone, vers le milieu du seizième siècle. Il se fit un grand nom dans sa patrie par les heureux succès de sa pratique. C'est là tout ce qu'on sait de son histoire : quelques biographes assurent cependant qu'il mourut octogénaire, le 25 novembre 1630. Il est un des premiers qui aient écrit sur la médecine légale. Ses ouvrages sont :

Bissus, sive medicorum patrocinium quatuor libris distinctum. Palerme, 1598, in-4°.
De relationibus medicorum libri quatuor, in quibus ea omnia quæ in forensibus ac publicis causis medici referre solent, plenissimè traduntur. Palerme, 1602, in-4°. – Venise, 1617, in-4°. – Leipzick, 1674, in-8°. – *Ibid.* 1679, in 8°.
L'édition de 1674 a été publiée par Paul Ammann.
Comme première ébauche dans un genre qui a tant été perfectionné depuis, ce travail n'est pas sans mérite, et on peut encore le consulter avec fruit aujourd'hui.
Contemplationum medicarum libri XXII, in quibus non pauca præter communem multorum medicorum sententiam notatu digna explicantur. Palerme, 1621, in-4°. (o.)

FIELITZ (Godefroy-Henri), né à Barby en 1749, au mois d'octobre, s'établit en 1773, dans la basse Lusace, pour y exercer la double profession de chirurgien et d'accoucheur. Au bout d'un certain laps de temps, il fut nommé bourguemestre et directeur de l'hôpital de cette ville, dans laquelle il est mort le 4 février 1820. On a de lui, outre un grand nombre d'articles dans les journaux de médecine de l'Allemagne, divers ouvrages presque tous relatifs à la police médicale et à l'éducation physique des femmes et des enfans. (.)

Vorschlaege und Wuensche, dem Staate bessere Wundaerzte zu bilden. Leipzick, 1786, in-8°.
Versuch einer Hebammenverbesserung zur Wohlfahrt und Bevœlkerung des Staats, und wie dieser Plan ohne grosse Schwierigkeit zu bewerksteiligen. Léipzick, 1786, in-8°.
Einige Worte ueber die Hauptquelle unserer sich taeglich mehrenden ungluecklichen Ehen, zur Beherzigung fuer Muetter, und zur Belehrung ueber den rechten Gebrauch meines ihren Toechtern gewidmeten Buches. Léipzick, 1798, in-8°.
Die Hauptquelle der Fehler unserer physischen und moralischen Kindererziehung. Léipzick, 1799, in-8°.
Versuch einer vollstaendigen Belehrung fuer das gebildetere weibliche Geschlecht ueber die physischen Mutterpflichten, und alles, was damit in hoehern oder entferntern Bezug steht. Léipzick, 1799 - 1800, 2 vol. in-8°.
Fielitz (*F.-G.-H.*), frère cadet du précédent, a publié :
Leitfaden zum Unterricht in der Anthropologie, und in der Kunst, das menschliche Leben zu verlaengern. Lubben, 1802, in-8°. (J.)

FIERA (Jean-Baptiste), médecin de Mantoue, naquit dans cette ville en 1469, et y mourut en 1538. Il eut à soutenir quelques discussions assez vives contre le célèbre Pomponazzi. Outre un grand nombre de poésies latines, qui ont été jugées très-sévèrement, il a publié quelques ouvrages qui ont été réimprimés souvent, ce qui prouve qu'ils ont joui d'une certaine renommée.

Commentaria in artem medicinalem definitivam Galeni. Accedunt Quæstio de virtute movente pulsum : Quæstio de phlegmatico et bilioso æqualiter febrientibus; De intensione et remissione. Mantoue, 1515, in-fol. - Venise, 1548, in-fol.
Cœna, de herbarum virtutibus, et de eâ medicinæ artis parte quæ in victûs ratione consistit. Mantoue, 1515, in-4°. - Bâle, 1522, in-12. - Strasbourg, 1530, in-8°. - Paris, 1533, in-8°. - Padoue, 1649, in-4°.
On trouve dans l'édition de Paris l'*Hortulus* de Strabus Gallus, et dans celle de Padoue des notes de Charles Avanzi. Cette espèce d'hygiène est en vers. (O.)

FIGUEROA (François de), médecin de Séville, est l'auteur d'un opuscule intitulé :

Luxus in judicium vocatus, et ad recta evocatus; gelida salutifera, sive de innoxio frigido potu,
auquel se trouve réuni un autre ayant pour titre :
Aciam, de quâ loquitur Celsus cap. 26, lib. 5. filum semper, acum nunquam significare : infibulationem et suturam utramque ex aciâ molli filo non nimis torto, sive ex molli filo non nimis torto serico, lineo, vel ex aliâ materiâ molli, non autem æreo, ferreo, argenteo, aut aureo, secundum ejusdem Celsi mentem semper fieri debere. Séville, 1633, in-4°. (B. et L.)

FINCK (Jean-Vincent), médecin de Fulde, comme il nous l'apprend lui-même en tête de son ouvrage, étudia la médecine à Marbourg sous Henri Petraeus, et la pratiqua ensuite avec distinction à Hof, dans le pays de Bayreuth, où il flo-

rissait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui un ouvrage intitulé :

Enchiridion dogmatico-hermeticum morborum partium corporis humani præcipuorum curationes breves continens. Léipzick, 1618, in-12. – *Ibid.* 1626, in-12. (J.)

FINCK (Thomas), célèbre médecin et mathématicien danois, naquit, le 6 janvier 1561, à Flensbourg, dans le duché de Sleswick. Son oncle maternel, qui prit soin de lui après la mort de son père, l'envoya, dès qu'il eut atteint sa seizième année, à Strasbourg, pour qu'il y étudiât la rhétorique, la philosophie et les mathématiques. Après cinq ans de séjour dans cette Université, Finck visita successivement celles d'Iéna, de Wittemberg, de Heidelberg et de Léipzick. Delà il se rendit à Bâle, où il séjourna pendant six mois, et publia quelques ouvrages de mathématiques, puis en Italie. Il passa quatre ans dans cette contrée, et prit le bonnet doctoral à Bâle en 1587. Immédiatement ensuite il revint à Flensbourg. Aussitôt après son arrivée, le duc de Holstein le nomma son médecin, et l'appela en cette qualité à Gottorp, mais il quitta la cour de ce prince en 1591, pour aller remplir à Copenhague la chaire de mathématiques, qu'il échangea en 1602 contre celle d'éloquence, et à laquelle il joignit, l'année suivante, celle de médecine, qu'il remplit avec la plus grande distinction. Après avoir ainsi consacré soixante-cinq années de sa vie à l'enseignement, il mourut le 26 avril 1565. Il n'a laissé sur la médecine que dix-sept dissertations insignifiantes, et quelques observations, qui ont été insérées dans la *Cista medica* de Bartholin. On trouve dans Moller l'indication de tous ses ouvrages sur les mathématiques. (Z.)

FINCKENAU (Jacques), né à Marienbourg, en Prusse, le 10 février 1674, mourut le 29 août 1717 à Kœnigsberg, où il s'était fait recevoir docteur en 1706, et où il avait obtenu le titre de professeur ordinaire de médecine en 1713. Il a laissé plusieurs dissertations, parmi lesquelles nous citerons les suivantes :

Dissertatio de memoriâ. Kœnigsberg, 1709, in-4°.
Dissertatio de fonticulorum usu tempore pestis. Kœnigsberg, 1710, in-4°.
Dissertatio de sclopetorum vulneribus. Kœnigsberg, 1716, in-4°.
Dissertatio de pulsu. Kœnigsberg, 1716, in-4°.
Dissertatio de temperamentis. Kœnigsberg, 1717, in-4°. (J.)

FINKE (Léonard-Louis), né à Cappeln, le 24 octobre 1747, médecin pensionné d'abord à Tecklembourg, ensuite à Lingen, depuis l'an 1780, s'est fait connaître par diverses productions très-estimées, et dignes du rang distingué auquel l'opinion publique les a placées dans la littérature médicale.

De morbis biliosis anomalis, occasione epidemiæ, cujus historia præmissa est ab anno 1776 – 1780, in comitatu Tecklenburgensi observatis; accessit duorum infantum mortis causa per anatomen detecta. Munster, 1780, in-8°.

Cet ouvrage a été le plus solide fondement de la réputation de Finke, qui s'y montre effectivement scrupuleux observateur, et narrateur fidèle des faits dont il était spectateur; mais bien que cette production doive être citée comme modèle sous le rapport descriptif, elle est fort défectueuse sous le point de vue pratique; l'auteur voit la bile chez tous ses malades, quelle que soit leur affection, et cela parce que dans le même temps il régnait des fièvres dites bilieuses; il donne comme exemple d'une maladie bilieuse anomale, une douleur dans les articulations, ou bien une hémoptysie qui cesse après l'administration d'un purgatif. Ce dernier genre de moyen de traitement est celui qu'il recommande davantage, quoi qu'en ait dit Pinel; Finke poussait l'aveuglement jusqu'à répéter dix et même douze fois les purgatifs, ce qui rend raison des selles purulentes et sanguinolentes qu'il a eu occasion d'observer.

Disquisitio physico-medica, an in canibus per castrationem possit præcaveri rabies. Lingen, 1784, in-4°.

Exercitationes physico-medicæ de admirandâ naturæ simplicitate, et de utili quidem, sed admodum limitandâ medicinâ populari. Rinteln, 1785, in-8°.

Von dem verschiedenen Verfahren der Voelker bey Kranken, Sterbenden und Verstorbenen. Zwey Beytraege zur Geschichte des Menschheit-und der Medicin. Nebst Plan eines herauszugebenden Werkes ueber die einheimische Arzneykunde der verschiedenen Voelker auf der Erde. Lingen, 1789, in-8°.

Versuch einer allgemeinem medicinisch-praktischen Geographie, worinn der historische Theil der einheimischen Vœlker-und Staaten-Arzneykunde vorgetragen wird. Leipzick, tomes I et II, 1792; III, 1795, in-8°.

Cette excellente géographie médicale n'a point encore été surpassée. Il serait à désirer qu'on la transportât dans notre langue; quelques changemens et des annotations la mettraient facilement en harmonie avec les idées nouvelles.

Specimen medicum historiam sistens insitionis variolarum in comitatibus Tecklenburgensi atque Lingensi exercitæ. Lingen, 1792, in-4°.

Finke a traduit du hollandais en allemand le Traité sur la lympbe et les vaisseaux lymphatiques de Gisbert-Jacques Wolff (Lingen, 1795, in-8°.). On trouve de lui, dans le *Gemeinnuetziger Portefeuille* de Heidekamp, un Mémoire sur la manière dont les divers peuples remplacent le sel, et un autre tendant à démontrer que les frictions et le massage sont deux opérations affines, de sorte que l'on peut expliquer par la première les bons effets qu'on attribue à la seconde. (A.-J.-L. J.)

FIORAVANTI (Leonhard), célèbre empirique du seizième siècle, était de Bologne. Il se rendit en 1548 à Palerme, où, après avoir exercé l'art de guérir pendant deux années, il s'embarqua pour l'Afrique sur une flotte espagnole, revint à Naples en 1555, et alla ensuite à Rome, puis à Venise. Lors de son retour à Bologne, il y fut décoré des titres de docteur, comte et chevalier, qu'il ne négligea pas une seule fois de prendre, dès qu'il s'en vit revêtu. C'était un homme d'une vanité ridicule, parlant toujours avec emphase, mentant de la manière la plus impudente, et prodiguant effrontément des éloges pompeux à

ses arcanes, parmi lesquels un jouit encore d'une sorte de célébrité : c'est le baume connu sous son uom. Chaque siècle la médecine se voit déshonorée par quelques-uns de ces audacieux charlatans, qui, presque toujours dénués de connaissances véritables, n'en possèdent pas moins l'art d'éblouir le vulgaire et de capter sa confiance. Les ouvrages de Fioravanti, dans lesquels on ne saurait pas même trouver une seule idée utile, furent cependant accueillis avec beaucoup de faveur, comme on peut juger d'après le grand nombre d'éditions qui en furent faites.

Lo specchio di scienza universale, libri tre. Venise, 1564, in-8°. - *Ibid.* 1592, in-8°. - *Ibid.* 1609, in-8°. - *Ibid.* 1679, in-8°. - Trad. en latin, Francfort, 1625, in-8°. - en français, par Gabriel Chappuis, 1584, in-8°. - en allemand, Francfort-sur-le-Mein, 1615, in-8°.

Del reggimento della peste. Venise, 1565, in-8°. - *Ibid.* 1571, in-8°. - *Ibid.* 1594, in-8°. - *Ibid.* 1626, in-8°. - Trad. en allemand, Francfort, 1632, in-8°.

Li capricci medicinali. Venise, 1568, in-8°. - *Ibid.* 1582, in-8°. - *Ibid.* 1665, in-8°.

Il tesoro della vita umana. Venise, 1570, in-8°. - *Ibid.* 1582, in-8°. - *Ibid.* 1603, in-8°. - *Ibid.* 1620, in-8°. - *Ibid.* 1670, in-8°. - Trad. en allemand, Francfort, 1618, in-8°.; Darmstadt, 1627, in-8°. - en anglais, Londres, 1653, in-4°.

Il compendio dei secreti razionali intorno alla medicina, chirurgia ed alchimia. Venise, 1571, in-8°. - *Ibid.* 1591, in-8°. - *Ibid.* 1666, in-8°. - *Ibid.* 1675, in-8°. - *Ibid.* 1680, in-8°. - Trad. en allemand, Darmstadt, 1624, in-8°. - Trad. en latin, Turin, 1580, in-8°. - en anglais, Londres, 1652, in-4°.

La fisica, divisa in quattro libri. Venise, 1582, in-8°. - *Ibid.* 1603, in-8°. - *Ibid.* 1629, in-8°. - Trad. en allemand, Francfort, 1604, in-8°.; *Ibid.* 1618, in-8°.

La cirurgia, distinta in tre libri, con una giunta di secreti nuovi. Venise, 1582, in-8°. - *Ibid.* 1595, in-8°. - *Ibid.* 1699, in-8°. (J.)

FISCHER (Daniel), de Kaesmark, daus la Hongrie, était fils d'un prédicateur évangélique, et vint au monde le 9 novembre 1695. Etant allé à Wittemberg, pour y étudier l'art de guérir, il fut promu au doctorat en 1718. Bientôt après son retour dans sa ville natale, il y obtint la place de médecin pensionné, qui fut suivie du titre de médecin de l'évêque de Gross-Wardein, Nicolas Csacky. En 1719, l'Académie impériale des Curieux de la nature l'admit dans son sein sous le nom de *Cajus*. Il mourut en 1745, de la maladie que les Hongrois appelaient *csœmœr*, et qui n'est qu'une variété du typhus. Depuis long-temps on a oublié les élixirs et poudres, décorés de noms pompeux, dont il a surchargé la matière médicale. On consulte même très-rarement ses ouvrages, dont Horanyi et Weszpremi donnent la liste suivante :

Tentamen pneumatologico-physicum de mancipiis diaboli seu sagis. Wittemberg, 1716, in-4°.

Commentationes physicæ de calore athmospherico non à sole, sed à pyrite fervente deducendo. Bautzen, 1722, in-4°.
De terrâ medicinali Tokajiensi, à chimicis quibusdam pro solari habitâ, tractatus medico-chemicus. Breslau, 1732, in-4°.
De remedio rusticano, variolas per balneum primò aquæ dulcis, post seri lactis, feliciter curandi in comitatu Hungariæ Arvensi, cum optimo successu adhibito. Acced. 1. Relatio de variolis annor. 1740, 1741, 1742 *durante grassatione pestilentiæ veræ in Hungariâ epidemicè grassantibus. 2. Observationes de usu lactis dulcis interno in variolis propriâ experientiâ notatæ.* Erford (1745), in-4°.
Epistola invitatoria, eruditis Pannoniæ dicata, quâ ad Acta Eruditorum Pannonica, res et eventus naturales, ac morbos patrios exponentia, edenda perhumaniter invitantur. Brieg, 1732, in-4°.
Fischer a inséré un grand nombre d'Observations dans les Ephémérides des Curieux de la nature et dans le recueil de Breslau. (J.)

FISCHER (Gaspard), médecin et conseiller du prince de Saxe-Cobourg, né à Gera en 1719, et mort à Cobourg le 23 septembre 1787, a publié :

Observations sur la langue française. Iéna, 1742, in-8°.
Dissertatio de chirurgiâ medicinæ necessariâ. Halle, 1744, in-4°.
On a aussi de lui plusieurs articles dans l'Indicateur hebdomadaire de Cobourg, et dans les *Goettingische Unterhaltungen* : parmi ces derniers on en remarque un dans lequel l'auteur propose ses conjectures sur l'origine du succin. (J.)

FISCHER (Jean-André), vit le jour pour la première fois le 28 novembre 1667 à Erford, où son père était pharmacien de la cour. Après avoir achevé ses humanités, il résolut de se consacrer à la jurisprudence, et étudia le droit pendant trois ans; mais les conseils de son père et de Vesti triomphèrent aisément d'une vocation qui n'était pas bien décidée, et lui firent tourner toute son attention vers la médecine, à laquelle il se livra sans partage en 1687. L'année suivante, il se rendit à Léipzick pour y suivre les cours de Paul Ammann et de Jean Bohn, sans négliger non plus les leçons que faisait à la même époque le célèbre Thomasius. Le doctorat lui fut conféré en 1691, et peu de temps après la ville d'Eisenach lui accorda le titre de médecin pensionné. Rappelé à Erford en 1695, il y remplit la place de professeur extraordinaire de médecine, à laquelle fut jointe, en 1699, celle de logique au Collége évangélique, qu'il conserva pendant près de vingt années, au bout desquelles il y renonça. Il fut obligé d'attendre long-temps avant de pouvoir se faire agréger à la Faculté de médecine, mais enfin l'occasion se présenta, et bientôt les honneurs s'accumulèrent sur sa tête, puisqu'il devint doyen en 1719. Dans le cours de la même année, il fut nommé médecin et conseiller de l'électeur de Mayence. Il remplaça, en 1717, Vesti dans la chaire de pathologie et de médecine pratique. Une apoplexie

foudroyante termina tout à coup sa carrière le 13 février 1729. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de anatomiâ metallorum subterraneâ. Erford, 1691, in-4°.

Principia philosophiæ naturalis genio sacræ scripturæ et experimentis neotericorum accomodata, atque in usum theologicum et medicum comprimis adornata. Francfort-sur-le-Mein, 1702, in-12.

Consilia medica, quæ in usum practicum et forensem pro scopo curandi et renuntiandi adornata sunt. Accessit ejusdem consiliarius metallicus. Francfort-sur-le-Mein, 1704, in-8°.

Le *Consiliarius metallicus* est sa thèse de réception, à laquelle il n'y a de changé que le titre.

Consilia medica continuata, quæ in usum practicum et forensem pro scopo curandi et renuntiandi adornata sunt. Accessit ejus autoris mantissa medicamentorum singularium. Francfort-sur-le-Mein, 1707, in-8°.

Consilia medica iterum continuata, quæ in usum practicum et forensem pro scopo curandi et renuntiandi adornata, atque singularibus experimentis inter arcana domestica hactenus reservatis, illustrata sunt. Accessit B. Crügneri M. L. tractatus desideratissimus de materiâ perlatâ, curante autore, ab interitu vindicatus et præfatione novâ instructus. Francfort-sur-le-Mein, 1712, in-8°.

L. M. Crügneri materia perlata, das ist, edle und bewehrte Artzney wieder malum hypochondriacum, Miltz-Krankheit, oder windige Melancholey genannt. Francfort-sur-le-Mein, 1712, in-8°.

Dissertatio: Ilias in nuce, seu medicina synoptica. Erford, 1716, in-4°.

Dissertatio de eo, quod in cognoscendis et curandis morbis præcipuum. Erford, 1717, in-4°.

Dissertatio de scorbuto ejusdemque tum genuinis, tum controversis causis, symptomatibus præcipuis et curâ. Erford, 1717, in-4°.

Dissertatio de arthritide fixâ, speciatim podagrâ. Erford, 1717, in-4°.

Dissertatio de paradoxo medico. Erford, 1718, in-4°.

Dissertatio de Dirdar Ibnsinæ, seu ulmo arbore. Erford, 1718, in-4°.

Dissertatio de hepatitide Pegaviæ in circulo Lipsiensi epidemicè grassante. Erford, 1718, in-4°.

Dissertatio de ricino americano. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de tympanitide. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de motu sanguinis naturali, non naturali et mixto. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de phthisi gastricâ. Erford, 1719, in-4°.

Responsa practica et forensia selecta ab A. MDCCVI usque ad A. MDCCXIX. quibus unacum indice generali loco mantissæ, accessit Crügnerus redivivus, seu tractatus de polychrestâ materiâ perlatâ, autoris industriâ bono publico redditus, monitisque necessariis in primâ fronte illustratus. Francfort et Léipzick, 1719, in-8°.

Dissertatio de insensibili transpiratione. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de quintâ essentiâ regni vegetabilis, melle. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de tumore oculi sinistri scirrhoso feliciter extirpato. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de variolis. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de curâ animæ circà corpus humanum. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de morbis ab acido seu noxâ acidi in corpore humano. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de Saturno, ejusdemque naturâ, usu et noxâ. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de arthritide cognoscendâ et curandâ. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de dyschiâ, seu auditû difficili. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de eo, quod causæ morborum atque mortis nobiscum nascuntur. Erford, 1720, in-4°.
Dissertatio de furore uterino. Erford, 1720, in-4°.
Dissertatio de ortu pestium ex cœlo et terrâ. Erford, 1720, in-4°.
Dissertatio de nosologiâ variolantium curatiore methodo medendi. Erford, 1721, in-4°.
Dissertatio de religiosorum sanitate tuendâ et restituendâ. Erford, 1721, in-4°.
Dissertatio de calculo renum et vesicæ. Erford, 1721, in-4°.
Dissertatio de febre tertianâ epidemicè grassante. Erford, 1721, in-4°.
Dissertatio de certissimâ febrium prognosi. Erford, 1722, in-4°.
Dissertatio de diætâ in morbis acutis. Erford, 1722, in-4°.
Dissertatio de malo hypochondriaco. Erford, 1722, in-4°.
Dissertatio de therapiâ inflammationis in se et generalissimè spectatâ. Erford, 1722, in-4°.
Dissertatio de atrophiâ infantum. Erford, 1722, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoidibus ex palato profluentibus. Erford, 1722, in-4°.
Dissertatio de catarrhis epidemicè grassantibus. Erford, 1723, in-4°.
Dissertatio de strumis et scrophulis Bunsgensium. Erford, 1723, in-4°.
Dissertatio de officio obstetricis. Erford, 1723, in-4°.
Tentamina circà sal petræ spumosum amarum catharticum, vulgò aphronitrum dictum. Erford, 1724, in-4°.
Dissertatio de venæsectione ejusque administratione methodicâ. Erford, 1724, in-4°.
Dissertatio de corrigendâ idiosyncrasiâ in statu præternaturali degenerante. Erford, 1724, in-4°.
Dissertatio de scrutinio pestis synoptico. Erford, 1724, in-4°.
Dissertatio de contagio. Erford, 1724, in-4°.
Dissertatio de diascepsi veneni canis rabidi pathologicâ therapeuticâ. Erford, 1725, in-4°.
Dissertatio de vi fascini in corpus humanum medicâ arte devinctâ. Erford, 1725, in-4°.
Dissertatio de potûs caffe usu et abusu. Erford, 1725, in-4°.
Dissertatio de temperamentorum morumque convenientiâ et usu medico. Erford, 1725, in-4°.
Dissertatio utrum saliva sit excrementum nec ne? Erford, 1726, in-4°.
Dissertatio de curiosâ variolarum per insitionem nostri temporis prophylaxi, die Einpfropfung der Kinderblattern. Erford, 1726, in-4°.
Dissertatio de menocryphiâ seu mensium suppressione. Erford, 1726, in-4°.
Dissertatio de podagrâ juxtà genuinam optimamque artis methodum curandâ. Erford, 1726, in 4°.
Dissertatio de hæmitritæo, seu tertianâ malignâ, gravissimâ, et vexatissimâ compositarum febrium species. Erford, 1726, in-4°.
Dissertatio de strangulatione uteri. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de leprâ arabum seu elephantiasi observatâ et curatâ. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de morbis epidemicis. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de medici circà moralia et physica in curandis morbis prudentiâ. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de menorrhagiâ seu mensium fluxu nimio. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de homine suæmet vitæ destructore. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de frequentiâ morborum in sexu sequiori præ potiori. Erford, 1727, in-4°.

Dissertatio de convulsionibus epilepticis habitualibus ex terrore. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de chylificatione integrâ et læsâ hujusque reparatione. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de ephialte seu incubo. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de epyemate. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de dysenteriæ malignæ cognitione et curatione. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de febribus intermittentibus in præsenti anno epidemicè grassantibus. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de discrepantibus sententiis medicorum, potissimum præsentis sæculi. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de fluxu hepatico, vulgò Leberruhr. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de fluxionum catarrhalium ad nares cognitione et curatione. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de febribus malignis generatim spectatis. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de furore uterino. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de morbis intestini recti ex anatomiâ dijudicandis. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de morbis intestini coli ex anatomiâ dijudicandis. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de lassitudine spontaneâ morborum prænunciâ. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de sphacelo scroti observato et curato. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de verminatione, affectu intestinorum molestissimo. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de medicamentorum purgantium naturâ et usu. Erford, 1728, in-4°.
Dissertatio de dysenteriæ malignæ ætiologiâ novâ. Erford, 1728, in-4°. (A.-J.-L. J.)

FISCHER (Jean-Bernard de), né à Lubeck le 28 juillet 1685, étudia les différentes branches de la médecine à Halle, Iéna, Leyde et Amsterdam. Il fit ensuite, comme la plupart de ses compatriotes, un voyage en France et en Angleterre, pour perfectionner ses connaissances, et en accroître la masse. A son retour en Allemagne, il alla exercer l'art de guérir à Riga, où son père était médecin de la garnison, et où il obtint, en 1735 la place de médecin pensionné. L'année suivante, l'impératrice Anne le choisit pour médecin, le créa archiâtre, et lui donna la direction de toute la médecine dans l'empire russe. Quelque temps après l'empereur Charles VI lui envoya des lettres de noblesse, et l'Académie impériale des Curieux de la nature l'admit dans son sein. Lorsqu'Élisabeth monta sur le trône en 1740, Fischer fut obligé de céder la direction suprême du département médical, à l'Estocq, serviteur dévoué de cette princesse. On lui offrit bien la place d'archiâtre, sous ce nouveau favori de la fortune, mais il aima mieux quitter la cour, et se retirer dans la Livonie, à Hinterbergen, près de Riga. Ce fut là qu'il termina sa carrière le 8 juillet 1772, après y avoir goûté les douceurs de la vie champêtre pendant plus

de trente ans. Ses titres littéraires sont assez nombreux, comme on peut s'en convaincre dans la Bibliothèque livonienne de Gadebusch; mais ses principaux ouvrages sont ceux dont nous allons rapporter les titres :

Hinterbergens allgemeine und eigene Winter-und Sommerlust mit untermischten physikalischen und moralischen Betrachtungen, in Versen beschrieben von dasebst in Beruhigung und Frieden wohnenden Montan. Nebst dessen angehaengten Gedanken ueber die Namen der Stadt Riga, Curlandes und Livlandes, in des Landes-und in der Teutschen Sprache. Riga, 1745, in-8°.

Montan's zu Hinterbergen Erklaerung des Edelsteins am Kometen, dessen er in seinem 1745 zu Riga gedruckten Gedichte, Hinterbergens Winter-und Sommerlust genannt, Erwaehnung gethan. Riga, 1746, in-8°.

Livlaendisches Landwirthschaftsbuch, auf die Erdgegend von Liv-Est-und Kurland eingerichtet. Halle, 1753, in-8°. - Riga, 1772, in-8°.

De senio ejusque gradibus et morbis, nec non de ejusdem acquisitione tractatus. Erford, 1754, in-8°. - *Ibid.* 1760, in-8°.-Trad. en allemand par Théodore-Thomas Weichardt, Halle, 1762, in-8°.; Leipzick, 1777, in-8°.

La première édition est enrichie d'une préface d'André-Elie de Buechner. La seconde contient en outre des pièces analogues par Ranchin, Floyer, Wetstedt et Detharding.

De febre miliari, purpura albâ dictâ, è veris principiis erutâ et confirmatâ, tractatus per longam experientiam collectus. Riga, 1767, in-8°. (J.)

FISCHER (Jean-Henri de), né à Cobourg le 11 juillet 1759, fit ses études à Wurzbourg, Erlangue et Gœttingue. Les honneurs du doctorat lui furent conférés dans cette dernière ville en 1781. Immédiatement après il entreprit un voyage en France, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Avant son retour, l'Université de Gœttingue le nomma, en 1782, professeur extraordinaire de médecine, chaire dont il prit possession en 1785. L'année suivante il devint professeur ordinaire. Le prince de Nassau-Weilburg lui donna le titre de conseiller de cour et médecin en 1792, et celui de conseiller intime en 1795. Devenu en 1803 médecin de l'électeur de Bavière, il mourut à Munich le 2 mars 1814. On a de lui :

Dissertatio de Hippocrate, ejus scriptis, eorumque editionibus. Cobourg, 1777, in-4°.

Dissertatio de cerebri ejusque membranarum inflammatione et suppuratione occultâ. Gœttingue, 1781, in-4°.

Programma de morbis cutaneis, specimen I. Gœttingue, 1785, in-4°.

Genera morborum Culleni, juxtà quartam ac novissimam Nosologiæ methodicæ editionem. Gœttingue, 1786, in-8°.

Fischer a inséré, dans le Journal de Baldinger, quelques articles contenant l'histoire des cas les plus intéressans qu'il avait observés dans l'Institut clinique de Gœttingue, dont la direction lui était confiée. (J.)

FISCHER (Philippe), né à Hoergertshausen, dans la Basse-Bavière, le 1er mai 1744, fit ses études à l'Université d'Ingolstadt, où il reçut le bonnet doctoral. Devenu ensuite conseiller

et médecin de l'électeur, et professeur de chirurgie à Ingolstadt, il mourut dans cette ville le 2 août 1800, laissant :

Dissertatio an deligatio funiculi umbilicalis in neonatis absolutè necessaria. Ingolstadt, 1777, in-4°.

Von dem Geiste der Beobachtung in natuerlichen Dingen. Munich, 1782, in-4°.

Von den Gebrechlichkeiten des menschlichen Verstands. Ingolstadt, 1790, in-8°.

Fischer a décrit un nouveau procédé pour préparer l'éther nitrique, dans le tome premier des nouveaux Actes de physique de l'Académie des sciences de Munich.

FISCHER (*Al.*) est auteur d'une

Dissertatio de internâ plantarum fabricâ, secundum novissimas observationes elaborata. Moscou, 1820, in-8°.

FISCHER (*Auguste-Guillaume*), chimiste et teinturier de Magdebourg, né à Koethen le 23 septembre 1753, a publié :

Ueber das neuerfundene allgemeine Befruchtungsmittel der Erde, zum Besten derer, welche es anwenden, oder sich richtige Begriffe davon machen wollen. Magdebourg, 1795, in-8°.

FISCHER (*Benjamin*) est auteur d'une

Dissertatio de scorbuto. Leyde, 1680, in-4°.

FISCHER (*Charles-Daniel*) s'est surtout fait connaître par sa manière d'extraire les calculs engagés dans l'urètre, et qui consistait à les percer avec une tarière, puis à les briser en éclats. Il a décrit cette méthode dans l'ouvrage suivant :

De calculo vesicæ urinariæ in urethram impulso et singulari encheiresi absque sectione exemto. Erford, 1744, in-4°.

FISCHER (*Chrétien-Ernest*), né à Lunebourg en 1772, fut fait professeur de médecine à Iéna en 1804, et quitta cette ville en 1806, pour retourner dans sa patrie. On a de lui :

Dissertatio de mensibus suppressis. Gœttingue, 1793, in-4°.

Medicinische und chirurgische Bemerkungen ueber London und die englische Heilkunde ueberhaupt. Gœttingue, 1795, in-8°.

Versuch einer Anleitung zur Armenpraxis. Gœttingue, 1797, in-8°.

Bemerkungen ueber die englische Geburtshuelfe. Gœttingue, 1797, in-8°.

Denkmahl weil. kœnigl. Grossbrit. Churhannoeverischen Oberpostmeisters Johann-Ernest Fischer. Lunebourg, 1798, in-8°.

Abhandlung vom Krebse des Ohrs, nebst Beschreibung eines merkwuerdigen Falles. Lunebourg, 1804, in-4°.

Nachricht von dem herzogl. medicinisch-chirurgischen Klinikum in Jena. Iéna, 1804, in-8°.

Klinische Annalen der herzogl. medic.-chirurg. Krankenanstalt in Jena. Iéna, 1805, in-8°.

FISCHER (*Chrétien Philippe*), médecin de Hildburghausen, mort dans cette ville le 23 mars 1819, était né à Burden le 23 mars 1763. Il a traduit en allemand les Observations faites en Espagne par Thierry (Hildburghausen, 1794, 2 vol. in-8°.), les deux premières parties du second volume des Extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris (Hildburghausen, 1794-1796, in-8°.), la Médecine des mères d'Alphonse Leroy (Hildburghausen, 1805, in-8°.), et le Traité du rhumatisme de Latour (Hildburghausen, 1806, in-8°.).

FISCHER (*Gotthelf*), d'abord professeur d'histoire naturelle à Mayence, puis en 1804 docteur en médecine de l'Université de Leipzick, professeur d'histoire naturelle et directeur du Muséum de Moscou, né à Waldheim le 15 octobre 1771, a publié :

Versuch ueber die Schwimmblase der Fische, in Namen der Linneischen Societaet zu Leipzick entworfen. Léipzick, 1795, in-8°.

Fischer a constaté que l'azote est toujours mêlé d'oxigène et d'acide carbonique dans la vessie natatoire des poissons.

Ueber die verchiedene Form des Intermaxillarknochens in verchiedenen Thieren. Léipzick, 1800, in-8°.

Beschreibung einiger typographischen Seltenheiten, nebst Beytraegen zur Erfindungsgeschichte der Buchdruckerkunst. Mayence et Nuremberg, Ire livraison, 1800; IIe, 1801; IIIe, 1801; IVe, 1803; Ve, 1804; VIe, 1804, in-8°.

Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des animaux, contenant la bibliographie, suivie de quelques remarques sur les milieux des vers intestins, et en particulier sur le cystidicola farionis. Paris, 1798, in-8°.

Essai sur les monumens typographiques de Jean Guttenberg, Mayençais, inventeur de l'imprimerie. Mayence, 1802, in-4°.

Das Nationelmuseum der Naturgeschichte zu Paris, von seinem ersten Ursprunge bis zu seinem jetzigen Glanze, geschildert. Francfort-sur-le-Mein, 1803, 2 vol. in-8°.

Notice du premier monument typographique en caractères mobiles avec date connue jusqu'à ce jour. Mayence, 1804, in-4°.

Lettre au citoyen E. Geoffroy sur une nouvelle espèce de loris, accompagnée de la description d'un craniomètre de nouvelle invention. Mayence, 1804, in-4°.

Anatomie der Maki und der ihnem verwandten Thiere. Francfort-sur-le-Mein, 1804, in-4°.

Versuch, die Papierzeichen als Kennzeichen der Altherthumskunde anzuwenden. Nuremberg, 1804, in-8°.

Muséum d'histoire naturelle de l'Université impériale de Moscou, mis en ordre et décrit. Moscou, 1806, in-4°.

Catalogue systématique des livres de la bibliothèque de Paul de Demidoff. Moscou, 1806, in-4°.

Fischer a inséré des articles dans le Journal de physique et dans les Archives littéraires de l'Europe. Il a traduit en allemand les Aphorismes sur la physiologie chimique des plantes, par M. Humboldt (Léipzick, 1794, in-8°.), et les deux premiers volumes des Leçons d'anatomie comparée, par M. Cuvier (Brunswick, tome I, 1801; II, 1804, in-8°.).

Fischer (*Guillaume*) a publié :

Chemische Grundsaetze der Gewerbskunde, oder Handbuch der Chemie fuer Fabrikanten, Manufakturisten, Kuenstler und Handwerker. Berlin, 1802, in-8°.

Fischer (*Jean-Benjamin de*) a soutenu, sous la présidence de Gaub, une thèse dans laquelle on trouve décrite une articulation contre nature.

Dissertatio de modo quo ossa se vicinis accomodant partibus. Leyde, 1743, in-4°.

Fischer (*Jean-Frédéric*), médecin à Stade, où il est mort en 1767, a donné un ouvrage intitulé :

Commentatio de vermibus in corpore humano et anthelmintico priori anno invento. Stade, 1751, in-8°.

Fischer (*Jean-Georges*), médecin de Saalfeld, a publié :

Unterricht wie man bey einer grassirenden Ruhr seine Gesundheit erhalten und verwahren, die Ruhr erkennen und heben kœnne; nebst einem Anhang von der von A. 1757 bis 1759 grassirenden epidemischen Seuche. Francfort et Léipzick, 1766, in-8°.

Fischer (*Jean-Leonhard*), né à Culmbach le 19 mai 1760, fut reçu docteur en médecine à Léipzick en 1789. Trois ans après, il devint professeur extraordinaire de médecine dans cette Université, qu'il quitta

en 1793 pour aller remplir la chaire d'anatomie et de chirurgie à Kiel. On a de lui :

P.-C.-F. Verneri vermium intestinalium brevis expositio. Continuatio secunda. Léipzick, 1786, in-8°. - *Continuatio tertia, Ibid.* 1788, in-8°.

Observationes de oestro ovino atque bovino factæ. Léipzick, 1788, in-8°.

Tœniæ hydatigenæ in plexu chorioïdeo inventæ historia : accedunt nonnullæ alius argumenti de vermibus intestinalibus observationes. Léipzick, 1789, in-8°.

Nevrologiæ generalis tractatus, descriptio anatomica nervorum lumbalium, sacralium, et extremitatum inferiorum. Léipzick, 1791, in-fol.

Anweisung zur praktischen Zergliederungskunst, nach Anleitung des Thomas Pole Anatomical instructor. Léipzick, 1791, in-8°.

Anweisung zur praktischen Zergliederungskunst ; die Zubereitung der Sinnwerkzeuge und der Eingeweide. Léipzick, 1793, in-8°.

Fischer (*Jean-Népomucène*), né à Miesbach, en Bavière, le 5 mars 1749, nommé, en 1781, professeur d'astronomie à Ingolstadt, en 1786, astronome de la cour à Mannheim, puis en 1803, professeur de mathématiques à Wurzbourg, mérite d'être cité ici à cause de son ouvrage sur le strabisme, qui est intitulé :

Theorie des Schielens, veranlasset durch einen Aufsatz des Grafen von Buffon ueber eben diesen Gegenstand. Ingolstadt, 1781, in-8°.

Fischer (*Jean-Pierre*), né à Cobourg en 1658, étudia la médecine à Wittemberg et Iéna, prit le titre de docteur à Leyde, et vint ensuite pratiquer à Wismar, où il obtint dans la suite le titre de médecin pensionné de la ville et de la garnison. Sa thèse est intitulée :

Dissertatio de gonorrhϾ virulentâ. Leyde, 1686, in-4°.

Fischer (*Jean-Pierre*), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, était de Kempen dans l'évêché de Cologne. Après avoir parcouru l'Allemagne, l'Italie et la France, et fait un long séjour à Turin, il vint se fixer à Viersen, dans la Gueldre, où il vivait encore en 1747. On a de lui :

Arthritis obscurata, das ist die vorlaengst im Schatten unterschiedlicher Authorum verwirrter Meynungen verborgener allgemeiner Gicht. Cologne, 1740, in-8°.

Fischer (*Just-Guillaume-Charles*), pharmacien allemand, a publié :

Handbuch der pharmaceutischen Praxis, oder Erklaerung der in den Apotheken aufgenommenen chemischen Zubereitungen. Berlin, 1801, in-8°.

Neue chemische Erfindungen fuer Fabriken und Manufakturen, nebst Vorschlaegen zur Verbesserung verschiedener Fabrikarbeiten. Vienne, 1802, in-8°.

Fischer (*Levinus*), médecin de Brunswick, a mis au jour les ouvrages suivans :

Methodus nova herbaria plantarum ad VII summa genera redactarum. Brunswick, 1646, in-8°.

De aureâ auri tincturâ, sive veri auri potabilis medicinâ commentarius, quô et genuina ejusdem præparatio et usus intimatur. Brunswick, 1643 ; in-12. - *Ibid.* 1704, in-4°.

Corpus medicinæ imperiale, ad neotericorum et chymiatrorum normam digestum, cum examine candidatorum medicinæ et resolutione casuum et Aphorismorum Hippocratis genuinâ. Brunswick, 1656, in-8°. - *Ibid.* 1680, in-8°.

Fischer (*Salomon*) a publié :

Dissertatio de sanguine. Léipzick, 1632, in-4°. (A.-J.-L. J.)

FITZ-GÉRALD (Gérard), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier et membre de la Société royale des sciences, naquit à Léméric en Irlande vers la fin du dix-sep-

tième siècle ; reçu docteur en 1719, il fut nommé professeur en survivance de Pierre Chirac en 1726, et se trouva de droit professeur en titre lorsque celui-ci mourut en 1748. On a de lui :

Dissertatio de catameniis. Montpellier, 1731, in-8°.
Dissertatio de visu. Montpellier, 1741, in-8°.
Dissertatio de carie ossium. Montpellier, 1742, in-4°.

On a donné après sa mort un ouvrage plus considérable, qui paraît être une traduction des cahiers qu'il avait dictés en latin dans les écoles ; ce livre est intitulé :

Traité des maladies des femmes, traduit du latin de Fitz-Gérald, professeur de médecine dans l'Université de Montpellier. Avignon, 1758, in-12.

Mais quatre ans plus tôt ses cahiers latins, sur les maladies des femmes, avaient été imprimés à Paris, en 1 vol. in-12, sous le titre de *Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum præter-naturalibus.*

On serait tenté, dit Astruc, dans son Traité des maladies des femmes, publié en 1761, de croire que l'art de guérir n'a fait aucun progrès depuis cent ans dans les Ecoles de Montpellier, si l'on s'en tenait aux écrits de Jacques Lazerne et de Fitz-Gérald ; car ce qu'ils ont dicté dans ces Ecoles, vers le milieu de ce siècle, ne vaut pas ce que Rivière y enseignait en 1640. (LACHAISE et LONDE)

FITZMANN (JEAN), naquit à Lubeck le 5 janvier 1637. A l'âge de dix-sept ans il alla faire ses études à Rostoch, mais en 1655 il quitta cette Université pour se rendre à Giessen, et de là à Tubingue. Ensuite il fit un voyage en Italie, et à son retour prit, en 1659, le bonnet doctoral à Giessen, puis alla parcourir la Hollande, et s'établir enfin en 1660, à Lubeck, où il devint proto-médecin, et mourut le 27 mars 1694, laissant, outre quelques poésies latines :

Dissertatio de phthisi. Giessen, 1658, in-4°.
Dissertatio de lacte. Giessen, 1658, in-4°.
Dissertatio de efficientiâ et dependentiâ causarum secundarum. Giessen, 1659, in-4°.

FITZMANN (*Jean*), fils du précédent, mort à Lubeck en 1703, le 16 décembre, à l'âge de quarante ans, avait pris le bonnet doctoral en Hollande, et soutenu, à cet effet, une thèse intitulée :

Dissertatio de epilepsiâ. Utrecht, 1692, in-4°.

FITZMANN (*Nicolas*) a laissé :

Dissertatio de morbis hydropicis. Leyde, 1703, in-4°. (J.)

FIZES (ANTOINE) naquit à Montpellier en 1690, et mourut dans la même ville en 1765. Son père, professeur de mathématiques, l'éleva avec beaucoup de soin, dans l'intention de le voir succéder à sa chaire. Quoique le jeune Fizes eût beaucoup profité des leçons paternelles, il se sentit entraîné vers l'étude de la médecine, à laquelle il se livra avec ardeur. Dès 1708 il soutint, pour être reçu bachelier, une thèse sur la génération de l'homme, dans laquelle il adopta le sentiment des ovaristes, et avança que le fœtus se nourrissait simultanément par le cordon ombilical et par la bouche, et que les vices congéniaux sont dus aux affections qu'éprouve la mère pendant la

grossesse. Fizes, devenu docteur, suivit d'abord la pratique de Barbeyrac et celle de Deidier, et, peu de temps après, il alla dans la capitale, où il entendit, avec un grand avantage, les leçons de Duverney, de Lémery et de Jussieu. Rappelé à Montpellier, il pratiqua parmi les pauvres, et commença, de la sorte, à acquérir cette réputation dont plus d'un demi-siècle, écoulé depuis sa mort, n'a point épuisé, dans sa patrie, l'exagération populaire. Le père de Fizes étant venu à mourir, le fils fut d'abord adjoint à un survivancier et ensuite titulaire de la chaire royale de mathématiques, jusqu'à une époque où l'enseignement et la pratique de la médecine réclamèrent tous ses momens. En 1737, il concourut pour une chaire vacante dans la Faculté de médecine par la démission de Deidier. Les juges du concours avaient désigné Ferrein comme le plus digne, et cependant la cour nomma Fizes. Le professeur a peu marqué à côté des grands noms qui illustraient alors l'École de Montpellier. Ses théories prolixes, comme nous l'avons appris de quelques-uns de ses disciples, étaient un mélange décousu de mécanique, d'hydraulique et de chimie, auquel il ajoutait des calculs, séduit par l'idée d'arriver à des démonstrations rigoureuses dans des objets qui ne les comportent point. D'un autre côté l'observateur plein de sagacité faisait absoudre et oublier facilement le théoricien. Jamais homme, nous a-t-on dit, n'avait, avant lui, porté plus loin la science des signes propres et caractéristiques des maladies. Les connaissances précieuses de Fizes en séméiotique et en symptomatologie, ses vues curatives, rapides, profondes et variées furent d'incontestables titres à la confiance du public et à l'admiration des médecins, qui ne pouvaient se lasser de l'entendre quand il se renfermait dans ces objets. On le croira, parce qu'il y a de semblables exemples dans l'histoire de l'esprit humain, ce n'est point de ses grands talens comme observateur et praticien que Fizes se targuait, c'était de ses déplorables théories. Sa réputation toujours croissante le fit désigner par Sénac pour être premier médecin du premier prince du sang. Fizes est transplanté dans le palais royal; quel contraste de position! Un médecin épais et dont les traits, à part des yeux pleins de finesse, avaient quelque chose de rustique! Un médecin plus brusque que sévère, dans le séjour de la politesse et des grâces! Un médecin s'exprimant, au milieu d'une cour, dans un langage très-négligé et même souvent incorrect, car, hors des écoles, où il parlait latin, il ne pensait et ne s'énonçait à Montpellier qu'en patois. Que de données il dut fournir à un monde ignorant et frivole pour le déprécier et s'amuser à ses dépens! Il avait pourtant des qualités qui ont aussi leur prix pour des courtisans, celle, par exemple, de laisser un libre cours à

toutes les ambitions, parce qu'il n'en avait qu'une et qui était satisfaite; elle consistait à voir beaucoup de malades et à les guérir. Fatigué, au bout de peu de temps, des intrigues et des rivalités dont il était l'objet dans la capitale, dégoûté par l'indocilité d'une princesse dissipée et voluptueuse, qui ne demandait à la médecine que des indulgences ou des miracles, Fizes, malgré les instances du duc d'Orléans pour le retenir, regagna Montpellier. Quand il l'avait quitté, il en était l'oracle, et le redevint encore; là, il n'eut plus à lutter que contre les grandes difficultés de l'art, occupation digne de l'élévation de son talent et de l'austérité de son caractère. A Paris, il fallait s'occuper de tout autre chose. Ce n'étaient pas le savoir et l'habileté dans l'art de guérir de vrais malades qui faisaient alors fortune. Le moyen le plus sûr et le chemin le plus fréquenté pour parvenir, consistaient dans des dehors fastueux, une mise élégante, un langage étudié, moelleux, sentimental, des assiduités et des complaisances. Telles étaient les qualités des médecins de boudoir. Fizes était loin de les posséder, et il devait les mépriser comme une prostitution. Ce n'est pas qu'il fût sans manége, car chacun a le sien, suivant la mordante et judicieuse observation de Bouvart. On prétend même que ce fut Fizes qui donna l'exemple, qui n'est point resté sans imitateurs, de faire prôner son nom sur les routes aboutissantes à Montpellier, et de salarier des gens stationnés à cet effet dans les principales auberges : Fizes jouit long-temps de son immense réputation. Quoiqu'il ne dissimulât en aucune manière le sentiment de sa supériorité comme praticien, des collègues illustres dans d'autres genres, Sauvages en particulier, ne cessèrent, malgré ses sarcasmes, de rendre à Fizes la justice qu'il méritait. Combien doit-on regretter qu'il n'ait point alors existé d'écoles cliniques, et que Fizes, qui semblait né pour cet enseignement, n'ait pas été chargé de transmettre des lumières qui se sont éteintes avec lui! Dans les délassemens de la vie la plus laborieuse, et la table était à peu près le seul, Fizes recherchait la société de quelques hommes simples, d'une classe et d'une éducation inférieures à la sienne. Il trouvait, sans doute, que l'indépendance attachée à ces liaisons et les épanchemens qu'elles permettent contribuaient au bonheur de la vie. Célibataire, Fizes ne fut point entièrement privé des plus douces affections de la nature; il avait adopté un neveu qu'il aimait comme un fils; la mort le lui enleva, et le chagrin qu'il en conçut abrégea ses propres jours. Fizes, que l'on accusait à Montpellier d'aimer trop l'argent, en laissa beaucoup à deux nièces qui le conservèrent peu de temps, ayant imprudemment contracté des alliances dans un ordre plus élevé que celui où elles étaient nées.

Les ouvrages de Fizes, qui peuvent être facilement appréciés par ce qui précède, sont :

De hominis liene sano. Montpellier, 1716, in-12.
De naturali secretione bilis in jecore. Montpellier, 1716, in-12.
Specimen de suppuratione in partibus mollibus. Montpellier, 1722, in-8°.
Corporis humani partium solidarum conspectus anatomico-medicus. Montpellier, 1729, in-4°.
De cataractâ. Montpellier, 1731, in-4°.
Ce traité est justement estimé.
Universæ physiologiæ conspectus. Montpellier, 1757, in-8°.
De tumoribus in genere. Montpellier, 1738, in-4°. - Paris, 1751, in-8°.
Tractatus de febribus. Montpellier, 1749, in-12.
C'est cet ouvrage dont Fonquet prétendait avoir acheté bon nombre d'exemplaires, afin de les anéantir pour l'honneur de l'Ecole.
On a recueilli presque tous les écrits de Fizes, in-4°. Montpellier, 1742. Il existe aussi un recueil qui a pour titre : *Observations sur les plaies par Chirac, et sur la suppuration par Fizes* (Paris, 1742, in-12).

(R. DESGENETTES)

FLACIUS (MATHIEU), fils d'un célèbre théologien protestant, dont le véritable nom était Francowitz, naquit à Brunswick, et fit ses études tant à Strasbourg qu'à Rostock. Le titre de maître ès-arts lui fut accordé dans cette dernière ville en 1574, et celui de docteur en médecine en 1581. Après avoir rempli pendant quelques années la chaire de physique, il passa, en 1590, à celle de médecine. Sa réputation demeura bien au-dessous de celle de son père, et les ouvrages peu nombreux qu'il a publiés, sous les titres suivans, ne sont que des compilations informes et indigestes, ou des controverses obscures sur des opinions plus obscures encore qu'avaient émises certains philosophes grecs et arabes touchant diverses questions ardues de métaphysique.

Commentariorum de vitâ et morte, libri quatuor. Francfort, 1584, in-4°. - Lubeck, 1616, in-8°.
Disputationes XVIII, partim physicæ, partim medicæ, in academiâ Rostochianâ propositæ. Rostock, 1594, in-8°. - *Ibid.* 1602, in-8°. - *Ibid.* 1603, in-8°.
Themata de concoctione et cruditate. Rostock, 1594, in-8°.
Compendium logicæ ex Aristotele. Rostock, 1596, in-12. (O.)

FLANDRIN (PIERRE), savant et laborieux vétérinaire, naquit à Lyon le 12 septembre 1752, et mourut au commencement de juin 1796. Neveu de Chabert, il crut devoir se consacrer à la même profession que son oncle, et entra, dès qu'il eut atteint sa quatorzième année, à l'Ecole vétérinaire de Lyon. Son application et l'intelligence dont il donnait chaque jour de nouvelles preuves, firent qu'on ne tarda pas à le choisir pour enseigner l'anatomie à ses condisciples. Lorsqu'il eut terminé toutes ses études, Bourgelat l'appela à Paris pour occuper la place de professeur d'anatomie à l'Ecole d'Alfort. Flandrin

remplit sa chaire avec le plus grand zèle, et c'est en grande partie à lui que le cabinet de cette école célèbre doit la belle collection de pièces anatomiques, relatives aux animaux, qui en fait l'une des principales richesses. La survivance de la direction générale des Écoles vétérinaires lui fut accordée en 1786, et l'année suivante, le gouvernement l'envoya en Espagne avec la mission d'observer la manière de diriger et de conduire les moutons à laine fine. Déjà, en 1785, il avait fait un voyage pour le même objet en Angleterre. Ces deux excursions lui donnèrent un goût décidé pour l'économie rurale, dont il s'occupa beaucoup depuis cette époque. Une mort prématurée vint interrompre les travaux qu'il avait entrepris pour le perfectionnement de cette branche de l'industrie humaine et de l'art vétérinaire, sur lesquels ses ouvrages ont toutefois répandu quelque lumière.

Précis de la connaissance extérieure du cheval. Paris, 1787, in-8°.
Précis de l'anatomie du cheval. Paris, 1787, in-8°.
Précis splanchnologique, ou Traité abrégé des viscères du cheval. Paris, 1787, in-8°.
Mémoire sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France. Paris, 1790, in-8°.
Traité sur l'éducation des bêtes à laine. Paris, 1791, in-8°. - *Ibid.* 1793, in-8°. - *Ibid*, 1797, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°.
Flandrin fut l'un des rédacteurs de l'*Almanach vétérinaire* (Paris, 1783-1793, in-8°.), et l'un des auteurs des *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires anciens et modernes* (Paris, 1782-1795, 6 vol. in-8°.). On a de lui un grand nombre d'articles dans les Mémoires de la Société d'agriculture, la partie anatomique de l'Encyclopédie méthodique, le Journal de médecine, la feuille du Cultivateur, le Mercure et le journal de Paris.
(o.)

FLEISCHMANN (Godefroi), né à Erlangue le 23 février 1777, a pris le grade de docteur en médecine dans l'Université de cette ville en 1800, et obtenu, en 1804, la place de vice-professeur au théâtre anatomique. Nous connaissons de lui les ouvrages suivans :

Dissertatio inauguralis : historia pestis bovillæ. Erlangue, 1800, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1701, in-8°.
De vitiis congenitis circà thoracem et abdomen. Erlangue, 1810, in-4°.
Leichenoeffnungen. Erlangue, 1815, in-8°.
C'est un recueil général d'observations d'anatomie pathologique, faites pour la plupart dans l'amphithéâtre de l'Université d'Erlangue. A la suite des descriptions, l'auteur se livre à des considérations physiologiques, quelquefois intéressantes.
De chondrogenesi asperæ arteriæ et de situ æsophagi abnormi nonnulla. Erlangue, 1820, in-4°.
(z.)

FLEMMING (Jean-Godefroy), né à Oberrœblingen, près de Sangerhausen, le 23 septembre 1750, a fait ses études mé-

dicales à Léipzick, et ensuite pratiqué l'art de guérir à Artern, dans la partie saxonne du comté de Mansfeld, à Gœttingue, à Schwerin et à Iéna. On a de lui :

Dissertatio de atoniâ uteri. Léipzick, 1776, in-4°.
Unterricht fuer angehende Hebamme, in Frage und Antwort; nebst einem Anhang von denjenigen Huelfsmitteln, welche gegen die Krankheiten, und uebeln Zufaellen der Schwangern, Gebaehrenden und Kindbetterinnen angewendet werden kœnnen. Léipzick, 1778, in-8°.
Ideen zu einer kuenftigen Beurtheilung der Gallischen Beobachtungen ueber die Verrichtungen der Gehirns, oder der Gehirn-und Schaedel-Theorie des Doktors Gall, mit besonderer Ruecksicht auf die Bergkischen Bemerkungen und Zweifel ueber diese Theorie. Berlin, 1805, in-8°. (z.)

FLEMMING (Paul), d'Aartenstein en Misnie, naquit le 12 octobre 1609. Il fit ses études à Léipzick; mais la guerre l'ayant obligé, en 1633, de se retirer dans le Holstein, il obtint d'être attaché à l'ambassade que le souverain de cette contrée envoyait en Moscovie et en Perse. A son retour, il prit le titre de docteur en médecine à Leyde. Etant allé ensuite s'établir à Hambourg, il y mourut inopinément le 2 avril 1740. Il ne s'est guère fait connaître que par des poésies, et en particulier par des sonnets qu'on estime beaucoup en Allemagne. Sa thèse de réception a pour titre :

Dissertatio de anginâ. Leyde, 1639, in-4°.
Il ne faut pas le confondre avec les écrivains suivans :
Flemming (*Hans-Frédéric de*), auteur du
Vollkommner Deutscher Jaeger. Léipzick, 1719, in-fol.
Fleming (*Jacques*), chirurgien anglais, qui a écrit un
Treatise upon the formation of the human species. Londres, 1768, in-8°.
Flemyng (*Malcolm*), médecin écossais, dont on a
Neuropathia, seu de morbis hypochondriacis et hystericis. Amsterdam, 1741, in-8°. - Trad. en italien, Rome, 1755, in-8°.
Critical examination of an important passage in Sh. Locks' Essay on human understanding. Edimbourg, 1751, in-8°.
The nature of the nervous fluids or animal spirits demonstrated. Edimbourg, 1751, in-8°.
Syllabus of the contents and order of a course of lectures on the philosophical parts of the animal œconomy. Edimbourg, 1751, in-8°.
Programma de Solani inventis circà arteriarum pulsum et præsagia inde hausta. 1755, in-8°. (o.)

FLESSÈLE (Philippe de), médecin ordinaire des rois François 1er, Henri II, François II et Charles IX, fit ses études dans la Faculté de Paris, sons le décanat de Claude Roger, fut reçu docteur probablement à la fin de 1528, et mourut en 1562. Il fut du nombre de ces hommes qui, dévorés d'ambition, mais se sentant incapables de réussir par des voies honorables, cherchent à parvenir à la fortune par des intrigues et l'impudence, et à éclipser leurs rivaux par l'imposture et la calomnie. S'il

fut assez heureux pour arriver à la fortune, du moins il échoua complétement dans la seconde tentative; Fernel qui fut reçu docteur deux ans après lui, et dont il avait juré la perte, triompha de ses basses et indignes menaces, en se montrant insensible à ses outrages, et en justifiant, par ses leçons et ses ouvrages, la confiance et l'estime publiques qu'il avait acquises.

Flessèle a laissé un ouvrage qui mérite d'autant moins d'être lu aujourd'hui qu'il offrit peu d'intérêt dans le moment où il vit le jour. Cet ouvrage est intitulé :

Introduction pour parvenir à la vraye cognoissance de la chirurgie rationnelle. Paris, 1547, in-8°.

Si l'on en croit Vau der Linden et ceux qui l'ont copié, il y a une édition latine de cet ouvrage sous le titre *De chirurgiâ* (Paris, 1553, in-12).

Mais il en existe une autre française intitulée :

Introduction pour servir à la vraie connaissance de la chirurgie pratique avec une apologie pour les chirurgiens et plusieurs paradoxes, en forme d'aphorismes, très-utiles pour la pratique de la chirurgie; aussi un Traité pour la pratique de la chirurgie. Paris, 1635, in-12.

(LACHAISE et LONDE)

FLOCK (ERASME), plus connu comme mathématicien que comme médecin, naquit à Nuremberg, le 1[er] janvier 1514. Elevé sous les yeux du célèbre Schoner, qui lui enseigna les belles-lettres et les mathématiques, il se rendit en 1537 à Wittemberg, où il s'appliqua d'abord à la philosophie, guidé par les conseils de Rhæticus, puis à la médecine. Melanchthon, qui le protégeait, lui fit obtenir, en 1543, la place de professeur de philosophie et de mathématiques, devenue vacante par l'absence de Rhæticus, qui avait accepté une autre chaire à Leipzick. Flock ne tarda pas à renoncer aux fonctions pénibles de l'enseignement, et, en 1545, il prit le titre de docteur en médecine, après quoi il vint dans sa ville natale, où il mourut le 21 juillet 1568. Quoique livré à l'exercice de sa profession, il ne fut pas à beaucoup près aussi heureux dans la pratique que dans les mathématiques et la poésie, deux genres dans lesquels il a laissé des preuves de la pureté de son goût et de l'étendue de ses connaissances. Aucun de ses ouvrages n'est relatif à la médecine.

In Ptolemæi magnam compositionem, quam Almagestum vocant, libri 13 conscripti à Jo. Regiomontano, in quibus universa doctrina de cœlestibus magnitudinibus eclipsibus, etc., in epitomen redacta proponitur. Nuremberg, 1550, in-fol.

Von dem juengsten und achten Cometen von 1531 *bis* 1558 *erschienenen.* Nuremberg, 1558, in-4°.

Psalmus 41 *carmine redditus.* Nuremberg, 1559, in-4°.

Psalmus 30 *carmine redditus.* Nuremberg, 1559, in-4°.

Vaticinium de ultimis temporibus ab academiâ Parisiensi antè multos annos hexametris versibus conscriptum, nunc denuò repertum et in lucem editum. Nuremberg, 1559, in-4°.

On trouve de Flock une lettre sur Aristote dans les Déclamations de Mélanchthon. (1.)

FLOYER (Jean), médecin anglais assez renommé, naquit vers l'an 1649 à Hinters, dans le comté de Stafford, et mourut à Litchfield, le 1er février 1734. Il fit ses humanités et ses études médicales à l'Université d'Oxford, où, après avoir pris ses degrés en philosophie, il obtint, le 8 juillet 1680, le titre de docteur en médecine. Quelque temps après sa réception, il se rendit à Litchfield, résolu d'y exercer l'art de guérir. Son zèle auprès des malades, et les succès que son habileté lui procura dans la pratique, non-seulement lui valurent la confiance sans bornes de ses concitoyens, mais encore étendirent tellement sa réputation, que le roi d'Angleterre ne crut pas pouvoir mieux récompenser ses talens et son mérite qu'en le créant chevalier. Ses ouvrages sont :

Φαρμακοβασανος, or the touchstone of medicines, discovering the virtues of vegetables and animales, by their tasts and smells. Londres, 1687, in-8°. - *Ibid.* 1691, in-8°.

Quoique Floyer n'ait publié cet ouvrage que pour insister sur les avantages de l'exploration des propriétés médicamenteuses des substances végétales et animales par les sens du goût et de l'odorat, il croyait lui-même si peu à l'infaillibilité de cette méthode, qu'il a donné les résultats de plusieurs analyses aussi parfaites que le permettait l'état de la chimie au temps où il vivait. On doit avouer toutefois que ce livre dénote un observateur attentif : Floyer ne dit que ce qu'il a vu, et ne copie jamais personne. Il a cependant commis quelques erreurs, celle entr'autres de dire que le laurier-rose n'a rien de vénéneux ; cette plante n'est, à la vérité, pas aussi dangereuse chez nous que dans les pays chauds, mais on ne peut néanmoins pas la ranger ailleurs que parmi les poisons. Ces légères taches n'empêchent pas son traité d'être un livre indispensable à consulter pour tous ceux qui se proposent d'écrire sur la matière médicale.

The preternatural state of animal humours described by their sensible qualities which depend on different degrees of their fermentation : two appendices : 1. about the nature of fevers ; 2. concerning the effervescence of the several cacochymies, especially in the gout and asthma. Londres, 1696, in-8°. - *Ibid.* 1698, in-8°.

Partisan de la secte chémiatrique, Floyer admettait la prédominance dans le sang de sels, dont la nature diverse engendre les différentes cacochymies. Nulle part peut-être on ne rencontre un catalogue aussi riche d'acretés de tous genres, mucilagineuses, acides, tartariques, bilieuses, scorbutiques, vitrioliques, salines, putrides, etc. C'est en quelque sorte le chef-d'œuvre, le *nec plus ultrà* de l'humorisme. Floyer fait dépendre la digestion, toutes les fonctions et toutes les maladies, d'une fermentation régulière ou troublée dans son exercice. Il faut lire ce livre pour bien sentir tout le ridicule d'une doctrine qu'on n'ose plus afficher ouvertement, depuis les mordans sarcasmes dont Molière l'a accablée, mais à laquelle tant d'empiriques sont encore dévoués dans le fond du cœur, parce qu'elle favorise la paresse d'esprit, et permet d'employer un jargon qui séduit les gens du monde en les étourdissant.

An inquiry into the right use of baths. Londres, 1697, in-8°. - *Ibid.* 1702, in-8°. - *Ibid.* 1709, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°. - *Ibid.* 1722, in-8°. - Trad. en allemand, Breslau, 1749, in-8°.

Les diverses éditions de ce livre portent des titres différens. Floyer s'y abandonne à tous les écarts d'une imagination exaltée et prévenue. Partisan outré des bains froids, il se perd en éloges de leur salubrité, et prétend qu'on doit les appliquer au traitement de toutes les maladies. Il va même plus loin, et assure que le rachitisme n'a commencé à devenir aussi fréquent en Europe que depuis l'époque où l'on a renoncé à l'usage de la primitive église, qui voulait qu'on baptisât les enfans par immersion. Cette dernière assertion fut accueillie avidement par les anabaptistes. Floyer conseillait surtout les bains froids dans les rhumatismes, les convulsions, l'hystérie, les varices, les écrouelles et l'impuissance. Son ouvrage mérite d'être lu; on ne peut reprocher à l'auteur qu'une exagération dont un médecin éclairé devrait savoir plus que personne se garantir.

A treatise on the asthma. Londres, 1698, in-8°. - *Ibid.* 1710, in-8°. - *Ibid.* 1717, in-8°. - *Ibid.* 1726, in-8°. - Trad. en français par Jault, Paris, 1761, in-12. - en allemand par J.-C.-F. Scherf, Leipzick, 1782, in-8°.

Floyer avait beaucoup étudié l'asthme, dont il souffrit depuis la puberté jusqu'à la fin de ses jours, et cependant il n'en a donné qu'une fausse théorie. Il attribue cette maladie à la rupture des vésicules pulmonaires, qui occasione l'épanchement de l'air sous la membrane externe de l'organe.

The physicians pulsewatch, to explain the art of seeling the pulse and to impare it by the pulsewatch. Londres, 1707, in-8°. - *Ibid.* 1710, in-8°. - Trad. en italien, Venise, 1715, in-4°.

C'est à Floyer qu'on doit d'avoir le premier fixé l'attention des médecins sur l'importance dont il est pour eux d'observer le nombre et les autres particularités des pulsations artérielles, dans un temps donné. Malheureusement son livre, rempli de faits intéressans, est déparé par les hypothèses les plus invraisemblables. Une observation longue et réfléchie l'avait mis à portée de déterminer le nombre des pulsations suivant les âges, les tempéramens et les maladies: on sent toutefois que ses indications ne peuvent qu'être approximatives, quoiqu'il ne les donne pas pour telles.

The sibylline oracles, translated from the greek and compared with the sacred prophetics. Londres, 1713, in-8°.

Medicina gerocomica of preserving old mens health, with an appendix concerning the use of oil and unction and a letter on the regimen of jounger years. Londres, 1725, in-8°.

Livre plus curieux qu'utile, et dans lequel Floyer revient encore, avec une sorte de complaisance, sur la grande efficacité des bains froids. Le style en est serré et aphoristique. L'un des principaux moyens de sa macrobiotique consiste à imiter les cycles métasyncritiques des anciens méthodistes, c'est-à-dire à modifier toute l'habitude du corps par un changement total dans le régime, et par l'emploi simultané des ressources empruntées à la thérapeutique.

Commentaria on forty-two histories described by Hippocrates in the I. and III books of his Epidemies. Londres, 1726, in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

FLUDD (ROBERT), appelé en latin *de Fluctibus*, l'un des principaux théosophes du dix-septième siècle, était fils de sir Thomas Fludd, trésorier de la reine Elisabeth. Il naquit en 1574, à Milgate, dans le comté de Kent. Sa première idée fut d'embrasser la profession des armes, mais il y renonça bientôt, et se rendit, en 1591, à Oxford, où il étudia la philosophie, la théologie, les mathématiques, la littérature classique et

orientale, et surtout la médecine, qui fut l'objet principal de ses occupations. Après avoir pris ses degrés, il entreprit de voyager, afin d'acquérir des connaissances plus étendues et plus variées. Etant donc parti d'Angleterre, il employa six années à parcourir la France, l'Italie et l'Allemagne. A son retour à Oxford en 1605, il se fit recevoir docteur en médecine, puis agréger au Collége des médecins de Londres. Ce fut en cette ville qu'il termina sa carrière, le 8 septembre 1637.

Fludd fut, sous tous les rapports, l'un des hommes les plus remarquables de son siècle; et sans l'extrême mobilité de son imagination, sans le penchant décidé qui l'entraînait irrésistiblement vers tout ce qui porte le caractère du merveilleux, il aurait brillé au premier rang, avec ses illustres contemporains, Kircher, Mersenne et Gassendi. On l'a comparé à Paracelse sous le rapport de l'enthousiasme et du mysticisme, mais il était infiniment supérieur au fanatique allemand, et ses vastes connaissances, tant en médecine qu'en physique et en chimie, lui permirent de faire une application bien plus étendue et plus extraordinaire des rêveries théosophiques dans lesquelles l'entraîna son imagination délirante. Malheureusement il a écrit en termes si obscurs, qu'il est difficile, souvent même impossible, de se former une idée exacte de ses principes philosophiques. Eclectique par goût, quoiqu'au fond disciple de l'école de Paracelse, il entreprit de concilier ensemble les choses les plus disparates et les plus incohérentes, telles que les récits des deux Testamens et des pères de l'église, les obscurs mystères de la cabale judaïque, et les opinions excentriques des astrologues. L'extérieur de la piété qu'il affectait toujours, et la vie contemplative dont il s'était fait un système, joints à la bizarrerie de son jargon scientifique, produisirent un effet presque magique sur les esprits grossiers de ses crédules contemporains, et lui procurèrent une célébrité extraordinaire, dont une pratique médicale fort étendue fut la conséquence toute naturelle.

Le système physique de Fludd est raisonnable au fond, ce sont seulement les accessoires et les détails qui le rendent absurde. A l'exemple de Campanella, ce médecin admettait deux principes de toutes choses, la vertu boréale, ou condensation, qui est produite par le froid, et la vertu anstrale, ou raréfaction, qui dépend de la chaleur. Ces deux principes ne sont autre chose que les forces centripète et centrifuge des physiciens modernes, dont l'admission, au reste, remonte jusqu'à l'enfance même de la philosophie, puisqu'on ne saurait expliquer les phénomènes naturels sans avoir recours au moins à deux forces opposées. Mais Fludd avait la tête trop exaltée pour s'arrêter à des idées aussi simples, et ne trouvant pas assez de ces deux causes naturelles, dont le génie de Kant et de quel-

ques profonds penseurs sortis de son école, a su tirer un si admirable parti, il remplit tout l'univers d'intelligences, d'esprits, de génies, chargés de faire naître les phénomènes. On peut à peine le suivre dans l'exposition de sa doctrine, qui n'est au fond que l'alexandrinisme reproduit sous une autre forme, car le caractère particulier de son style, et la singulière terminologie qu'il a adoptée, portent partout l'obscurité et la confusion. Ce qu'on aperçoit clairement néanmoins, c'est que ce fut lui très-probablement qui fournit à Van Helmont l'idée de l'archée et de toutes les puissances secondaires dont cet illustre chef de secte peupla en quelque sorte l'économie animale. Paschius lui a fait honneur de la découverte du thermomètre, parce qu'il a fait graver, dans l'un de ses ouvrages, un instrument de ce genre, dont il assurait avoir trouvé l'esquisse dans un manuscrit qui datait au moins de cinq cents ans. Mais les paroles même de Fludd témoignent assez qu'il y a de la mauvaise foi de sa part, puisqu'elle feraient remonter l'invention du thermoscope à des temps où l'on ne s'occupait ni de physique, ni de mécanique : on est donc fondé à croire que, comme il se trouvait à Londres à l'époque où Drebbel venait d'offrir son nouvel instrument au roi d'Angleterre, l'envie ou tout autre motif lui suggéra la fable de son ancien manuscrit. Ses ouvrages sont rares, parce que plusieurs parurent tellement scandaleux qu'on les supprima. On les trouve le plus souvent réunis en cinq ou six volumes in-fol. Cette collection se compose des dix-sept pièces suivantes :

1. *Utriusque cosmi, majoris scilicet et minoris, metaphysica, physica atque technica historia*. Oppenheim, 1617.

2. *Tractatus secundus de naturæ simiâ, seu technica macrocosmi historia*. Oppenheim, 1618. – Francfort, 1624.

Par *singe de la nature*, Fludd entend parler de l'art, dont il examine plusieurs parties, l'arithmétique, la géométrie, la musique, la peinture, l'art militaire, l'art de mesurer le temps, la cosmographie, l'astrologie et la géomancie.

3. *Tomus secundus de supernaturali, naturali, præternaturali et contranaturali microcosmi historiâ*. Oppenheim, 1619.

4. *Tomi secundi tractatus primi sectio secunda de technicâ microcosmi historiâ*. (Sans date ni lieu d'impression).

5. *Tomi secundi tractatus secundus de præternaturali utriusque mundi historiâ*. (Sans date ni lieu d'impression).

6. *Veritatis proscenium*. Francfort, 1621.

Réponse à une critique des opinions émises par Fludd dans son singe de la nature, que Képler avait publiée en 1619, à la suite de son *Harmonia mundi*.

7. *Anatomiæ amphitheatrum effigie triplici, more et conditione variâ, designatum*. Francfort, 1633.

On trouve dans ce traité une réplique à l'*Apologie* de Képler contre la réponse précédente, que Fludd avait publiée à part sous le titre de : *Monochordum mundi symphoniacum*. Francfort, 1622, in-4°.

8. *Philosophia sacra et verè christiana, seu meteorologia cosmica*. Francfort, 1726.

9. *Medicina catholica, seu mysticum artis medicandi sacrarium in tomos divisum duos.* Francfort, 1629.

10. *Pulsus, seu nova et arcana pulsuum historia, h. e. portionis tertiæ pars tertia.* Francfort, 1629.

11. *Sophiæ cum moriâ certamen.* (Francfort), 1629.

12. *Summum bonum, quod est verum magiæ, cabalæ et alchymiæ veræ ac fratrum Roseæ Crucis subjectum.* (Francfort), 1629.

Cet écrit fut publié sous le nom de Joachim Frizius. Comme le précédent, il est dirigé contre Mersenne, qui avait attaqué les principes de Fludd.

13. *Integrum morborum mysterium seu medicinæ catholicæ tomi primi tractatus secundus.* Francfort, 1631.

14. Καθολικον *medicorum* κατοπ̃τρον, *seu tomi primi tractatus secundi sectio secunda.* (Francfort), 1631.

15. *Clavis philosophiæ et alchymiæ Fluddanæ.* Francfort, 1633.

Contre les critiques de Gassendi, Lanovius et Mersenne.

16. *Philosophia Mosaica.* Gouda, 1638. - Amsterdam, 1640, in-fol. - Trad. en anglais, Londres, 1659, in-fol.

C'est dans cet ouvrage qu'on trouve la figure d'un thermomètre. Le but de Fludd est de mettre la Genèse en accord avec son système cosmogonique. Il est difficile de trouver à ses paroles un sens clair et précis.

17. *Responsum ad hoplocrisma-spongum M. Fosteri.* Francfort, 1638.

Cet ouvrage avait d'abord paru en anglais (Londres, 1631, in-4°.)

A cette collection, qui n'est pas complète, il faut joindre :

Tractatus apologeticus, integritatem societatis de roseâ cruce defendens. Leyde, 1617, in-8°. - Trad. en allemand, Leipzick, 1782, in-8°.

Ce traité avait déjà paru sous le titre suivant :

Apologia compendiaria, fraternitatem de roseâ cruce abluens et abstergens. Leyde, 1616, in-8°.

Pathologia dæmoniaca. Gouda, 1640, in-fol.

Tractatus theologico-philosophicus de vitâ, morte et resurrectione. Oppenheim, 1617, in-4°.

Sous le faux nom de Rodolphe Otreb.

On trouve un discours *De unguento armario*, attribué à Fludd, dans le *Theatrum sympathiæ*. (A.-J.-L. JOURDAN)

FODÉRÉ (François-Emmanuel), né à St.-Jean-de-Maurienne, le 8 janvier 1764, docteur en médecine de la Faculté de Turin, fut nommé médecin-juré du duché d'Aoste, après être venu compléter son éducation médicale à Paris; il fut ensuite médecin du fort de Bard, et lors de la réunion de la Savoie à la France, il entra en qualité de médecin dans l'armée française. Il a successivement occupé les places de professeur de physique et de chimie à l'Ecole centrale du département des Alpes maritimes, membre du jury d'instruction publique de ce département, médecin de l'Hôtel-Dieu et de l'hospice des Insensés de Marseille, médecin consultant du roi d'Espagne, Charles IV, dans cette ville, médecin de Ferdinand VII à Valençai. Enfin, M. Fodéré a remporté, au concours, la place de professeur de médecine légale qu'il occupe aujourd'hui à Strasbourg, avec autant de zèle que de distinction. Il a publié :

Opuscules de médecine philosophique et de chimie. Turin, 1789, in-8°.

Ce recueil comprend entr'autres le travail si connu de M. Fodéré sur le goître et le crétinisme. (Réimprimé avec des augmentations, Turin, 1791, in-8°. - Trad. en allemand par G.-G. Lindemann, Berlin, 1796, in-8°.). Ce mémoire est peut-être la meillenre de toutes les productions publiées sur le crétinisme.

Mémoire sur une affection de la bouche et des gencives endémique à l'armée des Alpes. Embrun, an III, in-8°.

Analyse des eaux thermales et minérales du Plan-de-Saly sous Montlyon. Embrun, an III, in-8°.

Essai sur la phthisie pulmonaire relativement au choix à donner au régime tonique ou relâchant. Marseille, an IV, in-8°.

Les lois éclairées par les sciences physiques, ou Traité de médecine légale et d'hygiène publique. Paris, an VII, 3 vol. in-8°. - Bourg, 1812, in-8°. - Paris, 1815, 6 vol. in-8°. avec le portrait de l'auteur.

Cet ouvrage est le seul traité à peu près complet de médecine légale que nous possédions en français; il est infiniment supérieur au maigre traité de Mahon et à l'ébauche de Belloc; mais il est trop long, beaucoup trop long, et si l'auteur se trouve appelé à en faire une nouvelle édition, il l'améliorera beaucoup en l'abrégeant considérablement.

Mémoire de médecine pratique sur le climat et les maladies des montagnards, sur la cause fréquente des diarrhées chroniques des jeunes soldats, sur l'épidémie de Nice. Paris, 1800, in-8°.

Essai de physiologie positive appliquée spécialement à la médecine pratique. Avignon, 1806, 3 vol. in-8°.

De apoplexia disquisitio theorico-practica. Avignon, 1808, in-8°.

Recherches expérimentales sur les succédanées du quinquina et sur les propriétés de l'arseniate de soude. Marseille, 1810, in-8°.

De infanticidio. Strasbourg, 1814, in-4°.

Cette dissertation, que M. Fodéré fit lors du concours pour la place de professeur à Strasbourg, est une de ses meilleures productions.

Manuel du garde-malade. Strasbourg, 1815, in-12.

Ouvrage utile et point assez répandu.

Traité du délire appliqué à la médecine, à la morale et à la législation. Paris, 1816, 2 vol. in-8°.

Production remplie de recherches très-intéressantes et de philantropie.

Voyage aux Alpes maritimes, ou Histoire naturelle, agraire, civile et médicale du comté de Nice et pays limitrophes, enrichi de notes, de comparaison avec d'autres contrées. Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage, qu'on ne peut lire sans éprouver un vif sentiment d'estime pour l'auteur, mérite de servir de modèle aux médecins dans leurs voyages.

M. Fodéré a inséré, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Turin, deux Mémoires sur divers points de chimie; il est auteur de nombreux articles dans le Dictionaire des sciences médicales et dans le Journal complémentaire. (s.)

FOERTSCH (Jean-Philippe), né le 14 mai 1652, était fils du bourgmestre de Wertheim en Franconie. Il étudia la médecine à Franfort, Iéna, Erford, Helmstaedt et Altdorf, fit ensuite un voyage en Allemagne, en Hollande et en France, et fixa enfin sa demeure à Hambourg. La poésie, qu'il cultivait avec ardeur, absorbait tous les momens dont sa pratique lui permettait de disposer. Il fit d'abord des opéras, des drames, et même des concertos, car il était aussi fort bon musicien, à tel point même qu'en 1680 le duc de Holstein le nomma maître

de chapelle à Gottorp, place qu'il quitta en 1689. En 1682, il alla prendre le titre de docteur à Kiel, et pratiqua la médecine avec assez de succès pour mériter, en 1689, le titre de médecin du prince de Holstein, et en 1694, celui de l'évêque d'Entin. L'année de sa mort n'est pas connue. On n'a de lui aucun écrit relatif à la médecine; on sait seulement que sa thèse roulait sur les pétéchies. (z.)

FOES (Anuce), en latin *Foesius*, l'un des plus savans hellénistes dont la France s'honore, naquit à Metz, en 1528, d'une famille peu favorisée du côté de la fortune. Il fit ses premières études dans la ville qui l'avait vu naître, et vint les terminer à Paris, où les professeurs de l'Université furent bientôt surpris des progrès rapides qu'il faisait dans les langues anciennes, principalement dans la langue grecque qui ne tarda pas à lui devenir familière. La modicité de ses ressources pécuniaires le fit hésiter pendant quelque temps sur le choix de la carrière qu'il devait parcourir : enfin il se décida pour la médecine, qu'il étudia sous Houllier et Goupil; dont son assiduité et son zèle lui méritèrent l'estime. Ces deux médecins, pressentant les services qu'il pourrait rendre un jour à la littérature médicale, non-seulement l'aidèrent de leur conseils, mais encore lui fournirent, par l'entremise de Fernel, l'occasion de copier trois manuscrits très-anciens d'Hippocrate que l'on conservait dans la Bibliothèque de Fontainebleau; ils lui procurèrent aussi une copie de celui du Vatican, et tout ce qu'ils purent rassembler des OEuvres du médecin de Cos. Cependant la fortune de Foes ne lui permit pas de profiter, aussi long-temps qu'il l'aurait désiré, d'une protection qui lui fournissait les moyens de rassembler des matériaux précieux pour le travail immense dont il méditait déjà le plan dans sa tête. Il ne put prendre que le titre de bachelier, et fut obligé de retourner à Metz en 1556 ou 1557. Ses compatriotes, rendant une justice éclatante à ses talens, lui accordèrent la place de médecin public de la ville, que Gonthier d'Andernach et André Lacuna avaient successivement occupée avant lui. De son côté, jaloux de leur témoigner sa reconnaissance, il refusa les invitations de plusieurs princes étrangers qui lui firent des offres brillantes pour l'attirer à leur cour. Tout son temps, jusqu'à sa mort arrivée en 1595, fut depuis lors partagé entre l'exercice de l'art de guérir et la méditation des œuvres d'Hippocrate. C'est en grande partie à ses laborieux et constans efforts qu'il faut rapporter la chute de l'arabisme, qui comptait encore de son temps un si grand nombre de partisans, et le rétablissement de la méthode d'observation, à laquelle les médecins semblaient avoir tout à fait renoncé depuis plusieurs siècles. Peut-être substitua-t-il une idole à une autre, car ce fut moins à l'esprit qu'à la lettre des

ouvrages d'Hippocrate qu'on s'attacha lorsqu'on eut renoncé aux vaines et inutiles subtilités du galénisme arabisé; mais c'était toujours rendre un service éminent que de substituer un empirisme jusqu'à un certain point raisonné, à une aveugle routine, qui ravalait la médecine au niveau des plus basses professions, et qui ne portait que trop le cachet de l'ignorance des temps et des pays dans lesquels elle avait pris naissance. Le siècle de Foes n'était pas mûr pour une révolution plus complète; tout ce qu'on pouvait espérer alors, c'était de bouleverser les dogmes accrédités, et de changer la croyance des médecins; le temps n'était pas encore venu où la raison perfectionnée devait, fière de sa noble prérogative, secouer à jamais le joug avilissant de l'autorité, et, volant de son propre essor, s'élancer vers une longue série de vérités nouvelles, dont les hommes ne sauraient saisir la chaîne lorsqu'ils sont dominés par l'habitude de l'imitation, entraînés machinalement dans la même route, et exposés aux persécutions de l'intolérance scolastique dès qu'ils s'écartent du sentier bannal.

Hippocratis Coi liber secundus de morbis vulgaribus, difficillimus et pulcherrimus : olim à Galeno commentariis illustratus qui temporis injuriâ interciderunt; nunc verò penè in integrum restitutus, commentariis sex et latinitate donatus. Bâle, 1560, in-8°.

Ce fut par cette production que Foes débuta dans la carrière littéraire. Elle augmenta encore la réputation dont il jouissait déjà, et ne contribua pas peu à lui faire accorder, l'année même de sa publication, le titre de docteur en médecine par l'Université de Pont-à-Mousson. D'après les conseils de Lepoix, il la dédia au duc de Lorraine, Charles III.

Pharmacopœa medicamentorum, quæ hodiè ad publica medentium munia in officinis extant, tractationem et usum ex antiquorum medicorum præscriptô continens. Bâle, 1561, in-8°.

Dans cet ouvrage, également dédié au duc de Lorraine, et qui annonce plutôt un érudit qu'un praticien, Foes donne l'énumération des médicamens que les apothicaires de Metz étaient tenus d'avoir dans leurs officines, avec les formules particulières et constantes pour les préparer.

OEconomia Hippocratis, alphabeti serie distincta, in quâ dictionum apud Hippocratem omnium, præsertim obscurorum, usus explicatur, et velut ex amplissimo penu depromitur, ita ut lexicon Hippocratem meritò dici possit. Francfort, 1588, in-fol. - Genève, 1662, in-fol.

Cet ouvrage fit une profonde sensation, et fonda solidement la gloire de son auteur. C'était effectivement une grande idée, bien digne de Foes, que celle de réunir tous les termes obscurs ou équivoques qu'on rencontre dans les écrits d'Hippocrate, et d'en éclairer le sens, non-seulement d'après les meilleurs manuscrits, mais encore avec le secours des ouvrages qui nous restent de tous les autres écrivains de l'ancienne Grèce. Il fallait une aussi vaste érudition que la sienne pour ne pas échouer dans cette entreprise difficile. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de son travail, c'est qu'encore aujourd'hui il est véritablement classique, et que celui qui veut lire Hippocrate dans la langue originale, ne saurait se dispenser de le consulter à chaque instant.

Magni Hippocratis, medicorum omnium facilè principis, opera omnia quæ extant, in octo sectiones ex Erotiani mente distributa : nunc recens latinâ interpretatione et annotationibus illustrata. Francfort, 1595, in-fol.

- *Ibid.* 1603, in-fol. - *Ibid.* 1624, in-fol. - *Ibid.* 1657, in-fol. - Genève, 1675, 2 vol. in-fol.

L'édition de Genève contient en outre l'*OEconomia*, ainsi que les Glossaires d'Erotien, d'Hérodote et de Galien. Pureté du texte, richesse et choix des variantes, sagesse et profondeur de la critique, fidélité de la traduction, excellence des commentaires, telles sont en peu de mots les qualités qui distinguent éminemment cette édition d'Hippocrate, la meilleure que nous possédions encore aujourd'hui. (A.-J.-L. JOURDAN)

FOGEL (MARTIN), dont quelques lexicographes ont défiguré le nom, en l'écrivant *Vogel*, était de Hambourg, où il naquit en 1632. Après avoir étudié la théologie, il abandonna l'état ecclésiastique, que ses parens voulaient lui faire embrasser, pour s'adonner à la médecine, dans laquelle il fit des progrès assez remarquables. Lorsqu'il eut terminé ses études, il se rendit en Italie, et prit le bonnet de docteur à Padoue en 1663. Revenu trois ans après dans sa patrie, il y exerça d'abord l'art de guérir avec distinction, mais au bout de cinq ou six ans, il fut nommé professeur de logique et de métaphysique au gymnase de la ville. La mort l'enleva le 21 octobre 1675. Erudit et patient, il avait préparé les matériaux de plusieurs ouvrages historiques qu'il n'eut pas le temps de publier. La presse n'a reproduit que le suivant :

Joachimi Jungii præcipuæ opiniones physicæ passim receptæ, breviter quidem sed accuratissimè examinatæ. Hambourg, 1679, in-4°.

On trouve de Fogel, dans les Ephémérides des Curieux de la nature, une Observation sur la submersion non suivie de suffocation. Janus Plancus, ou Bianchi, dans l'édition qu'il a publiée du *Phytobasanos de Colonna* en 1744, a donné le précis de l'*Historia lynceorum* que ce savant allemand a laissé manuscrite en deux volumes. Le catalogue de sa bibliothèque, qui était fort riche, surtout en livres de médecine, a été imprimé (Hambourg, 1698, in-12). (J.)

FOGLIA (JEAN-ANTOINE), médecin de Gifuni, dans les états de Naples, fut nommé, en 1620, premier professeur de médecine théorique dans la capitale de ce royaume. On lui doit un opuscule intitulé :

De anginá passione crustosis, malignisque tonsillarum et faucium ulceribus, per inclytam neapolitanam civitatem, multaque regni loca vagantibus. Naples, 1620, in-4°. (Z.)

FOGUEDA (JEAN DE), docteur en médecine et en philosophie, n'est connu que pour avoir publié un opuscule, dont on ignore le lieu d'impression et la date, mais qui peut intéresser sous le rapport de l'histoire de la syphilis :

De pustulis, quæ saaphati nominantur. (B. et L.)

FOLLI (CÉCILE), de Fanano, dans les montagnes du pays de Modène, naquit en 1615. Comme il ne vit le jour qu'après

la mort de son père, tué à l'armée, son oncle, membre du conseil de salubrité de Venise, le prit chez lui pour se charger de son éducation. Lorsque Folli eut terminé son cours d'humanités dans cette grande ville, il se rendit à Padoue; il étudia les diverses branches de l'art de guérir, et fut admis aux honneurs du doctorat. A son retour à Venise, on lui accorda le titre de chevalier, avec une chaire d'anatomie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, dont on ignore l'époque précise, mais qui paraît être postérieure de quelques années à la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui les ouvrages suivans, publiés sous son nom latinisé de *Folius*.

Sanguinis à dextro in sinistrum cordis ventriculum defluentis facilis reperta via; cui non vulgaris in lacteas nuper patefactas venas animadversio præponitur. Venise, 1639, in-4°.

Cet ouvrage a été réimprimé dans le *Syntagma anatomicum* de Vesling (1641), et, à Leyde, avec quelques autres monographies médicales (1723).

Folli, qui avait observé, à ce qu'il paraît, plusieurs fois le trou ovale chez des adultes, en conclut que le sang passe directement du côté droit dans le côté gauche du cœur, et que, quand le trou n'existe plus, on trouve à sa place de petits pertuis collatéraux qui livrent passage au sang. En même temps qu'il cherchait à accréditer cette erreur, il a réfuté celle des anciens qui croyait à la perforation constante et normale de la cloison des ventricules.

Nova auris internæ delineatio. Venise, 1645, in-4°. - *Ibid.* 1647, in-4°. - Francfort, 1641, in-12.

Cet opuscule intéressant, et fort rare aujourd'hui, se compose seulement de six planches, avec l'explication des figures. Celles-ci sont assez bien exécutées. Folli y indique la longue apophyse du marteau, dont personne n'avait parlé avant lui. Il parle aussi, mais vaguement, de l'os lenticulaire, qu'il a d'ailleurs figuré de manière à ce qu'on ne puisse pas le méconnaître. Au sujet de cet ouvrage, M. Portal fait une remarque judicieuse, et que nous rapportons avec d'autant plus de plaisir qu'elle est du petit nombre de celles qu'on peut signaler dans sa volumineuse compilation. « C'est ainsi que les esprits judicieux et clairvoyans savent décrire en peu de mots les objets les plus compliqués, et faire part des découvertes les plus intéressantes. Si l'on eût suivi la méthode de Folli, on eût eu moins de volumes, et non pas moins de connaissances positives. »

Discorso anatomico nel quale si contiene una nuova opinione sopra la generazione e l'uso della pinguedine. Venise, 1644, in-4°.

Hypothèse sans fondement, mais que l'auteur a la bonne foi de donner pour telle. (J.)

FOLLI (François), contemporain du précédent, était de la Toscane, où il vint au monde le 3 mai 1624, près de la source de l'Arno, au château de Poppi. Son goût pour les sciences naturelles le détourna des affaires publiques et de la littérature, carrière dans laquelle plusieurs de ses ancêtres avaient obtenu des succès brillans. Déjà depuis huit ans il pratiquait l'art de guérir à Bibbiena, lorsqu'il fut invité, en 1665, de se rendre à Florence, comme médecin des Médicis. Quelques années passées à la cour lui rendirent insupportables des chaînes qu'allé-

geait cependant la faveur du souverain; il demanda sa retraite, quitta même la Toscane, et vint s'établir dans la petite ville de Citerna, où il mourut en 1685. On doit dire à sa louange qu'il se montra l'un des plus ardens propagateurs de la découverte de la circulation du sang. Il paraît aussi avoir été le premier qui ait essayé la transfusion, opération que des accidens redoutables avaient fait interdire par l'autorité, lorsque les Anglais, hardis jusqu'à la témérité en chirurgie, se sont avisés de la pratiquer de nouveau, il y a quelques années, et de chercher, par des éloges pompeux, à la tirer de l'oubli dans lequel des événemens funestes l'avaient fait plonger depuis plusieurs siècles. Folli s'est occupé aussi d'agriculture et de physique; il avait inventé un hygromètre adapté à un thermomètre, ce qui rendait cet instrument plus commode et plus utile aux observations météorologiques. Ses ouvrages ont pour titres :

Recreatio physica, in quâ de sanguinis et omnium viventium universali analogicâ circulatione disseritur. Florence, 1665, in-8°.

Folli, humoriste ainsi que presque tous les médecins l'étaient de son temps, regardait la bile comme la cause productrice des fièvres tierces et quartes.

Stadera medica, nella quale, oltre la medecina infusoria ed altre novità, si bilanciano le ragioni favorevoli e le contrarie alla transfusione del sangue. Florence, 1680, in-8°.

Folli se vante d'avoir exécuté la transfusion, le 13 août 1654, en présence de Ferdinand II.

Dialogo intorno alla coltura della vite. Florence, 1670, in-8°. (J.)

FOLLIE (LOUIS-GUILLAUME DE LA), de Rouen, né en 1733, mort en 1780, cultiva la chimie en amateur éclairé et zélé; mais également peu satisfait des idées émises par les anciens et par les nouveaux prosélytes d'une science sur laquelle commençait à luire le flambeau d'une révolution nouvelle, il essaya de se frayer une nouvelle route, au milieu de laquelle la vivacité de son imaginatiou l'égara. Membre de l'Académie de Rouen, il fournit à cette compagnie, de 1774 à 1780, une vingtaine de mémoires, dans lesquels il développa plus ou moins ses idées particulières, et consigna plusieurs faits d'une haute importance. S'il eut le tort de tourner en ridicule la conversion de deux gaz en eau, découverte qui devait influer d'une manière si puissante sur les destinées de la science chimique, il sut rendre ses efforts utiles à cette dernière, toutes les fois qu'abandonnant le champ du raisonnement pur, il voulut s'appliquer à la pratique. C'est ainsi qu'il perfectionna l'art de teindre en jaune par la gaude, indiqua la manière de fixer le rouge des Indes sur le fil, et fit connaître une nouvelle manière de doubler les vaisseaux avec un alliage métallique plus avantageux que le cuivre. Il seconda Dambourney dans ses recherches sur les végétaux colorans indigènes, et publia des

considérations estimées sur le bleu de Prusse, sur les cidres, sur les vernis, et sur les cristallisations arborescentes de certains sels. La plupart de ces travaux ont paru partiellement dans les Mémoires de l'Académie de Rouen, le Journal de l'abbé Rozier et la Gazette de santé. Follie n'a publié à part que l'ouvrage suivant :

Le philosophe sans prétention, ou l'Homme rare, ouvrage physique, chimique, politique et moral. Paris, 1775, in-8°. - Trad. en allemand, Francfort, 1781, in-8°.

Ce livre, écrit avec chaleur, est une espèce de roman, qu'on lirait avec plaisir, si l'auteur s'y était montré plus simple, s'il n'avait pas souvent affecté une sorte d'emphase et de boursoufflure qui ne s'accorde point avec le caractère grave et mesuré d'une science positive. (O.)

FOLLIN (Germain), médecin de la Frise, exerça son art avec distinction, pendant plusieurs années, à Bois-le-Duc, dans le courant du dix-septième siècle. Ayant été nommé professeur à Cologne, il remplit sa chaire de manière à justifier la confiance que les magistrats avaient placée en lui. Quoiqu'il paraisse avoir été assez bon praticien, si du moins l'on en juge d'après l'estime que ses contemporains lui témoignèrent, les ouvrages qu'il a laissés ne présentent aucun intérêt aujourd'hui.

Amulethum Antonianum, seu luis pestiferæ fuga, cui accessit utilis libellus de cauteriis ad Thomam Fienum. Anvers, 1618, in-8°.

En parcourant cette production insignifiante, on admire le talent de l'auteur pour l'adulation, mais on prend en même temps une bien faible idée de son savoir en médecine. Malgré le ton de confiance avec lequel il présente à son protecteur, Antoine Grobbendock, les moyens de se garantir du typhus, il n'eut pas l'art de se préserver lui-même de ce fléau, dont il fut la victime.

Orationes duæ : de naturâ febris pedicularis ejusque curatione ; de studiis chymicis conjungendis cum Hippocraticis. Cologne, 1622, in-8°.

Speculum naturæ humanæ, sive mores et temperamenta hominum usque ad intimos animorum secessus cognoscendi modus, methodo Aristotelis illustratus. Cologne, 1649, in-12.

Cet ouvrage avait été écrit et publié primitivement en langue hollandaise : ce fut le fils de l'auteur qui le traduisit en latin, honneur dont lui seul pouvait le juger digne. (Z.)

FOLLIN (Jean), fils du précédent, vint au monde à Bois-le-Duc. Il paraît avoir acquis quelque célébrité dans la pratique de l'art de guérir. Outre la traduction latine d'un des ouvrages de son père, il a publié :

Synopsis tuendæ et conservandæ bonæ valetudinis. Bois-le-Duc, 1646, in-12. - *Ibid.* 1648, in-12. - Cologne, 1648, in-12.

Tyrocinium medicinæ practicæ, ex probatissimis auctoribus digestum. Cologne, 1648, in-12. (Z.)

FONSECA (Antoine de), médecin portugais, né à Lisbonne, a publié un traité :

De epidemiâ febrili grassante in exercitu regis catholici in inferiore Palatinatu anno 1620 *et* 1621. Mechleniæ, 1623, in-4°. (b. et l.)

FONSECA (Gabriel de), né en Portugal, et mort en 1668, occupait une chaire de philosophie à Pise avant de venir à Rome, où il se distingua depuis dans l'enseignement de la médecine, et devint médecin du pape Innocent x. On a de lui :

Medici œconomia. Rome, in-8°. (b. et l.)

FONSECA (Rodrigue de), né à Lisbonne, exerça d'abord la médecine dans sa ville natale, puis il fut appelé à Pise pour enseigner cette science. Après y être resté jusqu'en 1615, il se rendit à l'Université de Padoue, où il occupa la première chaire de médecine jusqu'en 1622, année dans laquelle il mourut. Ce médecin a été souvent cité, sans mériter beaucoup de l'être, et l'on n'a pas remarqué dans ses ouvrages plusieurs particularités assez curieuses aujourd'hui. Haller lui attribue les écrits suivans :

In Hippocratis legem commentarium, quô perfecti medici natura explicatur. Rome, 1586, in-4°.

De calculorum remediis, qui in renibus et vesicâ gignuntur. Rome, 1586, in-4°.

Cet opuscule n'est qu'une insignifiante compilation.

De venenis, eorumque curatione. Rome, 1587, in-4°.

In septem libros aphorismorum Hippocratis commentaria. Venise, 1595, in-4°. - *Ibid.* 1608, in-4°. - *Ibid.* 1621, in-4°. - *Ibid.* 1628, in-4°. - Padoue, 1678, in-4°. - *Ibid.* 1708, in-4°.

Pesant et pedantesque commentaire.

Opusculum, quô adolescentes ad medicinam facilè capessendam instruuntur juxtà normam in punctis tentativis pro doctoratu recitandis usitatam. Add. consultationes aliquot et modus demonstratur curandi capitis vulnera sine apertione per Apparitii oleum secretum unicum. Florence, 1596, in-4°.

In Hippocratis prognostica commentaria. Padoue, 1597, in-4°.

De tuendâ valetudine et producendâ vitâ. Florence, 1602, in-4°. - Francfort, 1603. - Trad. en italien par Politiano Mancini, Florence, 1603, in-4°.

La peste est, suivant lui, une fièvre maligne épidémique provenant de l'air, d'une mauvaise alimentation, commune à tout un peuple, ou d'un foyer pestilentiel; il lui assigne pour signes: des charbons, des bubons, et de plus l'inappétence, la syncope, une douleur intense de tête, la torpeur et la somnolence, des urines jumenteuses ou brunâtres, et enfin la terminaison par la mort, principalement quand les tumeurs se manifestent aux parties supérieures du corps. Il veut que l'on saigne copieusement dans la peste, mais seulement au début de la maladie; lorsque le deuxième ou le troisième jour est passé, il préfère l'application des sangsues à l'anus et les scarifications aux cuisses. A cette occasion, il rapporte l'opinion de Salius Diversus qui blâmait l'usage de la saignée dans les fièvres malignes, mais qui recommandait l'application des sang-

sues, *quia vires etiam si languidæ sunt, hanc tamen evacuationem tolerant, quia cum sensim fiat, non evacuat spiritum, aut vires labefactas.*

De hominis excrementis. Pise, 1613, in-4°.

Consultationes medicæ singularibus remediis refertæ non modo ex antiquâ verum etiam ex novâ medicinâ depromptis, ac selectis, quarum usus exactissimâ methodo explicantur et experimentis probatur. Venise, 1618, in-fol. - *Ibid.* 1619, in-fol. - *Ibid.* 1620, in-fol. - *Ibid.* 1622, in-fol. - *Ibid.* 1628, in-fol. - Francfort, 1625, in-8°.

Ces consultations ne sont intéressantes, ainsi que celles qu'on a religieusement conservées, que parce qu'elles donnent une idée exacte de la pratique de l'auteur.

Tractatus de febrium acutarum et pestilentium remediis diæteticis, chirurgicis et pharmaceuticis. Venise, 1621, in-4°. avec le précédent.

Il dit que depuis peu d'années on commence à se servir, avec grande utilité, des sangsues dans tous les cas où, soit l'état des forces, soit l'âge du malade, ne permet pas de tirer du sang par la phlébotomie, et lorsqu'on veut opérer une dérivation et une évacuation sanguines locales : on les applique, dit-il, aux veines externes ou internes, et à la veine moyenne du nez, derrière les oreilles, au cou, entre la deuxième et la troisième vertèbres, au coude, à l'anus, à la vulve et au pied; mais il fait observer qu'on applique rarement les sangsues aux narines, parce qu'il en résulte parfois une hémorragie que rien ne peut arrêter; afin que l'animal ne puisse s'introduire dans les fosses nasales, et de là dans les voies digestives ou respiratoires, il recommande de lui lier la queue avec un fil au moyen duquel on puisse le retenir.

De morbis virginum, qui intra clausuram curari nequeunt. (Sans date).

Rodrigue de Fonseca a publié une édition du *Methodus curandorum febrium* de Léonard Jacchini (Bâle, 1625, in-4°.). (F.-G. BOISSEAU)

FONTAINE (JACQUES), conseiller-médecin ordinaire de Louis XIII, premier régent de la Faculté de médecine en l'Université d'Aix, était de St.-Maximin, petite ville de Provence. Il mourut en 1621, et laissa différens ouvrages :

Traité de la thériaque. Avignon, 1601, in-12.

Discours problématique de la nature, usage et action du diaphragme. Aix, 1611, in-12.

Deux paradoxes appartenant à la chirurgie : le premier contient la façon de tirer les enfans de leur mère par la violence extraordinaire; l'autre est de l'usage des ventricules du cerveau, contre l'opinion la plus commune. Paris, 1611, in-12.

Discours contenant la rénovation des bains de Greoux (au diocèse de Reiz, en Provence), la composition des minéraux qui sont contenus en leur source, etc. Aix, 1619, in-12. (LACHAISE et LONDE)

FONTAINE (GABRIEL), fils du précédent, s'est principalement distingué par son attachement à la doctrine des anciens Grecs. Il a vivement attaqué les partisans de Paracelse et de Van Helmont dans l'ouvrage intitulé :

De veritate medicinæ Hippocraticæ firmissimis ratione et experimentorum momentis stabilita, seu medicina anti-hermetica. Lyon, 1657, in-4°.

On a encore de lui un traité de médecine pratique dans lequel il renouvelle ses attaques contre les Helmontiens, et dispute les questions les

plus futiles, celle, par exemple, de savoir si la saignée du pied est plus efficace que celle du bras pour provoquer l'avortement.

Epitome tractatus de febribus. Tetras gravissimorum capitis adfectuum, vertiginis, epilepsiæ, convulsionis et apoplexiæ. Lyon, 1657, in-4°.

(z.)

FONTANA (Félix), généralement connu sous le titre d'abbé, parce qu'il porta long-temps le costume ecclésiastique, physicien, naturaliste et anatomiste distingué, naquit le 15 avril 1730, à Pomarole, bourg du Tyrol, d'une famille patricienne et pauvre de Roveredo. Ses parens, qui sentaient le prix d'une bonne éducation, s'imposèrent des sacrifices dont ils furent promptement dédommagés par les succès et la juste célébrité que les deux frères Grégoire et Félix obtinrent et acquirent, le premier, qui était l'aîné, dans les sciences mathématiques, et le second dans les sciences naturelles. Félix fut, comme son frère, envoyé fort jeune en Italie. Il étudia d'abord les belles-lettres à Véronne et à Parme, prit du goût pour les sciences, et suivit pendant nombre d'années les célèbres écoles de Bologne et de Padoue. Plus tard il se rendit à Florence et à Rome, où il ne fit pas un long séjour. L'empereur François 1er, alors grand-duc de Toscane, le nomma professeur de philosophie rationnelle ou théorique dans l'Université de Pise qui était, à cette époque, la première de ses états en Italie. Fontana, que la direction de son esprit appelait à cultiver et reculer les bornes de la physique expérimentale, se fit avantageusement connaître par ses nombreuses et ingénieuses recherches sur l'irritabilité en général, et sur celle de l'iris en particulier, ainsi que par ses premiers travaux sur le venin de la vipère. Pierre Léopold, prince éclairé et habile administrateur, fils et successeur de François 1er, comme grand-duc, et devenu depuis empereur sous le nom de Léopold II, appela Fontana à Florence, sa capitale, et lui confia la direction de son muséum de physique et d'histoire naturelle, qui prit, entre ses mains, le plus heureux et le plus rapide accroissement. Les fondemens de ce précieux établissement étaient dus au goût des Médicis pour les sciences et à leur magnificence. La célèbre Académie del Cimento, qui a laissé des traces si éclatantes de sa courte existence, fut le berceau du muséum actuel. On y voit encore aujourd'hui, avec un intérêt mêlé de respect, les instrumens et les machines qui servirent aux observations et aux expériences des Galilée, des Torricelli et des Viviani, et qui furent la plupart inventés par eux et confectionnés par leurs propres mains. Fontana entreprit alors, avec l'agrément et aux frais du grand-duc, un voyage scientifique dans lequel il devait parcourir toute l'Europe, mais que des circonstances particulières, et qui nous sont inconnues, limitèrent à la France et à l'Angleterre. Il se livra avec beaucoup

d'avidité, dans ces deux contrées, à ses études habituelles, profita des lumières des savans avec lesquels il fit d'utiles échanges, et sut mériter leur estime. Il était accompagné, dans ses voyages, par le jeune Fabroni (Jean), devenu depuis un des savans les plus distingués de son pays. De retour à Florence, il employa trente ans à perfectionner le muséum qui embrasse la physique, la chimie, l'anatomie et l'histoire naturelle dans toutes ses branches, y compris la botanique. L'observatoire, fourni d'instrumens aussi exacts que précieux, est terminé par un cabinet spécialement destiné à l'étude de la météorologie. Là, sept instrumens différens, le thermomètre, le baromètre, l'hygromètre, une mesure pour l'eau pluviale, une autre pour son évaporation, un indicateur de la direction des vents, et un autre de leur force et de leur vitesse, marquent et tracent sur le papier leurs opérations diverses. Quant à la collection d'anatomie, exécutée en cires coloriées dans leur substance, elle se compose de vingt-quatre statues grandes comme nature, et de plus de trois mille pièces de détail. Il y a une statue pour les ligamens, quatre pour les muscles, huit pour les vaisseaux sanguins, quatre pour les lymphatiques, une pour les chylifères, cinq pour les nerfs, et une représentant une femme enceinte qui s'ouvre et se décompose de viscère en viscère. On n'a point à reprocher aux cires anatomiques de Florence d'avoir copié la nature altérée, défigurée par les maladies et la putréfaction. Elles n'ont point été faites pour la plupart sur des planches, ainsi qu'on le lit dans la *Biographie universelle.* C'est une erreur involontaire échappée à l'illustre auteur de l'article Fontana. Celui-ci prenait presque toujours, il est vrai, dans des planches les coupes et les modèles des objets imités en plein relief; mais nous pouvons affirmer qu'il ne les faisait exécuter que d'après des dissections répétées, auxquelles il employait des hommes fort habiles et plus faciles à trouver en Italie que partout ailleurs. Il maniait lui-même le scalpel avec beaucoup de dextérité, mais ce n'était guère que pour étudier la structure intime des parties, et toujours l'œil armé d'une forte loupe, ou en recourant au microscope. Ceux qui se sont crus autorisés à critiquer les cires anatomiques de Florence, parce qu'elles n'avaient pas les teintes du cadavre, se sont trompés en cherchant la nature morte et défigurée par les maladies là où l'on n'avait voulu peindre que la vie et la santé. La névrologie qui, outre quatre statues, compte plus de cinq cents pièces de détail, est le chef-d'œuvre de l'anatomie artificielle. La splanchnologie est représentée par environ six cent cinquante pièces, dont cinquante-huit consacrées à la démonstration du cerveau; aussi y voit-on tout ce qui était connu à cette époque, et surtout les beaux travaux de Vicq-d'Azyr. On voit encore, exécuté en

cire, tout ce qui concerne l'art des accouchemens et plusieurs opérations importantes de chirurgie, telles que la cystotomie; enfin des collections de champignons, des plantes grasses et autres objets d'histoire naturelle difficiles à conserver. Pour donner à cette immense collection tout le degré d'utilité dont elle était susceptible, afin que l'on pût s'instruire sans démonstrateur, Fontana a imaginé une méthode qui explique tout. Il a fait dessiner toutes les cires anatomiques du cabinet enluminées avec leurs couleurs naturelles. Les dessins sont entourés de deux ovales concentriques, dont les circonférences sont à quatre lignes de distance l'une de l'autre. L'intervalle qu'elles laissent entr'elles est divisé en parties égales, et chaque partie marquée par un nombre dans la progression naturelle, en commençant toujours par l'unité placée à la partie la plus haute. Les chiffres et les divisions des ovales sont toujours en nombre égal à celui des organes que l'on veut indiquer. De chaque chiffre, en commençant par l'unité, part une ligne droite, formée de points rouges sur le papier blanc et de points noirs sur le dessin. Le dernier point de la ligne indique précisément la partie du dessin qu'on veut désigner ou expliquer. Comme rien ne peut moins altérer les dessins que de simples points continus, tout ce que chacun contient est bien indiqué, et il reste parfaitement net. Pour que les lignes ponctuées ne se croisent pas, il suffit d'avertir que les parties du dessin où elles se rendent suivent le même ordre que les nombres, et sont les plus proches de leurs nombres respectifs. Les explications, écrites sur des feuilles à part, et empruntées des plus célèbres anatomistes, ou faites d'après nature, suivent de même l'ordre numérique, de manière que l'on peut passer du dessin à l'explication et de l'explication au dessin, comparés à l'original dans le même instant. Cette nouvelle méthode facilite et abrège singulièrement l'étude, et fait saisir nettement des objets très-compliqués. Le nombre des dessins coloriés du Muséum de Florence monte à plus de quinze cents, de sorte qu'il égale au moins celui de toutes les planches anatomiques qu'on a publiées jusqu'à présent. Les explications de ces dessins forment aussi plusieurs volumes très-considérables. L'art très-difficile de composer des cires employées à confectionner les pièces anatomiques est dû aux recherches de Fontana. Nous savons que ceux qui se proposent de devenir d'habiles anatomistes, que tous ceux qui se livrent à l'étude de l'art de guérir, ne doivent point et ne peuvent se former sur de semblables collections, quelque parfaites qu'elles soient. L'anatomie ne s'apprend que par la dissection méthodique et répétée de l'homme et des animaux. C'est cet exercice qui donne encore ou entretient la dextérité si indispensable à ceux qui se livrent aux opérations chirurgicales. C'est la prati-

que de la dissection qui apprend, en effet, les résistances que présentent les différentes parties, leurs degrés de connexion et ceux de leur adhérence. Pour la classe d'hommes dont nous venons de parler, les cires anatomiques ne doivent être que des livres et des planches plus perfectionnées que ce qui a été fait jusqu'à présent. Joseph II, dans son premier voyage d'Italie, visita avec beaucoup de détails le Muséum presque naissant de Florence. Au milieu des plus beaux appareils d'instrumens de physique, l'attention de ce souverain se porta subitement sur le fusil à vent. Il parut étonné de ce que l'on eût négligé de l'appliquer à la guerre, et il pria Fontana de lui en faire confectionner cent cinquante. Nous ignorons si, comme Joseph II se le proposait, il en fit l'essai pour des coups de main et des surprises. Le prince, dans son second voyage d'Italie, trouva le Muséum de Florence fort avancé, et il chargea Fontana de lui envoyer, à Vienne, pour être déposé dans son Académie médico-chirurgicale militaire, le double de la collection anatomique, ce qui fut exécuté en peu d'années. Il le créa aussi chevalier du Saint-Empire Romain. Le savant parut faire peu de cas de ce titre, car il ne le prit jamais ou au moins bien rarement; il se rapprocha en cela des idées du prince philosophe qui lui avait conféré cette distinction par une sorte de concession pour des préjugés qu'ils devaient intérieurement dédaigner tous les deux. Tous les biographes de Fontana ont passé sous silence une circonstance mémorable de sa vie, puisqu'elle altéra sensiblement son repos pendant plusieurs années. Il venait de répéter les belles expériences de nos Français sur la décomposition de l'eau, et avait obtenu les mêmes résultats. Un prétendu physicien, soutenu par la haute société de Florence, voulut faire en public les mêmes expériences; il s'y prit maladroitement; le tube de fer, destiné à conduire, dans l'appareil pneumato-chimique, le produit de l'opération, s'étant ouvert par un coup de feu imprudemment poussé, l'air atmosphérique y plongea, et l'expérimentateur en conclut que les Français n'avaient rien décomposé. Fontana n'eut pas beaucoup de peine à ridiculiser ces expériences; mais les spectateurs, abusés, se liguèrent pour le dénigrer avec acharnement. Un motif fort étranger à la question de la décomposition de l'eau excitait encore vivement les passions de ses ennemis. Léopold venait de manifester, aux portes de Rome, le désir de voir opérer une réforme religieuse dans ses états. Trois évêques, quelques jurisconsultes et des courtisans formaient un parti en opposition avec le reste de la population de la Toscane. Le public éclairé n'avait pu voir, sans scandale, Fontana, autrefois si indulgent, si libre ou si hardi dans ses opinions religieuses, converti tout à coup au christianisme

austère de l'église primitive. On poursuivait en apparence le physicien, comme seul vulnérable, car le prosélyte était couvert par l'égide du souverain. Les choses furent portées si loin, qu'il en résulta un procès criminel qui fit naître de volumineux factums dans lesquels rien d'injurieux ne fut épargné de part et d'autre. Fontana montrait un redoutable talent pour la polémique, et terrassait ses adversaires, quand l'autorité, un peu compromise elle-même dans ces débats, mit fin au procès. D'autres contrariétés non moins graves se joignirent bientôt aux précédentes. Joseph II mourut, Léopold le remplaça, et le grand-duc, successeur de ce dernier en Toscane, ne portait plus à Fontana la même affection. On sait assez que le jeune prince gouverna avec des principes tout à fait opposés à ceux de son père. Notre physicien commença aussi, à cette époque, à être moins heureux dans le choix et l'exécution de ses travaux. Il entreprit de faire faire en bois une statue anatomique colossale qui devait se décomposer dans l'ordre de la dissection, et ensuite se recomposer. Il échoua complétement dans ce projet par plusieurs difficultés insurmontables, dont nous ne rappellerons que la dilatabilité du bois à laquelle il ne put obvier, malgré le vernis qu'il avait employé pour recouvrir les parties. La révolution française éclata; Fontana qui avait été fort répandu dans le grand monde, où, quoi qu'on en ait dit, il se montrait avec mesure et dignité, Fontana qui recevait d'ailleurs beaucoup d'étrangers, chercha à se tenir fort au courant des événemens qui se passaient au-delà des Alpes; encore bien qu'il montrât beaucoup de réserve sur les questions politiques, il fut compté parmi ceux qui faisaient des vœux pour la liberté des peuples. Plus tard, et quand nos armées triomphantes couvrirent l'Italie, les égards et les attentions dont il fut l'objet, le désignèrent plus spécialement à la haine des ennemis de toute émancipation politique. Lorsque les Autrichiens envahirent la Toscane, les bandes dites insurgées d'Arezzo qui leur servaient d'avant-garde, le chargèrent de fers, et le plongèrent dans un cachot d'où il fut cependant assez promptement retiré. Le gouvernement français, lorsqu'il eût repris la Toscane, ou bien quand elle était déjà toute sous son influence, avait demandé à Fontana le double de sa collection anatomique. Ce n'était point une idée nouvelle en France; on l'avait déjà suggérée au gouvernement dès 1792. L'auteur de cet article fit à ce sujet, au ministre de l'intérieur Rolland, un Rapport qu'il lui envoya, au commencement de 1793, des avant-postes de l'armée d'Italie, et qui fut imprimé. Les événemens assez connus de cette époque empêchèrent de donner aucune suite à cette affaire. En 1802, un acte du gouvernement annonça qu'il accordait une préférence marquée aux travaux de M. Lau-

monier, et il fonda à Rouen une école spéciale pour cet objet. Les cires de Fontana, qui étaient parvenues en France, furent reléguées à Montpellier. La commission prise dans le sein de l'Ecole de médecine de Paris pour éclairer le gouvernement, aurait dû conserver quelques pièces comme moyens de comparaison, et elle eut pû appeler les avis de celui des professeurs qui avait le plus étudié cette question. Il en fut autrement, et l'arrêté ou le décret relatif à l'Ecole de Rouen fut dû aux vives sollicitations d'un administrateur qui a d'ailleurs rendu tant de services à la Faculté de médecine de Paris, qu'on ne peut insister plus long-temps sur la partialité dont il fit preuve dans cette circonstance. Nous ne craignons cependant point de dire qu'en suivant les procédés usités dans l'Ecole de Ronen, et en lui accordant, si l'on veut, la supériorité de l'exécution, un demi-siècle suffirait à peine pour produire une collection aussi complète que celle de Florence. Les dégoûts multipliés qu'éprouva Fontana furent pour lui la source d'une existence nouvelle, et lui inspirèrent une philosophie dont il avait donné jusqu'alors plus de préceptes que d'exemples. Il rechercha avec moins d'avidité l'admiration des étrangers, et cessa de blesser les autres par le sentiment trop prononcé de ses forces. Il sourit davantage aux arts aimables de l'imagination. Descendant des hauteurs d'une philantropie spéculative, il s'occupa davantage du bonheur de ceux qui l'environnaient. Enfin, il rendit un culte plus assidu à l'amitié qui, à son tour, honora et consola les dernières années et les derniers momens de sa vie. Le jour où Fontana cessa de vivre, ce fut le 9 mars 1805, des suites d'une chute, l'équitable postérité commença pour lui. Ses restes furent déposés, avec de grands honneurs, dans l'église de Ste.-Croix, qui est le Panthéon de Florence, sa patrie adoptive. Son éloge se trouva dans toutes les bouches; il fut prononcé, avec solennité, le 12 novembre 1812, à l'ouverture des cours de l'Université de Pavie, la première du royaume d'Italie, par M. le professeur Joseph Mangili, et imprimé à Milan en 1813.

Les principaux ouvrages de Félix Fontana, sont :

En 1757. *Expériences sur les parties irritables et sensibles*. 3e. volume des Mémoires de Haller.

Fontana démontra, en 1765, par d'autres expériences, que les mouvemens de l'iris sont soumis, dans plusieurs cas, à l'empire de la volonté. *De' moti del iride*. Lucques, 1767, in-8°.

Richerche filosofiche sopra il veleno della vipera. Lucques, 1767, in-8°.

C'est un recueil d'expériences dans lequel on prouve, entr'autres choses, que le venin de la vipère détruit l'irritabilité, que la morsure de notre vipère d'Europe ne peut tuer un homme, et qu'il faudrait la réunion de cinq à six vipères pour produire cet effet. Fontana a donné une grande

extension à ces mêmes recherches dans un ouvrage publié en 1781, et dont il va être fait mention un peu plus bas.

Descrizioni ed usi di alcuni instromenti per misurar la salubrità dell' aria. Florence, 1774, in-8°.

Recherches physiques sur la nature de l'air déphlogistiqué et de l'air nitreux. Paris, 1776, in-8°.

C'est l'exposition des observations et des expériences qui l'ont conduit à l'invention d'un eudiomètre qui porte son nom, et qu'employent encore aujourd'hui quelques physiciens.

Les Mémoires de l'Académie des sciences de Sienne (tome III) contiennent aussi plusieurs travaux de Fontana sur l'irritabilité, qu'il compléta par la publication de son bel ouvrage intitulé :

Richerche filosofiche sopra la fisica animale. Florence, 1775, in-4°.

Ce grand travail a été traduit en allemand par E.-B.-G. Hebenstreit, et publié à Léipzick, 1785, in-8°. avec des figures, des additions et un extrait de l'ouvrage sur le poison de la vipère.

Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains, sur le laurier-cerise, et quelques autres poisons végétaux ; on y a joint des observations sur la structure primitive du corps animal, différentes expériences sur la reproduction des nerfs et la description d'un nouveau canal de l'œil. Florence, 1781, 2 vol. in-4°. avec fig. - Trad. en allemand, Berlin, 1787, 2 vol. in-4°. fig.

Cette production a mis le sceau à la réputation de Fontana. Il a fait, sur l'origine du nerf intercostal, un travail qui a été publié par le professeur Michel Girardi, de Parme, et réimprimé à Paris, en 1792, par les soins de l'auteur de cet article. Ce savant laborieux a donné séparément, dans des collections académiques ou des journaux des sciences, des Observations sur les globules du sang, sur les vers solitaires et les hydatides qui se trouvent dans le cerveau des moutons et leur causent des vertiges, sur la circulation de la sève, la tremelle d'Adanson, sur l'ergot et la rouille des blés ; enfin, il a donné un grand nombre de Mémoires de chimie, particulièrement sur les gaz, dès les premiers temps de leur découverte. Gibelin d'Aix, laborieux traducteur et savant bibliographe, fort aimé de Fontana, a publié à Paris, en 1785, in-8°., un recueil ou choix d'*Observations physiques et chimiques* du directeur du Muséum de Florence. Son dernier ouvrage a pour titre : *Principes raisonnés sur la génération.* Il se proposait encore de donner un *Traité sur la résurrection des animaux*, et il en parlait avec complaisance. Ce titre avait singulièrement alarmé beaucoup d'esprits, quoiqu'il ne fût question que de la résurrection du rotifère et de celle de quelques anguilles microscopiques qu'il croyait avoir observées dans le seigle ergoté. Le rigorisme de Fontana, au temps du concile toscan, n'avait point assez rassuré les fidèles contre les conclusions qu'il avait parfois tirées de l'observation de la nature. Il est fâcheux pour les sciences d'avoir été privées de cet ouvrage, et il a été probablement heureux pour Fontana qu'il ne l'ait point publié, car les hommes qui veulent éclairer les autres sont trop souvent condamnés au sacrifice de leur repos. (R. DESGENETTES)

FONTANON (DENYS), docteur de la Faculté de Montpellier sa patrie, est mort en 1538, selon Astruc, dans son Histoire de la Faculté de cette ville ; mais comme cet auteur dit ailleurs qu'il mourut après 1544, on est d'autant plus fondé à s'en tenir à cette dernière date que René Moreau rapporte qu'il vivait encore en 1542. Fontanon occupa avec distinction la chaire que laissa vacante, en 1502, la mort de Jean Garcin. Il a dicté

et développé, dans l'Ecole de Montpellier, un Traité de médecine, supérieur à ceux qui avaient paru jusqu'alors, et qu'un médecin, nommé Jean Reinier, fit imprimer sous ce titre : *Practica medica, seu de morborum internorum curatione, libri IV*. Lyon, 1550, in-8°.; il a ensuite été réimprimé à Lyon en 1556, 1605, 1607, in-12; à Francfort en 1600 et 1601, in-8°., et de nouveau à Lyon en 1658, in-12. Luisini a tiré de cet ouvrage le chapitre intitulé : *Cephalalgiæ à Gallico morbo curatio*, qu'il a inséré dans le premier tome de sa compilation.

(LACHAISE et LONDE)

FONTECHA (JEAN-ALPHONSE DE), docteur en médecine de l'Université d'Alcala de Hénarez, a écrit :

Medicorum incipientium medicina seu medicinæ christianæ speculum. Alcala de Hénarez, 1598, in-4°.

Diez privilegios para mugeres penadas, con un diccionario medico. Alcala de Hénarez, 1606, in-4°. (B. et L.)

FONTEYN (NICOLAS), plus connu sous le nom de *Fontanus*, reçut la naissance à Amsterdam, où il enseigna publiquement l'anatomie. Il florissait vers le milieu du dix-septième siècle. Les détails de sa vie sont ignorés, mais on consulte encore parfois aujourd'hui quelques-uns des nombreux ouvrages qu'il a composés.

Institutiones pharmaceuticæ ex Bauderonio et Dubois, in pharmacopœorum gratiam potissimùm concinnatæ. Amsterdam, 1633, in-12.

Aphorismi Hippocratis methodicè dispositi, quibus accedit tractatus de extractione fœtûs mortui per uncum. Amsterdam, 1633, in-12.

Florilegium medicum, in quô flores universæ medicinæ, tàm theoricæ quàm practicæ, per partes distinctas proponuntur, et raris, utilibus, illustribusque quæstionibus exornantur. Amsterdam, 1637, in-12.

Responsionum et curationum medicinalium liber unus. Amsterdam, 1639, in-12.

Toutes les observations contenues dans ce livre ne sont pas de Fonteyn, car plusieurs appartiennent à Costerius et à Plempius. C'est un recueil de lettres médicales adressées à l'auteur, qui commente et critique chacune d'elles. Toutes les faits, dont ces lettres font mention, sont loin d'être anthentiques. Les théories de Fonteyn sont puisées dans Galien : on peut juger d'après cela du prix qui doit être attaché à ses commentaires.

Auctuarium annotationum in praxim artis medicæ Remberti Dodonæi. Amsterdam, 1640, in-8°.

Observationum rariorum analecta. Amsterdam, 1641, in-4°.

Cet ouvrage se compose de vingt-deux observations et de quelques lettres. On y trouve la description d'une monstruosité extraordinaire du crâne, d'un cas d'amputation de la matrice, et d'une opération de la laryngotomie pratiquée avec autant d'habileté que de succès.

Annotationes ad epitomen anatomiæ Andreæ Vesalii. Amsterdam, 1642, in-fol.

Commentarius in Sebastianum Austrium de puerorum morbis. Amsterdam, 1642, in-12 et in-8°.

Syntagma medicum de morbis mulierum. Amsterdam, 1644, in-12. — Venise, 1649, in-18.

Cet ouvrage est composé de quatre tomes, et cependant il ne forme qu'un très-petit volume.

Fons sive origo febrium, earumque remedia. Amsterdam, 1644, in-12.
(o.)

FONTANETTES (Louis), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, naquit en 1612, à Blanc en Berry, d'un père médecin. Il fit ses études médicales à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1631. Il se rendit, en 1636, à Poitiers, et se fit agréger au Collége de médecine alors établi en cette ville. Il mourut en octobre 1661. Fontanettes avait des connaissances aussi brillantes que variées, non-seulement dans l'art qu'il exerçait, mais encore dans plusieurs branches de la littérature ; il avait surtout une mémoire surprenante. On a de lui les deux ouvrages suivans :

Anatomie des fautes contenues en la réponse au discours des maladies populaires de 1652. Poitiers, 1653, in-8°.

Hippocrate dépaysé, ou la traduction en vers de ses aphorismes. Paris, 1654, in-4°. (LACHAISE et LONDE)

FONTANETTES (Charles). Il fut peut-être parent du précédent, car il naquit dans la même ville de Blanc en 1637. Après avoir reçu les honneurs du doctorat dans la Faculté de médecine de Montpellier, il se fit aussi agréger au Collége de Poitiers, dont il était doyen lorsqu'il mourut en 1710.
(LACHAISE et LONDE)

FORDYCE (Georges), célèbre médecin anglais, fils de David Fordyce, professeur de philosophie à Aberdeen, naquit en cette ville le 18 novembre 1736. La nature l'avait doué d'un esprit précoce, et ses heureuses dispositions furent si habilement cultivées par les maîtres chargés de surveiller son éducation, qu'à l'âge de quatorze ans il fut en état de se présenter pour obtenir le grade de maître ès-arts. L'année suivante, ses parens le placèrent chez son oncle, Jean Fordyce, chirurgien et pharmacien à Uppingham, dans le comté de Rutland. Au bout de quelque temps il se rendit à Edimbourg, où son zèle et son application ne tardèrent pas à le faire remarquer de Cullen, et à lui mériter la bienveillance de cet illustre professeur. Ayant été admis au doctorat en 1758, il passa en Hollande, attiré par l'éclat dont brillait l'École de Leyde, qu'il fréquenta pendant près d'un an avec beaucoup d'assiduité. Vers la fin de l'année 1759, il revint en Angleterre, et s'établit à Londres. Pour obvier au défaut d'une clientèle qui ne pouvait se former qu'avec le temps, et réparer jusque-là les torts de la fortune envers lui, il se livra d'abord à l'enseignement, et choisit de préférence, pour ses cours, la chimie, la matière médicale, la thérapeutique et la pathologie, branches de l'art

médical que les autres démonstrateurs avaient coutume de négliger malgré leur importance. Il eut à lutter, dans cette carrière, contre les difficultés qui naissaient de son peu de vocation pour les exercices oratoires; mais à force de persévérance, il parvint à les vaincre, et s'il ne fut jamais éloquent, au moins sut-il rendre ses leçons claires, précises et méthodiques, genre de mérite plus précieux quoique beaucoup moins brillant : aussi vit-il son auditoire devenir chaque jour plus nombreux, et sa pratique s'étendre dans la même proportion. En 1770, il fut nommé médecin de l'hopital Saint-Thomas, en 1776, membre de la Société royale, et, en 1787, membre du Collége des médecins. La faiblesse de sa constitution et de graves infirmités ne l'empêchèrent pas de prolonger sa carrière jusqu'au delà de soixante ans. Il mourut le 25 mai 1802. Ce qui fonda surtout sa réputation, ce furent ses belles et nombreuses observations faites, en 1774, sur la température des animaux en général, et sur celle du corps de l'homme en particulier. Ces expériences constatèrent la faculté dout les corps organisés jouissent de se maintenir dans une température à peu près constante, résultat important qui a été confirmé depuis par celles de Banks, de Blagden, de Solander, de Delaroche et de Berger. Fordyce a inséré divers Mémoires dans les Transactions philosophiques et dans les Transactions médico-chirurgicales. En outre, il a publié à part les ouvrages suivans, d'une lecture peu attrayante, mais où des idées neuves et des expériences curieuses compensent le peu d'agrément du style.

Dissertatio de catarrho. Edimbourg, 1758, in-4°.
Réimprimée dans le Trésor de Smellie, et dans celui de Sandifort, ainsi que dans plusieurs autres recueils.

Elements of agriculture and vegetation. Edimbourg, 1765, in-8°. - Londres, 1771, in-8°. - Trad. en allemand par François-Xavier Schwediauer, Vienne, 1777, in-8°.

Elements of the practice of physic. Londres, 1768, in-8°. - *Ibid*. 1770, in-8°. - *Ibid*. 1777, in-8°. - *Ibid*. 1784, in-8°. - Trad. en allemand par Chrétien-Frédéric Michaelis, Breslau, 1797, in-8°.

A dissertation on fever. Londres, 1795, in-8°. - *A second*, *Ibid*. 1795, in-8°. - *A third*, *Ibid*. 1798, in-8°. - *A four*, *Ibid*. 1802, in-8°. - *A fifth*. *Ibid*. 1803, in-8°. - Trad. en allemand par Chrétien-Frédéric Michaelis, Zittau et Léipzick, 1797 - 1799, 2 vol. in-8°.
La cinquième dissertation a été publiée par Guillaume-Charles Vells. Michaelis n'a traduit que les deux premières.

A treatise on the digestion of food. Londres, 1791, in-8°. - Trad. en allemand par Chrétien-Frédéric Michaelis, Zittau et Léipzick, 1793, in-8°.
Production remarquable, dans laquelle Fordyce combat et rejette toutes les explications mécaniques et chimiques de la digestion, pour ranger absolument cette fonction sous l'empire les lois vitales. On est frappé du noble courage avec lequel il sait secouer le joug des autorités les plus imposantes, pour ne prendre d'autre guide que la raison et l'expérience.
(J.)

FORDYCE (Guillaume), oncle du précédent, naquit comme lui à Aberdeen en 1724. Il fit ses études au Collége de cette ville, et servit ensuite, en qualité de volontaire, dans les armées britanniques, où il ne tarda pas à obtenir un emploi de chirurgien militaire. Lors de son retour à Londres, il y exerça la médecine avec éclat et succès. Le roi lui accorda le titre de chevalier en 1787. Il mourut le 4 décembre 1792. Ce médecin avait, en philosophie, des idées qui se rapprochaient un peu de celles de l'école philosophique moderne en Allemagne; il voulait rattacher tous les phénomènes de la nature à une seule série de principes et de lois, idée sage, mais qui demande un esprit très-réservé, sans quoi elle peut égarer dans l'horizon sans bornes de l'imagination. Ce fut à cette tendance qu'il dut d'établir un rapprochement ingénieux, mais forcé, entre l'attraction universelle et l'irritabilité, qu'il désignait en conséquence sous le nom d'attraction vitale. Outre divers Mémoires imprimés parmi ceux de la Société royale d'agriculture et de la Société royale de médecine de Londres, il a publié :

A review of the venereal disease, and its remedies. Londres, 1768, in-8°. - *Ibid.* 1777, in-8°. - *Ibid.* 1785, in-8°. - Trad. en allemand par Georges-Henri Kœnigsdoerfer, Altenbourg, 1769, in-8°.

Quoiqu'estimé, cet ouvrage est rempli d'erreurs, de celles, au reste, que partagent encore aujourd'hui tous les routiniers syphilomanes. Fordyce croit à l'infaillibilité et à l'indispensable nécessité du mercure, même dans le traitement de l'uréthrite. Il préfère les frictions au deutochlorure de mercure.

A new inquiries into the causes, symptoms and cure of putrid and inflammatories fevers and of the ulcerated and malignant fore throat. Londres, 1773, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1774, in-8°.

A letter to D. John. Sinclair upon the antiseptical virtues of muriatic acid. Londres, 1790; in-8°.

The great importance and proper method of cultivating and curing rhubard in Britain for medicinal use. Londres, 1792, in-8°. (J.)

FOREEST (Pierre de), connu sous le nom de *Forestus*, né en 1522 à Alkmaer, y fit ses humanités; ensuite il étudia les mathématiques à Harlem, et le droit à Louvain. Il prit du goût pour la médecine dans cette dernière ville, et pendant quatre ans il s'y livra sans relâche à l'étude de cette science sous Triverus. Convaincu de l'utilité que les médecins peuvent retirer des voyages, il se rendit en Italie. Après avoir suivi les leçons de Benoît de Faenza, de Jacques Erigius et d'Elidius, professeurs de Bologne, dont les noms sont à peine connus aujourd'hui, il prit le bonnet de docteur, puis il alla suivre les leçons d'André Vésale à Padoue, celles de G. Horst à Rome, et celles de Guido Guidi et de Jacques Dubois à Paris. Ce dernier lui conseilla de se fixer à Pluviers en Beauce; il n'y resta qu'un an, préférant retourner dans sa patrie, où douze années de pra-

tique lui valurent une honorable réputation. Une épidémie meurtrière s'étant déclarée à Delft, Foreest se rendit dans cette ville, et le dévouement avec lequel il en préserva les habitans, les déterminèrent à lui assigner une forte pension, avec le titre de médecin de la ville. Delft le posséda pendant trente ans, c'est-à-dire jusqu'à 1575, époque à laquelle il se rendit à Leyde pour y ouvrir les cours de médecine, après quoi il revint à Delft, où il passa encore dix ans. De retour dans sa ville natale, il y acheva paisiblement sa carrière. Il mourut, en 1597, âgé de soixante-quinze ans. L'époque de sa mort et celle de sa naissance ne s'accordent point avec les nombreuses années de pratique qu'il passa, selon Paquot, dans les villes de la Hollande; Eloy pense, avec raison, que ce dernier s'est trompé dans ses calculs.

Foreest fut un de ces médecins estimables, pénétrés de l'importance de l'observation en médecine, qui se font un devoir de marcher sur les traces d'Hippocrate en recueillant des histoires individuelles de maladies; mais il n'a nullement contribué aux progrès de la pathologie, ni à ceux de l'art de guérir.

On a de lui :

Observationum et curationum medicinalium de febribus ephemeris et continuis libri duo, in quibus earum caussæ, signa, prognoses, curatio, graphicè depinguntur. Anvers, 1584, in-8°. - Leyde, 1589, in-8°. - *Ibid.* 1591, in-8°. - *Ibid.* 1593, in-8°. - *Ibid.* 1595, in-8°.

Ce recueil d'observations est remarquable par la briéveté de l'exposition de chaque cas et le soin que l'auteur a mis à reléguer, sous forme de scholie, à la suite de chaque observation, les réflexions théoriques auxquelles il a cru devoir se livrer, et qui portent le cachet du temps. On pourrait imiter avantageusement cette méthode.

De incerto et fallaci urinarum judicio quo uromantes ad perniciem multorum ægrotantium utuntur, et qualia sint observanda ei, qui recti de urinis sit judicatum. Leyde, 1589, in-8°. - *Ibid.* 1593, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1661, in-8°.

Le titre seul de cet ouvrage fait honneur à Foreest.

De febribus intermittentibus hecticis et compositis libri tres. Leyde, 1586, in-8°. - *Ibid.* 1589, in-8°. - *Ibid.* 1591, in-8°.

De febribus publicè grassantibus; de symptomatibus febrium. Leyde, 1588, in-8°. - *Ibid.* 1591, in-8°.

L'auteur y fait l'histoire de la peste qui régna, à Delft, en 1557.

De capitis et ventris morbis et symptomatis. Leyde, 1590, in-8°. - *Ibid.* 1602, in-8°.

De morbis oculorum, aurium, narium, labiorum, gingivarum, dentium, oris, linguæ, de faucium gutturisque et gulæ adfectibus et asperæ arteriæ. Leyde, 1591, in-8°. - *Ibid.* 1602, in-8°.

De pectoris pulmonisque vitiis ac morbis; de cordis ac quibusdam mamillarum adfectibus. Leyde, 1602, in-8°.

De ventriculi adfectibus. Leyde, 1594, in-8°. - *Ibid.* 1606, in-8°.

De hepatis molis ac adfectibus, de lienis morbis et de scorbuto, novo morbo. Leyde, 1595, in-8°. - *Ibid.* 1611, in-8°.

De mesenterii et intestinorum adfectibus, colicis et iliacis doloribus, vermibus; de diversis alvi profluviorum quivibus, de sedis et ani vitiis adfectibus. Leyde, 1596, in-8°.

De renum adfectibus et morbis, de vesicæ morbis et adfectibus. Leyde, 1596, in-8°.

De penis, virgæ, scroti, testium affectibus et vitiis, deque hominum diversis speciebus. Leyde, 1597, in-8°.

De mulierum morbis. Leyde., 1599, in-8°.

Arthritis et adfectus partium externarum. Leyde, 1603, in-8°.

De venenis, de fucis. Leyde, 1606, in-8°.

De lue venereâ. Leyde, 1608, in-8°.

Observationum chirurgicarum libri quinque. Leyde, 1610, in-8°.

Observationum et curationum chirurgicarum libri quatuor. Francfort, 1611 et 1634, in-fol.

Tous ces recueils d'observations ont été réunis sous le titre d'*Observationum et curationum medicinalium libri XXVIII* (Francfort, in-fol. tomes I et II, 1602; III, 1604; IV, 1606; V, 1611 et 1634. - Rouen, 1614, 4 vol. in-fol. - *Ibid.* 1653, in-fol. - Francfort, 1623, in-fol. - *Ibid.* 1660 et 1661, 4 vol. in-fol.). (F.-G. BOISSEAU)

FORGET (Jean), premier médecin de Charles IV, duc de Lorraine, était d'Essey, dans le même état. Il suivit le prince dans toutes ses expéditions militaires, et rédigea, au snjet de ses différens voyages, des Mémoires qui finissent en 1639, mais qui sont demeurés manuscrits : Chifflet en parle avec éloge. La santé de Forget ne lui permettant plus de continuer ses services auprès du duc, il sollicita un congé absolu, et l'obtint en 1644. Le prince ne l'accorda qu'à regret, et lui donna, à cette occasion, un témoignage public de son estime pour ses connaissances, son zèle et sa fidélité. On a de Forg.t l'ouvrage suivant :

Artis signatæ designata fallacia, sive de vanitate signaturarum plantarum. Nancy, 1633, in-8°.

C'est nne réfutation du système de J.-B. Porta, napolitain, qui avait trouvé des sectateurs, malgré tout le ridicule qu'il avait fait passer dans ses écrits. Cet ouvrage donne une idée favorable de l'auteur et montre surtout qu'il était au-dessus des opinions superstitieuses de son temps. (LONDE et LACHAISE)

FORMIS (Jacques), fils du suivant, naquit à Nîmes vers le milieu du dix-septième siècle. Il s'adonna, comme son père, à l'art de guérir, devint, en 1686, membre de l'Académie de sa ville natale, et mourut ou s'expatria, pour cause de religion, en 1687. Il a publié des Annotations sur divers opuscules de Maimonides. (O.)

FORMIS (Pierre), médecin français qui a joui de quelque célébrité, naquit à Nîmes, au commencement du dix-septième siècle, d'une famille qui professait la religion réformée. Il montra de très-bonne heure les plus heureuses dispositions pour les sciences, fit ses études médicales à Montpellier, et revint exercer à Nîmes. Lorsque Gustave-Adolphe vint en France, ce prince le nomma son médecin, et Formis l'accompagna, en 1631, aux eaux de Mausson, mais il refusa de le suivre en Suède, malgré les conditions avantageuses qui lui étaient of-

fortes. Il mourut le 5 juillet 1679. Outre l'art de guérir, il cultivait avec succès l'éloquence, la poésie et les autres branches de la littérature. Ses ouvrages sont :

De l'adianton, ou cheveu de Venus, contenant la description, les utilités et les diverses préparations galéniques et spagyriques de cette plante. Montpellier, 1644, in-8°.

Vita Samuelis Petiti. Nîmes, 1673, in-8°.

Ménard indique les titres de deux ouvrages qu'il avait laissés manuscrits, et qui n'ont point été imprimés. (o.)

FORMY (Samuel), de Montpellier, servit, en qualité de chirurgien, dans les guerres de Henri IV contre la Ligue, et assista au siége de Paris, par ce prince, en 1590. Après la paix, il retourna dans sa patrie, où l'on recueillit ses observations pour les joindre à celles du célèbre Rivière. Il est auteur d'un traité qui contient beaucoup de remarques critiques sur l'état de la chirurgie à l'époque où il vivait, et dans lequel on trouve encore des choses utiles, malgré les progrès que l'art a faits depuis lors.

Traité chirurgical des bandes, lacs, emplâtres, attelles et bandages. Montpellier, 1651, in-8°.

Formy conseille les bandages compressifs pour favoriser la cicatrisation des ulcères. Il avait encore beaucoup de faible pour les onguens, et préférait les bandages les plus compliqués à tous les autres. (o.)

FORSKAEL (Pierre), savant naturaliste et célèbre voyageur suédois, vint au monde en 1736. Ses parens l'envoyèrent de très-bonne heure à Gœttingue pour y faire ses humanités. Il ne tarda pas à se distinguer dans cette grande école parmi tous ses condisciples, et donna une opinion fort avantageuse de sa sagacité dans une dissertation dirigée contre les principes de la philosophie moderne, dont les gazettes allemandes parlèrent avec beaucoup d'éloges. Après avoir terminé ses cours, il revint en Suède. Là, il fit imprimer, en 1769, une petite brochure, dans sa langue maternelle, qui lui attira quelques désagrémens, parce qu'elle était contraire aux principes du parti alors dominant. Cette circonstance fortifia encore le penchant qui l'entraînait vers l'étude de la nature, et lui fit rechercher la société de Linné. Ayant été recommandé par ce grand homme au roi de Danemarck, Frédéric 1er, qui avait formé le projet d'envoyer des savans parcourir l'Asie, Forskael se rendit à Copenhague en 1761, obtint le titre de professeur, et fut désigné pour partir avec Carsten, Niebuhr, Chrétien-Charles Cramer, et Frédéric-Chrétien de Haven. Ses connaissances étendues dans les sciences naturelles et dans les idiomes de l'Orient le mirent à même de recueillir une foule d'observations de la plus haute importance; mais la peste dont il fut atteint à Djerim, en Arabie, et dont il mourut, le 11 juillet 1763, ne lui permit

pas de mettre en ordre ces précieux matériaux, qui furent publiés dans la suite par son compagnon de voyage Niébuhr. Linné lui a consacré un genre de plantes (*Forskalea*) de la famille des urticées.

Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium, quæ in itinere occidentali observavit P. Forskal. Copenhague, 1775, in-4°.
Cet ouvrage contient d'abord un catalogue systématique de tous les animaux dont la description fut trouvée dans les papiers de l'auteur. Les noms sont en latin, en grec et en arabe. Trois cents animaux environ y sont décrits suivant la méthode de Linné. A la suite on lit l'indication des médicamens que renferme la grande pharmacie du Caire.
Flora Ægyptiaco-Arabica, seu descriptiones plantarum quas per Ægyptum inferiorem et Arabiam felicem detexit. Copenhague, 1775, in-4°.
On ne peut nier que Forskael n'ait fait une foule d'observations nouvelles et importantes sur les plantes de l'Egypte et de l'Arabie; mais il était peu versé en botanique, et Vahl a rendu un grand service à la science en soumettant son travail à une révision sévère.
Icones rerum naturalium quas in itinere orientali depingi curavit. Copenhague, 1776, in-4°.
Ce dernier ouvrage n'est composé que de deux feuilles de texte, avec quarante-trois planches, dont vingt représentent des plantes et vingt-trois des animaux. Il est utile aux commentateurs de la Bible, comme l'a fait voir le savant Michaelis : il pourra les aider à reconnaître quelques-uns des animaux dont parlent les Annales des Juifs. Lui et les deux précédens font vivement déplorer la mort prématurée de Forskael, qui s'y montre observateur exact, et qui sacrifie partout le désir de briller au mérite d'être vrai, qu'il est si rare de rencontrer chez les voyageurs.
(A.-J.-L. J.)

FORSTER (Jean-Georges-Adam), généralement connu sous le nom de Georges Forster, et fils du suivant, naquit le 26 novembre 1754, à Nassenhuben, près de Dantzick. Son père, qui l'aimait tendrement, et qui plus que personne pouvait apprécier l'importance dont il est pour un jeune homme d'être guidé dans ses études par des parens éclairés, concentra sur lui la plus grande partie de son affection, et se dévoua en quelque sorte à son éducation. A l'âge de onze ans, il suivit, en Russie, ce tendre père qui l'avait déjà rendu familier avec plusieurs langues mortes et vivantes, et après avoir parcouru avec lui les colonies de Saratof, il continua, pendant un an, à Saint-Pétersbourg, les études qu'il avait déjà commencées dans la maison paternelle. A Londres, où il passa ensuite, il fut d'abord commis chez un marchand; mais sa santé ne lui permettant pas de résister aux fatigues des occupations mercantiles, il tomba malade, et vint se rétablir à Warrington, où bientôt il fut en état de partager avec son père le fardeau des leçons d'allemand et de français que celui-ci donnait à la fois dans deux écoles, et de l'aider à faire les traductions dans lesquelles il trouvait une ressource précaire pour subvenir aux besoins de sa famille. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il s'embarqua sur le

vaisseau commandé par le capitaine Cook, avec lequel il fit le tour du monde. A son retour de ce voyage, après avoir passé quelque temps à Londres, il quitta l'Angleterre en 1777 pour venir à Paris, où il avait le désir de se fixer. Les circonstances l'ayant fait changer d'avis, il alla, vers la fin de l'année 1778, en Hollande, d'où il se proposait de se rendre à Berlin. Mais, en passant à Cassel, le landgrave lui fit offrir une chaire d'histoire naturelle qu'il accepta sans balancer, et en possession de laquelle il entra au mois d'avril 1779, à son retour de Berlin. Ce fut vers cette époque qu'il prit le grade de docteur en philosophie. Ayant été nommé, en 1784, conseiller du roi de Pologne et professeur d'histoire naturelle à Wilna, il se rendit sur-le-champ dans cette ville, où le bonnet de docteur en médecine lui fut accordé l'année suivante. Trois ans après, l'impératrice Catherine II, qui se proposait de faire exécuter un voyage de découvertes autour du monde, le nomma historiographe de cette expédition; mais la guerre qui éclata entre la Russie et les Turcs fit avorter un si noble dessein. Forster, qui ne pouvait demeurer oisif, et qui brûlait du désir d'accroître la célébrité que les travaux de son père avaient fait rejaillir sur lui, revint en Allemagne, où quelques Mémoires qu'il publia sur la littérature et l'histoire naturelle ajoutèrent à sa réputation. L'électeur de Mayence le choisit pour intendant de sa bibliothèque au commencement de l'année 1788. Forster, profondément versé dans l'étude de l'anthropologie, et que ses longs voyages avaient mis à même d'observer les divers aspects que la société présente aux différens degrés de la civilisation, occupait ce poste en 1792 lorsque les Français s'emparèrent de Mayence. Il embrassa les principes de la Révolution avec enthousiasme, et fit tous ses efforts pour les propager en Allemagne. Tel fut le motif qui décida les habitans de Mayence, formés en assemblée nationale, à le députer auprès du gouvernement français pour demander leur réunion à la république. Pendant qu'il conduisait cette négociation à Paris, les Prussiens reprirent la ville, événement qui lui fit perdre tout ce qu'il possédait, et, ce qui lui fut encore plus sensible, ses nombreux manuscrits, qui tombèrent au pouvoir du prince de Prusse. Contraint alors de rester en France, de nouveaux chagrins, non moins cuisans, occasionés par l'infidélité d'une femme qu'il aimait passionnément, vinrent l'y assaillir. Ce fut alors que, pour se distraire, il résolut d'aller visiter l'Indoustan, et se prépara par l'étude des langues orientales à ce nouveau voyage. Mais les peines morales avaient miné sa constitution, déjà fort affaiblie par le scorbut dont il n'avait pu se garantir dans l'expédition du capitaine Cook, de sorte qu'il n'exécuta pas son projet. La mort l'enleva, le 12 janvier 1794, aux sciences qu'il cul-

tivait avec tant de succès, et à la tendresse d'un père, dont ses malheurs, ses opinions politiques et sa fin prématurée empoisonnèrent les derniers jours; ce père exhala sa douleur dans une notice biographique, aussi curieuse que touchante, qu'on lit dans les Annales de philosophie de Jacobi. Les nombreux ouvrages de Forster portent les titres suivans :

A voyage round the world, in his britannic Majesty's sloop, Resolution, commanded by Capt. James Cook, during the years 1772, 1773, 1774, *and* 1775. Londres, 1777, 2 vol. in-4°. -Trad. en allemand par le père et le fils, Berlin, tome I, 1779; II, 1780, in-4°.; *Ibid.* 1784, 3 vol. in-8°.

On a inséré quelques passages de cette relation dans la traduction française du second voyage de Cook, ce qui n'empêche pas de regretter qu'elle n'ait point été entièrement traduite dans notre langue. La seconde édition de la traduction allemande forme les Ve, VIe et VIIe volumes du *Magasin des ouvrages les plus récens* de Jean-Reinhold Forster. On en trouve un extrait dans le XXIe et XXIIe volumes de la *Sammlung der besten und neuesten Reisebeschreibungen* (Berlin, 1781-1782, in-8°.).

Georges Forster, mécontent, avec raison, de la conduite peu généreuse du gouvernement anglais envers son père, et n'étant point lié par un acte, comme ce dernier, publia, de concert avec lui, cette relation du second voyage de Cook. Dans leur traduction allemande, les deux auteurs ont mis à profit la relation imprimée en Angleterre sur les papiers de Cook lui-même. Leur travail ne diffère de celui-ci que par une teinte sentimentale qui en rend la lecture plus attrayante, il est vrai, mais qui finit cependant par devenir désagréable, parce qu'elle dénote trop d'enthousiasme pour la prétendue moralité de l'homme de la nature, et l'intention calculée d'élever des actions, dont l'habitude nous est étrangère, au-dessus de celles que les mœurs ont consacrées chez les peuples civilisés. On est désagréablement affecté de voir les deux Forster ne laisser échapper aucune occasion de critiquer amèrement la conduite des Européens en général, celle de leurs compagnons de voyage en particulier, et à cet effet de la mettre malignement en parallèle avec celle des peuples dispersés dans les îles de l'immense archipel des mers du Sud. Mais on doit avouer aussi qu'ils ont exprimé d'une manière très-pittoresque l'aspect physique des contrées dont ils présentent le tableau. Leur relation annonce des observateurs dont l'ame se laisse facilement émouvoir et le cœur échauffer, tandis que celle de Cook n'offre qu'une exposition naïve et froide des faits et des événemens. Du reste, les deux ouvrages s'accordent sur le fond, et la différence entr'eux ne roule que sur des nuances ou des détails peu importans. Celui de Forster fut assez froidement accueilli d'abord en Allemagne; il fallut l'imposante autorité de Wieland pour y faire revenir le public de ses injustes préventions. La carte de Forster n'est qu'une copie de celle de Cook.

Reply to Mr. Wales's Remarks on Mr. Forster's account of Capt. Cook's last voyage. Londres, 1778, in-4°.

C'est une réponse à l'opuscule intitulé: *Remarks on M. Forster's account of Cap. Cook's last voyage* (Londres, 1778, in-8°.) dans lequel l'astronome Guillaume Wales, qui faisait partie de l'expédition, avait attaqué vivement Forster père, qu'il regardait comme le véritable auteur de l'ouvrage précédent, et auquel il reprochait en conséquence d'avoir manqué aux lois de l'honneur, qui ne lui permettaient pas de le publier. Forster fils réfute assez bien la plupart des attaques de son adversaire. Au reste, l'attaque et la replique sont du nombre de ces livres dont il faudrait effacer jusqu'au souvenir pour l'honneur de la république des lettres.

Letter to the right honourable the Earl of Sandwich. Londres, 1779, in-4°.

Opuscule dans le genre du précédent, et inspiré comme lui par des considérations purement personnelles.

Antwort an die Gœttingischen Recensenten. Gœttingue, 1778, in-8°. Réponse à la critique anonyme que Meiners avait faite de la Relation dans les *Gelehrte Anzeige* de Gœttingue. Meiners y répliqua, en se nommant.

Leben des D. Wilhelm Dodd's ehemahligen Kœniglichen Hofpredigers zu London. Berlin, 1779, in-8°.

Ecrit anonyme reproduit dans les *Kleine Schriften* de Forster.

Geschichte und Beschreibung des Brodbaums. Cassel, 1784, in-4°. - Trad. en français, Cassel, 1784, in-4°.

Cette histoire de l'arbre à pain de l'île des Amis, ornée de deux planches, a été imprimée aussi dans quelques recueils littéraires. Comme l'ouvrage précédent, on la retrouve dans les *Kleine Schriften.*

Dissertatio botanico-medica de plantis esculentis insularum oceani australis. Halle, 1785, in-8°,

Cette dissertation inaugurale fut réimprimée sous le titre suivant : *De plantis esculentis oceani australis commentatio botanica.* (Berlin, 1786, in-8°.)

Florulæ insularum australium prodromus. Gœttingue, 1786, in-8°.

Le but de Forster, en donnant ce prodrome, fut de rectifier les erreurs que trop de précipitation avait fait commettre à son père dans sa Flore des îles de la mer du Sud. Mais, outre qu'il a négligé les plantes cryptogames, trop de condescendance pour Banks et quelques autres naturalistes, lui fit supprimer plusieurs des genres nouveaux que son père avait cru devoir établir, ce qui explique les erreurs dans lesquelles sont tombés les botanistes qui ont attaché trop de poids à son autorité. Nous ignorons ce qu'est devenu l'herbier précieux de Jean-Reinhold Forster; nous savons seulement qu'il en existe sept ou huit cent plantes des plus rares, tant du Cap, que des îles des Amis, de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Zélande et de la terre des Patagons, dans celui de son ami, M. Kurt Sprengel.

Zweifel gegen die Entwickelungstheorie. Gœttingue, 1788, in-8°.

Kleine Schriften, ein Beytrag zur Vœlker-und Lænderkunde, Naturgeschichte und Philosophie des Lebens. Ire partie, Leipzick, 1789; IIe IIIe, Berlin, 1794; IVe, *Ibid.* 1795; Ve, *Ibid.* 1796; VIe, *Ibid.* 1797, in-8°.

La sixième partie porte aussi le titre de *Schriften politischen Inhalts.* Les cinq dernières ont été publiées par L.-F. Huber, après la mort de Forster.

Ansichten von Niederrhein, von Brabant, Flandern, Holland, England und Frankreich, im April, May, und Junius 1790. Berlin, 1791 - 1794, 3 vol. in-8°. - Trad. en hollandais, Harleim, 1792 - 1793, in-8°. - en français, par Charles Pougens, Paris, 1795, 3 vol. in-8°.

La troisième partie, contenant le voyage pittoresque et philosophique en Angleterre et en France, et destinée par Forster à figurer dans les Annales de la Grande-Bretagne d'Archenholz, fut publiée après sa mort par L.-F. Huber, avec une notice historique sur le caractère de l'auteur et sur les derniers événemens de sa vie. L'ouvrage tout entier atteste la vivacité et l'originalité de l'esprit de Forster, plus encore peut-être que l'étendue et la variété de ses connaissances. Malheureusement il est déparé par des boutades de sentimentalisme qui ne sont en rapport ni avec le goût ni avec les mœurs du siècle. Malgré ce défaut, on ne le lit pas sans plaisir, car il est écrit avec énergie et avec ce vif sentiment du beau qu'il n'appartient pas à tout le monde d'éprouver et de communiquer.

La traduction française est fort au-dessous de l'original, et déparée par quelques fautes graves, qu'on aurait peut-être tort d'imputer au savant académicien dont elle porte le nom.

Ueber das Verhaeltniss der Mainzer gegen die Franken. Mayence, 1792, in-8°.

Antwort eines freyen Mainzers an den Frankfurter, der mit den Franken Custine gesprochen hat. Mayence, 1792, in-8°.

Erinnerungen aus dem Jahre 1790; in historischen Gemaehlden und Bildnissen von D. Chodowiecki, D. Berger, Cl. Kohl, J.-F. Bolt, und J.-S. Ringk. Berlin, 1793, in-8°.

Anrede an die Gesellschaft der Freyheit und Gleichheit. Mayence, 1793, in-8°.

Forster a participé aux traductions anglaises de Lomonosof, d'Osbeck, de Kalm et de Bossu, publiées à Londres par son père. Les Allemands lui doivent des traductions, dans leur langue, du sixième volume de l'Histoire des mammifères de Buffon (Berlin, 1780, in-8°.), dont les autres avaient été traduits par Martini, des Observations recueillies par son père dans le Voyage autour du monde (Berlin, 1783, in-8°.), de la Lettre de Morozzo à Macquer sur la décomposition des acides carbonique et nitrique (Stendal, 1784, in-8°.), de la Relation du troisième voyage de Cook (Berlin, 1787-1788, 2 vol. in-4°.), des Lettres sur l'Italie (Mayence, 1789, in-8°.), de l'Histoire des îles Pelew, dans l'Océan pacifique par G. Keate (Hambourg, 1789, in-8°.), du Voyage en France, en Italie et en Allemagne de Piozzi (Francfort et Mayence, 1790, 2 vol. in-8°.), de la traduction anglaise de la Comédie de Sakontala par Jones (Mayence, 1791, in-8°.), d'un Traité des maladies des arbres à fruit de Forsyth (Mayence, 1791, in-8°. - *Ibid.* 1796, in-8°.), des Voyages de Meares, Dixo, Portlock, Loxe, Long, etc., en Amérique (Berlin, 1791, 3 vol. in-4°. - *Ibid.* 1792, 3 vol. in-8°. : celle des Voyages de Meares et de Douglas a paru à part, Berlin, 1796, in-4°.; celle des Voyages de Portlock et Mortimer aussi, Berlin, 1796, in-4°), de l'Histoire de la révolution d'Amérique par Ramsay (Berlin, 1791; in-8°.), des Voyages dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale par Anbury (Berlin, 1792, in-8°.), des Recherches historiques de Robertson sur les connaissances des anciens relativement aux Indes (Berlin, 1792, in-8°.), du Voyage à Madagascar et aux Indes orientales de l'abbé Rochon (Berlin, 1792, in-8°.), enfin, du Voyage dans la mer du Sud par Bligh (Berlin, 1793, in-8°.).

Il a publié, de concert avec Georges Wedekind, le *Patriote*, journal hebdomadaire, en allemand (Mayence, 1792-1793, in-8°.), et avec G.-C. Lichtenberg, trois années du *Gœtting. Magasin der Wissenschaften und Litteratur* (Gœttingue, 1780, 1981, 1782, in-8°.).

On remarque surtout parmi les articles qu'il a insérés dans cette intéressante collection, sa Notice sur l'île d'Otahiti, ainsi que celle sur le dernier voyage et la mort de Cook.

On a encore de lui, dans plusieurs recueils, une foule de Mémoires, parmi lesquels nous citerons seulement les plus remarquables : la Description de quelques plantes des îles de la mer du Sud dans les *Nova acta* de l'Académie d'Upsal, la Description et la figure de la *gentiana saxosa* dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, des Recherches sur le phénix et sur le temple de Diane à Ephèse dans les Mémoires de la Société de Cassel, un Mémoire sur les races de l'espèce humaine dans le Mercure allemand de Wieland, des Observations sur la Nouvelle-Hollande et sur la colonie anglaise de Botany-Bay, dans le Calendrier historique, l'Histoire de la littérature anglaise depuis 1788 jusqu'en 1791, dans les Annales de l'Histoire de la Grande-Bretagne d'Archenholz, une petite Flore du détroit de Magellan et des îles de Madère, Saint-Jac-

ques, l'Ascension, Ste-Hélène et Fayal dans les Commentaires de la Société des Sciences de Gœttingue, enfin divers articles de mélanges et d'économie politique dans plusieurs journaux littéraires ou gazettes de circonstances.

On lui doit une édition de la traduction allemande du Voyage de Sparrmann au cap de Bonne-Espérance, faite par C.-G. Groskurd (Berlin, 1784, in-8°.), et quelques préfaces placées en tête d'autres ouvrages. Il a contribué, avec son beau-frère, M. K. Sprengel, à la publication des *Neue Beytraege zur Laender-und Vœlkerkunde* (Leipzick, 1790-1793, in-8°.). (A.-J.-L. JOURDAN)

FORSTER (Jean-Reinhold), célèbre voyageur et naturaliste, naquit à Dirschau, petite ville de la Prusse orientale, le 22 octobre 1729. Il descendait d'une ancienne famille écossaise, qui, du temps de Cromwell, possédait des biens dans le duché d'York. Forcé par les dissensions civiles d'abandonner l'Angleterre, son trisaïeul vint chercher un réfuge dans les environs de Dantzick, où il se livra au commerce des grains, et eut un fils, qui, de même que l'aïeul et le père de notre Forster, remplit la place de bourgmestre à Dirschau.

Forster fut négligé par son père, qui jouissait d'une mauvaise santé, et entièrement abandonné à lui-même jusqu'en 1743. A cette époque on le plaça dans l'école publique de Marienwerder, où il resta un an. Comme il avait alors atteint sa quinzième année, il fut envoyé à Berlin, et il s'y fit inscrire, en 1745, parmi les élèves du gymnase de Joachimsthal. L'étude des langues ayant beaucoup d'attraits pour lui, il y fit bientôt des progrès remarquables sous les savans Mezelius et Heinsius, et s'adonna spécialement au kobte sous la direction du célèbre Scholze, l'héritier des trésors littéraires de Jablonski, et au polonais dont ses liaisons avec Stanislas de Siestrzencewitz lui avaient inspiré le goût. En 1748, il quitta Berlin pour se rendre à Halle. Son père voulait qu'il devînt avocat, et refusa de lui permettre d'étudier la médecine, vers laquelle il se sentait entraîné. Pour tout concilier, il s'appliqua à la théologie, sans négliger les langues modernes, en particulier les idiomes de l'Orient. La vivacité de son imagination, la richesse de ses idées, l'étendue de sa mémoire, et la lecture assidue des principaux ouvrages publiés par les théologiens de l'Angleterre et de la France, le décidèrent à embrasser la profession de prédicateur. Il se rendit donc, en 1741, à Dantzick, où, après deux années de candidature, durant lesquelles il sut attirer sur lui tous les regards, il obtint une place de prédicateur à Nassenhuben, village des environs de cette ville. Presqu'aussitôt après il perdit son père. Comme ce n'était pas une vocation décidée qui l'avait entraîné dans la carrière ecclésiastique, sans négliger les devoirs que sa place lui imposait, il consacrait tous ses loisirs aux mathématiques, à l'histoire, à la philosophie et aux

langues. Sentant aussi mieux que personne combien il importe à un père de surveiller l'éducation de ses enfans, et jaloux de cultiver lui-même les dispositions naissantes d'un fils dont nous avons parlé dans l'article précédent, il s'appliqua sérieusement à l'histoire naturelle, dont il avait pris à peine une notion superficielle à Berlin et à Halle. Ces nouvelles occupations non-seulement l'éloignèrent de plus en plus de la profession qu'il exerçait, mais encore développèrent peu à peu en lui le goût des voyages, qui s'accordait bien mieux qu'une vie sédentaire avec son caractère remuant, avide de gloire et enthousiaste de l'indépendance. D'un autre côté, sa famille augmentait tellement que la modicité de son revenu ne lui permettait plus de subvenir à ses dépenses toujours croissantes. Ces diverses considérations réunies le déterminèrent à accepter la proposition que le résident russe, à Dantzick, lui fit de passer en Russie pour y diriger les nouvelles colonies de Saratof. Il partit donc de Nassenhuben le 5 mars 1765, emmenant avec lui son fils Georges.

Arrivé à Saratof dans le courant du mois de mai, il suivit les bords du Volga jusqu'à Dmitriewsk, pour visiter toutes les colonies qui avaient déjà été établies, et marquer l'emplacement de celles qu'on pourrait encore fonder. Dirigeant ensuite sa course à l'est du fleuve, il parcourut la grande steppe habitée par les Kalmouques, jusqu'au lac salé de Yeltof, poussa même jusqu'au fleuve Jeruslaf, et revint à Saratof, en suivant le cours du Volga. On a lieu d'être surpris qu'aussi fécond polygraphe qu'il le devint dans la suite, il n'ait jamais publié la relation détaillée d'un voyage dans lequel il n'avait pu manquer de recueillir un grand nombre d'observations du plus haut intérêt. A son retour à Pétersbourg, vers la fin du mois d'octobre, il présenta un rapport au gouvernement russe, qui, touché de ses représentations en faveur des colons que des agens subalternes opprimaient de mille manières, le chargea de rédiger pour eux une espèce de code basé, jusqu'à un certain point, sur le droit civil des Allemands. Mais l'intrigue ne tarda pas à lui susciter des désagrémens de toutes espèces pour le contraindre à s'éloigner, de sorte que, las enfin d'attendre la récompense qu'il était en droit d'espérer, il prit le parti de se rendre en Angleterre, et quitta la Russie sans avoir reçu la moindre somme en dédommagement de quatorze mois de travaux assidus, et du sacrifice qu'il avait été obligé de faire, dans cet intervalle, de sa place de prédicateur à Nassenhuben. Quelques biographes ont avancé que le gouvernement russe lui fit passer une gratification de cent guinées à Londres; Forster, qui a écrit lui-même une partie de sa vie dans les Annales de philosophie de Jacobi, ne parle point de cette circonstance, qu'on doit au moins regarder comme douteuse.

S'étant embarqué à Cronstadt, Forster fut poussé deux fois, par les vents contraires, sur les côtes de la Norwège, et obligé même de s'arrêter pendant plusieurs semaines à Mendal. Enfin il arriva, en 1766, à Londres, où il se procura quelqu'argent par la vente d'antiquités tatares et de manuscrits kalmouques et thibétains, qu'il avait rapportés de Russie, ainsi que par sa traduction anglaise de l'Histoire de Russie par Lomonosof. Il publia en outre un Mémoire sur les antiquités de la Tatarie, une Esquisse, accompagnée d'une carte, du voyage qu'il venait de faire le long du Volga, et un Mémoire sur la manière de diriger les abeilles. Ces divers travaux le firent bientôt connaître, de sorte que lord Schelburne lui offrit une place de prédicateur dans la Floride, et lord Baltimore une autre de même nature dans le Maryland, avec la commission d'examiner et de mettre en exploitation les mines de cette contrée. Forster, craignant avec raison qu'on ne l'oubliât dès qu'il aurait quitté l'Angleterre pour l'Amérique, refusa ces deux places, et préféra celle de maître de français, d'allemand et d'histoire naturelle dans l'école de Warrington, en Lancashire, tenue par des dissidens.

La mésintelligence ne tarda pas à se mettre entre lui et ses collègues, de sorte qu'au bout d'un an, il fut obligé de quitter sa place à l'Académie des dissidens, et se trouva heureux d'accepter celle de maître de français qui lui fut offerte dans l'école épiscopale de la ville, et dont, pendant plusieurs années, il remplit les modestes fonctions. Mais, en 1770, Alexandre Dalrymple, à qui la compagnie des Indes venait de confier le gouvernement de l'île de Balambagan, au nord-est de Borneo, lui ayant proposé de l'accompagner, avec le grade de capitaine, il se rendit aussitôt à Londres. Le projet de passer aux Indes ne put être mis à exécution, et Forster fut encore obliger de recourir à sa plume pour subvenir aux besoins de sa famille. Dix-huit mois s'écoulèrent ainsi, au bout desquels lord Sandwich lui offrit de remplacer, dans la seconde expédition de Cook, Banks qui venait de refuser d'en faire partie, et dont on eut grand soin de lui cacher les justes motifs de mécontentement. Comme il avait résolu d'emmener son fils avec lui, le parlement lui accorda quatre mille guinées, et lui fit en outre des promesses séduisantes. Dans la situation où se trouvait Forster, il ne pouvait pas même hésiter à accepter de pareilles propositions, aussi se décida-t-il sur-le-champ; le 26 juin 1772, il partit de Londres pour se rendre à Plymouth, et le 11 juillet il monta à bord *de la Résolution*, qui appareilla deux jours après.

Vers la fin du mois de juillet le vaisseau fut en vue de Madère, et le 30 octobre il toucha au cap de Bonne-Espérance,

où Forster fit la connaissance du célèbre Sparrmann, qui consentit à s'embarquer avec lui. La *Résolution*, après avoir tourné autour des glaces du pôle austral, aborda, en mars 1773, à la pointe la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande. De là elle fit voile vers le nord de la mer du Sud, et arriva au mois d'août à Otahiti. Forster observa soigneusement les mœurs des habitans de cette contrée, ainsi que ceux des îles de la Société et des Amis, parmi lesquels il resta jusqu'en octobre. Toute l'année 1774 fut employée à parcourir l'immense archipel de la mer du Sud. En 1775, on découvrit la terre la plus méridionale que l'on connaisse encore; elle fut appelée *Terre de Sandwich*, et le nom de Forster donné à une petite baie qu'on remarque dans sa partie méridionale. L'expédition regagna, au mois de mars, le cap de Bonne-Espérance, y passa un mois, reprit ensuite la route de l'Angleterre, et aborda, le 30 juillet 1775, à Spithead.

Durant la traversée Forster avait tenu avec soin son journal, et non-seulement signalé les faits relatifs à l'histoire naturelle, mais encore rassemblé tous les matériaux nécessaires pour écrire une relation complète du voyage. A peine débarqué, il se mit à rédiger la partie botanique, et fut en état, au bout de quatre mois, d'offrir au roi d'Angleterre son ouvrage sur les plantes des îles de la mer du Sud, qui a dû nécessairement se ressentir de tant de précipitation. Immédiatement après, il voulut entreprendre la relation du voyage, qu'il considérait comme la partie la plus importante du travail qu'on attendait de lui; car, si l'on en croit son rapport, il devait fondre ensemble les observations recueillies par les compagnons de Cook, en laissant toutefois à chacun la gloire de celles qui lui appartenaient, et ce qui prouve que tel était réellement le premier projet de l'amirauté, c'est qu'on lui communiqua pour cet effet une partie du journal de Cook, et qu'il écrivit quelques feuilles de relation pour essai. Mais le ministre changea bientôt de plan, et voulut que chaque journal fût imprimé séparément. Il fut alors décidé qu'on accorderait, pour les frais de gravure, la somme de deux mille livres sterling, qui serait partagée également entre Cook et Forster, et qu'à chacun serait assignée la part qu'il devait avoir dans les observations à publier. Forster présenta donc un nouvel essai de relation, qui fut mal accueilli. « Il s'aperçut alors, pour employer les expressions de son fils, qui sont probablement les siennes mêmes, que comme on avait omis à dessein le mot *relation* dans l'accord passé avec lui relativement au travail dont il devait être chargé, on ne lui permettrait pas d'écrire une histoire suivie de l'expédition. On lui déclara même positivement que s'il ne se conformait pas strictement à la lettre de l'acte, il perdrait sa part à la somme destinée aux planches. Quoiqu'ayant toujours été convaincu qu'on

l'avait principalement engagé pour écrire la relation du voyage, cependant il se conforma à l'injonction qui lui était faite, et se contenta de donner quelques réflexions philosophiques, pour ne pas priver sa famille des avantages qu'on lui avait promis. Ce nouveau sacrifice, qui dut lui coûter beaucoup, ne fut pas moins inutile que les autres, car on rejeta son ouvrage, et on lui refusa tout net sa part de la somme destinée aux planches. Peut-être voulait-on lui faire sentir par-là sa qualité d'étranger; peut-être aussi fut-on choqué de la liberté avec laquelle il avait exprimé ses opinions philosophiques; peut-être, enfin, l'intérêt entra-t-il parmi les motifs qui déterminèrent à commettre cette injustice envers lui. »

On admire la modération de Forster le fils dans ce passage, et l'on est surtout frappé de la justesse des réflexions qui le terminent. Mais si les Anglais voyaient avec peine un étranger, qui pourtant était originaire de leur pays, parler en son nom dans le récit d'une expédition qu'ils regardaient comme une propriété nationale, rien n'excuse l'ingratitude dont furent payés par eux les travaux d'un homme qui n'était certainement pas l'un des moins remarquables de cette expédition. L'astronome Wales, excité peut-être par lord Sandwich, s'est attaché à ridiculiser et noircir le caractère de Forster qui, durant le voyage, se montra, dit-il, fier, impétueux, présomptueux et querelleur. Forster ne fut sans doute pas exempt de torts, son caractère libre et indépendant dut l'exposer à plus d'un affront au milieu de marins qui regardaient la subordination comme la première et peut-être comme la seule des vertus; aussi son fils convient-il qu'il eut une fois, avec Cook, une vive altercation, par suite de laquelle celui-ci le mit à la porte, et qu'une autre fois il se battit au pistolet avec le lieutenant. Mais quelques sujets de plaintes qu'on ait pu avoir contre lui, rien ne saurait excuser les Anglais de s'être conduit envers lui d'une manière si peu digne d'un peuple qui aime tant à faire parade de sentimens nobles et généreux, toutes les fois au moins que son orgueil ou ses intérêts ne se trouvent point compromis. D'ailleurs, il y avait sans doute beaucoup d'exagération dans le pamphlet de Wales, car Forster, qui ne pouvait ignorer ce qu'on tramait sourdement contre lui, écrivait, en 1776, à Busching. « Le capitaine Cook et moi nous sommes bons amis. Il a fait, à l'amirauté, un rapport si avantageux sur mon compte, que lord Sandwich s'est déterminé à me présenter en personne au roi. » Forster, à cette époque, avait entre les mains une partie du journal de Cook; mais et lorsque les événemens prirent une autre tournure, il changea de langage, ainsi qu'on peut en juger d'après le sombre tableau qu'il fait du caractère de ce capitaine, et de la dureté avec laquelle lui et ses subordonnés traitaient en toute occasion

les pacifiques habitans des contrées qui furent visitées dans le cours de l'expédition.

Forster éprouva toutes sortes de désagrémens en Angleterre, où ses travaux ne furent pas plus récompensés qu'ils ne l'avaient été auparavant en Russie. La reine, à laquelle il offrit des oiseaux rares qu'il avait rapportés des îles de la mer du Sud, accueillit ce présent d'un air gracieux, mais se borna à des remercîmens, et le roi ne voulut même pas voir les dessins de plusieurs objets curieux en histoire naturelle qu'il s'était procurés à grands frais, et qu'il destinait à ce prince. L'Université d'Oxford seule lui témoigna de l'intérêt, en lui envoyant un diplôme de docteur en droit. Mais la fortune lui étant toujours contraire, il éprouva de tels embarras pécuniaires que ses créanciers le firent mettre en prison. Ce fut Frédéric II, roi de Prusse, dont il avait fixé l'attention depuis quatre ans, qui, en 1780, le rendit à la liberté, en lui fournissant de quoi payer ses dettes. Ce prince lui accorda en même temps le titre de conseiller intime, et une chaire d'histoire naturelle à Halle. Forster s'empressa de se rendre dans en cette ville, où il demeura jusqu'à la fin de ses jours, c'est-à-dire pendant dix-huit ans, le plus long espace de temps qu'il ait passé dans aucun endroit. Il prit le titre de docteur en philosophie, obtint la direction du jardin de botanique, et se fit recevoir, en 1781, docteur en médecine, voyant ainsi accomplir, dans la cinquantième année de son âge, le vœu qu'il avait formé dès la dix-neuvième. Depuis cette époque il s'occupa principalement à traduire les relations de voyages publiées dans les diverses langues de l'Europe; cependant il ne négligea ni l'histoire, ni la technologie, pour lesquelles il éprouvait une sorte de prédilection. Un asthme entretenu par un anévrisme de la crosse de l'aorte et l'ossification de cette artère jusque dans l'abdomen, termina sa carrière le 9 décembre 1798, après l'avoir tourmenté beaucoup pendant plusieurs années. Sa vie a été écrite par plusieurs biographes, entr'autres par par M. Kurt Sprengel, son ami, dans le Mercure allemand de Wieland. Linné lui a dédié, ainsi qu'à son fils, un genre de plantes (*Forstera*) de la famille des caprifoliacées.

Forster savait dix-sept langues mortes et vivantes, qu'il parlait ou écrivait presque toutes. Son esprit vif et prompt lui inspirait des réparties heureuses, qu'il n'avait pas la prudence de réprimer, et qui lui attirèrent partout de nombreux ennemis. Ce défaut, joint à la passion du jeu, était la source des désagrémens dont sa vie presque toute entière fut abreuvée. Ses connaissances en histoire et en histoire naturelle étaient immenses. Il préférait les grandes vues, les aperçus généraux, aux détails minutieux: aussi son auteur favori était-il Buffon, qu'il citait comme un modèle de style, et dont il possédait l'amitié,

aussi bien que celle de Linné. A cette tournure d'esprit si précieuse se joignaient le talent de bien observer et une littérature immense. On ne doit donc pas être surpris de ce qu'il s'est placé au premier rang parmi les naturalistes et physiciens du dix-huitième siècle, rang auquel sa tendre prédilection pour son fils Georges a fait participer aussi ce dernier, dont le mérite n'égalait cependant point le sien.

Les nombreux ouvrages de Jean-Reinhold Forster sont :

An introduction to mineralogy, or an accurate classification of fossils and minerals. To which are added, 1. a Discourse on the generation of mineral bodies. 2. D. Lehman's Tables on the affinities of salts; 3. Tables on the specific gravities of mineral bodies; 4. a view of their respective powers as conductors of electricity. Londres, 1768, in-8°.

A catalogue of british insects. Warrington, 1770, in-8°.

Catalogue of the animals of north america with short directions for collecting, preserving, and transporting all kinds of natural curiosities. Londres, 1771, in-8°.

L'appendice, qui intéresse les naturalistes voyageurs, et que très-peu de personnes connaissent chez nous, a été traduit en allemand par J.-P. Velthusen, dans le quatre-vingt-dix-huitième cahier du Magazin de Hanovre. On est surpris de ce que M. Dufresne n'en a point parlé dans son excellent article *taxidermie* du *Nouveau Dictionaire d'histoire naturelle* de Déterville.

Novæ species insectorum, centuria I. Londres, 1771, in-8°.

Flora Americæ septentrionalis, or a catalogue of the plants of north America. Londres, 1771, in-8°.

Cette flore fut publiée aussi à la suite de sa traduction du Voyage de Bonrru à la Louisiane.

Epistolæ ad J.-D. Michaelis, hujus spicilegium geographiæ exteræ jam confirmantes jam castigantes. Gœttingue, 1772, in-4°.

An easy method of classing mineral substances. Londres, 1772, in-8°.

Liber singularis de bysso antiquorum, quô ex Ægyptiâ linguâ res vestiaria antiquorum, in primis in S. codice Hebræorum occurrens, explicatur; additæ ad calcem Mantissæ Ægyptiacæ V. Londres, 1775, in-8°.

Forster avait composé cet ouvrage dès avant son départ pour la mer du Sud.

Characteres generum plantarum, quas in itinere ad insulas maris Australis collegerunt, descripserunt, delinearunt annis 1772-1775 J.-R. Forster et G. Forster. Gœttingue, 1776, in-4°. - Trad. en allemand par J.-S Kerner, Gœttingue, 1776, in-8°.

Cet ouvrage, le premier qui ait paru sur les plantes de la mer du Sud, contient soixante-quinze nouveaux genres. Plusieurs erreurs qu'on y trouve, sont une preuve de la trop grande rapidité avec laquelle Forster travaillait toutes ses productions. Il ne se donna même pas la peine de consulter Banks, qui, dans le premier voyage de Cook, avait fait une si ample récolte de végétaux nouveaux. Les dessins originaux, dessinés par son fils, sont aujourd'hui entre les mains de M. Sprengel.

Observations made during a voyage round the world, on physical geography, natural history and ethic philosophie. Londres, 1778, in-4°. -Trad. en français par Pingeron (cette traduction forme le cinquième volume de l'édition française in-4°. du second voyage de Cook). - en allemand par Jean-Georges-Adam Forster, Berlin, 1783, in-8°. - en hollandais, Harlem, 1788. in-8°. - en suédois, par fragmens, dans la Bibliothèque historique (1785).

Forster s'est montré excellent observateur dans cet ouvrage; son principal mérite consiste à narrer simplement les faits sans se perdre en théories systématiques, ce qui est digne de remarque de la part d'un homme doné d'une imagination aussi vive. N'oublions pas surtout que Forster n'a laissé subsister, dans cet important écrit, aucune trace de ses démêlés avec Cook, dont il ne parle jamais qu'en des termes qui expriment à la fois son attachement et son admiration. Plus tard, lorsqu'aigri par les événemens, il changea de langage, cependant il ne se permit jamais aucune de ces personnalités odieuses qui rendent toujours suspecte la bonne foi de l'écrivain, et s'il peignit Cook de couleurs moins brillantes, son récit porte le cachet de la franchise, de la bonhomie et de la conviction. On lit surtout avec intérêt ce qui a rapport à la géographie physique et à l'anthropologie.

Zoologiæ indicæ rarioris spicilegium. Halle, 1781, in-6°. - Londres, 1790, in-4°. - Halle, 1795, in-fol.
En latin et en allemand.

Von Verbesserung der Lohgaerberey, nebst der Uebersetzung einer Vorschrift, Leder lohgar zu machen nach einer neuen Art. Halle, 1781, in-8°.

Auf Vernunft und Erfahrung gegruendete Anleitung den Kalch- und Moertel so zu bereiten, dass die damit aufzufuehrenden Gebaeude ungleich dauarhafter seyn, auch im Ganzen genommen, weniger Kalch verbraucht werde. Ein Beytrag zur Naturkunde und Technologie, zum Nutzen aller Baumeister und Bauverstaendigen. Berlin, 1782, in-8°.

Tableau de l'Angleterre pour l'année 1780, *continué par l'éditeur jusqu'à l'année* 1783. (Sans lieu d'impression), 1784, in-8°. - Trad. en allemand par l'auteur même, Dessau, 1784, in-8°.

Forster ne mit pas son nom à cette satire qui lui fut dictée en grande partie par le ressentiment des injustices qu'il avait éprouvées en Angleterre. On y trouve les portraits des personnages remarquables de l'Angleterre, à l'époque de la guerre d'Amérique. Ces portraits sont tracés avec toute la licence anglaise; tel est entr'autres celui de lord Sandwich que Forster ne devait en effet guère aimer. « En un mot, il n'y a point de perfidie dont Sandwich ne soit capable; il n'y a pas d'infamie qu'il n'oserait défendre avec une effronterie sans pareille, et il n'y a pas de bassesse qu'il ne commît, pourvu qu'il pût satisfaire sa vengeance et sa patrie. »

Summlung von Abhandlungen œkonomischen und technologischen Inhalts. Halle, 1784, in-8°.

Geschichte der Entdeckungen und Schifffahrten in Norden. Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1786, in-4°. - en français, d'après la version anglaise, par Broussonet, Paris, 1788, 2 vol. in-8°.

On peut juger d'après cet ouvrage ce que Forster aurait fait si, moins pressé par le besoin d'argent, il avait entrepris un travail de longue haleine sur l'histoire.

Allgemeine Vorschlaege und Gedanken, wie das Betteln zu verhueten, ein hinlaenglisches Fonds zu verschaffen, und die zusammengebrachten Allmosen am vortheilhaftesten anzuwenden sind, besonders in Ruecksicht auf die Stadt Halle. Halle, 1786, in-8°.

Enchiridion historiæ naturali inserviens, quô termini et delineationes ad avium, piscium, insectorum et plantarum adumbrationes intelligendas et concinnandas, secundum methodum systematis Linnœani continentur. Halle, 1788, in-8°.

Magazin von merkwuerdigen neuen Reisebeschreibungen, aus fremden Sprachen uebersetzt, und mit Anmerkungen begleitet. Berlin, 1790 - 1798, 16 vol. in-8°.

Neue Beytraege zur Kentniss von Afrika, oder Unternehmungen der Gesellschaft zur Befœrderung der Entdeckungen in Innern von Afrika. Berlin, 1791, in-8°.

Beschreibungen zu den Abbildungen merkwuerdiger Vœlker und Thiere des Erdbodens. Berlin, 1794, in-8°.

Publié de concert avec G.-S. Kluegel.

Onomatologia nova systematis oryctognosiæ vocabulis latinis expressa. Halle, 1795, en tableaux.

Charakter, Sitten und Religion einiger merkwuerdigen Vœlker. Halle, 1795, in-8°.

Kurze Uebersicht des Lebens der Kaiserinn von Russland Catharina der Zweyten. Halle, 1797, in-8°.

Beobachtungen und Wahrheiten, nebst einigen Lehrsaetzen, die einen hohen Grad von Wahrscheinlichkeit erhalten haben; als Stoff zur kuenftigen Entwerfung einer Theorie der Erde. Léipzick, 1798, in-8°.

Anmerkungen ueber ein Stueck des ersten Kapitels des ersten Buchs von the Anglo-Saxon version from the historian Orosius by Aelfred the Great.

Ces remarques ont été incorporées dans l'édition anglaise elle-même (Londres, 1773, in-8°., page 241 - 259).

Forster a traduit en anglais le Voyage de P. Kalm dans l'Amérique du nord (Londres, 1771, 3 vol. in-8°.), celui de Bossu à la Louisiane (Londres, 1771, 2 vol. in-8°.), celui d'Osbeek en Chine (Londres, 1772, in-8°.), et les Observations chimiques de Scheele sur l'air et le feu (Londres, 1780, in-8°.); en allemand, le second Voyage de Cook (Berlin, 1781, in-8°.), l'Essai sur l'agriculture, par J.-B. Fabroni (Berlin, 1782, in-8°.), le Voyage dans le royaume des Deux-Siciles par H. Swinburne (Hambourg, 1785-1787, 2 vol. in 8°.), les Tables minéralogiques de T. Cavallo (Halle, 1786, in-fol. - *Ibid.* 1790, in-fol.), le Voyage autour du monde par Portlock et Dixon (Berlin, 1789, in-4°.), le Voyage au pays des Hottentots et des Cafres par Paterson (Berlin, 1790, in-8°.), les Remarques de G. Franklin sur un voyage du Bengale en Perse (Berlin, 1790, in-8°.), le Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par Le Vaillant (Berlin, 1790, in-8°.), la Relation des voyages de Benjowsky (Berlin, 1790, in-8°.), le Voyage en Turquie, en Perse et en Arabie, de Ferrières-Sauvebœuf (Berlin, 1791, in-8°.), le Voyage au Kamtschatka de Lessep (Berlin, 1791, in-8°.), le Voyage dans la mer du Sud par White et Bligh (Berlin, 1791, in-8°.), le Voyage aux Etats-Unis d'Amérique par Brissot de Warville (Berlin, 1792, in-8°.), le Voyage de Jean Hunter à la Nouvelle-Galles du Sud (Berlin, 1793, in-8°.), le Voyage autour du monde par G. Hamilton (Berlin, 1794, in-8°.), le Voyage dans le désert de Sahara par Follie (Berlin, 1794, in-8°.), les Voyages à Botany-Bay et au port Jackson de Philipps, White, Bligh, Hunter et King (Berlin, 1794, in-8°.), l'Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique par Le Vailiant (Berlin, 1798, in-8°.), la Relation du voyage de la Pérouse par Milet-Mereau (Berlin, 1798, in-8°.), et de concert avec K. Sprengel le Traité des gourmandises de Bergius (Halle, 1792-1793, 2 vol. in-8°.).

Forster a composé les préfaces de plusieurs ouvrages. Il a pris part, avec M.-K. Sprengel, à la publication des trois premiers volumes des *Beytraege zur Vœlker-und Laenderkunde* (Léipzick, 1781-1783, in-8°.), continué depuis par son collaborateur seul, qui était son gendre.

Enfin, il a inséré des réflexions sur les Epoques de la nature de Buffon, et l'Essai d'une théorie sur la cause pour laquelle les feuilles des plantes purifient l'air au soleil, et l'altèrent à l'ombre, dans le Magazin de Gœttingue dirigé par Lichtenberg et G. Forster; un Mémoire sur la gerboise du cap de Bonne-Espérance dans les Actes de l'Académie des sciences

de Stockholm, un autre sur les pingonins dans les *Nova commentaria* de l'Académie de Gœttingue, un troisième sur les albatrosses, dans les Mémoires des savans étrangers publiés par l'Académie des sciences de Paris, enfin quelques autres Opuscules dans le *Naturforscher*, les Transactions philosophiques, le *Magazin fuer die Thiergeschichte* de F.-A.-A. Mayer, le *Critical review*, le *Teutsches Museum*, le *Berliner Monatsschrift*, l'*Archiv der Insektologie* de J.-C. Fuessly, le *Magazin fuer die Naturkunde Helvetiens* d'Hœpfner, le *Journal der physik* de Gren, et l'*Allgemeine Litteratur Zeitung*. Parmi ces derniers articles nous citerons surtout sa nouvelle théorie du vol des oiseaux expliqué d'après les principes de l'aérostatique (1784, *Berliner Monatsschrift*, octobre), et ses Observations sur la glace, principalement sur celle qu'on rencontre dans la mer du Sud (1788, dans le tome II, du Magazin d'Hœpfner.).

(A.-J.-L. JOURDAN)

FORSYTH (Guillaume), agronome anglais fort distingué, naquit en 1737 à Old-Meldrum, dans le comté d'Aberdeen, en Ecosse. Il se rendit à Londres en 1763, et quoiqu'il fût déjà versé dans la pratique du jardinage, il crut devoir se mettre au nombre des disciples de Miller, jardinier du Collége de pharmacie à Chelsea, auquel il succéda en 1771. Après avoir occupé cette place pendant treize années, il obtint celle de surintendant des jardins de Kensington et de Saint-James, et mourut le 25 juillet 1804. Nous avons cru devoir lui donner place dans ce Dictionaire, parce qu'il s'est principalement occupé des moyens de remédier aux maladies qui peuvent attaquer les arbres forestiers et les arbres à fruit. Ses ouvrages sont :

Observations on the diseases, defects and injuries in all kinds of fruit and forest trees, with an account of a particular method of cure inventend and practised. Londres, 1791, in-8°.- Trad. en allemand par Georges Forster, Mayence. 1791, in-8°.; Francfort, 1801, in-8°.

A treatise on the culture and management of fruit trees, to which is added an improvid edition of observations on the diseases, defects and injuries of fruit and forest trees. Londres, 1802, in-4°. - Trad. en français par Pictet-Mallet, Genève et Paris, 1803, in-8°.

Il a inséré deux articles, l'un dans les Annales d'agriculture de Young, l'autre dans le Magasin de Massachusett. (J.)

FORT (Jean-Amédée le), célèbre médecin de Genève, né le 20 novembre 1683, étudia d'abord l'anatomie et la physiologie dans sa ville natale, qu'il quitta en 1703, pour aller entendre les leçons de Nebel à Marbourg. Le mauvais état de sa santé le força de quitter l'Allemagne en 1705 : il revint chez ses parens, et au bout de quelques mois, partit pour Valence, en Dauphiné, où il prit le bonnet de docteur. De là il se rendit à Montpellier, puis à Paris, et ne retourna qu'en 1707 à Genève, où bientôt son heureuse pratique lui mérita la confiance de ses concitoyens, et ses ouvrages lui valurent l'estime du public.

Theses de reciproquo aëris in pulmone motu. Marbourg, 1704, in-4°.

Méthode simple et facile pour guérir quelques maladies, tant internes qu'externes. Genève, 1708, in-12.

Epistola de tumore singulari imum ventrem occupante. Genève, 1712, in-12.

Avis sur l'opération de la ponction au périnée à l'égard d'un septuagénaire travaillé d'une rétention d'urine. Genève, 1719, in-12. (J.)

FORTE ou FORTIO (Ange), appelé en latin *Fortius*, médecin italien, grand partisan des chimères de l'astrologie, exerçait l'art de guérir à Venise, au commencement du seizième siècle. Ses opinions paradoxales et sa jactance ridicule lui attirèrent une foule d'ennemis. On a de lui :

Opera nuova ove si contenghono quattro dialoghi. Venise, 1532, in-8°.

Dialogo nominato specchio de la vita umana, in cui si ragiona dell' influenza celesti nelle malattie correnti della squinancia, della pontura, e delle febre. Venise, 1535, in-8°.

Veritatis redivivæ militia. Venise, 1541, in-8°.

Il trattato de la peste dove si fa conoscere l'esser suo. Venise, 1556, in-8°.

De mirabilibus humanæ vitæ naturalia fundamenta. Venise, 1543, in-8°. - *Ibid*. 1565, in-8°. (O.)

FORTI (Raimond-Jean), plus généralement connu sous le nom de *Jean Fortius*, et que plusieurs lexicographes désignent aussi sous celui de *Zanforti*, naquit à Vérone en 1603. Ses parens étaient trop pauvres pour songer même à son éducation, mais les dispositions qu'il annonça de très-bonne heure lui firent trouver un protecteur qui se chargea de l'élever, et l'envoya faire ses humanités à Padoue. Après avoir terminé ses cours de philosophie, il résolut d'embrasser la carrière médicale, suivit avec zèle les leçons des professeurs de la Faculté de médecine, et reçut le bonnet doctoral. La mort inopinée de son protecteur le laissant dénué de toutes ressources, il alla tenter la fortune à Venise, où, en peu d'années, il parvint à se créer une pratique et une réputation très-étendues. Le sénat rendit hommage à ses talens en lui accordant la place de médecin d'Udine, et le nommant plus tard, en 1659, premier professeur de médecine à l'Université de Padoue. Les infirmités qui affligent si ordinairement la vieillesse le mirent, en 1675, hors d'état de remplir cette chaire; il demanda sa retraite, et l'obtint avec le titre de professeur extraordinaire. L'année suivante, il fut appelé à Vienne pour soigner l'empereur Léopold, qui lui témoigna sa satisfaction en le décorant du titre de conseil-médecin de la cour impériale. A son retour en Italie, il fut créé chevalier de Saint-Marc. Mais il ne put jouir long-temps de ces honneurs mérités, car la mort vint fermer ses paupières le 26 février 1678. Les résultats de ses méditations et de sa pratique sont consignés dans les deux ouvrages suivans :

Consilia de febribus et morbis mulierum facilè cognoscendis et curandis. Padoue, 1668, in-8°.

Consultationum et responsionum medicinalium centuriæ quatuor. Padoue, tome I, 1669 (Genève, 1677, in-fol., avec le traité précédent. -*Ibid.* 1681, in-fol.); II, 1678, in-fol.

Cet ouvrage a été réimprimé avec le précédent (Padoue, 1701, 2 vol. in-fol.). On y reconnaît la plume d'un praticien, mais aussi celle d'un partisan aveugle du galénisme, comme l'étaient alors tous les médecins italiens. Peu d'écrivains ont montré plus de goût que lui pour la polypharmacie. Suivant lui il n'y a pas une seule maladie qui ne puisse être guérie lorsqu'on invoque à temps les secours d'un médecin habile; cette assertion peut être vraie en thèse générale, mais certainement elle ne l'était guère au siècle de Forti, et sous l'influence des théories qui guidaient alors les praticiens. (J.)

FOSCO (PLACIDE), appelé en latin *Fuscus*, naquit vers la fin de l'année 1509, à Montefiori, dans les environs de Rimini. On ignore où il étudia l'art de guérir, mais il l'exerça en Sicile et à Malte. Le pape Pie V le prit pour médecin, et lui accorda toute sa confiance. Il était aussi médecin de l'hôpital du Saint-Esprit et des prisons de l'Inquisition à Rome, où il mourut le 13 mars 1574, laissant un ouvrage intitulé: *De usu et abusu astrologiæ in arte medicâ*, dont l'existence serait restée inconnue si Manget n'en avait reçu une notice de son ami Gaudence Robert, savant religieux de l'ordre des Carmes. (O.)

FOTHERGILL (JEAN), agrégé au Collége des médecins de Londres, membre honoraire de celui d'Edimbourg, de la Société royale de Londres, président de la Société de médecine de cette ville, membre de celle de Philadelphie, associé étranger de la Société royale de médecine de Paris, naquit, le 8 mars 1712, à Carr-End, près Richmond, dans le Yorkshire. Animé du désir d'être utile, il crut que l'exercice de l'art de guérir lui en fournirait plus d'occasions que toute autre profession. Après avoir étudié la pharmacie sous l'apothicaire Bartlett à Bradford, il se rendit à Edimbourg pour y suivre les leçons de Monro, d'Alston, de Rhuterfort, de Sinclair et de Plummer, tous élèves de Boerhaave, et s'y fit recevoir docteur en médecine en 1736. Pour ajouter à ses connaissances, il crut devoir aller à Londres afin de profiter du tableau si instructif de la pratique des grands maîtres; on le vit fréquenter assidûment l'hôpital Saint-Thomas. Pour terminer son éducation médicale, il parcourut ensuite la Hollande, la France et l'Allemagne, et ce voyage fut le sujet d'une lettre qu'il écrivit au docteur Cuming sur l'état des sciences dans ces contrées, notamment en Allemagne; il se montra peu favorable à nos voisins d'outre-Rhin; Vicq-d'Azyr dit, à cette occasion, que les produits des peuples portent l'empreinte des différentes puissances qui les gouvernent, ce qui conduit naturellement à déverser souvent

sur celles-ci le blâme qu'on serait tenté de diriger contre les peuples. Si Fothergill voyageait actuellement en Allemagne, il changerait de langage, peut-être même y trouverait-il trop de cet esprit systématique qu'il regrettait de ne point y rencontrer.

De retour en Angleterre, Fothergill fixa sa résidence à Londres, et se plut à donner ses soins aux pauvres de cette capitale, dans laquelle il n'y avait encore aucun dispensaire. Une angine épidémique qui passait rapidement à l'état gangréneux s'étant déclarée en 1746, il obtint de grands succès en dirigeant contre cette maladie, non pas les purgatifs ni les saignées, mais les vomitifs, les boissons vineuses, les acides minéraux et les amers. Cette méthode, qui différait peu de celle des médecins espagnols à qui l'on doit d'utiles recherches sur le mal de gorge gangréneux, lui fut indiquée par le docteur Leatherland, praticien habile et modeste, qui ne voulut pas qu'il le nommât. Depuis cette époque l'usage des vomitifs et des toniques est devenu obligatoire pour tous les médecins dans l'angine gangréneuse. Il est si commode d'adopter ainsi des règles de conduite applicables sans réflexion, et qui dispensent, pour ainsi dire, de penser ! Il serait à désirer qu'un médecin de nos jours saisît la première occasion qui pourra malheureusement se présenter de s'assurer de l'innocuité et de l'efficacité du traitement conseillé par Fothergill. Il y a toujours beaucoup à rabattre des éloges que les médecins, nommés praticiens, à l'exclusion de tous les autres, ont prodigués à leur méthode thérapeutique. Au reste, il est une remarque importante, c'est que Fothergill n'employait les vomitifs qu'*avec ménagement;* on a retenu le précepte en gros, et l'on a oublié la modification; les vomitifs ont été prodigués, et il serait aisé de prouver que cette pratique n'est point infaillible. C'est ainsi que les successeurs d'un grand homme marchent rarement droit dans les sentiers qu'il a tracés, parce qu'il en emporte toujours la carte avec lui.

Dès ce moment la réputation de Fothergill prit un essor immense, et sa fortune s'accrut rapidement; Londres, Edimbourg, Paris et Philadelphie l'agrégèrent à leurs sociétés savantes. En 1762, il acheta, en Essex, à Upton, une vaste propriété dont il fit un jardin magnifique, où il parvint à réunir une foule de plantes exotiques employées dans la médecine et dans les arts; il se faisait un plaisir de répandre ces utiles végétaux en Angleterre et dans les colonies anglaises; il fit voyager des botanistes à ses dépens; il fit, par conséquent, pour les progrès de l'histoire naturelle, qu'il idolâtrait, plus que ne font de puissans princes. Son cabinet zoologique et minéralogique était un des plus complets de l'Angleterre. Fatigué des travaux pénibles d'une immense pratique, il se décida, en 1765, à s'éloigner de

Londres pendant deux mois chaque année, et à goûter le repos qui lui était si nécessaire, à Lee-Hall, près Carr-End. Après une longue et honorable carrière, il mourut des suites d'une maladie de vessie, le 26 décembre 1780, âgé de soixante-neuf ans; et, jaloux de faire du bien aux hommes, même après sa mort, il légua toute sa fortune aux pauvres, sauf une faible portion qu'il laissa à sa sœur. On mit sur sa tombe cette épitaphe remarquable par sa simplicité : *Ci gît le docteur Fothergill, qui dépensa deux cent mille guinées pour le soulagement des malheureux.*

Fothergill était membre de cette secte qui nous paraît si étrange, parce qu'elle pense que toute politesse est un mensonge, et que la guerre est un assassinat politique; il était quaker, et Vicq-d'Azyr, qui ne pouvait se faire à l'idée d'un médecin entrant chez un malade sans ôter son chapeau, s'est cru obligé de le peindre réparant cette inconvenance par un excès d'affabilité; il est plus probable que cette affabilité était dans le cœur de Fothergill, et non dans le désir de faire oublier sa coiffure. Fothergill fut un philanthrope dans la plus belle acception de ce mot; il mérite une place des plus honorables parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Il sacrifia même le désir de contribuer aux progrès des sciences, au besoin impérieux qu'il éprouvait de secourir l'infortune. Il passa donc sa vie animé des deux passions qui honorent le plus l'espèce humaine. Etendant sa bienfaisance sur tous les hommes, il gémit sur les maux que causa la guerre d'Amérique, il mit tout en usage pour prévenir la révolte des colonies anglaises contre une patrie qui commençait à se montrer marâtre, et il ne tint pas à lui que la traite des nègres ne fût enfin abolie. Je doute, disait l'immortel Franklin, qu'il ait existé un homme plus digne que Fothergill de l'estime et de la vénération universelles.

Tous les médecins ne peuvent prétendre au titre de législateur, mais après les génies qui ont brillé au premier rang parmi ceux de tous les âges, il est encore des places honorables réservées pour ceux qui se bornent à observer sans relâche, afin de guérir le plus souvent possible et de ne nuire jamais, afin d'éclairer quelques points importans de l'art de guérir; tel fut Fothergill.

On n'a de lui aucun ouvrage considérable, mais beaucoup d'opuscules insérés dans les Transactions philosophiques et dans divers autres recueils; le seul qui ait été publié à part est celui qu'il composa à l'occasion de l'angine épidémique dont j'ai parlé. Sa vie a été écrite, en 1781, par G. Hird et par Elliot; en 1782, par G. Thompson; en 1783, par J.-C. Letsom; en 1784, par Simmons; enfin Vicq-d'Azyr prononça son éloge dans le sein de la Société royale de médecine. Linné fils a

donné le nom de *Fothergilla* à un arbuste de la Caroline qui forme un genre dans la famille des amentacées.

Dissertatio inauguralis de emeticorum usu in variis morbis tractandis. Edimbourg, 1756. -Trad. en anglais par Letsom.

Remarks on the natural salts of plants and on the terra foliata tartari. 1736.

Extrait of an essai upon the origin of amber. 1744.

Observations on the manna persica. 1744.

Observations on a casc published in the last volume of the medical essays, of recovering a man dead in appearance, by distending the lungs with air. 1745.

De diaphragmate fisso, et mutatis quorundam viscerum sedibus, in cadavere puellæ decem mensium observatis, epistola ad R. Mead. 1745.

An account of some observations and experiments made in Sibiria. 1748.

An account of the putride sore-throat. Londres, 1748, in-8°. -*Ibid.* 1751.-Trad. en français par La Chapelle, Paris, 1749, in-12.

On the weather and diseases of London. 1751-1754, dans le *Gentleman's Magazine.*

Fothergill aurait voulu déterminer les médecins à publier ainsi leurs observations.

On the use of the cortex peruvianus in scrophular disorders. 1756.

A letter to the medical society, concerning an astringent gum brought from Africa. 1756.

Experiments on mixing oils, winous and pinguious substances with water by mcans of a vegetable mucilage. 1757.

A letter relative to the case of the chin-cough. 1757.

Observations on the use of hemlock. 1757.

Remarks on the hydrocephalus internus. 1757. - Trad. en français par M. Bidault de Villiers, Paris, 1807, in-8°.

A description of the andrachne, with its botanical caracteres. 1767.

On the cure of the sciatica. 1768.

On the use of tapping early in dropsies. 1768.

A hemiplegia attented with uncommon circonstances. 1768.

On painful constipation from indurated fœces. 1768.

Some remarks on the bills of mortality in London. 1768.

Remarks on the use of balsam in the cure of consumption. 1769.

Remarks on the cure of consumption. 1770.

Further remarks on the cure of consumption. 1775.

Some account of the cortex winteranus or magellanicus. 1773.

On a painful affection of the face. 1773.

An account of the tree produshing the terra Japonica. 1773.

On the management proper at the cessation of the menses. 1774. -Trad. en français par Petit-Radel, Paris, 1800, in-12.-*Ibid.* 1812,-et par M. Giraudi, Paris, 1805, in-8°. avec des notes.

A case of hydrophobia. 1774.

Case of angina pectoris, with remarks. 1774.

Further account of the angina pectoris. 1774.

Extraits from an historical account of coffee, etc. 1774.

Observations on disorders to wich painters in water-colours are exposed. 1775.

Considerations relative to the north American colonies. 1765.

Some account of the late Peter Collinson. 1769.

An essay on the caracter of the late A. Russell. 1769.

On the employement of convicts. 1776.

A letter relative of the intended school at Ackworth in Yorkshire. 1779.

An english freeholders adress to his countrymen. 1780.

An account of the magnetical machine contrired by the late Dr. Gowin Knight and presented to the royal Society by Dr. Fothergill. 1776.

Letsom a donné le catalogue des plantes du jardin de Fothergill sous le titre d'*Hortus uptoniensis*. Il a en outre réuni, dans trois volumes in-8°., publiés à Londres, en 1783 et en 1784, in-4°., tous les opuscules de Fothergill dont on vient de lire les titres. Elliot avait déjà, en 1781, publié les plus remarquables de ces opuscules, qui tous ont été traduits en allemand, avec des notes, à Altenbourg en 1785, 2 vol. in-8°.

FORTHERGILL (*Antoine*), médecin à Bath, outre un grand nombre d'articles d'économie rurale et de médecine, insérés dans les Mémoires de la Société d'agriculture de cette ville, a écrit les ouvrages suivans :

Cautions of the heads of families in three essays, on the poison of lead copper. Londres, 1791, in-8°.

A new inquiry into the suspension of vital action, in case of drowning and suffocation. Londres, 1795, in-8°. -Trad. en allemand par Chrétien-Frédéric Michaelis, Léipzick, 1796, in-8°

On the abuse of spirituous liquors; being an attempt to exhibit, in its genuine colours, is pernicious effects upon the property, health and morals of the people, with rules and admonitions respecting the prevention and cure of this great national evil. Bath, 1796, in-8°.

Preservative plan, or hints for the preservation of persons exposed to those accidents which suddenly suspend or extinguish vital action, and by which many valuable lives are prematurely lost to the community. Londres, 1798, in-8°. -Trad. en allemand par Chrétien-Auguste Struve, Berlin, 1800, in-8°.

An essay on the preservation of shipwrecked mariners, in answer to the prize questions proposed by the royal humane society. Londres, 1799, in-8°. (F.-G. BOISSEAU)

FOUGEROLLES (FRANÇOIS DE), né dans le Bourbonnais vers l'an 1560, prit le grade de docteur en médecine à Montpellier, où il avait fait ses études. Il consacra ensuite huit années à parcourir l'Allemagne et l'Italie, et s'établit à Lyon, ville dans laquelle il exerça son art d'une manière assez brillante. Cependant il la quitta pour se rendre à Grenoble, et ce fut dans celle-ci qu'il mourut après avoir obtenu l'autorisation nécessaire pour y établir un Collége de médecine. On a de lui, outre une traduction du Théâtre de la nature de Jean Bodin (Lyon, 1597, in-8°.), et une autre des Vies des philosophes de l'antiquité, par Diogène de Laerce (Lyon, 1602, in-8°.), les ouvrages suivans :

De senum affectibus præcavendis nonnullisque curandis enarratio. Lyon, 1610, in-4°.

Methodus in septem Aphorismorum libros ab Hippocrate observata, omnibus tamen retrò sæculis inaudita. Paris, 1612, in-4°. (Z.)

FOUQUET (HENRI), l'un des premiers médecins du dix-huitième siècle, né à Montpellier en 1727, est mort dans la même ville le 10 octobre 1806. Quoiqu'il ait fourni une longue carrière, il vint au monde avec une très-faible santé. Son père,

à qui un emploi dans les finances procurait une aisance honnête, s'occupa beaucoup de sa première éducation, qu'il confia aux Jésuites dont les talens et les succès, sous ce rapport, n'ont jamais été contestés. Fouquet se fit remarquer au milieu de ses nombreux condisciples par son amour de l'étude, sa pénétration vive et la pureté de son goût. Dès qu'il fut question d'embrasser un état, sa famille, cruellement déçue dans quelques projets de fortune, songea à le prémunir de bonne heure contre un semblable sort, et elle l'engagea vivement à entrer dans le commerce. Cette carrière ne lui plut point; il l'abandonna promptement, fut attaché, comme secrétaire intime, à un homme d'un haut rang dans la diplomatie, et le suivit à Paris. Pendant son séjour dans cette capitale, il fréquenta les bibliothèques publiques, le Collége royal et le Jardin du roi. Lié, à Montpellier, dès ses jeunes ans, avec Bordeu, il fut sensible à sa gloire naissante, le suivit au lit des malades, adopta ses idées, et forma le vœu de devenir médecin lui-même, si une meilleure fortune le lui permettait un jour. Le moment favorable était encore éloigné de quelques années. Fouquet fut forcé d'entrer dans l'administration, et devint, peu de temps après, secrétaire-général de l'intendance de la province de Roussillon. Entraîné par un penchant irrésistible, il quitta bientôt cette place honorable pour venir s'asseoir sur les bancs de la Faculté de médecine de Montpellier. Il avait alors trente-deux ans, ce que ses détracteurs n'ont cessé de répéter sans vouloir lui tenir compte des études préparatoires auxquelles il s'était long-temps livré avec autant d'ardeur que de succès. L'Ecole de Montpellier comptait parmi ses professeurs Fizes, Sauvages, Lamure, Venel et Le Roy. Fouquet soutint, en 1759, pour obtenir le grade de bachelier, une dissertation qui traitait de la nature de la fibre, de ses forces et de ses maladies dans le corps animal. Cet opuscule fut dédié à Sénac qui se borna à donner de stériles éloges à l'auteur, et lui fit assez connaître, dans la suite, qu'il préférait de beaucoup l'argent comptant aux dédicaces. Au reste, les premiers pas de Fouquet dans la carrière médicale furent ceux d'un homme d'un esprit mûr qui se proposait de marcher dans les sentiers de l'observation en prenant pour guide les lois de l'organisme vivant, et il ne s'est presque jamais écarté de cette route. Montpellier compte un trop grand nombre de médecins pour qu'il soit possible d'y débuter avec éclat; Fouquet prit donc sagement le parti de s'en éloigner pour quelque temps, et alla s'établir à Marseille, où il se fit promptement connaître d'une manière très-avantageuse. Un concours ouvert pour une chaire vacante par la mort de Fizes, arrivée en 1766, le ramena à Montpellier. Il eut pour concurrens René, Casson, Collet,

Masson, Vigarous, Sabatier et Estève. Jamais lutte ne fut plus orageuse et parfois plus indécente. Fouquet se montrait constamment avec supériorité, il offrit même de livrer ses préleçons à l'examen des juges du concours à mesure qu'il les prononcerait, et de les faire imprimer pour les soumettre au jugement du public. Il défia ses concurrens d'en faire autant, et personne ne répondit à cet appel. Sauvages mourut pendant cette dispute, et il se trouva ainsi deux chaires vacantes, ce qui animait de plus en plus l'ardeur des concurrens, lorsque la cour, voulant faire cesser des débats de jour en jour plus turbulens, ordonna la clôture du concours, et nomma professeurs René et Gouan, l'un des juges adjoints. Fouquet, sans se rebuter, se fixa décidément à Montpellier, et fut nommé médecin de l'hôpital militaire et de la citadelle. Son temps fut partagé entre la pratique et l'étude, et ce fut alors qu'il commença à se faire connaître dans le monde savant et médical par des productions qui lui acquirent une grande et juste célébrité. Les articles *sensibilité* et *vésicatoire* de l'Encyclopédie lui avaient déjà fait beaucoup d'honneur. Résistant dans le premier de ces articles à l'entraînement général pour la doctrine trop étendue de l'irritabilité, il distingua, avec sagacité, les propriétés qui appartiennent à la fibre charnue de celles qui sont essentiellement dévolues à la fibre nerveuse, et il développa, avec un grand art, cette idée ingénieuse, que l'irritabilité ne semble être qu'une branche égarée de la sensibilité. Autant Fouquet parut physiologiste dans cet article sur la sensibilité, autant il se montra praticien dans l'article *vésicatoire*, en indiquant les nombreuses et précieuses ressources que les épispastiques offrent à la thérapeutique. L'article *sécrétion* n'est point sorti de sa plume, quoi qu'on en ait pu dire. L'essai sur le pouls parut en 1767. Notre auteur, marchant sur les traces de Galien, de Solano, de Nihell, de Bordeu surtout, et de quelques autres médecins de la même école, nous donne, comme eux, et avec de nouveaux développemens, une masse imposante d'observations sur les pouls critiques; mais il va beaucoup plus loin, et devenant original à son tour, il croit avoir découvert, et il trace les vrais caractères des pouls non critiques, de ceux qui indiquent, suivant lui, d'une manière sûre, les affections morbides propres aux différens organes. Fouquet mettait le plus grand prix à ce travail. Il n'en fut pas de même des médecins; cette production excita un soulèvement presque général; on alla jusqu'à soupçonner la bonne foi de l'auteur de la manière la plus injurieuse. Ce qu'il regardait comme un titre de gloire fut une source d'amertume. Nous croyons devoir faire connaître le jugement que, plus mûri par l'âge et l'expérience, il portait, dans les

derniers temps de sa vie, sur son traité du pouls. « C'était, écrivait-il à l'auteur de cet article en janvier 1806, c'était le fruit d'une observation constante et suivie pendant quelques années auprès des malades et des gens bien portans; mais c'est un édifice mal construit en partie, quoiqu'avec de bons matériaux, et qui demande à être refait. » Fouquet pensait plus désavantageusement encore de ses travaux consignés dans l'Encyclopédie. Voici ce qu'il en disait : « Me laissant aller à l'invitation de Diderot et de d'Alembert, j'eus la témérité de fournir quelques articles de médecine au grand Dictionaire encyclopédique, articles dont je voudrais pouvoir effacer jusqu'au souvenir. » Nous ne pouvons, malgré les progrès de la physiologie et de la médecine pratique, souscrire à ce dernier jugement qui est trop rigoureux. Fouquet lut, dans l'assemblée publique de la Société royale des sciences du 25 novembre 1771, des recherches importantes sur la topographie de Montpellier et de ses environs, publiées en 1772, et qui firent naître, comme un complément nécessaire, l'ouvrage de M. Poitevin, publié en 1803, qui offre des vues générales sur les principaux résultats d'observations faites à Montpellier pendant une longue suite d'années. La petite-vérole toujours funeste dans cette ville, d'après des observations qui remontent à deux siècles, éclata épidémiquement en 1770. Témoin de ses ravages, Fouquet crut faire une chose utile à ses concitoyens en publiant, en 1772, un opuscule sur le traitement de la variole des enfans, auquel il ajouta la traduction du traité de Dimsdale sur l'inoculation. Dans une autre assemblée publique de la Société royale, tenue le 30 décembre 1774, il lut un Mémoire sur l'utilité des bains de terre, particulièrement dans quelques espèces de phthisie, le scorbut et autres maladies. Cette production frappa par sa singularité, mais cette pratique, qui n'était point suffisamment appuyée de faits, a eu peu de partisans sages et éclairés. Fouquet fit aussi paraître, en 1774, une thèse recherchée encore aujourd'hui, sur le corps cribreux d'Hippocrate ou tissu muqueux de Bordeu, qui fut présentée et soutenue par Abadie. L'espace de dix ans venait de s'écouler quand la mort de Venel fit ouvrir, en 1776, un autre concours. Fouquet se présenta encore dans celui-ci, et il eut pour rivaux Estève, Vigarous, Sabatier, Brun, Lamayran, Vrignaud et Guichard. Estève, Vrignaud et Guichard se retirèrent de la lice. Recommandables tous trois par des talens différens, Vigarous, Sabatier et Brun sont devenus professeurs à des distances plus ou moins rapprochées, et ont précédé Fouquet dans une carrière où ils auraient dû le suivre de loin. Il ne fut pas plus heureux dans ce second concours que dans le premier, quoiqu'il conservât, sur ses compétiteurs, les mêmes avantages. Il

n'est enfin resté de cette dispute, qui ne fut pas aussi sans scandale, que les savantes et élégantes préleçous, prononcées par lui, et qu'il crut devoir publier, exemple qui ne fut encore cette fois imité par aucun des concurrens. Le temps de dire la vérité sur plusieurs objets est venu, il faut en profiter, et ne point taire qu'il y avait un trafic établi sur les chaires de Montpellier. Pour obtenir le simple agrément du premier médecin du roi, car c'était le chancelier de France qui nommait, il fallait donner au moins dix mille francs. Cette somme était loin d'être à la disposition de Fouquet lors du premier concours; il eût été embarassé pour se la procurer à l'époque du second; il eût rougi, quand il eût eu de l'aisance, pour conserver ses propres expressions, d'acheter une chaire qu'il croyait aussi injuste qu'indécent de mettre à l'encan. Au reste, lors du troisième concours dans lequel il se présenta, le noble caractère de M. Lemonnier, premier médecin de Louis XVI, repoussait jusqu'à l'idée d'aussi honteuses transactions. Fouquet avait fait pendant quelques années des cours particuliers qui avaient permis d'apprécier ses talens pour l'enseignement. Il continua à voir des malades, à écrire, à donner quelques leçons, et ne perdit point entièrement l'espoir de devenir professeur public titulaire dans un temps plus équitable. On lui attribua une thèse estimée sur quelques affections convulsives de l'œsophage, qui parut en 1778. Le beau travail de Lind sur les fièvres et l'infection (*On fevers and infection*), publié à Londres en 1765, fut l'objet de ses méditations; il le traduisit, l'enrichit de notes, et le publia en 1780. En 1782, il fut nommé, par lettres-patentes du roi, enregistrées au parlement de Toulouse, pour suppléer dans leurs leçons MM. Imbert et Barthez, chancelier et vice-chancelier, fixés tous deux par d'importans emplois dans la capitale. Il s'acquitta de ces fonctions pendant plusieurs années. On crut, avec raison, reconnaître la manière du vice-professeur dans une dissertation sur le diabète présentée à la Faculté en 1783. Nous passons rapidement sur divers modes d'administrer le quinquina seul ou combiné à d'autres médicamens, et sur l'introduction, moins heureuse, de quelques poisons, en particulier de l'extrait de ciguë, dans notre thérapeutique. Fouquet prétendait, et il faut l'en croire, avoir obtenu beaucoup de succès; il s'applaudissait, quoiqu'il fût modeste, d'avoir popularisé et rendu salutaire l'usage de poisons redoutés. Quoi qu'il en soit, leur emploi, qui ne répondit point entre les mains d'autres praticiens habiles aux effets attendus et préconisés en Allemagne, fit, à sa réputation, un tort qu'il essayait en vain de dissimuler. Ce fut, au reste, avec tant de nouveaux titres acquis qu'alors, âgé de soixante-cinq ans, il se présenta pour la troi-

sième fois dans un concours. Celui-ci, ouvert en 1789, fut continué, en 1790, pour le remplacement de Sabatier et de Grimaud, morts à peu de distance l'un de l'autre. Voici dans l'ordre d'inscription, qui est celui d'ancienneté du doctorat, le nom de ses concurrens dans cette nouvelle dispute : MM. La Fabrie, La Caze, Jaubert, Baumes, Crespin, Vigarous, Berthe, Dumas, Dorthez, Goguet, Reybaud de Codure, et La Garde. MM. La Caze, Reybaud et La Garde se retirèrent presqu'au commencement du concours. Le dernier, employé à l'armée d'Italie comme médecin, fut tué, pendant l'insurrection de Vérone, les armes à la main et sur le seuil du grand hôpital militaire de cette place dont il disputait héroïquement l'entrée à de fanatiques assassins. M. de La Fabrie qui honore aujourd'hui comme professeur, l'Ecole de Montpellier, se retira dès la cinquième préleçon, en proclamant solennellement sa déférence et ses respects pour le célèbre concurrent que la voix publique proclamait. Fouquet fut nommé après sa sixième préleçon. Il avait, en entrant dans cette troisième lutte, l'assurance d'obtenir de la justice du roi l'une des chaires vacantes. Ce fut par un excès de délicatesse qu'il voulut, avant d'être installé, monter de nouveau comme candidat dans la chaire qu'il devait à jamais illustrer comme professeur. Si l'esprit des concurreus eût été moins préoccupé par les illusions de l'ambition, ils auraient dû pressentir l'issue de cette dispute lorsque leur rival, dans son premier discours, les entretint des jeux de la fortune qui, long-temps sévère pour lui, pourrait dans ses caprices couvrir ses cheveux blancs de quelques lauriers. Cette nomination fut accueillie avec un applaudissement général. Fouquet enseigna dans les écoles la séméiotique, et fit un cours fort intéressant sur les maladies vénériennes, qu'il avait tant étudiées, et dont il faisait remonter l'origine à une époque fort antérieure à la découverte du Nouveau-Monde. Lors de la nouvelle organisation de l'enseignement, Fouquet fut appelé à professer la clinique. Il s'acquitta de ses fonctions avec une distinction singulière, et pour en laisser des traces durables, il publia un recueil d'observations et un discours sur la clinique, productions dignes de toute la maturité de son beau talent. Il réunissait tout ce qui peut donner l'idée d'un philosophe et d'un médecin. Aux dons de l'esprit dont la nature l'avait comblé, elle avait ajouté une taille élevée et imposante, une figure décente, noble et calme. L'habitude de la gravité et d'une constante méditation était empreinte jusque dans sa démarche et ses attitudes. Il ne sortait de sa bouche que des discours pleins de sagesse, ornés de toutes les grâces de l'élocution. Son urbanité vraiment attique tenait à des mœurs douces et aux usages du graud monde qu'il avait fréquenté de fort

bonne heure. La littérature grecque ne lui était point étrangère, et il faisait ses délices de la lecture de Lucrèce, d'Horace, de Virgile, de Térence, de Juvénal, d'Ovide et de Catulle. Nonrri de bonne heure des écrits philosophiques de Cicéron, il imitait et rappelait souvent la pureté de son style. Montaigne et les grands écrivains du siècle de Louis xiv étaient encore au nombre de ses auteurs favoris. C'est Voltaire qu'il admira le plus parmi ses contemporains. Fouquet avait aussi lu les classiques anglais, italiens et espagnols. Parmi les médecins qu'il prisait le plus, étaient Hippocrate, et loin après lui Galien et Arétée parmi les anciens, Baillou, Sydenham et Baglivi parmi les modernes. Il ne cachait point à ses amis l'admiration que les éclairs de Van Helmont lui avaient par fois arrachée. Fouquet, qui avait honoré la médecine militaire pendant de longues années, fut encore appelé à y rentrer en 1804. C'était le juste prix des éminens services qu'il avait rendus, comme inspecteur, en novembre, décembre 1793 et janvier 1794, à l'armée des Pyrénées orientales; c'était une faible récompense de ce qu'il avait fait de mémorable dans sa propre province, en traitant avec tant de succès, en 1782, à Toulouse et dans les environs, la suette, qu'il regarda comme une épidémie non contagieuse. L'auteur de cet article, en le présentant à la nomination du ministre de la guerre, s'estima heureux d'acquitter une légère partie de la reconnaissance qu'il lui devait, et pour les encouragemens donnés à ses premiers travaux, et pour sa constante amitié. Fouquet appartenait à la plupart des plus célèbres académies de l'Europe. Il fut un des premiers membres de la Légion-d'Honneur, et il apprit avec une sorte d'attendrissement que le chef du gouvernement, recevant les premiers fonctionnaires de l'Hérault, leur demanda des nouvelles de la santé de Fouquet, le grand médecin. Fouquet fut marié, et perdit, après une longue et tendre union, une épouse dont il n'a point laissé d'enfans.

Voici ce qui reste de lui :

De fibræ naturâ, viribus et morbis in corpore animali. Montpellier, 1759, in-4°.

Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes. Montpellier, 1768, in-8°.

Traitement de la petite vérole des enfans, suivi de la traduction de la méthode d'inoculation de Dimsdale. Amsterdam et Montpellier, 1772, in-12.

De corpore cribroso Hippocratis seu de textu mucoso Bordevi. Montpellier, 1774, in-4°.

Prælectiones medicæ decem, habitæ in Ludovicæo medico Monspeliensi, pro regiâ cathedrâ vacante per obitum N. D. Gabrielis-Francisci Venel. Montpellier, 1777, in-12.

Ces préleçons traitèrent des objets suivans : *I. De certis et dubiis in systemate Harveiano de circulatione sanguinis. II. De veterum doctrinâ*

circà sanguificationem. III, IV et V. De vulneribus complicatis. VI. De usu medico ferri. VII. De aquarum mineralium martialium naturâ. VIII. De usu medico aquarum mineralium martialium. IX et X. De antisepticis propriè dictis.

Nous croyons devoir également conserver les titres de douze thèses ou questions que Fouquet eut à soutenir :

Quantum distet principium vitale hominis ab animâ cogitante.

Ici Fouquet se trouva fort embarassé, car il voulait être orthodoxe, ménager Barthez, et ne pas sacrifier entièrement quelques idées qui lui étaient propres. Il s'adressa plus d'une fois, en rédigeant et en soutenant cette thèse, ce passage d'Horace :

Periculosæ plenum opus aleæ
Tractas et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

Barthez et Fouquet vécurent, au reste, assez bien ensemble, et, dans les derniers temps de leur vie, ils se donnèrent fréquemment des témoignages respectifs d'attachement et d'estime.

Num ea phœnomena quæ coegerunt fingere existentiam spirituum animalium rectiùs deducantur ab interceptis nervorum sympathiis?

An leges progressivi motûs sanguinis ab Harveio ejusque sequacibus expositæ, falsitatis sint et dubii plenæ, sub multiplici respectu, damnosæque dum regulas dant faciundæ medicinæ?

Anevrismatum tum internorum cum externorum theoriam exponens.

An de usu hepatis rectiùs veteres recentioribus, an vice versâ?

An detur in ægritudinibus sedis affectæ certa ex pulsu diagnosis?

Num ex venenis quibuscumque tutissima possit obtineri medicina?

Num intùs assumptis tartaro-vitriolato, nitro, sale marino, alia immutata, alia vero radicitùs decomposita excernantur, et quænam tunc vero similiter habenda sit phœnomenis illius ratio?

Utrum plantarum quæ venenatæ dicuntur, usus externus æquè noxius sit æquè utilis ac usus ipsarum internus? Atque utrum varia earum combinatio inter se, aut cum aliis vegetabilibus, mineralibusve, alterutrorum vires augeat vel minuat?

Quænam sint certa quænam controversa circà motum chyli, tùm in vasis chyliferis, cùm in vasis mesaraicis?

An maniæ pluriès repetitæ venæsectio, et nùm hæc è pede instituta, respectu capitis, sit revulsoria?

An in tetano mercurialia sudoriferis sint anteponenda?

De nonnullis morbis convulsivis æsophagi.

Thèse présentée par M. Courant (Montpellier, 1778, in-4°.).

Mémoires sur les fièvres et sur la contagion par M. Jacques Lind, ouvrage traduit de l'anglais et augmenté de plusieurs notes par M. Henri Fouquet. Montpellier, 1780, in-12.

Dissertatio medica de diabete.

Présentée par M. Dautane (Montpellier, 1783, in-4°.).

Précis sur les maladies vénériennes, par M. Fordyce, traduit par M. Fouquet, augmenté de notes par M. Villars. Grenoble, 1791, in-8°.

Observations sur la constitution des six premiers mois de l'an V. Montpellier, 1798, in-8°.

Discours sur la clinique. Montpellier, 1803, in-4°.

Observations sur les bons effets de l'eau de Balaruc, prise en boisson et à des doses très-modérées dans quelques espèces de vomissement chronique.

Recueil des bulletins de la Société libre des sciences et belles-lettres de Montpellier, tome I, publié en 1803.

L'éloge de Fouquet fut prononcé, par M. Dumas, à la rentrée des écoles de 1807, en présence du prince archichancelier de l'empire, qui se trouvait à Montpellier, sa patrie. Il a été publié dans la même ville et la même année. M. Baumes a également lu, dans la Société de médecine pratique de Montpellier, un éloge de Fouquet, qui parut en 1808.

Ces deux éloges diffèrent essentiellement l'un de l'autre. Le premier est plus correct, plus oratoire et plus solennel. Le second, moins soigné sous le rapport du style, est plus médical. Tout le monde, au reste, a blâmé les odieuses personnalités répandues dans quelques notes du second de ces éloges, contre deux hommes, dont l'un (Dumas) est l'objet de nos regrets, et l'autre (M. le comte Chaptal) un des savans et des administrateurs qui ont le plus honoré et le mieux servi leur pays.

(R. DESGENETTES)

FOURCROY (Antoine-François), conseiller d'état, commandant de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut et de la plupart des Académies de l'Europe, professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle, à la Faculté de médecine de Paris et à l'Ecole polytechnique, naquit à Paris, le 15 juin 1755, de Jean-Michel de Fourcroy et de Jeanne Laugier. Son père, sorti d'une famille ancienne, dont plusieurs membres s'étaient distingués dans le barreau, exerçait à Paris l'état de pharmacien, en vertu d'une charge qu'il avait dans la maison du duc d'Orléans. Le jeune Fourcroy avait à peine atteint l'âge de raison qu'il se faisait remarquer par des répliques pleines d'esprit et de bon sens, et surtout par une extrême sensibilité. Privé de sa mère à l'âge de sept ans, il en ressentit une douleur si profonde qu'il se serait précipité dans sa fosse si on ne l'eût retenu, et que les soins de deux sœurs chéries eurent peine à le conserver à sa famille. Son père l'envoya de bonne heure, comme externe, au Collége d'Harcourt, où il ne brilla pas, dans ses études, autant que pourraient le faire croire les succès prodigieux qu'il a obtenus depuis. La passion qu'il avait prise en rhétorique pour la poésie, et son talent pour la déclamation, ont donné lieu de penser qu'il avait eu l'intention de se faire comédien. « C'est une erreur, dit M. Palissot de Beauvois, d'autant plus essentielle à relever qu'elle a été imprimée depuis sa mort. Le fait est, ajoute-t-il, que Fourcroy avait une mémoire extraordinairement heureuse. Il savait par cœur les plus brillans passages des poëtes; il se plaisait à les réciter et à les déclamer; souvent même dans la société privée de ses sœurs et de ses intimes amis, on l'a vu monter sur un lit qui lui tenait lieu de théâtre, et déclamer des scènes entières, cherchant à imiter les plus célèbres acteurs. »

Le célèbre Vicq-d'Azyr, qui voyait et estimait Fourcroy le père, frappé de l'heureuse physionomie du fils et des dispositions qu'il annonçait, lui offrit ses conseils et sa protection s'il voulait se livrer à l'étude de la médecine. Se faire recevoir médecin était une chose fort difficile dans la situation où se trou-

vait le jeune Fourcroy. A l'époque de sa plus grande fortune, dit M. Cuvier, on l'a entendu rappeler des détails plaisans sur le degré de détresse où il s'était trouvé réduit. Logé dans un grenier, dont la lucarne était si étroite que sa tête, coiffée à la mode de ce temps-là, ne pouvait y passer qu'en diagonale, il avait auprès de lui un porteur d'eau, père de douze enfans. Le jeune étudiant traitait les maladies de cette nombreuse famille; le voisin, de son côté, lui rendait service pour service; *aussi*, disait-il, *je ne manquais jamais d'eau.* Il se procurait chétivement le reste par les leçons qu'il donnait à d'autres étudians, par des recherches pour quelques écrivains, et des traductions qu'il vendait à un libraire qui, pour comble de malheur, ne lui paya que la moitié de la somme dont ils étaient convenus. Il est vrai, dit-on, que ce libraire eut la délicatesse d'acquitter le reste de sa dette, trente ans après, quand son créancier fut devenu directeur-général de l'instruction publique. Plusieurs années d'un travail assidu avaient mis Fourcroy dans le cas de passer ses examens; mais le diplôme de docteur revenait alors à plus de six mille francs. Ne pouvant se procurer cette somme, il se présenta, en 1780, au concours pour l'une des réceptions gratuites fondées par le docteur Diest, en faveur des étndians sans fortune. Il y avait alors une vive animosité entre la Faculté chargée de l'enseignement médical, et la Société royale de médecine, que le gouvernement venait d'établir pour recueillir les observations propres à reculer les bornes de l'art. Vicq-d'Azyr était sécrétaire de cette Société, et Fourcroy était le protégé connu de Vicq-d'Azyr. Ce seul motif fit repousser Fourcroy, qui n'eût pu obtenir son diplôme de médecin si la Société royale n'eût fait une collecte en sa faveur. Le même esprit de parti lui fit refuser le grade de docteur régent, ce qui l'empêcha de professer aux Ecoles de médecine. Cependant les plus grands obstacles étaient surmontés, et le sort de Fourcroy n'allait plus dépendre que de sa réputation. Il choisit pour la faire la voie des travaux scientifiques, qui donnent ordinairement aux médecins une renommée plus prompte, et ses premiers écrits, également remarquables, prouvèrent qu'il ne tenait qu'à lui de choisir la branche des sciences physiques où il voudrait se distinguer. On reconnaît, dit M. Cuvier, un digne élève de Geoffroy dans son *Abrégé de l'Histoire des insectes*, et un homme formé à l'école de Vicq-d'Azyr dans sa *Description des bourses muqueuses des tendons;* l'Académie des sciences lui en rendit témoignage, car ce fut comme anatomiste qu'elle le reçut en 1785. Mais, entraîné par le talent de Bucquet, qui était alors le plus célèbre professeur de chimie de la capitale, Fourcroy avait déjà depuis long-temps donné la préférence à cette science. Bucquet ayant prévu de bonne heure que Four-

croy serait un jour l'héritier de son talent, en fit son élève favori, lui prêta généreusement son laboratoire et son amphithéâtre pour faire des cours particuliers, et prit même soin de diriger vers lui la faveur du public. Un jour, que des souffrances imprévues l'empêchaient de faire sa leçon, il engagea Fourcroy à le remplacer. En vain celui-ci allègue qu'il n'a encore parlé que devant quelques camarades; le maître insiste, lui garantit le succès, et la première fois que Fourcroy parle en public, il parle pendant deux heures, sans hésitation, sans désordre, comme s'il eût été un professeur consommé. Fourcroy dut à son éloquence une réputation si prompte et si générale qu'à la mort de Macquer, arrivée en 1784, Buffon le nomma à la chaire de chimie du Jardin du roi, où il professa pendant plus de vingt-cinq ans avec un talent incomparable et un concours prodigieux d'auditeurs de toutes les nations. « Enchaînement dans la méthode, abondance dans l'élocution; noblesse, justesse, élégance dans les termes, comme s'ils eussent été longuement choisis; rapidité, éclat, nouveauté, comme s'ils eussent été subitement inspirés; organe flexible, sonore, argentin, se prêtant à tous les mouvemens, pénétrant dans tous les recoins du plus vaste auditoire; la nature lui avait tout donné. Tantôt son discours coulait également et avec majesté; il imposait par la grandeur des images et la pompe du style; tantôt variant ses accens, il passait insensiblement à la familiarité ingénieuse, et rappelait l'attention par des traits d'une gaîté aimable. Il savait distinguer, dans le rang le plus éloigné, l'esprit difficile qui doutait encore, l'esprit lent qui ne comprenait pas; il redoublait pour eux d'argumens et d'images; il variait ses expressions jusqu'à ce qu'il eût rencontré celles qui pouvaient les frapper; la langue semblait multiplier pour lui ses richesses; il ne quittait une matière que quand il voyait tout son nombreux auditoire également satisfait. Et ce talent sans égal brilla de son éclat le plus vif, selon la remarque de M. Cuvier, à l'époque où la science elle-même fit les progrès les plus inouis. » Nommé, en 1792, député suppléant de Paris à la Convention nationale, il ne fit usage de son talent oratoire que pour traiter des questions d'administration intérieure, et surtout d'instruction publique. Après la séparation de la Convention, Fourcroy fit partie du Conseil des anciens, d'où il sortit par le sort en 1798. L'année suivante, le premier consul l'appela au conseil d'état, où il resta jusqu'à sa mort. Il y fut principalement employé à la rédaction des réglemens et des projets de loi relatifs à l'instruction publique, dont il fut nommé directeur-général en 1801. On doit à son infatigable activité l'érection des Ecoles de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, celle de douze Ecoles de droit, d'une trentaine de lycées, et le rétablis-

sement de plus de trois cents colléges communaux. Chargé de préparer les décrets sur l'établissement de l'Université, ce travail fut pour lui une source de violens chagrins qui abrégèrent ses jours. Obligé de le recommencer plus de vingt fois avant que de le faire agréer à Napoléon, il se vit frustré de l'espoir qu'il avait conçu de devenir le chef de cette administration, et fut privé de la direction de l'instruction publique. Peu de temps après, des dotations ayant été faites à la plupart des conseillers d'état, Fourcroy ne fut pas compris dans cette distribution. Se croyant alors disgracié, sa gaîté naturelle l'abandonna. De jour en jour on remarquait une altération sensible dans ses traits; enfin, frappé d'une apoplexie foudroyante, au moment où il signait quelques dépêches, il expira, entouré de sa famille, entre les bras de M. Vauquelin, son collaborateur et son ami. Ainsi périt, le 16 décembre 1809, à l'âge de cinquante-quatre ans, le restaurateur de l'enseignement public, et l'un des plus célèbres professeurs de l'Europe. Quelques instans plus tard il eût été dissuadé, et eût recueilli le fruit de ses travaux et de ses services dans les bienfaits qui lui étaient réservés.

Les découvertes de ce célèbre chimiste sont très-nombreuses, mais la plupart lui sont communes avec le savant et modeste Vauquelin. « La principale expérience de M. Fourcroy, pour la chimie générale, dit M. Cuvier, est celle de la combustion de l'air inflammable, nommé gaz hydrogène par les nouveaux chimistes. Cavendish et Monge avaient découvert que cette combustion produit de l'eau, et l'on en avait conclu que l'eau est composée d'hydrogène et d'oxigène; mais l'eau que l'on obtenait, était toujours plus ou moins mélangée d'acide nitreux, ce qui fournissait aux antagonistes de la chimie moderne une objection qu'ils croyaient décisive. MM. de Fourcroy, Vauquelin et Séguin, parvinrent, en 1792, à obtenir de l'eau pure en opérant avec plus de lenteur, et montrèrent que l'acide venait de quelques parcelles d'azote toujours mêlées à l'oxigène, et qui brûlait avec l'hydrogène quand la combustion était vive. Un chimiste allemand, M. Gœttling, avait tiré une autre objection de ce que le phosphore luisait dans du gaz azote que l'on croyait pur, preuve, disait-il, que certains corps peuvent brûler sans oxigène. MM. Fourcroy et Vauquelin montrèrent que le phosphore se dissout dans l'azote, et n'y brûle que par un peu d'oxigène qui y reste. On pourrait aussi rapporter à la chimie générale les explications données par M. de Fourcroy de la détonation du nitre et des diverses poudres fulminantes, mais elles lui sont communes avec d'autres chimistes. Ce qui lui est plus particulier, c'est la découverte de plusieurs composés qui détonnent par la simple percussion, et qui ont tous pour base l'acide muriatique oxigéné mêlé à divers combustibles:

un coup de marteau enflamme ces mélanges avec un bruit violent. M. de Fourcroy a fait un grand nombre d'analyses, soit de minéraux à l'état concret, soit d'eaux plus ou moins minéralisées. Parmi ces dernières, on doit compter surtout celle de l'eau sulfureuse de Montmorency, faite en commun avec M. Delaporte en 1787, et qui a servi long-temps de modèle à ces sortes d'analyses, si importantes pour la médecine. Elle offrait des méthodes beaucoup plus exactes que celles de Bergman, parceque l'on y avait profité de tous les moyens indiqués par Priestley, pour retenir et pour examiner les fluides élastiques. L'un des phénomènes les plus curieux que l'on ait reconnus dans ces derniers temps, est celui des pierres qui tombent de l'atmosphère, et dont la composition, toujours semblable, ne ressemble à celle d'aucune des pierres connues sur la terre. M. de Fourcroy a travaillé avec M. Vauquelin à constater ce dernier caractère, qui fait l'une des preuves les plus essentielles du phénomène. C'est dans ses recherches sur les minéraux que M. de Fourcroy découvrit les moyens de distinguer et d'obtenir, à l'état de pureté, les deux terres nommées baryte et strontiane, si voisines des métaux par leur pesanteur, et des alcalis par leurs autres propriétés. Les procédés qu'il indiqua sont encore ceux dont on se sert aujourd'hui. Le platine ou l'or blanc, substance qui nous vient du Pérou, et qui, plus pesante et aussi inaltérable que l'or, est en même temps dure et susceptible de poli comme l'acier, passait pour un métal simple. Les travaux presque simultanés de MM. Descotils, Wollaston, Smithson-Tennant, ont découvert, il y a quelques années, qu'il s'y mêle quatre autres substances métalliques auparavant inconnues. Une ou deux de ces substances furent aperçues par MM. de Fourcroy et Vauquelin qui s'occupaient du platine en même temps que les chimistes dont nous venons de parler. Il existe un minéral appelé *arragonite*, qui est jusqu'à ce jour la pierre d'achopement de la chimie et de la minéralogie, parce qu'avec des formes cristallines, une dureté, une densité et une force réfringente différentes de celles du spath calcaire, il offre les mêmes élémens que ce spath, et dans la même proportion. MM. de Fourcroy et Vauquelin ont contribué à constater ce fait jusqu'à présent inexpliquable. A l'époque où beaucoup d'églises perdirent leur destination, une quantité immense de cloches fut livrée au commerce. Ces bruyans instrumens sont composés de cuivre et d'étain, mélange qui, dans cette proportion, n'est bon qu'à faire des cloches. Il fallait séparer ces métaux pour en tirer parti, et cela parut d'abord impossible. M. de Fourcroy imagina d'oxider, c'est-à-dire de calciner une partie de l'alliage, et de la mêler avec une autre partie non oxidée. L'oxide de cuivre de la première portion abandonne tout son oxigène à l'étain de

la seconde, et la fusion livre le cuivre pur. Ce procédé a tenu momentanément lieu à la France de mines de cuivre, et a été employé par quantité de fabricans qui n'en ont témoigné aucun gré à l'auteur. M. de Fourcroy a fait des recherches immenses sur les combinaisons salines; son histoire de l'acide sulfureux et des sels qu'il produit, est un ouvrage d'une grande patience, et qui remplit une lacune importante dans la chimie. Il a apprécié avec sagacité ce qui se passe quand on précipite les sels de magnésie ou de mercure par l'ammoniaque, et la nature des sels à base double qu'on obtient par ces opérations. Le degré d'oxigénation du mercure et du fer dans leurs différens sels, a aussi été l'objet de ses expériences; il a repris deux fois ses recherches sur le mercure, qu'il a terminées, en 1804, avec l'aide de M. Thenard. Le ministre lui ayant donné à examiner une nouvelle espèce de quinquina, apportée de Saint-Domingue, il en fit une analyse si détaillée, il y appliqua des moyens si nouveaux, que ce travail devint un modèle pour la chimie végétale. MM. Vauquelin, de Saussure et Thénard ont porté, depuis, cette branche de la science beaucoup plus loin; mais M. de Fourcroy leur avait servi de guide, comme Rouelle et Bucquet lui en avaient servi à lui-même, et il a pris part aussi, vers la fin de sa vie, à plusieurs analyses dans ce genre perfectionné, telles que celles des céréales et des légumineuses, qui ont jeté beaucoup de lumière sur la théorie de la germination, celle du blé carié, celle du suc d'oignon, remarquable surtout par la manne qui se forme dans sa fermentation. Il est un des premiers qui ait reconnu, dans les végétaux, cette substance appelée *albumine*, qui fait la base du blanc d'œuf, et dont le caractère est de se coaguler dans l'eau bouillante. L'on admettait avant lui, dans ce même règne, un principe que l'on nommait *arome*, et dont on dérivait les odeurs des diverses parties des plantes. Il a montré que les corps n'agissent sur l'odorat que par leur propre substance volatilisée. On regardait comme des acides particuliers ceux que l'on obtient de la distillation du bois et des gommes. MM. de Fourcroy et Vauquelin ont prouvé qu'ils ne sont que de l'acide acéteux altéré par un mélange d'huile, et cette découverte a permis de substituer, avec beaucoup d'économie, ces acides au vinaigre dans une foule d'emplois. L'un des phénomènes les plus compliqués de la chimie est la formation de l'éther, ou de cette substance, éminemment volatile, qui résulte de l'action de l'acide sulfurique concentré sur l'alcool. M. de Fourcroy s'en est occupé après beaucoup d'autres, et sa théorie est encore celle qui paraît la plus vraisemblable; il a constaté que l'avidité de l'acide pour l'eau contraint en quelque sorte les élémens de l'eau à se combiner autrement, et de ce fait une fois prouvé, il a déduit tous les

phénomènes ultérieurs. Mais de tous les travaux qui ont occupé M. de Fourcroy, ceux qui ont été les plus féconds, et qui lui donneront la plus longue célébrité, ce sont ses recherches sur les substances animales. Il y attachait une importance toute particulière, parce qu'elles lui paraissaient devoir lier plus intimement la chimie à la médecine, et il les considérait comme un des devoirs de sa chaire à la Faculté. Sa détermination de la quantité d'azote extraite par l'acide nitrique de chaque substance animale, quantité d'autant plus considérable que ces substances sont plus animalisées, a achevé de constater la nature de l'animalisation. Il a contribué plus qu'aucun de ses contemporains à fixer les caractères des principes immédiats du corps animal; de la fibrine; de la matière médullaire plus merveilleuse encore qui transmet les sensations et la volonté; de la gélatine qui, dans ses diverses formes, a pour fonction générale de retenir ensemble tous les élémens du corps. Diverses humeurs particulières, comme le mucus des narines, les larmes, le chyle, le lait, la bile, le sang, l'eau des hydropiques, ont été l'objet de ses analyses; il a examiné le tartre des dents; il n'est pas jusqu'à la composition chimique des os qui n'ait reçu un jour nouveau de ses recherches; il y a découvert le phosphate de magnésie que personne n'y avait trouvé avant lui. L'un des faits les plus curieux qu'il ait découverts, fut celui que lui offrit, en 1786, le cimetière des Innocens. Le gouvernement ayant résolu de supprimer ce foyer d'infection, qui, depuis un grand nombre de siècles, recevait les corps de la partie la plus peuplée de la capitale, défendit non seulement d'y enterrer, mais ordonna de transférer ailleurs les corps qui y étaient déposés, opération dangereuse qui fut exécutée avec autant d'habileté que de courage par MM. Thouret et de Fourcroy. Une grande partie de ces corps se trouva transformés en une substance blanche, grasse et combustible, semblable, pour l'essentiel, à celle que l'on nomme blanc de baleine, et qui se tire de la tête du cachalot. L'examen approfondi des circonstances, le rapprochement de quelques faits analogues montra que cette métamorphose a lieu pour toutes les matières animales préservées du contact de l'air dans les lieux humides, et l'on assure que l'on a tiré parti de cette découverte en Angleterre pour convertir, en matière bonne à brûler, les chairs des animaux que l'on ne mange pas; tant il est vrai qu'il n'est pas une de nos observations, en apparence les plus indifférentes, qui ne puisse devenir utile à la société. Cependant M. de Fourcroy estimait ses découvertes sur les calculs urinaires et sur les divers bézoards, plus que toutes les autres, parce qu'il en prévoyait une application plus immédiate au bien public. On ne connaissait avant lui qu'une sorte de calcul dans la vessie, dont

la nature acide avait été déterminée par l'illustre Scheele; M. de Fourcroy entrevit, vers 1798, d'après certaines expériences de M. Pearson, chimiste anglais, qu'il pouvait y en avoir de plusieurs espèces, que quelques-unes même ne seraient peut-être pas indissolubles. Il annonça aussitôt ses idées, et invita les médecins à lui envoyer les calculs dont ils pourraient disposer. Plus de cinq cents lui furent adressés. Il les examina, et les compara aux calculs des animaux, aux bézoards et aux concrétions. Les calculs de la vessie lui offrirent cinq combinaisons différentes, et il en trouva sept autres dans les différentes concrétions. Non content de les faire connaître par leur analyse, il leur assigna aussi des caractères extérieurs propres à les faire distinguer au premier coup d'œil, comme les naturalistes distinguent les minéraux. Il est déjà certain, par ces recherches, que le calcul des animaux herbivores peut se dissoudre par des injections de vinaigre affaibli, et l'on n'est pas entièrement sans espérance de produire le même effet sur quelques-uns des calculs humains. En même temps qu'il examinait les calculs, M. de Fourcroy faisait un grand travail sur l'urine de l'homme et des animaux, dont les résultats ont été d'un égal intérêt pour la chimie, pour la médecine et pour la physiologie. Les animaux herbivores ont une urine très-différente de celle de l'homme, mais les principes de celle-ci se retrouvent jusque dans les excrémens des oiseaux. Un résultat non moins piquant pour la physiologie a été la ressemblance de composition observée par M. de Fourcroy entre le sperme de certains animaux et la poussière fécondante de quelques plantes.

Telle est une légère esquisse de l'immense recueil de faits et d'expériences dont M. de Fourcroy a enrichi la chimie; s'il n'a pas eu le bonheur d'attacher son nom à quelqu'une de ces grandes vérités générales qui donnent une gloire populaire, il l'a inscrit en tant d'endroits et à tant d'articles particuliers, que les savans seront toujours obligés de le citer parmi ceux des savans les plus dignes de la reconnaissance publique. »

Fourcroy a publié :

Essai sur les maladies des artisans, traduit du latin de Ramazzini avec des notes et additions. Paris, 1777, in-12.

Leçons d'histoire naturelle et de chimie. Paris, 1781, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1789, 4 vol. in-8°. - *Ibid.* 1791, 5 vol. in-8°. - *Ibid.*, sous le titre nouveau de *Système des connaissances chimiques, et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*, 6 vol. in-4°., ou 11 vol. in-8°. 1801.

Cet ouvrage est une tachygraphie presque littérale des cours que Fourcroy faisait peu de temps avant sa mort, et présente un tableau assez complet des connaissances en chimie à l'époque où il parut.

Collection de mémoires de chimie. Paris, 1784, 1 vol. in-8°.

L'art de reconnaître et d'employer les médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain. Paris, 1785, 2 vol. in-8°.

Entomologia Parisiensis. Paris, 2 vol. in-16.
C'est une nouvelle édition du célèbre Geoffroy, augmentée d'un grand nombre d'espèces qu'il n'avait pas décrites.
Analyse de l'eau sulfureuse d'Enghien. Paris, 1788, 1 vol. in-8°.
Essai sur le phlogistique et les acides. Paris, 1788, in-8°.
Médecine éclairée par les sciences physiques. Paris, 1791, 4 vol. in-8°.
Philosophie chimique. Paris, 1792, in-8°. - *Ibid.* 1795 (ou 1796). - *Ibid.* 1806.
Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Les faits fondamentaux, sur lesquels reposait alors la chimie, y sont exposés avec autant de concision que de clarté. Il est a désirer qu'on en donne une nouvelle édition mise au niveau des connaissances actuelles.
Procédés pour extraire la soude du sel marin. Paris, 1795, in-4°.
Tableaux synoptiques de chimie. Paris, 1805, in-fol. allant.
Il a travaillé avec Lavoisier, Berthollet et Guyton-Moreau à la Méthode de nomenclature chimique (Paris, 1787, in-8°.).
Il a fait encore les leçons de chimie à l'usage des élèves de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, et à l'usage des dames, 2 vol. in-16.
Il a inséré un grand nombre d'articles dans l'Encyclopédie méthodique et dans le Dictionaire des sciences naturelles.
Les Mémoires de l'Académie des sciences, de la Société de médecine et de l'Institut, les Annales de chimie et celles du Muséum d'histoire naturelle, le Journal de physique, la Décade philosophique, les Bulletins de la Société philomatique, de la Société médicale d'émulation, du Lycée et l'Athénée des arts contiennent un grand nombre de ses mémoires.
C'est en l'honneur de Fourcroy que Ventenat a donné le nom de *furcræa* à l'*agave vivipara*, belle plante de la famille des liliacées, qui se trouve dans l'Amérique espagnole. MM. Palisset de Beauvois et Cuvier ont donné chacun un éloge historique de Fourcroy. (DESCURET)

FOURNIER DE PESCAY, chevalier de la légion-d'honneur, né à Bordeaux le 7 septembre 1771, entra au service, en qualité de chirurgien aide-major, le 10 mars 1792. Il devint chirurgien-major au mois de septembre de la même année. En 1793, il quitta la carrière chirurgicale, et obtint le grade de médecin ordinaire, qu'il abandonna, en 1794, pour devenir l'adjoint du célèbre Saucerotte, chirurgien en chef de l'armée du Nord. En 1796, il passa, en qualité de chirurgien en chef adjoint, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Licencié à la paix, il se fixa à Bruxelles, où il se livra à la pratique et à la littérature médicales. Il devint professeur de pathologie interne à l'Ecole secondaire de médecine de cette ville. Il fut un des fondateurs de la Société de médecine de Bruxelles, et rédigea, en qualité de secrétaire-général de cette compagnie, les quatre premiers volumes des Actes qu'elle publiait. Il fonda aussi, à Bruxelles, le *Nouvel esprit des journaux*, recueil à la fois littéraire et scientifique, destiné à remplacer l'*Esprit des journaux*, dont les événemens de la guerre avaient arrêté la publication. Il reprit ensuite du service, et fut nommé chirurgien-major du corps des gendarmes d'ordonnance qui avait été créé en 1806. Il quitta dès-lors Bruxelles, et vint se fixer à Paris, où il avait fait ses premières études. Le roi d'Espagne, pendant son séjour

à Valençay, le nomma son médecin, et lorsqu'il quitta ce service, le monarque lui accorda une pension. Il fut nommé, au mois de janvier 1813, secrétaire du conseil de santé des armées, et il occupe encore cette place.

M. Fournier rédige seul, depuis la mort de Biron, les *Mémoires de médecine, chirurgie et pharmacie militaires*, recueil qui contient une multitude de faits intéressans fournis par nos officiers de santé militaires les plus distingués, et qui est actuellement au onzième volume. Biron n'a coopéré qu'à la rédaction des trois premiers. M. Fournier a lu, à la première classe de l'Institut, plusieurs Mémoires qui ont obtenu l'assentiment de cette compagnie; on distingue, parmi ces travaux, des considérations sur le grasseyement, ainsi que des observations sur la musique, envisagée sous le rapport des effets qu'elle produit sur l'homme sain et sur l'homme malade. Indépendamment d'un grand nombre d'articles, insérés soit dans le *Dictionaire des sciences médicales*, soit dans la *Biographie universelle*, soit dans la plupart des journaux littéraires et scientifiques de Paris, ce médecin a composé les ouvrages suivans, dont quelques-uns sont exclusivement consacrés à la littérature.

Essai historique et pratique sur l'inoculation de la vaccine. Bruxelles, 1801, in-8°.

Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, dont la quatrième est enrichie de figures.

Du tétanos traumatique. Bruxelles, 1803, in-8°.

Dans ce mémoire, couronné en 1802 par la Société de médecine de Paris, M. Fournier établit que le tétanos dépend toujours d'une irritation nerveuse, laquelle peut être produite par une multitude de causes excitantes, soit externes, soit internes, qu'il faut reconnaître et combattre, afin de guérir cette affection. Il a fait justice de tous les remèdes prétendus spécifiques que l'empirisme lui oppose trop souvent.

Propositions médicales sur les scrofules, suivies de quelques observations sur les bons effets du muriate de baryte dans les affections scrofuleuses. Strasbourg, 1803, thèse in-4°.

Les observations qui forment la base de cette dissertation datent de 1795; M. Fournier est par conséquent l'un des médecins qui ont, les premiers, répété en France les essais de Crawfort sur les effets du muriate de baryte.

Encore un mot sur les deux Gendres, ou Lettre d'un habitant de Versailles. Paris, 1811, in-8°.

Le vieux troubadour, ou les amours, poème en cinq chants de Hugues de Xentralès, traduit de la langue romane. Paris, 1812, in-12.

Les étrennes, ou Entretiens des morts, etc. Paris, 1813, in-8°.

Nouveau projet de réorganisation de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France. Paris, 1817, in-8°.

M. Fournier a traduit, de concert avec l'auteur de cet article, le *Traité des principales maladies des yeux*, d'A. Scarpa, *accompagné de notes et additions* (Paris, 1821, 2 vol. in-8°.).

Notice biographique sur François de Pescay, cultivateur de Saint-Domingue. Paris, 1822, in-8°.

Ce mémoire, dans lequel l'auteur a fait l'histoire des travaux les plus remarquables de son père, fut couronné, en 1820, par la Société royale d'agriculture. (BÉGIN)

FOURNIER (DENYS), chirurgien de Lagny, exerça son art à Paris, et mourut dans cette ville le 25 novembre 1683. Il a inventé des instrumens, et en a perfectionné beaucoup d'autres ; on vantait surtout son habileté dans l'art de la prothèse. Ses ouvrages, tous fort insignifians, sont :

Traité de la gangrène, et particulièrement de celle qui survient en la peste. Paris, 1670, in-12.

Fournier recommande l'usage des escarrotiques.

L'économie chirurgicale pour le rhabillement des os du corps-humain, contenant l'ostéologie, la nosostéologie et l'apocatastostéologie. Paris, 1671, in-4°.

Les descriptions anatomiques sont fort exactes, et les préceptes chirurgicaux assez bons. Du reste, il y a peu de Fournier lui-même dans ce livre, presque tout est tiré d'Oribase et de Paré.

L'économie chirurgicale pour le rétablissement des parties molles du corps humain, avec un petit traité de myologie. Paris, 1671, in-4°.

Rédigé sur le même plan que le précédent, mais beaucoup moins intéressant.

Les principes de chirurgie. Paris, 1671, in-4°.

Traité méthodique des bandages. Paris, 1671, in-4°. -*Ibid.* 1678, in-8°.

L'accoucheur méthodique, qui enseigne la manière d'operer dans tous les accouchemens naturels et artificiels, tôt, sûrement et sans douleur. Paris, 1677, in-12.

Comme tous les précédens, cet ouvrage n'est qu'une compilation.

FOURNIER (*André le*), médecin de Paris, plus connu sous le nom de *Furnerius*, fut doyen de la Faculté en 1518 et 1519. On a de lui un ouvrage sur la cosmétique, intitulé :

La décoration d'humaine nature, où est montrée la manière et receptes pour faire savons et eaux délicieuses, pour laver et nettoyer le corps et les habillemens. Lyon, 1582, in-12.

FOURNIER (*Esprit*), médecin du roi de France, a publié :

Discours des admirables qualités des eaux minérales à Bagnolz. Lyon, 1636, in-8°.

FOURNIER (*Jean*), des environs de Cahors, et médecin de Montpellier, a laissé :

Dissertatio de carie ossium. Montpellier, 1742, in-4°.

Observations et expériences sur le charbon malin, avec une méthode assurée de le guérir. Lyon, 1769, in-8°.

FOURNIER (*Mathieu-Denys*) ; sous sa présidence il a été soutenu une thèse intitulée :

Ergò prima proles sana corporis constitutione felicior. Paris, 1699, in-4°.

FOURNIER (*Nicolas*) a publié :

Réponse à l'examen supposé et à la réfutation prétendue de la consultation. Paris, 1751, in-4°.

Réponse à la lettre du D. Quichotte de la médecine. Paris, 1757, in-4°. (Z.)

FOWLER (THOMAS), médecin anglais dont le nom sera long-temps célèbre dans l'histoire de la médecine, naquit à York le 22 janvier 1736. Ses parens l'ayant destiné à la pharmacie, il embrassa cette profession sans répugnance ; mais tout

à coup il s'en dégoûta, en 1774, après avoir tenu pendant quinze ans une officine dans sa ville natale, et se rendit à Edimbourg, résolu de s'y livrer sérieusement à l'étude de la médecine proprement dite. Au bout de quatre années d'études, il soutint, en 1778, une thèse sur le traitement de la petite-vérole à l'aide du mercure, et obtint le titre de docteur. S'étant établi ensuite à Straffort, il y dirigea pendant quelque temps l'hôpital, que les magistrats de la ville avaient confié à ses soins, et ne tarda pas à acquérir une pratique étendue. En 1791, il revint à York, et n'y fut pas moins favorablement accueilli; après avoir été débarassé d'un asthme convulsif fort grave, qui le tourmenta pendant plusieurs années, il fut nommé, par acclamation, en 1796, médecin de l'hôpital des fous quakers, établissement qu'il dirigea jusqu'à sa mort arrivée le 22 juillet 1801. Son principal titre à la célébrité dérive de ce qu'il a non pas introduit l'usage de l'arsenic en médecine, mais tiré ce médicament de l'oubli dans lequel les praticiens l'avaient laissé tomber depuis long-temps. C'était l'acide arsénieux qu'il employait, et il le considérait comme un excellent remède contre les fièvres intermittentes. Cette substance étant un des plus puissans stimulans que nous possédions, on n'a pas lieu d'être surpris de ce qu'elle produit quelquefois les mêmes effets que d'autres médicamens tirés de la même classe; mais, comme ceux-ci, elle échoue souvent, et de plus elle a sur eux l'immense désavantage d'exiger des précautions infinies, car elle appartient en même temps à la classe des poisons les plus subtils. Tout médecin doit trembler à la seule idée, non pas de populariser, mais seulement de répandre parmi les routiniers et les empiriques un agent aussi redoutable. Les ouvrages de Fowler sont :

Medical reports on the effects of tabacco, principally with regard to its diuretic qualities in the cure of dropsies and dysuries. Londres, 1785, in-8°.

On trouve un extrait de cet ouvrage dans le Journal de médecine (tome LVI, page 374).

Medical reports on the effects of arsenic in the cure of agues, remittent fevers, and periodic headach. Londres, 1786, in-8°.

Medical reports of the effects of blood-letting, sudorifics and blistering in the cure of the acute and chronic rheumatism. Londres, 1795, in-8°. -Trad. en allemand, Breslau, 1795, in-8°.

Fowler a inséré, dans les Mémoires de la Société royale de Londres, la relation d'une fièvre quarte invétérée, qui fut guérie par l'application de l'électricité, et dans les Annales de médecine de Duncan, celle d'une autre fièvre intermittente qui céda à l'emploi de l'arsenic. (o.)

FRACANZANO (Antoine), en latin *Fracantianus*, médecin de Vicence, fit ses études et prit le bonnet de docteur en médecine à Padoue, enseigna pendant dix ans, depuis 1529, la logique dans cette Université, y devint, en 1539, professeur

extraordinaire de médecine, fut nommé professeur ordinaire en 1546, obtint, en 1562, une chaire à Bologne, et revint, en 1564, enseigner à Padoue, où il mourut en 1569, décoré du titre de premier professeur de médecine. Il eut pour successeur le célèbre Mercuriali, et laissa un petit nombre d'ouvrages dont le P. Angiolgabriello a donné la liste dans sa Bibliothèque de Vicence, et parmi lesquels le suivant mérite seul d'être cité.

De morbo gallico liber. Padoue, 1563, in-4°. - Bologne, 1564, in-4°.
Ce livre a été publié par un élève de Fracanzano. Celui ci s'y prononce en faveur des frictions mercurielles, et contre tout autre mode de traitement des maladies vénériennes. Il assure que la salsepareille et la squine n'ont jamais guéri personne de ces affections, ce que nous croyons bien volontiers, sans pourtant admettre la spécificité du mercure; quant au gaïac, il prétend que cette substance, administrée imprudemment, *échauffe le sang*, et occasione quelquefois l'épilepsie. Il s'élève avec force contre l'emploi des fumigations mercurielles. (J.)

FRACASSATI (Charles), professeur de médecine d'abord à Bologne, sa patrie, puis à Pise, florissait au dix-~~huitième~~ siècle. L'anatomie fut la branche des sciences médicales à laquelle il donna la préférence, mais il la cultiva plutôt en érudit qu'en observateur, quoiqu'on trouve parfois des idées nouvelles, et souvent des descriptions exactes dans ses ouvrages, dont voici les titres :

Oratio in funere B. Massarii. Bologne, 1655, in-4°.
Prælectio medica in Aphorismos Hippocratis. Bologne, 1659, in-4°.
Dissertatio epistolica responsoria de cerebro ad Marcellum Malpighium.
Exercitatio epistolica de linguâ, ad Johannem Alphonsum Borellium.
Ces deux lettres ont été imprimées avec celles de Malpighi (Bologne, 1665, in-12), et réimprimées dans le tome second de la Bibliothèque anatomique de Manget.

Les Transactions philosophiques contiennent deux Mémoires de Fracassati; l'un est destiné à décrire les phénomènes que produit l'injection de l'acide nitrique étendu d'eau dans les veines, l'autre à faire connaître les différentes couleurs que le sang refroidi acquiert lorsqu'on le laisse en repos. (J.)

FRACASTOR (Jérôme) naquit à Vérone, en 1483, d'une ancienne famille patricienne. Ses lèvres étaient, à fort peu de chose près, collées l'une sur l'autre quand il vint au monde, et il fallut pratiquer une opération pour lui ouvrir la bouche. Il était encore en bas âge lorsque sa mère, qui le portait dans ses bras, fut frappée de la foudre. Devenu le seul objet de la tendresse de son père, il reçut une solide et brillante éducation, et s'appliqua, à Padoue, avec la plus grande ardeur, à l'étude de la physique et des mathématiques, auxquelles il associa bientôt celle de la médecine. A l'âge de dix-neuf ans, Fracastor professait, à Padoue, la dialectique, lorsque la guerre vint interrompre tout enseignement public. Il perdit son père à cette époque, et il se disposait à retourner à Vérone, sa patrie,

quand Barthélemi Alviano, général des troupes de la république de Venise, protecteur éclairé des sciences et des lettres, l'accueillit, et l'attacha à sa fortune, qui fut entremêlée de succès et de revers, sans qu'il perdît jamais l'estime et la confiance du plus ombrageux des gouvernemens. Le Mécène de Fracastor voulant le soustraire au tumulte des armées, lui procura, à des conditions avantageuses, une chaire dans l'Académie de Porto-Naone qu'il venait de fonder dans le Frioul. Ce fut là que Fracastor composa ou plutôt commença sa Syphilis, dont la correction et le perfectionnement ont dû l'occuper une partie de sa vie. Le sujet de cet admirable poème est le fléau redoutable et toujours subsistant, quoique bien affaibli, qui attaque l'espèce humaine dans les sources de la vie et de la reproduction. Fracastor ne pense pas que cette maladie vienne d'Amérique, et la regarde comme fort antérieure à la découverte du Nouveau-Monde. Il la fait dépendre de conditions spéciales de l'atmosphère, comme on l'observe dans beaucoup d'autres maladies épidémiques, contagieuses ou non contagieuses, et il la peint répandue dans l'Italie par les armées françaises. Le mercure et le gaïac, dont la découverte est amenée avec art et célébrée avec toutes les grâces et toute la pompe de la plus belle versification, sont les deux antidotes qui rendent au héros du poème, à Syphilis hideux et flétri, tous ses premiers charmes. Un littérateur plein de sagacité et de goût, Ginguenée, a dit de la Syphilis : « Le mal décrit dans ce poème est affreux, mais n'a rien de honteux, parce qu'il ne suppose aucune immoralité, aucun usage licencieux des plaisirs de l'amour, ni même aucune influence de ses plaisirs. Vénus est à peine nommée dans ce poème. Ce n'est pas de son courroux que Syphilis est victime, mais du courroux d'Apollon. » Fracastor suppose, en effet, que le jeune et beau berger, trop enorgueilli de la possession de ses immenses troupeaux, outrage le dieu du jour qui le punit de sa témérité; mais ce que l'on ne peut assez admirer dans la Syphilis, c'est cette déchirante peinture des maux de l'Italie :

Dii patrii, quorum Ausonia est sub numine, tuque
Tu Latii, Saturne, pater, quid gens tua tantum
Est merita? An quidquam superest dirique gravisque,
Quod sit inexhaustum nobis? Et quod genus usquam
Aversum usque adeo cœlum tulit? Ipsa labores
Parthenope, dic prima tuos, dic funera regum
Et spolia, et prædas, captivaque colla tuorum.
An stragem infandam memorem, sparsumque cruorem
Gallorum Italumque pari discrimine, quum jam
Sanguineum, et defuncta virum, defunctaque equorum
Corpora volventem, cristasque atque arma trahentem

Eridanus pater acciperet rapido agmine Tarnum?
Te quoque spumantem, et nostrorum cædo tumentem,
Abdua, non multo post tempore, te pater idem
Eridanus gremio infelix suscepit, et altum
Indoluit tecum, et fluvio solatus amico est.

Fracastor continue à exprimer ainsi de la manière la plus touchante et la plus élevée son amour de la patrie :

Ausonia infelix, en quo discordia priscam
Virtutem, et mundi imperium perduxit avitum.
Angulus est ne tui aliquis, qui barbara non sit
Servitia et prædas et tristia funera passus?
Dicite vos, nullos soliti sentire tumultus,
Vitiferi colles, qua flumine pulcher amœno
Erethenus fluit, et plenis lapsurus in æquor
Cornibus, Euganeis properat se jungere lymphis.
O patria, o longum felix, longumque quieta
Ante alias, patria o divûm sanctissima tellus,
Dives opum, fœcunda viris, lætissima campis
Uberibus, rapidoque Athesi et Benacide lympha,
Ærumnas numerare tuas, summamque malorum.
Quis queat? et dictis nostros æquare dolores,
Et turpes ignominias et barbara jussa?
Abde caput, Benace, tuo et te conde sub amne,
Victrices nec jam deus interlabere lauros.

Au tableau de ces déplorables infortunes publiques, Fracastor unit celui des pertes de l'amitié dans la personne de l'un des trois frères Torriani (Marc-Antoine), esprit orné et excellent citoyen, dont la mort prématurée était aussi une calamité publique :

En etiam, seu nos agerent crudelia nulla
Nec lacrymæ planctusve forent, et dura tot inter,
Spes Latii, spes et studiorum et Palladis illa
Occidit, ereptum musarum e dulcibus ulnis
Te miserum ante diem crudeli funere Marce
Antoni, ætatis primo sub flere cadentem
Vidimus extrema positum Benacide ripâ,
Quem nudia inter saxa sonans sacra abluit unda.
Te ripæ flevere Athesis, te voce vocare
Auditæ per noctem umbræ manesque Catulli,
Et patrios mulcere nova dulcedine lucos.

Fracastor, à l'exemple de Virgile finissant ses Géorgiques, termine le beau morceau ci-dessus par l'indication de l'époque mémorable où il écrit, c'est-à-dire la ligue de Cambrai entre Louis XII, Maximilien, roi des Romains, et le pape Jules II

pour la possession du duché de Milan, du royaume de Naples et de la république de Gênes :

Tempestate illa Ausoniam rex Gallus opimam
Vertebat bello et Ligurem ditione premebat,
Parte alia Cæsar ferro superabat et igne
Euganeos, placidumque Silen, Carnumque rebellem,
Et totum luctus Latium, mœrorque tenebat.

Comment peut-il se faire que Haller, voulant apprécier le mérite de Fracastor, comme poète, ait porté sur lui le jugement suivant, aussi inique qu'il est bizarre? *Dictio cæterum humilis, neque vitiosis numeris pura ut præterea antiquos sæpe non imitaretur sed exscriberet. Christianæ fidei vestigia cum paganis fabulis non bene commiscuit* (*Bibliotheca medicinæ practicæ, tomus I, pagina* 522). On croit avoir le droit de dire que Haller n'avait point lu la Syphilis. Poète lui-même, il n'eût pas méconnu tant de beautés; mais ce qui démontre la vérité de notre opinion, c'est qu'on ne trouve nulle part dans ce poème cette inconvenante association, et pas même un seul mot qui ait trait à ce mélange du paganisme et du christianisme reproché à Fracastor. Haller aurait-il voulu parler d'un autre poème, un peu antérieur, dû à Sannazar, dont le titre et le sujet sont si différens (*De partu Virginis*), et où l'on retrouve effectivement cette bizarre réunion? Haller n'avait pas plus lu cette célèbre et élégante production que la Syphilis elle-même. Fracastor fut apprécié par de meilleurs juges, et honoré, de son vivant, des suffrages de Sannazar, de Bembo, de Scaliger, enfin de tout ce que l'Italie avait de plus illustre, et c'était le siècle de Léon x.

Après la bataille de la Ghieradadda, où les Vénitiens furent complétement défaits par les Français, Fracastor s'enfonça dans une retraite qu'il choisit sur les monts Incasti à peu de distance de Vérone, et où il continua à se livrer à l'étude des lettres, de la physique et des mathématiques, ainsi qu'à la pratique de la médecine, pour laquelle il était consulté de toutes parts. Le pape Paul III, de la maison Farnèse, lui conféra, dans sa retraite, le titre de son premier médecin, et ce fut aussi en cette même qualité qu'il parut au concile de Trente. L'histoire secrète de ce temps nous fait connaître que Fracastor, se prêtant à la politique et aux intérêts du souverain pontife, coutribua puissamment à la translation du concile à Bologne, sous le spécieux prétexte d'une maladie qui ravageait la ville de Trente. Quoi qu'il en soit, le concile y retourna bientôt par les ordres d'un autre pape, Jules III (Jean-Marie del Monte), qui le suspendit ensuite par une bulle. Ceux qui nous ont transmis des détails sur la vie de Fracastor, nous apprennent qu'il était en

public sérieux, méditatif et un peu taciturne, tandis que, dans la vie privée, au milieu de sa nombreuse famille, et dans la société de ses amis, il était enjoué, aimait et cultivait les arts agréables et plus particulièrement la musique. Fracastor fut frappé, le 8 août 1553, à l'âge de soixante-onze ans, d'une apoplexie; elle lui laissa, dans les premiers instans, assez de connaissance pour lui permettre de réclamer, par des signes, quelques secours utiles dans cette fatale position; il ne put être entendu, et mourut en peu d'heures. Ses nombreux et puissans amis le firent transporter à Vérone, où il fut inhumé, avec pompe, dans l'église de Ste.-Euphémie. L'Italie retentit des regrets qu'excita la perte de Fracastor, et Jules-César Scaliger fit en quelque sorte son apothéose dans un poème intitulé : *Aræ Fracastoreæ*. Jean-Baptiste Ramusio, célèbre par la collection qu'il a publiée sur les voyages maritimes, et dont il devait l'idée et même une partie de l'exécution à Fracastor, fit placer, près de la porte de St.-Benoît, les deux médaillons en bronze de Fracastor et de Novagero, autant comme un hommage dû à leurs talens que pour laisser un témoignage public de leur constante amitié. Peu de temps après, la ville de Vérone, voulant renouveler, pour Fracastor, les honneurs qu'elle avait rendus à Catulle et à Pline l'ancien, nés tous deux dans ses murs, lui fit élever une statue en marbre, sur le piédestal de laquelle on plaça cette inscription :

Hieronimo Fracastori
Paulli Philippi F.
Ex publicá auctoritate
anno M. D. LIX.

Voici l'énumération des ouvrages de cet illustre médecin :

Syphilidis, sive de morbo Gallico libri tres. Vérone, 1530, in-4°. - Paris, 1531 et 1539, in-8°. et in-4°. - Bâle, 1536, in-8°. - Lyon, 1547, in-12. - Anvers, 1562 et 1611, in-8°. - Londres, 1720, in-4°., 1746, in-8°. - Padoue, 1744, in-8°. - Trad. en français, avec des notes, par Macquer et Lacombe, Paris, 1753, in-12. - en italien par Ant. Tirabosco, Vérone, 1739, in-4°. - Par Pierre Belli, Naples, 1731, in-8°. - et par Sébastien degli Antoni, Bologne, 1738, in-4°.

De vini temperaturá. Venise, 1534, in-4°.

Ecrit dans les idées de Galien.

Homocentricorum, sive de stellis liber unus; de causis criticorum dierum libellus. Venise, 1535, in-4°., 1538, in-8°.

On trouve dans cet ouvrage, qui offre deux parties distinctes, l'astronomique et la médicale, des vues assez singulières. Fracastor avait, par exemple, entrevu la précieuse découverte du télescope en imaginant de placer l'un sur l'autre deux verres à lunettes pour observer le ciel. La partie médicale n'est point exempte d'erreurs et de crédulité.

De sympathiá et antipathiá rerum liber unus; De contagionibus et contagiosis morbis et eorum curatione libri tres. Venise, 1546, in-4°. - Lyon, 1550, 1554, in-16 et in-8°.

De ces deux ouvrages publiés ensemble, le dernier est le plus intéressant et contient de bonnes choses sur la variole, la peste, la suette, la fièvre pétéchiale, la rage, les maladies vénériennes et plusieurs affections de la peau. Fracastor est le premier qui ait parlé de la contagion de la phthisie pulmonaire, et la doctrine qu'il a émise, quoique combattue par un grand nombre de bons observateurs en Europe, est encore adoptée en Espagne, en Italie, en Sicile, et peut-être dans beaucoup d'autres pays. Elle est même consacrée par les lois sanitaires. Fracastor avait composé un poème intitulé *Joseph*, dont il ne reste que deux chants. Il existe encore de lui un recueil de poésies latines et quelques vers italiens. Toutes ces productions poétiques ont été réunies et publiées à Padoue en 1728, in-8°.

La collection des œuvres de Fracastor parut pour la première fois sous ce titre :

Hieronymi Fracastorii Veronensis opera omnia, in unum proximè post illius mortem collecta; Accesserunt Andreæ Naugerii patricii Veneti orationes duæ, carminaque nonnulla. Venise, 1555, in-4°.

On trouve dans ce recueil, outre les pièces déjà indiquées, les trois suivantes qui paraissent pour la première fois : I. *Naugerius sive de poeticâ dialogus*. II. *Turrius, sive de intellectione dialogus libri duo*. III. *Fracastorius, sive de animâ dialogus*. Venise, 1574-1584, in-4°. - Lyon, 1591, 2 vol. in-8°. - Montpellier, 1622, 2 vol. in-8°. - Genève, 1621, 1637 et 1671, in-8°.

Alcon sive de curâ canum venaticorum, joli poème que l'on a regardé comme peu inférieur à la Syphilis pour la versification, n'a été réuni aux autres ouvrages de Fracastor que dans les éditions postérienres au seizième siècle, et il ne paraît pas qu'il ait jamais été imprimé séparément. On le retrouve dans la collection latine des poëtes italiens (*Carmina illustrium poëtarum Italorum*). Rigaud a également inséré l'Alcon dans les *Rei accipitrariæ scriptores*, publiés à Paris, en 1612, in-4°. Les poésies de Fracastor ont encore été plusieurs fois réimprimées collectivement et séparément. Il ne faut pas oublier les éditions de la Syphilis, avec la belle traduction de Vincent Benini, publiées par les Volpi à Bologne en 1718, in-8°., et 1739, in-4°. Cette dernière édition est surtout rare et recherchée. On conserve encore en médecine, et on fait un assez fréquent usage du *diascordium*, composition due à Fracastor. Frédéric-Otto Mencken a publié à Leipzick, en 1731, in-4°., l'écrit suivant : *De vitâ, moribus, scriptis, meritisque Hyeronimi Fracastorii commentatio.* (R. DESGENETTES)

FRAGOSO (JEAN), né à Tolède, chirurgien du roi Philippe II, jouissait d'une grande réputation que lui avaient acquise son habileté dans la pratique des opérations et ses grandes connaissances en chirurgie. Ses écrits sont :

Erotemas cirurjicos, en que se ensena lo mas principal de la cirurjia, con su glosa. Madrid, 1570.

Discursos de las cosas aromaticas, arooles, frutas y medicinas simples de la India. Madrid, 1572, in-8°.

Ce discours a été traduit en latin par Israël Spach de Strasbourg, et publié en cette ville en 1601, in-8°.

De succedaneis medicamentis, cum animadversionibus in quam plura medicamenta composita, quorum est usus in hispanis officinis. Madrid, 1575, in-8°.

De medicamentorum compositione. Madrid, 1575, in-4°.

Les deux traités précédens ont été publiés ensemble à Madrid en 1583.

De la cirurjia, de las evacuaciones, antidotario. Madrid, 1581, in-fol.

Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre de
Cirurjia universal enmendada y anadida. Alcala de Henarès, 1601, in-fol. (B. et L.)

FRAMBOISIÈRE (Nicolas-Abraham de la), plus généralement connu sous le nom de *Frambesarius*, était fils d'un médecin de Guise, qui lui enseigna lui-même les premiers élémens de l'art de guérir, et il vint au monde dans le seizième siècle. Etant venu s'établir à Paris, il y obtint la place de professeur au Collége royal et celle de médecin de Louis XIII. L'époque de sa mort n'est pas connue. On a de lui :

Canonum et consultationum libri tres, quibus aphoristica methodus medendi omnibus affectibus corporis continetur. Paris, 1595, in-8°. - *Ibid.* 1619, in-8°. - Trad. en français, Lyon, 1669, in-4°.

Description de la fontaine minérale depuis peu découverte au territoire de Rheims. Paris, 1606, in-8°.

Ordonnance sur les préparations des médicamens, tant simples que composés, nouvellement réformées. Paris, 1613, in-4°.

Ces écrits, et plusienrs autres, parmi lesquels nous devons surtout citer une apologie des médicamens chimiques, ont été réunis ensemble sous le titre de

Opera medica. Francfort, 1629, in-4°. - Trad. en français, Rouen, 1631, in-fol.; Lyon, 1664, in-fol.; *Ibid.* 1669, in-fol.

Ambrosiopœa quâ elegantes medicamentorum præparationes præscribuntur. Paris, 1622, in-12.

Framboisière a copié servilement Paré en plus d'une occasion. Il n'avait presqu'aucune notion de l'anatomie, à l'égard de laquelle il s'est borné à reproduire les descriptions incomplètes de Dulaurens. De cette seule circonstance on peut conclure combien souvent ses observations doivent être peu conformes à la nature, tant sous le rapport médical que sous le rapport chirurgical. (O.)

FRANCHIMONT DE FRANKENFELD (Nicolas), médecin du dix-septième siècle, mort le 23 février 1684, professa pendant quarante-trois ans à l'Université de Prague. Le hasard l'avait fait naître au milieu de l'opulence et dans une des hautes classes de la société; il était chargé de titres et d'honneurs, comte palatin, médecin et conseiller des empereurs Ferdinand III et Léopold Ier, premier médecin du royaume de Bohême : aussi l'adulation de ses contemporains le plaça-t-elle parmi les plus grands hommes du siècle. L'équitable postérité l'a fait descendre du haut rang qu'il avait usurpé, et l'a relégué au nombre des écrivains qui, pour l'honneur de l'art, auraient dû briser leur plume. Les deux seuls ouvrages que nous ayons de lui sont de misérables compilations, sans goût, sans jugement et sans critique.

Nexus galeno-hippocraticus de passione hypochondriacâ. Prague, 1675, in-4°.

Lithotomia medica, seu tractatus lithontripticus de calculo renum et vesicæ. Prague, 1683, in-8°.

Il suffira, pour faire juger Franchimont, de dire qu'il regardait le bois

néphrétique et le verre pilé comme des moyens propres à opérer la dissolution des calculs urinaires dans la vessie. (J.)

FRANCIONI (SAUVEUR), pharmacien de Palerme, mort en 1627, le 4 juin, jouissait de l'estime de ses concitoyens, et la méritait suivant Mongitore. On lui doit un traité élémentaire de pharmacie, qui a été imprimé sous le titre suivant :

Discorsi, nelle quali s'insegna con diligenza alli discepoli dell' arte, l'arte della septiaria. Palerme, 1625, in-4°. (O.)

FRANCISCI (JEAN), né à Ripen, dans le Jutland, en 1532, cultiva la poésie latine, et pratiqua dans le même temps l'art de guérir avec beaucoup de succès. Ayant fait ses études à Copenhague, à Francfort-sur-l'Oder, à Rostock et à Heidelberg, il publia, dans cette dernière ville, quelques pièces de vers, qui lui méritèrent la couronne poétique, qu'il reçut des mains de Pierre Lotichius. Il prit en France le titre de docteur en médecine, et fut nommé, en 1561, professeur de cette science à Copenhague. L'année suivante le gouvernement lui confia l'inspection générale de l'instruction publique. Il mourut le 4 juillet 1584. Outre des traductions latines du traité d'Hippocrate sur la nature de l'homme, et de ceux de Galien sur la manière de traiter les maladies, sur les os, et sur la nature de la médecine, il a publié divers opuscules parmi lesquels nous citerons seulement un poëme sur la structure des yeux, qui porte ce titre :

De oculorum fabricá et coloribus carmen. Wittemberg, 1551, in-8°. (Z.)

FRANCO (FRANÇOIS), né à Xativa, dans le royaume de Valence, exerça la médecine dans la ville d'Alcala de Henares, où il se livra à l'enseignement jusque vers l'année 1543, époque à laquelle il se rendit en Portugal et fut nommé médecin du roi Jean III. Revenu en Espagne après un voyage de quelques années, il s'établit à Séville, et obtint une des premières chaires du Collége de cette ville. Il a écrit :

Libro de enfermedades contagiosas y dela preservacion de ellas.
De la nieve y del uso de ella.
Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Séville en 1569. (B. et L.)

FRANCO (GASPARD DE LOS REYES), portugais, docteur en médecine de l'Université d'Evora, pratiquait l'art de guérir à Carmona, ville de l'Andalousie; il a laissé un ouvrage très-connu, fort estimé en Espagne, et remarquable par la variété des sujets qui s'y trouvent traités :

Elysius jucundarum questionum cnmpus ; philosophicarum, theologicarum, physiologicarum, et maximè medicarum. Bruxelles, 1661, in-fol. (B. et L.)

FRANCO (Pierre), chirurgien célèbre du seizième siècle, était venu au monde dans la Provence, à Eurriers, près de Sisteron. Ayant quitté la France pour passer en Suisse, il exerça pendant quelque temps la chirurgie à Berne, puis enseigna successivement l'anatomie à Fribourg et à Lausanne. S'il n'est pas l'inventeur de la méthode qui consiste à pratiquer l'opération de la taille au-dessus des pubis, personne au moins n'en avait parlé avant lui. Ce fut en 1560 qu'il y eut recours pour la première fois, ayant à tailler un enfant de deux ans, dont la vessie contenait une pierre de la grosseur d'un œuf de poule, qu'il lui fut impossible d'extraire par le périnée. L'enfant guérit après de longs orages. Cependant, malgré le succès de l'opération, Franco ne renonça pas au préjugé qu'il partageait avec tous ses contemporains, celui que les plaies du corps de la vessie sont presque nécessairement mortelles, car il se garda bien de conseiller aux chirurgiens d'imiter son exemple, et ce fut vingt ans après seulement que Rousset osa, le premier, soutenir qu'en adoptant la méthode sus-pubienne, pour la cystotomie, on ne fait pas courir au malade des dangers plus grands que ceux auxquels il est exposé lorsqu'on employe les autres méthodes. Mais, malgré tout ce qu'a pu dire ce praticien, et quoiqu'il ait fixé minutieusement ce procédé opératoire, les cystotomistes ont rarement mis la méthode abdomino-vésicale en pratique; on n'y a presque jamais recours aujourd'hui, si ce n'est dans les cas où l'incision latéralisée ne suffit pas pour livrer passage à des calculs très-volumineux, et elle deviendra totalement inutile, lorsque, renonçant à de petits intérêts d'amour-propre, qui ne devraient jamais les arrêter, les chirurgiens auront adopté la méthode recto-vésicale de M. Sanson, qui promet de si grands avantages. Franco a publié les ouvrages suivans :

Traité contenant une des parties principales de la chirurgie, laquelle les chirurgiens herniaires exercent. Lyon, 1556, in-8°.

Traité des hernies, contenant une ample déclaration de toutes leurs espèces, et autres excellentes parties de la chirurgie, à savoir de la pierre, des cataractes des yeux et autres maladies, avec leurs causes, signes, accidens, anatomie des parties affectées et leur entière guérison. Lyon, 1561, in-8°. (J.)

FRANCK DE FRANCKENAU (Georges) naquit à Naumbourg, dans la Misnie, le 3 mai 1643. Il acheva ses humanités tant dans cette ville que dans celle de Mersebourg, passa ensuite à Léipzick, et y fit marcher de front l'étude de la critique, de l'histoire, de la philologie et de l'astronomie. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, il se rendit à Iéna, où le comte palatin, Christophe-Philippe Richter, le couronna poète, en récompense du talent dont il avait fait preuve dans la poésie

allemande, latine, grecque et hébraïque. Bientôt après il se lança dans la carrière médicale, et y fit des progrès si rapides, que ses maître ne tardèrent pas à lui confier l'enseignement de l'anatomie, de la chimie et de la botanique. Ce fut à Strasbourg qu'il termina ses études, et qu'il fut promu au doctorat en 1665. Au bout de cinq ans, l'électeur palatin lui accorda une chaire à Heidelberg, et le nomma ensuite son médecin. Les désastres de la guerre, dont le Palatinat devint le théâtre, l'obligèrent de quitter Heidelberg en 1688, et de venir chercher le repos à Francfort-sur-le-Mein. Il habitait encore cette ville lorsque l'électeur de Saxe lui donna une place de professeur à l'Université de Wittemberg, dans laquelle les bienfaits dont ce prince et ses deux successeurs le comblèrent ne purent le retenir, puisqu'il céda aux instances du roi de Danemarck, à la cour duquel il se rendit, et reçut un accueil propre à satisfaire l'amour-propre le plus exigeant. Il termina sa brillante carrière à Copenhague, le 16 juin 1704. Douze ans auparavant l'empereur lui avait envoyé des lettres de noblesse, et l'avait créé comte palatin, sous le nom de Franckenau. Il était membre de l'Academie des Curieux de la nature, sous celui d'*Argus*. Des connaissances variées, jointes à une érudition assez étendue, formaient à peu près tout le mérite de Franck, qui a joui d'une réputation bien supérieure à celle qu'il eût été en droit d'espérer. Son éloge funèbre a été prononcé par Mullenius, et sa vie écrite avec autant d'emphase que de prolixité par Godefroy Thomasius, sous le faux nom de Vindicianus. On lit rarement aujourd'hui ses ouvrages, dont quelques-uns cependant peuvent être consultés avec fruit, à raison des recherches curieuses qu'ils renferment. La plupart sont d'ailleurs remarquables par l'élégance du style.

Dissertatio de colicâ. Strasbourg, 1665, in-4°.
Soutenue sous la présidence de J.-A. Sebiz.
Dissertatio de pleuritide. Strasbourg, 1666, in-4°.
Dissertatio de scorbuto. Heidelberg, 1670, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoïdibus. Heidelberg, 1672, in-4°.
Dissertatio de musicâ. Heidelberg, 1672, in-4°.
Institutionum medicarum synopsis ac methodus discendi medicinam quam primis prælectionibus delineavit : Delineatio communis dosium medicamentorum. Heidelberg, 1672, in-4°.

Lexicon vegetabilium usualium, in quô plantarum quarum usus usque innotuit, nomen cum synonymis latinis, græcis, germanicis, et interdùm arabicis, temperamentum, vires ac usus generalis et specialis, atque præparata ex optimis quibusque auctoribus, in usum medicinæ, pharmacopææ ac chirurgiæ studiosorum, breviter sed perspicuè proponuntur. Strasbourg, 1672, in-12. - Heidelberg, 1685, in-12. - Léipzick, 1698, in-12. - Strasbourg, 1705, in-12. - Léipzick, 1716, in-4°. - Trad. en allemand par Christophe Hellwig, Iéna, 1753, in-8°.; Zulliehau, 1766, in-8°.

Dissertatio de restitutione in integrum seu partium corporis chirurgicâ, seu artificiali. Heidelberg, 1672, in-4°.

Dissertatio de hymene, pullorum exclusione, hepate, liene et eorum viscerum usu. Heidelberg, 1673, in-4°.

Dissertatio de salivâ et vasis salivalibus. Heidelberg, 1673, in-4°.

Dissertatio de castratione mulierum. Heidelberg, 1673, in-4°.

Dissertatio de sterilitate muliebri. Heidelberg, 1673, in-4°.

Dissertatio de umbilico et vasis umbilicalibus. Heidelberg, 1673, in-4°.

Dissertatio de abortu. Heidelberg, 1674, in-4°.

Dissertatio de testibus virilibus et muliebribus. Heidelberg, 1674, in-4°.

Dissertatio de febre militum diæteticâ. Heidelberg, 1674, in-4°.

Dissertatio de sanguine menstruo per se non malo, in viris rariùs, in muliebribus citiùs et tardiùs justo imo nunquam præsente. Heidelberg, 1674, in-4°.

Dissertatio de soldanellâ. Heidelberg, 1674, in-4°.

Dissertatio de chrystallo et purgantium operandi modo. Heidelberg, 1674, in-4°.

Dissertatio de lupanaribus ex principiis medicis improbatis. Heidelberg, 1674, in-4°. – Iéna, 1695, in-12.

Dissertatio de prœmaturâ generatione et fœtu in fœtu. Heidelberg, 1674, in-4°.

Dissertatio de defectu partium præcipuarum vitâ salvâ. Heidelberg, 1674, in-4°.

Dissertatio de anguillis, discessu ossium pubis. Heidelberg, 1675, in-4°.

Dissertatio de studiorum noxâ. Heidelberg, 1675, in-4°. – Iéna, 1697, in-12.

Dissertatio de amputatione artuum. Heidelberg, 1675, in-4°.

Dissertatio de suffocatione hypochondriacâ seu hystericâ. Heidelberg, 1675, in-4°.

Dissertatio de impuberibus generantibus et parientibus. Heidelberg, 1675, in-4°.

Dissertatio de vaticiniis. Heidelberg, 1675, in-4°.

Dissertatio de linguis peregrinis. Heidelberg, 1675, in-4°.

Dissertatio de gallicâ planchette, et ejus noxâ medicâ. Heidelberg, 1676, in-4°.

Dissertatio de terrâ Lemniâ. Heidelberg, 1676, in-4°.

Dissertatio de auribus humanis mobilibus. Heidelberg, 1676, in-4°.

Dissertatio de superfetatione. Heidelberg, 1676, in-4°.

Dissertatio de triplici lacte virginis. Heidelberg, 1676, in-4°.

Dissertatio de alapis, seu calophis. Heidelberg, 1676, in-4°.

Quamdiù dormiendum. Heidelberg, 1676, in-4°.

Tractatus philologico-medicus de cornutis, in quô varia curiosa delibantur ex theologorum, jurisconsultorum, medicorum, philosophorum, politicorum atque philologorum monumentis. Heidelberg, 1678, in-4°.

Medicus monstrosus. Heidelberg, 1678, in-4°.

Dissertatio de vitro et vitrovorace. Heidelberg, 1678, in-4°.

Dissertatio de verrucis. Heidelberg, 1678, in-4°.

Dissertatio de hyalophagis. Heidelberg, 1678, in-4°.

Dissertatio de phthiriasi, morbo pediculari, quâ nonnulli imperatores, reges, aliique illustres viri ac fœminæ miserè interierunt. Heidelberg, 1678, in-4°.

Dissertatio de naso. Heidelberg, 1679, in-4°.

Dissertatio de asellis seu millepedibus. Heidelberg, 1679, in-4°.

Dissertatio de principiis anatomicis. Heidelberg, 1679, in-4°.

Dissertatio de hectices naturâ et curatione. Heidelberg, 1679, in-4°.

Dissertatio de abracadabrâ. Heidelberg, 1679, in-4°.

Dissertatio de molâ. Heidelberg, 1680, in-4°.

Dissertatio de partu difficili. Heidelberg, 1680, in-4°.

Disputationes privato-publicæ septem. Heidelberg, 1679 - 1680, in-4°.

Bona nova anatomica. Heidelberg, 1680, in-4°.
Dissertatio de maniâ. Heidelberg, 1680, in-4°.
Bibliotheca parva zootomica. Heidelberg, 1680, in-4°.
Agonismata physico-medica undecim de medicamentorum simplicium laudibus. Heidelberg, 1781, in-4°.
Dissertatio de habitu humano. Heidelberg, 1681, in-4°.
Casus viri colicâ laborantis. Heidelberg, 1681, in-4°.
Dissertatio de ambustis. Heidelberg, 1681, in-4°.
Dissertatio de carbunculo. Heidelberg, 1682, in-4°.
Dissertatio de incisu freni sub linguâ. Heidelberg, 1682, in-4°.
Dissertatio de studio anatomices. Heidelberg, 1683, in-4°.
Dissertatio de risu sardonico. Heidelberg, 1683, in-4°.
Dissertatio anatomen suspensi indicans. Heidelberg, 1683, in-4°.
Dissertatio de atrophiâ. Heidelberg, 1683, in-4°.
Dissertatio de autopsiâ et iconibus anatomicis. Heidelberg, 1683, in-4°.
Dissertatio de morbis gravidarum. Heidelberg, 1684, in-4°.
Dissertatio de nakir Arabum. Heidelberg, 1684, in-4°.
Dissertatio de empyemute ex pleuritide. Heidelberg, 1685, in-4°.
Dissertatio de lapicidinæ microcosmi prælud o. Heidelberg, 1685, in-4°.
Dissertatio de coryzâ. Heidelberg, 1685, in-4°.
Dissertatio de casu dysuriæ ad stranguriam vergentis resoluto. Heidelberg, 1686, in-4°.
Dissertatio de calumniis in medicos et medicinam. Heidelberg, 1686, in-4°.
Collegii disputatorii ad institutiones medicas conamina VII. Heidelberg, 1686-1687, in-4°.
Dissertatio de labiis leporinis. Heidelberg, 1686, in-4°.
Medicus desinit ubi physicus incipit. 1686, in-4°.
Dissertatio de malo citreo. Heidelberg, 1686, in-4°.
Dissertatio de ortu et progressu universitatis in Germaniâ antiquissimæ Heidelbergensis. Heidelberg, 1687, in-4°.
Dissertatio de lapicidinâ microcosmi in capite. 1688, in-4°.
Dissertatio de lapicidinâ microcosmi in thorace. 1688, in-4°.
Dissertatio de hydrope ascite. Heidelberg, 1690; in-4°.
Dissertatio de syphilidis naturâ et curâ. Heidelberg, 1690, in-4°.
De medicis philologis epistola. Wittemberg, 1691, in-4°.
Dissertatio de theriacâ cœlesti. Wittemberg, 1691, in-4°.
Dissertatio de variolis. Wittemberg, 1692, in-4°.
Dissertatio de hydrope. Wittemberg, 1693, in-4°.
Dissertatio de morbo Ennii poetæ, sive podagrâ ex vino. Wittemberg, 1694, in-4°.
Dissertatio de ψαμμισμω seu arenatione. Wittemberg, 1685, in-4°.
De palingenesiâ, sive resuscitatione artificiali plantarum, hominum et animalium è suis cineribus, liber singularis. Halle, 1717, in-4°.
Publié avec des additions et des commentaires d'une prolixité rebutante, par Jean-Chrétien Nehr.
Satyræ medicæ vigenti quibus accidunt dissertutiones sex varii simulque rarioris argumenti. Léipzick, 1722, in-8°.
Recueil de vingt-sept dissertations, choisies parmi les plus curieuses et les plus importantes de celles que Franck avait fait soutenir sous sa présidence. Il a été publié par son fils, qui a donné, en outre, un catalogue exact de toutes les productions de son père (Dresde, 1692, in-4°.).
Franck a inséré aussi une foule de Mémoires et d'Observations dans les Ephémérides des Curieux de la nature. Quelques-uns de ses opuscules sont intéressans; d'autres ne sont que bizarres; tel est celui dans lequel l'auteur prétend prouver que les scrofules sont un résultat de l'influence que l'imagination de la mère exerce sur l'enfant renfermé dans son sein.

Il a placé des préfaces en tête de plusieurs ouvrages, et des notes dans quelques autres. On regrette vivement que son fils n'ait pas publié une biographie générale des médecins en trois volumes, dont il avait laissé le manuscrit complet; il serait curieux de connaître l'opinion qu'il s'était formée sur ses prédécesseurs les plus remarquables. (A.-J.-L. J.)

FRANCK DE FRANCKENAU (Georges-Frédéric), fils du précédent, mais moins célèbre que lui, suivit la même carrière, et fit ses études médicales, d'abord à Altdorf, puis à Iéna, où il prit le grade de docteur en 1692. Nommé peu de temps après professeur extraordinaire à Wittemberg, il quitta bientôt cette chaire, pour aller remplir la place de professeur ordinaire à Copenhague, où il termina sa carrière en 1732. L'Académie des Curieux de la nature se l'était associé sous le nom de *Philarète*. Il s'occupa spécialement de la physiologie, et combattit avec avantage les opinions singulières de Berger au sujet de la nutrition; mais les hypothèses qu'il crut devoir substituer à celles de ses adversaires, ne valent guère mieux, et ne méritent pas aujourd'hui une réfutation sérieuse. Ses ouvrages sont beaucoup moins nombreux que ceux de son père.

Dissertatio de pericardio. Altdorf, 1690, in-4°.
Soutenue sous la présidence de Jean-Maurice Hofmann.

Catalogus variorum tractatuum, programmatum ac disputationum sub Ge. Franci à Franckenau præsidio habitarum, collectus ab ejus filio. Dresde, 1692, in-4°.

Onychologia curiosa, seu tractatus de unguibus physico-medicus. Iéna, 1696, in-4°.

Dissertatio de sudore. Copenhague, 1701, in-8°.

Anastomosis detecta, seu disputatio physiologica posterior, mutuas vasorum osculationes, secretiones animales, et membranarum usus ostendens. Copenhague, 1704, in-4°.

Dissertatio de morborum transplantatione et curâ sympatheticâ. Copenhague, 1708, in-4°.

De unguibus monstrosis et cornuum productione in puellâ Lalandicâ. Copenhague, 1716, in-4°.
Inséré aussi dans les Éphémérides des Curieux de la nature, cent. I, obs. 32.

Diapedesis restituta. Copenhague, 1716, in-4°.

Disquisitio epistolaris de succi nutritii transitu per nervos, ejusque in corpore humano effectibus. Léipzick, 1696, in-12.

De strophe septimestri fœtûs, gallis dictâ la culbute, *falsò hactenùs creditâ*. Copenhague, 1730, in-8°.

On trouve plusieurs observations de Franck dans les Ephémérides des Curieux de la nature. Une des plus remarquables est celle dans laquelle il décrit l'état des viscères chez un homme qui n'avait qu'un seul rein. (J.)

FRANCKE (Jean), mort à Ulm en 1728, âgé de quatre-vingts ans, exerça l'art de guérir avec éclat dans cette ville. La pharmacologie fut la branche de la médecine qu'il cultiva de préférence aux autres, et c'est sur elle que roulent la plupart de ses ouvrages, dont voici les titres :

Polychresta herba veronica, ad botanices, philosophiæ et medicinæ cynosuram elaborata. Ulm, 1690, in-12. - Schwalbach, 1693, in-12. - Léipzick et Cobourg, 1700, in-12. - Trad. en français, Paris, 1704, in-12; Reims, 1707, in-12.

Trifolii fibrini historia selectis observationibus et perspicuis exemplis illustrata. Francfort, 1701, in-8°.

Herba alleluia, botanicè considerata, ex veterum ac recentiorum decretis. Ulm, 1709, in-12.

De verâ antiquorum acetosellâ, ejusdemque virtute contrà febres malignas, petechiales et pestem ipsam. Augsbourg, 1717, in-12.

Spicilegium de euphrasiâ herbâ, medicinâ polychrestâ, veroque oculorum solamine. Francfort et Léipzick, 1717, in-8°.

Von der Flachsseide. Ulm, 1718, in-8°.

Thappuach jeruschalmi, seu momordicæ descriptio medico-chirurgico-pharmaceutica. Ulm, 1720, in-8°.

Tractatus singularis de urticâ urente, de quâ Græci et Latini pauca, paucissima Arabes conscripserunt. Dillingen, 1723, in-8°.

Castorologia. Augsbourg, 1725, in-8°. - Trad. en français par Eidous, Paris, 1746, in-12.

Untersuchung der Sonnenblume von Peru. Ulm, 1725, in-8°.

Toutes ces monographies portent le même caractère. On y remarque un luxe prodigieux d'érudition, mais point de goût, point de critique, point de jugement. L'empirisme le plus aveugle a seul été consulté au sujet des propriétés attribuées à chaque plante. Nous devons peu nous en étonner au reste, puisqu'à l'exception d'un petit nombre de végétaux qui ont été à demi étudiés dans ces derniers temps, la matière médicale se trouve encore aujourd'hui dans ce pitoyable état, et n'offre partout que vague, incertitude et arbitraire. (J.)

FRANK (Jean-Pierre), né à Rotalben, à cinq lieues de Deux-Ponts, le 19 mars 1745, fit ses premières études chez les Piaristes à Rastadt. Malgré le désir que son père, qui était français, et sa mère avaient témoigné de le voir entrer dans les ordres, il voulut embrasser la profession de médecin, et se rendit dans ce dessein à l'Université de Heidelberg, après avoir étudié la philosophie à Metz et à Pont-à-Mousson. En 1765, il fit un voyage à Strasbourg pour y suivre les cours et fréquenter les hôpitaux, et revint l'année suivante prendre le bonnet de docteur à Heidelberg. Son projet étant d'exercer l'art de guérir en Lorraine, il se vit obligé de faire de nouvelles preuves à Pont-à-Mousson, d'où il se rendit à Bitche. Deux ans après, il alla fixer sa résidence à Badin, près Rastadt, et, en 1769, il fut nommé médecin de la garnison et de l'arrondissement de cette dernière ville. En 1772, le prince, évêque de Spire, le choisit pour son premier médecin, et le mit au nombre de ses conseillers-d'état. Pendant neuf ans qu'il passa à Bruchsal, Frank fit des cours d'anatomie et de physiologie, et dirigea l'enseignement des sages-femmes; ses soins furent couronnés de succès, car le nombre des femmes mortes enceintes diminua de près d'un tiers. En 1784, il fut appelé à l'Université de Gœttingue en qualité de professeur de clinique, et le roi d'Angleterre lui accorda le titre de conseiller-d'état. Obligé de quitter Gœttingue dont le climat nuisait à sa santé, il se rendit à Pavie, en 1786, pour y remplacer Tissot.

Frank, m. 242

Là, il traça un nouveau plan d'études médicales, dont plusieurs parties ont été louées plus peut-être qu'elles n'auraient dû l'être, mais qui pourtant n'a pas été sans résultats avantageux.

Vers la même époque, il fut nommé directeur-général pour l'état sanitaire de la Lombardie; sa réputation s'accrut considérablement, sa clinique attirait une grande affluence d'élèves, et les menées de quelques ennemis ne parvinrent point à ralentir ses succès. En 1795, l'empereur d'Autriche l'appela à Vienne pour régler le service de santé de ses armées, et vers la fin de la même année, il le nomma conseiller aulique et directeur général de l'hospice civil de Vienne. En 1804, Frank partit pour Wilna, appelé à remplir la chaire de professeur de clinique, avec son fils, auquel fut accordée celle de pathologie. L'empereur de Russie choisit Frank pour son premier médecin et pour professeur de médecine pratique à l'Académie médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg. Obligé d'abandonner la Russie à cause du délabrement de sa santé, il partit, en 1808, avec l'assurance d'une pension de trois mille roubles, pour se rendre à Fribourg, en Brisgaw; mais les événemens de la guerre le retinrent quelque temps à Vienne, où il fut consulté par Napoléon sur l'état du maréchal Lannes. Attentif à rassembler près de lui tous les hommes d'un mérite supérieur, mais les jugeant quelquefois sur l'éclat de leur réputation, Napoléon lui offrit, dit-on, de venir occuper, en France, une place brillante. Frank préféra suivre son projet de retraite; il se rendit à Fribourg vers la fin de 1809, et quitta cette ville, en 1811, pour aller à Vienne, déterminé en cela par la mort de sa fille. En 1814, S. M. l'archiduchesse Marie-Louise le consulta sur sa santé et sur celle de son fils, et plus tard elle lui accorda la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Georges.

Chargé d'honneurs et d'années, Frank est mort à Vienne le 24 avril 1821, laissant après lui le souvenir d'un bon praticien et d'un professeur imbu de connaissances solides. Vingt années d'enseignement clinique dans de célèbres Universités sont des titres incontestables en sa faveur. Ses ouvrages annoncent un savoir étendu en médecine pratique, mais rien qui décèle une supériorité remarquable. Moins praticien peut-être que Frank, notre Pinel le surpasse de beaucoup en grandes vues, et sous ce rapport on a eu tort de mettre le médecin allemand au-dessus du respectable et savant auteur de la Nosographie philosophique.

On a de lui :

Sendschreiben eines Rheinischen uber einige von dem Kollegium der Aerzte zu Munster aufgestellte Grundsaetze. Mannheim, 1776, in-8°. Anonyme.

Epistola invitatoria ad eruditos de communicandis quæ ad politiam medicam spectant, principum ac legislatorum decretis. Mannheim, 1776, in-8°.

Le plan de l'ouvrage que Frank se proposait de publier sur la police médicale, reçut des éloges; mais on douta qu'un seul homme pût exécuter ce travail, surtout dans une petite ville. L'invitation de Frank n'eut pas le résultat qu'il attendait, car il ne reçut que très-peu de matériaux des savans.

System einer vollstændigen medizinischen Polizey. Mannheim, tome I, 1779; 2e édition, 1784; II, 1780; III, 1783; IV, 1789; V, Tubingue, 1811; VI, Vienne, 1817, in-8°. -Trad. en italien par Ruttling, Milan, 1786, in-8°

Cet ouvrage fut lu avec beaucoup d'intérêt, et il doit être considéré comme la principale base de la réputation de l'auteur. Il est à désirer que M. le docteur Jourdan en publie la traduction, dont il s'occupe depuis long-temps

Observationes medico-chirurgicæ de singulari abscessu hepatico et de sectione symphysis ossium pubis in episcopatu Spirensi peractâ. Erford, 1783, in-4°.

Extrait des Actes de l'Académie de Mannheim.

Oratio inauguralis, de instituendo ad praxin medico. Gœttingue, 1784.

Prolusio de larvis morborum biliosis. Gœttingue, 1784, in-4°.

Ankuendigung des klinischen Instituts zu Goettingen, vie solches bey seiner Wiederherstellung, zum Vortheile armer Kranken und zur Bildung practischer Aerzte eingerichtet verden solle. Gœttingue, 1784, in-4°.

Dissertatio de magistratu medico felicissimo. Gœttingue, 1784, in-4°.

Delectus opusculorum medicorum antehac in Germaniâ in diversis academiis editorum quam, in auditorum commodum collegit, et cum notis hinc indè aucta recudi curavit. Pavie, 1785 - 1793, 12 vol. in-8°.

Sermo academicus de civis medici in republicâ conditione atque officiis ex lege præcipuè erutis. Pavie, 1785, in-8°.

Oratio academica de vesicâ urinali, ex viciniâ morbosâ ægrotante. Pavie, 1786, in-8°.

Synopsis nosologiæ methodicæ continens genera morborum. Auctore G. Cullen. Editio quarta, emendata et plurimum aucta; recudi curavit et præfatus est. Pavie, 1787, in-8°.

Oratio academica de signis morborum ex corporis situ partiumque positione petendis. Pavie, 1788, in-8°.

Piano di regolamento del direttorio medico-cirurgico de Pavia. Milan, 1788, in-4°.

Piano di regolamento per la farmacia delle Lombardia austrica. Milan, 1788, in-4°.

Opuscula medici argumenti. Léipzick, 1790, in-8°.

Plan d'école clinique, ou Méthode d'enseigner la pratique de la médecine dans un hôpital académique. Vienne, 1790, in-8°. -Trad. en italien, Crémone, 1790, in-8°.

Apparatus medicaminum ad usum nosocomii Ticinensis. Pavie, 1790, in-8°.

De periodicarum affectionum ordinandis familiis, oratio academica. Pavie, 1791, in-8°.

Discursus academicus de circumscribendis morborum historiis. Pavie, 1792, in-8°.

De curandis hominum morbis epitome, prælectionibus academicis dicata. Mannheim et Vienne, 1792 - 1821, in-8°. - Trad. en français par Goudareau, Paris, 1820 - 1822, in-8°. - en allemand, Vienne, 1793, in-8°.

Cet ouvrage, qui était très-bon à l'époque où il fut commencé, a vieilli avant d'être terminé. Frank a eu la singulière précaution de n'y citer personne. On doit toutefois regretter qu'il ne l'ait pas achevé, car il s'était attaché à y présenter tout ce qu'on sait de positif en médecine. L'*Epitome* a été réimprimé à Turin, Vicence, Venise, Milan, et même

Vienne. Le docteur Reguier Comandoli en publie, à Pavie, une traduction italienne, qui n'est pas encore achevée, et dans les notes de laquelle il s'attache à faire ressortir le mérite de la doctrine du controstimulus. Le docteur Morelli en donne aussi une autre à Florence.

Biographie des Dr. J.-P. Frank, von ihm sebst geschrieben. Vienne, 1802, in-8°.

Interpretationes clinicæ observationum selectarum. Tubingue, 1811, in-8°. - Milan, 1811, in-8°. (F.-G. BOISSEAU)

FRANK (JOSEPH), fils de Jean-Pierre Frank, né à Rastadt le 23 décembre 1771, fut destiné à la médecine dès sa plus tendre jeunesse. Élève de Blumenbach à Gœttingue, de Spallanzani, de Volta, de Scopoli et de Scarpa à Pavie, il prit, en 1791, le degré de docteur en médecine et chirurgie dans cette ville. Bientôt après, il fit, avec son père, un voyage en Suisse, qui lui donna occasion de connaître Ordier à Genève, Tissot à Lausanne, Rahn et Lavater à Zurich. C'est aussi pendant ce voyage qu'il prit connaissance de la doctrine de Brown. De retour en Italie, il se voua plus particulièrement à l'étude de la médecine pratique, tant à Pavie qu'à Milan, où Pierre Moscali le prit en amitié particulière. En 1794, il fut nommé répétiteur et adjoint à l'école clinique de l'Université de Pavie. Il fut ensuite chargé de remplacer son père dans ses fonctions académiques, lorsque celui-ci fut appelé à Vienne; le gouvernement de Milan lui conféra alors le titre de professeur par *interim*.

M. Frank voulant se rapprocher de son père, obtint d'être nommé médecin ordinaire de l'hôpital général à Vienne. Vers la fin de l'année 1802, il se rendit à Paris, où les établissemens scientifiques et les hôpitaux attirèrent toute son attention. MM. Portal, Corvisart, Pinel, Hallé, Alibert, Lepreux, Fourcroy, Vauquelin, Guyton-Morveau, Berthollet, et Chaptal, alors ministre de l'intérieur, l'accueillirent avec l'empressement que les Français témoignent aux étrangers. En 1803, il se rendit à Londres et à Edimbourg, où il fit connaissance avec tous les médecins de cette grande capitale et les professeurs de cette célèbre Université. Il visita les divers établissemens, et rendit, par la suite, compte de toutes ses observations dans un ouvrage que nous indiquerons plus bas. En quittant l'Angleterre, M. Frank se rendit à Hambourg, et en traversant l'Allemagne, il visita partout les personnes de l'art et les établissemens scientifiques. En 1804, il fut appelé à l'Université de Wilna pour y occuper la chaire de pathologie. L'année suivante, il succéda à son père dans la chaire de médecine pratique et de clinique dans cette même Université, qu'il occupe encore aujourd'hui. L'empereur de Russie lui a conféré le titre de conseiller-d'état, et l'a gratifié des décorations de Saint-Wladimir et de Sainte-Anne. M. Frank a fondé, à Wilna, une société de médecine, chirurgie et pharmacie qui, en 1810,

obtint le titre d'impériale. Cette Société publie un journal de pharmacie en langue polonaise. On lui doit aussi plusieurs établissemens de bienfaisance, une espèce de clinique pour venir au secours des pauvres de la ville, un comité de vaccine, et un institut de maternité. Les fonds pour l'entretien de ces établissemens sont encore fournis par les nobles efforts du fondadeur. On lui doit encore une autre institution dans laquelle cinquante jeunes Lithuaniens et Wolhyniens sont entretenus aux frais de l'état, pour y étudier les sciences médicales. Cet institut, dirigé par son fondateur, a déjà fourni un grand nombre d'officiers de santé à la Russie. Rien n'honore davantage M. Frank que sa renonciation pleine de courage aux erreurs du brownisme.

M. Frank a publié à Pavie, en langue italienne, deux lettres; dans la première, il figure comme un brownien outré; dans la seconde, il montre un peu plus de réserve. Il a traduit en italien, presque dans le même temps, l'ouvrage de Jones, intitulé: *An inquiries into the state of medicin*, auquel il a joint beaucoup de notes très-intéressantes en faveur de la doctrine de Brown. Il a traduit aussi l'ouvrage de Weikard intitulé : *Entwurf einer einfachere Heilkunde*, avec beaucoup de remarques, et sa traduction a été traduite en français par M. Bertin (Paris, 1798, in-8°.).

Observationes medicinales circà res gestas in clinico instituto nosocomii Vindobonensis. Vienne, 1796, in-8°.

Ratio instituti clinici Ticinensis. Vienne, 1797, in-8°. -Trad. en allemand par Frédéric Schaefer, Vienne, 1797, in-8°.

A la tête de cet ouvrage on lit une préface importante de J.-P. Frank sur le mérite et les défauts de la doctrine de Brown.

Erlæuterungen uber die Erregungstheorie. Vienne, 1797, in-8°. - Heilbronn, 1803, in-8°.

Anleitung zur Kenntniss und Wahl des Arztes. Vienne, 1800, in-8°.

Handbuch der Toxicologie oder der Lehre der Giften und Gegengiften. Vienne, 1800, in-8°.

Gesundheits-Taschenbuch fuer das Jahr 1803. Vienne, 1803, in-8°.

Grundriss der Pathologie nach den Gesetzen der Erregungstheorie. Vienne, 1803, in-8°.

Versorgungshaeuser, und uebrige Armeninstitute, medicinische Lehranstalten und Gefaengnisse. Vienne, 1804, in-4°.

Reise nach Paris, London und einen grossen Theile des ubrigen Englands und Schottlands, in Beziehung auf Spitaeler. Vienne, 1804-1805, 2 vol. in-8°.

Dans cet ouvrage, M. Frank n'imite point Kotzebue en insultant aux personnes qui l'ont accueilli avec distinction et cordialité.

Acta instituti clinici cæsareæ universitatis Vilnensis. Léipzick, 1808 et années suivantes, 6 vol. in-8°.

Au nombre des discours académiques que M. Frank a écrit en langue française, et qui ont été imprimés à Wilna, il en existe un *sur les devoirs du médecin*, un *sur la police médicale des prisons*, un *sur les établissemens scientifiques de Wilna*, un *sur l'origine et la nature de la plique polonaise*, et un *sur l'influence de la révolution française sur les objets relatifs à la médecine pratique*.

Le dernier et plus important ouvrage de M. Frank a pour titre:

Præcepta praxeos medicæ universa. Léipzick, 1817-1821, 4 vol. in-8°.
Pour apprécier avec justice un ouvrage, il faut se reporter non-seulement au temps où il est fait, mais encore aux lieux où il paraît, et au peuple auquel il est destiné; ce n'est qu'ainsi qu'on peut être juste envers l'auteur. En partant de ce principe, l'ouvrage de M. Frank est celui d'un homme savant, d'un bon praticien, qui écrit pour un peuple dans la tête duquel il faut avant tout mettre des faits; nous ne voyons aucun avantage à le traduire en notre langue, comme on en a eu le projet.
(A.-J.-L. J.)

FRANK (Louis), médecin et conseiller actuel de la duchesse de Parme, est né à Lauterbourg, dans le département du Bas-Rhin. Il a fait ses études d'abord à Bruchsal, puis à Gœttingue, sous les auspices de son oncle, Jean-Pierre Frank, et pris le titre de docteur en médecine et chirurgie, dans le courant de 1787, à l'Université de Pavie. S'étant rendu peu de temps après à Milan, il y fut nommé médecin du prince de Kevenhuller, et en 1789, il obtint la place de médecin-assistant au grand hôpital de cette ville. A l'arrivée de l'armée française en Italie, il suivit le prince à Florence, où il resta dix-huit mois, au bout desquels, le 18 octobre 1797, résolu de faire un voyage en Egypte, pour étudier les maladies des pays chauds, il s'embarqua à Livourne, et visita, dans la traversée, les îles de Malte et de Rhodes. Le 8 novembre, il arriva à Alexandrie, d'où il se rendit au Caire, et bientôt, dans la Haute-Egypte, jusqu'à Esné. Dans ces entrefaites, la célèbre expédition française effectua son débarquement, ce qui valut à M. Frank d'être renfermé, avec la plupart des Européens, dans une prison, d'où il ne sortit qu'après la brillante affaire des Pyramides et la prise du Kaire. Monge et M. Berthollet le présentèrent au général en chef, qui le nomma médecin de l'armée d'Orient. Pendant toute l'occupation, et jusqu'à l'affaire du 30 ventose an IX, il fut attaché au grand hôpital militaire du Caire. Resté à Alexandrie après l'évacuation de l'Egypte, il ne quitta cette ville qu'au bout de trois mois, et débarqua à Marseille, d'où il se rendit à Paris, où bientôt il perdit toute espoir d'être employé par le gouvernement français. En conséquence, il prit la route de Marseille, et s'embarqua, au mois d'octobre 1802, pour Tunis, où il fit un séjour d'une année, à l'expiration de laquelle il revint en France. Nommé, en 1804, médecin de l'hôpital militaire d'Alexandrie, il conserva cette place pendant quelques mois seulement, et la quitta pour aller remplir celle de premier médecin d'Ali, pacha de Janina, que son oncle lui avait procurée. Il passa six années entières auprès du sanguinaire tyran de l'Epire, dont il n'eut personnellement qu'à se louer. S'étant enfin décidé à le quitter, il vint une seconde fois à Paris, où il obtint la place de médecin en chef à Corfou, dont la chute de Napoléon, qui entraîna la cession des sept îles, le dépouilla

en 1814. Obligé alors de partir, il s'embarqua sur l'escadre française, et fut ramené à Marseille, où tout ce qui avait apartenu à l'administration des îles Ioniennes fut licencié. Son oncle l'appela auprès de lui à Vienne, et, au bout d'un an, lui procura le poste honorable qu'il occupe en ce moment à la cour de Parme. Ses principales productions littéraires sont :

Nuovo Giornale della piu recente litteratura medico-cirurgica. Milan, tome I, 1790 ; II, 1796, in-8°.
Publié de concert avec les docteurs Crespi, Monteggio et Chiappari.
Biblioteca medica Browniana. Florence, 1796, 6 vol. in-8°.
Collection de toutes les pièces pour et contre la doctrine de Brown.
Mémoire sur le commerce des nègres au Caire, et les maladies auxquelles ils sont exposés en y arrivant. Paris, 1802, in-8°. -Trad. en italien, Parme, 1817, in-8°.
Collection d'opuscules de médecine pratique. Paris, 1812, in-8°. -Trad. en allemand par Rincolini, Brunn, 1817, in-8°.
De peste, dysenteriâ et ophthalmiâ Ægyptiacâ. Vienne, 1820, in-8°.
En parcourant le Journal de médecine et de chirurgie dont il a été fait mention plus haut, on y trouve plusieurs observations intéressantes que M. Frank a recueillies à l'hôpital de Milan. Il a aussi publié beaucoup d'autres observations médicales et chirurgicales dans la Gazette médico-chirurgicale qui paraît à Saltzbourg, sans interruption, depuis 1790.
Le premier volume de ce journal, pour l'année 1821, contient deux petits mémoires également intéressans ; dans le premier, M. Frank expose le résultat avantageux qu'il a obtenu de l'emploi du poivre entier pour guérir les fièvres intermittentes ; dans le second, il combat, par de forts argumens, l'assertion des chirurgiens anglais, ainsi que celle du docteur Omodei, qui soutiennent que l'ophthalmie d'Égypte est contagieuse, et de cette manière, il venge les médecins et chirurgiens de l'armée d'Orient de l'imputation de n'avoir pas fait cette importante observation.
FRANK (*Joachim*), médecin de Schleswig, a publié :
Philosophische Abbildung der Arzneyerkenntniss und des Arzneyverstaendigen. Altona, 1754, in-8°.
Versuch in Betrachtungen ueber die Entstehungsart des Erdbebens. Schleswig, 1756, in-8°.
FRANK (*Joseph-Salomon*), médecin juif à Vienne, dont on a :
Observationes medicinales circà res gestas in clinico instituto nosocomii Vindobonensis annis 1796 et 1797. Vienne, 1796, in-8°.
Versuch einer theoretisch-praktische Arzneymittellehre, nach den Grundsaetzen der Erregungstheorie. Vienne, 1802, in-8°.
Surrogate fuer mehrere auslaendische Arzneymettel. Vienne, 1809, in-8°. (A.-J.-L. J.)

FRANKENIUS (JEAN), médecin suédois, né en 1590, dans la province de Westermannland, et mort à Upsal en 1661, cultiva, non sans succès, la physique, l'anatomie et la botanique. Il fut l'un des premiers suédois qui écrivit sur les sciences naturelles. Son nom a été donné à un genre de plantes (*Frankenia*) de la famille des caryophyllées. Il était professeur de physique à l'Université d'Upsal. On a de lui divers ouvrages :

Signatur. Beschreibung der Gewaechse von einer wunderbaren Wurzel, so aller anderer Wurzeln quintum est. Rostock, 1618, in-4°.
Frankenius partageait les erremens de Paracelse. Il croyait les plantes

capillaires convenables dans les maladies des cheveux, et les cordiformes propres à combattre les maladies du cœur. Personne n'a plus abusé que lui de la ridicule doctrine des signatures.

Dissertatio de nobili et arduâ illâ questione, quâ quæritur, num anima rationalis sit ex traduce, an verò per novam quandam creationem immediatè adhuc corpori infundatur? Upsal, 1623, in-4°.

Dissertatio de innocenti occisorum corporum sanguine, qui ad præsentiam sicarii et homicidæ ubertim ex vulnere profluit et exstillat. Upsal, 1624, in-4°.

Dissertatio de calore solis. Upsal, 1625, in-4°.

Dissertatio de specificâ caloris cœlestis et elementaris differentiâ. Upsal, 1626, in-4°.

Dissertatio de insigni et admirabili siderum cœlestium in sublunaria corpora influxu, vi et efficaciâ. Upsal, 1626, in-4°.

Dissertatio de orbium cœlestium realitate. Upsal, 1627, in-4°.

Dissertatio de anatomes definitione, divisione et subjecto. Upsal, 1628, in-4°.

Dissertatio de causâ efficiente et finali anatomes. Upsal, 1629, in-4°.

De transmutatione metallorum theses hermetico-philosophicæ. Upsal, 1629, in-4°.

Dissertatio de præclaris herbæ nicotianæ seu tabaci virtutibus. Upsal, 1633, in-4°.

Cette thèse a eu deux éditions dans la même année.

Dissertatio de corporis humani in suas partes divisione. Upsal, 1734, in-4°.

Dissertatio de trium partium principum, cordis, cerebri et hepatis principatu. Upsal, 1634, in-4°.

Dissertatio de cerebro. Upsal, 1625, in-4°.

Dissertatio de corde in genere. Upsal, 1638, in-4°.

Speculum botanicum in quo præcipuarum herbarum nomenclaturæ tam in suecicâ, quam latinâ linguâ proponuntur. Upsal, 1639, in-4°. - *Ibid.* 1659, in-4°.

Dissertatio de nobili illâ quæstione : an contraria contrariis vel similia similibus curentur? Upsal, 1641, in-4°.

Dissertatio de febribus. Upsal, 1641, in-4°.

Dissertatio de scorbuto. Upsal, 1643, in-4°.

Dissertatio de occultis medicamentorum simplicium qualitatibus in genere. Upsal, 1646, in-4°.

Dissertatio de oculo. Upsal, 1651, in-4°. (J.)

FRANKLIN (BENJAMIN), né à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, en 1706, et fils d'un fabricant de chandelles et de savon, s'occupa des mêmes objets dans sa première jeunesse, puis entra en apprentissage chez un coutelier, et enfin chez un imprimeur, où il puisa et alimenta son goût naturel pour l'instruction, ce qui décida de sa vie toute entière. A l'âge de quatorze ans, Franklin composa deux ballades, qui furent imprimées et eurent un grand débit. Son père, homme d'un sens droit et d'ailleurs peu sensible aux charmes des lettres, loin de sourire à ces premiers succès, le détourna de cette carrière, et Benjamin, ainsi qu'il le disait lui-même long-temps après, échappa de la sorte au malheur de devenir assez probablement un mauvais poëte. La lecture des anciens auteurs avait pour lui beaucoup d'attrait; celle de Xénophon alluma, dans son

âme ardente, la noble passion de s'illustrer un jour par des services signalés rendus à son pays. Franklin prit aussi, dans ce grand écrivain, le modèle et la méthode du doute qu'il porta à son tour si loin, qu'il ne prononçait sur les choses, en apparence les plus évidentes, qu'après les avoir examinées fort attentivement et à plusieurs reprises. Benjamin résolut de partir pour l'Angleterre, avec l'intention de se perfectionner dans l'art qu'il avait embrassé. Bientôt il dirigea, à Londres, dans l'imprimerie de Palmer, la seconde édition de la *Religion naturelle* de Wollaston et l'impression de plusieurs autres ouvrages. Les relations fréquentes qu'il eut avec le hollandais Mandeville, auteur de la *Fable des abeilles*, avec Pemberton, Hans Sloane et Collinson, étendirent beaucoup ses connaissances. A l'âge de vingt-deux ans il retourna en Amérique, s'établit à Philadelphie, et y monta une imprimerie. Il fondait lui-même ses caractères, et gravait une partie de ses vignettes. Un papier public qu'il rédigeait avec beaucoup de succès, lui procura l'impression de tous les actes du gouvernement des provinces de Pensylvanie et de Newcastle. Les connaissances étendues et variées qu'il développa en physique, en morale, en politique et en économie privée et publique, fixèrent sur lui, de toutes parts, les yeux de ses compatriotes. L'augmentation de sa fortune lui permit de fonder, en 1731, la première bibliothèque publique qu'ait eue l'Amérique, et ce précieux dépôt littéraire, accru rapidement par les dons de quelques personnes estimables qui pensaient, avec raison, que les lumières sont un besoin indispensable des sociétés humaines, ouvrit une source abondante d'instruction pour le Nouveau-Monde. L'année suivante, c'est-à-dire en 1732, Franklin commença la publication de son Bonhomme Richard. Cet ouvrage, destiné aux progrès de la raison publique, fut recherché avec tant d'avidité, qu'on en vendit jusqu'à dix mille exemplaires dans une seule année. Voici quelques-unes des maximes qu'il renferme : « Nous sommes tous passagers sur le vaisseau de l'état; il faut noyer celui qui ne veut pas contribuer à son entretien. » « Si nous réfléchissons bien, nous verrons que notre paresse nous coûte deux fois autant que le gouvernement, notre vanité trois fois, et notre imprudence quatre fois davantage. » « L'oisiveté ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail. » « La clé dont on se sert est toujours claire. » « Ne perdons pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. » « Avec du travail et de la patience, la souris coupe un cable. » « Faute d'un clou, le fer du cheval se perd; faute d'un fer, on perd le cheval; faute du cheval, le cavalier lui-même est perdu, car son ennemi l'atteint et le tue. » « Si la cuisine est grasse, le testament est maigre. » « L'entretien d'un vice coûte plus cher que celui de deux

enfans. » « Quiconque achète le superflu, vendra bientôt le nécessaire. » « Le soleil du matin ne dure pas tout le jour. » « Il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'entretenir toujours le feu dans une. » Franklin forma, en 1738, à Philadelphie, la première compagnie de secours et d'assurance contre les incendies; il devançait ainsi de près d'un siècle, au moins pour la France, l'une des institutions les plus avantageuses à la société. En 1734, il annonca à Collinson, riche négociant, ardent philantrope et membre distingué de la Société royale de Londres, ses recherches et ses découvertes sur l'électricité. Il était arrivé aux mêmes résultats que Dufay, sans connaître ses travaux, et il avait démontré, comme lui, par des expériences exactes, la distribution de l'électricité sur les deux surfaces, intérieure et extérieure, des bouteilles de Leyde. Franklin reconnut, le premier, la faculté que possèdent les pointes de déterminer lentement, et à distance, l'écoulement ou la soustraction du fluide électrique, et par une heureuse application de ce fait, il conçut le projet d'attirer l'électricité des nuages sur la terre, et de maîtriser ainsi la foudre elle-même. Il résolut ce problême, pour ainsi dire en jouant, car il eut recours à un cerf-volant qu'il éleva dans un temps d'orage; il suspendit une clé au bas de la corde, et essaya d'en tirer des étincelles. Ses premières tentatives ne réussirent pas; mais une légère pluie étant survenue, elle humecta la corde, en fit un meilleur conducteur, et Franklin obtint des étincelles. On a remarqué, avec fondement, qu'un conducteur plus humide ou qu'un nuage plus intense aurait produit une accumulation d'électricité qui eût immanquablement tué Franklin sur la place, comme l'a été Richmann à Pétersbourg. Tout le monde connaît l'application qu'il fit de cette découverte à la conservation des édifices, et il dut éprouver une grande satisfaction en voyant les deux mondes adopter avec empressement ses paratonnerres. Occupé d'objets moins grands, mais toujours utiles, Franklin introduisit dans sa patrie, et ensuite en France, des cheminées économiques qui, au moyen de conducteurs et de soupapes, rejettent le calorique dans les appartemens. Il perfectionna l'harmonica, et inventa une machine pour courber les bois. Franklin procura aussi à son pays, avec de grands soins et de grandes dépenses, un établissement d'éducation assorti à ses besoins, et destiné à l'enseignement de langues grecque et latine et des mathématiques. A peu près dans le même temps, il fit adopter l'exécution d'une maison consacrée au soulagement des malades et des pauvres, dont un homme obscur et bienfaisant avait donné le plan sans pouvoir le faire accueillir. La juste considération qu'attiraient à Franklin tant de services, lui avait procuré l'emploi de directeur particulier des postes de Pensylvanie, et peu après, il devint directeur général.

Des partis d'Indiens insultaient souvent les frontières étendues des colonies américaines, et y commettaient de grands ravages. On crut indispensable de leur opposer une résistance sagement combinée; il y eut des commissaires nommés à cet effet, et Franklin fut du nombre. Ce fut lui qui rédigea l'acte, dit le *plan d'Albany*, du lieu où il fut arrêté, et dans lequel on proposait une forme nouvelle d'administration des colonies. Ce plan, fruit d'une haute sagesse, et vivement sollicité par les besoins des colons, et même les intérêts mieux entendus de la mère-patrie, eut un sort bizarre. Soumis au gouvernement des provinces, il leur parut trop favorable à la prérogative royale, soumis au conseil du roi, il parut beaucoup trop populaire. Le nom de Franklin, déjà si avantageusement connu dans les sciences, va se trouver désormais lié aux plus grandes révolutions politiques. Les colonies de l'Angleterre contribuaient, avec la plus grande libéralité, aux dépenses de la guerre, lorsqu'elles furent, en 1757, obligées de faire des représentations sur l'état d'épuisement où elles se trouvaient. Franklin fut encore envoyé à Londres; il revint en Amérique en 1762, et reçut des remerciemens publics des provinces des Massaschussets, de Georgie et du Maryland, qu'il avait représentées en Angleterre. En 1764, de nouveaux intérêts coloniaux nécessitèrent un nouveau voyage de sa part. Des impôts établis, supprimés, modifiés ou maintenus, portèrent l'exaspération dans l'esprit des Américains. Franklin fut mandé à la barre du parlement britannique pour y subir un interrogatoire sur la situation morale et politique de son pays. Là, avec la plus courageuse simplicité, il annonça aux Anglais que leur insatiable cupidité romprait les fers de l'Amérique. « Les questions qu'on lui fit, a dit un écrivain distingué, étaient préparées; on aurait cru, au contraire, que c'étaient ses réponses. » L'Angleterre affecta de ne point croire à la sincérité de Franklin, et continuant à être aveuglée par la soif des richesses et de la domination, la guerre fut déclarée. Les Américains avaient déjà député secrètement, vers le cabinet de Versailles, Silas-Deane, pour tâcher d'obtenir des secours et même la coopération armée de la France en cas de rupture. Franklin succéda, comme ministre plénipotentiaire, à ce premier négociateur, et il débarqua à Nantes, le 17 septembre 1776, avec une cargaison de tabac pour se défrayer de ses dépenses. Il se logea aux portes de la capitale, dans l'une des plus agréables maisons de Passy. Dans ses fréquentes excursions à Paris, il attirait partout la foule sur ses pas. Son aspect simple et affable, et une tête ample, chauve et vénérable, couronnant un corps robuste et bien proportionné, inspiraient à la fois l'attachement et le respect. Dans tous les cercles où il paraissait, il était comblé d'hom-

mages, et les femmes surtout lui prodiguaient, à l'envi, leurs caresses; mais ce qui laissera de plus longs souvenirs, c'est l'entrevue de Frauklin avec Voltaire, à l'Académie des sciences. Le poète, ou plutôt l'homme universel, aborda le savant et l'homme d'état en lui adressant la parole en anglais. Les spectateurs, placés le plus près d'eux, firent observer à Voltaire qu'on désirait entendre leur conversation. *Je vous demande pardon*, leur dit-il, *j'ai cédé un moment à la vanité de parler la même langue que M. Franklin.* Celui-ci présenta à Voltaire, non son fils, comme on l'a dit, car il servait comme officier dans l'armée anglaise, mais bien l'aîné de ses petits-fils, et il lui demanda sa bénédiction. Voltaire étendit, avec précipitation, ses deux mains sur la tête du jeune homme, et lui dit, avec la plus énergique inspiration: *God and liberty;* Dieu et la liberté. Lorsqu'à la fin de la séance Franklin et Voltaire se séparèrent, ils s'embrassèrent les larmes aux yeux, et les spectateurs enthousiasmés partagèrent presque tous leur attendrissement. La haute considération dont jouissait Frankliu dans toutes les classes de la société, ses talens et la confiance qu'il avait su inspirer, déterminèrent le gouvernement français, en 1778, à prendre une part active dans la guerre de l'indépendance, en envoyant aux Américains des flottes et une armée de terre commandées par d'habiles généraux, et en permettant à plusieurs officiers, d'un mérite reconnu, de prendre du service dans l'armée des Etats-Unis aux ordres de ce grand capitaine qui s'est immortalisé encore moins par ses éclatantes actions militaires que par son respect pour la liberté publique. On sait que les succès des armées française et américaine, la défaite et la prise de Cornwallis et des troupes sous son commandement, forcèrent l'Angleterre à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, et qu'un traité de paix fut enfin signé le 3 septembre 1783. Franklin ne quitta cependant la France que quand il eut ouvert d'autres sources de prospérité pour son pays, en faisant, avec la Prusse et la Suède, des traités d'alliance et de commerce. Pendant sa résidence en France, il assistait fréquemment aux séances de notre Académie des sciences, dont il était associé étranger. Il prenait un grand intérêt et souvent une part active aux travaux de cette compagnie savante, ainsi qu'à ceux de la Société royale de médecine. Son appui fut plus d'une fois utile à cette dernière institution, si contrariée à sa naissance, malgré tout ce qu'elle donnait et tout ce qu'elle a réalisé d'espérances. C'est à ce dernier titre surtout que nous avons cru devoir insérer, dans cette Biographie médicale, une courte notice sur un homme dont l'histoire étendue se trouve partout. Franklin prit congé de la cour de France, et déjà habituellement souffrant des douleurs de la pierre depuis longtemps, il retourna dans sa patrie en 1785. Son arrivée fut un

triomphe; bientôt il fut nommé gouverneur de la Pensylvanie. Cette province ainsi que plusieurs autres trompèrent son espoir. Elles étaient déchirées par des factions qui menaçaient leur sûreté et leur indépendance. Inébranlable dans ses opinions politiques, Franklin, qui vit la liberté compromise, provoqua et obtint la convocation des états-généraux, qui eut lieu à Philadelphie en 1788. On y remédia, en grande partie, avec un succès auquel est due la prospérité actuelle et toujours croissante des Etats-Unis. Franklin jouissait du libre exercice de toutes ses facultés intellectuelles et morales; mais accablé encore plus par les infirmités que par l'âge, il mourut le 17 avril 1790. Peu de temps avant d'expirer, il dit à ceux qui l'environnaient: qu'un homme n'était parfaitement né qu'après sa mort. Le congrès ordonna que les provinces confédérées rendissent les plus grands honneurs à sa mémoire: jamais ordre ne fut plus religieusement exécuté. L'Assemblée constituante de France décréta aussi un deuil public, et ce fut Mirabeau qui en fit la proposition en ces termes: « Franklin est mort. Il n'est plus cet homme qui affranchit l'Amérique, et versa sur l'Europe des torrens de lumières. Le sage, que deux mondes réclament, tenait sans doute un rang bien élevé dans l'espèce humaine. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs, mais l'Europe, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté. » Le testament de Franklin fut comme sa vie une suite de dispositions généreuses et philantropiques; on remarqua surtout le legs suivant: « Je laisse à mon ami, à l'ami du genre humain, le général Washington, le bâton de pommier sauvage avec lequel j'ai coutume de me promener. Si ce bâton était un sceptre, il lui conviendrait de même. » Franklin avait composé pour lui-même l'épitaphe que l'on va lire, et qui montre la forme et l'originalité de son esprit: « Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre, dont les feuillets sont arrachés, et la dorure et le titre effacés. Mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaîtra, comme il le croyait, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigée par l'auteur. » On avait fait du vivant de Franklin un grand nombre d'inscriptions destinées à être placées sous ses portraits. Après sa mort, on en fit d'autres destinées à honorer sa mémoire et orner son tombeau. Tout le monde a retenu ce beau vers latin attribué à Turgot:

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

En 1792, la ville de Philadelphie fit élever à Franklin une statue en pied, qui a été placée sur le fronton de la bibliothè-

que publique. Le philosophe américain est revêtu de la toge romaine. Son bras gauche repose sur un groupe de livres, et sa main, du même côté, tient un rouleau de papier, tandis que la main droite s'appuie sur un sceptre renversé.

L'édition française la plus complète des Œuvres de Franklin, surtout pour ce qui regarde les sciences physiques, est celle qui a été publiée par son ami Barbeu du Bourg, docteur en médecine de la Faculté de Paris (Paris, 1773, 2 vol. in-4°.). La plus grande partie des pièces qui forment cette collection avait paru, à différentes époques, dans les recueils académiques, et surtout dans ceux de la Société royale de Londres. Indépendamment de ces Mémoires, on trouve encore, dans les Transactions philosophiques, 1°. un *Mémoire sur la manière de calmer la violence des flots dans les orages, en répandant de l'huile autour des vaisseaux*, 1774. 2°. La *description de la cheminée économique de Pensylvanie en* 1787, perfectionnée par Désarnod en 1789.

Franklin a rédigé, en société de quelques hommes de lettres, un ouvrage périodique, publié à Anvers, en 1776 et années suivantes, sous le titre :

Affaires d'Angleterre et d'Amérique.

Mémoires de la vie de Franklin, écrits par lui-même, adressés à son fils. Trad. en français, Paris, 1791, 1 vol. in-8°. – en allemand, Berlin, 1792, in-8°., avec la science du Bonhomme Richard.

Ce dernier ouvrage avait paru en français en 1778, in-12. Gingnené en donna, en 1794, une meilleure édition, précédée d'un abrégé de la vie de Franklin, et suivie de son interrogatoire devant la chambre des communes. L'édition la plus recherchée de la science du Bonhomme Richard est celle qui est due au célèbre typographe Causse, de Dijon, et qui parut dans cette ville, en anglais et en français, en 1795, in-8°.

Castera a donné la meilleure traduction de la Vie de Franklin écrite par lui-même. Elle est suivie de ses œuvres morales, politiques et littéraires, la plupart inédites (Paris, an VI (1798), 2 vol. in-8°.).

Les Œuvres de Franklin, en anglais, ont été réunies et publiées à Londres, 1806, 3 vol. in-8°. L'Eloge civique de Benjamin Franklin fut prononcé, le 21 juillet 1790, dans la rotonde (halle aux blés), au nom de la commune de Paris, par l'abbé Fauchet. Il fut imprimé de suite avec d'intéressantes notes de Le Roi de l'Académie des sciences. Condorcet loua Franklin sur un ton plus convenable, en prononçant son éloge dans une séance publique de l'Académie des sciences. Ce beau morceau a été inséré dans le volume des Mémoires pour 1791. (R. DESGENETTES)

FRANZ (Jean-Georges-Frédéric), laborieux médecin allemand, né à Léipzick en 1737, y termina sa carrière le 14 avril 1789, revêtu du titre de professeur extraordinaire, dont l'Université l'avait décoré huit années auparavant. Il se destinait d'abord à l'état ecclésiastique, et ce fut dans cette vue qu'il étudia la théologie; mais prévoyant, par le sort de ses premières productions, à quels désagrémens il s'exposerait en s'obstinant à suivre une carrière dans laquelle son esprit hardi et entreprenant l'aurait poussé à des innovations dangereuses, il y renonça, et résolut d'embrasser la profession de médecin. Reçu docteur en 1778, il fit marcher de front les études médicales et les travaux purement littéraires, vers lesquels un penchant naturel l'entraînait d'une manière presqu'irrésistible. Plus jaloux d'ailleurs d'être utile que de briller, il publia, sous le

voile de l'anonyme, ou sous des noms empruntés, la plupart de ses productions, dont nous allons faire connaître les titres :

Dissertatio de polygamiá ex principiis sacræ rationis illicitá. Léipzick, 1761, in-4°.

Commentatio de cœlibute ecclesiastico. Léipzick, 1761, in-4°.

Cet ouvrage eut l'honneur d'être mis au nombre des livres prohibés par la cour de Vienne, et d'être brûlé publiquement à Rome, par la main du bourreau.

Dissertatio de philosophiá morali, pravis moribus corrigendis minimè sufficiente. Léipzick, 1763, in-4°.

Cet opuscule est aussi purement écrit que profondément pensé.

Dissertatio de jure eligendi ministros ecclesiæ ex antiquitatibus illustrato. Léipzick, 1764, in-4°.

Dissertatio de litterarum, quæ juvenum ingeniis erudiendis inserviunt, præstantiá. Léipzick, 1764, in-4°.

Dissertatio de morbis litteratorum epidemicis, eorumque rectá sanandorum ratione. Léipzick, 1767, in-4°.

Publié sous le nom de Ferdinand-Antoine Philiater.

Von dem Nutzen der schœnen Wissenschaften in der Gottesgelahrheit. Léipzick, 1767, in-8°.

Von der genauen Uebereinstimmung geschickter Lehrer in œffentlichen Schulen mit den Staatsmaennern. Léipzick, 1767, in-8°.

Leipzick nach der Moral geschildert. Eleutheropolis (Léipzick), 1768, 6 cahiers in-8°.

Sous le nom du baron d'Ehrenhausen.

Der Arzt des Gottesgelehrten, welcher Vorschriften giebt, wie sich Prediger in Anselung ihrer Gesundheit bey Fuehrung ihres Amts zu verhalten. Léipzick, 1769, in-8°. – *Ibid.* 1770, in-8°.

Anonyme.

Wochenblatt zum Besten der Kinder. Berlin, 1768, in-8°.

Anonyme.

Ist es rathsam, besondere Prediger zu berufen, welche gerichtlich Gefangenen die Wahrheiten der Religion vortragen muessen? Léipzick, 1770, in-8°.

Anonyme.

Von dem Einfluss der Musik in die Gesundheit der Menschen. Léipzick, 1770, in-8°.

Anonyme.

Der rechtschaffene Prediger. Léipzick, 1771, in-8°.

Anonyme.

Ueber die Schaedlichkeit der Federbetten. Léipzick, 1772, in-8°.

Anonyme ; fort intéressant, quoique d'un intérêt purement local.

Ueber die Neujahrswuensche. Léipzick, 1772, in-8°.

Anonyme.

Der patriotische Kaufmann bey dem Verfall der Handlung, welcher in einigen Briefe Vorschluege thut, wie dem Verfall der Handlung abzuhelfen. Léipzick, 1772, in-8°.

Anonyme.

Ueber das Leben und den Charakter Gellerts. Léipzick, 1771, in-8°.

Pragmatische Handlungsgeschichte der Stadt Leipzig, worinnen den Ursprung, das Wachsthum, die Ursachen und die Veraenderungen der Handlung aus glaubwuerdigen Urkunden und zuverlaessigen Zeugnissen beschrieben werden. Léipzick, 1772, in-8°.

Anonyme.

Vermischte Aufsaetze ueber die kœrperliche Erziehung der Kinder. Léipzick et Budissin, 1773, in-8°.

Anonyme.

Schaubuehne, darauf die fraenkischen Zuschauer in ihrer Bloesse dargestellt werden. Francfort et Léipzick, 1773, in-8°.
Anonyme.
Physikalische Belustigungen. Prague, 1773, in-8°.
Anonyme.
Der Arzt der Reisenden. Langensalza, 1774, in-8°.
Anonyme.
Predigten fuer verheyrathete Frauenzimmer. Léipzick, 1774, in-8°. *Ibid.* 1776, in-8°.
Anonyme.
Ueber die Schlagfluesse. Léipzick, 1775, in-8°.
Anonyme.
Briefe ueber verschiedene Gegenstaende der Arzneykunst. Langensalza, 1775-1776, 3 vol. in-8°.
Anonyme.
Dissertatio de asparago, ex scriptis medicorum veterum. Léipzick, 1778, in-4°.
Scriptores physiognomoniæ veteres, ex recensione Camilli Perusci et Fr. Sylburgii, græcè et latinè, recensuit, animadversiones Sylburgii et D.-G. Trilleri in Metampodem emendationes addidit, suasque adspersit notas. Altenbourg, 1779, in-8°.
Programma de medicorum legibus metricis. Léipzick, 1782, in-4°.
Archæologia artis obstetriciæ et puerperii. Léipzick, 1784, in-4°.
Dissertatio de Lipsiâ, parturientibus ac puerperis nostris temporibus minùs lethiferâ. Léipzick, 1784, in-4°.
On doit encore à Franz une édition grecque du Traité de Xénocrate sur les alimens tirés des animaux aquatiques, avec la traduction latine de Jean-Baptiste Rasario, les Commentaires de Conrad Gesner, des variantes, des annotations et un glossaire (Léipzick, 1773, in-8°.); une des Œuvres de Virgile, avec les remarques de Burmann (Léipzick, 1773, 2 vol. in-8°); une des Opuscules de Phlegonius Trallianus (Halle, 1775, in-8°.); une des Commentaires d'Erotien, Galien et Hérodote sur Hippocrate, avec les Remarques d'Eustachi et d'Etienne (Léipzick, 1777, in-8°.); une du Traité *de lacte* de Conrad Gesner (Léipzick, 1777, in-8°.); une du Traité de médecine d'Alexandre de Tralles, en grec et en latin (Léipzick, 1777, in-8°.); une de l'Histoire naturelle de Pline, avec les notes d'Hardouin et les commentaires de Barbaro (Léipzick, tome I, 1777; II, 1778; III, 1779; IV, 1782; V, 1785; VI, 1787; VII et VIII, 1788; IX, 1789; X, 1791, in-8°.); une du Traité *de lacte* de F.-J. Voltelen (Léipzick, 1770, in-8°.); et, enfin, une des Remarques de Metrophanes Critopule sur le Dictionaire grec-barbare de Meursius (Stendal, 1787, in-8°.). Après la mort de Leske, il a rédigé les *Commentarii Lipsienses*, jusqu'au vingt-neuvième volume inclusivement. Il a aussi traduit en allemand le Médecin des dames de Goulin (Léipzick, 1771-1773, 3 vol. in-8°.), et les Notes de Tissot sur la défense de l'inoculation (Léipzick, 1771, in-8°.), sur la raphanie (Léipzick, 1771, in-8°.), et sur l'épilepsie (Léipzick, 1771, in-8°.). (J.)

FRAUENDOERFFER (Philippe), de Kœnigswiesen, dans la Haute-Autriche, devint membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Herodicus*, remplit pendant longtemps la place de médecin provincial à Brunn, dans la Moravie, et mourut dans cette ville en 1702. Aucun de ses ouvrages n'offre d'intérêt, aussi les trouve-t-on rarement cités.

Opusculum de morbis mulierum. Nuremberg, 1696, in-12.
Spolia Hippocratica, seu textus et sententiæ ex libris Aphorismorum,

Prænotionum, *Prædictionum*, *de Judicationibus*, *Coacis Prænotionibus*, *et capitis vulneribus*, *Hippocratis collectæ*. Brunn, 1699, in-12.

Tabula smaragdina medico-pharmaceutica in quâ octogentorum selectissimorum medicamentorum, in nullo dispensatorio obviorum, accurata descriptio traditur. Nuremberg, 1669, in-12. - *Ibid.* 1713, in-12.

Oniscographia curiosa, seu tractatus de asellis, vulgò millepedibus. Brunn, 1700, in-12.

Frauendœrffer a inséré un grand nombre d'articles dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la nature; nous citerons entr'autres celui qui est consacré à décrire le mode de génération des cloportes, et un autre dans lequel l'auteur parle d'une femme qui devint plusieurs fois mère, quoique n'ayant jamais eu ses règles.

Frauendœrffer (*Simon*) a publié:

Apotheke fuer die bœsen Weiber. Frauenberg, 1690, in-12. - *Ibid.* 1713, in-12. (J.)

FREHER (Charles-Joachim), neveu du suivant, vint au monde à Nuremberg le 29 août 1655, et y mourut le 6 novembre 1690. Il fit ses études à Bâle, où il prit le titre de docteur, et se fit agréger, en 1679, au Collége des médecins de sa ville natale. On ne le connaît aujourd'hui que parce qu'il mit en ordre les papiers de son oncle, dont il publia le Dictionaire historique. Sa thèse de réception a pour titre:

Dissertatio de melancholiâ hypochondriacâ. Bâle, 1677, in-4°. (J.)

FREHER (Paul), fils d'un jurisconsulte de Nuremberg, naquit en cette ville le 5 février 1611. Il fit ses premières études à Genève, voyagea ensuite beaucoup, prit le bonnet de docteur en médecine à Altdorf, et se fit ensuite agréger au Collége des médecins de Nuremberg, dont il devint, avec le temps, le doyen. Sa pratique étendue lui procura une grande réputation parmi ses contemporains; mais aujourd'hui on ne le connaît que par l'ouvrage suivant, auquel il travailla pendant douze années, et qui fut publié, après sa mort, par son neveu, Charles-Joachim Freher.

Theatrum virorum eruditione clarorum à sæculis aliquot ad hæc usque tempora florentium. Nuremberg, 1688, in-fol.

Ce livre, devenu rare, parce que la perte des cuivres empêcha d'en faire une seconde édition, contient environ treize cents portraits, la plupart imaginaires, ou d'une ressemblance douteuse, et dont seize forment une page. Les articles biographiques sont au nombre de deux mille huit cent cinquante. L'ouvrage est mal conçu, mal exécuté, et le catalogue des écrits de chaque auteur est le plus souvent fort incomplet. Les érudits ne peuvent cependant pas se dispenser de l'avoir sous la main.

La thèse de Freher est intitulée:

Dissertatio de febre tertianâ intermittente. Altdorf, 1639, in-4°. (A.-J.-L, J.)

FREIND (Jean), l'un des plus célèbres médecins de l'Angleterre, était fils d'un ministre de la religion réformée, et vint au monde en 1675, à Croton, bourg du comté de Northampton. Il fit ses premières études au Collége royal de Westminster, et alla, en 1690, à Oxford, où, dirigé par Aldrich, il fit de

rapides progrès dans les belles-lettres et ce qu'on était alors convenu d'appeler la philosophie. Une ode latine sur la mort du duc de Glocester, qu'il adressa, en 1700, au docteur Hannes, le fit distinguer parmi tous ses condisciples. Déjà il s'était consacré à la médecine, et l'année précédente, il avait communiqué, à la Société royale, l'histoire d'un cas remarquable d'hydrocéphale, que cette compagnie inséra dans sa collection. En 1701, il présenta un second mémoire sur une affection spasmodique singulière, à laquelle étaient sujettes deux pauvres familles d'Oxford. Quelque temps après, il prit le titre de bachelier, et, en 1703, il mit au jour son Emménologie. Ce furent les mathématiques, dont il avait fait une étude approfondie, qui lui fournirent les principaux fondemens de ce traité, dont il puisa les principes dans ceux de la statique et de l'hydraulique. Ainsi, marchant sous la bannière de Baglivi, il prit place parmi les partisans nombreux que la secte iatromathématique comptait à cette époque. Freind ne tarda pas à recueillir le fruit de son ardeur pour le travail, car l'année suivante, l'Université d'Oxford lui confia la chaire de chimie. Quoique ses leçons fussent très-fréquentées, à cause de la précision et de la clarté avec lesquelles il s'exprimait, cependant il ne les continua pas au-delà d'une année, et en 1705, il accompagna, comme médecin militaire, le comte de Peterborough, qui allait porter la guerre en Espagne. Après avoir servi deux ans, et fait deux campagnes avec l'armée anglaise, il se rendit à Rome, où Baglivi et Lancisi l'accueillirent avec distinction. A son retour en Angleterre, il publia un exposé justificatif de la conduite du général en chef, dans la confidence intime duquel il paraît avoir été, prit le titre de docteur, et publia son cours de chimie. La Société royale de Londres l'admit parmi ses membres en 1712. Cette même année, il partit pour la Flandre, avec le duc d'Ormand, en qualité de médecin des troupes anglaises. La paix le ramena bientôt à Londres, où il s'adonna tout entier à la pratique, et fut reçu membre du Collége des médecins en 1716. Six ans après, ses compatriotes l'arrachèrent à la vie paisible du savant modeste qui partage tous ses instans entre l'étude et l'exercice d'un art bienfaisant : le bourg de Launceston le nomma député à la chambre des communes. Dès son entrée au parlement, Freind siégea sur les bancs de l'opposition, et dans toutes les occasions il s'éleva avec tant de force contre les ministres, que ceux-ci, profitant de la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, le firent incarcérer dans la Tour de Londres. Arrêté le 15 mars 1723, il fut admis, le 21 juin, à donner caution, et acquitté au mois de novembre. Méad, qui ne partageait ni ses principes ni ses opinions littéraires, ne balança pas à le cautionner, cir-

constance d'autant plus honorable pour ces deux médecins, qu'il régnait alors beaucoup de froid entr'eux, et qu'ils étaient presque brouillés. Rassuré par la pureté de ses intentions et de sa conduite, Freind profita de sa détention pour écrire sa seconde lettre à Méad sur la petite-vérole, et pour tracer le plan de son histoire de la médecine. Ce dernier ouvrage qui établit solidement sa réputation, fit oublier à la cour la vivacité avec laquelle l'auteur avait défendu la cause du peuple dans les débats parlementaires, de sorte qu'à l'avénement de Georges II au trône, en 1727, il fut nommé premier médecin de la reine Caroline. Mais il ne put jouir long-temps des honneurs attachés à cette place, car il mourut le 26 juillet 1728, généralement regretté, même du roi, qui prit soin de sa veuve et de son fils. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages :

Æschinis contra Ctesiphontem et Demosthenis de Coronâ orationes. Interpretationem latinam, et vocum difficiliorum interpretationem adjecerunt P. Foulkes et J. Freind. Oxford, 1696, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°.

Ovidii Metamorphoseon libri XV, cum interpretatione Danielis Crispini in usum Delphini, à Joan. Freind recensiti. Oxford, 1696, in-8°.

Emmenologia, in quâ fluxûs muliebris menstrui phænomena, periodi, vitia, cum medendi methodo, ad rationes mechanicus exiguntur. Oxford, 1703, in-4°. - Roterdam, 1711, in-8°. - Amsterdam, 1726, in-8°. - Paris, 1727, in-12. - Trad. en français par Devaux, Paris, 1730, in-12.

La théorie de la menstruation que Freind propose est tonte mécanique. Il prétend que l'évacuation menstruelle a pour cause la pléthore locale, favorisée par la strncture et le nombre des vaisseaux, ainsi que par la position verticale du corps de la femme. Espérant de rendre son opinion plus probable, il soutient, contre toute évidence, que l'aorte descendante est beaucoup plus ample chez les femmes que chez les hommes, et que, comme les femmes transpirent moins que les hommes, elles doivent être plus sujettes à la pléthore. Haller lui reproche avec raison de n'avoir pas eu égard à l'irritabilité propre de l'utérus, et d'avoir avancé que les vaisseaux sanguins se rompent pour laisser couler le sang dans cet organe. Sa pratique ne valait guère mieux que sa théorie; il était fort peu partisan des émissions sanguines dans l'aménorrhée, et leur préférait les préparations ferrugineuses ou mercurielles.

La conduite du comte de Peterborough en Espagne, surtout depuis la levée du siége de Barcelonne en 1706, avec la campagne de Valence. Paris, 1730, in-8°.

L'original anglais avait paru en 1707. La traduction est de Le Tellier, médecin de Pérone.

Prælectiones chymicæ, in quibus omnes ferè operationes chymicæ ad vera principia et ipsius naturæ leges rediguntur. Londres, 1709, in-8°. - Amsterdam, 1710, in-8°. - *Ibid.* 1718, in-8°. - Paris, 1727, in-12, avec l'*Emmenologia*. - *Ibid.* 1735, in-8°. Londres, 1726, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1729, in-8°.

Cet ouvrage ayant été critiqué par les Allemands, Freind répondit dans les Transactions philosophiques des mois de juillet, août et septembre 1711.

Hippocratis de morbis popularibus liber primus et tertius, græco-latinus. His accomodavit novem de febribus commentaria. Londres, 1717, in-4°.

De purgantibus, in secundâ variolarum confluentium febre, adhibendis, epistola. Londres, 1719, in-4°. - Amsterdam, 1720, in-8°.

Réponse à un pamphlet de Jean Woodward. Cette lettre est adressée à Méad.

Oratio anniversaria in theatro collegii regalis medicorum Londinensium habita ex Harvæi instituto, in eorum commemoratione, qui suâ in hoc collegium beneficientiâ claruerunt. Londres, 1720, in-4°.

De quibusdam variolarum generibus epistola. Londres, 1723, in-4°. Adressée de même à Méad.

The history of physic from the time of Galen to the beginning of the sixteenth century, chiefly with regard to practice, in a discours writren to Dr. Mead. Londres, tome I, 1725; II, 1726, in-8°. - *Ibid.* 1751, 2 vol. in-8°. -Trad. en latin par J. Wigan, Londres, 1734, 2 vol. in-12. - en français par Etienne Coulet, Londres, 1727, in-4°.; 3 vol. in-12.

Cette histoire est partagée en trois parties qui traitent, la première de tous les écrivains grecs depuis Galien, la seconde des auteurs arabes, et la troisième des auteurs latins et modernes. Elle atteste la grande érudition de Freind, et l'on peut dire qu'il n'y a pas beaucoup de livres dans lesquels tant d'objets soient traités avec moins de prolixité. C'est un ouvrage classique, en ce que l'auteur ne s'est pas borné à rapporter les faits, mais a jugé chaque écrivain toujours avec impartialité, et quelquefois avec beaucoup de justesse. Clifton Wintringham attaqua cette histoire dans une brochure qu'il publia sous le voile de l'anonyme (Londres, 1726, in-8°.). Jean Le Clerc, frère de Daniel, ne le ménagea pas non plus dans sa Bibliothèque ancienne et moderne, où il se plaignit de la manière peu obligeante dont Freind avait parlé du plan que son frère avait donné de la continuation de son Histoire de la médecine. Jean Ballye soutint son compatriote avec beaucoup de chaleur (*A defense of Dr. Freind and his History of physick in answer to the reflections of M. Leclerc with remarks upon the age of greek physicians, the introduction of chemistry in physick.* Londres, 1733, in-8°.). Freind garda un silence absolu dans cette dispute, qui fut poussée de part et d'autre avec beaucoup d'animosité. Ses œuvres ont été réunies et imprimées en latin, par Jean Wigan, avec la vie de l'auteur, sous le titre de :

Opera omnia medica. Londres, 1733, in-fol. - Venise, 1733, in-4°. - Paris, 1735, in-4°. (A.-J.-L. J.)

FREITAG (Arnaud), d'Emmerick, dans le duché de Clèves, vint au monde vers l'an 1561. Il n'a pu être docteur et professeur en médecine à Groningue, comme Foppens et Hartzheim le disent d'après Andreæ, puisqu'il mourut en 1614, époque à laquelle l'Université de Groningue n'existait pas encore, et qu'il passa la plus grande partie de sa vie en Allemagne. Bœhmer nous apprend, au contraire, qu'il devint, en 1589, professeur à Helmstaedt, mais qu'il ne conserva pas long-temps cette place, ayant donné sa démission. Outre une traduction latine du Traité italien des alimens et poisons, par Balthasar Pisanelli (Herborn, 1593, in-12), de l'ouvrage de Duplessys-Mornay sur la vérité de la religion chrétienne (Herborn, 1602, in-12), et d'un opuscule espagnol sur la médecine de l'ame ou l'art de mourir (Brême, 1614, in-12), il a publié une

Mythologia ethica. Anvers, 1579, in-4°. (O.)

FREITAG (Jean), médecin fort célèbre, naquit en 1581, à Nidder-Wesel, dans les états de Clèves. Ses parens, qui professaient la religion réformée, ayant été obligés de se réfugier à Osnabruck, ce fut dans cette ville qu'il commença ses études; il les continua ensuite à Cologne et à Wesel, puis il se rendit à Helmstaedt pour y faire sa philosophie. Ayant résolu d'embrasser la profession de médecin, il parcourut plusieurs Universités du nord de l'Allemagne, s'arrêta pendant quelque temps à Rostock, et revint à Helmstaedt, où Meibomius lui confia l'éducation de son fils. En 1604, on le nomma professeur extraordinaire, malgré sa grande jeunesse. Quatre ans plus tard, il prit le bonnet doctoral, et se rendit à la cour de l'évêque d'Osnabruck, dont il avait été nommé premier médecin. Après vingt-trois ans passés au service de trois évêques qui se succédèrent durant ce laps de temps, il fut congédié, en 1631, pour avoir refusé d'abjurer la religion de ses pères. Les comtes de Nassau et de Bentheim lui firent alors obtenir, dans l'Université de Groningue, une chaire, qu'il remplit avec éclat jusqu'à sa mort, arrivée le 8 février 1641. Dans ses derniers momens, il fut assailli par une foule de maux qui semblaient se liguer pour l'accabler, et que lui-même avait la bonne foi d'attribuer à l'intempérance dont il avait contracté l'habitude auprès des grands. Henri Welman, l'un de ses collègues, a prononcé son oraison funèbre. Partisan de la secte chimiatrique et de l'ancienne philosophie, il soutint, avec une opiniâtreté ridicule, les principes que ses maîtres lui avaient inculqués, et combattit à toute outrance les dogmes de Descartes, qui commençaient à ébranler fortement l'aristotélisme ou plutôt le philosophisme des scolastiques. Ses ouvrages sont peu nombreux :

Poemata juvenilia. Francfort, 1616, in-4°.

Noctes medicæ, sive de abusu medicinæ tractatus. Francfort, 1616, in-4°.

Cet opuscule, assez remarquable, est destiné à dévoiler les artifices des charlatans qui, sous tant de noms divers, en imposent à la crédulité du peuple.

Aurora medicorum galeno-chimicorum, seu de rectâ purgandi methodo, è priscis sapientiæ decretis postliminio in lucem reductâ. Francfort, 1630, in-4°.

Dissertatio de morbis substantiæ, et cognatis quæstionibus, contra hujus temporis novatores et paradoxologos. Groningue, 1632, in-12.

Cette thèse rappelle la dispute qui règne aujourd'hui entre les *généralisateurs* et les *localisateurs* des maladies.

Dissertatio calidi innati essentiam juxtà veteris medicinæ et philosophiæ decreta explicans opposita neotericorum et novatorum paradoxis. Groningue, 1632, in-8°.

Casus ægritudinis per Jac. Ottonis cum Freitagio communicatus. Groningue, 1632, in-12.

De opii naturâ et medicamentis opiatis liber singularis, cui de novâ

phthisin curandi ratione consilium, et diversæ consultationes medicinales sub finem accessere. Groningue, 1632. - Léipzick, 1635, in-12.

Consilium in catarrho calido. Groningue, 1632, in-8°.

Dissertatio de formarum origine. Groningue, 1633, in-8°.

Oratio panegyrica de personâ et officio pharmacopœi, et pharmacopolio ritè rectèque instruendo. Groningue, 1633, in-4°.

Detectio et solida refutatio novæ sectæ Sennerto-Paracelsicæ quâ antiqua veritatis oracula et Aristotelicæ et Galenicæ doctrinæ fundamenta convellere moliuntur. Amsterdam, 1636, in-12. -Groningue, 1637, in-8°. (o.)

FREITAG (Jean), né à Perleberg, dans la Marche de Brandebourg, le 25 mars 1587, étudia la médecine à Francfort-sur-l'Oder, à Vienne et à Bâle. Il passa ensuite en Italie, et prit le bonnet de docteur à Padoue en 1617. Les habitans de Ratisbonne, au milieu desquels il fixa ensuite son séjour, lui accordèrent toute leur confiance, qu'il justifia par ses talens et par les services qu'il leur rendit. Il mourut en cette ville le 24 septembre 1654, laissant un ouvrage fort insignifiant, qui a pour titre :

Kurzer Bericht von der melancholiâ hypochondriacâ, nebst zwoelff curioesen Fragen von der analogiâ der grossen Welt mit dem kleinen. Augsbourg, 1678, in-12.

Freitag (*Jean-Henri*), médecin de Quedlinbourg, a publié :

Catalogi testium veritatis chimiatricæ prodromus, hoc est, observationum medico-chirurgicarum, ad methodum chimicam institutarum, centuria prima. Halberstadt et Quedlinbourg, 1635, in-4°. - *Ibid.* 1636, in-12.

Freytag (*Mathieu*) a écrit une

Dissertatio de inflammatione. Altdorf, 1675, in-4°.

Freytag (*Théophile*) est auteur d'une

Dissertatio de lipothymiâ. Altdorf, 1660, in-4°. (o.)

FRENCH (Jean), médecin anglais, né vers l'an 1616, à Broughton, dans le comté d'Oxford, fit ses humanités et ses études médicales à l'Université de cette dernière ville. Avant d'avoir terminé ses cours, il prit du service dans l'armée parlementaire, dont le commandant Fairfax le nomma médecin en chef, pour récompenser le zèle avec lequel il se conduisit en toutes occasions. Jaloux d'obtenir les grades qu'il n'avait point encore pris, il se rendit à Oxford, et y reçut le bonnet doctoral en 1648. Admis peu de temps après dans le Collége de cette ville, il continua aussi de servir dans les hôpitaux militaires ou les armées, et mourut à Boulogne-sur-Mer en 1657, époque où la Grande-Bretagne avait fait passer une armée en France. Il est auteur de quelques ouvrages en langue anglaise, dont le principal a pour titre :

Art of distillation, or a treatise of the choicest spagyrical preparations, experiments and curiosities; performed by way of distillation. As also, the London distiller, exactly and truly shewing the way to draw all sorts of spirits and strong waters. Londres, 1651, in-4°. - *Ibid.* 1664, in-4°. (z.)

FRENZEL (JOACHIM), plus généralement connu sous le nom de *Frencelius*, était de Camentz, ville de la Haute-Lusace, où il vint au monde en 1611. Il fit ses humanités au Collége de Goerlitz; mais la guerre l'ayant obligé à quitter sa patrie, il se rendit, en 1632, à Franéquer, résolu de s'y livrer à l'étude de la médecine, qui n'était alors enseignée, dans cette Université, que par un professeur totalement inconnu aujourd'hui, Ménélas Winsemius. Comme il était peu favorisé du côté de la richesse, il se vit sur le point d'être forcé de renoncer à la carrière qu'il voulait embrasser, et d'aller tenter ailleurs la fortune; mais une place de précepteur, qui lui fut offerte, et qu'il accepta sans balancer, améliora beaucoup son sort, et lui permit de suivre ses goûts. En 1647, il conduisit ses élèves en France, où il séjourna pendant deux années avec eux, et après les avoir ramenés en Hollande, il s'empressa de passer en Italie, où il poursuivit ses études médicales, et prit le titre de docteur à Padoue. Etant revenu ensuite dans les Pays-Bas, il fut nommé médecin de la ville de Grave-sur-Meuse. Un de ses anciens élèves, qui était devenu curateur de l'Université de Franéquer, le tira de ce poste obscur, et lui fit donner, en 1651, la chaire de médecine et d'anatomie que Van der Linden venait d'abandonner pour se rendre à Leyde. Frenzel la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mars 1669, à Groningue. Quatre ans auparavant, il avait refusé la chaire vacante, à Leyde, par la mort de Van der Linden, et obtenu en dédommagement, de son Université, une augmentation de traitement. Dans tout le cours de sa vie et de sa longue carrière académique, il n'a publié qu'un seul opuscule intitulé :

Exercitationes anatomicæ in historiam mesenterii. Franéquer, 1660, in-4°.

FRENZEL (*Daniel-Godefroi*). médecin à Lauchstaedt, né à Colm dans la principauté d'Hoyerswerda, le 25 janvier 1725, et mort le 25 janvier 1785, a publié:

Dissertatio de pilo parte corporis non ignobili. Wittemberg, 1749, in-4°.

Die Natur und Wirkungen des mineralischen Wassers zu Lauchstaedt, durch Versuche und Erfahrungen bestaetiget. Halle, 1768, in-8°.

FRENZEL (*Jean-Samuel-Traugott*), né à Schœnau dans la Haute-Lusace, le 2 septembre 1743, médecin à Wittemberg, est auteur des ouvrages suivans:

Dissertatio de torpedine veterum genere rajá. Wittemberg, 1777, in-4°.

Rockenmedicin. Wittemberg, 1788, in-8°.

Anonyme; journal hebdomadaire.

Ueber die Erlernung der Thierarzneykunst auf Akademien. Wittemberg, 1789, in-8°.

Gerichtliche policeyliche Arzneywissenschaft fuer alle Staende und zum Gebrauch meiner akademischen Vorlesungen bestimmt. Wittemberg, 1789, in-8°. - Léipzick, 1794, in-8°.

Unterricht fuer Wehemuetter auf dem Lande. Léipzick, 1795, in-8°. - *Ibid.* 1794, in-8°.

Ueber die Franzosenkrankheit der Thiere. Leipzick, 1799, in-8°.

Von dem Unvermoegen der Fortpflanzung in Hinsicht auf beyde Geschlechter, nebst Heilmitteln. Wittemberg, 1800, in-8°.

Frenzel (*Simon-Frédéric*) a publié :

Dissertatio de physionomiâ anthropologicâ in genere. Wittemberg, 1660, in-4°.

Dissertatio de cadaveribus humanis ad præsentiam occisoris cruentatis Wittemberg, 1673, in 4°.

Cet opuscule est du nombre de ceux que Haller a répétés deux fois (tome I, page 485; II, page 492) dans sa Bibliothèque anatomique.

Monstrum humanum. Wittemberg, 1674, in-4°.

Dissertatio de origine animæ rationalis in generatione hominis. Wittemberg, 1676, in-4°. (o.)

FREY (Jean-Cécile), était de Keiserstuhl, petite ville du comté de Bade, située sur les bords du Rhin. Dès qu'il eut terminé ce qu'on appelait les humanités, il vint à Paris, et y obtint, au concours, une chaire de philosophie du Collége de Montaigu. Ce fut lui, du moins l'assure-t-il, qui introduisit le premier en Europe l'usage de faire soutenir des thèses philosophiques en langue grecque. Sa place de professeur ne l'empêchait pas, suivant toutes les apparences, d'étudier la médecine, et comme le traitement qu'il recevait était à peine suffisant pour le faire vivre, il fut obligé de solliciter la faveur de prendre gratuitement ses grades, ce qui lui fut accordé. Il obtint ensuite le titre de médecin de la reine mère, Catherine de Médicis, et, en 1622, il dicta un cours de médecine au collége de Boncourt. La peste termina ses jours, à l'hôpital Saint-Louis, le 1er août 1631. Ses ouvrages ont été pour la plupart réunis par Jean Balesdens, dans les deux recueils suivans :

Jani Cœcilii Frey opera quæ reperiri potuerunt, in unum corpus collecta. Paris, 1645, in-8°.

Jani Cœcilii Frey opuscula varia nunquam edita. Paris, 1646, in-8°.

On trouve dans le second volume le précis du cours de médecine de Grey, et, dans le premier, un opuscule, dont le fond semble tiré en partie des méthodes de Raymond Lulle, et qui avait déjà paru à part, sous ce titre :

Via ad divas scientias artesque, linguarum notitiam, sermones extemporaneos, nova et expeditissima. Paris, 1628, in-16. – Iéna, 1674, in-12. -Waldenbourg, 1715, in-12.

Toutes les productions de Frey sont insignifiantes sous le rapport médical, et peu estimées sous le point de vue purement littéraire, à l'exception d'une seule qui passe pour une des meilleures dans le genre macaronique. (o.)

FRICK (Jean), fils d'un marchand de Hambourg, naquit le 5 novembre 1671, étudia la médecine à Iéna, Leipzick et Halle, et prit, en 1701, le titre de docteur à Kiel. Il ne nous reste de lui que sa thèse de réception, dont le contenu nous laisse peu de regrets sur la perte des nombreux manuscrits qu'on trouva, suivant Moller, parmi ses papiers, après sa mort.

Diatribe medico-spagyrica de auro potabili sophorum et potabili sophistorum ατροσοφοις *candidè proponens artis spagyricæ subjectum genuinum, modum operandi legitimum, et medicamentorum revera polychrestorum præparationem secretissimam. Accesserunt corollaria tria proemtica. Processus artis ænigmaticè descriptus.* Hambourg, 1702, in-4°. (z.)

FRICK (Melchior), nommé en latin *Friccius*, exerçait la médecine à Ulm vers la fin du dix-septième siècle. Nous ne possédons aucun renseignement sur sa personne, quoiqu'il ait laissé un assez grand nombre d'ouvrages. Ce qui le rend principalement remarquable, c'est qu'un des premiers il essaya d'introduire en médecine l'usage des poisons, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Beaucoup de médecins ont profité depuis de ses idées sans le nommer, et, enchérissant à l'envi les uns sur les autres, sont arrivés jusqu'à prodiguer des éloges fastueux aux poisons les plus subtils. Il serait bien à désirer qu'un esprit sage, qu'un physiologiste éclairé, soumît la toxicologie médicale à une nouvelle et sévère révision. Les ouvrages de Frick ont pour titres :

Historia et consultatio medica pro podagrico. Ulm, 1684, in-4°.
Dissertatio medica de peste, seu nova methodus cognoscendi et curandi pestem. Ulm, 1684, in-12.
Icon podagræ repræsentans morbi podagrici historiam, causas, prognosin et curationem. Ulm, 1693, in-12.
De colicâ scorbuticâ. Ulm, 1696, in-12.
Paradoxa medica in quibus plurima curiosa et utilia contrà communes medicorum opiniones pertractantur. Ulm, 1699, in-12.
Frick soutient que quand un animal est mordu par une vipère, ou piqué par un scorpion, il ne passe pas un atome de venin dans son sang, et que l'accident se borne à la lésion locale. En détruisant une erreur, on voit qu'il en a commis une autre dont il était bien difficile de se garantir à une époque où l'on ne soupçonnait même pas les principes les plus simples de la doctrine des sympathies.
Tractatus medicus de virtute venenorum medicâ. Ulm, 1693, in-8°. *Ibid.* 1701, in-8°. - Vienne, 1710, in-8°. (J.)

FRIDERICI (Jean-Arnold), d'Altenbourg, en Misnie, naquit le 24 juin 1637. Ce fut dans sa ville natale qu'il fit son cours de belles-lettres : après l'avoir terminé, il vint étudier à Iéna d'abord la philosophie, puis la médecine, qu'y enseignait alors le célèbre Jean-Théodore Schenck, chez lequel il demeura quatre ans. Ce laps de temps écoulé, il alla entendre les leçons de Michaelis à Leipzick. En 1659, il partit de cette ville pour aller visiter l'Italie, l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Allemagne. Il ne consacra qu'une année à ce voyage, et, en 1661, il revint prendre à Iéna le bonnet de docteur, qui lui fut conféré par Rolfinck. S'étant fixé aussitôt après dans cette ville, il ne tarda pas à y être nommé professeur extraordinaire. Quelque temps après, il obtint la chaire de botanique, d'anatomie et de chi-

rurgie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mai 1672. Contre l'usage de ses compatriotes, il n'a rien écrit, ou tout au plus a-t-il coopéré aux thèses suivantes, qui furent soutenues sous sa présidence :

Dissertatio de peripneumoniá. Iéna, 1661, in-4°.
Dissertatio de cerebro, cerebello et horum medullá oblongatá. Iéna, 1661, in-4°.
Dissertatio de causo seu febre ardente. Iéna, 1661, in-4°.
Dissertatio de adfectús hypochondriaci genuiná indolé, causis et remediis. Iéna, 1662, in-4°.
Dissertatio de abortu. Iéna, 1662, in-4°.
Dissertatio de oculo. Iéna, 1663, in-4°.
Dissertatio de trepanatione. Iéna, 1663, in-4°.
Dissertatio de renibus. Iéna, 1663, in-4°.
Dissertatio: ordo et methodus cognoscendi et per curationem præservandi abortum. Iéna, 1664, in-4°.
Dissertatio de feminá naturæ miraculo. Iéna, 1664, in-4°.
Dissertatio de affectu hypochondriaco. Iéna, 1664, in-4°.
Dissertatio de dystociá naturali. Iéna, 1665, in-4°.
Dissertatio de anatome medicinæ fundamento. Iéna, 1665, in-4°.
Dissertatio de incubo. Iéna, 1665, in-4°.
Dissertatio de guajaco. Iéna, 1665, in-4°.
Dissertatio de hæmoptysi. Iéna, 1665, in-4°.
Dissertatio de fluore albo mulierum. Iéna, 1666, in-4°.
Dissertatio de ileo. Iéna, 1666, in-4°.
Dissertatio de morbo castrensi hungarico. Iéna, 1666, in-4°.
Dissertatio de hysteromaniá. Iéna, 1666, in-4°.
Dissertatio: ordo et methodus cognoscendi et curandi gravissimum intestini tenuioris adfectum ileum. Iéna, 1666, in-4°.
Dissertatio de renum et vesicæ calculo. Iéna, 1666, in-4°.
Dissertatio de asthmate. Iéna, 1666, in-4°.
Dissertatio de tabaco. Iéna, 1667, in-4°.
Dissertatio de stupore manum. Iéna, 1667, in-4°.
Dissertatio de phthisi. Iéna, 1667, in-4°.
Dissertatio de spiritibus sylvestribus. Iéna, 1667, in-4°.
Dissertatio de picá. Iéna, 1668, in-4°.
Dissertatio de contritione vertebrarum. Iéna, 1668, in-4°.
Scrutinium hydrocephali secundum διαγνωσιν, προγνωσιν και θεραπειαν. Iéna, 1669, in-4°.
Ὑστερυδορεασις, seu uteri hydrcps. Iéna, 1669, in-4°.
Dissertatio de anatomiá lienis. Iéna, 1669, in-4°.
Dissertatio de constitutione mammarum. Iéna, 1669, in-4°.
Dissertatio de vertigine. Iéna, 1669, in-4°.
Dissertatio de lethargo. Iéna, 1669, in-4°.
Dissertatio de lienteriá. Iéna. 1670, in-4°.
Dissertatio de aloe. Iéna, 1670, in-4°.
Dissertatio de pæoniá. Iéna, 1670, in-4°.
Dissertatio de corpulentiá nimiá. Iéna, 1670, in-4°.
Dissertatio de conceptione. Iéna, 1670, in-4°.
Dissertatio de aure. Iéna, 1670, in-4°.
Dissertatio de maniá ex philtro. Iéna, 1670, in-4°.
Dissertatio de convulsione. Iéna, 1670, in-4°.
Dissertatio de melancholiá. Iéna, 1671, in-4°.
Dissertatio de ventriculo. Iéna, 1671, in-4°.
Δευτερολογια, seu de secundarum naturá, usu et noxá. Iéna, 1671, in-4°.

Dissertatio de gangrænâ et sphacœlo per αφερεσιν και προφυλαξιν chirurgico-pharmaceuticam tollendis et curandis. Iéna, 1671, in-4°.
Dissertatio de lentigine. Iéna, 1671, in-4°.
Dissertatio de cardialgiâ. Iéna, 1671, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhagiæ uteri menstruæ præternaturalis theoriâ et therapeutice. Iéna, 1671, in-4°.
Dissertatio de læsione oris scorbuticâ. Iéna, 1672, in-4°.
Dissertatio de hydrope tympanite. Iéna, 1672, in-4°.
Dissertatio de convulsione inferioris maxillæ. Iéna, 1672, in-4°.
Dissertatio de atrophiâ. Iéna, 1672, in-4°.
Dissertatio de imbecillitate ventriculi. Iéna, 1672, in-4°.

FRIDERICI (*Antoine-Gontier*) a publié :
Dissertatio de nutritivâ facultate. Léipzick, 1652, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoidibus immodicis. Léipzick, 1658, in-4°.

FRIDERICI (*Gottlob*), mort, le 17 février 1742, à Léipzick, où il exerçait l'art de guérir, a laissé :
Dissertatio de fiduciâ ægri in medicum. Léipzick, 1721, in-4°.
Monstrum humanum rarissimum observationibus pathologicis aliisque illùc pertinentibus illustratum. Léipzick, 1737, in-4°. (J.)

FRIED (GEORGES-ALBERT), mort à Strasbourg, au mois d'octobre de l'année 1773, était né en cette ville, où il fit ses études, prit le titre de docteur, et devint professeur d'accouchemens. On a de lui :

Dissertatio quâ fœtum intestinis planè nudis intrà abdomen propendentibus natum describit. Strasbourg, 1760, in-4°.
Anfangsgruende der Geburtshuelfe, ein Lesebuch. Strasbourg, 1769, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°.

FRIED (*Jean-Jacques*), père du précédent, et beaucoup plus célèbre, pratiquait aussi les accouchemens à Strasbourg, où il mourut en septembre 1769, à l'âge de quatre-vingts ans. Il n'a laissé que sa thèse de réception, et un mémoire insignifiant sur le cathétérisme des femmes enceintes attaquées de rétention d'urine, dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature.

FRIED (*Jean-Henri*), aussi de Strasbourg, a écrit :
Dissertatio de jure obstetricum secundùm statuta Argentoratensia. Strasbourg, 1762, in-4°. (O.)

FRIES (PHILIPPE-ADOLPHE), né à Nassau-Siegen le 22 octobre 1741, mourut le 12 novembre 1790 à Munster, où il était professeur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchemens. On a de lui :

Dissertatio pathologica de genesi materiarum febres inflammatorias et lentas excitantium. Hardervick, 1779, in-8°.
Réimprimé dans les *Opuscula latina medici argumenti* de C.-L. Hoffmann.
Von der Nothwendigkeit, die Ausbruchsfieber der Pokken gehœring zu behandeln; nebst seiner Vertheidigung gegen Herrn C.-J. Wintersohn. Munster, 1780, in-8°.
Von der Ursache, warum die meiste Pocken im Gesicht ausschlagen, und hier staerker zu narben pflegen, als anderwaerts; nebst dem Unterrichte, wie man dies verhuete kann; bey Gelegenheit der Antwort gegen Herrn. C.-J. Wintersohn. Munster, 1780, in-8°. (O.)

FRIESE (Frédéric-Gotthilf), médecin à Breslau, né le 20 décembre 1763 à Munsterberg, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages.

Dissertatio de pertinacissimà alvi obstructione, ab angustiá et callositate intestini recti ortá. Halle, 1788, in-8°.

OEkonomisch-technologische Abhandlunge ueber die syrische Seidenpflanze und den weissen Maulbeerbaum. Breslau, 1791, in-8°.

Antisyphilitische Pharmacologie, oder Anleitung zur Kenntniss derjenigen rohen, zubereiteten und zusammengesetzten Arzneymittel, welche bey der Heilung der Lustseuche pflegen angewendet zu werden. Breslau, 1791, in-8°.

Archiv der praktischen Heilkunde fuer Schlesien und Suedpreussen. Breslau, 1799 - 1800, in-8°.

Publié de concert avec Zadig et Klose.

Annalen der neuesten Brittischen Arzneykunde und Wundarzneykunst. Breslau, 1801 - 1802, in-8°.

Il a publié quelques mémoires dans divers recueils périodiques de l'Allemagne, et un très-grand nombre de traductions allemandes, telles que celles du Traité de Beddoes sur l'emploi de l'acide nitrique contre les maladies vénériennes (Breslau, 1797, in-8°. - *Ibid.* 1799, in-8°.), les Recherches de Ralph sur les effets médicinaux du quinquina (Breslau, 1797, in-8°.), du Traité des maladies de la peau de Willan (Breslau, 1799, in-4°.), du Traité de la vaccine de Guillaume Woodville (Breslau, 1800, in-8°.), du Traité de l'angine de poitrine par Parry (Breslau, 1801, in-8°.), des Observations d'Aikin sur la vaccine (Breslau, 1801, in-8°.), de celles d'Addington sur le même sujet (Breslau, 1802, in-8°.), de celles de Bryce (Breslau, 1803, in-8°.), de celles de Jean de Carro (Breslau, 1804, in-8°.), etc. (o.)

FRIGIDA VALLE (Hugues de), communément appelé *Fridævallius*, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était de Saint-Paul en Artois, et pratiquait l'art de guérir à Cortryck. Outre la médecine, il cultivait la poésie. Il était très-versé dans les langues grecque et latine. On a de lui deux ouvrages :

Syntagma methodicum de balneis et eorum usu. Douai, 1565, in-8°.

De tuendâ sanitate libri sex. Anvers, 1568, in-8°.

Ce dernier ouvrage est écrit en vers élégiaques. (z.)

FRIGIMELICA (François), médecin italien, de Padoue, vint au monde le 15 janvier 1491. Parvenu en 1519 au grade de professeur dans l'Université de sa ville natale, il exerça les fonctions de cette place pendant quarante ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée le 1er avril 1559. Durant ce long espace de temps, il ne s'absenta de Padoue que quelques années, pour aller remplir l'office de médecin auprès du pape Jules III : ce ne fut toutefois qu'après avoir refusé plusieurs fois, en prenant le mauvais état de sa santé pour excuse, qu'il céda enfin aux instances réitérées du souverain pontife. Il habita Rome jusqu'en 1555, époque de la mort de Jules, et obtint avec peine de son successeur la permission de retourner à Padoue, qui fut

cependant accordée à ses pressantes sollicitations. Frigimelica paraît avoir joui d'une grande réputation comme professeur et surtout comme praticien; ses ouvrages, qui ont été recueillis par son frère, après sa mort, ne contiennent rien de remarquable.

De balneis metallicis artificio parandis liber posthumus, novi argumenti ex Bibliothecâ Johannis Rhodii. Padoue, 1659, in-8°. - Nuremberg, 1679, in-8°.

Pathologia parva in quâ methodus Galeni practica explicatur. Iéna, 1640, in-8°. - Paris, 1647, in-8°. - Nuremberg, 1679, in-8°.

Tractatus de morbo Gallico et lucubratiuncule adversus defluvium pilorum;
dans la collection de Luisini. (o.)

FRIGIMELICA (Jérôme), autre médecin italien, de la même famille que le précédent, se distingua surtout par la précocité de ses talens. Né en 1611, le 18 février, et mort en 1683, il fut reçu docteur dès l'âge de dix-neuf ans, et à vingt-deux nommé professeur de l'Université de Padoue. Il remplit cette chaire avec éclat jusqu'à sa mort, et fut honoré des faveurs de l'empereur Léopold. (o.)

FRISCH (Jean-Léonard), né à Sulzbach, en Bavière, le 19 mars 1666, fit ses études à Nuremberg, Altdorf, Iéna et Strasbourg. Après les avoir terminées, il résolut de voyager, consacra l'année 1690 à parcourir la France et la Suisse, et passa, en 1691, dans la Hongrie, où il obtint, à Neusol, une place de prédicateur évangélique, à laquelle le titulaire était forcé par son grand âge de renoncer. Des persécutions, dont la cause n'est pas bien connue, le mirent dans la nécessité de quitter précipitamment la Hongrie, et de passer en Turquie. Lorsque les Turcs furent battus à Salanckemen, il servait comme interprète dans des compagnies de volontaires de diverses nations. A la fin de la campagne, il se rendit à Venise, et, en 1693, il revint en Allemagne, où il exerça successivement les professions d'intendant et de précepteur auprès de plusieurs gentilshommes. En 1698, il entreprit un voyage en Hollande, et revint, par Hambourg, à Berlin, où il fixa désormais son séjour. Le crédit de Léibnitz, à qui il avait donné des leçons de langue russe, lui fit obtenir une place dans le gymnase de cette ville, et, en 1706, son admission parmi les membres de l'Académie des sciences. Celle des Curieux de la nature l'adopta également, en 1725, sous le nom de *Végèce*. La mort le surprit, en 1743, le 21 mars. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui attestent l'étendue et la variété de ses connaissances. La plupart ont rapport à la philologie et à la grammaire; mais quelques-uns aussi rentrent dans le domaine de l'histoire naturelle. Ceux-ci sont les seuls dont nous rapporterons ici les titres :

De insectis tomi XIII. Berlin, 1720-1738, in-4° - *Ibid*. 1766, in-4°.
Cet ouvrage, orné de trente neuf planches, donne une histoire assez fidèle de trois cents insectes d'Allemagne. Il est estimé des entomologistes.
Vollstaendige Beschreibung der Vœgel in Deutschland. Berlin, 1735 - 1765, in-fol.
Cette ornithologie est de son fils, depuis la cinquième classe. Deux cent cinquante-six figures coloriées avec soin en font le principal mérite. (J.)

FRISCH (Jodoc-Léopold), second fils du précédent, vint au monde le 29 octobre 1714, à Berlin. Ayant commencé ses études dans cette ville, il alla les terminer à Halle, où il prit le bonnet de docteur en théologie. Peu de temps après, il fut nommé prédicateur évangélique, ministère dont il remplit successivement les fonctions à Cottwitz, près de Glogau, en 1747; à Schwenitz, non loin de Grunberg, en 1747; à Sabor, en 1752, et, enfin, à Grunberg même, en 1765. Ce fut dans ce dernier endroit qu'il termina sa carrière en 1787. Son père lui avait inspiré un goût passionné pour l'histoire naturelle, science sur laquelle roulent aussi ses principaux ouvrages, les seuls dont nous rapporterons les titres:

Musei Hoffmanniani Halensis petrefacta et lapides, oder Beschreibung der versteinerten Dinge und raren Steine, welche in dem Kabinet D. Friedr. Hoffmann's befindlich. Halle, 1741, in-4°.
Untersuchung natuerlicher Dinge. Berlin, 1742, in-4°.
Cet ouvrage devait paraître par cahiers. Un seul a vu le jour. On y trouve une classification fort incomplète des fossiles et des empreintes.
Preisschrift, die Verschiedenheit der Farben an den Gefieder und Haaren der Thiere, so ferne sie von der Verschiedenheit des Geschlechts herruehret.
Ce mémoire, publié en 1772, fut fort bien accueilli. Frisch le compléta dans trois articles du *Naturforscher*, où il examina les causes de la différence qu'on remarque entre les mâles et les femelles des animaux, quant à la couleur des poils et du plumage.
Das Natursystem der vierfuessigen Thiere, in Tabellen, darinnen alle Ordnungen, Geschlechter und Arten, nicht nur mit beystimmenden Benennungen, sondern auch mit beygesetzten unterscheidenden Kennzeichen angezeigt werden, zum Nutzen der erwachsenen Schuljugend. Glogau, 1775, in-4°.
Von dem Nutzen und Schaden der vierfuessigen Thiere. Bunzlau, 1776, in-8°.
Frisch s'est aussi occupé de l'interprétation des songes dans l'ouvrage suivant:
Gruendliche Untersuchungen und Erklaerungen gœttlicher Traeume, so in der heiligen Schrift angezeigt; nebst der Untersuchung natuerlicher Traeume. Sorau, 1745, in-8°. (J.)

FRISIUS (Laurent), ou *Phrisius*, médecin du seizième siècle, était de Strasbourg. Il fut pensionné par la ville de Metz pour être médecin de ses habitans, et passa ensuite en Allemagne, on ignore quand. L'année de sa mort n'est pas plus connue que celle de sa naissance. Zélé partisan de la médecine arabe, il en défendit les principes contre les écrivains allemands

qui, de son temps, commençaient à les attaquer avec vigueur. Il nous reste plusieurs ouvrages de sa façon:

Sudoris anglici exitialis, pestiferique morbi ratio, præservatio et curatio. Strasbourg, 1529, in-4°.

Defensio Avicennæ, medicorum principis, ad Germaniæ medicos. Strasbourg, 1530, in-4°. - Lyon, 1533, in-8°.

Epitome opusculi de curandis pustulis, ulceribus et doloribus morbi gallici, malifranzoss appellati. Bâle, 1532, in-4°.

Inséré dans la collection de Luisini.

Speculum medicinæ. Strasbourg, 1535, in-fol.

En allemand. (z)

FRITSCH (Jean-Chrétien), médecin allemand, originaire de la Saxe, et grand partisan du stahlianisme, fit ses études à Iéna et à Halle. Après avoir exercé pendant quelque temps l'art de guérir à Weimar, il entra au service du prince d'Eisenach, et mourut dans cette ville en 1735, laissant deux ouvrages qui ont pour titres:

Seltsame, jedoch wahrhaftige theologische, juristische, medicinische und physicalische Geschichten, sowohl aus alten als neuen Zeiten, worueber der Theologus, Jureconsultus und Medico-Physicus sein Urtheil eroeffnet. Aus denen Original-Acten mit Fleiss extrahiret, zu mehrerer Erlaeuterung mit kurzen Anmerkungen versehen, und eines jeden vernuenftigen Gedanken ueberlassen. Leipzick, P. I, 1729; II, 1730; III, 1733; IV, 1734; V, 1734, in-4°.

Kurze, doch gruendliche Beschreibung der Becherischen Polychrest-Pillen. Leipzick, 1735, in-8°. (J.)

FRITZE (Jean-Frédéric), né à Magdebourg le 3 octobre 1735, fit ses études à Halle, devint professeur de thérapeutique à Berlin, et mourut le 9 avril 1807, laissant:

Dissertatio de cortice peruviano. Halle, 1756, in-4°.

Nachricht von einem neu errichteten klinischen Institut bey Kœnigl. collegio-medico-chirurgico zu Berlin. Berlin, 1789, in-8°.

Handbuch ueber die venerische Krankheiten. Berlin, 1790, in-8°.

Annalen des klinischen Instituts zu Berlin. Berlin, 1791-1795, in-8°.

Fritze (*Fréderic-Auguste*), né à Mengeringhausen le 27 février 1754, devint, en 1785, professeur ordinaire de médecine à l'Université d'Herborn. On a de lui:

Dissertatio de conceptione tubariâ. Strasbourg, 1779, in-4°.

Vita ejus ab ipso delineata cùm Academiæ prorectoratum susciperet. Herborn, 1788, in-fol. (J.)

FRITZE (Jean-Théophile), médecin prussien, naquit à Magdebourg le 9 janvier 1740. Ses parens désiraient qu'il embrassât l'état ecclésiastique, de sorte qu'il commença l'étude de la théologie en 1760; mais dégoûté bientôt d'une prétendue science dans laquelle l'esprit ne trouve aucun principe fixe et positif pour se reposer, il l'abandonna pour la médecine, et suivit avec assiduité les cours des professeurs de l'Université de Halle. Dès qu'il eut obtenu le titre de docteur, qui lui fut

accordé au bout de quatre ans, il entreprit quelques voyages pour compléter son éducation, et revint exercer l'art de guérir dans sa ville natale; mais ne prévoyant pas que ses efforts y fussent couronnés de succès, il alla s'établir à Halberstadt en 1771. Sept ans après, le roi de Prusse lui accorda le titre de conseiller, et, en 1778, ce prince le nomma médecin de l'état-major de l'armée employée contre la Bavière. La paix fut conclue dès l'année suivante, et Fritze revint à Halberstadt, où il ne tarda pas à devenir médecin pensionné-adjoint. En 1785, il fut fait médecin du chapitre de la ville, et, en 1786, inspecteur-général des hôpitaux du royaume; mais il quitta cette place éminente dès l'année suivante, accepta celle de médecin du prince de Stolberg-Wernigerode, dont il donna sa démission aussi en 1789, pour venir se fixer définitivement à Halberstadt. Peu de temps après, il fut nommé membre du collége médical de cette ville, médecin pensionné, et professeur d'accouchemens. Il mourut le 11 avril 1793. Ses ouvrages sont en petit nombre, et assez insignifians; ils annoncent un esprit plus juste que brillant, et n'ont guère d'autre mérite que celui de la correction et de la simplicité du style.

Dissertatio de secretione lactis muliebris, et præcipuis ab eâ impeditâ pendentibus morbis. Halle, 1764, in-4°.

Das koenigl. Preussische Feldlazareth, nach seiner medicinnl und oekonomischen Verfassung, der zweyten Armee, im Kriege von 1778 und 1779, und dessen Maengel, aus Dokumenten bewiesen. Nebst dem Dispensatorio, das bey der in Schlesien gestandenen Armee eingefuehrt war. Léipzick, 1780, in-8°.

Frietze signale avec force les abus et les vices de l'administration des hôpitaux prussiens pendant la campagne de 1778. Il n'eut pas le courage de mettre son nom sur le frontispice d'un livre que sa conscience lui faisait un devoir de publier, et dans lequel cependant il avait eu soin d'éviter qu'on pût l'accuser d'aigreur et de partialité.

Medizinische Annalen fuer Aerzte und Gesundheitsliebende von Herbstmonat 1779 bis dahin 1780. Léipzick, 1781, in-8°.

Scharlatanerie und Menscheopfer; Beytrag zur Geschichte der Todschlaege in den medicinischen Annalen. Léipzick, 1782, in-8°.

Fritze a traduit du français en allemand, et enrichi d'additions nombrenses, le traité de Jacques-François de Villiers sur l'art d'inoculer la petite-vérole d'après la méthode de Sutton (Francfort et Léipzick, 1776, in-8°.). On lui doit quelques articles dans les *Halberstaedtische gemeinnuetzige Blaettern*; le plus remarquable est celui qui roule sur les devoirs du médecin et du malade l'un envers l'autre. (A.-J.-L. J.)

FROEHLICH (Godefroi), médecin à Wiganstbal, dans la Haute-Lusace, mort en cette ville le 24 juillet 1804, était né à Eybau le 4 août 1734. Il a laissé :

Dissertatio de phlogisto animali. Léipzick, 1767, in-4°.

Dissertatio de morbo miliari. Léipzick, 1767, in-4°.

Froehlich (*Joseph-Aloys*), médecin à Ellwangen, et médecin du roi de Wittemberg, né à Oberdorf le 19 mars 1766, a publié :

Dissertatio de gentianâ. Erlangue, 1796, in-8°.
On a de lui un assez grand nombre de Mémoires, tous relatifs à divers points d'histoire naturelle, dans plusieurs journaux allemands, tels que le *Naturforscher*, et les *Annalen der Botanik* d'Usteri. (o.)

FROMAGE DES FEUGRÈS (Charles-Michel-François), vétérinaire de mérite, naquit à Viette, près de Lisieux, le 31 décembre 1770, et périt à la fin de l'année 1812, dans l'affreux désastre de la retraite de Moscou. Les études excellentes qu'il avait faites dans le Collége de sa ville natale, le mirent en état d'y professer la philosophie, qu'il enseigna depuis 1791 jusqu'en 1793, et d'entrer ensuite à l'Ecole normale, où il fut reçu élève en 1794. Ayant ensuite suivi avec assiduité les cours de l'Ecole d'Alfort, il y obtint, en 1801, une chaire qu'il occupa pendant quatre ans, et qu'il quitta pour remplir la place de vétérinaire en chef dans la gendarmerie d'élite de la garde impériale. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quatre ans, il ne quitta pas la carrière militaire, et il profita des excursions que la guerre fit faire à nos troupes en Allemagne pour prendre le titre de docteur en médecine à Léipzick. Ecrivain laborieux, il a fourni des articles à plusieurs recueils périodiques, et en a inséré d'excellens dans la continuation du Cours complet d'agriculture de l'Abbé Rozier, ainsi que dans la nouvelle édition de cet ouvrage. De plus il a publié en société avec Chabert :

De la garantie dans le commerce des animaux. Paris, 1805, in-8°.
Traité de l'engraissement des animaux domestiques. Paris, 1805, in-12. - *Ibid.* 1806, in-12.
Importance de l'amélioration et de la multiplication des chevaux en France. Paris, 1805, in-8°.
Moyen de rendre l'art vétérinaire plus utile. Paris, 1805, in-8°.
Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques. Paris, 1810-1811, 4 vol. in-12. (o.)

FROMANN (Conrad), médecin allemand assez célèbre, était de Nordhausen, et vint au monde en 1616. Il fit ses humanités tant dans cette ville, qu'à Brunswick et Ilfeld, cultiva ensuite la philosophie, et s'adonna enfin à la médecine, qu'il étudia successivement dans les Universités d'Iéna, d'Helmstaedt et de Strasbourg. En 1651, Frédéric, margrave de Bade, lui conféra la place de médecin des cantons d'Hochberg, Sausenberg, Roeteln et Badenweiler. L'année suivante, il alla prendre le doctorat à Bâle, et fut agrégé à la Faculté de médecine de cette ville. En 1655, il obtint la place de médecin pensionné à Nordhausen, où il fut quelque temps après élu bourgmestre, et chargé de la direction de l'hôpital. Il mourut, en 1706, dans un âge très-avancé. Les seuls ouvrages qu'on connaisse de lui sont les suivans :

Tractatus medico-chirurgicus de gangrænâ et sphacelo. Strasbourg, 1654, in-4°.

Medicinalisches Bedencken von der Pest. Nordhausen, 1681, in-4°. (o.)

FROMMANN (Jean-Chrétien), fils d'un professeur du gymnase de Cobourg, nous apprend lui-même qu'il fit ses études à Kœnigsberg, Tubingue et Léipzick. Ce fut dans cette dernière Université, qu'en 1668, il reçut les honneurs du doctorat en médecine. L'année suivante, il fut nommé médecin pensionné de sa ville natale, et professeur du gymnase. On a de lui :

Discursus medicus de venæsectione in morbillorum declinatione, abortâ pleuritide, administrandâ. Léipzick, 1668, in-8°.

Tractatus de fascinatione. Nuremberg, 1675, in-4°.

Cet ouvrage est celui qui a le plus contribué à le faire connaître. Morhof le caractérise brièvement en l'appelant *omnium superstitionum anilium Pandectæ.*

Tractatus de hæmorrhoïdibus. Nuremberg, 1677, in-12. (J.)

FRORIEP (Louis-Frédéric de), fils d'un prédicateur évangélique, est né à Erford le 15 janvier 1779. Après avoir été professeur à Iéna, il a obtenu, en 1801, une chaire à Halle. Ses ouvrages sont nombreux.

Dissertatio de rectô emeticorum usu. Iéna, 1799, in-4°.

Dissertatio de methodo neonatis asphycticis succurrendi. Iéna, 1801, in-8°.

Einige Worte ueber popular Medicin, und Plane zu Vorlesungen ueber dieselbe. Weimar, 1801, in-8°.

Bibliothek fuer die vergleichenden Anatomie. Weimar, 1802, 2 cahiers in-8°.

Theoretisch-praktisches Handbuch der Geburtshuelfe zum Gebrauch bei Akademischer Vorlesungen und fuer angehende Geburtshelfer. Weimar, 1802, in-8°. - *Ibid.* 1804, in-8°. - *Ibid.* 1806, in-8°. - *Ibid.* 1818, in-8°.

Darstellung der neuen, auf Untersuchungen der Verrichtungen des Gehirns gegruendeten Theorie der Physiognomik des Hrn Dr. Gall in Wien. Weimar, 1801, in-8°.

Das Thierreich, oder charakterisirende Beschreibung aller zur Zeit bekannten Thiere, als Commentar zu den Bertuchischen Tafeln der allgemeinen Naturgeschichte. Weimar, 1807, in-8°.

Einige Worte ueber den Vortrag der Anatomie auf Universitaeten, nebst einer neuen Darstellung des Gekroeses und der Netze, als Fortsaetze des Bauchfells. Weimar, 1813, in-4°.

Ueber Anatomie in Beziehung auf Chirurgie; nebst einer Darstellung der relativen Dicke und Lage der Muskeln am Ober-und Unterschenkel. Weimar, 1814, in-8°.

Ueber die Lage der Eingeweide im Becken, nebst einer Darstellung derselben. Weimar, 1815, in-8°.

Froriep a traduit en allemand la Zoologie analytique de M. Duméril (Weimar, 18.., in-8°.), le Traité des ulcères aux jambes d'E. Home (Léipzick, 1799, in-8°.), et le Dictionaire de chirurgie de Samuel Cooper (Weimar, 1819-1821, in-8°.). (J.)

FRUNDECK (Jean-Louis de), médecin allemand du dix-septième siècle, après avoir beaucoup voyagé, pratiqua successivement son art à Neubourg sur le Weser, à Norden dans l'Ost-Frise, et dans plusieurs autres cités. Il entra ensuite au service de la duchesse de Courlande, mais quitta Mietau lorsque la guerre éclata dans ces contrées, et vint s'établir en Hollande, d'abord à Amsterdam, puis à La Haye. Il se vantait de posséder une panacée universelle, sur les prétendues propriétés de laquelle roule le seul ouvrage que les bibliographes indiquent sous son nom :

De elixire arboris vitæ, seu medicinâ meâ universali. La Haye, 1660, in-8°. (o.)

FUCHS (Georges-Frédéric-Chrétien), né à Iéna le 19 août 1760, reçu docteur en 1781, médecin pensionné à Capellendorf en 1781, puis à Buergel en 1782, professeur extraordinaire de médecine à Iéna en 1783, et pharmacien à Buergel depuis 1801, a publié les ouvrages suivans :

Dissertatio de febre puerperarum. Iéna, 1781, in-4°.
Sous la présidence de Chrétien-Godefroi Gruner.

Commentatio historico-medica de dracunculo Persarum, sive venâ medinensi Arabum. Iéna, 1781, in-4°.

Dissertatio medicn de oleo ricini adulterato et vero ejusque effectibus variis in morbis summis pervulgatis laudibus. Iéna, 1782, in-4°.

Commentatio historico-medica sistens quædam de doctrinâ atræ bilis ex monimentis veterum eruta. Iéna, 1783, in-4°.

Versuch einer natuerlichen Geschichte des Boraxes und seiner Bestandtheile, wie auch dessen medizinischen und chemischen Gebrauch. Iéna, 1784, in-8°.

Versuch einer Uebersicht der chymischen Litteratur und ihrer Brangschen. Altenburg, 1785, in-8°.

Skizze einer populaeren Gesundheitslehre fuer Juristen und Theologen. Weimar, 1785, in-8°.

Versuch einer natuerlichen Geschichte des Spiessglases, dessen chemischer Zerlegung, arzneiischen und œkonomischen Gebrauch. Halle, 1786, in-8°.

Chemischer Begriff nach Spielmann's Grundsaetze ausgearbeitet, und mit den neuesten Erfahrungen bereichert. Léipzick, 1787, in-8°.

Geschichte des Zinks in Absicht seines Verhaltens gegen andere Koerper und seiner Anwendung auf Arzneywissenschaft und Kuenste. Erford, 1788, in-8°.

Chemische Versuche mit einer grauen salzichten Erde, welche bey Jena gefunden wird, und dem daraus ausgelaugten Salze. Iéna, 1788, in-8°.

Geschichte des Braunsteins, seiner Verhaeltnisse gegen andere Koerper und seiner Anwendung in Kuensten. Iéna, 1791, in-8°.

Ueber Richter's Methode, das Uranium Metall aus der Pechblende zu erhalten. Erford, 1793, in-4°.

Beytrag zu den neuesten Pruefungen, ob Sacuren im Stande sind, die Bleyglaette in der Toeperglasur aufzulœsen. Iéna, pl. I, 1794; II, 1795; III, 1797, in-8°.

Chemische Bemerkungen ueber das phosphorsaure Quecksilber, die

Boraxsaeure, das stinkende Johanniskraut und den schaftlosen Astragalus. Iéna et Léipzick, 1795, in-8°.

Fuchs a inséré des Mémoires dans les Annales de chimie de Crell, le Journal de pharmacie de Trommsdorf, et les Actes de l'Académie de Mayence. (z.)

FUCHS (Gilbert), né en 1504 à Limbourg, est plus connu sous le nom de Gilbert Philarèthe, et quelquefois aussi désigné sous celui de Gilbert de Limbourg. Après avoir étudié la médecine avec le plus grand zèle, il la pratiqua pendant trente-six ans à Liége, où il remplit les fonctions de médecin auprès de trois princes-évêques. Ayant obtenu un canonicat dans la collégiale de Saint-Paul, à Limbourg, il en fit l'abandon à son frère Remacle. Ce fut en vain qu'Emmanuel, duc de Savoie, tenta de l'attirer dans ses états, et il ne se laissa point non plus séduire par l'offre que les magistrats de Louvain lui firent de la chaire dont la mort de Jérémie Drivère leur permettait de disposer. Il mourut le 8 février 1567. Outre une traduction latine, enrichie de commentaires, du traité sur le régime, qui passe pour être du gendre d'Hippocrate, Polybe de Cos (Anvers, 1543, in-12), Fuchs a publié trois ouvrages, fort insignifians, dont voici les titres :

Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno. Lyon, 1541, in-4°.

Gerocomica, hoc est senes ritè educandi modus et ratio. Cologne, 1545, in-8°. – *Ibid.* 1551, in-8°.

De acidis fontibus sylvæ Ardennæ, et præsertim de eô qui in Spâ visitur libellus. Anvers, 1559, in-4°. – Trad. en français, Anvers, 1559, in-4°.; Liége, 1517, in-8°. (J.)

FUCHS (Léonard), célèbre à la fois comme botaniste et comme médecin, naquit le 17 janvier 1501 à Wembdingen, ville du pays des Grisons. La mort de son père, qu'il perdit avant d'avoir atteint l'âge de cinq ans, ne nuisit pas à son éducation, comme il arrive si souvent, car une mère tendre et attentive s'empressa de cultiver les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature; ses succès répondirent à tant de sollicitudes. Il commença ses études dans sa ville natale, les continua ensuite à Heilbronn, et peu de temps après se rendit à Erford, où ses progrès furent tellement rapides qu'à treize ans il put demander et obtenir le titre de bachelier. A son retour dans sa patrie, il donna des leçons de langue latine et de littérature pendant à peu près dix-huit mois; mais sentant lui-même qu'il avait besoin d'acquérir des connaissances bien autrement étendues que celles qu'il possédait déjà, il partit pour Ingolstadt, où, redoublant d'ardeur, il cultiva de nouveau les belles-lettres, ainsi que la philosophie, apprit la langue grecque qu'il avait négligée jusqu'alors, et fut reçu maître ès-arts en 1521. La lecture des écrits de Luther agit fortement sur son esprit,

et lui fit adopter pour toujours les principes de la religion réformée. Cependant il étudiait la médecine, et il obtint le doctorat en 1524. Résolu alors d'exercer sa nouvelle profession, il vint s'établir à Munich, d'où il partit, au bout de deux ans, pour aller remplir à Ingolstadt une chaire de médecine, qu'il ne garda non plus que deux années, le marquis d'Anspach lui ayant offert, en 1528, la place de premier médecin, qu'il accepta sans hésiter. Après un séjour de cinq années à Anspach, où il eut occasion d'observer et de décrire la suette qui ravagea presque toute l'Europe, il se laissa persuader de retourner à Ingolstadt, et d'y reprendre les fonctions de professeur; mais les catholiques lui suscitèrent tant de désagrémens, à cause de ses sentimens religieux, qu'il ne put même pas entrer en fonctions, et qu'il fut obligé de revenir à Anspach, où le prince, qui ne l'avait vu partir qu'à regret, le reçut avec plaisir. Mais l'attrait puissant qu'avait pour lui la vie académique lui fit encore accepter, en 1535, la chaire de médecine que le duc de Wurtemberg lui offrit à Tubingue, et qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 10 mai 1566. Fuchs, qui professait avec beaucoup de méthode, d'éloquence et de précision, contribua puissamment à faire refleurir l'Université, déchue depuis quelque temps de son ancienne splendeur, et il en fut le plus ferme soutien pendant trente-cinq ans, ce qui ne contribua pas peu sans doute à lui faire refuser la chaire de médecine que l'Université de Pise mit à sa disposition avec de grands avantages pécuniaires. L'empereur Charles-Quint lui accorda des titres de noblesse.

Fuchs peut être regardé comme un des restaurateurs de la médecine, comme un de ceux qui contribuèrent le plus à renverser l'empirisme absurde des Arabes, et à remettre en honneur celui des Grecs, qui avait au moins l'avantage de faire sentir l'importance de l'observation de la nature. Mais à cela se bornent les services qu'il a rendus à l'art de guérir, car on ne doit pas même penser qu'il ait pu faire faire quelques progrès réels à la médecine pratique, dans un temps où l'anatomie était encore au berceau, à une époque où la physiologie n'était pas même créée. Il suffit de lire ce qu'il dit de l'emploi des purgatifs pour se convaincre de l'exactitude de ce que nous venons d'avancer, mais la justice veut aussi qu'on rappelle qu'il vantait l'efficacité des bains dans la plupart des affections fébriles. En botanique son nom brille d'un éclat plus vif qu'en médecine, mais à tort sans doute, car il a rendu de moins grands services à cette science qu'à l'art de guérir, quoiqu'il se soit attaché à relever les erreurs grossières dans lesquelles étaient tombés ceux qui avaient voulu appliquer, sans restriction, les anciens noms des plantes aux végétaux qui croissent

spontanément en Allemagne. Plumier a créé en son honneur un genre de plantes (*Fuchsia*) dans la famille des myrtes. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages :

Errata recentiorum medicorum LX numero, adjectis eorum confutationibus. Haguenau, 1530, in-4°.

Cornarius furens. Bâle, 1533, in-8°.

Diatribe virulente dirigée contre un de ses ennemis les plus acharnés, Jean Cornarius, qui l'avait attaqué avec la plus grande animosité dans un pamphet intitulé : *Vulpecula excoriata.*

Adversus Christ. Egenolphi, Typographi Francofurtensis, calumnias responsio. Bâle, 1535, in-8°.

Paradoxorum medicorum libri tres, in quibus multa è nemine hactenus prodita, Arabum, ætatis nostræ medicorum errata non tantum indicantur, sed et probatissimorum authorum scriptis, firmissimisque rationibus ac argumentis confutantur. Obiter denique Sebastiano Montio, medico Rivoriensi, respondetur, ejusque annotatiunculæ, velut omnium frigidissimæ prorsùs exploduntur. Bâle, 1533, in-fol. - Zurich, 1540, in-8°. - Paris, 1555, in-8°. - Francfort, 1567, in-fol.

Apologia adversus Gualterum Ruffium. Bâle, 1536, in-8°.

Hippocratis epidemion liber sextus latinitate donatus, et luculentissimâ enarratione illustratus. Bâle, 1537, in-fol.

Tabulæ aliquot universæ medicinæ summam et divisionem compendiæ complectentes. Bâle, 1538, in-4°.

De medendi methodo libri quatuor. Hippocratis Coi de medicamentis purgantibus libellus, jam recens in lucem editus. Paris, 1539, in-8°.

Apologiæ tres, quarum prima adversus Gulielmum Puteanum, docet aloen aperire ora venarum; secunda adversus Sebastianum Montium nonnulla Paradoxorum capita defendit; tertia adversus Jeremiam Thriverium, in internis inflammationibus, pleuritide præsertim, è directo partis affectæ sanguinem mittendum esse. Item explicationes aliquot Paradoxorum. Bâle, 1540, in-4°.

Libri tres difficilium aliquot quæstionum et hodiè passim controversarum explicationes continentes. Bâle, 1540, in-4°.

Medendi methodus, seu ratio compendiaria perveniendi ad veram solidamque medicinam : ad Hippocratis et Galeni scripta rectè intelligenda mirè utilis. Item de usitatâ hujus temporis componendorum miscendorumque medicamentorum ratione libri tres. Bâle, 1541, in-fol. - Lyon, 1541, in-8°. - Paris, 1550, in-8°.

De sanandis totius humani corporis ejusque partium tam externis quam internis malis libri V. Bâle, 1542, in-8°. - Lyon, 1547, in-16. - Bâle, 1568, in-8°.

Ad quinque priores suos libros de curandi ratione, seu de sanandis totius humani corporis ejusdemque partium tam internis quam externis malis, appendix jam recens edita. In quâ chirurgica maximè tractantur. Lyon, 1548, in-16.

De historiâ stirpium commentarii insignes; adjectis earumdem vivis plus quam quingentis imaginibus. Accessit iis succincta ad modum vocum difficilium et obscurarum passim in eo opere occurrentium explicatio. Bâle, 1542, in-fol. - Paris, 1543, in-8°. - Bâle, 1545, in-8°. - Paris, 1547, in-12. - Lyon, 1547, in-12. - *Ibid.* 1551, in-8°. - *Ibid.* 1555, in-12. - Trad. en français, Lyon, 1545, in-fol.; *Ibid.* 1558, in-4°.; Rennes, 1675, in-8°.; par Guillaume Gueroult, Paris, 1548, in-4°.; par Eloi Magnan, Paris, 1549, in-fol - en allemand, Bâle, 1543, in-fol. - en hollandais, Amsterdam, 1547, in-fol. - en espagnol, par Jean Jarava, Anvers, 1557, in-8°.

Dans cet ouvrage, les descriptions sont exactes et les figures exactes ;

mais fidèle à l'usage de ses contemporains, Fuchs s'attache surtout à la longue énumération des prétendues vertus de chaque plante, et rapporte tout ce que les anciens ont écrit à ce sujet. Il paraît être le premier botaniste qui se soit servi du mot *glume* pour désigner la fleur des graminées, et qui ait donné le nom d'*apices* aux étamines.

Hippocratis aphorismorum sectiones septem, latinitate donatæ, et luculentissimis commentariis illustratæ; adjectis annotationibus, in quibus, quotquot sunt in Galeni commentariis loci difficiles ad unguem explicantur. Bâle, 1544, in-8°. - Lyon, 1558, in-8°.

Claudii Galeni aliquot opera, latinitate donata et commentariis illustrata. Paris, 1549-1554, 3 vol. in-fol.

Primi de stirpium historiâ commentariorum tomi vivæ imagines. Bâle, 1549, in-8°.

Epitome de humani corporis fabricâ, ex Galeni et Andreæ Vesalii libris concinnata, partes duæ. Tubingue, 1551, in-8°.

An morbifica aliqua sit, de Galeni sententiâ, causa continens. Bâle, 1557, in-8°.

De compositione medicamentorum libri IV. Lyon, 1563, in-12.

Nicolai Myrepsi medicamentorum opus in sectiones 48 digestum è græco in latinum conversum; luculentissimisque annotationibus illustratum. Bâle, 1549, in-fol.

Apologia, quâ criminationibus ac calumniis Joannis Placotomi respondet. Francfort, 1566, in-8°.

Institutionum medicinæ ad Hippocratis, Galeni, aliorumque veterum scripta rectè intelligenda mirè utiles, libri quinque. Bâle, 1567, in-8°. - *Ibid.* 1567, in-8°. - *Ibid.* 1572, in-8°. - *Ibid.* 1583, in-8°. - *Ibid.* 1594, in-8°. - *Ibid.* 1605, in-8°. - *Ibid.* 1618, in-8°.

Opera didactica : videlicet, institutiones medicinæ, corporis humani fabrica, medicamentorum omnium præparatio, omnium morborum medela, et paradoxorum medicinæ synopsis. Francfort, 1604, in-fol.

De balneis excerpta; dans la collection de Venise. (A.-J.-L. J.)

FUCHS (Rémacle), médecin de Limbourg, ce qui fait qu'on le trouve souvent désigné sous le nom de Rémacle de Limbourg, était frère de Gilbert Fuchs, surnommé Philarethus, et florissait durant la seconde moitié du seizième siècle. Il fit ses premières études à Liége, où il termina sa longue carrière le 21 décembre 1587, revêtu d'un canonicat que son frère avait résigné pour le lui faire accorder. Il parcourut l'Allemagne, où il se livra simultanément à la médecine et à l'histoire naturelle. Ce fut seulement en 1533 qu'il quitta cette contrée pour fixer son séjour à Liége. On a de lui plusieurs ouvrages :

Illustrium medicorum qui superiori sæculo floruerunt ac scripserunt vitæ, ut diligenter ità et fideliter excerptæ. Paris, 1541, in-8°.

Cette biographie médicale est fort imparfaite; on ne peut la considérer que comme un essai manqué dans un genre où Symphorien Champier n'avait pas mieux réussi.

Morbi Hispanici, quem alii gallicum, alii neapolitanum, appellant, curandi, per ligni indici quod guaiacum vulgò dicitur, decoctum, exquisitissima methodus. Paris, 1541, in-4°.

Livre tout à fait insignifiant.

Plantarum omnium quarum hodiè apud pharmacopolas usus est magis

frequens, nomenclaturæ, juxtà Græcorum, Latinorum, Gallorum, Italorum, Germanorum sententiam collectæ, ordine alphabetico. Paris, 1541, in-8°. -Venise, 1542. - Anvers, 1544, in-8°.

De herbarum notitiâ, naturâ atque viribus. Anvers, 1544, in-12.

Historia omnium quæ in communi hodiè practicantum sunt usu, vires et rectè distillandi methodo. Paris, 1542, in-8°. - Venise, 1542, in-8°.

On voit par ce livre que l'eau de mélisse jouissait déjà d'une grande célébrité.

Pharmacorum omnium quæ in communi sunt practicantium usu tabulæ decem. Paris, 1546, in-4°. - Lyon, 1574, in-8°. -Venise, 1598, in-fol. (J.)

FUIREN (Georges), de Copenhague, naquit en cette ville le 31 mai 1581. Les écoles de sa ville natale, de Wittemberg et de Rostoch furent celles qu'il fréquenta d'abord, et dans lesquelles il acquit des connaissances fort étendues dans les belles-lettres et les mathématiques. Son premier projet était d'embrasser l'état ecclésiastique, mais la théologie n'ayant aucun attrait pour lui, il se tourna vers la médecine, qu'il alla étudier à Leyde, puis à Padoue, et enfin à Bâle. En 1606, le titre de docteur lui fut conféré dans cette dernière ville. Après l'avoir obtenu, il continua encore ses voyages pendant quatre ans, de sorte qu'il ne revint dans sa patrie qu'en 1610. Il exerçait l'art de guérir avec beaucoup de succès dans la capitale du Danemarck, lorsque le roi, Chrétien IV, lui donna la commision de parcourir ce royaume, ainsi que la Norwège, pour recueillir les plantes qui y croissent spontanément, et dont personne encore ne s'était occupé. On ignore pourquoi il ne rédigea pas ses notes en corps d'ouvrage, mais se contenta d'en faire une ébauche que Thomas Bartholin inséra dans sa *Cista medica.* On peut lui reprocher de n'être pas resté fidèle à sa mission, en introduisant dans son catalogue des plantes étrangères aux climats qu'il visitait. C'est ainsi qu'il cite le *tagetes patula* parmi les végétaux qui croissent aux environs de Drontheim, et qu'il range le *seseli æthiopicum* au nombre de ceux de la Scandinavie. On est donc obligé de descendre jusqu'à Simon Paulli pour trouver une flore danoise proprement dite. Cependant, comme le premier qui se soit lancé dans cette carrière nouvelle, il méritait l'honneur que lui a fait Rottboell de donner son nom à un genre de plantes (*Fuirenia*) de la famille des graminées. Sa mort eut lieu le 25 novembre 1628. (J.)

FUIREN (Henri), fils de Georges, et comme lui passionné pour la médecine et l'histoire naturelle, vint au monde à Copenhague le 28 mai 1614. Après avoir fait ses humanités en partie dans sa ville natale, et en partie au collége de Sora, il alla passer quatre ans à l'Université de Leyde, pour y étudier les diverses branches de l'art médical. Ce laps de temps écoulé, il visita Paris et Montpellier, puis s'arrêta encore six années

entières à Padoue. Il parcourut ensuite l'Italie, et revint dans sa patrie par la Suisse, où il s'arrêta, en passant, à Bâle, pour y prendre le bonnet doctoral, qu'il reçut en 1645. Le goût des voyages le ramena en France, et il ne revint dans sa patrie qu'après une absence de treize ans. Il avait employé ce temps à former un très-beau cabinet d'histoire naturelle et une riche bibliothèque qu'il légua, par testament, à l'Université de Copenhague. La mort termina sa carrière le 8 janvier 1659. La faiblesse de sa santé ne lui permit pas de se livrer aux travaux du cabinet, en sorte qu'on ne connaît de lui que sa thèse intitulée :

Prælectiones medicæ de ascite. Bâle, 1645, in-8°. (J.)

FUIREN (Thomas), frère du précédent, et comme lui né à Copenhague, s'appliqua également à la médecine, mais ne prit aucun degré. Il mourut, en 1673, âgé de cinquante ans. Nous lui devons le catalogue de la bibliothèque de son frère et de la sienne propre, qu'il publia sous ce titre :

Catalogus bibliothecæ Henrici Fuiren, Hafniensi Academiæ donatæ. Copenhague, 1660, in-4°.

Le nombre des livres cités dans ce catalogne précieux s'élève à mille vingt-cinq.

Thomas Fuiren a encore donné un autre ouvrage intitulé :

Rariora musæi Henrici Fuiren quæ Academiæ Hafniensi legavit. Copenhagne, 1663, in-4°. (J.)

FUKKER (Frédéric-Jacques), né en 1748, et mort en 1805, fut d'abord médecin à Caschau, puis économe à Tallya, dans le comté de Zemplin en Hongrie. On lui doit quelques opuscules :

Dissertatio de salubritate et morbis Hungariæ. Léipzick, 1771, in-8°.
Versuch einer Beschreibung des Tokayer Gebirges. Vienne, 1790, in-8°. - *Ibid*. 1801, in-8°.
Krankengeschichten und Kurarten. Kaschau, 1800, in-8°. (Z.)

FULLER (François), médecin anglais, qu'on a souvent confondu avec le suivant, et qui fit, comme lui, ses études à l'Université de Cambridge, publia, sur les bons effets de l'exercice, un ouvrage, qui fut bien accueilli, et qui méritait de l'être. Ce livre a pour titre :

Medicina gymnastica, or treatise of the power of exercice with respect to the animal œconomy. Londres, 1704, in-4°. - *Ibid*. 1718, in-8°. - *Ibid*. 1740, in-8°. - Trad. en allemand, Lemgo, 1750, in-8°. (O.)

FULLER (Thomas), médecin anglais, né en 1654, et mort le 17 septembre 1734, fit ses études à Cambridge, fut reçu docteur dans cette Université en 1681, et alla ensuite exercer l'art de guérir à Sevenoak, dans le comté de Kent. On lui doit,

outre deux ouvrages de morale, dont nous omettons les titres, comme étrangers au sujet de ce Dictionaire, les diverses productions suivantes :

Pharmacopœia extemporanea, seu præscriptorum sylloge, in quâ remediorum elegantium, et efficacium paradigmata ad omnes ferè medendi intentiones accomodata candidè proponuntur, unâ cum veribus, operandi ratione, dosibus in indicibus annexis. Londres, 1701, in-8°. - *Ibid.* 1701, in-12. - Roterdam, 1709, in-8°. - Amsterdam, 1709, in-8°. - Londres, 1710, in-8°. - *Ibid.* 1714, in-12. - Amsterdam, 1717, in-8°. - Londres, 1719, in-8°. - *Ibid.* 1723, in-8°. - Amsterdam, 1731, in-8°. - Lausanne, 1737, in-8°. - Amsterdam, 1761, in-8°. - Trad. en français par Théodore Baron, Paris, 1768, in-12. - en allemand, Bâle, 1750, in-8°. - en anglais, Londres, 1710, in-8°.; *Ibid.* 1719, in-8°.; *Ibid.* 1730, in-8°.

Pharmacopœa bateana. Londres, 1719, in-8°.

Pharmacopœa domestica. Londres, 1723, in-8°. - Louvain, 1752, in-12.

On eruptive fevers, especially the measles and smallpox. Londres, 1730, in-4°.

Family dispensatory. Londres, 1739, in-8°. (z.)

FUMANELLI (Antoine), mis par Chiocco au nombre des médecins de Vérone, jouissait au seizième siècle d'une assez grande réputation en Italie et même dans les pays étrangers. On ne sait rien de son histoire, sinon qu'il s'éleva une violente dispute entre lui et son collègue Barthélemi Gajoni touchant la manière d'agir du vin sur l'économie animale. Ses écrits sont encore consultés quelquefois aujourd'hui : on remarque qu'il ne s'y montre pas partout le sectateur aveugle de Galien, et qu'il conseille l'emploi d'un assez grand nombre de médicamens chimiques.

Commentarius de vino et facultatibus vini. Venise, 1536, in-4°.

Febrium dignoscendarum et curandarum absoluta methodus. Accedit de balnei ferrari facultatibus, ferrique naturâ; de balneis aquæ simplicis. Bâle, 1542, in-4°.

De compositione medicamentorum et pestis curatione libri duo. Venise, 1548, in-8°.

Ces divers ouvrages, et quelques autres encore de Fumanelli, ont été réimprimés ensemble, sous ce titre:

Opera multa et varia, cùm ad tuendam sanitatem, tùm ad profligandos morbos plurimùm conducentia. Zurich, 1557, in-fol. - Paris, 1592, in-fol. (o.)

FUMÉE (Adam), né à Tours en 1430, étudia la médecine à Montpellier, où il prit ses degrés. Le roi Charles VII le choisit pour son premier médecin, et lui accorda de grands avantages, ce qui ne l'empêcha pas d'être soupçonné d'avoir voulu empoisonner ce prince, accusation qui n'a jamais pu être prouvée, et dont il faut peut-être chercher la source dans le caractère sombre et défiant de Charles. Quoi qu'il en soit, Fumée ne cessa de ménager le fils fugitif, et d'entretenir des liaisons avec lui, ce qui explique assez le crédit dont il jouit à la cour de

Louis XI, après la mort du roi Charles. En effet, Louis le fit sortir de la prison dans laquelle son prédécesseur l'avait renfermé, le garda auprès de lui en qualité de premier médecin, lui accorda l'office de maître des requêtes, et le désigna même pour être un des commissaires chargés de commencer le procès des individus accusés d'avoir tenté de faire évader le comte de Roucy, retenu prisonnier dans le château de Loches. Fumée conserva le même crédit auprès de Charles VIII, qui le commit à la garde des sceaux, en qualité de doyen des maîtres des requêtes, après la mort du chancelier Guillaume de Rochefort; mais il ne fut jamais chancelier, comme on l'a prétendu. Il mourut à Lyon en 1494, laissant beaucoup d'enfans, et n'ayant jamais rien écrit sur sa profession. (O.)

FURSTENAU (Jean-Frédéric), fils du suivant, né à Rinteln, le 31 octobre 1724, embrassa, comme son père, la carrière de la médecine, et montra des dispositions peu ordinaires dès sa tendre enfance. En effet, à peine âgé de quatorze ans, il avait déjà terminé ses premières études, et appris les langues hébraïque et arabe. A seize ans, il soutint deux thèses médicales avec honneur sous la présidence de son père. En 1744, il résolut, suivant l'usage généralement répandu parmi ses compatriotes, de faire quelques voyages, et sur-le-champ il partit pour la Hollande, ce qui lui permit de visiter, en passant, les Universités les plus célèbres de l'Allemagne. A son retour à Rinteln, en 1745, il obtint le titre de docteur. Deux ans après, l'Académie des Curieux de la nature l'admit dans son sein, sous le nom de *Faustin III*, et à la même époque il fut nommé, dans sa ville natale, professeur d'anatomie et de chirurgie. Une mort prématurée l'empêcha de jouir des avantages dont une carrière, commencée sous d'aussi heureux auspices, devait lui laisser entrevoir l'agréable perspective, et il mourut le 22 mars 1751. Il nous reste de lui, outre quelques observations peu intéressantes, faisant partie du recueil de l'Académie des Curieux de la nature, plusieurs opuscules académiques, dont voici les titres :

Dissertatio de spasmo vesicæ. Rinteln, 1745, in-4°.
Exercitatio academica de alumine, selectis observationibus illustrata. Rinteln, 1748, in-4°.
Dissertatio de antimonio crudo, ejusque usu interno salutifero. Rinteln, 1748, in-4°.
Programma de spinâ ventosâ valdè spinosâ. Rinteln, 1748, in-4°.
Programma quô empyema, naturæ ductu congruis præsidiis chirurgicis persanatum et propriis manibus tractatum enarrat. Rinteln, 1749, in-4°. (J.)

FURSTENAU (Jean-Germain), médecin allemand fort célèbre, naquit le 1er juin 1688, à Herford, dans la Westpha-

lie, où son père remplissait la place de ministre du saint Evangile. Ses parens l'ayant laissé libre du choix de sa carrière après la fin de ses humanités, qu'il fit avec éclat dans sa ville natale, il se décida pour la profession de médecin, et alla conséquemment étudier l'art de guérir, d'abord à Wittemberg, puis à Iéna, et enfin à Halle. Ce fut dans cette dernière Université qu'il se présenta pour subir les épreuves du doctorat, et qu'il obtint ce titre en 1709. S'étant établi ensuite à Herford, il y exerça pendant à peu près deux ans; mais sa jeunesse ne lui permettant pas d'aspirer encore à une clientèle nombreuse, il prit le partit de voyager, et fit, dans les années 1711 et 1716, deux excursions, l'une en Hollande, l'autre en Angleterre, dont l'un des résultats les plus avantageux pour lui fut l'amitié de Leibnitz, de Rau, de Ruysch, de Volckamer, de Bidloo, d'Heister, de Commelin, de Verdries, d'Almeloveen, de Boerhaave et d'Uffenbach. En 1717, il revint à Herford, bien décidé à s'y fixer pour toujours; mais cette résolution céda, en 1720, à l'offre d'une chaire de médecine que le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit à Rinteln. Le roi Frédéric, à qui le gouvernement de la Hesse échut en 1730, lui confia aussi celle d'économie, qu'il avait instituée pour mettre cette Université en harmonie avec celle de la Prusse. Furstenau reçut, en 1752, le diplôme de docteur en philosophie, que l'Université de Gœttingue lui envoya sans qu'il l'eût sollicité. L'Académie des Curieux de la nature l'admit également dans son sein, et depuis lors il s'en montra l'un des membres les plus zélés et les plus laborieux. La mort le surprit au milieu de ses travaux, le 7 avril 1756. Ses productions sont nombreuses; beaucoup sont disséminées dans des *Breslauische Sammlungen*, les *Hamburgische Berichten von gelehrten Sachen*, et les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. Aucune ne renferme d'idées nouvelles, et l'on peut, sans hésiter, les ranger toutes dans la classe si nombreuse des pures compilations. Voici quels sont les titres de celles qui ont été publiées à part :

Dissertatio sistens desiderata anatomico-physiologica. Halle, 1709, in-4°.

C'est sa thèse de réception : il la soutint sans président.

Dissertatio epistolaris de desideratis pathologico-semioticis, ad Theod. Jans. ab Almeloveen. Leyde, 1712, in-4°.

Dissertatio epistolaris de desideratis practicis ad Gothofr. Thomasium, polyhistorem Noribergensem. Francfort-sur-le-Mein, 1720, in-4°.

Programma de religione medici. Rinteln, 1720, in-4°.

Oratio inauguralis de fatis medicorum. Rinteln, 1720, in-4°.

Epistola de morbis jurisconsultorum, ad Zachar. Conr. ab Uffenbach. Francfort-sur-le-Mein, 1720, in-4°.

Dissertatio de vitá longá. Rinteln, 1721, in-4°.

Dissertatio de officio medici, speciatim ordinarii, aliás physici dicti, circà personas inspectioni suæ demandatas. Rinteln, 1721, in-4°.

Dissertatio de hydrope pectoris. Rinteln, 1721, in-4°.

Dissertatio epistolaris quâ desiderata circà morbos eorumque signa exponit, Theod. Janssonio ab Almeloveen. Amsterdam, 1723, in 8°.

Dissertatio sistens desiderata chirurgica. Rinteln, 1723, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ albâ in puerperâ. Rinteln, 1723, in-4°.

Programma de valetudine principum, invitatorium ad orationem panegyricam in serenissimi natalem. Rinteln, 1724, in fol.

Programma in exsequiis Herm. Zollii. Rinteln, 1725, in-fol.

Programma in exsequiis Jo.-Herm. Schminkii. Rinteln, 1725, in-fol.

Programma invitatorium ad audiendam orationem inauguralem H.-F. Goddaei. Rinteln, 1725, in-fol.

Programma ad orationem de desideratis medico-forensibus. Rinteln, 1725, in-fol.

Programma in exsequiis Chr.-Phil. Dohm. Rinteln, 1726, in-fol.

Desiderata medica, variis in locis et variâ formâ, tandem junctim edita. Léipzick, 1727, in-8°.

Collection de ceux des opuscules précédens qui portent le titre de *Desiderata.*

Programma in funere Frid.-Guil. Bierlingii. Rinteln, 1728, in-fol.

Programma in natalem serenissimi de historiâ naturali. Rinteln, 1728, in-fol.

Dissertatio : Theses medicæ inaugurales. Rinteln, 1729, in-fol.

Oratio de analogiâ academiæ et œconomiæ. Rinteln, 1730, in-4°.

Dissertatio IV. Desiderata œconomica. Rinteln, 1731, in-4°.

Dissertatio de eô, quod divinum est in historiâ litterariâ. Rinteln, 1731, in-4°.

Dissertatio de usu et abusu acidularum in affectibus spasmodicis et hypochondriacis. Rinteln, 1731, in-4°.

Programma de vitiis eruditorum. Rinteln, 1731, in-4°.

Dissertatio : exercitatio œconomica de aëre. Rinteln, 1732, in-4°.

Novum circà aëroscopiam tentamen, quô ex gravitate et elasticitate aëris omnes ejus motus derivantur. Rinteln, 1732, in-4°.

Dissertatio de odoribus. Rinteln, 1732, in-4°.

Dissertatio de morbis medicorum. Rinteln, 1732, in-4°.

Dissertatio de brutorum morbis. Rinteln, 1733, in-4°.

Dissertatio de tympanite. Rinteln, 1733, in-4°.

Dissertatio de xenodochiis. Rinteln, 1734, in-4°.

Spicilegium observationum de Indorum morbis et medicinâ. Rinteln, 1735, in-4°.

Gruendliche Anleitung zur Haushaltungskunst und dahin gehœrigen Schriften. Lemgo, 1736, in-8°.

Dissertatio de carcinomate labii inferioris absque sectione persanato. Rinteln, 1739, in-4°.

Dissertatio de maniâ. Rinteln, 1739, in-4°.

Dissertationes tres de methodo medendi. Rinteln, 1740, in-4°.

Dissertatio de initiis typographiæ physiologicis. Rinteln, 1740, in-4°.

Dissertatio de respiratione sanâ et morbosâ. Rinteln, 1741, in-4°.

Dissertatio de contagio et morbis contagiosis. Rinteln, 1742, in-4°.

Dissertatio abscessum musculorum abdominis et vicinarum partium lacta tristiaque exempla sistens. Rinteln, 1742, in-4°.

Programma de ritibus academicis. Rinteln, 1742, in-fol.

Programma de œconomiâ humanâ. Rinteln, 1744, in-4°.

Programma de electricitate. Rinteln, 1745, in-4°.

Dissertatio de sulphure et medicamentis sulphureis. Rinteln, 1745, in-4°.

Programma de eodem et diversô in corpore humanô. Rinteln, 1746, in-4°.

Dissertatio de arte obstetricâ. Rinteln, 1746, in-4°.

Kurze Einleitung zur Haushultungs-Vieh-Arzneykunst, oder vernuenftige Gedanken von unvernuenftigen Haushaltungsthieren, derselben Maengeln, Gebrechen und Huelfsmitteln ueberhaupt, und der jetzo unter dem Hornviehe herumgehenden Seuche besonders. Wolfenbuttel, 1747, in-8°.

Dissertatio de oculorum vitiis præcipuis. Rinteln, 1748, in-4°.

Dissertatio de meritis Lutheri in œconomiam publicam et privatam. Rinteln, 1749, in-4°.

Dissertatio de Viti saltu, sive choreâ, vulgò Veits-Tanz. Rinteln, 1750, in-4°.

Programma de præjudiciis in artis exercitio salutaris vulgaribus sedulò vitandis. Rinteln, 1750, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum viribus ritè æstimandis. Rinteln, 1751, in-4°.

Gegruendete Anmerkungen von dem rechten Gebrauche und vielerley Missbrauch derer mineralischen Wasser, besonders des Pyrmonter Gesundbrunnens. Lemgo, 1751, in-8°.

Dissertatio de scorbuto. Rinteln, 1751, in-4°.

Medicinæ forensis contractæ specimen I, II et III. Rinteln, 1752, in-4°.

Dissertatio de doloribus. Rinteln, 1753, in-4°.

Programma de libertate academicâ. Rinteln, 1753, in-4°.

Dissertatio de brachio sphacelato ab integro reliquo corpore spontaneâ naturæ vi separato. Rinteln, 1754, in-4°.

Programma de festorum imminutione dierum œconomiæ publicæ profuturâ. Rinteln, 1754, in-4°.

Dissertatio de febribus. Rinteln, 1755, in-4°.

Furstenau (*Germain-Godefroy*), né à Rinteln le 12 août 1771, fut nommé, en 1783, professeur de médecine dans l'Université de cette ville. On a de lui :

Dissertatio de incrementis recentiori ævo in scientiâ chemicâ factis. Rinteln, 1792, in-8°.

Programma de anginâ membranosâ. Rinteln, 1793, in-4°. (J.)

FYENS (Jean), appelé en latin *Fienus*, vint au monde dans le Brabant, à Turnhout. Ayant été élevé parmi les enfans de chœur de la cathédrale de Bois-le-Duc, il acquit de grandes connaissances en musique; mais cette carrière n'étant pas celle qui convenait à ses goûts, il se décida pour celle de la médecine. Lorsqu'il eut obtenu le titre de docteur, il vint pratiquer à Anvers, qui lui avait offert la place de médecin pensionné. En 1584, cette ville ayant été assiégée par le duc de Parme, Fyens la quitta, et se retira à Dordrecht, où il mourut le 2 août de l'année suivante, ne laissant qu'un seul ouvrage d'une prolixité incroyable, et dans lequel on trouve tout, hors ce qui pourrait éclairer le lecteur sur l'origine et la source des flatuosités intestinales. Cet ouvrage a pour titre :

De flatibus humanum corpus molestantibus commentarius novus ac singularis, in quò flatuum natura, causæ et symptomata describuntur, eorumque remedia facili et expeditâ methodo indicantur. Anvers, 1582, in-8°. - Heidelberg, 1589, in-8°. - Francfort, 1592, in-12. - Hambourg, 1644, in-12. - Trad. en allemand, Schneeberg, 1759, in-8°. - en hollandais, Amsterdam, 1668, in-12. (O.)

FYENS (Thomas), fils du précédent, brilla plus que lui dans la carrière médicale, qu'il suivit à son exemple. Anvers fut sa patrie, il y vint au monde le 28 mars 1567. Après avoir fait d'excellentes études d'abord à Leyde, puis en Italie sous Mercuriali, Costeo, Aranzi et Aldrovandi, et s'être exercé sous Tagliacozzi à la pratique de cette singulière partie de la chirurgie qui repose sur la possibilité des entes animales, il revint dans les Pays-Bas, et fut appelé, en 1593, à remplir l'une des deux premières chaires de médecine de l'Université de Louvain, où, dans le courant de la même année, il prit le titre de docteur, dont il n'était pas encore revêtu. Maximilien, duc de Bavière, l'attira, en 1600, à Munich; mais il ne s'arrêta qu'une année dans cette capitale, et fit un plus long séjour à Vienne, où l'archiduc Albert l'avait appelé en qualité de premier médecin. La vie de courtisan lui déplut bientôt, et il y renonça pour aller reprendre ses leçons à Louvain, où l'archiduc ne parvint toutefois à le retenir qu'en lui assignant un traitement égal à celui dont il aurait joui en cédant aux instances de l'Université de Bologne, qui témoigna vivement le désir de le posséder. Il mourut le 15 mars 1631. Ses ouvrages ne sont remarquables qu'à raison du nombre presqu'incalculable d'hypothèses et d'erreurs qu'ils renferment.

De cauteriis libri quinque, in quibus vires, materia, modus, locus, numerus, tempus ponendorum cauteriorum ex veterum Græcorum, Arabum, Latinorum, necnon neotericorum sententiâ, quàm dilucidè explicantur. Louvain, 1598, in-8°. - Cologne, 1607, in-8°.

C'est le meilleur ouvrage de Fyens. On peut encore le consulter aujourd'hui, mais plutôt, il est vrai, comme monument historique, que pour y puiser des règles de conduite.

De vi formatrice fœtûs liber, in quô ostenditur animam rationalem infundi tertiâ die. Anvers, 1620, in-8°.

La physique a fait de grands progrès depuis Fyens, nous disposons aujourd'hui d'instrumens d'une rare perfection, et cependant rien n'a pu encore dévoiler le mystère qu'il explique avec tant d'assurance. Son opinion hasardée dut trouver, et trouva effectivement des contradicteurs. Ce fut contre ceux-ci qu'il écrivit les deux ouvrages suivans :

De vi formatrice fœtûs liber secundus, adversùs Ludovicum Du Gardin, in quô prioris doctrina pleniùs examinatur et defenditur. Louvain, 1624, in-8°.

Pro suâ dè animatione fœtûs tertiâ die, opinione, apologia, adversùs Antonium Ponce Santa Cruz. Louvain, 1629, in-8°.

De viribus imaginationis tractatus. Louvain, 1608, in-8°. - Leyde, 1635, in-12. - Leipzick, 1657, in-12. - Londres, 1657, in-12. - Amsterdam, 1658, in-12.

Malgré l'accueil favorable qu'a reçu cet écrit, et qu'attestent les nombreuses éditions qu'on en a publiées, l'imagination en a fait tous les frais, et Fyens n'a su se garantir d'aucun des écueils dans lesquels elle ne pouvait manquer de l'entraîner.

De præcipuis artis chirurgicæ controversiis libri duodecim. Francfort, 1649, in-4°. - Londres, 1733, in-4°. - Trad. en allemand, Nuremberg,

1679, in-8°. - en hollandais par Etienne Blankaart, Amsterdam, 1685, in-8°.

Cet ouvrage, publié par Conring, fait honneur à l'érudition de Fyens. L'historien de la chirurgie ne saurait se dispenser de l'avoir sous les yeux.

Semeiotice, sive de signis medicis tractatus : opus accuratissimum, omnibus medicinæ studia amplexantibus summè necessarium, in duas partes divisum. Lyon, 1664, in-4°.

Un traité de séméiotique écrit dans un temps où la médecine se réduisait encore à un empirisme aveugle, et n'avait aucune base fixe, ne peut point offrir d'intérêt aujourd'hui, où le besoin d'un nouvel ouvrage de ce genre, rédigé d'après les principes de l'école physiologique, se fait sentir si vivement. (o.)

G

GABELCHOVER (Oswald), connu à la fois comme médecin et comme historien, naquit à Tubingue en 1587, d'une famille considérée, et mourut le 31 décembre 1616. Pendant trente-sept ans, il fut médecin successivement de quatre ducs de Wurtemberg à Stuttgard. Ce fut d'après les ordres d'un de ces princes, Frédéric, qu'assisté d'un de ses fils, Jean-Jacques Gabelchover, il entreprit une histoire générale de Wurtemberg, qui devait se composer de trois parties. La mort ne lui permit pas de rédiger au-delà d'une seule de ces parties, et quoiqu'elle ne soit pas même terminée, on la regarde comme un des meilleurs ouvrages qui aient été faits en ce genre : cependant elle n'a pas reçu les honneurs de la presse, et elle est demeurée manuscrite dans la Bibliothèque de Stuttgard; mais Martin Crusius avoue sincèrement en avoir beaucoup profité dans sa Chronique de Souabe. Gabelchover a écrit aussi un ouvrage qui est relatif à la médecine, et qui porte pour titre :

Nuetzlich Artzneybuch fuer alle des menschlichen Leibes Anliegen und Gebrechen. Tubingue, 1589, in-4°. - Francfort, 1594, in-4°. - Strasbourg, 1594, in-4°. - Tubingue, 1594, in-4°. - *Ibid.* 1596, in-4°. - *Ibid.* 1599, in-4°. - *Ibid.* 1603, in-4°. - *Ibid.* 1606, in-4°. - *Ibid.* 1618, in-4°. - Francfort, 1618, in-4°. - *Ibid.* 1665, in-4°. - *Ibid.* 1680, in-4°. - Trad. en hollandais, Dordrecht, 1598, in-4°. - en anglais par Batt, Londres, 1599, in-8°. - Commenté par Claude Diodati, Fribourg, 1598, in-8°.

Ouvrage très-médiocre, dont Haller prétend que le duc Louis avait fourni les matériaux à Gabelchover. Cette circonstance, si elle est vraie, expliquerait l'accueil qui fut fait à un livre qui méritait à peine d'être remarqué. (o.)

GABELCHOVER (Wolfgang), fils du précédent, naquit à Stuttgard, on ignore à quelle époque. En 1587, il se rendit à Tubingue, d'où il passa en Italie. Après être resté quelques années à Padoue, il revint en Allemagne, et fut pensionné par

la ville de Calwe. La réputation qu'il y acquit lui valut la place de médecin de la cour de Wurtemberg. L'époque de sa mort n'est pas connue : on sait seulement qu'il vivait encore en 1627. En même temps que la médecine, il cultivait avec succès les belles-lettres et l'histoire naturelle. Outre une traduction latine des trois Traités d'André Baccio sur la licorne, l'élan (Stuttgard, 1598, in-8°.), et les pierres précieuses (Francfort, 1603, in-8°. -*Ibid.* 1648, in-8°.), il avait composé un traité sur le loup et l'emploi des diverses parties du corps de cet animal en médecine; mais ce traité paraît n'avoir pas été imprimé. On consulte encore quelquefois son recueil de faits, dans lequel il eut le bon esprit de n'admettre que ceux qu'on rencontre chaque jour dans la pratique, et qui est intitulé :

Curationum et observationum medicinalium centuriæ sex. Francfort et Tubingue, 1611 - 1627, in-8°.

Jean Berner a mis au jour les quatre premières centuries; les deux autres ont été publiées par Brunnius. (o.)

GABRIEL (Gabriel), philosophe, médecin et poète de Padoue, appartenait à une famille noble. Il pratiqua d'abord l'art de guérir à Ferrare, revint ensuite dans sa patrie, et y publia deux dissertations qui firent tant de bruit que plusieurs Universités n'épargnèrent point les offres les plus séduisantes pour l'attirer dans leur sein; mais l'amour du repos lui fit préférer le séjour de Padoue. Cependant, vers la fin de sa carrière, il accepta une place de médecin à Porto Gruaro. Ayant contracté une maladie grave au bout de deux ans, il se fit ramener à Padoue, où il mourut, le 30 juillet 1553, âgé de cinquante-neuf ans. On a peine à concevoir aujourd'hui que ses insignifians opuscules aient pu faire quelque sensation parmi ses contemporains :

In quæstionem Hieronymi Boniperti Novariensis de materiæ imminutione in principio morbi, Dissolutiones. De totius evacuandæ materiæ ratione, explicatio. Padoue, 1550, in-4°. (z.)

GABRIELLI (Pyrrhus-Marie), fils d'un officier du roi d'Espagne, était de Sienne, où il naquit le 1er avril 1643. Ses parens le destinaient à la jurisprudence, qu'il commença en effet à étudier; mais un goût décidé pour les sciences naturelles l'entraîna bientôt dans la carrière médicale. Il s'attacha surtout à l'anatomie, à la botanique et à la chimie, dont l'astrologie judiciaire parvint à le détourner, mais seulement pour un bien court espace de temps. Devenu professeur de botanique et de médecine théorique dans sa ville natale, il y fonda, en 1691, sous les auspices du cardinal Fr. Médici, et sous le titre de *Colonia arcadica fisiocritica*, une académie de physique que l'empereur François 1er rétablit plus tard, et qui ne com-

mença qu'en 1760 à faire connaître les résultats de ses travaux au public. Gabrielli mourut le 19 décembre 1705. On lui doit la description d'une ligne méridienne qu'il avait fait tracer dans la salle où s'assemblait l'académie (Sienne, 1703, in-4°.). Il a aussi inséré quelques articles tant dans la *Galeria di Minerva*, que dans les Éphémérides de l'Académie des Curieux de la nature, dont il était membre sous le nom de *Straton*. Tous ceux qui font partie de ce dernier recueil, ont rapport à la médecine. (z.)

GADALDINI (Auguste), médecin italien du seizième siècle, était de Modène. Il corrigea les traductions latines de la plupart des Œuvres de Galien faites par d'autres médecins, et qui se trouvent dans l'édition des écrits du médecin de Pergame publiée à Venise en 1551 et en 1609, in-fol. On a aussi de lui :

Stephani Atheniensis explanationes in Galeni librum therapeuticum primum ad Glauconem, latinè cum scholiis. Venise, 1553, in-8°. - Lyon, 1555, in-8°. (z.)

GADALDINI (Belisaire), médecin de Venise, florissait vers la fin du seizième siècle. Il était fils du précédent, et né aussi à Modène. Ce fut lui qui publia le manuscrit des *Prælectiones de ratione curandi particulares corpores humani affectus*, et celui des *Explanationes in Galeni libros de differentiis febrium*. Il imprima ces deux ouvrages en 1575, à Venise, in-fol., en les accompagnant d'une préface de sa façon. (z.)

GADD (Pierre-Adrien), professeur de chimie à l'Université d'Abo, directeur des plantations en Finlande, et membre de l'Académie des sciences de Stockholm, mourut vers la fin du dix-huitième siècle. A l'étude de la chimie, il avait joint celle de la minéralogie et de la botanique. La Finlande lui doit la propagation d'un grand nombre de plantes et d'arbres utiles, qui ont contribué à la prospérité du commerce de cette province. Ses écrits, assez nombreux, sont rédigés pour la plupart en langue suédoise.

Aphorismi de morbis plantarum. Abo, 1748, in-4°.
Ovalduge Tankar om jordens svedande och kyttande i Finland. Abo, 1753 - 1754, in-4°.
Finska Angskotselens hinder och hjelp. Abo, 1757, in-4°.
Physico-œconomisk Beskrifning ofver Hvittis sokn è Bjorneborgs Lan. Abo, 1759, in-4°.
Dissertatio de reductione metallorum. Abo, 1759, in-4°.
Chemiskoch œconomisk Afhandling om Branne - Torf. Abo, 1759, in-4°.
Bevis til moijeligheten af Silkes-Afvelens införande i Finland. Abo, 1760, in-4°.
Akerbrukets chemiska grunder. Abo, 1761, in-4°.

Chemico-entomologisk undersokning om sattet at utrota och forminska Sades-masken. Abo, 1762, in-4°.

Tankar om Schaefferiernes uphjelpande i Finland. Abo, 1762, in-4°.

Fatis scientiæ chemicæ sub epochâ Patrum. Abo, 1763, in-4°.

Dissertatio incrementorum scientiæ chemicæ remoras leviter adtingens. Abo, 1763, in-4°.

Historisk och physico-œconomisk Beskrifning ofver Bergquara Gods in Smaland. Abo, 1763, in-4°.

Disquisitio chemica hypotheseos de transmutatione aquæ in terram. Abo, 1763, in-4°.

Inventa quædam chemica recentiora. Abo, 1763, in-4°.

Formon af kopp-ympningens vidtagande i Finland. Abo, 1763, in-4°.

Strodda tankar om forsiktigket vid finance-verks inrattande uti Samhallen. Abo, 1763, in-4°.

Fersok at utmarka ratta Sanings-tiden for de i Norden brukeliga Saedes-arter. Abo, 1764, in-4°.

Medel, at forekomma Borgeliga Sedens allmanna fordarf. Abo, 1765, in-4°.

Meditationes praxin juris naturæ civilem concernentes. Abo, 1765, in-4°.

Nodvandigheten af œconomisk kundskap for Lagstiftande Magten. Abo, 1765, in-4°.

Chemiens tillampning tel Ylle manufacturers forbattring. Abo, 1765, in-4°.

Allmanna Lagens upmarksamhet vid Plantagers inrattande och vard i Sverige. Abo, 1765, in-4°.

Jernets forvandling til Stal. Abo, 1766, in-4°.

Medel, hvarigenom Akerjodmonernes fruktbarhet sakrast kan framjas. Abo, 1766, in-4°.

Tankar om vitterhet, sasone et medel at framja hyfsade seder i et Land. Abo, 1766, in-4°.

Sadesartenas sjukdomar och deras botemedel. Abo, 1766, in-4°.

Medel til finska stapelstadernes upkomst. Abo, 1766, in-4°.

Dissertatio de exhalationibus mineralium. Abo, 1766, in-4°.

Indicia mineralogiæ in Fenniâ sub gentilismo. Abo, 1767, in-4°.

OEconomisk Beskrifning ofver Kulsiala forsamling i Tavastehes Lan. Abo, 1767, in-4°.

Indicia mineralogiæ fennicæ, ab ortu christianismi ad jacta fundamenta Academiæ Aboënsis. Abo, 1767, in-4°.

Anledningar at til finska Mineral Historiens upkomst ratt kunna kanna och profva jordarter. Abo, 1767, in-4°.

Specimen geurgiæ fennicæ. Abo, 1768, in-4°.

Upgifter i Lithologien, at ratt kunna kanna och profva kalkartige Stenarter. Abo, 1768, in-4°.

Finska sjelffraetsten. Abo, 1768, in-4°.

Dissertatio de sacerdote chimico. Abo, 1769, in-4°.

Observationes chemico-physicæ de originariâ corporum mineralium electricitate. Abo, 1769, in-4°.

Observationes mineral-metallurgicæ de monte cuprifero Tilas-Wuori. Abo, 1769, in-4°.

Sjofogels vard och ans i finska skargarden. Abo, 1769, in-4°.

Insecta, piscatoribus in maritimis Finlandiæ oris noxia. Abo, 1769, in-4°.

Dissertatio de flore scientiarum in patriâ promovendo. Abo, 1769, in-4°.

Akta saffran och dess plantering. Abo, 1769, in-4°.

Strodde chemiske anmaerkningar, til uplysning i svenska Lagfarenheten. Abo, 1770, in-4°.

Forsok och anmarkningar om utlandske Sadesarter i finska climatet. Abo, 1770, in-4°.

Dissertatio de sale calcis murario. Abo, 1771, in-4°.

Strodde chemiske anmarkningar i Jurisprudentia opificiaria. Abo, 1771, in-4°.

Undersokning Chemisk och OEconomisk om medel til saltpettersjuderiernes forbattring och upkomst i Riket. Abo, 1771, in-4°.

Undersokning Chemisk och OEconomisk om Branvinets beskaffenhet, och medel at silvarka det med Sadens masta besparing. Abo, 1771, in-4°.

Tentamen speciminis chemicæ opticæ. Abo, 1772, in-4°.

Disquisitio chemica palingenesiæ zoologicæ. Abo, 1772, in-4°.

Skidfrukts-Vaxter och Legumer. Abo, 1772, in-4°.

Solidago Canadensis, dess ansoch nytta i fargerier. Abo, 1772, in-4°.

OEconomisk underrattelse at pa hardvallsangar igenom lampeliga vaxter beframja den masta och basta hovaxt. Abo, 1772, in-4°.

Forsok til en hydrologisk afhandling, om ursprunget och beskaffenheten af de storsta vattudrag i Finland. Abo, 1772, in-4°.

Forsok til en Politisk och OEconomisk afhandling om Naringarnes samband och medvarkan pa hvarandia. Abo, 1772, in-4°.

Dissertatio de prudentiâ principis, in mutandis legibus œconomicis, breviter delineatâ. Abo, 1772, in-4°.

Beskaffenheten af Finlands fjaell-och Kallvarn. Abo, 1772, in-4°.

Uplanningars Beskaffenhet i Finland. Abo, 1772, in-4°.

Tennets och dess maliners beskaffenket. Abo, 1772, in-4°.

Stromrensningars nytta och nodvandigket i Bjorneborgs Lan. Abo, 1772, in-4°.

Anmarkningar om forgiftiga Vaxter i gemen. Abo, 1773, in-4°.

Indicia palingenesiæ chemicæ in regno minerali. Abo, 1774, in-4°.

Ra-Pottaske tilwarkningens uphjelpande i Finland. Abo, 1774, in-4°.

Anmarkningar Mineralogiske och OEconomiske om Demanters ratta art och beskaffenhet. Abo, 1775, in-4°.

Strodde tankar, om Karleken til Faderneslandet och dessutofning Cyttrade da Hans Kongl. Maj. Faynade Finland och Abo Academie med Dess narvaro. Abo, 1775, in-4°.

Finska Jaspis-arter och Agater. Abo, 1776, in-4°.

Ron och Anmarkningar om Utlandska Vaxter forsokte i finska Climatet. Abo, 1778, in-4°.

Dissertatio chemico-halurgica de sale sodomitico. Abo, 1778, in-4°.

Botanico-œconomisk Afhandling om Asclepias Syriaca. Abo, 1778, in-4°. (A.-J.-L. J.)

GADDESDEN (Jean de), très-souvent désigné sous le nom de *Jean l'Anglais*, vivait au commencement du quatorzième siècle, et, si nous nous en rapportons à Freind, demeurait au Collége de Merton à Oxford. Sa pratique paraît avoir été aussi étendue que lucrative, et il fut le premier Anglais employé comme médecin par la cour de Londres, car avant lui la charge de médecin du roi d'Angleterre n'avait jamais été remplie que par des étrangers. Freind nous le peint comme un misérable empirique, un charlatan déhonté, qui trouvait bons tous les artifices propres à captiver les bonnes grâces de ses malades, sûr moyen d'étendre son renom et d'accroître sa fortune. La médecine était alors dans un si misérable état, et le genre humain si enfoncé dans les ténèbres de l'ignorance, qu'il

n'était pas difficile de fasciner les yeux, et de se procurer la réputation d'un homme extraordinaire. Profitant habilement du bigotisme qu'alors on savait si bien allier avec la plus honteuse dépravation des mœurs, Gaddesden conseillait aux épileptiques, pour obtenir guérison, d'entendre la messe de leur paroisse pendant le jeûne des quatre-temps, et de porter ensuite autour du cou un verset de l'évangile du jour écrit sur un ruban de papier. Ce seul exemple suffit pour donner une idée, et des mœurs du temps, et du savoir-faire de Gaddesden. Il ne nous reste de cet ancien charlatan qu'une compilation, dont tous les matériaux ont été puisés dans Gilbert, Théodoric, et les Arabes. On est toutefois surpris de lui voir recommander la distillation comme un moyen de dessaler l'eau de la mer, et de la rendre potable. Son ouvrage est intitulé :

Rosa anglica, quatuor libris distincta, de morbis particularibus, de febribus, de chirurgiâ, de pharmacopœâ. Pavie, 1492, in-fol. - Venise, 1506, in-fol. - Naples, 1508, in-fol. - Venise, 1516, in-fol. - Augsbourg, 1595, in-4°. (J.)

GAERTNER (Joseph), célèbre botaniste allemand, qu'on a surnommé le prince des carpologistes, vint au monde à Calwe, dans le pays de Wurtemberg, le 12 mars 1732. Il était fils du médecin du duc, mais il perdit son père dès la plus tendre enfance. Malgré le goût décidé qu'il montra de très-bonne heure pour les sciences physiques, on voulut lui faire embrasser d'abord l'état ecclésiastique, puis la carrière du droit. Une répugnance insurmontable l'empêcha de faire aucun progrès soit dans la théologie, soit dans la jurisprudence, de sorte que son oncle, cédant enfin à des vœux bien prononcés, lui permit de se livrer tout entier à la médecine. Quittant alors Tubingue, qui ne lui offrait ni un théâtre assez vaste, ni des ressources suffisantes, il se rendit, en 1751, à Gœttingue, où, pendant deux années, il se montra l'un des disciples les plus assidus de Brendel, de Richter, de Rœderer et de Haller. Ce laps de temps écoulé, il revint à Tubingue, et s'y présenta aussitôt pour soutenir les épreuves nécessaires à l'obtention du doctorat, qui lui fut conféré sous la présidence de Jean-Georges Gmelin. Dès qu'il eut rempli cette formalité indispensable, il résolut de visiter les principaux établissemens scientifiques de l'Europe; parcourut d'abord l'Italie, passa delà en France, où il s'arrêta successivement à Lyon, Montpellier et Paris; et séjourna en Angleterre durant presque toute l'année 1755. En quittant la Grande-Bretagne, il revint à Paris, et, en 1759, il fit un voyage en Hollande, d'où il retourna en Angleterre, où l'attirait le désir de terminer un travail sur les poissons et les vers marins. Il s'arrêta encore un an dans cette île, et ne la quitta que pour

retourner dans sa patrie, où il fut nommé professeur extraordinaire d'anatomie à Tubingue. Appelé en 1768 à Saint-Pétersbourg, pour y remplir la chaire de botanique à l'Université, il devint membre de l'Académie, et directeur du jardin et du cabinet d'histoire naturelle. Mais, après quelques excursions, dont une entr'autres dans l'Ukraine, où il recueillit beaucoup de plantes nouvelles, il quitta la Russie, dont le climat rigoureux nuisait à sa santé, et revint, en 1770, se fixer dans sa ville natale, où il se livra exclusivement à l'étude et à la dissection des fruits. Ce travail important le mit dans la nécessité de retourner en Angleterre et en Hollande, où Banks et Thunberg lui communiquèrent avec empressement tous les fruits qu'ils avaient rapportés de leurs longs voyages. Riche de ces précieux renseignemens, il se hâta de venir reprendre le microscope et le burin, qu'il maniait avec autant de patience que de perfection, et qu'il ne quitta que la veille de sa mort, arrivée le 13 juillet 1791.

Gaertner a fait faire un pas immense à la botanique en créant la carpologie, dont à peine on soupçonnait les premiers élémens avant lui, et qui devait préparer une réforme si importante dans la science. Il réunissait toutes les qualités nécessaires pour exécuter ce travail difficile, avec toute la perfection à laquelle il était donné à un seul homme de le porter, esprit profondément observateur, rare sagacité pour saisir les moindres détails des plus petits objets, talent peu ordinaire dans les arts du dessin, et relations suivies avec les premiers botanistes de l'Europe. Aussi son ouvrage est-il un monument qui durera aussi long-temps que la botanique elle-même, et Schreber n'a-t-il que faiblement payé la dette de la science en lui consacrant un genre de plantes (*Gaertnera*) de la famille des malpighiacées.

Divers botanistes avaient déjà proposé de baser la classification des végétaux sur les diverses parties du fruit. Gaertner alla beaucoup plus loin. Il disséqua les fruits de plus de mille plantes, observa soigneusement les différences qu'ils présentent dans leur structure, et arriva ainsi à la découverte de ce grand principe qu'ils sont contruits sur le même plan dans les familles parfaitement naturelles. Ce qu'on doit surtout remarquer, c'est la différence qu'il a établie entre les graines des plantes à sexes, et les corps reproductifs de celles qui n'en ont point, telles que les mousses, les champignons, les algues et les lichens. Quant aux véritables graines, il les partagea en deux classes, suivant qu'elles renferment des embryons développés ou non. Celles-ci contiennent pour la plupart un albumen, et un corps tenant lieu de cotyledons, ou le vitellus, dont Gaertner signala le premier les particularités remarquables qu'il offre dans les graminées et les scitaminées. Il porta

aussi l'attention des botanistes sur la direction de la radicule, qui lui parut propre à fournir de bons caractères de familles et de genres. Du reste, quelques familles ont été l'objet de ses recherches de préférence à d'autres : telles sont les composées, les palmiers, les rubiacées, les caryophyllées et les siliqueuses. Malgré son exactitude reconnue, il s'est trompé quelquefois, car Richard et M. de Jussieu ont relevé plusieurs erreurs qu'il ne sut pas éviter ; mais ce sont des taches légères qui n'empêcheront pas son livre d'être dans tous les temps indispensable à ceux qui ne voudront pas se contenter d'une connaissance superficielle, et par cela même insuffisante, des plantes.

Dissertatio de viis urinæ ordinariis et extraordinariis. Tubingue, 1753, in-4°.

De fructibus et seminibus plantarum. Stuttgard, tome I, 1789 ; II, 1791, in-4°.

Cet ouvrage est enrichi de cent quatre-vingts planches gravées sur cuivre, et dont tous les dessins originaux ont été faits par Gaertner lui-même. Ce fut à lui que l'Académie des sciences de Paris assigna la seconde place, lorsqu'elle fut appelée à juger quel était l'ouvrage qui, depuis plusieurs années, avait été le plus utile aux sciences. Gaertner y a analysé, figuré et décrit toutes les parties du fruit, dont ses prédécesseurs avaient à peine même ébauché l'étude superficielle. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'importance de son travail classique fut reconnue plus tard en Allemagne qu'en France, où les esprits avaient été préparés par Adanson, et où personne ne s'est montré son plus grand admirateur que M. le professeur Jussieu, dont les savantes recherches ont contribué à rectifier en plusieurs points, à compléter en d'autres, les faits annoncés par Gaertner. Le fils de ce dernier, Charles-Frédéric, a publié un supplément à l'ouvrage de son père, avec quarante-cinq planches, sous le titre de *Supplementum carpologiæ*. Leipzick, 1805, in-4°.

Après la mort de Gaertner, il a paru de lui, dans le *Neues Magazin fuer Botanik* de J.-J. Rœmer, un fragment d'une classification systématique des plantes. Ce célèbre botaniste avait inséré aussi un Mémoire sur les mollusques dans les Transactions philosophiques, et il en avait rédigé, sur les zoophytes, un autre dont Pallas enrichit ses *Spicilegia zoologica*.

(A.-J.-L. J.)

GAGLIARDI (Dominique), proto-médecin des états du pape, et professeur de médecine au Collége de la Sapience, à Rome, s'est rendu célèbre par ses écrits ; mais sa vie est peu connue : on sait seulement qu'il florissait à la fin du dix-septième siècle, et au commencement du dix-huitième.

Anatome ossium, novis inventis illustrata. Rome, 1689, in-8°.

Dans cet ouvrage Gagliardi ne considère les os qu'à l'état sec, et celui qu'il avait promis sur les mêmes parties envisagées à l'état frais, n'a point paru. Rien n'est plus subtil que la description interminable qu'il donne de la texture intime de la substance des os, cependant on doit les lire lorsqu'on veut prendre une idée exacte de la manière dont se forme la charpente du corps animal. Peu d'auteurs ont parlé avec plus d'exactitude que lui des vaisseaux qui rampent dans les os, particulièrement dans ceux du crâne et dans les vertèbres : sous ce rapport, son livre con-

tient le germe de plus d'une découverte moderne, qui a fait plus de bruit que les siennes. Gagliardi donne l'histoire d'un ramollissement remarquable des os. Les quatorze figures qui accompagnent son traité, sont fort grossières.

Relazioni di mali di petto che corrano presentamente nell' archiospedale di s. spirito. Rome, 1720, in-8°.

Histoire d'une péripneumonie épidémique, dans laquelle la théorie et la thérapeutique font peu d'honneur à Gagliardi.

Educazione di figluoli morale e medica. Rome, 1720, 2 vol. in-8°.

L'Idea del vero medico fisico e morale, formata seconda gli documenti ed operazioni d'Ippocrate, divisa in VI giornata, per commodo maggiore della gioventu che desidera d'approfitarsi nella medicina per la via del virtu. Rome, 1718, in-8°.

L'infermo istruito nella senola del disinganno; opera composta a beneficio di chi desidera vivere longamente. Rome, part. I, 1719; II, 1720, in-8°.

GAGLIARDI (*Hubert*), père du suivant, et médecin de Milan, a laissé un ouvrage intitulé :

Della ragione e qualità del vitto nelle febri pestifere, maligne ed acute. Milan, 1645, in-4°.

GAGLIARDI (*Jean-Antoine*), autre médecin de Milan, est auteur des écrits suivans :

Nova ratio universalis medendi febribus humoralibus. Milan, 1632, in-4°.

Consultationes variæ. Cologne, 1637, in-4°.

Della cognizione e cura de' morbi communi estivi ed automnali. Milan, 1643, in-4°.

Dell' acciaio in usu nella medicina. Milan, 1745, in-4°.

GAGLIARDI (*Jean-Jacques*), médecin de Gênes, a publié, en 1556, suivant Oldoine, un *Discursus contra pestilentiæ morbum.* (o.)

GAHRLIEB VON DER MUEHLEN (GUSTAVE-CASIMIR), né, le 24 décembre 1630, à Grymsholm, près de Stockholm, étudia la jurisprudence à Francfort-sur-l'Oder, pour obéir à la volonté de son père; mais, après la mort de celui-ci, il se consacra à la médecine, et vint prendre le bonnet doctoral à Leyde en 1662. Trois ans après une chaire extraordinaire de médecine et d'anatomie fut instituée en sa faveur à Francfort-sur-l'Oder. Comme cette place ne lui procurait point d'émolumens, il quitta bientôt l'Université, et alla remplir les fonctions de médecin de la garnison à Colberg en 1668. S'étant rendu à Berlin en 1680, il sut y gagner la confiance de l'électeur Frédéric-Guillaume, et contribua beaucoup à la fondation du Collége des médecins, institué en 1685. En 1690, l'Académie des Curieux de la nature l'admit dans son sein sous le nom d'*Aurelianus*. Il mourut en 1717 à Alten-Landsberg, près de Berlin, laissant, outre un grand nombre d'observations qui ont été insérées dans les Ephémérides des Curieux de la nature, depuis 1689 jusqu'en 1713 :

Einfaeltiger Entwurf christlicher zur Uebung der Gottseligkeit gewidmeter Gedanken. Berlin, 1710, in-8°.

Recueil de cantiques, auquel Gahrlieb ne mit pas son nom. (J.)

GAKENHOLZ (ALEXANDRE-CHRÉTIEN), reçu docteur en médecine à Utrecht, obtint une chaire d'anatomie à Helmstaedt, où il mourut en 1717. Il légua à l'Université quatre mille francs pour l'établissement d'un jardin de botanique. On a de lui plusieurs opuscules académiques :

Dissertatio de hydrope. Utrecht, 1698, in-4°.
Dissertatio de emendandâ et ritè instituendâ medicinâ. Cell, 1701, in-4°.

Gakenholz prétendait qu'il serait plus avantageux de tirer les caractères des plantes de leurs racines que de leurs fleurs. Leibnitz attaqua cette opinion bizarre, et en donna une réfutation parfaite, qui atteste la justesse de ses vues en botanique, car il émit précisément les idées que Tournefort et les meilleurs botanistes ont mises depuis en pratique.

Dissertatio de principiis mechanicis physiologiæ adplicandis. Helmstaedt, 1703, in-4°.
Programma ad anatomiam cadaveris virilis invitans. Helmstaedt, 1703, in-4°.
Dissertatio de materiâ medicâ. Helmstaedt, 1704, in-4°.
Physiologia revelationi ancillans. Helmstaedt, 1705, in-4°.
Dissertatio de vegetabilium præstantiâ et indole cognoscendâ et explorandâ. Helmstaedt, 1706, in-4°.
Dissertatio de immunditie ex contractatione cadaverum per legem Mosaicam. Helmstaedt, 1708, in-4°.
Dissertatio de sanguinis circulatione. Helmstaedt, 1710, in-4°.
De licite otio honestique voluptate schediasma. Helmstaedt, 1710, in-4°.
Dissertatio de homine omnium mensurâ. Helmstaedt, 1710, in-4°.
Dissertatio de ægro asthmate stomachali laborante. Helmstaedt, 1710, in-4°.
Dissertatio de non imitandâ per artem humanâ machinâ. Helmstaedt, 1710, in-4°.
Dissertatio de motu machinæ humanæ, seu de hominis vitalitate. Helmstaedt, 1711, in-4°.
Dissertatio de pestilentiæ averrunco, seu de avertendâ peste. Helmstaedt, 1712, in-4°.
Dissertatio de visione per cataractam impeditâ. Helmstaedt, 1713, in-4°.
Dissertatio de rachitide. Helmstaedt, 1716, in-4°.
Dissertatio de ægrâ hæmorrhagiâ narium à suppressione mensium laborante. Helmstaedt, 1716, in-4°. (J.)

GALEANO (JOSEPH), philosophe, poète, mathématicien, médecin et théologien de Palerme, naquit en 1605. Il pratiqua l'art de guérir dans sa ville natale, et l'y enseigna aussi avec beaucoup de succès pendant le long espace de cinquante années. On le regarde généralement comme un des plus grands hommes que l'Italie ait produits au dix-septième siècle, et ses contemporains, surpris des talens qu'il déployait, crurent voir en lui un second Galien. Partout on recevait ses avis comme des oracles, et partout on s'empressait de réclamer ses conseils. Les ouvrages qu'il nous a laissés ne justifient guère cette réputation colossale, dont on aurait peine à concevoir l'origine, si trop de fois déjà on n'avait vu la médiocrité réussir à s'élever aux plus

grands honneurs, pour ne pas être convaincu que c'est rarement en faveur du vrai talent que la renommée embouche sa trompette. Nous avons de Galeano, qui mourut le 28 juin 1675:

Epistola medica, in quâ de epidemicâ febre theoricè et practicè agitur. Palerme, 1648, in-4°.
Oratio de medicinæ præstantiâ. Palerme, 1649, in-4°.
Hippocrates redivivus paraphrasibus illustratus. Palerme, 1650, in-12. - *Ibid.* 1663, in-12. - *Ibid.* 1701, in-12.
Smilacis asperæ et salsæparillæ causa. Palerme, 1654, in-4°.
La lepra unita col mal francese. Palerme, 1656, in-8°.
Politica medica pro leprosis. Palerme, 1657, in-4°.
Idea del cavar sangue. Palerme, 1659, in-12.
Del vero metodo di conservar la sanità e di curar ogni morbo con solo uso dell' aquavita. Palerme, 1662, in-4°.
Discorso interno all' uso dell' aquavita. Palerme, 1667, in-12.
Il cafè con piu diligenza esaminado. Palerme, 1674, in-4°.

Galeano prit souvent, dans ses écrits, les noms de Bruno Cibaldi et de Pelagio Sugapena. Il a traduit quelques livres de Galien en langue italienne. On peut voir dans Oldoine les titres de plusieurs autres ouvrages de sa façon, le plupart littéraires, dont nous omettons de parler ici.

(o.)

GALIEN (Claude), dont le nom, placé à côté de celui d'Hippocrate, partage avec lui une célébrité à laquelle n'est parvenu aucun autre médecin de l'antiquité, ni des temps modernes.

§. 1. *Vie de Galien.* — C'est à Pergame, dans l'Asie mineure, ville où florissait l'étude de la médecine, et où Esculape avait un temple fameux, que naquit Galien, l'an 131 de l'ère vulgaire.

Nicon, son père, était architecte, mais il avait cultivé avec succès les sciences et les belles-lettres, et jouissait d'une fortune considérable. En plusieurs endroits de ses écrits, Galien parle avec complaisance de son savoir et de ses vertus. Il s'en faut beaucoup qu'il donne une idée aussi favorable du caractère de sa mère, qu'il loue son économie et sa chasteté. Nicon fut le premier maître de son fils, pour l'éducation duquel il ne négligea rien. Il lui enseigna lui-même les premiers élémens de la philosophie d'Aristote, pour laquelle il lui inspira ce goût qui se montre dans la plupart de ses ouvrages. Il lui donna ensuite des maîtres distingués en tout genre. Galien prit successivement des leçons du platonicien Gaius, puis d'un stoïcien, et enfin d'un épicurien; mais cette dernière doctrine lui déplut dès qu'il la connut. La dialectique stoïcienne eut, au contraire, pour lui des charmes puissans, et il écrivit, très-jeune encore, des commentaires sur Celse de Chrysippe, ouvrage dont cependant lui-même fit peu de cas par la suite. L'étude assidue de la dialectique, et l'opposition des opinions des sectes auxquelles il s'était fort initié, le conduisaient assez naturellement au pyrrhonisme, dans les ténèbres duquel il avoue qu'il fut

près de s'enfoncer. La rectitude de son esprit et son penchant pour les démonstrations géométriques l'en préservèrent.

Ce fut un songe de Nicon qui le détermina à faire étudier la médecine à son fils. Ainsi probablement l'une des plus grandes réputations médicales a pour origine un rêve! Un disciple d'Athénée, fondateur de la secte pneumatique, fut le premier maître de Galien; mais le mépris que ce médecin faisait de la logique le dégoûta bientôt, et il laissa ses leçons pour celles de Satyrus, disciple de Quintus, habile anatomiste qui jouissait alors de beaucoup de célébrité. Après Satyrus, qui avait écrit contre Hippocrate, Galien suivit Stratonicus, médecin de l'Ecole hippocratique, qu'il quitta à son tour pour l'empirique Æschrion. Agé de vingt-un ans, quand son père mourut, il se rendit à Smyrne pour entendre Pélops, puis à Corinthe pour profiter des leçons de Numesianus. A Alexandrie qu'il crut aussi devoir visiter, et où la médecine et surtout l'anatomie florissaient alors plus qu'en aucun autre lieu du monde, il s'attacha à Héraclianus, dont il ne parle jamais qu'avec les plus grands éloges. On compte encore au nombre de ses maîtres Phésianus et Ælianus Meccius. On voit qu'en médecine, comme en philosophie, Galien voulut connaître à fond toutes les doctrines avant d'en adopter une.

Les voyages sont un moyen d'instruction qu'il ne négligea pas. A diverses époques de sa vie, il en entreprit plusieurs dans la seule intention d'observer par lui-même l'origine des médicamens et autres productions naturelles de chaque contrée. Il reconnut, en Lycie, le lieu d'où l'on tire le jayet; à Lemnos, il vit préparer la terre sigillée, et réfuta l'opinion vulgaire qu'on y mêlait du sang. Deux fois il alla en Palestine pour observer l'arbrisseau qui fournit le baume et l'asphalte de la mer Morte. Il parcourut aussi l'île de Chypre et celle de Crète.

Revenu d'Alexandrie à Pergame, à l'âge de vingt-huit ans, Galien fut chargé, par les prêtres d'Esculape, du soin de traiter les athlètes qui s'exerçaient dans les gymnases dépendans du temple. Il fit sur eux, et, comme il l'assure lui-même, avec le plus grand succès, l'essai d'un nouveau traitement des blessures des nerfs.

Environ quatre ans après son retour, une révolution qui éclata dans sa patrie le détermina à s'en éloigner pour aller se fixer dans la capitale du monde. Quoique retenu au lit, presque en arrivant à Rome, par une luxation de l'épaule, il ne tarda pas à s'y faire connaître avec distinction. On admira sa sagacité à reconnaître les maladies, à en prédire de suite les résultats, et ses connaissances supérieures en anatomie. Il se fit un ami du péripatéticien Eudème, qu'il guérit d'une fièvre qui le tourmentait depuis long-temps, par l'emploi bien calculé du

même remède, la thériaque, qu'avaient jusque-là vainement employé les autres médecins qu'il avait consultés.

La guérison de la femme de Boëthus lui valut, avec l'amitié de ce personnage consulaire, un présent de quatre cents pièces d'or. Appelé auprès d'une femme de qualité qu'on croyait en grand danger, Galien se vante d'avoir reconnu de suite qu'elle n'avait d'autre maladie qu'une folle passion pour un baladin, anecdote qui ressemble trop à celle d'Erasistrate et d'Antiochus, et à une autre qu'on rapporte d'Hippocrate lui-même. Quoi qu'il en soit, ces heureuses cures rendirent bientôt Galien célèbre, et lui méritèrent la faveur des hommes du premier rang. Le préteur Sergius Paulus, Barbarus, oncle de l'empereur Lucius Verus, Sévère, alors consul, et depuis revêtu de la pourpre impériale, eurent pour lui la plus haute estime. La jalousie et la haine des médecins de Rome, dont Galien ne parle qu'avec mépris, furent égales à ses succès. Un médecin grec, dont il raconte l'histoire, empoisonné par suite d'une semblable jalousie, prouve combien elle était redoutable. Il y mit le comble en ouvrant, à la prière de ses admirateurs, des cours d'anatomie qu'il fut bientôt forcé d'interrompre. Il nous apprend lui-même que ses ennemis, pour le ridiculiser, l'appelaient le médecin raisonneur (λογίατρος) et le faiseur de miracles.

Les deux visites que, vers ce temps-là, Galien faisait par jour à la campagne à l'un de ses domestiques atteint d'une ophthalmie, prouvent, ou la plus active humanité, ou que sa pratique n'était pas aussi étendue que sa réputation pourrait le faire croire.

Après quatre ou cinq ans de séjour à Rome, une épidémie qui la ravagea décida Galien, de son aveu même, à quitter cette ville que l'acharnement de ses ennemis lui rendait d'ailleurs peu agréable. Hippocrate avait couru au secours d'Athènes dans une pareille circonstance. Si dans des temps plus modernes on a vu le célèbre Sydenham fuir comme Galien lors de la peste de Londres, combien d'autres médecins jusqu'à nos jours ont, à la gloire de l'art, imité le noble dévouement d'Hippocrate!

Il voyagea quelque temps. Les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus, occupés, dans Aquilée, des préparatifs de la guerre contre les Germains, le rappelèrent auprès d'eux pour leur préparer la thériaque. Marc-Aurèle, qui faisait un usage habituel de cette préparation, n'avait une pleine confiance qu'en celle que Galien avait préparée. Ce fut à pied, qu'au travers de la Thrace et de la Macédoine, il se rendit à Aquilée. La peste ayant presque aussitôt chassé les empereurs de cette place pour retourner dans la capitale de l'empire, et Lucius Verus étant mort en route, Galien reprit aussi le chemin de Rome.

Peu de temps après, l'empereur voulant l'emmener à sa suite

en Allemagne, il s'en excusa, alléguant qu'Esculape, qui l'avait guéri d'un abcès mortel, le lui avait défendu en songe. Il resta donc à Rome chargé de veiller sur la santé du jeune Commode, que, pour le malheur de l'empire, il guérit d'une maladie réputée grave, ainsi que Sextus, autre fils de Marc-Aurèle, ce qui le mit dans une haute faveur auprès de Faustine, leur mère.

C'est vers cette époque qu'il écrivit son traité *de l'usage des parties* et beaucoup d'autres.

Un accident qu'éprouva Marc-Aurèle, après son retour de l'armée, augmenta encore sa confiance en Galien, qui ne vit qu'une indigestion dans ce qui paraissait aux autres médecins le commencement d'un accès de fièvre. Il le guérit par une simple application sur l'estomac, les souverains, dit-il, ne devant être traités que par des moyens doux. L'empereur charmé déclara qu'il ne connaissait de médecin honnête homme que Galien. C'est Galien lui-même qui a transmis à la postérité (*De præcogn.* c. 11) cet éloge, dont ses contemporains avaient sans doute quelque droit de se plaindre.

Galien vivait encore dans les premières années du règne de Sévère, puisqu'il nous apprend qu'il fit de la thériaque pour cet empereur, mais avec moins de succès que pour Marc-Aurèle, n'ayant pu avoir de cinnamome de bonne qualité.

On ne sait rien de positif sur l'époque de son retour dans sa patrie, mais il y a lieu de croire qu'il n'y revint que dans un âge fort avancé. L'année de sa mort n'est pas plus certaine. L'opinion la plus probable est celle de Suidas, qui le fait vivre soixante-dix ans. L'assertion de Cœlius Rhodiginus, qui lui donne cent quarante ans d'existence, n'est guère moins ridicule que celle qui le fait mourir en Judée, où l'on suppose qu'il était passé pour être témoin des guérisons miraculeuses opérées au nom du Christ.

Galien nous apprend que, suivant lui-même ses propres préceptes, ne faisant usage que de viandes légères, ne mangeant de fruits que des figues et des raisins, et se livrant à un exercice réglé, il vécut depuis sa vingt-huitième année sans autre maladie que quelques fièvres éphémères causées par la fatigue ou par des excès d'étude.

Après la mort de Galien, Pergame, fière d'avoir donné le jour à un génie si éminent, s'empressa de frapper, en son honneur, des médailles dont on peut voir les figures dans Montfaucon (tom. III, part. I, pl. 15, et suppl., tom. I, pl. 68).

Le vaste savoir de Galien dans toutes les branches des sciences et des lettres, son éloquence, cinq cents volumes écrits sur la médecine, et une foule d'autres sur la philosophie et même sur la géométrie et la grammaire, semblent motiver l'admiration, la vénération presque religieuse dont il fut l'objet, et le titre de

très-divin que lui donne Alexandre de Tralles. Oribase, Aëtius, Paul d'Egine, Avicenne, Averrhoës et beaucoup d'autres n'en parlent qu'avec le même enthousiasme. Il n'en eut pas moins beaucoup d'adversaires à combattre de son vivant, et n'abolit pas tellement la secte méthodique, qu'elle n'ait encore longtemps après lui donné des médecins aux maîtres du monde.

On ne peut guère disculper Galien d'une crédulité superstitieuse à quelques égards. Lui-même raconte, qu'éprouvant une douleur fixe vers la région hépatique, il vit, en songe, Esculape qui lui conseilla de se faire ouvrir l'artère qui est entre le pouce et le second doigt de la main droite, opération qui le guérit en effet. Ses écrits offrent divers autres traits de cette confiance dans les songes. Quoiqu'il se soit moqué plusieurs fois des remèdes magiques de Pamphile et de Xénocrate, Alexandre de Tralles assure (d'après un livre perdu de Galien, sur la médecine d'Homère), qu'il finit par être convaincu du pouvoir des charmes contre les maladies.

Un amour-propre excessif fut son défaut le plus choquant. Partout il est également prodigue de louanges pour lui-même et d'épithètes offensantes pour ses adversaires, tels que les méthodistes, qu'il appelait *les ânes de Thessalus*. Jamais homme peut-être n'eut une plus haute idée de son propre mérite. Il n'hésite pas à dire que personne avant lui n'avait enseigné la véritable méthode de traiter les maladies. Hippocrate n'avait fait que montrer le chemin; lui seul en avait aplani toutes les difficultés, comme Trajan avait rendu praticables les routes de l'empire romain. Ailleurs, au contraire, il défend à ses disciples de lui donner, suivant leur usage, des éloges outrés en public, et les assure que, ne travaillant que dans l'intérêt de la science et de la vérité, il fait peu de cas de la réputation, et a, par cette raison, toujours évité de mettre son nom à la tête de ses livres. Mais quelles contradictions n'admet pas l'amour-propre? Qui n'a eu lieu de remarquer que les hommes les plus vains sont souvent ceux qui parlent le plus de leur modestie, quelquefois même de bonne foi?

§. II. *Doctrine de Galien. — Philosophie.* — La médecine, presque en naissant, avait marché dans la seule voie qui puisse conduire à des connaissances solides, l'observation de la nature. Le raisonnement s'y était borné à tirer des règles générales des faits particuliers, et à constater la conformité des indications. Mais la philosophie n'avait point eu d'Hippocrate. Dès son berceau, l'imagination, remplaçant l'expérience, n'avait enfanté qu'une foule d'opinions également discordantes et chimériques. Les plus singulières étaient celles qui avaient le plus de vogue. Le choix que quelques philosophes se piquaient de faire parmi les opinions de tant de sectes opposées, ne produi-

sait ordinairement que le monstrueux assemblage d'idées inconciliables. La médecine, qui suit toujours la philosophie, s'égara bientôt sur ses pas, entraînée hors de la ligne que lui avait tracée une sagesse supérieure.

A l'époque où parut Galien, les médecins, moins d'accord entr'eux peut-être que les philosophes, se partageaient en dogmatiques, empiriques, méthodistes, épisynthétiques, pneumatiques, éclectiques. Chacun voulait fonder un nouveau système, et chaque secte proscrivait indistinctement toutes les autres. D'inutiles discussions, de frivoles subtilités occupaient tous les esprits, et de ces vaines théories résultait une pratique téméraire et pernicieuse. Le ridicule ou l'absurdité des recettes qu'on accumulait n'était souvent que le moindre mal. C'est à ce désordre que le médecin de Pergame entreprit de remédier, en rappelant les médecins dans la route abandonnée depuis Hippocrate. Mais il ne put se soustraire entièrement à l'influence du goût dominant, et parmi les ouvrages du père de la médecine, ce fut à ceux qu'on regarde comme apocryphes qu'il s'attacha particulièrement, comme plus conformes à la philosophie de cette époque.

L'étude qu'il avait faite de toutes les doctrines philosophiques et médicales, en lui faisant connaître leurs défauts, ne lui permit de s'attacher à aucune en particulier. Traitant d'esclaves ceux qui se déclaraient pour une seule école, même pour celle d'Hippocrate, il tâcha, suivant l'esprit de syncrétisme qui régnait alors, de former un tout de débris empruntés à tous les systèmes. Avec quelque habileté qu'un pareil assemblage soit formé, les contradictions ne peuvent y surprendre : elles ne sont pas rares dans les ouvrages de Galien, dont les opinions varièrent plus d'une fois.

Il était si persuadé de la nécessité pour le médecin d'être philosophe, qu'il a écrit un traité exprès pour le prouver.

Parmi les philosophes, Aristote et Platon furent ceux dont les opinions se trouvèrent le plus conformes à la trempe de son génie. Il rappelle souvent le premier par la subtilité de ses distinctions, comme le second par son éloquence. Il s'efforça, comme l'avait déjà tenté Alexandre de Damas, de fondre leurs opinions, de les concilier avec la doctrine hippocratique, et de les faire servir à l'expliquer.

Ennemi du scepticisme, il admet cependant le doute raisonné au moins de toutes les choses qui échappent à l'observation, comme l'essence de l'ame humaine. Partisan des théories, il ne pense pas que la science puisse se fonder sur le simple empirisme.

Quoiqu'il ait plus d'une fois blâmé la dialectique pointilleuse et les disputes de mots, lui-même s'est assez souvent laissé

entraîner à ces défauts qui, au reste, régnaient de son temps dans toutes les écoles.

Aucun philosophe de l'antiquité n'a parlé plus dignement que Galien de la divinité et de la sagesse infinie qui, en peuplant l'univers de créatures sans nombre, a fait chacune d'elles, et chacune de ses parties, conforme en tout à sa destination. « En écrivant ces livres, dit-il (*De usu part., lib. III, c.* 10), je compose un hymne à l'auteur de la nature. La véritable piété ne consiste pas à immoler des hécatombes, ou à brûler mille parfums délicieux en son honneur, mais à reconnaître et à proclamer hautement sa sagesse, sa toute-puissance et sa bonté. »

L'espèce de mépris qu'on a cru voir, dans certains passages de ses écrits, pour les Juifs et les Chrétiens, souvent confondus alors, n'a rien qui doive étonner de la part d'un philosophe payen.

§. III. *Anatomie.* — Outre plusieurs ouvrages sur l'anatomie et la physiologie en général, Galien a écrit un grand nombre de traités particuliers sur les os, les muscles, les nerfs, les veines et les artères, la respiration, l'utérus, la formation du fœtus, etc. Mais ses livres les plus célèbres en ce genre sont ses administrations anatomiques et son traité de l'usage des parties du corps humain. Le premier est malheureusement incomplet. Le dernier qui nous est parvenu tout entier, rempli de grandes vues, d'idées lumineuses, est peut-être de tous les écrits du médecin de Pergame celui où se montre le mieux toute l'étendue de son génie.

L'anatomie fut, pendant toute la vie de Galien, son étude favorite. Il la recommande comme la base de la médecine. Cette science n'était alors cultivée, avec quelque succès, qu'à Alexandrie. C'est dans cette école que Galien s'était formé. Là seulement on avait plusieurs fois osé secouer le préjugé qui s'opposait à la dissection des cadavres. Il fallait cependant que, depuis Erasistrate et Hérophile, on ne se le permît que rarement, puisque Galien s'estime heureux d'avoir pu y observer deux squelettes humains, et conseille à ceux qui veulent approfondir l'étude de l'ostéologie de se rendre dans cette ville pour jouir du même avantage. S'il eut quelque occasion d'observer la structure de l'homme sur le cadavre, ce ne fut sans doute que très-rarement et par hasard. Ses descriptions paraissent, en général, faites d'après des dissections d'animaux. Nulle part il n'en cite d'autres. Il recommande surtout celle des singes, comme plus analogues à l'homme par leur organisation. Il lui arrive très-fréquemment d'appliquer faussement à l'homme ce qu'il a vu sur des animaux. C'est ainsi qu'il explique (*De temperam.*, *II*) la maladie d'Eudemus par la supposition d'un double conduit biliaire.

La myologie lui dut d'importantes découvertes. Il décrivit, le premier, divers muscles servant à la mastication et aux mouvemens du bras et de la poitrine, ainsi que le poplité et le peaucier. Il a indiqué exactement les muscles du larynx, et n'a pas moins bien décrit la structure du cœur, auquel il refuse une texture musculeuse, comme trop simple pour servir à des fonctions si compliquées.

Son erreur sur la structure des muscles, qu'il regarde comme composés de fibres nerveuses et tendineuses, est l'une de celles qui ont subsisté long-temps après lui.

Galien a peu ajouté aux connaissances angéiologiques de ses prédécesseurs. Il fait naître les veines du foie, tandis que les artères naissent du cœur, et n'accorde ni aux unes ni aux autres aucune sensibilité.

Il a bien connu les anastomoses des veines et des artères. Le trou de Botal, son usage dans le fœtus, et les changemens qu'il subit avec l'âge, lui furent également connus.

C'est par l'anastomose des vaisseaux des mammelles avec ceux du bas-ventre qu'il explique les sympathies qu'on observe entre ces organes et l'utérus.

Dans sa description du cerveau se trouvent assez clairement indiqués le *septum lucidum*, le corps calleux et les éminences *nates* et *testes*.

Les nerfs des sensations naissent du cerveau, ceux des mouvemens de la moelle épinière, mais plusieurs des premiers finissent par servir de même aux mouvemens.

Les nerfs optiques ne se croisent pas, ils ne font que s'accoler.

Galien a fort bien décrit la paire vague et ses nombreuses connexions avec le grand sympathique, qu'il dérive presque uniquement de la huitième paire.

§. IV. *Physiologie.* — Dans le corps animé, Galien distingue les *parties*, les *humeurs*, les *esprits*.

Empruntant d'Aristote sa doctrine des élémens, il forme toutes les *parties simples* ou *composées* du corps avec le *feu*, l'*eau*, l'*air* et la *terre*, dont le *chaud*, le *froid*, le *sec* et l'*humide* sont les qualités primitives.

Outre les *élémens*, Galien reconnaît des *principes* des corps, qu'il en distingue, mais ceux-ci ne tombent point sous les sens.

Il compte quatre humeurs, comme quatre élémens et quatre qualités primitives : le *sang*, rouge, chaud et humide ; la *pituite*, blanche, froide et humide ; la *bile*, jaune, chaude et sèche ; la *mélancolie*, noire, froide et sèche.

De la combinaison des élémens et de leurs qualités résulte la *tempérie*, χρᾶσις, de chaque partie qui, jointe à la prédominance de telle ou telle des quatre humeurs, donne lieu aux tempéramens.

En attribuant tous les phénomènes physiologiques à certaines forces occultes, inhérentes aux parties, Galien ne fit qu'étendre la doctrine des péripatéticiens sur ce point. Il admettait des *forces vitales*, des forces *animales* et des forces *naturelles*. Le cœur est le siége des premières, les secondes résident dans le cerveau, les troisièmes dans le foie. Au-dessus de toutes ces forces, il admet, ainsi qu'Hippocrate, la suprême autocratie de la nature, dont le médecin ne doit être que le ministre.

Trois sortes d'*esprits naturels*, *vitaux*, *animaux*, souvent désignés sous le nom commun de *pneuma*, sont les agens par lesquels ces forces exécutent les fonctions. Les esprits naturels émanés du sang dans le foie, d'où ce fluide lui-même tire son origine, deviennent vitaux dans le poumon en s'y combinant avec l'air, puis animaux dans le cerveau où ils se subtilisent encore.

Les *fonctions* sont également de trois ordres : *vitales*, comme les pulsations du cœur et des artères, les passions ; *animales*, comme l'intelligence et les sensations; *naturelles*, comme la nutrition et la génération. Les fonctions de chaque ordre se distinguent, en outre, en internes et externes.

C'est par l'intermède du pneuma que la force vitale produit les battemens du cœur et des artères.

Galien parle assez distinctement des mouvemens de systole et de diastole du cœur. Un passage d'un de ses livres, dont, il est vrai, l'authenticité n'est pas reconnue (*Introd. ad med.*, pag. 373), semble même indiquer qu'il eut quelque idée de la circulation. Aristote, persuadé du transport du sang du cœur aux extrémités, regardait son retour comme probable. Galien reconnut que le sang était porté par l'artère pulmonaire dans les poumons pour servir à leur nutrition, et qu'une certaine quantité revenait au cœur.

Les qualités différentes que présente le sang dans les artères et dans les veines ne lui avaient point échappé.

Il supposait entre les poumons et la plèvre un intervalle où se répand la plus grande partie de l'air inspiré. Il tâchait de le prouver par des expériences qui sont à peu près les mêmes que celles dont Hamberger s'est servi depuis pour appuyer la même erreur, victorieusement combattue par Haller.

Par la respiration le sang est raffraîchi, les parties impures du pneuma sont rejetées, et une nouvelle quantité de force vitale est introduite. Les muscles intercostaux et le diaphragme sont les moyens par lesquels elle s'exécute.

Le cerveau est le siége de l'ame raisonnable, comme le cœur celui du courage et des passions irascibles, et le foie celui du désir. C'est au moyen des battemens continuels du cerveau, causés par le *pneuma* engendré dans ses ventricules, que s'opè-

rent les fonctions de l'ame. Le transport des esprits vitaux de toutes les parties au cerveau, où ils acquièrent de nouvelles qualités, explique comment l'état de l'ame dépend des dispositions du corps. Tantôt Galien paraît la regarder comme n'ayant rien de commun avec le corps, tantôt il en parle comme d'une substance matérielle.

C'est du cerveau que, par le moyen des nerfs, sont distribués à toutes les parties le sentiment et le mouvement. Des forces particulières, subordonnées à l'ame, président aux fonctions des sens.

Une humeur pituiteuse, formée dans le cerveau, découle dans le nez et dans la gorge par les trous dont l'ethmoïde est criblé.

Les fonctions naturelles s'accomplissent par le pneuma auquel le sang sert de véhicule.

Des forces particulières et subordonnées président à certaines de ces fonctions. Ainsi l'estomac attire les alimens par une force attractive, les retient par une force retentrice qui réside dans le pylore, les cuit, les digère par une force concoctrice, et les transmet par une force expulsive aux intestins qui en tirent, en vertu de l'attraction qui leur est propre, la substance nutritive. Manière commode de tout expliquer, dont l'usage, devenu moins naïf il est vrai, n'est pas cependant tout à fait étranger à la médecine moderne.

Chaque viscère attire ce qui convient à sa fonction, et l'élabore pour être ensuite assimilé ou rejeté.

Les idées de Galien sur le mouvement musculaire, qu'il range parmi les fonctions naturelles, sont d'une exactitude remarquable.

Les organes génitaux des deux sexes sont les mêmes, malgré leurs différences apparentes; mais ceux de la femme restent cachés à l'intérieur. Son utérus offre autant de cavités qu'elle a de mammelles, erreur suggérée sans doute à Galien par la dissection des animaux. Une semence est élaborée dans les ovaires de la femme comme dans les testicules de l'homme. C'est de leur mélange que résulte l'embryon; mâle, si le testicule droit en a fourni la matière; femelle, si c'est le gauche. Il tire du placenta le sang et le *pneuma* nécessaires à sa formation, mais la semence seule compose le cerveau, dont l'existence précède par conséquent celle du cœur.

Galien paraît avoir connu toute l'importance de l'étude des rapports des organes et des expériences propres à les faire reconnaître, pour arriver à des notions exactes en physiologie. Outre ses expériences déjà mentionnées sur la respiration, il prouvait l'influence des nerfs sur le mouvement musculaire en coupant une branche de la cinquième paire cervicale qui se

rend à l'omoplate; et arrêtant ainsi les mouvemens des muscles sus et sous-épineux. Il faisait voir également que le déchirement des muscles intercostaux, la ligature du nerf récurrent, et la destruction de la moelle épinière, privent les animaux de la voix.

§. v. *Hygiène.* — L'hygiène de Galien est l'une des parties de sa doctrine les plus dignes d'éloges. Il lui donnait pour principe fondamental, d'*entretenir les parties dans leur état naturel par des choses qui soient en rapport avec cet état.*

Il distingue les hommes en trois classes : 1°. ceux qui, naturellement sains et robustes, vivent dans l'aisance, et peuvent donner à leur santé les soins nécessaires; 2°. ceux dont la constitution est faible et délicate; 3°. ceux à qui leurs obligations privées ou publiques ne permettent pas de vivre régulièrement.

Il considère en outre les quatre époques de la vie : l'enfance, la jeunesse, la virilité et la vieillesse. Il voit dans cette dernière une sorte de maladie naturelle.

Ce n'est que d'après toutes ces distinctions d'âge et d'état, jointes à celle des tempéramens, que peuvent s'établir les règles propres à conserver la santé.

Il examine dans un grand détail l'influence des six choses si improprement dites non-naturelles (air, alimens, mouvement et repos, etc.). Ses préceptes à ce sujet, comme sur tout ce qui concerne l'hygiène, sont en général sages et bien calculés.

Il engage les mères à nourrir elles-mêmes leurs enfans, et blâme fort l'usage des peuples du nord de les plonger dans l'eau froide aussitôt après leur naissance.

Grand partisan de la diète sévère et légère, il la recommande particulièrement toutes les fois qu'on est obligé de faire quelques efforts de travail ou d'étude.

Il veut aussi que jamais les occupations, quelles qu'elles soient, ne fassent négliger l'exercice un seul jour.

Galien est-le premier médecin qui ait recommandé l'équitation; elle procure, selon sa remarque, un exercice mixte.

§. vi. *Pathologie.* — Galien avait senti toute l'importance de rapporter exactement les affections aux organes. C'est le but de son traité *De locis affectis*, son meilleur ouvrage pathologique, où il fait preuve d'une rare sagacité pour reconnaître le siège des maladies.

L'exemption de douleur et l'exécution facile de toutes les fonctions constituent la santé. Elle suppose le mélange convenable des élémens, et le rapport parfait des solides et des fluides. La maladie consiste dans la lésion d'une ou plusieurs fonctions. Dans la maladie Galien distingue la disposition, διάθεσις, de l'affection πάθος.

L'état contre nature, qui produit la maladie, existe ou dans

les parties simples et similaires, ou dans les organes eux-mêmes.

Les maladies des parties simples dépendent en général du défaut de proportion des élémens. L'intempérie qui en résulte est avec ou sans matière.

Aux affections des organes qui tiennent à leur nombre, à leur grandeur, à leur figure, à leur situation, se rapportent spécialement les maladies chirurgicales. Quelques-unes cependant, comme les solutions de continuité, affectent également les parties similaires et organiques.

Les symptômes, qui dépendent de la maladie, *et la suivent comme l'ombre suit le corps*, consistent ou dans le dérangement d'une fonction, ou dans le changement des qualités apparentes, ou dans le vice des sécrétions.

Les causes des maladies sont externes, προκαθαρτικαὶ, ou internes, προηγουμέναι. Ce sont les premières qui mettent en jeu les secondes, lesquelles se distinguent en antécédentes et conjointes.

La plus fréquente des causes internes consiste dans la surabondance ou la dégénérescence des humeurs.

La surabondance absolue ou relative du sang constitue la pléthore; celle des autres humeurs, qui corrompent le sang par leur excès, constitue la cacochimie.

Toute altération des humeurs est désignée, par Galien, sous le nom de putridité.

La chaleur, développée par la putridité, donne lieu à la fièvre en se communiquant au cœur et aux artères.

Hors la fièvre éphémère, qui dépend d'une altération particulière du *pneuma*, toutes les autres fièvres proviennent de la dégénérescence des humeurs.

Parmi les intermittentes, la quotidienne vient de l'altération de la pituite; la tierce de celle de la bile; la quarte de celle de l'atrabile.

L'introduction du sang dans une partie qui n'en contenait pas donne lieu à l'inflammation, explication simple de ce phénomène, et qui se retrouve dans celles qu'on en donne encore de nos jours.

Le sang pénètre-t-il seul? l'inflammation est pure ou phlegmoneuse. Elle est pneumatique, si le *pneuma* l'accompagne; œdémateuse, si la pituite s'y joint; érysipélateuse, si la bile y prend part; squirrheuse, enfin, si l'atrabile même contribue à son développement.

Renchérissant sur la doctrine des crises et des jours critiques admise par Hippocrate, Galien s'efforça vainement de l'appuyer d'idées purement théoriques, tirées de l'observation des changemens périodiques de la nature ou de l'influence des astres.

Il poussa si loin les distinctions, la plupart imaginaires, qu'il introduisit, quant aux différentes espèces de pouls, qu'on ne peut qu'être surpris que quelques modernes aient encore trouvé moyen d'ajouter à ces subtilités.

Le pronostic est une des parties de la médecine dont Galien faisait plus de cas. Il étendit beaucoup les préceptes d'Hippocrate à cet égard. Sa sagacité à prévoir l'issue des maladies fut l'une des choses que ses contemporains admirèrent le plus en lui. Il se complaît à en raconter une foule d'exemples. La prédiction faite à un jeune malade, qu'il visitait pour la première fois, d'une hémorragie nasale, qui eut lieu presque aussitôt, ne contribua pas peu à sa célébrité dans Rome. Lui-même ne craint pas d'affirmer que jamais, comme si une divinité l'inspirait, il ne se trompait dans ses pronostics.

La doctrine des indications et des contre-indications est une des parties de l'art le mieux exposées par Galien. Il étendit à cet égard les idées des méthodistes. C'est surtout par cette doctrine, où l'expérience et la théorie s'aident mutuellement, que les dogmatiques, selon lui, l'emportent sur les empiriques.

L'essence de la maladie, quand il est possible de la reconnaître, est la véritable source de l'indication. Où manque cette connaissance, on peut tirer l'indication de la saison, de la constitution atmosphérique, du tempérament, du genre de vie, de l'état des forces, et quelquefois, mais rarement, des symptômes.

Entretenir les semblables par leurs semblables étant le moyen de conserver la santé, combattre les contraires par leurs contraires, est celui de faire cesser les maladies. Sur ce dernier principe repose la thérapeutique de Galien, comme son hygiène sur le premier.

Le régime prescrit par Galien dans les maladies, entièrement conforme aux principes d'Hippocrate, vaut mieux que son traitement de chaque affection en particulier, où il s'éloigne plus souvent de son modèle.

Galien faisait de la saignée un plus fréquent emploi qu'Hippocrate. Il a même laissé un traité spécial *de l'art de guérir par la saignée*. Il ne fit, au reste, qu'imiter en cela d'autres médecins qui l'avaient précédé, puisque Celse nous apprend que, de son temps, il n'y avait presque aucune maladie où l'on ne tirât du sang. Galien commençait toujours par-là, lors même que la cacochimie lui semblait indiquer les purgatifs, dont il était porté à abuser. Il saignait quelquefois qu'à défaillance, et il dit lui-même avoir tiré dans un seul jour jusqu'à six cotyles (cinquante-quatre onces) de sang (Leclerc, *Hist. de la méd.*, part. III, pag. 148).

Il se servait des ventouses, comme le père de la médecine;

mais il ne paraît pas avoir fait usage des sangsues, déjà cependant très-employées par Thémison et les autres méthodistes qui avaient reconnu qu'elles font cesser les inflammations locales plus promptement que la saignée (*Ibid.*, part. II, pag. 145).

Galien ne fut point étranger à la chirurgie. S'il s'en abstint à Rome, comme les autres médecins de cette ville, il la pratiqua dans sa patrie. Il enseigna même publiquement les opérations, puisqu'il parle des modèles d'instrumens qui lui servaient pour ses démonstrations. Il appliqua une fois le trépan dans un cas d'empyème. Il eut quatre fois occasion d'observer la luxation du fémur en devant, que n'avait point connue Hippocrate. Deux fois il guérit la luxation spontanée du même os. Plus réservé que ses prédécesseurs dans l'emploi des caustiques, il ne les appliquait que dans les cas désespérés.

§. VII. *Matière médicale.* — Galien avait fait de la matière médicale une étude approfondie. Nous avons déjà parlé des voyages que lui fit entreprendre le seul désir d'observer les médicamens dans leur sol natal. Il a écrit sur cette partie de la médecine un grand nombre de livres, et particulièrement ceux des facultés et de la composition des médicamens.

C'est un des points sur lesquels il s'éloigna le plus de la simplicité d'Hippocrate. Le goût des remèdes recherchés, des formules surchargées, que propagea le succès de ses écrits, est un des plus justes reproches qu'on puisse lui faire. Cependant les plus monstrueux de ces amas confus de médicamens, étonnés de se trouver ensemble, ne lui appartiennent pas. On remarque même que les formules qu'il composa lui-même sont ordinairement moins compliquées que celles qu'il emprunta. Il blâme (*Antidot.*, 431) les médecins qui n'estimaient que les médicamens exotiques, et affectaient de mépriser les plantes, non moins efficaces, que la nature faisait croître sous leur main.

Galien rattacha la pharmacologie à sa doctrine des qualités primitives des corps, dont leurs qualités secondaires, comme la saveur, sont les signes. Celles-ci ne sont que le résultat des premières. Le chaud, par exemple, rend les corps salés, le sec les rend amers.

Chacune des qualités, chaude, froide, sèche, humide, des médicamens peut offrir quatre degrés différens. Ainsi la chicorée est froide au premier degré, le poivre chaud au quatrième.

L'effet d'un médicament dépend ordinairement de la réunion de deux des qualités élémentaires. Il sera sec et chaud, ou bien froid et humide.

Chaque viscère, en raison de l'analogie de ses qualités élémentaires avec celles de certains médicamens, exerce sur eux une attraction particulière.

Galien distingue, en outre, parmi les médicamens, ceux qui sont doués *actuellement* de telle ou telle qualité, et ceux qui ne l'ont qu'*en puissance*. Le feu est actuellement chaud, le poivre ne l'est qu'en puissance. Telle est l'origine des dénominations encore usitées de cautère actuel ou potentiel.

Quelques médicamens, comme les spécifiques, les purgatifs, plusieurs poisons et contre-poisons, n'agissent point par leurs qualités élémentaires, mais *par toute leur substance*.

La médecine du temps de Galien consistait en grande partie dans la connaissance des préparations appropriées à chaque maladie. Son empressement à recueillir de toutes parts celles dont on vantait les effets, allait jusqu'à les payer à très-haut prix.

Il montre toujours un juste mépris pour les charlatans, communs dès-lors comme aujourd'hui, qui parvenaient à la fortune, et même à la faveur générale, en débitant de prétendus cosmétiques. Il exprime une horreur plus juste encore pour ceux qui enseignaient l'art de préparer des poisons, genre d'infamie qui n'a jamais souillé la médecine moderne.

Comme tous les médecins de son temps, Galien avait une officine, où il conservait et préparait lui-même les médicamens qu'il prescrivait à ses malades.

§. VIII. *Caractère du génie de Galien et de ses écrits en général.* — Deux figures colossales, Hippocrate et Galien, dominent depuis l'antiquité dans le tableau de l'histoire de la médecine.

Près de son berceau s'élève Hippocrate, ainsi qu'Homère auprès du berceau de la poésie. L'un et l'autre s'approchent de la perfection, autant que le génie peut s'en approcher de son premier vol. Laissant les philosophes s'égarer dans le vague des hypothèses, le sage de Cos, fidèle à la nature, à l'observation, s'arrête presque toujours là où la science solide nous échappe. La noble simplicité d'une raison supérieure fait son caractère. Elle se montre dans la forme, dans le style, comme dans le fond de ses écrits, et jamais la moindre trace de prétention ne vient l'altérer. Cette justesse d'esprit, si fortement empreinte dans les ouvrages sur lesquels repose surtout sa célébrité, est la meilleure raison de douter que quelques autres, qui s'en éloignent plus ou moins, soient vraiment de lui. L'ignorance de l'anatomie, qui ne permettait point de rapporter exactement les phénomènes pathologiques aux organes et à leurs relations, excuse les defauts qu'on peut apercevoir dans la doctrine d'Hippocrate comme dans tous les ouvrages de l'homme. Il fit tout ce qu'il était possible de faire à l'époque où il parut. Dans le père de la médecine, on ne peut s'empêcher de voir en même temps le plus sage des philosophes anciens. En lui la vertu la plus

pure fait aimer le génie autaut qu'on l'admire. L'humanité ne s'est point élevée plus haut.

Et fuit in tanto non parvum pectore numen,
(Sil. Ital., lib. XIII).

Avec plus d'éclat, on trouve dans Galien moins de véritable grandeur. La passion de briller, le désir de tout expliquer, même ce qui est inexplicable, diminuent l'estime que commandent son immense savoir et ses talens supérieurs.

Admirateur d'Hippocrate, en vantant ses écrits, en prétendant ramener la médecine à ses principes, dont elle s'était écartée, il en altère partout la pureté par des explications hypothétiques et par de vaines subtilités. Si les premières traces des doctrines humorales se trouvent déjà dans les ouvrages du médecin de Cos, ces idées théoriques y restent, en général, subordonnées aux règles tirées de l'expérience. Elles prédominent, au contraire, toujours dans Galien. En les réduisant en corps, en les étayant de sa doctrine des élémens et des qualités, et de tout ce qu'il emprunte des péripatéticiens, il ne fait qu'en masquer le vide sous un appareil imposant. Il ne fait pas moins de tort au père de la médecine en s'efforçant, dans ses commentaires, de justifier jusqu'à ses erreurs par des distinctions recherchées ou par de chimériques explications. L'esprit du commentateur s'éloigne trop souvent de celui du maître.

Galien est le seul des anciens qui ait donné un corps complet de médecine. Quoique formé des débris de toutes les doctrines précédentes, son système offre cependant, malgré les contradictions où il tombe assez souvent, une unité remarquable dans toutes ses parties, un ensemble séduisant, qu'un génie de l'ordre le plus élevé pouvait seul imprimer à un pareil édifice. Ramenant tout à un petit nombre de principes généraux qui, s'ils ne peuvent satisfaire la raison, fournissent du moins une réponse facile à tout, ce système dut être adopté avec empressement, et sa fortune ne peut étonner.

La prévention de Galien pour la théorie l'empêcha d'être bon observateur. Rien dans ses descriptions de maladies ne rappelle l'exacte précision et surtout la noble candeur de celles d'Hippocrate. L'érudition et la prétention s'y mêlent trop pour ne pas nuire à la fidélité du tableau.

De toutes les branches de la médecine aucune ne dut plus à Galien que l'anatomie. Ses écrits en ce genre, son plus beau titre à la gloire, sont restés la seule source de l'étude du corps humain depuis le deuxième jusqu'au quinzième siècle. Il contribua aussi aux progrès de la séméiotique et de l'hygiène; mais ce qu'il a ajouté de vraiment utile aux travaux d'Hippo-

crate se trouve noyé dans la masse énorme de ses livres, dont la lecture rebute bientôt le courage le plus persévérant.

Malgré leur nombre prodigieux, ses ouvrages portent cependant l'empreinte du soin. Son style n'étoune pas moins quelquefois que son éruditiou et sa fécondité. Hippocrate n'écrit jamais qu'en philosophe; Galien est souvent orateur, et son éloquence pourrait persuader, lors même qu'il ne saurait convaincre, si une fatigante prolixité n'en détruisait l'effet.

Rien de ce qu'on pouvait savoir au siècle de Galien ne lui était inconnu. Nous devons à l'érudition qu'il se plaisait à semer dans ses écrits, une foule de connaissances précieuses. C'est de lui surtout que nous tenons, en grande partie, ce que nous savons des diverses doctrines des médecins de l'antiquité.

La vanité de Galien égala seule son savoir. Ce qu'on peut penser de plus favorable, quand on le voit se vanter sans réserve de l'iufaillibilité de ses pronostics, c'est que lui-même est dupe de son amour-propre.

Esprit noble et délicat, plein d'humanité malgré son orgueil, l'humble comme le puissant eut droit à ses soins. Souvent, dans des cas graves, il couchait chez ses malades, quand il craignait qu'ils ne fussent mal soignés. Il ne se permettait de prescrire des remèdes nouveaux ou inconnus qu'après en avoir fait l'essai sur lui-même.

Le faux brillant qui se mêle à ce qu'offrent de solide les écrits de Galien fut sans doute une des causes principales de leur succès. Il en est presque toujours ainsi. Leur plus fâcheux effet fut de faire négliger, pendant une longue suite de siècles, ceux du père de la médecine, dont on s'accoutuma à ne plus voir la doctrine qu'au travers de l'appareil théorique dont Galien l'avait entourée, et auquel l'éclat de son nom donna une fâcheuse autorité. Ce ne fut que dans ses écarts que les admirateurs du médecin de Pergame l'imitèrent.

L'enthousiasme fit de Galien l'objet d'une sorte de culte parmi les Arabes, qui renchérirent encore sur ses subtilités et sur le fastueux étalage de ses formules. Oracle suprême, il exerça l'autorité la plus tyrannique sur leurs écoles et sur toutes celles du moyen âge, et tint le sceptre de la médecine aussi long-temps qu'Aristote, dont il avait tant emprunté, tint celui de la philosophie.

Quand l'esprit humain reprit un nouvel essor au seizième siècle, en remettant, enfin, à sa vraie place Hippocrate presque oublié, en rappelant les médecins à l'observation, les Houllier, les Duret, les Baillou, ne firent cependant pas cesser l'influence du galénisme, qui s'est, dans diverses parties de la médecine, propagée jusqu'à nos jours.

Honoré du titre de divin, même par ses premiers successeurs,

idole des siècles suivans, Galien s'est vu, par un retour bizarre, traité, par quelques modernes, avec un mépris également excessif. C'est-là encore une de ses conformités avec Aristote. Il a trop servi, trop illustré surtout, la médecine, pour qu'on lui refuse une juste admiration; il a trop contribué au goût des vaines hypothèses, au jargon, à la dégoûtante polypharmacie, qui en ont si long-temps arrêté les progrès, pour que la postérité ne lui reproche pas l'abus qu'il a fait trop fréquemment de son savoir et de ses facultés vraiment extraordinaires.

Nous avons déjà parlé de la prodigieuse fécondité de Galien. Aucun écrivain de l'antiquité n'a produit un aussi grand nombre d'ouvrages. Des cinq cents traités qu'on assure qu'il avait composés, plus de la moitié ont été dévorés par le temps, et d'environ deux cent cinquante qu'il avait écrits sur d'autres sujets, presque aucun n'est venu jusqu'à nous. Galien nous apprend que de son temps même une partie de ses ouvrages avait péri lors de l'incendie du temple de la Paix, où ils étaient en dépôt pour l'usage des médecins qui s'y rassemblaient ordinairement pour conférer ainsi que les autres savans.

Parmi ceux de ses écrits qui nous restent, il en est plusieurs dont nous n'avons que la traduction latine, et dont le texte original est perdu. Il en est aussi qui paraissent lui être faussement attribués.

La liste seule des ouvrages de Galien, donnée par Chartier à la tête de son excellente édition des OEuvres du médecin de Pergame, occupe huit pages in-fol. Il est vrai que ceux d'Hippocrate y sont également compris, mais ils n'en forment qu'une très-petite partie. Celle de ses écrits perdus, dont les titres seuls sont parvenus jusqu'à nous, remplit trois autres pages du même recueil. Les bornes de cet article ne nous permettant pas de transcrire un aussi long catalogue, nous nous contenterons de donner le titre exact des principaux écrits de Galien, dont plusieurs ont déjà été indiqués dans l'abrégé de sa doctrine que nous venons de présenter.

Περὶ των ἰδίων βιβλιών (*De libris propriis*).

Περὶ τάξεως των ἰδίων βιβλίων πρὸς Ευγενιανον (*De ordine librorum suorum ad Eugenianum*).

Γαληνου περγαμήνου παραφραστου του Μηνοδότου προφεπτικὸς λόγος επὶ τας τεχνας (*Galeni Pergameni paraphrastæ menodoti suasoria ad artes oratio*).

La médecine, dans ce discours orné de passages des poètes, est présentée comme la science la plus noble, la plus digne d'être étudiée. Quelques savans pensent qu'il doit être attribué à un autre Galien.

Περὶ ἀρίστης διδασκαλίας (*De optimâ doctrinâ*).

Περὶ φιλοσόφου ιστορίας (*De historiâ philosophicâ*).

Περὶ συστάσεως ἰατρικῆς, πρὸς Πατροφιλον (*De constitutione artis medicæ ad Patrophilum*).

Τέχνη ἰατρικὴ (*Ars medica*).

Ὅροι ἰατρικοὶ (*Definitiones medicæ*).
Περὶ αἱρέσεων τοῖς εἰσαγομένοις (*De sectis ad eos qui introducuntur*).
Περὶ ἀρίστης αἱρέσεως πρὸς Θρασύβουλον (*De optimâ sectâ ad Thrasybulum*).
Ὅτι ἄριστός ἰατρὸς καὶ φιλόσοφος (*Quod optimus medicus sit quoque philosophus*).
Περὶ τῶν Ἱπποκράτους καὶ Πλάτωνος δογμάτων, βιβλία ἐννέα (*De placitis Hippocratis et Platonis, lib. IX*).
Περὶ τῶν καθ' Ἱπποκράτην στοιχείων, βιβλία β (*De elementis ex Hippocrate, lib. II*).
Περὶ κράσεων, βιβλία τρία (*De temperamentis, lib. III*).
Περὶ χυμῶν (*De humoribus*).
Περὶ φυσικῶν δυνάμεων, βιβλια γ (*De naturalibus facultatibus, lib III*).
Περὶ ἀνατομικῶν εγχειρήσεων, βιβλία θ (*De anatomicis administrationibus, lib. IX*).
Περὶ χρείας των εν του ανθρωπου σώματι μερίων λόγοι ιζ' (*De usu partium corporis humani, lib. XVII*).
Περὶ μυῶν κινήσεως, βιβλία δύο (*De motu musculorum, lib. II*).
Περὶ χρείας ἀναπνοῆς (*De respirationis usu*).
Περὶ τῶν τῆς ἀναπνοῆς αἰτίων (*De causis respirationis*).
Ὅτι τὰ τῆς ψυχῆς ἤθη ταῖς του σώματος κράσεσιν ἕπεται (*Quod animi mores corporis temperamenta sequantur*).
Περὶ ἀρίστης κατασκευης του σώματος ἡμων (*De optimâ nostri corporis constitutione*).
Περὶ εὐεξίας (*De bono habitu*).
Ὑγιεινῶν λογοι ς' (*De snnitate tuendâ, lib. VI*).
Περὶ τροφῶν δυνάμεως, βιβλία τρία (*De alimentorum facultatibus, lib. III*).
Περὶ λεπτυνούσης διαίτης (*De attenuante victûs ratione*).
Ce livre est du nombre de ceux de Galien dont il n'existe que la traduction latine.
Διαθήκη περὶ της του ανθρωπειου σώματος κατασκευῆς, περὶ της τεσσαρῶν των ὡρῶν τε, καὶ ιβ'. μηνῶν διαίτης (*Præceptum de humani corporis constitutione; de diætâ quatuor anni tempestatum et duodecim mensium*).
Περὶ διαγνώσεώς τε και θεραπείας των ἐν τῇ ἑκάστου ψυχῇ ἰδίων παθῶν (*De propriorum animi cujusque affectuum dignotione et curatione*).
Περὶ τῶν ἠθῶν (*De consuetudinibus*).
Ce livre n'existe plus qu'en latin.
Εις Ἱπποκράτους περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων βιβλίον ὑπομνήματα τρία (*In Hippocratis librum de aëre, locis et aquis, commentarii III*).
On n'a plus ce commentaire que traduit en latin.
Περὶ διαφορᾶς νοσημάτων (*De morborum differentiis*).
Περὶ των ἐν τοῖς νοσημασιν αἰτίων (*De morborum cnusis*).
Περὶ διαφορᾶς συμπτωμάτων (*De symptomatum differentiis*).
Περὶ αἰτίων συμπτωμάτων, βιβλία γ' (*De causis symptomatum, lib. III*).
Περὶ διαφορᾶς πυρετων, βιβλία β' (*De febrium differentiis, lib. II*).
Περὶ δυσπνοίας, βιβλια γ' (*De spirandi difficultate, libri III*).
Περὶ των εν ταῖς νόσοις καίρων (*De morborum temporibus*).
Περὶ των πεπονθότων τοπων, βιβλία ς' (*De locis affectis, libri VI*).
Περὶ γυναικείων παθῶν (*De mulierum affectibus*).
Περὶ σφυγμῶν τοῖς εἰσαγομενοις (*De pulsibus ad tyrones*).
Περὶ διαφορᾶς σφυγμῶν, λόγοι δ' (*De pulsuum differentiis, libri IV*).
Περὶ διαγνώσεως σφυγμῶν, λόγοι δ' (*De pulsibus dignoscendis, lib. IV*).
Περὶ των εν τοῖς σφυγμοῖς αἰτίων, λόγοι δ' (*De causis pulsuum, lib. IV*).

Περὶ προγνώσεως διὰ σφυγμῶν, βιβλία δ' (*De præsagitione ex pulsibus, lib. IV*).

Συνοψις βιβλίων αὐτου ις' περὶ σφυγμῶν (*Synopsis librorum suorum XVI de pulsibus*).

En latin seulement.

Περὶ κρίσεων, βιβλία τρία (*De crisibus, lib. III*).

Περὶ κρίσιμων ἡμερων, βιβλία τρία (*De diebus decretoriis, lib. III*).

Εις Ἱπποκράτους περὶ χυμων βιβλίον ὑπομνήματα τρία (*In Hippocratis de humoribus librum commentarii III*).

Livre dont il n'existe que la traduction latine.

Εἰς Ἱπποκρατους προγνωστικόν ὑπομνήματα τρία (*In Hippocratis prognosticon commentarii III*).

Εις Ἱπποκράτους προῤῥητικων βιβλίον πρωτον ὑπομνήματα τρία (*In Hippocratis prædictionum librum primum commentarii III*).

Περὶ του προγινώσκειν πρὸς επιγενῆν (*De prænotione, ad posthumum*).

Περὶ κατακλίσεως προγνωστικὰ, εκ τῆς μαθηματικῆς επιστήμης (*De decubitu prognostica, ex mathematicâ scientiâ*).

Εις Ἱπποκράτους ἐπιδημιῶν βιβλίον πρωτον ὑπομνήματα γ' (*In Hippocratis librum primum epidemiorum commentarii III*).

Εις Ἱπποκράτους ἐπιδημιῶν βιβλίον δεύτερον ὑπομνημα (*In Hippocratis librum secundum epidemiorum commentarius*).

Εις Ἱππόκράτους ἐπιδημιῶν βιβλίον τρίτον ὑπομνήματα τρία (*In Hippocratis librum tertium epidemiorum commentarii III*).

Εις Ἱπποκράτους ἐπιδημιῶν βιβλίον ἕκτον ὑπομνήματα ς' (*In Hippocratis librum sextum epidemiorum commentarii VI*).

Εις Ἱπποκρατους τῶν ἀφορισμῶν βιβλία ζ' ὑπομνήματα ζ' (*In Hippocratis Aphorismorum libros VII, commentarii VII*).

Θέραπευτικῆς μεθόδου, βιβλία ιδ' (*Methodi medendi, lib. XIV*).

Πρὸς Γλαύκονα θεραπευτικὰ βιβλία β' (*Ad Glauconem curativi, lib. II*).

Περὶ φλεβοτομίας θεραπευτικὸν βιβλίον (*De curandi ratione per venæsectionem*).

Περὶ βδελλῶν, ἀντισπάσεως, σικύας, καὶ ἐγχαράξεως, η κατασχασμου (*De hirudinibus, revulsione, cucurbitulâ et scarificatione vel concisione*).

Περὶ τῆς των καθαιρων φαρμάκων δυνάμεως (*De purgantium medicamentorum facultatibus*).

Τίνας δεῖ καθαίρειν, καὶ ποίοις καθαρτηρίοις, καὶ πότε (*Quos, quibus medicamentis, et quandò purgare opporteat*).

Περὶ εὐποριστῶν (*De remediis parabilibus*).

Εις Ἱπποκράτους περὶ διαίτης ὀξέων νοσημάτων βιβλίον, ὑπομνήματα δ' (*In Hippocratis librum de diætâ in morbis acutis commentarii IV*).

Περὶ διαίτης ὀξεων νοσημάτων (*De diætâ in morbis acutis*).

On n'a plus de ce livre que la traduction latine.

Εις Ἱπποκράτους περὶ ἀγμῶν βιβλίον ὑπομνήματα γ' (*In Hippocratis librum de fracturis commentarii III*).

Περὶ κράσεῶν τε καὶ δυνάμεων των ἁπλῶν φαρμάκων, βιβλία ια' (*De simplicium medicamentorum facultatibus ac temperamentis, lib. XI*).

Περὶ συνθέσεως των φαρμάκων κατὰ τόπους, βιβλία ι' (*De compositione medicamentorum secundùm locos, lib. X*).

Περὶ συνθέσεως των φαρμακων κατά γενη, βιβλία ζ' (*De compositione medicamentorum secundùm genera, lib. VII*).

Περὶ ἀντιδότων, βιβλία β' (*De antidotis, lib. II*).

Περὶ θηριακῆς πρὸς Πίσωνα (*De Theriaca ad Pisonem*).

Quelques savans regardent ce livre comme supposé.

Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν (*De ponderibus et mensuris*).

Περὶ ἀντεμβαλλομένων. (*De succedaneis medicamentis*).

Περὶ φυτῶν (*De plantis*).

Ce livre, dont il n'est pas certain que Galien soit l'auteur, n'existe plus qu'en latin.

Parmi les livres de Galien dont les titres seuls sont venus jusqu'à nous, la plupart traitaient de sujets philosophiques, ou même littéraires. Un petit nombre seulement se rapportent à la médecine. On remarque, entre ces derniers, un traité *de l'expérience en médecine*; un ouvrage, en sept livres, *sur la secte empirique*; un autre, en six livres, *sur la secte méthodique*; un Abrégé, fait par Galien lui-même, de tous ses écrits sur l'anatomie, etc. Les derniers livres des *administrations anatomiques* paraissent, de tout ce que nous avons perdu de ses ouvrages, ce qui mérite surtout d'être regretté.

Les ouvrages de Galien, séparés ou réunis en corps, ont été imprimés un grand nombre de fois. Nous croyons devoir n'indiquer ici que les éditions de ses œuvres complètes.

On n'en connait que deux éditions grecques.

Galeni opera omnia, *græcè*. Venise, 1525, 5 vol. in-fol.

Cette édition, due aux soins d'André Asulanus, Jean-Baptiste Opizo, et Georges Agricola, est très-estimée, quoique fort incorrecte. On recherche surtout les exemplaires sur grand papier. La seconde édition parut à Bâle, 1538, 5 vol. in-fol. par les soins de Jérôme Gemusæus, de Léonard Fuchs et de Joachim Camerarius. Quoique moins recherchée que la précédente, elle est plus correcte, sans cependant être entièrement exempte de fautes et d'inexactitudes. Charles-Gottlob Kühn en publie une nouvelle à Leipzick dans sa belle et précieuse collection des Œuvres des médecins grecs, dont tous les amateurs de l'antiquité craignent que quelque circonstance imprévue ne vienne empêcher l'achèvement, et dont le troisième volume a paru cette année.

Les éditions latines sont en très-grand nombre. La plus ancienne est celle de Venise, 1490, 2 vol. in-fol. C'est dans cette même ville qu'ont été le plus souvent imprimées les Œuvres de Galien, 1502, 1522, 1533, 1541, 1550, 1556, 1563, 1570, 1576, 1586, 1600, 1609, 1625, de 3 jusqu'à 8 vol. in-fol., excepté l'édition de 1541-1544 qui est en 10 vol. in-8°., et dont on trouve rarement des exemplaires complets. - Padoue, 1515, 3 vol. in-fol. - Bâle, 1529, 1531, 1541, 1542, 1549, 4 vol. in-fol., 1562, 7 parties quelquefois reliées en 5 vol. in-fol. - Paris, 1536, 4 vol. in-fol. - Lyon, 1552, 4 vol. in-fol.

Parmi toutes ces éditions on distingue celles de Venise 1556 et 1600, très-élégantes; celle de 1576, *ibid.* par les soins de Mercuriali; celle de 1562, *ibid.*, avec les corrections de Rasario; celle de 1541, *ibid.*, in-8°. enrichie de notes par Augustin Ricci; enfin, celles de 1609 et 1625, *ibid.*, plus complètes que toutes les précédentes. La dernière, en 5 vol. in-fol., est celle de toutes qu'on préfère ordinairement. On fait aussi beaucoup de cas de l'édition de Bâle, 1562, soignée par le célèbre Conrad Gesner, qui l'a accompagnée de recherches sur Galien et ses ouvrages, et d'éclaircissemens utiles pour l'intelligence du texte.

Il n'existe qu'une seule édition des Œuvres de Galien en grec et en latin, celle de Paris, 1639-1679, 13 tomes in-fol. ordinairement reliés en 9 ou 10 vol. On doit à René Chartier cette excellente édition qui renferme aussi les ouvrages d'Hippocrate. Le texte, revu d'après les éditions antérieures et les manuscrits, est aussi correct que la traduction est fidèle. C'est dans cette édition qu'on doit surtout consulter les écrits du médecin de Pergame.

Galien n'avait pas moins besoin d'abréviateurs, que de traducteurs et de commentateurs. Symphorien Champier dans son *Speculum Galeni*, André Lacuna dans son *Epitome Galeni*, C. Gesner dans son *Theatrum Galeni*, lui ont rendu le service de resserrer sa doctrine. Ant. Musa Brassavolo ne lui a pas été moins utile par l'ample table qu'il a dressée de tout ce que contiennent ses œuvres.

Un autre Galien pratiqua la médecine à Constantinople du temps de l'empereur Zénon. (A.-L. MARQUIS)

GALL (Jean-Joseph), né en 1758 dans le pays de Wurtemberg, a étudié la médecine à Vienne, et pris le bonnet de docteur dans cette ville, où il exerça l'art de guérir jusqu'en 1805, époque à laquelle il partit pour parcourir le nord de l'Allemagne et se rendre auprès de son père qui désirait le voir avant de mourir. Depuis 1808, il habite Paris, où il s'est fixé, considérant cette ville, centre de l'Europe savante, comme le lieu le plus favorable à la propagation de sa doctrine. Il a professé publiquement l'anatomie et la physiologie du cerveau dans les plus célèbres Universités de l'Allemagne, et il continue à les enseigner à Paris.

M. Gall avance, dans ses cours, et a consigné dans ses écrits, une foule de propositions anatomiques, physiologiques et philosophiques, fécondes en applications à l'éducation, à la morale, à la politique et à la législation en matière civile et criminelle. On lui doit une nouvelle manière d'explorer le cerveau, laquelle consiste à poursuivre la marche de la partie blanche, qu'il croit être fibreuse, à travers les diverses portions de substance grise, depuis la moelle alongée jusqu'à la portion grise des circonvolutions, et de celles-ci jusqu'aux portions de substance blanche, qui font communiquer ensemble les deux hémisphères. Il a établi, avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, le point où chacun des nerfs encéphaliques se continue avec l'encéphale. L'opinion qui fait provenir ces nerfs et la moelle rachidienne de l'encéphale lui paraît fautive; il pense que le contraire a lieu. Selon lui, la substance grise est en quelque sorte la matrice de la substance blanche, soit dans le cerveau, soit dans la moelle épinière, soit, enfin, dans les ganglions, et il le prouve principalement en faisant remarquer que tout nerf est plus gros après qu'avant d'avoir traversé une partie de la substance grise. Delà il conclut que la portion blanche des circonvolutions, dont chacune est formée par la duplicature qui résulte de l'adossement des fibres venant des pédoncules et de celles que fournit la substance grise située à la périphérie du cerveau, est la partie la plus importante de l'encéphale, celle pour laquelle toutes les autres sont faites, et à laquelle les fonctions de ce viscère sont confiées. Telle est l'idée générale, mais très-superficielle, que l'on peut se faire de ses travaux en anatomie, à l'exposition desquels il a joint d'importantes considérations sur les fonctions des organes des sens, dans le premier volume de son grand ouvrage.

En opposition avec les physiologistes qui placent dans le système des nerfs ganglionaires, ou dans les viscères, le siège des besoins, de l'instinct et des penchans, et plus encore avec les mystiques qui ne veulent point qu'on les considère comme

des fonctions organiques; en opposition avec Condillac qui n'admettait rien d'inné chez l'homme relativement aux facultés intellectuelles et morales et à l'instinct, M. Gall pense que les dispositions, les propriétés de l'ame et de l'esprit sont innées en tant que les conditions matérielles d'où dépend leur manifestation le sont. En opposition avec Lamarck, il ne croit pas que les besoins soient la source principale de l'instinct, des penchans et des facultés. Il admet que l'éducation peut modifier, développer, restreindre les dispositions morales et intellectuelles, mais non les créer. Avec tous les physiologistes éclairés de nos jours, il admet que le mode de manifestation de l'esprit et de l'ame dépend du développement, du perfectionnement et de l'affaissement des organes, et que, par conséquent, il est en rapport avec la différence des âges.

La supposition d'un point central dans l'encéphale est purement gratuite, selon M. Gall, et ne met point à l'abri la nature spirituelle de l'ame. Une liberté illimitée et une liberté absolue répugnent, dit-il, à la nature d'un être créé; l'homme, raisonnable en vertu de dispositions dont le nombre et la noblesse l'élèvent au-dessus des animaux, a acquis la faculté de fixer son attention, non-seulement sur les impulsions du dedans et du dehors, mais encore sur des motifs plus nobles qu'il puise dans son intérieur, ou qu'il reçoit de l'extérieur, et de pouvoir par-là ou être déterminé par les motifs existans, ou se déterminer par des motifs nouveaux que l'homme bien organisé peut appeler continuellement à son secours. Cette faculté constitue la véritable liberté morale: d'où il résulte que toutes les fois qu'un homme sain et bien organisé a voulu une chose, il aurait pu en vouloir une autre contraire à la première, non sans motif, ce qui serait absurde, mais en cherchant et se donnant d'autres motifs que ceux qui l'ont déterminé. Par conséquent, toute doctrine qui attribue à l'organisme les facultés intellectuelles et morales n'est pas plus en opposition avec la morale, la politique et la religion, que celle qui fait dépendre ces facultés d'un principe spirituel. Il ne faut pas perdre de vue que, parmi les hommes, un très-petit nombre a dans son intérieur des moyens suffisans pour se bien conduire, et que la plupart ont besoin que des motifs extérieurs influent sur leur volonté.

Selon M. Gall, le cerveau est exclusivement le siége des facultés intellectuelles, des aptitudes industrielles, de l'instinct, des penchans et des qualités morales. Le meilleur moyen pour trouver, à l'aide de l'état du cerveau, une mesure pour les facultés intellectuelles et les qualités morales est, à ses yeux, de bien apprécier la forme de la tête, afin de connaître non la masse absolue du cerveau, mais le développement plus ou moins considérable de chacune des parties de ce viscère. Chacune

d'elles a, suivant lui, une fonction particulière à remplir; le cerveau n'est point, par conséquent, un organe unique, mais un appareil d'organes. Les faits, suivant lui, paraissent démontrer sans réplique cette pluralité des organes de l'ame. Les facultés de l'animal sont d'autant plus multipliées que son cerveau est plus composé; l'analogie qui existe entre l'organisation du premier et celle des autres systèmes nerveux, prouve que le cerveau est composé de plusieurs organes; les différences les plus marquées de la structure de l'encéphale, chez les différens animaux, correspondent à des différences marquées dans ses fonctions; dans tous les êtres organisés, des phénomènes différens supposent des appareils différens, donc les différentes fonctions de l'ame et de l'esprit supposent également des organes différens dans le cerveau; une espèce d'animaux est douée de facultés dont une autre est privée, ce qui serait inexplicable, si chaque fonction particulière du cerveau n'était pas propre à une partie cérébrale particulière; les qualités et les facultés qui se trouvent chez tous les individus de la même espèce, existent chez ces divers individus à des degrés très-différens, ce qui ne peut s'expliquer que par le différent degré d'activité des différens organes de ces qualités ou de ces facultés; dans le même individu, les différentes qualités primitives ou fondamentales existent à des degrés très-différens, ce qui encore ne pourrait avoir lieu si chaque qualité primitive ne dépendait pas d'un organe particulier; les fonctions essentiellement différentes du cerveau ne se manifestent simultanément, ni chez les animaux, ni dans l'homme; les unes se manifestent constamment, tandis que d'autres, suivant l'âge du sujet, ou suivant la saison, se manifestent ou cessent de se manifester: phénomène qui ne saurait avoir lieu si toutes les fonctions dépendaient d'un organe unique et homogène; une contention d'esprit soutenue ne fatigue pas également toutes les facultés intellectuelles; la principale fatigue n'est jamais que partielle, de façon que l'on peut se reposer tout en continuant de s'occuper, pourvu que l'on change d'objet, ce qui serait impossible, si, dans une contention d'esprit quelconque, le cerveau tout entier était également actif; des qualités morales ou des facultés intellectuelles peuvent, par une maladie, par une excitation, par une faiblesse, etc., être troublées, émoussées, ou exaltées, tandis que d'autres fonctions de l'ame sont dans un état tout différent, ou bien dans l'état de santé, phénomène qu'il est impossible de concevoir dans l'hypothèse où le cerveau tout entier n'est que l'organe unique et homogène de la manifestation de toutes les qualités et de toutes les facultés.

Après avoir posé ces principes, dont la plupart me paraissent mériter l'assentiment général qu'ils n'ont pas encore obtenu,

M. Gall expose la manière dont il fut amené à chercher, dans la forme du crâne, la mesure des facultés, et les moyens qu'il a employés pour parvenir à déterminer chacune des parties du cerveau auxquelles correspond une de ces facultés. Ces moyens ont été l'exploration de la tête des hommes en qui on observait une qualité très-saillante, bonne ou mauvaise, la comparaison de la forme de la tête de ces hommes avec les bustes et les portraits des hommes célèbres en quelque genre que ce fût, et avec la forme de la tête de chacun des animaux dans lesquels on reconnaît une qualité semblable ou tout au moins analogue; enfin, la comparaison du cerveau de ces derniers avec celui de l'homme, et du cerveau de l'homme raisonnable avec celui de l'idiot, du monomaniaque. En suivant cette marche, il est arrivé à ne point admettre les divisions généralement adoptées des facultés intellectuelles, et à établir une nouvelle division de ces facultés confiées chacune à une partie de la substance blanche des circonvolutions, et, par conséquent, se prononçant avec plus ou moins de fidélité à la surface du crâne.

Quelque opinion qu'on adopte sur la détermination des organes cérébraux, telle que la conçoit M. Gall, on ne peut qu'être frappé du travail immense auquel il a dû se livrer pour asseoir ses opinions sur un si grand nombre de faits, et leur donner un si haut degré de vraisemblance; aussi tout porte à croire qu'on a commis une grande injustice en l'accusant de ne pas croire à son système; la conviction seule peut faire entreprendre d'aussi vastes recherches; l'amour-propre peut faire soutenir un paradoxe imprudemment avancé, mais il n'y a pas d'exemple qu'aucun auteur ait travaillé pendant trente ans pour donner à un mensonge la couleur de la vérité. Cependant, en admettant que M. Gall ne se soit point trompé dans la démonstration de la pluralité des organes de l'ame, dans le rejet d'un point central d'action du cerveau, dans le siège qu'il assigne aux fonctions intellectuelles et affectives, et même dans la détermination de la plupart des organes cérébraux, il ne doit point s'étonner de l'opposition que ses opinions rencontrent à se propager, car il ne serait pas juste qu'il exigeât, de ses lecteurs, une persuasion égale à celle qui a dû résulter pour lui d'un grand nombre d'années de recherches exclusivement dirigées vers la physiologie du cerveau. Je ne pense pas qu'à ses propres yeux sa doctrine ne soit susceptible d'aucune modification, autrement il tomberait dans une faute que commettent tous les hommes qui, pour avoir soulevé un coin du rideau qui couvre la vérité, s'imaginent l'avoir déchiré. Au reste, le temps fera cesser les préventions qui jusqu'ici se sont opposées à ce que ses idées devinssent le sujet d'un examen général,

d'où dépend le sort de sa doctrine, et dont, je crois, il n'aura qu'à se louer.

On a de M. Gall :

Philosophisch - medicinische Untersuchungen ueber Natur und Kunst im kranken und gesunden Zustande des Menschen. Wien, 1791, in-8°.

Introduction au cours de physiologie du cerveau, ou Discours prononcé à la séance d'ouverture de son cours public. Paris, 1808, in-8°.

Mémoire concernant les recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier. Paris, 1809, in-4°.

Des dispositions innées de l'ame et de l'esprit ou du matérialisme. Paris, 1812, in-8°.

Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux par la configuration de leurs têtes. Paris, 1801-18 , 4 vol. in-4°. avec 17 planches in-fol.

M. Gall a fait le premier volume et la moitié du second avec M. G. Spurzheim.

Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts, les penchans, les talens, ou les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux par la configuration de leur cerveau et de leur tête. Paris, 1822, in-8°.

Cet ouvrage n'est point encore terminé. (J.-F. BOISSEAU)

GALLANDAT (David-Henri), né en 1732 à Yeonand, dans le canton de Berne, se rendit, en 1744, à Flessingue pour y apprendre la chirurgie. Au bout de huit ans, il passa, comme chirurgien-major, d'abord à Saint-Eustache, puis à la côte de Guinée. A son retour d'Afrique en 1757, il se rendit à Paris, afin d'y continuer ses études, resta trois ans dans cette ville, et obtint, en 1760, une place de professeur à Flessingue. En 1772, il fut nommé opérateur et lithotomiste de la province, et, en 1775, il prit le titre de docteur à Leyde. La mort termina sa carrière au mois de mai 1783. On trouve de lui quelques Mémoires parmi ceux de l'Académie des sciences de Flessingue. Il a aussi publié des Elémens de chirurgie sous ce titre :

Grondbeginzelen der vondkunde valgende bespiegeling en oeffening der handendaagze wondkundigen. Middelbourg, 1764, in-8°. - *Ibid.* 1772, in-8°. (z.)

GALLATIN (Jean-Louis), né à Genève en 1751, fut disciple de Tronchin, et demeura l'ami de ce grand praticien. Après avoir pris ses degrés à Montpellier, il devint médecin du duc d'Orléans et de l'hôpital Necker. Mort à Paris en 1783, il a laissé :

Dissertatio de aquâ. Montpellier, 177., in-4°.
Observations sur les fièvres aiguës. Paris, 1781, in-8°. (z.)

GALLESKY (Jean-Godefroy), médecin prussien, mort le 12 juin 1776, à Tilsit, dans la Prusse orientale, où il était

médecin du gouvernement, a publié deux ouvrages, l'un sur la colique de miserere, et l'autre sur la médecine vétérinaire.

Abhandlungen vom Miserere, oder von der Darmgicht, nebst einigen Bemerkungen von den heilsamen Kraeften des Leinoehls in dieser Krankheit. Mietau et Riga, 1767, in-8°.
Bemerkungen und Versuche ueber einige Ursachen des unter dem Hornvieh vorkommenden Viehsterbens. Kœnigsberg, 1772, in-8°.
(o.)

GALLISCH (Frédéric-André), médecin allemand qu'une mort prématurée empêcha de rendre à la science tous les services qu'on était en droit d'attendre de ses talens et de son amour pour le travail, naquit à Léipzick le 28 août 1754, et y mourut de la petite-vérole, le 15 février 1783. Il était fils d'un pharmacien de cette ville, à l'Université de laquelle il fut fait maître ès-arts en 1775, docteur en médecine deux ans après, et professeur extraordinaire en 1782. On a de lui plusieurs petits opuscules :

Dissertatio de Aristotele, rei naturalis scriptore. Léipzick, 1776, in-4°.
Dissertatio de valetudine vernâ. Léipzick, 1777, in-4°.
Dissertatio : corporum vi aëris mutatorum exempla. Léipzick, 1777, in-4°.
Dissertatio de aëris in corpus humanum vi. Léipzick, 1777, in-4°.
Programma de acido salis ejusque dephlogisticatione. Léipzick, 1782, in-4°.
Ein Dutzend leichter Erzaehlungen. Saint-Pétersbourg, 1782, in-8°. Anonyme.
Nettchen Rosenfarb. Léipzick, 1782-1783, in-8°.
Anonyme ; petit roman qui n'est pas terminé.
Gedichte. Léipzick, 1784, in-8°.
Publié après la mort de l'auteur par J.-F. Juenger.
Gallisch a traduit en allemand le Traité sur les eaux minérales de Duchanoy (Léipzick, 1783, in-8°.), et inséré plusieurs articles dans les *Chemische Annalen* de Crell. (J.)

GALLUCCIO (Charles), médecin sicilien, né à Messine, le 24 janvier 1633, d'une famille napolitaine, prit le grade de docteur en 1656, se fit ensuite agréger au Collége de médecine de sa ville natale, et mourut au commencement du dix-huitième siècle, on ignore en quelle année. Il est auteur d'un ouvrage intitulé :

Medicina completa ad galenistarum mentem. Messine, 1705, in-4°.
(z.)

GALLUS (André), médecin de Trente, qui florissait durant la première moitié du seizième siècle, fut attaché à la personne de l'empereur Ferdinand 1er. Il a laissé plusieurs consultations de médecine, qu'on trouve dans le recueil de Laurent Scholtz. L'ouvrage suivant a été publié par les soins de son fils.

Fasces de peste et peripneumoniâ pestilentiali. Brescia, 1565, in-fol. (z.)

GALLUS (Pascal), dont le véritable nom était *Lecoq*, naquit à Poitiers, en 1567, s'y fit recevoir docteur en médecine en 1597, et y mourut le 18 août 1632. Il est auteur d'un *Index geminus in Aristotelem, scilicet auctorum, qui libros Aristotelis illustrarunt, et quid quisque scripserit*, qu'on trouve dans l'édition des OEuvres d'Aristote publiée par Casaubon. On lui doit aussi une mauvaise biographie médicale, dont il a puisé presque tous les matériaux dans la bibliothèque de Gesner.

Bibliotheca medica, sive, catalogus eorum qui ex professo artem medicam in hunc usque annum 1589, scriptis illustrarunt. Bâle, 1590, in-8°.
Oratio de galli gallinacei naturâ et proprietatibus. Poitiers, 1613, in-8°. (z.)

GALVANI (Louis), italien célèbre qui a obtenu le plus insigne honneur auquel puisse aspirer un physicien, celui de donner son nom à l'un des phénomènes de la nature, naquit à Bologne, le 9 septembre 1737. On eut beaucoup de peine à le détourner du projet que la tournure mystique de ses idées lui avait fait concevoir de s'ensevelir dans la solitude d'un cloître; cependant on y réussit, et s'il ne put renoncer entièrement à l'étude stérile de la théologie, au moins consentit-il à y associer celle des sciences exactes et naturelles, si attrayante pour l'esprit, si féconde en résultats brillans et utiles. L'art de guérir fut la profession pour laquelle il se décida, comme l'anatomie et la physiologie furent les branches qu'il cultiva spécialement. Ayant soutenu avec distinction, en 1762, une thèse sur les os, il fut nommé professeur d'anatomie. Les devoirs de cette place ne l'empêchèrent pas d'exercer constamment les accouchemens et la chirurgie, dans laquelle il était fort habile. A l'époque de la révolution d'Italie, ayant refusé de prêter le serment que la république cisalpine exigeait de tous ceux qu'elle soldait, il perdit son emploi, et, réduit presqu'à l'indigence, il se retira chez son frère, où le chagrin de sa disgrâce, joint à celui que lui avait déjà causé la mort d'une épouse chérie, le fit tomber dans un état de langueur, dont les soins de l'amitié ne purent le retirer. En vain il fut réintégré dans sa chaire, malgré sa persévérance obstinée; cette faveur du gouvernement cisalpin ne put détourner le coup de la mort, qui le frappa le 4 décembre 1798.

La découverte du singulier phénomène connu depuis sous le nom de galvanisme, suffit pour immortaliser Galvani, et porter son nom à la postérité la plus reculée. Elle fut l'effet d'un pur hasard. La femme de Galvani prenait des bouillons de grenouille, jugés nécessaires au rétablissement de sa santé

languissante, et notre physicien, qui aimait son épouse avec passion, prenait plaisir à préparer lui-même cette boisson. Quelques grenouilles écorchées ayant été placées sur une table qui portait une machine électrique, un élève approcha machinalement la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux internes de l'un de ces reptiles : aussitôt de fortes convulsions se manifestèrent dans tous les muscles du membre. L'épouse de Galvani, qui était présente, fut frappée de ce phénomène, et en avertit aussitôt son mari : celui-ci se hâta de répéter l'expérience, qu'il varia bientôt de plusieurs manières différentes. Enfin, après divers essais, sur lesquels la nature de cet ouvrage ne nous permet pas de nous appesantir, Galvani crut pouvoir s'élever à une théorie générale. Il conclut que tous les animaux sont doués d'une électricité particulière, inhérente à leur organisation, et qui se polarise dans les nerfs et dans les muscles. Dans cette théorie, chaque fibre représente en quelque sorte une bouteille de Leyde, dont les nerfs sont les conducteurs; le fluide, attiré de l'intérieur des muscles dans les nerfs, passe ensuite de ceux-ci à la surface des premiers, en sorte qu'à chaque décharge de cet appareil électrique organique répond une contraction. Cette hypothèse ingénieuse et simple était bien faite pour séduire: aussi Volta et Aldini l'adoptèrent-ils d'abord. Mais les recherches infinies dont elle devint la source, et parmi lesquelles il faut citer au premier rang celles d'Ackermann, de Fowler, de Fontana, de Creve, de Pfaff, de Humboldt et de Ritter, la renversèrent peu à peu, et finirent par démontrer qu'il n'existe point de différence essentielle entre l'électricité et le galvanisme ou le voltaïsme, ainsi qu'on le nomma lorsque les travaux importans de Volta l'eurent conduit à construire l'admirable instrument auquel la chimie et la physique doivent la face entièrement nouvelle qu'elles ont prise depuis peu d'années, et dont les surprenans effets ont fait concevoir les espérances les plus extravagantes aux Anglais, séduits par les expériences singulières du docteur Ure. Galvani, dont M. Alibert a fait l'éloge historique, a consigné ses observations dans l'opuscule suivant :

De viribus electricitatis in motu musculari commentarius. Bologne, 1791, in-4° - *Ibid.* 1792, in-4°. - Trad. en allemand par Meyer avec d'autres écrits de Valli, Carminati et Volta, Prague, 1793, in-8°.

La seconde édition a été enrichie de notes et d'additions par Aldini. Cet opuscule avait paru pour la première fois dans les Commentaires de l'Académie des sciences de Bologne.

Les Actes de cette Société renferment aussi deux autres Mémoires de Galvani, l'un sur les organes urinaires, l'autre sur l'oreille des oiseaux. Ces deux mémoires sont remplis de faits intéressans et nouveaux ; ils ont contribué à l'avancement de l'anatomie comparée. (J.)

GANDOGER (Pierre-Louis) vint au monde le 6 aoû 1732, à Lyon, où son père, italien d'origine, s'était s'ét

bli. Après avoir étudié les mathématiques, il résolut d'embrasser la carrière du génie; mais le retour de la paix ne lui laissant aucun espoir de faire son chemin, il prit le parti de se consacrer à la médecine, dont il obtint le doctorat, après avoir suivi les cours pendant quatre ans. Il allait profiter de la permission que le ministre lui avait accordée pour passer à Quebec, en qualité de médecin du roi, lorsque la nouvelle parvint en France de la prise du Canada par les Anglais. Gandoger fut donc obligé de rester à Paris. Il y cultiva la chimie avec ardeur jusqu'en 1763; à cette époque, il vint établir son séjour à Nancy, où bientôt il remplit une chaire d'anatomie, de chirurgie et de botanique. La mort mit fin à sa carrière le 5 août 1770, à Malzeville. On n'a de lui que quelques légers opuscules dont le plus considérable est une apologie judicieuse de l'inoculation, publiée sous ce titre :

Traité pratique de l'inoculation. Nancy, 1768, in-8°. (z.)

GARAYE (Claude-Toussaint-Marot, comte de la), gentilhomme breton, naquit à Rennes, le 27 octobre 1675. Envoyé à Paris par ses parens, il y fit ses études avec distinction au Collége d'Harcourt. Une douce et louable philanthropie le détermina de bonne heure à embrasser la carrière de la médecine, qui pouvait lui procurer tant d'occasions de satisfaire le plus ardent de ses vœux, celui d'être utile aux malheureux, et de leur prodiguer tous les adoucissemens dont ses connaissances et sa fortune lui permettaient de disposer. Sa bienfaisance généreuse et éclairée lui fit instituer des écoles pour les enfans, et des hospices pour les vieillards et les malades, non-seulement à Rennes, à Dinan et dans tous les lieux circonvoisins, mais même jusqu'à Paris, où il établit deux retraites à Saint-Sauveur et à Saint-Benoît. Sa longue carrière fut consacrée toute entière à des œuvres de charité, à des fondations pieuses et utiles, dont le nombre fut si considérable qu'on conçoit à peine comment la fortune d'un simple particulier put y suffire. Il mérite une des places les plus honorables parmi les bienfaiteurs de l'humanité. L'abbé Carron s'est rendu l'interprète de la reconnaissance publique dans l'intéressante notice qu'il a publiée (Rennes, 1782, in-8°.) sur cet homme vertueux, que la mort enleva le 2 juillet 1755, aux pauvres dont il était le père, aux malheureux, que son cœur éprouva toujours le besoin de consoler et de secourir.

Le comte de la Garaye s'était beaucoup occupé de la chimie, que Rouelle avait mise à la mode jusques parmi les grands, et cette science lui doit plusieurs découvertes utiles. Ce fut lui, par exemple, qui trouva l'art de préparer l'extrait sec de quinquina, connu pendant long-temps, et quelquefois même encore désigné aujourd'hui sous le nom de *sel essentiel de la Garaye*.

Ce fut lui aussi qui enseigna aux pharmaciens à préparer plus rapidement l'éthiops martial, ou oxide noir de fer, en multipliant le contact des molécules du fer métallique avec l'eau : il se servait à cet effet d'un tonneau, dans l'intérieur duquel une manivelle mettait plusieurs moussoirs en mouvement. Il découvrit également que l'hydrochlorate d'ammoniaque traité par le mercure coulant fournit un sel ammoniaco-mercuriel, qu'il conseilla comme un excellent remède contre les maladies vénériennes, scrofuleuses et herpétiques, et qui a joui pendant long-temps d'une certaine vogue, sous le nom de *teinture mercurielle*. On doit à ce philanthrope éclairé les deux ouvrages suivans :

Recueil alphabétique des pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme, pour servir à MM. les curés et autres. Paris, 1736, in-18. – *Ibid.* 1770, in-18.

Chimie hydraulique, pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux et minéraux, avec l'eau pure. Paris, 1745, in-12. – *Ibid.* 1775, in-12. – Trad. en allemand, Francfort et Léipzick, 1749, in-8°.; *Ibid.* 1755, in-8°.

La seconde édition a été enrichie de notes par Parmentier. (J.)

GARBO (Dino del), né à Florence, était fils d'un habile chirurgien, nommé par les uns Buono, et par les autres Bruno, qui lui fit suivre de bonne heure les leçons du célèbre Taddeo, dont il ne tarda pas à devenir l'un des élèves les plus distingués. Après avoir pris le grade de docteur à Bologne, il fit pendant deux années des cours particuliers dans cette ville, qu'il quitta en 1306, à l'occasion de l'interdit lancé contr'elle par le pape. Il se rendit à Sienne, d'où il revint, en 1308, à Bologne. Les magistrats de Padoue l'appelèrent, en 1313, pour réformer le plan d'études qu'on suivait dans leur école. Après un court séjour en cette ville, il revint dans sa patrie, où il se trouvait en 1319. L'année suivante, il fut prié une seconde fois de venir faire des leçons publiques à Sienne, où il ne s'arrêta pas long-temps, puisqu'en 1325 nous le retrouvons à Florence. Il mourut dans cette ville le 30 septembre 1327, quelques jours après l'affreux supplice de l'infortuné Cecco d'Ascoli, dont il avait été l'un des principaux instigateurs. Dino del Garbo fut le médecin le plus renommé du quatorzième siècle; il acquit beaucoup de réputation par son éloquence, et la manière brillante avec laquelle il développait et commentait les ouvrages des anciens lui valut le surnom d'*Expositor*. Pétrarque parle avantageusement de lui, et Mazzuchelli fait le plus grand éloge de son caractère ; cependant on ne saurait lui pardonner d'avoir poussé la haine et l'envie contre Cecco jusqu'au point de préparer le bucher sur lequel cette illustre victime de l'intolérance sacerdotale expia le crime d'avoir osé penser dans un temps où les hommes semblaient se faire un mérite d'oublier qu'ils avaient reçu la raison en partage. Ses écrits sont assez nombreux :

Enarratio cantionis Guidonis de Cavalcantibus, de naturâ et motu amoris. Venise, 1498, in-fol.

Chirurgia. Tractatus de ponderibus et mensuris, necnon de emplastris et unguentis. Ferrare, 1585, in-4°. - Venise, 1536; in-fol.

Recollectiones in Hippocratem de naturâ fœtûs. Venise, 1502, in-fol.

Super IV fen primi Avicennæ præclarissima commentaria, quæ delucidatorium totius practicæ generalis medicinalis scientiæ nuncupantur. Venise, 1514, in-fol.

Expositio super canones generales de virtutibus medicamentorum simplicium secundi canonis Avicennæ. Venise, 1514, in-fol., avec le précédent.

De cœnâ et prandio epistola. Rome, 1545, in-fol.

Avec les ouvrages d'André Turinus. (J.)

GARBO (Thomas del), fils du précédent, acquit une célébrité plus grande encore, car Villani rapporte que les princes dont l'Italie abondait à cette époque, auraient cru ne pouvoir échapper à la mort, s'ils ne l'avaient appelé dans leurs moindres maladies. Il enseigna d'abord la philosophie à Pérouse, puis la médecine à Bologne. Pétrarque l'honora de son amitié, malgré son aversion pour tous ceux qui exerçaient l'art de guérir, et il nous reste encore de lui une lettre qu'il écrivit en réponse à une question que Thomas lui avait adressée, celle de savoir qui a le plus de force et d'empire de l'opinion ou de la fortune. Sans s'écarter du scepticisme qu'il professait en toute occasion à l'égard de la médecine, Pétrarque avoue cependant que son ami était le plus célèbre médecin qui vecût alors : *Tu, che nell'arte della medicina sei, non dico il maggior di tutti, per non giudicare di cosa a me sconosciuta, ma certo il piu famoso.* Cette phrase est surtout remarquable par l'aveu que fait l'illustre littérateur de son incompétence pour juger du mérite réel d'un médecin, car elle donne la mesure de ce qu'on doit penser du peu d'estime qu'il témoigne en général, dans ses écrits, pour ceux qui professent l'art de guérir, et des mordans sarcasmes dont il ne laisse échapper aucune occasion de les accabler. Combien la plus noble et la plus difficile des professions n'a-t-elle point trouvé de détracteurs, dont les doutes injurieux et les plaisanteries déplacées ne reposaient pas sur des bases plus solides, et ne pouvaient être considérés que comme une débauche d'esprit ! Thomas del Garbo mourut en 1370, dans un âge peu avancé. Il a laissé plusieurs ouvrages :

Expositio super capitulo de generatione embryonis, tertii canonis, fen XXV, Avicennæ. Venise, 1502; in-fol.

Summa medicinalis, cui accedunt tractatus duo. I. de restauratione humidi radicalis. II. de reductione medicinarum ad actum. Venise, 1512, in-fol. - Lyon, 1529, in-8°.

Consiglio contro la pestilenzia. Florence, 1576, in-8°.

Avec d'autres ouvrages sur la peste.

Commentaria in librum Galeni de febrium differentiis. Paris, in-4°.

(J.)

GARDANE-DUPORT (Charles), né à Toulouse le 12 novembre 1746, prit, à Paris, le titre de maître en chirurgie en novembre 1782, sous la présidence de Sue. Ce chirurgien est mort à Paris le 9 avril 1815. On a de lui :

De jugulo luxato. 1782, in-4°.
Méthode sûre de guérir les maladies vénériennes par le traitement mixte. Paris, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°.
La seconde édition est augmentée d'un Mémoire sur la salivation et d'Observations pratiques. Dans cet ouvrage se retrouvent les idées que J.-J. Gardanne avait émises dans celui qu'il publia sous le titre de :
Manière sûre de guérir les maladies vénériennes.
Gardane-Duport convient lui-même qu'il n'a fait que refondre l'ouvrage de ce dernier en y adaptant toutefois un nouvel ordre. (T.)

GARDANNE (Charles-Pierre-Louis de), né à Paris le 12 novembre 1788, reçu docteur en médecine à la Faculté de cette ville en juillet 1812, a écrit :

Avis aux femmes qui entrent dans l'âge critique. Paris, 1812, in-4°.
L'auteur a développé et publié postérieurement cet opuscule sous le titre :
De la ménespausie. Paris, 1816, in-8°. - *Ibid.* 1821, in-8°.
Cet ouvrage, qui contient une foule de hors-d'œuvres, ne renferme pas tout ce qu'il devait contenir sur le sujet que l'auteur avait en vue, et ce sujet est encore à traiter. (T.)

GARDANNE (Joseph-Jacques de), docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, naquit à la Ciotat en Provence. Ce médecin, qui avait d'abord reçu le grade de docteur à Montpellier, s'occupa d'une manière toute particulière du traitement des maladies vénériennes, considérées dans la classe des artisans, et l'on a dit, avec juste raison, que les ouvrages publiés par lui, sont autant de preuves irrécusables de son extrême bienfaisance. Il était membre des Académies de Montpellier, de Nancy, de Marseille et de Dijon. Il était aussi médecin du bureau des nourrices, et de deux maisons de santé de Paris. Ce médecin nous a laissé les ouvrages suivans :

Observations sur la meilleure manière d'inoculer la petite-vérole. Paris, 1767, in-12.
Mémoire dans lequel on prouve l'impossibilité d'anéantir la petite-vérole. Paris, 1768, in-8°.
Conjecture sur l'électricité médicale. Paris, 1768, in-12.
Ouvrage à la suite duquel, et comme en faisant partie, on trouve des recherches sur la colique métallique.
Traduction et commentaire sur la putréfaction animale, par Becker, Pringle et Gaber. Paris, 1769, in-12.
Recherches pratiques sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes. Paris, 1770-1775, in-8°.
Cet ouvrage a été traduit en allemand en 1771.
Mémoire sur l'insuffisance et le danger des lavemens anti-vénériens. Paris, 1770, in-8°.

Moyens certains et peu coûteux de détruire le mal vénérien. Paris, 1772, in-8°.

Méthode sûre et facile de guérir les maladies vénériennes. Paris, 1773, in-12.

Gazette de santé depuis juillet 1773 jusqu'en 1776.

Eloge historique de Théophile Bordeu. Paris, 1777.

Catéchisme sur les morts apparentes, dites asphyxies. Paris, 1774. - *Ibid.* 1781, in-8°. - Dijon, 1783, in-8°.

Almanach de santé. 1774.

Détail de la nouvelle direction du bureau des nourrices de Paris. 1775, in-12.

Secret des Suttons dévoilé, ou l'inoculation mise à portée de tout le monde. Paris, 1776.

Traité des mauvais effets de la fumée de la litharge, traduit du latin de Samuel Stockhausen, médecin des ducs de Brunswick et de Lunébourg, pour servir à l'histoire des maladies des artisans. Paris, 1776, in-12.

Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux. Paris, 1783, in-8°.

Maladies des créoles en Europe, avec la manière de les traiter. Paris, 1784.

L'auteur y a joint des observations sur les maladies des gens de mer, et sur quelques autres plus fréquemment observées dans les pays chauds. (T.)

GARDIEN (Claude-Martin), docteur en médecine de la Faculté de Paris, né à Target, dans le Berri, le 14 juillet 1767, fit ses études au collége de Bourges, où il professa ensuite la physique et les mathématiques. Vers la fin de 1791, il commença l'étude de la médecine à l'hôpital de Clermont, où il resta deux ans, puis il vint à Paris, et y soutint sa thèse en 1799. Fixé dans cette capitale, M. Gardien s'y livra à la pratique des accouchemens, et ouvrit des cours publics d'accouchemens, et de maladies des femmes et des enfans. En 1811, la Faculté de médecine de Paris mit au concours la chaire de Baudelocque : M. Gardien qui, par ses talens et ses nombreux services rendus à l'enseignement, figurait parmi les concurrens dont les droits étaient le mieux fondés, n'obtint pas la chaire, mais il déploya de grandes connaissances dans ce concours, et sa réputation s'accrut. On regrette que, depuis cette époque, il n'ait pas continué des cours qu'il savait rendre si instructifs. On a de lui :

Examen des effets que produisent, sur l'économie animale, les qualités physiques de l'air, soit essentielles, soit accidentelles et variables. Paris, an VII, in-8°.

C'est le sujet traité par M. Gardien lors de sa réception au doctorat. L'autre thèse, soutenue par M. Gardien à l'époque du concours pour la chaire d'accouchemens, et dont le sujet fut tiré au sort, a pour titre :

Du toucher. Paris, 1811, in-4°.

Excellente monographie.

Traité complet d'accouchemens et des maladies des filles, des femmes et des enfans. Paris, 1807, 4 vol. in-8°. - 2e édition revue et augmentée, *Ibid.* 1816, 4 vol. in-8°.

Dans cet ouvrage, qui est complet, et qui peut tenir lieu de tout ce

qui a été écrit sur le même sujet, au moins pour les élèves, se trouvent entièrement fondus divers mémoires sur quelques points de l'art des accouchemens qui avaient fait l'objet des recherches de l'auteur. (s.)

GARDIN (Louis du), connu aussi sous les noms de *Gardinius* et de *Hortensius*, était de Valenciennes. Il prit le grade de docteur en médecine à Douai, et enseigna pendant vingt-huit années dans les écoles de cette Université. L'époque de sa mort n'est pas connue : on sait seulement qu'il n'existait plus en 1638, puisqu'à cette époque Jacques Briffault fit imprimer un ouvrage qu'il n'avait pas eu le temps de publier lui-même. Ses écrits lui procurèrent quelque célébrité, notamment celui qu'il dirigea contre l'opinion que Thomas Fyens avait émise touchant la question si oiseuse de l'époque à laquelle l'ame s'introduit dans le corps du fœtus. Louis du Gardin était fils de Jérôme du Gardin, médecin également, auteur d'un commentaire sur le Traité des eaux, des airs et des lieux d'Hippocrate. Ses propres ouvrages portent les titres suivans :

Alexiloemos, sive de pestis naturâ, causis, signis prognosticis et curatione epitome. Douai, 1617, in-8°. - *Ibid.* 1631, in-12.

De animatione fœtûs, in quâ ostenditur quod anima rationalis antè organisationem non infundatur. Douai, 1623, in-8°.

Cet ouvrage est un de ceux qu'il écrivit contre Thomas Fyens dans lequel la question qu'il se propose reste tout aussi irrésolue qu'auparavant.

Manuductio ad omnes medicinæ partes, seu institutiones medicinæ. Douai, 1626, in-8°.

Manuductio ad pathologiam, sive Institutionum medicinæ pars altera. Douai, 1626, in-8°.

Anima rationalis restituta in integrum. Douai, 1629, in-8°.

Medicamenta purgantia simplicia et composita, selecta, usitata et sufficientia, Remedium erroris in ponderibus medicis. Douai, 1631, in-12.

Circumstantiæ et tempora de variis venis pleuritidis ratione secundis, inter varios medicinæ proceres litè dirimentia. Douai, 1632, in-4°.

Institutionum medicinæ liber tertius, sive subsidiaria medicina. Douai, 1638, in-4°.

Cet ouvrage a été publié, après la mort de l'auteur, par les soins de Jacques Briffault, médecin de Douai. (o.)

GARELLI (Nicolas-Pie de), né à Bologne en 1670, était fils de Jean-Baptiste Garelli, célèbre médecin de cette ville, que l'empereur Léopold fit venir auprès de lui à Vienne, où il mourut, le 15 décembre 1732, dans un âge fort avancé. Garelli fut l'un des disciples de Sbaraglia. Ayant été agrégé, en 1696, à la Faculté de médecine de Vienne, il fut choisi, en 1705, par l'archiduc Charles, pour l'accompagner dans ses voyages, durant lesquels il eut l'occasion de guérir le roi de Portugal d'une maladie grave, ce qui lui valut la décoration de l'ordre du Christ. A son retour en Allemagne, il fut nommé premier médecin de l'empereur; en 1720, membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Calligènes*, et,

en 1723, directeur de la Bibliothèque de Vienne. Il mourut le 21 juillet 1739, laissant quelques lettres qu'on peut lire tant dans le Journal des savans, que dans la collection de Beyschlag, et de plus un petit ouvrage intitulé :

Hieronymi Sbaragli scepsis de viviparâ generatione. Vienne, 1696, in-8°. (o.)

GARENCIÈRES (Théophile de), né à Paris, prit, à l'âge de vingt ans, le grade de docteur en médecine à l'Université de Caen, vers l'an 1635, et passa ensuite en Angleterre. Là il abjura la religion de ses pères, et, en 1657, il se fit agréger à l'Université d'Oxford. Il s'établit alors à Londres, où il devint médecin de l'ambassadeur de France. La fortune ne lui sourit pas, car il mourut vers 1670, dans cette ville, accablé sous le fardeau de la pauvreté. L'un de ses descendans pratiquait la médecine à York, il y a une vingtaine d'années. Ses ouvrages sont :

Angliæ flagellum, sive tabes anglica numeris omnibus absoluta. Londres, 1647, in-12.

A miste cast into the treasury of the famous city of London, being a brief and methodical discourse of the nature, causes, symptoms, remedies and preservation from the plague in thes calamitous year. Londres, 1665, in-8°.

The admirable virtues of the true and genuine tinctur of coral. Londres, 1668, in-8°.

The prophecies or pronostics of Michel Nostradamus, physician to Henry II. Francis II, and Charles IX, Kings of France. Londres, 1672, in-fol. (z.)

GARENGEOT (René-Jacques-Croissant de) naquit à Vitré, petite ville de la Bretagne, le 30 juillet 1688. Son père, qui était chirurgien royal, et chargé des hôpitaux de cette ville, l'initia aux élémens de la chirurgie. Après avoir terminé ses humanités, acquis le titre de maître ès-arts, rempli pendant cinq ans les fonctions de chirurgien, soit à Angers, soit dans les hôpitaux de la marine, et fait deux campagnes sur mer, Garengeot vint à Paris en 1711. La médiocrité de sa fortune l'obligea de se loger chez un chirurgien que l'on tolérait dans l'intérieur de l'École de médecine, et qui se livrait à l'exercice de la chirurgie ministrante et de la barberie. S'adonnant avec ardeur aux travaux anatomiques, distingué par Winslow qui l'honora de leçons particulières, assidu près de Méry et de son successeur Thibaut, dont il suivait la pratique à l'Hôtel-Dieu, et dirigé dans le monde par Arnaut, Garengeot profita des exemples et des instructions de ces grands maîtres. Il avait fréquenté avec avantage les cours des plus illustres professeurs de l'Ecole de médecine. Cependant il serait demeuré sans titre légal, n'exerçant que sous l'autorité précaire d'un privilège,

si Mareschal, qui l'avait distingué, ne lui eût fait accorder, sans rétribution, le grade de maître en chirurgie. Garengeot, déjà connu par plusieurs ouvrages et par des cours publics consacrés à cette science, se livra dès-lors à l'enseignement de l'anatomie; il vit sa réputation faire des progrès rapides, et les portes de la Société royale de Londres lui furent ouvertes en 1728. Il devint ensuite démonstrateur royal aux Ecoles de chirurgie, conseiller et chirurgien ordinaire du roi au Châtelet. A la création de cette Académie royale qui fit faire tant de progrès à l'art qu'il cultivait, Garengeot en fut nommé membre et commissaire pour les extraits. Il obtint enfin, en 1742, le titre de chirurgien-major du régiment du roi, et fit avec ce corps plusieurs campagnes, durant l'une desquelles il mourut à Cologne en 1759, à la suite d'une attaque d'apoplexie.

Garengeot, artisan de sa fortune, ne devant rien qu'à ses travaux, était un chirurgien plus solide que brillant. Vivant à l'époque la plus recommandable de la chirurgie moderne, il occupa un rang distingué parmi les hommes les plus illustres de ce temps, tels qu'Arnaut, Méry, Lamartinière, Petit, Le Dran, Morand, Lapeyronie, Mareschal, Lafaye, Foubert, Hévin. Pénétré de la dignité de la profession qu'il avait embrassée, Garengeot défendit avec ardeur les droits des chirurrurgiens que des rivaux jaloux s'efforçaient d'opprimer. Ses travaux portent en général l'empreinte d'une certaine originalité. Marchant sur les traces de Scultet, la collection des instrumens qu'il décrivit est une des plus complètes que nous possédions. Sans avoir inventé la clé dentaire, il en perfectionna la construction, et son nom demeura attaché à cet instrument. En chirurgie, il rappela des préceptes importans, relatifs aux cas qui nécessitent l'application du trépan, et au procédé opératoire le plus méthodique pour exécuter cette opération. La fistule lacrymale, les polypes des fosses nasales, le bec-de-lièvre, la hernie étranglée, l'hydrocèle, l'empyème, sont autant de lésions sur la guérison desquelles il présenta des observations judicieuses, en même temps qu'il modifia la plupart des opérations qu'elles réclament. Il proscrivit, l'un des premiers, dans l'amputation du sein cancéreux, la pratique barbare de traverser d'abord la tumeur avec des aiguilles armées de fils cirés. Le *retinaculum* lui paraissait inutile, et il pratiquait la ligature des artères, à la suite des amputations à lambeaux, d'après la méthode de Verdier et Sabourin. Dans les plaies des intestins, il préférait la suture du pelletier à celle à points noués. En pratiquant la ponction abdominale, il évacuait tout le liquide à la fois, et faisait usage de cette compression que les Anglais se sont, en quelque sorte, appropriée, et à laquelle ils ont attaché le nom d'A. Monro. Avec un juge-

ment droit, une indépendance remarquable d'esprit, un amour ardent pour les progrès de la chirurgie, il manqua à Garengeot cette réflexion qui mûrit les idées, cette philosophie qui analyse les faits, cette patience qui complète et perfectionne les ouvrages La critique lui reproche, avec quelque raison, une jactance et une présomption peu communes, ainsi qu'une crédulité qui lui fit admettre, comme à tant d'autres, les observations les plus invraisemblables. Il n'indiqua pas toujours les auteurs des procédés nouveaux qu'il décrivait. Il écrivit beaucoup, et peu d'hommes furent censurés avec autant d'amertume et de violence. Mais, sans accorder une trop grande attention aux satires dont il était l'objet, Garengeot continua ses travaux, et força ses adversaires et ses ennemis eux-mêmes à lui accorder des éloges. Ses écrits contiennent des documens précieux concernant les progrès de la chirurgie pendant les dernières années du dix-septième et la première moitié du dix-huitième siècles.

Indépendamment de plusieurs Mémoires et Observations que Garengeot publia dans les recueils de l'Académie royale de chirurgie et de l'Académie des sciences, on a de ce praticien laborieux les ouvrages suivans :

Traité des opérations de chirurgie. Paris, 1720, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1749, 3 vol. in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1723, in-8°. - en allemand, Berlin, 1733, in-8°.

Traité des instrumens de chirurgie les plus utiles. Paris et La Haye, 1723, 2 vol, in-12. - *Ibid.* 1725, in-12. - *Ibid.* 1729, in-12. - Trad. en allemand, Berlin, 1729, in 8°.

Myotomie humaine et canine, ou la manière de disséquer les hommes et les chiens ; suivie d'une myologie, ou histoire abrégée des muscles. Paris, 1724, 1728, 1750, 2 vol. in-12.

Splanchnologie, ou Traité d'anatomie concernant les viscères. Paris, 1728, in-12. - *Ibid.* 1739, in-12. - *Ibid.* 1742, in-12. - Trad. en allemand, Berlin, 1733, in-8°.

On trouve à la fin de cet ouvrage une *Dissertation sur l'origine de la chirurgie et de la médecine, sur l'union de la médecine et de la chirurgie, et sur le partage de ces deux sciences*. Garengeot ne défend pas très-habilement, dans cet opuscule, la cause qu'il avait embrassée.

De l'opération de la taille par l'appareil latéral, ou la Méthode de frère Jacques, corrigée de tous ses défauts. Paris, 1730, in-12.

Cet ouvrage ne renferme aucune idée propre à l'auteur; il est destiné à rappeler l'histoire de la méthode latéralisée. (L.-J. BÉGIN)

GARET (HENRI), de Louvain, étudia la médecine dans l'Université de cette ville, ainsi qu'en Italie, prit le grade de docteur à Padoue, et revint aussitôt après dans les Pays-Bas, où il pratiqua l'art de guérir à Bruxelles, pendant quelque temps. L'archevêque, électeur de Mayence, l'ayant nommé son premier médecin, il se rendit auprès de ce prince, à la mort duquel, en 1601, il revint dans sa ville natale. Lui-même mourut le 5 avril de l'année suivante. Il n'a laissé qu'un recueil de consultations sur la goutte, portant pour titre :

De arthritidis præservatione et curatione, clarorum, doctissimorumque nostræ ætatis medicorum consilia. Francfort, 1592, in-8°. (o.)

GARIDEL (Pierre-Joseph), né à Manasque le 1[er] août 1659, et mort en 1737, s'adonna spécialement à l'étude des plantes, et remplit avec distinction une chaire de botanique qu'il avait obtenue à l'Université d'Aix. Quoiqu'il ait rendu peu de services à la science, puisqu'il ne s'occupa que des végétaux du midi de la France, à la recherche desquels les Bauhins, Lobel, Richer de Belleval et Barrelier avaient déjà consacré une partie de leurs herborisations, cependant il en fit connaître quelques-uns dont personne n'avait encore parlé, et sous ce rapport il mérita l'honneur que Tournefort lui fit en attachant son nom à un genre de plantes (*Garidella*) de la famille des renonculacées. Le seul ouvrage qu'il ait livré à l'impression a pour titre :

Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix et dans plusieurs autres endroits de la Provence. Aix, 1715, in-fol. - Paris, 1723, in-fol.

L'édition de Paris ne diffère de celle d'Aix que par un nouveau titre substitué à l'ancien. Garidel a rangé par ordre alphabétique les plantes qu'il a décrites. Le premier, il a donné la figure de l'*euphrasia viscosa*, de la *quercus coccifera* et de l'*iberis linifolia*. En parlant du chêne à cochenille, il décrit l'insecte que cet arbre nourrit, et qui est si précieux sous le rapport de l'art tinctorial. Les planches sont au nombre de cent, et assez bonnes. L'ouvrage fut imprimé et gravé aux frais de la province. (z.)

GARIOPONTUS, dont on trouve le nom écrit de plusieurs manières différentes, *Garioponto*, *Garione Ponto*, *Garimpotus*, *Gariponus*, *Garnipulus*, *Guaripotus*, *Warmipotus*, *Warimpotus*, *Recimpotus*, etc., médecin de l'Ecole de Salerne, vivait au onzième siècle, et professait les principes de la secte méthodique. Nous ne savons rien absolument de son histoire. Les ouvrages qui nous restent sous son nom, ont été tirés en grande partie des écrits de Théodore Priscien ; le style en est barbare, et le mélange des mots grecs, arabes et latins en rend la lecture fatigante. Reynesius conjecture que cet écrivain fut l'auteur du traité de *Dynamidiis*, attribué faussement à Galien ; c'est dans ce livre qu'on trouve les plus anciennes traces de l'art prétendu d'apprécier les facultés des substances médicinales d'après leur couleur et leur figure.

De morborum causis, accidentibus et curationibus libri VIII. Lyon, 1516, in-4°. - Bâle, 1536, in-8°.

Passionarius Galeni de ægritudinibus à capite ad pedes. Lyon, 1526, in-4°.

Ad totius corporis ægritudines remediorum praxeos libri V. Bâle, 1531, in-4°. (z.)

GARMANN (Chrétien-Frédéric), natif de Mersebourg, dans la Misnie, vint au monde le 19 janvier 1640, et mourut

le 15 juillet 1708. Il se contenta du titre modeste de licencié en médecine, ce qui ne l'empêcha pas de devenir médecin pensionné de la ville de Chemnitz, et membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature. Il a communiqué à cette compagnie, qui les a publiés, une foule de faits extrrordinaires, incroyables, qui attestent sinon sa mauvaise foi, du moins l'excès de sa crédulité. Telle est, par exemple, l'histoire d'un homme qui vomit deux petits chats blancs. Garmann était fort érudit, mais dénué de discernement, de goût et de jugement; il admettait sans examen tout ce qu'il trouvait dans les livres, et ignorait jusqu'aux notions les plus simples de la critique. On peut juger d'après cela du mérite de ses ouvrages, qui ne sont, à la lettre, qu'un tissu de citations, bien ou mal cousues les unes à la suite des autres :

Dissertatio de nutritione infantum ad vitam longam. Léipzick, 1667, in-4°.

Dissertatio de gemellis et partu numeratiore. Léipzick, 1667, in-4°.

De miraculis mortuorum l. III, præmissa et dissertatio de cadavere et miraculis in genere. Léipzick, 1670, in-4°. - Dresde, 1709, in-4°.

La seconde édition, considérablement augmentée, a été mise au jour par le fils de l'auteur, Emmanuel-Frédéric Garmann, médecin pensionné à Schneeberg.

Homo ex ovo, seu de ovo humano dissertatio. Chemnitz, 1672, in-4°.

Ovologia curiosa ortum corporum naturalium ex ovo demonstrans. Zwickau, 1691, in-4°.

Epistolaria centuria. Rostock, 1714, in-8°.

Publié par le fils de Garmann, Emmanuel-Henri, qui occupait la place de médecin pensionné de la ville de Schneeberg. (I.)

GARMERS (JEAN), né à Hambourg le 19 septembre 1628, étudia la médecine à l'Université de Helmstaedt, et s'appliqua dans le même temps à l'histoire, ainsi qu'à la politique. Ensuite il vint passer deux ans à Paris, et en resta trois à Padoue, où le titre de docteur lui fut conféré. A son retour en Allemagne, l'étendue de ses connaissances lui procura bientôt une grande célébrité, et lui valut le titre de médecin de la cour de Lauenbourg. En 1672, il fut nommé premier médecin de la ville de Hambourg, et quelque temps après médecin de l'électeur de Brandebourg. Il mourut le 29 mai 1700. Moller lui attribue plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous nous contenterons de citer le suivant :

Orationes de theriacá. I. Hambourg, 1678; II, 1679; III, 1680, in-4°. (Z.)

GARNEFELD (GEORGES), médecin de Paderborn, fit un voyage en Palestine, en Egypte et au mont Sinaï, contrées dont il a dressé une carte. Etant entré, en 1599, dans l'ordre des chartreux à Cologne, il fut, quelque temps après, envoyé à

Trèves, où il mourut le 27 avril 1637, à l'âge de soixante et dix ans. Nous passons sous silence les titres de ses ouvrages, dont aucun n'est relatif à l'art de guérir. (z.)

GARNET (Thomas), né près de Kirkby-Lonsdale, à Casterton, dans le West-Moreland, et mort à Londres le 28 juin 1802, fut placé, dès l'âge de quinze ans, chez un chirurgien-apothicaire, pour y faire son apprentissage. Cet homme, qui avait beaucoup d'instruction, et qui était très-versé dans la connaissance des sciences exactes, lui inspira le goût de l'étude, et travailla, non sans succès, à sa première éducation. Le jeune Garnet s'adonna d'une manière spéciale à la chimie, et dans le même temps il suivit, à l'Université d'Edimbourg, les cours du célèbre Brown, dont il embrassa la doctrine avec un véritable enthousiasme. En 1788, il se fit recevoir docteur en médecine, et après avoir suivi pendant quelque temps la pratique des médecins des hôpitaux de Londres, il vint exercer sa profession à Bradford, dans le comté d'York, où il donna, dans le même temps, des leçons particulières sur la chimie et la physique. De là il alla fixer sa résidence, en 1791, à Knaresborough. Quatre ans après, il se disposait à passer en Amérique, et en attendant le départ du vaisseau qui devait l'y conduire, il faisait un cours de chimie à Liverpool, lorsqu'encouragé par le snccès de ses leçons, qu'on l'avait engagé à répéter à Manchester, il abandonna son projet, et demanda une chaire à Glascow, qui lui fut accordée en 1796. La réputation qu'il acquit dans ce nouveau poste ne put l'y fixer, car il l'abandonna, en 1799, pour la place de professeur de physique, de chimie et de mécanique à Londres, à laquelle des contrariétés le firent bientôt renoncer. Dès-lors il prit la résolution de ne plus accepter aucun emploi dans l'enseignement public, et de faire, pour son propre compte, des cours de zoonomie et de botanique, qui, joints à une pratique assez étendue, ne lui laissèrent plus un seul instant disponible. Une fièvre typhode l'enleva au moment où il venait d'être nommé médecin d'un dispensaire. Ses ouvrages sont intitulés :

De visu, an inaugural dissertation. Edinbourg, 1788, in-8°.

Experiments and observations on the crescent water at Harrogate. Edinbourg, 1781, in-8°.

Treatise on the mineral waters of Harrogate, containing the history of these waters their chemical analysis, medical properties, and plain directions for their use. Edinbourg, 1792, in-8°.

Outlines of a course of lectures on chemistry. Londres, 1797, in-8°.

A lecture on the preservation of health. Londres, 1797, in-8°.

Observations on a tour through the highlands and part of the western isles of Scotland, particularly Staffa and Icolmkill; to which are added a description of the falls of the Plyde, of the country round Moffat, and an analysis of its mineral waters. Londres, 1800, 2 vol. in-4°.

Trad. en allemand, par L.-T. Kosegarten, Lubeck et Léipzick, 1802, 2 vol. in-8°.
Ouvrage orné de cinquante planches gravées à l'aquarelle.
Outlines of a course of lectures on chemistry, delivered at the royal institut of Great-Britain. Londres, 1801, in-8°.
A lecture on the preservation of health, being a popular illustration of the Brunonian doctrine. Londres, 1801, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1802, in-8°.
Popular lectures on the zoonomia. Londres, 1806, in-4°.
Garnet a inséré divers Mémoires parmi ceux de la Société de Manchester, dans les Commentaires de médecine de Duncan, dans les Annales de médecine du même, et dans le *Monthly Magazin.* (I.)

GARNIER (Pierre), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, né à Lyon, était médecin agrégé au Collége de cette ville. La réputation qu'il s'était acquise dans la pratique de son art le fit appeler, par les habitans de Ville-Franche, en Beaujolais, afin d'arrêter les progrès d'une maladie pestilentielle qui moissonnait un grand nombre de personnes, et dont il fut lui-même la victime en 1710. On a de lui :

Formulaire latin et français à l'usage de l'Hôtel-Dieu de Lyon, auquel il a ajouté un *Traité pratique de la vérole*, lors de la publication de la seconde édition en 1699, in-12. - avec des augmentations, Lyon, 1726. - *Ibid.* 1730, in-12. - Paris, 1764, in-12.
Examen de la lettre de M. Rhodes. Lyon, 1681, in-4°.
Apologie sur le dialogue satyrique de Néophile et de Mistagogue. Lyon, 1691, in-4°.
Dissertation sur la baguette. Lyon, 1692, in-12.
Histoire de la maladie et de l'ouverture du corps de M. Seve. Lyon, 1695, in-12.
Garnier (*Laurent*). On a de lui:
Observations pratiques sur les fièvres intermittentes. Lyon, 1745, in-8°.
Garnier (*G.*) est connu seulement pour avoir publié quelques Mémoires sur la vaccine. (B. et L.)

GARSAULT (François-Alexandre de), né en 1673, mourut en 1778, atteint de paralysie. L'hippiatrique fut le principal objet de ses études, mais il cultiva en même temps l'histoire naturelle, la mécanique, les arts et la littérature. Il devint capitaine des haras et membre de l'Académie des sciences. Ses ouvrages sont peu remarquables pour la plupart, et n'ont guère d'autre mérite que d'avoir été mis au jour uniquement dans des vues d'utilité générale. Outre une traduction française de l'Anatomie générale du cheval, composée en anglais par Snap (Paris, 1733, in-4°. - *Ibid.* 1737, in-4°.), il a publié :

Le nouveau parfait maréchal, ou Connaissance générale et universelle du cheval. La Haye, 1741, in-4°. - Paris, 1805, in-8°.
Le guide du cavalier. Paris, 1769, in-12. - Trad. en allemand, Berlin, 1770, in-8°.
Traité des voitures. Paris, 1756, in-4°.
Faits et causes célèbres et intéressantes. Amsterdam, 1757, in-12.
Abrégé de la volumineuse compilation, en vingt volumes, publiée par

François Gayot de Pitaval. On y remarque surtout de grands détails sur les différens genres de supplice. Le style en est peu agréable, et la lecture peu attrayante.

Notionnaire ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile dans les connaissances acquises depuis la création du monde. Paris, 1761, in-8°. – *Ibid.* 1804, 2 vol. in-8°. – *Ibid.* 1807, in-8°.

La seconde et la troisième éditions de cette compilation ont été publiées par Moustalon qui a refondu entièrement l'original, depuis longtemps condamné à l'oubli, et l'a considérablement augmenté. La dernière porte le titre d'*Encyclopédie des jeunes gens.*

L'art du paulmier-raquetier. Paris, 1760, in-fol.

L'art du perruquier, du baigneur, etc. Paris, 1767, in-fol.

L'art du cordonnier. Paris, 1767, in-fol.

L'art du tailleur. Paris, 1769, in-fol. – Trad. en allemand, Berlin, 1788, in-4°.

L'art du bourrelier et du sellier. Paris, 1774, in-fol.-Trad. en allemand, Berlin, 1790, in-4°.

Figures des plantes et animaux d'usage en médecine. Paris, 1764, in-8°. – *Ibid.* 1767, 5 vol. in-8°.

Recueil de sept cent trente planches, contenant les figures de sept cent dix-neuf plantes et de cent trente-quatre animaux, dessinées et gravées avec soin, mais qui laissent beaucoup à désirer sous le rapport botanique. La première édition était sans texte. On les a adaptées au Dictionaire de matière médicale de Delabeyrie et Goulin (Paris, 1733, 8 vol. in-8°. – *Ibid.* 1793, 8 vol. in-8°.). Plusieurs ouvrages du même genre avaient déjà diminué de beaucoup leur importance, lorsque la *Flore médicale* est venue les plonger dans un oubli total; elles n'avaient sur cette dernière que l'avantage d'offrir les figures des animaux usités en médecine; la *Faune médicale* que publie M. Hipp. Cloquet va le leur enlever aussi. (J.)

GARTH (Samuel), médecin et poète anglais, était issu d'une ancienne famille du comté d'York. Il fit ses études à Cambridge, où il fit marcher de front la médecine et les belles-lettres, et prit le grade de docteur le 7 juillet 1691. L'année suivante, il fut admis au nombre des membres du Collége de Londres. Depuis 1688, cette compagnie travaillait à l'établissement d'un dispensaire, qu'entravaient des obstacles de mille espèces à chaque instant renouvelés. Garth, qui se montra l'un des plus chauds partisans de cette utile institution, et qui, en 1694 et 1695, fit tous ses efforts pour triompher de l'opposition des pharmaciens, s'attira la haine de ces derniers, et même le ressentiment de quelques-uns de ses confrères. Voulant à la fois se venger d'eux, et démasquer leurs vues intéressées, il imagina de les tourner en ridicule, ce qu'il fit avec autant d'esprit que de talent dans un poème héroï-comique, en six chants, intitulé: *The dispensary* (Le dispensaire). Ce poème, écrit dans le goût du Lutrin de Boileau, parut en 1699. Les Anglais le goûtèrent tellement qu'il eut trois éditions dans l'espace de quelques mois. Garth publia la sixième en 1706; elle est augmentée de descriptions et d'épisodes nouveaux. L'enthousiasme pour cette production littéraire, dont le sujet est une bataille livrée entre les médecins et les pharmaciens, se refroidit cependant peu à peu.

Johnson la juge d'une manière sévère en disant que si l'auteur n'est jamais au-dessous de la médiocrité, il s'élève rarement au-dessus. L'opinion de ce critique célèbre doit sans doute l'emporter sur celle de Voltaire, qui est plus favorable à Garth. Le *Dispensaire* a les défauts et les qualités du genre anglais; les idées y sont pleines de finesse et les pensées de profondeur, mais la composition est fort irrégulière, car des digressions déplacées font à chaque instant perdre le sujet de vue; les descriptions sont aussi riantes et pleines de fraîcheur, mais beaucoup trop chargées. On a imité ainsi le début de ce poème:

> Muse, raconte-moi les débats salutaires
> Des médecins de Londres et des apothicaires,
> Contre le genre humain si long-temps réunis.
> Quel dieu pour nous sauver les rendit ennemis?
> Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
> Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades?
> Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
> La seringue en canon, la pilule en boulet?
> Ils connurent la gloire; acharnés l'un sur l'autre,
> Ils prodiguaient leur vie, et nous laissaient la nôtre.

En 1697, Garth prononça, suivant l'usage, un discours commémoratif de la grande découverte de Harvey, dans lequel il attaqua impitoyablement tous les genres de charlatanisme, et les accabla d'épigrammes mordantes. Ses talens poétiques, son esprit cultivé, ses manières agréables, et son dévouement au parti des Whigs, lui procurèrent des protecteurs puissans, et lui ouvrirent les meilleures maisons de Londres, de sorte que bientôt il jouit d'une pratique fort étendue, et de toutes les faveurs de la fortune. Au reste, il se fit pardonner ses succès par sa générosité et ses nobles sentimens. Ce fut lui qui, en 1701, indigné de voir le corps de Dryden délaissé honteusement, ouvrit une souscription pour fournir aux frais de l'enterrement de ce grand poète, dont il suivit la dépouille mortelle jusqu'à l'abbaye de Westminster, où elle fut déposée. Garth était membre du fameux club de Kit-Kat, établi en 1703, et qui se composait d'hommes connus par leur attachement à la maison d'Hanovre. Georges 1er, à son avénement au trône, le créa chevalier, le nomma son médecin, et lui accorda le titre de premier médecin de l'armée. Il mourut le 18 janvier 1718. Addisson fut son ami, et il encouragea les talens naissans de Pope, qui parle avantageusement de lui, dans plusieurs endroits de ses ouvrages. On doit dire à sa gloire qu'attaché au lord Godolphin et au duc de Marlborough, il leur resta fidèle dans leur disgrâce. Outre le *Dispensaire*, qui est son principal ouvrage, il a composé divers petits poèmes, et publié, en 1717, une édition des Métamorphoses d'Ovide, dans laquelle la préface, la

traduction du quatorzième livre et celle de l'histoire de Cippus, au quinzième, sont de lui. Son désintéressement était tel qu'on a dit de lui qu'aucun médecin ne savait mieux son état, ni moins son métier. La première partie de cet éloge nous paraît exagérée, car Garth fit des études assez courtes, il mena une vie très-dissipée, et la médecine ne lui est pas redevable du plus mince opuscule : on sait que les connaissances médicales sont ce dont un médecin a le moins besoin pour réussir dans le monde, où l'esprit et les manières passent avant la science et le talent. (J.)

GARZIA (Marc), chirurgien de l'hôpital-général de Madrid, a laissé :

Honor de la medicina, y aplauso de la cirugia Castellana.
La flema de Pedro Hernandez.
Ces deux ouvrages ont été publiés à Madrid en 1657, in-8°.
(B. et L.)

GASC (Jean-Charles), né à Cahors, élève de l'Ecole de Paris, prit le bonnet de docteur en 1801, et depuis il a suivi les armées françaises en Allemagne, en qualité de médecin; il est actuellement médecin ordinaire à l'hôpital militaire du Gros-Caillou. On a de lui :

Dissertation sur la maladie des femmes, à la suite des couches, connue sous le nom de fièvre puerpérale. Paris, 1801, in-8°.
Cette dissertation, dans laquelle l'auteur démontre la véritable nature de cette prétendue fièvre, mérite d'être lue.
M. Gasc a établi, le premier, la distinction du rhumatisme musculaire et du rhumatisme fibreux, adoptée par M. Pinel; il a traduit l'ouvrage de Hildenbrand sur le typhus contagieux (Paris, 1811, in-8°.), et avec le docteur Breslau celui de Schnurrer sur les épidémies (Paris, 1815, in-8°.). A la suite de cette traduction, M. Gasc a placé une histoire de l'épidémie de fièvre typhoïde qu'il avait observée à Wilna en 1812.
On a encore de lui, outre de nombreux articles dans les Annales cliniques de Montpellier, dans le Journal général de médecine et dans la Bibliothèque médicale : Mémoire sur la plique polonaise (Paris, 1816), dans le premier volume des Mémoires de la Société de médecine de Paris. (S.)

GASSER (Achille-Pirminius), en latin *Gasserus*, fils d'un chirurgien de l'empereur Maximilien Ier, nommé Ulric Gasser, naquit à Lindau, dans la Souabe, le 3 novembre 1505. En 1522, il se rendit à Wittemberg, pour y entendre Luther et Mélanchthon. De là il partit pour Vienne. En 1527, il visita l'Université de Montpellier, et l'année suivante, il prit le grade de docteur en médecine à Avignon. A son retour en Allemagne, il pratiqua l'art de guérir d'abord à Feldkirchen, puis à Augsbourg, où il mourut en 1577, le 4 décembre. Plusieurs princes

le consultèrent non-seulement à titre de médecin, mais encore sur des questions de théologie et de politique, sciences qu'il avait également cultivées. Lié avec le fameux théologien Flacius, ou mieux Mathien Francowitz, il l'aida de sa plume et de son crédit dans les discussions religieuses qu'il eut à soutenir. On peut consulter, pour de plus amples détails, sa vie écrite par Jacques Brucker, et insérée dans les Aménités littéraires de Schelhorn. Nous n'indiquerons ici, parmi ses nombreux ouvrages, que ceux qui ont rapport à la médecine :

Einfaeltiger und gegruendeter Bericht, wie maenniglich sich in pestilentischen Uebergang mit Arzneyen und anderer Lybsnot halten soll. Nuremberg, 1554, in-4°.

Aphorismorum Hippocratis methodus nova, studio Gasp. Wolfii Tiburini in lucem data. Saint-Gall, 1584, in-8°.

Curationes et observationes medicæ. Augsbourg, 1668, in-4°.

Epistola medica ad Conrad. Gesnerum; dans les Lettres de Conrad Gesner (Zurich, 1577, in-4°.).

Collectanea practica et experimenta propria; dans les *Consilia medica* de G.-J. Welsch (Ulm, 1676, in-8°.)

Historia de gestatione fœtûs mortui; dans les *Medicinæ observationes* de Rembert Dodoens. (o.)

GASSNER (Jean-Joseph), célèbre thaumaturge et imposteur du siècle dernier, naquit, le 20 août 1727, à Bratz, près de Bludenz, dans la Souabe, sur les frontières du Tyrol. La nature n'avait rien fait pour lui, et ni ses parens, ni ses premiers maîtres ne s'y prirent de manière à réparer les torts qu'elle avait eus envers lui, de sorte qu'il serait demeuré inconnu au monde littéraire et politique sans une de ces circonstances heureuses qui se présentent quelquefois aux charlatans, et dont il est rare qu'il ne se trouve pas, même chez les peuples les moins éclairés, quelqu'un capable de les faire tourner à son profit.

Gassner fit, sans éclat, ses études premières à Inspruck et à Prague, reçut les ordres ecclésiastiques, et obtint, en 1758, la cure de Kloesterle, dans le pays des Grisons. Depuis une quinzaine d'années il y remplissait ses modestes fonctions dans la plus profonde obscurité, lorsque le bruit se répandit tout à coup qu'il avait le pouvoir de guérir toutes les maladies par la simple apposition des mains, et qu'il procurait la santé aux malades sans leurs administrer aucun remède, sans exiger d'eux la moindre rétribution. Des assertions aussi extraordinaires en imposèrent à la multitude, et les infirmes accoururent en foule à Kloesterle; bientôt le nombre en fut si considérable que, pour se mettre plus à portée de les secourir, et leur éviter un voyage dans les montagnes, Gassner sollicita et obtint la permission de s'absenter pour quelque temps de sa cure. Il se rendit successivement à Wolfegg, Weingarten, Ravensperg, Detland,

Kirchberg, Morspurg, et Constance, guérissant et exorcisant partout. Obligé par l'évêque de Constance, qui soupçonnait sa bonne foi, de se soumettre à l'examen du directeur du séminaire, il déclara n'avoir jamais eu la pensée même de se croire un saint, ou doué de la faculté de faire des miracles, et s'être contenté d'appliquer le pouvoir que l'ordination confère à tous les prêtres d'exorciser, au nom de Jésus-Christ, les diables qui sont une des causes les plus fréquentes de nos maladies. Ce fut à cette occasion qu'il partagea les affections morbifiques en trois classes, les maladies purement naturelles, et celles qui sont causées les unes par l'obsession du diable, les autres par cette dernière cause compliquée avec une cause naturelle. Les premières sont seules du ressort de la médecine. Quant aux autres, elles ne guérissent qu'après nn exorcisme fait avec foi par un prêtre; celui-ci ne peut toutefois guérir qu'en partie celles de la troisième classe, à cause de la complication. L'évêque, que cette bizarre doctrine n'avait pas persuadé, renvoya Gassner dans sa cure, en 1774; mais bientôt après, il lui permit de continuer ses exorcismes. Le curé se hâta de profiter de la licence qui lui était accordée, et surprit les habitans d'Elwangen, de Sulzbach et de Ratisbonne, par la foule immense de malades que sa réputation attirait de la Suisse, de toutes les parties de l'Allemagne, et même de la France. Voici quelle était en général sa méthode. Après quelques questions générales au malade, il sommait le diable de faire paraître les symptômes de la maladie; c'est ce qu'il appelait l'exorcisme préparatoire; la maladie était déclarée naturelle, et abandonnée aussitôt, s'il ne se manifestait aucun signe extraordinaire; lorsqu'elle ne l'était pas, la présence du démon et sa soumission à la voix du thaumaturge s'annonçaient par les convulsious ou les cris du malade. Il serait trop long, et surtout trop fastidieux, de rapporter toutes les manœuvres de cet habile jongleur pour réduire les gens éclairés au silence, et continuer à fasciner les yeux d'une multitude ignorante et crédule. Le succès couronna toutes ses démarches, et son triomphe fut à peu près complet lorsqu'il eût entraîné le duc de Wurtemberg, oncle du roi actuel, parmi les défenseurs de sa cause. Mais ce fut précisément ce succès inconcevable qui causa sa perte. Le célèbre de Haen et le théatin Sterzinger, attaquèrent courageusement la réalité de ces cures merveilleuses, dans lesquelles l'un ne vit que des scènes plus scandaleuses qu'édifiantes, et l'autre que des effets purement naturels, comme en offraient si souvent les prétendus possédés qui n'étaient pour toutes les personnes instruites que des maniaques ou des individus atteints de diverses maladies nerveuses. Les écrits de ces deux redoutables adversaires, la crainte de voir épuiser les petits états d'Allemagne dont le numéraire

s'écoulait chaque année, pour aller s'accumuler dans les hôtelleries de Ratisbonne et d'Ellwangen, et plus encore le besoin de mettre fin à une épidémie de maladies diaboliques et d'obsessions, qui, loin de s'éteindre, faisait chaque jour de nouveaux progrès, déterminèrent enfin les autorités ecclésiastiques à défendre les exorcismes dans leurs diocèses, et Joseph II rendit, eu 1777, un rescrit qui enjoignait à Gassner de quitter Ratisbonne. Cependant le curé, fort de la protection du prince-évêque de cette ville, qui lui avait conféré le titre de conseiller ecclésiastique, avec la charge de chapelain de cour, crut pouvoir résister aux ordres positifs de l'empereur, et continuer ses opérations thaumaturgiques à Ellwangen, où il était encore vers la fin de l'anuée 1777. Mais enfin le prélat fut contraint de céder à la force de l'opinion publique, ce puissant maître des grands de la terre, et il relégua Gassner dans la cure de Bondorf, où il mourut ignoré le 4 avril 1779. On aurait peine à croire qu'au dix neuvième siècle, en France, dans le centre des lumières et de la civilisation, nous avons vu reparaître, sur plusieurs points, ces jongleries qui avaient étonné autrefois l'Allemagne, mais dont le ridicule a fait bientôt justice. Il a paru une quarantaine de brochures pour ou contre les pratiques ténébreuses de Gassner, que lui-même a défendues dans les écrits suivans :

Weise, fromm und gesund zu leben, auch ruhig und gotselig zu sterben, oder nuetzlicher Unterricht, wider den Teufel zu streiten, durch Beantwortung der Fragen : I. Kann der Teufel dem Leibe der Menschen schaden? II. *Welchen am meisten?* III. *Wie ist zu helfen?* Kempten, 1774, in-8°. – *Ibid.* 1775, in-8°.

Antwort auf die Anmerkungen, welche in dem muenchnerischen Intelligenzblatt von 12ten November wider seine Gruende und Weise zu exorciren gemacht werden. Augsbourg, 1775, in-8°.

Taegliche Ermahnung. Ratisbonne, 1774, in-8°.

Antwort auf das Sendschreiben des Hrn. R. an Hrn. R. Ratisbonne, 1775, in-8°.

Segen und Weise, wider die Anfechtungen der Hoelle zu streiten. Augsbourg, 1774, in-8°.

Nuetzlicher Unterricht, wider den Teufel zu streiten. Wurzbourg, 1776, in-8°. (J.)

GASTALDI (LE CARDINAL JÉRÔME) naquit à Gênes, au commencement du dix-septième siècle. Sa famille, qui était patricienne, s'était illustrée par des services rendus à la république, et siégeait au sénat. Gastaldi embrassa l'état ecclésiastique, et vint de bonne heure à Rome; il était déjà parvenu à la prélature lorsqu'il fut nommé commissaire-général des hôpitaux destinés aux contagiés à l'occasion de la maladie pestilentielle qui éclata dans cette capitale en 1656, et que l'on croyait y avoir été apportée des côtes de Sardaigne. Le courage éclairé dont Gastaldi donna des preuves éclatantes, le désigna bientôt pour

occuper une place plus importante, et que firent sans doute créer les malheurs des temps. Il fut fait commissaire général de la santé publique, ce qui plaçait sous sa surveillance et son administration l'état romain tout entier. Les services éminens qu'il rendit dans cette place le portèrent à l'archevêché de Benevent, lui firent conférer le chapeau de cardinal, et lui valurent enfin la légation de Bologne, où il termina, en 1685, une vie consacrée au bien public, laissant encore après lui, partout où il avait occupé des places, plusieurs établissemens qui sont autant de monumens de sa généreuse philantropie. Ce fut à Bologne que le cardinal Gastaldi fit paraître, en 1684, le résultat de ses nombreuses observations et de son expérience relativement aux maladies contagieuses, sous le titre de *Traité politico-légal sur les moyens de détourner et de combattre la peste.*

Haller a consacré, dans le troisième volume de sa Bibliothèque médico-pratique, un long et judicieux article au cardinal Gastaldi et à son ouvrage qu'il appelle : *Spissum et nobile opus.* Nous nous bornerons, d'après cela, à faire observer que Gastaldi n'a point spécialement eu en vue la peste d'Orient, mais toutes les maladies pestilentielles, et que par-là il a entendu les maladies endémiques ou épidémiques contagieuses ou non contagieuses, et enfin les maladies contagieuses à divers degrés et produisant de grands ravages sur les hommes et les animaux. Gastaldi comptait peu sur la médecine ; c'est un des points fondamentaux de son ouvrage, et on est autorisé, d'après ses propres aveux, à lui reprocher d'avoir consulté et appelé beaucoup trop tard les médecins. Cependant, malgré cet éloignement prononcé pour la médecine, Gastaldi disserte fréquemment sur les diverses méthodes curatives, qu'il loue ou qu'il blâme assez peu judicieusement. S'il fallait en administrer des preuves, on citerait l'exagération avec laquelle il s'élève contre la saignée, et la crédulité qu'il montre en faveur de plusieurs spécifiques sans vertu. La partie recommandable de l'ouvrage de Gastaldi consiste dans les précautions sanitaires dont les unes offrent de grandes vues, et quelques autres des détails qui, quoique très-minutieux, ne sont cependant point à négliger. Depuis l'époque où Gastaldi observait et écrivait, et même celle où Haller analysait et appréciait ses travaux, on a acquis des connaissances plus positives sur les fléaux dont il est question, et sur les armes avec lesquelles il faut les détourner et les combattre. Les lois et les réglemens sanitaires sont aujourd'hui le résultat des principes posés par les médecins et les administrateurs, modifiés les uns par les autres. Les gouvernemens, sous ce point de vue, honorent et savent mettre à profit le savoir, le courage et l'expérience.

Voici le titre exact de l'ouvrage de Gastaldi :

Hieronimi S. R. E. tituli S. Anasthasiæ Præsbiteri cardinalis Gastaldi, archiepiscopi Beneventini et Bononiæ legati a latere, tractatus evertendâ et profligandâ peste politico-legalis. Eo lucubratus tempore, quo ipse læmocomiorum primo, mox sanitatis commissarius generalis fuit, peste urbem invadente anno MDCLVI et MDCLVII ac nuperrimè Goritiam depopulante typis commissus. Bologne, M. D. CL. XXXIV, in-fol. (R. DESGENETTES)

GASTALDY (JEAN-BAPTISTE), né à Sisteron en 1674, mourut en 1747 à Avignon, où il était venu de très-bonne heure se fixer. Quelque temps après s'être fait agréger à la Faculté de médecine de cette ville, il fut nommé professeur, et enseigna pendant près de quarante ans. Malgré les éloges que lui a prodigués dans le temps le Journal de Trévoux, ses ouvrages ne renferment qu'hypothèses vagues, idées fausses et opinions surannées. C'est ainsi qu'il soutient que le cristallin n'est pas malade dans la cataracte. Voici quels sont les titres de ses principales productions, parmi lesquelles on ne doit guère distinguer que celle dans laquelle il traite de l'emploi des bains froids pour la guérison des rhumatismes, et rapporte plusieurs cas dans lesquels ce mode de traitement fut couronné de succès :

Institutiones medicinæ physico-anatomicæ. Avignon, 1713, in-12.
La théorie que Gastaldy développe dans cette production est établie sur les principes de la philosophie de Descartes.
Dissertatio de somnambulis. Avignon, 1713, in-12.
An alimentorum coctio sive digestio è fermentatione vel tritu fiat. Avignon, 1713, in-12.
An venena inter se essentialiter differant et aliquot detur remedium omnibus venenis indistinctum conveniens. Avignon, 1715, in-12.
An dolori nephritico balneum. Avignon, 1715, in-12.
An febribus intermittentibus china china, et quô pacto in earum curatione operatur. Avignon, 1717, in-8°.
An emphysemati diaphoretica. Avignon, 1718, in-8°.
An cataracta vitio lentis. Avignon, 1718, in-8°.
An cataracta à vitio humoris aquei vel crystallini oriatur, an à glaucomate differat, et aliter quàm operatione chirurgicâ curari possit. Paris, 1719, in-8°.
An calculosis conveniat semen paliuri. Avignon, 1720, in-12. (O.)

GASTALDY (JOSEPH), fils du précédent, mort à Paris en 1806, exerça d'abord la médecine à Avignon, et devint ensuite médecin en chef de l'hôpital des fous à Charenton. Il n'a rien écrit qui soit digne de passer à la postérité. (O.)

GASTELIER (RENÉ-GEORGES), docteur en médecine, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, naquit à Ferrières, en Gatinais, le 1er octobre 1741. Il fut chargé, en 1778, par le ministre Turgot, de faire un rapport sur l'agriculture, le commerce et les moyens de salubrité de la province du Gatinais, ce dont il s'acquitta d'une manière digne d'éloge. Deux fois il fut élu maire de Montargis; en 1787, il fut nommé membre de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, et député du Loiret en

1791. En 1793, il fut déclaré traître à la patrie, et arrêté comme tel. Il ne dut son salut qu'à la révolution du 9 thermidor, sans laquelle il aurait infailliblement péri sur l'échafaud. Échappé à ce danger, il fut obligé de se tenir caché pendant deux ans pour se soustraire à ses ennemis. C'était un habile praticien, entêté des vieilles théories humorales, et entrant en fureur lorsqu'on contestait devant lui les métastases laiteuses; l'humorisme a perdu en lui un vigoureux champion; il était d'ailleurs très-érudit, et prodigue de citations latines, souvent fort piquantes, de vive voix et par écrit. Personne n'a poussé aussi loin l'amour de la polémique, dans laquelle il était redoutable. On l'a souvent désigné, avec raison, sous le nom de *Patinus redivivus*. On a de lui :

Principes de médecine de Home, traduction de l'anglais. Montargis, 1772, in-8°.

Histoire d'un enfant monstrueux en tout genre, par laquelle il est physiquement démontré que l'enfant peut se nourrir et croître dans le sein de sa mère sans le secours du cordon ombilical,

dans le Journal de médecine, tome 39, pour l'année 1773.

Avis à mes concitoyens, ou Essai sur la fièvre miliaire essentielle. Montargis, 1773, in-12.

Observation sur la végétation d'une espèce de corne de bélier qui avait pris naissance à la partie inférieure du temporal gauche d'une femme octogénaire,

Dans les Mémoires de la Société royale de médecine pour l'année 1776.

Mémoire sur la topographie médicale et sur l'histoire naturelle du Gatinais,

Conronné par la Société royale de médecine, et inséré dans les Mémoires de cette compagnie, année 1779.

Mémoire sur les maladies auxquelles les bestiaux sont sujets dans le Gatinais,

Couronné par la Société royale de médecine, et inséré dans les Mémoires de cette compagnie, année 1780.

Mémoire contenant une série d'observations météorologiques, nosologiques, etc., ainsi qu'un précis historique des épidémies qui ont régné pendant douze ans dans le Gatinais,

Couronné par la Société royale de médecine. Voyez les Mémoires de cette Société pour l'année 1783.

Annus physicus, annus medicus,

Mémoire couronné par la Société royale de médecine, et inséré dans les Mémoires de cette Société pour l'année 1783.

Traité sur les spécifiques en médecine, dédié au célèbre Franklin. Paris, 1783, in-8°.

Cet ouvrage, dans lequel l'auteur soutient qu'il n'existe point de spécifiques, fut envoyé au concours pour le prix qui devait être accordé par l'Académie de Dijon sur cette question : *Y a-t-il des spécifiques en médecine?* Pour avoir résolu la question par la négative, Gastelier n'eut point le prix, sans doute il l'aurait aujourd'hui.

Histoire d'une épidémie du genre des catarrheuses putrides des plus graves et des plus dangereuses.

Mémoire couronné par la Société royale de médecine, et inséré dans les Mémoires de cette Société pour 1785 (Orléans, 1787, in-8°.).

Dissertation sur le supplice de la guillotine. Sens, an IV, in-8°.

Dans cet ouvrage, Gastelier soutient qu'après la décapitation, et dans le moment même de l'exécution, le patient ne doit éprouver aucune espèce de douleur, comme Sœmmerring et Sue, le fils, l'avaient avancé.

Traité sur les maladies des femmes en couches. Paris, 1811, in-8°.

Quoique cet ouvrage ne soit pas en harmonie avec les idées actuelles, il n'est pas pour cela sans mérite, sous le rapport des observations pratiques qui s'y trouvent consignées.

Notice chronologique sur mes ouvrages. Paris, 1816, in-4°.

(B. et L.)

GASTO (Flaminius), médecin allemand, de Schwibus, place forte de la Silésie, non loin de Glogau, naquit en 1571, le 9 septembre. Il étudia l'art de guérir à Wittemberg, Leipzick et Altdorf, fréquenta les Universités d'Italie, notamment celle de Bologne, et vint prendre le bonnet de docteur à Bâle. S'étant établi ensuite dans son pays natal, il y devint, avec les années, médecin du duc de Liegnitz, Georges-Rodolphe, auprès duquel il termina sa carrière le 5 février 1618, ne laissant d'autre ouvrage que le suivant :

Discours vom rechten Nutz ctlicher gebraeuchlicher Artzneyen bey waehrenden Sterbens-Laeufften. Liegnitz, 1617, in-8°. - Trad. en latin, Goerlitz, 1660, in-12. (J.)

GATACKER (Thomas), chirurgien du roi d'Angleterre, de la princesse de Galles et de l'hôpital Saint-Georges, à Londres, mort en 1769, a laissé les ouvrages suivans, qu'on peut ranger parmi les meilleurs qui ont paru sur les maladies vénériennes. Il s'attache à y prouver que la blennorrhagie n'est point causée par un ulcère dans l'urètre, que l'écoulement est produit par de la mucosité et non par du pus, que les rétrécissemens de l'urètre ne sont pas dus à des carnosités, et que les méthodes curatives ordinaires font plus de mal que de bien. Il se prononce d'ailleurs contre l'emploi du sublimé, mais il croit fermement à l'efficacité des frictions mercurielles, combinées avec la salsepareille.

Observations on venereal complaints, and on the methods recommended for their cure. Londres, 1754, in-8°.

Essays on medical subjects, to which is prefixed an introduction relating to the use of hemlock and corrosive sublimate, and the application of caustic medecines in cancrous disorders. Londres, 1764, in-8°. (J.)

GATINARIA (Marc), médecin qui florissait au quinzième siècle, et vivait encore en 1481, puisqu'il parle d'une cure qu'il a faite en cette année. Partisan aveugle des Arabes, il se montra plus empirique encore qu'aucun écrivain de cette nation, ce qui n'empêcha pas l'ouvrage qu'il a laissé d'être considéré comme un excellent traité de médecine pratique, ainsi qu'on peut s'en convaincre par ce que Cornarius en dit dans l'épître dédicatoire de sa traduction latine de Paul d'Egine.

De curis ægritudinum particularium, sive, Expositio in nonum Almansoris. Lyon, 1506, in-4°. - *Ibid.* 1525, in-8°. - *Ibid.* 1532, in-8°. - Bâle, 1537, in-4°. - Paris, 1540, in-8°. - Lyon, 1542, in-8°. - Venise, 1563, in-8°. - *Ibid.* 1575, in-12. - Francfort, 1604, in-8°. - Lyon, 1639, in-8°. (O.)

GATTENHOF (Georges-Mathieu), né à Mænnerstadt, dans le pays de Wurzbourg, étudia successivement à Wurzbourg et à Gœttingue. Ce fut dans la première de ces deux Universités qu'il prit tous ses degrés : le doctorat lui fut conféré en 1748. Peu de temps après, la ville de Bruchsal le choisit pour médecin pensionné, et, l'année suivante, il alla remplir les mêmes fonctions à Gernsheim. L'université de Heidelberg lui confia, en 1750, une chaire d'anatomie, qu'il échangea, au bout de quelques années, contre celle de physiologie et de pathologie; en 1767, il fut nommé professeur de médecine pratique, de botanique et de matière médicale. L'empereur lui accorda le titre de comte palatin, et le prince, évêque de Spire, celui d'archiâtre. Il mourut en 1788, le 16 janvier, ne laissant que de minces opuscules académiques, peu propres à illustrer son nom.

Dissertatio de calculo renum et vesicæ. Wurzbourg, 1748, in-4°.
Dissertatio de paraphrenitide. Heidelberg, 1751, in-4°.
Dissertatio de ventriculi et intestinorum ratione habendâ, in ordine ad æstimandas medicamentorum vires. Heidelberg, 1756, in-4°.
Les discussions du jour donnent quelqu'intérêt à cet opuscule.
Dissertatio de curis infantum physico-medicis. Heidelberg, 1766, in-4°.
Dissertatio de crustâ sanguinis sic dictâ inflammatoriâ. Heidelberg, 1766, in-4°.
Dissertatio de hypochondriâ. Heidelberg, 1768, in-4°.
Dissertatio de venæsectionis veris indicationibus. Heidelberg, 1771, in-4°.
Dissertatio de symptomatum quorundam febrilium momentis. Heidelberg, 1773, in-4°.
Dissertatio de inflammationis ratione. Heidelberg, 1773, in-4°.
Dissertatio de inflammationis caussis et eventibus. Heidelberg, 1775, in-4°.
En tête de cet opuscule, on trouve un *Programma de viribus vitalibus.*
Programma de abdominis crassi et obesi fatis. Heidelberg, 1775, in-4°.
Programma de vesicæ urinariæ graviditate et post partum adfectionibus. Heidelberg, 1775, in-4°.
Programma de atrophiâ infantili. Heidelberg, 1775, in-4°.
Programma de naturæ circà longævitatem regulis. Heidelberg, 1775, in-4°.
Dissertatio de frigoris febrilis examine. Heidelberg, 1778, in-4°.
Dissertatio de caloris febrilis examine. Heidelberg, 1778, in-4°.
Dissertatio de plethorâ. Heidelberg, 1779, in-4°.
Programma annum medicum Heidelbergensem 1778 exhibens. Heidelberg, 1779, in-4°.
Programma anni medici Heidelbergensis, 1779 quadrimestre primum. Heidelberg, 1779, in-4°.
Dissertatio de inflammationis therapiâ. Heidelberg, 1781, in-4°.
Dissertatio de debilitate febrili. Heidelberg, 1781, in-4°.

Stirpes agri et horti Heidelbergensis, *ordine Ludwigi*, *cum characteribus Linneanis*, *Hallerianis aliorumque*, *usus academicorum*. Heidelberg, 1782, in-8°.

Imaginatio prima et altera in Boerhaavii. Heidelberg, 1783, in-4°.

Dissertatio : an febrium biliosarum præsertim epidemicarum caussa in bile? Heidelberg, 1786, in-4°.

Dissertatio de inflammationum fallaciis. Heidelberg, 1786, in-4°.

Dissertatio de peripneumoniâ et pleuritidis spuriæ momentis. Heidelberg, 1786, in-4°.

Dissertatio : de rachitide brevia momenta. Heidelberg, 1786, in-8°.

J.-A.-C. Varrenhagen a réuni tous les opuscules de Gattenhof sous ce titre:

Saemmtliche Academische Schriften. Dusseldorf, 1794, in-8°.

(J.)

GAUB (Jérôme-David), plus connu sous le nom de *Gaubius*, l'un des disciples les plus remarquables du grand Boerhaave, vint au monde à Heidelberg, le 24 février 1705, d'une famille distinguée. Quoiqu'il fût protestant, son père le mit entre les mains des Jésuites, qui surent habilement développer les dispositions heureuses qu'il avait reçues de la nature; mais craignant qu'on ne l'entraînât un jour à changer de religion, sa famille se détermina bientôt à le retirer de ce collége pour le confier aux soins d'un protestant, nommé Franke, qui dirigeait l'institution des orphelins de Halle. La sévérité de son nouveau maître ne plut pas à Gaub, qui sollicita vivement son rappel. Le rigoriste Franke l'avait peint comme un jeune homme absolument dépourvu de moyens, et impropre à toute autre profession qu'à celle du commerce. Heureusement pour Gaub, son père, qui ne pensait pas ainsi, le fit partir pour Amsterdam, où l'un de ses frères, Jean Gaub, pratiquait l'art de guérir avec distinction. Gaub, entraîné par l'exemple de cet oncle, dont il nous reste entr'autres trois lettres intéressantes sur des objets d'anatomie, insérées parmi les *Epistolæ problematicæ* de Ruysch, se décida aussitôt à embrasser la carrière de la médecine. Harderwick fut la première Université qu'il fréquenta. Après y avoir suivi les leçons de Moor pendant une année entière, il vint à Leyde, attiré par la haute réputation de Boerhaave. Ce grand homme, alors le plus célèbre médecin et le professeur le plus recommandable de toute l'Europe, ne tarda pas à le distinguer parmi tous ses condisciples, et lui donna des marques particulières de bienveillance et d'estime. Ce fut sous sa présidence que Gaub soutint, en 1726, la thèse qu'il présenta pour obtenir le grade de docteur, et dans laquelle on voyait déjà percer le germe d'un grand talent. Peu de temps après sa réception, il partit pour la France, passa près d'un an à Paris, occupé à y suivre les cours et la clinique des professeurs les plus habiles, et retourna ensuite à Heidelberg, en passant par Strasbourg, où il s'arrêta quelque temps,

comme c'était alors l'usage parmi ses compatriotes. Son oncle le rappela bientôt en Hollande, où la ville de Deventer lui accorda le titre de médecin. En 1727, il fut appelé à Amsterdam pour y arrêter les progrès d'une épidémie meurtrière, pendant toute la durée de laquelle, c'est-à-dire jusqu'en 1729, il fit preuve du zèle le plus louable et de connaissances fort étendues. Cependant Boerhaave, qui ne l'avait jamais perdu de vue, et à qui ses nombreuses occupations ne permettaient plus de remplir la chaire de chimie, détermina les curateurs de l'Université de Leyde à la lui accorder. En cette circonstance, on oublia que Gaub n'était pas citoyen de la répnblique, et sa belle conduite à Amsterdam fit perdre de vue sa qualité d'étranger, qui avait été jusqu'alors un titre d'exclusion. Le nouveau professeur répondit à l'attente générale, et se montra digne de l'appui de Boerhaave. Au bout de deux ans, à la chaire de chimie il réunit celle de médecine, qu'il conserva pendant toute sa vie, partagée depuis cette époque entre les devoirs du professeur et les fatigues d'une pratique étendue. De grandes richesses, dont il fit un noble usage, furent la récompense de ses longs travaux, dont la mort vint interrompre le cours en 1780, le 29 novembre, et dont les résultats sont consignés dans les ouvrages suivans :

Dissertatio quâ idea generalis solidarum corporis humani partium exhibetur. Leyde, 1724, in-4°.

On voit déjà percer, dans cette thèse inangnrale de Gaub, les premiers germes de son éloignement pour la doctrine des mécaniciens.

Oratio de chemiâ, artibus academicis ritè inferendâ, sub auspiciis muneris professoris publicè recitanda. Leyde, 1732, in-4°.

Libellus de methodo concinnandi formulas medicamentorum. Leyde, 1739, in-8°. - *Ibid.* 1752, in-8°. - Francfort, 1756, in-8°. - Leyde, 1767, in-8°. - Bâle, 1782, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1749, in-8°.

Cet ouvrage commença la réputation de Gaub; il y réduisit à des principes raisonnés, l'art de composer les formnles qui n'avait été astreint jusqn'alors à aucune règle, et dans lequel l'empirisme le plns aveugle violait à chaque instant les règles de la chimie et même du simple bon sens. M. Desgenettes l'a très-bien jugé, aussi croyons-nous devoir rapporter ses propres paroles : « L'art de formuler, si important dans la médecine, se tronve ici à la hauteur des connaissances les plns relevées de la chimie à cette époque, et il se montre simplifié et épuré par un discernement fondé sur l'observation et une longue et sage administration des médicamens : c'est un des titres de gloire les plus éclatans de Gaub. » Nous pensons toutefois que l'art de composer les formules a besoin de subir une nouvelle réforme, et qu'après l'avoir mis en harmonie avec les lois de la chimie, il serait temps de le mettre également en accord avec celles de la physiologie, nous serions même presque tentés d'ajouter celles du raisonnement le plns simple, qn'il outrage en effet quelquefois encore.

Dissertatio de modo quô ossa se vicinis accomodant partibus: Resp. J.-B. de Fischer. Leyde, 1743, in-4°.

De regimine mentis quod medicorum est, sermo prior. Leyde, 1747, in-8°. - *Sermo alter, Ibid.* 1764, in-8°.

Gaub prononça ces discours à la fin de son premier et de son second rectorats. Ils ont été réimprimés ensemble (Leyde, 1769, in-8°. – Strasbourg, 1776, in-8°.). L'auteur s'attache à prouver que les affections du corps exercent une influence puissante sur celles de l'ame : le génie de Cabanis lui manquait pour approfondir cette grande et importante question; on doit néanmoins convenir qu'il l'a traitée avec autant de succès que pouvait le faire un homme qui admettait en toute conscience l'ontologie de la philosophie scolastique et la plupart des subtilités de la théologie. C'est ainsi qu'il s'attache à prouver que l'empire du corps sur l'ame est bien supérieur à celui de l'ame sur le corps, que l'on peut exécuter des mouvemens volontaires sans la coopération de cette dernière, que le développement des facultés intellectuelles ne tient qu'à celui des organes corporels, et que tout ce qu'ont dit de l'harmonie préétablie les partisans de Leibnitz, n'est qu'un tissu de fables, d'erreurs, ou de déceptions. Ces diverses propositions, dont le développement forme l'objet du premier discours, ayant attiré à Gaub l'assentiment de La Mettrie, qui n'était pas un titre de recommandation, ni surtout de faveur, et qu'on redoutait alors, comme à une certaine époque on craignait chez nous celui de l'astronome Lalande, le professeur de Leyde reprit le même sujet dans son second discours, et là il l'envisagea sous un tout autre point de vue. Il s'attacha exclusivement à faire ressortir l'influence des affections de l'ame sur le corps, mais cette fois il ne put s'élever à la même hauteur que dans son premier travail, parce que dans celui-ci il avait raisonné en médecin, en physiologiste, et que, dans l'autre, il ne se montra que l'aveugle partisan des chimères du philosophisme. Il serait curieux de savoir comment Gaub, qui démontrait si bien que les lésions des fonctions sont toujours le résultat d'une lésion organique, concevait un dérangement dans les facultés de l'ame sans le rattacher à une lésion d'organes chargés de l'exercice de ces facultés. Qu'il y a loin de ses obscures déclamations, de ses subtilités ridicules, de ses misérables subterfuges, à la manière large, claire, éloquente et lumineuse dont l'immortel Cabanis a traité la même question! Parlant à la rigueur, ce dernier n'a fait que refondre, ou, si l'on veut, qu'imiter Gaub; mais son travail est l'œuvre du génie imitant, sans le copier, un modèle informe, et créant ainsi un chef-d'œuvre.

Institutiones pathologiæ medicinales. 1re édition, Leyde, 1758, in-8°.; Léipzick, 1759, in-8°. - 2e édition, Leyde, 1763, in-8°.; Venise, 1766, in-8°.; Leyde, 1776, in-8°. - 3e édition, publiée après la mort de Gaub, par Hahn, Leyde, 1781, in-8°.; Vienne, 1781, in-8°.; publiée aussi par J.-C.-T. Ackermann, Nuremberg, 1787, in-8°. - Trad. en français par Sue, Paris, 1770, in-12. - en allemand (fort mal) par Daniel-André Diebold, Zurich, 1781, in-8°.; et (fort bien, avec la vie de l'auteur) par Chrétien-Godefroi Gruner, Berlin, 1784, in-8°. : *Ibid.* 1791, in-8°.

La meilleure édition est celle de 1787; les additions nombreuses d'Ackermann servent à éclaircir le texte parfois obscur, à rectifier quelques erreurs échappées à Gaub, ou à rappeler des découvertes et des observations faites depuis la publication du livre. Ferdinand Dejean a publié, sur cet ouvrage, de mauvais commentaires intitulés : *Commentaria in Institutiones pathologiæ medicinalis, auctore J.-D. Gaubio, collecta et digesta à F. Dejean.* Vienne, 1792-1793, 2 vol. in-8°.

Dans ses Institutions, Gaub a fait preuve d'un haut talent pour la confection d'un livre; on y admire, en effet, un plan bien conçu, et un style concis, qui rappelle le digne élève de Boerhaave. L'auteur ne s'y montre pas partisan exclusif de la doctrine de son maître, mais la combine jusqu'à un certain point avec le stahlianisme, c'est-à-dire qu'il se rapproche du système des animistes, et accorde un certain rôle aux forces vitales, aux organes, sans cependant leur rapporter tout.

C'est ainsi qu'il concède l'irritabilité à toutes les parties du corps indistinctement.

Adversariorum varii argumenti liber unus. Leyde, 1771, in-4°. -Trad. en allemand par A.-M. Sieffert, avec des notes de G.-H.-S. Bucholz, Iéna, 1772, in-8°.

On trouve, dans cette intéressante collection, une analyse des eaux de la mer qui baigne les côtes septentrionales de la Hollande, des considérations médicales sur l'emploi de l'eau de la mer dans plusieurs maladies, notamment dans les engorgemens glandulaires, des recherches sur la nature de plusieurs huiles essentielles, une analyse du poivre, des réflexions sur les propriétés médicinales de la racine de Jean Lopez, des remarques sur les cas où l'emploi de l'oxide blanc de zinc est indiqué, l'analyse du borax et du sel ammoniac, enfin des annotations sur l'usage d'un instrument propre à porter la fumée du tabac dans les intestins, instrument que Richter a fait connaître aussi dans le premier volume de sa Bibliothèque de chirurgie. La traduction allemande est enrichie d'additions qui la rendent préférable à l'édition latine.

Oratio panegyrica in auspicium tertii sæculi Academiæ batavæ quæ Leydæ est. Leyde, 1775, in-4°.

Discours remarquable par l'érudition que Gaub y déploye en retraçant les principales époques de l'histoire des sciences et des lettres chez les Hollandais.

Opuscula academica omnia. Leyde, 1787, in-4°.

Recueil de toutes les dissertations et de tous les discours académiques de Gaub.

Gaub a inséré quelques articles détachés dans les Actes de la Société de Harlem. On distingue principalement celui sur l'inoculation, à laquelle il se montre peu favorable. Nous devons encore à ce médecin une édition du traité *De præsagiendâ vitâ et morte* de Prosper Alpin (Leyde, 1733, in-4°.), une des *Elementa artis docimasticæ* de J.-A. Cramer (Leyde, 1749, in-8°.), et la traduction latine de la Bible de la nature de Swammerdam (Leyde, 1737, 2 vol. in-fol.), à laquelle il contribua beaucoup. Il a publié en outre, avec une préface de sa façon, une troisième édition du *Liber de dosibus medicamentorum* (Leyde, 1761, in-8°. - Vienne, 1761, in-8°) de Paul-André Parenti, dont l'auteur donna la même année (Bologne, 1761, in-4°. - Venise, 1761, in-4°.) une quatrième édition revue et augmentée. (A.-J.-L. JOURDAN)

GAUKES (Yves), médecin à Embden, au dix-huitième siècle, s'est rendu célèbre par les éloges qu'il a prodigués, contre les affections syphilitiques, à une décoction végétale, dont les ingrédiens sont les mêmes que ceux de la tisane de Lisbonne déjà connue avant lui. Il est auteur des ouvrages suivans :

Praxis medico-chirurgica rationalis. Groningue, 1700, in-8°. - Trad. en allemand, Dresde, 1709, in-8°.

Genees en heelkonstige redenvœring van de scheurbock. Utrecht, 1701, in-8°.

Redenwœring over de buytengewoone zoogenamde slaapsiekte te stolwyk voorgevallen. Embden, 1707, in-8°.

Dissertatio de medicinâ ad certitudinem mathematicam evehendâ, quomodo ex principiis artis omnia mechanicè et methodo mathematicâ demonstrari possint. Amsterdam, 1712, in-8°.

Introductio in praxin medicinæ et chirurgiæ universalem. Groningue, 1721, in-8°. (O.)

GAUTERON (Antoine), né à Montpellier en 1660, et mort dans la même ville en 1737, jouit dans sa patrie de la réputation d'un médecin sage et éclairé. Il avait concouru, en 1697, pour une chaire de médecine qu'il ne fut point assez heureux pour obtenir. Gauteron n'aurait pas dû être oublié par presque tous les biographes, ayant publié lui-même, comme secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences de Montpellier, les Éloges historiques de Ricome, Icher, Magnol, de Lacan, Goudange, de La Berchen, de Basville, de Pierre Nissole, du marquis de Castrief, de Chirac, de Guillaume Nissole et Rivière. M. de Plantade, mathématicien estimable, qui remplaça Gauteron, comme secrétaire de la Société royale, lui consacra, à son tour, un éloge qui a été imprimé en 1811.

Les ouvrages sortis de la plume de Gauteron, indépendamment des éloges mentionnés ci-dessus, sont :

Quæstiones medico-chymico-practicæ duodecim. Montpellier, 1697, in-4°.

1. *An pulsus intermittentis myuri deficientis et reciproci caprizantis, imparis citati, rectiùs chymicis principiis possit explicari?* Conclusion affirmative.

2. *An singultu et palpitationi cordis elixir proprietatis Paracelsi?* Affirmative.

3. *An ileo tartarum emeticum leni cathartico proferendam?* Affirmative.

4. *An menstruis immodicè fluentibus atque suppressis tinctura martis?* Affirmative.

5. *An ex acido febrium intermittentium origo ac symptomata, earumque curationi potius kinakina quam febrifugum Riverianum?* Affirmative.

6. *An hectica febris incipiens non tutius curetur solis alimentis quam antihectico Poterii?* Affirmative.

7. *An catalepsi pulvis Algarotti?* Négative.

8. *An rhumatismo vinum emeticum sali essentiali cardui benedicti sit præferendum?* On n'établit aucune préférence.

9. *An partûs naturalis causa ex mutationibus fœtûs, an vero sanguinis materni repetenda sit, et spiritu cornu cervi junioris promoveatur?* En admettant la double action, l'auxiliaire indiqué est adopté.

10. *An febres tritœophyæ Hippocratis febribus malignis adnumerandæ, et sudorificis potius quam usu kinœkinæ curari debeant?* La conclusion est que les fièvres tierces d'Hippocrate ne doivent point être rangées parmi les fièvres malignes, et qu'il faut les traiter par le quinquina plutôt que par les sudorifiques.

11. *An sterilitas quæ pendet à viro difficiliùs curetur quam quæ pendet à muliere; et sal cupri conveniat?* La conclusion est que la femme guérit plus difficilement, et que le médicament proposé est sans efficacité.

12. *An sudori anglico emeticum cardiacis præferendum?* La conclusion est que les émétiques et les cardiaques sont utiles, et que les émétiques méritent la préférence.

On trouve aussi dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris, pour 1709, des Observations et des Expériences intéressantes, et alors neuves, faites par Gauteron sur l'évaporation de la glace, phénomène qui est si sensible pendant les fortes gelées, dans les contrées du nord. (R. DESGENETTES)

GAUTHIER (Hugues), mort vers 1778, était de Riceys, près de Langres. Il fut reçu docteur à Montpellier, agrégé en 1763 à la Faculté de Paris, et nommé ensuite médecin consultant du roi. Auteur de plusieurs mémoires qui ont été insérés dans divers recueils, il a publié en outre les ouvrages suivans :

Introduction à la connaissance des plantes, ou Catalogue des plantes usuelles de France. Avignon et Paris, 1760, in-12. – Paris, 1785, in-8°.

Les plantes sont classées, dans cet opuscule, d'après leurs propriétés physiques, notamment d'après l'impression qu'elles font sur l'organe du goût.

Manuel des bandages de chirurgie. Paris, 1760, in-12.

Elémens de chirurgie pratique. Paris, 1771, in-12.

Cet ouvrage forme le tome premier des Œuvres de Ferrein, dont l'auteur était le disciple et l'ami.

Dissertation sur l'usage des caustiques pour la guérison des hernies. Paris, 1774, in-12.

Gauthier blâme l'usage des caustiques en général, mais recommande l'emploi de l'acide sulfurique.

Gaultier (*Jean*), né à Montalban, et médecin du roi, a publié, sous le titre suivant, un ouvrage dénué de toute espèce d'intérêt.

Traité de la maladie vénérienne, ou grosse vérole, contenant la vraye cognoissance du mal et sa vraye curation, avec la solution de plusieurs questions. Toulouse, 1616, in-12.

Gautier (*Hubert*), protestant de Nîmes, né le 21 août 1660, étudia d'abord la médecine, que son goût pour les mathématiques lui fit ensuite abandonner. Nous ne citons ici que ses ouvrages les moins importans, mais ils sont les seuls qui aient rapport à l'art de guérir.

Dissertation sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, où il est démontré, par une expérience, que la chaleur de ces eaux ne provient que d'un ferment. Troyes, 1716, in-8°.

Nouvelles conjectures physiques concernant la disposition de tous les corps animés. Meaux, 1721, in-8°. (o.)

GAUTIER D'AGOTY (Jacques), de Marseille, vivait à Paris vers la fin du dix-huitième siècle. Peintre et graveur par état, il appliqua ces deux arts à l'histoire naturelle et à l'anatomie. Quoiqu'il se donnât pour inventeur de l'art de graver et d'imprimer en couleurs naturelles, il n'eut que le mérite d'employer quatre couleurs, c'est-à-dire une de plus que Leblon, qui avait mis ce procédé en usage avant lui. Les ouvrages qu'il a publiés n'auraient pas suffi pour arracher son nom à l'oubli, car ils ne sont remplis que d'hypothèses sans fondement, de rêveries plus ou moins absurdes, et d'objections ridicules contre la théorie de Newton, à laquelle il essaya vainement d'en substituer une qui n'est remarquable que par la bizarrerie et l'extravagance des idées sur lesquelles elle repose. Quant à ses planches, qui constituent son seul titre à une sorte de célébrité, elles témoignent sans doute les plus laborieux efforts, mais la teinte sombre des couleurs et l'imperfection des dessins leur assignent un rang peu honorable, surtout aujourd'hui où l'art d'imprimer en couleur est porté à un si haut degré de perfec-

tionnement. Gautier d'Agoty fut sans doute un homme très-actif, mais la fécondité d'un auteur n'a jamais été un titre suffisant pour compenser l'inutilité de ses productions et le défaut de justesse de son esprit. Il était membre de l'Académie de Dijon, mais ayant été rayé de la liste des membres de sa compagnie, par les intrigues de son secrétaire Maret, il mourut en 1785, à Paris, dans un âge très-avancé, du chagrin que lui causa la lecture d'une gazette dans laquelle un malin ennemi avait fait publier cette nouvelle désagréable. Il nous a laissé beaucoup d'ouvrages, dont nous allons présenter les titres :

Essai d'anatomie, en tableaux imprimés. Paris, 1745, in-fol.

Cet ouvrage, composé de huit planches, fut suivi d'un autre, qui en contient douze, et qui a pour titre :

Suite de l'Essai d'anatomie. Paris, 1745, in-fol.

Quelques exemplaires de celui-ci sont intitulés : *La myologie du tronc et des extrémités.* Tous deux reparurent ensemble sous le titre nouveau de :

Myologie complète, ou Description de tous les muscles du corps humain. Paris, 1746, in-fol.

Le texte est de Duverney, dont les préparations avaient servi de modèle au dessinateur.

Anatomie complète de la tête et de toutes les parties du cerveau. Paris, 1748, in-fol.

Huit planches accompagnent cet ouvrage.

Lettre concernant le nouvel art d'imprimer les tableaux avec quatre couleurs. Paris, 1749, in-12.

La zoogénie, ou Génération des animaux. Paris, 1750, in-12.

Nouveau système de l'univers. Paris, 1750, in-12.

L'auteur combat la doctrine de l'attraction universelle, et cherche à prouver l'existence du vide, ainsi que sa nécessité pour le mouvement.

Chroagénésie, ou Génération des couleurs, contre le système de Newton. Paris, 1751, in-12.

Ce sont des objections ridicules contre l'immortelle découverte de Newton sur la composition de la lumière.

Réfutation de la défense des newtoniens. Paris, 1752, in-12.

Défense absurde de sa ridicule doctrine.

Observations sur la physique, l'histoire naturelle et la peinture. Paris, 1752-1755, 6 vol. in-4°.

C'est la première origine du *Journal de physique.*

Anatomie générale des viscères, angéiologie et névrologie, avec la figure d'un hermaphrodite décrit par Mertrud. Paris, 1752, in-fol.

Ouvrage orné de dix-huit planches.

Observations sur la peinture et sur les tableaux anciens et modernes. Paris, 1753, 2 vol. in-12.

Exposition anatomique de la structure du corps humain, contenant la splanchnologie et la névrologie. Marseille, 1759, 1763, 1770, in-fol.

Ouvrage enrichi de vingt planches.

Collection de plantes usuelles gravées en couleur. Paris, 1767, in-4°.

Exposition anatomique des maux vénériens, sur les parties sexuelles de l'homme et de la femme. Paris, 1773, in-fol.

Représentation des chancres, des bubons et des chonfleurs.

Exposition anatomique des organes des sens, jointe à la névrologie entière du corps humain. Paris, 1775, in-fol.

Anatomie des parties de la génération de l'homme et de la femme,

avec ce qui concerne la grossesse, l'accouchement et l'angéiologie du fœtus. Paris, 1778, in-fol. - *Ibid.* 1785, in-fol.

La seconde édition est augmentée de la symphyséotomie et de la description des parties qu'on intéresse dans cette opération.

Gautier (*Arnaud-Eloy*), fils du précédent, a fait imprimer les ouvrages suivans :

Observations périodiques sur l'histoire naturelle, la physique et les arts, avec des planches en couleurs naturelles. Paris, 1771, in-4°.

Sa mort, arrivée au quatrième cahier, empêcha la continuation de ce journal.

Planches d'histoire naturelle gravées en couleur. Paris, 1757, in-4°.

Collection des planches insérées dans le journal précédent.

Cours complet d'anatomie. Nancy, 1773, in-fol.

Collection des planches publiées par Joseph Gautier, avec l'explication par Jadelot. (o.)

GAUTIERI (Joseph), médecin italien, de Novara, né en 1765, était attaché à l'état-major de l'armée insurrectionnelle de Hongrie, à l'époque de la guerre qui amena le traité de Léoben. Après la paix, il se rendit à Freyberg en Saxe, et passa la fin de l'année 1799 à Iéna. Depuis il s'est retiré dans le Milanais. On consulte avec fruit son traité sur le goître.

Tyrolensium, Carinthiorum, Styriorumque struma, observata et descripta. Vienne, 1794, in-4°.

Untersuchung ueber die Entstehung, Bildung und den Bau des Chalcedons, und den mit ihm verwandten Steinarten, insbesondere aber des Chalcedons von Tresztya in Siebenbuergen. Iéna, 1800, in-8°. (z.)

GAVARD (Hyacinthe), anatomiste célèbre, naquit, en 1753, à Montmelian. Le besoin de s'instruire le conduisit de bonne heure à Paris, où il arriva dans le temps de la plus grande célébrité de Desault, à l'époque où ce grand homme portait la chirurgie à un si haut degré de splendeur, et introduisait, dans les descriptions anatomiques, une méthode admirable, dont quelques-uns de ses successeurs devaient faire un étrange abus. Gavard le choisit pour maître, et ne tarda pas à être distingué de lui, dans la foule de ses condisciples, par l'ardeur extraordinaire avec laquelle il se livrait aux travaux de l'anatomie. Son assiduité remarquable trouva une douce récompense, lorsqu'il fut en état d'enseigner aux autres ce qu'il avait si laborieusement appris. Il ouvrit des cours auxquels sa méthode, calquée sur celle de Desault, attira une foule d'auditeurs, étonnés de la précision qu'il savait donner aux détails même les plus minutieux, et charmés surtout de l'art avec lequel il dissimulait l'aridité naturelle d'une science descriptive, en combinant avec habileté les considérations physiologiques avec les détails de pure anatomie. Il ne lui manquait, pour ne plus rien laisser à désirer, que d'embrasser les altérations pathologiques et les monstruosités dans son vaste cadre ; mais cet honneur était réservé à l'époque où nous vivons ; le temps n'était pas venu encore de sentir que la

physiologie n'est qu'une science stérile lorsqu'on l'isole des autres branches de la médecine, et que pour établir cette dernière sur des fondemens solides, il n'y a d'autre moyen que de s'attacher à bien connaître les rapports intimes et nécessaires qui existent entre les phénomènes de la santé et les divers phénomènes morbides. Les écoles de santé venaient d'être organisées en France; Gavard ne fut point oublié : le gouvernement le chargea de donner les secours de l'art aux élèves de l'école de Mars, et quelque temps après la Société de médecine l'admit dans son sein. Mais une carrière qui annonçait devoir être brillante, se termina, au contraire, par une inexplicable obscurité. Personne n'eut plus de philantropie que Gavard, plus de haine pour l'oppression, plus d'horreur pour l'imposture, plus de mépris pour le charlatanisme; personne ne fut mieux convaincu que lui de la nécessité de combattre l'ignorance, source de tous les maux, et de répandre parmi le peuple l'instruction, ce premier bienfait de la société, ce besoin de tous, ce premier artisan du bonheur général; cependant, malgré tant de rares qualités, malgré ses utiles travaux, il essuya les rigueurs de la fortune, et mourut presqu'ignoré, en 1802, à Paris, où sa modestie et son éloignement pour l'intrigue ne lui permirent d'obtenir qu'une considération stérile parmi un petit nombre de savans et d'amis de la vérité. On ne peut lui contester un rang distingué parmi les anatomistes du dix-huitième siècle, car il fut le premier qui mit de l'ordre, de la clarté, de la précision et de la méthode dans les ouvrages d'anatomie. Rappelons aussi, comme un de ses plus beaux titres à notre reconnaissance, que, s'il n'inventa pas l'enseignement mutuel, cette admirable méthode qui, en peu d'années, répandrait les bienfaits de l'instruction jusque dans les dernières classes, si tant de gens n'avaient pas intérêt à tenir le peuple dans l'ignorance pour le diriger suivant leurs caprices, au moins imagina-t-il un procédé qui s'en rapproche beaucoup, et qui offre l'avantage de simplifier l'enseignement, au point qu'avec un petit nombre de professeurs on peut former beaucoup d'élèves. Gavard destinait ce mode d'instruction primaire à tous les petits ramoneurs de Paris, et il l'employa avec le plus grand succès à l'école de Mars. Les ouvrages de cet homme estimable sont :

Traité d'ostéologie, suivant la méthode de Desault. Paris, 1791, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1795, 2 vol. in-8°.

Traité de myologie. Paris, 1791, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°.

Méthode pour apprendre, en même temps, à écrire, à lire, et à écrire sous la dictée, à l'usage des écoles primaires. Paris, 1795, in-8°.

Traité de splanchnologie. Paris, 1800, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°. - *Ibid.* 1809, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

GAVASSETI (MICHEL), de Novellare, petite ville située à

peu de distance de Parme, fut disciple de Capo di Vacca, et pratiqua la médecine à Padoue, vers la fin du seizième siècle. Nous avons de lui plusieurs ouvrages :

Exercitatio methodi anatomicæ. Padone, 1584, in-4°.

Extrait de Galien, avec une instruction sur la manière de disséquer. L'auteur émet l'étrange opinion qu'on doit déjà savoir l'anatomie théoriquement, avant de l'étudier sur le cadavre.

Libri duo : alter de naturâ cauterii et ejus accidentibus ; alter de præludiis anatomicis, seu totius artis medicæ fundamentis. Venise, 1584, in-4°. — *Accessit liber tertius de methodo anatomicâ*. Venise, 1587, in-4°.

Libri duo : alter de rebus præter naturam ; alter de indicationibus curativis, seu, de methodo medendi. Venise, 1586, in-4°. (z.)

GAVINET (Jean-Marie), pharmacien de Lyon, y naquit le 6 décembre 1708. Il apprit la chimie sous le célèbre Geoffroy, et mourut de la phthisie pulmonaire le 17 novembre 1756, après avoir fourni quelques Mémoires à l'Académie des sciences de sa ville natale, dont il était membre. (z.)

GAY (Jean-Antoine), docteur en médecine de l'ancienne Faculté de Paris, est connu par ses démêlés avec M. Portal sur la saignée dans le traitement de l'apoplexie, qui lui ont donné lieu de publier les opuscules suivans :

Vues sur le caractère et le traitement de l'apoplexie, dans lesquelles on réfute la doctrine du docteur Portal sur cette maladie. 1807, in-8°.

Traité contre la saignée. 1808, in-8°.

Essai de médecine contre l'usage de la saignée. 1808, in-8°.

Ces trois ouvrages n'offrent rien de remarquable, si ce n'est la prévention ridicule de cet auteur contre la saignée.

Dissertation sur les propriétés du sucre. 1810, in-8°.

L'auteur prétend que le sucre de canne est un poison, ce qui n'était pas maladroit dans un temps où les denrées coloniales ne pénétraient que difficilement sur le continent. (s.)

GAYANT (Louis), de Clermont, près de Beauvais, mort le 19 octobre 1673, à Maestrecht, où il remplissait les fonctions de médecin-consultant des armées, passait pour un des plus habiles anatomistes de son temps. Il entra en cette qualité dans l'Académie des sciences, en 1666. Il aida Pecquet dans ses recherches sur le canal thoracique, et s'occupa d'expériences sur la transfusion du sang, dont les Transactions philosophiques, pour l'année 1667, contiennent le résultat. On lui attribue :

Communicatio ductûs thoracici cum emulgente. Francfort, 1668, in-4°.

Ergò puerperæ febre correptæ purgamenti defectu cædendæ cubiti venæ. Paris, 1669, in-4°.

Ergò spiritus animales in cerebri substantiâ procreantur. Paris, 1671, in-4°.

Non ergò arthritidis origo semper ab internis. Paris, 1673, in-8°. (o.)

GAZIO (Antoine), qu'Arisi range parmi les médecins de Crémone, tandis que la plupart des biographes le font naître à Padoue, fit ses études médicales dans cette dernière ville, où il prit le bonnet de docteur. Son projet était d'abord d'y pratiquer l'art de guérir, mais voyant bientôt qu'il n'y ferait pas fortune, il prit le parti de parcourir les diverses villes d'Italie. Après avoir passé ainsi un grand nombre d'années, durant lesquelles il acquit du renom et des richesses, il revint à Padoue, bien résolu de s'y délasser par les travaux littéraires des fatigues que lui avait procurées jusqu'alors une vie très-occupée. La mort le surprit le 3 septembre 1530. Ses ouvrages sont:

Florida corona, quæ ad sanitatis hominum conservationem ac longævam vitam producendam sunt pernecessaria, continens. Venise, 1491, in-fol. - Lyon, 1500, in-8°. - *Ibid.* 1514, in-8°. - *Ibid.* 1516, in-4°. - *Ibid.* 1534, in-8°. - Strasbourg, 1546, in-8°.

De somno et vigiliâ libellus. Bâle, 1539, in-fol.

Avec les œuvres de Constantin l'Africain.

De ratione evacuandi libellus. Bâle, 1541, in-fol. - *Ibid.* 1565, in-8°. avec la *methodus medendi* d'Albucasis, et les *Regulæ universales curationis morborum* d'Arnauld de Villeneuve.

Ærarium sanitatis. De vino et cerevisiâ. Augsbourg, 1546, in-8°. - Padoue, 1549, in-8°.

C'est le même ouvrage que la *Florida corona*, sous un autre titre.

(z.)

GAZOLA (Joseph), médecin de Vérone, vint au monde en 1661. Il fit de très-bonnes études dans sa patrie, après quoi il alla suivre les cours de mathématiques et de médecine des professeurs de Padoue. Le bonnet de docteur lui fut accordé en 1683, ce qui ne l'empêcha pas de continuer encore pendant trois années à se fortifier dans la théorie et la pratique. En 1686, il revint à Vérone, où il établit l'Académie *degli Aletofili*, destinée principalement à favoriser les progrès de la physique et des mathématiques. Cette Académie tint sa première séance le 21 décembre. A peine Gazola jouissait-il du plaisir de la voir définitivement instituée, qu'il partit pour l'Espagne avec l'ambassadeur de la république de Venise. Pendant trois années qu'il passa à Madrid, il sut se concilier les bonnes grâces de la reine régente, dont la recommandation lui valut plus tard, en 1692, le titre de médecin de l'empereur Léopold. En quittant l'Espagne, il passa par la France, et visita l'Italie toute entière. Ce ne fut qu'en 1697 qu'il s'arrêta enfin dans sa ville natale, où il reprit ses occupations ordinaires, et pratiqua la médecine jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 14 février 1715. On a de lui les ouvrages suivans:

Entusiasmos medicos, politicos y astronomicos. Madrid, 1689, in-4°.

Origine, preservativo, e rimedio del corrente contagio pestilenziale del bue. Vérone, 1713, in-4°.

C'est l'histoire d'une épizootie qui régnait alors en Italie parmi les bœufs.

Il mondo ingannato da falsi medici. Perouse, 1716, in-8°. - Trente, 1718, in-12. - Venise, 1747, in-4°. - Trad. en français, Leyde, 1735, in-8°. - en espagnol, par Grégoire Majansio, Valence, 1729, in-8°.

Publié par Jean-Baptiste Gazola, frère de l'auteur. On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage qui, a plus d'un égard, conviendrait fort au temps où nous vivons. Gazola s'attache à y démontrer qu'un bon médecin est une chose fort rare, et qu'on meurt presqu'aussi souvent des remèdes que des maladies; on voit que M. Broussais n'est pas le premier qui se soit élevé contre les inconvéniens et les dangers des méthodes thérapeutiques reçues. (J.)

GEBAUER (Chrétien-Samuel), né le 1er novembre 1716, à Goldberg, en Silésie, où son père était médecin, fut destiné lui-même de très-bonne heure à l'art de guérir, dont il vint apprendre les préceptes à Halle sous la direction de Schulz, d'Hofmann, et de Juncker. En 1739, il prit le grade de docteur sous la présidence de Michel Alberti, et à son retour dans sa patrie, il y exerça les fonctions de médecin pensionné à Liegnitz, jusqu'en 1743, époque où l'Université d'Erlangue lui offrit une chaire qu'il accepta. Dans cette nouvelle place Gebauer sut acquérir assez d'estime pour mériter le titre de conseiller que le margrave lui accorda en 1745. L'année suivante, la Faculté de philosophie lui conféra le diplôme de maître ès-arts. Appelé, en 1749, à Bayreuth auprès du prince, il termina sa carrière en cette ville le 18 septembre 1764, laissant les écrits suivans:

Dissertatio de puerperio multorum morborum sæpius initio opportuno. Halle, 1739, in-4°.

Programma aedil. stilo lapidari exaratum. Erlangue, 1744, in-fol.

Programma de curatione nonnullorum morborum per causas. Erlangue, 1744, in-4°.

Dissertatio de paroxysmo febrili. Erlangue, 1745, in-4°.

Dissertatio de salubritate hemorrhagiæ uteri. Erlangue, 1746, in-4°.

Dissertatio de spasmo fixo Paracelsi. Erlangue, 1746, in-4°.

Kurzer Unterricht von dem nuetzlichen und rechten Gebrauch seiner balsamischen Pillen, nebst einer besondern und noethigen Abhandlung von denen Frauenzimmer-Krankheiten. Francfort et Leipzick, 1748, in-8°.

Dissertatio chymico-medica de aceto. Erlangue, 1748, in-4°.

Gebauer a inséré divers articles dans les *Gelehrte Anzeige* d'Erlangue. (J.)

GEBAUER (Jean-Chrétien-Ehrenfried), membre du Collége des médecins de Glogau, médecin de la principauté de Liegnitz, né le 11 avril 1742, à Probsthayn, est auteur de plusieurs opuscules, dont les suivans sont parvenus à notre connaissance:

Dissertatio de dosibus refractis medicamentorum. Erlangue, 1765, in-4°.

Dissertatio de eo, quod conjugium confert ad sanitatem hominis tam conservandam, quam restituendam. Liegnitz, 1766, in-4°.

Von dem grossen Einflusse der Religion in die Arzneygelahrheit. Liegnitz, 1772, in-4°.

Von der noethigen Sorge der Obrigkeiten fuer die Gesundheit der Unterthanen. Liegnitz, 1773, in-4°.

Von dem Einflusse einiger Leidenschaften auf das Vergnuegen und Glueck des ehelichen Lebens. Liegnitz, 1790, in-8°. (J.)

GEBER, chimiste ou plutôt alchimiste arabe, dont le véritable nom était Abou Moussah Djafar al Sofi, vivait au huitième siècle; il vint au monde dans la Mésopotamie, à Hauran. Les biographes qui l'ont fait naître en Espagne ou aux Indes se sont également trompés. L'histoire ne nous a transmis aucun détail sur la vie de cet homme célèbre, que l'étendue de ses connaissances fit surnommer le roi des Arabes, et nous ne pouvons juger de son mérite que par ses ouvrages, source, il est vrai, la plus pure de tout jugement impartial et exact qu'on veut porter sur un écrivain quelconque. Geber s'était formé une haute idée de la chimie. Quoiqu'il ne méconnût pas les bornes de cette science, puisqu'il avouait franchement que l'art ne saurait imiter en tous points la nature, cependant il contribua puissamment à répandre, parmi ses compatriotes, la croyance au dogme de la transmutabilité des métaux, et en imposant aux moyens qu'il croyait propres à opérer cette conversion, les mêmes noms que ceux qu'on donnait aux agens médicinaux, il fit germer dans les esprits l'idée bizarre que les corps qui possèdent la faculté de perfectionner les métaux imparfaits, ou de les débarrasser de leurs impuretés, agissent aussi d'une manière salutaire sur l'homme malade, c'est-à-dire que la substance qui convertit les métaux en or doit aussi guérir toutes les maladies, même les prévenir toutes, et rajeunir les vieillards. Il est déjà parlé dans ses écrits de la coupellation, de l'alun de roche, du safran de mars (tritoxide de fer), du sublimé corrosif (deutochlorure de mercure), du précipité rouge (deutoxide de mercure), du nitrate d'argent, de l'eau régale (acide hydrochloronitrique), etc. Si à ces diverses circonstances, nous ajoutons que Geber cultivait aussi l'astronomie avec succès, qu'il avait donné une exposition du système de Ptolémée, que Petreius a fait imprimer en 1533, et, enfin, qu'on a voulu lui faire honneur de l'invention de l'algèbre, en supposant qu'il a donné son nom à cette science, on ne peut disconvenir qu'il n'ait possédé des connaissances rares dans le siècle où il vivait, et que Boerhaave ait été juste à son égard en parlant de lui avec estime. Du reste, il n'était pas médecin, et jamais il ne s'occupa de l'art de guérir. Ses ouvrages sont:

Summa perfectionis magisterii, liber trium verborum, epistola Alexandri M. Geberi liber investigationis magisterii, anonymorum carmina latina, Fr. (Cecco) de Asculo, fratris Eliæ et anonymi carmina italica.

Sans date, ni lieu d'impression (1470-1480), in-4°. - Dantzick, 1682, in-4°. -Trad. en français par Salmon, dans sa *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Paris, 1672, 2 vol. in-12.

De investigatione perfectionis metallorum, summa perfectionis metallorum, seu perfecti magisterii, de inventione veritatis seu perfectionis metallorum, de fornacibus construendis, etc. Nuremberg, 1541; in-4°. - Berne, 1545, in-4°. - Bâle, 1572, in-8°.

De alchymiâ, traditio summæ perfectionis et investigatio magisterii. In numeris locis emendata à Casp. Hornio; accessit ejusdem medulla alchymiæ Gebricæ. Leyde, 1668, in-12.

Une autre édition avait paru à Strasbourg, 1598, in-8°.

Enarratio methodica trium Gebri medicinarum in quibus continetur lapidis philosophici vera confectio. Amsterdam, 1678, in-8°.

Les ouvrages de Geber ont paru en anglais (Leyde, 1668, in-8°.) et en allemand (Francfort, 1710, in-8°. -Vienne, 1751, in-8°.). (z.)

GEBHARD (Jacques-Louis), médecin allemand, né à Marienborn, dans la Vettéravie, le 22 août 1752, étudia la chirurgie à Herrnhuth, Zurich et Dresde. En 1779, il se mit à la tête d'une officine de pharmacie à Ebersdorf, dans le Voigtland. Deux ans après, il alla prendre le titre de docteur en médecine et en chirurgie à Iéna. Aussitôt après l'avoir obtenu, il revint pratiquer l'art de guérir à Ebersdorf, où il mourut le 17 décembre 1793, laissant :

Allgemeine Gesundheitsregeln; ein Wochenschrift auf das Jahr 1790. Lobenstein et Léipzick, 1790, in-8°.

Von dem Gebrauche der spanischen Fliegen oder Blasenpflaster. Léipzick, 1793, in-8°. (J.)

GEER (Charles de), maréchal de la cour de Suède, né en 1720, à Finspang, prit le goût de l'histoire naturelle dans ses entretiens avec Muschenbroek en Hollande, où il passa une partie de sa jeunesse, et d'où sa famille avait émigré sous le règne de Gustave-Adolphe. Il commença ses études à Utrecht, et lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, il vint les terminer à Upsal, université que Celsius et Linné rendaient à cette époque l'une des plus célèbres de l'Europe. Sa vie toute entière fut consacrée à des travaux utiles, qu'une fortune considérable lui permettait d'entreprendre, et à des recherches assidues sur divers points obscurs ou peu connus de l'histoire naturelle. Il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm, à laquelle il fournit plusieurs mémoires intéressans. La mort termina sa carrière le 8 mars 1778. Outre un éloge de Bergmann, écrit en suédois (Stockholm, 1779, in-4°.), il a publié :

Mémoires pour servir à l'histoire des insectes. Stockholm, 1752-1778, 7 parties en 8 vol. in-4°. -Trad. en allemand par J.-A.-E. Goetze, Léipzick, 1776-1782, in-4°.

Cet ouvrage contient deux cent trente-huit planches et un portrait. Il est difficile à trouver dans le commerce, et il valut à l'auteur le surnom

de Réaumur suédois. On y trouve la description de plus de quinze cents espèces. Le travail de De Geer est inférieur à celui de Réaumur dans la narration et l'exposition des faits, mais on y trouve plus de méthode et moins de prolixité. On ne doit pas oublier d'ailleurs que Réaumur avait enlevé la fleur du sujet, et qu'il ne restait plus à observer que des espèces moins remarquables par leurs mœurs et leur grandeur. Cependant on y trouve des détails curieux sur les fourmis, sur différentes espèces de chenilles et sur un grand nombre de coléoptères, que Réaumur avait presqu'entièrement négligés. Il y a, dans ce livre, beaucoup d'observations neuves et curieuses. Ainsi De Geer a modifié la découverte de Bonnet, en montrant que la faculté d'engendrer sans accouplement, dont les pucerons sont doués, s'éteignait après un certain nombre de générations, et nécessitait une nouvelle copulation. Il a décrit les insectes qui naissent dans les galles, et bien examiné les différentes sortes d'ichneumons. Son ouvrage forme un supplément indispensable aux Mémoires de Réaumur, et les deux livres doivent être considérés comme n'en formant qu'un seul, classique pour la partie des mœurs, comme celui de Swammerdam l'est pour la partie anatomique. (z.)

GEHEMA ou GEHMA (Jean-Abraham, de), chevalier et médecin polonais du dix-septième siècle, était fils d'un chambellan du roi de Pologne. Comme il perdit son père de très-bonne heure, ses tuteurs, qui attachaient peu de prix aux sciences, ne donnèrent pas beaucoup de soin à son éducation, et crurent qu'il serait toujours assez instruit pour briller dans la carrière des armes, à laquelle sa naissance et leur volonté le destinaient. Gehema entra donc au service, et partit avec son régiment pour la Hollande. Pendant le séjour qu'il fit à Utrecht et à Leyde, il prit un tel goût pour les sciences, qu'après avoir étudié la philosophie de Descartes sous Henri Duroy, il abandonna son emploi de capitaine de cavalerie, et se mit sur les bancs de l'Université de Leyde. L'art de guérir fut la profession sur laquelle il fixa son choix, et Bontekoe le maître qu'il prit pour guider ses premiers pas dans cette nouvelle carrière. Dès qu'il eut obtenu le doctorat, il servit en qualité de médecin dans les troupes danoises, et passa ainsi quelque temps dans le Holstein. Successivement ensuite, il devint médecin du duc de Mecklenbourg, de l'électeur de Brandebourg, et du roi de Pologne. On ignore en quelle année advint sa mort. En toute occasion il se montra le défenseur ardent de Descartes et de Bontekoe, dont on retrouve les principes philosophiques et les idées médicales à chaque page de ses nombreux écrits; la plupart de ceux-ci, pour ne pas même dire tous, ne méritent point qu'on les tire de l'oubli.

Observationum chirurgicarum decas I et II. Hambourg, 1682, in-12. - *Ibid.* 1686, in-12. - Trad. en allemand, Francfort, 1698, in-12.

Diatribe de febribus, in quâ complures auctor recentiorum detigit errores. La Haye, 1683, in-8°.

C'est une traduction du traité hollandais de Bontekoe sur les fièvres.

De morbo vulgò dictâ plica polonica litterulæ. Hambourg, 1683, in-12. - La Haye, 1683, in-8°. - Trad. en hollandais par Hoogstraaten, Dordrecht, 1683, in-8°.

Gehema admet la contagion de la plique polonaise, qu'il a observée aux parties génitales et chez les animaux.

Eroberte Gicht durch die chinesischen Waffen der Moxa. Hambourg, 1682, in-12. - *Ibid.* 1683, in-12.

Wettstreit des chinesischen Thees mit dem warmen Wasser. Berlin, 1686, in-8°.

L'auteur, à l'exemple de Bontekoe, vante l'infusion du thé par dessus toutes choses, et prétend que nulle autre boisson n'égale celle-là, qu'il érige en vraie panacée universelle.

Wohlversehener Feldmedicus begreiffend die Missbraeuche, so in Anstellung der Feldmedicorum und Feldscheerer und Einrichtung der Feldkisten vorgegangen, samt einem Project wie solches alles remediert werden kann. Hambourg, 1684, in-12. - Bâle, 1691, in-12.

Decas observationum medicarum. Brême, 1686, in-12. - Cassel, 1668, in-12.

Non inficetus utique libellus, dit Haller, en parlant de cet ouvrage, dans lequel on ne trouve cependant rien qui l'élève au-dessus de la plus pauvre médiocrité.

De arcanis antipodagricis, oder Geheimnisse wider das Podagra. Brême, 1686, in-4°.

Edler Theetrank oder Huelfsmittel zum gesunden und langen Leben. Brême, 1686, in-8°.

Wohl eingerichtete Feldapotheke. Brême, 1688, in-12.

Officierer Feldapothek. Brême, 1688, in-8°.

Diætetica rationalis auf festen Principiis wohlgegruendete Lebensordnung. Brême, 1688, in-12. - Léipzick, 1690, in-12. - *Ibid.* 1696, in-8°. - Trad. en hollandais, La Haye, 1690, in-8°.

Il est à remarquer que Gehema place le pain de seigle au-dessus du pain de froment pour la salubrité; c'est une nouvelle preuve de la force des habitudes, et de l'empire des coutumes nationales.

Grausame medicinische Mordmittel Aderlassen, Purgiren, Schrepfen, Clystieren, Juleppen und Herzstaerkungen. Brême, 1688, in-8°. - *Ibid.* 1689, in-8°. - Léipzick, 1714, in-12. - Trad. en hollandais, La Haye, 1690, in-8°.

Gehema combat à la fois la saignée et les purgatifs: c'est aller bien plus loin qu'on n'a jamais fait; mais il prétendait guérir tous ses malades avec de l'eau chaude, ou plutôt avec du thé.

Schreiben an H. von Dankelmann, dass das Theegetraenke die Wassersucht nicht verursache, sondern vertreibe. Berlin, 1688, in-8°.

Gefaehrliche und gestrafte Obstlust, wie man sich dadurch die rothe Ruhr auf den Hals ziehen koenne. Stettin, 1689, in-12.

Gehema blâme l'usage des fruits, sans établir de distinction entre ceux qui sont mûrs et ceux qui ne le sont pas.

Beste Zeitvertrieb. Brême, 1689, in-8°.

Sorgfaeltige und gewissenhafte Saeughamme. Brême, 1689, in-8°.

Reformirter Apotheker. Brême, 1688, in-12. - *Ibid.* 1689, in-12. - Léipzick, 1714, in-12. - Trad. en hollandais, La Haye, 1690, in-8°.

Vertheidigter reformiter Apotheker wider Ninorig Schad Gehemium. Freistatt, 1690.

Abgenoethigte Antwort, oder der erste Stein aus Gehema Schleuder geworfen wider M.-F. Geuder. Francfort, 1689, in-8°.

Diætetica nova ad sanitatem et vitam. Stettin, 1690, in-12.

Qualificirter Leibmedicus. Stettin, 1690, in-12.

Der kranke Soldat, dass er hinfuehro besser conservirt und curirt

werden moege, sammt Information fuer die Feldscheerer. Stettin, 1699, in-8°.

Apologie oder Vertheydigung wider seine Laesterer, insonderheit Ninorigum Schad Gehemium. Francfort, 1691, in-8°.

Dreyssig Aphorismi, oder Gesundheitsregeln, als ein sicherer Wegweiser zu einer bestaendigen Gesundheit und langen Leben, zum andern Mal mit Vorrede und Anmerkungen zum Druck verfertigt von J.-A. Schlegel. Francfort, 1696, in-8°.

Ob es rathsam sey in hitzigen Fiebern spirituoese volatische Medicamente zu gebrauchen, und ob dadurch die Hitze bey den Patienten kœnne vermehrt werden. Ulm, 1705, in-4°.

Zwey und zwanzig jaehrige Fiebercur ohne Aderlassen, Purgiren. Berlin, 1712, in-4°.

Richtiger und sicherer Wegweiser zur bestaendigen Gesundheit und einem langen Leben. Glueckstatt, 1736, in-4°. (J.)

GEHLEN (Adolphe-Frédéric), habile chimiste allemand, reçu membre de l'Académie des sciences de Munich en 1807, est mort dans cette ville le 15 juillet 1815, victime de ses expériences sur le gaz hydrogène arséniqué, qu'il préparait en faisant chauffer de l'arsenic dans une lessive alcaline. On lui doit une traduction allemande de l'ouvrage de M. Berthollet sur l'art de la teinture, augmentée de notes par S.-F. Hermbstaedt (Berlin, 1806, 2 vol. in-8°.), et quelques Mémoires détachés dans divers recueils consacrés à la chimie. Lui-même a publié, jusqu'à sa mort, de concert avec Hermbstaedt, Klaproth, J.-B. Richter, A.-N. Scherer et Trommsdorf, un *Neues allgemeines Journal der Chimie* (Berlin, 1803 - 1805, 5 vol. in-8°.), auquel il a donné, en 1806, le nouveau titre de *Journal fuer die Chimie und Physik*, ayant alors pour collaborateurs G.-F. Bucholz, Crell, Hermbstaedt, Klaproth, J.-B. Richter, J.-G. Ritter et Trommsdorf. (J.)

GEHLER (Jean-Charles), accoucheur allemand qui s'est rendu recommandable par un mérite peu ordinaire, naquit à Goerlitz le 17 mai 1732. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra beaucoup de goût pour l'histoire naturelle et la mécanique, ce qui décida dans la suite sa vocation pour la médecine et pour celle des branches de l'art de guérir à laquelle il se consacra d'une manière spéciale. A peine sorti du gymnase de sa ville natale, il alla, en 1751, à Leipzick, où les recommandations de son père le firent accueillir amicalement par C.-G. Ludwig, doyen de la Faculté de médecine, que de rares talens et de brillantes qualités personnelles rendaient digne de l'estime générale dont il jouissait, et qui le surveilla dans ses études avec une tendresse vraiment paternelle. Gehler suivit avec assiduité les leçons de Plaz, Bose, Boehmer, Hebenstreit, Rudiger, Janke, Kaestner et Winkler, prit le titre de maître ès-arts en 1756, et obtint deux ans plus tard celui de docteur en médecine. Peu de temps après, il fit un voyage minéralogique à

Freyberg, parcourut la Suisse, ainsi qu'une partie de l'Allemagne, et suivit un cours d'accouchemens à Strasbourg. A son retour à Léipzick, il ouvrit un cours particulier de minéralogie, le premier qu'on eût encore fait dans cette Université. Ce cours ne tarda pas à le faire connaître avantageusement, de sorte qu'il fut nommé, en 1759, accoucheur de la ville; en 1762, professeur extraordinaire de botanique; en 1773, professeur ordinaire de physiologie; en 1780, professeur d'anatomie et de chirurgie, enfin, en 1789, professeur de thérapeutique, doyen perpétuel de la Faculté, et médecin pensionné de la ville. La mort ferma ses paupières le 6 mars 1796. Quelqu'étendue que fût sa pratique, elle n'aurait pas suffi pour transmettre son nom à la postérité, car ses contemporains pouvaient seuls apprécier l'excellence de son cœur et sa douce philanthropie; mais il a laissé un assez grand nombre d'opuscules, parmi lesquels on doit surtout signaler ceux qui ont rapport à l'art des accouchemens, et dont on a lieu d'être surpris que personne n'ait songé à enrichir notre littérature.

Dissertatio de characteribus fossilium externis. Leipzick, 1757, in-4°.

Dissertatio de horrore, ut signo. Léipzick, 1758, in-4°.

Dissertatio de sanguine in partu profluente. Léipzick, 1760, in-4°.

Dissertatio de partu difficili ex hydrope fœtûs. Léipzick, 1762, in-4°.

Programma de usu macerationis seminum in plantarum vegetatione. Léipzick, 1763, in-4°.

Dissertationes duæ de utero secundinas expellente. Léipzick, 1765-1767, in-4°.

Dissertationes duæ de partûs naturalis adminiculis. Léipzick, 1772, in-4°.

Programma de primâ fœtûs respiratione. Léipzick, 1773, in-4°.

Dissertatio de plumbo, ejusque in corpus humanum vi medicamentosâ. Léipzick, 1776, in-4°.

Dissertationes duæ de eclampsiâ parturientium, morbo gravi quidem, neque adeo funesto. Léipzick, 1776-1777, in-4°.

Programma de insigni magnesiæ officinalis differentiâ. Léipzick, 1779, in-4°.

Programma de magnesiæ genuinæ usu medico. Léipzick, 1780, in-4°.

Programma de rupturâ perinæi in partu cavendâ. Léipzick, 1781, in-4°.

Programma quatenus aër in pulmones haustus vitam alat. Léipzick, 1781, in-4°.

Programma de variis aërem corruptum emendandi mediis. Léipzick, 1781, in-4°.

Programma de dubiâ vini adulterati per liquorem probatorium docimasiâ. Léipzick, 1782, in-4°.

Programma de vini ferro adulterati docimasiâ. Léipzick, 1783, in-4°.

Programma de utero in partu rupto. Léipzick, 1783, in-4°.

Programma de uteri, in partu rupturam minitantis, therapiâ. Léipzick, 1783, in-4°.

Programma de deligatione funiculi umbilicalis. Léipzick, 1784, in-4°.

Programma de modo funiculum umbilicalem deligandi. Léipzick, 1784, in-4°.

Programma de justo deligandi funiculum umbilicalem tempore. Léipzick, 1784, in-4°.

Programma de puerperis cautè fasciis involvendis. Léipzick, 1784, in-4°.
Programma de fasciarium in puerperio noxâ. Léipzick, 1785, in-4°.
Programma de fossilium physiognomiis. Léipzick, 1786, in-4°.
Observationes de dentitione tertiâ. Léipzick, 1786, in-4°.
Programma de caussis suffocationis fœtûs in partu artificiali. Léipzick, 1787, in-4°.
Programma de tincturæ cinnamomi ad compescendas uteri hæmorrhagias virtute dubiâ et suspectâ. Léipzick, 1787, in-4°.
Programma de usu cinnamomi in partu valdè dubio. Léipzick, 1787, in-4°.
Programma de vitæ fœtûs in partu artificiali periclitantis, præsidiis. Léipzick, 1788, in-4°.
Programma de parturientis situ ad partum apto. Léipzick, 1789, in-4°.
Programma vitam Ern. Bosii continens. Léipzick, 1789, in-4°.
Programma de vectis obstetricnlis usu dubio. Léipzick, 1789, in-4°.
Programma de meconii in partu effluxu indubio fœtûs mortui signo. Léipzick, 1790, in-4°.
Programma de forcipis Johnsonianæ præ Levretianâ et Smellianâ præstantiâ. Léipzick, 1790, in-4°.
Programma de nimio sanitatis studio, sæpè vel optimam sanitatem frangente. P. I, II, III, Léipzick, 1790 - 1791, in-4°.
Programma de effluente meconio neogeniti vitam non probante. Léipzick, 1790, in-4°.
Programma de connubio lactis cum acido-dulcibus sanitati neutiquam infenso. Léipzick, 1791, in-4°.
Programma de situ fœtûs in utero. Léipzick, 1791, in-4°.
Programma de capitis fœtûs in partu obliquè siti aptâ solutione. P. I, II, III, IV, Léipzick, 1792 - 1793, in-4°.
Programma de noxâ è nimis præcipitato medicinæ studio oriundo. Léipzick, 1793, in-4°
Programma de quibusdam rarioribus agri Lipsiensis petrificatis. Léipzick, 1793, in-4°.
Momenta quædam, quæ ad vitam hominum submersorum restituendam multum facere videntur. Léipzick, 1793, in-4°.
Programma de rectâ potûs in sanis hominibus administratione. Léipzick, 1793, in-4°.
Programma de salubritate habitantium è placitis recentiorum physicorum dijudicatâ. Léipzick, 1794, in-4°.
Programma de medicamentorum compositorum scrutinio chemico dubio persæpè ac fallaci. P. I, II, Léipzick, 1794 - 1796, in-4°.
Programma de criteriis vitæ et mortis physico-medicis. Léipzick, 1795, in-4°.

Les dissertations de Gehler, relatives aux accouchemens, ont été réunies, traduites en allemand, et publiées, avec quelques additions, par C.-G. Kuehn, sous le titre suivant :

Kleine Schriften, die Entbindungskunst betreffend. Léipzick, 1798, 2 vol. in-8°.

Gehler a surveillé la publication de la *Leipziger gelehrte Zeitung* depuis 1782 jusqu'en 1784, et traduit en allemand le Traité de physique expérimentale de Baumé (Léipzick, 1775 - 1776, 3 vol. in-8°.).

Gehler (*Jean-Samuel-Traugott*), frère du précédent, né à Goerlitz, le 1er novembre 1751, mort à Léipzick le 16 octobre 1695, membre du sénat de cette dernière ville, docteur en droit, et assesseur de la haute cour de justice, mérite une petite place dans ce Dictionaire, à cause du zèle avec lequel il cultiva, pendant toute sa vie, l'histoire naturelle, la physique et la chimie. Les Allemands lui doivent des traductions en

leur langue du Traité de l'atmosphère par De Luc (Léipzick, 1776-1778, 2 vol. in-8°.), des Lettres géologiques du même auteur (Léipzick, 1781-1782, 2 vol. in-8°.), de l'Essai de Gregory sur les qualités et les devoirs du médecin (Léipzick, 1778, in-8°.), du Traité de l'électricité par Cavallo (Léipzick, 1778, in-8°. - *Ibid.* 1783, in-8°.), du Traité sur le magnétisme par le même (Léipzick, 1788, in-8°.), de l'Essai sur l'électricité par Georges Adam (Léipzick, 1785, in-8°.), de la Description des expériences de Montgolfier par Faugas de St.-Fond (Léipzick, 1784-1785, in-8°.), et de la seconde édition de la Philosophie chimique de Fourcroy (Léipzick, 1796, in-8°.). Il est auteur d'un grand dictionnaire de physique intitulé :

Physikalisches Wœrterbuch, oder Versuch einer Erklaerung der vornehmsten Begriffe und Kunstwoerter der Naturlehre, mit kurzen Nachrichten von der Geschichte der Erfindungen, und Beschreibungen der Instrumenten. Léipzick, tome I, 1787; II, 1789; III, 1790; IV, 1791, in-8°.

Un cinquième volume supplémentaire, contenant les découvertes et les opinions les plus modernes jusqu'à la fin de l'année 1794, a paru à Léipzick, 1795, in-8°. A.-M. Birkholz en a donné un sixième (Léipzick, 1796, in-8°.) contenant quatre tables de tout l'ouvrage. C. Olafsen a profité de ce dictionaire, et en a même copié littéralement plusieurs articles, dans sa traduction danoise de la physique d'Erxleben, d'après l'édition de Lichtenberg (Copenhague, 1790, in-8°.). (J.)

GELÉE (Théophile), mort en 1650, était né à Dieppe. Il fit ses études médicales à Montpellier, et prit le grade de docteur sous la présidence de Du Laurens, dont il fut toute sa vie l'un des plus zélés partisans. Ses ouvrages sont, outre une traduction française des Œuvres de son maître (Rouen, 1661, in-fol.) :

Quelques opuscules recueillis des leçons de Dulaurens en les années 1587 et 1588. Paris, 1613, in-fol.

L'anatomie française, en forme d'abrégé, recueillie des meilleurs auteurs qui ont écrit sur cette science. Rouen, 1635, in-8°. - Paris, 1656, in-8°. - Rouen, 1664, in-8°. - *Ibid.* 1683, in-8°. - Paris, 1742, in-8°.

Cet ouvrage, tiré en grande partie de Riolan et de Dulaurens, fut très-bien accueilli du public, comme le prouvent les nombreuses éditions qu'on en fit. (O.)

GELLERT (Christlieb-Ehregott), frère aîné du célèbre Gellert, de l'écrivain qui a le plus contribué à tirer la littérature allemande de la barbarie, vint au monde le 11 août 1713, à Haynichen, petite ville située à quelque distance de Freyberg, en Saxe. Il fit ses premières études à Meissen, et fut envoyé, en 1734, à Léipzick. Quelque temps après, il se rendit, avec plusieurs savans saxons, à Pétersbourg, où il enseigna d'abord pendant un an dans le gymnase, et devint ensuite adjoint à l'Académie des sciences. Il passa près de dix années en Russie, où ses relations avec Euler lui inspirèrent le goût de la physique et de la chimie. En 1746 ou 1747, il revint dans sa patrie, fixa son séjour à Freyberg, et se consacra spécialement à l'étude des mines et de la métallurgie. Au bout de quelques

années, l'électeur lui accorda une pension; ce fut alors qu'il commença des cours particuliers de chimie métallurgique, qui attirèrent une foule d'auditeurs, et devinrent ainsi très-lucratifs pour lui. Il fut nommé, en 1755, inspecteur des machines, des fontes et des minéraux de la Saxe; cette place lui permit d'introduire plusieurs innovations utiles, et de prendre place, avec Cramer, parmi les premiers métallurgistes du siècle. En 1762, l'électeur lui accorda le titre d'administrateur en chef des fonderies et forges de Freyberg, et lorsque l'Académie des mines fut établie dans cette ville en 1765, il y obtint aussi une chaire de chimie métallurgique, qu'il remplit avec distinction, et dont il ne se démit que quand le mauvais état de sa santé le força de la remettre entre les mains de Lampadius, c'est-à-dire un an avant sa mort, qui eut lieu le 13 mai 1795.

Gellert a fait faire un grand pas à la métallurgie, dans laquelle il a introduit le premier l'art d'extraire les métaux précieux de leurs gangues par l'amalgamation à froid avec le mercure. Lorsqu'en 1786 Ignace de Born, voulant procurer à l'Europe les immenses avantages de la méthode suivie en Amérique par les Espagnols, en donna connaissance au célèbre Charpentier, conseiller des mines en Saxe, Gellert fit sur-le-champ, dans son laboratoire, des essais en petit, dont le succès complet encouragea à les répéter en grand. Bientôt même il alla plus loin, et au lieu d'opérer l'amalgamation par le moyen du feu, comme de Born, il démontra, en 1787, la possibilité de la faire à froid, ce qui diminuait considérablement les dépenses. Alors on s'occupa de construire, à Halsbruck, un atelier d'amalgamation à froid, qui est le plus grand qu'on connaisse en Europe pour cette opération, et qui fut mis en activité, en 1790, d'après les principes de Gellert. Il nous reste de ce dernier :

Anfangsgruende der metallurgischen Chymie, in einem theoretischen und praktischen Theile verfasst. Léipzick, 1750, in-8°. - *Ibid.* 1776, in-8°.

Anfangsgruende der Probierkunst, als der zweyte Theil der praktischen metallurgischen Chymie, worinnen verschiedene neue Arten zuverlaessig zu probiren, gezeiget werden. Léipzick, 1755, in-8°. - *Ibid.* 1772, in-8°. - Trad. en français par le baron d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. - et en anglais par J.-G. Seyferth, Londres, 1776, in-8°.

Gellert a inséré quelques Mémoires dans le Journal des mines de Koehler, et dans les Commentaires de l'Académie de Pétersbourg. Il a traduit en allemand les Elémens de docimasie de J.-A. Cramer (Stockholm, 1746, in-8°. - Léipzick, 1766, in-8°.). (J.)

GELOUS (Sigismond), médecin, poëte et mathématicien à Epéries dans la Hongrie, était né près de Torda en Transylvanie. L'empereur lui accorda le titre de conseiller aulique. Il mourut à Presbourg le 14 mars 1569. Ses ouvrages se réduisent,

outre une traduction latine de l'Oreste d'Euripide (Bâle, 1550), aux trois suivans :

Quæstio : an honesta naturâ sint, an vero opinione? Padoue, 1549.
Historia Francisci Spiræ Civitatulani, qui ob fidei sanioris abnegationem in summam incidit desperationem. Bâle, 1550.
Galeoti Martii Narniensis commentarius de Matthiæ Corvini Hungariæ Regis, egregiè, sapienter, jocosè dictis et factis. Vienne, 1563. (z.)

GEMEINER (André-Théodore), médecin de la ville et de la garnison de Ratisbonne, y est venu au monde le 1er avril 1764. Reçu docteur à Erlangue, il a publié :

Dissertatio de verâ febrium putridarum notione. Erlangue, 1786, in-4°.
Beobachtung der am 24sten Jun. 1797 Nachmittags eingetretenen Sonnenfinsterniss und der dubey vorgekommenen merkwuerdigen Erscheinungen; nebst einem Anhang ueber den Bau und die Bewohnbarkeit der Sonne und des Mondes, nach den neuesten Entdeckungen. Ratisbonne, 1798, in-8°. (o.)

GEMMA (Corneille), fils de Régnier Gemma, suivit la même carrière que son père, c'est-à-dire qu'il cultiva, et avec un égal succès, la médecine et les mathématiques. Né à Louvain le 28 février 1535, il y fut chargé, en 1569, de remplir la chaire que Nicolas Biesius venait de laisser vacante, et l'année suivante seulement il prit le grade de docteur. Une mort prématurée mit fin à ses jours le 12 octobre 1577. Ses ouvrages sont :

De arte cyclognomicâ tomi tres, philosophiam Hippocratis, Galeni, Platonis, et Aristotelis in unam methodi speciem referentes. Anvers, 1569, in-4°.
Gemma a montré plus d'érudition et de singularité que de jugement et de sagacité, dans cet ouvrage, qui ne reçut pas d'ailleurs un accueil très-favorable.
De stellâ peregrinâ quæ superiori anno apparere cœpit, C. Gemma et Gul. Postelli judicia. Anvers, 1573, in-4°.
Cosmocritice, seu de naturæ divinis characterismis, id est raris et admirandis spectaculis, causis, indiciis, proprietatibus rerum in partibus singulis universi. Anvers, 1575, in-4°.
A la suite de cet ouvrage, dans lequel Gemma ne montre pas moins d'aveuglement et de credulité que Cardan, on trouve la relation d'un abcès singulier, et l'histoire d'un typhus épidémique.
De prodigiosâ specie naturâque cometæ anni 1577, cum adjunctâ explicatione duorum chasmatum anni 1575. Anvers, 1578, in-12.
Gemma regarde comme l'annonce d'événemens sinistres cette prétendue comète qui n'est autre chose que l'étoile temporaire qu'on aperçut dans la constellation de Cassiopée, pendant une année, au bout de laquelle elle disparut. (J.)

GEMMA (Jean-Baptiste), médecin vénitien du seizième siècle, disciple de Trincavella, fut médecin de Sigismond III, roi de Pologne. Il mourut en 1581, laissant l'ouvrage suivant :

Methodus rationalis nova atque dilucidissima curandi bubonis carbunculique pestilentis, in quâ morbi essentia, causæ, signa, prognosticum, præcautio atque curatio ostenduntur. Graetz, 1584, in-4°. - Dantzick, 1589, in-4°. - Francfort, 1603, in-8°. - Venise, 1602, in-8°.

C'est l'histoire d'une maladie pestilentielle qui causa d'affreux ravages à Venise en 1575 et 1576. (o.)

GEMMA (Regnier), communément désigné sous le surnom de *Frisius*, c'est-à-dire *le Frison*, parce qu'il était né dans la Frise, vint au monde à Dockum, en 1508. Il commença ses études à Groningue, et les termina ensuite à Louvain, où il cultiva simultanément la médecine et les mathématiques. Lorsqu'il eut obtenu le titre de docteur, qui lui fut conféré en 1541, l'Académie de Louvain lui confia une chaire de médecine, qu'il remplit avec beaucoup de distinction, et dans laquelle il acquit assez de célébrité pour fixer sur lui les yeux de l'empereur Charles-Quint, qui le consulta dans plusieurs occasions. Ce prince lui offrit même de venir occuper une place à sa cour, mais Gemma fut assez modeste ou assez sage pour refuser. Il mourut le 25 mai 1555, dans un âge peu avancé. Les ouvrages qui nous restent de lui roulent tous sur les mathématiques, à l'exception de quelques consultations sur la goutte qui ont paru dans le recueil d'Henri Garet (Francfort, 1592, in-8°.).

Methodus arithmeticæ practicæ. Anvers, 1540, in-8°. - Paris, 1563. - Cologne, 1565. - Paris, 1572. - Wittemberg, 1611, in-8°.

Charta, sive mappa mundi, id est totius orbis descriptio. Louvain, 1540, in-8°.

De usu annuli astronomici. Anvers, 1548, in-8°. - *Ibid.* 1564, in-8°.

De principiis astronomiæ, cosmomiæ et cosmographiæ, deque usu globi cosmographici. Paris, 1547, in-8°. - Anvers, 1548, in-12. - Trad. en français, Paris, 1582, in-8°.

De radio astronomico et geometrico liber. Anvers, 1545, in-4°.

De astrolabio catholico et usu ejusdem. Anvers, 1556, in-8°.

Gemma a réimprimé, corrigé et augmenté, en plusieurs éditions successives, la Cosmographie de Pierre Apianus. Il était lié avec Jérémie Triverius; celui-ci étant d'une haute stature, et Gemma, au contraire, d'une très-petite taille, on les appelait, par plaisanterie, *Lovaniensium medicorum par impar.* (1.)

GEMUSAEUS (Jérôme), médecin alsacien, de Mulhausen, né en 1505, manifesta de bonne heure un grand amour pour l'étude, que ses parens s'empressèrent de satisfaire en l'envoyant à Bâle dès qu'il eut atteint sa dix-huitième année. Gemusaeus, dont le véritable nom était *Geschmauss*, fut fait maître ès-arts en 1525, et docteur en médecine à Turin en 1533. L'année suivante, il obtint une chaire de physique à Bâle, où il enseigna la philosophie d'Aristote avec beaucoup de talent. Une mort prématurée l'empêcha de terminer l'étude de la langue hébraïque, à laquelle il s'était adonné fort tard, afin de pouvoir puiser les principes du christianisme à leur source primi-

tive. Il mourut le 29 janvier 1543, laissant une réputation que la postérité n'a point confirmée, et divers ouvrages philologiques, dont nous nous abstiendrons de rapporter les titres. Nous dirons seulement qu'on lui doit une préface latine très-prolixe, et une vie de Galien, écrite aussi en latin, qui sont placées en tête de l'édition grecque des OEuvres du médecin de Pergame (Bâle, 1538, 5 vol. in-fol.). (J.)

GENDRON (Claude-Deshais), né dans la Beauce, montra de bonne heure un goût décidé pour la médecine, dans laquelle il acquit beaucoup d'habileté et de réputation. Il s'adonna surtout aux maladies des yeux, et la France le compte parmi les oculistes les plus célèbres dont elle s'honore. Ce fut à Montpellier qu'il prit ses grades. Il remplit la charge de médecin du frère de Louis XIV, et du Régent. Etant parvenu à un âge avancé, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qu'avait occupée autrefois Boileau, son ami, et y mourut le 3 septembre 1750, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Le seul ouvrage qu'il ait livré à l'impression, et qui, bien qu'écrit avec sagesse, ne répond pas à la célébrité dont jouissait l'auteur, porte pour titre :

Recherches sur la nature et la guérison des cancers. Paris, 1700, in-12. Gendron affirme que l'extirpation est le seul moyen pour guérir radicalement le cancer. Il conseille la belladone à titre de palliatif.

Gendron (*Louis-Florentin-Deshais*), neveu du précédent, professeur et démonstrateur oculiste à l'Ecole de chirurgie en 1762, a laissé :

Lettres sur plusieurs maladies des yeux, causées par l'usage du rouge et du blanc. Paris, 1760, in-12.

Traité des maladies des yeux, et des moyens et opérations propres à leur guérison. Paris, 1770, 2 vol. in-12.

Ce traité était fort bon à l'époque de sa publication, et il n'a pas trop vieilli; on le consulte encore. Le premier volume traite des maladies des parties accessoires, et le second de celles de l'œil lui-même.

Gendron (*Pierre-André*), arrière-petit-neveu de Claude-Deshais, naquit dans la Touraine, à Bueil, en 1765. Il fut élevé à l'école militaire de Vendôme, où il eut des succès. Son père, qui était notaire, désirait de lui voir embrasser la carrière de la jurisprudence, qu'il suivit en effet pendant une année, au bout de laquelle il obtint de se livrer à la médecine, pour laquelle il se sentait plus de goût. Ce fut à Paris qu'il fit ses cours, et à vingt-deux ans il prit le grade de docteur à Angers. S'étant ensuite fixé à La Chartre-sur-Loir, dans le département de la Sarthe, il y mourut le 17 avril 1814, avec la réputation d'un médecin fort habile. On n'a point d'ouvrages de sa façon, et il n'a écrit que quelques Mémoires, qui sont disséminés dans le recueil de la Société de médecine de Paris et dans les Annales cliniques de Montpellier. Trois de ses fils exercent aujourd'hui la profession de médecin.

Gendron (*Arcène-Pierre-Jean-Baptiste*), né à La Chartre le 21 janvier 1793; médecin des épidémies de l'arrondissement de Vendôme, et médecin-adjoint de l'hôpital et du collége.

Dissertation sur le phlegmon des mamelles et sa terminaison par suppuration. Paris, 1815, in-4°.

Gendron (*Esprit*), ancien interne des hôpitaux de Paris, médecin à Château-du-Loir.

Observations de médecine pratique sur les poumons, les organes de la digestion et l'utérus. Paris, 1818, in-4°.

Mémoire sur les fistules de la glande parotide. Paris, 1820, in-8°.

Gendron (*Edouard*), médecin à Bonneval.

Dissertation sur la fièvre muqueuse. Paris, 1822, in-4°.

(A.-J.-L. J.)

GENGA (Bernardin), né dans le duché d'Urbino, professa l'anatomie et la chirurgie à Rome, vers la fin du dix-septième siècle, et y fut en outre chirurgien de l'hôpital du Saint-Esprit. Un des premiers, il enseigna la circulation du sang, dont il attribuait ouvertement la découverte à Paul Sarpi, qui l'a en effet indiquée. Il s'écarta aussi de la marche suivie par tous ses contemporains, en n'affichant pas pour Hippocrate cet enthousiasme, cette admiration aveugle et ridicule, que témoignent encore aujourd'hui les obscurans zélateurs de l'immobilité dans les sciences. Genga reprochait, avec raison, au médecin de Cos d'avoir commis, en chirurgie, des fautes impardonnables à un écolier. Cependant il s'en fallait de beaucoup que lui-même fût exempt de blâme, car il rejetait le débridement de l'anneau dans la hernie inguinale étranglée, et l'application du trépan sur les sutures du crâne. Ses ouvrages méritent d'être consultés.

Anatomia chirurgica, sive, istoria anatomica dell' ossi e moscoli del corpo umano, colla descrizione de' vasi. Rome, 1672, in-8°. - *Ibid.* 1675, in-8°. - Bologne, 1687, in-8°.

Anatomia per uso ed intelligenza del disigno, ricercata non solo sugli ossi e moscoli del corpo umano, me dismostrata ancora sulle statue antiche più insigni. Rome, 1691, in-fol.

Les explications sont de Lancisi.

In Hippocratis aphorismos ad chirurgiam spectantes commentaria. Rome, 1694, in-8°. - Bologne, 1717, in-8°. - *Ibid.* 1725, in-8°. - Trad. en espagnol par A.-G. Vasquez, Madrid, 1744, in-8°. (J.)

GENSEL (Jean-Adam), médecin hongrois, vint au monde le 26 octobre 1677, à Oedenburg, où son père occupait le rang de praticien. Il commença par étudier la théologie à Iéna. Mais sa santé faible et délicate ne lui permettant pas d'embrasser la carrière ecclésiastique, il choisit celle de la médecine, et soutint une thèse publique, en 1699, sous la présidence de Wedel. Ayant pris aussitôt après la route de l'Italie, il passa deux ans à Padoue, où il fut nommé chevalier de Saint-Marc par le doge de Venise, et en 1703, docteur en philosophie et en médecine par l'Université. De retour dans sa patrie, il pratiqua l'art de guérir d'abord à Eisenbourg, puis à Oedenburg, devint ensuite médecin pensionné du comte d'Eisenbourg, puis médecin du prince Esterhazi. En 1712, l'Académie impériale des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres, et deux

ans après le nomma président-adjoint. Il mourut le 31 août 1720. On a de lui :

Dissertatio medica ægrum ischuriâ laborante exhibens. Iéna, 1799, in-4°.

Theses philosophico-medicæ S. Regiæ Maj. Josepho I dicatæ, pro supremâ in philosophiâ et medicinâ laureâ consequendâ, imponente eam Bernardino Ramazzini. Padoue, 1703, in-fol.

A ces deux opuscules, et à quelques observations dénuées de tout intérêt, qu'on lit dans les Ephémérides des Curieux, se bornent les travaux littéraires de Gensel, d'après lesquels on conçoit difficilement comment il a pu arriver, sinon aux places lucratives, du moins aux distinctions académiques, car la Société royale de Berlin l'avait aussi accueilli dans son sein. (J.)

GENTILE, communément appelé *Gentilis*, *de Gentilibus*, ou *Gentilis Fulgineus*, parce qu'il était de Foligno, mourut en 1348, à Pérouse, suivant Fabricius, qui assure, on ignore sur quel fondement, qu'il était médecin du pape Jean XXII. Alidosi prétend qu'il avait alors quatre-vingts ans, et que ce fut à Bologne qu'il termina sa carrière. Quoi qu'il en soit, Gentile fut disciple de Thaddée de Florence, et ses contemporains le regardèrent comme le premier médecin du siècle, titre qu'il n'était pas difficile d'obtenir à une époque d'ignorance et de barbarie. C'était surtout comme commentateur d'Avicenne qu'on l'estimait, et ce motif seul suffirait pour décider de l'opinion que nous devons nous former sur son compte ; si ses ouvrages n'étaient pas là pour nous prouver qu'il n'eut aucune notion ni de la vraie physiologie, ni de la véritable médecine.

Expositiones cum textu Avicennæ. Venise, 1492, in-fol.

De febribus. Venise, 1484, in-fol. - *Ibid.* 1526, in-fol.

Expositio cum commento Ægidii Monachi Benedictini libri de judiciis urinarum et libri de pulsibus. Venise, 1494, in-8°. - Lyon, 1505, in-8°.

Consilia peregregia ad quævis morborum totius corporis genera. Tractatus de herniâ. Receptæ super primam fen quarti Avicennæ ordinatæ. De balneis. Venise, 1503, in-fol.

Quæstiones et tractatus extravagantes. Venise, 1520, in-fol.

De leprâ tractatus. Venise, 1536, in-fol.

De propositionibus medicinarum. Padoue, 1556, in-8°. - *Ibid.* 1579, in-4°. - Lyon, 1584, in-8°.

Ses Œuvres ont été réunies (Venise, 1484, 4 vol. in-fol. - *Ibid.* 1486, in-fol. - *Ibid.* 1492, in-fol.). (O.)

GEOFFRON (Jacques), mort le 12 février 1716, âgé de cinquante-cinq ans, à Blaisy-le-Haut, village près d'Auxerre, était né à Saulien ; il devint médecin du duc d'Orléans. On a de lui, suivant Papillon, les deux ouvrages suivans :

Doctrina pulsuum. Genève, 1706, in-8°.

Traité de l'apoplexie. Dijon, 1716, in-12. (O.)

GEOFFROY (Claude-Joseph), frère puîné du suivant, naquit à Paris le 8 août 1685, et embrassa la profession de

pharmacien, contre le vœu de son père, qui le destinait à la médecine. Tournefort fut le maître auquel il s'attacha de préférence, et le zèle qu'il témoignait pour l'étude lui mérita l'estime et l'amitié de ce grand homme. Au retour d'un voyage qu'il fit, en 1704 et 1705, dans les provinces méridionales de la France, et dont il rapporta une foule d'objet curieux, l'Académie des sciences l'admit dans son sein. Il mourut le 9 mars 1752, sans avoir publié aucun ouvrage. Nous ne possédons de lui que soixante-quatre Mémoires disséminés parmi ceux de l'Académie, à laquelle il consacra tous ses instans, depuis celui de sa réception jusqu'à sa mort. Parmi ces Mémoires, on distingue une Notice sur le nain Bebé, qui vécut à la cour du roi Stanislas, et plusieurs Dissertations sur les huiles volatiles, dont Geoffroy s'occupa beaucoup, sans toutefois enrichir à cet égard la chimie d'observations neuves ou bien intéressantes.

(J.)

GEOFFROY (ETIENNE-LOUIS), fils du suivant, montra la même ardeur que lui pour l'art de guérir, et cultiva l'histoire naturelle avec plus de succès encore. Né à Paris en 1725, il y fut reçu docteur en 1748, après avoir soutenu deux thèses dans lesquelles il exposa des idées assez singulières, car il soutint dans l'une que la saignée convient moins chez les personnes maigres que chez les grasses, et dans l'autre que des incisions profondes sont un moyen de favoriser l'établissement de la suppuration, sans laquelle les grandes et fortes contusions ne pourraient guérir. Dès qu'il eut obtenu ses grades, il se partagea entre l'exercice de la médecine et l'étude de la zoologie, et quoiqu'il ait dû consacrer beaucoup de temps à cette dernière science, pour y acquérir la juste célébrité dont brille son nom, cependant elle ne lui fit jamais négliger les devoirs de sa profession; car, pendant près de quarante ans, il fut l'un des praticiens les plus renommés et les plus occupés de la capitale. Les événemens de la révolution le déterminèrent à se retirer dans la petite commune de Chartreuve, près de Soissons, où il mourut au mois d'août 1810. Il a laissé plusieurs onvrages remarquables.

An aer præcipuum digestionis instrumentum? Paris, 1748, in-4°.

An in empyematis operatione, scalpellum acu triangulari præstantius? Paris, 1758, in-4°.

Ergò recens nato lac recens enixæ matris. Paris, 1769, in-4°.

Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique. Paris, 1762, 2 vol. in-4°. – *Ibid.* 1764, in-4°. – *Ibid.* 1799, in-4°.

Cet ouvrage est très-élémentaire. Geoffroy y a classé les insectes d'après la présence ou l'absence, le nombre, la forme et la texture des ailes, en combinant ces données avec le nombre des articles des tarses. Fourcroy, dans sa jeunesse, donna en latin un abrégé de ce travail, en y

ajoutant les noms spécifiques que Geoffroy avait négligés (*Entomologia Parisiensis*. Paris, 1785, 2 vol. in-8°.).

Traité sommaire des coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris. Paris, 1767, in-12.

On estime beaucoup cet opuscule, qui n'est qu'un fragment d'un travail plus vaste dont Geoffroy méditait la publication. Ce qui le rend surtout remarquable, c'est la tentative de classer les coquilles d'après les animaux qui les habitent.

Dissertation sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons. Amsterdam et Paris, 1778, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1780, in-8°.

Cette brochure est importante, et démontre combien l'anatomie comparée peut fournir de matériaux utiles à la physiologie. On distingue surtout la description de l'organe auditif des poissons.

Hygieine, sive ars sanitatem conservandi. Paris, 1771, in-8°. - Trad. en français par Delannay, Paris, 1774, in-8°.

Ce poème est estimable sous le rapport du style et de la manière dont l'auteur a traité son sujet.

Manuel de médecine pratique à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes. Paris, an IV, 2 vol. in-8°.

Production misérable, comme tous les livres de médecine populaire.
(J.)

GEOFFROY (Etienne-François), célèbre médecin, était fils d'un pharmacien de Paris, et d'une fille de Devaux, chirurgien en réputation de son temps. Il naquit le 13 février 1672. Son éducation fut soignée d'une manière extraordinaire. Quant il fut en physique, dit Eloy, il se tenait, chez son père, des conférences réglées, où Cassini apportait ses planisphères, le père Sébastien ses machines, Joblot ses pierres d'aimant, où Duverney faisait ses dissections, et Homberg ses opérations de chimie, où se rendaient, du moins par curiosité, plusieurs savans fameux, et des jeunes gens qui portaient de beaux noms. Ces conférences parurent si étendues et si utiles, qu'elles furent le modèle et l'époque de l'établissement des expériences de physique dans les colléges. Tant de peine ne fut pas inutile, et le jeune Geoffroy surpassa même l'attente de ses maîtres. La botanique et la chimie furent les sciences qu'il cultiva surtout avec prédilection, mais il y joignit aussi l'étude de l'anatomie, et durant ses momens de loisir, il s'exerçait dans les travaux de la mécanique, tournait et travaillait des verres de lunettes, ou exécutait des machines en petit. Son père l'envoya, en 1692, à Montpellier, où il s'empressa de suivre les cours des plus célèbres professeurs. Avant de revenir à Paris, il parcourut les parties méridionales et occidentales de la France, et il se trouva enfermé à Saint-Malo, à l'époque du bombardement de ce port par les Anglais. En 1698, le comte de Tallard, ambassadeur extraordinaire à Londres, lui confia le soin de sa santé, quoiqu'il n'eût point le titre de médecin, et l'emmena en Angleterre. Geoffroy ne négligea pas une aussi belle occa-

sion; il sut bientôt gagner l'estime des savans de Londres, en particulier celle de Sloane, et au bout de six mois, il devint membre de la Société royale. L'Académie des sciences de Paris lui accorda la même distinction l'année suivante. En quittant la Grande-Bretagne, il alla visiter la Hollande, et, en 1700, il accompagna l'abbé de Louvois en Italie, comme médecin, et surtout comme ami. A son retour en France, il réussit à triompher des résolutions de son père qui voulait lui faire suivre la carrière pharmaceutique, et quoiqu'en 1693 il eût déjà subi l'examen pour la pharmacie, et fait son chef-d'œuvre, il se mit avec une nouvelle ardeur sur les bancs de la Faculté de médecine. Admis à la licence en 1702, il obtint le doctorat au bout de deux ans; mais persuadé que de longues et sérieuses méditations sont nécessaires pour acquérir les connaissances sans lesquelles un médecin est indigne de ce nom, ce ne fut qu'après dix ans de nouvelles études non moins assidues que les premières, qu'il consentit enfin à exercer l'art de guérir. En 1707, Fagon le chargea de remplir, à sa place, la chaire de chimie au Jardin du roi, et deux ans après, Tournefort étant venu à mourir, Geoffroy lui succéda, au Collége de France, dans sa chaire de médecine et de pharmacie. En 1726, la Faculté de médecine l'élut doyen, ne croyant pas pouvoir faire un meilleur choix, dans les circonstances où il lui fallait, dit Fontenelle, un chef qui possédât toutes les qualités nécessaires, sans cependant porter aucun ombrage à sa liberté, et qui aimât mieux sa compagnie que sa place. Cette nomination, attaquée par plusieurs confrères du nouveau doyen, fut confirmée par le jugement de la cour, et Geoffroy, d'un consentement unanime, fut continué les deux années suivantes. Les occupations nombreuses et pénibles dont ce double décanat l'accabla, dérangèrent sa santé naturellement faible, de sorte qu'il succomba, épuisé de fatigues, le 5 janvier 1731. Jacquin lui a consacré un genre de plantes (*Geoffræa*) de la famille des légumineuses. Outre divers articles dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie des sciences, on a de lui :

An medicus philosophus mechanico-chymicus. Paris, 1704, in-4°.

An à vermibus hominum ortus, interitus. Paris, 1704, in-4°.

An hominis primordia vermis. Paris, 1704, in-4°. – Trad. en français par Andry.

Cette thèse, qui n'a que le mérite de l'originalité, eut un succès prodigieux : tout le monde voulut la lire, jusqu'aux femmes.

Tractatus de materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu. Paris, 1741, 3 vol. in-8°. – Trad. en français par Antoine Bergier, Paris, 1741 - 1743, 7 vol. in-12. – en allemand par Chrétien-Théophile Ludwig, Leipzick, 1760 - 1765, 8 vol. in-8°. – en anglais par G. Douglas, Londres, 1736, in-8°.

Le premier volume traite des minéraux, le second des végétaux exotiques, et le troisième des végétaux indigènes. Il manque donc le règne

animal, et le végétal lui-même n'est pas complet, car l'ouvrage, disposé par ordre alphabétique, s'arrête à la mélisse. Ces trois volumes, les seuls qu'ait dictés Geoffroy, ont été publiés par Etienne Chardon de Courcelles. Antoine Bergier, aidé de Bernard Jussieu, a complété la partie des végétaux, depuis la mélisse jusqu'au xyris (Paris, 1750, 3 vol. in-12). Arnault de Nobleville et Salerne, ont rédigé la partie zoologique (Paris, 1756-1757, 6 vol. in-12). Enfin, on doit à Jean Goulin une table alphabétique générale (Paris, 1770, 1 vol. in-12), de sorte que l'ouvrage primitif et ses supplémens forment maintenant dix-sept volumes, auxquels on peut joindre les figures des plantes d'usage en médecine publiées par Garsault, d'après la Matière médicale de Geoffroy (Paris, 1764, 4 vol. in-8°.). Ce volumineux ouvrage a joui d'un accueil universel, mais il est bien déchu aujourd'hui de sa splendeur, et son mérite réel se réduira bien davantage encore lorsque la matière médicale aura subi enfin cette salutaire réforme, objet de tous les vœux. Au fond ce n'est qu'une immense compilation qui fait honneur à l'érudition de Geoffroy, mais dans laquelle on irait vainement chercher aujourd'hui des données positives sur la manière d'agir des agens médicinaux, dont on n'appréciait autrefois les propriétés que d'après les règles vagues d'un aveugle empirisme. (J.)

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Etienne), membre de la Légion-d'Honneur, professeur au Jardin du roi, où il fait des cours sur l'histoire des mammifères et des oiseaux, est né à Etampes le 15 avril 1772, et non en 1773, comme il est dit, par erreur, dans le quatrième volume du *Règne animal* de M. Cuvier. Sa famille, qui le destinait à l'état ecclésiastique, le pourvut, à douze ans, d'un canonicat. Elève du collége de Navarre, où Brisson professait la physique expérimentale, il prit le goût des sciences sous ce maître habile, et s'attacha à l'histoire naturelle, mais d'abord à la minéralogie, par suite de l'avantage qu'il eut, après avoir terminé ses études à Navarre, de rencontrer Haüy au réfectoire du cardinal Lemoine. Il reçut de ce minéralogiste célèbre des leçons de cristallographie, qu'interrompirent les événemens d'août 1792. Haüy fut arrêté comme prêtre, et renfermé, avec d'autres ecclésiastiques, dans le séminaire de Saint-Firmin, limitrophe de sa demeure. M. Geoffroy informa de suite l'Académie des sciences de ce malheur, et réussit à arracher son maître de prison, avant les affreuses journées des 2 et 3 septembre. Cependant, c'était aussi de ses maîtres au collége de Navarre qui se composait la prison de Saint-Firmin: M. Geoffroy résolut de les sauver. L'alarme est répandue dans la matinée du 2, et le tocsin qui se fait entendre exige des mesures promptes. M. Geoffroy se procure les insignes d'un commissaire inspecteur des prisons: il a tout préparé pour l'évasion d'une partie des détenus; parvenu à ses maîtres, aucun ne veut sortir, dans la crainte de rendre plus pesans les fers des prisonniers qui resteraient; il n'emmène avec lui qu'un prêtre, qu'il ne connaissait pas. Mais du moins, pour le cas de plus grandes infortunes qu'il pressent, et qu'ils se refusent à

craindre, il leur indique, comme pouvant être escaladé facilement, un pan de mur limitrophe du cardinal Lemoine et de Saint-Firmin, et leur promet d'être au pied du mur pour favoriser leur évasion. Ces précautions ne furent utiles, dans la nuit du 2 au 3, qu'à douze ecclésiastiques, autres que le proviseur et les professeurs de Navarre. Comme M. Geoffroy continuait ses soins au dernier de ces douze prêtres, le jour avait paru, et déjà la troupe d'assassins occupait Saint-Firmiu; il en fut avisé par un coup de fusil qui lui fut tiré du jardin, et qui n'atteignit que ses vêtemens.

Nous citons ces événemens parce qu'ils ont influé sur l'entrée en carrière de M. Geoffroy, et qu'ils expliquent comment il eut des patrons remplis pour lui du zèle le plus ardent, et cela dans un âge où ce n'étaient point ses travaux scientifiques qui les lui avaient procurés. « Je m'adresse à vous, vint dire Haüy à Daubenton; en retour des services que je vous ai rendus, aimez, aidez, adoptez mon jeune libérateur. » Cette adoption eut lieu en effet, et Daubentou s'y complut au point de vouloir son nouvel élève pour collègue à la place qu'occupait alors M. de Lacépède, et dont ce dernier se démit. M. Geoffroy fut nommé sous-garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle le 13 mars 1793. Mais, le 10 juin suivant, la Convention nationale rendit un décret d'organisation pour le Jardin des plantes. Les douze naturalistes, attachés à cet établissement, eurent à démontrer toutes les parties de l'histoire naturelle; et les animaux vertébrés, dont plus tard M. de Lacépède prit une moitié, devinrent le lot de M. Geoffroy. Comme c'était pour des études de minéralogie qu'il avait été placé précédemment, il voulut ne point accepter ces nouvelles fonctions : Daubenton s'en irrita. « J'ai sur vous l'autorité d'un père, lui dit-il, et je prends sur moi la responsabilité de l'événement. Nul n'a encore enseigné à Paris la zoologie. Des jalons existent à peine de loin en loin pour en faire une science; tout est à créer, osez l'entreprendre, et faites que dans vingt ans on puisse dire : la zoologie est une science, et une science toute française. » Pour calmer le courroux de l'aimable vieillard, M. Geoffroy obéit, et voulant remplir ses engagemens avec honneur, il s'associa un naturaliste qui habitait les bords de la mer, en Normandie; il l'engagea à se rendre à Paris, lui promettant de le recevoir chez lui, et de lui ouvrir les maisons des savans, ainsi que les collections du Jardin des plantes. Son correspondant se fia sur ses promesses; c'était M. Cuvier, alors obscur et inconnu, aujourd'hui le célèbre Cuvier. Si ce n'est entièrement par les travaux, c'est donc au moins par les soins de M. Geoffroy qu'on peut dire présentement, sans craindre de se tromper : la zoologie est une science toute française.

M. Geoffroy fut désigné, en 1798, pour une expédition secrète, et il partit pour l'Egypte. Dans ce voyage, et en vue de Malte, une fausse manœuvre le lança à la mer, d'où il parvint à se tirer sans savoir nager. D'autres dangers l'attendaient en Egypte. On ne pouvait explorer le pays qu'en se tenant sur ses gardes, et toujours armé, à cause des Arabes. Un institut des sciences et des arts fut formé au Caire. M. Geoffroy, nommé du noyau, eut l'honneur de contribuer à la création de cet établissement. Il visita l'Egypte entière, jusque par-delà les cataractes. Etant sur le terrain de Thèbes, il passa trois semaines enfermé dans les tombeaux de cette ancienne et superbe capitale. Il est faux qu'il se soit occupé d'un essai de naturalisation des crocodiles, comme une caricature, exécutée à bord des vaisseaux de la station anglaise en vue d'Alexandrie, l'a fait croire en Europe. Nous relevons une erreur aussi ridicule, parce qu'elle a été accréditée en Allemagne, où cette caricature a été publiée de nouveau, et que Daudin l'a rappelée depuis dans son Histoire des reptiles, comme établissant un fait des habitudes du crocodile. Les Anglais n'eurent d'autre motif pour agir ainsi que la capture qu'ils firent d'un mémoire que M. Geoffroy envoyait en France, et qui contenait une anatomie très-soignée du crocodile. La plupart des ouvrages publiés sur l'Egypte ne laissent point ignorer que c'est à sa courageuse résistance, ainsi qu'à celle de Savigny et de M. Delile, que la commission des sciences et des arts dut de conserver ses dessins et ses manuscrits. Un littérateur anglais, M. Hamilton, jaloux de se procurer à peu de frais ces matériaux précieux, avait eu l'indélicatesse de demander au général Hutchinson, après la capitulation de l'armée, les pouvoirs nécessaires pour se les faire délivrer. Le courage de M. Geoffroy, et la menace énergique qu'il fit de dénoncer à l'Europe cette mesure spoliatrice, firent revenir les Anglais à des sentimens de pudeur, et empêchèrent l'accomplissement d'un acte contraire aux lois et aux usages de toutes les nations civilisées.

M. Geoffroy a été nommé membre de l'Institut, classe des sciences, le 14 septembre 1807, et professeur à la Faculté des sciences le 20 juillet 1809. En 1808, le gouvernement lui confia une mission relative aux sciences et aux arts pour le Portugal. Arrivé à Madrid le 15 avril, il en repartit quelques jours avant les désastres du 2 mai suivant. La nouvelle du combat meurtrier que les Français avaient ce jour là livré aux Espagnols dans leur capitale, l'atteignit dans sa route. Elle fut donnée la nuit par un courrier extraordinaire, avec invitation de se venger sur tous les voyageurs français. M. Geoffroy et ses trois compagnons, livrés au sommeil dans une hôtellerie, ignoraient qu'on y délibérait de les mettre à mort. Ils trouvèrent de gé-

néreux défenseurs dans des voyageurs portugais auxquels ils avaient fait accueil la veille. Mais le lendemain où aller? Ils se dirigèrent sur Merida. Cette ville avait été promptement prévenue, et la populace attendait ses victimes. Le gouverneur eut l'humanité d'envoyer une troupe nombreuse et fidèle au devant des voyageurs français ; on les arrête ; à leur arrivée à Merida, il est fait des tentatives pour les arracher des mains des soldats ; on les sauve en les plongeant dans les cachots de la prison de la ville ; durant huit jours la prison est continuellement assiégée pour en extraire les prisonniers, et pour venger sur eux les scènes de Madrid. Leur délivrance eut lieu enfin par les soins d'un officier supérieur espagnol, auquel M. Geoffroy avait été utile quinze jours auparavant. Cet officier, qui venait de Madrid avec de la troupe, le conduisit, ainsi que ses compagnons, à Badajoz, ce qui l'acheminait sur le Portugal.

Mais bientôt le Portugal fut lui-même en feu. M. Geoffroy y put cependant remplir sa mission ; il fallut livrer bataille, et notre naturaliste, ce qu'il dut à un mouvement précieux de bienveillance, reçut l'ordre de suivre l'armée ; il fit la campagne qui se termina promptement par le combat malheureux de Vimiera. Lorsque les ennemis coalisés nous dépouillèrent en 1815, sans convention spéciale, des collections dont les traités nous avaient rendus possesseurs, on provoqua le ministère français à restituer celles d'Ajuda, près de Lisbonne, et M. de Richelieu prévint le ministre de Portugal qu'il en serait à cet égard comme on témoignait le vouloir. « Nous ne réclamons ni ne devons rien réclamer, dit le ministre portugais. La chose a été réglée de gré à gré, après la capitulation des Français qui suivit le combat de Vimiera. Une convention a eu lieu entre M. Geoffroy et les commissaires anglais chargés de l'évacuation, le général Beresford et milord Proby, l'Académie de Lisbonne et les conservateurs d'Ajuda étant intervenus. Les commissaires de l'Académie et les conservateurs d'Ajuda considérèrent que M. Geoffroy s'était refusé à user de l'autorité qu'il avait obtenue pour choisir des objets uniques, qu'il avait seulement demandé des doubles, et que ce qu'il avait reçu lui avait été remis en échange d'objets de minéralogie rares et inconnus dans le Portugal, qu'il avait apportés de Paris, et à cause des soins qu'il s'était donnés pour ranger et étiquetter la collection laissée à Ajuda, où il était manifeste qu'on n'apercevait aucune lacune, les magasins ayant fourni à la moisson faite par lui. » On peut lire, à cet égard, des détails curieux dans l'ouvrage intitulé : *Coup-d'œil sur Lisbonne et Madrid*, par Ch.-V. d'Hautifort (Paris, 1820, in-8°.). Les chanoines de Saint-Vincent voulurent témoigner leur reconnaissance à M. Geoffroy en déposant un présent chez un négociant de ses amis, après la capi-

tulation qui avait rendu le Portugal à lui-même, et dans un moment où les Portugais, qui avaient à se plaindre, exerçaient des représailles. Ce présent, comme on pense bien, ne fut point accepté.

M. Geoffroy a été nommé, en 1815, membre de la chambre des députés par la ville d'Etampes. Il est l'un des dix associés libres de l'Académie royale de médecine, et membre de plusieurs Académies et Sociétés nationales et étrangères. Ses écrits sont :

Considérations sur l'aye-aye, mammifère de Madagascar. 1794 ; dans la Décade philosophique des sciences et des arts.

Sur le rhinocéros bicorne ; sur une nouvelle classification des mammifères ; sur le didelphis macrotarsus ; classificntion des singes et histoire des orangs-outang. 1795 ; dans les tomes I, II et III du Magasin encyclopédique ; en commun avec M. Cuvier.

Sur le genre myrmécophage, 1795 ; *sur les rapports naturels des makis, et description de nouvelles espèces*, 1796 ; *sur l'oryctérope, ou cochon de terre de Kolbe*, 1796 ; *dissertation sur les animaux à bourse*, 1796 ; dans les tomes VI, VII, VIII et IX du même recueil.

Mémoires sur les prolongemens frontaux des animaux ruminans, 1799 ; dans les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris (Paris, an VII, in-4°.).

Anatomie de l'aile de l'autruche, 1799 ; *anatomie des appendices bordant l'organe sexuel des raies mâles*, 1800 ; dans la Décade Egyptienne, imprimée au Caire.

Description anatomique du polyptère ; sur l'achire barbu ; sur les organes électriques des poissons, la torpille, le gymnote et le silure trembleur, 1802 ; *sur le crocodile du Nil ; sur une nouvelle espèce de crocodile d'Amérique ; sur les bouquetins ; sur une nouvelle espèce de bélier sauvage ; sur le phascolome, nouveau genre d'animaux à bourse*, 1803 ; *sur les espèces du genre dasyure*, 1804 ; *sur des nouvelles espèces d'animaux à bourse, nommés péramèles ; sur le jaguar ; sur le paca ; sur le vautour royal, dans son premier âge ; sur des chiens mulets*, 1804 ; *sur un nouveau genre de mammifères, nommé hydromis ; sur un genre de chauve-souris d'Amérique, nommé molossus*, 1805 ; *sur un mulet provenant du canard morillon et de la sarcelle de la Caroline ; sur les habitudes de la plus grande chauve-souris, la roussette de l'île de France ; sur le canard à bec courbe ; sur le zèbre ; sur les atèles, ou singes à main imparfaite ; sur les espèces de chauve-souris formant le genre des vespertilions*, 1806 ; *sur un mulet d'âne et de zèbre ; sur l'ostéologie comparée des membres antérieurs des poissons ; sur les habitudes attribuées par Hérodote aux crocodiles du Nil ; sur l'os furculaire des poissons ; sur l'affection mutuelle de quelques animaux, et particulièrement sur les services rendus pur le pilote au requin ; description de deux crocodiles du Nil ; du sternum des poissons ; détermination des pièces du crâne des crocodiles ; sur les os de la tête des oiseaux ; sur le sac branchial des baudroies*, 1807 ; *sur le voyage de l'auteur en Portugal*, 1808 ; *sur deux nouvelles espèces d'atèles ; sur un nouvel oiseau, nommé céphalopterus ; sur l'oiseau nommé cariama par Marcgrave ; sur les usages de la vessie aérienne des poissons ; sur la formation des carapaces, et sur un nouveau genre de tortues, les tryonix ; sur les espèces de saumon existantes dans le Nil*, 1809 ; *description de deux genres de chauve-souris, les roussettes et les cephalotes ; description de deux autres genres*

de chauve-souris, les phyllastomes et les mégadermes; sur deux nouvelles espèces de dasyures, 1810; *sur les émissoles de Rondelet, galeus lævis et galeus asterias; sur les loris; sur les espèces des genres musaraigne et mygale*, 1811; *tableau des quadrumanes, leurs caractères génériques et spécifiques*, 1812; *description d'une famille de chauve-souris, sous le nom de nyctères; description d'une autre famille de chauve-souris, sous le nom de rhinolophes*, 1813.

Ces Mémoires sont disséminés dans les vingt volumes de la précieuse collection intitulée: *Annales du Muséum d'histoire naturelle.*

Sur les glandes odoriférantes des musaraignes. 1815;
dans les Mémoires du Muséum d'histoire naturelle.

Sur un oiseau du Brésil, le tyran roi. 1817;
même recueil.

Sur une nouvelle famille de chauve-souris, sous le nom de glossophages. 1818;
même recueil.

Philosophie anatomique. Paris, 1818, in-8°. avec atlas in-4°.

Ouvrage rempli de vues neuves et d'ingénieux aperçus. L'auteur y développe, en plusieurs mémoires, sa nouvelle méthode pour déterminer rigoureusement les organes. Cette méthode repose sur quatre principes, qui sont, la théorie des analogues, le principe des connexions, les affinités électives des élémens organiques, et le balancement des organes. Un second volume est sous presse; M. Geoffroy se propose d'y démontrer l'application nette et facile de sa méthode à tous les cas d'organisation les plus singuliers et les plus difficiles à ramener; il a recherché, pour cet effet, les monstruosités les plus horribles et les plus désordonnées, et trouvé, la cause étant connue, que l'ordre le plus admirable règne dans ces compositions qui paraissent bizarres à quiconque les envisage superficiellement.

Sur cette question; si les animaux à bourse naissent aux tétines de leur mère. 1819;
dans le Journal complémentaire du Dictionaire des sciences médicales.

Sur un squelette chez les insectes, dont toutes les pièces sont identiques entr'elles, et sont de plus ramenées à leurs correspondantes des os du squelette des animaux supérieurs. 1819;
même recueil.

Sur quelques règles fondamentales en histoire naturelle. 1820;
même recueil.

Sur une colonne vertébrale et ses côtes dans les insectes apiropodes. 1820;
même recueil.

Sur les différens états de pesanteur des œufs au commencement et à la fin de l'incubation. 1820;
même recueil.

Sur plusieurs déformations du crâne de l'homme. 1820;
dans les Mémoires du Muséum d'histoire naturelle.

Sur l'os carré des oiseaux. 1820;
même recueil.

Sur les organes sexuels et sur les produits de génération des poules dont on a suspendu la ponte en fermant les oviductus. 1821;
même recueil.

Considérations d'où sont déduites des règles pour l'observation des monstres et pour leur classification. 1821;
dans les Annales générales des sciences physiques.

Sur le système dentaire des oiseaux. 1821;
même recueil.

Sur les dernières voies du canal alimentaire, dans la classe des oiseaux. 1822;

dans le Bulletin de la Société philomatique.

Mémoire pour établir que les monotrèmes sont ovipares, et qu'ils doivent former une cinquième classe dans l'embranchement des animaux vertébrés. 1822;

même recueil, auquel M. Geoffroy a fourni beaucoup d'autres articles, dont quelques-uns des principaux ont pour objet les oiseaux de proie, quant à leur classification, les kamichis, les agamis, les manchots, les phénicoptères, l'oiseau saint Martin, les hommes porc-épics, les animaux consacrés en Egypte, etc.

M. Geoffroy a rédigé les articles relatifs aux chauve-souris de l'Egypte et aux poissons du Nil, dans la *Description de l'Egypte;* les articles *oie d'Egypte*, *ichneumon*, *maki macoco*, *maki brun* et *galago*, dans la *Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle*, par MM. Lacépède, Cuvier et Geoffroy; l'article *chauve-souris* dans le *Dictionaire des sciences naturelles*, et l'article *anencéphale* dans le *Dictionaire classique d'histoire naturelle.* (A.-J.-L. JOURDAN)

GERARDE (JEAN), chirurgien et botaniste anglais, était né en 1545 à Nantwich, dans le Cheshire. Il fut pendant vingt ans à la tête du jardin de lord Burleigh, qu'on distinguait alors parmi les amateurs de la science des végétaux. Il mourut vers l'an 1607, après avoir introduit un nombre considérable de plantes étrangères en Angleterre, et établi à Londres, pour son propre compte, un vaste jardin, qui fut un des premiers en ce genre. Son nom a été donné, par Plumier, à un genre (*Gerardia*) de la famille des scrofulaires. On a de lui :

Catalogus arborum, fruticum ac plantarum, tam indigenarum quam exoticarum, in horto Johannis Gerardi, civis ac chirurgi Londinensis nascentium. Londres, 1596, in-4°. - *Ibid.* 1599, in-4°.

Ce catalogue, devenu excessivement rare, contient mille trente-trois espèces.

Herbal or general history of plants. Londres, 1597, in-fol. - *Ibid.* 1636, in-fol.

Ce n'est au fond qu'une traduction des *Pemptades* de Rembert Dodoens, et même, suivant Lobel, cette traduction avait été faite par un certain Priest, après la mort duquel Gerarde se l'appropria; il y ajouta toutefois beaucoup de plantes de l'Ecluse et de Lobel, ainsi que de son propre fond, avec les planches dont on s'était servi pour l'herbier hollandais de Tabernæmontanus, en 1588. Cet ouvrage est divisé en trois livres : le premier renferme les gazons, les graminées, les joncs, les roseaux, les glayeuls et toutes les plantes à racines bulbeuses; le second toutes celles dont on fait usage en économie, en médecine ou dans les jardins d'ornement; le troisième, les arbres, les arbrisseaux, les roses, les bruyères, les mousses, les champignons et les plantes marines. Cet ouvrage eut un succès prodigieux, surtout à la seconde édition, qui fut revue et corrigée par Thomas Johnson. Il est encore estimé aujourd'hui. (J.)

GERBEZIUS (MARC), médecin croate, établi à Laybach, dans la Carniole, où il mourut en 1718, a inséré un grand nombre d'observations dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la nature, dont il était membre sous le nom d'Agésilas. Il est encore auteur d'un petit ouvrage intitulé :

De morbis complicatis. Francfort, 1713, in-4°. (O.)

GERDES (Jean), fils d'un marchand de Stockholm, vint au monde en cette ville vers l'an 1656. Il fit ses études à Wittemberg, y reçut le doctorat, habita ensuite Stettin pendant quelque temps, fut nommé, en 1687, professeur à Rostock, et obtint, en 1691, une chaire à Gripswald, où il mourut le 6 janvier 1700, laissant :

Dissertatio de peste, morborum principe. Wittemberg, 1680, in-4°.
Dissertatio de morborum ab imaginatione ortorum, aliis idealium idea. Wittemberg, 1681, in-4°.
Dissertatio de ideâ errante ac furibundâ, in hydrophobio conspicuâ. Rostock, 1689, in-4°.
Dissertatio de marasmodica corporis conditione sub phthoïs denominatione. Rostock, 1690, in-4°.
Dissertatio de ideâ errante in ecstasi, sive enthusiasmo. Gripswald, 1692, in-4°.
Dissertatio de hydrophobiâ. Gripswald, 1697, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Gripswald, 1698, in-4°.
Dissertatio de convulsione. Gripswald, 1698, in-4°.
Dissertatio de anginâ. Gripswald, 1700, in-4°. - Francfort-snr-l'Oder, 1706, in-4°.
Oratio in obitum Caroli XI habita. Gripswald, 1697, in-4°.
Kentzacrenc, das ist Beschreibung des Gesundbrunnens zu Kentz bey Parth. Stettin, 1699, in-4°. (o.)

GERDESSEN (Emmanuel-Gottlob), professeur d'accouchemens, assesseur du Collége de médecine, et médecin pensionné de la ville de Glogau, en Silésie, né près de Goerlitz, à Linda, le 2 janvier 1754, a publié :

Conjecturæ quædam de liquore amnii. Léipzick, 1776, in-4°.
Quædam de anomalo animalium albidiore colore. Léipzick, 1777, in-4°.
Dissertatio inauguralis de sanguinis ex parte sideratâ per venam eductione. Léipzick, 1778, in-4°.
Programma von den Ursachen der widernatuerlichen Geburten. Glogau, 1791, in-4°.
Anleitung zur Geburtshuelfe fuer Hebammen und Geburtshelfer. Glogau, 1798, in-8°. (o.)

GERENZANO (Charles-Joseph), apothicaire de Milan, né en 1644, et mort le 22 mars 1722, a écrit les ouvrages suivans :

La vipera rediviva, o sal volatile viperino, fabbricato da Carlo Giuseppe Gerenzano. Milan, 1688, in-12.
Il morbifugo universale, o sia polvere viperina, modo di fabbricarla, virtù, etc. Milan, 1693, in-12.
L'armeria d'Esculapio munita d'arcani di salute. Milan, 1694, in-12.
Scuola regia farmaceutica a speziali e particolari. Milan, 1706, in-8°. (o.)

GERHARD (Charles-Abraham), né à Lerchenborn dans la Silésie, le 26 février 1738, fut nommé, en 1779, conseiller des mines, et, en 1786, conseiller suprême du département des finances, de la guerre et du domaine, par le roi de Prusse. On

a de lui un assez grand nombre d'ouvrages presque tous relatifs à l'histoire naturelle, pure ou médicale.

Dissertatio de granatis Silesiæ et Bohemiæ. Francfort, 1760, in-4°.
Triga dissertationum physico-medicarum. Berlin, 1763, in-8°.
Die Baerentraube, chymisch und medicinisch betrachtet. Berlin, 1763, in-8°.
Anweisung zur Heilung der vornehmsten innern Krankheiten. Berlin, 1765, in-8°.
Materia medica, oder Lehre von den rohen Arzneymitteln. Berlin, 1766, in-8°.
Dissertatio de vitro ruthenico. Francfort, 1767, in-4°.
Beytraege zur Naturgeschichte, Mineralogie und Chymie. Berlin, 1773-1776, 2 vol. in-8°.
Versuch einer Geschichte des Mineralreichs. Berlin, 1781-1782, 2 vol. in-8°.
Grundriss des Mineralsystems zu Vorlesungen. Berlin, 1786, in-8°.
Abhandlung ueber die Umwandlung und ueber den Uebergang einer Erd-und Steinart in die andere. Berlin, 1787, in-8°.
Grundriss eines neuen Mineralsystems. Berlin, 1797, in-8°.

Il a traduit les opuscules de J.-Th. Eller (Berlin, 1764, 2 vol. in-8°.) et le Voyage métallurgique de G. Jars (Berlin, 1777-1785, 4 vol. in-8°.). On lui doit plusieurs Mémoires dans les Annales de chimie de Crell, les Actes de la Société d'histoire naturelle de Berlin, et quelques autres recueils périodiques. Il a publié aussi plusieurs ouvrages posthumes de Jean-Théophile Gleditsch.

Gerhard (*Jean*), professeur à Tubingue, vivait au dix-septième siècle; il fut grand partisan des chimères de l'alchimie, sur lesquelles roulent tous ses ouvrages.

Panaceæ hermeticæ, sive, medicinæ universalis assertio ac defensio galeno-chymica. Ulm, 1640, in-8°.
Commentatio perbrevis et perspicua in Apertorium Raymundi Lulli, de lapide philosophorum; cum adjectâ interpretatione Testamenti novissimi Arnoldo de Villâ novâ attributi, de reodem lapide. Tubingue, 1641, in-8°.
Decas quæstionum physico-chymicarum. Tubingue, 1643, in-8°.
Exercitationes in Gebri Arabis, philosophi chymici, libros duos. Tubingue, 1643, in-8°.
Anatomiæ corporis humani succincta comprehensio. Tubingue, 1653, in-8°.

Gerhard (*Jean-Conrad*), médecin de Strasbourg, a publié:

Extractum chymicarum quæstionum sive responsionis ad theoriam lapidis philosophici. Strasbourg, 1616, in-8°.
Tractatus de chymiatriâ sive de aquarum, oleorum, salium, essentiarumque extractione et thermarum probatione. Strasbourg, 1621, in-4°.

Gerhard (*Thierry*), ou *Gheeraerds*, natif de Tergouw en Hollande, a publié:

Claudii Galeni Pergameni de curandi ratione per sanguinis missionem liber. De sanguisugis, revulsione, cucurbitulâ et scarificatione tractatulus. Paris, 1539, in-8°.-*Ibid.* 1543, in-8°.-*Ibid.* 1530, in-fol. avec le suivant:
Claudii Galeni de simplicium medicamentorum facultatibus libri XI. Paris, 1543, in-8°. (J.)

GERICKE (Pierre), médecin allemand, naquit le 4 avril 1693, à Stendal, dans la Vieille Marche, où il fit ses premières études. En 1711, ses parens l'envoyèrent à Berlin, d'où il

partit, l'année suivante, pour Iéna. La théologie fut d'abord l'unique objet de ses occupations, mais il l'abandonna bientôt pour la médecine, qui lui offrait plus d'attraits, et qu'il alla étudier à Halle en 1716. Delà il se rendit à Léipzick, puis au bout de deux ans à Altdorf, où il fut promu au doctorat en 1721. A cette époque Bayer s'occupait d'une nouvelle édition de Celse : Gericke lui offrit sa coopération, mais, malgré les travaux de ces deux laborieux médecins, l'ouvrage ne parut point. Gericke obtint, en 1723, la place de professeur extraordinaire de médecine et de philosophie à Halle, en 1730, celle de professeur ordinaire d'anatomie, de pharmacie et de chimie à Helmstaedt, et, en 1731, le titre de membre de l'Académie de Berlin. Ces diverses promotions contribuèrent beaucoup à répandre son nom, et déterminèrent enfin le duc de Brunswick-Lunebourg à le choisir pour médecin. Il mourut le 8 octobre 1750 : depuis neuf ans il occupait la chaire de médecine théorique, devenue vacante par la mort du titulaire. Ses productions littéraires, qui sont assez nombreuses, se réduisent presque toutes à des opuscules académiques.

Dissertatio de studio novitatis in medicinâ. Altdorf, 1721, in-4°.

Dissertatio de studio novitatis in anatomia et physiologiâ, sub auspicium professionis medicæ et philosophicæ, Halle, 1724, in-4°.

Oratio solemnis de optimâ medicinam docendi et discendi ratione. Helmstaedt, 1730, in-4°.

Discours prononcé par Gericke, lorsqu'il prit possession de la chaire de chimie et de pharmacie à Helmstaedt.

Dissertatio de vulnerum renunciatione. Helmstaedt, 1731, in-4°.

Programma de admirandâ ac miserandâ machinâ corporis humani. Helmstaedt, 1732, in-4°.

Dissertatio de valetudinis ratione et præsidiis autumno. Helmstaedt, 1732, in-4°.

Programma de venarum valvulis, earumque usu. Helmstaedt, 1733, in-4°.

Gericke attribue la découverte des valvules des veines à Michel Servet. Il émet la bizarre idée que ces replis sont moins destinés à empêcher le sang de rétrograder, qu'à prévenir la trop grande extension des parois des veines.

Dissertatio de morbo miliari, aliàs purpura dictâ. Helmstaedt, 1733, in-4°.

Dissertatio exhibens singularia quædam de sensibus, præcipuè externis. Helmstaedt, 1733, in-4°.

Programma quô usus anatomiæ, præsertim theoreticæ, recensetur. Helmstaedt, 1735, in-4°.

Dissertatio de ischuriæ caussis. Helmstaedt, 1736, in-4°.

Programma de anatomiæ, præsertim practicæ, vero usu. Helmstaedt, 1736, in-4°.

Abhandlung von der Heilungsgelahrheit, darin der Nutzen, die Beschaffenheit, die Theile, der Umfang, der Werth, und die Fuertrefflichkeit dieser Wissenschaft gewiesen werden; nebst einer Anzeige der Collegiorum, in welchen er dieselbe vortraeget, und seiner bisher im Druck gegebenen Schriften. Wolfenbuttel, 1737, in-4°.

Dissertatio de materiâ perlatâ. Helmstaedt, 1737, in-4°.

Dissertatio de necessariâ vulneris inspectione post homicidium. Helmstaedt, 1737, in-4°.
Oratio solemnis de Academiarum Juliæ et Georgiæ Augustæ fortunâ concorde. Helmstaedt, 1737, in-4°.
Programma quô inspectionem cadaveris in homicidio apud Romanos olim in usu fuisse ostenditur. Helmstaedt, 1738, in-4°.
Oratio solemnis de veri medici officio et imperio in eos, qui operâ ipsius utendùm putant vel habent. Helmstaedt, 1739, in-4°.
Dissertatio de dolorum utilitatibus è mechanicis caussis deductus. Helmstaedt, 1739, in-4°.
Programma de resurrectione mortuorum, rationi non, sed Platonis dogmatibus contrario, in quô simul Evangelium medici exploditur. Helmstaedt, 1739, in-4°.
Programma de Athotis, Tosorthi et antiquissimorum Ægyptiorum anatomiâ fabulosâ. Helmstaedt, 1739, in-4°.
Dissertatio de circulatione sanguinis. Helmstaedt, 1739, in-4°.
Dissertatio de medicinâ universali. Helmstaedt, 1739, in-4°.
Dissertatio in quâ conjecturæ physico-medico-hydrostaticæ de respiratione fœtûs, in Italiâ tertio abhinc anno propositæ examinantur. Helmstaedt, 1740, in-4°.
Fundamenta chymiæ rationalis. Berlin et Léipzick, 1740, in-8°.
Oratio solemnis de libertate academicâ. Helmstaedt, 1741, in-4°.
Programma de cordis et vasorum ei proximè connexorum situ. Helmstaedt, 1741, in-4°.
Programma : mirarum, sed vanarum artium in oppugnandâ veritate exemplum, in historiâ resurrectionis Christi exhibens. Helmstaedt, 1741, in-4°.
Dissertatio de lapide philosophorum, seu medicinâ universali, vero an falso. Helmstaedt, 1742, in-4°.
Dissertatio de crisibus. Helmstaedt, 1742, in-4°.
Dissertatio de indulgendo ægrotorum appetitui. Helmstaedt, 1742, in-4°.
Dissertatio de insomniis. Helmstaedt, 1741, in-4°.
Leben Theodorici, Erzbischoffs zu Magdeburg und Primatis in Teutschland. Hanovre et Brunswick, 1743, in-4°. – *Supplément. Ibid.* 1743, in-4°.
Programma de sanitatis studio necessario et caussis ejus, vulgò neglecto. Helmstaedt, 1743, in-4°.
De generatione hominis. Helmstaedt, 1744, in-4°.
Oratio solemnis de institutis et scholis medicis in Ægypto, deque medicinæ statu in Græciâ antè Hippocratis tempora. Helmstaedt, 1745, in-4°.
Dissertatio de medicamentibus attenuantibus. Helmstaedt, 1745, in-4°.
Programma quô apparitiones Jesu Christi et alia acta ipso resurrectionis die è quatuor Evangelistis in ordinem redacta sistuntur. Helmstaedt, 1745, in-4°.
Dissertatio de corpore humano, machinâ naturali. Helmstaedt, 1745, in-4°.
Programma de eô quod Spir. S. mundus non agnoscere nec accipere potest. Helmstaedt, 1745, in-4°.
Dissertatio de regimine, præcipuè quoad calorem et frigus. Helmstaedt, 1745, in-4°.
Dissertatio de viis genituræ ad ovarium et conceptione. Helmstaedt, 1746, in-4°.
Réimprimé, la même année, avec des *Observationes quædam physiologicæ de primis hominibus.*
Prælectiones chymicæ extraordinariæ. Helmstaedt, 1746, in-4°.
Dissertatio de variolis. Helmstaedt, 1746, in-4°.

Programma de gymnasticæ medicæ veteris inventoribus. Helmstaedt, 1748, in-4°.
Dissertatio de temperamentis. Helmstaedt, 1748, in-4°.
Dissertatio de camphoræ usu medico. Helmstaedt, 1748, in-4°.
Commentatio prima de scholis et institutis medicis in Ægypto et Græciâ. Helmstaedt, 1748, in-4°.
Gedanken ueber das Verfahren, welches in verschieden gelehrten Tagebuechern und Wochenblaettern beobachtet wird. Helmstaedt, 1749, in-4°.

GERICKE (*Jean-Louis*), médecin de Hambourg, a publié diverses poésies en langue allemande, et les ouvrages suivans, relatifs à sa profession.

Dissertatio sistens miasmatologiam generalem. Gœttingue, 1775, in-4°.
Pruefung der Gruende, wodurch eine anonymische Schrift, betitelt: Untersuchung der vermeinten Nothwendigkeit eines Collegii medici, etc., dasselbe als verwerfflich vorgestellt hat. Hambourg, 1781, in-8°.
(A.-J.-L. J.)

GERSDORF (Adolphe-Traugott de), né à Regensdorf, dans la Haute-Lusace, le 20 mars 1744, mort le 16 juin 1807, cultiva par goût toutes les branches des sciences physiques et naturelles. Reçu docteur en philosophie à Wittemberg en 1777, il a fondé, en 1779, la Société des sciences de la Haute-Lusace, connue par divers travaux intéressans. Il a publié un très-grand nombre de Mémoires dans les journaux scientifiques de l'Allemagne. Nous ne citerons ici que celles de ses productions qui ont été imprimées à part.

Versuch die Hoehe des Riesengebuerges zu bestimmen. Leipzick, 1772, in-4°.
Anzeige der nothwendigsten Verhaltungsregeln bey nahen Gewittern, und der zweckmaessigsten Mittel, sich gegen die schaedlichen Wirkungen des Blitzes zu sichern. Goerlitz, 1798, in-8°. - *Ibid.* 1800, in-8°.
Ueber meine Beobachtungen der atmosphaerischen Elektricitaet. Goerlitz, 1802, in-4°.
Aussichten aus der Hempels-Baude nach Schlesien und der Lausitz. Freyberg, 1804, in-8°.
Aussichten von der Riesenkoppe nach Boehmen, Lausitz, Schlesien, und den umliegenden Gegenden. Freyberg, 1804, in-8°. (J.)

GERSDORF (Jean de), né dans la Silésie, d'une famille noble, florissait au seizième siècle. On le regarde comme un des restaurateurs de la chirurgie en Allemagne, où il exerçait à Strasbourg. Cependant, l'ouvrage qu'il nous a laissé a été en grande partie puisé dans celui de Guy de Chauliac, et augmenté d'additions prises dans les écrits des arabistes. On n'y trouve rien de nouveau sous le rapport de la chirurgie, comme, sous celui de l'anatomie, tout est emprunté de Mundinus. Cet ouvrage a pour titre :

Feldbuch der Wundarzney. Strasbourg, 1517, in-fol. - *Ibid.* 1526, in-4°. - *Ibid.* 1540, in-4°. - *Ibid.* 1542, in-fol. - Francfort, 1551, in-fol. - *Ibid.* 1598, in-4°. - *Ibid.* 1604, in-4°. - Trad. en latin, Strasbourg, 1542, in-fol.; Francfort, 1551, in-8°. - en hollandais, Amsterdam, 1593, in-4°. - *Ibid.* 1622, in-4°. (Z.)

GERSON (JOSEPH), médecin de Hambourg, où il mourut le 10 mars 1801, était né en 1756, au mois de janvier à Altona. Il avait pris le titre de docteur à Gœttingue. On ne connaît de lui que deux opuscules peu intéressans :

Sylloge observationum de partu laborioso. Gœttingue, 1776, in-4°.
Beobachtung bey einer Frau, die eine Frucht in ihrer Muttertrompete drey Jahre und einige Monate getragen, welche durch den Hintern entbunden worden, mit erlaeuternden Geschichte und Anmerkungen. Hambourg, 1784, in-8°. (J.)

GERSLACHER (JEAN-ANDRÉ), médecin à Schorndorf, dans le pays de Wurtemberg, né à Indersdorf, dans la Bavière, en 1700, au mois de novembre, et mort en 1775, n'a publié que l'opuscule suivant :

Tractatus medico-legalis de stupro. Erlangue, 1772, in-4°. (J.)

GERSTNER (CHARLES-ANTOINE), premier professeur de médecine à l'Université d'Inspruck, naquit à Treisheim, près de Burgau, dans la Souabe, le 11 novembre 1712. On a de lui :

Dissertatio de podagrâ. Inspruck, 1744, in-4°.
Dissertatio de salubritate paregoricorum in variolis confluentibus adultorum. Inspruck, 1750, in-4°.
Dissertatio de salubritate aquæ fontanæ puræ ad longævitatem. Inspruck, 1756, in-4°.
Abhandlung von dem Sellramer Gesundbrunnen. Inspruck, 1769, in-8°.
Dissertatio in pathologiam Boerhaavii. Inspruck, 1771, in-4°.
Commentaria theoretico-practica. Inspruck, tome I, p. I, 1771; p. II, 1772; tome II, 1781, in-4°. (J.)

GESENIUS (GUILLAUME), médecin d'abord à Nordhausen, puis en 1795 à Waldenried, naquit en 1760 à Schoeningen, dans le duché de Brunswick. Mort le 1er avril 1801, il a laissé les ouvrages suivans :

Dissertatio de animi passionum in corpus efficaciâ. Halle, 178., in-4°.
Versuch einer lepidopteorologischen Encyklopaedie, oder Handbuch fuer angehende Schmetterlingssammler. Erford, 1786, in-8°.
Medicinisch-moralische Pathematologie, oder Versuch ueber die Leidenschaften und ihren Einfluss auf die Geschaefte des koerperlichen Lebens. Erford, 1786, in-8°.
Ueber das epidemische faeulichte Gallenfieber in den Jahren 1785 und 1786. Leipzick, 1788, in-8°.
Tabellarisches Verzeichniss der einfachen Arzneymittel des Gewaechsreichs, nach jedes Gewaechses officineller sowohl, als systematischer Benennung, Vaterlande, Sammlungszeit, Eigenschaften, Bestandtheilen, arzneylichen Kraeften, Anwendung, etc., in alphabetischen Ordnung der Apothekerbenennungen. Stendal, 1790, in-fol.
Handbuch der praktischen Heilmittellehre, zum Gebrauch fuer angehende Aerzte. Stendal, 1791, in-8°. – *Ibid.* 1796, in-8°. (J.)

GESENIUS (OTTON), oncle du précédent, né en 1729 à Cellerfeld, prit le grade de docteur en médecine à Gœttingue,

sous la présidence de Haller, pratiqua ensuite à Hanovre, où il devint médecin de la cour, et mourut dans cette ville le 11 novembre 1779, laissant :

Versuch einer allgemeinen Betrachtung der Wechselfieber, und ihrer Wirkungen in die Gesundheit des menschlichen Koerpers. Helmstaedt, 1752, in-8°.

Dissertatio de præstantiâ remediorum vegetabilium. Gœttingue, 1752, in-4°.

Dissertatio epistolaris de febris tertianæ spuriæ rarioris exemplo. Hanovre, 1753, in-4°.

Dissertatio epistolaris, quâ casus medicus explicatur. Hanovre, 1762, in-4°.

Glueckwunsch an seinen Vater, wegen dessen Amtsjubelfestes. Hanovre, 1762, in-4°. (J.)

GESNER (Charles-Philippe), fils du célèbre Jean-Mathieu, qui se prétendait, sans fondement, issu de la famille de Conrad Gesner, naquit à Weimar le 6 septembre 1719. Elevé sous les yeux d'un père qui avait si profondément et si long-temps médité sur les vrais principes de l'éducation, il ne put manquer de recevoir l'impulsion la plus salutaire, et l'art ne tarda pas à développer les heureuses facultés dont la nature s'était montrée libérale envers lui. Dès sa plus tendre enfance, il avait annoncé, pour les sciences naturelles, des dispositions particulières, que son père, loin de contrarier, s'attacha, au contraire, à cultiver et à mûrir. Ce dernier ayant été appelé à Gœttingue en 1734, Gesner l'y suivit, profita rapidement des nombreuses facilités que cette ville lui offrait pour ses études favorites, et s'y trouva sur un théâtre plus favorable qu'à Léipzick, où, depuis trois ans, il était inscrit au nombre des élèves de l'Université. Au bout de deux ans, le désir d'entendre Boerhaave, Albinus, Royen, Gaubius et s'Gravesande l'attira en Hollande; il eut le bonheur de s'y lier avec Linné et avec Kramer. En 1737, il revint à Gœttingue pour assister à l'inauguration solennelle de l'Université; l'année suivante, il soutint sa première thèse sous la présidence de son père, et, en 1739, au retour d'un voyage dans le Harz, où il avait accompagné Segner, le titre de docteur lui fut conféré. A peine revêtu de ce titre, il alla trouver son frère à Stuttgard, et profita de cette occasion pour parcourir les différentes mines du Wurtemberg; après avoir consacré une année entière à ses excursions minéralogiques, il vint à Paris, en passant par Tubingue, Bâle et Strasbourg. Son but, en visitant cette capitale, était surtout de suivre la pratique des opérations, mais il ne négligea rien de ce qu'elle pouvait offrir d'intéressant à son insatiable désir d'observer et de s'instruire. En 1741, il reprit la route de l'Allemagne, et dès l'année suivante, il obtint, en Pologne, la place de médecin du comte de Sapienha, grand chancelier de

Lithuanie, qu'il conserva jusqu'en 1754. A cette époque, Auguste III, roi de Pologne, l'appela auprès de lui à Dresde, et après avoir suivi ce prince dans ses campagnes, à sa mort, il conserva le même titre près de son successeur, Frédéric-Auguste. La mort termina sa carrière le 23 juillet 1780. Quelque laborieux et actif qu'ait été ce médecin, il n'a cependant fait imprimer que trois opuscules, qui ont pour titre :

Dissertatio de animulis Hippocratis. Gœttingue, 1737, in-4°.
Dissertatio de caussâ gravitatis Beckerianâ. Gœttingue, 1738, in-4°.
Dissertatio de divino Hippocratis. Gœttingue, 1739, in-4°. (I.)

GESNER (CONRAD), célèbre naturaliste, né à Zurich le 26 mars 1516, mérita par l'immensité de son savoir l'honorable surnom de *Pline de l'Allemagne*, et acquit une érudition si prodigieuse qu'on pourrait dire de lui avec autant de droit que de Casaubon : *O bibliographorum quidquid est, assurgite huic tam colendo nomini !* Son père, qui exerçait la profession de fourreur, et qui n'était pas fortuné, n'aurait pu subvenir aux frais de son éducation, sans l'assistance d'un oncle maternel, Jean Frick, ministre de l'évangile, qui forma le jeune homme dans les lettres, et lui enseigna les premiers élémens de la botanique. Mais Gesner ne jouit pas long-temps de cet avantage : son oncle mourut, et son père fut tué, en 1531, à la bataille de Zug, de sorte qu'abandonné à lui-même, et dénué de ressources, il prit le parti de quitter la Suisse et d'aller tenter la fortune chez l'étranger. Il se rendit à Strasbourg, où il seconda les recherches de Wolfgang-Fabrice Capiton sur la langue hébraïque. Après un séjour de quelques mois en cette ville, il retourna en Suisse, où la tranquillité commençait à renaître. Une petite pension que lui firent les chanoines de Zurich, le mit à portée de faire un voyage en France, et il partit pour Bourges, dans l'intention de s'y livrer à l'étude de la médecine. Un an après, il vint à Paris, d'où il retourna une seconde fois à Strasbourg. A peine arrivé dans cet endroit en 1536, la ville de Zurich le rappela pour lui confier une place dans l'école. Dégoûté bientôt de l'emploi obscur d'un régent de collége, il sollicita la permission de la quitter, et obtint celle d'aller à Bâle étudier la médecine avec la pension qui lui avait été accordée d'abord. Dans cette ville, il s'occupa beaucoup de la littérature grecque, et donna ses soins à l'édition du dictionaire de Favorinus. L'année suivante, il alla enseigner la langue grecque dans l'Académie nouvellement fondée à Lausanne par le sénat de Berne, et il remplit ce poste pendant trois ans, au bout desquels, résolu de terminer ses études médicales, il partit pour Montpellier. Il ne fit toutefois qu'un court séjour dans cette ville, et vint prendre le bonnet doctoral à Bâle. De retour

à Zurich, il commença à pratiquer l'art de guérir, et fut choisi peu de temps après pour professer la philosophie. En 1545, il fit, à Venise et à Augsbourg, un voyage qui lui procura l'occasion de consulter des ouvrages rares et de précieux manuscrits. Jamais d'ailleurs il ne laissa échapper celle de parcourir quelque nouvelle portion de l'Allemagne ou de la Suisse. Les magistrats de Zurich le nommèrent professeur public d'histoire naturelle en 1555. L'empereur Ferdinand 1er, qui aimait les sciences, voulut le voir, le fit venir, en 1559, à Augsbourg, et lui accorda cinq ans après des armoiries emblématiques de ses travaux, car on y voit figurer un aigle, un lion, un basilic et un dauphin couronné. Gesner ne jouit pas long-temps des marques honorables de l'estime du prince, car le 9 décembre 1565, il fut atteint de la peste qui régnait à Zurich, et le 15 il succomba, après qu'un bubon se fut développé sous son aisselle droite. Gaspard Wolf, son élève, fut chargé par lui de publier tout ce qui, dans ses papiers, lui paraîtrait propre à étendre quelque partie de la science.

Gesner a le premier illustré sa race, devenue si célèbre depuis, et à laquelle appartient l'auteur de la *Mort d'Abel*, Salomon Gesner. Quand on pense qu'il mourut à quarante-neuf ans, qu'il fut toujours pauvre, qu'il était myope, et qu'il jouissait d'une mauvaise santé, on conçoit difficilement qu'il ait pu s'élever dans les sciences jusqu'au point où il est parvenu. Il montra en effet, dans tous les genres de connaissances, une sagacité extrêmement remarquable et une érudition étonnante pour le temps, où elle était plus difficile à acquérir qu'aujourd'hui, puisqu'on n'avait à consulter qu'un petit nombre de mauvaises éditions et des manuscrits. Nous avons de lui des ouvrages sur les trois règnes de la nature. La minéralogie l'occupa peu, quoiqu'on voie par ses lettres qu'il avait fait des expériences sur plusieurs minéraux, et qu'il connaissait la propriété électrique de certaines gemmes. Mais en zoologie il s'est acquis une renommée durable. S'il n'a établi ni genres, ni classification systématique, au moins lui arrive-t-il très-souvent d'indiquer les vrais rapports des êtres, et l'on ne saurait trop admirer l'esprit de critique dont il fait prenve partout, à une époque où les savans raisonnaient encore si peu, et affectaient le plus profond respect pour l'autorité des anciens. Gesner ne fut pas moins heureux dans ses travaux sur la botanique, dans laquelle il porta le même esprit et le même goût qu'il avait portés dans la zoologie: peut-être même s'est-il rendu plus célèbre dans cette science par la fécondité des vues qu'il y a introduites. On doit, en effet, le regarder comme le véritable créateur de la botanique scientifique, puisque c'est lui qui, le premier, connut l'art d'arriver à la détermination des plantes

par l'examin de leurs organes de fructification. De plus, il a indiqué quelques familles naturelles, et déterminé au-delà de huit cents plantes nouvelles. Il fut le premier qui introduisit l'usage d'appliquer aux végétaux les noms des naturalistes célèbres, et cet honneur a été rendu deux fois à sa mémoire, car une espèce de tulipe (*tulipa Gesneriana*) porte son nom, que Plumier a donné aussi à un arbuste d'Amérique, qui forme un genre (*Gesneria*) dans la famille des campanulacées. Ses ouvrages sont :

Medicamentorum succiduorum Galeno adscriptorum tabula latinitate donata, adjectis etiam græcis multò castigatioribus et annotationibus in quosdam locos. Eadem ex libris Dioscoridis, Aetii et Pauli Aeginetæ passim excerpta, et in utrum diligenter conscripta, nuncque primam in lucem edita. Bâle, 1540, in-8°.

A la suite du traité *De compositione medicamentorum* d'Actuarius.

Enchiridion historiæ plantarum, ordine alphabetico, ex Dioscoride sumptis descriptionibus, et multis ex Theophrasto, Plinio, ac recentioribus Græcis additis : facultatibus autem ex Paulo Aegineta plerumque quàm brevissimè adscriptis, in gratiam medicinæ candidatorum, qui cognitionis stirpium causâ rusticari interdum solent. Bâle, 1541, in-8°. -Venise, 1541, in-16.

Cet ouvrage de la jeunesse de Gesner n'est qu'une pure compilation, sans mérite et sans intérêt.

Compendium ex Actuarii Zachariæ libris de differentiis urinarum, judiciis, causis et prævidentiis. Universalis doctrina Cl. Galeni Pergameni, de compositione pharmacorum secundum locos affectos à capite ad calcem, particularibus medicamentis omissis. Sylvula Galeni experimentorum ex libris ejus collecta, et aliorum quorumdam. Zurich, 1541, in-8°.

Apparatus et delectus simplicium medicamentorum, ex Dioscoride et Mesuæ præcipuè, alphabeti ordine, universalia Pauli Aeginetæ præcepta de medicamentorum secundum genera compositione, et ejusdem argumenti omnia quæ in Galeni libris de compositione medicamentorum secundum genera præcepta extant. Lyon, 1542, in-8°. - Venise, 1542, in-16.

Catalogus plantarum, nomina latinè, græcè, germanicè et gallicè è regione proponens, secundum ordinem alphabeti, latinis præeuntibus, unâ cum vulgaribus pharmacopolarum nomenclaturis. His accedunt in calce nomenclaturæ stirpium secundum varias gentes, Dioscoridi adscriptæ, in ordinem litterarum digestæ. Zurich, 1542, in-4°.

De lacte et operibus lactariis libellus philologus, pariter ac medicus. Cum epistolâ ad Jacobum Avienum Glaronensem de mentium admiratione. Zurich, 1543, in-8°.

Bibliotheca universalis ; sive catalogus omnium scriptorum locupletissimus, in tribus linguis latinâ, græcâ et hebraïcâ, extantium et non extantium ; veterum et recentiorum in hunc usque diem, doctorum et indoctorum publicatorum et in bibliothecis latentium. Zurich, 1545, in-fol.

Cette bibliothèque est disposée par ordre alphabétique. Elle a servi de modèle à toutes celles qui ont été faites depuis. C'est une riche mine qu'on est loin encore d'avoir épuisé, et qui très-souvent fournit des renseignemens plus sûrs que ceux qu'on trouve dans les écrits de bibliographes plus modernes, en particulier dans le travail de Lipenius, qui n'est guère remarquable que par sa sécheresse et les inexactitudes dont il fourmille. Suivant le plan de Gesner, cet ouvrage devait être composé de trois parties, savoir : une liste alphabétique des noms d'auteurs, un

catalogue des livres rangés par ordre de matières, et une table générale. Il n'a paru que la première partie, qui est celle dont nous venons de rapporter le titre, les dix-neuf premiers livres de la seconde, intitulés : *Pandectarum sive partitionum universalium libri XXI (XIX)*, *sive Bibliothecæ tomus secundus* (Zurich, 1548, in-fol.), et le vingt-unième qui a pour titre : *Partitiones theologicæ, pandectarum universalium liber ultimus* (Zurich, 1549, in-fol.). Le vingtième, qui devait contenir la médecine, n'a pas paru, parce que l'auteur ne crut jamais l'avoir porté au degré nécessaire de perfection.

On prodigue souvent des éloges à la Bibliothèque de Gesner, mais on la consulte rarement, beaucoup moins qu'elle ne le mérite, ce qui tient sans doute à ce qu'elle a été critiquée avec une légèreté inconcevable par des hommes dont l'autorité était d'un grand poids, tels qu'Antonio en Espagne et Niceron chez nous. Il en a paru un supplément sous le titre de : *Appendix bibliothecæ C. Gesneri* (Zurich, 1555, in-fol.). Ce supplément se compose des additions contenues dans les abrégés du travail de Gesner, faits par Conrad Lycosthenes (*Elenchus scriptorum omnium, veterum scilicet ac recentiorum, extantium et non extantium, publicorum, atque hinc indè in bibliothecis latitantium, antè annos aliquot à C. Gesnero editus, nunc verò in compendium redactus et auctus.* (Bâle, 1551, in-4°.), et par Josias Simler (*Epitome bibliothecæ Conradi Gesneri, conscripta primum à Conrado Lycosthene, nunc denuò recognita, et plusquam bis mille auctorum accessione locupletata.* Zurich, 1555, in-fol.). L'abrégé de Simler est infiniment préférable à celui de Lycosthènes. Il en a paru une seconde édition (*Bibliotheca instituta et collecta primum à C. Gesnero, deinde in Epitomen redacta et locupletata, jam verò postremò recognita et in duplum aucta.* Zurich, 1574, in-fol.). On peut très-bien se passer du travail de Lycosthènes et de la première édition de Simler, comme aussi du maigre extrait, trouvé cependant assez bon par Baillet, de Robert Constantin (*Nomenclator insignium scriptorum, quorum libri extant, vel manuscripti vel impressi, ex bibliothecis Galliæ et Angliæ : indexque totius Bibliothecæ atque Pandectarum Conradi Gesneri.* Paris, 1555, in-8°.). Mais un bibliographe ne saurait se dispenser d'avoir sous la main la seconde édition de Simler, qui lui sert surtout à rectifier les nombreuses inexactitudes que renferme la continuation de Jean-Jacques Frisius, qu'il est également obligé de consulter (*Bibliotheca instituta et collecta primum à C. Gesnero, jam verò postremo amplificata.* Zurich, 1583, in-fol.). Ces diverses sources ne valent pas l'ouvrage de Gesner, car on n'y trouve que la partie bibliographique, et les extraits, les jugemens qui l'accompagnent souvent dans l'original, ont été mis de côté; on aime pourtant à connaître l'opinion d'un homme tel que Gesner sur les livres qu'il avait lus. Antoine Du Verdier a donné un supplément à l'épitome de la Bibliothèque de Gesner (*Supplementum epitomes Bibliothecæ Gesnerianæ.* Lyon, 1585, in-fol.). On en doit un aussi à Jean Hallervord (*Bibliotheca curiosa.* Kœnigsberg et Francfort, 1676, in-4°. – *Ibid.* 1687, in-4°.; cette prétendue seconde édition ne diffère de l'autre que par un nouveau titre). Le supplément promis par Reinesius n'a pas paru. Nous en devons à Georges-Jérôme Welsch (*Specimen supplementorum ad Bibliothecam Gesnero-Simlero-Frisianam*) un qui a été inséré dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn (VI, 490-507). Fabricius a donné aussi quelques émendations (dans son *Hist. bibl. Fabric.*, III, 96-106). Il est à regretter que le projet de refondre ensemble tous ces recueils bibliographiques, conçu d'abord par Escher, et ensuite par Hagenbuch, au commencement du siècle dernier, n'ait point été mis à exécution.

Enumeratio medicamentorum purgantium, vomitoriorum et alvum laxum facientium, ordine alphabetico descripta. Bâle, 1546, in-8°.

Historiæ animalium, *lib. I.* Zurich, 1551; *II*, 1554; *III*, 1555; *IV*, 1558; *V*, 1587, en 3, 4 ou 5 vol. in-fol. - Francfort, *lib. I*, 1603 ou 1620; *II*, 1586 ou 1617; *III*, 1585 ou 1617; *IV*, 1604 ou 1620; *V*, 1621, en 4 ou 5 vol. in-fol.

Le premier livre traite des quadrupèdes vivipares, le second des quadrupèdes ovipares, le troisième des oiseaux, le quatrième des poissons et autres animaux aquatiques, et le cinquième des serpens. Ce dernier fut publié, après la mort de Gesner, par Jacques Carron. Il est plus rare que les autres, et manque souvent, ce qui fait perdre beaucoup de sa valeur à l'édition de Zurich : ordinairement on y trouve joint une histoire du scorpion, également posthume, publiée par Gaspard Wolf. Un sixième livre devait traiter des insectes, mais il n'a pas paru, et l'on doute même que Gesner en eût commencé la rédaction. L'édition de Francfort est mal imprimée, peu recherchée, et sans valeur. Les figures sont gravées sur bois, et fort exactes pour les objets que l'auteur a pu faire dessiner sous ses yeux d'après nature; mais quelques-unes ont été empruntées à ses prédécesseurs, et celles-là n'ont pas toujours la même exactitude.

Il a été fait plusieurs abrégés de l'*Historia animalium* sous les titres suivans :

Icones animalium quadrupedum, quæ in historiis animalium C. Gesneri describuntur, cum nomenclaturâ latinâ, italicâ, gallicâ et germanicâ. Zurich, 1553, in-fol.; *Ibid.* 1560, in-fol.

Icones animalium aquatilium. Zurich, 1560, in-fol.

Icones avium omnium. Zurich, 1555, in-fol. - *Ibid.* 1560, in-fol.

Ces trois parties sont ordinairement reliées en un seul volume. On estime moins l'édition de Heidelberg, 1606, in-fol.

L'*Historia animalium* a été traduite en allemand, savoir : l'histoire des oiseaux par Rodolphe Heusslin (Zurich, 1557 ou 1582. - Francfort-sur-le-Mein, 1600, in-fol.), celle des poissons par Conrad Forer (Zurich, 1563 ou 1575, in-fol.), celle des quadrupèdes par le même (Zurich, 1563 ou 1583, in-fol.), celle des serpens (Heidelberg, 1613, in-fol. - Francfort-sur-le-Mein, 1662, in-fol.). Grégoire Horst a réuni et révisé ces diverses traductions (Francfort, 1669 - 1670, in-fol.).

Les animaux sont rangés d'après l'ordre alphabétique de leurs noms latins, et les détails que Gesner donne sur chacun d'eux sont répartis en huit chapitres : ainsi il passe successivement en revue les noms que chaque animal porte dans les différentes langues anciennes et modernes, sa description, ses variétés ou espèces, sa patrie, ses mœurs, ses habitudes, les maladies auxquelles il est sujet, son utilité dans l'économie domestique, la médecine et les arts, enfin, les images qu'il a fournies à la poésie, à l'éloquence, à l'art héraldique, etc. Sous chacun de ces chefs l'auteur déroule une érudition prodigieuse, et montre beaucoup de goût. Il rapporte tous les passages des anciens qui peuvent avoir quelque rapport à l'animal en question, tous ceux des modernes qui en parlent, enfin les notices qu'il avait reçues de ses nombreux correspondans, et les observations qu'il avait faites lui-même dans ses voyages en Italie, à Venise et à Strasbourg. Quoique pauvre, il entretint toujours un peintre et un graveur, et il se forma un cabinet, le premier qui ait existé en Europe, le premier même qu'on connaisse, puisque les anciens n'en avaient pas. Ses correspondans lui rendirent de grands services : il faut distinguer dans le nombre un médecin anglais, qui vivait en Ecosse, et qui, au moyen du commerce de sa nation, acquit des notions fort exactes sur les productions exotiques.

Cet ouvrage fait la base de tous ceux qui ont été imprimés depuis sur la zoologie. Aldrovandi l'a copié presque littéralement, et Jonston n'a fait que l'abréger. Plus d'un écrivain célèbre y a puisé son érudition

facile. Aujourd'hui même on peut le considérer comme donnant d'excellentes notices sur certaines productions de la nature, car Gesner avait un grand jugement, et il prenait ses notes avec beaucoup de soin. On lui doit surtout des renseignemens précieux sur les animaux de la Suisse, et les faits qu'il a publiés à leur égard ne sont pas encore tous à négliger aujourd'hui Son exactitude, sa clarté et souvent même la finesse de ses aperçus, font qu'on ne saurait trop recommander la lecture de son livre à ceux qui s'occupent de recherches suivies.

Thesaurus Evonymi Philiatri de remediis secretis; liber physicus, medicus et partim etiam œconomicus. Zurich, 1552, in-8°.; *Ibid.* 1558, in-8°. - *Liber secundus*, Zurich, 1569, in-8°.; Francfort, 1578, in-8°.

De thermis et fontibus medicamentis Helvetiæ et Germaniæ libri duo; dans la collection *De thermis* (Venise, 1553, in-8°.).

Davidis Kyberi Argentinensis lexicon rei herbariæ trilingue, ex variis et optimis, qui de stirpium historiâ scripserunt, autoribus concinnatum. Item Tabulæ collectionum, quibus per singulos anni menses, quæ stirpes in singulis per Germaniam flores fructusque ut plurimùm proferant, ordine recensetur. Strasbourg, 1553, in-8°.

Les Tables de Gesner ont été réimprimées par les soins de Gaspard Wolf, sous ce titre:

Tabulæ de stirpibus earumque partibus, ex Theophrasto potissimùm confectæ. Zurich, 1587, in-8°.

De chirurgiâ scriptores optimi quique veteres et recentiores, in unum conjuncti volumen. Zurich, 1555, in-fol.

Gesner a joint à ce recueil une lettre à Gerion Seiler, contenant des observations sur l'importance et l'ancienneté de la chirurgie, et une liste alphabétique de tous les chirurgiens célèbres. D'ailleurs il ne contient que la version latine du traité *De fasciis* de Galien et du livre *De laqueis et de machinamentis* d'Oribase, faite par Guido Guidi.

De raris et admirandis herbis, quæ sivè quod noctu luceant, sivè alias ob causas, lunariæ nominantur, commentariolus, et obiter de aliis etiam rebus quæ in tenebris lucent. Inseruntur et icones quædam herbarum novæ. Descriptio montis fracti, sive Montis Pilati, juxtà Lucernam in Helvetiâ. His accedunt Joh. Du Choul G.-F. Lugdunensis Pilati montis in Galliâ Descriptio; Joannis Rhellicani Stockhornias quâ Stockhornus mons altissimus in Bernensium Helveticorum agro versibus heroicis describitur. Zurich, 1555, in-4°.

Réimprimé avec le traité de Thomas Bartholin *De luce hominum et brutorum* (Copenhague, 1663, in-4°. - *Ibid.* 1669, in-8°.).

Mithridates, sive de differentiis linguarum, tum veterum, tum earum quæ hodiè apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt observationes. Zurich, 1555, in-8°. - *Ibid.* 1610, in-8°.

On doit la seconde édition à Gaspard Waser. Quoique plus volumineuse, à raison du lourd commentaire qui l'accompagne, elle est cependant moins correcte et moins complète. Cet ouvrage donne une courte notice de presque toutes les langues modernes et anciennes, alors connues, au nombre de cent trente, rangées par ordre alphabétique. Il contient plusieurs idées ingénieuses, que les modernes ont plus amplement développées. Le Mithridates du célèbre Jean-Christophe Adelung ne lui est supérieur qu'à raison de la somme immense de connaissances dont la glossologie s'est enrichie dans l'espace de deux siècles. Nous ne devons pas oublier de dire qu'on y trouve un tableau contenant l'oraison dominicale en vingt-deux langues.

Sanitatis tuendæ præcepta, litteratis præcipuè, et qui minùs exercentur necessaria. Contrà luxum conviviorum. Contrà notas astrologicas Ephemeridum de secandis venis. Zurich, 1556, in-8°. - *Ibid.* 1562, in-8°.

P. Ovidii Nasonis Halieuticon, hoc est de piscibus libellus, multò

quam antehàc emendatior, et scholiis illustratus. Emendantur et Plinii aliquot loca. Accedit aquatilium animantium enumeratio, juxtà Plinium, emendata ex explicata, ordine alphabetico. Zurich, 1556, in-8°.

De stirpium aliquot nominibus vetustis, cujusmodi sunt Martyras, Moly, Oloconitis, Doronicum, Bulbocastanum, Granum Alzelin vel Habbaziz, et alia complura. Bâle, 1557, in-8°.

Historia et interpretatio prodigii quò cœlum ardere visum est per plurimos Germaniæ regiones ineunte anno 1551, *die tertio à Natali Dominico; deque aliis quibusdam prodigiis veteribus et novis.* Zurich, 1561, in-8°.

Publié sous le nom de Conrad Bolovesus.

De libris à se editis epistola ad Gulielmum Turnerum theologum et medicum in Angliâ. Zurich, 1562, in-4°.

De omni rerum fossilium genere, gemmis, lapidibus, metallis et hujusmodi, libri aliquot, plerique nunc primum editi. Zurich, 1555, in-8°.

Gesner a donné dans ce livre la nomenclature des minéraux qu'on trouve en Allemagne, principalement en Misnie, par Jean Kentmann, médecin de Dresde, la description et les figures des calculs du corps humain par le même, les observations de Georges Fabricius sur les métaux, le traité du succin par Severin Goebel, celui du *sperma ceti* de Valerius Cordus. celui de saint Epiphane sur les douze pierres précieuses du manteau d'Aaron, enfin, celui de François Ruens sur quelques pierres précieuses, entr'autres celles dont saint Jean parle dans l'Apocalypse. A la suite on trouve un petit traité de Gesner lui-même sur les figures des fossiles, des pierres et des gemmes, qui attira l'attention sur les cristaux et les pétrifications.

Epistolarum medicinalium libri tres. His accesserunt Aconiti primi Dioscoridis asseveratio, et de oxymelitis elleborati utriusque descriptione et usu libellus. Zurich, 1577, in-4°.

Mensuræ apud veteres Græcos et Latinos scriptores usitatæ liquidorum et aridorum. Zurich, 1584, in-8°.

Avec le livre *De ponderibus et mensuris medicinalibus* de Dominique Massari.

Achillis Pirminii Gassari Aphorismorum Hippocratis methodus nova, primùm quinque libris distincta: Conradi Gesneri verò operâ illustrata. Huic accedunt prætereà libelli de re medicâ aliquot priùs non edita. Saint-Gall, 1584, in-8°.

Physicæ meditationes, scholia et annotationes in aliquot libros Aristotelis. Zurich, 1586, in-8°.

Tabulæ de stirpium collectione. Zurich, 1587, in-8°.

Epistolæ hactenùs non editæ;
à la suite du traité *De plantis à Divis sanctisque nomen habentibus* de Jean Bauhin.

Opera botanica. Nuremberg, 1753-1771, 2 vol. in-fol.

Le premier volume contient trente-quatre planches, dont vingt-deux gravées sur bois. Il y en a trente-une dans le second, qui porte aussi le titre particulier de *Historiæ plantarum fasciculi duo.*

Gesner ne put pas mettre au jour son travail sur les végétaux : la mort l'en empêcha. Son *Historia stirpium generalis* était cependant à peu près finie ; elle devait contenir quinze cents figures, dont la plupart étaient gravées. Gesner avait recueilli, de la même manière que pour les animaux, tout ce qu'avaient dit les auteurs précédens, au nombre de deux cent soixante. Les figures sont excellentes, et assez bien gravées, quoiqu'en bois. Haller dit que, de son temps, on en connaissait peu de meilleures. En mourant, Gesner légua ses notes à Gaspard Wolf, qui les vendit à Joachim Camerarius pour la somme de cent cinquante florins. Celui-ci orna l'abrégé de Mattioli de plus de cent figures de Gesner,

qui en rehaussèrent tellement la valeur que pendant long-temps son livre fut un des ouvrages de botanique les plus commodes pour l'étude. Après avoir été ensevelies pendant long-temps dans l'obscurité, les planches tombèrent enfin entre les mains de Trew, puis entre celles de Casimir-Gaspard Schmidel. C'est ce dernier qui les publia dans l'ouvrage dont nous venons de rapporter le titre. Déjà auparavant quelques-unes des découvertes de Gesner étaient devenues notoires par la publication de ses remarques sur Tragus et Cordus, et par celle de son traité *De hortis Germaniæ*. Ses lettres, publiées par Wolf (Zurich, 1577, in-4°.), par Bauhin (Bâle, 1590, in-4°.), et qui ont été réimprimées à Wittemberg, en 1584, contiennent aussi quelques notions sur des plantes inconnues jusqu'alors. Sprengel a donné, dans son Histoire de la botanique, un catalogue systématique des plantes découvertes par Gesner.

On doit à Gesner une excellente édition grecque et latine des Œuvres d'Elien (Zurich, 1556, in-fol.), dans laquelle il se contenta de corriger en plusieurs endroits la traduction de l'Histoire des animaux par Pierre Gilles; celle des histoires diverses est de Vulteius. Ses nouvelles notes sur Elien, auxquelles il travailla long-temps encore, ont paru pour la première fois dans l'édition donnée par Abraham Gronovius (Londres, 1744, 2 vol. in-4°.), comme celles sur les histoires diverses dans l'édition de Leyde (1731, in-4°.).

Quelle que soit déjà l'étendue de cette notice bibliographique, elle n'épuise pas encore la longue liste des productions de Gesner. Cet écrivain infatigable a traduit du grec en latin un Traité des syllogismes (Bâle, 1541, in-8°., à la suite de quelques ouvrages de Joachim Périonius sur la logique d'Aristote), diverses pièces mêlées (Zurich, 1542, in-8°.), les Sentences de Jean Stobée (Zurich, 1543, in-fol. - Bâle, 1549, in-fol. - *Ibid.* 1550, in-fol. - *Ibid.* 1559, in-fol. - Lyon, 1608, in-fol. Ces diverses éditions renferment le texte grec; la traduction a paru seule, Anvers, 1545, in-8°.), et les Commentaires de Michel d'Ephèse sur plusieurs livres d'Aristote (Bâle, 1541, in-8°.). Il a publié une édition *expurgata* des Epigrammes de Martial (Zurich, 1544, in-8°.), mis une préface sur le mérite et l'utilité de la langue grecque en tête du *Lexicon græco-latinum* (Bâle, 1544, in-4°.), et pris une part très-active à l'édition de Bâle du *Dictionarium linguæ latinæ* d'Ambroise Calepin; dans cette dernière, il a corrigé le texte en une foule d'endroits, et ajouté plus de quatre mille mots, tirés de l'édition de Venise. On lui doit une édition des Opuscules d'Antoine Thylesius (Bâle, 1545, in-8°.), une du texte grec des Sentences du moine Antoine, du Discours de Tatien contre les Grecs, etc. (Zurich, 1546, in-fol.: la traduction latine fut publiée aussi à part (Zurich, 1546, in-fol.), et une du Traité d'Ermolao Barbaro. Il a pris part à l'édition latine des Œuvres de Galien, publiée à Bâle (1549, in-fol.), et dans laquelle les argumens placés en tête des chapitres, sont de lui. Il a fait imprimer un recueil d'opuscules grecs et latins sur la théologie (Zurich, 1552, in-fol.), et placé un catalogue des écrivains sur la botanique en tête du traité *De stirpium maximè earum quæ in Germaniâ nascuntur, usitatis nomenclaturis* de Tragus (Strasbourg, 1552, in-4°.). On a encore de lui un recueil d'opuscules latins sur divers objets de médecine (Zurich, 1555, in-8°.), une édition grecque et latine de la Vie d'Antonin (Zurich, 1558, in-8°.), une du Voyage de Hannon (Zurich, 1559, in-8°.), une du Traité de Xénocrate sur les alimens tirés des animaux aquatiques (Zurich, 1559, in-8°.), une préface sur la langue allemande et ses divers dialectes, en tête du Dictionaire allemand-latin de Josias Rictorius (Zurich, 1561, in-8°.), une édition des Remarques de Valérius Cordus sur Dioscoride (Zurich, 1561, in-fol.), une Vie de Galien en tête de l'édition latine des Œuvres de ce médecin (Bâle, 1592, in-fol.), une édition des Questions naturelles et

médicinales de Cassius l'iatrosophiste (Zurich, 1562, in-8°.), une du Traité d'Ardoyn sur les poisons (Bâle, 1562, in-fol.), un petit Traité sur l'ame (Zurich, 1563, in-8°.), une édition de l'*Ars magirica* de Jodoc Willich (Zurich, 1563, in-8°.), une grecque et latine de Dioscoride (Strasbourg, 1565, in-8°.), une du Traité des maladies des femmes de Moschion (Bâle, 1566, in-4°.), enfin, des scholies sur quelques livres d'Aristote (Zurich, 1586, in-8°.). (A.-J.-L. JOURDAN)

GESNER (JEAN), frère du célèbre numismate Jean-Jacques Gesner, naquit à Zurich, le 28 mars 1709. Il appartenait à la famille du célèbre Conrad Gesner, qui n'a point laissé d'enfans, mais dont le frère, André, a perpétué le nom jusqu'à nous. Son père, Christophe, pasteur à Wangen, près de Zurich, lui donna une excellente éducation, et seconda de tout son pouvoir les heureuses dispositions qu'il annonçait pour les sciences physiques. Le jeune Gesner n'était encore qu'en quatrième lorsqu'en 1720, un élève de Scheuchzer, Wedelin de Diesenhofen, se fit accompagner par lui dans les hôpitaux et dans les herborisations. Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer le désir d'apprendre la médecine et l'histoire naturelle. Ce fut sous Esslinger, Scheuchzer et son frère Christophe Gesner qu'il apprit les élémens de la chirurgie pratique, de la médecine théorique et de l'anatomie, répondant par son zèle et son application aux peines que ces maîtres habiles prenaient pour guider ses premiers pas dans la carrière épineuse à laquelle il se destinait. Bientôt après, il joignit à leurs leçons celles de Jean de Muralt, et entra de plus dans une officine pour s'y familiariser avec l'art, trop négligé par les médecins, de préparer les médicamens composés. Après diverses excursions dans les montagnes de la Suisse, qui ne firent qu'accroître sa passion dominante pour l'histoire naturelle, il se rendit à Leyde, où Boerhaave, l'oracle du siècle, l'accueillit avec cette bienveillance dont une ame généreuse ne peut comprimer les élans envers l'homme qui annonce devoir porter un jour avec éclat le fardeau, quelquefois si pesant, d'un nom historique. Après avoir passé une année entière dans cette ville, il reprit le cours de ses voyages, s'arrêta pendant quelque temps à Amsterdam pour y voir le respectable Ruysch, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, et prit la route de Paris, où les instantes recommandations de Boerhaave, plus encore que son nom, lui méritèrent la bienveillance particulière de Jussieu, d'Isnard et de Ledran. Un accident ayant dérangé sa santé, il crut nécessaire de changer de climat pour la rétablir, et dirigea ses pas vers Bâle, où l'attendait Haller, avec lequel il s'était déjà lié d'une éternelle amitié à Leyde, et où il étudia la haute géométrie sous le grand Bernoulli. Cependant il ne perdait pas de vue le but constant de ses travaux, la médecine,

et, en 1728, plein de confiance dans ses propres forces, il ne craignit pas de s'offrir pour remplacer Mieg, qu'une maladie cruelle empêchait de faire ses cours publics. Ce fut l'année suivante qu'au retour d'un voyage dans les Alpes suisses, où il avait accompagné Haller, il obtint le grade de docteur. Etant revenu aussitôt après dans sa ville natale, Gesner y donna des leçons d'anatomie et d'histoire naturelle, et résolut d'aider Haller à terminer l'Histoire des plantes de la Suisse que ce grand homme méditait, et qui est en grande partie son ouvrage, quoiqu'il n'ait pas voulu que son nom fût placé en tête du livre. Un pareil dessein nécessita de longues excursions, dont son zèle lui dissimula les fatigues pour ne lui laisser entrevoir que les utiles résultats. Cependant le crédit de Boerhaave lui avait fait obtenir une chaire de botanique à Saint-Pétersbourg; mais Gesner, retenu par sa faible santé, refusa une offre aussi séduisante; il fut récompensé, en 1733, par la place de professeur de mathématiques dont la ville de Zurich le nomma titulaire, et à laquelle les magistrats joignirent, cinq ans après, celle de physique, avec le canonicat qui y était attaché. Gesner remplit ces deux places pendant quarante-cinq années, sans cesser un seul instant de faire tous ses efforts pour propager le goût des sciences exactes. En 1757, il fonda la Société de physique, dont il dirigea les travaux durant trente ans, et qui a tant contribué aux progrès de l'agriculture en Suisse. C'est à lui surtout que la ville de Zurich doit l'établissement de son jardin de botanique. Il mourut, regretté de ses concitoyens et de tous les amis des sciences, le 28 mars 1790. H.-C. Hirzel a publié son éloge. On a de lui :

Meditationes physicæ de frigore. Zurich, 1734, in-4°.
Dissertatio de exhalationum naturâ, caussis et effectibus. Bâle, 1739, in-4°.
Dissertatio de vegetabilibus quæ agit de partibus vegetationis. Zurich, 1740, in-4°.
Dissertatio quæ sistit partium fructificationis structuram, differentias atque usus. Zurich, 1741, in-4°.
Réimprimée, ainsi que la précédente, avec l'*Oratio de necessitate peregrinationum intrà patriam* de Linné (Leyde, 1747, in-8°. - Halle, 1747, in-8°.). Gesner reproduit, dans ces deux dissertations, tous les argumens déjà connus en faveur du système sexuel.
Dissertatio de principiis philosophiæ naturalis. Zurich, 1742, in-4°.
Dissertatio de principiis corporum. Zurich, 1743, in-4°.
Dissertatio exhibens considerationem physico-mathematicam cometæ. Zurich, 1744, in-4°.
Dissertatio exhibens considerationem teleologicam. Zurich, 1745, in-4°.
Dissertatio de corporum motu et viribus. Zurich, 1746, in-4°.
Dissertationes duæ de effectibus, qui à virium compositione producuntur. Zurich, 1747, in-4°.
Dissertatio de termino vitæ. Zurich, 1748, in-4°.

Dissertatio de motibus variatis. Zurich, 1749, in-4°.
Dissertatio sistens de motibus variatis supplementum, de viribus centralibus. Zurich, 1750, in-4°.
Dissertatio de naturâ et viribus fluidorum. Zurich, 1751, in-4°.
Dissertatio de petrificatorum differentiis et variâ origine. Zurich, 1752, in-4°.
Dissertatio de ranunculo bellidifloro et plantis degeneribus. Zurich, 1753, in-4°.
Dissertatio de hydroscopio constantis mensuræ. Zurich, 1754, in-4°. -Trad. en allemand, Vienne, 1771, in-8°.
Dissertatio de thermoscopio botanico. Zurich, 1755, in-4°. - Trad. en français, Bâle, 1761, in-4°.
Dissertatio de petrificatorum variis originibus, præcipuarum telluris mutationum testibus. Zurich, 1756, in-4°.
Réimprimée avec celle *De petrificatorum differentiis* (Leyde, 1758, in-8°.).
Dissertatio de triangulorum resolutione primario matheseos ad physicam applicatæ fundamento. Zurich, 1757, in-4°. - *Continuatio, Ibid.* 1758, in-4°.
Phytographia sacra generalis. Zurich, 1759, in-4°. - *Pars practica*, I-IV, *Ibid.* 1760-1764, in-4°.
Phytologiæ sacræ specialis, P. I et II. Zurich, 1768, in-4°.
Dissertatio de variis annonæ conservandæ methodis, earumque delectu. Zurich, 1761, in-4°.
Tabulæ phytographicæ, analysin generum exhibentes, cum commentario. Zurich, fasc. I, 1795; II, 1796; III, 1797; IV, V, VI, 1798; VII, 1799; VIII, 1800; IX, X, 1802; XI, 1803, in-fol., publié par Chr.-Salomon Schinz.
Gesner destinait cet ouvrage à remplacer les Institutions de Tournefort, mais il n'eut pas assez de confiance en ses propres forces pour le publier à l'époque où il aurait fait sensation, c'est-à-dire trente ans plus tôt. Les planches qui l'accompagnent sont d'une très-belle exécution.
Gesner a mis une bonne préface en tête de l'Entomologie de J.-H. Sulzer (Zurich, 1761, in-8°.) en allemand. On trouve aussi de lui quelques Mémoires dans les Actes de la Société d'histoire naturelle de Zurich, et diverses Lettres à Haller dans les *Epistolæ ab eruditis viris ad A. Haller scriptis* (Berne, 1773-1775, in-8°.). (A.-J.-L. J.)

GESNER (Jean-Albert), frère de Jean-Mathieu Gesner, l'un des érudits qui ont fait le plus d'honneur à l'Allemagne moderne, vint au monde, le 17 septembre 1694, à Roth, dans la principauté d'Anspach. Il apprit d'abord la pharmacie à Weissenbourg, et l'exerça ensuite à Gunzenhausen, dans le pays d'Anspach. Mais la mort de sa femme et de ses enfans lui ayant permis de choisir une nouvelle carrière plus en rapport avec ses goûts, il se rendit à Altdorf, dans le dessein d'y étudier la médecine. Reçu docteur en 1723, il obtint la place de médecin pensionné à Gunzenhausen, qu'il quitta, en 1728, pour se rendre à Stuttgard, où le duc de Wurtemberg l'avait appelé en qualité de médecin de la cour. Ce prince le nomma, en 1734, son médecin particulier avec le titre de conseiller, et le désigna pour accompagner ses deux fils dans les voyages qu'il avait résolu de leur faire entreprendre en Allemagne et

en Hollande. A son retour, Gesner devint assesseur du conseil des mines; il mourut le 10 juin 1760, laissant :

Dissertatio de zingibere. Altdorf, 1723, in-4°.

Pharmacopœa Wirtembergica, in duas partes divisa, quarum prior materiam medicam historico-physico-medicè descriptam, posterior composita et præparata, modum præparandi et encheireses, exhibet. Stuttgard, 1741, in-fol. - *Ibid.* 1750, in-fol.

Gesner ne fut pas le seul rédacteur de cette pharmacopée, mais il y eut la plus grande part.

Historia cadmiæ fossilis metallicæ sive cobalti et ex illo præparatorum Zaffaræ et Smalti. Berlin, 1743, in-4°.

Historisch-physikalische Beschreibung des Wuertembergischen Wildbades, sowohl zum Dienste derjenigen, welche sich dieses Bades bedienen wollen, als auch zu einem Versuch einer nachfolgenden Beschreibung aller Fluesse, Baeche, Seen, Sauerbrunnen und Baeder des Herzogthums Wurtemberg. Stuttgard, 1745, in-8°.

Anonyme.

Beschreibung des unweit Stuttgard gelegenen Hirschbades, nebst angefuehrten Regeln, welche die Badenden zu gebrauchen, als eine Continuation der Wurtembergischen Baeder-und Brunnenhistorie. Stuttgard, 1746, in-8°.

Anonyme.

Historisch-physikalische Nachricht von dem Zaylenhaeuser mineralischen Brunnen und Bade, nebst einem Anhange von mehr als 200 praktischen Observationen. Stuttgard, 1746, in-8°.

Anonyme.

Historisch-physikalische Beschreibung des beruehmten mineralischen Bades von den Wuertembergischen kleinen Amst-Stadt Lieben-Zell, das Zellerbad genannt. Stuttgard, 1748, in-8°.

Anonyme.

Nachricht von dem Canstatter Salzwasser, oder Beschreibung der bey der Stadt Canstatt befindlichen mineralischen Brunnen und Quellen. Stuttard, 1749, in-8°.

Anonyme.

Selecta physico-œconomica, oder Sammlungen von allerhand zur Naturforschung und Haushaltungskunst gehoerigen Begebenheiten. Stuttgard, 1749-1756, in-8°. 3 vol en dix-sept cahiers.

Anonyme. (J.)

GESNER (Jean-Augustin-Philippe), né en 1738, le 22 février, à Rothenbourg sur la Tauber, prit le titre de docteur en médecine à Erlangue, obtint ensuite la place de médecin pensionné dans sa ville natale, fut nommé, en 1774, conseiller du prince d'Oetting-Wallerstein, et, en 1788, conseiller intime du prince de Hohenlohe-Schilling, et mourut à Rothenbourg le 28 février 1801. On a de lui :

Versuch einer Erklaerung der Crystallisation ueberhaupt. Erlangue, 1759, in-8°.

Beweis, dass unsere Seele ihrer Vorstellungen und Wirkungen sich allezeit bewust sey. Erlangue, 1760, in-8°.

Sciagraphia de acrium in corpus humanum agendi modo. Erlangue, 1760, in-4°.

Geschichte des Wildbades bey Rothenburg ob der Tauber, mit medicinischen Anmerkungen und Beobachtungen. Rothenburg, 1765, in-8°.

Die Vortheile des Alters zu obrigkeitlichen Aemtern. Rothenbourg, 1766, in-4°.

Wiederlegung des Vorurtheils von den zweyten Kindheit der Alten. Rothenbourg, 1766, in-4°.

Sammlung von Beobachtungen aus der Arzneygelahrheit. Rothenbourg, 1769-1776, 5 vol. in-8°.

Die Entdeckungen der neuesten Zeit in der Arzneygelahrheit. Rothenbourg, tome I, 1777; II, 1782; III, 1774-1776; IV, 1788, in-8°. - *Ibid.* 1786-1788, in-8°.

Bekanntmachung obrigkeitlich getroffener Anstalten gegen die Wasserscheue oder die Hundswuth. Rothenbourg, 1783, in-8°.

Obrigkeitlich bekanntgemachter gemeinnuetzlicher Unterricht ueber die Kinderblatternkrankheit und deren sichersten Behandlung. Rothenbourg, 1783, in-8°.

Gesner a traduit en allemand le Traité des flatuosités de Henri-Frédéric Delius (Erlangue, 1761; in-8°.), ainsi que celui de la colique de Jean Purcell (Rothenbourg, 1775, in-8°.). Il était l'un des rédacteurs de la gazette de Noerdlingen et du recueil de Franconie. (J.)

GEUNS (Etienne-Jean van), né à Groningue en 1767, termina sa carrière par une mort prématurée, le 16 mai 1795, à Utrecht, où il partageait, avec le professeur Nahuys, une portion de l'enseignement médical dont ce dernier était chargé. Dès ses plus jeunes ans, il montra, pour l'histoire naturelle, un goût si prononcé, que son père, Mathieu, l'un des professeurs les plus distingués de l'Université d'Harderwyk, résolut de lui faire étudier la médecine. Le jeune Van Geuns, par son ardeur infatigable, eut un tel succès dans cette carrière, qu'en 1788, lorsqu'à peine il atteignait sa vingtième année, il remporta le prix proposé par l'Académie de Harlem, sur la question de savoir quelle utilité la Hollande peut retirer des recherches en histoire naturelle. Après un petit voyage scientifique en Allemagne, il se fit recevoir docteur, et alla s'établir à Amsterdam. Ce fut six mois après l'époque de sa fixation en cette ville qu'il accepta l'offre de Nahuys, après avoir refusé, par des motifs particuliers, la chaire de botanique et de chimie que lui avait offerte l'Université de Harderwyk. Les ouvrages qui restent de lui, sont intitulés :

Plantarum Belgii confœderati indigenarum spicilegium, quó Davidis Gorteri flora septem provinciarum locupletatur. Harderwyk, 1788, in-8°.

Oratio de humanitate, virtute medici praestantissimâ. Harderwyk, 1789, in-8°.

Oratio de instaurando inter Batavos studio botanico. Utrecht, 1791, in-8°.

Oratio de physiologiæ corporis humani cum chemiâ conjunctione utili ac pernecessariâ. Utrecht, 1794, in-8°. (o.)

GEUDER (Melchior-Frédéric), médecin allemand de Noerdlingen, fit ses études à Altdorf et à Tubingue. Après les avoir terminées, il vint remplir la place de médecin pensionné à Stuttgard, où il mourut à la fleur de l'âge, vers la fin du dix-

septième siècle. Outre des traductions latines de l'Ostéologie de Clopton Havers (Francfort et Leipzick, 1692, in-8°.), et de l'Anatomie de Daniel Tauvry (Ulm, 1694, in-8°.), on lui doit :

Diatribe de fermentis variarum corporis animalis partium specificis et particularibus. Acc. Diss. de ortu animalium. Amsterdam, 1689, in-8°.
Cet ouvrage, dans lequel Geuder nie l'existence des fermens spécifiques, mérite d'être lu aujourd'hui ; on y trouverait plus d'un argument contre la ridicule doctrine des virus, que l'on continue d'admettre malgré son incompatibilité avec l'esprit de la doctrine physiologique, tant il est vrai que les hommes craignent toujours d'attaquer les absurdités consacrées par le temps et l'usage.
Medicinische Lebensmittel den Nordmitteln Gehema entgegengesetzt. Ulm, 1689, in-8°.
Geuder (*Jean*) a laissé :
Oratio de Democrito Abderita cognominato ab injuriâ vindicato. Altdorf, 1665, in-4°. (J.)

GEYER (Jean-Daniel), médecin de Ratisbonne, mort à Dresde, vers l'an 1765, dans un âge très-avancé, fut pendant quelque temps médecin de la garnison à Mannheim. Il passa ensuite au service du roi Frédéric-Auguste, et devint membre de l'Académie des Curieux de la nature. On a de lui plusieurs ouvrages :

Thargelus Apollini sacer, continens trigam medicam ex regno animali, minerali et vegetabili. Francfort, 1687, in-4°.
Ce recueil contient trois traités sur les cantharides, sur le dictame, et sur les glossopètres.
Muessiger Reisestunden gute Gedanken. Dresde, 1753, in-4°. (z.)

GEYGER (Daniel), dont le véritable nom était Waldmann, naquit à Rossheim, dans la Bavière, en 1595. Il fit ses études à Tubingue et à Strasbourg, prit le titre de docteur à Padoue en 1618, et à son retour en Allemagne pratiqua l'art de guérir, d'abord à Augsbourg, puis à Presbourg en Hongrie, enfin à Ratisbonne. Il mourut dans cette dernière ville en 1664, laissant :

Responsum medicum defensivum ad J. Helwig prodromum pseudapologeticum super judicio medico de morbo et morte cardinalis Wurtembergici. Augsbourg, 1662, in-4°.
Geyger (*Esau*), fils du précédent, reçu docteur en médecine à Padoue, fut d'abord médecin à Suhle et Schmalcaden, et mourut à la cour de Hesse-Cassel en 1719, après avoir écrit un petit traité sur les eaux minérales de Liebenstein.
Geyger (*Malachias*), médecin de Munich, a laissé les ouvrages suivans :
Margaritologia, sive dissertatio de margaritis. Munich, 1637, in-8°.
Microcosmus hypochondriacus, sive de melancholiâ hypochondriacâ. Munich, 1651, in-4°. (z.)

GHERING (Philippe de), médecin flamand de St.-Trond, dans la principauté de Liége, naquit dans ce lieu, vers le mi-

lieu du seizième siècle. Après avoir fait ses études à Louvain, il alla prendre le bonnet doctoral dans une Université étrangère, et obtint le titre de premier médecin de l'évêque de Liége. Il mourut dans cette ville le 11 novembre 1604, laissant l'ouvrage suivant :

Description des fontaines acides de Spa et de la fontaine de fer de Tungre. Liége, 1583, in-12. (z.)

GHINI (Luc), célèbre médecin et botaniste italien, naquit en 1500, au château de Croara, situé près d'Imola, mais appartenant à la juridiction de Bologne, ainsi que le fait observer Fantuzzi. L'Université de Bologne ayant institué une chaire de botanique en 1534, à l'imitation de celle de Padoue, qui avait donné ce bel exemple à l'Italie l'année précédente, Ghini en fut revêtu le premier. Il la remplit sous divers titres jusqu'en 1539, époque où cette chaire, jusqu'alors extraordinaire, fut déclarée ordinaire. Appelé à Pise en 1544, il y fonda le jardin de botanique, dont l'histoire a été si bien retracée par Jean Cavin. Comme il avait coutume de passer le temps des vacances à Bologne, il eut occasion de connaître en cette ville Ulysse Aldrovandi, qui puisa dans sa fréquentation un surcroît de zèle et d'ardeur pour les sciences naturelles. Aldrovandi, jaloux de se perfectionner dans une branche du savoir humain à laquelle il devait consacrer tout son temps et toute sa fortune, vint s'établir à Pise, où il suivit les leçons de Ghini, dont on conserve encore à Bologne le manuscrit rédigé par lui, et écrit en entier de sa main. Ghini mourut en 1556. Son projet était de publier la description d'un grand nombre de plantes qu'il avait observées avec beaucoup de soin; mais le Dioscoride de Mattioli étant venu à paraître, il abandonna cette entreprise, et ouvrit généreusement les trésors de son érudition à l'homme que tant d'autres à sa place eussent considéré comme un rival, et regardé avec l'œil de l'envie. Quoiqu'il n'ait rien écrit sur la botanique, cependant il contribua puissamment par son exemple et par ses leçons orales à répandre le goût de cette aimable science; ce n'est donc pas sans motif que Schreber et Willdenow ont donné son nom à un genre de plantes (*Ghinia*) de la famille des pyrénacées. Il ne nous reste de lui qu'un ouvrage fort insignifiant sur la syphilis, intitulé :

Morbi neapolitani curandi ratio perbrevis. Spire, 1589, in-8°. (J.)

GHISLERI (Joseph), médecin italien, né à Rome en 1573, fut employé au service de plusienrs cardinaux, et finit par devenir proto-médecin des états de l'Eglise. Il vivait encore en 1632 : l'époque de sa mort n'est pas connue. Nous avons sous son nom l'opuscule suivant :

Oratio de medicinæ laudibus. Rome, 1597, in-4°. (z.)

GIANNINI (Joseph) naquit en 1773 à Parabiego, près de Milan, où il étudia la théologie, qu'il abandonna pour se livrer à la médecine. Attiré à Pavie par la célébrité de J.-P. Frank, de Scarpa, de Volta et de Spallanzani, il se rendit près d'eux pour profiter de leurs savantes leçons, et prit le bonnet de docteur en 1796. De retour à Milan, l'exercice de la médecine l'occupa tout entier, et ses productions lui acquirent rapidement une honorable réputation. En 1810, il fut nommé médecin de la cour, place dont il reçut moins de lustre qu'il ne lui en donna, comme il arrive toujours quand un homme de mérite est appelé à remplir des fonctions auxquelles on arrive trop souvent par des moyens tout à fait étrangers au savoir. Giannini apportait beaucoup d'attention et un grand désir d'être utile dans la pratique; afin de mieux observer ses malades, il en limitait le nombre, bien différent en cela de tant d'autres médecins qui appelleront cette réserve une rare simplicité, et à qui l'avidité ne permet pas de laisser échapper une occasion d'avoir de l'or. Giannini est un de ceux qui ont contribué à l'établissement de la nouvelle doctrine médicale italienne; il entrevit la nature des fièvres, car il les considérait pour la plupart comme des maladies par excès de stimulus, *universellement locales*, expression singulière qui fait voir avec quelle difficulté les meilleurs esprits se tirent du sentier des théories erronées. Ce médecin a beaucoup insisté sur l'utilité des bains froids dans le traitement des fièvres, et ses ouvrages méritent d'être lus, non-seulement parce qu'ils se rattachent à l'histoire du rasorisme, mais encore parce qu'ils contiennent d'excellentes vues pratiques, mêlées, il est vrai, à des erreurs qui ne sont pas dangereuses et à des idées bizarres. Giannini est mort d'une phthisie pulmonaire tuberculeuse, à l'âge de quarante-cinq ans. On a de lui :

Memorie di medicina. Milan, 1800-1802, 4 vol. in-8°.

Les principaux mémoires de cette collection sont les suivans : 1°. *Saggio sulla diagnosi delle malattie nervose ed inflammatorie*; 2°. *Caso curioso medico-legale di una mania sospetta di simulazione*, par G. Monteggia; 3°. *Lettera sullo stato attuale del Brunnianismo in varie parte dell' Europa*; 4°. *Lettera al Dr. Beretta medico nel borgade Magenta*; 5°. *Osservazioni sulla farmacopœa di Brugnatelli*; 6°. *Breve memorie sul vajuolo vaccino*; 7°. *Memorie sulla necessita di propagare la vaccina*; 8°. *Resultamenti d'osservazioni* e *sperienze sull' inoculazione del vajuolo vaccino*. *Della natura delle febri e del miglior metodo di curarle*. Milan, 1805, tome Ier in-8°. - *Ibid.* 1809, tome II. - Naples, 1817. A cette seconde édition se trouve joint : *Appendice sull' eronea divizione delle malattie in asteniche e steniche*.

Le premier volume du traité des fièvres de Giannini a été traduit en français par Heurteloup (Paris, 1808, 2 vol. in-8°.). On dit que le second volume l'a été par le docteur Jouenne sous le titre de : *De la goutte et du rhumatisme* (Paris, 1810). Je ne connais point cette traduction.

(F.-G. BOISSEAU)

GIANNINI (Thomas), médecin de Ferrare, qui vivait au seizième siècle, n'avait encore que dix-sept ans lorsqu'il soutint ses thèses de philosophie et de médecine, dans la défense desquelles il montra tant d'habileté et de talent, que l'Université crut devoir lui accorder une dispense d'âge, et qu'il fut reçu par acclamation. Un succès aussi extraordinaire ne le rendit point présomptueux, et persuadé lui-même qu'il avait encore besoin d'acquérir des connaissances nombreuses, il s'enferma pendant cinq ans dans sa bibliothèque. Ce laps de temps écoulé, il crut pouvoir céder aux instances de ses amis, et donna des leçons de philosophie qui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs. Sa maison ne pouvant plus contenir l'affluence toujours croissante des disciples, les magistrats de Ferrare lui assignèrent un bâtiment public pour ses leçons, avec un traitement considérable. Il mourut vers 1630, à l'âge de près de quatre-vingt-deux ans. Tous ses ouvrages sont fort médiocres, et ne répondent point à l'immense réputation dont il a joui parmi ses contemporains; à la vérité, pour les bien juger, il faut nous reporter au temps de leur publication. Tous roulent sur des questions plus ou moins ardues de scolastique, telles que l'immortalité de l'ame, son état après la mort, la nature du ciel, la providence, etc. Aucun n'étant relatif à l'art de guérir, nous nous abstenons d'en rapporter les titres. (z.)

GIBBES (Jacques-Alban), fils de Guillanme Gibbes, médecin de Bristol, qui était attaché au service de la reine d'Angleterre, femme de Charles 1er, naquit à Rouen vers l'an 1616. Il fit ses humanités à Saint-Omer, et après les avoir terminées, parcourut les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. Séduit par la réputation dont jouissait alors l'Université de Padoue, il s'y arrêta quelque temps pour suivre les leçons du célèbre Vesling. En 1644, il se rendit à Rome, où deux ans après il devint médecin de l'évêque de Frascati. S'étant fixé dans cette capitale, il y acquit beaucoup de célébrité comme praticien et comme littérateur, de sorte qu'en 1657 il fut promu à la chaire de rhétorique dans le Collége de la Sapience, et que, peu de temps après, il obtint un canonicat. En 1667, il remporta la couronne de poésie, ainsi que la chaîne d'or qui en est le prix. Au bout de deux ans, il donna cette chaîne à l'Université d'Erford, qui lui envoya en retour le diplôme de docteur en médecine. Ce médecin littérateur mourut à Rome le 26 juin 1677, laissant, outre un grand nombre de discours et de poésies diverses, un ouvrage en trois livres, intitulé : *De medico*, qui est écrit dans le goût du traité *De oratore* de Cicéron, et un autre opuscule ayant pour titre : *Tresmegistus medicus*, *seu Leo X tribus orationibus laudatus*, qui est inséré dans les *Familiæ florentinæ* d'Ignace Ursulini. (o.)

GIBBS (Jean-Frédéric), ou *Guib*, né à Dumferling, dans le comte de Fife, en Ecosse, fut reçu maître ès-arts à l'Université de Saint-André. Quelque temps après, il passa en Angleterre, mais les guerres civiles qui désolaient ce royaume ne lui permirent pas d'y rester, de sorte qu'il prit le parti de voyager. Il parcourut donc la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, l'Asie mineure, l'île de Candie, la Syrie et l'Egypte, et s'arrêta enfin à Rome, puis à Padoue, fermement résolu de s'y livrer à l'étude de la médecine. Mais son caractère inconstant ne lui permit pas de faire en cette ville un séjour assez long pour acquérir toutes les connaissances qui lui étaient nécessaires, et il partit pour la France, où les circonstances le déterminèrent à enseigner les humanités à Anduze, dans le Bas-Languedoc. Après avoir passé quelques années en ce lieu, il remplit la chaire de rhétorique à Nîmes, puis, en 1651, il se fit agréger au Collége des médecins de Valence, et en 1665, il professa la rhétorique à Orange. Las enfin de mener ainsi une vie errante et vagabonde, il se fixa dans cette dernière ville, où il reçut le grade de docteur en 1680, et mourut l'année suivante, le 27 mars. Sa vie a été écrite fort au long, dans la Bibliothèque française, par son neveu Jean-Frédéric Guib, avocat. Nous avons glissé rapidement sur elle, Gibbs n'ayant rien fait pour la médecine. Il attribuait presque toutes les maladies aux vers, parce qu'il en avait découvert, au moyen du microscope dans toute les substances qui servent à la nourriture de l'homme. Nous devons faire remarquer à sa gloire qu'en 1680 il soutint que les comètes n'annoncent ni la peste, ni la guerre, ni la famine, et que ce sont des corps célestes qui parcourent comme les autres des orbites déterminés, mais que leur éloignement rend invisibles à nos yeux pendant la plus grande partie de leur course. Gibbs n'a laissé que des écrits philosophiques et des poésies peu remarquables, dont il a publié quelques-uns sous le nom de *Philarethes*. (o.)

GIBSON (Thomas), médecin et théologien anglais, né à Morpeth, dans le Northumberland, et mort à Londres en 1562, est auteur de plusieurs ouvrages, dont le suivant seul est relatif à la médecine.

Treatise behoveful as well to preserve the people from pestilence, as to help and recover them that be infected by the same, made by a Bishop and doctor of physic in Denmark, which medicines have been proved in many places in London. Londres, 1536, in-4°. (o.)

GIESE (Jean-Rodolphe), né à Reise dans l'evêché de Muuster, médecin dans cette ville, et conseiller de médecine du prince, mort le 31 mars 1819, à l'âge de soixante-onze ans, a publié :

Untersuchung, warum eingeimpfte Pocken eine gelindere Krankheit verursachen, wie durch die natuerliche Ansteckung erregten. Munster et Osnabruck, 1790, in-8°.

Giese (*Ferdinand*), professeur extraordinaire de médecine à l'Université de Charkow, en Russie, est auteur des ouvrages suivans :

Von den chemischen Processen, den dabey sich darbietenden Erscheinungen, nebst Darstellung der sie bewirkenden Mittel und Ursachen. Berlin, 1804, in-8°.

Lehrbuch der Pharmacie, zum Gebrauch oeffentlicher Vorlesungen, und zur Selbstbelehrung, nach den neuesten physikalisch-chemischen Lehrsaetzen entworfen. Riga, 1806, in-8°.

Russische Jahrbuecher fuer die Chemie und Pharmacie. Riga, 1809 et années suivantes, in-8°.

Les six premiers volumes de ce recueil (1803-1808) ont été publiés par Grindel seul, qui s'adjoignit ensuite Giese. (z.)

GIESLER (Laurent), né à Bronswick, y mourut en 1685. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, dans les Actes de laquelle il a inséré diverses observations; il y portait le nom d'*Hippocrates*. On lui doit une description de la maladie qui ravagea Bronswick en 1657, et qui était une véritable peste, caractérisée par des charbons et des bubons. Cet ouvrage a pour titre :

Observationes medicæ de peste Brunswicensi anni 1657. Brunswick, 1663, in-4°. -Trad. en allemand, Bronswick, 1680, in-4°.

Giesler donne l'histoire de 293 malades. Son livre est curieux à lire. Quoique l'auteur ne fût pas partisan des antiphlogistiques, on voit qu'ils ont presque toujours réussi, tandis que le traitement contraire a généralement été funeste.

Giesler (*Jean-Frédéric*) a laissé une assez bonne thèse sur les calculs urinaires :

Dissertatio de calculo vesicæ. Leyde, 1674, in-4°. (o.)

GILBERT, surnommé l'*Anglais*, parce qu'il était né en Angleterre, vécut, d'après Freind, vers la fin du treizième siècle, quoique Bayle, Leland et Bale l'aient fait plus ancien. Son histoire nous est entièrement inconnue. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il voyagea beaucoup, que ses courses dans les pays étrangers lui procurèrent des connaissances étrangères à la plupart de ses compatriotes, et qu'il était très-versé dans les langues grecque et latine. A une époque où la médecine toute entière était la proie de moines ignorans et avides, qui ne la cultivaient que par un sordide intérêt, Gilbert essaya de faire prévaloir la méthode des anciens Grecs sur l'empirisme grossier qu'on décorait alors du nom d'art de guérir. Il réussit, dans cette louable entreprise, autant qu'à une époque de ténèbres et de barbarie, le pouvait faire un partisan aveugle des Arabes, qui, souvent, copie mot à mot ses guides favoris, notamment Rhazès. On a remarqué qu'il fut le premier médecin anglais qui fit usage des préparations chimiques dans ses prescriptions. Nous avons de lui un traité de médecine qui

a paru sous divers titres, mais que l'on connaît plus particulièrement sous le suivant, et qui est écrit en latin barbare :

Laurea Anglicana, seu compendium totius medicinæ. Lyon, 1510, in-4° - Genève, 1608, in-4°. et in-12. (J.)

GILBERT (François-Hilaire), vétérinaire habile et savant, naquit en 1757 à Châtellerault, et mourut le 8 septembre 1800, en Espagne, dans un village de la Castille. Destiné par ses parens à la carrière judiciaire, et envoyé à Paris pour y étudier les lois, il fut entraîné par ses dispositions naturelles, qui le portaient vers la médecine. Bientôt son goût se décida pour l'art vétérinaire, et, à force de zèle, il obtint, sans protection, une place d'élève à l'Ecole d'Alford. Non content de scruter tous les secrets de l'hippiatrique, il voulut s'élever au-dessus de la condition ordinaire des hommes qui cultivent cet art, et s'adonna dans le même temps aux belles-lettres et à la littérature; aussi fut-il compris dans la première formation de l'Institut. Le gouvernement lui confia aussi la mission d'organiser et de diriger les établissemens agricoles de Sceaux, de Versailles et de Rambouillet. A l'époque de la destruction des deux premiers, il consacra tous ses soins à celui de Rambouillet, destiné uniquement à l'éducation des mérinos, qu'il prévoyait bien devoir influer beaucoup un jour sur la prospérité de l'industrie et du commerce de la France. En 1797, le Directoire le chargea d'aller en Espagne pour faire choix d'un certain nombre de mérinos, qu'il avait été autorisé, par le traité de Bâle, à extraire de la péninsule. Gilbert accepta avidement une mission qui le mettait à même de rendre un service important à son pays; mais l'abandon dans lequel il fut laissé au sein de l'Epagne, où le gouvernement, malgré ses instances réitérées, négligea toujours de lui faire passer les sommes nécessaires pour remplir les marchés qu'il avait contractés, altéra sa santé, déjà dérangée par les fatigues, et lui causa une maladie qui le conduisit au tombeau. La France perdit en lui un bon citoyen, et les sciences naturelles un de leurs plus ardens propagateurs. Il a inséré des articles dans la Décade, le Magasin encyclopédique et la Feuille du cultivateur. L'article *bestiaux au vert*, dans le Cours d'agriculture de Rozier, a été rédigé par lui et par M. Rougier de la Bergerie. Diverses sociétés savantes ont couronné cinq de ses mémoires. On a encore de lui les ouvrages suivans :

Traité des prairies artificielles. Paris, 1790, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°.

Recherches sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux, et sur les moyens de les combattre et de les prévenir. Paris, an III, in-8°.

Instruction sur le vertige abdominal, ou indigestion vertigineuse des chevaux. Paris, 1795, in-8°.

Instruction sur le claveau des moutons. Paris, 1796, in-8°.

Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté. Paris, 1797, in-8°.

Mémoire sur la tonte du troupeau national de Rambouillet, la vente de ses laines et de ses productions disponibles. Paris, 1797, in-4°.

(o.)

GILBERT (Guillaume), médecin anglais, qui florissait à la fin du seizième siècle, et au commencement du suivant, était de Colchester, dans le comté d'Essex. Après avoir fait ses humanités au Collége de cette ville, il fut envoyé par ses parens à Cambridge, où il étudia pendant quelque temps la médecine. Ayant entrepris ensuite différens voyages pour son instruction, il prit le grade de docteur hors de l'Angleterre, on ignore dans quelle université. A son retour dans sa patrie, il s'établit à Londres, où bientôt il acquit la réputation d'un praticien habile, et d'un homme très-versé dans la chimie, la physique et la cosmologie. En 1573, il fut admis dans le Collége des médecins de Londres. La renommée porta son nom aux oreilles d'Elisabeth, qui lui donna la charge de premier médecin, et lui assura une pension considérable, afin de l'aider dans ses travaux, qui nécessitaient de grandes dépenses. Après la mort de cette princesse, il remplit la même place auprès de Jacques 1er, mais il jouit peu des honneurs que le nouveau roi lui accorda, car il mourut le 30 novembre 1603.

Gilbert a reconnu le premier que beaucoup de substances autres que l'ambre jaune possèdent la propriété d'attirer les corps légers lorsqu'on les frotte, et il a donné une longue liste de ces corps, ainsi que de ceux qui ne partagent pas leur prérogative. C'est ainsi qu'il jeta les fondemens de la doctrine de l'électricité, reprise trente ans après seulement par Nicolas Cabaeus, jésuite de Ferrare. Il essaya même d'expliquer l'attraction électrique, et s'il n'arriva qu'à une théorie des plus grossières, puisqu'il ne put pas trouver de meilleure cause que les émanations corporelles et très-subtiles des diverses substances électrisables, au moins doit-on lui tenir compte de scs efforts dans une carrière toute neuve, et où il n'avait été précédé par personne. Bacon de Vérulam copia plus tard, dans ses écrits, tout ce qu'il dit des phénomènes électriques, sur lesquels Gilbert avait fait une multitude d'observations fines et délicates. Ce médecin fut aussi le premier qui enseigna que notre terre est un aimant, et qui expliqua ainsi l'inclinaison et la déclinaison de la boussole. Son opinion compta pendant longtemps de nombreux partisans, car elle était en accord avec les faits qu'on connaissait alors, et il fallut pour la renverser que Halley trouvât d'autres faits qui avaient échappé jusqu'alors aux observateurs. On voit d'après ce court aperçu que Gilbert

fut un physicien très-remarquable. Kenelm Digby l'a mis sur le même rang que Harvey, et Barrow sur la même ligne que Galilée, Gassendi, Mersenne et Descartes. On peut cependant les accuser tous deux d'exagération et d'un enthousiasme excessif pour le mérite réel et incontestable de leur compatriote, qui a été si mal jugé dans un célèbre dictionaire historique moderne. Il nous reste de ce médeciu l'ouvrage suivant, dans lequel sont consignées toutes ses recherches, et que l'historien de la physique ne peut se dispenser de consulter.

De magnete, magneticisque corporibus et de magno magnete, tellure, philosophia nova, plurimis et argumentis et experimentis demonstrata. Londres, 1600, in-4°. - Sedan, 1633, in-4°.

Gilbert a laissé manuscrit un autre ouvrage que Guillaume Boswell a fait imprimer sous ce titre :

De mundo nostro sublunari philosophia nova. Amsterdam, 1651, in-4°.

C'est à tort que divers bibliographes ont considéré ce dernier écrit comme une troisième édition du précédent. (A.-J.-L. JOURDAN)

GILBERT (Nicolas-Pierre), né à Brest en 1751, fit ses premières études à Quimper et à Vannes, et étudia ensuite la chirurgie dans sa ville natale. En 1770, il fit une campagne dans les Indes orientales, et ne cessa, pendant toute la traversée, d'être tourmenté du scorbut et du mal de mer, ce qui l'obligea de quitter le service de santé de la marine lors de son retour à Brest, où à son arrivée il remporta un prix de chirurgie. Il vint à Paris étudier la médecine, et pour y subsister, il se mit à enseigner les mathématiques, répétant chaque jour à ses éleves la leçon qu'un ami lui avait donnée la veille. Depuis cette époque, il a cultivé cette science par goût et avec succès. Après avoir pris le bonnet de docteur à Angers, car à cette époque il fallait encore plus de fortune que de savoir pour se faire recevoir à Paris, il se rendit à Landernau pour y exercer. Une *topographie médicale* de cette ville et de ses environs qu'il adressa à la Société royale de médecine lui valut un premier prix consistant en une médaille d'or, avec laquelle il reçut le titre de membre correspondant de cette Société justement célèbre. Lorsque le typhus naval de l'escadre de M. Delamothe se propagea dans la ville, à Brest, il fut requis pour aller donner ses soins aux victimes de ce fléau, sous les ordres de Poissonnier Desperrières. Il contracta lui-même la maladie, et ne recouvra la santé que très-lentement. Le titre de médecin de la marine, à Landernau, fut sa récompense. Quatre places de l'hôpital ayant été données par le ministère à des médecins de Paris, pour dédommager Gilbert, on lui accorda 1200 fr. de gratification et de flatteuses paroles. Il se rendit à Morlaix, où on le nomma médecin des épidémies, et deux ans après à Rennes, où, lorsque la révolution éclata, appelé à des fonctions municipales, il les remplit avec zèle ; en 1792 et 1793, il était président du département, et il fit tout pour que les intérêts nou-

veaux blessassent le moins possible les intérêts anciens; il rédigea et signa le premier les arrêtés contre la Convention, et se rendit à Paris pour déclarer à cette assemblée qu'elle avait perdu la confiance de la nation. De retour à Rennes, sans avoir pu remplir cette mission, il refusa de venir remplacer Lanjuinais, dont il avait été nommé suppléant. Bientôt poursuivi par les ordres de la Convention, il se réfugia chez des paysans bas-bretons; il fut déclaré émigré, et ne sortit de sa retraite que pour apporter *sa tête et son innocence*, afin de sauver sa famille compromise par sa fuite. Pendant une captivité de sept mois et demi, il composa un ouvrage sur la *concordance entre les nouveaux et les anciens poids et mesures*, qui obtint le premier prix proposé par le gouvernement. Acquitté par le tribunal révolutionnaire, il vint à Paris, et fut envoyé à Saint-Pol de Léon, en qualité de médecin de l'hôpital militaire. Huit mois après, il fut désigné pour diriger le service médical de l'armée de Sambre-et-Meuse, médecin en chef du Val-de-Grâce un an après, puis médecin en chef de l'armée de Saint-Domingue, où il contracta la fièvre jaune. Nommé ensuite médecin principal au camp de Montreuil, il fut, en 1806, appelé à la grande armée, puis, en 1808, à l'armée du Rhin, en qualité de médecin en chef. Pendant son séjour à Vienne, il mit le plus grand zèle à visiter les nombreux hôpitaux qu'il avait fallu établir. Le mauvais état de sa santé lui fit demander un congé de trois mois. Lorsque la grande armée entra en campagne en 1812, M. le baron Desgenettes, son chef, le laissa à Kœnigsberg, pour lui épargner les fatigues d'une campagne si pénible. Quand les débris d'une armée dont la gloire est impérissable, arrivèrent dans cette ville, Gilbert recueillit dans son logement plusieurs des malheureuses victimes de l'âpreté d'un climat glacé. M. le baron Desgenettes ayant été fait prisonnier à Wilna, Gilbert fut nommé médecin en chef de la grande armée, le 1er janvier 1813, par M. le comte Daru. Mais au bout d'un mois ses infirmités l'obligèrent à demander la permission de rentrer en France, où, trois mois après, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce. Il est mort le 19 décembre 1814, dans une honorable indigence. Ses vertus privées ont été méconnues et même obscurcies, dans la *Biographie universelle*, par un homme que de vives souffrances ont rendu quelquefois injuste.

On a de lui:

Les théories médicales modernes comparées entr'elles, et rapprochées de la médecine d'observation. Paris, an VII, in-8°.

Histoire médicale de l'armée française à Saint-Domingue en 1802, *ou Mémoire sur la fièvre jaune.* Paris, 1803, in-8°.

Tableau historique des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la grande armée dans la campagne de Prusse et de Pologne, et

notamment de celles qui ont été observées dans les hôpitaux militaires et les villes de Thorn, Bromberg, Fordon et Culm dans l'hiver de 1806 à 1807, le printemps et l'été de 1807. Suivi de réflexions sur les divers modes de traitement de ces maladies adoptés par les médecins français et allemands. Berlin, 1808, in-8°.

Il a fait, en outre, des mémoires sur la fièvre de Pologne et sur plusieurs autres points de la science, qui sont insérés dans les journaux de médecine; il a travaillé au Dictionaire encyclopédique, et écrit sur diverses questions politiques. (F.-G. BOISSEAU)

GILCHRIST (EBENAEZER) médecin écossais, né, en 1707, à Dumfries, et mort en 1774, ne s'est fait connaître que par un traité, peu remarquable à tous égards, sur les avantages de la navigation dans le traitement des maladies chroniques et des affections nerveuses. Son ouvrage, qu'on doit lire avec circonspection, mais qui alors put être utile, a pour titre :

The use of sea-voyages in medicine. Londres, 1759, in-8°. - Trad. en françai. par Bourru, Londres, 1770, in-8°. (O.)

GILIBERT (JEAN-EMMANUEL), né à Lyon le 21 juin 1741, devait embrasser l'état ecclésiastique pour obéir au vœu de ses parens; mais celui de la nature l'emporta, et comme tant d'autres hommes devenus célèbres en médecine ou en histoire naturelle, Gilibert préféra les vérités palpables des sciences exactes aux vagues et stériles discussions de la théologie. Il alla donc, en 1760, étudier la médecine à Montpellier, où il soutint, deux ans après, sous la présidence de Charles Leroy, une thèse sur la puissance de la nature pour la guérison des maladies, sujet alors fort à la mode, mais qui commence heureusement à ne plus y être, depuis que la médecine essaye de se débarrasser de toutes les entités et de toutes les abstractions dont on l'a encombrée durant tant de siècles. Après avoir reçu le bonnet doctoral, Gilibert revint à Lyon, et se fixa, pour y exercer sa profession, à Chazay, petit village situé près de cette ville. Désigné quelque temps après par Haller aux ministres de Pologne et de Portugal qui l'avaient consulté tous deux sur le choix d'un sujet capable de fonder une école de botanique, il se décida pour la Pologne, et partit en 1775. Arrivé à Grodno, il y établit un jardin de botanique, et attira un grand concours d'élèves par ses leçons de médecine clinique. Lorsque l'Université fut transférée à Wilna, Gilibert l'y suivit, et remplit avec honneur, dans cette nouvelle résidence, la chaire d'histoire naturelle et de matière médicale. Mais la rigueur du climat de la Lithuanie, l'état de sa santé ruinée par le travail et par une maladie cruelle, enfin les persécutions auxquelles il fut en butte de la part d'une foule d'ennemis dangereux, toutes ces causes réunies le déterminèrent à demander sa retraite, que le gouvernement polonais lui accorda. Il partit en 1783, emportant les regrets du roi Stanislas, qui l'avait toujours honoré

d'une bienveillance particulière. Arrivé à Lyon, il y fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, médecin en chef des épidémies, professeur au Collége de médecine, et membre de l'Académie. Il y vivait heureux, entouré d'amis qui l'estimaient et de disciples qui le chérissaient, lorsque les qualités même qui lui avaient mérité l'estime de ses concitoyens vinrent troubler sa tranquillité et renverser tout l'édifice de son bonheur. En effet, les vertus et les lumières qu'il déploya dans la place de maire, à laquelle il avait été porté par les suffrages des Lyonnais, ne purent le mettre à l'abri des persécutions, et il fut jeté dans un cachot. Rendu à la liberté, il ne le fut point au repos, car la présidence de la commission départementale qu'il accepta pendant le fameux siége de Lyon, ouvrit devant lui la carrière des procriptions. Obligé de fuir, à la prise de la ville, il erra d'asile en asile pendant dix-huit mois, au bout desquels seulement il put rentrer sans crainte dans sa patrie, et y jouir de la considération que son patriotisme, son dévouement et ses rares talens lui avait méritée. La place de professeur d'histoire naturelle à l'école centrale lui fut décernée, et il la remplit de manière à justifier la confiance de l'administration. La mort le surprit le 2 septembre 1814, après quatre ans de souffrances causées par une affection arthritique et goutteuse. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, tous estimés. Sou nom a été donné par Ruiz et Pavon à un genre de plantes (*Gilibertia*) de la famille des araliacées.

Les chefs-d'œuvre de M. Sauvages, ou Recueil des dissertations de cet auteur qui ont remporté le prix dans différentes académies. Lyon, 1770, 2 vol. in-12.

A la suite de cette traduction, Gilibert a placé un mémoire de lui sur les alaitemens mercenaires, considérés comme une cause puissante de dépopulation.

L'anarchie médicinale, ou la médecine considérée comme nuisible à la société. Neufchâtel, 1772, 3 vol. in-12.

Cet ouvrage remarquable offre une peintnre exacte et animée des inconvéniens de la médecine qui tiennent à l'ignorance ou aux vices de ceux qui l'exercent. Gilibert a développé quelques-unes de ses idées dans une lettre à Tissot, datée de 1792, qui a été insérée dans divers journaux.

Flora Lithuanica inchoata. Grodno, 1781, 2 vol. in-12.

Indagatores naturæ in Lithuaniâ. Wilna, 1781, in-8°.

Exercitium botanicum in scholâ principè universitatis Vilnensis peractum. Wilna, 1782, in-12.

Prælectiones Antonii de Haen. Lyon, 1784, 2 vol. in-4°.

Gilibert y a joint une préface et une table analytique servant de commentaire au texte.

Caroli Linnæi, botanicorum principis, systema plantarum Europæ. Lyon, 1785, 4 vol. in-8°.

Caroli Linnæi fundamentorum botanicorum pars prima. Lyon, 1786, 2 vol. in-8°.

Abrégé du système de la nature de Linné. Lyon, 1802, in-8°.

Il n'a paru de cet ouvrage, que le premier volume contenant les mammifères. Ce n'est qu'une compilation.

Démonstrations élémentaires de botanique. Lyon, 1789, 3 vol. in-8°. - *Ibid.* 1796, 4 vol, in-8°. et 2 vol. in-4°. de planches.

Cet ouvrage n'est autre que celui qu'avaient déjà pnblié Marc-Antoine-Louis Claret de la Tourrette et Rozier (1766, 2 vol. in-8°. -1773, 2 vol. in-8°.), mais entièrement refondu, et rédigé sur un plan plus vaste. C'est un des meilleurs livres élémentaires de botaniqne qne nons possédions.

Exercitia phytologica, quibus omnes plantæ Europœæ quas vivas invenit in variis herbationibus, in Lithuaniâ, Galliâ, Alpis, analysi novâ proponuntur, ex typo naturæ describuntur, novisque observationibus, tempore florendi, usibus medicis et œconomicis, propriâ auctoris experientiâ notis. Lyon, 1792, 2 vol. in-8°.

Histoire des plantes d'Europe, ou Elémens de botanique pratique. Lyon, 1798, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1806, 3 vol. in-8°.

Le calendrier de Flore. Lyon, 1809, in-8°.

Adversaria medico-practica prima; seu Annotationes clinicæ quibus præcipuè naturæ medicatricis jura vindicantur, artisque priscæ simplicitas numerosis peculiaribus observationibus stabilitur. Lyon, 1791, in-8°. -Trad. en allemand par E.-B.-G. Hébenstreit, Léipzick, 1792, in-8°.

Gilibert revient avec complaisance sur le sujet qu'il avait déjà traité autrefois à Montpellier. Admiration presqu'aveugle pour les anciens, et profond respect pour une prétendue nature médicatrice, qui n'exista jamais que dans l'imagination des ontologistes, tels étaient ses premiers principes médicaux. En médecine, il suivit le torrent du siècle, et ne s'éleva pas à la même bauteur qu'en histoire naturelle.

Le médecin naturaliste, ou Observations de médecine et d'histoire naturelle. Lyon et Paris, 1800, in-12. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1807, in-8°.

Continuation du même sujet. L'autenr signale avec énergie les inconvéniens et les dangers de la polypharmacie introduite par les galénistes et les arabistes. (J.)

GILLES DE CORBEIL, *Aegidius Corboliensis*, *Aegidius de Sancto Aegidio*, chanoine de Paris, et médecin de Philippe-Auguste, roi de France, a été mal à propos confondu avec Gilles d'Athènes, personnage bien plus ancien, qui vivait sous le règne de Childebert III, et qui n'exerçait pas la médecine. Celui dont nous devons parler dans cet article, enseigna la théologie à Paris en 1228, à Toulouse en 1233, et, en 1235, en Angleterre, son pays natal. Il était l'ami et le médecin de Robert Capito, évêque de Lincoln. On ignore combien de temps il vécut, et quand il mourut. C'est bien à tort qu'on l'a placé au second rang des poètes médecins, après Fracastor, car ses vers se sentent trop de la barbarie du temps pour le rendre digne de cet honneur. Les deux ouvrages suivans sont les seuls, parmi ceux qu'il avait composés, que la presse ait reproduits. Quoique très-médiocres, ils furent mis, au treizième siècle, par la Faculté de médecine de Paris, au nombre des livres classiques, et ils exercèrent la plume de Gentilis de Foligno, qui passait pour le plus habile et le plus savant commentateur du quatorzième siècle.

Liber unus de urinarum judiciis, et de pulsibus liber unus, cum ex-

positione et commento M. Gentilis de Fulgineo. Venise, 1494, in-8°.-Lyon, 1505, in-8°. - *Ibid.* 1526, in-8°. - Bâle, 1579, in-8°.

Gilles de Corbeil avait composé un antre ouvrage, aussi en vers latins, et en quatre livres, sur les louanges et les propriétés des médicamens composés, que Polyc. Lyser a fait imprimer dans sa *Historia poetarum medii ævi.* (o.)

GINANNI (Joseph), célèbre naturaliste italien, d'une famille noble, et portant lui-même le titre de comte, était de Ravenne. Il vint au monde en 1692, et mourut en 1753. Les leçons et les conseils de Micheli achevèrent de développer en lui le goût de l'histoire naturelle, pour laquelle il avait éprouvé une véritable passion dès sa première jeunesse. On lui doit la découverte d'un grand nombre de productions de la mer adriatique, jusqu'alors inédites, qu'il a décrites dans les ouvrages suivans:

Delle uove e dei nidi degli uccelli, con una dissertazione sopra varie specie di cavellette. Venise, 1737, in-4°.

Lettera all' accademia delle scienze di Bologna sopra il nascere d'alcuni testacei marini; dans les Actes de cette Société.

Produzioni naturali che si ritrovano nel museo Ginanni in Ravenna metodicamente disposte e con annotazioni illustrate. Lucques, 1742, in-4°.

Opere postume nelle quali si contengono 114 piante che vegetano nel mare Adriatico, nelle paludi, e nel territorio di Ravenna, coll' istoria di alcuni insetti. Venise, 1755 - 1757, 2 vol. in-fol. avec 93 planches.

François Ginanni, neveu de l'auteur, né à Ravenne le 13 décembre 1716, et mort en 1765, ent part à la publication de ce livre, dans lequel les fucus sont, à l'exemple de Donati, rapprochés des conferves et des zoophytes. François s'attacha, comme son oncle, à l'histoire naturelle, et publia, dans la *Raccolta Calogeriana*, plusieurs dissertations, dont une, qui roule sur les maladies des grains, a été publiée séparément (Pesaro, 1759, in-4°.). (o.)

GIRARDI (Michel) naquit, le 31 novembre 1731, à Limone sur les bords rians du lac de Garda. Il commença ses études à Brescia, et alla les terminer dans l'Université de Padoue, où le gouvernement vénitien fixait, par sa munificence, les plus habiles professeurs de l'Italie.

Girardi se fit remarquer de bonne heure par un travail étendu sur l'espèce d'arbousier vulgairement appelée busserole (*arbusus uva ursi*). Dès le quatorzième où le quinzième siècle, les médecins de Montpellier avaient conseillé l'usage des racines, des tiges, des feuilles et des fruits de la busserole dans les maladies des reins, quand l'inflammation paraissait dissipée, et que la douleur et la fièvre qui en sont les inséparables compagnes avaient cessé. De Haen a donné dans le dix-huitième siècle une beaucoup plus grande extension aux propriétés de la busserole. Le jeune Girardi, plus retenu, se borna à présenter ce médicament, et en particulier le suc de ses baies, comme calmant les douleurs de la gravelle, et apaisant égale-

ment celles qui sont produites par la présence des calculs dans la vessie urinaire. Cette opinion est aujourd'hui celle de tous les praticiens éclairés. Girardi se trouva bientôt lancé dans une question d'une haute importance. L'inoculation de la petite-vérole, apportée de Constantinople à Londres par la célèbre mylady Wortley Montague, subjuguait la Grande-Bretagne, où tout est assujetti au calcul. La France, alors engouée de tout ce qui venait de l'Angleterre, reçut, sans beaucoup d'examen, ou sans une trop forte opposition, cette pratique d'ailleurs si salutaire. L'Italie adopte plus difficilement les innovations, car il n'est point vrai, comme on le dit souvent, que l'imagination soit la qualité exclusive des esprits de ses habitans. Ils ont assez montré au reste de l'Europe, malgré des entraves de mille espèces, que tous les trésors de l'intelligence sont aussi leur partage. On examina donc avec la plus scrupuleuse attention les effets de l'inoculation, et on en reconnut les avantages, en convenant toutefois qu'elle ne mettait point constamment à l'abri de la petite-vérole. Girardi fut du nombre de ceux qui présentèrent ces exceptions. Nous croyons qu'il tira des conclusions trop générales de faits fort peu nombreux. La vaccine, bien supérieure à l'ancienne inoculation de la petite-vérole, présente aussi quelquefois, mais bien plus rarement encore, de semblables exceptions, qui n'empêcheront jamais d'en reconnaître et d'en louer les bienfaits. Mais les hommes ne portent pas tous le même degré de sagesse et de désintéressement dans l'examen de pareilles questions, et Girardi fut traité fort durement en Angleterre, en France et en Allemagne. L'oracle de l'Ecole de Padoue gardait le silence sur cet objet. On assure que, croyant n'avoir point eu la petite-vérole dans son enfance, il la redouta toute sa vie, et que ce sentiment se fortifiant à mesure qu'il vieillissait, il ne souffrait même pas que l'on en parlât en sa présence. Ceci peut expliquer pourquoi Morgagni a laissé à ses successeurs, et plus spécialement à Cottugno, le soin d'examiner et de déterminer le siége de la maladie dont il est ici question (*Dominici Cotunnii de sedibus variolarum Συνταγμα*, imprimé pour la première fois à Naples en 1769). Malgré les pénibles contrariétés qu'eut à essuyer Girardi, il n'en eut pas moins l'honneur de devenir, après la mort funeste et prématurée de Covoli, l'adjoint de Morgagni dans l'enseignement de l'anatomie, et de paraître encore avec éclat après un si grand maître.

La philosophie, accréditée à cette époque dans l'une des cours d'Italie, fut sur le point de s'y naturaliser. Condillac, entouré d'hommes de son choix, présidait à l'éducation de l'infant don Philippe. La culture ne manqua point au sol, et les sciences, les lettres et les arts furent appelés à Parme pour

y recevoir la plus honorable hospitalité. Dans ces heureuses circonstances, Girardi fut nommé d'abord professeur des institutions de médecine théorique, ensuite d'anatomie. Pendant un grand nombre d'années, il a joui, dans une partie de l'Italie, de l'existence littéraire la plus agréable et la plus honorée. Girardi devait ces avantages à l'étendue de ses talens et à l'aménité de ses mœurs. Professeur plein de zèle, anatomiste exact et laborieux, physiologiste et médecin judicieux et réservé, il répandait le plus grand intérêt sur l'enseignement. Soit qu'il écrivît ou qu'il parlât la langue de l'ancienne Rome ou de la moderne, il était correct, abondant, fleuri, et on ne lui faisait point, en Italie, de reproches sur un peu de prolixité, parce que ce défaut est en quelque sorte national. Personne n'était plus affectueux, plus serviable, et ne portait à un plus haut point le sentiment de la reconnaissance pour ses maîtres, et, ce qui est plus rare et plus beau, nul n'admirait avec plus de franchise les talens même rivaux des siens. Spallanzani, Fontana, Cottugno, Scarpa, Caldani et Mascagni furent ses amis. Tourmenté une partie de sa vie par les plus vives douleurs de la goutte, il fut un modèle de patience et de résignation.

Girardi mourut le 17 juin 1797; il a laissé les ouvrages suivans :

De uvâ ursinâ. Padoue, 1764, in-8°.

Lettera sul ritorno del vajuolo dopo l'inserto. Padoue, 1766, in-8°.

Jo. Dominici Santorini septemdecim tabulæ quas nunc primum edit atque explicat, iisque alias addit de structurâ mammarum et de tunicâ testis vaginalis Michael Girardi. Parme, 1775, petit in-fol.

Ce travail est ce que Girardi a fait de plus remarquable. On trouve dans une préface étendue : 1°. la biographie de Santorini, 2°. une notice sur Covoli, 3°. une lettre fort intéressante de Morgagni, et l'on apprend ensuite que ce grand homme avait légué à Girardi de nombreux manuscrits, et comment il ne put recueillir cette précieuse succession littéraire qui a été perdue pour les sciences. Le corps de cet ouvrage, qui est terminé par quatre planches nouvelles, dont deux de Covoli et deux de Girardi, est savamment traité, et la gravure et l'impression sont magnifiques.

Saggio di osservazioni anatomiche intorno a gli organi della respirazione degli uccelli.

Saggio di osservazioni anatomiche intorno a gli organi elettrici della torpedine.

Osservazioni e riflessioni sulla tonaca vaginale del testicolo.

Ces mémoires, de la Société italienne, ont été publiés à Vérone par le chevalier Lorgua.

Probazione sulle cose anatomiche. Parme, 1782.

Il est surtout question, dans ce discours inaugural, de la production des dents et d'un prétendu hermaphrodite qui appartenait évidemment au sexe féminin.

Prolusio de origine nervi intercostalis. Florence, 1791, in-12.

Ce discours, destiné à être prononcé à une ouverture de cours, et qui ne le fut point, est l'exposition d'un travail fort étendu et fort exact de Fontana, présenté par Girardi avec des applications heureuses à la

théorie et à la pratique de la médecine. L'édition originale était fort incorrecte; mais l'auteur de cet article en fit imprimer une très-élégante et très-correcte à Paris en 1792, et il en donna un extrait étendu dans le Journal de physique, de chimie et d'histoire naturelle de la même année.

Girardi avait entrepris et même terminé quelques autres travaux restés inédits. On cite particulièrement des Recherches sur l'ouïe des chauve-souris, qui est très-délicat, ainsi que de nombreuses Observations sur les œufs des dindes et les organes de la génération des coqs et des poules.

On doit former des vœux pour la publication de ces travaux.

(R. DESGENETTES)

GIRAUD (Claude-Marie), né en 1711 à Lons-le-Saulnier, prit le grade de docteur en médecine à Besançon. Il se rendit ensuite à Paris, où pendant quelque temps il fut attaché à l'Hôtel-Dieu. Passionné pour la poésie, il manifesta de bonne heure un goût très-vif pour l'art de faire des vers, et se fit connaître fort jeune par quelques petites productions qui lui méritèrent des encouragemens. Un voyage en Italie et dans les contrées méridionales de la France l'éloigna momentanément de Paris, mais il y revint bientôt, et y reprit l'exercice de son art, avec lequel il faisait marcher de front la culture des lettres. Comme il ne chercha jamais ni la fortune, ni la réputation, il n'obtint ni l'une ni l'autre, et mourut presqu'inconnu vers 1780, laissant les ouvrages suivans :

La Peyronie aux enfers, ou Arrêt de Pluton contre la Faculté de médecine (Paris), 1742, in-12.

Cette pièce de vers roule sur la fameuse dispute de préséance entre les médecins et les chirurgiens.

La Thériacade, ou l'Orviétan de Leodon, poème héroï-comique, suivi de la diabotanogamie, ou les noces de Diabotanus. Genève (Paris), 1769, 2 vol. in-12.

Ce poème avait déjà paru (Paris, 1749, in-12) sous le titre de Diabotanus, ou l'Orviétan de Salins, poème (en prose) traduit du languedocien.

La Procopade, ou l'Apothéose du docteur Procope. Londres (Paris), 1754, in-12.

Epître (en vers) sur les ecclésiastiques, adressée à l'abbé Lambert. Paris, 1759, in-12.

Epître du diable à M. de Voltaire. Paris, 1760, in-8°.

Vision de Sylvius Gryphaletes, ou le Temple de mémoire. Londres, 1767, 2 vol. in-12.

Le temple de mémoire, ou Visions d'un solitaire. Paris, 1775, in-8°.

Giraud est encore auteur d'un Essai sur une traduction libre de Plaute (Paris, 1761, in-8°.), d'une hymne pour le jour de la pentecôte, couronnée par l'Academie de la Conception de Rouen, en 1778; d'une traduction de l'ouvrage latin, de Meilleur, sur le scorbut (Paris, 1778, in-12), et de Poésies fugitives qui ont paru, soit dans l'Almanach des Muses, soit dans les autres recueils analogues.

Giraud (*Bruno*), né à Dompierre, et mort à Paris le 15 janvier 1811, était chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris, et fort habile praticien. Reçu docteur en 1803, il n'a publié que des fragmens fort insignifians.

(z.)

GIRAULT (Bénigne), né à Auxonne en 1725, mourut en 1795, dans cette ville, où il avait été nommé médecin de l'hôpital, après avoir terminé ses études tant à Paris qu'à Montpellier. Il a publié des Observations sur les fièvres intermittentes, insérées, en 1788, dans le second volume des Observations faites dans le département des hôpitaux, et d'autres de médecine pratique, qui ont paru, en 1784 et 1785, dans le quatrième et le cinquième volumes du Journal de médecine militaire. On lui doit aussi deux Mémoires sur le privilége des gradués et sur le danger de permettre l'exercice de l'art de guérir à ceux qui ne peuvent justifier d'études préalables (Dijon, 1754, in-8°.). (o.)

GIROD (Pierre-François-Xavier), citoyen de Besançon et docteur en médecine de la même ville, naquit en 1735, dans un petit village situé près de Salins (département du Jura). Ses épreuves pour le doctorat étant terminées, il continua de suivre les hôpitaux de Besançon, et malgré les instances réitérées de son père, qui avait formé le projet de l'envoyer à Paris, il alla se fixer à Miquovillare, où il partagea son temps entre l'étude de la médecine et celle des mathématiques. Girod ne tarda pas à s'y faire remarquer par sou extrême humanité; bientôt son zèle infatigable à secourir les malheureux attira sur lui l'attention de France, alors médecin en chef des épidémies de Provence, qui, voulant lui fouruir les moyens de parcourir une carrière digne de ses talens, se désista en sa faveur de la place qu'il occupait. Cette circonstance ayant déterminé Girod à laisser son patrimoine à ses frères, il se rendit à Besançon pour y continuer d'exercer son art avec autant d'habileté que de désintéressement.

Nommé médecin en chef des épidémies en 1763, Girod en remplit avec honneur les fonctions pendant vingt ans, et parmi les nombreux services que cet habile médecin a rendus à l'humanité, on doit surtout compter l'établissement de l'inoculation dans sa patrie: plus de 25,000 personnes furent inoculées par ses soins, depuis 1765 jusqu'en 1782.

Ce médecin estimable, qui avait acquis tant de droits à la reconnaissance publique, eut la satisfaction de voir la fin de sa carrière honorée par les différens ordres de l'état. Le roi lui accorda, en 1783, des lettres de noblesse, et la ville de Besançon, dans le territoire de laquelle il avait traité plusieurs épidémies, lui conféra le titre de citoyen. Ces diverses circonstances ayant exigé que Girod fît un voyage à Paris, il saisit cette occasion pour pratiquer l'inoculation sur plusieurs grands personnages, qui essayèrent, mais en vain, de le retenir. Il retourna en Franche-Comté, où, six semaines après son arrivée, il mourut victime de son zèle, au milieu de l'épidémie de

fièvres intermittentes pernicieuses qui ravageait, en 1783, le village de Chatenais.

Nous sommes redevables à Girod d'un grand nombre de Recherches intéressantes sur l'inoculation de la petite-vérole, et de plusieurs Mémoires sur les épidémies. (A.-J. THILLAYE)

GIRTANNER (CHRISTOPHE), écrivain allemand assez célèbre, vint au monde à Saint-Gall, le 7 decembre 1760. Doué par la nature de facultés peu communes, il termina ses humanités d'une manière très-brillante, et vint ensuite étudier la médecine à Gœttingue, où il prit le grade de docteur, en 1783. Il fit alors des voyages en Allemagne, en Suisse, en France et en Angleterre. En 1790, il fixa son séjour à Gœttingue, et, trois ans après, il obtint le titre de conseiller du duc de Saxe-Cobourg. Une mort prématurée termina sa carrière, le 17 mai 1800. Les qualités brillantes qu'il possédait étaient ternies par l'impétuosité de son caractère, une opiniâtreté portée au dernier degré, et un amour propre excessif, défauts qui lui suscitèrent plus d'une fois des désagrémens, et qui ne contribuèrent pas peu sans doute à le faire écarter de tous les établissemens d'instruction publique, dans lesquels son mérite et ses grandes connaissances lui auraient permis d'occuper une place distinguée. Nous ne devons pas le juger comme écrivain politique, et il nous suffira de dire que, pendant tout le cours de sa vie, il montra la plus grande aversion, non seulement pour les actes, mais encore pour les résultats de la révolution française. Nous ajouterons, parce que ses compatriotes eux-mêmes en font l'aveu, que, dans ses écrits politiques, il a souvent trahi la vérité et manqué de logique, ou fait preuve de cette manière de raisonner qui rend si singulières, et quelquefois si plaisantes, les productions littéraires des partisans de l'immobilité en fait de civilisation. La bonne foi n'entrait pas, à ce qu'il paraît, dans son caractère; dans les discussions qu'il eut à soutenir, par exemple avec Hensler, au sujet de l'origine de la syphilis, il aima mieux recourir aux moyens les plus misérables, que de s'avouer vaincu; et, après avoir été battu sur tous les points par son redoutable adversaire, il n'en continua pas moins de soutenir obstinément une thèse dont ce dernier avait démontré le peu de fondement, nous pouvons même dire l'absurdité. Girtanner eut l'inconcevable audace de vouloir s'attribuer sur le continent l'invention de la funeste doctrine que Brown avait proclamée en Ecosse; et, persuadé que les principes de ce novateur n'étaient pas encore connus hors des trois royaumes; il ne craignit pas de se les approprier, à Paris même, au centre des lumières, dans le journal de physique. A la vérité, il leur avait fait subir quelques modifications, mais trop légères et trop insignifiantes pour justifier le

plagiat dont il ne craignait pas de se rendre ainsi coupable. Ses écrits sont remarquables par un style agéable, facile et quelquefois même brillant; mais il est rare que la critique y soit judicieuse, que les faits et les opinions y soient rapportés fidèlement. Girtanner écarte avec soin tout ce qui pourrait contrarier ses hypothèses, si souvent frivoles et invraisemblables, et l'on ne peut maîtriser un petit mouvement d'hilarité en le voyant invoquer à chaque instant son expérience médicale, lui qui ne soigna qu'un très-petit nombre de malades, et dont tous les ouvrages relatifs à la médecine ne sont que des compilations, dans lesquelles le talent de l'écrivain ne réussit pas toujours à dissimuler les emprunts, ou à cacher les hachures. On a de lui :

Dissertatio de terrâ calcareâ crudâ et calcinatâ. Gœttingue, 1783, in-4°.

Abhandlung ueber die venerische Krankheiten. Gœttingue, tome I, 1788, II, 1789, in-8°. - *Ibid.* 1793, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°.

Le premier volume renferme la partie didactique, qui n'est qu'une compilation faite sans goût et sans critique. On y chercherait en vain une seule idée neuve ou propre à l'auteur; mais en revanche les erreurs, les assertions gratuites ou hasardées, les hypothèses frivoles, n'y sont point épargnées. Dans le second, divisé en deux parties, Girtanner donne une bibliothèque syphilitique qui s'étend jusqu'en 1777; ce catalogue de livres est accompagné d'extraits souvent infidèles, et toujours insuffisans, de réflexions rarement judicieuses, et de jugemens dictés par la partialité. Partisan aveugle de l'origine américaine de la syphilis, de la spécialité du virus syphilitique, et de la spécificité des frictions mercurielles, Girtanner, en vrai paladin, combat à outrance pour ces trois points de doctrine, ainsi que pour les résultats constamment funestes de l'administration du sublimé. Nulle part il n'a montré plus d'obstination et d'entêtement; rien ne peut convaincre celui qui fuit la conviction, et s'admire dans ses erreurs gothiques. L'ouvrage n'a pas grand mérite sous le rapport bibliographique, car il fourmille d'erreurs; cependant on peut le consulter, pourvu que ce soit avec circonspection et défiance. Nous devons l'édition de 1802 à L.-C.-G. Cappel.

Neue chemische Nomenclatur fuer die teutsche Sprache. Gœttingue, 1791, in-8°.

Historische Nachrichten und politische Betrachtungen ueber die franzoesische Revolution. Berlin, 1791 - 1795, 13 vol. in-8°. - *Ibid.* 1792 - 1795, les sept premiers volumes seulement.

Physiognomonischer Almanach fuer das Jahr 1792. Gœttingue (1791, in-8°.).

Anfangsgruende der antiphlogistischen Chemie. Gœttingue, 1792, in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°.

Manuel assez médiocre, et dans lequel l'auteur n'a pu éviter de mêler ses extravagantes idées à celles de nos immortels chimistes, dont nous devons dire d'ailleurs à sa louange qu'il adopta avec enthousiasme et qu'il s'empressa de proclamer les travaux. C'est ainsi qu'il soutient que l'air est un mélange d'oxigène et d'hydrogène.

Schilderung des haeuslichen Lebens, des Charakters und der Regierung Ludwigs des Sechszehnten, Koenigs von Frankreich und Navarra. Gœttingue, 1793, in-8°.

Politische Annalen. Gœttingue, 1794, in-8°.

Ce journal paraissait par cahiers, tous les quinze jours.

Denkwuerdigkeiten des Generals Dumouriez, von ihm selbst geschrieben, mit Anmerkungen. Gœttingue, 1794, 2 vol. in-8°.

Ce n'est qu'une traduction, accompagnée de quelques notes.

Abhandlungen ueber die Krankheiten der Kinder, und ueber die physische Erziehung derselben. Gœttingue, 1794, in-8°.

Style coulant, formes agréables, ton imposant d'un homme qui paraît plein de son sujet, et qui semble parler d'abondance, telles sont les qualités qui frappent au premier coup-d'œil dans ce traité qui fit sensation, car l'auteur avait su tout calculer habilement pour qu'il produisît cet effet. Mais lorsqu'on le lit de sang froid, et sans se laisser éblouir par une écorce brillante, on voit que c'est tout simplement une compilation faite par un homme qui ne comprenait pas toujours ce qu'il copiait, et dont l'impéritie médicale perce partout, malgré la fermeté et l'assurance qu'il affecte dans toutes ses assertions. L'auteur qui ne cite personne, et qui prononce sans hésitation, peut tromper un esprit peu exercé, et usurper la réputation d'un écrivain original; mais le lecteur tant soit peu érudit reconnaît bientôt le plagiaire et l'imposteur, auquel il ne reste plus à ses yeux que le talent réel de s'exprimer avec élégance, et le mérite équivoque d'une adresse, d'un charlatanisme, ou, si l'on aime mieux, d'un savoir-faire, dont les gens de bien sont peu jaloux.

Lettre au général Dumouriez. Gœttingue, 1795, in-8°.

Almanach der Revolution-Charaktere fuer das Jahr 1796. Chemnitz, (1795), in-8°.

Ueber das Kantische Princip fuer die Naturgeschichte; ein Versuch diese Wissenschaft philosophisch zu behandeln. Gœttingue, 1796, in-8°.

Kant avait appliqué le principe de l'unité de la génération à la détermination de celle de l'espèce dans toutes les races d'hommes. Girtanner étendit ce principe à tout le règne organisé. Il est difficile de soutenir avec plus d'esprit et plus de talent une plus mauvaise cause; mais, d'ailleurs, à cette époque, on croyait encore fermement que la nature elle-même a créé les espèces, et en eût-on même douté çà et là, Girtanner, encroûté de préjugés, admirateur aveugle de toutes les choses, raisonnables ou absurdes, qui avaient traversé une longue suite de siècles, n'était pas homme à adopter une opinion qui n'aurait été que juste, qui n'aurait eu pour elle que le bon sens et la saine logique.

Ausfuehrliche Darstellung des Brownschen Systems der praktischen Heilkunde; nebst einer vollstaendigen Litteratur und eine Kritik desselben. Gœttingue, tom. I, 1797; II, 1798, in-8°.

Cette exposition du système de Brown est d'une prolixité fatigante, et la critique qui l'accompagne, trop superficielle pour donner une haute idée des connaissances médicales de l'auteur.

Ausfuerliche Darstellung des Darwinischen Systems der praktischen Heilkunde; nebst einer Kritik desselben. Gœttingue, 1799, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage a les mêmes défauts que le précédent, et de plus Girtanner n'expose pas partout fidèlement les idées de Darwin, qui ne sont pas toujours faciles à saisir.

Girtanner a inséré, dans le Magazin de Lichtenberg et Forster, quelques fragmens sur la vie, le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau, qui ont été réimprimés à part (Vienne, 1782, in-8°.). Il est auteur de plusieurs articles publiés dans la Bibliothèque médicale de Blumenbach, les journaux de chimie de Crell, le Journal d'Hufeland, et quelques autres recueils périodiques allemands. On a de lui, dans le tome 36 du Journal de physique, un Mémoire sur l'irritabilité considérée comme principe de vie dans la nature organisée; c'est dans ce mémoire qu'il s'est approprié sans pudeur les idées de Brown. (A.-J.-L. JOURDAN)

GISEKE (Paul-Thierry), médecin de Hambourg, y vint au monde en 1745. A l'âge de dix-neuf ans, il alla faire ses études à Gœttingue, et, après sa promotion au doctorat, il revint dans sa patrie, où il remplit, jusqu'à sa mort, arrivée le 26 avril 1796, une chaire de physique et de poésie, ainsi que la place de bibliothécaire du gymnase. La botanique fut son occupation principale et favorite, et il s'y montra l'un des plus grands admirateurs de Linné, qui consacra à sa mémoire un genre de plantes (*Gisekia*) de la famille des portulacées. Outre plusieurs pièces de vers et mémoires insérés dans les *Adress-Comtoir-Nachrichten* de Hambourg, il a publié divers opuscules dont nous allons rapporter les titres.

Dissertatio botanico-medica sistens systemata plantarum recentiora. Gottingue, 1767, in-4°.

Abhandlungen und Beobachtungen aus der Arzneygelahrheit, von einer Gesellschaft von Aerzten in Hamburg. Hambourg, 1776, in-8°. Anonyme.

Icones plantarum, partes, colorem, magnitudinem et habitum earum examussim exhibentes, adjectis nominibus Linnæanis, fasc. I. Hambourg, 1777, in-4°. Anonyme.

Memoria Joannis Wunderlich, professoris Hamburgensis. Hambourg, 1778, in-fol.

Monumentum Joannis Schluter, Consulis. Hambourg, 1779, in-fol.

Index Linnæanus in Leonhardi Plukenetii opera botanica. Accessere variæ in vitam et opera Plukenetii observationes, partim ex ipsius manuscripto. Index Linnæanus in Joh.-Jac. Dillenii historiam muscorum ob similitudinem additus est. Hambourg, 1779, in-4°.

Ad Indicem Linnæanum in Plukenetium addenda et emendanda. Hambourg, 1780, in-12.

Caroli à Linné termini botanici, classium methodi sexualis generumque plantarum characteres compendiosi; recudi curavit primos cum suis definitionibus interpretatione germanicâ donatos. Hambourg, 1781, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°.

La seconde édition mérite la préférence sur la première. Elle contient les versions allemande, française et anglaise de la terminologie, avec les noms génériques allemands proposés par Jean-Jacques Planer.

Memoria Godofredi Schutze, professoris Hamburgensis. Hambourg, 1784, in-fol.

Von der zweckmaessigen Benutzung des Hamburgischen Gymnasii, sowohl von Hamburgern als von Fremden. Hambourg, 1787, in-4°.

Theses botanicæ, in usum auditorum exscriptæ. Hambourg, 1790, in-8°.

Dissertatio solennis historico-litteraria de meritis Hamburgensium in historiam naturalem. Hambonrg, 1791, in-4°.

Caroli à Linné Prælectiones in ordines naturales plantarum è proprio et J.-C. Fabricii manuscripto edidit P.-D. Giseke. Accessit uberior palmarum et scitaminum expositio præter plurium novorum generum reductiones, cum mappâ geographico-genealogicâ affinitatum, ordinum et aliquot fructuum palmarum figuræ. Hambourg, 1792, in-4°. (J.)

GISELIN (Victor), de Santford, ville située près d'Ostende, naquit le 23 mars 1543, et fit ses études à Bruges, d'où il alla passer quelque temps à Louvain, après quoi il revint

dans la première de ces deux Universités. Après avoir terminé son cours d'humanités, il se rendit de nouveau à Louvain, pour étudier la médecine, et au bout d'un an vint à Paris, où la guerre civile ne lui permit pas de rester plus de deux ans. Ce fut à Dôle qu'il obtint les honneurs du doctorat, en 1571. A son retour en France, il pratiqua l'art de guérir, qui ne l'empêcha pas de se livrer à son penchant naturel pour la littérature et la poésie. L'Université de Leyde lui offrit en vain des appointemens considérables pour le déterminer à accepter une chaire dans son sein; il aima mieux prendre la place de médecin pensionné à Berg-Saint-Winoc, près de Dunkerque, où il mourut en 1591. On a de lui plusieurs ouvrages en prose et en vers, dont nous ne citons pas les titres, parce qu'ils sont tous étrangers à la médecine. En 1579, il publia, à Anvers, in-8°., une édition du Traité de la maladie vénérienne par Fernel, auquel il joignit une lettre sur l'usage du mercure dans cette affection. (o.)

GIVRE (Pierre le), naquit à Château-Thierry au commencement du dix-septième siècle. Il étudia la médecine à Paris sous Guenaut. Après avoir terminé ses cours et pratiqué en divers lieux, il vint s'établir à Provins, où il mourut en 1684. Il n'a écrit que sur les eaux minérales de cette ville, qu'il s'est efforcé de rendre célèbres.

Traité des eaux minérales de Provins. Paris, 1654, in-8°. - *Ibid.* 1659, in-8°.

L'auteur préconise singulièrement ces eaux ferrugineuses, qu'il regarde comme une vraie panacée guérissant presque toutes les infirmités, comme le vrai catholicon et panchymagogue qui purge toutes les humeurs, etc.

Arcanum acidularum. Paris, 1682, in-12.

Malgré les pompeux éloges de Le Givre, les eaux de Provins ont acquis peu de célébrité, bien qu'elles jouissent de toutes les vertus qu'on attribue aux eaux ferrugineuses non gazeuses, en général. (J.)

GLACAN (Neil-O'), médecin irlandais, plus connu sous son nom latinisé de *Nellanus Glacanus,* naquit dans le comté de Donegall. Il remplissait la chaire de premier professeur en médecine à Toulouse, lorsque la peste vint ravager cette ville, au commencement du dix-septième siècle. Glacan s'attira l'estime et la considération générales par le courage qu'il déploya dans cette affreuse calamité. S'étant rendu ensuite en Italie, il y enseigna pendant quelque temps à Bologne, et mourut dans cette ville, on ignore en quelle année. On a de lui deux ouvrages, dont le premier, remarquable sous le rapport historique, sinon sous celui de la théorie, ni même de la pratique, nous apprend que l'auteur avait voyagé en Espagne, contrée dans laquelle il eut occasion d'observer la peste, à Valence et à Salamanque.

Tractatus de peste, seu brevis, facilis et experta methodus curandi pestem. Toulouse, 1629, in-12.

Cursus medicus, libris tredecim propositus. Bologne, 1655, in-4°. (z.)

GLADBACH (Georges-Jacques), né à Francfort-sur-le-Mein en 1736, reçu docteur à Jena en 1759, nommé ensuite médecin de sa ville natale, et mort le 13 septembre 1796, a laissé les opuscules suivans:

Dissertatio de scirrho in genere. Iéna, 1759, in-4°.

Commentatio de morbis à vestitu contrà frigus insufficiente. Francfort-sur-le-Mein, 1761, in-4°. - Trad. en allemand, Francfort-sur-le-Mein, 1763, in-8°.

Disquisitio de medicamentorum absorbentium in febribus acutis præstantiâ. Iéna, 1761, in-4°.

Abbildungen von Schmetterlingen, nebst Text. Francfort-sur-le-Mein, 4 cahiers, in-4°.

Namen-und Preisverzeichniss sowohl der Schmetterlinge, oder der *Tag-Daemmerungs-und Nachtvoegel, als auch der Insekten*, oder der *Erd-und Wasserkaefer, Heuschrecken, Grillen, Hummeln, Wespen, Muecken und Schnecken.* Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-8°.

Il a donné une nouvelle édition des recherches de Jean-Bernard Gladbach sur les eaux minérales de Soder (Francfort-sur-le-Mein, 1767, in-8°.). (J.)

GLADBACH (Jean-Adolphe), né en 1715, le 8 juin, à Francfort-sur-le-Mein, mourut en mars 1785, à la Cour du prince d'Anhalt Zerbst, dont il était conseiller et médecin de cour et de province. Il avait fait ses études à Hanovre, Halle et Helmstaedt. Ses travaux littéraires méritent à peine d'être cités :

Dissertatio de mumiis in praxi medicâ non facilè adhibendis. Helmstaedt, 1735, in-4°.

Dissertatio de herniis incarceratis sæpè non lethalibus. Helmstaedt, 1738, in-4°.

Indicis in Swietenii commentariorum tomos quinque supplementum continens res notatu dignas, realis indicis vices supplens et observationes indicans. Hildbourghausen, 1775, in-4°.

Gladbach a traduit du français en allemand le Traité de Denys Barberet sur les maladies épidémiques des bestiaux (Wittenberg et Zebst, 1770, in-8°.), les Recherches de Champeaux et Faissole sur la cause de la mort des noyés (Dantzick, 1772, in-8°.; additions, Zerbst, 1773, in-8°.), le Mémoire de Maupin sur la fabrication du vin (Zerbst, 1773, in-8°.), le Traité de l'abbé Rozier sur le même sujet (Zerbst, 1773, in-8°.), et, enfin, le Traité des vapeurs de Pomme (Breslau et Leipzick, 1775, in-8°. (J.)

GLANDORP (Mathieu), né à Cologne le 18 janvier 1596, fit ses études, d'abord dans cette ville, puis à Brême et à Padoue. Il était fils d'un chirurgien habile, originaire de Brême. Fabrice d'Aquapendente, Spigel et Sanctorius furent ses maîtres, à Padoue, où il reçut les honneurs du doctorat en 1607. L'année suivante, il vint fixer son séjour à Brême, où ses ancêtres avaient autrefois exercé l'art de guérir avec

distinction. Nommé premier médecin de l'archevêque en 1624, il mourut en 1636. On a de lui :

Speculum chirurgicum, in quô quid in unoquoque vulnere faciendum, quidve omittendum, præmissâ partis affectæ anatomicâ explicatione, observationibusque ad unumquodque vulnus pertinentibus adjunctis, conspicitur ac pertractatur. Brême, 1619, in-8°.

Ouvrage curieux sous tous les rapports, et dans lequel on trouve surtout un grand nombre d'observations qui présentent beaucoup d'intérêt sous le point de vue de la pratique chirurgicale.

Methodus medendi paronychiæ. Brême, 1625, in-8°.

L'empirisme seul a guidé Glandorp dans l'indication du mode de traitement, au moins inutile, qu'il prescrit contre le panaris.

Tractatus de polypo narium, affectu gravissimo, observationibus illustratus. Brême, 1628, in-4°.

La partie pratique de ce traité est faible, et entachée de toutes les ridicules doctrines de l'humorisme ; mais on peut consulter avec fruit les parties descriptive et instrumentale.

Gazophylacium polyphesium, fonticulorum et setonum reseratum. Brême, 1632 et 1633, in-4°.

Ouvrage assez complet et assez érudit sur les cautères et les sétons.

Les œuvres de Glandorp ont été réunies sous le titre de :

Opera omnia. Londres, 1729, in-4°. (o.)

GLANDORP (Paul), l'un des fils du précédent, vint au monde à Brême, le 17 décembre 1626. Quand il eut atteint l'âge de ving-un ans, son père l'envoya à Leyde, d'où il se rendit à Franeker en 1648. Deux ans après, il revint dans sa patrie, et, en 1652, il alla prendre le titre de docteur à Leyde. Suivant toutes les apparences, il devint, en 1655, professeur ordinaire de médecine à Rinteln ; mais, au bout de dix ans, il quitta cette place pour celle, plus lucrative, de médecin de la ville de Brême, où il mourut, le 5 novembre 1696, laissant :

Dissertatio de lienteriâ. Leyde, 1652, in-4°.

Panegyricus in obitum Wilhelmi VI. Hass. Land. 1663.

Inséré dans le *Fuerst. Ehrengedaechtniss*, part. II, page 533. (o.)

GLASER (Christophe), pharmacien ordinaire de Louis XIV et du duc d'Orléans, était né à Bâle, en Suisse : c'est là tout ce qu'on sait de son histoire. Il s'occupa beaucoup de chimie, dans l'esprit toutefois de la doctrine de Paracelse, dont il avait adopté les principes. Nous lui devons la connaissance du sulfate de potasse, connu, avant la réforme de la nomenclature chimique, sous le nom de sel polychreste de Glaser, parce qu'il en indiqua le premier la composition, et qu'il lui attribuait un grand nombre de propriétés. Personne ne lit plus aujourd'hui ses écrits, qui, bien que plus clairs et moins diffus que ceux de Paracelse, peuvent tout au plus intéresser l'historien de la chimie.

Traité de la chimie contenant une méthode claire et facile d'obtenir les préparations de cet art les plus nécessaires dans la médecine. Paris, 1663, in-8°. - *Ibid.* 1667, in-8°. - Lyon, 1670, in-8°. - Paris, 1673, in-12.

- Bruxelles, 1676, in-8°. - Paris, 1688, in-8°. - Trad. en allemand par Jean Menudier, Nuremberg, 1677, in-12; Iéna, 1684, in-12; *Ibid.* 1696, in-12. - en anglais par Gautier Harris, Londres, 1677, in-8°. (o.)

GLASER (Jean Frédéric), médecin allemand, né, le 3 septembre 1807, à Wasungen, dans le comté de Henneberg, en Franconie, où son père remplissait les fonctions de bourreau, montra de bonne heure beaucoup de goût pour le travail, en particulier pour l'étude de la physique et de l'histoire naturelle, de sorte que ses parens consentirent, en 1725, à l'envoyer à Erford, pour qu'il y étudiât l'art de guérir. Après deux ans de séjour dans cette université, deux autres à Altdorf, et un à Wittenberg, il exerça l'art de guérir dans sa ville natale avec assez de succès. Cependant, comme il n'était point encore revêtu du titre de docteur, il alla, en 1736, prendre ses grades à Harderwyk. Après les avoir reçus, il pratiqua encore pendant quelque temps à Wasungen, et finit par se fixer à Suhl, dans le duché de Saxe-Meinungen, où il fut nommé, en 1781, conseiller aux mines par le duc de Saxe-Gotha. Il mourut le 7 décembre 1783. Dans le cours de sa longue carrière, il s'occupa beaucoup de physique, mais principalement d'économie domestique et de police; le but principal de ses recherches fut de trouver les moyens de mettre les maisons et les meubles à l'abri des incendies, objet vers lequel elles avaient été dirigées lors de celui qui consuma la ville de Suhl en 1753. A cet effet, il proposa de couvrir toute la charpente des maisons avec un enduit composé d'argile, de farine de seigle et de sable très-fin, afin d'empêcher le feu de se propager, et d'employer la lessive des cendres de bois pour l'éteindre, lorsqu'il était une fois allumé. Ces deux moyens n'ont pas inspiré beaucoup de confiance, car on ne s'en sert nulle part, quoique des expériences solennelles, faites à Schleusingen par ordre du gouvernement saxon, aient prononcé en leur faveur. Nous avons de Glaser les ouvrages suivans, dans neuf desquels il ne traite que de ses moyens pour prévenir ou arrêter les incendies, avec une prolixité faite pour rebuter les plus intrépides lecteurs.

Dissertatio de myopiâ. Harderwyk, 1736, in-4°.

Nuetzliche und durch Erfahrung bewaehrte Vorschlaege, bey heftigen und geschwinden Feuersbruensten Haeuser und Mobilien zu retten. Dresde et Léipzick, 1756, in-4°. - *Ibid.* 1756, in-4°. - Hildbourghausen, 1764, in-8°. - *Ibid.* 1772, in-8°.

Beschreibung seiner neuerfundenen Blutwaage und Blutmessgeschirres, womit man beym Hand-und Fussaderlassen das Blut, ob es schon unter das dabey gebraeuchliche Wasser laeuft, demnoch so bald von Loth zu Loth richtig, und sehr nuetzlich waegen und messen, auch sonst durch einen angewiesenen Vortheil unter dem Wasser abgesondert allein auffangen kann. Dresde et Léipzick, 1758, in-8°. - *Ibid.* 1788, in-8°.

Nuetzliches Verhalten bey der jetzo in Teutschland regierenden Fleckfieberseuche. Dresde et Léipzick, 1758, in-8°.

Preisschrift, wie das Bauholz in den Gebaeuden zu Abhaltung grosser Feuerbruenste zuzurichten. Dresde et Léipzick, 1762, in-8°.

Ausfuehrliche Beschreibung der gluecklich abgelaufenen grossen Feuerprobe, welche mit seinem erfundenen Brand abhaltenden Holzanstriche oeffentlich gemacht worden. Léipzick, 1773, in-8°.

Beantwortung und Widerlegung verschiedener wider seinen erfundenen und in der damit an etlichen kleinen Probehaeusern angestellten und gluecklich abgelaufenen grossen Feuerprobe bewaehrt befundenen Brand abhaltenden Holzanstrich gemachten ungegruendeten Einwendungen und Zweifel. Léipzick, 1774, in-8°.

Physikalische Abhandlung von den Blueten verderbenden, auch Laub und Obstubfressenden schaedlichen Raupen der Obstbaeume, und bewaehrten Huelfsmitteln, solche Raupe von den Obstbaeumen abzuhalten und zu vertreiben. Francfort et Léipzick, 1774, in-8°. - *Ibid.* 1780, in-8°. - *Ibid.* 1780, in-8°.

Deux planches représentent les insectes dont il est question dans ce traité.

Preisschrift, wie die Feuerlœschanstalten in den kleinen Staedten und auf den Doerfern zu verbessern sind. Léipzick, 1775, in-8°.

Couronné par la Société des sciences de Gœttingue.

Physikalische Bewegungsgruende, die es wahrscheinlich und glauben machen, dass bey der Hennebergischen Berg-und Handelstadt Suhl ein unterirdischer grosser Schatz von Steinsalz verborgen liegt. Léipzick, 1776, in-8°.

Fernere Eroerterung und Aufkluerung seiner verbesserten Preisschrift von Verbesserung der Feuerloeschanstalten. Hildbourghausen, 1779, in-8°.

Aufrichtige Erfahrung gegruendete Abhandlung von der toedtlichen Knotenkrankheit unterm Rindvieh und Rothwildprete in den Waeldern, wie solche abzuhalten, und die angefallene gewiss zu curiren sind, und von der nicht toedlichen Maul-und Fusskrankheit unterm Rindviehe, wie solche leicht geheilet werden kann. Léipzick, 1780, in-8°.

Gruendliche und aufrichtige Erfahrung gebauete Abhandlung, wie die meisten Feuersbruenste der Gebaeude verhuetet, und die doch entstandenen bald und besser als bisher geloeschet, und von ihrer weitern Ausbreitung abgehalten werden koennen. Erford, 1782, in-8°.

Ohnmassgeblicher Vorschlag, was der Jugend in den niedern Schulen fuer ein nuetzlicher Unterricht gegeben werden kann, wie mit Feur und Licht und leicht entzuendlichen Dingen behutsum umzugehen ist, dass keine Feuersbruenste davon entstehen mœgen. Dessau, 1783, in-8°.

Beweisgruende, dass und warum die in seiner gedruckten Schrift: Vorschlaege, wie die meisten Feuersbruenste zu verhueten, etc., angegebenen und zum gemeinnuezligen Gebrauch auch schicklichen Mittel, die Feuersbruenste schell zu loeschen, und ihre gerne erfolgende weitere Ausbreitung abzuhalten, viel wirksamer und gewisser sind, als die bisher gewœhnlichen. Schleusingen, 1784, in-8°.

Feuerloeschprobe, oder ausfuehrliche Beschreibung und praktische Vorschlaege, wie ein Brandfeuer leicht und am geschwindesten zu loeschen ist. Marbourg, 1786, in-8°.

Ausfuehrliche und auf Erfahrungen gegruendete Abhandlung und Vorschlaege, wie thunlicher Weise die meisten Feuersbruenste an und in den Gebaeuden wohl verhuetet, und die etwan doch entstehenden oder entstundenen bald und besser als bisher insgemein geschehen ist, gelœschet und von ihrer weitern Ausbreitung abgehalten werden koennen. Léipzick, 1788, in-8°.

Glaser a inséré aussi une foule d'articles dans les Ephémérides des Curieux de la nature, les Actes de l'Académie de Mayence, le Magazin

de Hambourg, le recueil de Franconie, et divers autres recueils périodiques de l'Allemagne. (J.)

GLASER (Jean-Henri), né à Bâle le 6 octobe 1629, prit le titre de maître ès-arts en 1648. Il s'adonna ensuite à l'étude de la médecine. Après avoir acquis des connaissances assez étendues dans cette science, il se rendit à Genève, puis à Heidelberg, et s'arrêta pendant long-temps à Paris. Au bout de neuf ans, il revint dans sa patrie, où il fut reçu docteur en 1661. L'exercice de l'art de guérir ne lui fit pas négliger les belles lettres et la philosophie, qu'il aimait beaucoup, et dans lesquelles il sut se distinguer assez, pour que le sénat académique lui confiât la chaire de langue grecque en 1665; mais, il ne garda pas long-temps cette place, et la quitta au bout de deux ans pour remplir celle de professeur d'anatomie et de botanique. Il mourut le 5 février 1675, laissant :

Dissertatio de rheumatismo. Bâle, 1661, in-4°.
Dissertatio de respiratione. Bâle, 1661, in-4°.
Dissertatio de similitudine et differentiâ, quæ proli cum parentibus intercedit. Bâle, 1661, in-4°.
Theses opticæ. Bâle, 1664, in-4°.
Oratio de studii græci utilitate atque necessitate. Bâle, 1665, in-4°.
Theses ex artibus instrumentalibus desumtæ. Bâle, 1665, in-4°.
Oratio funebris in obitum Hieronymi Bauhini. Bâle, 1667, in-4°.
Casus medicus de mensium suppressione, eorumque per aures excretione, ut et febre tertianâ curatâ. Bâle, 1673, in-4°.
Tractatus de cerebro. Bâle, 1680, in-8°.
Publié après la mort de l'auteur par J.-J. Stehelin. (J.)

GLAUBER (Jean-Rodolphe), célèbre chimiste allemand, mort en 1668, dans un âge très-avancé, en Hollande, où il passa les dernières années de sa vie, resta presque toujours en Allemagne, contre l'usage adopté par ses compatriotes, et habita successivement Salzbourg, Kitzingen, Francfort-sur-le-Mein, et Cologne. Peu d'alchimistes du dix-septième siècle ont joui d'une plus grande célébrité que lui, quoiqu'il avoue lui-même n'avoir jamais pu réussir à transmuer les métaux, et n'avoir eu d'autre intention que celle de mettre hors de doute la possibilité de cette transmutation. On l'a regardé comme un second Paracelse, et, en effet, il y a beaucoup de traits de ressemblance entre lui et ce fougueux réformateur, pour lequel il professait la plus profonde estime; comme lui, il ne laissait échapper aucune occasion de jeter quelque ridicule sur les médecins ordinaires, qu'il attaqua plus d'une fois d'une manière fort inconvenante; comme lui, il avait une haute opinion de son propre mérite, il se plaignait sans cesse de l'ingratitude et de l'aveuglement des hommes, il était souvent en contradiction avec ses propres principes, se répétait à chaque instant, et affectait de tenir cachées les découvertes utiles qu'il avait pu faire; mais il fut

moins obscur, moins diffus que son modèle, et, s'il eut moins de génie, il se laissa entraîner aussi à moins d'écarts extravagans, quoiqu'on en ait déjà beaucoup à lui reprocher. Sa jactance égalait son activité comme chimiste et sa fécondité comme écrivain. Cependant, s'il a souvent promis plus qu'il ne pouvait tenir, s'il a exagéré prodigieusement les propriétés de son prétendu dissolvant universel, s'il a envisagé sous un faux point de vue, soit divers phénomènes chimiques, soit l'action de certains médicamens, si, enfin, il s'est attribué l'invention de choses déjà connues avant lui, on ne peut disconvenir qu'il n'ait rappelé l'attention sur des vérités oubliées, et qu'il n'ait découvert plusieurs faits importans, qui ont exercé dans la suite une influence marquée sur les progrès de la chimie. Ainsi, pour indiquer seulement quelques-uns des services qu'il a rendus à cette science, il a répandu quelque lumière sur l'histoire des sels, dont un, le sulfate de soude, portait son nom avant la réforme de la nomenclature; il a fait connaître le sulfate et le nitrate d'ammoniaque, décrit plusieurs procédés pour la fabrication du nitrate de potasse en grand, et reconnu l'utilité de ce sel dans l'art tinctorial; il savait que l'acide hydrochlorique peut être utile dans le scorbut, et qu'en le mêlant avec l'alcool, on parvient à éthériser celui-ci; il connaissait fort bien les chlorures d'antimoine, d'étain, d'arsenic et de zinc, et il a donné plusieurs procédés ingénieux pour la fabrication des pierres gemmes artificielles. Le premier, il a décrit le précipité pourpre de Cassius, le caméléon minéral, et le tartrate antimonié de potasse. En lisant attentivement son grand traité de la dissolution, on ne peut s'empêcher de faire remonter jusqu'à lui l'invention des bains de vapeurs par encaissement, dont les modernes se sont attribué la découverte, et qu'ils ont seulement perfectionnés. Il a montré l'analogie qui existe entre le vinaigre et l'acide obtenu par la distillation du bois, et insisté avec force sur les avantages de ce dernier, qu'il était réservé aussi aux modernes de mettre dans tout leur jour par une application en grand aux besoins de la société. Il a indiqué la manière de préparer, avec les fruits secs, ces boissons vineuses, devenues aujourd'hui d'un usage populaire, et de faire, soit de l'eau-de-vie, soit du vinaigre avec le marc du raisin. Il a conseillé aux marins l'usage de la drèche, comme étant le meilleur moyen de conserver leur santé dans les voyages de long cours. En un mot, on lui doit une multitude d'observations neuves et utiles, qui, malheureusement, sont noyées au milieu d'un fatras effrayant d'assertions gratuites, de rêveries mystiques, et de forfanteries ridicules, car Glauber, s'il ne fut pas aussi fécond écrivain que Paracelse, peut au moins passer pour un des plus grands polygraphes, ainsi qu'on en

pourra juger d'après la liste que nous allons donner de ses écrits.

De auri tincturâ, sive auro potabili vero, was solche sey, und wie dieselbe von einem falschen und sophistischen Auro potabili zu unterscheiden und zu erkennen; auch wie solche auf spagirische Weise zugerichtet und bereytet werde, wozu solche in Medicina koenne gebraucht werden. Amsterdam, 1646, in-8°. - *Ibid.* 1650, in-8°. - *Ibid.* 1651, in-8°. - Francfort-sur-le-Mein, 1652, in-8°.

Furni novi philosophici, oder Beschreibung einer new erfundener Destillirkunst, auch was fuer Spiritus, Olea, Flores, und andere dergleichen vegetabilische, animalische und mineralische Medicamenten, damit auf eine sonderbare Weise gantz leichtlich mit grossen Nutzen koennen zugericht und bereytet werden. Amsterdam, part. I, 1648; II, 1649; III, 1650; IV, 1648; V, 1649, in-8°. - Francfort-sur-le-Mein, 1652, in-8°. - Amsterdam, 1661, in-8°. - Prague, 1700, in-8°. - Trad. en français par Duteil, Paris, 1659, in-8°.; Paris, 1674, in-8°.; Bruxelles, 1674, in-8°. - en anglais, Londres, 1651, in-4°.

Dans les quatre premières parties, Glauber décrit quatre appareils distillatoires différens, et indique les usages auxquels chacun d'eux peut être appliqué. Dans la cinquième, il fait connaître les instrumens et les procédés nécessaires pour mettre ces divers appareils en action.

Opus minerale, oder vieler kuenstlichen und nuetzlichen metallischen Arbeiten Beschreibung. Amsterdam, 1651, in-8°. - Francfort-sur-le-Mein, 1651, in-8°. - *Ibid.* 1655, in-8°. - Arnheim, 1655, in-8°. - Francfort-sur-le-Mein, 1695, in-8°. - Prague, 1705, in-8°. - Trad en latin, Amsterdam, 1651-1652, in-8°.; *Ibid.* 1658, in-8°.; *Ibid.* 1659, in-8°. - en français par Duteil, Paris, 1659, in-8°.

Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première traite des moyens de retirer l'or du silex, du quartz, du sable, des terres, par le moyen de l'esprit de sel marin, ainsi que du procédé à employer pour préparer une panacée universelle avec l'antimoine, et du mode d'administration de ce médicament universel. Dans la seconde, Glauber disserte sur l'origine et la formation de tous les métaux et minéraux, qu'il prétend devoir naissance à l'eau et aux terres fixées par l'influence des astres. Le troisième, enfin, est un commentaire sur le *Cœlum philosophorum* de Paracelse, traitant de la transmutation des métaux en général.

Miraculum mundi, oder ausfuehrliche Beschreibung der wunderbaren Natur, Art und Eigenschafft dess grossmaechtigen Subjecti, von den Alten Menstruum universale oder Mercurius philosophorum genannt, dadurch die Vegetabilien, Animalien und Mineralien gar leichtlich in die allerheilsamste Medicamenten, und die unvollkommene Metallen realiter in bestaendige und perfecte Metallen kœnnen verwandelt werden. Rotenbourg sur la Tauber, 1653, in-8°. - Hanau, 1653, in-8°. - Amsterdam, 1653, in-8°. - Prague, 1704, in-8°.

Glauber décrit la nature et les propriétés d'un prétendu dissolvant universel, et indique la manière de s'en servir.

Gruendliche und wahrhafftige Beschreibung, wie man aus den Weinhefen einen guten Weinstein in grosser Menge extrahiren soll, erfunden, beschrieben und dem Vaterlande zum besten am Tag gegeben. Nuremberg, 1654, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1665, in-8°.

Pharmacopoea spagyrica, oder gruendliche Bescheibung, wie man aus den Vegetabilien, Animalien und Mineralien, auf eine besondere und leichtere Weise, gute, kraeffiige und durchdringende Artzneyen zurichten und bereiten soll. 1re. partie, Nuremberg, 1654, in-8°.; trad. en latin, Amsterdam, 1654, in-8°. - 2e partie, Amsterdam, 1656, in-8°.; trad. en latin, Amsterdam, 1656, in-4°. - 3e partie, Amsterdam, 1657,

in-8°.; trad. en latin, Amsterdam, 1661, in-8°. - 4ᵉ partie, Amsterdam, 1661, in-8°.; trad en latin, 1661, in-8°. - 5ᵉ partie, Amsterdam, 1663, in-8°.; trad. en latin, Amsterdam, 1663, in-8°. - 6ᵉ partie, Amsterdam, 1664, in-8°. - 7ᵉ partie, Amsterdam, 1667, in-8°.; trad. en latin, Amsterdam, 1667, in-8°.

Apologetische Schriften in 382 Aphorismos ausgesetzt, worinnen mit Uebergehung der Personalien und andere zu lesen verdriesslichen Dingen nur das nuetzliche herbeygebracht werden. Amsterdam, 1655 et 1656, in-8°.

Apologia, oder Vertheidigung gegen Christoff Farner's Luegen und Ehrenabschneidungen. Mayence, 1655, in-8°.

Zweyte Apologia gegen Christoff Farner's unmenschliche Luegen und Ehrenabschneidungen. Francfort-sur-le-Mein, 1656, in-8°.

Explicatio, oder ausfuehrliche Erklaerung ueber das vorlaengsthin ausgegangenes Miraculum mundi intitulirtes Tractaetlein. Amsterdam, 1656, in-8°. - Prague, 1704, in-8°.

Des Teütsch-Landes Wohlfarth. 1ʳᵉ partie, Amsterdam, 1656, in-8°.; Prague, 1704, in-8°.; Trad. en latin, Amsterdam, 1656, in-8°. - 2ᵉ partie, Amsterdam, 1657, in-8°.; Prague, 1704, in-8°.; Trad. en latin, Amsterdam, 1657, in-8°. - 3ᵉ partie, Amsterdam, 1659, in-8°.; Prague, 1704, in-8°. - 4ᵉ partie, Amsterdam, 1659, in-8°.; Prague, 1704, in-8°. - 5ᵉ partie, Amsterdam, 1660, in-8°.; Prague, 1704, in-8°. - 6ᵉ partie, Amsterdam, 1661, in-8°.; Prague, 1704, in-8°.

Dans la première partie, Glauber fait observer que divers sucs de plantes donnent du nitrate de potasse par la cristallisation. Dans la dernière, il donne un projet de défense de l'Allemagne contre les invasions des Turcs, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de déraison et de ridicule. Cet ouvrage est un de ceux qui contiennent le plus d'observations neuves et utiles, mais l'imagination exaltée de l'auteur a fait les frais de la plupart des détails infinis qu'il y a consignés.

Miraculi Mundi Continuatio, darinnen die gantze Nature endecket, und den Welt nackend und bloss fuer Augen gelegt, auch klaerlich und ausfuehrlich bewiesen und dargethan wird, dass aus dem Salpeter aller Vegetabilien, Animalien und Mineralien hoechste Medicin zu bereiten mœglich. Amsterdam, 1657, in-8°. - Prague, 1704, in-8°.

En homme babile, Glauber recommande sa teinture universelle aux personnes riches qui veulent jouir d'une bonne santé et fournir une longue carrière. Il a dû faire bien des dupes dans son siècle, puisque les charlatans de toute espèce en trouvent encore tant dans le nôtre.

Trost der Seefahrenden, darinn gelehret und angewiesen wird, wie sich die Seefahrende vor Hunger und Durst, wie auch solchen Kranckheiten, so ihnen auf langwiriger Reise begegnen moechten, vorsorgen und bewahrem kœnnen. Amsterdam, 1657, in-8°. -Trad. en latin, Amsterdam, 1657, in-8°.

Cet opuscule est une des plus intéressantes productions de Glauber; il mérite une place distinguée dans l'histoire de l'hygiène nautique.

Tractatus de medicinâ universali, sive auro potabili vero, oder ausfuehrliche Beschreibung einer wahren Universalmedicin, wie auch derselben wunderbarlichen grossen Krafft und Wirckung, welche dieselbe bey den Vegetabilien, Animalien und Mineralien erweiset. Amsterdam, 1657, in-8°.

Tractatus de signaturâ salium, metallorum et planetarum, oder gruendliche Unterricht, wie oder auf was Weise man gar leichtlich nicht allein der Salien, Metallen und Planeten, sondern auch der Woerter und Nahmen, ihre verborgene Kraefften, Bedeutung, Natur und Eigenschafften, nicht aus Buechern, oder Schrifften, sondern bloss und allein aus denen Signatur, durch einen Circulum und Quadratum, erlernen und aufrechnen kann. Amsterdam, 1658, in-8°. -Prague, 1704, in-8°.

Tractatus de naturâ salium, oder ausfuehrliche Beschreibung deren bekannten Salien, unterscheiden Natur, Eigenschafft und Gebrauch, und absonderlich von einem der Welt noch gantz unbekanntenn wunderlichen Saltze, dadurch alle verbrennliche vegetabilische, animalische und mineralische Subjecta, ohne Abgang ihres Gewichts, nach Veraenderung deren Formen und Gestalten, in harte unverbrennliche Kœrper zu verwandeln. Amsterdam, 1658, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1659, in-8°.

Annotationes ueber den Appendicem, welcher zu Ende des fuenfften Theils philosophischer Oefen gesetzet, und von unterschiedlichen guten nutzbaren und ungemeinen Secreten tractiret, allen unglaubigen und der Natursecreten unwissenden Menschen damit aus dem Zweiffel zu helffen, und ihnen den Glauben in die Haende zu geben. Amsterdam, 1660, in-8°. - *Ibid.* 1661, in-8°. - Pragne, 1702, in-8°.

Miraculum mundi, Anderer Theil, oder dessen vorlaengst geprophezeyten Eliae Artistae triumphirlicher Eintritt. Und was der Elias Artista sey? Amsterdam, 1660, in-8°.

Reicher Schatz-und Sammel-Kasten, oder Appendix generalis aller bisher herausgegebenen Schrifften, welcher alle dunkele und schwerverstaendige philosophisch-medicinisch-und chymische Oerter derselben erklaeret, und das, was mangelt, ersetzet, also dass auch sogar Buerger und Baueren werden begreifen kœnnen, wie Glauber die nackte Wahrheit geschrieben, und die edle Alchymie aus der Finsternifs ans Lichte gebracht habe. Amsterdam, Ire cent., 1660, in-8°.; Trad. en latin, *Ibid.* 1660, in-8°.: IIe cent., *Ibid.* 1660, in-8°.; Trad. en latin, *Ibid.* 1661, in-8°.; IIIe, IVe et V^e cent., Amsterdam, 1668, in-8°.

Appendix ueber des Teutchlands Wohlfarth fuenfften Theil. Amsterdam, 1661, in-8°. - Prague, 1704, in-8°.

Libellus ignium, oder Feuer-Buechlein, darinnen von unterschiedlichen fremden und bis dato noch gantz unbekannten Feuren gehandelt, wozu sie dienen, und was fuer unglaubliche Dinge und unaussprechlicher Nutzen, dem menschlichen Geschlecht dadurch kommen und zu Wegen gebracht werden kœnnen. Amsterdam, 1663, in-8°. - Prague, 1704, in-8°.

Libellus dialogorum, oder Gespraech-Buechlein, zwischen einigen Liebhabern der hermetischen Medicin, Tincturam universalem betreffend, den wahren Liebhabern guter Medicin zu Gefallen geschrieben und an den Tag kommen lassen. Amsterdam, 1663, in-8°. - Prague, 1704, in-8°.

Explicatio oder Auslegung ueber die Worte Salomonis: in herbis, verbis et lapidibus, magna est virtus; sammt beygefuegten Tractaetlein de quintâ essentiâ metallorum, dem Liebhaber goettlicher und natuerlicher Wunder-Wercken zu Gefallen beschrieben, und allhier vor Augen gestellt. Amsterdam, 1663, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1664, in-8°.; *Ibid.* 1675, in-8°.

Novum lumen chimicum: oder eines neu-erfundenen und der Welt noch niemalen bekannt gemachten hohen Secreti Offenbarung, dadurch der blinden Welt ein klures und unauslœschliches Licht vor Augen gestellt, und handgreifflich gezeiget wird, dass in der gantzen Welt, sowohl in den kalten, als hitzigen Landen allenthalben gut Gold zu finden, und mit Nutzen herauszuziehen; also dass man an allen Orten, da nur Sand und Steine seyn, keinen Fuss setzen kann, de nicht nur Gold, sondern auch die wahrhaftige Materia lapidis Philosophorum zu finden. Amsterdam, 1664, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1664, in-8°.

Von den dreyen Anfaengen der Metallen, als Schwefel, Mercurio und Salz der Weisen, wie dieselbige in Medicinâ, Alchymiâ und andern Nebenkuensten zu gebrauchen. Amsterdam, 1666, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1667, in 8°.

Kurze Erklaerung ueber die hoellische Gœttin Proserpinam, Plutonis

Hausfrauen, was die philosophische Poëten, als Ovidius, Virgilius, und andere dadurch verstanden haben, und wie durch Huelff dieser Proserpinae die Seelen der abgestorbenen metallischen Leibern aus der chimischen Hoellen in den philosophischen Himmel gefuehrt werden. Amsterdam, 1667, in-8°.

De tribus Lapidibus Ignium secretorum, oder von den drey allere-delsten Gesteinen, so durch drey secrete Feuer gebohren werden. Amsterdam, 1667 et 1668, in-8°. – Prague, 1704, in-8°.

Colloquium nuncupatorum; interlocutores Bonus et Lacinus: Imprimé à la suite du précédent.

Erster Appendix ueber Glauberi Pharmacopœæ spagyricæ siebenten Theil, tractirend wie noch viel mehr groesser Dinge durch den Alcahest oder Sal ammoniacum secrctum zu wegen zu bringen, als in bemeldetem siebenten Theil Meldung geschehen; wie nehmlich ein jeder geheimer Mercurius innen drey Tagen totaliter fix und feuerbestaendig zu machen. Amsterdam, 1667, in-8°. Trad. en latin, Amsterdam, 1669, in-8°.

Zweiter Appendix ueber den siebenten Theil meiner spagyrischen Apotheken, darinn von weitern Gebrauch unsers secreten Salis ammoniaci in Verbesserung der geringen Metallen. Amsterdam, 1668, in-8°.

Dritter Appendix ueber den siebenten Theil meiner spagyrischen Apotheken, darinnen von weitern Gebrauch unsers wanderthaetigen Alcahest oder Salis ammoniaci secretissimi tractiret wird. Amsterdam, 1668, in-8°.

De Eliâ Artistâ, oder was Elias Artista fuer einen sey, und was er in der Welt reformiren oder verbessern werde, wann er kommt. Amsterdam, 1668, in-8°.

De purgatorio philosophorum, oder von dem Fegfeuer der Weysen, da durch die Philosophi ihre mineralische, animalische und vegetabilische Subjecta purgiren und aufs allerhoechste reinigen, universalia Medicamenta auf menschliche und auch metallische Leiber daraus zu bereiten. Amsterdam, 1668, in-8°.

Glauberus concentratus, oder Laboratorium glauberianum, darinnen die Specification und Taxation denen medicinalischen und chymischen Arcanitaeten, welche in ermeldetem Laboratorio, von viel Jahren zu Jahren nach einander bereitet. Amsterdam, 1668, in-8°.

Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec un autre qu'un anonyme publia plus tard sous le même titre.

De igne secreto philosophorum, oder geheimen Feuer der Weisen, dadurch die Philosophi nicht allein ihre Universal-medicin gegen alle natuerliche Kranckheiten des Menschen ausgezeitigen, sondern auch particulariter alle geringe Metallen in Gold und Silber mit grossen Nutzen figirt und Cupellen bestaendig gemacht haben. Amsterdam, 1669, in-8°.

De lapide animali, oder von dieser animalischen Materie, oder Subjecto. Amsterdam, 1669, in-8°.

Curieuser Tractat vom Gebrauch und Nutzen des Weins, Korns und Holzes. Amsterdam, 1686, in-8°.

A proprement parler ce traité n'est que la première partie de celui qui a pour titre : *Teutschlands Wohlfahrt.*

Les œuvres de Glauber ont été pour la plupart réunies sous le titre de *Opera omnia* (Amsterdam, 1661, 7 vol. in-8°. et 1651-1656, 4 vol.), traduites en anglais par Packe (Londres, 1689, in-fol.), et publiées, mais avec divers retranchemens, par un anonyme, sous le titre suivant :

Glauberus concentratus, oder Kern der Glauberischen Schriften, worinn alles unnœthige Streitwesen weggelassen, was nutzbar ist in die Enge gezogen, und was undeutlich oder versteckt, so viel moeglich klar gemacht und in Form eines leicht begreiflichen Processes gebracht worden. Léipzick et Breslau, 1715, in-4°.

Plusieurs ont aussi paru sous ce titre :
Opera chymica, Buecher und Schriften so viel deren von ihm bishero zum Tage gegeben worden. Francfort-sur-le-Mein, tome I, 1658; II, 1659, in-4°. (A.-I.-L. JOURDAN)

GLAUCIAS, médecin grec, de la secte des empiriques, et qui vivait avant Héraclide de Tarente, avait, au rapport de Galien, composé un commentaire sur le sixième livre du Traité des maladies populaires d'Hippocrate, qui est perdu depuis long-temps. Un passage de Pline semblerait indiquer qu'il en avait écrit nn second sur les plantes.

Un autre Glaucias fut crucifié par ordre d'Alexandre-le-Grand, pour venger barbarement sur lui la mort du favori Héphestion, qu'il avait traité dans sa dernière maladie. (O.)

GLEDITSCH (JEAN-THÉOPHILE), l'un des naturalistes les plus célèbres du siècle dernier par l'étendue de ses connaissances, et par l'application heureuse qu'il en fit aux sciences économiques, naquit à Léipzick, le 5 février 1714. Ettmuller, Schacher, Walther et Platz furent ses guides dans la carrière médicale; mais la botanique était la science qu'il cultivait avec le plus de goût, sous les auspices d'Hebenstreit. Celui-ci étant parti, en 1731, pour le voyage en Afrique qu'il entreprenait d'après les ordres du gouvernement, lui laissa la direction et la surveillance du jardin de l'Académie, et du jardin de Bose. Gleditsch, stimulé par cette confiance honorable, n'épargna rien pour marcher honorablement sur les traces de son maître. Il entreprit donc des excursions dans la Misnie, la Thuringe, le Vogtland, et le Harz, et contribua puissamment, de cette manière, à rassembler les matériaux de l'excellente Flore de Léipzick que Boehmer publia dans la suite. Cependant la passion de la botanique ne lui faisait pas négliger la médecine proprement dite, puisqu'il se rendit à Berlin à l'effet de s'y exercer dans les travaux anatomiques et chirurgicaux, pour lesquels cette ville lui offrait plus de ressources et d'avantages qu'aucune autre. Après avoir consacré quelque temps à ces travaux indispensables, il revint à ses études favorites, et bientôt fut chargé de la direction du magnifique jardin que le comte de Ziethen possédait à Trebnitz. Un écrit publié par Siegesbeck, contre la doctrine des sexes dans les plantes, lui fournit une occasion favorable pour se faire connaître; il entreprit la réfutation de cet ouvrage, qui avait fait du bruit, et prit chaudement le parti de Linné, qui se montra reconnaissant euvers lui, et qui lui accorda son amitié. En 1740, il obtint la place de médecin du cercle de Lebus dans la Moyenne-Marche, et, voulant la remplir avec honneur, il alla se faire recevoir docteur à Francfort-sur-l'Oder, où il soutint sa thèse avec éclat et sans président. De là il se rendit à Berlin, où il

continua de mettre le sceau à sa réputation par ses écrits, de sorte qu'on lui remit la surveillance du jardin de botanique, qu'il devint membre de la Société royale des sciences, et qu'il fut promu à la chaire de botanique dans le Collége d'anatomie et de chirurgie. Un ordre exprès de Frédéric-le-Grand lui enjoignit de faire des leçons publiques sur la science forestière, et il fut le premier qui réunit en système les connaissances nécessaires pour diriger cette partie importante de l'administration publique. Il mourut le 5 octobre 1786. Clayton a consacré à sa mémoire un genre de plantes (*Gleditsia*) de la famille des légumineuses, renfermant plusieurs espèces arborescentes, de l'une desquelles (*Gleditsia triacanthos*) un très-bel individu orne et ombrage son tombeau. Les nombreux ouvrages de ce botaniste infatigable sont écrits avec clarté, mais la plupart trop prolixes. Gleditsch a voulu épuiser les sujets qu'il traitait, ce qui lui a donné les défauts qu'on reproche à presque tous ses compatriotes. On peut toutefois l'excuser par la nécessité dans laquelle il se trouvait d'insister sur les objets même les plus simples, en voyant l'autorité négliger à un point étrange ses avis en économie administrative, quoiqu'ils fussent fondés sur une longue expérience et une parfaite connaissance des choses. Willdenow et Usteri ont écrit sa vie (Zurich, 1790, in-8°.).

Catalogus plantarum, tam rariorum, quàm vulgarium, quæ in horto domini de Ziethen, Trebnizii coluntur, et in vicinis locis spontè nascuntur. Leipzick, 1736, in-8°.

Consideratio epicriseos Sigesbekianæ in Linnei systema plantarum sexuale et methodum botanicam huic superstructam, viro celeberrimo Christ. Wolfio, veritatum restauratori et cujuscunque scientiarum promotori, communicata. Berlin, 1740, in-8°.

Gleditsch réfuta fort bien tous les argumens de Siegesbeck, et jusqu'aux assertions qui méritaient le moins qu'on s'y arrêtât, celle, par exemple, que la fécondation chez les plantes serait contraire à la morale. Il montra la nécessité de ne point négliger l'étude des organes les plus délicats, même lorsque le secours du microscope est indispensable. Il développa très-bien aussi les avantages de la nomenclature linnéenne. Mais on doit avouer qu'il ne fut pas heureux en cherchant à justifier le système sexuel du défaut qu'on lui reprochait de n'être pas naturel, car il se contenta de dire que la méthode de Rivinus encourait le même reproche. Ce fut à un subterfuge non moins maladroit qu'il eut recours pour expliquer comment il se fait que les plantes dioïques portent quelquefois des graines, quoiqu'éloignées des individus mâles par de grandes distances; il n'eut rien de mieux à dire, que de soutenir qu'on ne pouvait pas considérer ces corps reproductifs comme des graines parfaites. Au reste, cet ouvrage lui fit autant d'honneur que la réponse indécente et faible de son adversaire fit de tort à ce dernier.

Dissertatio de methodo botanicâ dubio et fallaci virtutum in plantis indice. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Lucubratiuncula de fuco subgloboso sessili et molli, in Marchiâ electorali Viadrinâ et ejus viciniis reperiundo. Berlin, 1744, in-4°.

Methodus fungorum exhibens genera, species et varietates, cum charactere, differentiâ specificâ, synonymis, solo, loco et observationibus. Berlin, 1753, in-8°.

Ouvrage peu important, orné de six planches gravées sur cuivre. Gleditsch, marchant sur les traces de Micheli, voulut étendre le système sexuel jusqu'aux champignons.

Abhandlung von Vertilgung der Zugheuschrecken, und den eigentlichen Huelfsmitteln, die sich auf eine richtige Erkenntnifs dieser Thiere gruenden. Berlin, 1754, in-8°.

Anweisung zum Receptschreiben. Berlin, 1757, in-8°. - *Ibid.* 1761, in-8°.

Systema plantarum à staminum situ, secundum classes, ordines et genere, cum characteribus essentialibus. Berlin, 1764, in-8°.

On doit à Gleditsch une classification des plantes établie uniquement sur la position des étamines et des anthères. Elle se compose de quatre grandes classes, les *thalamostémones*, les *calycostémones*, les *pétalostémones* et les *stylostémones*, suivant que les étamines sont insérées sur le réceptacle, le calice, la corolle ou le pistil. Les subdivisions sont tirées du nombre des anthères, ainsi que de la fleur et du fruit.

Vermischte physikalisch-botanisch-œkonomische Abhandlungen. Halle, 1765, 1766, 1767, 3 vol. in-8°.

Recueil de mémoires dont la plupart avaient été insérés dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, en extrait et en totalité, et traduits par divers auteurs soit en allemand soit en latin.

Anleitung zu einer vernunftmaessigen Erkenntniss der rohen Arzneymittel. Berlin, 1767, in-8°.

Vermischte Bemerkungen aus der Arzneywissenschaft, Kraeuterlehre und OEkonomie. Léipzick, 1768, in-8°.

Betrachtung ueber die Beschaffenheit des Bienenstandes in der Mark Brandenburg. Riga et Mietau, 1769, in-8°.

Excellent traité sur l'éducation des abeilles, dans lequel on distingue surtout l'énumération des plantes sur lesquelles ces insectes aiment à butiner.

Alphabetisches Verzeichniss der gewoehnlichen Arzneygewaechse, ihrer Theile und rohen Produkte, welche in den groessten Apotheken Teutschlands gefunden werden. Berlin, 1769, in-8°.

Pflanzenverzeichniss zum Nutzen und Vergnuegen der Lust- und Baumgaertner und aller Liebhaber von fremden und einheimischen Baeumen, Straeuchen und Staudengewaechse. Berlin, 1773, in-8°.

Histoire alphabétique de 1134 plantes, dont Gleditsch donne la description détaillée.

Systematische Einleitung in die neuere aus ihren eigenthuemlichen physikalisch-œkonomischen Gruenden hergeleitete Forstwissenschaft. Berlin, tome I, 1774; II, 1775, in-8°. - *Ibid.* 1775, in-8°.

Vollstuendige theoretisch-praktische Geschichte uller in der Arzney, Haushaltung und ihren verschiedenen Nahrungszweigen nuetzlich befundenen Pflanzen, nach historisch-philosophischen Gruenden. Berlin, 1777, in-8°.

Einleitung in die Wissenschaft der rohen und einfachen Arzneymittel; nach physischen, chemischen und medicinisch-praktischen Gruende. Berlin, tome I, 1778; tome II, pl. I, 1779; pl. II, 1781, in-8°.

Physikalisch-œkonomische Betrachtung ueber den Heideboden in der Mark Brandenburg, dessen Erzeugung, Zerstoehrung und Entbloessung des darunter stehenden Flugsandes, nebst einigen darauf gegruendeten Gedanken, einen dergleichen Flugsand durch Wiederherstellung einer natuerlichen Erd-und Rasedecke fest oder stehend zu machen. Berlin et Léipzick, 1782, in-8°.

Naturgeschichte der vorzueglich nutzbarsten einheimischen Pflanzen. Elbing, 1786, in-8°.
Avec 13 planches.

Abhandlungen ueber eine seltne Art des Knochenbruchs bey dem Rindvieh, und ueber das Norwegische Beinbruchgras. Berlin, 1787, in-8°.
Publié par C.-A. Gerhard, conseiller intime des finances à Berlin, et beau-fils de l'auteur.

Botanica medica, oder Lehre von den vorzueglich wirksamen einheimischen Arzneygewaechsen. Berlin, 1788-1789, 2 vol. in-8°.
Publié par F.-G.-A. Luders, médecin à Havelberg, ancien disciple de Gleditsch. On ne saurait déterminer quelle part appartient au célèbre botaniste dans cet ouvrage, d'ailleurs peu intéressant.

Vier Abhandlungen, das praktische Forstwesen betreffend. Berlin, 1788, in-8°.
Publié par C.-A. Gerhard.

Vermischte œkonomische und botanische Abhandlungen. Berlin, 1789, 3 vol. in-8°.
Publié par C.-A. Gerhard.

On doit à Gleditsch la seconde édition de la Philosophie botanique de Linné (Berlin, 1779, in-8°.), et une traduction allemande du Traité latin de Brugmans sur les mauvaises herbes (Berlin, 1785, in-8°.). Il est auteur de la préface de l'ouvrage intitulé : *Die Pflanzen Teutschlands nach ihrer Gelehrten geschichte*, et publié par la Société d'histoire naturelle de Berlin (Léipzick, 1782). Il a inséré, dans les Actes de cette compagnie, un certain nombre de mémoires parmi lesquels on distingue celui qui traite de l'histoire des fougères indigènes. Quelques autres se trouvent aussi dans les *Beschaeftigungen naturforschender Freunde.* Mais la plupart de ces opuscules détachés font partie des Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin. C'est dans ce vaste recueil qu'il a publié des observations sur la véritable ostéocolle de la Marche de Brandebourg (1744), des conjectures sur l'usage des corps diaphanes de Micheli dans les champignons (1744), des expériences concernant la génération des champignons (1749), l'histoire d'un essaim prodigieux de fourmis qui ressemblait à une aurore boréale (1749), des essais sur la fécondation artificielle du dattier (1749), l'exposition de son système de classification des plantes, fondé sur la situation et la connexion des étamines (1749), ses observations sur la nécessité de séparer la pneumonanthe des autres gentianes, et d'en faire un genre à part (1751), ses réflexions sur les troupes de sauterelles d'Orient qui ont ravagé la Marche de Brandebourg (1752), des instructions nécessaires pour la connaissance de diverses plantes indigènes, dont l'usage peut servir à épargner les chênes, et l'emploi des matières étrangères dans le tannage des cuirs (1754), des observations pour servir à l'histoire de la nielle des blés (1755), des remarques sur quelques indices de ressemblance qui se trouvent entre les corps du règne animal et ceux du règne végétal (1757, 1758), des éclaircissemens historiques et physiques sur diverses plantes qui ont été prises pour le véritable ægalethron de Pline (1759), l'histoire de plusieurs cas de prolification (1761), des recherches sur l'hypociste des anciens (1764), des expériences sur la fécondation artificielle des truites et des saumons (1764), d'autres sur l'accroissement et la diminution du mouvement extérieur par lequel les plantes s'écartent de leur direction perpendiculaire, suivant la diverse température de l'air (1765), des éclaircissemens sur l'ancienne histoire fabuleuse de la plante de Norwège qu'on nomme *gramen ossifragum Simon Pauli* (1781), une notice relative à l'histoire naturelle du camphrier hors de

sa patrie, et particulièrement dans le nord de l'Allemagne (1784), une autre sur la mandragore (1788), etc. (A.-J.-L. JOURDAN)

GLEICHEN (FRÉDÉRIC-GUILLAUME de), célèbre naturaliste allemand, naquit à Bayreuth, le 14 janvier 1717. Après avoir été pendant quelque temps page à la cour du prince de la Tour-et-Taxis, à Francfort, il entra dans l'école des cadets à Dresde, où il resta deux années, au bout desquelles, un duel, dans lequel il se trouva impliqué, le mit dans la nécessité de quitter la Saxe. Il revint donc dans sa patrie en 1734, obtint une commission d'enseigne dans le contingent de Bayreuth que l'on organisait précisément à cette époque, et remplit ses devoirs militaires de manière à avancer rapidement jusqu'au grade de lieutenant-colonel. En 1741, il reçut du margrave, près duquel il occupait plusieurs charges, la mission d'aller féliciter Frédéric II, en Silésie, sur la victoire de Molwitz, et d'entamer en même temps, avec ce prince, des négociations sur divers objets. Gleichen, alors parvenu au rang de major, saisit avec avidité cette occasion de faire la campagne de 1741, en qualité de volontaire, sous les ordres du roi de Prusse, dont il mérita bientôt la bienveillance par son courage et son activité. En 1748, sa grand' mère maternelle lui légua des biens considérables, sous la seule condition d'adopter le nom de sa famille, qui était *Russworm*. Comblé alors des faveurs de la fortune, Gleichen voulut goûter les jouissances de la liberté, et donna, en 1756, sa démission, qui lui fut accordée. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1783, il se livra entièrement aux sciences, dont la vie de courtisan l'avait éloigné jusqu'alors, et prit un tel goût pour l'histoire naturelle, que, malgré son âge avancé, il ne craignit pas d'apprendre le dessin, dont il avait reconnu qu'un naturaliste ne saurait se passer. Passionné surtout pour les observations microscopiques, il ne tarda pas à laisser bien en arrière de lui tous ceux qui s'étaient livrés à des travaux de ce genre. En même temps il cultivait la chimie et l'économie générale, dans laquelle il avait des vues très-vastes et très-solides.

On lui doit entr'autres l'invention d'une espèce de toile imperméable. Il est l'auteur d'une hypothèse cosmologique qui a joui de quelque faveur. Suivant lui, la terre n'était dans l'origine qu'un globe d'eau, et ce sont les corps organisés qui ont donné naissance à tous les solides qu'elle présente aujourd'hui. L'action des rayons solaires sur la surface de cette boule d'eau appela les animalcules infusoires à la vie. Ces êtres, après leur mort, produisirent la terre élémentaire, qui permit à des animaux plus composés de prendre naissance. Cette série d'opérations dura un temps incalculable, et les substances solides, à

mesure qu'elles se formaient, se trouvaient refoulées par la rotation de la terre autour de son axe. La fermentation s'établit enfin dans cette masse, il se développa de la chaleur, et il se forma de l'air, qui, soulevant certains points de la surface de la terre, les fit paraître hors de l'eau sous la forme d'îles. Les animaux marins continuent encore aujourd'hui de solidifier l'eau, et une époque arrivera où la terre ne contiendra plus une seule goutte de ce liquide; alors elle éprouvera la fusion ignée, et sera parvenue à son plus haut degré de perfection. Cette hypothèse est ingénieuse, mais rien de plus : nous ne pouvons nous arrêter ici à déduire les argumens qui militent contre elle. Les ouvrages de Gleichen sont :

Das Neueste aus dem Reiche der Pflanzen, oder mikroscopische Vorstellungen und Beobachtungen der geheimen Zeugungstheile der Pflanzen in ihren Bluethen, und der in derselben befindlichen Insekten, nebst einigen Versuchen von dem Keime, und einem Anhange vermischter Beobachtungen. Nuremberg, 1762-1763, 2 vol. in-fol. - *Ibid.* 1790, in-fol. -Trad. en français par J.-F. Isenflamm, Nuremberg, 1770, in-fol.

Cet ouvrage est orné de 51 planches enluminées. Les trois éditions portent des titres différens. La seconde est enrichie d'une préface de Casimir-Christophe Schmiedel. Gleichen se montre l'un des plus zélés partisans de la doctrine des sexes dans les plantes. Il prouve que le stigmate et le style ne sont pas creux, en sorte que le pollen ne peut pas s'insinuer matériellement dans l'ovaire, circonstance fort importante pour la théorie de la génération.

Geschichte der gemeinen Stubenfliege. Nuremberg, 1764, in-4°. - *Ibid.* 1790, in-4°. - Trad. en français par J.-F. Isenflamm, Nuremberg, 1766, in-fol; *Ibid.* 1790, in-fol.

Excellente monographie de la mouche domestique dans tous ses états. Cet ouvrage est accompagné de 4 planches en couleur.

Versuch einer Geschichte der Blattlaeuse und Blattlausfresser Ulmbaums. Nuremberg, 1770, in-4°. - *Ibid.* 1787, in-4°.

Avec 4 planches coloriées.

Auserlesene mikroscopische Entdeckungen bey den Pflanzen, Blumen und Bluethen, Insekten und andern Merkwuerdigkeiten. Nuremberg, 1777, in-4°.

Avec 83 planches coloriées.

Abhandlung ueber die Saamen-und Infusionsthierchen, und ueber die Erzeugung, nebst mikroscopischen Beobachtungen des Saamens der Thieren und verschiedener Infusionen. Nuremberg, 1778, in-4°.

Avec 33 planches coloriées.

Abhandlung von Sonnenmikroscop, mit dessen im Neuesten aus dem Reiche der Pflanzen, und auch in dem dritten funfzig der Ledermuellerischen mikroscopischen Ergoetzungen bekannt gemachten Universalmikroscop vereinigt, und womit sowohl in verfinsterten als hellen Zimmer, und unter freyem Himmel Beobachtungen zu machen. Nuremberg, 1781, in-4°.

Von Entstehung, Bildung, Umbildung und Bestimmung des Erdkoerpers, aus dem Archiv der Natur und Physik. Dessau, 1782, in-8°.

C'est dans cet ouvrage que Gleichen a exposé sa théorie cosmologique.

On a du même auteur un assez grand nombre de Mémoires dans les *Fraenkische Sammlungen*, les *Neueste Mannigfaltigkeiten*, les *Beschaeftigungen naturforschender Freunde*, et les Actes de l'Académie d'Er-

ford. Les cinq premières planches des Aménités microscopiques de Martin-Frobenius Ledermueller, sont de son invention. (A.-J.-L. JOURDAN)

GLISCENTI (Fabius), médecin du dix-septième siècle, né à Vestone, près de Brescia, prit ses degrés en philosophie et en médecine à Pavie, et vint ensuite exercer l'art de guérir à Venise, où il mourut vers l'an 1620. Il a laissé, en latin et en italien, plusieurs ouvrages de philosophie et de morale, dont on peut voir les titres dans Ghilini et Allacci. On lui doit aussi un traité intitulé :

Discorsi morali contro il dispiacer del morire, e molto corioso trattato della pietra de' filosofi. Venise, 1609, in-4°. - Trad. en latin par Laurent Strauss, Giessen, 1671, in-8°. (z.)

GLISSON (François), célèbre anatomiste anglais, vint au monde à Rampisham, dans le comté de Dorset, en 1597. Elevé au Collége de Cambridge, il prit le titre de maître ès-arts à Oxford, en 1627, s'appliqua ensuite à l'étude de la médecine, et se fit recevoir docteur à Cambridge, où il remplit une chaire pendant quarante ans. En 1655, il fut admis dans le Collége des médecins de Londres, qui le nomma, quatre ans après, professeur d'anatomie. Au commencemeut de la guerre civile, il se retira à Colchester, qu'il habitait pendaut le mémorable siége par les troupes parlementaires, eu 1648. Après la reddition de cette ville, il se rendit à Londres, où il fut l'un des premiers membres de l'association qui forma, quelques années après, le noyau de la Société royale. Il y mourut en 1677.

Le nom de Glisson occupe une place honorable dans l'histoire de la médecine, parce que c'est à ce médecin que sont dus les premiers élémens de la doctrine physiologique admise aujourd'hui. Au lieu de n'avoir égard qu'aux mouvemensseuls, comme le faisaient les iatro-mathématiciens, et même, jusqu'à un certain point, les animistes, il rattacha les phénomènes de la vie à tous ceux, de quelque nature qu'ils soient, qui se passent dans la nature, et s'efforça de les ramener tous à un principe commun. A cet effet, il admit que la matière est douée primitivement de forces qui lui sont inhérentes, et qu'en particulier les corps vivans possèdent dans tous leurs organes une force radicale qui, mise en jeu par des stimulans, soit intérieurs, soit extérieurs, donne lieu à tous les phénomènes vitaux; il alla même jusqu'à dire que c'est au moyen des communications de cette force, à laquelle il imposa le nom d'*irritabilité*, qu'on peut expliquer les sympathies. Sprengel s'étonne de ce qu'aucun de ses successeurs immédiats ne put concevoir cette théorie dans toute son étendue, et en faire une application convenable. Mais on aurait lieu d'être surpris que le contraire fût

arrivé, car si le germe de la théorie actuelle de l'irritabilité se trouve réellement dans les ouvrages de Glisson, il y est noyé dans un tel fatras d'argumentations et de subtilités scolastiques, qu'on a peine à l'y découvrir, lorsqu'on n'est pas familiarisé avec la méthode rebutante et l'insupportable prolixité des aristotéliciens. Il faut une patience à toute épreuve pour lire ses ouvrages, qui contiennent cependant quelques faits intéressans, mais perdus au milieu d'un bavardage inutile, présentés sans ordre, et tellement confondus avec des assertions gratuites, des hypothèses hasardées, qu'on a souvent beaucoup de peine à démêler le vrai d'avec le faux. Le nom de Glisson est attaché au tissu cellulaire qui entoure les vaisseaux dans l'intérieur du foie, et qu'on appelle *capsule de Glisson*, parce qu'on lui en attribue la découverte, que lui-même s'arrogeait; mais cet honneur ne lui appartient pas : Morgagni a fait voir que Walaeus avait déjà connu la capsule du système vasculaire hépatique. Du reste, Glisson paraît avoir peu disséqué de cadavres humains, et avoir étudié l'anatomie principalement sur les animaux; c'est ce qui explique pourquoi il admet l'existence des conduits hépato-cystiques, et pourquoi aussi il suppose le péritoine percé; on sait que chez beaucoup d'animaux les canaux hépato-cystiques, si rares chez l'homme, entrent dans le plan de leur organisation, et que, chez certains poissons, la cavité du péritoine communique avec l'extérieur du corps; contre l'ordinaire des membranes séreuses. Nous avons de Glisson les ouvrages suivans :

Tractatus de rachitide, seu morbo puerili rikets dicto. Londres, 1650, in-8°. - *Ibid.* 1660, in-12. - Leyde, 1672, in-8°. - La Haye, 1682, in-12. - Trad. en anglais par Philippe Armin, Londres, 1657, in-8°.

Glisson a été aidé par G. Bate et A. Regemorter, dans la rédaction de cet ouvrage, dont les matériaux avaient été fournis non - seulement par lui et ses deux collaborateurs, mais encore par T. Scheaf, J. Wright, N. Paget, J. Goddard, et E. Freuch. Ce livre nous apprend que trente ans environ avant sa publication la maladie connue sous le nom vulgaire de *rickets*, et qui est notre rachitisme, s'était montrée dans les comtés de Somerset et de Dorset. Rien n'est plus ridicule que la théorie donnée par Glisson de l'origine de cette maladie, qu'il fait dépendre du défaut ou de la torpeur des esprits innés dans la partie affectée, par suite de la flaccidité, du défaut de ton ou d'irritabilité des nerfs. Les symptômes sont assez bien décrits, et le traitement indiqué n'est pas aussi mauvais qu'on devrait s'y attendre d'après une aussi bizarre étiologie.

Anatomia hepatis, cui præmittuntur quædam ad rem anatomicam universè spectantia, et ad calcem operis subjiciuntur nonnulla de lymphæ ductibus nuper repertis. Londres, 1654, in-8°. - Amsterdam, 1659, in-12. - *Ibid.* 1665, in-12. - La Haye, 1681, in-12.

C'est cet ouvrage qui a fondé la réputation de Glisson; mais personne n'aurait aujourd'hui le courage d'en achever la lecture. On conçoit même à peine que, quelque fécond que soit un auteur, il puisse jamais atteindre au pareil degré de prolixité. Le court mémoire de M. Mappes nous en apprend bien plus sur le foie, que l'immense traité de Glisson.

Tractatus de naturâ substantiæ energeticâ, seu de vitâ naturæ, ejusque tribus primis facultatibus. Londres, 1672, in-4°.

On trouve dans ce traité le germe de la doctrine que Leibnitz a si bien développée depuis, que Kant a mise dans le plus grand jour, et qui sert de base aujourd'hui au système connu en Allemagne sous le nom de *philosophie naturelle* ou *naturalisme*. Glisson combat l'idée d'un principe différent de la matière, et qui soit la source de son activité ; il s'attache à démontrer qu'en cette seule qualité, et comme telle, la matière est douée de forces particulières qui suffisent pour expliquer la plupart des effets de la nature.

Tractatus de ventriculo et intestinis, cui præmittitur alius de partibus continentibus in genere, et in specie de iis abdominis. Londres, 1676, in-4°. - Amsterdam, 1677, in-12.

Cet ouvrage est moins verbeux que le traité du foie. C'est là que Glisson a fait mention de l'irritabilité.

Les Œuvres de cet anatomiste ont été réunies sous le titre d'*Opera omnia medico-anatomica* (Leyde, 1691, 3 vol. in-12. - *Ibid.* 1711, in-12).

(A.-J.-L. JOURDAN)

GMELIN (EBERHARD), né à Tubingue le 1er mai 1751, et médecin à Heilbronn, s'est montré grand partisan du magnétisme animal, objet constant de ses recherches, et sur lequel roule presque tout ce qui est sorti de sa plume :

Ueber thierischen Magnetismus, in einen Brief an Herrn geheimen Rath Hoffmann in Mainz. Tubingue, 1787, in-8°.

Neue Untersuchungen ueber den thierischen Magnetismus. Tubingue, 1789, in-8°.

Materialien fuer die Anthropologie. Tubingue, 1791-1793, 2 vol. in-8°. (Z.)

GMELIN (JEAN-FRÉDÉRIC), né à Tubingue le 8 août 1748, était fils de Philippe-Frédéric Gmelin. Livré de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, il se forma principalement à l'école de son père, et prit le grade de docteur en 1769. Aussitôt après, il entreprit un voyage en Hollande, passa près de deux années dans cette contrée, la quitta pour aller en Angleterre, repassa dans les Pays-Bas, prit ensuite la route de Vienne, et ne revint dans sa patrie qu'en 1771, après une absence de trois années. Sa principale occupation, à son retour, fut de donner des leçons d'histoire naturelle et de botanique, et sa réputation qui commençait à s'établir lui valut d'être admis parmi les membres de l'Académie des Curieux de la nature. En 1775, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine. Trois ans après, il fut appelé avec le même titre à Gœttingue, où il devint professeur ordinaire en 1778, et mourut le 1er novembre 1804. Durant les trente années de sa carrière académique, il s'est fait connaître par de nombreux ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances et l'étendue de son érudition, mais qui ne donnent pas une idée aussi favorable de sa sagacité et de son jugement. Les plus importans sont des compilations historiques ou lexicographiques.

Rede ueber die Frage : Warum schoepft der Mensch Athem. Tubingue, 1767, in-4°.

Irritabilitas vegetabilium in singulis plantarum partibus explorata, ulterioribus experimentis confirmata. Tubingue, 1768, in-4°.

Onomatologia botanica completa, oder vollstaendiges botaniches Woerterbuch, nach der Lehrart des Ritters von Linne abgefasst. Francfort et Léipzick, 1771-1777, 9 vol. in-8°.

Il faut joindre à cet ouvrage le suivant :

Lateinisches und teutsches Register ueber alle neun Theile der Onomatologiæ botanicæ. Francfort et Léipzick, 1778, in-8°.

C'est sans contredit le plus complet de tous les vocabulaires de botanique; on ne le connaît pas assez chez nous. Gmelin n'a rédigé en entier que les huit derniers volumes; tous les articles contenus dans le premier ne sont pas de lui.

Enumeratio stirpium agro Tubingensi indigenarum. Tubingue, 1772, in-8°.

Dissertatio : An adstringentia et roborantia strictè sic dicta ferreo principio suam debeant efficaciam? Tubingue, 1773, in-4°.

Abhandlung von den giftigen Pflanzen, so in Teutschland wild wachsen. Ulm, 1775, in-8°. - Gœttingue, 1804, in-8°.

Programma de alcalibus et præcipitationibus chemicis ope eorum factis. Gœttingue, 1775, in-4°.

Allgemeine Geschichte der Gifte. Léipzick, tome I, 1776; II, III, 1777, in-8°.

Abhandlung von den Arten des Unkrauts und dessen Benutzung, nebst einer Zugabe von Ausrottung desselben. Lubeck, 1779, in-8°.

Einleitung in die Chimie, zum Gebrauch der Universitaeten. Nuremberg, 1780, in-8°.

Einleitung in die Mineralogie, zum Gebrauch akademischer Vorlesungen. Nuremberg, 1780, in-8°.

Einleitung in die Pharmacie. Nuremberg, 1781, in-8°.

Beytraege zur Geschichte des teutschen Bergbaues, vornehmlich aus den mittlern und spaetern Jahrhunderten unserer Zeitrechnung. Halle, 1783, in-8°.

Ueber die neueren Entdeckungen und deren Anwendung auf Arzneykunst, in Briefen an einen Arzt. Berlin, 1784, in-8°. - *Ibid.* 1793, in-8°.

La seconde édition fut publiée à l'insu de l'auteur. Elle ne diffère pas de la première.

Dissertatio de tingendo, per nitri acidum sive nudum sive terrâ aut metallo saturatum, acido. Erford, 1785, in-4°.

Grundsaetze der technischen Chemie. Halle, 1786, in-8°. - *Ibid.* 1795 - 1796, 2 vol. in-8°.

Chemische Grundsaetze der Probir-und Schmelzkunst. Halle, 1786, in-8°.

Abhandlung ueber die Warmtrockniss. Léipzick, 1777, in-8°.

Anhang dazu, bestehend in Aktenstuecken, die Trockniss am Harze betreffend, und Auszuegen aus denselbigen. Léipzick, 1787, in-8°.

Grundriss der allgemeinen Chemie, zum Gebrauch bey Vorlesungen. Gœttingue, 1789, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1804, in-8°.

Grunsdriss der Mineralogie. Gœttingue, 1790, in-8°.

Anhang zu James Bruce Reisen in das Innere von Afrika nach Abyssinien an die Quellen des Nils; aus dem Englischen uebersetzt von E.-W. Kuehn, und herausgegeben von J.-M. Hassencamp (Rinteln et Léipzick, 1791, in-8°.), *welcher Berichtigungen und Zusaetze aus der Naturgeschichte enthaelt.* Gœttingue, 1791, in-8°.

Grundriss der Pharmacie, zum Gebrauch bey seinen Vorlesungen. Gœttingue, 1792, in-8°.

Programma de aëris vitiosi exploratione. Gœttingue, 1794, in-4°.
Chemische Grundsaetze der Gewerbkunde. Hanovre, 1795, in-4°.
Apparatus medicaminum tam simplicium quam compositorum, in praxeos adjuventum consideratus. Gœttingue, tome I, 1795; II, 1796, in-8°.

Cet ouvrage traite des minéraux, et fait suite à celui de Murray, qui porte le même titre, mais dans lequel il n'est question que des végétaux. Gmelin est resté fort loin du modèle qu'il s'était efforcé de suivre.

Goettingisches Journal der Naturwissenschaften. Gœttingue, 1797-1798, 4 cahiers in-8°.
Geschichte der Chemie. Gœttingue, 1797-1799, 3 vol. in-8°.

Cette volumineuse compilation est un riche trésor de faits et de documens bibliographiques; mais il s'en faut bien qu'elle corresponde à son titre, et qu'on y trouve une véritable histoire de la chimie, travail qui reste encore tout entier à faire, malgré les ébauches de Bergman, de Wiegleb et de Gmelin.

Beytrag zu den Nachrichten von dem ersten Ursprung der pneumatischen Chemie. Gœttingue, 1789, in-8°.

Gmelin a traduit en allemand l'Art d'observer par J. Sennebier (Nuremberg, 1776, in-8°.), les Observations minéralogiques d'Emenegild Pini sur les mines de fer de l'île d'Elbe (Halle, 1780, in-8°.), et l'Histoire de la peste d'Alep par Alexandre Russell (Gœttingue, 1797-1798, 2 vol. in-8°.). On lui doit la treizième et dernière édition du *Systema naturæ* de Linné (Leipzick, tome I, 1788; II, p. I, II, III, 1789: p. IV, 1790; p. V, VI, VII, tom. II, p. I, II, tom. III, 1791-1793, in-8°.), dont les douze volumes sont distribués en trois tomes, un pour chaque règne, et qui est terminée par des tables alphabétiques polyglottes des noms triviaux et systématiques. Nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ici le jugement du plus grand naturaliste du siècle, M. Cuvier, sur cet ouvrage. « Il est exécuté sans discernement : c'est une compilation informe, inutile au professeur, et plus propre à égarer l'élève qu'à l'éclairer et à l'instruire. En effet, sous prétexte de donner une synonymie complète, le rédacteur entasse, au hasard, tous les noms qu'il trouve dans les divers auteurs, sans s'apercevoir que tel animal, telle plante, tel minéral ont été nommés différemment par divers naturalistes, tandis que souvent la même dénomination a été donnée à des objets différens. Cette double erreur, dont le travail de Gmelin offre des milliers d'exemples, prouve que cet écrivain trop fécond n'avait que des connaissances superficielles, et n'étudiait point le livre de la nature. » Ailleurs M. Cuvier dit : « Son travail, tout indigeste et denué de critique et de connaissance des choses, est cependant nécessaire, comme la seule table un peu complète de ce qui a été fait jusque vers 1790. » Gmelin a publié aussi la cinquième (Berlin et Stettin, 1785, in-8°.), la sixième (Berlin et Stettin, 1790, in-8°.), et la septième éditions de la *Materia medica* de Loesecke (Berlin et Stettin, 1800, in-8°.), la troisième (Gœttingue, 1782, in-8°.), et la quatrième (Gœttingue, 1790, in-8°.) des *Anfangsgruende der Naturgeschichte* d'Erxleben. Il a inséré une foule d'articles dans la plupart des recueils périodiques qui existaient de son temps; nous citerons seulement ici un essai touchant l'influence de l'histoire naturelle sur l'économie domestique, dans le *Magazin fuer Aerzte*; des recherches minéralogiques sur quelques contrées volcaniques situées le long du Rhin, dans le *Naturforscher*, et divers articles sur les alliages du fer et du zinc, du plomb et du cobalt, du plomb et du cuivre, dans les *chemische Annalen* de Crell, etc. (A.-J.-L. J.)

GMELIN (Jean-Georges), si célèbre comme botaniste, et surtout comme voyageur, naquit à Tubingue, le 12 août 1709.

Il était fils d'un pharmacien habile de cette ville, qui lui fit suivre les cours de l'Université dès l'âge de quatorze ans, et qui ne négligea rien pour lui inspirer le goût de la physique et de l'histoire naturelle. Gmelin étudia la médecine sous Cammerer, et l'anatomie sous Duvernoy et Mauchard : ce dernier lui fit défendre sa dissertation si connue sur l'ophthalmoxyse. Le titre de docteur lui fut accordé en 1727. Cette même année, jaloux de suivre la fortune de ses maîtres Duvernoy et Bilfinger, qui s'étaient rendus en Russie, il partit de Tubingue, et s'embarqua pour Saint-Pétersbourg, où, par le don volontaire d'une belle collection de minéraux du Wurtemberg, il se concilia les bonnes grâces de Laurent Blumentrost, président de l'Académie, qui lui procura toutes sortes de facilités pour ses études, et lui fit même obtenir un traitement à la cour, quoiqu'il n'eût aucune fonction à remplir. Gmelin eut dans cette capitale l'occasion de disséquer un éléphant avec Duvernoy, et de se perfectionner dans l'anatomie, pour l'étude de laquelle les sages dispositions de Pierre-le-Grand offraient plus d'avantages qu'on n'en pouvait avoir dans la petite ville de Tubingue. Au bout de trois ans, satisfait des connaissances qu'il avait acquises, il se proposait de retourner en Allemagne; mais les promesses de Blumentrost le retinrent, et, en 1730, il obtint une chaire de chimie et d'histoire naturelle, qu'il remplit avec autant de zèle que de talent. A l'expiration de son engagement, qui ne devait durer que trois ans, il s'offrit pour faire partie de l'expédition que l'impératrice Anne voulait envoyer dans la Sibérie et au Kamtschatka. Sa proposition fut acceptée : on lui adjoignit Gérard-Frédéric Muller, comme historien, et Louis Delisle de la Croyère, comme astronome; la caravane se composait en outre de six élèves, deux peintres, deux chasseurs, deux mineurs, quatre arpenteurs, douze soldats, un caporal et un tambour.

Gmelin et ses compagnons partirent avec leur troupe le 19 août 1733, et voyagèrent d'abord à pied jusqu'au village de Wuschnei-Wolotschock, où ils s'embarquèrent sur la Twerza, pour aller gagner le Wolga, qu'ils suivirent jusqu'à Casan. Ils s'arrêtèrent quelque temps dans cette ville, entrèrent en Sibérie à la fin de décembre, et arrivèrent à Tobolsk, capitale de la contrée, le 30 janvier 1734. Au retour du printemps, ils remontèrent l'Irtisch, pour pénétrer dans le pays des Kalmouques, et observèrent, avec le plus grand soin, les pays situés sur la rive orientale de ce fleuve. Mais la crainte d'être maltraités par les Kosaques Kirgisses ne leur permit pas d'explorer de même la rive occidentale. Ils dirigèrent ainsi leur course du côté du levant, vers l'Oby et le Tom, qui sont séparés de l'Irtisch par des steppes presqu'inhabitées aujourd'hui, mais où l'on trouve

éparses des ruines de monumens qui attestent le séjour d'un peuple plus civilisé, et où la nature déploye une vigueur extraordinaire dans toutes ses productions. Comme l'hiver approchait, ils dirigèrent leur course vers le Jéniséi, et passèrent, à Jenisseisk, la saison des froids, qui sont si épouvantables dans ces durs climats que l'air même y semble gelé, et que les oiseaux tombent comme morts. En 1735, dès que le printemps dissipa un peu les frimas, les voyageurs se rendirent à Krassnojar, et tournant toujours du côté de l'est, parvinrent à Irkutzk, et traversèrent le lac Baïkal, encore gelé, pour aller gagner Selengisk, à deux mille lieues de Saint-Pétersbourg. L'été fut employé à parcourir les bords du lac et les frontières de la Chine, autour de Kiachta, d'où ils gagnèrent Nerschinsk, la ville la plus reculée de l'empire russe dans ces contrées lointaines, et allèrent visiter les mines d'argent d'Ostrog dans le pays des Tongouses. Comme les conventions faites entre la Chine et la Russie ne leur permettaient pas de pénétrer plus avant dans l'est, ils tournèrent vers le sud, et après des fatigues inouies dans un désert où l'eau et le bois leur manquaient, ils arrivèrent enfin à Udinzk, vers la fin de l'automne, et allèrent aussitôt à Irkutzk, pour y passer l'hiver. Au printemps de 1736, ils se remirent en route, parcoururent à pied les pays qui les séparaient de la Léna, descendirent ce fleuve, et atteignirent la ville de Jakutzk après de grandes fatigues. Ce fut là qu'ils perdirent presque tous les fruits de leurs pénibles recherches par l'effet d'un incendie qui dévora la maison de Gmelin en son absence. Après ce malheur, les autorités du pays leur donnèrent l'assurance qu'on ne pourrait pas leur fournir cette année le blé dont ils avaient besoin pour passer au Kamtschatka. Craignant donc de périr de faim dans cette terre inhospitalière, Gmelin et ses compagnons résolurent de parcourir les bords de la Léna pour réparer autant que possible la perte que le feu leur avait fait éprouver, et vinrent passer l'hiver au couvent de Kirensk. Les mêmes obstacles se reproduisirent l'été suivant, de sorte qu'ils furent obligés de se rendre à Jenisseisk, après avoir visité les pays arrosés par l'Angara et le Tongus. Ce fut en cet endroit que vint les rejoindre l'infatigable Georges-Guillaume Steller, qui les quitta bientôt pour s'enfoncer dans les affreuses solitudes du Kamtschatka. Les autres voyageurs descendirent le Jénisei jusqu'à Mangasei, où ils trouvèrent toutes les rues couvertes de neige le 17 juin, mais où aussi ils virent, quelques jours après, la végétation faire des progrès dont la rapidité eut lieu de les surprendre. Vers la fin de la belle saison, ils revinrent à Jenisseisk, se reposèrent quelque temps dans cette ville, et partirent pour Krassnojar, où Gmelin fut quitté par Muller, dont la santé chancelante exigeait du repos. Lui-

même écrivit à Saint-Pétersbourg pour solliciter la permission de revenir, et en attendant la réponse de la cour, il parcourut les steppes de la Tartarie qui l'entouraient de tous côtés. En 1740, au printemps, il se rendit à Tasewskoi, suivit pendant quelque temps le cours du fleuve Mana, et revint à Krassnojar, où il trouva une lettre de l'Académie, qui lui permettait de se rapprocher peu à peu de la capitale. En conséquence, il se remit en route, visita les mines de cuivre et d'argent de Chastach et de Coschack, et arriva au mois d'octobre à Tomsk, où il passa tout l'hiver. L'année suivante, il dirigea sa marche sur Tara, delà sur Tjumen, et après une excursion à Tobolsk, où ses affaires l'avaient appelé, il se rendit à Turinsk, résolu d'attendre en cet endroit le retour du printemps. Dès que les grands froids furent passés, il gagna la forteresse de Tetsch, et traversant le pays des Baschkirs, arriva sur les bords du Jaik et du Kysyl. Au mois d'août, il atteignit Catharinenbourg, visita les mines de cuivre de Neiw et de Byny, ainsi que celles de fer de Tur, et vers le commencement d'octobre il revint à Turinsk. Ayant alors parcouru la Sibérie dans tous les sens, et, croyant avoir bien rempli les intentions du gouvernement russe, il quitta cette ville pour se rendre, par Werchoturia, à Solikamsk, capitale de la Permie, d'où il prit directement la route de Saint-Pétersbourg. Il y arriva en 1743, au mois de février, après une absence de neuf années et demie.

Nulle expédition, celle d'Egypte exceptée, n'a rendu d'aussi importans services aux sciences que celle de Gmelin, et il fallait toute sa patience, tout son courage, pour triompher pendant si long-temps des obstacles de mille espèces qui naissaient, pour ainsi dire, à chaque instant sous ses pas. Pendant trois ans il s'occupa sans relâche à mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il avait recueillis; mais, enfin, le désir bien naturel de revoir sa patrie lui fit solliciter un congé, que le président de l'Académie lui accorda en 1747, sous la condition expresse de revenir en Russie au bout d'une année. Gmelin s'empressa de se rendre à Tubingue, où il fut reçu avec les plus grandes marques d'estime. A l'expiration de son congé, il était sur le point de retourner en Russie, lorsque l'Université lui offrit, en 1749, la chaire de professeur de botanique et de chimie que la mort de Bacmeister laissait vacante. Il accepta cette place, dont sa constitution épuisée par le travail et les fatigues ne lui permit pas de jouir long-temps. Une mort prématurée termina sa carrière le 20 mai 1755, avant qu'il eût pu mettre en ordre toutes ses observations et toutes ses notes. Linné lui a dédié un genre de plantes (*Gmelina*) de la famille des pyrénacées. Nous devons à son infatigable activité les ouvrages suivans :

Dissertatio sistens examen acidularum Deinacensium atque spiritûs vitrioli volatilis ejusdemque phlegmatis per reagentia. Tubingue, 1727, in-4°.

Flora Sibirica, sive historia plantarum Siberiæ. Saint-Pétersbourg, tome I, 1747; II, 1749; III, 1768; IV, 1770, in-4°.

Les deux derniers volumes ont été publiés par Samuel-Théophile Gmelin. On compte 50 planches dans le premier, 98 dans le second, 67 dans le troisième, et 83 dans le quatrième. Les plantes sont classées d'après la méthode de Royen. Gmelin a placé en tête une longue préface dans laquelle il esquisse rapidement la géographie physique et l'histoire naturelle de la Sibérie, et trace d'une manière sommaire le plan de son voyage.

Leben Herrn Georg Wilhelm Steller's gewesenen Adjuncti der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften zu St.-Petersburg, worinnen die bisher bekannt gemachten Nachrichten von desselben Reisen-Entdeckungen und Tode, theils widerlegt, theils ergaenzet und verbessert werden. Francfort, 1748, in-8°.

Sermo academica de novorum vegetabilium post creationem divinam exortu. Adduntur Programma ad Panegyr. hanc invitator. et propter materiæ nexum D.-A.-J. Camerarii de sexu plantarum epistola. Tubingue, 1750, in-8°. - Trad. en français par Keralio, et inséré dans sa collection de différens morceaux sur l'histoire du nord.

Reisen durch Sibirien, von dem Jahr 1733 bis 1743. Gœttingue, 1751 - 1752, 4 vol. in-8°. - Trad. en hollandais par Elverfelt, Harlem, 1752 - 1757, 4 vol. in-8°. - en français, mais avec des abréviations et des altérations par Keralio, Paris, 1767, 2 vol. in-8°.

On trouve un autre extrait de cet ouvrage dans l'histoire générale des voyages de Prevost. Ce dernier donne les cartes et les figures de l'original, qui manquent dans l'imitation de Keralio. Quoique la relation originale soit surchargée de longueurs et de minuties, on regrette qu'elle n'ait pas été traduite en notre langue; on aurait pu aisément faire disparaître les détails insignifians et ennuyeux qui refroidissent l'intérêt.

Dissertatio de rhabarbaro officinarum. Tubingue, 1752, in-4°.

Dissertatio de febre miliari. Tubingue, 1752, in-4°.

Dissertatio de coffee. Tubingue, 1752, in-4°.

Programma diluens quæstionem, quomodo balsama, unguenta et linimenta in humanum agant corpus. Tubingue, 1753, in-4°.

Dissertatio quâ novum febrium acutarum specificum Anglicanum proponitur. Tubingue, 1753, in-4°.

Cette thèse est du répondant T.-B. Faber.

Dissertatio de tactu pulsûs, certo in morbis criterio. Tubingue, 1753, in-4°.

Dissertatio de viis urinæ ordinariis et extraordinariis. Tubingue, 1753, in-4°.

Dissertatio singulare anthropogeniæ specimen exhibens. Tubingue, 1752, in-4°.

Cette thèse est du répondant L.-H. Ricke.

Dissertatio de innocuo et egregio corticis peruviani in febribus intermittentibus usu. Tubingue, 1754, in-4°.

Le répondant G.-C. Helcer est l'auteur de cette thèse.

Gmelin a inséré divers Mémoires dans les Commentaires de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg, le *Commercium litterarium* de Nuremberg, les Ephémérides des Curieux de la nature, et les *Petersburg. Anmerkungen zu den Zeitungen.* On en remarque entr'autres un sur les ossemens du mammout, et un second sur l'augmentation de poids qu'acquièrent certains corps lorsqu'on les calcine.

(A.-J.-L. J.)

GMELIN (Philippe Frédéric), frère du célèbre voyageur Jean-Georges Gmelin, vint au monde à Tubingue en 1721. Dès l'âge de quinze ans il se mit sur les bancs de la Faculté de médecine, et au bout de quelques années, il entreprit un voyage en Hollande et en Angleterre. Ce fut seulement en 1744 qu'il revint à Tubingue. Nommé, en 1750, professeur extraordinaire de médecine, il ne tarda pas à obtenir le titre de médecin pensionné de la ville, et, en 1755, l'Université lui accorda la chaire de botanique et de chimie que la mort de son frère venait de laisser vacante. A cette occasion, il prit le grade de docteur, dont il n'était point encore revêtu. La mort termina sa carrière le 9 mai 1768. Il a laissé les ouvrages suivans :

Dissertatio de lumbrico terete in ductu pancreatico reperto. Tubingue, 1738, in-4°.

Dissertatio de hypopyo. Tubingue, 1742, in-4°.

Cette dissertation est de Mauchard, sous la présidence de qui Gmelin la soutint, de même que la précédente.

Dissertatio de specifico antidoto novo, adversùs effectus morsûs rabidi canis, febres malignas, pesti proximas, et exanthematicas varius, inflammatorias, singultui junctas, manias et melancholias. Tubingue, 1750, in-4°.

Oratio de imperio animæ in nervos involuntario. Tubingue, 1750, in-4°.

Inséré aussi dans les *Novæ amœnitates litterariæ* de H.-G. Clemm.

Programma de singulari quodum ossis petrosi humani fœtûs foramino, occasione fœtûs bicipitis nuperrimè dissecti observato. Tubingue, 1752, in-4°. -Trad. en allemand, Tubingue, 1753, in-8°.

Dissertatio de botanicæ et chimiæ ad medicam applicatæ praxim illustriis quibusdam exemplis. Tubingue, 1755, in-4°.

Oratio de necessitate docendæ in academiis botanices et chemiæ. Tubingue, 1755, in-4°.

Programma de vinculo historiæ naturalis cum botanicâ et medicinâ. Tubingue, 1755, in-4°.

Dissertatio de vitro antimonii cerato. Tubingue, 1756, in-4°.

Programma de stellis marinis. Tubingue, 1758, in-4°.

Dissertatio de tincturis antimonii minùs usitutis, utcunque saluberrimis. Tubingue, 1759, in-4°.

Otia botanica, quibus in usum prælectionum academicarum definitionibus et observationibus illustratum reddidit prodromum floræ Leydensis Adriani Van Royen. Tubingue, 1760, in-4°.

Gesammelte Nachrichten von dem Reutlinger Gesundbrunnen. Tubingue, 1761, in-8°.

Dissertatio de cholelithis humanis. Tubingue, 1763, in-4°.

Dissertatio de probato tutoque usu interno vitrioli ferrei factitii adversùs hæmorrhagias spontaneas largiores. Tubingue, 1763, in-4°.

Dissertatio sistens fasciculum plantarum patriæ urbi vicinarum, spontè crescentium cultarumque, cum usu eorum plebeio. Tubingue, 1764, in-4°.

Dissertatio sistens theoriam solutionis chemicæ. Tubingue, 1765, in-4°.

Dissertatio de materiâ toxicorum hominis vegetabilium simplicium in medicamentum convertandâ. Tubinguc, 1765, in-4°.

Dissertatio de sero lactis Hoffmanniano. Tubingue, 1765, in-4°.

Gmelin a pris une part très-active à l'*Onomatologia medica completa*, ou *Medicinisches Lexicon* publié par Haller (Ulm, Francfort et Léipzick, tome I, 1754; II, 1755, in-8°.), et au *Thesaurus rei herbariæ hortensisque universalis*, recueil de planches dont Knorr commença la

pnblication à Nuremberg, en 1750, et dans lequel notre auteur a rédigé le texte. On trouve aussi trois discours latins de sa façon, sur les plantes dont il est parlé dans la Bible, snr les premiers vêtemens de l'homme, et sur les années climactériques, dans les *Novæ amœnitates litterariæ* de Clemm. Enfin, il a inséré des articles dans les Transactions philosophiqnes, ainsi que dans la Bibliothèque raisonnée, et rendu compte d'un grand nombre d'onvrages de médecine dans les *Berichten von gelehrten Sachen* de Tubingne. (A.-J.-L. J.)

GMELIN (Samuel-Théophile), fils de Jean-Conrad Gmelin, naquit à Tubingue le 23 juin 1743. Il fit ses études médicales dans cette ville, et après y avoir pris le grade de docteur en 1763, alla les terminer en Hollande. Comme il était passionné pour l'histoire naturelle, la conformité de goût le lia bientôt avec Pallas, qui se trouvait alors à Leyde. Il forma aussi le projet de passer aux Indes, mais ses ressources n'étant pas suffisantes, il fut contraint, en attendant des secours de sa famille, de s'établir dans la petite ville de la Brille, où il employa son temps à recueillir et examiner les plantes qui croissent au sein de la mer. Il se rendit ensuite à Paris, d'où il retourna bientôt après à Tubingue. Après un séjour de courte durée dans cette ville, il se rendit à Saint-Pétersbourg, en 1766, pour y professer la botanique. L'année suivante, Catherine II ayant résolu, à l'occasion du passage de Vénus sur le Soleil, de faire voyager des savans dans diverses parties de son empire, Gmelin fut désigné avec Guldenstaedt pour aller examiner le gouvernement d'Astracan. Il partit donc au mois de juin 1768, employa toute l'année suivante à parcourir la rive occidentale du Don, et passa l'hiver à Astracan. En 1770 et 1771 il visita les provinces de la Perse situées au sud et au sud-ouest de la mer Caspienne, et, en 1773, il revint à Astracan, d'où il partit pour examiner le cours du Volga; en 1773, il se trouvait sur les côtes orientales de la mer Caspienne, où il reçut l'ordre de repasser en Russie. Il n'était plus qu'à trois journées de Kislar, place frontière, sur le Terek, lorsqu'Usmey, khân des Khaïtakes, le fit arrêter, et le plongea dans un cachot, exigeant trente mille roubles pour sa rançon. L'impératrice n'attendit pas que l'Académie intervînt en sa faveur, et ordonna qu'on prît les armes pour le rendre à la liberté. Mais Gmelin, incapable de supporter la rigueur de sa captivité et les traitemens barbares que le khân lui avait fait endurer, tomba malade, et mourut le 27 juillet 1774, à Achmetkent dans le Caucase. Tous ses compagnons furent aussitôt remis en liberté; le khân leur permit d'emporter son corps, qu'ils ne purent transporter jusqu'à Kislar, et qui fut enterré près du village de Kajadent. Les ouvrages de Gmelin sont :

Dissertatio de analepticis quibusdam nobilioribus è cinnamomo, aniso stellato et asâ fœtidâ. Tubingue, 1763, in-4°.

Historia fucorum. Saint-Pétersbourg, 1768, in-4°.
Cet ouvrage, orné de trente-trois planches, est fort incomplet aujourd'hui. C'est le premier qu'on ait publié sur les varecs.
Reisen durch Russland, zu Untersuchung der drey Naturreiche. St.-Pétersbourg, tome I, 1771; II, III, 1774; IV, 1784, in-4°. -Trad. en russe, St.-Pétersbourg, 1771, in-4°.
Cette relation annonce un bon observateur et un homme d'une imagination fort active. Gmelin y traite de l'histoire naturelle de la Russie, et trace même un tableau des révolutions de la Perse depuis la mort de Nadir. On compte 32 planches dans le premier volume, 40 dans le second, 51 dans le troisième et 18 dans le quatrième. Le dernier a été publié par P.-S. Pallas. L'ouvrage a été en partie traduit en français dans l'Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs (La Haye, 1779, 2 vol. in 4°.).
C'est Gmelin qui a publié les deux derniers volumes de la Flore de Sibérie de son oncle Jean-Georges. Il a inséré quatre Mémoires dans la collection de ceux de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg.
GMELIN (*Charles-Chrétien*), médecin de Carlsruhe, a publié :
Flora Badensis alsatica et confinium regionum Cis et Transrhenana plantas à Cacu Bodamico usque ad confluentem Mosellæ et Rheni sponte nascentes exhibens, secundùm systema sexuale. Carlsruhe, 1807, 2 vol. in-8°. (A.-J.-L. J.)

GOCKEL (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), fils aîné du suivant, naquit à Nuremberg, le 4 février 1717. Elevé d'abord dans la maison paternelle, il ne tarda pas à fréquenter les cours de l'Université d'Altdorf, d'où il passa à celle d'Iéna, dont la Faculté de médecine était alors illustrée par Wedel, Teichmeyer, Hilscher et Hamberger. En 1740, il fut reçu docteur à Helmstaedt, sous la présidence de Laurent Heister. Aussitôt après, il fit un petit voyage en Allemagne, vint à Strasbourg pour s'y perfectionner dans l'art des accouchemens, et alla passer quelque temps à Paris. A son retour dans sa patrie, il fut agrégé au Collége des médecins de Nuremberg, et deux ans après, en 1754, il obtint la place de médecin pensionné à Erlangue. Il n'a publié que deux dissertations :

Dissertatio de hydrope et quartanâ per corticem peruvianam curatas. Helmstaedt. Helmstaedt, 1739, in-4°.
Dissertatio de ossium tumoribus. Helmstaedt, 1740, in-4°. (J.)

GOCKEL (CHRÉTIEN-LOUIS), de Tonna, près de Gotha, dans la Saxe, vint au monde le 31 décembre 1662. Après avoir terminé le cours de ses humanités dans le gymnase de sa ville natale, il se rendit à Iéna, résolu d'y étudier la médecine sous les auspices du célèbre Wedel. Le doctorat lui fut conféré en 1685. La recommandation de Volkamer lui fit alors obtenir la place de médecin pensionné à Hersbruck, qui le mit dans la nécessité de se faire agréger au Collége des médecins de Nuremberg. Ayant acquis beaucoup de réputation dans cet emploi, il gagna la confiance de plusieurs petits princes de l'empire germanique, qui le décorèrent de leurs faibles hochets,

et en 1696, il fut admis parmi les membres de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Alexippe*. En 1706, il accepta la place de médecin du duc de Bade, qu'il accompagna dans ses voyages en Allemagne et en Italie. A Rome, le pape Clément XI le consulta sur l'état de sa santé, et se trouva bien des conseils qu'il lui donna. En 1722, il passa au service du duc de Wurtemberg; onze ans après, il se rendit à la cour de Bayreuth, et le 23 août 1736, il termina sa carrière à Nuremberg. On ne connaît de lui que diverses observations insérées dans le recueil de l'Académie des Curieux de la nature, et les trois opuscules académiques suivans :

Dissertatio de convulsione ad praxin clinicam accomodatâ. Iéna, 1683, in-4°.
Dissertatio de purgantibus. Iéna, 1684, in-4°.
Dissertatio de hydrope. Iéna, 1685, in-4°. (J.)

GOCKEL (Christophe-Louis), fils de Chrétien-Louis Gockel, naquit en 1689, à Hersbruck, étudia la médecine à Tubingue et à Iéna, et au retour d'un voyage en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, s'établit à Nuremberg, où il devint médecin de l'hôpital de la ville. L'Académie des Curieux de la nature l'admit dans son sein, en 1715, sous le nom de *Philostorgius*. Il a fourni quelques observations au recueil de cette compagnie, et publié l'opuscule suivant, qui est sa thèse de réception :

Dissertatio de serpentariâ Virginianâ. Iéna, 1710, in-4°. (J.)

GOCKEL (Eberhard), né à Ulm, en 1636, pratiqua d'abord à Giengen, et accepta ensuite la place de médecin du duc de Wurtemberg. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Alector*. Ses ouvrages, fort estimés au dix-septième siècle, mais que personne ne lit plus aujourd'hui, ont puissamment contribué, avec ceux de Screta et de Lentilius, à répandre la doctrine chémiatrique en Allemagne. Le nombre en est assez considérable :

Fidus Achates, oder Frauen-und Kinderbuechlein. Ulm, 1665, in-8°.
Politisch-historisch-und medicinische Betrachtung des Zorns, und deren daraus entstehenden Krankheiten. Halle, 1668, in-8°. - *Ibid.* 1667, in-8°.
Epitome theoriæ practicæ de odontalgiâ, oder Bericht von dem Zahnweh. Nordlingen, 1668, in-8°.
Enchiridion medico-practicum de peste, ejusque origine, causis, signis et antidotis, partim ex probatissimorum medicorum libris, partim ex observationibus propriis concinnatum. Vienne, 1669, in-8°. - *Ibid.* 1682, in-8°.
Le traité suivant se trouve à la suite de celui-ci.
De venenis, eorumque causis et antidotis, lib. II.
Von den wuetenden Hundesbissen. Augsbourg, 1679, in-8°.

Consiliorum et observationum medicinalium decades IV. Vienne, 1682, in-8°.

Curieuse Beschreibung des a. 1694, 1695 *und* 1696, *durch das Silberglaett versuessten sauren Weins, und der davon entstandenen neuen und vormals unerhoerten Weinkrankheiten.* Ulm, 1697, in-8°.

Kurze und curieuse Beschreibung des Gockelhahns und des sogenannten Hahnen-oder Basilisken-Eyes. Ulm, 1697, in-8°.

Bericht von dem Beschreyen und Bezaubern, auch denen daraus entstandenen Krankheiten. Leipzick, 1699, in-8°. - Trad. en latin, Francfort, 1717, in-8°.

Gallicinium medico-practicum, sive consiliorum, observationum et curationum medicinalium novarum centuriæ duæ cum dimidiâ. Ulm, 1702, in-4°. - *Ibid.* 1722, in-4°. (o.)

GOCLENIUS (Rodolphe), fils d'un professeur de logique à l'Université de Marbourg, naquit à Wittemberg, en 1572. Ce fut à Marbourg qu'il fit ses études médicales, et qu'il obtint les honneurs du doctorat, en 1601. Sept ans après, l'Université lui confia une chaire de physique, à laquelle il joignit, en 1612, celle de mathématiques, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 2 mars 1621. Fécond polygraphe, et zélateur ardent de Paracelse, il a rempli ses écrits d'assertions qui annoncent, sinon une insigne fausseté, du moins une crédulité puérile et un enthousiasme aveugle, qui ne sauraient jamais s'accorder avec la froide raison, ni même avec le simple bon sens.

Aphorismi chiromantici. Nuremberg, 1597, in-8°.

Uranoscopia, chiroscopia, metoposcopia, ophthalmoscopia. Marbourg, 1603, in-8°. - Francfort, 1608, in-12.

Physiologia crepitûs ventris; item risûs et ridiculi, et elogium nihili. Francfort, 1607, in-12.

Inséré dans le tome Ier de l'*Amphitheatrum* de Gaspard Dornau. Becmann attribue cette facétie au père de Goclenius; nous ne partageons pas son opinion, parce que Goclenius père n'avait nullement l'esprit tourné à la plaisanterie.

De peste, febrisque pestilentialis causis, subjecto, differentiis, signis. Marbourg, 1607, in-12.

De vitâ prorogandâ, id est animi et corporis vigore conservandô et salubriter producendo. Francfort et Mayence, 1608, in-12.

Tractatus de magneticâ curatione vulnerum, citrà ullum dolorem et remedii applicationem. Marbourg, 1608, in-8°. - *Ibid.* 1609, in-12. - Francfort, 1613, in-12. - Nuremberg, 1662, in-4°.

Cet ouvrage, dans lequel Goclenius se montre si grand partisan des amulettes et des talismans, fut attaqué avec vigueur par le jésuite Jean Roberti.

Tractatus de portentosis, luxuriosis et monstrosis nostri sæculi conviviis. Marbourg, 1609, in-12.

Enchiridium remediorum facilè parabilium. Francfort, 1610, in-8°.

Synarthrosis magnetica opposita infaustæ anatomiæ Johannis Roberti, jesuitæ, pro defensione tractatûs de magneticâ vulnerum curatione. Marbourg, 1617, in-8°.

Lœmographia et quid in specie in peste Marpurgensi anno 1611 *evenerit.* Francfort, 1613, in-8°.

Ouvrage remarquable sur la peste.

Morosophia Roberti jesuitæ, in refutatione Synarthroseos Gocleniance. Francfort, 1619, in-8°.

Acroteleuticon astrologicum. Marbourg, 1618, in-4°.

Assertio medicinæ universalis adversùs universalem vulgò jactatam. Francfort, 1620, in-4°.

Tractatus physicus et medicus de sanorum diætâ. Francfort, 1621, in-8°. - *Ibid.* 1645, in-8°.

Chiromantia et physiognomica specialis cum experimentis memorabilibus. Marbourg, 1621, in-8°. - Hambourg, 1661, in-8°.

Mirabilium naturæ liber, seu defensio magneticæ curationis vulnerum. Francfort, 1625, in-8°. - *Ibid.* 1643, in-8°. (J.)

GODDARD (Jonathan), médecin et chimiste anglais, naquit à Greenwich, vers 1617. Envoyé par ses parens, à l'âge de quinze ans, au Collége d'Oxford, il s'y appliqua pendant cinq ans à l'étude de la médecine, dont il fut reçu docteur, en 1742, à Cambridge. Le Collége des médecins de Londres l'admit au nombre de ses membres en 1646, et lui confia, l'année suivante, la commission d'enseigner l'anatomie. Ayant été nommé médecin en chef de l'armée anglaise, il accompagna Cromwell en cette qualité, d'abord en Irlande, puis en Écosse, et revint à Londres en 1651, après la fameuse bataille de Worcester. La même année il fut fait principal du Collége de Merton, et agrégé, comme docteur en médecine, à l'Université d'Oxford, dont Cromwell était chancelier. Lorsque le protecteur retourna en Ecosse, l'année suivante, afin de réunir ce royaume à l'Angleterre, il nomma Goddard et quatre autres ses délégués pour accorder toutes les concessions et dispenses qui rendaient son consentement nécessaire. Après la dissolution du long parlement, en 1652, Goddard représenta l'Université à la nouvelle assemblée parlementaire, et, la même année, il fut investi du titre de conseiller-d'état. A la rentrée de Charles II, ce médecin distingué paya de son crédit et de tous ses honneurs la considération dont il avait joui auprès de Cromwel; la place de principal du Collége de Merton fut donnée à un autre, en remplacement, non pas de lui, dont l'acte ne parle même pas, mais de son prédécesseur immédiat, ce qui semblait regarder comme non avenus tous les événemens arrivés tandis que le protecteur tenait les rênes de l'état. Mais il ne fut pas au pouvoir du nouveau gouvernement de lui enlever la considération dont il jouissait à cause des services qu'il avait rendus à la Société royale. Goddard se mit à faire des cours de médecine au Collége de Gresham, où il avait été nommé professeur en 1655, et après avoir publié les ouvrages dont nous allons faire connaître les titres, il termina sa carrière le 24 mars 1674. L'évêque de Salisbury, Ward, assure qu'il fut le premier anglais qui construisit des télescopes; on sait que l'invention de cet

utile instrument est attribuée par les uns à Zacharie Jansen, Johannides ou Johanssohn, de Middelbourg, par les autres, à Jean Lippersein ou Lipperhey, de la même ville.

A discourse concerning physic and the many abuses there of by the apotecaries. Londres, 1668, in-8°.

A discourse setting forth the unhappy condition of the practice of physic in London. Londres, 1669, in-4°.

The colledge of physicians vindicated. Londres, 1676, in-4°.

Arcana Goddardiana; à la fin de la seconde édition de la *Pharmacopœia Bateana* (Londres, 1681, in-8°.).

Goddard a inséré quelques articles dans les Transactions philosophiques. (A.-J.-L. J.)

GODIN (Nicolas), qui vivait au commencement du seizième siècle, paraît être né dans la ville d'Arras, dont il était médecin ordinaire. On lui doit une traduction française de la chirurgie pratique de Jean de Vigo (Paris, 1531, in-8°.-Lyon, 1537, in-8°.), et un petit traité, en latin, sur la chirurgie militaire, que Jean Blondel, de Lille, a traduit en français (Gand, 1553, in-12.-Anvers, 1558, in-8°.). Ce traité ne renferme presque rien de bon, et l'auteur y suit pas à pas les traces de Galien. Sa pratique était fort mauvaise. Il se plaint amèrement des empiriques de son temps, et de l'impudence qu'ils affichaient. (o.)

GODOY (Jean-Guttierrez de), docteur en philosophie et en médecine de l'Université d'Alcala de Henarès, et professeur en théologie, exerça pendant plusieurs années la médecine à Jaen, puis à Madrid, où il fut appelé pour être médecin de la cour. Les ouvrages que nous connaissons de lui, sont :

Quæstio medica non vulgaris, an possibile sit rabientium urinis canes parvos generari.

Quæstio medica practica de ministrandá aquá nive refrigeratá ægroto die expurgationis.

Disputationes philosophicæ et medicæ super libros Aristotelis, de memoriá et reminiscentiá.

Ces trois opuscules ont été publiés, réunis ensemble (Jaen, 1629, in-4°.).

Tres discursos para probar que estan obligadas à criar à sus hijos a los pechos todàs las madres, quando tienen buena salud, fuerzas, buen temperamento, buena leche y suficiente para alimentarlos. Jaen, 1629, in-4°.

Advertentias y preceptos generales, con los quales pueden facilmente los medicos tasar qualesquier recetas de las boticas. Jaen, 1632, in-4°. (B. et L.)

GOEBEL (Jean), de Zwickau, florissait vers la fin du seizième siècle. Il était médecin de l'électeur de Saxe. On connaît de lui l'ouvrage suivant :

De aquis thermalibus apud Hermunduros sitis propè Annabergam et Wolckensteinium, libri duo. Annaberg, 1675, in-12.–Trad. en allemand, Dresde, 1756, in-12. (o.)

GOEBEL (Severin), né le 25 juin 1530, à Kœnigsberg, fut un des premiers élèves inscrits sur les registres de l'Université nouvellement établie dans cette ville. En 1553, il se rendit à Wittemberg, où quatre ans après il reçut le bonnet de docteur, le même jour que le fils de Luther. L'année suivante, il fut appelé à la cour du landgrave de Hesse, qu'il quitta en 1561, pour passer à celle du marquis de Brandebourg. Après la mort de ce prince, il devint médecin du prince de Saxe-Cobourg, puis de la ville de Dantzick, puis enfin du duc de Prusse. Ce fut alors qu'il obtint, en 1583, une place de professeur ordinaire à l'Université de Kœnigsberg, où il termina sa carrière, le 5 janvier 1612. Leuckfeld a publié une lettre de lui à Martin Chemnitz, dans son *Historia Heshusiana.* Il est aussi auteur de quelques opuscules, dont Arnold a donné les titres. Son petit traité sur le succin a paru non-seulement à part, mais encore dans le livre *De fossilibus* de Conrad Gesner, et dans les *Acta borussica.* (o.)

GOEBEL (Severin), fils du précédent, né en 1569, le 14 janvier, à Kœnigsberg, fit ses études tant dans cette ville qu'à Léipzick et à Padoue, où il fut reçu docteur en médecine en 1596. L'année suivante, il obtint le titre de médecin du duc de Prusse, et en 1603, une chaire ordinaire de médecine, à laquelle le mauvais état de sa santé l'obligea à renoncer au bout de dix ans. Il mourut le 9 avril 1627, sans avoir écrit autre chose qu'une insignifiante dissertation sur le cerveau et ses parties. (o.)

GOECKEL (Philippe-Gaspard), fils d'un jurisconsulte de Nuremberg, vint au monde en cette ville le 31 août 1720. Il étudia successivement à Iéna et à Helmstaedt. Après avoir pris le doctorat dans cette dernière Université, sous la présidence de Heister, il fit plusieurs voyages, au retour desquels il s'établit dans sa ville natale, fut admis parmi les membres du Collége de médecine, fit des cours d'anatomie et de chirurgie, obtint, en 1752, la place de médecin de la garnison, et mourut le 4 février 1759, laissant :

Dissertatio de novâ methodo sexuali plantarum Linnæi. Helmstaedt, 1741, in-4°.

Angenehmer und nuetzlicher Zeitvertreib, mit Betrachtung curiœser Vorstellungen allerhand kriechender, fliegender und schwimmender auf dem Land und Wasser sich befindender und naehrender Thiere, sowohl nach ihrer Gestalt und aeusserlichen Beschaffenheit, als auch

nach der accuratest davon verfertigten Structur ihrer Scelete; nebst einer deutlichen so physikalisch und anatomisch, besonders aber astrologisch und mechanischen Beschreibung derselben nach der Natur gezeichnet, gemalet und in Kupfer gestochen. Nuremberg, 1748, in-fol.

Goeckel n'a contribué à la partie descriptive de cet ouvrage que jusqu'à la lettre E, et aux tables que jusqu'aux poissons. (J.)

GOEDART (Jean), naturaliste et peintre hollandais, né en 1620 et mort en 1668, s'occupa particulièrement des insectes. Le premier il observa et décrivit les métamorphoses de ces animaux, dont cependant Mouffet avait déjà parlé. Ses descriptions n'embrassent encore que l'habitude générale du corps, et donnent peu de détails. Goedart n'avait pas le talent nécessaire pour bien apprécier un phénomène, ni pour en suivre tous les détails et toutes les variations : aussi s'est-il trompé plus d'une fois, comme par exemple quand il établit que les chenilles produisent quelquefois des mouches au lieu de papillons. Le fait est vrai en lui-même, mais le naturaliste hollandais n'a pas su en découvrir la cause, que le plus mince écolier connaît aujourd'hui. Ce que son livre renferme de plus remarquable, c'est une collection de cent cinquante planches coloriées, dont les dessins, assez bons, avaient été faits par lui-même. Cet ouvrage parut d'abord en langue hollandaise (Middelbourg (1662), 3 part. in-8°. Il fut aussi traduit en français (Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12); en latin (Middelbourg, 1662-1667, 2 vol. in-8°.); et en anglais, par Martin Lister (York, 1682, in-4°.). La première édition latine renferme un mémoire de Paul Voezaerdt sur l'origine et l'utilité des insectes. Lister en a donné une seconde entièrement refondue, qu'on peut regarder comme un ouvrage nouveau, auquel il a joint quatre nouvelles planches, sans texte explicatif, et une nouvelle édition de l'*Appendix* à son *Historia animalium Angliæ* (Londres, 1685, in-8°.). (A.-J.-L. J.)

GOELICKE (André-Ottomar), et non *Goelike*, comme on écrit quelquefois, né à Nienburg-sur-la-Saal, le 2 février 1671, fit ses humanités dans le Collége de Zerbst. Après avoir passé deux ans auprès des fils du premier médecin de l'électeur de Brandebourg, Krug de Nidda, il se rendit à Francfort-sur-l'Oder, où il étudia la médecine pendant quatre ans. Ce laps de temps écoulé, il prit le doctorat à Halle, et passa de suite en Hollande, où il demeura une année entière, tant à Leyde qu'à Amsterdam. A son retour en Allemagne, il exerça d'abord l'art de guérir à Zerbst, puis fut, en 1709, appelé à Halle comme professeur extraordinaire. En 1713, l'Université de Duisbourg lui accorda le titre de professeur ordinaire. Dans la suite, il obtint une chaire à Francfort-sur-l'Oder, où il

mourut, le 12 juin 1744. Ecrivain infatigable, et grand partisan du stahlianisme, Goelicke a publié un grand nombre d'ouvrages :

Dissertatio de temperamentorum naturâ ac diathesi morbosâ. Halle, 1705, in-4°.

Epistola in quâ refutatur præjudicium medicos omnes romanos olim abjectæ conditionis et servos fuisse. Léipzick, 1705, in-4°.

Goelicke s'efforce d'établir, contre le sentiment à peu près général, que les médecins n'étaient pas tous à Rome de la condition des esclaves, et que les Grecs qui firent tant de bruit dans cette ville, étaient des hommes libres.

Dissertatio quâ ostenditur partum octimestrem vitalem esse et legitimum. Halle, 1708, in-4°.

Dissertatio de damnis purgantium in diathesi phthisico-hydropicâ. Léipzick, 1708, in-4°.

Oratio de mutilo medicinæ corpore resarciendo per chirurgiam et pharmaciam postliminio revocandas. Halle, 1709, in-4°.

Goelicke soutient la prééminence de la médecine sur la chirurgie et la pharmacie. De son temps on n'avait pas encore renoncé à ces ridicules disputes de préséance.

Dissertatio de revellentibus ac derivantibus veterum, eorumque rationali explicatione. Halle, 1709, in-4°.

De requisitis medicinæ professoris. Halle, 1709, in-4°.

Novum artificium curandi procidentiam uteri veram. Halle, 1710, in-4°.

L'auteur recommande une machine élastique en forme de pessaire, composée de fils de fer roulés en spirale.

De veritate practicâ diversionis veterum per revellentia et derivantia earumque operandi ratione mechanicâ. Halle, 1712, in-4°.

Historia anatomiæ nova æquè ac antiqua, seu conspectus plerumque, si non omnium, tam veterum, quam recentiorum, qui è primis artis medicæ originibus usque ad præsentia nostra tempora anatomiam operibus suis illustrarunt. Halle, 1713, in-8°. - Francfort-sur-l'Oder, 1738, in-4°. -Trad. en français par Eydous, avec l'histoire de la chirurgie.

Ouvrage rédigé par ordre chronologique, incomplet sous tous les rapports, et rempli d'inexactitudes, de fautes, qu'on pardonnerait à peine au plus mince bibliographe. On ne doit s'en servir qu'avec beaucoup de défiance, comme de tous les écrits historiques de Goelicke. Celui-ci y a joint une décade d'observations physico-anatomico-chirurgicales.

Historia chirurgiæ antiqua. Halle, 1713, in-8°.

Goelicke énumère les écrivains sur la chirurgie jusqu'à la fin du quinzième siècle, d'après l'ordre des temps où ils ont vécu et des pays qui les ont vu naître.

De optimâ lithotomiam administrandi ratione. Halle, 1713, in-4°.

L'auteur se prononce en faveur du grand appareil.

Hippocrates ab atticismi crimine nuper ipsi imputato absolvitur. Halle, 1713, in-4°.

Cet opuscule est dirigé contre Nicolas-Henri Gundling, qui y répliqua.

De medico cathedrali et clinico diversâque utriusque curandi ratione. Francfort-sur-l'Oder, 1715, in-4°.

De sapientissimâ lege Atheniensium, quâ solemniter sanciverunt neque fœmina, nevè servus medicinam disceret. Halle, 1717, in-4°.

De frequentiâ ægrotandi in sexu sequiori præ virili. Francfort-sur-l'Oder, 1717, in-4°.

Historia medicinæ universalis, quâ celebriorum quorumcumque medicorum qui à primis artis natalibus ad nostra usque tempora inclaruerunt, vitæ, nomina, dogmata singularia, ratiocinia, hypotheses, sectæ, etc., accuratè pertractantur. Halle, périodes I, II, 1717; III, IV, 1718; V, 1719; VI, 1720, 3 vol. in-8°.

Cette histoire va jusqu'au partage de la médecine en trois professions, dans l'école d'Alexandrie. C'est une compilation, un travail très-superficiel, et dans lequel l'auteur ne fait pas toujours preuve d'un jugement bien sain. Il était difficile d'accumuler plus de divagations et de discussions oiseuses sur des objets sans intérêt, comme, par exemple, sur l'état de la médecine avant le déluge de Noë.

Specimina II medicinæ forensis de muliere quæ peperit undecimo mense. Francfort-sur-l'Oder, 1719, in-4°.

Dissertatio de colicâ spasmodicâ. Francfort-sur-l'Oder, 1719, in-4°.

Specimen tertium medicinæ forensis ad Paul. ff. lib. V, tit. IV, l. 3, si quis filium et Ulpian. ff. lib. XXIX, tit. III, 3o, 516, suum heredem. Francfort-sur-l'Oder, 1719, in-4°.

Specimen quintum medicinæ forensis ad art. XXXV, const. crimin. Carol. V et I Digest. lib. XXV, tit. IV, de inspiciendo ventre. Francfort-sur-d'Oder, 1720, in-4°.

Dissertatio de diversione humorum per revulsionem ac derivationem eorumdem. Francfort-sur-l'Oder, 1721, in-4°.

Dissertatio de revellentium ac derivantium genuinâ operandi naturâ. Francfort-sur-l'Oder, 1721, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ corruptâ cum salute ægri in integrum restituendâ. Francfort-sur-l'Oder, 1721, in-4°.

Dissertatio de emansione mensium. Francfort-sur-l'Oder, 1723, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoïdibus turbatis suo ordini restituendis. Francfort-sur-l'Oder, 1723, in-4°.

Introductio in historiam litterariam scriptorum qui medicinam forensem commentariis suis illustrarunt. Francfort-sur-l'Oder, 1723, in-4°. - *Ibid.* 1735, in-4°.

Dissertatio de trichosi. Francfort-sur-l'Oder, 1724, in-4°.

Dissertatio de usu et abusu phlebotomiæ in variolis. Francfort-sur-l'Oder, 1725, in-4°.

Spiritus animalis ex foro medico relegatus. Francfort-sur-l'Oder, 1725, in-4°.

Recueil de trois dissertations, dans lesquelles Goelicke combat l'hypothèse du fluide nerveux, et considère les nerfs comme des cordes tendues et vibrantes. Cet opuscule fut attaqué vivement par Jean-Philippe Burggrav.

Dissertatio de amethodiâ medicâ in genere. Francfort-sur-l'Oder, 1726, in-4°

Dissertatio de sedimento urinarum. Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-4°.

Dissertatio de imposturâ corticis peruviani. Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-4°.

Dissertatio de epilepsiæ consensualis singulari specie. Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-4°.

Dissertatio de cardialgiâ syncopticâ. Francfort-sur-d'Oder, 1728, in-4°.

Dissertatio de corticis chinæchinæ usu noxio licet recto in febribus. Francfort-sur-l'Oder, 1729, in-4°.

Dissertatio de apoplexiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1729, in-4°.

Dissertatio de usu et abusu phlebotomiæ circâ æquinoctia. Francfort-sur-l'Oder, 1730, in-4°.

Dissertatio de lue contagiosá bovillum pecus nunc depopulante. Francfort-sur-l'Oder, 1730, in-4°.

Dissertatio de pulmonum infantis natatu vel subsidentiâ infallibili indicio cum vel vivum vel mortuum esse natum. Francfort-sur-l'Oder, 1730, in-4°.

Spiritus animalis merens exsul justarumque imputationum plenissimè convictus. Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°.

Dissertatio de empyemate. Francfort-sur-l'Oder, 1732, in-4°.

Dissertatio de dystociâ. Francfort-sur-l'Oder, 1732, in-4°.

Observationes aliquot practicæ circà febrem vesicularem. Francfort-sur-l'Oder, 1732, in-4°.

Dissertatio de laude febris falsò suspectâ. Francfort-sur-l'Oder, 1733, in-4°.

Dissertatio de maturatione humorum in morbis. Francfort-sur-l'Oder, 1733, in-4°.

Dissertatio de tendinum adfectibus. Francfort-sur-l'Oder, 1734, in-4°.

Dissertatio de tendinis structurâ et usu. Francfort-sur-l'Oder, 1734, in-4°.

Dissertatio de officio medici circà superstitionem ægrotorum. Francfort-sur-l'Oder, 1734, in-4°.

Dissertatio de morbo ructuoso Hippocratis. Francfort-sur-l'Oder, 1734, in-4°.

Dissertatio de emeticorum usu et abusu in praxi medicâ. Francfort-sur-l'Oder, 1734, in-4°.

Dissertatio de ossium structurâ et usu. Francfort-sur-l'Oder, 1735, in-4°.

Dissertatio de chirurgiæ cum medicinâ conjunctione. Francfort-sur-l'Oder, 1735, in-4°.

Dissertatio de ileo ex herniâ. Francfort-sur-l'Oder, 1735, in-4°.

Introductio in historiam litterariam scriptorum qui institutiones medicinæ seu partem ejus scriptis suis illustrare cordi habuerunt. Francfort-sur-l'Oder, 1735, in-4°.

Institutiones medicinæ secundum principia mechanico-organica reformatæ. Francfort-sur-l'Oder, 1735, in-4°.

Dissertatio de singularibus hepatis humani in statu naturali et præternaturali. Francfort-sur-l'Oder, 1736, in-4°.

Dissertatio de meninge arachnoïdeâ cerebri. Francfort-sur-l'Oder, 1736, in-4°. - II, 1737, in-4°. - III, 1748, in-4°.

Dissertatio de balsamo cacao. Francfort-sur-l'Oder, 1736, in-4°.

Dissertatio de erysipelate. Francfort-sur-l'Oder, 1736, in-4°.

Dissertatio de cacochymiâ plethoræ pedissequâ. Francfort-sur-l'Oder, 1738, in-4°.

Dissertatio de febre lacteâ. Francfort-sur-l'Oder, 1738, in-4°.

Dissertatio de fibræ texturâ, usu et affectionibus, tam secundum quam præter naturam. Francfort-sur-l'Oder, 1738, in-4°.

Dissertatio de ingressu aëris in sanguinem sub respiratione, ejusdemque affectibus. Francfort-sur-l'Oder, 1738, in-4°.

Dissertatio de membranæ texturâ, usu et affectionibus, tam secundum quam præter naturam. Francfort-sur-l'Oder, 1739, in-4°.

Dissertatio de musculorum texturâ, usu et affectionibus, tam secundum quam præter naturam. Francfort-sur-l'Oder, 1739, in-4°.

Dissertatio de onopordo carcinomatis averrunco. Francfort-sur-l'Oder, 1739, in-4°.

Dissertatio de genuino corporis organici motore. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Brevis et succincta historia medica de herniâ femorali. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Dissertatio de purpurâ albâ confluente. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Dissertatio de studio mathematico cum medicinâ conjungendo. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Dissertatio de febre catarrhali petechizante nunc epidemicè grassante. Francfort, 1741, in-4°.

Dissertatio de verâ methodo curandi hæmorrhagias spontaneas. Francfort-sur-l'Oder, 1741, in-4°.

Utrum homo sit machina hydraulica pneumatica, necne. Francfort-sur-d'Oder, 1741, in-4°.

Dissertatio de mesenterii adfectibus. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Dissertatio de consensu et dissensu mechanicorum et organicorum, modoque illos conciliandi. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

An in medico practico fortuna requiratur? Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Goelicke a commencé, en 1736, la publication d'un journal intitulé: *Selecta medica Francofurtensia anatomen practicam, chirurgiam, materiam medicam, universamque medicinam illustrantia.*

(A.-J.-L. J.)

GOEMOERY (David), né à Rosnau, dans le comté de Goemoer, en Hongrie, en 1708, fit ses études à Iéna, et y prit le grade de docteur en médecine. A son retour dans sa patrie, il s'établit dans la ville de Raab, et fut quelque temps après élevé au rang de noble hongrois. L'époque de sa mort n'est pas connue. On lui doit, outre un petit traité sur le traitement de la peste, en langue magyare (Raab, 1739, in-8°.), les opuscules suivans :

Dissertatio de syllogismo. Iéna, 1732, in-4°.

Dissertatio de peripneumoniâ. Iéna, 1733, in-4°.

Praxis medica usui apothecæ manualis pharmaceuticæ accomodata. (Sans lieu ni date d'impression). in-fol. (z.)

GOETTLING (Jean-Frédéric-Auguste), né à Bernbourg, dans le pays d'Halberstadt, le 5 janvier 1755, fut tiré, par les bienfaits du poète Gleim, de l'indigence à laquelle la mort prématurée de son père l'avait réduit, et mis par Wiegleb en état de conduire et de diriger la première pharmacie de Weimar. Il étudia ensuite la médecine à Gœttingue, où il se lia d'amitié avec Lichtenberg. Au retour d'un voyage en Angleterre, il fut nommé, en 1789, professeur extraordinaire de philosophie à l'Université d'Iéna, où il enseigna la chimie et la technologie avec beaucoup de succès. Deux ans après, il obtint le titre de professeur ordinaire, et en 1792, il prit celui de docteur en médecine. Mort le 1er septembre 1809, il a laissé un grand nombre d'ouvrages de chimie et de pharmacie, outre les mémoires dont il a enrichi plusieurs journaux scientifiques allemands :

Einleitung in die pharmaceutische Chymie fuer Lernende. Altenbourg, 1770, in-8°.

Almanach fuer Scheidekuenstler und Apotheker auf die Jahre 1780 *bis* 1796. Weimar, 1779-1795, 17 vol. in-16.
Continué depuis jusqu'en 1809.
Vollstaendiges Register ueber den Almanach, oder Taschenbuch fuer Scheidekuenstler der Jahre 1780-1785. Weimar, 1785, in-16. – *Der Jahre* 1786-1791, Weimar, 1791, in-16.
Chemische Versuche ueber eine verbesserte Methode den Salmiak zu bereiten. Weimar, 1782, in-8°.
Praktische Vortheile und Verbesserungen verschiedener pharmaceutisch-chemischer Operationen fuer Apotheker. Weimar, 1783, in-8°. – *Ibid.* 1789, in-8°. – 2e recueil, *Ibid.* 1801, in-8°.
Beschreibung verschiedener Blasemaschinen zum Loethen, Schmelzen, Glasblasen, und dergleichen, auch vermittelst selbiger mit dephlogistisirter Luft zu schmelzen. Erfort, 1784, in-4°.
Tabelle ueber die Lehre von den Salzen und ihrer mittelsalzartigen Verbindungen. Weimar, 1784, in-fol.
Vollstaendiges chemisches Probierkabinet, zum Handgebrauche fuer Scheidekuenstler, Aerzte, Mineralogen, Metallurgen, Technologen, Fabrikanten, OEkonomen und Naturliebhaber. Iéna, 1790, in-8°.
Anweisung zum Gebrauch seines vollstaendigen chemischen Probierkabinet. Iéna, 1790, in 8°.
Versuch einer physischen Chemie, fuer Iugendlehrer beym Unterricht, wie auch Gebrauchsanleitung der Sammlung chemischer Praeparate, zu unterhaltenden und nuetzlichen Versuchen. Iéna, 1792, in-8°.
Aufklaerungen der Arzneywissenschaft, aus den neuesten Entdeckungen der Physik, Chemie und andern Huelfswissenschaften. Weimar, 1793-1794, 3 cahiers in-8°.
Publié avec C.-G. Hufeland.
Beytrag zur Berichtigung der antiphlogistischen Chemie, auf Versuche gegruendet. Weimar, 1794-1798, in-8°.
Anfangsgruende der Probierkunst, mit Cramer's Erfahrungen verbunden. Weimar, 1794, in-8°.
Chemische Bemerkungen ueber das phosphorsaure Quecksilber, und Herrn Dr. Hahnemann's schwarzen Quecksilberkalch. Iéna, 1795, in-8°.
Technologisches Handbuch fuer Kuenstler, Fabrikanten und Metallurgen; auf das Jahr 1786. Gœttingue, 1786, in-16.
Systematische Uebersicht der Manufakture-und Fabrikkunde. Iéna, 1797, in-8°.
Handbuch der theoretischen und praktischen Chemie. Iéna, 1799-1800, 3 vol. in-8°.
Praktische Anweisung zur pruefenden und zerlegenden Chemie. Iéna, 1802, in-8°.
Der physisch-chemische Hausfreund. Iéna, 1801-1807, 3 vol. in-8°.
Physisch-chemische Encyclopaedie. Iéna, 1805-1807, 3 vol. in-8°.
(J.)

GOETZ (François-Ignace), né le 26 décembre 1728, près de Colmar, à Guebersweir, mourut à Paris, le 28 juin 1813. Il s'est principalement fait remarquer par son zèle pour l'inoculation, et la haine aveugle qu'il portait à la vaccine. Cette aversion, qui tirait peut-être sa source de motifs purement personnels, lui inspira l'idée de traduire en notre langue (Paris, 1807, in-8°.) les ouvrages anglais de Rowley, Snoseley et Squirrel, dans lesquels sont accumulées les calomnies les plus

atroces contre l'admirable et précieuse découverte de Jenner. On a de lui, en outre :

Traité complet de la petit-vérole et de l'inoculation. Paris, 1790, in-12.
De l'inutilité et des dangers de la vaccine, prouvés par les faits. Paris, an XI, in-8°. (z.)

GOETZ (Georges), médecin de Nuremberg, né dans cette ville, le 11 octobre 1703, fut reçu docteur à Altdorf, en 1726, et se fixa ensuite dans sa patrie, après avoir fait un voyage en Hollande. Il est mort le 24 mars 1746, laissant :

Dissertatio de polyposis concretionibus, variorum in pectore morborum causis. Altdorf, 1746, in-4°.
Joh. Jackson enchiridion medicum. Nuremberg, 1739, in-12.
Variorum cel. medicorum observationes, quibus multi N. T. loci doctè illustrantur. Altdorf, 1740, in-8°. (o.)

GOETZE (Adam-Jules), né à Frauenbreitungen, près de Meiningen, pratiqua l'art de guérir d'abord dans cette dernière ville, puis à Minden, dans le pays de Hanovre. Il est mort en 1772, laissant :

Dissertatio: de dysenteriâ analecta practica. Gœttingue, 1768, in-4°.
Kurzer Beytrag zur Geschichte der hysterischen Krankheiten. Meiningen, 1771, in-8°. (o.)

GOETZE (Jean-Christophe), médecin habile et fort instruit de Nuremberg, vint au monde en 1688, prit le grade de docteur à Altdorf, en 1711, fut admis, deux ans après, dans le Collége des médecins de sa ville natale, devint membre de l'Académie des Curieux de la nature, et mourut en 1733. C'était un grand admirateur de Stahl. Il fut, avec Trew, Stock, Preisler et quelques autres, l'un des plus actifs collaborateurs du *Commercium litterarium Norimbergense.* Il se proposait de publier, réunies sous un certain nombre de chefs, les observations éparses dans les ouvrages de Stahl, mais la mort ne lui permit pas d'accomplir son projet, et il ne put mettre au jour que la classe des fièvres (Nurenberg, 1726, in-4°.). On a encore de lui :

Tractatus de G.-E. Stahlii aliorumque ad ejus mentem disserentium scriptis. Nuremberg, 1722, in-4°.
Il faut distinguer de ces deux écrivains.
Goetz ou Goez (*Emmanuel-Godefroy*), médecin à Schlaitdorf près de Tubingue, mort le 14 décembre 1799, à qui l'on doit une
Geographia academica. Nuremberg, 1789, in-8°. (o.)

GOEZE (Jean-Auguste-Ephraim), naturaliste allemand fort célèbre, vint au monde le 28 mai 1731, à Aschersleben, dans le pays d'Halberstadt, où son père était ministre de l'Évangile. Après avoir fait ses premières études à l'école pu-

blique de cette ville, il se rendit à l'Université de Halle vers 1747, époque où Meyer y enseignait la philosophie de Wolf avec tant d'éclat, et où l'immense érudition de Baumgarten imprimait une direction toute nouvelle à la théologie. Goeze suivit les leçons de ces deux maîtres habiles pendant quatre années, au bout desquelles il revint dans sa patrie. La mauvaise santé de son père, qu'il était souvent obligé de remplacer dans le ministère de la chaire, l'empêcha d'accepter plusieurs places d'instituteur qui lui furent offertes. En 1756, cependant, il crut ne pas devoir refuser celle de pasteur à Quedlinbourg, qui, tout en lui assurant un sort agréable, le rapprochait d'un beau-frère qu'il aimait beaucoup, et dont elle le rendait collègue. Peu de temps après être entré en possession de son nouveau poste, il eut la douleur de perdre ce parent, qui lui laissa pour héritage une veuve et trois enfans à soutenir. Goeze, qui n'hésitait jamais lorsqu'il s'agissait de remplir un devoir, prit la résolution de ne pas se marier avant que ses neveux ne fussent élevés, et il tint parole; car il ne se maria qu'à l'âge de quarante ans. Jusqu'à cette époque, la théologie seule l'avait occupé; il s'était surtout appliqué à bien connaître l'histoire de la réformation, et il avait partagé son temps entre la lecture assidue des ouvrages théologiques et la composition de ses sermons, dans lesquels il prenait pour modèles Tillotson, Mosheim, Jérusalem et Reinbeck. Mais la grande dispute qui s'éleva entre son frère, Jean-Melchior Goeze, prédicateur à Hambourg, et Semler, relativement à la critique et à l'interprétation d'un passage de l'évangile de Saint-Jean, dispute dans laquelle il embrassa l'opinion contraire à celle de son frère, ayant fait naître du refroidissement entre eux, contribua puissamment à diriger l'activité étonnante de son esprit vers des travaux moins épineux, et le hasard, qui fit tomber un microscope entre ses mains, détermina son goût pour l'histoire naturelle, dont il s'était fort peu occupé jusqu'alors, et seulement à titre de délassement. La lecture des écrits de Swammerdam, de Baker et de Bonnet donna encore plus d'activité à la passion qu'il commençait à ressentir pour l'étude de la nature, et tourna principalement ses regards vers les insectes et les autres animaux dont la petitesse rend les observations microscopiques nécessaires à celui qui veut les bien connaître. Ce fut par la publication de nouvelles recherches sur les rotifères et autres animalcules infusoires, qu'il débuta dans la carrière littéraire; elles parurent dans le Magasin de Hanovre, et fixèrent aussitôt sur lui l'attention de tous les naturalistes. Bientôt après il en donna d'autres sur les polypes d'eau douce et sur les pucerons, fit imprimer son premier ouvrage, qui est la traduction allemande des opuscules entomologiques de Bonnet, et fournit quelques mémoires

au recueil périodique que publiait Martini, avec lequel il fut un des fondateurs de la société d'histoire naturelle de Berlin, devenue depuis si célèbre. Les conseils de Wagler, médecin du duc de Brunswick, le déterminèrent sur la fin de ses jours à s'occuper des vers intestinaux, dont il a tant contribué à débrouiller l'histoire, et en peu d'années il rassembla une riche collection de ces animaux, que Joseph II lui acheta pour l'université de Pavie, où M. Brera l'a depuis enrichie d'additions nombreuses, et rendue l'une des plus riches de l'Europe entière, après celle de Vienne. Goeze se délassait de ces travaux assidus en publiant des ouvrages destinés, les uns à détruire une foule d'erreurs populaires, et les autres à donner aux enfans des idées justes et le goût des sciences naturelles. Jusqu'en 1787, c'est-à-dire pendant trente-un ans, il exerça le ministère de la chaire avec un zèle que rien ne put réfroidir; mais sa santé chancelante lui faisant désirer un peu de repos, il profita des bonnes grâces de la princesse Anne-Amélie, sœur du grand Frédéric, et abbesse de Quedlinbourg, qui lui fit obtenir la place de premier diacre de la cour. Il vécut encore quelques années dans ce nouvel emploi, cultivant sans relâche sa scieuce favorite, et mourut le 27 juin 1793, laissant un nom qui sera toujours célèbre dans les fastes de l'histoire naturelle, en particulier de l'helmintologie. Ses ouvrages, parmi lesquels nous laisserons de côté tous ceux qui n'ont point rapport à l'histoire naturelle, sont;

Entomologische Beytraege zu des Ritters Linné zwoelften Ausgabe des Natursystems. Léipzick, tome I, 1777; II, 1778; III, en 2 volumes, 1779-1780; IV, 1781, in-8°.

Denkmahl der Freundschaft, von zwyen edlen Freunden unsern genesenden Martini an seinem 48sten Geburtstage gestiftet. Berlin, 1777, in-8°.

D. Friedrich Heinrich Wilhelm Martini's Leben. Berlin, 1779, in-4°.

Versuch einer Naturgeschichte des Eingeweidewuermer thierischer Koerper. Dessau et Blankenbourg, 1782, in-8°.

Ouvrage orné de quarante-quatre planches. Goeze en a laissé un supplément, imprimé sous ce titre:

Erster Nachtrag zu diesem Werk, von ihm selbst; mit Zusaetzen und Anmerkungen herausgegeben von Joh. Georg. Heinrich Zeder. Léipzick, 1800, in-4°.

Avec six planches.

Neueste Entdeckung, dass die Finnen im Schweinefleisch keine Druesenkrankheit, sondern wahre Blasenwuermer sind. Halle, 1784, in-4°.

Ueber das vermeinte, bey Quedlinburg gefundne Einhorn. Quedlinbourg, 1787, in-8°.

Beschreibung einer bequemen Studir-und Sparlampe. Léipzick, 1791, in-8°.

Europaeische Fauna, oder Naturgeschichte der Europaeischen Thiere, in angenehmen Geschichten und Erzaehlungen fuer allerley Leser, vorzueglich fuer die Jugend. Léipzick, tome I, 1791; II, 1792; III, 1793; IV, 1794; V, 1795; VI, 1796; VII, 1797; VIII, 1799; IX, 1803, in-8°.

Les six derniers volumes ont été publiés par J.-A. Donndorf.

Verzeichniss der Naturalien meines Kabinets, besonders aus dem Thierreiche, mehrentheils in Weingeist, mit naturhistorischen Anmerkungen, Nachweisung des Systems und Anzeige der besten Abbildungen. Léipzick, 1792, in-8°.

Goeze a traduit en allemand les Opuscules entomologiques de Charles Bonnet (Halle, 1773, in-8°., et avec d'autres analogues, Halle, 1774, in-4°.), les Mémoires entomologiques de Charles de Geer (Nurenberg, tome I, 1775-1777; II, 1778-1779; III, 1780; IV, V, 1781; VI, 1782; VII, 1783, in-4°.), l'Histoire du polype d'eau douce par Trembley (Quedlinbourg, 1775, in-8°.), et le Traité du crapaud de Surinam par Philippe Fermin (Bronswick, 1776, in-8°.). Il a publié la traduction allemande par Martini de l'Histoire naturelle des araignées par Lister (Quedlinbourg, 1788, in-8°. - *Ibid.* 1792, in-8°.), et traduit lui-même en allemand les Opuscules d'Otton-Frédéric Mueller (Dessau, 1782, in-8°.). Le *Naturforcher*, les *Beschaeftigungen naturforschender Freunde*, et divers autres recueils périodiques contiennent des articles de sa façon, relatifs pour la plupart aux insectes, aux vers intestinaux et aux animalcules infusoires. (A.-J.-L. J.)

GOHL (Jean-Daniel), de Berlin, vint au monde en 1675, fit ses études à Halle, y prit le grade de docteur en 1698, revint ensuite exercer l'art de guérir dans sa ville natale, obtint, en 1711, l'inspection des eaux minérales de Freyenwald, et quitta cette place, en 1721, pour celle de médecin provincial à Wrizen, où il mourut en 1731. Il se montra l'un des plus ardeus défenseurs de la doctrine de Stahl, son maître. On a de lui :

Dissertatio de morborum ætatum fundamentis pathologico-therapeuticis. Halle, 1698, in-4°. - *Ibid.* 1707, in-4°.

Dissertatio epistolaris de motûs tonici demonstratione per revulsionem et derivationem veterum. Halle, 1707, in-4°.

Dissertatio epistolaris de regimine febrium açutarum. Halle, 1708, in-4°.

Historia pestis, das ist Wahrheit gemaese Nachricht von der Natur und Cur der Pest in kurze Theses verfasset. Berlin, 1709, in-4°. - *Ibid.* 1719, in-4°.

Gedanken von gesunden und langen Leben des Menschen. Berlin, 1709, in-4°.

De polypo cordis ex neglectis hæmorrhoïdibus, seu de motu asthmatis convulsivi. Berlin, 1710, in-4°. -Trad. en allemand, Berlin, 1710, in-4°.

Compendium oder Einleitung zur Praxi clinicâ. Francfort, 1715, in-8°. - Léipzick, 1733, in-8°. - Berlin, 1739, in-8°. - *Ibid.* 1755, in-8°.

Ganz generale Instruction von der Tugend und dem Gebrauch des Freyenwalder Gesundbrunnens. Berlin, 1716, in-8°.

Unterricht von Gebrauch des Selzer-Wassers. Berlin, 1720, in-4°.

Versuch patriotischer Gedanken ueber den verwirrten kranken Verstand, besonders in der Therapie. Berlin, 1727, in-8°.

Publié sous le nom d'Ursinus Wahrmund.

Aufrichtige Gedanken ueber den von Vorurtheilen kranken Verstand. Halle, 1733, in-4°.

Medicina practica clinica et forensis. Léipzick, 1735, in-4°.

Abhandlung von der a. 1729, 1730 *und* 1731 *in der Mittelmark und dem Oberbarnimschen Kraise grassirenden Viehseuche.* Berlin, 1735, in-4°. - Léipzick, 1741, in-4°.

Gold a commencé, en 1717, la publication d'un recueil périodique, qui a pour titre :

Acta medicorum Berolinensium in incrementum artis et scientiarum collecta et digesta. Berlin, 1717-1731, 2 vol. in-8°.

Ce recueil est rempli de faits intéressans.

Compendium oder kurze Einleitung zur Praxi chirurgicâ cum præfatione J. Trew von den Eigenschaften eines guten Chirurgi. Nuremberg, 1736, in-8°. (J.)

GOIFFON (Jean-Baptiste), né à Cerdon, dans le Bugey, en 1658, se rendit à Montpellier, après avoir fait ses études à Lyon, et y suivit les cours de l'Université avec autant de zèle que de succès. Toutes les branches de la médecine, mais particulièrement la botanique, attirèrent son attention, et ce fut lui, dit on, qui inspira le goût de la science phytographique au célèbre Jussieu. Après avoir pris ses grades, il retourna dans sa patrie, d'où il fut bientôt appelé à Lyon pour y soigner un commandant militaire qui était blessé grièvement. Goiffon guérit son malade, et cette cure lui valut d'être nommé médecin de l'armée d'Italie, où il sut gagner l'affection et la confiance de Catinat. A l'époque de la paix, il revint à Lyon, où il exerça sa profession avec un rare succès jusqu'en 1705, époque où il accompagna le maréchal de Tessé en Espagne. L'offre que lui fit le souverain de ce royaume de la place de premier médecin ne put le séduire; il aima mieux revenir à Lyon, où il fut nommé échevin en 1717, et mourut le 30 septembre 1730, laissant les ouvrages suivans :

Réponse aux observations de Chicoyneau, Verny et Soullier, sur la nature, les événemens et le traitement de la peste de Marseille. Lyon, 1721, in-12.

A la suite de l'ouvrage réfuté.

Relation et dissertation sur la bête du Gévaudan. Lyon, 1722, in-8°. (O.)

GOLDHAGEN (Jean-Frédéric-Théophile), né à Nordhausen, en 1742, fut reçu maître ès-arts et docteur en médecine, à Halle, en 1765. Nommé quatre ans après professeur ordinaire de philosophie et d'histoire naturelle dans cette célèbre Université, il obtint, en 1778, une chaire extraordinaire de médecine, avec le titre de physicien de la ville, et fut honoré, en 1787, par le roi de Prusse, du titre de conseiller suprême des mines. Il succomba, le 10 janvier 1788, à une maladie dont Reil a donné l'histoire détaillée (Halle, 1788, in-8°.). On a de lui :

Dubitationes de quâdam motûs muscularis explicatione. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de sympathiâ partium corporis humani. Halle, 1767, in-4°.

Dissertatio de tensione nervorum. Halle, 1769, in-4°. (J.)

GOLTZ (JEAN-GEORGES), de Kœnigsberg, prit le bonnet de docteur en médecine à Leyde, en 1689, et devint, en 1691, professeur extraordinaire à l'Université de sa ville natale. Vingt ans après, il obtint le titre de professeur ordinaire. Sa mort eut lieu le 15 novembre 1720. On ne connaît de lui que trois dissertations intitulées :

Dissertatio de hæmoptysi. Kœnigsberg, 1690, in-4°.
Dissertatio de cholerâ. Kœnigsberg, 1691, in-4°.
Dissertatio de pleuritide. Kœnigsberg, 1691, in-4°. (J.)

GOMEZ MIEDES (BERNARDIN), né à Alcanize, en Aragon, vécut pendant dix ans à Rome, où il se rendit célèbre par sa rare modestie et par l'étendue de ses connaissances scientifiques. Il visita ensuite l'Italie, la France, la Belgique et l'Allemagne. De retour en Espagne, il en parcourut les diverses provinces. Après avoir rempli la charge d'archidiacre à Marviedro, il vint enfin se fixer à Valence, à l'église métropolitaine de laquelle il dédia ses ouvrages. Là, il partagea l'emploi de son temps entre les devoirs que lui imposaient ses fonctions ecclésiastiques et la culture des lettres, et chercha à éclaircir plusieurs points nouveaux de doctrine, en même temps qu'il réformait celles qui avaient vieilli. Cet auteur, en se proposant pour modèle l'éloquence de Cicéron, sut allier, dans ses écrits, l'éclat du style à la solidité du raisonnement. En 1585, il fut nommé à l'évêché d'Albarraz, et mourut quatre ans après. Ses ouvrages sont :

De vitâ et gestis Jacobi primi regis Aragonum. Valence, 1572.
Diascepseon de sale physico, medico, geniali, et mistico. Valence, 1579.
De constantiâ tractatus, antè Justum Lipsium. in-4°.
Enchiridion, ò manual instrumento de salud contra el morbo articular que llaman Gota, y las demas enfermadades que par catarro, y destilacion de la cabeza se engendran, etc.
Il écrivit aussi cinq livres :
De apibus, sive de republicâ.

GOMEZ (*Alphonse*), docteur de l'Université d'Alcala de Henarès, médecin à Séville, a publié :
De humorum præparatione adversùs Arabos, tractatus. Séville, 1546, in-8°.

GOMEZ DE LA PARRA Y AREVALO (*Alphonse*), médecin de la Tembleque aux environs de Tolède, a écrit :
Polianthea medicis speciosa, chirurgis mirifica, mirepsicis valdè utilis et necessaria. Madrid, 1625, in-4°.

GOMEZ (*Emmanuel*), médecin portugais, paraît être né à Anvers de parens portugais ; il a écrit:
De pestilentiæ curatione methodica tractatio. Anvers, 1603, in-4°. - Louvain, 1637, in-8°.

GOMEZ (*Grégoire*), médecin à Tolède, vivait au seizième siècle ; on a de lui :
De ratione minuendi sanguinem in morbo laterali. Tolède, 1539, in-4°.

GOMEZ DE LAMPLONA (*Martin*). On ne connaît de lui qu'un ouvrage dans lequel se trouvent rassemblés plusieurs traités sur la peste, ayant pour titres :

La preservacion de la peste, de Marsilio Ficino.
Consejo contra la peste, del dotor Garbo.
Tratado de la peste, del tarentino protomedico del Rey de Francia.
Lo que ay contra la peste en las epistolas de Nicolas Monardes. Pampelune, 1598, in-4°. (B. et L.)

GONDELA (CHRÉTIEN-ADAM), né à Spire, le 10 novembre 1726, était fils d'un prédicateur évangélique. Il prit le grade de docteur en médecine à Iéna, en 1751, et fut nommé, en 1757, médecin pensionné de la ville de Brême. En 1774, le duc d'Oldenbourg le choisit pour médecin, et lui accorda le titre de conseiller de justice. Il mourut à Eutin, le 12 janvier 1777, laissant les deux ouvrages suivans :

Dissertatio de convulsionum naturá. Iéna, 1751, in-4°.
Unterricht fuer diejenigen, die sich des Pyrmonter Mineralwassers bedienen. Brême, 1769, in-8°. (J.)

GONDRET (LOUIS-FRANÇOIS), né à Auteuil, près de Paris, le 12 juillet 1776, a suivi la clinique chirurgicale de Desault en 1793; l'année suivante, il fut employé à l'hôpital militaire de Ruel, et de 1794 à 1795, il a servi dans les ambulances de l'armée des Pyrénées-Orientales. Reçu docteur en 1803, il est depuis quinze ans médecin des dispensaires de la société philanthropique. En 1819 et 1820, il a parcouru la Russie depuis l'Ukraine jusqu'à Saint-Pétersbourg. On lui doit l'invention de la pommade ammoniacale, dont il est à désirer que l'usage se répande de plus en plus, des recherches sur l'utilité des ventouses, et des expériences curieuses sur l'électricité. Ces dernières sont insérées dans le troisième cahier du *Journal de physiologie* de M. Magendie. Ses ouvrages portent pour titres :

Dissertation inaugurale sur l'action des purgatifs Paris, 1803, in-4°.
Considérations sur l'emploi du feu en médecine, suivies de l'exposé d'un moyen épispastique propre à suppléer la cautérisation, et à remplacer l'usage des cantharides. Paris, 1818, in-8°. - *Ibid.* 1819, in-8°.
Mémoire concernant les effets de la pression atmosphérique sur le corps humain et l'application de la ventouse dans différens ordres de maladies. Paris, 1819, in-8°. (A.-J.-L. J.)

GONTHIER (JEAN), d'Andernach, petite ville d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin, dont il joignait constamment le nom au sien, s'appelait véritablement *Winther*, d'où il fit *Guinther*, qu'on a traduit en latin par *Guinterius*, et en français par *Gonthier* ou *Guintier*. Il naquit en 1487. Quoique peu favorisés par la fortune, ses parens lui donnèrent une très-bonne éducation, à laquelle une grande sagacité et une ardeur infatigable pour les travaux de l'esprit lui permirent de répondre.

Dès l'âge de douze ans il avait terminé toutes les études pour lesquelles la petite ville d'Andernach lui offrait des ressources, en sorte qu'il se rendit à Utrecht, où, de concert avec Lambert Hortensius, devenu depuis un littérateur célèbre, il cultiva les belles-lettres, et surtout la langue grecque, avec beaucoup de zèle. Mais l'exiguité de ses ressources ne lui permit pas de faire un long séjour dans cette université, et toujours luttant contre l'adversité, qui ne diminuait en rien son amour du travail, il visita successivement celles de Deventer et de Marbourg. Jusque-là il ne s'était encore adonné qu'à la philosophie et à la physique, mais il avait acquis des connaissances si solides et si étendues dans ces deux sciences, que la ville de Goslar lui conféra le rectorat de ses écoles publiques, et que, peu de temps après, il fut nommé professeur de langue grecque à Louvain. Cependant il ne conserva pas long-temps cet emploi, car le goût qui l'entraînait vers la médecine lui fit prendre le parti de venir à Paris en 1525, pour se mettre sur les bancs de la Faculté, qui le reçut bachelier en 1528 et docteur en 1530, après l'avoir exempté de la moitié des frais de réception, par une distinction flatteuse qui ne s'est plus renouvelée jusqu'à Winslow. Gonthier s'appliqua d'une manière spéciale à l'anatomie, dans laquelle il servit de guide à Vésale et à Rondelet, dont le premier avait déjà été son disciple à Louvain dans l'étude de la langue grecque. Admis au nombre des médecins de François I[er], estimé de ses confrères, et jouissant d'une pratique fort étendue, qui ne lui faisait pas toutefois négliger l'enseignement, il refusa les offres du roi de Danemarck, qui désirait l'attirer à sa cour. Mais la situation heureuse dans laquelle il se trouvait ne devait pas durer; peu jaloux de rester dans un pays où il prévoyait que les troubles religieux allaient finir par exciter la guerre civile, il sortit de France pour ne point être exposé aux disgrâces que son attachement à la doctrine de Luther n'aurait pas manqué de lui attirer. Il se retira d'abord à Metz, puis à Strasbourg. Les magistrats de cette dernière ville lui firent un accueil très-honorable, lui accordèrent le droit de cité, et le mirent en possession d'une chaire de langue grecque. Les intrigues et les sourdes menées de quelques envieux finirent toutefois par le mettre dans la nécessité de renoncer à la place de professeur, et de se contenter d'exercer la médecine. Une pratique nombreuse et brillante le dédommagea amplement de ce petit chagrin. Au retour d'un voyage dans plusieurs contrées de l'Allemagne et de l'Italie, sur ses vieux jours, l'empereur Ferdinand I[er] lui accorda des lettres de noblesse, sans qu'il les eût sollicitées. La mort l'enleva le 4 octobre 1574.

Gonthier d'Andernach a été jugé sévèrement par Haller, sous le rapport de ses travaux anatomiques; mais si l'on ne peut nier

qu'il a plus souvent disséqué des animaux que des cadavres humains, et même qu'il a moins consulté la nature que suivi pas à pas Galien, pour lequel il professait une admiration sans bornes, on ne saurait disconvenir non plus qu'il n'ait puissamment contribué par ses leçons à répandre le goût de l'anatomie, négligée par ses contemporains. Il vaut mieux lui rendre cette justice incontestable, que de lui attribuer sans fondement des découvertes dont l'honneur appartient à d'autres. Ses ouvrages sont fort nombreux; on en trouve la liste très-exacte dans son éloge historique par Louis-Antoine-Prosper Hérissant:

Syntaxis græca, nunc recens et nata et edita. Paris, 1527, in-8°.

Anatomicarum institutionum secundùm Galeni sententiam libri IV. Bâle, 1536, in-8°. - *Ibid.* 1553 - 1591, in-4°., avec la traduction latine de J.-P. Crassus du traité *De corporis humani fabricâ* de Théophile Protospatharius, et de celui *De medicamentis purgatoriis* d'Hippocrate. - Bâle, 1556, in-8°., avec les mêmes. - Venise, 1556-1515, avec l'opuscule de Georges Valla *De partibus humani corporis.* - Paris, 1558, in-8°. par André Vésale, avec le traité de Georges Valla *De partibus humani corporis.* - Wittenberg, 1613, in-8°.

Vésale n'a pas joint à son édition les ouvrages de Théophile et d'Hippocrate qui se trouvent dans quelques-unes des précédentes.

De victûs et medendi ratione, tum alio, tum pestilentiæ maximè tempore observandâ. Strasbourg, 1542, in-8°. - Paris, 1549, in-8°. avec le traité *De vitâ* de Marsile Ficin. - *Ibid.* 1577, in-8°. avec le *Thesaurus sanitatis* de Jean Liebault. - Trad. en français par l'auteur, Strasbourg, 1547, in-8°.

De pestilentiâ commentarius in quatuor libros distinctus. Strasbourg, 1565, in-8°.

En 1547 et 1564, Gonthier avait déjà publié sur la peste deux autres ouvrages en langue allemande, qui méritent d'être lus. On y voit qu'il employait souvent les émissions sanguines et les boissons acidules dans cette maladie.

Gynæciorum commentarius de gravidarum, parturientium, puerperarum et infantium curâ: accedit elenchus auctorum in re medicâ cluentium qui gynæcia scriptis illustraverunt. Strasbourg, 1606, in-8°.

Publié par Jean Georges Schenck.

De medicinâ veteri et novâ, tum cognoscendâ, tum faciendâ, commentarii duo. Bâle, 1571, 2 vol. in-fol.

Commentarius de balneis et aquis medicatis in tres dialogos distinctus. Strasbourg, 1565, in-8°.

Gonthier a traduit du grec en latin le traité *De diætâ salubri* de Polybe (Paris, 1528, in-fol. - *Ibid.* 1529, in-8°. - Strasbourg, 1530, in-8°.), celui *De re medicâ* de Paul d'Egine (Paris, 1532, in-fol. - Cologne, 1634, in-fol.), les douze livres d'Alexandre de Tralles (Strasbourg, 1549, in-8°. - Bâle, 1556, in-8°.), et un grand nombre d'opuscules de Galien, comme l'Introduction (Paris, 1728, in-8°.), les trois livres sur les jours critiques (Lyon, 1553, in-12), les neuf des administrations anatomiques (Lyon, 1551, in-12), le livre *De plenitudine* (avec le traité *De abditis nonnullis morborum causis* d'Antoine Benivieni (Paris, 1528, in-fol. - Seul, Paris, 1531, in-8°.), celui de la substance des facultés naturelles (Paris, 1528, in-8°. - *Ibid.* 1547, in-12), les deux livres sur la semence (Paris, 1528, in-8°. - *Ibid.* 1533, in-8°.), celui sur l'atrabile et les tumeurs contre nature (Paris, 1529, in-8°.), celui de la composition des médicamens (Paris, 1532, in-fol.), celui sur la thé-

riaque (Paris, 1531, in-4°.), les deux livres sur les antidotes (Paris, 1533, in-fol.), le Traité sur les dogmes d'Hippocrate et de Platon (Paris, 1534, in-fol.), celui sur la composition des médicamens selon les lieux (Paris, 1535, in-fol.), le livre à Glaucon (Paris, 1536, in-8°.), etc. On lui doit une édition des Commentaires d'Oribase sur les Aphorismes d'Hippocrate (Paris, 1533, in-8°.), et une autre du Traité de Cœlius Aurelianus sur les maladies aiguës. (z.)

GONZALEZ (Alphonse), médecin de la ville de Priego, a publié :

Carta al doctor Pedro de Parraga palomino medico de Grenada, en que trata del arte, y orden para conversar la salud, y dilatar nuestra vida, y buen uso del bever con nieve. Grenade, 1612, in-4°. (B. et L.)

GOOCH (Benjamin), chirurgien à Shottisham, dans le comté de Norfolk, en Angleterre, était un opérateur fort habile. Il a laissé un traité sur son art, qui passe pour un des meilleurs que les Anglais possèdent, et qui a pour titre :

Chirurgical Works. Londres, 1792, 3 vol. in-8°.
Il y en avait déjà eu deux éditions du vivant de l'auteur. (z.)

GORDON (Bernard de), célèbre médecin de l'école de Montpellier, naquit probablement à Gordon, dans le Rouergue, et adopta le nom de sa patrie, suivant l'usage du temps. L'époque de se naissance et celle de sa mort sont inconnues : Ranchin dit seulement qu'il vivait encore en 1318; nous n'avons non plus aucun détail sur sa vie littéraire et privée. Tout ce que nous savons sur son compte, et lui-même nous l'apprend, c'est qu'en 1285, il débuta dans l'enseignement de la médecine à Montpellier, et qu'il y professait encore en 1305, époque où il y lut son *Lilium*. Ce médecin fut l'un des plus ardens sectateurs des Arabes, et passionné en même temps pour l'astrologie judiciaire; il ne dédaignait pas non plus l'uromancie, et il avoue fort ingénuement avoir été plusieurs fois obligé, pour sortir d'embarras, de recourir à des tours de souplesse et à des réponses équivoques. Ses ouvrages prouvent qu'il n'était pas dépourvu de connaissances en médecine. Les principaux ont été publiés ensemble sous le titre suivant :

Lilium medicinæ de morborum propè omnium curatione, septem particulis distributum. Naples, 1480, in-fol. - Ferrare, 1487, in-fol. - Venise, 1494, in-fol. - *Ibid.* 1498, in-fol. - Paris, 1542, in-8°. - Lyon, 1559, in-8°. - *Ibid.* 1574, in-8°. - Trad. en français, Lyon, 1495, in-4°.

Cet ouvrage fut fort estimé dans le temps. Freind en fait peu de cas, et dit qu'il contient à peine la moindre chose qui mérite de l'attention. « On y trouve, dit M. Desgenettes, la composition d'un collyre capable, suivant l'auteur, de faire lire à un vieillard le caractère le plus fin sans le secours des lunettes; ce qui porte à croire que l'invention des lunettes remonte à une époque plus ancienne que celle qui lui est communément assignée. »

De urinis et cautelis earum. Venise, 1509, in-fol.
De conservatione vitæ humanæ à die nativitatis usque ad ultimam horam mortis. Leipzick, 1570, in-8°. (z.)

GORGIAS, médecin grec, que Celse met au nombre de ceux dont les efforts contribuèrent aux progrès de la chirurgie à Alexandrie. Suivant cet écrivain, il prétendait que la hernie ombilicale est produite quelquefois par de l'air seul. On ignore à quelle époque précisément il a vécu, et ses ouvrages, s'il en avait composé, sont perdus depuis long-temps. (o.)

GORP (Jean de), plus connu sous le nom de *Goropius*, avec le surnom de *Becanus*, dut ce dernier au lieu de sa naissance, Hilverenbeek, bourgade du Brabant, dans la Campine. Il vint au monde le 23 juin 1518, et fit son cours de philosophie à Louvain, où il fut promu au grade de maître-ès-arts en 1539. Il se livra ensuite à la médecine, ainsi qu'aux mathématiques, et quand il crut avoir acquis des connaissances suffisantes, il entreprit un voyage en Espagne, en Italie et en France. Pendant son séjour dans la péninsule, il devint médecin des sœurs de Charles-Quint, ce qui annonce qu'il jouissait déjà d'une certaine réputation. Dès qu'il fut de retour dans les Pays-Bas, il s'établit à Anvers, où, pendant plusieurs années, il pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de succès. Consacrant aux belles-lettres et aux antiquités tous les instans dont sa profession lui permettait de disposer, il refusa la place de premier médecin de Philippe II. Ses opinions littéraires, qu'il soutenait avec beaucoup de feu et d'opiniâtreté, l'engagèrent dans des discussions assez vives, dont il ne sortit pas toujours avec honneur, comme il lui arriva lorsqu'il voulut soutenir que l'ancienne langue allemande ou cimbre avait été la première dans le monde. Vers la fin de ses jours il s'établit à Liége; cependant ce fut à Maestricht qu'il termina sa carrière le 28 juin 1572, ne laissant que des ouvrages étrangers à la science médicale :

Origines Antwerpiennæ, sive Cimmeriorum Becceselana novem libros complexa. Atvatica. Gigantomachia. Niloscopium. Cronia. Indo-Scythica. Saxsonica. Goto-Danica. Amazonica. Venetica et Hyperborea. Anvers, 1569, in-fol.
Opera Joannis Goropii Becani hactenùs in lucem non edita, nempè Hermathena, Hieroglyphica, Vertumnus, Gallica, Francica, Hispanica. Anvers, 1580, in-fol. (J.)

GORRIS (Jean de), fils de Pierre, naquit à Paris en 1505, et y mourut en 1577. Préparé par la plus belle éducation, il fut reçu docteur de la Faculté de médecine de cette capitale, en devint doyen en 1548, et fut continué en 1549. Ce médecin jouit d'une grande et juste réputation comme homme très-versé dans la littérature ancienne, grecque et latine, ainsi que dans les sciences physiques, et comme un fort habile praticien. C'est

le témoignage que rendent de lui Scévole de Sainte-Marthe et de Thou, ses illustres contemporains. La tranquillité de la vie de Gorris fut plus d'une fois troublée par les soupçons qui s'élevèrent sur ses opinions religieuses, que l'on disait favorables aux novateurs. Rayé à deux reprises du tableau de la Faculté, et réintégré autant de fois, la querelle dans laquelle il engagea, ou au moins soutint vivement son fils, ferait croire qu'il était loin de chercher à se disculper. Attaqué et assailli par des hommes armés dans la forêt de Senaar, en allant à Melun donner des soins à l'évêque de Paris, il reçut de fort mauvais traitemens dont les suites le privèrent d'une partie de ses facultés intellectuelles, et accélérèrent sa mort. Jean de Gorris doit être considéré, d'après cela, comme l'une des victimes des guerres civiles et religieuses de ces temps malheureux. Nous avons de ce médecin :

In Hippocratis librum de medico annotationes et scholia. Paris, 1543, in-8°.

Hippocrates de genitura et natura pueri. Paris, 1545, in-4°.

Nicandri theriaca et alexipharmaca, cum interpretatione et scholiis. Paris, 1549, in-8°. - *Ibid.* en grec et en latin, 1557, in-fol.

Galeni prognostica Hippocratis libri sex. Lyon, 1552, in-12.

Definitionum medicarum libri viginti quatuor; Accesserunt Nicandri theriaca et alexipharmaca; Hippocratis libelli de genitura; de natura pueri; jusjurandum de arte in prisca medicina; de medico. Formulæ remediorum.

Réimpression de l'ouvrage de Pierre de Gorris mentionné ci-dessus (Paris, 1564.-Francfort, 1578 et 1601, in-fol., et, enfin, à Paris, en 1622, même format). On a conservé la thèse du fameux Marescot : *Suntne aliæ naturæ, alia morbi opera?* soutenue sous la présidence de Jean de Gorris. Nous ignorons s'il eut part à cette production qu'il approuva.

Opuscula quatuor, questiones cardinalitiæ. I. An medicorum parisiensium phlebotomiæ jure vel injuria accusantur? II. An methodus medendi medicorum parisiensium omnium saluberrima? III. Quæstiones utriusque assertiones singulæ confirmuntur ex enarratis Hippocratis et Galeni locis. IV. De usu venæsectionis ad curandos morbos secundæ cogitationes.

Ces opuscules parurent après la mort de leur auteur (Paris, 1660, in-4°.). (R. DESGENETTES)

GORRIS (JEAN DE), fils du précédent, s'étant présenté, en 1572, pour être admis à la Faculté de médecine de Paris, fut rejeté à la majorité de deux voix sur vingt-neuf opinans, pour s'être refusé à prêter un serment rédigé par le légat du pape, et que l'on exigeait depuis peu de temps de tous les membres de l'Université. Voici la formule de ce serment. Ce morceau fort rare appartient à l'histoire.

Ego N. credo in unum Deum patrem omnipotentem et in Jesum Christum filium ejus unicum, dominum nostrum qui conceptus est de spiritu sancto, natus ex Maria virgine, et in spiritum sanctum qui ex patre filioque procedit.

Certâ quoque et firmâ fide credo unam sanctam catholicam et apostolicam ecclesiam in terris, quæ in fide et mores errare non potest, cui omnes obedire tenentur, cujus summus pontifex romanus est caput visibile et Christi vicarius, qui potestatem habet ligandi, solvendi, excommunicandi et indulgentias conferendi, extrà quam non est salus.

Ecclesiæ præcepta de audiendâ missâ diebus dominicis et festis et horum dierum observatione, et confessione vocali sacerdoti faciendâ, de corporis christi perceptione, semel saltem in anno; de jejuniis quadragesimæ et aliorum dierum, de ciborum delectu et abstinentiâ, et quæcumque ab eâdem sunt tradita et sacro-sanctis conciliis definita esse observanda sub peccati pœnâ ingenuè confiteor.

Credo humiliter et ore profiteor septem esse sacramenta ad nostram salutem à Christo instituta : Baptismum qui unus est et parvulis ad peccati deletionem et spiritualem regenerationem necessarius; Confirmationem quam soli episcopi administrant ad fidei robur et gratiæ augmentum : Penitentiam quæ in contritione peccatorum, confessionc sacramentorum et satisfactione consistit: Eucharistiam cujus perceptio sub utrâque specie laicis non est necessaria, et sub unâ integrum ut verum Christi corpus et sanguinem contineat : sacrum Ordinem : Matrimonium et extremam Unctionem.

Firmiter etiam credo nos sanctorum auxilio juvari, quos non solum imitari sed et venerari atque orare valdè est utile. Neque minus fide teneo missæ sacrificium, piorum videntium supplicationes, orationes, elemosinas, ad sanctas peregrinationes, ac cætera pietatis opera, tam nobis quam mortuorum animabus, in purgatorio plurimum prodesse. Sicut non dubito sed constanti fide affirmo statum illud vitæ quem religionem monasticam professi sequuntur deo gratam esse. Detestor denique omnem hæresim, præcipuè lutheranorum et calvinistarum, quos et illorum sectatores externo anathemate dignos esse credo et illa per hoc sacrosanctum Christi evangelium quod manu tango juro.

Gorris, le père, se présenta, assisté de deux notaires, dans une assemblée de la Faculté, et obtint, sur le rejet de son fils, une déclaration motivée. Il appela de suite du décret de la Faculté devant les délégués du roi, pour l'exécution de l'édit de pacification. Ce fut en cette qualité que François de Montmorency, pair et maréchal, gouverneur de Paris, et lieutenant-général de l'île de France, ainsi que Simon Roger, conseiller dans la cour du parlement de Paris, et président aux enquêtes, accueillirent les réclamations de Gorris le père, ordonnèrent au doyen de se rendre, seul et sans suite, devant eux,

pour être entendu, et enjoignirent, peu de jours après, à la Faculté de procéder à la réception de Jean de Gorris, le fils. Le procureur de l'Université fortement appuyé par les Facultés, intervint, et forma une opposition régulière. Gorris, le fils, fatigué, dans la suite, de la longueur et de l'animosité de ces débats, se souvenant sans doute aussi des malheurs de son père, ou cédant à des considérations d'un autre genre, prêta le serment exigé, devint médecin ordinaire de Louis XIII, et porta honorablement, dans le monde et parmi les médecins, un nom illustré à une époque où la Faculté de médecine de Paris eut la gloire de faire revivre les ouvrages des anciens tombés dans un funeste oubli. On a déjà vu que Jean de Gorris avait publié à Paris, en 1622, une édition des ouvrages de son père et du Formulaire de médicamens donné par son aïeul; cette édition est moins estimée que celle de 1564. Le nom de Gorris se trouve encore rattaché aux écrits suivans :

A putrido sanguine biliosa febris. Paris, 1607.
Thèse soutenue par Gorris sous la présidence de Renou.
A venæsectione somno abstinendum. Paris, 1608.
Autre thèse soutenue sons la présidence de Jacques Lemoine.
E carbunculo saphirus. Paris, 1611.
Thèse de Guillanme Duval sous la présidence de Gorris, de même que la suivante :
In acutis sudores optimi. Paris, 1615.
Soutenue par Jean Bourgeois.
Medicamenta θεων χειρες. Paris, 1617.
Medicorum Parisiensium frequentes phlebotomiæ injuriâ accusantur. Paris, 1625.
Visceribus nutritiis æstuantibus aquarum metallicarum potus salubris. Paris, 1634.
Thèse présentée par Pierre Yvelin, et qu'un ordre du roi défendit de soutenir.
Est certa quædam medendi methodus omnium saluberrima. Paris, 1657.
Animadversiones in libellum Joan. Lanæi, chirurgi togati, quo Hippocratis Aphorismos, in novum ordinem, si diis placet digessit. Paris, 1659, in-4°. (R. DESGENETTES)

GORRIS ou GORRÆUS (PIERRE DE), né à Bourges ou dans les environs, agrégé à la Faculté de médecine de Paris en 1511, fut considéré comme un praticien savant et distingué. Il a laissé les ouvrages suivans :

Praxis medicinæ in communem usum totius Europæ, in gratiam eorum qui se à theoricâ ad practicam conferunt. Paris, 1555, in-16.
Formulæ remediorum quibus vulgò medici utuntur. Paris, 1560, in-16. - Lyon, 1584. - Genève, 1612, in-12. - Réimprimé avec les ouvrages de Jean; son fils, Paris, 1564, in-fol. - Francfort, 1578 et 1601, enfin, à Paris en 1622 même format in-fol., par les soins de son petit-fils.
(R. DESGENETTES)

GORTER (Jean de), médecin hollandais, naquit à Enckhuysen, dans la Frise occidentale, en 1689, le 19 février. Il se consacra de très-bonne heure à la médecine, qu'il étudia à Leyde, sous la direction de Bidloo, de Dekker, d'Albinus et surtout de Boerhaave. Promu au doctorat en 1712, il retourna dans le lieu de sa naissance, où il exerça l'art de guérir jusqu'en 1725, époque où l'Université de Harderwyk lui offrit la chaire devenue vacante par la mort de Barthélemy de Moor. Il accepta cette place honorable, prit le grade de maître-ès-arts, et enseigna pendant vingt-neuf ans avec beaucoup d'éclat. Au bout de ce laps de temps, Elisabeth, impératrice de Russie, lui conféra le titre de premier médecin; il partit donc en 1754 pour Saint-Pétersbourg, mais il ne resta que quatre ans dans cette ville, qu'il quitta en 1758, après y avoir perdu sa femme. Luimême mourut bientôt après, en Hollande, le 11 septembre 1762, laissant :

Dissertatio de obstructione. Leyde, 1712, in-4°.

Tractatus de perspiratione insensibili Sanctorianâ batavâ. Leyde, 1725, in-4°.

Oratio de dirigendo studio in medicinæ praxi, sive de tabalis pro disciplinâ medicâ concinnandis. Harderwyk, 1726, in-4°. - Leyde, 1729, in-4°. - Padoue, 1751, in-4°. avec le traité *De secretione humorum.*

De secretione humorum è sanguine, ex solidorum fabricâ præcipuè et humoram indole demonstrata. Leyde, 1727, in-4°. - *Ibid.* 1735, in-4°. - Padoue, 1751, in-4°. avec le précédent. - Leyde, 1761, in-4°.

Oratio de praxis medicæ repurgatæ certitudine, dicta publicè d. 14 *janii* 1729. Leyde, 1731, in-4°. - Padoue, 1751, in-4°. avec la première partie du *Compendium medicinæ.*

Oratio de animi et corporis contentione mirabili, tam in secandâ, quam adversâ valetudine, publicè dicta d. 12 *janii* 1730. Leyde, 1731, in-4°. - Padoue, 1751, in-4°. avec le précédent.

De gezaiverde heelkonst, ter onderwyzinge van den leerende en konst oeffenenden Heelmeesten. Leyde, 1731, in-8°.

Compendium medicinæ in usum exercitationis domesticæ digestam. Pars I, de morbis generalibus. Leyde, 1731, in-4°. - *Pars II, therapeuticam exhibens*, Leyde, 1737, in-4°. - Francfort et Léipzick, 1749, in-4°. - Venise, 1751, in-4°. - Padoue, 1751, in-4°.

Morbi epidemici brevis descriptio et curatio per diaphoresin. Harderwyk, 1735, in-4°. - Padoue, 1751, in-4°.

Materia medica compendio medicinæ accommodata, exhibens formulas, in usum studiosorum conscripta. Harderwyk, 1733, in-4°.

De perspiratione insensibili, editio altera, maltis in locis aucta et emendata, atque commentariis in omnes aphorismos staticos Sanctorii adornata Leyde, 1736, in-4°. - Padoue, 1748, in-4°.

Exercitationes medicæ qaatuor, I de mota vitali, II de somno et vigiliâ, III de fame, IV de siti. Amsterdam, 1737, in-4°. - Padoue, 1751, in-4°.

La première avait paru à Harderwyk en 1734 et la seconde en 1737.

Medicina hippocratica, exponens aphorismos Hippocratis. Amsterdam, 1739-1742, 7 vol in-4°. - Padoue, 1747, in-4°. - *Ibid.* 1753, in-4°.

Medicina dogmatica, tres morbos particulares, delirium, vertiginem

et tussim, aphoristicè conscriptos et commentariis illustratos, pro specimine exhibens. Harderwyk, 1741, in-4°. - Padoue, 1751, in-4°.

Oratio pro medico dogmatico, habita d. 10 junii 1736. Harderwyk, 1741, in-4°. - Padoue, 1751, in-4°.

Imprimé aussi dans la *Medicina dogmatica.*

Chirurgia repurgata, ab auctore recensita, emendata, multisque in locis aucta. Accessit materia medica, chirurgiæ repurgatæ accomodata. Leyde, 1742, in-4°. - Florence, 1745, in-4°. - Padoue, 1750, in-8°. - Vienne, 1762, in-8°.

De gezuiverde heelkonst, of kort onderwys der meeste inwendige ziekten, ten mitte der Zee-en Veld-chirurgyns. Amsterdam, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1751, in-8°. - *Ibid.* 1761, in-4°.

Kort vertoog of aanwysing hoe en waar de sluytband der Kraamvrouwen moet gelegt worden. Amsterdam, 1744, in-8°.

Geneeskundig onderzoek nude oorzaak, woorkoming en genering van de tegenswoordig heerschente ziekte on der net rundvea; opgestelt door de medicynische facultait te Harderwyk. Harderwyk, 1745, in-8°.

Nieuwe gezuiverde heelkonts in het latyn beschreven door Johannes de Gorter, in het nederduits overgezet door Hendrik Kort, chirurgyn te Amsterdam. Leyde, 1746, in-8°.

Oratio in centesimum natalem, seu annuum jubilatum academiæ ducatûs Gelriæ et comitatûs Zutphaniæ, quæ est Hurdervici, habita d. 12 jun. 1748. Amsterdam, 1748, in-4°.

Praxis medicæ systema. Pars I, de morbis generalibus. Pars II, de morbis particularibus. Harderwyk, 1750, in-8°. - Padoue, 1752, in-4°. - Léipzick, 1755, in-4°.

Formulæ medicinales cum indice virium, quô ad inventus indicationes inveniuntur medicamina, in usum medicorum praxin inchoantium. Harderwyk, 1752, in-8°. - Amsterdam, 1755, in-8°. - Francfort et Léipzick, 1760, in-4°.

Het regt gebruyk der sluytband, nevens eenige verbeterde behandlingen in Kraamvrouwen. Amsterdam, 1752, in-8°.

Edition augmentée du *Kort vertoog.*

Methodus dirigenti studium medicum. Harderwyk, 1753, in-4°.

Opuscula varia medico-practica. Padoue, 1751, in-4°.

Opuscula varia medico-theoretica. Padoue, 1751, in-4°.

Ce sont deux recueils des opuscules précédens.

Gorter (*David de*), fils du précédent, l'accompagna en Russie, où il avait été nommé, comme lui, médecin de l'impératrice. Il s'occupa plus particulièrement de la botanique, et mourut en 1783. On lui doit les ouvrages suivans :

Materia medica exhibens virium medicamentorum simplicium catalogus. Amsterdam, 1740, in-4°. - Padoue, 1755, in-4°.

Flora Gelro-Zutphenica. Harderwyk, 1745, in-8°.

Flora Ingrica ex schedis Stephani Kraschenninikow. Leyde, 1761, in-8°.

Flora belgica. Utrecht, 1767, in-8°. (J.)

GOSSE (Henri-Albert), petit-fils du célèbre imprimeur de ce nom, naquit à Genève, le 25 mai 1753. En 1780 il vint à Paris pour y apprendre la pharmacie. Après avoir remporté en 1783 et 1784 deux prix sur les questions si intéressantes des moyens de préserver les chapeliers et les doreurs de l'action délétère des vapeurs que fournissent les matières dont ils se servent, il fut nommé correspondant de l'Académie des sciences. De retour dans sa patrie, il y ouvrit une officine, se consacra

tout entier à la chimie et à l'histoire naturelle, et mourut le 1er février 1816. Il fut le fondateur de la Société suisse pour toutes les sciences naturelles, qui depuis 1808 a publié le résultat de ses travaux, rédigé par F. Meisner, professeur d'histoire naturelle et de botanique à Berne. Il fut aussi l'un des fondateurs de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève. On connaît les belles expériences qu'il a faites sur lui-même, pour déterminer la nature du prétendu suc gastrique, dont il était réservé à Montègre de démontrer la non-existence. Gosse, qui l'admettait encore, confirma au moins ce qu'avait déjà dit Spallanzani, c'est-à-dire que la liqueur appelée ainsi n'est ni acide, ni alcaline, et que si elle a quelquefois de l'acidité, cette qualité ne lui est qu'accidentelle, n'est que le produit des alimens ingérés auparavant.

Gosse (*André-Louis*), fils du précédent, né à Genève le 18 juin 1791, a soutenu, à Paris, une thèse intitulée:

Propositions générales sur les maladies causées par l'exercice des professions. Paris, 1816, in-4°.

L'auteur ne s'est pas borné à la théorie. Riche d'ailleurs des matériaux que son père lui a laissés, il a personnellement éprouvé, et quelquefois au péril de sa vie, l'emploi et l'utilité des moyens qu'il indique, et qui semblent aussi simples qu'ingénieux. Cette dissertation n'est que le cadre d'un travail plus étendu, dont il a déjà paru des fragmens en 1817 dans la *Bibliothèque universelle*, et, en 1820, dans la *Quarterly foreign medical and surgical Journal*. (J.)

GOTTSCHED (Jean), né au mois de juin 1668, à Kœnigsberg, fit ses études dans l'Université de cette ville, parcourut la Hollande, l'Italie et l'Allemagne après les avoir terminées, et fut, à son retour, en 1691, nommé médecin pensionné de Barteustein. Trois ans après, il obtint le titre de professeur extraordinaire, et prit aussitôt celui de licencié. Sept ans après, il fut fait en même temps docteur et professeur ordinaire. Il enseigna les sciences médicales et la physique jusqu'à sa mort, arrivée le 10 avril 1704. On lui doit, outre des annuaires météorologiques, en langue allemande, pour les années 1702 et 1703, et une édition augmentée de notes et d'additions, de la Flore prussienne de Jean Loesel (Kœnigsberg, 1703, 1704), un certain nombre de dissertations, dont nous indiquerons ici les principales, renvoyant pour les autres à l'ouvrage d'Arnold:

Dissertatio de novâ trepsi et renutritione eorum, qui ob inediam emaciati sunt. Kœnigsberg, 1694, in-4°.

Dissertatio de circulatione sanguinis. Kœnigsberg, 1694, in-4°.

Dissertatio de motu musculorum. Kœnigsberg, 1694, in-4°.

Dissertatio de æthere et ære sanguinis, eorumque in corpus humanum ejusque humores vi et operationibus in genere. Kœnigsberg, 1694, in-4°.

Dissertatio de luce et coloribus. Kœnigsberg, 1701, in-4°.

Dissertatio de visûs modo fiendi. Kœnigsberg, 1702, in-4°.

Dissertatio de viis et circulatione chyli. Kœnigsberg, 1702, in-4°.

Medicus castrensis exercitui Moscovitarum præfectus. Kœnigsberg, 1703, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoïdibus. Kœnigsberg, 1703, in-4°. (J.)

GOTTWALD (Christophe), savant naturaliste et médecin de Dantzick, né dans cette ville en 1636, et mort le 1[er] janvier 1700, était, sous le nom d'*Asclépiodote*, membre de l'Académie des curieux de la nature, dont il a enrichi les actes de plusieurs observations. Livré par goût à l'histoire naturelle, il parvint à se former un très-beau cabinet, dont la mort ne lui permit pas d'achever la description, qu'il avait commencée. Ce muséum, que son fils Jean-Christophe, médecin aussi, ne songea non plus qu'à enrichir, fut vendu suivant les uns, donné selon les autres, à Pierre-le-Grand, qui en fit présent à l'Académie des sciences de Pétersbourg; mais les papiers de Gottwald, les dessins et les planches qu'il avait déjà fait graver restèrent à Dantzick. Ces dernières étaient tirées à près de mille épreuves lorsqu'on en fit la vente, mais elles tombèrent en des mains négligentes, de sorte qu'elles furent bientôt ou perdues ou dispersées, et qu'aujourd'hui elles sont extrêmement rares. On les réunit en deux volumes, sans texte, dont l'un contient quarante-neuf et l'autre soixante-deux planches, suivant le catalogue de la bibliothèque de Klein, car l'exemplaire de Cobres, qu'on croyait être le plus complet, ne contenait que quarante-une planches de la première partie et soixante de la seconde. La première partie a été publiée en seize planches par Raspe (Nuremberg, 1782, fol.), avec des notes explicatives de J.-S. Schroeter, et le portrait des deux Gottwald. Il nous reste aussi de Christophe Gottwald des observations physiques et anatomiques sur le castor (Nuremberg, 1782, in-4°., avec sept planches), ainsi que sur les tortues (Nuremberg, 1781, in-4°. avec dix planches), et sa thèse de réception, intitulée :

Dissertatio de melancholiâ hypochondriacâ. Leyde, 1662, in-4°.
(O.)

GOUAN (Antoine), né à Montpellier en 1733, fut envoyé à l'âge de onze ans au pensionnat des Jésuites de Toulouse, où, dans les momens de récréation, il élevait des oiseaux, recueillait des insectes et cultivait des plantes. Il eut pour guides, dans l'étude des belles-lettres, les Pères Dezeuzés et de La Tour, et dans celle de la philosophie un Père Wolf qui enseignait les élémens de Newton, son compatriote. Raynal, devenu depuis si célèbre par la publication de son Histoire des établissemens et du commerce des européens dans les deux Indes, était le préfet de ce collége.

Quand les premières études de Gouan furent terminées, il hésita quelque temps sur le choix de la carrière dans laquelle

il devait entrer. La position de sa famille semblait le destiner à la magistrature ou au service militaire, il se détermina pour la médecine. Gouan eut pour maîtres Magnol, fils du célèbre botaniste, Fizès, Lazerme, Haguenot, Rideux et Sauvages, et il fut reçu docteur en 1752. Comme la médecine pratique ne peut s'apprendre qu'au lit des malades, il suivit assiduement, à l'hôpital St.-Eloy, les visites de M. Serane, le père, l'un des plus habiles médecins de son temps.

Gouan fut bientôt détourné de la pratique de la médecine par un excès de sensibilité, et il s'adonna avec toute l'ardeur de la jeunesse à la culture de la botanique, pour laquelle il était vraiment né. Sauvages enseignait alors cette science à Montpellier avec un talent et nn succès qui ont créé un grand nombre d'excellens botanistes. Ce célèbre professeur, qui affectionnait singulièrement Gouan, le mit de bonne heure en relation avec Linné. Le naturaliste suédois songeait, à cette époque, à faire élever des vers à soie dans son pays. Il lui fallait de nombreux renseignemens sur cet objet, et il s'adressa à Gouan pour se les procnrer. Celui-ci, qui lui avait déjà fait parvenir un grand nombre de plantes et d'insectes, s'empressa de le satisfaire encore sur ce point, en lui envoyant, entr'autres choses, une description du ver à soie, qui enchanta Linné par son élégante concision et l'application la plus heureuse de la langue qu'il avait en quelque sorte créée. Voici cette description que nous croyons n'avoir jamais été publiée : *Bombycis ovum pediculi molem adæquans, cicatriculâ notatum, incubandum : fœtus nudus, polipodus, cæcus, mutus, bis genuina confectus peste, miser sibi vincula nectit; ibi amorphus, mortis et vitæ particeps in chrysalidem mutatur; tandem solutis vinculis, redivivus, alatus, hexapus, oculatus, in aere vitam et sociam quærit, quâ cum copulâ junctus, prolem procreat, patri, matrique similes, paternarum miseriarum hæredes.*

En 1762, Gouau publia son *Hortus Monspeliensis*, et, en 1766, sa *Flora Monspeliaca*. Il remplaça provisoirement dans la même année M. Imbert dans ses leçons de botanique au Jardin du roi à Montpellier, et il fut appelé à Perpignan par le maréchal de Noailles, gouverneur du Roussillon, qui avait obtenu l'agrément du ministre, duc de Choiseul, pour créer un établissement du même genre. Gouan fut accueilli avec autant de cordialité que de distinction par le maréchal de Mailly, commandant en chef de la province, et ce voyage lui procura la première occasion d'herboriser dans les Pyrénées. Toujours dans cette même année, 1766, il fut nommé l'un des jugesadjoints dans le concours ouvert pour la chaire vacante par le décès de Fizès. Sauvages étant aussi mort pendant ce concours, Gouan lui succéda en 1767. Il refusa alors de faire

partie de plusieurs voyages scientifiques très-avantageux, ainsi que de remplir plusieurs missions à peu près du même genre, pour se livrer tout entier à ses fonctions de professeur. Gouan prononça, à l'ouverture des écoles, en 1769, un discours sur les analogies, les ressemblances et les différences qui existent entre les plantes et les animaux (*De analogiâ, convenientiâ et discrimine plantarum cum animalibus*), et, en 1776, il prononça un second discours sur la nécessité de la botanique en médecine. Ces deux discours n'ont point été publiés. Gouan fut chargé d'enseigner l'histoire naturelle appliquée à la médecine, ce qui avait été négligé depuis Rondelet. Indépendamment des leçons faites dans les Ecoles de médecine, il présidait aux herborisations dans la campagne, et en déterminant les plantes et les insectes, il expliquait aux étudians la philosophie botanique et le système de Linné.

En 1770, Gouan publia son Ichthyologie en latin et en français, suivant les systèmes combinés d'Artedi et de Linné. Il avait communiqué son plan à ce dernier, qui lui répondit : « J'avais conçu le même projet, mais puisque votre travail est terminé, je ne ferai point paraître le mien. » Gouan eut beaucoup d'obligations à M. Le Goux de Ierland, grand bailly de Bourgogne, qui mit à sa disposition de grands moyens pour lui faciliter l'étude des poissons de la plage de Cette.

En 1767, Gouan étant retourné à Perpignan pour faire exécuter le plan du jardin de botanique, il fit une nouvelle excursion dans les Pyrénées jusqu'à Puicerda, et il publia, comme résultat de ce voyage, ses *Illustrationes botanicæ*, qui parurent en 1773, par les soins de Haller, qui en fit graver les dessins à ses frais. Gouan donna aussi des plans pour l'établissement des jardins de botanique de Dijon et d'Angers.

Un séjour de six mois à Paris procura à Gouan le précieux avantage de contracter des liaisons intimes avec Bernard de Jussieu, Le Monnier, Guettard et plusieurs autres savans et naturalistes. Ses rapports avec J.-J. Rousseau furent d'un grand intérêt. Gouan avait singulièrement plû à l'illustre écrivain par ses connaissances étendues en botanique, son goût pour la musique et surtout la franchise de son caractère. Un jour le philosophe de Genève lui recommanda d'aller entendre l'Iphigénie de Gluck. *Que vous semble-t-il de cette musique?* lui demanda le lendemain Rousseau; *n'est-ce pas qu'il n'en faut plus faire après celle-là? Vraiment si*, lui dit Gouan, *il n'est pas permis d'abandonner la composition quand on a fait le chef-d'œuvre du genre pastoral, le Devin du village..... Ha, ha! M. Gouan*, reprit Jean-Jacques, *Paris vous a bien vite gâté! et vous voilà donc devenu flatteur?* Une autre fois, le professeur de Montpellier cédant aux instances d'une jeune

dame qui désirait passionnément connaître Rousseau, la conduisit chez Jean-Jacques, et la lui présenta comme sa sœur. Celui-ci l'observa fort attentivement, et ne lui trouvant aucun trait de ressemblance, aucun accent méridional, et un ton trop peu familier pour un frère et une sœur, il reconnut l'officieuse supercherie. Quand ils se séparèrent, après plusieurs heures passées ensemble, Rousseau donna la main à la dame avec beaucoup de grâce et de politesse; mais il dit à Gouan, en lui frappant sur l'épaule : *Souvenez-vous, monsieur, que je n'aime pas que l'on me trompe, même quand on me fait plaisir.* Les relations de Gouan avec Jean-Jacques se prolongèrent, et furent entretenues, jusqu'à la mort de ce dernier, par des cadeaux réciproques de plantes rares et de livres précieux de botanique.

Gouan publia, en 1787, une explication du système de Linné, opuscule qui, réuni à d'autres travaux, a été réimprimé en 1804.

Au commencement de nos guerres, Gouan voulut payer son tribut à la patrie en servant comme médecin dans l'un des hôpitaux militaires établis à Montpellier, et faisant partie de ceux de l'armée des Pyrénées-Orientales. Il contracta, à son début, un typhus dont il eut beaucoup de peine à guérir, et dont la crise fut une ample parotide. La pratique de Gouan, qui se bornait habituellement à un petit nombre d'amis et à quelques indigens de son voisinage, était encore plus timide que circonspecte; mais au moins il troublait bien rarement les mouvemens salutaires de la nature. S'il croyait, comme presque tous les botanistes, avec trop de facilité, à la vertu spécifique des plantes, il ne mérita jamais le reproche de s'être livré à des essais dangereux pour ses malades.

Lors de la nouvelle organisation des écoles destinées à l'art de guérir, Gouan fut conservé comme professeur de botanique et de matière médicale. Ce fut pendant l'exercice de ce nouvel enseignement qu'il fit paraître : 1°. ses Herborisations aux environs de Montpellier; 2°. un Discours sur les causes du mouvement de la sève dans les plantes; 3°. son Nomenclateur botanique. Gouan continua ses utiles leçons jusqu'à la fin de 1803, où il reçut, avec le titre de professeur honoraire qui lui fut décerné par un arrêté du gouvernement consulaire, une retraite digne de ses anciens services. Comme il s'était aperçu que, depuis quelques années, les étudians manquaient d'ouvrages élémentaires pour l'étude de la botanique, ou au moins qu'ils avaient beaucoup de peine à se les procurer, il publia, en 1804, une Matière médicale des plantes du jardin de Montpellier, à laquelle il joignit son Explication du système de Linné et son Nomenclateur.

Le zèle qui l'avait animé toute sa vie ne se ralentit point

dans sa retraite, et on le vit, en 1807, à l'âge de soixante et quatorze ans, suppléer le professeur titulaire de botanique, Auguste Broussonet, retenu au lit par une maladie grave, et qui offrit, dans une longue et pénible convalescence, des particularités remarquables déjà inscrites, et qui seront soigneusement conservées dans les annales de l'art.

Gouan, qui vivait depuis plus de cinquante ans au milieu d'un agréable jardin qu'il cultivait de ses mains patriarcales, offrait le spectacle de la plus belle et de la plus heureuse vieillesse, quand il eut le malheur de perdre, en 1806, sa fille unique, âgée de vingt-huit ans, et qui était douée des qualités les plus aimables. Alors ses yeux, qui depuis long-temps s'affaiblissaient chaque jour, s'éteignirent totalement, et ne lui servirent plus qu'à verser des larmes sur l'objet de ses plus tendres affections. Cet homme vénérable, qui survécut aussi de quelques mois à son excellente épouse, termina sa carrière le 1er septembre 1821.

La postérité n'oubliera point Gouan. Il a été pour la France, l'Espagne, le Portugal et leurs colonies les plus lointaines, le propagateur le plus ardent des grandes idées de Linné, le promoteur des plus constantes et des plus périlleuses recherches. Il a eu pour disciples Commerson, Dombey, Gilibert, Bruguières, Richer, Olivier, Gérard, Auguste Broussonet, Dorthez et un grand nombre d'autres botanistes qui illustreront à jamais l'Ecole de Montpellier. C'est encore à lui que l'on doit la conservation ainsi que l'explication des planches précieuses laissées par Richer de Belleval, et même, quoique d'une manière moins directe, leur publication en Pologne par les soins de Gilibert et les ordres du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, prince qui honorait les sciences, et que la culture des lettres consola souvent des rigueurs de sa destinée. Enfin, la reconnaissance des botanistes a donné à un élégant et beau genre de lianes, qui se compose de cinq espèces, le nom de Gouan, et le voilà gravé sur les impérissables productions de la nature.

Voici les titres des ouvrages qu'il a publiés :

Hortus regius Monspeliensis, sistens plantas tum indigenas, tum exoticas n°. 2200 ad genera relatas, cum nominibus specificis, synonimis selectis, nominibus trivialibus, habitationibus indigenarum, hospitiis exoticarum, secundum methodum digestas. Lyon, 1762, in-8°.

Flora Monspeliaca sistens plantas n°. 1850 ad sua genera relatas et methodo hybridâ digestas; adjectis nominibus specificis, trivialibusque, synonimis selectis, habitationibus plurium in agro Monspeliensi nuper detectarum, et earum quæ in usu veniunt nominibus pharmaceuticis, virtutibusque probatissimis. Lyon, 1765, in-8°.

Historia piscium sistens ipsorum anatomen externam, internam, atque genera in classes et ordines redacta. Accedunt vocabularium locupletissimum, indices latini ac gallici, experimenta circà motum natatorium et muscularem, respirationis mechanismum, auditûs et generationis organa.

Cum iconibus genera nova ac præcipuas partes anatomicas exhibentibus. Strasbourg, in-4°. latin et français en regard.

Illustrationes et observationes botanicæ. 1773, in-fol. avec figures.

Explication du système de botanique du chevalier Von Linné pour servir d'introduction à l'étude de la botanique, ouvrage dans lequel on donne 1°. un précis des ouvrages élémentaires de cet auteur; 2°. on examine si son système est le plus solidement établi, si l'auteur a été fondé à rejeter toutes les parties de la fleur, et forcé de préférer les organes sexuels; 3°. on désigne les ouvrages élémentaires et nécessaires, avec la meilleure manière de s'en servir; 4°. on donne une explication de plusieurs mots techniques. Montpellier, 1787, in-8°. avec une planche.

Herborisations des environs de Montpellier, ou Guide botanique à l'usage des élèves de l'école de santé, ouvrage destiné à servir de suite à la Flora Monspeliaca. Montpellier, an IV, in-8°. avec une carte des environs de Montpellier.

Discours sur les causes du mouvement de la sève dans les plantes. Montpellier, an X (1802), in-4°.

Nomenclateur botanique, contenant 1°. l'explication et traduction française des noms et termes latins, relatifs à toutes les parties de la plante; 2°. l'énumération méthodique des classes, ordres, genres, et de leurs caractères essentiels, d'après le système de Linné. Montpellier, 1803, in-8°.

Traité de botanique et de matière médicale, contenant 1°. l'explication du système de Linné; 2°. le nomenclateur botanique; 3°. l'énumération méthodique des caractères des classes, ordres, genres; 4°. l'exposition des vertus des plantes médicinales et économiques, à l'usage des étudians en médecine. Montpellier, an XII (1804), in-8°.

(R. DESGENETTES)

GOULIN (JEAN), né à Reims le 10 février 1728, fut redevable d'une excellente éducation aux soins éclairés de sa mère, à la tendresse de laquelle la mort prématurée de son père l'avait abandonné. Lorsqu'il eut terminé ses humanités, après beaucoup d'incertitudes sur le choix d'une profession, il se décida à remplir les fonctions modestes de répétiteur chez un maître de pension. Si cette place lui valait des émolumens plus que modiques, elle lui permettait au moins de se livrer sans contrainte à l'étude des auteurs classiques, qui avait un charme puissant pour lui. Cependant, comme il ne pouvait rester toujours confiné dans une carrière aussi ingrate, il prit le parti de se livrer à la médecine, qu'il croyait pouvoir apprendre dans ses momens de loisir. Durant trois ans il suivit les cours, et disséqua des cadavres avec assiduité; mais une maladie grave lui ayant fait perdre tous ses moyens d'existence, il se vit dans la nécessité de retourner dans son pays natal, pour y recouvrer la santé. En 1755, il revint à Paris, où la fortune l'accabla de ses rigueurs, sans rien diminuer de son zèle pour la science à laquelle il s'était voué; cependant il ne put se présenter pour entrer en licence, et l'on ignore dans quelle Faculté il alla prendre le titre de docteur. Vers 1756, une place d'instituteur que des amis lui procurèrent le tira de la misère, et quelques travaux littéraires qu'il entreprit pour le compte et la gloire

d'autrui le mirent bientôt dans une sorte d'aisance, qui lui permit de reprendre cette heureuse indépendance si nécessaire et si chère aux gens de lettres assez délicats pour ne pas faire un trafic honteux de leur plume. Goulin resta dans la même situation jusqu'en 1772. Cette année, la mort d'une femme qu'il aimait beaucoup, et à laquelle il était uni depuis six ans, l'accabla d'un chagrin profond, et sembla marquer pour lui le commencement d'une longue suite de maux. Réduit une seconde fois à la misère, il ne parvint à s'en tirer que par la vente de ses livres, dont la privation ne lui permettant plus de se livrer à ses anciennes études, il résolut d'apprendre l'arabe. Ce projet n'eut pas de suite, car l'abbé de Fontenay l'associa en 1783 à la rédaction des Affiches de province. Bientôt ses affaires tournèrent plus mal que jamais, et il se trouvait dans le plus affreux dénuement, quand la place de professeur d'histoire de la médecine lui fut accordée en 1795 dans l'Ecole de Paris. La mort le surprit au milieu de ses préparatifs pour son quatrième cours, le 30 avril 1799. Singulier, bizarre même dans ses manières, aigre dans la dispute, prompt à l'attaque, dur à la réplique, ardent à contredire, tranchant dans la discussion, et obstiné dans l'assertion, Goulin fut d'ailleurs bon, humain et désintéressé. Son érudition était vaste, mais indigeste, et la critique ne présidait pas toujours aux jugemens qu'il portait. On ne saurait trop lui reprocher de n'avoir pas su ou voulu faire mieux que copier littéralement l'inexact et incomplet Eloy dans ses articles biographiques de l'Encyclopédie méthodique, et de reproduire jusqu'aux fautes de langue de son modèle. Nous ne citerons pas ici les titres des soixante-huit ouvrages ou opuscules dont il a été soit l'éditeur, soit le collaborateur, soit même le seul auteur : P. Sue en a donné une notice exacte et très-détaillée (Paris, 1800, in-8°.). Les plus importantes de ses productions littéraires sont les suivantes :

Lettres à un médecin de province sur l'histoire de la médecine. Paris, 1769, in-8°.

Ces lettres sont au nombre de six : la septième n'a point paru, quoiqu'elle ait eté imprimée.

Lettre à M. Fréron, ou Critique de l'Histoire de l'anatomie et de la chirurgie de M. Portal. Paris, 1772, in-8°.

Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine. Paris, 1775 et 1776, 2 vol. in-4°.

Ouvrage extrêmement médiocre, et où tout ce qui n'est point compilation, ne mérite pas d'être lu.

Etat de la médecine, chirurgie et pharmacie de l'Europe, et principalement en France. Paris, 1777, in-12.

Fait en société avec de Horne et de la Servolle.

Dissertation dans laquelle on explique un passage de Cicéron relatif à la médecine, et dans laquelle on démontre, par occasion, que Lyso,

dont parle cet auteur, ne fut point médecin, bien Bernier, Leclerc, *Eloy et Matthias lui aient donné cette qualité.* Paris, 1779, in-4°. (z.)

GOULSTON (Théodore), médecin anglais, né dans le comté de Northampton, fit ses études à Oxford, où il prit le grade de docteur en 1610. Après avoir pratiqué pendant quelque temps à Wymondeham, il se rendit à Londres, et fut agrégé au collége des médecins de cette ville, dont il finit par devenir censeur. Mort le 4 mai 1632, il laissa par testament deux mille livres pour l'achat d'une rente destinée au paiement d'une leçon de pathologie qui serait faite chaque année dans le collége des médecins, par un des quatre plus jeunes docteurs de la Faculté. Cette louable institution subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *leçon golstonienne*. Goulston cultivait la littérature et la théologie, en même temps que la médecine. On lui doit, outre une traduction latine, avec des commentaires, de la rhétorique (Londres, 1619, in-4°.), et de la poétique d'Aristote (Londres, 1623, in-4°.), une version également latine de quelques livres de Galien, qui a été publiée, après sa mort, par son ami Thomas Gataker, sous le titre suivant :

Versio, variæ lectiones et annotationes criticæ in opuscula varia Galeni. Londres, 1640, in-4°. (J.)

GOUPYL (Jacques), savant helléniste et médecin distingué du seizième siècle, naquit dans le diocèse de Luçon (province du Poitou), et fit ses premières études dans l'Université de Poitiers. Il cultiva pendant long-temps la carrière des lettres, s'attacha surtout à l'étude de la langue grecque, et vint ensuite à Paris, où il se fit recevoir docteur en 1548. Goupyl acquit bientôt une grande réputation comme médecin, et son mérite étant parvenu jusqu'à la cour, Henri II le nomma en 1555 pour remplir la chaire de médecine que la mort de Jacques Sylvius venait de laisser vacante au collége royal.

Ce médecin, qui avait une grande érudition, s'était formé une bibliothèque considérable, avec un grand nombre de manuscrits et de livres curieux. On rapporte qu'en 1563, les troubles de la guerre civile s'étant élevés, il eut la douleur de voir piller par le peuple cette même bibliothèque qu'il avait composée à force de soins et de travail : cette perte lui causa tant de chagrin, qu'il mourut peu de temps après. Il travaillait à cette époque à un commentaire sur toutes les œuvres d'Hippocrate, qu'il laissa fort incomplet.

Nous sommes redevables à Goupyl de plusieurs bonnes éditions de quelques auteurs grecs, auxquelles il ajouta des

observations pour en rendre la lecture plus facile et plus utile.

Il a publié les ouvrages suivans :

Alexandri Tralliani libri XII; græcè. Rhaseæ, de pestilentiâ, libellus ex Syrorum linguâ in græcum translatus. Jacobi Goupyli in eosdem castigationes. Paris, 1548, in-fol.

Cette édition est toute grecque, et parut in-folio de l'imprimerie de Robert Etienne : elle fut donnée par Goupyl sur un manuscrit de la Bibliothèque du roi, et il la dédia au Collége des professeurs en médecine de Paris. Pour l'intelligence du texte, il eut recours à Galien et à Paul d'Egine, consulta les principaux auteurs arabes, et parvint à rendre le texte aussi correct qu'il le pouvait présenter. Les corrections ont été placées à la fin du volume : elles furent si estimées que Gontier d'Andernach les fit paraître de nouveau lorsqu'il donna Alexandre de Tralles en grec et en latin, édition qui parut à Bâle en 1556, in-8°.

Rufi Ephesii de appellationibus partium corporis humani, libri tres græcè. Paris, 1554, in-8°.

Goupyl joignit à cet ouvrage les traités *De medicamentibus purgantibus*, et celui *De utero ac muliebri pudendo*, du même auteur.

Aretæi, Cappadocis medici, libri VI de acutorum et chronicorum morborum curatione, græcè, è codice regio. Paris, 1554, in-8°.

Cette édition passe pour être la plus complète de toutes celles qui ont paru; elle est augmentée des cinq premiers chapitres dans le dernier livre. Goupyl l'a de plus enrichie de notes et de corrections nombreuses sur les sept livres de Paul d'Egine, qui méritent d'être consultées.

Disputatio de partu cujusdam infantulæ Agennensis.

Cette dissertation se trouve dans la sixième partie des Œuvres de Jacques Sylvius, que Goupyl nommait son maître.

Annotationes et scholia in Ambrosii Leonis, Nolani, versionem librorum Joannis Actuarii. Paris, 1548, in-8°. - Utrecht, 1670, in-8°.

Actuarii Joannis, filii Zaccharice, de actionibus, et affectibus spiritûs animalis. Paris, 1557, in-8°. en grec, avec les ouvrages de Jacques Sylvius.

Plusieurs pièces de vers grecques et latines.

Deux de ces opuscules ont été adressés à Sylvius : ils sont insérés dans l'ouvrage de cet auteur, édition de Réné Moreau. (THILLAYE)

GOURMELEN (ETIENNE), médecin de la Basse-Bretagne, dans le pays de Cornouailles, vint de bonne heure à Paris, où il s'appliqua à la chirurgie, contre le vœu de ses parens, qui avaient donné beaucoup de soin à son éducation. Son activité et son amour pour le travail triomphèrent des obstacles qui naissaient de son peu de fortune, et s'étant livré enfin à l'étude de la médecine, il fut reçu docteur en 1561, après avoir paru avec éclat dans tous ses actes. Au bout de six ans, une chaire lui ayant été accordée, ses leçons sur Hippocrate et Galien lui attirèrent un grand concours d'auditeurs, et posèrent les fondemens de sa réputation. Elu doyen de la Faculté en 1574, il fut confirmé dans cette charge l'année suivante. La médecine ne lui fit pas négliger la chirurgie, alors plongée dans un état voisin de la barbarie, et en 1578 il remplaça Akakia dans la chaire de chirurgie du collége royal. Pendant la peste qui ravagea Paris en 1580, il déploya un zèle et une activité qui lui méritèrent

l'estime et la reconnaissance des habitans de cette grande cité. Il termina sa carrière à Paris en 1594, laissant plusieurs ouvrages imprimés, dont voici les titres :

Synopseos chirurgiæ libri sex. Paris, 1566, in-8°. - *Ibid.* 1580, in-8°. -Trad. en français par Malezieux, Paris, 1571, in-8°. - Par Germain Courtin, Paris, 1634, in-8°.

Hippocratis libellus de alimento è græco in latinum versus et commentariis illustratus. Paris, 1572, in-8°.

Chirurgiæ artis ex Hippocratis et veterum decretis ad rationis normam redactæ libri tres. Paris, 1580, in-8°.

Cet ouvrage forme le troisième volume de la médecine de Pardoux (Paris, 1639, in-8°.). On y trouve des faits curieux sur l'histoire de la chirurgie à Paris.

Avertissement et conseils à MM. de Paris, tant pour préserver de la peste, comme aussi pour nettoyer la ville et les maisons qui ont été infectées. Paris, 1581, in-8°. (z.)

GOURRAIGNE (Hugues), né en Gascogne, vers la fin du dix-septième siècle, était docteur et professeur de la Faculté de Montpellier. Ce médecin, qui a publié un assez grand nombre de dissertations médicales, mourut dans cette ville en 1753. Nous avons de lui :

Dissertationes medicæ, cum specimine de febribus. Orange, 1727, in-8°.

Dissertatio de respiratione. Montpellier, 1729, in-4°.

Tractatus de febribus, juxtà circulationis leges. Montpellier, 1730, in-12.

Dissertationes medico-chirurgicæ de circulationis legibus seu de tumoribus. Montpellier, 1731, in-8°.

De tumoribus tunicatis. Montpellier, 1732, in-8°.

Dissertatio de ferri usu et abusu in medicinâ. Montpellier, 1736, in-8°.

Dissertatio de naturâ et causis fluiditatis sanguinis naturalis et deperditæ, ubi de diluentibus et emollientibus, de lactis naturâ et usibus in medicinâ. Montpellier, 1741, in-4°.

De humorum crassitudine. Montpellier, 1741, in-8°.

Physiologiæ conspectus. Montpellier, 1743, in-8°.

Pathologiæ conspectus. Montpellier, 1743, in-8°.

De sanguinis missione. Montpellier, 1743, in-8°. (thillaye)

GRAAF (Regnier de), célèbre anatomiste hollandais, était fils d'un architecte distingué de Schoonhaven, où il vint au monde le 30 juillet 1641. Il étudia la médecine à Leyde, où Van Horne et François de le Boë enseignaient alors avec éclat. Les idées de ces deux professeurs germèrent bientôt dans sa tête, et imprimèrent aux siennes propres une direction analogue, dont il ne s'écarta jamais. Après avoir passé deux ans à Leyde, il vint prendre le bonnet de docteur à Angers en 1665, puis se rendit à Paris. A son retour en Hollande, il pratiqua l'art de guérir, d'abord à Schoonhaven, puis à Delft, où une mort prématurée l'enleva le 17 août 1673, à l'âge seulement de trente-deux ans. Haller prétend qu'il mourut des suites d'un

accès de colère auquel il se laissa emporter dans la chaleur de la dispute contre Swammerdam, avec lequel il eut de vives discussions, parce que ce dernier lui disputait l'honneur de ses découvertes relativement aux organes de la génération, et l'avait même accusé de plagiat devant la Société royale de Londres. De Graaf sortit victorieux de cette lutte littéraire, mais elle lui coûta la vie. Ce qui l'a rendu célèbre, ce sont ses travaux anatomiques sur le pancréas, et ses hypothèses sur le rôle que le fluide sécrété par cette glande joue dans l'économie animale. On sait qu'il attribuait presque toutes les maladies, mais principalement les fièvres intermittentes, aux altérations diverses du suc pancréatique, et qu'il expliquait l'influence de cette liqueur sur la digestion d'après la théorie chimique de son maître Sylvius. Ses recherches sur les organes de la génération ne sont pas moins importantes; peu d'anatomistes ont mieux décrit que lui les vaisseaux spermatiques, et ce qu'il a dit des organes sexuels de la femme est plus complet et plus exact que tout ce qu'on possédait avant lui, quoiqu'on y puisse remarquer des taches assez nombreuses, que Duverney et Morgagni ont eu grand soin de relever. Il a indiqué assez bien les divers développemens du fœtus, et semé tous ses ouvrages de considérations pathologiques qui en rehaussent la valeur. Outre deux mémoires insérés dans les Ephémérides des Curieux de la nature, il a publié à part :

Disputatio medica de naturâ et usu succi pancreatici. Leyde, 1663, in-12. – *Ibid.* 1671, in-8°. – *Ibid.* 1674, in-8°. – Trad. en français, Paris, 1666, in-12.

Epistola de nonnullis circà partes genitales inventis novis. Leyde, 1668, in-12.

Tractatus de virorum organis generationi inservientibus. Item de clysteribus et usu syphonis in anatomiâ. Leyde, 1668, in-8°.

De mulierum organis generatione inservientibus, tractatus novus, demonstrans tum homines et animalia, cætera omnia, quæ vivipara dicuntur, haud minus, quam ovipara, ab ovo originem ducere. Leyde, 1672, in-8°.

Partium genitalium defensio adversus Joh. Swammerdam. Leyde, 1673, in-8°.

Les Œuvres de De Graaf ont été réunies sous ce titre :

Opera omnia. Leyde, 1677, in-8°. – *Ibid.* 1705, in-8°. – Trad. en hollandais, Amsterdam, 1686, in-8°. (O.)

GRABA (Jean-André), né à Erford ou à Muhlhausen, étudia l'art de guérir pendant six ans, à Kœnigsberg, et vint ensuite l'exercer à Erford; mais les médecins de cette ville, jaloux des succès qui couronnaient son début dans la carrière, lui suscitèrent beaucoup de désagrémens, en exigeant qu'il se soumît à un examen devant leur Faculté, parce qu'il avait quitté Kœnigsberg sans y prendre aucun grade. Après de longues querelles, Graba prit le parti d'aller demander le bonnet doc-

toral à l'Université de Giessen, qui le lui accorda en 1638. La même année, il fut nommé à la charge de physicien, qu'il quitta dix ans après, pour aller occuper la même place à Muhlhausen, où il mourut en 1669, le 13 mai. Il appartenait à l'Académie des Curieux de la nature, qui l'admit dans son sein en 1661, sous le nom de *Céphale*. On a de lui :

Casus laborantis affectu hypochondriaco cum symptomatibus scorbuticis. Giessen, 1658, in-4°.
Beschreibung der unaufhoerlichen giftbœsen anfaelligen Landfiebern. Erford, 1660, in-8°.
Kurze Erinnerung von der hin und wider grassirenden Seuche der Blattern und Masern. Erford, 1661, in-8°.
Kurzer Unterricht vom Scharbok. Erford, 1661, in-8°.
Medicinalische Erinnerung wie man sich bey jetziger gefaehrlichen boesen Seuche von der Pest verhalten mœge. Erford, 1666, in-8°.
Ελαφογραφια, seu cervi descriptio physico-medico-chimica. Iéna, 1667, in-8°.
Si l'on en croyait Graba, le cerf serait une panacée dans presque toutes les maladies. (J.)

GRABE (Martin-Sylvestre), fils d'un théologien célèbre par des écrits contre Sandius, qu'on regarde comme le chef des ariens modernes, naquit à Kœnigsberg, le 14 juillet 1674. Reçu docteur en 1700, il obtint trois ans après la place de bibliothécaire du château de sa ville natale, et un peu plus tard le titre de médecin et de conseiller du roi de Prusse. Il mourut le 5 décembre 1727. On lui doit :

Dissertatio de renum calculo. Leyde, 1700, in-4°.
Dissertatio de phthisi. Kœnigsberg, 1700, in-4°.
Verzeichniss der Buecher aus der Radzivilischen Verlassenschaft, mit welchen die Koenigliche Bibliothek zu Koenigsberg seit 1673 vermehret worden. Kœnigsberg, 1712, in-fol.
Il a écrit la vie de son frère Jean-Ernest Grabe, docteur en théologie, dans les *Acta borussica*. (J.)

GRÆBNER (David de), médecin allemand qui a joui d'une certaine célébrité, vint au monde à Breslau en 1655. Envoyé par ses parens à Kœnigsberg en 1674, il suivit pendant cinq ans les cours de l'Université de cette ville, et se rendit ensuite, en passant par la Hollande, l'Angleterre et la France, à Padoue, où il prit le grade de docteur en médecine. A son retour dans sa patrie, la ville de Fraustadt le choisit pour médecin; mais il garda cette place peu de temps, et vint fixer définitivement son séjour à Breslau. La découverte qu'il fit de quelques médailles curieuses le mit si avant dans l'esprit de l'empereur Léopold, que ce prince lui accorda le rang de noble de Bohême et le titre de médecin de la cour. Græbner mourut le 21 janvier 1737. On a de lui :

Medicina vetus restituta, sive paragraphe Hippocratico-Galenica in Theodori Craanen tractatum physico-medicum de homine. Léipzick, 1695, in-4°.

Diarium meteorologicum Vratislaviense. Breslau, 1703, in-4°.

On trouve à la suite un petit traité de l'expérience.

Tractatus philologico-physico-medici septem. Léipzick, 1714, in-4°. (J.)

GRAEFE (Charles-Ferdinand), né à Varsovie, est maintenant professeur à l'Université de Berlin. Il s'est rendu célèbre par ses recherches sur l'angiectasie, et sur la méthode de Tagliacozzi, pour la réparation des parties perdues du corps, qu'il a modifiée et perfectionnée, d'après M. Carpue. Depuis 1819 il publie, avec M. Walther, un journal de médecine qui paraît tous les mois, et dans lequel on trouve plusieurs articles fort intéressans. Les écrits de ce professeur sont :

Dissertatio de notione et curâ angiectaseos labiorum, ratione habitâ communis vasorum morbosæ extensionis specimen. Léipzick, 1807, in-4°. -Trad. en allemand, avec de nombreuses additions, sous ce titre :

Angiectasie, ein Beytrag zur rationellen Cur und Erkentniss der Gefaess-Ausdehnungen. Léipzick, 1808, in-4°.

Avec quatre planches.

Repertorium augenaerztlicher Heilformeln. Berlin, 1817, in-8°.

Rhinoplastik, oder die Kunst, den Verlust der Nase organisch zu ersetzen, in ihren frueheren Verhaeltnissen erforscht, und durch frueheren Verfahrungsweisen zu hoehern Vollkommenheit gefoerdert. Berlin, 1818, in-4°.

Avec six planches.

Graefe (*Edouard*), parent du précédent, a publié :

Dissertatio de novâ infusionis methodo. Berlin, 1817, in-4°.

Jahrbericht ueber das clinisch-chirurgisch-augenaertzliche Institut der Universitaet zu Berlin. Berlin, 1820, in-4°. (J.)

GRAETZ (Albert-Henri), né à Dessau le 23 avril 1681, étudia pendant quelque temps la médecine en Hollande, et vint se faire recevoir docteur à Halle. Nommé professeur ordinaire à Kœnigsberg en 1708, il est mort dans cette ville le 2 août 1713, laissant plusieurs dissertations, dont la moins insignifiante est celle qui a pour titre :

Dissertatio de structurâ et usu lienis. Kœnigsberg, 1710, in-4°. (Z.)

GRAINDORGE (André), né à Caen en 1616, était docteur de la Faculté de médecine de Montpellier. Tout à la fois médecin et philosophe, il suivit les principes d'Épicure et de Gassendi, et mourut en 1676, à l'âge de soixante ans. Graindorge était membre de l'Académie de médecine de Caen. Il a publié les ouvrages suivans :

Un traité, en latin, de la nature du feu ; de la lumière et des couleurs. in-4°.

In futilem Figuli exercitationem medicam de principiis fœtûs, animadversiones. Narbone, 1658, in-8°.

L'auteur y critique l'ouvrage que Raymond Restaurand avait publié, en 1657, sous le titre de *Figulus*. Il s'appuie du sentiment d'Aristote pour réfuter celui de Restaurand sur la génération.

De l'origine des macreuses. Caen, 1680, in-8°.

Ce traité est assez rare.

De principiis generationis.

De origine formorum et staterâ aeris. (THILLAYE)

GRAMANN (JEAN), médecin d'Erford, qui vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle, avait commencé par être prédicateur. Grand ennemi de Galien et des galénistes, il fut l'un des plus enthousiastes admirateurs de la médecine spagirique. Il débitait, sous le nom de *teinture antiphthisique*, un mélange de sulfate de zinc et de sucre rosat, que Stahl assimilait à la panacée antihectique de Poterius, c'est-à-dire qu'il conseillait de jeter par la fenêtre avec cette dernière. Ses écrits, obscurs et inintelligibles comme tous ceux des paracelsistes, ont pour titres :

De pharmaco purgante. Erford, 1593, in-4°.

Apologetica refutatio calumniæ, quâ Paracelsistæ nimis violenta, corrosiva et deleteria ægris propinare à quibusdam Galenicis dicuntur. Erford, 1593, in-4°.

Responsoria ad progymnasmata quorumdam antichymistarum, in quâ calumniis refutatis imperfectio artis galenicæ ostenditur. Erford, 1594, in-4°.

Kurzer Bericht wie man sich von der Dysenterie, gifftigen Blutruhr und fliessenden Pestilenz verwahren solle. Erford, 1598, in-8°. (J.)

GRAMBERG (GÉRARD-ANTOINE), né à Tettens, dans le Jeverland, le 5 novembre 1744, mort le 10 mars 1817, fit ses études à Gœttingue, et s'établit en 1794 à Oldenbourg, où il passa le restant de sa vie. Il était grand amateur de la numismatique et de la littérature, ainsi que de la poésie allemande. Il a donné des preuves de son talent poétique dans les almanachs de Voss et de Goeckingk, et dans quelques autres recueils analogues. On distingue entre autres une pièce de vers intitulée *Kosmotheoros*. On doit dire, à sa louange, qu'il fut l'un des plus chauds ennemis du mysticisme et de la superstition. Presque tous les articles contre Lavater et les magnétiseurs, dans l'*Allgemein deutscher Bibliothek*, sont de lui. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de hæmoptysi et speciatim ejus nexu cum variâ adversâ ex hypochondriis valetudine. Gœttingue, 1766, in-4°.

De verâ notione et curâ morborum primarum viarum commentatio, cui alterum præmium ill. Acad. Imp. nat. cur. 1792 decrevit. Erlangue, 1793, in-8°.

Pharmacopœa Oldenburgica. Oldenbourg, 1801, in-8°.

Anonyme.

Il a inséré divers articles dans le Magazin de Hambourg, les Archives de Rahm., le Museum allemand, et les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (J.)

GRAMM (Ceso), né en 1640 à Toenningen, dans le Holstein, étudia la médecine à Altdorf et à Bâle, prit le titre de maître-ès-arts dans cette dernière ville, et celui de docteur à Leyde, obtint en 1665 une chaire de physiologie et de langue grecque à Kiel, et mourut le 21 septembre 1673, laissant, outre des observations insérées dans le recueil de l'Académie des Curieux de la nature, dont il était membre, et quelques productions étrangères à l'art de guérir, dont on pourra lire les titres dans Moller, les ouvrages suivans :

Dissertatio de monstris. Bâle, 1660, in-4°.
Dissertatio de rarioribus quibusdam problematibus. Bâle, 1662, in-4°.
Dissertatio de syncope. Leyde, 1662, in-4°.
Examen problematicis Hippocratici an de liquidis aliquid in fistulam spiritalem illabatur secundum naturam. Kiel, 1665, in-4°.
Dissertatio de sanguinis esu. Kiel, 1670, in-4°. (z.)

GRANADO (Christophe), exerçait la médecine à Exija. Il fut un des partisans déclarés de la saignée, sur laquelle il composa un traité intitulé :

Trattado de flebotomia. Séville, 1618. (b. et l.)

GRANDI (Jacques), né à Gajato, en 1646, dans les états du duc de Modène, fit ses premières études à Bologne, et les acheva à Venise, chez un oncle maternel qui voulut bien se charger de lui apprendre le grec et le latin. Il se rendit ensuite à Padoue pour y suivre les cours de la Faculté de médecine ; et après avoir obtenu le grade de docteur, il revint se fixer à Venise, où il exerça les fonctions de prosecteur pendant six années, à l'expiration desquelles il fut nommé professeur d'anatomie. Se trouvant très-bien dans cette ville, où il comptait beaucoup d'amis et d'admirateurs, il refusa les chaires qui lui furent offertes par les Universités de Padoue et de Pise. Une mort prématurée termina sa carrière le 11 février 1691. C'était un homme fort instruit, versé dans l'art oratoire, et doué même de quelques talens poétiques, car il a chanté en vers latins, qui ne sont pas sans mérite, la délivrance de Vienne et la victoire de Sobieski sur les Turcs (Venise, 1683, in-4°.). Il fut un des fondateurs de l'Académie *Dodonea*, et l'un des membres tant de l'Académie *de' Gelati* de Bologne, que de la Société *de' Curiosi*, à laquelle il avait été agrégé sous le nom de *Sénèque*. On lui doit un éloge de Sanctorius (Venise, 1671, in-4°.), et un traité peu remarquable dans lequel il cherche à prouver la vérité du déluge universel par l'existence des coquilles fossiles dans des lieux très-éloignés de la mer (Veuise, 1676, in-4°.). On a encore de lui les ouvrages suivans :

Orazione nel aperirsi il nuovo teatro d'anatomia in Venezia. Venise, 1671, in-4°.

Risposta ad una lettera di Aless. Pini sopra alcune richieste intorno S. Maura et la Prevesa. Venise, 1686, in-12.

Lettre sur l'ancienne Nicopolis, en Albanie, dans laquelle on trouve un grand nombre d'observations curieuses sur l'histoire et la géographie ancienne de la Morée.

Dissertatio epistolaris de stibio, ejusque usu in re cosmeticâ. Venise, 1687, in-4°.

Réimprimée à la suite du tome V des Ephémérides des Curieux de la nature. Dans cet opuscule intéressant Grandi traite de l'usage que les anciens faisaient des préparations antimoniales comme cosmétiques, et passe en revue les différentes espèces de fard dont ils se servaient.

On lui attribue encore d'autres productions que nous passons sous silence, soit parce qu'elles ne lui appartiennent point réellement, soit parce qu'elles n'ont point rapport à la médecine. Ajoutons seulement qu'il a mis une préface en tête de l'édition des Œuvres de Lazare Rivière, publiée à Venise en 1723, et inséré deux ou trois observations dans les Transactions philosophiques. (o.)

GRANGER (Bonaventure), médecin de Paris, qui vivait au seizième siècle, s'est fait connaître par une traduction latine du traité de la sueur et du vertige de Théophraste (Paris, 1576, in-8°.). Ennemi de la saignée et de Botalli, il écrivit contre ce dernier un traité qui lui suscita des discussions avec Georges Caspius, et qui a pour titre :

De cautionibus in sanguinis missione adhibendis. Paris, 1578, in-4°. (z.)

GRANGER (Jacques), médecin et poète anglais, naquit en 1723 à Dunso, petite ville du midi de l'Ecosse. Lorsqu'il eut terminé ses humanités, ses parens le placèrent chez un habile chirurgien d'Edimbourg, qui se chargea de lui enseigner les principes de l'art de guérir. Granger servit ensuite comme chirurgien dans un régiment de l'armée commandée par le comte de Stair en Allemagne. A la paix d'Aix-la-Chapelle en 1768, il vendit sa commission, et vint résider à Londres, où bientôt il fut lié avec les plus célèbres littérateurs de l'époque. Ce fut en cette ville qu'il publia sa traduction en vers des élégies de Tibulle, accompagnée du texte latin et de notes savantes. Ayant accepté l'invitation d'aller s'établir comme médecin à Saint-Christophe, il s'éprit d'amour, pendant la traversée, pour la fille du gouverneur de cette île, dont la main lui fut accordée à Basse-Terre. Cette alliance ne contribua pas peu aux succès qu'il obtint dans sa profession, mais qui ne lui firent cependant pas négliger la littérature, car ce fut à Saint-Christophe qu'il composa le plus connu de ses ouvrages, un poème en quatre chants et en vers blancs sur la canne à sucre, qu'il publia en 1764, in-4°., à Londres, dans un voyage qu'il fit en Angleterre. Trois ans après, une fièvre épidémique qui régnait à Basse-Terre, où il était retourné, mit fin à ses jours le 24 décembre. Les Anglais le rangent parmi leurs poètes du second ordre.

Quant à la médecine, elle ne lui doit rien de remarquable. L'ouvrage suivant, qui contient le résultat de ses observations, a été éclipsé par celui de Pringle, avec lequel il ne saurait soutenir la concurrence :

Historia febris anomalæ Batavæ annorum 1746, 1747, 1748. Londres, 1753, in-8°. (o.)

GRAPIUS (Jean-Samuel), né à Rostock, le 21 juin 1701, étudia la médecine dans cette ville, ainsi qu'à Helmstaedt, Iéna et Leyde. Reçu docteur en 1727, il pratiqua pendant quelque temps à Brunswick, et fut nommé en 1732 médecin pensionné à Hoya. L'époque de sa mort ne nous est pas connue. On a de lui :

Dissertatio de tumoribus scirrhosis. Rostoch, 1727, in-4°.
Le *Commercium litterarium* de Nuremberg contient trois Observations de Grapius, qui ne présentent aucun intérêt. (z.)

GRASHUYS (Jean), médecin hollandais, reçu docteur à Leyde, et praticien à Amsterdam, était membre de l'Académie des Curieux de la nature, et associé étranger de l'Académie royale de chirurgie. On lui doit plusieurs bons ouvrages.

Dissertatio de phlebotomiâ. Leyde, 1720, in-4°.
Exercitatio medico-chirurgica de scirrho et carcinomate, in quâ etiam fungi et sarcomata pertractantur. Amsterdam, 1741, in-8°. - Trad. en hollandais, Amsterdam, 1744, in-8°.
Grashuys établit que le tissu cellulaire est le siége du squirrhe et du carcinome.
Dissertatio de generatione puris. Amsterdam, 1747, in-8°. -Trad. en anglais, Londres, 1748, in-8°.
Cette dissertation, couronnée en 1746 par l'Académie de chirurgie, est imprimée dans la collection de ses prix. L'auteur soutient que le pus se forme dans le tissu cellulaire, et aux dépens de la graisse.
Van de operatien der heelkonde. Amsterdam, 1748, in-8°.
Grashuys a inséré quelques observations dans les Éphémérides des Curieux de la nature et dans les Actes de l'Académie des sciences de Hollande. (o.)

GRASS (Samuel), médecin assez célèbre de Breslau, où il naquit en 1653, fit ses études et prit le grade de docteur à Iéna. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Mesue II*, et l'on trouve un assez grand nombre d'articles de sa façon dans le recueil de cette compagnie. Avant de fixer son séjour à Breslau, où il mourut le 29 juin 1730, revêtu du titre de premier physicien, il avait parcouru toute l'Italie. On le compte parmi les plus laborieux rédacteurs de l'ouvrage remarquable connu sous le titre de : *Historia morborum Wratislaviensium*. Son fils, également médecin à Breslau, est auteur de quelques observations imprimées dans les Ephémérides des Curieux de la nature.

GRATAROLI (Guillaume), médecin italien, l'un des plus célèbres du seizième siècle, naquit à Bergame, en 1516. Il fit ses études à l'Université de Padoue, où il arriva précisément à l'époque où Pomponazzi répandait parmi les étudians la doctrine de Luther, que les troupes étrangères amenées en Italie par la guerre qu'occasionait la ligue de Cambrai, contribuaient d'ailleurs aussi à introduire en Italie. Grataroli fut chargé au bout de six ans, en 1537, d'expliquer le troisième livre d'Avicenne; mais il ne resta pas long-temps en possession de cette chaire, puisque dès 1539 nous le trouvons inscrit au nombre des médecins de sa ville natale. Cependant il ne demeura pas toujours fixé à Bergame, car lui-même nous apprend qu'il parcourut l'Italie, la Suisse, la Savoie et la Bourgogne. La plupart des biographes disent que, séduit par les principes de Luther, il abjura la religion de ses pères, et se fit protestant, ce qui le mit dans la nécessité de quitter l'Italie, et de se réfugier à Bâle. Tiraboschi lui-même a adopté cette version, contre laquelle Millin s'est élevé sans motif suffisant. Quoi qu'il en soit, après avoir habité pendant quelque temps Bâle, où il enseigna la médecine et publia plusieurs ouvrages, Grataroli fut appelé à Marbourg pour y remplir une chaire devenue vacante par la mort du titulaire. L'âpreté du climat, ou d'autres motifs qui ne sont pas bien connus, ne lui ayant pas permis de faire un long séjour dans cette Université, il revint à Bâle, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 16 avril 1568. Les ouvrages sortis de sa plume sont assez nombreux.

Prognostica naturalia de temporum mutatione perpetuâ, ordine litterarum. Bâle, 1552, in-8°. – *Adjecta sunt undecim signa terræ motûs ex Antonio Mizaldo, Ibid.* 1554, in-8°.

De memoriâ reparandâ, augendâ, conservandâque, ac de reminiscentiâ; tutiora omnimodo remedia et præceptiones optimas continens. Zurich, 1553, in-8°. – Bâle, 1554, in-8°. – Rome, 1555, in-8°. – Lyon, 1558, in-16. – Strasbourg, 1565, in-8°. – Francfort, 1591, in-12. – *Ibid.* 1596, in-12. – Strasbourg, 1630, in-8°. – Trad. en français par Etienne Coppé, Lyon, 1556, in-16; *Ibid.* 1558, in-16.

De prædictione morum, naturarumque hominum facili, ex inspectione partium corporis, liber. Bâle, 1554, in-8°. – Zurich, 1555, in-8°.

De litteratorum et eorum qui magistratibus funguntur conservandâ præservandâque valetudine, illorum præcipuè, qui in ætate consistentiæ, vel non longè ab eâ adsunt, compendium, cùm ex probatioribus auctoribus, tùm ex ratione ac fideli experientiâ concinnatum. Bâle, 1555, in-8°. – Francfort, 1596, in-12. – *Ibid.* 1617, in-12. – Paris, 1561, in-12. – Trad. en anglais par Thomas Newton, Londres, 1574, in-12.

Pestis descriptio. Lyon, 1555, in-8°. – Paris, 1561, in-12. – Venise, 1576, in-8°.

P. Pomponatii de naturalium effectuum admirandorum causis, sive de incantationibus opus, à G. Grataroio editum. Bâle, 1556, in-8°.

Opuscula ab ipso auctore denuò correcta. Lyon, 1558, in-16.

De regimine iter agentium, vel equitum, vel peditum, vel navi, vel curru, seu rheda, etc., viatoribus et peregrinatoribus quibusque utilis-

simi libri duo. Bâle, 1561, in-8°. - Strasbourg, 1563, in-8°. - Cologne, 1571, in-8°. - Nuremberg, 1591, in-8°.

Modus faciendi quintam essentiam simplicem, et de viribus et usu aquæ ardentis. Bâle, 1561, in-8°. avec *Joannes de Rupescissa de extractione quintæ essentiæ omnium rerum, potissimum pro usu medico.*

Le traité *De viribus et usu aquæ ardentis* se trouve aussi dans les *Veræ alchemiæ scriptores* (Bâle, 1572, 2 vol. in-8°.).

Veræ alchemiæ artisque metallicæ doctrina certusque modus. Bâle, 1561, 2 vol. in-fol - *Ibid.* 1572, in-8°.

On trouve dans cette collection les Œuvres de Braceschi Tranladane, Bacon, Richard, Albert, Aristote, Arnaud de Villeneuve, Esserarius, Odomar, Rupescissa, Savonarola et Augurelli.

Orationes et opuscula varia de medicinâ et re rusticâ. Strasbourg, 1563, in-8°.

De peste theses. Bâle, 1565, in-8°.

De vini naturâ, artificio et usu, deque omni re potabili opus. Bâle, 1565, in-8°.

Wilhelmi Aneponymi dialogus de substantiis physicis. Incerti authoris libri tres de calore vitali, de mari et aquis, de flaminum origine, industriâ G. Grataroli ab interitu vindicati. Strasbourg, 1567, in-8°.

P. Pomponatii opera. De naturalium effectuum admirandorum causis, seu de incantationibus liber. Item de fato, libero arbitrio, prædestinatione, providentiâ Dei, libri quinque. Bâle, 1567, in-8°.

Aloysii Mundellæ Theatrum Galeni, hoc est, universæ medicinæ à Galeno diffusè sparsimque traditæ promptuarium. Bâle, 1568, in-8°.

De thermis rhæticis et vallis Trauscheri agri Bergamatis; dans la collection *De balneis* (Venise, 1553, in-fol.). (J.)

GRAU (Jean-David), né à Volkstaedt, près de Rudolstadt, en 1729, vint en 1748 faire ses études à Iéna, où, après avoir passé un an à Dresde, il prit en 1756 le titre de maître-ès-arts et celui de docteur en médecine. Il donna ensuite des leçons particulières dans cette Université, et en 1763 il se rendit à Gœttingue, où il continua d'en agir de même. Au bout de quatre ans, il fut appelé à Nordhausen en qualité de médecin, et avec le titre de conseiller du marquis d'Anspach. Il mourut l'année suivante, en 1768, laissant quelques opuscules assez peu intéressans.

Dissertatio de plethoræ caussis et effectibus. Iéna, 1756, in-4°.

Dissertatio de mutationibus ex aëris calore diverso in corpore humano oriundis. Iéna, 1758, in-4°.

Dissertatio de genuinâ febres continuas curandi ratione in universum. Iéna, 1760, in-4°.

Ιχνογραφια Παθολογιας. Iéna, 1759, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum consolidantium agendi modo et usu. Iéna, 1761, in-4°.

Dissertatio de prognosi statûs morbosi ritè formandâ. Iéna, 1761, in-4°.

Dissertatio de secretione corporis humani in genere. Iéna, 1762, in-4°.

Dissertatio de pure vero. Iéna, 1762, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum suppurantium agendi modo et usu. Erford, 1763, in-4°.

Heterodoxe Saetze aus der Arzneygelahrheit. Francfort, 1763, in-8°.

Dissertatio de vi vitali. Iéna, 1763, in-4°.

Abhandlung von den Wundmitteln ueberhaupt. Lemgo, 1763, in-8°.
Dissertatio de liquore amnii. Gœttingue, 1764, in-4°.
Dissertatio de hydropis ascitis semiologiâ. Gœttingue, 1764, in-4°.
Anfangsgruende der Hebammenkunst. Lemgo, 1765, in-8°.
Von den Erweichmitteln. Lemgo, 1765, in-8°.
Principia cognitionis humanæ. Lemgo, 1767, in-8°.
Abhandlung von der lebendigen Kraft des menschlichen Koerpers. Lemgo, 1768, in-8°.

Grau a publié les *Semiotische Vorlesungen ueber Jodok Lomme'ns medicinische Wahrnehmungen* de G.-E. Hamberger (Lemgo, tome I, 1767; II, 1768; III, 1769, in-8°.).

GRAU (*Georges*), médecin provincial à Roemhild et Baeringen, né à Cobourg, a publié :

Ὑπνολογια, das ist etliche Fragen und darauf geschehene Antworten vom Schlaf und dessen Nutzen. Iéna, 1688, in-12.
Panacea vegetabilis calida seu majorana nostra igne rationis examinata et experientiæ lapide lydio probatam. Iéna, 1689, in-12.

GRAU (*Jean*), né à Spangenberg, dans la Hesse, fit ses études à Marbourg et à Padoue, prit le titre de maître ès-arts dans la première de ces deux Universités en 1587, y fut reçu docteur en médecine quatre ans après, obtint le titre de professeur de médecine à Cassel en 1599, et fut nommé médecin de la ville vers 1605. On a de lui plusieurs opuscules académiques, parmi lesquels nous ne citerons que le suivant :

Dissertatio de elementis. Cassel, 1605, in-4°.

GRAU (*Louis*), né en 1547 à Heidelberg, reçut les honneurs du doctorat dans l'Université de cette ville, en 1571, fut nommé deux ans après professeur de médecine, obtint ensuite le titre de médecin de l'électeur Frédéric IV, et mourut le 28 septembre 1615, laissant les ouvrages suivans :

Theses de peste. Heidelberg, 1583, in-4°.
De camphoræ qualitatibus epistola. Ulm, 1628, in-4°.
Avec les observations de Grégoire Horst.
De acidulis Schwnlbacensibus epistola. Francfort, 1631, in-4°.
Avec les *Responsa medica* mis au jour par Helvicus Dietericus.

(J.)

GRAUMANN (PIERRE-BENOIT-CHRÉTIEN), né à Wahren, le 23 novembre 1752, reçu docteur en médecine à Butzow en 1776, devint l'année suivante professeur extraordinaire à l'Université de cette ville, en 1784, professeur ordinaire, et en 1790, médecin et conseiller du duc de Mecklenbourg-Schwerin. Il est mort le 6 octobre 1803, laissant :

Dissertatio continens observationes physico-medicas et sententias. Butzow, 1776, in-4°.
Betrachtungen ueber die allgemeine Stufenfolge der natuerlichen Kœrper. Rostoch, 1777, in-4°.
Brevis introductio in historiam naturalem animalium mammalium, in usum auditorum. Rostoch, 1778, in-8°.
Oeffentliche Rede ueber die Freude des Landes bey der Geburt des durchl. Prinzen Friedr. Ludwig von Mecklenburg. Rostoch, 1778, in-4°.
Diaetetisches Wochenblatt. Rostoch, 1781-1783, 3 vol. in-8°.
Quacksalbereyen seiner Mitbuerger, zur Warnung und Beherzigung geschrieben. Rostoch, 1783, in-8°.
Abhandlung ueber die Franzosenkrankheit des Rindviehes und die

Unschaedlichkeit des Fleisches solcher Thiere. Rostock et Leipzick, 1784, in-8°.

Dissertatio de libitinâ in urbibus non tolerandâ. Butzow, 1786, in-4°. (J.)

GRAVANDER (Laurent-Frédéric), né en 1778 à Sund, près de Nora, en Westmanie, et mort à Fahlun, le 7 mars 1815, s'est distingué parmi les Suédois par son zèle pour la propagation de la vaccine, et par ses talens poétiques. Reçu docteur en médecine à Upsal en 1804, il fut nommé peu de temps après médecin du district de Fahlun dans la Dalécarlie. Il mourut victime du zèle infatigable qu'il déploya dans une épidémie dont ce canton vint à être affligé. C'est à lui principalement que la Suède doit le bienfait de la vaccine, car dans l'espace seulement de dix années, il a vacciné plus de cinq mille enfans. De 1805 à 1809, il publia plusieurs mémoires, tant sur la vaccine que sur divers objets de police médicale; mais c'est surtout en littérature qu'il s'est montré écrivain estimable, et son talent pour la poésie lui mérita plusieurs fois le prix à l'Académie de Stockholm. (O.)

GRAVENHORST (Christophe-Jules, et Jean-Henri). C'est le nom de deux frères, dont le premier, né en 1731, est mort le 17 janvier 1794, et l'autre, mort en 1786, était propriétaire d'une fabrique de sulfate de soude et d'hydrochlorate d'ammoniaque à Bronswick. Ils ont écrit et publié ensemble, sur les produits de leur industrie, quelques ouvrages dont le but était d'accroître le débit de ces mêmes produits.

Einige Nachrichten an das Publikum, vier der Gravenhorstischen Fabrik Produkte betreffend. Bronswick, 1769, in-8°.

Nachrichten, den medicinischen Gebrauch und Nutzen des salis mirabilis Glauberi oder Glaubersalzes betreffend. Bronswick, 1770, in-8°. - *Ibid*. 1775, in-8°. - *Ibid*. 1778, in-8°.

Nachricht an das Publikum, abermalen eine neue erfundene gruene Mahlerfarbe betreffend, unter dem Name: gelaeutertes Braunschweigisches Gruen. Bronswick, 1771, in-8°.

Vierte Nachricht, das Braunschweigische Gruen betreffend. Bronswick, 1771, in-8°.

Fernere Nachricht an das Publikum, den Braunschweigischen Salmiak betreffend. Bronswick, 1772, in-8°.

Gutachten der Gebrueder G. die Anwendung des Glaubersalzes wider die Rindvichseuche betreffend. Bronswick, 1775, in-8°.

Die Gruende der Gebrueder G. zu deren Gutachten von 13ten Dec. 1775. Bronswick, 1776, in-8°.

Etwas von der Anwendung des Braunschweigischen Balsams in Verbindung mit den innerlichen Gebrauche des Glaubersalzes wider die Podagra. Bronswick, 1777, in-8°.

Auszug aus den Nachrichten, das Braunschweigische Gruen betreffend, welcher nur blos zum Unterricht, auf was Weise man bey der Anwendung der Farbe zu verfahren hat, dienen sol!. Bronswick, 1778, in-8°. (J.)

GREATRAKES (Valentin), célèbre thaumaturge, naquit le 14 février 1628 à Affane, dans le comté de Waterford, en Irlande. Il avait atteint sa treizième année, et était sur le point de continuer ses études au Collége de Dublin, lorsque la rébellion mit sa mère dans la nécessité de se retirer en Angleterre. Greatrakes ne revint en Irlande qu'au bout de six années, mais il trouva ce royaume plongé encore dans un tel état de confusion que, pour jouir de la tranquillité qu'il aimait beaucoup, il prit le parti de se renfermer dans le château de Coperquin, où il passa une année entière livré à la contemplation, dont il contracta l'habitude à tel point, qu'il ne put jamais s'en défaire entièrement. Il prit néanmoins du service dans le régiment que le comte d'Orrery fit marcher contre les rebelles; mais l'armée ayant été en grande partie licenciée en 1656, il se retira dans son lieu natal, où il remplissait plusieurs emplois civils, entr'autres celui de juge-de-paix. A l'époque de la restauration, il perdit la place qu'il occupait, et n'ayant plus rien qui l'occupât, il reprit ses anciennes habitudes de contemplation. Tout-à-coup en 1662, il crut enteudre une voix lui dire qu'il avait le don de guérir les scrofules; après avoir été tourmenté plusieurs mois de suite par cette idée, il y céda enfin, toucha un scrofuleux, et le guérit, dit-on. Quelques autres succès, vrais ou imaginaires, l'enhardirent, et lui inspirèrent de la confiance. Bientôt il se crut appelé à guérir toutes les maladies, et les malades accoururent en foule auprès de lui. Mais une sentence de la cour ecclésiastique de l'évêque de Lismore, devant laquelle il avait été cité pour avoir pratiqué sans permission, et prétendu agir avec l'aide du Saint-Esprit, lui interdit d'imposer les mains à l'avenir. Sa méthode consistait à appliquer la main sur la partie malade, et à faire des frictions légères de haut en bas. Contrarié ainsi en Irlande, et appelé d'ailleurs par lord Orrery, qui, plein de confiance en ses prétendus talens surnaturels, voulait lui confier le traitement de la comtesse de Conway, atteinte d'une céphalalgie invétérée, il prit le parti de passer en Angleterre, et il s'y rendit effectivement en 1666. Sa réputation, qui l'avait précédé, attirait la foule des malades sur ses pas, et le roi lui-même le fit venir à Whitehall. Il paraît que la cour n'ajouta pas foi à son pouvoir merveilleux, et qu'il y fut même un objet de dérision; mais on ne lui interdit pas la faculté d'exercer, dont il usa largement, se hasardant même à toucher les possédés, qui tombaient à sa seule vue dans d'horribles convulsions. On ignore quel est le motif qui le détermina à quitter Londres; mais il n'y resta qu'un an, et retourna en Irlande, où il vécut dans la plus profonde obscurité, puisqu'on ignore la date de sa mort. C'est le sort de tous ceux qui exploitent à leur profit la crédulité du peuple et l'esprit de su-

perstition; c'est celui qu'a éprouvé Gassner; c'est aussi celui qui attend le prince de Hohenlohe, malgré le rang éminent qu'il occupe dans la société. On est peu surpris que M. Deleuze ait présenté Greatrakes sous un jour très-favorable, mais on l'est que Bayle ait pu se laisser séduire par des jongleries de carrefour, et que Stubbe se soit abaissé jusqu'à les célébrer. Lloyd et Saint-Évremont se montrèrent plus sages; ils déchirèrent le voile qui couvrait le prestige, et cherchèrent à dessiller les yeux de leurs contemporains. Greatrakes n'a publié qu'une brochure (Londres, 1666, in-4°.), dans laquelle il cherche à réfuter la logique serrée de Lloyd, et rapporte des certificats, parmi lesquels on regrette d'en voir un de Bayle, et plusieurs de médecins qui jouissaient de quelque estime. (A.-J.-L. J.)

GREAVES (Edouard), en latin *Gravius*, frère du savant orientaliste Jean Greaves, né à Croyden, dans le comté de Surrey, fut envoyé en 1634 à l'Université d'Oxford, où il devint docteur en médecine en 1641. Deux ans après il obtint la chaire de premier professeur de médecine au collége de Merton. Voyant que les affaires de Charles Ier prenaient une mauvaise tournure, il quitta Oxford pour venir s'établir à Londres, où il fut admis dans le collége des médecins. A la restauration, Charles II le nomma son médecin ordinaire, et le créa baronnet. Il mourut à Londres le 11 novembre 1680, laissant les deux opuscules suivans :

Morbus epidemicus anni 1643. Oxford, 1644, in-4°.
Oratio habita in ædibus Collegii medicorum Londinensium 25 *junii* 1661 *die Harvæi memoriæ dicato*. Londres, 1667, in-4°. (O.)

GREDING (Charles-Guillaume), né à Greitz, dans le Vogtland, le 14 juillet 1759, pratiqua d'abord la médecine à Asch en Bohême, s'établit ensuite à Neustadt sur le Culm, et devint, en 1804, médecin de la ville de Kemnat, dans le Haut-Palatinat, où il est mort le 3 octobre 1819, d'une chute de cheval. On a de lui :

Dissertatio de primis variolarum initiis earumque contagione admodum virulentâ. Leipzick, 1781, in-8°.
Beobachtungen ueber die natuerlichen Blaettern ueberhaupt. Hof, 1796, in-8°.
Tres morborum historiæ, in nosocomio Pragensi fratrum misericordiæ conscriptæ, cum epicrisi. Prague, 1788, in-4°.
Il a publié les ouvrages de son oncle Jean-Ernest Greding, sous les titres suivans :
J.-E. Greding's, Licentiaets und ehemahligen Arztes in Armenhause zu Waldheim, saemmtliche Schriften. Greitz, 1789-1792, 2 vol. in-8°.
Vermischte medicinische und chirurgische Schriften von Licentiat J.-E. Greding. Altenbourg, 1781, in-8°. (J.)

GREDING (Jean-Ernest), né en 1718 à Weimar, apprit d'abord l'état de perruquier qu'exerçait son père; mais à l'âge de dix-sept ans, il fut admis à l'école de Graiz, et en 1737 il se rendit à l'Université d'Iéna. Son père étant mort deux ans après, il fut contraint de venir à Léipzick, où il soutint, sous la présidence de Ludwig, une thèse intitulée : *An fluidum nerveum nutriri possit?* et obtint du médecin de la ville, Hartranft, la permission de traiter des malades dans l'hôpital. En 1742 il se fit recevoir licencié, après quoi il remplit à Zeitz la place de médecin pensionné, qu'il quitta au bout de seize ans, pour celle de médecin de la maison de correction de Waldheim, où il mourut le 27 février 1775. On a de lui :

Dissertatio de cadaveris inspectione seu sectione legali. Iéna, 1742, in-4°.

Vermischte medicinische und chirurgische Schriften. Altenbourg, 1781, in-8°.

Publié par Charles-Guillaume Greding, neveu de l'auteur.

Greding a traduit en allemand l'Ostéogénie de Robert Nesbitt (Altenbourg, 1753, in-4°.), la Médecine militaire de Pringle (Altenbourg, 1754, in-8°.), et les Mémoires de l'Académie de chirurgie de Paris (Altenbourg, 1754-1755, in-4°. : les deux premiers volumes seulement). On trouve aussi de lui, dans les *Adversaria medico-practica* de Ludwig, un grand nombre de Mémoires et d'Observations, qui, réunis à d'autres, et traduits en allemand, ont été imprimés à part sous le titre suivant :

Saemmtliche Schriften. Greiz, 1790-1792, 2 vol. in-8°.

Publié aussi par son neveu. (J.)

GREGOIRE (Martin), médecin de Tours, qui professa à Paris vers le milieu du seizième siècle, eut la réputation d'être un bon helléniste, et traduisit les ouvrages de Galien, qu'il nous a laissés sous ces titres :

De alimentorum facultatibus libri tres. De attenuante victûs ratione. Paris, 1530, in-4°. - *Ibid.* 1555, in-12. - *Ibid.* 1633, in-12.

Galeni introductio in pulsu. Paris, 1549, in-16.

On trouve dans la Bibliothèque Belgique de Foppen un médecin, natif de Gand, qui se nommait Joachim-Martin Grégoire. Il vivait dans le seizième siècle, et compta plusieurs hommes de lettres parmi ses amis. Quelques auteurs lui ont attribué, mais avec peu de raison, les traductions de Galien que nous a données Grégoire (Martin). (THILLAYE)

GREGORY (Jean), médecin écossais, naquit à Aberdeen en 1724; il était fils d'un professeur de médecine à l'Université de cette ville, et petit-fils de l'inventeur du télescope. Dès qu'il eut terminé ses humanités, il se rendit en 1742 à Edimbourg, pour suivre les cours de la Faculté de médecine, et alla ensuite continuer ses études à Leyde. Le titre de docteur lui fut conféré en 1745 par l'Université d'Aberdeen, malgré son absence; et à son retour en Angleterre, elle lui confia une chaire de philosophie. Il enseigna les mathématiques, la physique expérimen-

tale et la morale, jusqu'à la fin de l'année 1749, époque où il donna sa démission, pour n'être plus distrait de la pratique de l'art de guérir, à laquelle il voulait consacrer tous ses instans. S'étant établi à Londres en 1754, il y devint, l'année suivante, membre de la Société royale, et peu de temps après, son frère étant venu à mourir, il obtint la place de professeur en médecine qu'occupait ce dernier. Au bout de dix ans, il alla se fixer à Edimbourg, où il fut nommé professeur en 1766, à la mort de Rutherford, et premier médecin du roi pour l'Ecosse. Il mourut en cette ville le 9 février 1773. Ses ouvrages, qui sont tous écrits avec clarté, correction et élégance, portent pour titres :

A comparative vieuw of the state and faculties of man with those of the animal world. Londres, 1764, in-12. - *Ibid.* 1766, in-12. - *Ibid.* 1785, in-12. - Trad. en français, Paris, 1775, in-12.

Grégory publia cet ouvrage assez remarquable sous le voile de l'anonyme.

On the duties and offices of a physician, and on the method of prosecuting enquiries in philosophy. Édimbourg, 1769, in-8°. - Trad. en français par Verlac, Paris, 1787, in-12.

Elements of the practice of physic. Edimbourg, 1772, in-8°.

A father's Legacy to his danghters. Edimbourg, 1774, in-12. - Trad. en français par Bernard, Leyde, 1781, in-8°.; et par Morellet, Paris, 1774, in-12; *Ibid.* 1800, in-12; Londres, 1793, in-12, avec le texte en regard.

Ce dernier opuscule, d'une tendance purement morale, et qui a été réimprimé souvent, est rempli de sagesse, de sensibilité et de sollicitude paternelle.

Les Œuvres de Grégory ont été réunies et publiées avec une notice sur sa vie (Edinbourg, 1788, 4 vol. in-8°.). (o.)

GREIDE (Jean de), ou *Greidanus*, vint au monde à Franéquer vers l'an 1633, y étudia la médecine sous Matthæus et Francelius, et prit le bonnet de docteur en 1654. Ce médecin n'exerça jamais son art; attaché par goût à la philosophie, il démontra publiquement le système de Descartes; les persécutions qu'il essuya d'abord de la part de ceux qui considéraient les idées du philosophe français comme des erreurs et des paradoxes, n'eurent aucune suite fâcheuse pour lui, puisqu'en 1660 on lui confia la chaire de philosophie, devenue vacante par la mort du titulaire. Il en demeura possesseur jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 4 juin 1668. On a de lui trois petits ouvrages qui ne roulent que sur les matières familières aux scolastiques. (o.)

GREIFF (Frédéric), fils d'un pharmacien très-accrédité de Tubingue, vint au monde en cette ville le 29 octobre 1601, y fit ses humanités avec distinction, et après avoir été reçu maître-ès-arts en 1620, étudia la médecine, dans laquelle il se proposait d'aller assez loin pour pouvoir obtenir les honneurs du

doctorat; mais son père le fit désister de cette entreprise, pour l'attacher à la chimie et à la pharmacie, dans lesquelles il acquit bientôt une grande habileté. Il mourut le 18 novembre 1668, ayant passé presque toute sa vie à perfectionner la thériaque céleste de Duchesne, dont la vente lui procura des sommes considérables, et dont il tenait la préparation secrète, ce qui le range dans la classe des charlatans. Nous passons sous silence quelques pièces de vers allemands qu'il a publiées, pour nous borner à l'indication de ses ouvrages sur la chimie.

Consignatio medicamentorum omnium, quæ in officinâ prostant. Tubingue, 1632, in-4°. - *Ibid.* 1634, in-4°.
Decas nobilissimorum medicamentorum galenico chymico modo compositorum et præparatorum. Tubingue, 1641, in-4°. -Trad. en allemand, Tubingue, 1641, in-4°.
Kurze Beschreibung einer sehr geschmeidigen Feldapothek. Tubingue, 1642, in-16.
Sieben auserlesene trockne Arzneyen. Tubingue, 1600, in-12. (J.)

GREISEL (Jean-Georges), médecin de Vienne, était professeur à l'Université de cette ville, où il mourut le 18 mai 1684, et membre de l'Académie des Curieux de la nature. Il a inséré un grand nombre d'articles dans les Ephémérides de cette compagnie savante, et publié un ouvrage assez remarquable sur l'efficacité de la diète lactée dans le traitement des maladies arthritiques :

Tractatus medicus de curâ lactis in arthritide, in quo, indagatâ naturâ lactis et arthritidis, tandem rationibus et experientiis allatis, diæta lactæa optima arthritidem curandi methodus proponitur. Vienne, 1670, in-12. - Bautzen, 1681, in-12. (o.)

GREN (Frédéric-Albert-Charles), chimiste allemand assez célèbre, vint au monde à Halle le 1er mai 1760. Il étudia dans cette Université, et s'y fit recevoir docteur en médecine. Ayant obtenu une chaire extraordinaire en 1786, il fut fait professeur ordinaire au bout de deux ans. Sa mort date du 26 novembre 1798. Il a laissé les ouvrages suivans :

Betrachtungen ueber die Gaehrung und die dadurch erhaltene Produkte. Halle, 1784, in-8°.
Sous le faux nom de G.-F. J. v. P*. (Jaspen von Pirch).
Observationes et experimenta circà genesin aëris fixi et phlogisticati. Halle, 1786, in-8°.
Systematisches Handbuch der gesammten Chemie, zum Gebrauch seiner Vorlesungen. Halle, tome I, 1787; II, 1789-1790, in-8°. - *Ibid.* 1794, in-8°.
Grundriss der Naturlehre, zum Gebrauch akademischer Vorlesungen. Halle, 1787, in-8°.
Journal der Physik. Léipzick, 1790 - 1794, 8 vol. in-8°. de 3 cahiers chacun.
Neues Journal der Physik. Léipzick, tomes I, II, 1795; III, 1796, in-8°. de 4 cahiers chacun.

Grundriss der Pharmacologie und Arzneymittellehre, fuer Aerzte und Apotheker. Halle, 1790, 2 vol. in-8°.

Handbuch der Pharmacologie, oder die Lehre von den Arzneymitteln, zum Gebrauch akademischer Vorlesungen. Halle, 1791-1792, 2 vol. in-8°.

Grundriss der Naturlehre in seinen mathematischen und chemischen Fache neu bearbeitet. Halle, 1793, in-8°.

Avec 13 planches.

Grundriss der Chemie; nach den neuesten Entdeckunden entworfen, und zum Gebrauch akademischer Vorlesungen eingerichtet. Halle, 1796, in-8°.

Gren a traduit de l'anglais les Recherches de Jean-Joseph et Fausto de Luyard sur l'analyse du Wolfram, par Charles Cullen (Halle, 1786, in-8°.), publié les *Anfangsgruende der Naturlehre* de G.-J.-G. Karsten (Halle, 1790, in-8°.), et mis une préface en tête de la traduction du Traité de l'origine des forces magnétiques de P. Prévost, par D.-L. Bourgnet (Halle, 1794, in-8°.). Ses deux journaux contiennent quelques Mémoires de sa façon. Il en a aussi inséré plusieurs dans les Annales de chimie de Crell, et dans les *Gemeinnuetzige Vorschlaege* de J.-C.-G. Junker. (1)

GRÉVIN (Jacques), poète et médecin, né en 1538 à Clermont en Beauvoisis, montra dès sa jeunesse les plus heureuses dispositions pour les lettres. Il s'attacha surtout à la poésie, et ses succès furent tels, qu'à l'âge de quatorze ans, il avait déjà fait paraître une tragédie et deux comédies; ouvrages qui, pour le dire en passant, furent moins admirés pour leur mérite que pour la jeunesse de leur auteur. Cette grande aptitude pour les travaux littéraires n'empêcha pas Grévin de se livrer à l'étude de la médecine, dans laquelle il parvint à acquérir une brillante réputation. En 1563 il se fit recevoir docteur à Paris, et devint dans la suite le médecin particulier de Marguerite de France, duchesse de Savoie, qu'il accompagna en cette qualité dans un voyage qu'elle fit en Piémont. Ce médecin, qui sut joindre aux profondes connaissances de son art, les talens aimables de la poésie, mourut à Turin en 1570. Indépendamment d'une foule de pièces fugitives, latines et françaises, que nous ne rappellerons pas dans cet article, Grévin a publié les ouvrages suivans :

Apologia adversus Launeum empyricum Rupellatum, de facultatibus antimonii, etc. in-8°.

Apologie sur les vertus et facultés de l'antimoine, auquel est sommairement traité de la nature des minéraux, venins, pestes et de plusieurs autres questions naturelles et médicinales, pour confirmation de l'avis des médecins de Paris, contre ce qu'à écrit Loys de Launay, empirique. Paris, 1567, in-8°.

L'auteur publia cet ouvrage à l'occasion d'une dispute qui s'éleva, sous le décanat de Simon Pietre, au sujet de l'antimoine, entre lui et Louis de Launay, médecin de la Rochelle. Cette dispute ayant été très-vive de part et d'autre, le médicament fut banni de la médecine par un décret de la Faculté de Paris, que le parlement confirma. Cette ordonnance était encore observée avec tant de sévérité en 1609, que Paulmier,

de la Faculté, fut chassé de ce corps pour avoir fait usage de l'antimoine.

Deux livres des venins avec les œuvres de Nicandre, traduction du grec en vers français. Anvers, 1568, in-4°.

Cet ouvrage fut dans la suite traduit en latin sous ce titre :

De venenis libri duo gallicè scripti, et post modum opera Hieremiæ Martii Augustani, in latinum sermonem conversi, quibus adjunctus est ejusdem de antimonio tractatus, eodem interprete. Anvers, 1571, in-4°.

Partium corporis humani, tum simplicium, tum compositarum, brevis elucidatio, cum epitome Vesalis. Anvers, 1565 et 1572, in-fol.

Cet ouvrage parut en français, à Paris, en 1569, in-fol., sous ce titre : *Les portraits anatomiques du corps humain, gravés en taille-douce par le commandement de feu Henri VIII, roi d'Angleterre, avec l'abrégé d'André Vésale, traduit du latin, et l'explication des figures.* Paris, 1569.

Grévin divise le cerveau en quatre parties : 1°. en cerveau proprement dit, 2°. en cervelet, 3°. en moelle allongée, 4°. en moelle épinière. La moelle épinière ne diffère du cerveau et du cervelet, selon ce médecin, que parce qu'elle n'a point comme eux de mouvemens particuliers. Cet ouvrage, dont les figures sont assez bonnes pour l'époque où elles ont été faites, n'est qu'un abrégé de celui de Vésale.

Grévin, qui a publié plusieurs ouvrages en vers, au nombre desquels on compte une tragédie, plusieurs comédies, des hymnes, des odes, des satires, etc., a aussi traduit, selon M. Tessier, les cinq livres de Jean Wyer, médecin du duc de Clèves, savoir :

De l'imposture et tromperie des diables.

Des enchantemens et sorcelleries.

Les préceptes de Plutarque, de la manière de se conduire en mariage.

Les emblêmes de Jean Sambuc. 1568.

Les emblêmes d'Adrien le jeune, dit Junius. 1567. (THILLAYE)

GREW (NÉHÉMIE), fils d'un prédicateur presbytérien qui se distingua par son opiniâtreté, sous la domination de Cromwell, naquit à Coventry en 1628, à ce qu'on croit. Il étudia la médecine et prit le bonnet de docteur hors de l'Angleterre, où il revint ensuite pour exercer sa profession. En 1668, il se livra presque exclusivement à la recherche de la structure des plantes, sujet tout à fait neuf alors dans sa patrie, et bientôt il surpassa tous ses prédécesseurs dans l'art de manier le microscope. Ayant été admis en 1671 parmi les membres de la Société royale, il obtint bientôt après de cette compagnie la place de professeur de phytotomie, avec une pension. En 1680, il devint membre honoraire du Collége des médecins de Londres. La Société royale le nomma son sécrétaire en 1677, à la mort d'Oldenbourg, et lui confia, en 1682, la direction de son cabinet de raretés. Grew mourut subitement le 25 mars 1771. Linné, en mémoire des importans services qu'il avait rendus à la science des végétaux, lui consacra un genre de plantes (*Grewia*) de la famille des liliacées. Aucune des théories de ce botaniste ne mérite aujourd'hui qu'on y ait égard ; mais ses observations sont encore du plus haut intérêt, pleines de sagacité et d'originalité. On distingue surtout celles qui ont rapport à l'enroulement des feuilles dans les bourgeons, à la texture du bois et

à la composition organique des semences. Le premier, il a connu l'albumen des géminées, qu'il désignait sous le nom de *vitellus*. Il soupçonna les sexes des plantes, et, suivant lui, ce n'est pas le pollen en nature, mais seulement un effluve subtil et vivifiant qui opère la fécondation; cette opinion est encore aujourd'hui celle d'un grand nombre de physiologistes. Les ouvrages de Grew sont :

The anatomy of vegetables begun, with a general account of vegetation founded thereon. Londres, 1672, in-12. - *Ibid.* 1682, in-fol. - Trad. en français par Levasseur, Paris, 1674, in-12; *Ibid.* 1682, in-12; Leyde, 1685, in-12; *Ibid.* 1691, in-12.
Ouvrage enrichi de 83 planches.

An idea of a phytological history propounded, together with a continuation of the anatomy of vegetables particulary prosecuted upon roots, and an account of the vegetation of roots grounded chiefly thereupon. Londres, 1673, in-8°.

The comparative anatomy of trunks, with an account of their vegetation grounded thereupon. Londres, 1675, in-8°.

On the nature proces and cause of mixture. Londres, 1675, in-8°.

Musæum regalis Societatis, or a catalogue and description of the natural and artificial rarities belonging to the royal Society, and preserved at Gresham colledge. Londres, 1681, in-fol.

The anatomy of plants, with an idea of a philogical history of plantes, and several other lectures read before the royal Society. Londres, 1682, in-fol.
Recueil de divers ouvrages publiés auparavant.

Tractatus de salis cathartici amari in aquis Ebeshamensibus, et ejusmodi aliis contenti naturâ et usu. Londres, 1695, in-12.

Cosmologia sacra. Londres, 1701, in-fol.
Ouvrage de théologie mystique. (o.)

GRIFFITH (Richard), médecin anglais, reçu maître-ès-arts à Oxford en 1660, avait étudié la théologie avant de se livrer à l'art de guérir, dont il prit le bonnet doctoral à Leyde. A son retour en Angleterre, il s'établit à Richemont, dans le comté de Surrey, et y pratiqua avec beaucoup de réputation. On lui doit un ouvrage sur l'abus de la saignée, qui a pour titre :

A la mode phlebotomy no good fashion. Londres, 1681, in-8°. (z.)

GRILL (Joseph-Dominique), né en 1744, et mort le 10 mars 1800, avait été reçu docteur en médecine à Augsbourg. Il nous reste de lui un ouvrage qui a pour titre :

Der Bauerndoktor fuer Menschen und Vieh, oder allgemeiner Hausvorrath von Gesundheitsregeln, œkonomischen Kuensten und Wissenschaften gegen alle Beduerfnisse, die jeder Buerger und Landwirth taeglich zu wissen noethig hat. Munich, 1789, in-8°. (z.)

GRILLUS (Laurent), médecin de Landshut, parcourut l'Europe presque entière pour acquérir une connaissance exacte

des plantes médicinales. Il devint ensuite professeur à Ingolstadt, et mourut dans cette ville en 1661. Indépendamment d'un traité sur les eaux minérales chaudes, et d'un autre sur la composition des médicamens, il a laissé deux livres intitulés :

De sapore dulci et amaro. Prague, 1566, in-4°. (z.)

GRIMAUD (Jean-Charles-Marguerite-Guillaume de), naquit à Nantes en 1750. Après avoir fait d'excellentes études classiques, il s'adonna avec une telle ardeur à celles que réclame la médecine, qu'il obtint le grade de docteur en 1776, quatre années après être arrivé à Montpellier. On remarqua dans la thèse qu'il soutint à cette occasion, et qui avait l'irritabilité pour objet, une érudition très-étendue, une grande profondeur de pensées, et des idées fort saines sur plusieurs points obscurs de la physiologie. Après cette brillante réception, Grimaud demeura durant plusieurs années encore à Montpellier, où il se livra tout entier aux travaux du cabinet. Il se rendit ensuite à Paris, non, comme le prétendent quelques personnes, dans l'intention de solliciter la place de professeur adjoint et de survivancier de Barthez, mais seulement afin d'étendre et de perfectionner ses connaissances. Il ne fit en effet alors aucune démarche près de la cour, et l'emploi dont il s'agit ne lui fut conféré qu'en 1781, plusieurs années après son retour à Montpellier, et seulement à la suite des sollicitations toutes puissantes de Barthez. La faveur spéciale dont il état l'objet, et qui s'étendit jusqu'à le faire jouir des émolumens et des prérogatives des autres professeurs, excita contre lui l'inimitié des membres de la Faculté, qui adressèrent des remontrances à l'autorité, et protestèrent dans leurs registres contre cette nomination et contre la violation de la loi salutaire du concours. A peine revêtu du titre de professeur, Grimaud s'élança dans la carrière de l'enseignement, et la parcourut de la manière la plus brillante. Il réunit à ses leçons un grand nombre d'élèves ; la doctrine qu'il professa sur la physiologie et sur les fièvres devint le fondement d'une réputation qui franchit bientôt les bornes de l'Université, et se répandit dans toute la France et dans diverses parties de l'Europe. En 1785, Grimaud répondit à une question sur la nutrition, proposée par l'Académie de Saint-Pétersbourg ; mais son mémoire, qui fut distingué d'une manière fort honorable, ayant été jugé incomplet, il y ajouta, l'année suivante, une seconde partie, malgré laquelle il n'obtint pas le prix, à raison, sans doute, de la doctrine qu'il y exposait, et qui, conforme aux idées des anciens, parut en contradiction avec plusieurs des découvertes les mieux constatées des physiologistes modernes. Grimaud était d'une faible constitution, et sa santé, habituellement délicate, avait été altérée

par des travaux continuels, par des veilles prolongées, et même par des passions vives et concentrées dont la culture des lettres et des sciences ne prévient pas toujours le développement. Les recherches auxquelles il se livra pour le concours dont je viens de rendre compte achevèrent de l'affaiblir, et portèrent un coup funeste à son organisation. Le danger qui le menaçait lui fut bientôt connu; et voyant sa fin prochaine, il se rendit à Nantes, où il mourut le 5 août 1789.

Disciple particulier de Barthez, et maître de Dumas, Grimaud occupe, dans les fastes de la Faculté de Montpellier, une place honorable entre ces deux grands hommes; mais incessamment livré au travail du cabinet, et n'ayant ni observé les malades, ni interrogé la nature au moyen des expériences sur les animaux vivans ou des investigations anatomiques, Grimaud erra sans boussole et sans guide assuré au milieu des théories qui se disputaient alors l'empire de la médecine. Il n'avait pas le génie qui crée des systèmes nouveaux, et il manquait de l'expérience à l'aide de laquelle on renverse les doctrines erronées. La justesse naturelle de son raisonnement, et une sorte d'instinct qui le dirigeait vers la vérité, le portèrent quelquefois à choisir parmi ses lectures ce qui était exact et vrai; mais admirateur passionné des médecins de l'antiquité, et surtout de Galien, qui fut son auteur de prédilection, celui qu'il citait le plus souvent, Grimaud n'accordait qu'une médiocre confiance à la direction suivie par les modernes dans l'étude de la médecine, et l'anatomie pathologique surtout lui paraissait d'une importance très-secondaire. Aussi a-t-il fréquemment substitué une métaphysique obscure au langage simple et sévère de l'observation, et ses ouvrages sont un composé peu méthodique des résultats d'une vaste érudition, de quelques vérités bien démontrées, et d'un grand nombre d'explications puisées chez les anciens, et dont le temps avait déjà fait justice.

Grimaud conciliait avec habileté le système de Stahl avec celui de Barthez. Une ame unique préside, suivant lui, à toutes les fonctions de l'économie vivante; elle reçoit les perceptions extérieures, qui deviennent le sujet de la réflexion et du raisonnement, et elle commande les actes de la volonté; mais cette ame a aussi des perceptions et des idées dont elle ne peut prendre connaissance, dont la conscience lui échappe, et en raison desquelles elle fait exécuter aux organes des mouvemens intérieurs qu'elle ne peut ni diriger ni suspendre. Grimaud établit que l'existence de ce principe abstrait de la vie est attestée par les sympathies et par les synergies organiques; que les besoins, et en particulier celui de la faim, sont déterminés par la connaissance qu'il prend de tout ce qui est nécessaire à l'organisme. Enfin, ce même principe préside aux forces digestives, et maintient dans

toutes les parties un certain degré de cohésion entre leurs molécules. Grimaud divisait les fonctions en extérieures et en intérieures; les unes sont mécaniques; les autres, indépendantes de toutes les lois qui régissent les corps inertes, ont pour objet la marche des liquides dans l'économie et la composition ainsi que la décomposition du corps. Grimaud paraît avoir puisé dans Van Helmont les idées qu'il établit relativement à l'importance de l'estomac; il croyait que l'orifice supérieur de ce viscère est le centre de tous les mouvemens intérieurs, et qu'il est, relativement à ces mouvemens, le siége d'un *sensorium commune* analogue à celui qui, placé dans le cerveau, préside à toutes les fonctions externes. Suivant le médecin dont je retrace les opinions, le système sanguin est spécialement chargé de transporter les matériaux nutritifs dans les divers organes, et le tissu cellulaire présente des mouvemens oscillatoires qui resserrent et dilatent alternativement les parties, et dirigent les liquides de l'intérieur vers la peau. Enfin, Grimaud a peuplé l'économie d'une multitude de forces qu'il suppose presque toujours indépendantes de l'organisation, et qui, telles que les forces de cohésion, d'expansion, d'attraction, d'impulsion, de nutrition, etc., président à l'état de santé ainsi qu'à celui de maladie, et sont susceptibles d'aberrations et de concentrations plus ou moins considérables.

La pathologie de Grimaud est le résultat d'une alliance bizarre entre l'animisme, le solidisme et l'humorisme. Il établit que la maladie est un être de même nature que la vie, qui dépend du même principe, tend essentiellement aux mêmes fins, est assujetti à des lois semblables, et qui, inconnu dans sa nature, ne doit être étudié que par les phénomènes qui résultent de son existence. Les mouvemens oscillatoires du tissu cellulaire peuvent, suivant lui, dégénérer en spasme ou en atonie; et il expliquait de cette manière le développement des fluxions ainsi que le resserrement et la condensation du tissu durant le premier stade des affections fébriles. Les contractions et le relâchement du cerveau sont susceptibles, d'après les idées de Grimaud, de se propager à d'autres parties du corps, et d'occasioner par exemple des lésions dans les viscères thoraciques. Ce médecin admettait que toutes les humeurs sont habituellement soumises à des fermentations, à des altérations qui produisent des matières bilieuses, pituiteuses ou autres, dont les organes sécréteurs débarrassent le sang, afin de le maintenir dans un état constant de pureté; mais qui, devenant quelquefois prédominantes, déterminent des fièvres bilieuses, muqueuses, et compliquent les inflammations et les hémorragies. Enfin, Grimaud pensait que la bile se corrompant dans les intestins, et mêlant son influence aux émanations produites par les vidanges

retenues dans la matrice, est la cause déterminante de la fièvre puerpérale bilieuse.

La justice exige toutefois qu'après avoir signalé les principales erreurs dont Grimaud n'a pas su se défendre, on reconnaisse que ce physiologiste a rendu d'importans services à la science de l'homme. Il insista beaucoup sur la nécessité de considérer les phénomènes des corps vivans comme étant soumis à d'autres lois que ceux des substances inertes. Il rallia les organes du goût et de l'odorat aux fonctions digestives. On lui doit des préceptes judicieux concernant la manière d'étudier les maladies. Il voulait, par exemple, que l'on décrivît d'abord les affections les plus simples; que l'on abandonnât, autant que possible, leur cours à la nature; que leurs phénomènes fussent énumérés suivant l'ordre de leur manifestation, et qu'après avoir noté avec soin les médicamens employés, on élaguât de leur histoire les symptômes accidentels et tout ce qui dépend des conditions spéciales et de la constitution particulière de l'individu. En lisant cette portion du Cours de fièvres, il semblerait que l'on parcoure les belles pages que M. Pinel a écrites sur le même sujet.

Les ouvrages de Grimaud sont :

Essai sur l'irritabilité. Montpellier, 1776, in-4°.
Dans cet opuscule, Grimaud considérait l'irritabilité comme spécialement attachée à la fibre musculaire. Il combat l'opinion de ceux qui en avaient exclusivement placé le siége dans le gluten, et décrit avec méthode les altérations qu'elle éprouve suivant les âges, les sexes, les tempéramens et les lois qui soumettent ses phénomènes aux affections de la sensibilité.

Mémoire sur la nutrition. Montpellier, 1787 et 1789, 2 vol. in-8°.
Ces deux écrits, devenus fort rares, renferment les bases fondamentables de la doctrine physiologique de Grimaud.

Cours de fièvres. Montpellier, 1795, 3 vol. in-8°. - Paris, 1815, in-8°.
Cet ouvrage, publié après la mort de l'auteur par son disciple Dumas, est loin de présenter l'histoire complète de toutes les affections fébriles. Dans ses leçons, Grimaud avait pu se laisser entraîner sans inconvénient au penchant qui le portait à étaler les richesses de son inépuisable érudition; mais pour faire un bon livre, son manuscrit aurait eu besoin d'être revu, corrigé et surtout diminué.

Cours complet de physiologie. Paris, 1818, 2 vol. in-8°.
Le plan de cet ouvrage consiste a examiner successivement et sans ordre méthodique l'action des différens appareils d'organes. On conçoit, en le lisant, que le professeur qui en faisait le texte de ses leçons, a dû mériter, vers la fin du siècle dernier, les suffrages de ses auditeurs; mais aujourd'hui que la physiologie a fait des progrès immenses, il est de beaucoup inférieur aux traités qui ont été plus récemment composés sur cette science. (L.-J. BÉGIN)

GRIMM (JEAN-FRÉDÉRIC-CHARLES), né à Eisenach en 1737, fut reçu docteur en médecine à Gœttingue, et devint ensuite médecin du duc de Saxe-Gotha, et inspecteur des eaux miné-

rales de Ronnebourg. Il est mort le 28 novembre 1821. On a de lui :

Dissertatio de visu. Gœttingue, 1758, in-4°.
Sendschreiben von der Epidemie zu Eisenach in der ersten Haelfte des J. 1767, und den Mitteln wider dieselbe. Hildburghansen, 1768, in-8°.
Abhandlung von den Mineralwassern zu Ronneburg. Altenbourg, 1770, in-8°.
Bemerkungen eines Reisenden durch Teutschland, Frankreich, England und Holland. Altenbourg; 1775, 3 vol. in-8°.
Anonyme.
Il a traduit du grec en allemand le Traité d'Hippocrate sur le régime dans les maladies aiguës (Altenbourg, 1772, in-8°.), et les Œuvres complètes du médecin de Cos (Altenbourg, 1781-1792, 4 vol. in-8°.). On trouve quelques articles de sa façon dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (o.)

GRINDEL (David-Henri), médecin allemand, d'abord pharmacien à Riga, et nommé, en 1806, professeur de chimie et de pharmacie à l'Université de Dorpat, est auteur des ouvrages suivans :

Allgemeine Uebersicht der neuern Chemie, zur Einleitung fuer Anfaenger dargestellt. Riga, 1799, in-8°.
Pharmaceutiche Botanik zum Selbstunterrichte. Riga, 1802, in-8°.
Ueber die verschiedene Mittel, die atmosphaerische Luft zu reinigen. Paris, 1802, in-8°.
Botanisches Taschenbuch fuer Lief-Kur-und-Esthland. Riga, 1803, in-8°.
Russisches Jahrbuch der Pharmacie. Riga, 1803-1806, 4 vol. in-8°.
Fasslich dargestellte Anleitung zur Pflanzenkenntniss. Riga, 1804, in-8°.
Versuch ueber die Natur der Blausaeure. Riga, 1804, in-8°.
Grundriss der Pharmacie zu Vorlesungen. Riga, 1806, in-8°.
Die organische Koerper chemisch betrachtet. Riga, 1818, in-8°. (o.)

GRISAUNT (Guillaume), médecin anglais du quatorzième siècle, s'attacha avec ardeur à l'étude des mathématiques et à la recherche des secrets de la nature, ce qui le fit soupçonner de magie. La crainte des persécutions qu'un pareil soupçon devait lui attirer au temps d'ignorance où il vivait, fit qu'il prit le parti de passer en France, et quoiqu'ayant atteint déjà un certain âge, il vint étudier la médecine à Montpellier, où il prit ses degrés. Ensuite il s'établit à Marseille, ville dans laquelle il exerça sa profession avec honneur et distinction. Son fils embrassa la carrière ecclésiastique, et parvint au trône pontifical, sous le nom d'Urbain v. On doit à Grisaunt divers ouvrages, tous d'un très-faible intérêt, sur les mathématiques, l'astrologie judiciaire et la médecine. (o.)

GROENEVELT (Jean), médecin du dix-septième siècle, était né à Deventer, dans la province d'Overissel. Il étudia la médecine à Utrecht, et l'exerça dans sa patrie, après avoir pris le bonnet de docteur. Cependant il ne tarda pas à se mettre

sous la direction de Velthuysen, célèbre lithotomiste d'Amsterdam, qui lui apprit à pratiquer dextrement l'opération de la taille. Après la mort de son maître, Groenevelt prit le titre et exerça pour son propre compte les fonctions de lithotomiste. Il donnait la préférence au procédé de Colot. La Société royale de Londres l'admit dans son sein, et il exerça dans cette capitale sous le nom de *Greenfield*. Nous avons de lui :

Dissertatio de calculo renum. Utrecht, 1670, in-4°.
Dissertatio lithologica variis observationibus et figuris illustrata. Londres, 1684, in-8°. - *Ibid*. 1687, in-8°.
A compleat treatise of the stone and gravel with a discourse on lithontriptic medicines. Londres, 1710, in-8°.
Tractatus de tuto cantharidarum in medicinâ usu interno. Londres, 1698, in-8°. - *Ibid*. 1703, in-8°. - Trad. en anglais, par Jean Marten, Londres, 1706, in-8°. (J.)

GRONOV (Jean-Abraham-Frédéric), médecin très-savant et fort habile, pratiqua la médecine en Angleterre et en Hollande. Ce sont principalement ses travaux littéraires qui l'ont fait connaître. On lui doit des éditions de Justin (Leyde, 1719, in-4°.), de Tacite (Utrecht, 1721, 2 vol. in-4°.), de Pomponius Mela (Leyde, 1722, 1748, in-8°.), des *Variæ historiæ* d'Elien (Leyde, 1731, 2 vol. in-8°.), du traité *De animalium naturâ* du même (Londres, 1744, 2 vol. in-4°.), et des *Variæ geographicæ* (Leyde, 1739, in-8°.). (Z.)

GRONOV (Laurent-Théodore), ou *Gronovius*, mort à Leyde en 1777, était fils du précédent. Il hérita du goût de son père pour l'histoire naturelle, sur laquelle il publia plusieurs ouvrages estimés. On lui doit les ouvrages suivans :

Museum ichthyologicum, seu de naturali piscium historiâ. Leyde, 1754-1756, 2 vol. in-fol.
Avec 7 planches.
Bibliotheca regni animalis atque lapidei. Leyde, 1740, in-4°.
Zoophylacium Gronovianum exhibens animalia quadrupeda, amphibia, insecta, etc., fasciculi tres. Leyde, 1763-1781, in-fol.
Avec 20 planches. (Z.)

GRONOV (Jean-Frédéric), frère du précédent, suivit la carrière de la jurisprudence, et obtint même une magistrature à Leyde ; mais il cultiva l'histoire naturelle avec ardeur. Il mourut en 1760, laissant :

Dissertatio camphoræ historiam exhibens. Leyde, 1715, in-4°.
Flora virginica exhibens plantas, quas in Virginiâ J. Clayton collegit. Methodo sexuali disposuit Gronovius. Leyde, 1743, in-8°. - *Ibid*. 1762, in-8°.
Index supellectilis lapideæ. Leyde, 1750, in-8°.
Flora orientalis, seu recensio plantarum, quas L. Rauwolf annis 1573, 1574, 1575 *collegit*. Leyde, 1755, in-8°.

Il a inséré deux articles, l'un sur le ginseng et l'autre sur le polygala dans le *Commercium litterarium* de Nuremberg. (.)

GROSMANN (Georges-Just-Philippe), né à Biedenkopf, dans le pays de Hesse-Darmstadt, le 21 octobre 1762, était fils et petit-fils de pharmaciens, ce qui le détermina à suivre la même carrière. Après avoir été employé dans diverses officines à Usingen, à Alzei, à Mannheim, et à Francfort-sur-le-Mein, il vint subir ses épreuves à Giessen, et se rendit ensuite à Biedenkopf, pour y diriger la pharmacie de son père. L'étude assidue de la chimie, de la botanique et de la matière médicale lui ayant inspiré une véritable passion pour la médecine, il retourna en 1781 à Giessen, s'y mit sur les bancs pendant trois années consécutives, et obtint le titre de docteur en 1786. Quatre ans après, il fut nommé médecin des bailliages de Biedenkopf et de Glodenbach, ce qui le mit dans la nécessité de venir habiter cette dernière ville, où il pratiqua l'art de guérir et celui des accouchemens avec beaucoup de succès. Il est auteur de quelques articles insérés dans le nouveau Magasin de Baldinger, et de critiques littéraires publiées dans les Annonces savantes de Mayence. Sa thèse de réception a pour titre :

Dissertatio de malo hysterico. Giessen, 1786, in-4°. (z.)

GROSMANN (Henri), pharmacien et médecin praticien à Boizenbourg, vint au monde le 27 juin 1795, à Boehlen, village du pays de Schwarzbourg-Rudolstadt. Ses parens, qui n'étaient pas fortunés, le confièrent en 1780 à un apothicaire de Gripfswald, chez lequel il passa huit années, durant lesquelles il lut avidement les ouvrages de Neumann, Pott, Marggraf et Meyer, et suivit les cours de l'Université, dont ses occupations ne lui permirent toutefois pas de profiter beaucoup. A l'expiration de son temps d'apprentissage, le pharmacien chez lequel il logeait étant venu à mourir, il fut obligé d'aller chercher fortune ailleurs, et vint prendre du service chez un apothicaire de Stralsund. Il travailla ensuite pendant quelque temps dans d'autres officines à Anclam, Flensbourg et Boizenbourg. Enfin, en 1770 il partit pour Goettingue, résolu d'étudier la médecine, prit sept ans après le titre de docteur à Butzow, et obtint alors la place de médecin de Boizenbourg, où il épousa la veuve son ancien patron. On ne connaît de lui qu'un mémoire sur le camphre, inséré dans le Magasin de Hambourg, et sa thèse, qui a pour titre :

Dissertatio de principiis morborum rectè cognoscendis et curandis. Butzow, 1777, in-4°. (J.)

GRUENBECK (JOSEPH), de Burckausen, en Bavière, n'était pas médecin, comme on l'a prétendu. Peu de temps après avoir écrit son premier ouvrage, il fut nommé secrétaire de Maximilien 1er. Dans la suite il embrassa l'état de prêtre. Ses deux ouvrages sur la syphilis sont remplis de rêveries astrologiques. Presque tout ce qu'on y trouve de bon a été pris dans Sébastien Brandt, que Gruenbeck a copié presque littéralement.

Tractatus de pestilentiali scorrâ, sive malâ de frantzos, originem remediaque ejus continens, compilatus à venerabili viro magistro Joseph Gruenbeck de Burkhausen, super carmina quædam Sebastiani Brandt, utriusque juris professoris. Sans lieu d'impression, ni date; in-4°. - Iéna, 1787, in-8°.

Réimprimé par les soins de C.-G. Gruner. La dédicace porte la date de 1496. On trouve en tête du livre une planche en bois représentant, sur un cadavre, l'éruption pustuleuse de la syphilis.

Libellus de mentulagrâ, aliàs morbo gallico. 1503, in-4°.

Gruenbeck décrit sa propre maladie dans ce livre, qui est remarquable, et dans lequel on trouve une excellente description de la maladie. (J.)

GRUENDLER (ANDRÉ), né à Schweinfurt, étudia la médecine en Italie, et fut promu au doctorat à Ferrare. Son intention était de s'établir dans sa ville natale, mais la guerre l'en chassa en 1555. Il est devenu célèbre, moins comme médecin que comme époux d'Olympia Fulvia Morata, femme remarquable par ses connaissances profondes en théologie, ainsi que par son habileté dans les langues latine et grecque. (O.)

GRULING (PHILIPPE), était de Stollberg, dans la Thuringe, où il mourut en 1667, à l'âge de soixante et quatorze ans. Après avoir rempli pendant quelque temps les fonctions de conrecteur, à Nordhausen, il s'adonna tout à coup à la pratique de la médecine, et rendit de grands services à la ville durant la peste qui la ravagea en 1626. L'année suivante, il retourna dans sa patrie, où il fut nommé médecin du comte, et bourguemestre. On a de lui :

Florilegium Hippocratico-chymicum novum. Léipzick, 1631, in-12. - *Ibid.* 1644, in-4°. - *Ibid.* 1665, in-4°.

Von der Pest. Nordhausen, 1659, in-4°.

Von der Kinderkrankheiten. Nordhausen, 1660, in-4°.

De calculo et suppressione urinæ. Nordhausen, 1662, in-4°. - Léipzick, 1668, in-4°.

Observationum et curationum medicinalium dogmatico-hermeticarum centuriæ VII. Nordhausen, 1662, in-4°. - Léipzick, 1668, in-4°.

La première centurie avait paru seule à Léipzick (1638, in-4°.).

Tractatus singularis de purgatione. Léipzick, 1668, in-4°.

Medicinæ practicæ, libri V. Léipzick, 1668, in-4°. - *Ibid.* 1673, in-4°.

De triplici in medicinâ universalis evacuationis genere. Léipzick, 1671, in-4°.

Ses Œuvres ont été réunies sous ce titre :
Opera omnia in quatuor tomos distributa. Leipzick, 1680, in-4°.
(O.)

GRUNDMANN (JEAN-THÉOPHILE), né à Géra, dans la Saxe, en 1756, pratiqua successivement la médecine à Ronnebourg et à Hohenstein. On a de lui :

Das Ronneburgische Intelligenzblatt. Ronnebourg, 1782, in-4°.
Der Journalist fuer alle Staende. Chemnitz, 1785-1786, in-8°.
Abriss der Scharlachfieber-Epidemie, wie solche zu Hohenstein in Schœnburgischen und auf den umliegenden Doerfern vom Anfange des 1786 bis in das 1787 Jahr herrschte. Géra, 1788, in-8°.
GRUNDMANN (*Jean*), chirurgien militaire prussien, a publié :
Abhandlung ueber die Eigenschaften und Wirkungen des animalischen Elektricitaet, wodurch auch die wahre Natur der Hundswuth und deren Heilung erkennbar wird. Breslau, 1803, in-8°. (Z.)

GRUNER (CHRÉTIEN-GODEFROY), professeur ordinaire de médecine à l'Université d'Iéna depuis 1773, est né à Sagan, dans la Silésie, le 8 novembre 1744. Écrivain infatigable, il a publié un nombre considérable d'ouvrages, dont la liste suivante, quelque longue qu'elle soit déjà, n'épuise pas le catalogue :

Dissertatio de causâ sterilitatis in sexu sequiori ex doctrinâ Hippocratis veterumque medicorum. Halle, 1770, in-4°.
Censura librorum hippocrateorum, quâ veri à falsis, integri à suppositis, segregantur : collegit ex optimis quibusque auctoribus, Erotiano, Galeno, Mercuriali, Fœsio, J.-A. Fabricio, Hallero, aliisque ; omnia recensuit, dijudicavit, novumque in ordinem redegit. Breslau, 1772, in-8°.
Gedanken von der Arzneywissenschaft und den Aerzten. Breslau, 1772, in-8°.
Programma : neque Eros, neque Trotula, sed Salernitanus quidam medicus, isque christianus, auctor libelli est qui de morbis mulierum inscribitur. Iéna, 1773, in-4°.
Dissertatio : variolarum antiquitates ab Arabibus solis repetendæ. Iéna, 1773, in-4°.
Analecta ad antiquitates medicas, quibus anatome Ægyptiorum et Hippocratis, necnon mortis genus quò Cleopatra regina periit, explicantur : iterum retractavit. Breslau, 1774, in-4°.
Morborum antiquitates collegit ex optimis quibusque auctoribus, recensuit, ordinavit, et suo quemque morbum loco collocandum curavit. Breslau, 1774, in-8°.
Dissertatio de causis impotentiæ in sexu potiori, ex doctrinâ Hippocratis veterumque medicorum. Iéna, 1774, in-8°.
Programma de febre urticatâ ab cancris fluviatilibus et fragariæ vescæ fructû. Iéna, 1774, in-4°.
Programma de dæmoniacis à Christo sospitatore percuratis. Iéna, 1774, in-4°. - 2e édition, *cum Trilleri exercitatione de mirando lateris cordisque Christi vulnere*, etc. Iéna, 1775, in-8°.
Semiotice physiologicam et pathologicam complexa : in usum prælectionum academicarum. Halle, 1775, in-8°.

Johannis Jacobi Reiskii et Johannis Ernesti Fabri opuscula medica, ex monimentis Arabum et Ebræorum, iterùm recensuit, præfatus est, vitasque auctorum, indicemque rerum adjecit. Halle, 1776, in-8°.

Specimen correctionum galenicarum ab Gaspare Hofmanno olim conscriptarum. Iéna, 1776, in-4°.

Dissertatio de fortunâ et prudentiâ medicâ. Iéna, 1776, in-4°.

Programma: Stephani Alexandrini περι χρησοποιας lectio prima, græcè et latinè. Iéna, 1777, in-4°.

Nœvorum origines: Dissertatio. Iéna, 1777, in-4°.

De virtutibus agarici muscarii, vulgò Fliegenschwamm, tam in internis quam in externis, dissertatio. Iéna, 1778, in-4°.

Dissertatio de variantis termini vitæ causis, illumque prorogandi subsidiis. Iéna, 1778, in-4°.

Via et ratio formulas medicas conscribendi, in usum prælectionum academicarum. Halle, 1778, in-8°.

Variæ sectiones Xenocrateæ, Programma. Iéna, 1778, in-4°.

Anonymi fragmentum de venæ sectione, nunc primùm græcè et latinè. Iéna, 1779, in-8°.

Johannis Ernesti Hebenstreit palæologia therapiæ, quâ veterum de morbis curandis placida potiora recentiorum sententiis æquantur: accedit ejusdem ordo morborum causalis; nunc primùm juncta edidit, præfationem, vitamque auctoris, notulas qualescunque indicemque rerum addidit C.-G. Gruner. Halle, 1779, in-8°.

Dilectus dissertationum medicarum Jenensium. Vol. I, Altenbourg, 1771; vol. II, Heidelberg, 1783; vol. III, *Ibid.* 1785, in-4°.

Dissertatio de rectâ hirudinum applicatione. Iéna, 1780, in-4°.

Dissertatio de anthropophago Bercano. Iéna, 1780, in-4°.

Dissertatio de debilitate, causâ febrium proximâ non habendâ. Iéna, 1780, in-4°.

Dissertatio de dolorum partûs spasticorum naturâ et medelâ. Iéna, 1780, in-4°.

Programma de vitâ Caspari Hofmanni. Iéna, 1780, in-4°.

Dissertatio de febre puerperarum. Iéna, 1781, in-4°.

Dissertatio de usu acidorum et saponis hispanici, præsertim in febribus acutis inflammatoriis. Iéna, 1781, in-4°.

Historia osteosteatomatis feliciter curati: dissertatio. Iéna, 1781, in-4°.

Woechentlich-litterarische Nachrichten vom Jahr 1781. Erfort, 1781, in-8°.

Almanach fuer Aerzte and Nichtaerzte auf die Jahre 1782 *bis* 1796. Iéna, 1781-1795, 15 vol. in-8°.

Johannis Cratonis à Krafsheim epistola ad Johannem Sambucum de morte imperatoris Maximiliani II: nunc primùm edidit C.-G. Gruner. Iéna, 1781, in-8°.

Bibliothek der alten Aerzten in Uebersetzungen und Auszuegen. Léipzick, 1781-1782, 2 vol. in-8°.

Oribasii medicinalium collectorum liber I, è codice Mosquensi; nunc primùm græcè et latinè, programma. Iéna, 1782, in-4°.

Oribasii medicinalium collectorum libri I et II, et fragmentum aliud è codice Mosquensi, nunc primùm græcè et latinè. Iéna, 1782, in-4°.

Dissertatio de causis melancholiæ et maniæ dubiis in medicinâ forensi cautè admittendis. Iéna, 1783, in-4°.

Kritische Nachrichten von kleinen medizinischen Schriften inn-und auslaendischer Akademien vom Jahr 1780, *in Auszuegen und kurzen Urtheilen.* Léipzick, tome I, 1783; II, 1784; III, 1788, in-8°.

Sammlung der gemeinnuetzigsten Aufsaetze und Beobachtungen aus den Schriften der Kœniglichen medicinischen Gesellschaft zu Paris, uebersetzt und mit Anmerkungen versehen. Halle, 1784, in-8°.

Christiani Langii, professoris medicinæ quondam Lipsiensis, facies Hippocratica levi penicillo adumbrata : recudi curavit. Iéna, 1784, in-8°.

Der gemeinschaftliche Kelch, nebst einigen historischen und medizinischen Zweifeln : ein Beytrag zur wohlgemeinten Ehrenrettung des Herrn D. Tralles. Iéna, 1785, in-8°.

Programma de momentis infanticidam excusantibus. Iéna, 1786, in-4°.

Fragmenta medicorum arabum et græcorum de variolis, programma. Iéna, 1786, in-4°.

Baptistæ Codronchii, de morbo novo, prolapsu mucronatæ cartilaginis dicto, libellus. Iéna, 1786, in-4°.

Fragmenta medicorum arabum et græcorum V, programma. Iéna, 1787, in-4°.

Josephi Grunbeck, tractatus de scorrâ pestilentiali, sive mala de franzos. Iéna, 1787, in-8°.

Quelques exemplaires de cet ouvrage ont été imprimés sous le titre de *Tractatus de pestilentiali scorrâ, sive mala de franzos, remediaque ejusdem continens, compilatus à venerabili vero magistro Joseph Grunbeck de Burkhausen; super carminu quædam Sebastiani Brandt, utriusque juris professoris, iterùm edi curavit D.-C.-G. Gruner.*

Die venerische Ansteckung durch gemeinschaftliche Trinkgeschirre und durch den gemeinschaftlichen Kelch, aus Theorie und Erfahrung bewiesen : ein Beytrag zur wohlgemeinten Verketzerung des Herrn D. Tralles. Iéna, 1787, in-8°.

Dissertatio de signis mortis diagnosticis dubiis cautè admittendis et reprobandis. Iéna, 1788, in-4°.

Sendschreiben an den Herrn Bergrath Muller zu Berlin. Berlin, 1788, in-8°.

Aphrodisiacus, sive de lue venereâ, in duas partes divisus, quarum altera continet ejus vestigia in veterum auctorum monumentis obvia, altera, quos Aloysius Luisinus temerè omisit scriptores medicos et historicos, ordine chronologico digestos : collegit, notulis instruxit, glossarium indicemque rerum memorabilium subjecit. Iéna, 1789, in-fol.

Jani Cornarii, professoris quondum medicinæ in universitate litterarum Jenensi celeberrimi, conjecturæ et emendationes galenicæ, nunc primùm edidit. Iéna, 1789, in-8°.

Programma de uteri orificio præpingui, causâ sterilitatis probabili. Iéna, 1790, in-4°.

De variolis et morbillis fragmenta medicorum arabistarum, Constantini Africani, Matthæi Sylvatici, Bernardi Gordoni, Johannis Anglici de Gaddesden, Gentilis de Fulgineo, Michaelis Scoti, Rolandi Parmensis, Guidonis de Cauliaco, Gulielmi Varignanæ, Valesci de Taranta, Johannis de Concoregio, Petri Hispani, Antonii de Gradis, Menghi Faventini, Blasii Astarii, et Johannis Saliceti : junctim edidit, notulis et glossario instruxit. Iéna, 1790, in-4°.

Friderici Van der Mye, de morbis et symptomatibus popularibus Bredanis, programma. Iéna, 1792, in-4°.

De annis climactericis dissertatio. Iéna, 1792, in-4°. : *Accedunt Gruneri Lusus medici* 1°. *de clerico medico;* 2°. *homo bulla est;* 3°. *mentiris ut medicus.*

Dissertatio de incontinentiis. Iéna, 1792, in-4°.

Lusus medici I-V. Iéna, 1792, in-4°.

Oratio de eo quod naturale in medicinâ est. Iéna, 1792, in-8°.

Facultatis medicinæ Marburgensis de convulsione cereali responsum I-IX. Iéna, 1793, in-4°.

De morbis gallico scriptores medici et historici, partim inediti, partim

rari, et notationibus aucti: accedunt morbi gallici origines maranicæ. Iéna, 1793, in-8°.

Physiologische und pathologische Zeichenlehre: eine freye, zum Theil umgearbeitete und vermehrte Uebersetzung, zum Gebrauch akademischer Vorlesungen. Iéna, 1793, in-8°.

Jura et privilegia doctoris medicinæ diplomate Patavino expressa et illustrata, programma. Iéna, 1793, in-8°.

Catalogus bibliothecæ græcæ ineditus. Iéna, 1794, in-4°.

Nosologiæ historicæ specimen I-IX, programma. Iéna, 1794-1795, in-4°.

Dissertatio de phrenitide verâ semper biliosâ. Iéna, 1794, in-4°.

Nosologia historica ex monumentis medii ævi lecta, animadversionibus historicis ac medicis illustrata. Iéna, 1795, in-8°.

Commentatio de veneni notione dubiâ nec foro satis aptâ, programma. Iéna, 1795, in-4°.

Johannis Stephani Bernardi reliquiæ medico-criticæ, Programmata I-III. Iéna, 1795-1796, in-4°.

Vitæ liberæ et dissolutæ encomium, oratio, etc. Iéna, 1795, in-8°.

Dissertatio de glossitide, ranulâ et glossanthrace. Iéna, 1795, in-8°.

Programma de forensi venæficii notione ritè informandâ. Iéna, 1796, in-4°.

Pandectæ medicæ, Programmata I-IV. Iéna, 1796-1800, in-4°.

Ces opuscules intéressans ont été réimprimés ensemble sous le titre de:

Pandectæ medicæ, sive succincta explicatio rerum medicarum in Institutionibus, Digestis, Novellis, obviarum. Iéna, 1800, in-8°.

Programma de semioticâ ætiologicâ meletemata. Iéna, 1796, in-4°.

Programma de observationum medicarum studio ritè dirigendo. Iéna, 1797, in-4°.

De imputatione suicidii dubiâ, casu singulari illustratâ, Prog. I-IX. Iéna, 1797-1799, in-4°.

Ein paar Worte zur Belehrung, Beherzigung und Besserung an den Herrn exprofessor Fichte. Iéna, 1799, in-8°.

Spicilegium I-VIII scriptorum de morbo gallico. Iéna, 1799-1800, in-4°. - *Continuatio IX-XIV. Ibid.* 1801-1802, in-4°.

Programma ad locum Hippocratis, medicina est additio et detractio. Iéna, 1800, in-4°.

Comment. I et II in locum Lutheri: de filiis per diabolum subditis. Iéna, 1800, in-4°. - *III, IV, V, VI, Ibid.* 1800-1802, in-4°.

Programma. Quæstio forensis: An vir, qui testes perdidit, fœcundus et testabilis esse possit? Iéna, 1802, in-4°.

Programma. Zosymi de zythorum confectione fragmentum I. Iéna, 1802; *sectio II, III, IV,* 1803; *sectio V,* 1805, in-4°.

Variæ sectiones in Q. Serenum Sammonicum ex N. Marescalci enchiridio excerptæ. Iéna, 1803, in-4°.

Commentatio in locum Celsi de sectis medicorum. Iéna, 1803, in-4°.

Programma de Como, zythi sive cerevisiæ veteris specie ad Digest. locum dubium. Iéna, 1805, in-4°.

Itinerarium sudoris anglici. Iéna, 1805, in-4°.

Programma de stupore mentis, infanticidam non excusante. Iéna, 1805, in-4°.

Programmata I-VII Isidis, Christiani et Pappi philosophi jusjurandum chemicum. Iéna, 1807-1808, in-8°.

C.-F.-F. Gruner, Commentatio antiquaria medica de Christi morte verâ non simulatâ: accedunt C.-G. Gruner, Vindiciæ mortis Christi veræ, et H. Conringii. Discursus de Christi cruento sudore et morte

ejus repentinâ, de aquâ et sanguine ejus demortui latere jam effundentibus, commentatio perpetuo illustratus. Halle, 1805, in-8°.

Lusus medici orationibus expressi: insunt gonorrhϾ et calvitii encomium, Q. Calvi venerei funus indictivum et exequiæ. Iéna, 1808, in-8°. (z.)

GRUTER (Pierre), né dans le Palatinat, suivant les uns, et à Ziricsée, dans la Zélande, selon les autres, florissait au commencement du dix-septième siècle. Il pratiqua l'art de guérir d'abord à Dixmunden, puis à Ostende : en 1620, il se rendit à Middelbourg, qu'il quitta dans la suite pour Amsterdam, où il termina sa carrière en 1634. Il nous reste de lui deux centuries de lettres écrites avec beaucoup d'affectation, dont il publia la première à Leyde en 1609, et la seconde à Amsterdam en 1629. (z.)

GUALTIERI (Nicolas), médecin italien, né en 1688, enseigna d'abord à Pise, et devint ensuite médecin de Violente Béatrix, grande-duchesse de Toscane. Le grand-duc Gaston lui accorda en 1775 le titre de premier médecin, et la première chaire de médecine à Pise. Gualtieri avait formé un très-beau cabinet de coquilles, dont il publia en partie le catalogue. On a de lui deux Lettres; l'une insérée dans le nouveau Recueil de dissertations sur la physique et l'histoire naturelle de l'Académie de Lucques; l'autre, imprimée en 1725, dans laquelle il traite de l'origine des sources, et combat l'opinion de Vallisnieri à ce sujet. Il est mort à Florence le 25 février 1744. (o.)

GUARINONE (Christophe), qui florissait vers la fin du seizième siècle, était de Vérone. Il alla prendre le grade de docteur à Padoue, et vint ensuite faire des cours de philosophie dans sa ville natale. Cette occupation ne lui fit pas négliger l'art de guérir, dans lequel il acquit bientôt assez de réputation pour que le duc d'Urbino jugeât convenable de l'attacher à sa cour. L'empereur Rodolphe II l'appela auprès de lui à Prague, et l'honora du titre de conseiller et de médecin ordinaire. Guarinone ne quitta plus la Bohême que pour exécuter le vœu d'un pélerinage à Rome. Son zèle pour les progrès de la science lui avait suggéré l'idée d'établir dans sa propre maison une Académie de médecine, qui fut anéantie à sa mort. On a de lui, entr'autres ouvrages, les suivans :

Commentaria in primum librum Aristotelis de historiâ animalium. Francfort, 1601, in-4°.

Tractatus de methodo doctrinarum. Francfort, 1601, in-4°.

De generatione viventium etiam nascentium ex putredine. Francfort, 1601, in-4°.

De principio venarum. Francfort, 1601, in-4°.

De naturâ humanâ sermones IV. Francfort, 1601, in-4°.
Consilia medicinalia, in quibus universa praxis medica exactè pertractatur. Venise, 1610, in-fol. (z.)

GUASTAVINI ou GUASTAVIGNO (Jules), d'une famille patricienne de Gènes, était premier professeur de médecine à Pise vers le commencement du dix-septième siècle. Nous ne citerons, parmi les ouvrages qu'Oldoini lui attribue, que les suivans :

Commentarii in priores decem Aristotelis problematum sectiones. Lyon, 1608, in-fol.
Locorum de medicinâ selectorum liber. Lyon, 1616, in-4°.
Guastavini était grand partisan de Brissot et de la saignée.
Locorum de medicinâ selectorum liber alter. Florence, 1625, in-4°. (o.)

GUCKENBERGER (Ludolphe), né à Hanovre le 23 juillet 1792, fut nommé, en 1787, médecin provincial à Frelosia, en Tauride, et devint, en 1793, médecin en chef des armées du Hanovre. On a de lui :

Dissertatio de ligaturâ fistularum. Gœttingue, 1784, in-4°.
Sammlung medicinischer und chirurgischer Originalabhandlungen aus saemmtlichen Jahrgaengen des Hannœverischen Magazins von 1750 *bis* 1786. Hanovre, 1786-1787, 3 vol. in-8°.
Anonyme.
Physikalische Beschreibung der Taurischen Statthalterschaft nach ihrer Lage und allen drey Naturreichen. Hanovre et Osnabruck, 1789, in-8°.
Traduit du russe de Hablizl. (o.)

GUELDENSTÆDT (Antoine-Jean), médecin et naturaliste russe, devenu célèbre par ses longs voyages, et les services qu'il a rendus aux sciences, naquit à Riga le 26 avril 1745. Il n'avait que treize ans lorsqu'il perdit son père, qui s'était chargé du soin de diriger son éducation, de sorte qu'il fut obligé d'aller terminer ses études à Berlin. Parvenu à l'âge de vingt-deux ans, en 1745, il obtint le bonnet de docteur en médecine à Francfort-sur-l'Oder. Quelques mois après, Catherine II ayant résolu de faire voyager des savans dans l'intérieur de son vaste empire, Gueldenstædt fut choisi par l'Académie des sciences pour faire partie de l'expédition. Il arriva en 1768 à Pétersbourg, et vers le mois de juin se mit en route pour Moscou, où il passa l'hiver. Au printemps, il partit pour Woronesch, Zarizin et Astracan, où il rencontra Samuel-Théophile Gmelin, employé dans la même expédition, et poussa de là jusqu'à la forteresse de Kislar, sur les bords du Terek, à l'extrême frontière de la Russie, où il arriva sur la fin de janvier 1770, après avoir supporté un froid assez rigoureux pour

faire descendre le thermomètre de Delile jusqu'à 176 degrés. Il parcourut ensuite les pays arrosés par le Terek, le Knebelei, la Sunscha, l'Aksai et la Koisa, où l'on trouve à chaque pas des sources de naphte et d'eaux minérales, et visita toute la partie nord-est du Caucase. En 1771, il parvint dans l'Ossétie, district des Alpes caucasiennes; il s'occupa beaucoup de l'histoire et des idiomes des peuples de cette contrée, et recueillit un vocabulaire des langues midzschégisique et ossétique. Au mois de mai, il revint sur les hords du Terek, et bientôt après accompagna dans une excursion au milieu de la petite Cabardie, et du district nord-est du Caucase qu'habitaient les Dugons, un des princes les plus puissans du pays, dont il avait gagné l'affection. Enfin, il arriva au mois de septembre dans la Géorgie, où le czar Héraclius lui fit un très-bon accueil. Il suivit ce prince jusqu'à Tiflis, capitale de la Géorgie, mal bâtie, dans un pays insalubre. Après avoir passé près de deux mois dans cette ville, il alla parcourir d'abord la Cachétie, puis les provinces situées au sud de Tiflis, et qu'habitent les Truchmènes. Au mois de juillet 1772, il arriva dans les états de Salomon, czar d'Imirette, qui le reçut également bien à Sechartali, son camp d'été, établi sur le revers des alpes moyennes du Caucase. Pendant l'été, Gueldenstædt fit des incursions dans le district de Kadscha, la basse Imirette, la partie orientale de cette province, la partie moyenne de la Géorgie, et poussa jusqu'aux frontières de la Mingrélie. Enfin, après avoir couru les plus grands dangers, et rassemblé une ample récolte d'objets d'histoire naturelle et de documens historiques sur des peuples jusqu'alors peu connus, il atteignit la frontière russe à Mosdok, et se hâta de regagner Kislar, où il passa l'hiver. L'année suivante, il visita toute la grande Cabardie, puis la Cumanie orientale et le mont Beschtau, le plus élevé de tous les pics du promontoire caucasique. Dans le cours de ce voyage il examina les ruines de la ville de Madschar, situées sur les bords de la Cuma, et qui lui parut avoir été bâtie par les mahométans plutôt que par les magyares ou madschares de Hongrie. Au mois de juillet, il parvint à Tschertask sur le Don, capitale des Cosaques. De là, il visita la mer d'Asof, les bouches du Don, et vint passer l'hiver à Krementschuk, capitale de la Nouvelle-Russie. Une partie de l'été de 1774 fut employée à parcourir ce gouvernement, après quoi il se disposait à se mettre en route pour la Crimée, lorsqu'il reçut l'ordre de revenir à Pétersbourg, où il arriva le 2 mars 1775. Sa principale occupation fut alors de mettre en ordre non-seulement ses propres notes, mais encore le journal de Gmelin, dont il s'était chargé de faire paraître la quatrième partie; mais il n'eut

pas même la satisfaction de publier son voyage, non plus que sa carte du Caucase, pour laquelle il avait rassemblé beaucoup de renseignemens. Une fièvre pétéchiale, de très-mauvais caractère, dont il venait de traiter avec zèle et succès sept personnes, l'atteignit lui-même, dans un moment où sa santé était altérée par l'excès du travail, et lui coûta la vie. Il mourut le 23 mars 1780, âgé seulement de trente-six ans. On a de lui :

Theoria virium corporis humani primitivarum. Francfort-sur-l'Oder, 1767, in-4°.

Discours académique sur les produits de Russie propres pour soutenir la balance du commerce extérieur toujours favorable. St.-Pétersbourg, 1777, in-4°.

Ce discours fut prononcé, le 29 décembre 1776, dans l'assemblée publique de l'Académie, à l'occasion de son jubilé demi-séculaire. Les productions de la Russie y sont rangées d'après les trois règnes de la nature, et bien décrites.

Reisen durch Russland und im Kaukasischen Gebirge. St.-Pétersbourg, tome I, 1787; II, 1791, in-4°. avec des figures, des plans et des cartes.

Cet ouvrage a été publié par le célèbre Pierre-Simon Pallas, qui n'en distribua pas les matériaux dans un ordre bien régulier, et qui ne soigna pas lui-même l'impression, de sorte qu'il est rempli de fautes et même d'omissions, du moins dans le premier volume, car Gueldenstaedt avait rédigé lui-même le second, dont l'impression est aussi moins fautive. M. Jules de Klaproth a publié une nouvelle édition du premier volume (Berlin, 1815, in-8°.) avec une carte des provinces arméniennes de la Géorgie. Dans cette édition, il a relevé beaucoup de fautes de la première, d'après le manuscrit original, déposé à la Bibliothèque de l'Académie. Mais lui-même paraît avoir profité, pour son propre compte, des travaux encore inédits de Gueldenstaedt, et s'être permis les plagiats les plus impardonnables dans la relation de son propre voyage en Géorgie et au Caucase. Comme ceci sort de notre objet, nous renvoyons le lecteur à un excellent article critique inséré, sur le voyage de M. Klaproth et sur son édition de Gueldenstaedt, dans le premier cahier de l'Isis, pour l'an 1822.

Gueldenstaedt a inséré plusieurs articles d'histoire naturelle dans les Nouveaux commentaires de l'Académie de Pétersbourg, et d'autres de géographie tant dans le Journal que dans le Calendrier de Pétersbourg, et dans le Muséum allemand. (A.-J.-L. JOURDAN)

GUENTHER (Frédéric-Chrétien), de la petite ville de Kahla, non loin d'Altenbourg, vint au monde en 1726, le 22 avril. Il était fils d'un riche ecclésiastique, qui lui fit faire d'excellentes études, et qui lui inspira de bonne heure du goût pour la botanique et la chimie. En 1744, il se rendit à Iéna, où le titre de docteur lui fut accordé au bout de trois ans. Immédiatement après l'avoir obtenu, il revint dans sa ville natale, où il exerça l'art de guérir, et parvint à se faire une grande réputation. Le prince de Cobourg-Saalfeld lui conféra le titre de conseiller en 1770 : il était déjà bourguemestre de Kahla,

et membre de la Société d'histoire naturelle de Berlin. Il mourut le 27 avril 1774, laissant :

Dissertatio de scorbuto, ejusque medelâ. Iéna, 1747, in-4°.

Sammlung von Nestern und Eyern verschiedener Voegel : gestochen und herausgegeben von Adam-Ludwig Wirsing, hinlænglich beschrieben und abgehandelt von F.-C. Guenther. Nuremberg, 1772, in-fol.

Livré tout entier à l'étude des oiseaux, Guenther a inséré dans le *Naturforscher* quelques articles touchant divers points de l'histoire de ces animaux, notamment sur les causes de la leucéthiopie et de la mélanochroie chez eux. Il a traduit en allemand les Opuscules d histoire naturelle de Jean-Antoine Scopoli (Léipzick, 1770, in-8°.). (J.)

GUENZ (JUST-GODEFROY), médecin allemand fort célèbre, naquit le 1er mars 1714, dans la petite ville de Kœnigstein, où son père remplissait les fonctions de ministre évangélique. Léipzick fut le théâtre de ses études ; il y obtint le titre de maître ès-arts en 1737, et celui de docteur en médecine l'année suivante. Alors, il parcourut une partie de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas, et à son retour, en 1739, il se mit en possession d'une chaire extraordinaire que l'électeur de Saxe avait créée pour lui. En 1747, il obtint le titre de professeur ordinaire, et quatre ans après il fut appelé à Dresde en qualité de premier médecin du prince. Une mort prématurée termina sa carrière le 23 juin 1754. L'anatomie descriptive et l'anatomie pathologique lui sont redevables de plusieurs faits importans, qui ont répandu d'utiles lumières sur des points encore obscurs de leur histoire. La passion avec laquelle il se livrait aux travaux anatomiques ne lui fit toutefois pas négliger la médecine et la chirurgie, sur diverses parties desquelles il fit d'intéressantes recherches. Les résultats de ses travaux sont consignés dans les écrits suivans :

Dissertatio de mammarum fabricâ et secretione lactis. Léipzick, 1734, in-4°.

De auctore operis de re medicâ, vulgò Plinio Valeriano adscripti, libellus. Léipzick, 1736, in-4°.

Epistola gratulatoria de votâ puerorum comâ et juvenum barbâ apud veteres. Léipzick, 1737, in-4°.

Dissertatio sistens Δαδουχιας in sacris Æsculapii. Léipzick, 1737, in-4°.

Dissertatio inauguralis de oscitatione. Léipzick, 1738, in-4°.

Programma de libello Hippocratis, qui agit de dissectione. Léipzick, 1738, in-4°.

Dissertatio quâ derivationem puris ex pectore in bronchia, ad Galen. de loc. affect. lib. V, cap. 3, pro loco in facultate medicâ exponit. Léipzick, 1738, in-4°.

Programma sistens novam sententiam de respiratione. Léipzick, 1739, in-4°.

Observationum chirurgicarum de calculum curandi viis, quas Foubert, Garengeot, Pechet, Ledran et Lecat chirurgi galli repererunt liber unus. Léipzick, 1740, in-8°.

L'auteur donne la préférence à la méthode de Le Cat, à laquelle il avait fait quelques corrections.

Commentatio medico-chirurgica de commodo parturientium situ. Léipzick, 1742, in-4°.

Commentatio de arteriâ maxillari internâ. Léipzick, 1743, in-4°.

Dissertatio sistens observationes medico-chirurgicas de herniis. Léipzick, 1744, in-4°.

Observationum anatomico-chirurgicarum de herniis libellus. Léipzick, 1744, in-4°.

Hippocratis, Coi, de humoribus purgandis liber, et de diætâ acutorum libri III; cum commentariis integris Ludovici Dureti, Segusani; accessit continuatio prima libri secundi Epidemion, cum ejusdem auctoris interpretatione. Petrus Girardetus, Fac. med. Paris. doctor, emendavit, in ordinem distribuit, ac primum in lucem protulit, iterum recensuit, emendavit, paraphrasin, notas, præfationem et indicem novum adjicit J. G. G. Léipzick, 1745, in-8°.

Programma de sanguinis motu per durioris cerebri membranæ sinus. Léipzick, 1747, in-4°.

Programma de maxillæ articulo et motu. Léipzick, 1747, in-4°.

Dissertatio de staphylomate. Léipzick, 1747, in-4°.

Dissertatio sistens observationes anatomico-physiologicas circâ hepar factas. Léipzick, 1749, in-4°.

Programma de entero-epiploocele, quô ad anatomen cadaveris fœminini invitat. Léipzick, 1749, in-4°.

Programma I et II: de cerebro observationes anatomicæ. Léipzick, 1750, in-4°.

Dissertatio sistens animadversiones de subfusionis naturâ et curatione. Léipzick, 1750, in-4°.

Programma de utero et naturalibus fœminarum. Léipzick, 1753, in-4°.

Programma de capillis glandulæ pinealis, in quinque mente alienatis inventis. Léipzick, 1753, in-4°.

Programma de ozænâ maxillarum ac dentium ulcere. Léipzick, 1753, in-4°.

La description du riche cabinet d'anatomie de Guenz a paru sous ce titre :

Præparata anatomica in liquore, sicca et ossa, Gunziana. Dresde, 1756, in-12.

Le catalogue de sa bibliothèque a aussi été imprimé (Dresde, 1755, in-8°.). (J.)

GUENZ (Just-Guillaume), médecin d'abord à Waldheim, dans la Saxe électorale, puis à Léipzick, né dans cette dernière ville en 1747, a publié :

Commentatio de elasticitate. Léipzick, 1771, in-4°.

Dissertationes duæ de cortice salicis cortici Peruviano substituendo. Léipzick, 1772, in-4°.

De cortice salicis cortice Peruviano substituendo commentatio. Léipzick, 1787, in-8°. (Z.)

GUERICKE (Otton de), physicien laborieux, naquit à Magdebourg le 20 novembre 1602. Il s'appliqua d'abord au droit à Léipzick, Helmstaedt et Iéna, puis alla en Hollande, où il étudia spécialement les fortifications, la géométrie et la

mécanique à Leyde ; ensuite il passa plusieurs années tant en France qu'en Angleterre, et à son retour en Allemagne il remplit, pendant quelque temps, la place d'ingénieur en chef à Erford. Il fut nommé, en 1627, conseiller municipal, et en 1646, bourguemestre à Magdebourg. L'électeur de Brandebourg lui conféra le titre de conseiller. En 1631, il courut de grands dangers durant le siége de Magdebourg. C'était un homme de mauvaise tournure et de très-petite taille, mais dont les talens et l'habileté faisaient oublier la défaveur avec laquelle il avait été traité par la nature. Il mourut le 11 mai 1686 à Hambourg, où il avait été visiter quelques amis. Les services qu'il a rendus à la physique n'ayant pas été toujours bien appréciés, nous croyons utile d'entrer dans certains détails à cet égard.

Guericke fut le premier qui prouva d'une manière directe la pesanteur de l'air, et qui mit hors de doute l'importante vérité découverte par Torricelli et Pascal. Les expériences qu'il fit à ce sujet, et qu'il répéta en 1654, à la diète de Ratisbonne, en présence de l'empereur Ferdinand III, et de quelques princes allemands, le conduisirent à l'invention de la machine pneumatique, attribuée sans fondement à Boyle, comme le prouve l'épithète de *vacuum Boylianum*, donnée au vide qu'on produit par son moyen. Boyle, qui la connut par la description qu'en donna Schott, n'eut d'autre mérite que de la perfectionner, avec le secours de Hooke, et il ne fit connaître qu'en 1659 les modifications heureuses qu'il y avait apportées. Guericke, à l'aide de sa machine, reconnut que l'air est élastique, et bientôt il fut conduit à l'idée que toutes les couches de l'atmosphère n'ont point une égale densité. Il fut réellement le premier qui mit cette grande vérité hors de doute par des expériences, d'où il conclut qu'on ne saurait estimer d'une manière positive la hauteur de l'atmosphère, parce que l'air s'atténue peu à peu, de manière à finir par se réduire en quelque sorte à rien. A l'instar des anciens, il admettait dans l'atmosphère trois régions, une inférieure, une moyenne et une supérieure. Quant à la première, il la partageait elle-même en plusieurs couches, à la première desquelles il n'accordait pas plus de huit lieues de hauteur; c'est celle-là, disait il, qu'on considère généralement comme constituant l'atmosphère terrestre; la lumière des étoiles y éprouve une réfraction sensible à cause des grossières vapeurs terreuses et aqueuses dont elle est chargée : la seconde couche, qui ne contient que des vapeurs aqueuses atténuées, est celle dans laquelle la lumière solaire se réfracte, et elle a quarante-huit lieues de hauteur; la troisième, enfin, qui est le séjour des vapeurs les plus ténues, n'opère la réfraction que

d'un petit nombre de rayons solaires, qui sont la cause de la couleur bleue du ciel. A l'égard de la région moyenne, Guericke y suppose l'air pur et sans mélange de vapeurs; il lui donne plus de deux cents lieues de hauteur. La supérieure, enfin, qu'il regarde comme formée par l'air le plus pur, s'étend suivant lui jusqu'à deux ou quatre mille lieues, et elle est limitée par un espace vide de toute matière.

Guericke a reconnu qu'on peut comprimer l'air plus qu'il ne l'est naturellement; mais il était réservé à Boyle de trouver la loi du rapport entre la compression et la densité de ce fluide. Il inventa le manomètre, mais le confondit avec le baromètre, quoiqu'il ait soupçonné les principes sur lesquels repose la différence qui existe entre les deux instrumens; au reste, tous les physiciens ont commis la même faute jusqu'à Halley. Il reconnut que la lumière, après avoir éprouvé plusieurs réfractions successives, s'affaiblit au point de disparaître enfin tout à fait, et il se servit habilement de cette observation pour expliquer comment du fond d'un puits on peut voir les étoiles en plein midi. Il fit subir au thermomètre de Drebbel une modification dans laquelle on trouve la première idée d'établir toutes les échelles thermométriques sur le point de la congélation naturelle, invention utile, dont on ne place communément la date qu'une quarantaine d'années plus tard, au temps de Renaldini, professeur à Padoue.

Il était tout naturel que Guericke cherchât à connaître l'action de sa machine pneumatique sur le feu. Ce physicien reconnut que les corps enflammés finissent par s'y éteindre, d'où il conclut que l'air est nécessaire à la combustion; la chimie était trop peu avancée pour que cette importante observation pût conduire aux résultats immenses qu'elle a eus depuis, et malgré les expériences multipliées de Guericke, il ne sut pas s'élever au-delà d'une influence purement mécanique de l'air dans la combustion. Quant à la flamme, il ne voyait en elle qu'une qualité des corps échauffés assez pour devenir lumineux, explication qui diffère peu de celle qu'a donnée M. Davy. Il considérait aussi le froid comme une qualité qui dépend de l'influence de la lune sur la terre; en effet, il croyait la lune un corps très-froid et constamment couvert de glace. Il avait remarqué qu'en agitant avec un bâton la vase des étangs, des bulles se dégagent en abondance; mais il ne songea pas à examiner la nature de ces bulles, et les croyant formées par de l'air ordinaire, il admit que la terre envoie sans cesse de l'air dans l'atmosphère, hypothèse à l'appui de laquelle il alléguait les bulles qu'on trouve dans la glace, et qu'il supposait avoir été emprisonnées, au moment de leur passage à travers l'eau,

pendant la congélation de cette dernière. De même il s'était aperçu, comme Boyle et Van Helmont, que de l'air se dégage des corps en putréfaction, mais il ne pensa pas non plus à le comparer avec celui de l'atmosphère.

Guericke fut un des premiers qui s'éleva contre l'antique opinion suivant laquelle l'air atmosphérique est un élément. Il le croyait produit par des émanations très-atténuées de parties terreuses et aqueuses. Ses belles expériences lui avaient appris en outre que ce fluide diminue par l'effet de la combustion : un pas de plus, et il enlevait à Boyle la découverte des gaz appelés par ce dernier *artificiels*. L'électricité l'occupa aussi, et on peut à juste titre le regarder comme l'inventeur de la machine électrique. Quoique son appareil fût extrêmement grossier, il n'en découvrit pas moins que les corps, après avoir été attirés, sont de suite repoussés, et ne peuvent plus être attirés qu'après avoir touché un autre corps : il reconnut que les corps plongés dans une atmosphère électrique y deviennent électriques, mais y acquièrent une électricité différente de celle de cette atmosphère ; enfin, il aperçut la flamme et le bruit électriques. Il découvrit qu'un barreau de fer s'aimante lorsqu'on le frappe avec un marteau sur une enclume dans la direction du méridien magnétique, et que les instrumens d'acier dont on se sert pour perforer le fer acquièrent à la longue la même propriété. Enfin il reconnut que les barreaux en fer des fenêtres s'aimantent d'eux-mêmes à l'air libre dans l'espace de cinq ou six ans, qu'ils soient d'ailleurs placés verticalement ou horizontalement.

Obligés de nous borner, nous renvoyons à l'ouvrage même de Guericke les personnes qui désireraient prendre une idée plus précise des travaux trop méconnus de ce physicien.

Experimenta nova, ut vocant, Magdeburgica, de pauco spatio, ab ipso authore perfectiùs edita, variisque experimentis aucta : quibus accesserunt certa quædam de aëris pondere circà terram, de virtutibus mundanis et systemate mundi planetario, sicut et de stellis fixis ac spatio illo immenso. Amsterdam, 1672, in-fol.

Ce qui précède a dû suffire pour donner au moins une idée du grand mérite de Guericke. Nous ajouterons encore qu'il attribuait les taches du soleil à des planètes dont l'orbite est trop rapproché de cet astre pour qu'on puisse mesurer leur distance, et qu'il croyait qu'on peut prédire avec certitude le retour des comètes. L'expérience a confirmé cette dernière opinion. Quant à l'autre, beaucoup d'astronomes l'ont adoptée, et on peut la défendre, quoiqu'il faille avouer cependant que la vraisemblance n'est guère en sa faveur. (A.-J.-L. JOURDAN)

GUETTARD (JEAN-ETIENNE), fils d'un apothicaire instruit, vit pour la première fois le jour à Etampes, le 22 septembre 1715. Aussitôt après avoir terminé ses humanités, il apprit la

botanique sous Jussieu, puis suivit les leçons de Réaumur, qui le fit entrer à l'Académie des sciences en 1734. Depuis cette époque, Guettard, qui s'était fait aussi recevoir médecin, s'occupa principalement de faire connaître toutes les richesses minérales de la France. C'était un homme actif, laborieux, d'un caractère peu flexible, mais d'un cœur excellent. Il mourut à Paris le 8 janvier 1786. Guettard a contribué plus que personne à répandre le goût de la minéralogie en France. Il s'occupa l'un des premiers, en France, de remplacer les chiffons par d'autres produits végétaux, dans la fabrication du papier. Ses écrits, sans être fort remarquables, sont cependant estimés. On en trouve plusieurs dans les Mémoires de l'Académie des sciences, le Journal économique et le Journal de médecine; les autres ont été publiés à part :

Observations sur les plantes. Paris, 1747, 2 vol. in-12.

Histoire de la découverte faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée. Paris, 1765, in-4°. - *Ibid*. 1766, in-12.

Mémoires sur les différentes parties des sciences et des arts. Paris, 1768 - 1783, 5 vol. in-4°. - *Ibid*. 1786, in-4°.

Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné. Paris, 1779, 2 vol. in-4°. Réimprimé dans la Description de la France par Delaborde.

Atlas et description minéralogique de la France. Paris, 1780, in-fol. Malheureusement ce grand et important travail n'a point été terminé. Il devait comprendre 216 cartes, tandis qu'il n'en contient que 32; quelques exemplaires cependant en ont 40. Dupain-Triel a dressé la partie géographique.

Guettard a fourni des notes et des éclaircissemens pour la traduction française de Pline l'ancien. (O.)

GUEVARA (Alphonse-Rodrigue de), médecin espagnol du seizième siècle, a publié :

De re anatomicâ, liber. Coïmbre, 1592, in-4°. (B. et L.)

GUGLIELMINI (Dominique), plus célèbre comme hydraulicien que comme médecin, vint au monde à Bologne le 27 septembre 1655. Il fit marcher de front l'étude de la médecine et celle des mathématiques. A l'âge de vingt-deux ans, il mit au jour, sous les auspices de Montanari, un petit traité *De flammâ volante*, et l'année suivante le grand Malpighi lui conféra le double titre de maître ès-arts et de docteur en médecine, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver avec beaucoup d'ardeur la science du calcul, et même l'astronomie; mais il ne fit pas de progrès remarquables dans cette dernière, et ne fit pour ainsi dire que se traîner sur les traces de son maître Montanari; car de même qu'il avait déjà soutenu l'opinion personnelle de ce dernier, touchant un météore lumineux observé en Italie en 1676, de même aussi il discuta ensuite, par pure complaisance, son hy-

pothèse insoutenable, qui attribue la formation des comètes aux mouvemens opposés des tourbillons de deux planètes. Trois ans après, il publia ses remarques sur une éclipse de soleil qu'il avait observée à Bologne. Mais, en 1686, il entra sérieusement dans la carrière pour laquelle la nature l'avait fait naître. Nommé inspecteur général des eaux du territoire de Bologne, charge fort importante à cause du grand nombre de rivières et de canaux qui coupent ce pays en tous sens, et qui ont besoin d'être surveillés sans cesse pour ne pas causer les plus grands ravages, il s'acquitta des fonctions de cette place de manière à mériter l'estime générale, et dès l'année suivante il devint membre de l'Académie de Marsigli, qui devait rivaliser si glorieusement avec les plus illustres compagnies savantes de l'Europe. En 1689, il obtint une chaire de mathématiques à Bologne, et fut chargé de rédiger un calendrier astrologico-médical, compositions bizarres auxquelles la crédulité populaire faisait alors attacher beaucoup d'importance. L'année suivante, il publia sa méthode ingénieuse pour mesurer avec exactitude le mouvement de l'eau qui coule, et bientôt il fut obligé de la défendre contre les attaques de Denys Papin, ce qu'il fit dans deux lettres adressées à Leibnitz et à Magliabecchi. Un différent qui s'était élevé en 1692 entre les villes de Bologne et de Ferrare, au sujet du cours du Reno, et sur lequel les cardinaux Dada et Barberini avaient été chargés par le Saint-Siége de statuer, fit connaître Guglielmi de ces deux princes de l'Eglise, qui, satisfaits de ses connaissances et de sa franchise, le prièrent de s'occuper de différens projets. En 1694, on établit pour lui, à Bologne, une chaire d'hydrométrie, ce qui lui suggéra l'idée de son excellent Traité sur la nature des fleuves. Cependant plusieurs princes et républiques d'Italie réclamaient à chaque instant ses lumières et ses talens hydrauliques, de sorte qu'il fut appelé à Crémone, à Mantoue, et en divers autres lieux, notamment à Plaisance, pour y encaisser le Pô. En 1698, il accepta une chaire de mathématiques à Padoue, ce qui ne l'empêcha pas de conserver son titre de professeur à Bologne, et les appointemens qu'il recevait dans cette dernière ville pour la rédaction du calendrier astrologique. A la mort de Pompée Sacchi, en 1702, il devint professeur de médecine, ce qui lui fit reporter toute son attention vers l'art de guérir, qu'il avait jusqu'alors beaucoup négligé pour les mathématiques. La mort interrompit le cours de ses travaux en 1710, le 11 juillet. Fontenelle, Morgagni et Fabroni ont écrit sa vie et fait son éloge. Les ouvrages publiés par ce savant laborieux ont pour titres :

Schediasma de flammâ volante. Bologne, 1677, in-4°.

De comctarum naturâ et ortu epistolica dissertatio, occasione novissimæ cometæ sub finem superioris anni et inter initia currentis, observatæ, conscriptæ. Bologne, 1781, in-4°.

Observatio solaris eclipsis anno 1684 Bononiæ habita. Bologne, 1784, in-4°.

Riflessioni filosofiche interno la figurc de' sali. Bologne, 1688, in-4°. - Padoue, 1706, in-4°.

Aquarum fluentium mensura novâ methodo inquisita. Bologne, 1690, in-4°.

Della natura de' fiumi, trattato fisico-matematico. Bologne, 1697, in-4°. - *Ibid.* 1739, in-4°.

La première édition renferme 15 planches, et la seconde 18. Celle-ci contient des notes et des additions d'Eustache Manfredi.

De sanguinis naturâ et constitutione exercitatio physico-medica. Venise, 1701, in-8°. - Utrecht, 1704, in-8°.

Dissertatio de salibus. Venise, 1705, in-8°. - Leyde, 1707; in-8°.

Exercitatio de idearum vitiis, correctione et usu ad statuendam morborum naturam. Padoue, 1707, in-8°.

Réimprimé avec le traité *De saccharo lactis* de Louis Testa (Leyde, 1709, in-8°.).

De principio sulphureo dissertationes, access. diss. de æthere, opus posthumum. Venise, 1710, in-8°.

Les Œuvres de Guglielmini ont été publiées par Morgagni, sous le titre de :

Opera. Genève, 1719, 2 vol. in-4°. (J.)

GUIBERT (Nicolas), médecin alchimiste, naquit à Saint-Nicolas, en Lorraine, vers le commencement du seizième siècle. Il fit de l'alchimie le principal objet de ses études, et, pour se perfectionner dans cet art, entreprit plusieurs voyages, pendant lesquels il parcourut une partie de l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Espagne. Plusieurs grands personnages qui cultivaient comme lui cette science lui furent alors d'un grand secours : Guibert profita de leur protection, suivit son penchant dominant pour l'alchimie, et dépensa des sommes immenses à la recherche du *grand œuvre*, qu'il ne trouva pas. Bientôt il reconnut son erreur, revint à l'étude de la médecine, qu'il exerça pendant quelques années à Casteldurante, petite ville d'Italie, et obtint dans la suite, au collége de médecine de Rome, l'emploi de médecin provincial de l'Etat ecclésiastique, dont il remplit les fonctions pendant les années 1578 et 1579. Guibert abandonua cette place honorable pour se livrer de nouveau à l'alchimie, et s'étant lié d'amitié avec Othon de Truchs, qui travaillait aussi au grand œuvre, il fit traduire, de l'allemand en latin, et aux dépens de ce cardinal, plusieurs ouvrages de Paracelse. Guibert abusa long-temps encore de la crédulité publique ; enfin, réfléchissant sérieusement sur l'obscurité de l'art qu'il pratiquait, et sur l'incertitude de la réussite, il cessa de faire de nouvelles dupes et de l'être lui-même, et devint, dès cet instant, le fléau d'un système dont il

avait été le plus zélé défenseur. Ce médecin, qui était né avec beaucoup d'esprit et de vastes connaissances, se retira à Vaucouleurs (département de la Meuse), où il mourut dans un état voisin de la misère. Le meilleur usage qu'il fit de son temps, fut de l'avoir employé à la composition de plusieurs ouvrages, dont voici les dates et les titres :

Assertio de murrhinis, sive, de iis quæ murrhino nomine exprimuntur. Francfort, 1597, in-12.

De balsamo, ejusque lacrymæ, quod opobalsamum dicetur, naturâ, viribus et facultatibus admirandis. Strasbourg, 1603, in-12.

Alchymia, ratione et experientiâ, ità demùm viriliter impugnata et expugnata, una cum suis fallaciis et deliramentis, ut numquam in posterum se erigere valeat. Strasbourg, 1603, in-8°.

Ouvrage qui fut critiqué d'une manière peu décente par Libavius, alchimiste allemand.

De interitu alchymiæ, metallorum transmutatione, tractatus aliquot. Accedit apologia in sophistam Libavium, Alchymiæ refutatæ furentem calumniatorem. Toul, 1614, in-8°. (THILLAYE)

GUIDO (GUI), plus connu sous le nom de *Vidus Vidius*, était de Florence. Après avoir exercé pendant quelque temps la médecine avec célébrité dans cette ville, il vint en France, attiré sans doute par les sollicitations de son compatriote Louis Alamanni, qui était en grande faveur auprès de François 1er. Ce fut vers 1542 qu'il se décida à entreprendre ce voyage. Il obtint, à Paris, une place de professeur au Collége de France, avec le titre de médecin du roi. A la mort de François 1er, il accepta l'offre que lui fit Côme 1er, duc de Toscane, d'enseigner la philosophie à Pise, où, peu de temps après, il fut nommé professeur de médecine, et investi de plusieurs riches bénéfices. Il mourut en cette ville le 26 mai 1569, et son corps fut transporté à Florence, pour y être inhumé. La plupart de ses ouvrages ont été publiés après sa mort par son neveu, Gui Guido, professeur à Pise et médecin de la reine de France. Il jouissait d'une grande réputation parmi ses contemporains, et Duval a dit de lui, au sujet de son arrivée en France : *Vidus venit, Vidius vidit, Vidus vicit.* Son nom joue un certain rôle dans l'histoire de l'anatomie; cependant il a profité des travaux de Vésale et de Fallope, ce qui ne permet pas d'assigner positivement les découvertes qu'il a pu faire.

De chirurgiâ libri V. Paris, 1544, in-fol.

Traduction d'un traité d'Hippocrate et des commentaires de Galien, avec d'autres commentaires de Guido lui-même.

De febribus libri VII, quibus accedunt institutionum medicinalium libri III. Florence, 1585, in-4°. - Padoue, 1591, in-4°. - *Ibid.* 1595, in-4°.

Ars medicinalis in quâ cuncta quæ ad humani corporis valetudinem

præsentem tuendam, et absentem revocandam pertinent, quæ per Vidum Vidium juniorem diligentissimè recognita fuerunt. Venise, 1611, 3 vol. in-fol. - Francfort, 1626, in-fol. - *Ibid.* 1645, in-fol. - *Ibid.* 1667, in-fol.

De anatome libri septem. Venise, 1611, in-fol.

Cet ouvrage contient 78 planches assez grossièrement exécntées et peu fidèles. On y trouve la plupart des remarques qui sont dispersées dans les ouvrages de Vésale.

De curatione generatim partis secundæ sectiones duæ. Florence, 1594, in-fol. - Francfort, 1596, in-fol. (o.)

GUIDOTT (Thomas), né en 1638, à Limington, dans la province de Southampton, en Angleterre, appartenait à une famille originaire de Florence. Il étudia la médecine à Oxford, y fut reçu bachelier en 1666, et alla exercer à Bath jusqu'en 1679, époque où il se rendit à Londres. Diverses chaires lui furent offertes à Copenhagne, à Venise et à Leyde; il ne paraît pas en avoir accepté aucune. Ses ouvrages ont pour titres:

Liber de thermis britannicis, accedunt observationes hydrostaticæ, chromaticæ et miscellaneæ uniuscujusque balnei apud Bathionam naturam ornatius exhibentes. Londres, 1691, in-4°.

The register of Bath, or 200 observations containing an occount of cures performed by the hotwells at Bath. Londres, 1694, in-8°. - *Ibid.* 1697, in-8°.

Discourse of the bathe and the hot waters there, with some inquiries into the nature of the waters of S. Vincent rock near Bristol and that of castle Cary. Londres, 1696, in-8°.

On the city and waters of Bath. Bath, 1697, in-8°. - Londres, 1725, in-8°.

Mèmoire or observations in threy and forty years practice at the Bath what cure have been there wrought by bathing and drinking these waters by gods blessing, on the directions of Robert Pierce. Bristol, 1697, in-8°.

Apology for the bath being an inquiry into the right uses and abuses of the bathes in England, so far as may concern the hot waters of the bath, with some reflections on cold bathing in sea water and dipping in baptism. Londres, 1718, in-8°.

Collection of treatises concerning the city and waters of Bath. Londres, 1725, in-8°. (o.)

GUILANDINUS (Melchior), qui s'appelait vraisemblablement *Wieland* de son véritable nom, vint au monde à Kœnigsberg, on ignore en quelle année, de parens pauvres et obscurs. Son ardeur infatigable pour l'étude le fit triompher de tous les obstacles et de toutes les difficultés, en sorte qu'il termina d'une manière honorable son cours d'humanités. Comme son goût le portait de préférence vers les sciences naturelles, il résolut d'apprendre la médecine; mais la passion de la botanique l'entraîna bientôt en Italie et en Sicile, où il ne parvint à soutenir péniblement son existence qu'en vendant les herbes médicamenteuses qu'il allait recueillir dans les campagnes et sur les montagnes. La protection de l'ambassadeur de Venise le tira de cet état misérable, et le mit à même de se livrer sans contrainte et

sans inquiétude à ses occupations favorites. L'ambassadeur l'emmena même à Venise, lorsqu'il quitta Rome. Guilandinus profita beaucoup de son séjour dans cette ville célèbre ; l'un des directeurs de l'Université de Padoue, qui l'avait pris en amitié, lui procura les fonds et les recommandations dont il avait besoin pour un voyage qu'il se proposait de faire en Asie et en Afrique. Guilandinus revenait en Europe, chargé des fruits de sa pénible excursion, et en méditant une autre en Amérique, lorsque le vaisseau qu'il montait ayant été pris près de Cagliari, par des corsaires algériens, il fut emmené en esclavage. Depuis long-temps déjà il languissait dans les fers, quand Fallopio eut la générosité de les briser, en payant sa rançon. Guilandinus, pénétré de reconnaissance, s'empressa de venir la témoigner, à Padoue, à son illustre libérateur, par l'intercession duquel il fut nommé, en 1561, à la place de directeur du Jardin de botanique, occupée avant lui par Anguillara. Le zèle et les talens qu'il déploya dans ces nouvelles fonctions lui valurent, à la mort de Fallopio, la chaire de botanique, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 25 décembre 1589, c'est-à-dire pendant le long espace de vingt-cinq ans. Il a peu contribué aux progrès de la botanique, ce qui n'a pas empêché Linné de consacrer à sa mémoire un genre de plantes (*Guilandina*) de la famille des légumineuses.

De stirpium aliquot nominibus vetustis ac novis, quæ multis jam sæculis aut ignorarunt medici, vel de iis dubitarunt, ut sunt mamiras, moles, oloconites, doronicum, etc. Bâle, 1557, in-4°.

Apologiæ adversùs P.-A. Mathiolum liber primus qui inscribitur Theon ; item de stirpibus epistolæ quinque ; præterea manucodiatæ, hoc est aviculæ Dei descriptio. Padoue, 1558, in-4°.

Guilandinus se répand en invectives grossières contre Matthioli. Son livre serait oublié depuis long-temps, sans la description de l'oiseau de Paradis qu'il contient, et qui est une des premières qu'on connaisse.

Papyrus, hoc est commentarius in tria Caii Plinii majoris de papyro capita. Venise, 1572, in-4°. - Amberg, 1613, in-8°.

C'est ce que Guilandinus a fait de mieux.

Conjectanea synonymica plantarum, cum horti Patavini catalogo sub annum 1591. Francfort, 1600, in-8°.

Publié par Jean-Georges Schenck. (J.)

GUILLAUME DE SALICET, de Plaisance, enseignait l'art de guérir à Vérone, où il mourut vers l'an 1280 : c'est-là tout ce qu'on sait de son histoire. Il cultivait en même temps la médecine et la chirurgie. Ses ouvrages, notamment celui qui a rapport à ce dernier art, ne sont pas à beaucoup près originaux, et Guillaume y a souvent copié ses prédécesseurs, en particulier Albucasis ; mais ils contiennent néanmoins des préceptes utiles et des observations intéressantes, de sorte qu'on peut dire

que l'auteur méritait les éloges qu'il a reçus de Guy de Chauliac, excellent juge en pareille matière. On lit surtout avec intérêt ses judicieuses remarques sur les causes qui tendent à retarder la cicatrisation des plaies et des ulcères. Cependant, s'il s'est élevé quelquefois au-dessus de son siècle, il n'a pas toujours su se débarrasser des préjugés qui entravaient la marche de la science; ainsi, pour nous contenter d'un seul exemple, il croyait encore les plaies de la trachée-artère plus dangereuses que celles de l'œsophage. Il paraît être un des premiers qui aient senti la nécessité d'établir une distinction entre les nerfs qui servent aux mouvemens volontaires et ceux qui président aux mouvemens intérieurs. Ses ouvrages ont pour titres :

Summa conservationis et curationis. Plaisance, 1476, in-fol.-Venise, 1489, in-fol.-Leipzick, 1495, in-fol.
Cyrurgia. Plaisance, 1476, in-fol.-Venise, 1502, in-fol. -*Ibid*. 1546, in-fol.-Trad. en français par Nicolas Prevôt, Lyon, 1492, in-4°.; Paris, 1505, in-4°.; *Ibid*. 1596, in-4°. (O.)

GUILLAUME DE VARIGNANA, fils de Barthélemy, médecin de l'empereur Henri VII, vivait au commencement du quatorzième siècle. Il paraît avoir enseigné pendant quelque temps à Bologne; mais rien n'autorise à penser ni qu'il fût juif de nation, comme l'a prétendu Conring, ni qu'il ait exercé l'art de guérir à Gênes, ainsi que l'a dit M. Portal. Ses ouvrages annoncent un praticien habile et un bon observateur, mais ils sont déparés par les absurdes théories qui régnaient alors dans les écoles. Les partisans de l'origine américaine de la syphilis expliqueraient difficilement comment il se fait qu'on y trouve décrits tous les symptômes vénériens. Ils ont paru sous divers titres, dont nous nous contenterons de rapporter un seul.

Secreta medicinæ ad varios curandos morbos verissimis auctoritatibus illustrata. Pavie, 1519, in-8°. -Venise, 1520, in-8°.-Lyon, 1526, in-4°. -*Ibid*. 1539, in-8°.-Bâle, 1545, in-4°.-Lyon, 1560, in-8°.-Bâle, 1595, in-8°.-*Ibid*. 1597, in-8°. (Z.)

GUILLAUMET (TANNEGUI), chirurgien juré de Nîmes, qui vivait dans le dix-septième siècle, est auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve une foule d'idées aussi puériles que ridicules. Voici le titre de quelques-uns de ces ouvrages :

Questionaire des tumeurs contre nature. Lyon, 1579.
Traité de la maladie nouvellement appelée cristalline. Lyon, 1611.
Il s'agit du mal vénérien qui, selon l'auteur, a paru au siége de Naples, parce que des soldats avaient mangé de la chair humaine.
Livre xenodocal, c'est-à-dire *Hospitalier*, ou *lieu de pauvre séjour*. Lyon, 1611, in-8°.

Traité des ouvertures, trous et ulcères spontanés. Lyon, 1611, in-8°.
Guillaumet a encore publié un Traité sur les plaies d'armes à feu, dans lequel il prétend que ces plaies sont le résultat de la brûlure et non de la contusion. (THILLAYE)

GUILLEMEAU (CHARLES), fils du célèbre Jacques Guillemeau, naquit à Paris en 1588, et y mourut le 21 novembre 1656. D'abord chirurgien, il ne put succéder dignement à Paré et à son père, et quoiqu'ayant le titre de premier chirurgien du roi, il abandonna cette carrière, et se fit recevoir docteur en médecine. Nommé en 1634 doyen de la Faculté de Paris, il soutint en cette qualité les droits et prérogatives de la compagnie, dont la Faculté de Montpellier contestait la prééminence. Guillemeau, plus homme du monde et homme d'esprit que médecin profond et habile, se distingua durant le cours de cette lutte par une foule d'écrits polémiques, rédigés dans le goût du temps, et dont il accabla J. Courtaud, qui s'était constitué le champion de la Faculté de Montpellier. Celle-ci fut enfin condamnée par arrêt du parlement. Les ouvrages de Charles Guillemeau, relatifs à la chirurgie, sont :

Histoire des muscles du corps humain.
Dissertation imprimée parmi les œuvres de son père.
Ostomyologie, ou Discours sur les os et les muscles. Paris, 1615, in-8°.
Aphorismes de chirurgie. Paris, 1622, in-12.
Les écrits polémiques, enfantés par la verve féconde de ce médecin, sont assez nombreux. Les plus remarquables sont les suivans :
Cani injurio, sive Curto fustis, hoc est, responsio pro se ipso ad alteram apologiam impudentissimi et importunissimi Curti Monspelliensis canis cellarii, hoc est J. Courtaud, medici Monspelliensis. Paris, 1654, in-4°.
Defensio altera adversùs impias, impuras et impudentes, tùm in se, tùm in principem medicinæ scholam Parisiensem, anonymi Copreæ (nominatim J. Courtaud, med. Monspel.), calumnias et contumelias. Paris, 1655, in-4°.
Margarita scilicet è sterquilinio et cloacâ Leonis..... Cotyttii Baptæ, spurcidici, barbari solæcistæ, imò holo, barbari holosolæci, verberonis Curti (sive ejusdem Joh. Courtaud, med. Monspel.) Heroardi, verissimi aniatri, indignissimi, quot fuerunt, archiatri, ut vulgò loquuntur, nepotis purulentia. Ad stolidos, lividos, indoctos, absurdos ejus amatores, admiratores, buccinatores et infamis operæ diribitores. 1655, in-4°.
(L.-J. BÉGIN)

GUILLEMEAU (JACQUES), né à Orléans en 1550, et mort à Paris le 13 mars 1613, fut un des chirurgiens les plus célèbres et des plus habiles de son temps. D'excellentes études classiques lui permirent de se pénétrer promptement des grands principes de l'art consignés dans les ouvrages d'Hippocrate, de Galien, de Celse, de Paul d'Egine et des autres médecins les plus illustres de l'antiquité. Formé à l'étude de l'anatomie par Riolan, il devint le disciple particulier d'Ambroise Paré,

qu'il accompagna dans presque toutes ses campagnes. Henri III le plaça près du comte de Mansfeld, avec lequel il passa quatre années en Flandre. Il devint ensuite l'un des chirurgiens les plus distingués de l'Hôtel-Dieu de Paris, et fut attaché comme chirurgien ordinaire aux rois Charles IX, Henri III et Henri IV. Guillemeau adopta dans presque toutes les parties de la chirurgie la pratique de son maître Ambroise Paré; mais il perfectionna plusieurs des procédés de ce grand praticien. Il recommande, par exemple, de dilater promptement les plaies d'armes à feu, et d'en extraire sans délai les corps étrangers. Le trépan fut perfectionné par lui : indépendamment des dentelures qu'il fit creuser sur la couronne de cet instrument, il y ajouta un chaperon, destiné à l'empêcher de pénétrer jusqu'à la dure-mère; mais cette pièce, malgré les corrections de Klindeworth, a été complétement rejetée par les chirurgiens du dernier siècle. Guillemeau opérait les anévrysmes en liant d'abord l'artère au-dessus et au-dessous de la tumeur, et en ouvrant ensuite ou en extirpant le sac, procédé beaucoup plus rationnel que celui qui a été généralement adopté jusqu'à Anel, Desault et Hunter. Le disciple de Paré avait les idées les plus saines sur les accouchemens et sur les moyens de faciliter la parturition. Le traité qu'il nous a laissé sur cette matière est encore consulté avec fruit par les praticiens. Enfin, adversaire de Rousset, relativement à l'opération césarienne, il fournit à ce dernier l'occasion de publier l'écrit dans lequel il établit le plus victorieusement les avantages et l'utilité de la section abdomino-utérine. Guillemeau nous a laissé, indépendamment d'une traduction latine des œuvres de son maître, les ouvrages suivans :

Traité des maladies de l'œil. Paris, 1585, in-8°.

Tables anatomiques avec les pourtraitures. Paris, 1571-1586, in-fol.

La chirurgie française recueillie des anciens médecins et chirurgiens, avec plusieurs figures des instrumens nécessaires pour l'opération de la main. Paris, 1594, in-fol.

De la grossesse et accouchement des femmes, du gouvernement d'icelles, et moyens de subvenir aux accidens qui leur arrivent. Paris, 1809, in-8°. avec figures.

Ce traité, réimprimé en 1621, a été augmenté d'une dissertation sur l'impuissance par Charles Guillemeau son fils.

Tous les ouvrages de Guillemeau ont eu plusieurs éditions; on les a traduits en anglais et en flamand. Réunis en un seul volume par Germain Courtin, ils constituent les Œuvres de chirurgie de J. Guillemeau (Paris, 1598-1612. - Rouen, 1649, in-fol.). Courtin y a joint son Traité de la génération. (L.-J. BÉGIN)

GUILLOTIN (JOSEPH-IGNACE), né à Saintes en 1738, fut, dans sa jeunesse, professeur au collége des Irlandais à Bordeaux; l'état religieux convenant peu à son goût bien prononcé

pour l'indépendance, il quitta les jésuites, et vint à Paris pour y étudier la médecine. Elève assidu et distingué d'Antoine Petit, Guillotin, sachant quels grands avantages les hommes recueillent par l'échange de leurs connaissances, se réunissait à plusieurs de ses condisciples, et formait avec eux une espèce de société, dans laquelle chacun était tenu de dire ce qu'il avait retenu des leçons du professeur. A une époque où l'on ne recevait à Paris que les élèves riches, et où les élèves studieux, mais pauvres, étaient obligés d'aller prendre leurs degrés en province, Guillotin dut se faire docteur à Reims; mais bientôt il eut la gloire de remporter à Paris la régence au concours, et dès ce moment sa réputation s'accrut rapidement. Il fut l'un des commissaires nommés pour rendre compte des fourberies de Mesmer, et ce fut lui surtout qui dévoila le charlatanisme de cet aventurier par d'ingénieuses épreuves. Lors de la convocation des états-généraux, Guillotin publia un écrit politique, dans lequel il s'annonçait comme un des partisans de la réforme des abus; il demandait que le nombre des députés de ce qu'alors on appelait le tiers-état, égalât au moins celui des députés des deux autres ordres. Mandé au parlement, Guillotin y fut honorablement acquitté, et reconduit en triomphe par le peuple. Bientôt après, il fut successivement nommé électeur, secrétaire de l'assemblée électorale, et enfin député. Des objets d'utilité publique, et notamment l'organisation de la médecine, l'occupèrent tout entier. Chargé par le comité de législation de trouver un genre de supplice qui joignît à l'avantage d'un grand appareil celui de causer le moins de douleur possible, Guillotin proposa la décapitation au moyen d'une machine trop connue depuis, mais qu'à cette époque on n'avait encore vue à Paris que dans une parade du théâtre d'Audinot, bien qu'elle eût été jadis en usage en Italie. Des expériences furent faites sur les animaux, et Louis fit voir que, pour atteindre le but désiré, il fallait que le tranchant du couperet fût oblique. Guillotin eut le chagrin de voir donner son nom à un instrument de supplice, et cet instrument servit à immoler d'innombrables victimes, parmi lesquelles il faillit se trouver compris lui-même. Rentré dans la carrière médicale, il se livra de nouveau avec zèle et succès à l'exercice de l'art de guérir, honoré du public et estimé de ses confrères. Après la destruction des sociétés savantes, il avait institué la réunion connue sous le nom d'*Académie de médecine*, et aujourd'hui confondue avec le *Cercle médical*, sous cette dernière dénomination. Il est mort à Paris le 26 mai 1814. Le docteur Bourru a publié son *Eloge funèbre* (Paris, 1814, in-4°.). Le seul écrit de lui que nous connaissions est le suivant :

Position des citoyens domiciliés à Paris ; résultat du conseil d'état du roi, et très-humble adresse de remerciement présentée au roi par les six corps de la ville de Paris. Paris, 1788, in-8°. (F.-G. BOISSEAU)

GUISARD (PIERRE), né à la Salle, dans les Cévennes, d'un médecin protestant, embrassa la profession de son père, homme de beaucoup d'esprit et fort habile dans son art. Il parvint à acquérir une grande habileté dans la pratique de la médecine, et en 1731, dans un concours public qui eut lieu à Montpellier, il disputa avec honneur les deux chaires que Deidier et Astruc avaient laissées vacantes dans la Faculté de cette ville. Quoiqu'il ne l'emportât pas sur ses compétiteurs, Guisard montra dans cette circonstance un grand fond de connaissances et d'instruction. Cette épreuve fit apprécier son mérite et ses talens, et Marcot, ayant été appelé à cette époque à la cour, le chargea de le remplacer, pendant son absence, comme professeur, ce qu'il fit d'une manière remarquable. A son retour, Marcot voulut traiter de sa chaire avec lui ; mais comme, pour se livrer à l'enseignement dans les écoles publiques, il fallait professer la religion catholique, Guisard, qui était protestant, refusa d'accepter ses offres, à cette condition. Malgré ce refus, il abjura plus tard le protestantisme, et vint à Paris en 1742. Il commençait à s'y faire remarquer, lorsque l'amour de son pays le ramena vers Montpellier, où quelques temps après il fit un cours public et gratuit de physique expérimentale, dans lequel il s'attacha surtout à démontrer les rapports qui existent entre cette science et la médecine. Il voulut faire créer une chaire de physique dans la Faculté de médecine de cette ville, mais il ne réussit pas dans son projet : on lui opposa de grands obstacles, et cette circonstance, qui lui causa un violent chagrin, contribua beaucoup à accélérer sa mort, qui eut lieu en 1746, à l'âge de quarante-six ans. On a de Guisard :

Questiones medico-chirurgicæ duodecim pro cathedrâ regiâ vacante. Montpellier, 1731.

Pratique de chirurgie, ou Histoire des plaies en général et en particulier, contenant une méthode simple, courte et aisée pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. Paris, 1733, 2 vol. in-12. – Avignon, 1735, 2 vol. in-12. – Paris, 1747, in-12.

Cette troisième édition est généralement la plus estimée ; elle comporte 2 vol. in-12, et on y trouve les questions medico-chirurgicales de l'auteur. Elle contient en outre de nouvelles observations.

Essai sur les maladies vénériennes. Paris et Avignon, sous le nom de La Haye, 1741, in-8°. – Paris, 1743, in-12 sous cet autre titre : *Dissertation pratique, en forme de lettres, sur les maux vénériens.*

L'auteur proscrit les méthodes violentes, et en propose une beaucoup plus simple et beaucoup plus douce. (THILLAYE)

GULDENER DE LOBES (EDMOND-VINCENT), né à Pilsen, dans la Bohême, le 13 avril 1763, reçu docteur à Prague, et

médecin praticien à Vienne, est connu surtout par ses recherches sur la gale.

Dissertatio inauguralis : positiones medicæ. Prague, 1783, in-8°.
Beobachtungen ueber die Kraetze, gesammelt in dem Arbeitshause zu Prag. Prague, 1791, in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°. (o.)

GUNDELSHEIMER (André de), fils d'un ministre luthérien, naquit, en 1668, à Feuchtwang, près d'Anspach. Il obtint de très-bonne heure le grade de docteur en médecine à Altdorf, et accompagna aussitôt après un riche marchand à Venise, où il passa cinq ans à suivre les leçons d'un chimiste assez célèbre, et à s'appliquer au traitement des fièvres intermittentes. Il pratiqua ensuite avec beaucoup de succès à Paris, accompagna Tournefort dans son voyage au Levant, servit dans les armées en Piémont et en Brabant, et finit par être nommé, en 1703, médecin du roi de Prusse, qui lui accorda des lettres de noblesse. Il mourut le 17 juin 1715, à Stettin, où il avait accompagné ce monarque, qui faisait alors la guerre en Poméranie. C'est à ses soins et à sa sollicitude que la ville de Berlin doit en grande partie l'établissement de son théâtre anatomique. Aucun ouvrage n'est sorti de sa plume. (J.)

GUTIERREZ (Jean-Lazare) avait déjà enseigné la philosophie à l'Université de Valladolid, lorsqu'il y prit le grade de docteur en médecine. On connaît de lui :

De fascino opusculum. Lyon, 1643, in-4°.
Febrilogiæ lectiones Pincianæ. Lyon, 1668, in-fol.
C'est un traité sur les fièvres, auquel se trouve joint un
Appendix ad febrilogiam, doloris diagnosim, prognosim et curationem in communi, tum artem sphygmicam continentem.
Gutierrez de Tolede (*Julien*), médecin du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, est auteur d'un traité ayant pour titre :
De la cura de la piedra, dolor de hijada, y colica renal. Tolède, 1498. (B. et L.)

GUTERMANN (Georges-Frédéric), médecin d'Augsbourg, mort en cette ville vers 1789, y fixa son séjour, après avoir exercé pendant quelque temps l'art de guérir à Kaufbeuren. Il est auteur des ouvrages suivans :

Nachricht von dem Gebrauch und Wirkungen bewaehrter balsamischer und staerkender, auch Gebluet und Mutter reinigender Pillulen. Kaufbeuren, 1736, in-4°.
Betrachtung des Leidens unsers Erloesers Jesu Christi ohnweit dem Hof mit Name Gethsemane, an dem Oelberg, nach der Beschreibung in den Psalmen des Koenigs und Propheten David's und in der evang. Geschichte Matthaei, Marci et Lucae. Augsbourg, 1743, in-4°.
Erklaerte Anatomie fuer Hebamme, samt derselben Nutzanwendung zur Praxi, nach oberherrlichen Auftrage und Genehmhaltung geschrieben und in den Druck gegeben. Augsbourg, 1752, in-8°.

Gutachten ueber das Einbelzen der Kinderblattern : ein Anhang zu D. Huxham's Tractat von der Kinderblatterkrankheit. Ausgbourg, 1757, in-8°.

Vernuenftige und in wohl ueberlegter Erfahrung gegruendete Bedenken ueber mancherley aus Unwissenheit, wenn und wie ein Kind in Mutterleibe zu wenden, durch Missbrauch stumpfer und scharfer Instrumenten verunglueckte Geburten. Francfort et Leipzick, 1761, 2 vol. in-8°.

Unterricht von aeusserlichen oder chirurgischen Arzneymitteln. Augsbourg, 1761, 2 vol in-8°.

Æchte Entbindungskunst. Francfort et Leipzick, 1763, 2 vol. in-8°.

On tronve nne observation assez intéressante de Gutermann dans le tome sixième des *Nova acta* de l'Académie des Curienx de la nature. Il en a anssi inséré une autre dans le troisième. (J.)

GUY DE CHAULIAC, ainsi appelé du nom de l'endroit où il vint au monde, Cauliaco, village du Gevaudan, sur les frontières de l'Auvergne, florissait vers le milieu du quatorzième siècle. Il étudia la médecine à Montpellier, puis à Bologne, où l'attira l'éclat dont brillait alors l'Université de cette ville. Ce fut à Montpellier, suivant Astruc, qu'il reçut les honneurs du doctorat. Après avoir exercé l'art de guérir à Lyon pendant plusieurs années, il se rendit à Avignon, où il fut successivement médecin de trois papes, Clément VI, Innocent VI et Urbain V. On ignore à quelle époque il vint au monde, et en quelle année il mourut. Personne n'a plus contribué que lui à faire de la chirurgie un art régulier et méthodique, et Lorry ne s'est point trop avancé en disant qu'il mérite encore de conserver son autorité dans le siècle où nous vivons, malgré les progrès immenses des lumières et du savoir. Il fut le restaurateur de la chirurgie, comme Mondini avait été celui de l'anatomie, et ce fut lui qui tira la chirurgie d'entre les mains des barbiers, à l'ignorance desquels des préjugés ridicules l'avaient fait abandonner depuis plusieurs siècles. Il remit en honneur une foule d'opérations tombées en désuétude, et eut soin partout, en rapportant les opinions diverses des auteurs anciens, d'apprécier chacune d'elles, de sorte que son ouvrage peut être regardé comme une excellente esquisse historique de la chirurgie jusqu'à cette époque. Personne avant lui n'avait aussi vivement senti combien l'anatomie est nécessaire au chirurgien. Le précis qu'il a donné de la structure du corps humain est fort imparfait à la vérité, mais on y remarque toutefois quelques idées heureuses : c'est ainsi qu'il assigne des siéges différens dans le cerveau aux diverses facultés intellectuelles, doctrine à laquelle M. Gall a donné tant de développement. Il n'y a pas encore cent ans que ses écrits chirurgicaux étaient le livre classique, le guide fidèle des chirurgiens, qui les appelaient leur *guidon*, par analogie avec le nom de l'auteur. Guy de Chauliac a été jugé de la même manière chez toutes les nations; partout on l'a

regardé comme le premier législateur de la chirurgie : Italiens, Allemands, Français, Anglais, Espagnols, tous se sont accordés à lui décerner la palme; un pareil accord, dont on citerait peu d'autres exemples, prouve qu'il la méritait bien.

Chirurgiæ tractatus septem, cum antidotario. Venise, 1470, in-fol. Bergame, 1497, in-fol. - Venise, 1499, in-fol. - Lyon, 1518, in-4°. - Venise, 1546, in-fol. - Lyon, 1572, in-8°. - Trad. en français par Laurent Joubert, avec des annotations par son fils Isaac Joubert, et un vocabulaire des termes employés par l'auteur, Lyon, 1592, in-8°.; *Ibid.* 1659, in-8°.

Cet ouvrage important a exercé la sagacité de plusieurs médecins célèbres, qui ont consacré leurs veilles à l'expliquer et à le commenter. Nous citerons entr'autres Symphorien Champier, Jean Faucon, Jean Tagault, François Ranchin, et Simon Mingelonsaulx qui l'ont ou enrichi ou surchargé d'additions, de corrections, de remarques, de questions, de commentaires. Louis Verduc en a donné un abrégé (Paris, 1693, in-12. - *Ibid.* 1716, in-12. - *Ibid.* 1731, in-12, etc.). (O.)

GUYON (Louis), chirurgien de Marseille, à l'époque de la fameuse peste de 1742, s'offrit généreusement pour disséquer le premier cadavre des pestiférés que les médecins aient examiné. Cet homme estimable, qui par cette action s'est acquis des droits à la reconnaissance publique, mourut deux jours après, victime de son courageux dévouement.

(THILLAYE)

GUYTON DE MORVEAU (Louis-Bernard), savant et laborieux chimiste, naquit à Dijon le 4 janvier 1737. Son père, professeur en droit, le destina de très-bonne heure à la magistrature, et en effet, dès l'année 1755, après avoir obtenu les dispenses nécessaires, il fut pourvu de la charge d'avocat-général au parlement de Dijon, dont il exerça les fonctions jusqu'en 1782. « Ses plaidoyers, dit M. Cuvier, et autres discours tenus dans des occasions importantes, où il traite plusieurs grandes questions de législature, de morale et d'instruction publique, ont été imprimés en 1785, et prouvent qu'il ne manquait ni des talens qui font l'orateur, ni des connaissances qui sont nécessaires au jurisconsulte, ni des vues élevées qui caractérisent le magistrat : quelques vers de sa première jeunesse, et trois volumes de discours et d'éloges, publiés en 1775, annoncent aussi qu'il ne lui aurait pas été impossible de se distinguer par ses talens littéraires. » Mais les sciences naturelles, en particulier la physique et la chimie, eurent constamment plus d'attraits pour lui que toute autre occupation. Il avait une telle prédilection pour ces sciences, qu'en 1774, époque où il était chancelier de l'Académie de Dijon, il obtint des états de Bourgogne la fondation de cours publics de chimie, de minéralogie et de matière médicale. Ce fut alors qu'on vit l'exemple inoui jusqu'alors d'un homme qui, aux fonctions de magistrat,

réunissait aussi celles de professeur; car Guyton se chargea de faire les leçons de chimie. Cette chaire ne pouvait tomber en des mains plus habiles; pendant treize ans il la remplit avec beaucoup de succès, et son zèle, son exemple, ne contribuèrent pas peu à répandre dans la province le goût des sciences et de leurs applications utiles. Bientôt ses travaux le portèrent au premier rang parmi les chimistes, et soit qu'il préférât les suffrages honorables de la postérité à l'éclat fallacieux des grandeurs humaines, soit que ses confrères au parlement, par une vanité ridicule, ou par une jalousie déplacée, fussent choqués de lui voir associer si publiquement l'exercice de la magistrature à la culture des sciences, il se défit de sa charge, obtint le titre d'avocat-général honoraire, et se partagea entre Dijon et Paris, pour pouvoir se livrer d'une manière plus active à ses occupations favorites. A l'époque de la révolution, il en adopta les principes avec chaleur, et fut nommé député à l'assemblée constituante, ainsi qu'à la convention, où il vota la mort du roi. Cependant, même au milieu de cette carrière orageuse, il ne perdait pas de vue les objets chéris de ses méditations, car ce fut lui qui désigna une partie des recherches qu'on fit pour seconder le génie de la guerre par celui des sciences, et qui, par exemple, en 1794, étant commissaire près l'armée du Nord, essaya d'employer les aréostats pour reconnaître les dispositions de l'ennemi; il monta lui-même dans une de ces machines à la bataille de Fleurus. Cette invention, qui fit d'abord beaucoup de bruit, n'eut pas de suite, et fut abandonnée presque sur le champ. Guyton eut une grande part à la création de cette école polytechnique qui a laissé un si honorable souvenir dans nos fastes militaires : il y prit une chaire, qu'il remplit pendant onze années. La place d'administrateur de la monnaie, qu'il occupait aussi, lui procura l'honneur de contribuer à l'établissement de notre système monétaire, le plus simple et le plus parfait que l'on connaisse. Nommé membre de l'Institut, à l'époque de la création de cette compagnie, en 1796, il en fut l'un des membres les plus actifs, et il ne laissa passer aucune année sans lui présenter quelque mémoire ayant pour but les progrès de la science ou des arts, et appuyé sur des expériences difficiles ou laborieuses. On trouve un grand nombre de ces mémoires dans les Annales de chimie, dont il était un des principaux rédacteurs. A la restauration, il perdit ses places, et le regret qu'il en éprouva, joint à son grand âge, hâta la fin de ses jours. Il mourut le 2 janvier 1816.

Guyton, malgré son zèle et son érudition, n'est pas parvenu à se placer parmi les chimistes du premier rang. Il a trop écrit pour que ses ouvrages portent tous le caractère d'exactitude sévère qu'on exige aujourd'hui dans tout ce qui concerne la

physique et la chimie; la plupart n'ont rien produit d'assez positif, ou d'assez nouveau, pour mériter une attention durable. A proprement parler même, le seul service réel qu'il ait rendu consiste dans son procédé de désinfection à l'aide du chlore, moyen précieux, ressource assurée contre les émanations délétères, dont on ne pouvait pas se garantir avant lui, et qui suffirait pour lui assigner une place honorable parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Il avait fait cette brillante découverte à Dijon en 1773. Nous citerons aussi ses expériences sur la combustion du diamant, ses recherches sur les ciments propres à bâtir sous l'eau, ses observations sur la théorie de la cristallisation en général, et de celle des métaux en particulier, sur le dissolvant naturel du quartz, sur la fusibilité des terres, sur la congélation de l'acide sulfurique concentré, sur le spath pesant et la manière d'obtenir la baryte pure, sur l'acide succinique, sur les affinités, sur la composition des sels, sur celle de différens gaz, sur la nature de l'acier, sur le platine, le bleu de Prusse, le caméléon minéral et l'acide oxalique, son pyromètre ou instrument pour mesurer les degrés très-élevés de chaleur, ses travaux sur la fabrication du rouge à polir les glaces et l'acier, son application de la lampe d'Argant aux travaux chimiques, etc. Outre les ouvrages que nous avons indiqués dans le cours de cet article, il a publié les suivans :

Le rat iconoclaste, poème. Dijon, 1763, in-8°.
Mémoires sur l'éducation publique. Dijon, 1764, in-12.
Digressions académiques, ou Essais sur quelques sujets de physique, de chimie et d'histoire naturelle. Dijon et Paris, 1772, in-8°.
Défense de la volatilité du phlogistique. Dijon, 1773, in-8°.
Instruction sur le mortier de Loriot. Dijon, 1775, in-8°.
Mémoire sur l'utilité d'un cours de chimie dans la ville de Dijon. Dijon, 1775, in-4°.
Description de l'aréostat de Dijon, avec un essai sur l'application de cette découverte à l'extraction des eaux des mines. Dijon, 1793, in-8°.
Opinion dans l'affaire de Louis XVI. Paris, 1793, in-8°.
Traité des moyens de désinfecter l'air. Paris, 1801, 1802, 1803, in-8°.
Rapport sur la restauration du tableau de Raphaël, connu sous le nom de la Vierge de Foligno. Paris. 1802, in-4°.

Guyton a inséré des articles nombreux dans les Mémoires de l'Académie de Dijon, le Journal de physique, les Mémoires de l'Institut et le Journal de l'école polytechnique. Il a traduit en français plusieurs ouvrages de Bergmann, de Scheele, de Black et de Kirwan. Le premier volume du Dictionaire de chimie de l'Encyclopédie méthodique est de lui, et on y admire encore l'article *acide*. Il fut l'un des premiers qui conçut l'idée de réformer la nomenclature chimique, et il travailla très-activement avec Lavoisier à mettre cette heureuse idée à exécution.

(o.)

GWINNE (Matthieu), d'une ancienne famille du pays de Galles, vint au monde à Londres. Ses parens l'envoyèrent en 1574 à Oxford, où, après avoir pris le grade de maître-ès-arts

en 1582, il étudia la médecine, et obtint le titre de docteur en 1593. Au bout de deux ans, il accompagna l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, en qualité de médecin. A son retour à Londres, la protection de ce seigneur lui valut la place de médecin à la prison de la Tour. Ce fut alors qu'il se fit agréger au collége de la capitale. En 1596, on le nomma professeur au nouveau collége de Gresham, chaire qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du mois d'octobre, en 1627. Il était très-versé dans la littérature latine. On lui doit plusieurs pièces de vers en cette langue, entre autres, *Vertumnus, sive annus recurrens* (Londres, 1607), *Nero* (Londres, 1603). Ses autres ouvrages sont fort insignifians.

Epicedium in obitum illustrissimi herois, Henrici comitis Derbiensis. Oxford, 1591, in-4°.

Orationes duæ, Londini habitæ in ædibus Greshamiis. Londres, 1603, in-4°.

Aurum non aurum, sive in assertorem chymiæ, sed veræ medicinæ desertorem, Fr. Antonium adversaria. Londres, 1411, in-4°. - Anvers, 1613, in-4°. (z.)

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

PUBLICATIONS

Par M. C. L. F. PANCKOUCKE, au mois de novembre 1822.

Dictionaire des sciences médicales, soixante volumes avec beaucoup de planches : ouvrage terminé. Prix : 9 fr. chaque volume, pour les Souscripteurs, 6 fr.

Flore médicale, cent sept livraisons, quatre cent vingt-huit planches coloriées : ouvrage terminé. Prix : 214 fr.

Journal complémentaire du Dictionaire des sciences médicales, quarante-huit cahiers et quarante-huit portraits de médecins, à 30 fr. l'année, quatre années complettes.

Victoires et Conquêtes des Français, vingt-sept volumes, avec plans et une grande carte : ouvrage terminé. Prix : 175 fr. 50 cent.

Victoires des Français, des Gaulois à 1792, tomes 1, 2, 3 et 4. Introduction à l'ouvrage ci-dessus, ce recueil se composera seulement de six volumes. Prix de chaque volume, 6 fr. 50 c.

Portraits des généraux français (première collection), douze livraisons, contenant quarante-huit portraits : collection terminée. Chaque livraison se paie 2 fr. 50 c.

Portraits des généraux français (deuxième collection), vingt-six livraisons, contenant cent quatre portraits : collection terminée : même prix de 2 fr. 50 c. par livraison.

Monumens des Victoires et Conquêtes, vingt-cinq livraisons, cent planches : ouvrage complet. Prix : 62 fr. 50 c.

Correspondance inédite de Napoléon, sept volumes in-8°. : ouvrage terminé. Le prix de chaque volume est de 6 fr.

Seize Portraits pour la Correspondance, quatre livraisons complettes. Prix : 10 fr.

Leçons de Flore, dix-sept livraisons : ouvrage complet. Prix : 34 fr.

Description de l'Egypte, texte, tomes 1, 2, 3, 5, 6, 7 ; planches, livraisons 1 à 83. Chaque volume de texte coûte 7 fr., et chaque livraison de cinq planches se paie 10 fr.

Abrégé du Dictionaire des sciences médicales, tome 1 à 7. Prix de chaque volume, 6 fr. Il n'y aura que douze volumes, et l'éditeur s'engage à livrer *gratis* le seizième et les suivans.

Barreau français, livraisons 1 à 8e, l'ouvrage se composera de seize volumes. Prix de chaque volume, 6 fr.

OEuvres de Napoléon, cinq volumes : collection complète Prix : 30 fr.

Abrégé de la Flore médicale, livraison 1 à 10. Cet ouvrage n'aura que vingt-cinq livraisons, contenant cent planches coloriées. Chaque livraison coûte 2 fr.